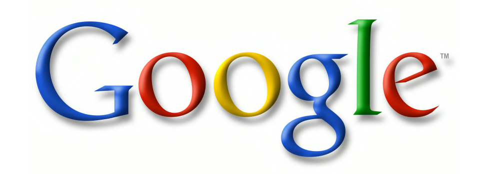
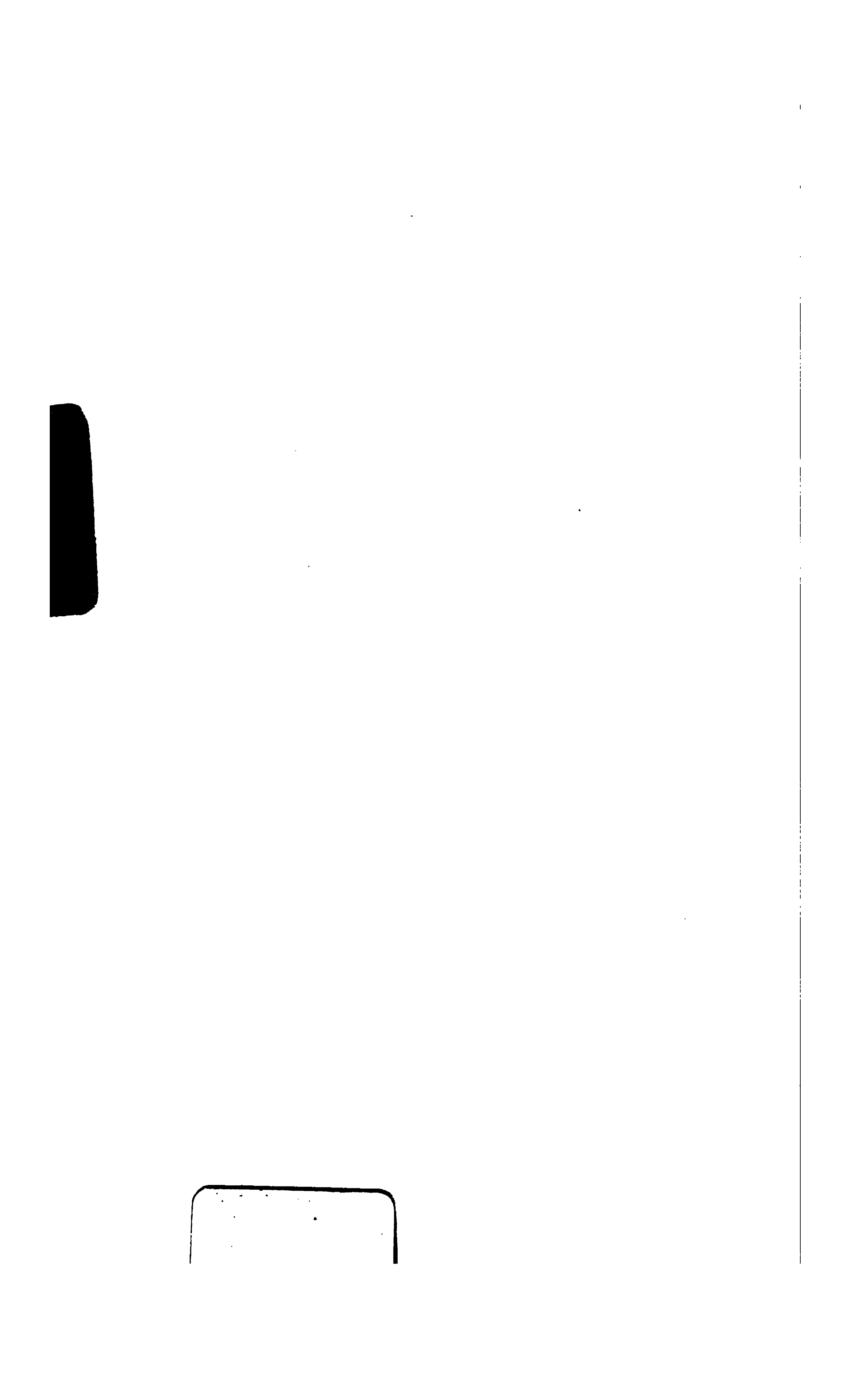



NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07578920 0



N

Annex G



PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE.
7 RUE SAINT-BENOIT.

L'ÉCHO

DES

FEUILLETONS

RECUEIL DE NOUVELLES
LÉGENDES, ANECDOTES, ÉPISODES, ETC.

EXTRAITS DE LA PRESSE CONTEMPORAINE

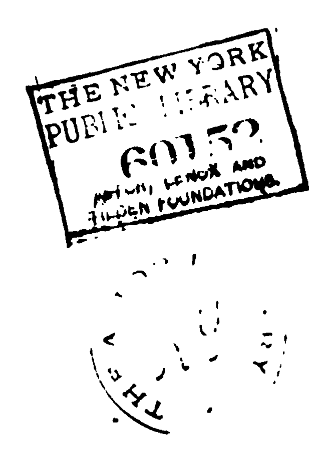
DIRECTEURS :

MM. DUFOUR, MULAT ET BOULANGER

16e Année

PARIS
CHEZ LES ÉDITEURS, QUAI MALAQUAIS, 21

1855


THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
AND
FOUNDATIONS



LE
CHATEAU DE MONTBRUN

I.

Vers l'année 1370, pendant que Charles V régnait à Paris, et Édouard, le Prince Noir, à Bordeaux, l'Aquitaine entière souffrait des plus épouvantables fléaux. La terre était en friche, les villages étaient abandonnés et dévastés; les populations s'étaient réfugiées dans l'enceinte des villes fermées ou des châteaux forts. Parmi ces villes ou ces châteaux, les uns tenaient pour Édouard, les autres pour Charles, d'autres n'arboraient les couleurs d'aucun parti, et conservaient une neutralité prudente. Beaucoup de seigneurs terriers, en sûreté dans leurs forteresses inaccessibles, profitaient du malheur des temps pour s'affranchir de toute suzeraineté; ils se livraient sans contrainte à cet amour du pillage, qu'ils tenaient des Franks leurs ancêtres. Il y avait aussi des hordes d'aventuriers, derniers restes de ces compagnies célèbres dont Du Guesclin avait purgé la France; sous le nom d'*écorcheurs*, de *routiers*, de *tard-venus*, elles achevaient de ruiner le pays. Ces bandes nomades, toujours disposées à vendre leurs services au plus offrant, se transportaient rapidement d'un bout à l'autre de la province pour commettre leurs dépradations. Elles étaient insaisissables jusqu'au moment où, par des services douteux, elles achetaient l'impunité. L'Anglais et le Français, le routier et le seigneur pillard, étaient donc alors pour l'Aquitaine des ennemis également redoutables, également exécrés. Tous les partis n'avaient rien à se reprocher en fait de ruses, de violences, d'exactions et de parjures. Le résultat de ces désordres avait été la dévastation presque complète de ces misérables contrées. Le prince de Galles, à qui son père,

Édouard III, avait donné l'Aquitaine en toute souveraineté, venait de tirer une affreuse vengeance de Limoges; cette ville, profitant de son absence, s'était rendue à Duguesclin et au duc de Berri. Le prince était malade à Angoulême de la maladie dont il mourut deux ans plus tard, lorsqu'il apprit cette défection. Quoiqu'il fût incapable de soutenir le poids de son armure, il réunit une puissante armée, et vint mettre le siége devant la cité rebelle. Il y entra par la brèche, et, terrible dans sa colère, il passa tous les habitants au fil de l'épée. Après ce sanglant exploit, qui fit trembler la France et qui fut le dernier du prince Noir, il licencia ses troupes, comme cela se pratiquait à cette époque, où les armées n'étaient pas permanentes; puis il reprit dans sa litière le chemin d'Angoulême. Cette expédition avait été prompte, inattendue. Duguesclin, occupé alors à trente lieues de là, dans le Périgord, n'avait pas eu le temps d'assembler des troupes suffisantes pour secourir la malheureuse Limoges.

Pendant les trois jours qui suivirent ce grand désastre, les routes aux environs de la ville saccagée étaient couvertes de chevaliers, d'hommes d'armes, d'archers de toutes nations, qui avaient formé l'armée anglaise. Ils se retiraient par petites troupes dans différentes directions. Malheur aux voyageurs qui venaient à rencontrer ces bandes turbulentes enivrées par le succès! Les gens de guerre, à cette époque, avaient seulement pour solde le pillage; ils s'inquiétaient peu de piller des amis ou des ennemis.

Cependant, vers la fin du troisième jour, ces bandes sinistres avaient enfin disparu dans toutes les directions. Une troupe de cavaliers, qui semblait appartenir à quelque manoir du voisinage, s'était arrêtée pour se reposer sur le bord d'une antique voie romaine, conduisant jadis de Bordeaux à Bourges. Le lieu de cette halte, située sur les confins du Limousin et du Périgord, était pittoresque. Une immense forêt de châtaigniers, dont les fruits faisaient alors comme aujourd'hui la principale nourriture des populations locales, s'étendait sur la gauche de la route jusqu'aux limites de l'horizon. A droite s'élevaient des montagnes couvertes d'une verdure sombre, égayées par quelques bouquets de bois. Mais aussi loin que le regard pouvait s'étendre, on ne remarquait aucune trace de culture. Des masures noircies par le feu se montraient sur la croupe d'une montagne voisine; elles paraissaient être complétement inhabitées. Dans le lointain, à l'extrémité de la route, on entrevoyait la bourgade et le château de Chalus, ainsi que la haute tour devant laquelle était venu mourir Richard Cœur-de-Lion, deux cents ans auparavant. Sauf les cavaliers dont nous avons parlé, aucun voyageur n'apparaissait sur toute la longueur de la route.

Le jour était à son déclin, mais un soleil ardent dévorait la campagne depuis le matin; aussi la chaleur, la fatigue et la faim, semblaient-elles seules avoir décidé la caravane à s'arrêter sous ces arbres verts. Les chevaux, débridés, paissaient l'herbe fine et drue qui croissait autour du campement. Leurs maîtres, assis à l'ombre sur le bord d'un de ces ruisseaux limpides si nombreux dans le pays, prenaient quelque nourriture pour réparer leurs forces épuisées.

Le chef de la troupe, homme de haute taille, d'apparence robuste, était assis à l'écart; tous les autres lui témoignaient le plus grand respect. Il était revêtu d'une armure d'acier; mais il avait ôté son casque à visière, pour respirer plus librement, et on pouvait voir son visage à découvert. Ses traits étaient fortement prononcés sans être précisément durs; quelques rides attestaient qu'il avait passé l'âge mûr, mais il n'avait encore rien perdu de sa vigueur. Ce personnage était évidemment d'un rang élevé, car il portait des éperons d'or de chevalier. Cependant son écu, suspendu à une branche d'arbre au-dessus de sa tête, n'offrait aucune trace d'armoiries, son casque bruni n'avait pas de cimier; enfin sa longue lance, jetée dans l'herbe à portée de sa main, n'était ornée d'aucun pennoncel, dont la couleur à défaut d'autres signes, eût pu révéler à quel parti il appartenait. Son armure paraissait fine et d'une trempe excellente, mais ce n'était pas non plus une armure de bataille, ou même de tournoi. Ce chevalier, en

effet, n'était équipé qu'à la légère, suivant l'habitude des seigneurs d'alors, quand ils descendaient de leurs châteaux pour tenter quelque coup de main peu dangereux, ou simplement pour faire avec leurs gens une sorte de promenade militaire dans leurs domaines. Son cheval de main, magnifique animal reconnaissable à son riche harnachement, à sa selle garnie de plaques d'acier, paissait à l'écart, comme s'il eût dédaigné de se mêler aux bêtes grossières dispersées dans la prairie.

Le chevalier donc, puisque tel était le rang de ce personnage, semblait dignement apprécier les avantages de sa position présente. Toute la journée, il avait couru la campagne, sous un chaud soleil de juillet, écrasé par le poids de ses armes, le ventre vide et le gosier altéré. Or, en ce moment, il se reposait doucement à l'endroit le plus frais du bois, au bord de ce joli ruisseau qui roulait sur des cailloux blancs; devant lui, sur une vieille souche d'arbre, était déposé, à côté d'un de ces monstrueux pâtés si chers à nos aïeux, une peau de bouc contenant encore une bonne quantité d'un vin généreux. Aussi le chevalier, en faisant honneur à ces provisions, semblait-il dans les meilleures dispositions pour la création tout entière. L'ombre, la fraîcheur, le repos, l'appétit satisfait, et peut-être aussi un contentement intérieur, résultat de quelque prouesse récente, avaient épanoui sa physionomie naturellement un peu farouche; il souriait par intervalles en causant avec le seul de ses compagnons qu'il eût admis à l'honneur de partager son repas.

Ce compagnon privilégié offrait avec lui un frappant contraste : c'était un jeune homme mince, frêle, au visage délicat, aux yeux bleus, à la voix douce et mélancolique comme celle d'une femme. Son costume n'avait rien de la belliqueuse panoplie qui couvrait le chevalier; il portait pour toutes armes offensives et défensives un léger poignard. Il était revêtu d'une espèce de tunique fourrée de menu vair, car les modes du temps autorisaient l'usage de la fourrure, même dans la saison la plus chaude de l'année; un ceinturon garni de broderies serrait sa taille élancée. Une écharpe de soie bleue à franges d'argent, passée sur son épaule gauche, soutenait une espèce d'instrument de musique fort en usage alors; on l'appelait *rote*, et il ressemblait à la vielle de nos Savoyards, moins la roue et les sons aigres. Enfin, ce personnage était coiffé d'un bonnet de velours un peu fané, autour duquel s'enroulait plusieurs fois une lourde chaîne d'or; ses cheveux blonds et soyeux roulaient en longues boucles sur ses épaules.

Ce beau jeune homme était un de ces troubadours qui, malgré les malheurs du temps, allaient alors de châteaux en châteaux adoucir par leurs chants les mœurs sauvages des seigneurs et charmer les ennuis de leur solitude.

Le reste de la troupe se composait d'une vingtaine d'hommes d'armes, vigoureux et bien équipés; c'étaient des vassaux ou des soudoyers du chevalier. Assis en cercle à quelque distance, sur le bord de la fontaine, ils mangeaient avec avidité, afin d'être prêts au moment où l'on donnerait le signal du départ. Ils avaient presque tous des cottes de mailles et des bassinets; ils étaient armés d'épées, de masses d'armes et de piques. Une troupe aussi nombreuse, et sans doute aguerrie, ne devait avoir rien à craindre dans ce lieu solitaire. Cependant deux cavaliers étaient restés sur la route, exposés au soleil ardent qui faisait étinceler leurs morions. Appuyés sur leurs lances, ils regardaient chacun dans une direction opposée de la grand' route, avec une attention scrupuleuse. Un lourd chariot, qui stationnait sur le bord du chemin et dont les chevaux dételés pâturaient en ce moment avec ceux de la troupe, était chargé d'énormes ballots et de tonneaux; la crainte que les pillards du voisinage ne tentassent de s'emparer de cette proie, inspirait sans doute ce luxe de précautions aux belliqueux voyageurs.

Le chevalier et le troubadour causaient dans la langue du pays. Cette langue, comme on le sait, était répandue à cette époque dans tout le midi de la France, en Espagne, et même en Italie.

—Par la croix-dieu! disait le gentilhomme,

vous avez, maître Gérald, une singulière façon d'envisager les choses! Qui diable irait voir du mal à dépouiller ces gros moines de Solignac de leurs provisions de vivres, lorsqu'il y a tant de braves gens affamés dans mon manoir? Les moines sont riches, ils se procureront d'autres chariots aussi bien chargés que celui dont nous nous sommes si galamment emparés. Allez! allez! ces frocards ne se laisseront pas mourir de faim... Quant aux vassaux de l'abbaye que nous avons occis, de quel droit cette pédaille maudite venait-elle se heurter à moi! Quel besoin avait-elle de défendre les biens du monastère? Avez-vous vu comme j'ai bravement porté par terre ce grand sergent d'armes, soi-disant *avoué* de Solignac, qui les commandait et qui les animait à la résistance? c'est là un beau coup de lance, gentil troubadour!.... Mordieu! puisque vous en avez été témoin, vous en ferez le sujet d'un sirvente ou d'une ballade pour divertir les nobles damoiselles de Provence. — Monseigneur, répondit timidement le troubadour en souriant, cette action n'est pas de celles que l'on peut chanter sur la harpe pour divertir les dames. — Qu'est-ce à dire, maître diseur de ritournelles? s'écria le chevalier en fronçant ses épais sourcils, vous me lasserez à la fin..... Quoi! depuis trois mois je vous ai accueilli dans mon manoir de Montbrun, je vous ai choyé; vous vous êtes assis à ma table, je vous ai comblé de présents, et pour reconnaître ma générosité, vous n'avez pas daigné jusqu'ici composer la moindre chanson sur mes prouesses et mes apertises d'armes? Par saint Martial! les matériaux ne vous ont pourtant pas manqué! Eh bien, vous n'avez rien trouvé digne de servir de sujet à une ballade! Vous en avez pourtant composé plusieurs en l'honneur de Bertrand Duguesclin, ce petit chevalier breton dont on fait tant de bruit... Par les oreilles du pape! faut-il donc pourfendre des géants, vaincre des enchanteurs comme les chevaliers d'autrefois? Pour les présents que je vous ai faits, certains ménestrels eussent déjà composé vingt ballades et autant de sonnets à ma louange. — Sire baron, dit le jeune homme avec dignité, si vous regrettez les cadeaux que je dois à votre munificence, je suis prêt à vous les rendre, et cette chaîne d'or...

Il porta la main à son bonnet comme pour en arracher le riche ornement; le chevalier l'arrêta d'un geste empressé.

— Allons, vous prenez la mouche pour si peu, dit-il d'un ton radouci; ne nous fâchons pas, sire de Montagu... Mais pourquoi diable, aussi, désapprouver toutes mes actions et me donner à entendre qu'elles ne sont pas dignes d'un chevalier?

Le troubadour fit un effort pour dissimuler l'impression produite sur lui par les paroles humiliantes de son patron; un motif puissant l'obligeait à supporter les offenses.

— Monseigneur, reprit-il doucement, il n'appartenait pas à un simple damoisel comme moi de juger les actions d'un puissant seigneur et vaillant guerrier tel que vous! cependant, je vous l'avouerai, j'eusse mieux aimé aujourd'hui vous voir courir sus à l'Anglais qu'à ces pauvres gens de Solignac... cela porte malheur, dit-on, de piller le bien de l'église! — Allons donc! l'homme de guerre doit vivre de la guerre, interrompit le chevalier d'un ton qui n'admettait pas de réplique. Vous autres arrangeurs de mots, vous n'entendez rien à de pareilles choses. Vrai Dieu! continua-t-il en jetant un regard de complaisance sur le chariot, les dépouilles de ces bons moines seront les bienvenues au moutier de Montbrun. Ne sont-elles pas mieux entre mes mains que dans celles de ces mécréants d'Anglais qui reviennent du siége de Limoges, ou de ces enragés routiers commandés par le capitaine Henry Bonne-Lance!

A ce nom, une rapide rougeur couvrit le visage du troubadour. Le baron remarqua son trouble.

—Hum! maître Gérald, reprit-il, les hauts faits d'armes de cet aventurier de Bonne-Lance ont toujours plus de crédit, je crois, auprès de ma nièce Valérie, que vos tendres roucoulades et vos sonnets amoureux! Mais ne vous désespérez pas, mon garçon! Si Valérie de Lastours est trop au-dessus de vous pour consentir à vous donner sa main, ce capitaine Ecorcheur est trop au-dessous



Imp. Fouquet F.g S.t Jacques 19 Paris

LE CHÂTEAU DE MONTBRUN

d'elle... je ne la laisserai pas descendre jusqu'à lui.

Gérald releva la tête.

— Sire de Montbrun, dit-il avec fermeté, je suis de sang noble ; j'ai pris à Toulouse mes degrés de maître en *la gaie science*, et je ne suis pas indigne d'aspirer à la main d'une damoiselle..... mais si je ne puis toucher le cœur de votre gracieuse nièce, je n'ose me plaindre qu'elle me préfère ce jeune homme, car on le dit beau, vaillant et généreux ! — Par Saint-Georges ! voilà de la charité chrétienne, mon bon Gérald, reprit le baron de Montbrun en riant ; mais vous autres ménestrels vous n'avez pas besoin d'être honorés de l'amour d'une dame pour faire d'elle l'objet de vos soupirs et de vos chansons ; vous vous accommodez fort bien d'un sourire pour toute récompense après dix années d'amoureux martyre... C'est fort bien, mon gentil troubadour ; mais quant à moi, je consentirais plutôt à voir ma nièce épouser un timide chanteur comme vous, qu'un diable incarné comme ce chef de routiers ! — Et pourquoi cela, sire baron ? — D'abord, parce qu'il n'est pas gentilhomme. On ne sait ni d'où il est, ni d'où il vient, s'il est Anglais ou Aquitain ; on ne lui connaît d'autre nom que ce sobriquet de Bonne-Lance. Enfin son métier de pillard... — Eh ! ce métier, Messire, n'est-il pas à peu près celui de toute la noblesse du pays ? En quoi diffère-t-il de vous-même, sinon qu'il n'a pas de château pour s'abriter, lui et ses gens, lorsqu'il a parachevé quelque prouesse hasardeuse ? il a établi dans sa bande une excellente discipline ; il attaque non les voyageurs et les paysans sans armes, mais les troupes anglaises ou françaises qui courent le pays... — Cornebœuf ! interrompit Montbrun en le regardant avec étonnement, à quoi pensez-vous donc, maître Gérald ? Vous défendez avec chaleur ce vagabond de Bonne-Lance dont ma nièce s'est emmourachée si étrangement ! — Et précisément à cause de cela, Messire, dit Gérald avec un profond soupir, j'ose invoquer votre bonté pour mon heureux rival ! La damoiselle de Lastours s'est expliquée franchement avec moi. Avant mon arrivée au manoir, elle aimait Bonne-Lance, qui l'avait sauvée d'un grand danger ; elle me l'a déclaré ce matin, lorsque nous sommes partis pour aller *à la proie*... Aussi je suis déterminé à quitter votre baronnie, à reprendre ma course aventureuse à travers le pays. J'irai, comme autrefois, de château en château, demander l'hospitalité pour prix de mes chansons, et j'apprendrai aux nobles dames de Provence et de Guyenne à répéter le gentil nom de Valérie de Lastours... Un jour peut-être elle connaîtra ma constance, et elle sera fière de son troubadour... son souvenir adoucira ma peine !

Une larme brillait sur les joues pâles de Gérald pendant qu'il parlait. Le sire de Montbrun parut aussi touché de cette douleur résignée que le lui permettaient son caractère et ses habitudes.

— Tu veux partir, Gérald ! s'écria-t-il. Par Saint-Martial de Limoges, ce serait mal à toi de quitter Montbrun avant que je t'aie fourni des matériaux pour un bon poëme.... D'ailleurs, continua-t-il avec quelque solennité, sachez bien une chose : que vous partiez ou que vous restiez, jamais, de mon consentement, Valérie de Lastours n'épousera ce capitaine Bonne-Lance... je l'ai juré.

Le troubadour ne put retenir un mouvement de satisfaction en contradiction avec ses efforts généreux. Cependant il reprit aussitôt en hochant la tête d'un air mélancolique :

— Je crains, sire de Montbrun, de deviner pourquoi vous repoussez pour neveu un vaillant homme tel que le capitaine Henri ! — Et qu'avez-vous deviné, sire de Montagu ? demanda le baron avec un peu de hauteur. — Un guerrier de cette trempe réclamerait, en épousant la noble Valérie, le beau château et les domaines de Lastours, que vous tenez comme tuteur de la jeune demoiselle...

Les passions les plus violentes se peignirent sur les traits du sire de Montbrun.

— Bridez votre langue, maître chanteur, s'écria-t-il avec violence, car j'oublierais que les troubadours, comme les fous et les bouffons, ont le privilége de tout dire ! Le château de Lastours est à moi... ni Valérie ni personne n'a le droit d'y prétendre. Je le

garderai tant qu'il me restera un homme d'armes, tant que je pourrai endosser une cuirasse... Mais, continua-t-il brusquement, ces belles fadaises-là ne viennent pas de vous, Gérald; aussi, je vous les pardonne... Mon orgueilleuse nièce elle-même vous a conté ces sottises, et je ne sais où cette petite fille a pu prendre de pareilles idées..... Cependant, croyez-moi, épargnez-vous de revenir sur ce sujet... Un autre que vous ne m'en eût pas parlé impunément!

Pendant cette conversation, les hommes d'armes de l'escorte avaient terminé leur repas et sellé leurs chevaux; mais le sire de Montbrun ne semblait pas pressé de se remettre en route. Il avait aussi cessé de manger depuis un instant, l'outre elle-même était négligée.

— Soyons amis, maître Gérald, reprit-il enfin avec son accent de franchise brutale; il est dangereux d'être mon ennemi... Mais pour en revenir à ce que nous disions tout à l'heure, ai-je eu réellement si grand tort d'engager bataille avec ce sergent d'armes et d'enlever le convoi appartenant à l'abbaye de Solignac? — Dieu le sait, mon noble hôte! répondit le jeune homme avec un sourire forcé; mais le père Gauthier, votre chapelain, pourrait bien vous refuser l'absolution pour vos actes d'aujourd'hui... — Le crois-tu vraiment, mon cher Montagu? reprit le chevalier en s'agitant avec inquiétude; j'ai voulu ce matin l'obliger à m'absoudre par anticipation, mais le révérend a résisté...... Depuis quelque temps ce maudit chapelain ose me tenir tête... Au fond, vois-tu, je suis bon chrétien, et je veux être bien avec l'Église et le ciel... Enfin, nous verrons! Si ce chariot contient tout ce que l'on dit, j'aurai de quoi faire un présent convenable à ce méchant moine, et je l'apaiserai; d'ailleurs j'en serais quitte pour envoyer un chandelier d'argent à l'abbaye de Saint-Martial... les chanoines arrangeraient cela avec leur saint patron... Heureusement, si le chapelain est contre moi en cette circonstance, dona[1] Marguerite, ma très-honorée dame, verra arriver avec plaisir, j'en suis sûr, ces approvisionnements.

Gérald ne répondit pas; il craignait d'outre-passer les limites de la liberté que sa position d'hôte et de troubadour lui permettait de prendre; or, il avait usé depuis quelques instants de cette liberté avec moins de prudence qu'à l'ordinaire. Le chevalier, dont les méditations n'étaient jamais bien longues, se laissa aller sur l'herbe d'un air de nonchalance :

— Il fait bon, ici, et nous avons tout le temps d'arriver à Montbrun avant la nuit, dit-il d'un ton gai; allons, mon gentil ménestrel, accorde ton instrument et chante-moi quelque belle chanson à la mode de Provence. — Je suis à vos ordres, sire baron, répliqua Gérald en jetant un regard inquiet autour de lui; mais permettez-moi de vous le dire, nous nous sommes arrêtés bien longtemps ici; si l'on nous poursuivait, on pourrait nous atteindre avant que nous fussions en sûreté derrière les murailles de Montbrun. — Bah! ces chiens de vassaux d'église ne me font pas peur! ils n'oseraient pas plus nous attaquer en rase campagne que dans mon manoir... chante, je le veux; je suis bien disposé pour entendre de la musique. — Mais, sire de Montbrun, les chevaux sont attelés au chariot, vos gens sont prêts à partir... — Que le chariot et les vilains attendent! La chaleur est encore accablante; ce soleil paraît brûlant à travers une armure d'acier... Allons, chante : que diable! ces beaux arbres, cette prairie, cette fontaine, tout cela devrait t'inspirer.

Le troubadour resta un moment silencieux, puis il commença un prélude simple, mais plein de mélodie. Bientôt sa voix se mêla aux sons de l'instrument; cette voix était peu étendue, mais juste, expressive, et d'une grande fraîcheur. Il chantait les malheurs d'un amant qui n'était pas payé de retour par sa dame; à l'expression mélancolique de ses traits, à l'humidité de son œil bleu, on voyait bien que le hasard n'avait pas présidé au choix de ce sujet, en harmonie avec ses pensées. Les hommes d'armes et les écuyers, après avoir fait tous les préparatifs du départ, s'étaient groupés à une dis-

[1] Les dames de l'Aquitaine et du Limousin prenaient alors le titre de *dona*, comme les dames nobles d'Espagne.

tance respectueuse et écoutaient en silence.

Gérald, la tête un peu inclinée sur son épaule, le regard tourné vers le ciel, ne semblait plus songer à ceux qui l'entouraient. Il s'abandonnait tout entier au charme douloureux d'exprimer les souffrances de son cœur.

Un incident prosaïque vint le rappeler aux misères de la réalité; un ronflement sonore se fit entendre à ses pieds. Il baissa la tête; le baron, cédant à la fatigue ou peut-être à l'influence du vin, s'était profondément endormi.

Le troubadour se tut et s'assit sur le tronc d'arbre qui avait servi de table au chevalier; laissant sa tête tomber sur sa main, il s'abandonna à ses réflexions et sans doute elles ne manquaient pas d'amertume!

Les gens de suite, à la distance où ils étaient des deux principaux personnages, n'avaient pu deviner la cause de ce silence subit; ils se regardaient les uns les autres avec étonnement, lorsque l'une des sentinelles restées en observation sur la route éleva la voix tout à coup.

— Alerte! alarme! criait le vieil écuyer à qui l'on avait confié ce poste; voici venir une compagnie de cavaliers... ils se dirigent de ce côté!

Au premier appel tout le monde fut debout. Le baron éveillé en sursaut se couvrit de son casque par un mouvement machinal: puis, sans faire aucune question, il saisit sa lance, sauta sur son cheval qu'un page venait de lui amener, et il s'élança vers la grand' route.

Gérald, excité par la crainte d'un danger prochain, s'empressa aussi de remonter sur son poney, jolie bête aux allures douces, que Montbrun avait prise, peu de mois auparavant, dans une escarmouche contre une troupe d'Anglais. Puis il se rapprocha du gros de la troupe et rejoignit le baron, qui regardait avec anxiété dans la direction indiquée par le vieil écuyer.

Un nuage de poussière empêchait de reconnaître encore le costume et l'équipement des cavaliers, cause de cette alerte. On avait également à craindre les Anglais, les Français, les routiers, et même les vassaux de l'abbaye de Solignac, qui avaient pu se rallier; mais plus la distance diminuait entre les deux troupes, plus il devenait évident que les arrivants ne portaient pas d'armure; aucun reflet métallique ne brillait au soleil à travers la poussière. C'étaient donc de paisibles voyageurs; on n'en douta plus lorsqu'ils furent à une centaine de pas de l'endroit où le convoi s'était arrêté.

Ils étaient environ une douzaine, bien montés et bien équipés, la plupart munis d'épées et de lances, car il eût été de la dernière imprudence, à cette époque, de voyager sans aucun moyen de défense. Vêtus uniformément d'habits courts, tels qu'on les portait alors pour aller à cheval, ils avaient des pourpoints de drap gris dont les manches fendues, retombant sur les flancs, laissaient une partie du bras à découvert. Leurs chausses, très-justes, étaient de même étoffe; leurs pieds étaient enfermés dans des *houseaux*, sorte de chaussure fort en usage alors parmi les voyageurs. Ils avaient sur les épaules des surtouts, appelés *maheutes* ou *mahoites*, qui plus tard furent adoptés spécialement par les gens de guerre; leur tête était protégée contre les ardeurs du soleil par de hauts bonnets de drap. Ainsi accoutrés, ces cavaliers ressemblaient plutôt à des marchands qui ont à craindre d'être pillés, qu'à des routiers disposés à piller les autres. Cependant, à en juger par la manière dont ils dirigeaient leurs chevaux, par leur contenance ferme et assurée, ils pouvaient bien n'être pas d'humeur très-pacifique et très-endurante. Ce soupçon se fût confirmé certainement si, à la distance où l'on était d'eux, l'on avait pu distinguer leurs figures brunes, martiales, sillonnées de cicatrices.

En tête de cette troupe s'avançait celui qui semblait être le chef; il montait un beau cheval, véritable *fleur de coursier*, comme on disait alors. Ce personnage différait peu de ses compagnons par le costume; il avait même pourpoint, même haut-de-chausses de drap gris. Seulement, au lieu des incommodes mahoites, il portait un manteau de velours, retenu au cou par une agrafe ou *affiche* d'or. Son bonnet doublé d'acier, sans être aussi lourd qu'un casque, pouvait néan-

moins, en cas de nécessité, protéger la tête contre un bon coup d'estoc. Quoique de moyenne taille, il paraissait doué d'une vigueur peu commune.

Le baron eut tout le temps d'examiner ces inconnus, et il le fit avec cette attention d'un homme qui connaît l'importance des plus petits détails. Cependant, ne trouvant en eux rien qui dût exciter sa défiance, il releva sa visière, ramena sa lance qu'il avait tenue en arrêt jusqu'à ce moment, et l'appuya sur son étrier d'un air mécontent :

— Mort-Dieu ! s'écria-t-il, c'était bien la peine de nous faire quitter ce bon poste sous les châtaigniers ! ce couard d'écuyer a pris de timides agneaux pour des loups dévorants !... Mes drôles, continua-t-il en s'adressant à ses gens en riant, il faudra vous passer de bataille pour aujourd'hui : ces manants que vous voyez là-bas ne me paraissent disposés ni à nous attaquer ni à se défendre si nous les attaquons... Cependant ils nous ont dérangés, ils paieront leur insolence !

Les vassaux approuvèrent par des signes respectueux la mauvaise pensée de leur seigneur. Il examinait toujours la troupe inconnue.

— Allons ! reprit-il comme s'il se parlait à lui-même, les coquins, je crois, nous ont vus et se sont ravisés... C'eût été trop plaisant s'ils s'étaient jetés eux-mêmes dans nos mains, comme le poisson dans la nasse... Les voilà qui s'arrêtent ! Par saint Martial, ils ont peur !

II.

Les étrangers venaient en effet de s'arrêter à quelque distance sur le bord de la route ; sans doute ils délibéraient entre eux s'ils devaient avancer malgré les allures menaçantes des gens de Montbrun. Le troubadour demanda au baron avec un accent d'inquiétude :

— Avez-vous réellement la volonté, monseigneur, de malmener ces pauvres voyageurs ? — Moi ! dit le baron tranquillement, en se méprenant ou en feignant de se méprendre sur le sens de cette question, vous me connaissez bien mal, sire de Montagu !... Pouvez-vous me croire capable, moi, Aymeric, seigneur de Montbrun et de Lastours, de me commettre avec des marchands ou des vilains de cette sorte ? non, je ne m'abaisserai pas à arracher moi-même la plume à ces oiseaux de passage ; c'est l'affaire d'Oswald, mon sénéchal ; je me réserve pour des ennemis de plus haut lignage !... Va voir de quoi il s'agit, Oswald, continua-t-il en s'adressant au vieil écuyer qui avait le premier annnoncé l'approche des voyageurs, et mène-les rondement... Tâte un peu le fond de la bourse de ces rustres... si tu réussis, tu auras double part quand nous serons à Montbrun. — Je vous rendrai bon compte de cette canaille, monseigneur, dit l'écuyer d'un air de suffisance.

Et, brandissant un épieu au-dessus de sa tête, il se dirigea au galop du côté des voyageurs.

Le sire de Montbrun ne douta pas un instant que son écuyer ne fût capable, à lui seul, d'imposer à une douzaine d'hommes qu'il prenait pour des vilains. Aussi donna-t-il tranquillement aux conducteurs du chariot, l'ordre de se mettre en route ; lui-même devait les rejoindre avec le reste de la troupe, aussitôt qu'il aurait fait payer à ces voyageurs le droit de passage sur les terres de Montbrun. Il resta donc en observation à la même place, avec quelques affidés et avec le troubadour Gérald, inquiet mais non surpris de ce nouvel acte de violence.

Pendant ce temps, Oswald avait joint les voyageurs, et, autant qu'on pouvait en juger à cette distance, il échangeait des paroles très-vives avec leur chef. Tout à coup l'écuyer muni d'une bonne dose d'insolence comme son maître, fit faire une courbette à son cheval ; puis levant sa pique, il parut devoir en asséner un coup violent sur la tête de son interlocuteur. Mais au même instant une épée brilla dans les mains de l'homme au manteau ; le bois de la pique se trouva coupé en deux et l'un des tronçons tomba par terre. Oswald désarmé, tourna bride aussitôt pour revenir vers les siens ; mais l'étranger profitant de son avantage, le suivait pendant quelques pas, le frappait par derrière du plat de son épée d'un air de

mépris. Le pauvre diable d'écuyer perdait la tête, se cramponnait à la selle, assourdi par les coups violents qui retentissaient sur son casque et sur ses épaules. L'on entendit les huées dont l'accablaient les étrangers en le voyant s'enfuir en si piteux équipage.

Le baron lui-même parut se divertir de la mésaventure de l'écuyer.

— Par les oreilles du pape! s'écria-t-il, messire Oswald a trouvé à qui parler! On a bien raison de dire : « Tel qui va chercher de la laine s'en retourne tondu. » Mes agneaux de tout à l'heure ont montré les dents, et mal a pris à ce pauvre vassal de chanter trop haut... Ce manant l'a bravement reçu!... Mais n'importe, continua-t-il en rabaissant sa visière et en mettant sa lance en arrêt, je ne dois pas souffrir qu'on maltraite ainsi mon serviteur.... Allons, mes féaux, courons sus à ces pourceaux, et donnons-leur une leçon de politesse.... Montbrun! Montbrun! et que Dieu soit neutre!

Les gens de suite répétèrent ce cri de guerre, et, s'affermissant en selle, ils s'élancèrent sur les pas du baron.

— Pour Dieu! sire de Montbrun, s'écria le troubadour avec un accent d'angoisse, songez à ce que vous allez faire? L'aventure de ce matin ne vous doit-elle pas attirer assez d'embarras? Allez-vous chercher encore à augmenter le nombre de vos ennemis?

Cette exclamation ne parut pas avoir frappé l'oreille du baron.

Cependant son impétuosité brutale n'excluait pas une certaine prudence; tout en galopant, il se prit à réfléchir qu'il pourrait bien se compromettre inutilement dans une affaire où il y aurait peu d'honneur et de profit. Aussi résolut-il d'attaquer seulement à bonne enseigne, après s'être assuré de la qualité et du rang réels de ceux qui étaient devant lui. Il releva donc encore une fois sa lance et fit signe à ses gens de l'imiter.

Il fut alors rejoint par Oswald. Il voulut questionner le malencontreux vassal; mais celui-ci était tout à fait démoralisé par sa mésaventure. Haletant, essoufflé, il prononçait des paroles inintelligibles et sans suite comme si les coups vigoureux qu'il avait reçus sur la tête eussent dérangé sa cervelle. Force fut donc au maître d'aller s'informer lui-même de ce qu'il désirait savoir.

Les inconnus n'avaient fait aucun mouvement rétrograde; disposés sur un rang avec une précision militaire, ils présentaient le front aux assaillants, dans une immobilité complète. A vingt pas en avant était posté le cavalier au manteau, seul, et la pointe de son épée abaissée vers la terre, comme pour indiquer son intention de parlementer.

Montbrun n'eût voulu se laisser vaincre par personne dans cette espèce d'insouciance du danger, la principale, sinon l'unique qualité des chevaliers de ce temps. D'ailleurs, les voyageurs, quoiqu'ils fussent mal armés, n'en faisaient pas moins bonne contenance; il devait être d'autant plus prudent, que ses gens, intrépides derrière les créneaux d'une forteresse, n'avaient pas la même assurance en rase campagne. Il leur donna donc l'ordre de s'arrêter à l'endroit où ils étaient. Il s'avança seul à son tour vers l'étranger, qui l'attendait fièrement au milieu du chemin.

En approchant, il examinait avec intérêt le personnage que nous avons désigné jusqu'ici sous le nom de cavalier au manteau. C'était un homme de cinquante-cinq ans environ; mais sa constitution vigoureuse n'avait encore reçu aucune atteinte de l'âge. Il avait les épaules larges, les membres gros et charnus. Sa tête était énorme, son nez écrasé; l'ensemble de ses traits était presque repoussant. Son visage, naturellement basané, avait reçu une teinte plus foncée encore de l'habitude d'affronter le soleil et toutes les intempéries des saisons; l'expression en était dure et menaçante. Ses yeux petits, noirs, semblaient lancer des éclairs sous leurs épais sourcils. Une vive impatience peinte en ce moment sur sa physionomie, lui donnait un aspect farouche.

L'inconnu, de son côté, regardait avec attention le baron de Montbrun; mais cet examen ne pouvait être ni aussi décisif ni aussi long que celui dont il était lui-même l'objet; en effet, le chevalier était entièrement caché par son armure; c'était à peine si l'on pouvait voir la couleur de ses yeux à travers les ouvertures de sa visière. Dès

qu'on fut à portée de la voix, l'inconnu cria d'une voix rauque et forte, en se servant de la langue d'oil, alors usitée à la cour de France :

— De par saint-Yves, que signifie ceci, messire? Est-ce bien fait d'arrêter les voyageurs sur les grands chemins, et de leur débiter un tas de vilenies, à l'exemple de ce méchant écuyer?

Montbrun, comme la plupart des seigneurs terriers, ne comprenait que la langue en usage sur ses domaines. En toute occasion il manifestait un profond mépris pour les autres idiomes employés dans les diverses provinces de la France.

— Qui diable avons-nous ici? s'écria-t-il à son tour en langue provençale ou limousine, cap de saint Martial! d'où nous vient ce *langue-pelue de francimantiseur?*

Sans doute, le cavalier inconnu comprit très-bien ces expressions de mépris dont se servaient alors les peuples de la langue d'oc pour caractériser ceux de la langue d'oil. Une vive rougeur se montra sur son visage; il serra convulsivement la poignée de son épée; mais il se contint et il reprit en employant cette fois le plus pur provençal :

— Je vous demande, messire, si vous êtes le maître de ce grossier varlet qui, tout à l'heure est venu avec paroles insultantes nous demander un droit de péage sur la voie publique, et m'a obligé de le châtier de ma propre main? — Il m'appartient en effet, répondit le baron en goguenardant; mais à votre tour, l'ami, me direz-vous... — Si cela est, interrompit brusquement l'étranger, je vous défie en combat singulier... je vous prouverai, au péril de mon corps et à armes courtoises, que votre vassal est un chien et fils de chien.... Aussi l'ai-je châtié comme il le mérite!

La singularité de ce défi ne fut pas ce qui frappa le plus le baron de Montbrun. A cette époque, où les serfs n'avaient pas plus de valeur que les animaux domestiques, où la dignité d'homme était censée appartenir exclusivement aux nobles, il était assez ordinaire de demander compte à un seigneur des fautes de ses vassaux; mais il s'étonna surtout qu'une pareille provocation lui eût été adressée par un homme dont le costume annonçait un roturier et un marchand paisible.

— C'est fort bien dit, compagnon, reprit-il avec un reste d'ironie, mais avant de décider si je dois ou non accepter votre défi, je désire savoir qui vous êtes.... Le baron de Montbrun, seigneur de Lastours et autres lieux, ne peut rompre une lance avec le premier venu. — J'ai, comme vous, le droit de porter une chaîne et des éperons d'or, répliqua le cavalier avec une arrogance à peine dissimulée; je suis de sang noble et chevalier.

Il existait alors, entre les diverses castes, une sorte de franc-maçonnerie qui, malgré les perturbations continuelles de la société, permettait aux hommes d'un rang élevé de se reconnaître à des signes presque certains. Cependant, le baron ne crut pas devoir se rendre si tôt à cette affirmation d'un inconnu.

— Je voudrais vous croire, messire, répliqua-t-il avec une politesse brusque, mais quelle garantie me donnerez-vous que vous ne vous parez point d'un titre usurpé?

Un éclair d'indignation brilla dans les yeux de l'étranger.

— Vous me verrez à l'œuvre, s'écria-t-il impétueusement; mais à quoi bon tant de discours? prenez du champ, messire de Montbrun... de Montvert... ou de n'importe quel autre nom gascon... prenez du champ, vous dis-je; et avec cette simple épée, je vous prouverai ma qualité de noble et de bon chevalier.

En même temps il voulut faire faire une évolution à son cheval pour mesurer l'espace nécessaire à une passe d'armes, mais il en fut empêché. Ses gens le voyant en discussion animée avec un chevalier armé de toutes pièces, s'étaient rapprochés pour le secourir au besoin. De leur côté, les vassaux de Montbrun avaient imité ce mouvement en venant se ranger derrière leur seigneur. Par suite de cette double manœuvre, les deux interlocuteurs se trouvèrent tout à coup enfermés dans un cercle étroit composé de leurs serviteurs et de leurs amis.

Un des compagnons du cavalier au manteau, homme de petite taille, à figure brune et martiale, s'était penché à son oreille :

— Monseigneur, dit-il d'un ton d'angoisse, n'oubliez pas qui vous êtes et où vous allez!

L'inconnu répondit seulement par un geste d'impatience.

Si, dans ce moment de crise, un seul coup eût été porté, la mêlée sans doute fût devenue terrible, et elle eût pu être fatale aux deux chefs. Mais ni l'un ni l'autre ne donnait le signal de l'attaque; ils se regardaient d'un air menaçant, encore incertains entre la paix et la guerre.

Tout à coup, une voix douce et ferme se fit entendre au milieu du tumulte :

— Je connais ce voyageur, disait-on avec vivacité, je me porte garant de sa noblesse et de sa loyauté... Pour Dieu! sire de Montbrun, modérez un peu votre bouillant courage; jamais il n'a été si près de vous jouer un mauvais tour!

C'était Gérald de Montagu; il avait suivi les gens de Montbrun et il avait entendu une partie de la discussion élevée entre les deux chefs. Il se fraya difficilement passage à travers les rangs pressés des partisans du baron; puis, ôtant son bonnet avec respect devant l'étranger, il s'inclina presque jusqu'au pommeau de sa selle.

— Eh bien! maître Gérald, demanda Montbrun, allez-vous m'apprendre enfin quel est cet aventurier? Il réclame avec moi le combat singulier, et il refuse de me dire son nom... Ventre-Dieu! il ne connaît guère les usages de la chevalerie... Mais voyons, mon gentil troubadour, en quel endroit du monde avez-vous rencontré cet homme? que fait-il? quel est son rang?

Un sombre nuage s'était amassé sur le front de l'inconnu.

— Par Saint-Sauveur de Dinan, s'écria-t-il brusquement, mon nom n'a rien dont je doive rougir... Au diable les précautions! et puisqu'il le faut! je suis... — Vous êtes le chevalier de Cachamp, interrompit le troubadour avec une extrême vivacité; je vous ai vu à la cour du comte de Foix, où vous étiez en grande familiarité avec le duc d'Anjou... Vous aviez acquis quelque renom dans la guerre d'Espagne contre Pierre-le-Cruel; et sans doute, maintenant la guerre étant finie, vous allez offrir vos services au roi de France, Charles cinquième... Tout cela n'est-il pas vrai, sire de Cachamp? était-il nécessaire d'en faire mystère au sire de Montbrun ici présent? Quoique ses terres relèvent de monseigneur le prince de Galles, duc d'Aquitaine, il ne lui a pas rendu hommage et il est libre de toute féauté.

En parlant ainsi, le jeune homme baissait les yeux; ses joues étaient couvertes de rougeur. Le personnage, qu'il avait appelé le chevalier de Cachamp, le regardait avec une expression d'embarras et d'étonnement peu ordinaire à sa rude physionomie; mais l'écuyer remercia le troubadour par un furtif serrement de main.

Le baron de Montbrun ne parut pas révoquer en doute un seul instant l'affirmation embarrassée de Gérald.

— Sire de Cachamp, reprit-il avec courtoisie, votre nom m'était inconnu jusqu'à ce moment; mais, l'un de ces gentils jongleurs dont le devoir est de connaître les bons chevaliers et de chanter leurs prouesses, se portant garant pour vous, je ne vous ferai pas plus longtemps l'affront de douter de votre qualité.... j'accepte donc votre défi... Néanmoins vous êtes en ce moment désarmé, sans parrain; votre cheval de voyage est fatigué; je vous offre honorablement le choix du temps et du lieu, pour vider cette querelle.... — Non, non, interrompit avec précipitation le sire de Cachamp; je vous remercie de votre courtoisie, mais je ne puis m'arrêter ici.... des affaires de la plus haute importance m'appellent en France; si nous ne terminons pas cette affaire aujourd'hui même, je ne sais quand j'aurai le loisir de répondre à votre appel! — Comme il vous plaira! messire; cependant mon honneur ne me permet pas d'accepter un combat singulier avec un chevalier dépourvu d'armes offensives et défensives comme vous l'êtes.... à moins donc que je ne dépose moi-même mon armure, pour égaliser les chances.... — Eh bien, remettons la partie à un autre temps, dit le voyageur brusquement d'un air de regret. Nous nous reverrons, sire de Montbrun.... Aussi bien je suis chargé en ce moment d'une importante mission et j'ai fait vœu de ne pas tirer l'épée jusqu'à ce que je

l'aie terminée, sinon dans le cas absolu de légitime défense. — Ce sera à votre loisir, sire de Cachamp; mais, puisque nous avons déjà pris Gérald pour hérault et juge du camp, il va recevoir mon gage, en signe que j'accepte votre défi.

En même temps, le baron ôtant son gantelet, donna un anneau d'or au troubadour. Le chevalier de Cachamp, à son tour, ouvrant rapidement son pourpoint, tira de sa poitrine un petit reliquaire suspendu à un cordon de soie. Dans ce mouvement, il laissa voir par-dessous ses vêtements une cotte de mailles du plus fin acier.

— Et moi, voici le mien, dit-il; ce gentil ménestrel me connaît, il sait que jamais je n'ai faussé pareil engagement.

Le jeune Montagu avait reçu d'un air de répugnance les gages des deux chevaliers; il les regardait avec anxiété.

— Messires et seigneurs, demanda-t-il enfin respectueusement, puisque vous avez fait tant d'honneur à un simple damoisel et pauvre troubadour, de le prendre pour arbitre et pour juge du camp, oserais-je vous demander quelle est la cause du défi à outrance en foi duquel vous m'avez remis, vous, sire de Cachamp, ce reliquaire, vous, sire de Montbrun, cet anneau d'or?

Les deux chevaliers se turent un moment; dans la chaleur de la discussion qui venait de s'élever, ils avaient à peu près oublié la cause primitive de leur querelle.

— Ce seigneur a maltraité mon vassal et homme lige, répliqua Montbrun avec réflexion, au moment où l'on réclamait, d'après mon ordre, le tribut que me doit tout voyageur de passage sur mon domaine. — Il est vrai, répliqua le troubadour; mais Oswald, votre serviteur, n'avait le droit d'exiger aucune contribution d'un noble, d'un chevalier.... par conséquent le sire de Cachamp a bien pu.... — Je l'avoue, dit le baron; si j'avais connu la qualité du sire de Cachamp, je n'eusse pas permis à Oswald de réclamer le paiement du droit.... — Et moi, je soutiens ceci, interrompit le sire de Cachamp avec hauteur; nul seigneur ne peut loyalement exiger de tribut pour le libre passage des voyageurs sur ses terres, qu'ils soient nobles ou vilains.... Ce n'est plus la coutume de France d'en agir ainsi... ceux qu'on appelle *chevaliers à la proie*, ont été excommuniés par les conciles, eux et leurs adhérents, ce que je maintiens bon et sagement fait. — Il suffit, messire, dit le baron avec une confusion mal dissimulée, les usages de France ne sont pas ceux de cette malheureuse contrée, où la guerre a tout ravagé.... Mais brisons là, sire de Cachamp; votre gage est, comme le mien, entre les mains de ce damoisel... ne les retirons pas. — Cependant, messeigneurs... — Assez, Gérald: votre insistance ferait douter ce gentilhomme de mon courage, comme elle me ferait douter du sien, ce que je ne veux pas.... Et maintenant, messire, continua-t-il d'un air cordial en se tournant vers Cachamp, ne saurions-nous donc être amis jusqu'au moment où il plaira à l'un de nous de requérir une rencontre loyale?... Quant à moi, je vous offre l'hospitalité dans mon château de Montbrun, situé non loin d'ici.... Cette hospitalité s'étendra à tous vos écuyers et serviteurs, et je leur promets, comme à vous-même, bonne et sûre protection tant que vous serez sous mon toit.

Le chevalier de Cachamp ne paraissait pas éloigné d'accepter cette proposition bizarre; mais en le voyant hésiter, Gérald, qui semblait connaître parfaitement sa situation, lui dit d'un air alarmé, en langue française, afin de ne pas être compris du baron et de ses gens:

— Refusez, monseigneur, refusez; vous aggraveriez encore la faute que vous avez commise en traversant un pays rempli d'ennemis, si vous acceptiez cette proposition.... Croyez-moi, n'exposez pas le baron de Montbrun à la tentation de vous trahir, si vous étiez reconnu; cette tentation serait, je le crois, trop forte pour lui!... — Vous pouvez en effet en juger mieux que moi, répondit Cachamp de même, avec irrésolution; et au diable soit la pensée que j'ai eue de chevaucher de ce côté pour arriver plus promptement en France! Je voudrais suivre votre conseil; mais ni moi, ni mes gens ne connaissons ces parages; nous sommes épuisés de fatigue et de faim; nos chevaux n'ont pas

été débridés depuis ce matin, et, pour comble d'embarras, les Anglais sont certainement en force devant et derrière nous... Par la Croix-Dieu! la situation n'est pas gaie! aussi, mon joli chanteur, si l'on pouvait se fier tant soit peu à la loyauté de ce baron pillard.... — Je n'oserais affirmer qu'on ne peut se fier à lui, illustre seigneur; mais



Appuyée contre un créneau, elle restait dans une immobilité complète. (Page 22, 2e col.)

votre vie et votre sûreté son bien précieuses à la France! j'aimerais mieux vous savoir couché pour la nuit prochaine, à l'ombre d'un de ces châtaigniers, que sous le toit du baron de Montbrun. — Et cependant, il est votre hôte, votre ami, peut-être? — Oh! moi, c'est bien différent, monseigneur, répondit Gérald en rougissant; un intérêt puissant, irrésistible, m'attache à lui.... D'ailleurs, ma vie est si peu de chose! — Enfin, maître, si je refusais l'invitation du chevalier, pourrais-je trouver dans le voisinage

quelque hôtellerie ou quelque monastère où je prendrais gîte pour cette nuit avec mes gens? — Il n'y a pas une hôtellerie à dix lieues à la ronde, Monseigneur; tout a été pillé et brûlé par l'Anglais... aucun monastère ne voudrait vous recevoir avec une pareille suite; vous inspireriez trop de méfiance. — Par saint Yves! que faut-il donc faire? — Hélas! je l'ignore.... Si l'on pouvait trouver le capitaine Bonne-Lance, le chef des partisans qui courent le pays!... J'ai entendu dire de lui beaucoup de bien! Sans doute, en vous fiant entièrement à lui et en lui révélant votre véritable nom, il vous aiderait de tout son pouvoir.... Mais Dieu sait où il a établi ses quartiers depuis quelques jours!

III.

Pendant ce dialogue, le baron avait jeté plusieurs fois sur les deux interlocuteurs des regards de soupçon.

— Gracieux damoisel, dit-il enfin sèchement, je ne doute pas que vous ne fassiez tous vos efforts pour décider le sire de Cachamp à accepter mon invitation; mais la simple courtoisie doit avoir plus d'empire sur un homme de guerre que les beaux discours d'un ménestrel... Je vous prie donc de ne plus *francimantiser* et de ne plus vous placer entre Sa Seigneurie et la mienne.

Gérald baissa la tête et se recula d'un air de respect. Livré à lui-même, le chevalier étranger s'agitait avec embarras, sans savoir à quel parti s'arrêter.

— Sire de Montbrun, demanda-t-il d'un ton bref, votre fief ne relève-t-il pas du prince de Galles et de son suzerain le roi d'Angleterre? — Il relève de Dieu et de mon épée, répliqua le baron avec hauteur. Je n'ai promis d'allégeance ni à roi, ni à duc... je ne puis me considérer comme obligé par le serment que les bourgeois des bonnes villes et quelques nobles avec eux, ont fait, au nom de toute l'Aquitaine, en présence du soi-disant duc, le prince de Galles.... Je ne suis ni de France, ni d'Angleterre; je suis de Montbrun.

L'orgueil de cette réponse, où le baron laissait voir la prétention de trancher du potentat, prétention assez fréquente à cette époque parmi les plus obscurs hobereaux, ne parut pas surprendre le sire de Cachamp.

— S'il en est ainsi, reprit-il, vous devez être considéré comme puissance neutre, et je ne craindrai pas de devenir votre hôte.... Nous avons échangé nos gages loyalement; nous devons être sacrés l'un pour l'autre jusqu'au moment du combat, sous peine de forfaiture et de félonie... D'ailleurs, sachez-le bien, messire, pour un cheveu enlevé de ma tête dans votre manoir, il viendrait tant de gens d'armes et d'archers que chacun d'eux, en démolissant le château, n'en pourrait avoir une pierre.... Sur ce, continua-t-il avec dignité, en présentant sa main au chevalier, recevez-moi, messire de Montbrun, en foi et honneur, car je veux être votre ami, à partir de l'instant où nous sommes, jusqu'à demain matin à l'heure de prime [1]. — Ainsi soit fait, dit le baron en serrant la large main qu'on lui tendait; puisque vous ne voulez une trêve plus longue, nous serons compagnons et amis jusqu'à l'heure marquée par vous-même; après quoi chacun de nous avisera.... Or donc, Messire, prenons le chemin de mon manoir, et disposez, vous et votre suite, de ce qui m'appartient comme étant à vous.

Ces arrangements terminés, et la trêve conclue, les deux chevaliers se saluèrent avec une sorte de raideur; puis chacun d'eux se tourna vers ses gens pour leur donner ses ordres. Bientôt les épées furent remises dans les fourreaux, les masses d'armes furent suspendues à l'arçon des selles, les visages perdirent leur expression de défiance, et l'on se mit en marche pour gagner le château de Montbrun.

Le soleil touchait presque à l'horizon, et ses rayons obliques avaient perdu leur insupportable ardeur. Toute la troupe s'avançait au petit pas, à l'ombre des arbres qui bordaient la route. On s'examinait toujours, mais plutôt par curiosité que par crainte. Montbrun marchait en tête de la caravane, le visage découvert, la lance à l'étrier; il

[1] Environ six heures du matin.

causait d'un air mystérieux avec le troubadour, fort troublé en apparence par cette espèce d'interrogatoire. Puis venaient les gens du château devisant entre eux, dans leur langue, de la singulière rencontre qu'on venait de faire. A quelques pas en arrière, le sire de Cachamp s'entretenait bas avec son écuyer favori. La marche était fermée par les cavaliers vêtus de gris; ils s'avançaient d'un air étonné et mécontent, comme s'ils eussent trouvé dans leur situation présente quelque chose qui n'était pas de leur goût.

La conférence du sire de Cachamp et de son écuyer durait déjà depuis quelques instants.

— Par saint Yves! s'écria enfin le chevalier d'un ton d'impatience, le temps des reproches est passé, maître Bigot! Voulais-tu que je me hasardasse à me heurter de nuit contre les restes de l'armée anglaise? cela fût infailliblement arrivé du côté de Limoges... Je ne savais où prendre un gîte sûr pour cette nuit, et l'offre de ce châtelain m'agrée fort... Tu me dis qu'il est pillard : eh! qui n'est un peu pillard maintenant dans notre pauvre France? D'ailleurs ce petit ménestrel (que Satan me confonde si je sais où je l'ai vu!) a pris la bonne précaution de me donner le nom d'une de mes terres; le baron ne sait donc pas qui je suis. Prends soin qu'aucun de mes varlets et suivants ne me trahisse... Cela ne leur sera pas malaisé; car pas un, excepté toi, ne comprend la langue du pays. — J'y veillerai, Monseigneur : mais de votre côté, permettez à votre humble serviteur de vous recommander la prudence... Les Anglais, m'a-t-on dit, ont déjà connaissance de votre voyage, et ils vous ont tendu des embûches sur le chemin. — Eh bien, pendant qu'ils me guettent sur les routes ordinaires, je traverse tranquillement un pays qui est à eux, où ils sont en force, et ils ne se doutent pas de ma présence... Ils me croient encore à la tête de deux cents lances en Périgord, et je suis là, tout près d'eux, avec une poignée d'hommes sans armes... C'est une excellente ruse de guerre. — Cependant, Monseigneur, si ce chanteur allait nous trahir?

Un cavalier du baron s'avança vers le sire de Cachamp, et lui annonça que le chevalier de Montbrun lui demandait l'honneur de sa compagnie en tête de la colonne.

— Je vais me rendre à la courtoise invitation de mon noble hôte, répondit Cachamp; mais, vrai Dieu! l'ami, continua-t-il en regardant l'écuyer d'un air railleur, n'est-ce pas toi que j'ai si mal mené tout à l'heure pour avoir vilainement parlé au nom de ton seigneur?

Oswald, car c'était lui, baissa la tête en silence.

— Maître Bigot, reprit le chevalier avec gaieté en se tournant vers son écuyer, donne à ce pauvre diable une douzaine de florins d'or pour lui faire perdre la mémoire... Par saint Sauveur, mon épée tombait sur son casque comme le battant sur la cloche, et jamais, je crois, écuyer n'entendit pareil carillon!

Bigot tira de sa bourse de cuir quelques pièces d'or et les remit au malencontreux écuyer. Celui-ci s'inclina profondément devant le voyageur qui lui faisait un pareil présent :

— Monseigneur, lui dit-il à demi-voix, je ne vous avais pas reconnu d'abord, car je n'eusse jamais osé parler insolemment à si haut personnage... Pour ce qui est des coups de platassade, je tiens à grand honneur de les avoir reçus de la main d'un si vaillant homme de guerre! — Sur mon âme! tu es de bonne composition. Mais tu sais donc qui je suis?

Oswald répondit affirmativement.

— Alors veille bien sur ta langue, dit Cachamp en lui adressant un signe menaçant.

Sans daigner s'assurer davantage du silence de cet homme qu'il avait gravement offensé, il piqua son cheval, et rejoignit le sire de Montbrun en tête de la troupe. La conversation s'engagea entre eux sur un ton poli et amical; on parla des guerres présentes, des grands capitaines qui étaient l'objet de l'attention générale, surtout dans les provinces envahies. Bientôt on quitta la grand'-route pour s'enfoncer dans une longue avenue de châtaigniers, à l'extrémité de laquelle s'élevait le manoir de Montbrun.

IV.

Le château de Montbrun (Mons brunus) était une des ces vieilles forteresses dont les ruines, encore imposantes, attestent seules aujourd'hui la puissance de certaines familles féodales, éteintes ou dispersées. Il s'élevait au centre d'une contrée montagneuse et couverte de bois. Les abords en étaient difficiles; sa situation à l'extrémité de gorges et de défilés presque impraticables, eût permis à une poignée d'hommes résolus et familiers avec tous les accidents du terrain, d'y tenir tête à une armée entière. Grâce à cette circonstance, autant qu'à la force du manoir, le seigneur châtelain avait pu conserver son indépendance depuis le commencement de la guerre; car les armées françaises ou les armées anglaises, qui tour à tour envahissaient l'Aquitaine, ne se souciaient pas de s'engager dans ce pays entrecoupé et dangereux, pour l'inutile satisfaction de réduire à l'obéissance un hobereau isolé tel que le sire de Montbrun. D'ailleurs, il n'avait pris sérieusement parti ni contre l'une ni contre l'autre des deux nations; chacune d'elles lui eût volontiers pardonné ses exactions pourvu qu'il arborât au haut de son donjon l'étendard aux fleurs de lis d'or ou l'étendard blanc aux trois léopards.

La forteresse, fortifiée d'après toutes les règles de l'art militaire à cette époque, formait un vaste quadrilatère flanqué aux quatre coins de tours élevées. Elle était entourée d'un mur crénelé et de larges fossés qu'un ruisseau, sorti d'un petit lac voisin, alimentait, en toute saison, d'une eau limpide.

L'entrée principale faisait face au chemin tortueux et découvert qui s'enfonçait dans les bois. Elle était défendue par une tour plus haute et plus grosse que toutes les autres; c'était le donjon ou tour du beffroi, au sommet duquel flottait la bannière armoriée du châtelain. En face, à l'endroit même où s'abattait le pont-levis, s'élevait la barbacane ou corps de garde avancé, poste isolé, périlleux, toujours exposé le premier aux entreprises des assaillants; aussi les murailles en étaient-elles épaisses, solides, garnies de meurtrières. A l'entour de la barbacane étaient plantés d'énormes pieux appelés les *barrières*. Du reste, l'architecture du château, bien qu'elle appartînt à diverses époques, était en général fruste et grossière; la délicatesse, la légèreté particulières au genre gothique, étaient remplacées par la force et la solidité; tout rappelait dans sa construction cette ère barbare où l'architecture grecque, importée par les Romains, avait disparu, et où l'architecture sarrasine n'existait pas encore. L'ensemble des bâtiments était lourd, massif, et cependant majestueux.

A l'heure à peu près où avaient lieu dans la campagne voisine les événements connus du lecteur, la surveillance qui régnait d'ordinaire au château de Montbrun semblait plus rigoureuse et plus défiante que jamais. Le pont-levis était levé, la herse abaissée; on voyait passer et repasser derrière les créneaux, des hommes d'armes revêtus de cottes de mailles, le bassinet en tête, l'arbalète sur l'épaule. Au sommet de la grande tour, le *guaite* ou guetteur promenait son regard attentif sur la campagne, prêt à sonner du cor à la moindre alarme.

Le soleil allait disparaître sous l'horizon, et l'on n'avait pas encore signalé l'approche du baron et de ses gens. Déjà quelques-uns des plus vieux vassaux de la baronnie hochaient la tête d'un air d'inquiétude en faisant remarquer à leurs compagnons que l'heure fixée pour le retour du châtelain était passée depuis longtemps. Cependant cette circonstance ne semblait avoir encore donné aucune crainte sérieuse aux trois principaux habitants du manoir, qui se tenaient en ce moment sur la plate-forme du rempart. De ce poste élevé, on pouvait embrasser un immense horizon : d'abord le hameau de Montbrun, dont les masures étaient inhabitées depuis que les vassaux s'étaient réfugiés dans le château pour devenir soldats; puis les montagnes couvertes de verdure et de forêts, puis les vallées profondes s'étendant à perte de vue avec leurs jolis ruisseaux, leurs forêts de châtaigniers et de chênes.

Au nombre de ces personnages était la châtelaine de Montbrun, dona Marguerite de



Edm Coppin del — Schroeder Sc

Paris Imp Pernel r de l'Ecole de Medecine 80

LE CHÂTEAU DE MONTBRUN

Comborn; elle se promenait d'une extrémité à l'autre de la plate-forme, avec un homme d'une cinquantaine d'années, qu'à sa robe monacale et à sa tonsure on reconnaissait pour le chapelain du manoir. La baronne semblait arrivée à cet âge qu'on appelle respectable; il peut s'évaluer, pour une femme, de la quarante-cinquième à la cinquantième année. Son visage couperosé, sanguin, annonçait un caractère vif, acariâtre; ces indices n'étaient pas démentis par sa voix criarde, par ses manières hardies. Elle était de moyenne taille, mais l'étrangeté de son costume la faisait paraître plus grande qu'elle ne l'était en effet. Elle portait une de ces hautes coiffes en forme de cornet, dont les paysannes cauchoises ont seules de nos jours conservé la mode. Des espèces de barbes, en gaze d'argent, ressortant de dessous cette coiffe, retombaient en arrière presque jusqu'aux talons, comme les voiles antiques. Sa robe en samis jaune, ornée de fourrures, était serrée à la taille par une ceinture de satin; sur la jupe on voyait, brodées en soie de diverses couleurs, les armoiries de la noble baronne. Cette robe était longue, traînante; dans les circonstances d'apparat, la queue devait en être portée par un page ou un écuyer, mais en ce moment la bonne châtelaine avait relevé le superflu de l'étoffe dans sa ceinture, afin d'agir avec plus d'aisance. Le cliquetis d'un trousseau de clés suspendues à son côté, avec un grand chapelet de corail, annonçait de loin son approche.

Quelque bizarres que paraissent ce costume et cet équipage, jugés avec nos idées modernes de luxe et d'élégance, ils n'avaient pas moins une ampleur majestueuse; dans cette forteresse remplie de vassaux et d'hommes d'armes, il convenait parfaitement à la contenance impérieuse d'une dame de haut parage. Dona Marguerite appartenait par elle-même aux plus nobles familles du pays; elle était alliée aux seigneurs de Lastours, qui avaient pris longtemps le titre de *premiers barons du Limousin*. Habituée dès l'enfance à voir tout plier à ses caprices, sans cesse entourée d'hommes féroces à qui il fallait imposer par une volonté énergique, elle avait contracté de bonne heure des habitudes de commandement. Aussi, en l'absence de son mari, savait-elle entretenir au manoir une discipline rigoureuse. La plupart des serviteurs de la baronne eussent affronté plus volontiers le regard de lion du châtelain que le regard de chat effarouché de la châtelaine. La noble dame, s'il faut le dire, passait pour avoir la main légère; ses pages aussi bien que ses suivantes s'étaient repentis plus d'une fois de n'avoir pas exécuté ses ordres avec promptitude et ponctualité.

Le révérend père Gauthier, le chapelain du manoir, ne rappelait pas non plus ce type de charité, de douceur et d'onction qu'on s'attendrait à trouver dans un homme d'église. C'était un grand et gros gaillard, bien découplé, à moustache noire, aux yeux gris, aux cheveux épais et frisés, bâti pour être soudard plutôt que moine. Sa voix était forte, son geste brusque. Dans sa bouche, la religion était fière, menaçante, implacable; il s'en servait comme le vassal de sa masse d'armes, le chevalier de sa lance, pour renverser tout ce qui se trouvait sur son passage, pour terrasser quiconque lui obstruait le chemin. Du reste, le fougueux chapelain ne s'en tenait pas toujours aux armes spirituelles; au besoin il savait se servir d'armes temporelles tout comme un autre. On racontait, à Montbrun, qu'un jour une bande de ces partisans dont le pays était infesté, ayant tenté de s'emparer du château par surprise, le révérend père avait quitté la chapelle où il officiait et était accouru un des premiers aux créneaux, encore revêtu de ses ornements sacerdotaux. Il s'était armé d'un gros gourdin, car les canons de l'Église défendaient aux ecclésiastiques de verser le sang; puis il s'était escrimé tant et si bien avec sa massue, qu'il avait contribué pour beaucoup à repousser les assaillants; trois d'entre eux avaient roulé dans le fossé, à demi assommés par le vigoureux frocard.

On comprend qu'un pareil homme ne devait pas se laisser effrayer par les exigences du brutal châtelain et par les criailleries de l'acariâtre châtelaine; aussi les menaçait-il à tous propos l'un et l'autre de la damnation éternelle. Toutefois, sous cette indépendance

apparente, le chapelain ne manquait pas de prudence. Il savait choisir les moments pour donner carrière à ses menaçantes admonestations, et il s'arrêtait toujours à propos. Il se gardait bien de jamais pousser à bout ces organisations impétueuses; il se contentait de les tenir en haleine par des luttes continuelles, et il savait les apaiser à temps par de larges concessions. Grâce à cette conduite habile, il ne manquait pas de bonnes aubaines dans ce château où l'on vivait de pillage et de butin.

Tel était le personnage qui, revêtu d'une robe noire de bénédictin, une croix d'or au cou, se promenait sur le rempart avec la dame de Montbrun. De l'endroit où ils étaient, comme nous l'avons dit, ils pouvaient embrasser d'un regard une partie du chemin que devaient suivre le baron et ses gens pour rentrer au manoir; mais leur attention n'était pas concentrée sur ce point; ils continuaient, tout en marchant, une vive discussion survenue entre eux. Le moine s'échauffait; la noble dame, suivant sa coutume, semblait fort récalcitrante aux injonctions de son pasteur; le bruit de la discussion avait fait dresser plus d'une fois les oreilles aux archers disséminés sur les bastions.

A l'angle du château, au pied d'une tour dont l'ombre immense se projetait au loin dans la campagne, se tenait une troisième personne; sa figure gracieuse se rapproche davantage des types séduisants inventés par les poëtes du moyen âge. C'était une jeune fille d'environ vingt ans, grande, svelte, majestueuse; son œil noir, aux longs cils veloutés, contrastait avec la pâleur mate de son visage. Bien qu'elle parût en ce moment rêveuse et abattue, bien que son regard fût morne et fixe, comme en contemplation, toute sa personne inspirait l'admiration et le respect. Son costume ne ressemblait en rien à celui de la châtelaine de Montbrun. Ses cheveux étaient partagés en bandeaux lisses sur son beau front; un chaperon de velours brodé d'or et de semis de perles couvrait le sommet de sa tête. Elle portait une robe blanche dont les manches, fendues jusqu'au coude et garnies d'hermine, laissaient voir ses bras ornés de bracelets précieux. Cette robe, sans avoir l'ampleur exagérée de celle de la baronne, était longue, flottante; elle formait des plis gracieux pardessous la ceinture de soie bleue qui dessinait une taille élancée.

Cette jeune fille, dont la beauté mâle et sévère rappelait la Junon antique plus que la Vénus, était haute et puissante damoiselle Valérie de Lastours. Rien qu'à la voir en ce moment, on s'expliquait l'amour de Gérald de Montagut pour elle. Appuyée contre un créneau, elle restait dans une immobilité complète. A ses pieds dormait un grand lévrier noir avec un collier d'argent. Sur une dalle du parapet, son faucon favori s'agitait, suivant l'habitude des oiseaux privés, aux approches du soir, et secouait le plumet rouge dont son chaperon était orné. Un rayon doré du soleil couchant glissait le long des parois sombres de la vieille tour, s'épanouissait sur ce groupe charmant, puis allait se perdre sur les flancs verdoyants de la montagne voisine.

Ni le passage rapide et régulier des promeneurs près d'elle, ni les éclats de leurs voix, n'avaient pu tirer Valérie de Lastours de sa contemplation. La réunion discordante de ces deux voix était un bruit depuis longtemps familier à son oreille; elle regardait toujours la campagne. Une profonde mélancolie s'était emparée d'elle; sans qu'elle s'en aperçût, deux larmes coulaient lentement sur ses joues.

La dame châtelaine et son bruyant interlocuteur n'eussent pas remarqué la tristesse de Valérie si, en passant une fois près d'elle, la baronne n'eût été embarrassée par la logique supérieure de son chapelain. Comme elle cherchait machinalement autour d'elle un moyen d'échapper à l'argumentation du père Gauthier, les larmes de sa pupille lui fournirent naturellement le prétexte dont elle avait besoin : elle s'arrêta brusquement devant Valérie, et elle s'écria de ce ton aigre qui lui était habituel :

— Sainte mère du Sauveur! que vois-je là? Dieu me pardonne! ma belle nièce est tout en pleurs... Venez çà, ma mie. Qui vous fait larmoyer ainsi? Est-ce que quelque chose

vous manque à Montbrun? Vrai Dieu! vous seriez bien difficile, car on vous rend ici, à vous simple damoiselle, autant d'honneurs qu'à moi femme d'un chevalier banneret et dame de céans... Mais monseigneur l'ordonne ainsi! — Belle tante, répondit Valérie avec fierté en se redressant, tous ces honneurs me sont dus légitimement; ne suis-je pas d'extraction aussi noble que la vôtre!... Quant à mes larmes, continua-t-elle en essuyant ses yeux d'un air de dignité, Dieu seul a le droit de lire dans les cœurs.

La fermeté de cette réponse était de nature à irriter la colérique châtelaine, mais le père Gauthier intervint aussitôt, d'un air d'autorité, en faveur de Valérie :

— La damoiselle a raison, dit-il sévèrement; il n'appartient à personne, excepté à son confesseur, qui pour elle représente Dieu sur la terre, de lui demander ses secrets... Laissez-la donc pleurer en liberté, dona Marguerite; n'usurpez pas le pouvoir spirituel que le ciel réserve à ses élus. Demain matin j'attendrai la damoiselle de Lastours au tribunal de la pénitence; je jugerai alors si son chagrin a une cause louable ou digne de blâme.

La châtelaine et le chapelain continuèrent leur promenade. Valérie les regarda s'éloigner en silence et elle reprit sa pose méditative au pied de la tour. Mais cette fois, quoique ses yeux fussent tournés dans la même direction qu'auparavant, ses réflexions ne semblaient plus aussi calmes; ses lèvres étaient serrées; un pli léger interrompait la courbe si parfaite de ses noirs sourcils. Les paroles dures de sa parente avaient éveillé en elle des sentiments un instant assoupis.

V.

Cependant, la conversation avait repris son cours entre l'impérieux chapelain et la maussade baronne. Le père Gauthier était dans un de ces moments où il croyait devoir fronder sans réserve tout ce qui se faisait à Montbrun, sauf à racheter plus tard ces boutades sévères par une plate complaisance.

— La damoiselle de Lastours est malheureuse ici, dit-il d'un ton sombre en continuant sa promenade, et je ne sais pas si l'aspect des désordres qui se commettent chaque jour sous ses yeux, ne contribue pas à rendre ses chagrins insupportables... On l'a dépouillée de son héritage, on la retient prisonnière dans ce manoir... Malheur! malheur! le jour approche où la coupe des iniquités sera remplie jusqu'au bord!

Dona Marguerite ne put retenir un geste de colère :

— Par ma sainte patronne! mon père, répliqua-t-elle, vous me feriez perdre le respect que je dois à votre habit!... Quels reproches avons-nous mérités au sujet de cette sotte bachelette? Monseigneur et moi ne l'avons-nous pas traitée en parents affectionnés depuis qu'elle a quitté l'abbaye de Boubon, où elle n'était plus en sûreté? N'a-t-elle pas trouvé près de nous asile et protection, place à la table et au foyer, état honorable et entretien décent?... Regardez, si elle n'est pas vêtue comme une reine!... Ce n'est pas ma faute si elle ne peut sortir sans danger de ce manoir, si, dans son propre intérêt, on ne lui permet pas d'aller courir les champs, au risque des mauvaises rencontres, comme celle qu'elle a faite il y a deux mois... vous savez bien de qui je veux parler... Moi-même, depuis plus d'un an, je n'ai vu nos domaines que du haut de ce donjon; je n'ai pas osé une seule fois franchir le pont-levis! Allez donc, pour satisfaire les fantaisies de cette petite orgueilleuse, la remettre en possession de cette vieille bicoque de Lastours où il nous faut entretenir une garnison ruineuse, et sur laquelle elle n'a, du reste, aucun droit bien avéré!... Il ferait beau voir cette mignonne, capable seulement de lancer un faucon ou d'écouter les roucoulements d'un troubadour, devenir châtelaine, s'entourer de vassaux et de soudards, se défendre contre les routiers, les Jacques, les Anglais, les Bretons, les Français, tous gens fort affriandés du domaine! Qui la protégerait, la pauvrette? il lui faudrait donc épouser un aventurier qui serait pour elle un mari brutal et pour nous un méchant voisin? Vous le savez, mon révérend père, je n'invente rien... il y a dans

ces parages un drôle qui certainement serait ravi de nous jouer un vilain tour!... — Eh! qu'importent à Dieu ces misérables intérêts humains? s'écria le moine du ton dont il prêchait le dimanche dans la chapelle de Montbrun; toujours est-il, noble dame, que ce manoir est devenu un lieu de perdition où coulent les pleurs de l'innocent, où l'on méprise les commandements de Dieu et de l'Église, où l'on se gorge de rapines et de pillage... Si l'on ne change pas de vie, je ne pourrai autoriser plus longtemps par ma présence les débordements dont je suis chaque jour le témoin... Toutefois, on a jusqu'ici gardé une sorte de mesure dans la violence, on a reculé devant la chose sainte... mais si la chevauchée de monseigneur avait eu pour but, comme on m'en a donné l'assurance, de dérober leurs modestes approvisionnements à de pauvres religieux, de ravir le bien de l'Église, je le dis hautement, la miséricorde divine serait épuisée pour tous ceux qui auraient pris part à cette expédition impie!... — Eh bien! quand même ces approvisionnements appartiendraient à des moines, s'écria la baronne, où serait le mal? pourquoi les moines n'auraient-ils pas, comme les autres, part aux malheurs du temps où nous vivons? Que deviendrions-nous à Montbrun si nos archers et nos gens d'armes se révoltaient faute de nourriture?... Je ne m'en cache plus, mon révérend père, ce chariot, qui a dû passer aujourd'hui sur nos terres, appartient à un monastère du voisinage... — S'il en est ainsi, dona Marguerite, jamais ni monseigneur ni aucun des gens de sa suite n'obtiendra l'absolution de moi pour ce sacrilége... — Prenez garde, mon père, dit la châtelaine avec hauteur, il est imprudent d'outrager votre maître et le mien!... Ne vous départez pas de la sage indulgence que vous avez montrée jusqu'ici... Pour trop vouloir tendre la corde, l'arc se rompt... si vous êtes trop sévère, monseigneur pourra chercher un chapelain plus raisonnable... Il ne manque pas de moines dans le voisinage!

Le révérend père s'arrêta court. Jamais on ne lui avait présenté si nettement la possibilité qu'un autre que lui dirigeât les consciences au château de Montbrun. Il s'écria avec chaleur :

—Parlez-vous sérieusement, dame? croyez-vous qu'un autre prêtre oserait mettre le pied dans ce château si je l'avais quitté pour fuir le scandale, et prononcerait les paroles saintes au lieu où j'aurais prononcé l'interdiction? Par l'immaculée conception! je ne le souffrirais pas... Le jour où l'indignation m'aurait chassé de ce manoir, je saurais bien empêcher qu'aucun ministre de la religion en franchît le seuil, si ses habitants ne se hâtaient de faire leur paix avec la sainte Église dont je suis le représentant! — Mon père, je regrette de vous trouver dans de pareilles idées... Songez-y, monseigneur est violent; il n'est pas habitué à la résistance dans sa propre demeure; si vous l'irritiez par une sévérité exagérée, il pourrait se porter envers vous à des extrémités... — Eh bien! qu'il ose l'entreprendre! répliqua le moine avec arrogance et d'un air de défi; on ne fera pas facilement de moi un martyr! Je me défendrai, s'il le faut, avec la vigueur de mon corps; hardi sera celui qui lèvera le premier la main sur moi!... Non, non, je ne crains personne; si l'on tentait de m'extorquer par violence ce que ma religion me défend d'accorder, je prononcerais l'excommunication redoutable, non-seulement sur le seigneur de Montbrun, mais sur son épouse, sur ses parents et ses proches jusqu'au septième degré... je vouerais à l'anathème céleste ses vassaux et ses serviteurs, depuis l'homme d'armes qui veille au haut du donjon jusqu'au petit page qui joue au pied des remparts en attendant l'appel de sa maîtresse... ses animaux domestiques, ses meubles, son manoir, ses domaines, l'air qu'il respire, l'eau qu'il boit, le pain qu'il mange seraient maudits... on le fuirait, lui et ses adhérents, comme on fuit les pestiférés.

Cette terrible menace causa une vive impression sur la baronne. Son orgueil de femme, de noble dame, d'épouse d'un chevalier indépendant, fléchit devant l'image effrayante des malédictions célestes suspendues sur sa tête.

— Parlez bas, mon révérend père, dit-elle

à demi-voix, je vous en supplie!... Vos paroles pourraient être entendues des sentinelles du rempart!... Je ne croirai jamais que vous fussiez assez cruel pour frapper des foudres de l'Église une maison où vous avez reçu un bon accueil... Vous reprochez à tort aux habitants de Montbrun de ne pas suivre les commandements de Dieu et de l'Église; citez-moi un seul de nos serviteurs qui y ait manqué impunément, et je le ferai jeter dans un cachot au-dessous des fossés! Monseigneur et moi ne donnons-nous pas le bon exemple? Nous assistons à la prière le matin et le soir; la chapelle est toujours bien propre, bien entretenue; nous avons une grande dévotion aux reliques... Enfin, mon père, dans les bonnes occasions nous ne sommes pas trop avares; nous donnons large part à Dieu et à ses ministres!... Si donc monseigneur, forcé par la nécessité où nous nous trouvons, avait enlevé ce convoi de vivres appartenant au monastère de Solignac... — Solignac! répéta Gauthier avec une vivacité haineuse : dame, que me dites-vous?... ces provisions appartiendraient-elles vraiment au couvent de Solignac?

La baronne hésita, ne sachant si son affirmation serait de nature à irriter ou à calmer le colérique chapelain. Heureusement elle se souvint que l'abbaye de Solignac était depuis longtemps en rivalité avec le couvent dont le père Gauthier avait fait partie avant d'habiter le manoir. Elle ne manqua pas de profiter de cette circonstance.

— En effet, mon père; et, si l'on en croit la renommée, ceux qui agiraient avec rigueur contre ce monastère seraient seulement les instruments de la colère divine, car les moines de Solignac n'ont pas une bonne réputation. — Cela est vrai, ma fille; cela est vrai! s'écria Gauthier d'une voix animée, ce sont des schismatiques abominables, indignes du saint ministère dont ils sont revêtus! Je ne sais comment les supérieurs ecclésiastiques ne les ont pas cent fois frappés d'anathème..... Cependant, ajouta-t-il en se reprenant, ce sont les oints du Seigneur... je ne pourrai absoudre ceux qui les auront attaqués dans leurs personnes et dans leurs biens, sans avoir imposé quelque pénitence...

La châtelaine avait trop grand désir de rester en bonne intelligence avec son confesseur pour élever aucune objection.

— Cette pénitence sera accomplie, mon révérend père, dit-elle avec empressement; elle sera accomplie, dussiez-vous m'ordonner d'aller en pèlerinage à Notre-Dame-de-Saint-Junien! — Elle sera moins rude, noble dame, répliqua Gauthier en souriant. Je ne suis pas de ces prêtres rigoristes qui ne tiennent aucun compte des difficultés du temps où nous vivons, qui appliquent la loi dans sa lettre inflexible, non dans son esprit d'indulgence et de miséricorde... Je comprends les nécessités imposées par les circonstances; je concilie, autant que je le peux, les prescriptions divines avec la faiblesse humaine... C'est ainsi que je me suis rendu digne, continua-t-il plus bas, de connaître tous vos secrets et ceux de monseigneur... Dame, songez-y, je vous ai donné plus d'une preuve d'attachement et de fidélité! — Je le sais, mon père, reprit dona Marguerite mystérieusement : grâce à vous, nous savons que cet enfant, ce jeune Guillaume de Lastours, dont Valérie se croit héritière, existe encore, quoiqu'on ignore ce qu'il est devenu... N'avez-vous recueilli aucun nouveau renseignement sur cette importante affaire? — Aucun, dona Marguerite; je tenais ces détails d'un frère convers du Châlard... Il me raconta en confidence qu'au moment du sac de l'abbaye, il avait vu un capitaine anglais s'emparer de l'enfant; il a su depuis que ce capitaine, dont il n'a pu me dire le nom, avait fait élever le jeune Lastours avec soin dans une province éloignée; mais le frère convers et le capitaine sont morts l'un et l'autre, l'on a perdu la trace de Guillaume, qui doit être un homme aujourd'hui... Monseigneur, vous et moi, nous sommes sans doute les trois seules personnes au monde qui connaissions maintenant l'existence de l'héritier direct des Lastours! — Gardez-bien ce secret, mon père, reprit la baronne d'une voix sombre, gardez-le comme s'il vous eût été confié en confession, comme si la damnation éternelle devait en punir la révélation!... Il entre dans les projets de monseigneur de laisser ignorer toujours l'existence de son parent;

la part serait trop belle à tous les aventuriers qui voudraient se faire passer pour Guillaume de Lastours et revendiquer son domaine... Cependant je l'avouerai, en voyant cette Valérie si fière et si vaine, plus d'une fois j'ai eu la pensée de lui apprendre cette circonstance, afin d'abattre son indomptable orgueil. — En effet, Madame, la jeune fille est volontaire et courageuse : je crains bien que, les circonstances aidant, elle ne vous cause grand ennui pour la soumettre! — Ne pourriez-vous, mon révérend, nous assister dans cette difficile tâche? Si vous parveniez à décider cette petite amazone à rentrer dans l'abbaye de Boubon et à y prononcer des vœux, vous rendriez à notre maison un signalé service. — Je le sais, ma fille, car ainsi le fief de Lastours, qui n'est pas éloigné de Montbrun, serait réuni à vos domaines, et les vilains ne pourraient plus crier à l'usurpation... Mlheureusement ce plan est impraticable... J'ai questionné votre noble parente à ce sujet; elle m'a déclaré sèchement qu'elle ne renoncerait jamais aux droits de sa naissance pour entrer en religion. — Oui, oui, elle a dans les veines un sang qui ne saurait se refroidir, même sous le cilice de la religieuse, reprit la dame avec amertume, mais non sans un sentiment involontaire d'orgueil. Cependant, mon père, n'y aurait-il aucun moyen de dompter cette âme rebelle? Votre éloquence est si puissante, si persuasive! — Je puis encore essayer, dame Marguerite; mais la gentille Valérie écoute mieux les chansons de ces troubadours voyageurs que les conseils d'un homme de Dieu; je crains bien d'échouer dans ma charitable entreprise... D'ailleurs, vous ne l'ignorez pas, Madame, votre nièce aime ce jeune capitaine de routiers qu'elle a rencontré une fois dans la campagne... — Oui, je le sais, dit la baronne d'une voix sourde, c'est là un sujet de désolation pour monseigneur et pour moi... Si Valérie épousait un pareil homme, Dieu sait quels désastres viendraient fondre sur notre illustre famille! Mais nous empêcherons ce malheur à tout prix!

Cette conversation avait eu lieu à voix basse; cependant la châtelaine, par excès de précaution, jeta un regard défiant autour d'elle, pour être assurée que celle dont il s'agissait n'avait pu l'entendre. A quelque distance, la demoiselle de Lastours, penchée sur le parapet de la muraille, semblait faire des signes suppliants à une personne invisible placée en dehors des fortifications.

La baronne invita par un geste silencieux le chapelain à la suivre; tous les deux s'avancèrent à pas furtifs vers l'endroit où était Valérie, afin de reconnaître quel était le but de cette mystérieuse pantomime.

Ils atteignirent l'angle du rempart sans avoir attiré l'attention de la demoiselle de Lastours, et ils s'arrêtèrent. Cachés derrière un créneau, ils pouvaient voir ce qui se passait dans la campagne sans être vus eux-mêmes. Les signes suppliants s'adressaient à un jeune homme posté sur le revers du fossé extérieur et à demi caché par d'anciens débris de palissades, ce qui lui avait permis jusque-là d'échapper à la vigilance des sentinelles.

L'audacieux qui s'aventurait ainsi sous les murs d'une place de guerre, à portée du trait, était un beau cavalier équipé en chasseur, habit court et chausses en drap vert de Lincoln, une toque sur la tête, un épieu à la main. La simplicité de son costume l'eût fait prendre pour un de ces braconniers dont l'espèce se multipliait alors à la faveur des guerres intestines et étrangères, si la distinction de son geste et de son maintien n'eût révélé un homme habitué à commander.

En apercevant ce jeune homme la châtelaine tressaillit de colère.

— C'est lui, murmura-t-elle; c'est cet insolent chef de routiers! A-t-on vu pareille audace?

Valérie entendant du bruit derrière elle, se retourna brusquement : elle aperçut la châtelaine et le moine en observation à quelques pas. Un léger cri de terreur lui échappa; mais aussitôt la voix aigre de la dame de Montbrun retentit sur le rempart :

— Quel est le lâche vassal qui est en sentinelle sur le bastion du nord?.. Vrai Dieu! continua-t-elle en voyant un homme en jaquette de mailles sortir de l'angle d'un contre-fort, c'est ce paresseux de Simon le Gaucher; j'aurais dû m'en douter... A ton arme,

drôle ! à ton arme ! et envoie-moi une sagette entre les deux yeux de ce rôdeur. Par l'âme de monseigneur ! je te ferai repentir de ta négligence à garder ton poste !

Le pauvre diable à qui s'adressait cette mercuriale et qui, il faut en convenir, dormait d'un profond sommeil un moment auparavant, saisit une flèche et banda son arc par un mouvement machinal. Un geste de la dame lui indiqua dans quelle direction il devait tirer.

Cependant le jeune étranger, ne sachant à quelle cause attribuer la disparition subite de Valérie, restait à la même place, les yeux fixés sur l'endroit où s'était montré le visage gracieux de la jeune fille. Il n'avait aperçu ni la dame de Montbrun, ni l'archer qui déjà le visait du haut des murailles.

La demoiselle de Lastours d'abord stupéfaite, s'élança vers l'homme d'armes en s'écriant d'une voix déchirante :

— Malheureux ! que vas-tu faire ?

Il était trop tard. L'arc se détendit tout à coup avec un bruit sec, la flèche partit comme une longue ligne blanche dans la direction où se trouvait l'étranger. Valérie pâle, haletante, se pencha de nouveau sur le parapet.

Sans doute ce cri qu'elle avait poussé avait nui à la justesse du coup d'œil de Simon le Gaucher, car la flèche, au lieu d'atteindre celui à qui elle était destinée, était venue s'enfoncer en sifflant à ses pieds. Valérie joignit les mains d'un air de reconnaissance, et, recouvrant enfin la voix, elle s'écria avec force :

— Fuyez, sire capitaine ! au nom de Dieu, ne vous arrêtez pas dans un endroit où il y a si grand péril pour vous...

Mais l'étranger, par une sorte de bravade galante qui était dans les idées du temps, ne fit encore aucun mouvement pour s'éloigner. En voyant reparaître Valérie, il agita sa toque et prononça quelques mots qu'on ne pouvait entendre à cause de la distance, mais ils semblaient être un remerciement de l'intérêt qu'on lui témoignait.

La châtelaine n'était restée ni calme ni silencieuse en voyant le mauvais succès de Simon le Gaucher.

— Oh ! le maladroit coquin ! s'écria-t-elle en fureur, manquer ce truand à demi-portée! Répare ta faute, manant... J'ai entendu dire cependant que tu savais au besoin te servir d'un arc ou d'une arbalète, quoique tu sois gaucher...

Puis, élevant la voix de manière à être entendue dans la cour d'honneur :

— Aux créneaux ! hommes liges de Montbrun ! aux créneaux tous ! Il s'agit de tirer un beau coup en l'honneur de cette baronnie ! N'épargnez ni les carreaux ni les sagettes pour punir cet aventurier... Oser nous braver jusque sous les murs de ce manoir !

Une vingtaine de vassaux, épars dans la cour et sur les murailles, accoururent armés d'arcs et de javelines. Dona Marguerite leur montra du doigt l'ennemi :

— Je donnerai une écharpe brodée de ma main, dit-elle, à celui qui atteindra cet affronteur, et monseigneur le récompensera mieux encore !

Excités par cette promesse, ils se dispersèrent sur le rempart afin de trouver un poste d'où ils pussent tirer avec avantage sur le téméraire aventurier ; mais au moment où les flèches allaient pleuvoir sur lui, il disparut comme par enchantement. Une légère inégalité de terrain l'avait mis hors de toute atteinte.

Les vassaux et les soudoyers se regardèrent d'un air consterné. La baronne irritée frappa du pied, tandis que Valérie levait les yeux au ciel avec reconnaissance.

— Il nous a échappé ! s'écria la châtelaine, monseigneur ne nous pardonnera pas cette faute !.. Que dix hommes montent à cheval et se mettent à la poursuite de cet espion ; qu'on me l'amène mort ou vif ! Cinquante florins à celui qui le prendra !

Une grande agitation se manifesta parmi les défenseurs du manoir ; on se mit en devoir d'obéir ; mais le chapelain, qui pendant cette scène avait paru calme, sinon indifférent, s'approcha de la baronne et lui dit à voix basse :

— Dame, prenez garde ! peut-être ce jeune gaillard est-il venu vous narguer afin d'attirer vos gens dans une embuscade !.. Ce capitaine Bonne-Lance et sa bande sont des voi-

sins dangereux... certainement monseigneur n'apprendra pas sans déplaisir que l'on ait rompu ouvertement avec eux. — Mêlez-vous de ce qui vous regarde, mon père, dit la dame aigrement. Cependant, continua-t-elle d'un air de réflexion, vous pourriez avoir raison... Il ne serait pas prudent d'exposer nos gens aux hasards d'une poursuite... Je vais les faire rentrer, mais il est bien dur de laisser une telle injure impunie!

Elle descendit du rempart et elle révoqua l'ordre qu'elle avait donné. Au moment où elle revenait vers le père Gauthier, le guaite en sentinelle au sommet de la grande tour sonna du cor sur un ton particulier.

— Voilà monseigneur! s'écria-t-elle.

Sitôt que les derniers sons de la fanfare se furent éteints dans les vastes cours du château, une foule de pages, d'archers, d'hommes d'armes, accoururent aux murailles avec empressement.

— Que saint Aurélien nous soit en aide, disait un vieux vassal à ses compagnons: Aymerigot a sonné avec une gaieté de bon augure! Sans doute monseigneur arrive avec du butin et des prisonniers à rançon! A la bonne heure! Je ne donnerais pas ma part pour dix écus!

Les autres applaudirent à ces heureux pronostics; puis ils se mirent à examiner avec curiosité le convoi qui commençait à se montrer dans le lointain à travers les arbres.

Valérie de Lastours, depuis la disparition de l'étranger, semblait complétement indifférente à ce qui se passait autour d'elle. Dona Marguerite la prit par le bras.

— Belle nièce, dit-elle sévèrement, vous avez agi et parlé aujourd'hui comme il n'appartient pas à une fille du haut lignage d'agir et de parler... Mais monseigneur va rentrer, et ce sera à lui de vous juger... En attendant, retirez-vous dans votre chambre, et ne vous montrez pas au milieu de tous ces soudards. — J'obéirai, dame, répondit Valérie en se dégageant avec dignité, non que je reconnaisse à vous ou à personne le droit de me donner des ordres, mais parce que telle était ma volonté avant que vous eussiez parlé... On a beau me retenir prisonnière en ce manoir, je n'ai d'autre maître que ma conscience et Dieu. — Va, va, petite lionne, nous saurons bien te dompter! dit la baronne d'un ton menaçant.

Valérie dédaigna de répondre; elle appela son lévrier, et reprit sur son poing le faucon empanaché; puis, elle se dirigea avec dignité vers son appartement, sans même jeter un regard sur la troupe dont on avait signalé l'approche. Que lui importait le reste? elle avait vu celui pour qui elle avait tremblé un instant, s'éloigner en sûreté.

VI.

Cependant le baron de Montbrun et le sire de Cachamp chevauchaient côte à côte en tête du convoi; ils devisaient des faits d'armes et de guerre, car de tels personnages eussent dédaigné de parler belles dames ou galants déduits d'amour, comme de jeunes bacheliers. Par respect pour leur âge et pour leur rang, le troubadour se tenait en arrière d'une longueur de cheval, rêvant à quelque sonnet bien lamentable pour attendrir le cœur de la cruelle Valérie. Le reste de la troupe suivait en assez belle ordonnance.

Dans cette longue conversation, le caractère des deux interlocuteurs avait pu se révéler franchement. Le baron, fier, glorieux, tranchant, ne doutant de rien, exprimait ses jugements sur les capitaines français ou anglais qui occupaient alors la renommée, avec une assurance merveilleuse; chacun de ces jugements semblait se réduire implicitement à ceci: « Moi, baron de Montbrun, je vaux mieux que tous ces vaillants chevaliers. » Le sire de Cachamp, au contraire, était d'une excessive réserve dans ses appréciations des hommes du jour. Il parlait peu, quoique les observations dénigrantes de son hôte eussent appelé plus d'une fois sur son visage fortement caractérisé, une expression de colère ou de mépris. Il paraissait connaître fort bien ceux dont il s'agissait, tandis que le baron, renfermé dans l'étroite enceinte de son château ou de ses domaines, n'apprenait les événements que par les récits fabuleux des troubadours ou des moines mendiants de passage à Montbrun. Cependant, soit crainte

de se trahir, soit humeur peu communicative, il s'était contenté, pendant toute la route, d'approuver ou de désapprouver par un signe banal les observations de son hôte; il interrageait plus volontiers qu'il ne se laissait interroger.

Au moment où l'on aperçut dans le lointain le château de Montbrun, le sire de Cachamp venait de demander au baron si l'on avait des nouvelles de Duguesclin, alors en Aquitaine; le baron avait répondu, en haussant les épaules, que ce Dugesclin si vanté ne pouvait être un bien grand capitaine, puisqu'il n'avait su obliger le prince Noir à lever le siége de Limoges. Cette fois, un éclair brilla dans les yeux de l'étranger, ses sourcils se rapprochèrent sous son casque; il allait peut-être donner cours à une violente indignation, quand son hôte lui indiqua avec complaisance le majestueux édifi e.

— Voici mon manoir, Messire, dit-il, et comme je vous crois expert en choses de guerre et de défense, je ne serais pas fâché de savoir ce que vous en pensez.

Cet incident fit diversion aux sentiments tumultueux du sire de Cachamp. Il se tourna brusquement vers le point désigné, et il se mit à examiner l'antique forteresse où il devait trouver asile pour la nuit.

Son examen fut long et silencieux; le sire de Montbrun l'observait à la dérobée pour juger de l'impression que produirait l'étalage de sa puissance; mais Cachamp resta muet.

— Allez, Messire, reprit le baron d'un ton railleur, ce Duguesclin dont on parle tant n'eût pas acquis une haute renommée si, au lieu de ces bicoques de Catalogne et d'Espagne, il eût dû prendre d'assaut un fort tel que celui-ci! — Par saint Yves! Duguesclin en a pris de plus solides, dit l'homme de guerre avec rudesse.

Mais presque aussitôt il ajouta d'un ton plus pesé:

— Quoi qu'il en soit, baron, vous avez là un bel et noble castel. Derrière ces solides murailles, avec quelques centaines de bons compagnons et le secours de Dieu, vous ne devriez pas craindre une armée d'Anglais. — C'est aussi ce que je fais, messire! dit le baron, pourvu d'une bonne dose de vanterie gasconne; mais vous ne voyez rien encore; là, derrière nous, à l'extrémité de ces forêts, j'ai un autre château plus vaste, mieux situé et mieux fortifié que celui-ci; c'est le château de Lastours. — Est-il vraiment tel que vous dites? demanda le sire de Cachamp avec un grand sang-froid. — Il est tel, foi de chevalier... Mais pourquoi cette question, Messire? — Alors il lui manque ce qui manque à celui-ci pour qu'ils soient imprenables tous les deux. — Et que leur manque-t-il donc, Messire? — La bannière de France sur le donjon, dit Cachamp d'un air de majesté, et une garnison française.

Le baron fit un mouvement de colère, mais il se calma aussitôt et reprit en souriant:

— Oui-da! sire chevalier, je vous vois venir, et vous avez enfin montré le bout de l'oreille... Moi! troquer mon indépendance périlleuse contre une servitude paisible! Moi! introduire daus mon foyer des étrangers insolents... Je ne suis pas pressé d'en venir là... si j'y viens, ce sera le plus tard possible. En attendant, les chemins comme vous l'avez vu, ne sont guère praticables pour une armée, le château est fort, les fossés sont profonds, les vassaux et les soudoyers sont bien payés; celui qui essaiera de forcer mon manoir recevra grand dommage! — Et le bon droit, Messire, et la religion, et l'honneur! reprit Cachamp avec véhémence; est-ce bien fait de recourir au pillage, de chercher la proie sur les grands chemins pour nourrir et payer les garnisons de vos châteaux, quand votre suzerain et seigneur légitime est disposé à vous fournir?... — De quel suzerain parlez-vous? interrompit le baron avec hauteur; certains nobles de ce pays en reconnaissent deux; moi, je n'en reconnais aucun. — J'entends le sage roi Charles, Messire... bien que le prince de Galles soit un ennemi brave et loyal, il n'y a de salut pour ce pays qu'en se donnant au roi Charles. Oyez, Messire; je vous parlerai à cœur ouvert, comme doit parler un bon serviteur des lis. Je ne suis pas un grand clerc, et je sais mieux me servir de mon épée que de ma langue; mais mes intentions sont droites

et je veux le bien de tous, selon la justice. Votre cœur ne saigne-t-il pas à voir le mal que nous a fait l'Anglais depuis qu'il a mis le pied sur la terre de France? nos vassaux sont égorgés, nos villages sont brûlés ou déserts; les hauts barons comme vous, s'ils tiennent à conserver leurs manoirs, sont obligés de s'y enfermer avec grande foison de gens d'armes, au péril de leur corps, de leur fortune, et de leur serment... Je ne veux pas vous offenser; mais, vrai Dieu! est-ce un métier honorable pour un chevalier, de rester à couvert derrière les murailles de son castel, comme un renard dans son trou, ou bien de chevaucher sur les terres de ses voisins absents?... et cela, quand le royaume est dans un tel péril, que jamais depuis Charlemagne on n'en a vu de plus grand! Sire de Montbrun, vous êtes vaillant homme de guerre; vous êtes digne de donner un coup de lance pour la bonne cause... Par saint Yves! je vous veux tirer de la vilaine vie où je vous trouve aujourd'hui, et vous faire entrer dans une voie meilleure... Criez avec moi: *Montjoie saint Denis!* et je vous le jure, par Dieu qui *peina* sur la croix, vous aurez en moi un ami dévoué dans l'occasion.

Cette harangue avait été débitée d'un ton mâle qui, sur la fin, n'excluait pas une sorte de sensibilité. Le baron de son côté l'avait écoutée attentivement, quoique certaines expressions eussent désagréablement chatouillé son oreille. Lorsque le sire de Cachamp eut cessé de parler, Montbrun reprit avec une courtoisie un peu ironique:

—Votre amitié peut être fort précieuse, chevalier; cependant il me faut me souvenir que vous êtes mon hôte et que les idées de ce pays ne sont pas les vôtres pour supporter patiemment vos paroles... Mais, pour Dieu! où donc avez-vous vu que le bon droit fût plutôt pour le roi de France que pour le prince de Galles ou le roi d'Angleterre? Quant à nous autres habitants de l'Aquitaine, on nous a troublé la raison à force de traités, d'envahissements, de conquêtes; nous ne savons plus bonnement à qui nous devons notre hommage; nous en sommes venus à détester Anglais et Français, car ils nous ont également causé douleurs et dommages.

Le chevalier étranger réprima un geste d'impatience.

— Baron de Montbrun, répliqua-t-il, vous ne pouvez conserver longtemps votre neutralité présente... La guerre finira, ce pays deviendra anglais ou français, vos forts devront se rendre à des forces supérieures; alors... — Eh bien, Messire, reprit le seigneur de Montbrun en baissant la voix, puisque vous prenez un si grand souci de mes intérêts, je vous l'avouerai, j'ai pensé à cela... le cas échéant, je ferais mes conditions avec le vainqueur... — Vos conditions? dit Cachamp de même en se rapprochant du baron; il est donc des conditions auxquelles vous consentiriez à promettre hommage au roi Charles, mon maître? Eh bien, parlez sans vergogne!... A ne me point vanter, j'ai quelque crédit à la cour de Paris, ou plutôt j'ai l'oreille de quelques seigneurs en bonne grâce auprès du roi. Dites-moi donc nettement vos conditions, et je les ferai agréer en haut lieu avant que nous soyons plus vieux de quinze jours.

Le baron ne put cacher son étonnement en recevant cette proposition.

— Par le grand saint Martial! Messire, j'ai pensé plus d'une fois déjà que vous n'étiez pas un obscur bachelier... votre assurance confirme mes soupçons. Eh bien, je ne vous cacherai pas mes projets; car peu m'importe qui les sache! je ne crains ni roi ni diable, et j'agis à ma volonté. — Hâtez-vous donc de me dire à quel prix vous consentiriez à recevoir dans vos forts les gens d'armes de France. — D'abord, reprit le baron avec indolence, en ce qui concerne mes domaines de Montbrun, je ne serais pas exigeant... Je demanderais seulement que ma bannière fût placée à la même hauteur que l'étendard royal, sur le donjon; et je stipulerais pour mes vassaux ou les gens à ma solde, l'amnistie de certains méfaits dont plusieurs se sont autrefois rendus coupables. — La bannière d'un seigneur ne peut s'élever aussi haut que celle de son suzerain, répondit Cachamp avec réserve: quant à l'amnistie, elle serait accordée sans difficulté; et elle s'étendrait à vous-même pour vos actes présents et passés. — Je ne l'ai pas demandée

pour moi ! interrompit le châtelain avec arrogance ; je ne dois compte à personne de mes œuvres pour le présent, et je ne souffrirai pas... — Prenez mes intentions en bonne part, Messire, et continuez... Certainement j'ignore encore celle de vos conditions qui vous touche le plus... — Il est vrai, chevalier ; mais pour vous faire comprendre ce que j'exige, je dois vous dire à quel titre je tiens en ce moment le manoir de Lastours. Ce beau fief a passé dans ma famille du chef de mon épouse, dona Marguerite de Comborn, dame de Montbrun. Le dernier seigneur de Lastours, le baron Geoffroi, périt à la bataille de Poitiers, il y a quelque seize ou dix-sept ans ; il laissait pour unique héritier en ligne directe un enfant de trois ans, qu'on avait confié pour l'élever aux moines du Châlard ; c'est une abbaye située non loin d'ici, près de la ville de Saint-Yrieix. Malheureusement le couvent fut pillé par les Anglais peu de temps après la bataille, et l'enfant disparut. Quoi qu'on ait pu dire, il a péri sans doute, car il y eut grand massacre des gens de l'Abbaye et l'on n'a jamais eu de ses nouvelles. — Et le fief a passé dans les mains de votre honorée dame ? interrompit Cachamp. — Non, non, Messire, reprit le seigneur de Montbrun en se mordant les lèvres ; s'il en était ainsi, mon droit ne serait pas douteux, il n'aurait pas besoin de garantie... Le fief de Lastours revenait, du chef de sa mère, à la demoiselle Valérie de Lastours, cousine germaine de l'enfant. C'est à titre de tutrice de ladite demoiselle Valérie que ma femme et moi, par suite, nous avons été mis en possession provisoire du domaine. — Je ne suis pas un savant légiste, Messire ; cependant, à mon avis, le manoir en question est un dépôt laissé entre vos mains ; puisque le légitime héritier a disparu, vous devrez le restituer à votre pupille Valérie le jour où elle le réclamera. — Et voilà précisément où gît la difficulté, dit le baron d'un ton soucieux ; cette jeune fille est une donzelle turbulente, parfaitement incapable de rester maîtresse d'elle-même et de défendre ses biens dans les temps de troubles où nous vivons... — Je comprends, mais que faire à cela ? Le droit de votre nièce est clair, incontestable... — Le droit ! le droit ! répéta Montbrun avec humeur ; par l'âme de mon père (que Dieu reçoive en son saint paradis !), n'ais-je pas acquis aussi quelques droits sur Lastours ? Depuis près de quinze ans, je suis le gardien du château ! Je l'ai défendu au péril de mon corps contre l'Anglais et le Français, contre les Bretons et les routiers. Depuis près de quinze ans, j'y entretiens de mes deniers une forte garnison de gens d'armes, et le fief en lui-même ne rapporte rien... Enfin, pour couper court, Messire, je ne suis pas disposé à perdre le fruit de si longs et de si nombreux sacrifices. Voici donc ce que je demanderais au souverain dont je consentirais à devenir le vassal : la propriété du château de Lastours et dépendances me serait garantie à tout jamais, tant à moi qu'à mes héritiers... j'indemniserais la pupille de ma femme, à ma générosité.

Pendant cette conversation, les chevaliers avançaient toujours au petit pas de leurs chevaux. Gérald et la troupe, voyant l'entretien prendre une tournure sérieuse et confidentielle entre les chefs, s'étaient tenus à une distance respectueuse ; la marche du cortége était lente, car on montait en ce moment une côte assez raide sur les flancs de laquelle s'élevaient les constructions inhabitées du hameau de Montbrun.

Ces maisons étaient misérables, irrégulières ; la plupart menaçaient ruine, et portaient des traces d'incendie. Des enclos, entourées de haies vives, s'étendaient derrière chacune d'elles ; ils présentaient encore quelques restes de culture ; mais tous les habitants, hommes et femmes, enfants et vieillards, avaient cherché asile derrière les hautes murailles du fort seigneurial ; un silence de mort régnait dans l'unique rue du village.

Le sire de Cachamp était trop vivement occupé des propositions du châtelain pour remarquer cette solitude et cette désolation. Son intelligence, un peu fruste, mais droite, éprouvait quelque difficulté à saisir le sens des paroles de son interlocuteur.

— Sire chevalier, demanda-t-il enfin, la noble damoiselle, votre pupille, consentirait-elle à vous céder le fief au prix d'une somme

d'argent ou de tout autre avantage? Si vous aviez son consentement, j'en réponds, vous obtiendriez facilement celui du roi notre sire. — Voyez-vous cela! dit le baron en poussant un éclat de rire. Mon Dieu! compagnon, si je pouvais obtenir un acte en due forme, signé de Valérie de Lastours, aurais-je besoin de l'investiture d'un roi quelconque pour me regarder comme seigneur légal du domaine?... Mais, pour dire la vérité, chevalier de Cachamp, la demoiselle n'est pas de celles qu'on persuade facilement; elle est fière, opiniâtre; elle se croirait de force à gouverner un royaume si elle pouvait y prétendre. J'ai échoué dans toutes mes tentatives pour la décider à me céder ses droits. Aussi je veux en finir avec ce sujet permanent d'inquiétudes... Si j'avais une fois l'approbation d'un souverain, je saurais bien tenir tête à Valérie ou à toute autre personne assez hardie pour me disputer le domaine!

Le sire de Cachamp parut enfin comprendre nettement de quelle nature étaient les exigences du baron de Montbrun. Il jeta sur lui un regard de mépris; la rougeur de l'indignation colora son visage.

— Ainsi donc, Messire, dit-il avec chaleur, vous attendez d'un roi, d'un roi de France, de Charles cinquième, surnommé *le Sage*, qu'il vous autorise à dépouiller une orpheline de son héritage, qu'il vous garantisse la libre jouissance d'un domaine usurpé? Par Notre-Dame d'Auray! est-ce là agir et parler en chevalier?... Quant à moi, seigneur de Montbrun, retenez bien ceci : S'il y avait, ce qu'à Dieu ne plaise, un roi assez malheureux pour accepter vos conditions, je n'irais pas les lui proposer, s'agît-il de rallier à sa cause tous les barons d'Aquitaine et tous ceux d'Angleterre par-dessus le marché!

Quoique vif et plein d'arrogance, le baron de Montbrun ne put se défendre d'un peu d'embarras. Mais il se remit promptement, et il s'écria, sans s'inquiéter d'être entendu par les gens de sa suite :

— Qu'est-ce à dire, chevalier de Cachamp? Vous ai-je demandé votre approbation et vos bons offices? Certes, le roi Charles lui-même ne repousserait pas mes propositions avec tant de rudesse!... un vassal tel que moi n'est pas à dédaigner : j'entretiens quatre cents lances pour la garde de mes châteaux, et si le roi de France fait le difficile, ventre-Dieu! je m'adresserai au prince de Galles... Mais je ne suis pas, Dieu merci! encore las de mon indépendance. Quant à vous, à votre tour, retenez bien ceci : je ne vous ai pas invité à me dire votre avis sur mes projets, car je ne prends conseil que de moi-même; ainsi donc, je m'en soucie aussi peu que des neiges de l'an passé!

Le caractère farouche du personnage qui prenait le nom et le titre de chevalier de Cachamp, l'emporta en ce moment sur ses déterminations pacifiques. Se redressant par un mouvement brusque et saccadé, il tira à moitié la lame de sa large épée; mais presque aussitôt il la fit rentrer dans le fourreau.

— Allons, tu ne sais pas qui je suis! dit-il avec un accent bourru.

Malgré lui, Montbrun se sentit comme intimidé.

— Qui que vous soyez, Messire, reprit-il en se raidissant contre ce sentiment nouveau pour lui, vous ne vous vanterez pas d'avoir effrayé le baron de Montbrun ou changé ses vues... Mais croyez-moi, ne nous fâchons pas; vous êtes en ce moment mon hôte; je ne voudrais pas, sans y être forcé manquer de courtoisie envers vous... Demain matin, à l'heure de prime, notre trêve expirera; alors nous pourrons nous souvenir que nous avons échangé déjà nos gages de défi. Là-bas, devant le château, il y a une belle esplanade, fort commode pour une passe d'armes; je vous ferai donner une armure, et, si la proposition vous agrée, nous nous partagerons également l'espace et le soleil... En attendant, ne vous immiscez pas dans mes affaires, car vous vous en prendriez peut-être à trop forte partie. — Cela n'est pas sûr, répliqua le voyageur : mais j'approuve vos paroles, Messire, restons en paix jusqu'à demain, et alors... avec le conseil de Dieu et de saint Denis, nous aviserons!

VII.

La trêve ainsi renouvelée, les deux chevaliers gardèrent un froid silence et continuè-

rent de chevaucher côte à côte. Ils traversaient en ce moment le village abandonné. Une voix forte et impérieuse se fit entendre tout à coup.

— Sire de Montbrun, disait-on, arrêtez-vous.

Le baron retint brusquement les rênes de son cheval; le sire de Cachamp l'imita. La



Maître Barbe-Noire, je pourrai avoir besoin de toi... (Page 45, 2e col.)

voix semblait partir d'une masure située sur le bord de la route et à demi cachée par des buissons touffus.

— Qui va là? s'écria le châtelain d'un ton irrité; quel insolent vassal ose me parler sur ce ton? — Ce n'est ni un insolent ni un vassal, reprit la voix avec fermeté.

En même temps celui qui parlait se montra au-dessus des branchages et regarda fièrement les deux chevaliers; c'était le jeune homme si galant et si hardi, qui, peu d'instants auparavant, avait bravé avec bonheur

les flèches des archers de Montbrun. Il était debout et couvert; son attitude ne trahissait ni embarras ni crainte.

Le baron le reconnut aussitôt.

— Quoi! est-ce vous, capitaine Bonne-Lance? dit-il d'un ton radouci; je ne vous croyais pas sur mes terres... je n'imagine pas quel motif vous amène si près de mon manoir, à moins que les beaux yeux de ma nièce Valérie n'aient toujours sur vous le même pouvoir... Mais, vrai Dieu, s'il en est ainsi, pourquoi ne pas venir vous-même au château me faire une visite de courtoisie et et d'amitié?

Le jeune homme jeta un coup d'œil rapide sur la route; les écuyers n'étaient plus qu'à une petite distance.

— Trève d'hypocrisie, Montbrun, dit-il rapidement; je ne me fierai pas à vos paroles dorées, car vous me haïssez, et je vous rends bien votre haine... Mais nous n'avons pas de temps à perdre en paroles, continua-t-il, et par la mort-Dieu! je ne me soucie pas que vos chevaucheurs se mettent à mes trousses... sire de Montbrun, j'ai pris poste en cet endroit, afin de vous donner un avis: la paix qui existait entre nous est rompue; je me promenais paisiblement près de votre château, lorsque les flèches de vos gens se sont dirigées sur moi sans provocation de ma part; j'ai vu la dame de Montbrun elle-même animer ses vassaux à ma poursuite... Je vous le déclare donc, à partir de ce moment, je suis votre ennemi; moi et les miens, nous ferons à vous et aux vôtres tout le mal que nous pourrons. Que Dieu choisisse les siens.

Et il voulait s'éloigner; Montbrun le retint par un geste empressé.

— Capitaine, s'écria-t-il, il y a là sans doute un malentendu qui ne peut m'être imputé... Mon cher Bonne-Lance, vous le savez, la guerre ne m'effraie pas; cependant, je veux vous prouver combien je désire être en paix avec vous et votre belle compagnie franche... Demandez-moi une chose qui se puisse concilier avec mon honneur, et, foi de chevalier, je vous l'accorderai sur-le-champ pour réparer l'outrage dont vous vous plaignez!

Le jeune aventurier mesura du regard la distance qui le séparait encore du gros de la troupe, et il réfléchit quelques secondes.

— Rendez le manoir de Lastours à sa véritable maîtresse, dit-il enfin brièvement, et vous n'aurez rien à craindre de moi. — Jamais, de par le diable! s'écria Montbrun. — Adieu donc, et tenez-vous pour averti.

Aussitôt le capitaine disparut derrière la haie.

En ce moment la troupe entière arrivait à l'endroit où avait eu lieu cette scène rapide.

— Pied à terre tous! et cernez ce buisson! s'écria Montbrun.

Mais, avant que les écuyers, pris à l'improviste, se fussent mis en devoir d'obéir, on vit l'aventurier sortir du petit enclos où il s'était embusqué, et gravir lestement une colline escarpée.

— Il est trop tard! reprit le baron en soupirant; le jeune drôle bondit comme un chevreuil!... Allons, il faut se résigner à la guerre. Maudits soient les imprudents qui ont donné un coup de pied dans ce nid de frelons! Il n'y aura plus désormais ni repos ni sûreté sur les terres de mon fief.

En prononçant ces paroles, il fit signe à ses gens de continuer leur route; lui-même se replaça tout pensif en tête de la colonne, afin de gagner le château, dont on était éloigné seulement de deux ou trois portées de trait.

Le sire de Cachamp, en se trouvant seul avec le baron, ne put résister à l'envie de lui adresser quelques questions:

— Si je ne me trompe, messire, lui dit-il, cette rencontre n'est pas de votre goût! Cependant, par saint Yves! ce jeune bachelier ne paraît pas bien redoutable; il ressemble plutôt à un gentil page de dame qu'à un vaillant homme d'armes.

— Vous avez des cheveux gris, sire de Cachamp, reprit Montbrun, à qui cet incident semblait avoir fait oublier leur récente querelle, et vous ne devriez plus juger les gens sur la mine... Ce page de dame a le cœur d'un lion; on pourrait citer de lui des exploits que ne désavouerait pas le premier chevalier de France ou d'Angleterre; il s'est trouvé déjà à bien des batailles, et son nom

est devenu fameux dans cette contrée. Il est à la tête d'une compagnie franche dont on a vu rarement la pareille; imaginez une légion de diables incarnés... S'ils n'étaient contenus par l'autorité de ce jeune paillot, ils ruineraient le pays à dix lieues à la ronde. — En ce cas-là, messire, ce capitaine et ses gens doivent être pour vous de méchants voisins? — Jusqu'ici j'avais trouvé le moyen de vivre avec eux en bonne intelligence; je les avais décidés à aller exercer leurs déprédations hors de mes domaines, grâce à la protection que je leur avais accordée en mainte circonstance, et peut-être aussi grâce à quelques écus distribués sous main aux plus récalcitrants... mais depuis trois mois ils sont revenus, et je crains bien de ne pas m'en débarrasser facilement... Le capitaine Bonne-Lance s'est malheureusement emmouraché de ma nièce; cette fatale passion va me causer sans doute de grands ennuis! — Il aime votre nièce, messire? Mais comment cela s'est-il fait? il ne va pas à Montbrun, et votre nièce, m'avez-vous dit, ne sort jamais? — Dieu ou le diable le savent! Un jour, cédant aux instances de cette sotte fille, je lui permis d'aller chasser au faucon dans les bois que vous voyez là, sur la gauche... Je lui donnai seulement deux écuyers pour sa garde; j'ignorais que les routiers du capitaine Bonne-Lance se fussent cantonnés sur mes terres depuis la veille, car je ne l'eusse pas exposée à être prise par ces mécréants. A peine Valérie eut-elle franchi le pont-levis, que toute joyeuse d'avoir une fois la clé des champs, elle piqua sa haquenée et s'emporta dans la campagne sans attendre ceux qui devaient l'accompagner. Elle ne tarda pas à s'égarer, et elle fut rencontrée par deux ou trois routiers; ils s'emparèrent d'elle et voulurent la mettre à rançon. Il eût pu m'en coûter bon nombre de florins, car, pour l'honneur de ma famille, j'eusse été forcé de racheter cette étourdie, lorsque le capitaine les routiers, celui que vous venez de voir ici, survint tout à coup. Il ordonna à ses gens de laisser aller Valérie. Lui-même prit son cheval par la bride et la conduisit jusqu'en vue du manoir avec la plus exquise courtoisie. Depuis ce moment, Valérie aime le capitaine Henry; de son côté, le capitaine ne s'éloigne plus de Montbrun, circonstance fort inquiétante pour moi. Ils sont séparés, mais je les soupçonne d'avoir ensemble des relations dont il m'est impossible de pénétrer le secret... Enfin, messire, je vous en ai dit assez pour vous faire comprendre les embarras de ma position; maintenant qu'on a donné, je ne sais par quelle imprudence, un motif au capitaine Henry, de rompre avec moi, je m'attends à tout. — Il va sans doute se constituer champion de votre nièce contre vous-même? — Je le crains, et certainement de bons horions seront échangés avant peu de jours dans ce canton... — Comment donc, messire, ces routiers seraient-ils assez hardis pour assaillir le manoir? — La hardiesse ne leur manque pas, dit le baron d'un ton sombre.

On était arrivé aux barrières du château; un des cavaliers sonna du cor pour inviter la garnison à venir reconnaître les arrivants. Mille fanfares de trompettes, mille cris de joie répondirent du haut des murailles à cet appel.

Le pont-levis fut abaissé; la dame châtelaine accourut jusqu'à la barbacane, pour recevoir son mari. Elle le trouva occupé à donner des ordres sévères aux gardiens de ce poste avancé.

— Eh bien! monseigneur, demanda-t-elle joyeusement en examinant les pesants bagages, la journée a été bonne, je crois? vous nous rapportez de quoi satisfaire ces mutins de soudoyers qui se plaignent sans cesse... — Il est vrai, dame, reprit le châtelain avec impatience, cette journée a été bonne; en revanche, celle de demain sera peut-être chaude. — Sainte-Marie! continua la baronne en examinant le sire de Cachamp et ses gens d'un air mécontent, quels prisonniers nous amenez-vous là, monseigneur? quel piètre équipage! Pas un d'eux ne pourra payer cent écus pour sa rançon; ils nous coûteront plus à nourrir qu'ils ne vaudront jamais! N'était-ce pas assez d'un fainéant de troubadour pour manger la part d'un homme d'armes et... — Ce ne sont pas des prisonniers, dame, dit le châtelain sèchement, ce sont des hôtes... veillez à ce qu'ils ne pren-

nent pas trop mauvaise opinion de l'hospitalité de Montbrun !

L'acariâtre châtelaine fronça le sourcil, et allait donner cours à sa mauvaise humeur, à la vue de tant de bouches inutiles; heureusement elle s'aperçut à temps que son maître et seigneur n'était pas disposé à l'écouter avec patience. Elle crut donc nécessaire d'ajourner ses observations, et, s'avançant vers le sire de Cachamp, qui venait de mettre pied à terre devant la barrière, elle lui souhaita la bienvenue d'un ton maussade. Le chevalier répondit brièvement en son nom et au nom de ses compagnons; puis toute la troupe se mit en devoir de pénétrer dans le château.

Le sire de Montbrun s'était placé à l'entrée de la voûte du pont-levis; il faisait défiler ses gens devant lui, afin de s'assurer si personne n'était resté en arrière. On eût dit d'un berger comptant son troupeau à la rentrée au bercail.

Le troubadour, depuis quelques instants, guettait l'occasion de parler en secret au sire de Cachamp; il profita du moment où l'on franchissait en désordre la voûte obscure, pour lui dire à l'oreille :

— Monseigneur, ce n'est pas ma faute, vous le savez, si vous êtes venu à Montbrun... Au nom de la France, soyez prudent ! — Merci, ami ménestrel, répondit le voyageur en souriant; est-ce tout ce que tu avais à dire? — Il y a dans ce manoir une noble damoiselle à qui le secours d'un brave et puissant seigneur serait bien nécessaire, si le soin de votre sûreté... — Je sais de qui tu veux parler; rassure-toi, j'ai résolu de tenter quelque chose pour cette pauvre affligée... Sans le savoir, ce baron orgueilleux a fait de moi le plus grand ami de Valérie de Lastours...

En ce moment la voix du sire de Montbrun domina le bruit des hommes et des chevaux.

— Il me manque un de mes écuyers ! s'écria-t-il avec inquiétude; il me manque Oswald... qu'est devenu ce maudit bâtard?

Le nom circula dans la foule, on appela Oswald à grands cris; mais l'écuyer ne se retrouva pas. Enfin un des vassaux se souvint qu'Oswald était resté en arrière, à une lieue environ du château; depuis ce moment on ne l'avait pas revu.

— Mort et passion ! murmura le châtelain en frappant du pied, que signifie cela? serait-ce un commencement de trahison? Eh bien ! continua-t-il en élevant la voix, nous nous tiendrons prêts... Portier, levez le pont et disposez la herse... Personne n'entrera ou ne sortira du manoir, jusqu'à demain, sous peine de mort !

Peu d'instants après, on ne voyait plus un seul homme d'armes devant les barrières; les précautions les plus minutieuses avaient été prises pour prévenir une attaque inopinée; les sentinelles étaient doublées sur les remparts et dans la barbacane; il était impossible de pénétrer dans le fort sans un ordre exprès du châtelain.

VIII.

Deux heures après l'arrivée du sire de Montbrun, la plupart des habitants du château se réunissaient tumultueusement dans une vaste galerie pour le repas du soir. Cette galerie occupait le rez-de-chaussée d'un des principaux corps de logis; les fenêtres, à plein cintre, garnies de vitraux coloriés, prenaient jour sur une immense cour où avaient lieu d'ordinaire les exercices des hommes d'armes de la garnison. On y pénétrait par deux portes différentes, situées à chaque extrémité dans les deux tours qui flanquaient de ce côté la forteresse. De ces deux portes, une seule était affectée au passage banal des gens de Montbrun : celle-là s'ouvrait dans la grosse tour appelée donjon ou beffroi. L'autre, pratiquée dans la tour angulaire, était exclusivement réservée au seigneur châtelain, à sa famille, et aux hôtes de distinction.

Le son des trompettes avait annoncé l'heure du souper; à ce signal bien connu et sans doute bien désiré par ceux qui avaient suivi le baron dans sa chevauchée, on accourait de toutes les parties du château. La foule bariolée des soudoyers, des écuyers et des pages, se pressait en désordre autour de

la porte affectée à son usage. On criait, on se poussait, on jurait pour arriver plus vite. Cependant ce tumulte n'avait lieu qu'à l'extérieur; dès que l'on avait pénétré dans la salle du banquet, on gardait un silence respectueux, on se découvrait; si quelques jurons étaient encore échangés entre les plus irascibles, c'était d'un ton très-bas, et le bruit n'en pouvait arriver jusqu'aux places d'honneur, à l'autre bout de ce vaste réfectoire.

Il était nuit, mais, à la lueur des torches de cire et de résine, on pouvait jouir d'un spectacle imposant.

La salle était pavée en dalles, et voûtée. Elle était soutenue par des piliers engagés dans la muraille, et dont les nervures venaient se réunir à la clé de la voûte, de manière à former une suite d'arcades massives. Un seul côté était percé de fenêtres, c'était celui qui donnait sur la grande cour; l'autre attenait au mur d'enceinte, et suivant les règles de fortification du temps, il ne devait présenter aucune espèce d'ouverture dont l'ennemi extérieur pût profiter dans un assaut.

Une cheminée colossale, dont le manteau portait des bas-reliefs bizarres, rehaussés de l'écusson de Montbrun, s'élevait à peu près vers le milieu de la galerie; ses chenets de fonte, hauts de six pieds, ornés de figures d'hommes et d'animaux, semblaient attendre les arbres entiers qui pouvaient brûler dans l'âtre : mais on n'était pas dans la saison où le feu est nécessaire.

La salle était partagée en deux parties inégales. La plus considérale occupait environ les deux tiers de la longueur totale; elle était destinée à ceux des habitants du château dont les fonctions, sans être serviles, n'admettaient pas néanmoins un plus grand rapprochement avec les seigneurs du manoir; tels étaient, par exemple, les écuyers, les hommes d'armes, les archers de la garnison. Elle présentait une double rangée de tables et de bancs sur lesquels prenaient place les convives à mesure qu'ils arrivaient. Sur les tables, couvertes de nappes rousses, étaient étalés des coupes de cornes et de bois, des pains en forme de boule, des brocs de cidre et de vin. Les assiettes étaient remplacées par des *tailloirs* ou *tranchoirs*, espèces de galettes servant à poser les aliments; on les mangeait comme des gâteaux, lorsqu'elles s'étaient imprégnées du jus des viandes. Quant aux ustensiles, tels que cuillers ou fourchettes, on n'en voyait d'aucune espèce; chaque convive portait à sa ceinture un poignard, qu'il employait en guise de couteau. De distance en distance, des bras de fer, fixés aux murailles, soutenaient des torches de résine pétillante.

Mais tout le luxe de cette époque avait été réservé pour la partie de la galerie occupée d'ordinaire par le châtelain et par sa famille. Un plancher de bois, élevé de quelques marches au-dessus du pavé, la séparait de la partie inférieure, et permettait au maître de voir, sans se déranger, la salle entière. Sur cette espèce d'amphithéâtre était dressée une grande table avec des siéges de bois, lourds comme les stalles des chanoines dans les cathédrales. Un dais, tendu en drap bleu, écussonné aux armes de Montbrun, s'étendait au-dessus; il était destiné à préserver les convives nobles de l'humidité de la galerie, aussi bien qu'à établir une distinction tranchée entre eux et les vassaux.

Cette table privilégiée avait un air de richesse et de recherche. Une nappe, d'une propreté et d'une finesse extrêmes, la couvrait en entier. A chaque extrémité, deux immenses candélabres en cuivre, chargés de bougies, répandaient une lumière éblouissante en comparaison de la lueur douteuse qui régnait dans le reste de la salle. Des coupes d'argent, des assiettes d'émail, étaient disposées devant chaque fauteuil. Au centre de la table, un ouvrage d'orfévrerie en cuivre doré représentait un château fort avec ses tours, ses murailles et ses créneaux : c'était la *salière*. Elle était divisée en petits compartiments contenant, outre le sel, toutes les épices alors connues. Du reste, la table du seigneur était dépourvue de cuillers et de fourchettes, comme celle des vassaux; chacun était maître de se servir de ses doigts pour prendre sa nourriture, coutume assez peu poétique, dont les nobles dames du temps ne songeaient pas à se scandaliser.

La plupart des convives étaient arrivés. Le baron de Montbrun, assis sur un siége élevé, promena un regard dominateur autour de lui. Il avait quitté sa pesante armure de fer pour prendre une grande robe écarlate fourrée de menu vair. A sa droite, un siége aussi élevé que le sien, était destiné à sa noble épouse; mais la châtelaine n'avait pas encore jugé à propos de l'occuper. On la voyait aller et venir d'un bout à l'autre de l'enceinte privilégiée; elle agitait bruyamment son trousseau de clés, comme une ménagère de nos jours surprise par l'arrivée d'hôtes inattendus, et elle donnait des ordres aux écuyers, qui couraient çà et là d'un air affairé.

A la gauche du châtelain était le sire de Cachamp; debout, la main appuyée sur le dossier de son siége, il écoutait nonchalamment son écuyer, Bigot, qui lui parlait dans une langue inconnue. L'étranger n'avait pas fait de grands changements à son costume pour assister à ce festin, sa garde-robe de voyage ne lui fournissant pas des ressources suffisantes. Une sorte de surtout, sans manches et bordé d'hermine, cachait la poussière accumulée sur son pourpoint gris. Sa tête était nue; on pouvait voir dans toute leur expression ses traits fortement prononcés, irréguliers, presque difformes, et cependant pleins de noblesse. Le chapelain avait déjà pris place; au froncement de ses sourcils on jugeait qu'il voyait avec déplaisir le retard du souper. Enfin, Gérald le troubadour, appuyé contre une des colonnes sculptées qui soutenaient le dais, regardait fixement la porte d'honneur, comme s'il eût attendu une personne dont seul peut-être il avait remarqué l'absence.

Du reste, aucun des gens du sire de Cachamp ne devait assiter à ce banquet. Le baron avait fait entendre à son hôte que les vassaux et les soudoyers de Montbrun étant turbulents et querelleurs, pourraient mal accueillir les étrangers; que, pour éviter tout sujet de discorde, il fallait les tenir séparés. Le sire de Cachamp avait ses raisons de son côté pour ne pas désirer que des relations trop étroites s'établissent entre ses serviteurs et les habitants de Montbrun; aussi se rangea-t-il à cet avis; Bigot lui annonçait en ce moment que sa suite était convenablement traitée dans une salle voisine. Après s'être acquitté de ce devoir, l'écuyer salua profondément, et se retira.

Cette scène était d'un effet puissant et plein d'originalité: ces voûtes sombres, cette lumière répandue irrégulièrement, ces costumes aux couleurs éclatantes, ces figures rébarbatives de la plupart des convives; puis cette estrade dressée comme pour une représentation théâtrale, ce mouvement, cette agitation, ces décorations bizarres, avaient un caractère de rusticité et de grandeur particulier à ces âges éloignés de nous. En revanche, une odeur nauséabonde provenant des cuisines voisines et de l'accumulation de tant de personnes dans un même lieu, eût affecté sensiblement des organisations plus délicates que celles des commensaux de Montbrun.

Sans doute en raison des fatigues de la journée et des bons résultats de l'expédition, le souper devait être plus succulent qu'à l'ordinaire pour le commun des vassaux; peut-être aussi le châtelain avait-il voulu donner à son hôte une grande idée de son hospitalité. Quoi qu'il en fût, lorsque les cuisiniers et les écuyers tranchants entrèrent dans la salle par les deux extrémités, ils chargèrent les tables d'une énorme quantité de viandes; on eût cru qu'un troupeau entier de bœufs et de pourceaux avait été égorgé pour ce repas.

Enfin, le maître queux s'inclina devant le baron pour annoncer qu'il était prêt à remplir son office. Des pages s'avancèrent avec des aiguières et des bassins d'argent; tous ceux qui devaient s'asseoir à la table seigneuriale se lavèrent les mains suivant un usage importé de l'Orient et généralement adopté alors parmi les gens de condition. Cette cérémonie achevée, le sire de Montbrun ordonna au chapelain de dire le *benedicite;* mais au moment où le révérend père allait réciter la formule consacrée, le troubadour s'avança vers le châtelain.

— Monseigneur, dit-il avec timidité, dona Valérie, votre gracieuse nièce n'est pas encore descendue... — Eh qu'importe! s'écria

Montbrun avec impatience; faudra-t-il donc pour cette sotte fille laisser refroidir notre souper? — N'attendez pas ce soir votre reine de beauté, mon gentil damoiseau, dit la baronne avec aigreur, elle ne descendra pas, que je sache... Allez, mon petit faiseur de chansons, vous êtes bien fou de songer encore à cette effrontée! Ignorez-vous donc que, ne trouvant pas d'assez beaux galants dans le manoir, elle joue de la prunelle du haut des murailles avec le premier manant venu qui rôde sur la pelouse?

Ces paroles brutales indignèrent Gérald; peut-être allait-il défendre la jeune fille avec moins de réserve que ne le permettait sa position précaire à Montbrun, lorsque le châtelain s'écria du ton de l'impatience :

— Allons! qu'on ne me parle plus de cette étourdie et de sa méchante aventure... Nous aurons le temps de causer sur ce sujet.... Que chacun prenne sa place, et vous, mon père, bénissez notre repas.

Le moine s'empressa de prononcer à voix haute la prière d'usage. Les assistants répondirent *amen*, et le souper commença.

Cependant, le sire de Cachamp avait échangé un regard avec Gérald; il ne toucha pas à l'énorme portion que le maître queux posa devant lui sur une assiette d'argent : dès que le bruit assourdissant causé par les convives se fut un peu calmé, il dit avec gravité au baron :

— Sire de Montbrun, ce ménestrel a piqué ma curiosité à l'égard de la gentille damoiselle, votre parente... elle me fait injure en ne paraissant pas à sa place accoutumée... Or, sachez-le bien, je ne boirai ni ne mangerai si votre noble nièce ne m'accorde l'honneur de sa compagnie.

Un nuage de mécontentement couvrit le front du châtelain ; mais avant qu'il eût pu répondre, la baronne s'écria avec volubilité :

— Par la foi que je vous dois, sire chevalier, vous outrepassez vos priviléges d'hôte en exigeant pareille chose... Ne vous suffit-il pas que le seigneur et la dame de Montbrun vous fassent en personne les honneurs de leur logis? — Dame, répondit Cachamp en donnant à sa physionomie une expression moins rude qu'à l'ordinaire, vous n'avez pas compris ma pensée; je n'exige pas comme un droit que la gentille damoiselle de Lastours se mette à cette table, mais je demande comme une grâce, à vous et au seigneur châtelain, de ne pas être privé de sa présence. — Et c'est là le vœu d'un courtois chevalier! s'écria le troubadour.

La baronne lui lança un regard de colère; mais Montbrun reprit aussitôt :

— Je ne veux pas laisser penser à mon hôte que j'ai des motifs de soustraire à sa vue ma jeune parente.... Majordome, ajouta-t-il en s'adressant à un grave personnage qui, une baguette blanche à la main, se tenait derrière son siége, allez dire à la damoiselle de Lastours que je lui ordonne de descendre.

Le majordome s'inclina et sortit aussitôt.

— Par saint Jacques! continua le baron avec un peu d'ironie, le sire de Cachamp est un de ces chevaliers damerets dont parlent les vieux romans... Sans doute il croit avoir flairé dans mon manoir quelque belle prisonnière dont il tentera la délivrance pour acquérir le droit d'être chanté dans les virelais des ménestrels; mais il ne trouvera rien de pareil à Montbrun... Si ma nièce n'assiste pas au souper, c'est sans doute qu'elle ne le juge pas convenable; elle est ici maîtresse de ses actions. — Et c'est à la male heure, ajouta la châtelaine; car Dieu sait comment elle se sert de la liberté qu'on lui laisse! — Je l'admonesterai sévèrement, ma fille, dit le chapelain la bouche pleine, quand elle se présentera au tribunal de la pénitence.

En ce moment, le majordome rentra, l'air confus et embarrassé.

— Eh bien? demanda le baron. — Monseigneur, la noble demoiselle de Lastours vous prie de l'excuser; mais elle ne peut se rendre à votre invitation. — Et quelle raison donne-t-elle de son refus? — Monseigneur, je n'oserais... — Parle, vassal; je le veux. — Elle dit qu'une Lastours n'obéit qu'à son roi, à son père ou à son confesseur. — Et cela est fort bien dit! s'écria le chapelain.

Montbrun frappa du poing sur la table avec violence; mais, se calmant aussitôt, il se tourna vers Cachamp, et il reprit avec un sourire forcé :

— Si votre galanterie doutait encore de l'indépendance parfaite de ma pupille, vous en avez là, sire chevalier, une preuve non équivoque... Connaissez-vous à la cour de France un capitaine renommé qui parlerait aussi fièrement que cette bachelette? — C'est l'effet de votre bonté et de votre complaisance ridicule pour elle! s'écria dame Marguerite; si vous aviez voulu me croire.... mais ce seigneur étranger ne peut insister davantage, à moins qu'on n'envoie chercher Valérie par deux hommes d'armes!... Il fera donc bien de ne pas laisser refroidir cet excellent pied de bœuf au caviar, et de jouir en paix de notre hospitalité.

Le sire de Cachamp hésita; mais le troubadour lui adressa un nouveau regard suppliant.

— Messire et madame, reprit-il d'un ton poli mais ferme, la fière réponse de cette damoiselle augmente encore mon désir de la voir... Je vous supplie donc de me permettre de charger votre serviteur d'un message tel que je le jugerai convenable; si alors elle refuse de nous accorder l'honneur de sa compagnie, je le jure par madame la Vierge, je cesserai de vous importuner à son sujet!

Le baron consentit d'un air maussade; la dame se détourna pour cacher son mécontentement; mais l'étranger, sans s'arrêter à la répugnance visible de ses hôtes, dit quelques mots bas au majordome; celui-ci s'inclina de nouveau et sortit.

IX.

L'attente ne fut pas longue; au bout de quelques instants, la porte s'ouvrit; Valérie de Lastours entra sous le dais, précédée par le majordome et par deux pages tenant des flambeaux.

La jeune fille portait à peu près le costume que nous lui connaissons déjà; seulement, sa tête était nue; sa robe, dénouée et sans ceinture, flottait en longs plis autour de sa taille; ses cheveux noirs tombaient épars sur ses épaules. Ce désordre de toilette avait une signification précise; il était alors le symbole de l'affliction; les suppliantes l'avaient adopté pour émouvoir leurs juges ou leurs défenseurs.

Cependant, malgré ces signes officiels de tristesse, Valérie marchait d'un pas ferme et assuré. Son regard n'avait rien perdu de son éclat imposant; sa taille était droite, son geste noble sans raideur, sa contenance digne sans forfanterie.

A sa vue, un vif étonnement se peignit sur tous les visages. L'arrangement bizarre de ses vêtements annonçait des intentions particulières, et non-seulement à la table d'honneur, mais encore aux tables des vassaux, on manifesta une grande curiosité. Le châtelain et la châtelaine surpris, ou effrayés peut-être, semblaient avoir perdu l'usage de la parole.

La fière damoiselle ne parut pas émue en se voyant l'objet de l'attention générale: elle continua d'avancer jusqu'au milieu de l'enceinte privilégiée. Là, elle s'arrêta, et promenant autour d'elle un regard assuré, elle demanda d'une voix calme :

— Où est le noble étranger qui vient de m'envoyer un message courtois, et qui m'a promis son appui si j'étais victime de quelque violence? — Me voici, gentille damoiselle, dit Cachamp avec dignité, en se levant.

Valérie l'enveloppa d'un regard; le costume modeste de l'étranger, l'ensemble difforme de ses traits, parurent l'affecter péniblement. La laideur physique et la négligence de la mise ne sont jamais de bonnes recommandations auprès d'une femme, quelle que soit la forte trempe de son caractère. Mais, surmontant aussitôt cette impression, elle demanda avec réserve :

— Êtes-vous réellement chevalier, messire?... Excusez ma défiance; mais on a voulu me tromper plus d'une fois... êtes-vous vraiment un bon et loyal serviteur du roi Charles ou du duc Édouard? — Je suis chevalier, damoiselle, et j'ai servi dignement, dans ses guerres, mon très-redouté sire et souverain seigneur le roi de France. — Alors, reprit Valérie avec assurance, vous êtes un protecteur tel que j'en attends un depuis longtemps dans ce manoir, car on n'y reçoit pour hôtes que des vilains et des vassaux ou des seigneurs félons indignes du blason qu'ils

portent... Messire, je n'hésite pas à me mettre sous votre sauvegarde.

Jusqu'ici la surprise et l'incertitude avaient fermé la bouche au maître du château; mais voyant quelle tournure prenait cette conversation, il se hâta de l'interrompre avec violence :

— Misérable créature! s'écria-t-il en foudroyant Valérie du regard, aurais-tu l'impudence d'élever la voix contre ton parent et ton tuteur? — Par le Christ et la Vierge! cela passe toute croyance, dit la baronne, pourpre de colère. — Baron, reprit l'étranger avec autorité, comme homme et comme chevalier, vous ne devez pas empêcher cette damoiselle de me présenter sa requête... je vous adjure de la laisser s'expliquer en liberté... Parlez, damoiselle, continua-t-il en se tournant vers elle, et parlez sans crainte; un chevalier qui interromprait une dame dans ses dires et doléances, mériterait d'être dégradé!

Le baron frémit d'indignation; mais craignant sans doute de perdre quelque chose de sa dignité et de son prestige aux yeux de ses vassaux attentifs, il se contint avec effort.

Alors Valérie de Lastours vint s'agenouiller devant le sire de Cachamp; elle s'empara de ses deux mains qu'elle tint dans les siennes.

— Relevez-vous, gente damoiselle, dit le noble voyageur, je ne suis pas un saint pour que vous vous prosterniez ainsi devant moi. —Je ne me relèverai pas, messire, dit Valérie de Lastours, avant que vous m'ayez octroyé un don. — Il vous est octroyé, damoiselle, répondit Cachamp aussitôt en la relevant, pourvu que vous ne me demandiez rien contre mon honneur et contre la foi due à mon souverain. — Grand merci, messire, s'écria la jeune fille avec reconnaissance. Eh bien! puisque je suis certaine de trouver en vous un ami brave et généreux, je vous requiers de me faire sortir de ce manoir, et de me procurer un asile décent où je puisse attendre des temps plus heureux.

Un sourd murmure accueillit cette réclamation inattendue; le sire de Cachamp montra quelque hésitation.

— A merveille, belle nièce! dit Montbrun avec une amère ironie. — Voyez-vous, l'ingrate! s'écria la baronne en la menaçant du poing.

Le chevalier étranger réclama de nouveau le silence par un geste imposant.

— Excusez-moi, noble damoiselle, reprit-il, mais ma position actuelle exige la plus grande réserve... ce serait manquer à la justice et aux égards que mes hôtes doivent attendre de moi, si j'embrassais une cause sans m'informer de la nature de vos griefs contre les maîtres de ce castel. — Je ne crains pas de les énumérer hautement et devant eux, s'écria Valérie avec force; je prends à témoin ceux qui sont ici présents de la vérité de mes paroles... Ecoutez donc tous, continua-t-elle en s'avançant vers la balustrade qui séparait le dais de la partie basse de la galerie; écoutez, nobles et vilains, écuyers, hommes d'armes, vassaux, ce que j'ai à dire... Moi, Valérie de Lastours, j'accuse le baron Aymeric de Montbrun et son épouse, dona Marguerite, de retenir injustement mes domaines héréditaires, à savoir : le château de Lastours, avec ses terres et appartenances... j'accuse encore le châtelain et la châtelaine de Montbrun de me garder ici prisonnière; je les accuse enfin d'avoir employé plus d'une fois les menaces et la violence pour me forcer à signer un acte d'abandon de tous mes droits sur le fief de ma famille... s'il est un seul homme libre qui puisse dire le contraire, je l'adjure de me démentir!

Une longue rumeur suivit ces paroles. On avait quitté les tables; la foule se pressait au bas de l'amphithéâtre afin de mieux entendre et de mieux voir ce qui se passait sous le dais.

— Avez-vous fini, belle nièce? dit le baron avec une colère concentrée, mais d'un air calme en apparence.

La baronne ne montra pas la même réserve.

Oh! les lâches! criait-elle avec un accent de fureur et de mépris en se tournant vers les vassaux; ils laissent parler ainsi de leurs bons seigneurs, sans arracher la langue maudite qui a proféré ces blasphèmes!

Cette interpellation directe allait peut-être provoquer de la part des serviteurs de Montbrun quelque démonstration fâcheuse; la

voix forte et mâle du sire de Cachamp domina le tumulte.

— Que personne ne bouge, s'écria-t-il; que personne ne soit assez hardi pour pousser un cri ou faire une action dans le but d'effrayer cette pauvre damoiselle, ou je le jure *par Dieu qui peina sur la croix et par saint Yves* (nous savons que c'était le jurement le plus solennel du sire de Cachamp), celui qui aura osé me désobéir périra de ma main!

Cette voix menaçante, grondant comme le tonnerre dans cette immense galerie, frappa d'épouvante tous les assistants. L'étranger avait une intrépidité sauvage, une majesté imposante; les plus farouches hommes d'armes n'osèrent lever les yeux. Cet inconnu qui parlait si haut devait être habitué à faire respecter ses volontés. Le silence se rétablit encore une fois.

— Seigneur de Montbrun, continua le sire de Cachamp d'un ton plus calme, je ne veux pas vous condamner sans vous entendre... Vous savez ce que vous reproche la demoiselle de Lastours : répondez selon la vérité et selon votre conscience. — Vous n'êtes pas mon juge, dit le baron avec arrogance; je ne reconnais à personne le droit de me demander compte de mes actions et de mes projets. Tête et sang! messire, n'abusez pas de ma patience; elle est allée bien loin aujourd'hui... Croyez-moi, ne me poussez pas à bout... J'ai souffert que cette folle romanesque nous importunât de cette scène ridicule, parce que je ne voulais pas élever un conflit avec vous; mais pour Dieu! ne m'échauffez pas la bile! — N'avez-vous rien de plus à répondre aux accusations de ma cliente? demanda Cachamp. — Je n'ai rien à répondre. Quand nous devisions aujourd'hui sur le chemin, je vous ai fait connaître, à tort ou à raison, mes projets sur Lastours... Je n'y changerai rien. — S'il en est ainsi, reprit Cachamp avec sang-froid, je tiens la damoiselle de Lastours pour fondée dans ses doléances; je me déclare son champion envers et contre tous... En cette qualité, Baron, je vous somme de lui rendre sur-le-champ la liberté de sa personne. — Ainsi donc, messire, vous me déclarez la guerre, ici, à ma table, en présence de mes vassaux, dans ce château où vous avez été accueilli comme hôte et comme ami? Vrai Dieu! est-ce ainsi que les Français entendent l'hospitalité!

Le sire de Cachamp, comme il l'avait dit lui-même, était plus habile à se battre qu'à argumenter; il parut un peu déconcerté par le reproche direct du baron. Cependant il reprit aussitôt :

— La courtoisie est aussi estimée chez nous que dans votre Aquitaine, sire de Montbrun; nos chevaliers de France pourraient en remontrer à tous ceux de la chrétienté pour la loyauté et la droiture... Mais que cette qualité d'hôte ne vous empêche pas d'agir comme vous l'entendrez à mon endroit. Je n'ai pas encore bu de votre vin ni goûté de vos épices[1]; la trêve qui existe entre nous doit expirer demain à l'heure de prime... Sachez donc une chose : la cause de cette damoiselle est devenue la mienne; à partir du moment où j'aurai quitté ce manoir, je compte vous obliger par tous les moyens possibles à laisser libre votre pupille, à lui rendre l'héritage que vous retenez injustement... sans préjudice au défi à outrance que je vous ai porté précédemment pour un autre motif.

Cette fois, le baron devint pâle de rage.

— Par le Dieu qui me créa! s'écria-t-il avec impétuosité, c'est trop d'insolence! Oser braver dans son propre manoir le premier baron d'Aquitaine! D'où nous vient cet insolent et brutal étranger?... On m'a trompé, ce n'est ni un gentilhomme ni un chevalier... Gens de Montbrun, saisissez-vous de cet aventurier mal appris... jetez-le dans un cachot, lui et la méchante donzelle cause de cette déshonorante esclandre!

L'effet de cet appel fut rapide et terrible. La partie de la salle occupée par les vassaux offrit tout à coup un spectacle de désordre et d'agitation; les hommes d'armes tirèrent leurs épées ou leurs poignards; on vit les reflets de l'acier briller dans l'ombre. D'autres arrachèrent aux trophées d'armes qui décoraient la galerie, des estramaçons et des haches. Tous, pour montrer du zèle à leur

[1] On croyait alors que deux hommes ne pouvaient conserver des sentiments hostiles l'un contre l'autre dès qu'ils avaient bu du vin ou mangé des épices ensemble.

seigneur, se précipitèrent vers la balustrade en poussant des cris effrayants. La châtelaine elle-même les animait du geste, car le bruit de la foule empêchait d'entendre sa voix.

Au milieu de ce tumulte, le sire de Cachamp ne montra ni émotion ni crainte. Se retirant vers le fond de la salle, il s'adossa à un pilier afin de ne pas être enveloppé. Il porta la main à sa ceinture comme pour y chercher son poignard, mais ce mouvement était calme; un sourire se montrait sur ses lèvres pendant que l'assemblée entière se soulevait contre lui.

— Arrêtez! au nom de Dieu et de Saint-Denis! s'écria le troubadour, que pas un de vous n'essaie de porter la main sur ce seigneur s'il ne veut mourir! il est...

Sa voix se perdit dans le tumulte toujours croissant.

— Arrêtez! s'écria à son tour la noble demoiselle Valérie en s'élançant vers les vassaux, dont plusieurs avaient déjà escaladé l'estrade; bel oncle, par pitié, ne vous rendez pas coupable d'une si mauvaise action envers votre hôte; songez à la religion, songez à l'honneur, songez aux droits sacrés de l'hospitalité... je regrette d'avoir provoqué ce déplorable conflit entre deux nobles chevaliers, je dois porter seule la peine de mon imprudence... sire de Cachamp, je vous dégage de votre serment; abandonnez une infortunée qui, implorant votre appui, oubliait à quels dangers elle allait vous exposer... Bel oncle, je suis à votre merci; mais épargnez ce généreux étranger.

Les vassaux s'étaient arrêtés respectueusement à la vue de la jeune fille agenouillée. Le baron, le premier moment passé, avait envisagé d'un coup d'œil les conséquences possibles de sa félonie; il parut réfléchir, et peut-être cherchait-il quelque moyen de tirer parti des événements, quand le sire de Cachamp vint encore irriter son orgueil.

— Par Notre-Dame, il n'en sera pas ainsi, damoiselle, reprit-il avec force, mais sans émotion; vous ne connaissez guère celui à qui vous avez confié votre cause! je tiens mon serment pour valable, et je ne le retire pas... ne craignez pas pour moi ce baron pillard et les couteaux de cette *ribaudaille!* mon nom seul suffira pour les mettre en fuite.

— Ton nom! s'écria le baron hors de lui, mais qui es-tu donc pour pousser ainsi l'opiniâtreté jusqu'à la folie, le courage jusqu'à la plus incroyable témérité?

Un profond silence s'établit tout à coup. A la manière dont le protecteur de Valérie avait fait face à deux cents hommes armés, on avait deviné un personnage au-dessus du vulgaire.

— Qui je suis! reprit le prétendu sire de Cachamp avec un sourire, sang-Dieu! il est temps enfin que vous le sachiez, seigneur de Montbrun... si vous et vos soudoyers vous eussiez combattu une seule fois depuis dix ans pour la cause de France ou pour celle d'Angleterre, comme chevalier féal et comme vaillants hommes d'armes, vous m'eussiez connu sans doute... Je suis Bertrand Duguesclin.

X.

Ce nom de Duguesclin, fameux alors dans l'Europe entière, frappa la foule d'étonnement et de respect. Un dieu apparaissant dans la salle sous une forme visible, n'eût pu produire sur les assistants une plus profonde impression que le premier capitaine de cette époque de guerres. Les armes leur tombèrent des mains; ceux qui étaient le plus rapprochés de Duguesclin, s'inclinèrent par un mouvement spontané pour le saluer. Le baron était stupéfait; l'acariâtre châtelaine elle-même n'osait lever les yeux sur ce terrible guerrier dont les exploits occupaient les cent bouches de la renommée.

Le troubadour éprouva une vive inquiétude en voyant l'hôte de Montbrun trahir ainsi son incognito.

— Monseigneur, qu'avez-vous fait? lui dit-il tout bas. Vous êtes à la merci d'un homme sans foi, qui peut compromettre vos brillantes destinées!...

Duguesclin le rassura par un geste affectueux. Au même instant Valérie s'agenouilla devant lui.

— Illustre seigneur, dit-elle avec enthousiasme, Dieu m'inspirait lorsque j'ai invoqué la protection du plus magnanime, du plus puissant chevalier de France!

Le baron de Montbrun sortit enfin de l'espèce de stupeur où l'avait jeté cette révélation. Il se redressa, mais au lieu de rendre au héros français les honneurs qui lui étaient dus, il le toisa d'un air de doute et de mépris.

— Par la mort-dieu! dit-il à voix haute, on veut, je crois, se jouer de nous! Comment le capitaine Duguesclin serait-il ce soir à Montbrun? Nous savons de science certaine qu'il a mis il y a deux jours le siége devant le château de Malleval, dans le Périgord, à vingt lieues d'ici... Malleval est bien fortifié, la garnison est nombreuse; cette forteresse ne saurait être enlevée à moins de huit jours de siége, l'assiégeât-on avec mille lances... Or, si ce que l'on dit de maître Bertrand est vrai, il n'est pas homme à quitter une place sans l'avoir forcée... — Vous le jugéz bien, messire, reprit Duguesclin en riant; avant-hier matin en effet, le siége a été mis devant Malleval, avec deux cents lances; mais on ne vous a pas conté qu'à la vêprée (*deux heures après midi*) le château était forcé, le châtelain pendu au sommet de sa plus haute tour; ce qui restait de la garnison était devenu Français et marchait sous la bannière des lis...

Un murmure d'assentiment montra combien cette réponse était du goût des assistants. Le châtelain promena autour de lui un regard sombre.

— Vous pouvez parler à votre aise, messire, continua-t-il; mais rien ne prouve que le voyageur, misérablement vêtu, que j'ai rencontré aujourd'hui sur la grand' route, avec une douzaine de manants dont personne ne comprend la langue, soit le capitaine Bertrand. — Monseigneur, dit Gérald en s'avançant, j'affirme devant Dieu... — Tais-toi, menteur, interrompit Montbrun avec un geste de menace. N'est-ce pas toi, déjà, ingrat vagabond, qui m'as induit en erreur sur le compte de cet étranger?... Tu auras ta récompense avant que nous soyons plus vieux d'une heure!

Le troubadour baissa la tête et se rapprocha timidement de Bertrand Duguesclin, sans répondre à cette menace.

— Sire de Montbrun, reprit celui-ci avec dignité, je veux éclaircir vos doutes, et alors vous ne vous en prendrez qu'à vous si nous avons guerre ensemble... Comme on vous l'a dit, je me trouvais avant-hier matin devant Malleval; mais à peine avais-je investi la place qu'il m'est survenu un messager; le roi notre sire m'invitait, pour la dixième fois peut-être, à aller le joindre à Paris. Depuis mon retour d'Espagne, j'ai le plus vif désir de me rendre aux ordres de mon seigneur; mais je trouve sur ma route tant de châteaux à forcer, tant de villes à prendre, tant d'Anglais à combattre, que je suis arrêté à chaque pas : vraiment la besogne est rude dans vos provinces d'Aquitaine!... Cette fois, la lettre était pressante, je n'ai plus hésité; j'ai emporté en deux heures le fort de Malleval; j'y ai laissé en garnison mes deux cents lances, et la nuit dernière je me suis mis en route pour Paris. Les Anglais, pouvant me tendre des piéges sur la route, j'ai résolu de traverser déguisé leur province du Limousin, comptant qu'ils n'oseraient me croire assez hardi pour chevaucher sur leurs terres avec si petite compagnie. En arrivant près de Châlus, on m'a appris que le prince Noir, après avoir brûlé et saccagé Limoges, venait de licencier ses troupes pour retourner en Guienne. J'ai craint de me heurter pendant la nuit à quelque bande de ces Anglais; j'ai accepté votre proposition, sire de Montbrun, et je suis venu dans votre manoir... Demain la route sera libre, et je poursuivrai mon voyage... Voilà toute la vérité, messire, foi de chevalier!... Et maintenant, continua-t-il avec rudesse, si tu refuses encore de me reconnaître, par la vraie croix! je te fournirai de telles preuves qu'il t'en cuira!

Les explications de Bertrand étaient claires, positives, et ne devaient laisser aucun doute sur son identité. Le baron, dans l'irrésolution de savoir s'il devait le traiter en ami ou en ennemi, affectait encore une sorte d'incrédulité. Mais la présence de Duguesclin, son attitude intrépide, son immense renommée et jusqu'au son mâle de

sa voix, si bien fait pour agir sur des organisations barbares, avaient porté au comble l'enthousiasme des gens de Montbrun. Ils s'étaient tus d'abord; leur admiration s'était manifestée seulement par leurs regards et leurs gestes respectueux. Une circonstance imprévue donna l'essor à leurs sentiments.

Un homme de taille athlétique, et qui jusque là s'était tenu à l'extrémité inférieure de la salle, se dirigea vers le dais. C'était un des plus vieux et des plus terribles soudoyers de la baronnie; on l'appelait Jacques, *Barbe-Noire*. Pour justifier son surnom, une barbe longue et épaisse couvrait son visage brun, hâlé, féroce, sillonné de vieilles et de nouvelles cicatrices. Cet homme était justement redouté de ses compagnons à cause de sa force herculéenne et de ses instincts brutaux; il portait une cuirasse de fer et une lourde épée qui ne le quittait jamais. Son aspect était effrayant; il perçait droit devant lui comme un sanglier, refoulant sans rien dire ceux qui se trouvaient sur son passage, et aucun n'osait se plaindre.

Jacques Barbe-Noire monta pesamment les marches de l'estrade; il vint se placer devant Duguesclin, et le regarda en face avec une fixité étrange. L'expression de ce regard était dure, pénétrante, redoutable; c'était celle du lion qui fixe la gazelle au moment de jeter sur elle sa griffe d'acier; mais Duguesclin n'était pas disposé à se laisser vaincre par cette fascination. Il attacha ses yeux à son tour sur le farouche soudard, et, grâce à leur irrésistible puissance, Jacques fut forcé de baisser les siens.

— Par la corne du diable! s'écria Barbe-Noire d'une voix rauque, tu es bien Duguesclin; j'en jurerais Dieu, quoique je ne t'aie jamais vu... Écoute, je suis Jacques Barbe-Noire; je frappe durement dans un combat; j'ai servi l'Anglais et le Français; j'ai pillé des églises et j'ai égorgé des moines; je tue un cheval d'un coup de poing avec mon gantelet; je fends une tête jusqu'aux épaules d'un seul coup d'épée, malgré les casques et les morions de fer... je n'ai jamais eu peur, et l'on m'a dit que j'étais le plus rude homme de guerre de France... Mais on m'a conté de toi de vaillantes prouesses; j'ai fait vœu partout où je te rencontrerais, de t'offrir foi et hommage... Je veux te servir; veux-tu de moi?

En même temps le colosse fléchit le genou d'un air gauche, car il n'avait pas l'habitude de cette posture. Duguesclin parut flatté de cette harangue sauvage; il répondit en frappant sur l'épaule de Barbe-Noire :

— Tu es un bon drille, toi! et, vrai Dieu! tu dois en effet bien jouer des mains dans une bataille... Pour ce qui est de ta demande, je ne saurais accepter ton hommage sans le congé de ton maître... D'ailleurs, j'ai en ce moment sur les bras des affaires qui ne me permettent pas de t'attacher à mon service... Mais bientôt, maître Barbe-Noire, je pourrai avoir besoin de toi et je te rappellerai ta bonne volonté.

Tout en parlant il releva le soudard, qui répondit avec la même rudesse :

— Quand tu voudras, je serai tien.

Puis se tournant vers ses compagnons, pelotonnés au bas de la balustrade, il s'écria avec un accent formidable : « — C'est un brave seigneur! holà! vilains, aucun de vous ne criera-t-il Noël pour le vaillant capitaine Duguesclin? »

Cette injonction détermina l'explosion.

— Noël! Noël! hurla la foule tout d'une voix. Noël pour le bon chevalier Bertrand!... Noël pour le *père des soldats!* [1]

Le châtelain devint blême de colère; mais, avant qu'il eût pu imposer silence à ses gens, Duguesclin reprit avec enthousiasme :

— Ce n'est pas ce cri, bonnes gens, que vous devez pousser! Saint-Yves et Notre-Dame! je vous en apprendrai un autre plus sonore, plus retentissant; c'est celui de Montjoie Saint-Denis et vive le roi Charles!..... Oyez tous, hommes d'armes, écuyers et vassaux; ce que j'ai dit à votre camarade Barbe-Noire, je vous le dis aussi : il viendra un moment où il y aura lâcheté à se cacher comme des corbeaux dans les trous d'un vieux manoir. L'Anglais va, dit-on, encore une fois débarquer à Calais, et moi je me rends à Paris pour recevoir l'épée de conné-

1. Duguesclin avait reçu ce surnom par opposition à Olivier de Clisson, qu'on avait surnommé *le boucher*.

table des mains du roi notre sire... Venez me trouver à l'armée du roi Charles quand je vous appellerai; je vous mènerai dans un lieu où vous aurez force pillage et force prisonniers. L'Anglais est riche; nous ferons de belles chevauchées sur ses domaines; pas un de vous n'aura à regretter d'avoir quitté le service de Montbrun. Ici l'on n'a pour aubaine que les dépouilles de quelques misérables voyageurs arrêtés sur les grands chemins... Faites-vous Français, par la croix du Christ! et laissez là ce vilain métier, bon pour des Brabançons ou des routiers. Le roi Charles vous recevra à merci pour vos fautes passées, et...

Le baron de Montbrun comprit, à certains signes, que s'il ne se hâtait d'intervenir, il était perdu.

— Duguesclin, homme ou diable, tais-toi! s'écria-t-il d'une voix tonnante; tu as agi et parlé comme un chevalier sans foi, sans religion, en cherchant à soustraire les vassaux de Montbrun à l'obéissance qu'ils doivent à leur seigneur lige; tu as méchamment abusé de mon hospitalité...

Le seigneur français parut interdit.

— Sire baron, répliqua-t-il, mon amour pour le roi et pour le beau royaume de France m'a peut-être emporté trop loin. Mais... — Tais-toi, te dis-je, reprit le châtelain avec furie; ne m'irrite pas davantage, car, par le ciel! tout grand capitaine que tu sois, je te ferais pendre comme un vilain!... Et vous, continua-t-il en se tournant vers ses vassaux, voyons si vous serez assez hardis pour m'outrager en face?... Par saint Martial! je tuerai de ma main celui qui aura seulement la pensée de résister à mes volontés!...

Il promena son regard sur la foule immobile et muette; personne ne bougeait. Duguesclin s'était retiré vers le fond de la salle, haussant les épaules dédaigneusement. Le baron parut satisfait du calme qui s'était rétabli autour de lui.

— Eustache le Blond, Rigaud le Balafré, Pierre le Chantre, reprit-il en s'adressant à trois de ses hommes d'armes qui semblaient être ses affidés, restez près de moi... les autres vont se retirer sur-le-champ. Trompettes, ménétriers, sonnez la retraite.... S'il se trouve dans cette galerie un seul vassal de la baronnie après le temps qu'il faut pour compter jusqu'à cent, il sera précipité du haut du donjon sur un lit de piques et de fauchards...

Les trompettes et les ménétriers se hâtèrent d'obéir; bientôt on entendit dans la cour d'honneur les instruments qui sonnaient la retraite. A ce signal, les convives s'élancèrent vers la porte affectée à leur usage; la plupart n'osaient lever la tête, tant ils redoutaient la colère de leur seigneur. Barbe-Noire seul se retira lentement, et le dernier; il marchait à reculons, les yeux fixés sur Duguesclin; à un signe du seigneur français, il se fût élancé à la gorge du baron de Montbrun; mais Duguesclin resta immobile, et Barbe-Noire sortit enfin d'un air de regret. Bientôt il n'y eut plus dans la partie basse de la galerie que les trois hommes désignés par le châtelain.

Alors seulement Montbrun respira; essuyant son front couvert de sueur, il reporta son attention sur ceux qui l'environnaient. Duguesclin causait à voix basse avec Valérie de Lastours; le chapelain, qui, pendant cette scène, avait jugé prudent de ne pas intervenir, semblait fort empêché à faire comprendre à dona Marguerite une thèse difficile. Quant au troubadour, il regardait Valérie, et, dans cette contemplation, il oubliait ses propres dangers.

— Je suis donc encore maître ici! murmura le baron dans l'enivrement du succès.

Il reprit avec un calme affecté, après un moment de silence :

— Messire Bertrand (puisque vous soutenez que tel est votre nom), à la male heure vous vous êtes avisé de chercher à corrompre mes vassaux et soudoyers; vous m'avez ainsi mis dans l'obligation de vous faire surveiller étroitement, sans qu'on puisse m'accuser d'avoir méconnu votre qualité d'hôte..... D'ailleurs vous avez refusé de partager avec moi le pain et le sel... retirez-vous donc dans le logis préparé pour vous, et prenez garde d'attenter encore une fois à mon autorité... ne soyez pas assez imprudent pour me décider à vous retenir prisonnier dans ce ma-

noir! — Prisonnier! répéta le chevalier breton avec un sourire de mépris. Écoute, baron de Montbrun; j'ai ici seulement une poignée d'écuyers mal armés, et ils sont en ta puissance; mais, malgré tes vassaux et leurs haches et leurs lances, malgré tes tours et ta bannière, je te défie de me retenir contre mon gré... Entends-tu, je te défie!

Nous en avons assez dit sur la violence du baron, pour qu'on puisse comprendre combien le défi de Duguesclin dut profondément irriter son orgueil. Cependant il se contint par prudence, et, se tournant vers les trois soudoyers, il leur fit signe d'approcher.

— Balafré, dit-il bas à celui qui se présenta d'abord, prends avec toi quelques hommes sûrs, et surveille avec soin les varlets de cet insolent seigneur... Ils sont dans la salle des plaids... Fais-leur retirer leurs armes sous prétexte que tel est l'usage envers les hôtes du château; à la moindre alerte, on les enfermera dans leur salle, et nul ne pénétrera jusqu'à eux... Tu m'as entendu? va...

L'homme d'armes salua, et sortit aussitôt pour exécuter ces ordres. Le baron appela près de lui le second soudoyer; c'était un petit vieillard au visage bourgeonné, aux larges épaules. Il se distinguait par une voix caverneuse, profonde, désagréable; en raison de cette circonstance, ses camarades lui avaient donné plaisamment le surnom de *chantre;* il le méritait comme les Furies méritaient dans la langue des Grecs le surnom d'Euménides.

— Pierre, lui dit le baron en s'efforçant de prendre un ton jovial, j'ai besoin en ce moment de ton adresse et de ton gosier. — L'une et l'autre sont à vos ordres, Monseigneur, répondit l'homme d'armes de sa voix enrouée. — Tu es, m'a-t-on dit, celui de mes serviteurs qui peut boire le plus de vin sans perdre la raison? — On le dit, j'en suis fier. — Tu pourrais donc boire autant que Jacques Barbe-Noire, par exemple?

Le chantre haussa les épaules d'un air de dédain.

Deux fois, vingt fois, cent fois plus, grommela-t-il; je puis boire toujours. — Par saint Martial, je voudrais voir cela! Eh bien, va trouver Barbe-Noire, et invite-le à boire avec toi... Mon sommelier vous fournira à chacun un galon de vin!

Les yeux de l'ivrogne s'animèrent; il grimaça un sourire, et montra une rangée de dents noires et crochues.

— Et... quand Jacques sera ivre? demanda-t-il d'un air d'intelligence. — Tu le feras prendre par quatre archers, tu le feras charger de chaînes et jeter dans le cachot de la Tour-Royale, ce qui ne serait pas facile si le géant n'était ivre-mort... Va, et sois prudent; car si ton compagnon de bouteille soupçonnait un seul instant ta pensée, tu aurais bientôt bu ton dernier verre de vin... — Je le sais, je le sais, Monseigneur; je connais Barbe-Noire, et je n'ai pas envie d'avoir les os rompus de sitôt; fiez-vous à moi... pourvu que le vin soit bon!...

Et le chantre s'éloigna d'un pas pesant.

— Eustache le Blond, reprit le châtelain en s'adressant au troisième soudoyer, grand gaillard de près de six pieds, aux cheveux et aux moustaches d'un blond roux, je t'ai réservé la meilleure part, car je te sais entièrement dévoué à mon service... Je te charge de garder ce seigneur, qui se donne le nom de Duguesclin, et qui n'est sans doute qu'un aventurier... Tu vas le conduire à la chambre rouge; tu prendras soin qu'aucun habitant du château n'échange un seul mot avec lui!..... Toute la nuit tu resteras en sentinelle à la porte de sa chambre : tu ne laisseras entrer ni sortir personne; si l'on tentait de violer ta consigne, sers-toi de tes armes... tu me comprends?

Eustache répondit par un signe d'assentiment.

Ces divers ordres avaient été donnés à voix basse et dans l'ombre. Ni Duguesclin, ni les autres personnes réunies sous le dais, n'avaient pu les entendre. Le châtelain s'avança vers Bertrand, qui causait tranquillement avec Valérie et Gérald, pendant que le chapelain et dona Marguerite s'entretenaient à l'écart.

— Sire de Cachamp, reprit-il avec ironie en désignant Eustache, voici le mignon page

qui doit vous servir ce soir... ce n'est pas ma faute si je vous donne sa compagnie pour tout le temps que vous resterez ici... Du reste s'il ne suffisait pas, j'en trouverais encore une cinquantaine du même genre pour vous faire plus d'honneur !

Duguesclin écouta sans s'émouvoir ces paroles menaçantes.

— Je suis habitué à de pareils suivants, dit-il simplement; mais puisque mon appartement est prêt, je vais me retirer, car aussi bien, je suis rendu de fatigue, et j'ai besoin d'un bon sommeil..... seulement, avant de m'éloigner, j'exige votre parole, Messire, que votre colère contre la damoiselle de Lastours et contre ce gentil ménestrel... — Sire Bertrand, interrompit Valérie avec chaleur, oubliez ma demande inconsidérée..... vous êtes trop grand pour vous occuper plus longtemps d'une pauvre affligée! — Monseigneur, dit Gérald à son tour, je suis bien peu de chose... mon sort ne doit pas être un sujet de discorde entre vous et le baron de Montbrun. — Par saint Yves! vous ne connaissez guère Bertrand, vous autres ! Je ne vous abandonnerai pas ainsi... je défendrai au maître de ce castel de se porter envers vous à aucun mauvais traitement; et il faut qu'il me jure... — Parle pour toi-même, s'écria le châtelain hors de lui, tu auras assez à faire pour sortir d'ici. — Vraiment, répliqua Duguesclin en souriant, en sommes-nous là, sire baron ? Je te savais déjà pillard et voleur; te voilà maintenant traître et félon ! Eh bien, je te le répète, si tu oses seulement injurier cette damoiselle et ce troubadour, je tirerai de toi une punition telle qu'il en sera bruit encore dans cent ans. — Et pourquoi ne l'oserais-je pas? — Parce que je m'appelle Duguesclin, dit le seigneur breton en lui jetant un regard imposant.

En même temps il sortit avec Eustache.

Le baron le suivit des yeux et il resta pensif à la même place.

Cette vaste salle, si animée un instant auparavant, était entièrement déserte. A la lueur des torches qui brûlaient encore, on voyait les bancs renversés, les tables en désordre; un silence effrayant régnait partout.

Valérie et Gérald attendaient avec calme ce qu'on allait décider de leur sort; mais le baron, dans la rêverie profonde où il était plongé, semblait les avoir complétement oubliés. Dona Marguerite et le chapelain s'étaient rapprochés de lui; ils étudiaient avec anxiété les divers sentiments qui se reflétaient sur sa physionomie.

— Dame, et vous, mon révérend père, dit-il enfin d'une voix sombre, jamais, depuis ma naissance, je ne me suis trouvé dans une passe aussi hasardeuse... La fuite de ce misérable Oswald, que je soupçonne de tramer contre nous quelque trahison, la déclaration de guerre du capitaine Bonne-Lance, et surtout l'arrivée de ce seigneur français qui veut me faire la loi dans mon propre foyer, me jettent dans un mortel embarras... Je puis, si je n'y prends garde, perdre à la fois mes biens, mon honneur et ma vie... peut-être aussi, en dirigeant bien ma barque, me tirerai-je avec avantage de ces graves difficultés... J'aurais besoin de vos conseils: mais comme on pourrait trop facilement nous épier ou nous interrrompre dans cette salle, montons dans ma chambre... là, nous conviendrons à loisir du parti qu'il faut prendre.

Il saisit un des énormes candélabres de cuivre qui étaient sur la table, et il se dirigea vers la porte. Mais la dame de Montbrun lui fit remarquer le troubadour et la damoiselle restés dans l'ombre.

— Eh bien! monseigneur, demanda-t-elle d'un ton haineux, que décidez-vous faire de cette affectionnée parente, objet de tant de scandales dans notre demeure? Le temps des ménagements est passé, j'espère. Vous voyez ce qu'a produit votre indulgence envers cette méchante créature!... quant à ce vagabond de troubadour, vous allez, je pense, le châtier comme il le mérite... c'était bien la peine de le nourrir et de le combler de présents depuis trois mois! — Silence, dame, répondit le baron d'un air distrait. J'aviserai aux moyens de punir ceux qui m'ont mis dans ce cruel embarras... En attendant, belle nièce, continua-t-il d'un ton froid, retirez-vous dans votre logis et ne vous présentez pas devant moi sans être mandée... Toi,

maître Gérald, retire-toi aussi, et ne cherche pas à communiquer avec ces Bretons qui accompagnent Duguesclin; il pourrait t'en coûter cher. — Monseigneur, dit le troubadour avec dignité, je ne suis pas votre vassal, et, encore une fois, vous n'avez aucun droit pour exiger de moi obéissance... Je quitterai demain ce château inhospitalier,



Une sentinelle cria : « Qui va là? » d'une voix basse et tremblante. (Page 61.)

et... — Par la croix de Dieu! interrompit Montbrun, dont la violence se réveilla tout à coup, le mauvais exemple va-t-il gagner tous ceux qui m'approchent? un misérable chanteur de chansons se croira-t-il aussi permis de me régenter? Obéis, Gérald, et ne réplique pas, si tu ne veux voir ta qualité de gentilhomme et de troubadour recevoir une fâcheuse atteinte... Tête et sang! dans l'état où je suis, je me soucierais de ta vie comme d'un fétu de paille emporté par le vent!

Gérald poussa un profond soupir; mais, sans lutter plus longtemps contre la colère aveugle du farouche seigneur, il sortit et rejoignit Valérie; déjà elle franchissait l'escalier de la tour, précédée par deux pages avec des flambeaux.

Ils arrivèrent bientôt à l'étage supérieur, dans une longue galerie correspondant à celle du rez-de-chaussée. Elle recevait le jour, du côté des fossés, par d'étroites fentes ou meurtrières, en forme de croix, qui étaient bien munies d'archers et d'arbalétriers un jour d'assaut. L'autre côté présentait une grande quantité de lourdes portes en chêne, conduisant à autant de chambres destinées aux hôtes du château. Ce corridor était froid, humide; les torches des pages ne pouvaient l'éclairer dans toute sa longueur. Cependant un reflet lumineux tomba sur un casque d'acier qui reluisait à l'autre extrémité; Eustache le Blond veillait, appuyé sur sa lance, à la porte de Duguesclin.

En cet endroit les deux jeunes gens devaient prendre des directions opposées, Valérie pour gagner le somptueux appartement qu'elle occupait dans une autre partie du manoir, le troubadour pour se rendre au modeste réduit où l'avait relégué la maigre hospitalité du baron, dans une vieille tourelle. Ni l'un ni l'autre n'avaient encore prononcé une parole, lorsque la vue de la sentinelle silencieuse les fit tressaillir. La jeune fille se tourna vers Gérald avec une vivacité singulière et lui dit à voix basse :

— Maître Gérald, la nuit est belle... Il n'y a pas de gardes sur la plate-forme de la Tour-Blanche... Je vais m'y rendre; j'aurai grand plaisir à vous entendre chanter quelqu'un de vos beaux virelais sur la gloire et la vaillance!

Le troubadour n'osait croire à une pareille faveur de la part d'une femme qui jusque-là lui avait montré tant de froideur. Une expression d'indicible joie se peignit sur son visage.

— J'y cours à l'instant, noble damoiselle, balbutia-t-il avec reconnaissance; mes chants vous appartiennent comme mon cœur!

Valérie l'arrêta par un geste noble et triste.

— Il ne s'agit, dit-elle, ni de vous ni de moi en ce moment... Il se trame quelque chose ici contre un seigneur que nous admirons également... Je vais chercher à pénétrer ces méchants desseins, et peut-être pourrez-vous m'aider à les déjouer... Voilà pourquoi je désire vous voir à la Tour-Blanche... Adieu.

Elle s'éloigna lentement; le reflet pâle des torches disparut à l'angle du corridor.

XI.

Valérie, en arrivant à la porte de son appartement, situé à l'extrémité du château, congédia ses pages. Ils remirent leurs torches à deux suivantes qui se présentèrent pour recevoir leur jeune maîtresse, puis ils s'éloignèrent après s'être profondément inclinés. Les suivantes (grosses paysannes du voisinage, devenues soubrettes par occasion) voulurent alors questionner la noble demoiselle sur les événements de la journée, au sujet desquels couraient déjà à Montbrun les fables les plus singulières. Valérie leur imposa silence; prenant le flambeau des mains d'une d'elles, elle leur annonça sèchement qu'elle n'avait pas besoin de leurs services. Les deux commères eussent bien désiré apprendre quelques détails particuliers sur le grand personnage dont l'arrivée mettait tout le manoir en rumeur; mais elles n'osèrent insister, et elles se retirèrent désappointées dans une pièce voisine.

Valérie de Lastours, sans remarquer le mécontentement de ses curieuses servantes, se hâta d'ouvrir la porte de sa chambre au moyen d'une clé de forme bizarre, suspendue à son côté, et elle entra avec précipitation. Elle referma aussitôt la porte derrière elle, comme si elle eût craint de laisser un regard indiscret pénétrer dans son appartement.

La chambre, immense, comme toutes celles de cet antique château, était revêtue du haut en bas de tapisseries; le plafond de bois portait encore des traces de peintures autrefois vives et éclatantes, mais en ce moment presque effacées par le temps. De grands fauteuils sculptés, des armoires massives et un colossal lit à ciel, soutenu par quatre colonnes,

meublaient cette retraite de la belle jeune fille. Dans un coin, un prie-Dieu garni de velours et surmonté d'un petit crucifix d'argent, servait à ses prières.

Les châteaux forts de cette époque étaient en général mal éclairés à l'intérieur, car en temps de siége, comme nous l'avons dit, chaque ouverture devenait le point de mire des assiégeants. Aussi cette chambre, qui donnait sur les remparts, avait-elle une seule croisée, et encore trop étroite pour fournir une lumière suffisante à une vaste pièce. Cette fenêtre avait été laissée ouverte, soit par hasard, soit à dessein. Quand la jeune fille se trouva seule, elle courut examiner avec attention un dressoir en chêne placé précisément en face. Une flèche, lancée sans doute du dehors, était venue s'implanter dans la partie supérieure du dressoir. A cette flèche était suspendu un léger parchemin.

— Sainte Vierge, soyez bénie, murmura Valérie, ah! je savais bien qu'il me donnerait de ses nouvelles, le bon et habile archer!

Elle arracha la flèche, dont le fer s'était profondément enfoncé dans le bois, et elle ouvrit précipitamment le parchemin; mais aussitôt elle sembla se reprocher cette action comme un crime et elle alla s'agenouiller sur son prie-Dieu. Cédant enfin à son impatience, elle se releva brusquement; son cœur battait avec violence lorsqu'elle lut ce qui suit:

« L'outrage que j'ai reçu aujourd'hui en cherchant à me rapprocher de vous, a comblé la mesure. Malgré votre défense, je suis résolu à employer les armes pour tirer vengeance de cet oncle félon et déloyal. Mes hommes d'armes sont prêts; demain nous donnerons l'assaut à Montbrun. Prenez bien garde, chère âme de ma vie, de ne vous exposer à aucun péril pendant le combat. Je recommande à mes gens la plus grande réserve, car je voudrais épargner votre oncle et ses biens par amour pour vous, et l'obliger seulement à vous laisser libre; mais ce sont des diables déchaînés dans un assaut. Adieu donc, ma gente et adorée damoiselle; nous sommes ralliés dans les bois au pied de la montagne des sapins; nous nous préparons pour l'attaque. Demain, vous serez libre et maîtresse de Lastours, ou votre pauvre chevalier sera mort dans les fossés de Montbrun.

« HENRY. »

Cette lettre, où l'on voyait plutôt la mâle détermination de l'homme d'action que les phrases sentimentales d'un amoureux vulgaire, appela une larme dans les yeux de la jeune fille.

— Ainsi donc le sang va couler pour ma cause! murmura-t-elle; mon Seigneur Jésus-Christ veuille avoir les âmes de ceux qui trépasseront!

Elle alla s'agenouiller de nouveau devant le crucifix. Après un moment d'oraison mentale, elle se leva résolument:

— Eh bien! que les hommes combattent et meurent, s'il le faut, pour une noble cause! reprit-elle, c'est leur destinée... Oh! si Dieu m'avait donné la force d'un homme comme il m'en a donné le courage!

Elle soupira, déposa un baiser rapide sur le parchemin, et le glissa dans son sein. Alors, avec une activité singulière, elle se dépouilla de sa robe blanche, en prit une de couleur sombre, qu'elle retira d'un bahut de cuir, rattacha ses beaux cheveux noirs autour de son front; enfin, après s'être assurée qu'un petit poignard, dont elle ne se séparait jamais, était caché dans les plis de sa ceinture, elle s'aventura seule et sans lumière dans l'immensité du château.

Le pas de la jeune fille était léger et furtif; elle parcourut rapidement les couloirs, corridors, les escaliers tortueux conduisant à la chambre du seigneur et de la dame de Montbrun. D'abord, elle ne rencontra personne; les bâtiments qu'elle traversait semblaient abandonnés; mais à mesure qu'elle approchait de la partie du manoir occupée par le châtelain, un sourd murmure s'élevait des salles basses où les gens d'armes veillaient encore. De temps en temps, les cris des sentinelles retentissant sur les remparts, allaient se perdre au milieu du silence.

Enfin, au détour d'un couloir, Valérie aperçut en face d'elle une porte massive, surmontée d'un écusson de pierre aux armes de Montbrun. Elle était fermée et gardée par

deux hallebardiers. Cette circonstance parut déranger médiocrement les projets de la jeune fille. Elle prit quelques précautions pour ne pas attirer l'attention des deux sentinelles, qui causaient à voix basse des événements de la soirée, et elle ouvrit doucement une fausse porte pratiquée dans un des côtés de la galerie. Alors elle s'engagea dans une enfilade de petites pièces, destinées aux femmes de service, mais désertes en ce moment, et enfin elle arriva à une espèce de cabinet attenant à la chambre seigneuriale; là se tenait d'ordinaire la caméríste favorite de dona Marguerite. Cette fois Valérie éprouva une vive appréhension, elle ouvrit la porte en tremblant.

Une seule lampe, suspendue au plafond, éclairait ce réduit. Sur un banc une vieille femme à figure revêche était profondément endormie. Prompte à profiter d'une circonstance qu'elle avait prévue sans doute, la damoiselle de Lastours traversa sans bruit cette espèce d'antichambre; elle souleva rapidement une portière de tapisserie, et elle se trouva dans la pièce où le baron de Montbrun, assisté de sa femme et de son chapelain, tenait conseil sur les nécessités du moment.

Cette chambre était trois fois plus vaste encore que celle de Valérie; la majeure partie restait plongée daus une obscurité complète; cependant, à la lueur du grand chandelier de cuivre déposé sur une espèce de guéridon, on pouvait entrevoir qu'elle était décorée avec tout le luxe grossier du temps. L'ornement principal consistait en deux immenses lits, surmontés d'un dais en bois ciselé et séparés de la partie inférieure de la chambre par une balustrade dorée. Dans l'enceinte formée par cette balustrade, se tenaient le baron et ses conseillers, assis en cercle sur des pliants.

Un tapis épais avait amorti le bruit des pas de la jeune fille, et la fausse porte par laquelle elle venait d'entrer se trouvait cachée par des tentures; elle put donc se blottir rapidement sous un rideau sans avoir été aperçue. D'ailleurs le sujet de la conversation avait un vif intérêt pour les trois interlocuteurs; une personne moins légère que Valérie se fût approchée d'eux sans détourner leur attention. Ils parlaient à demi-voix, comme s'ils eussent craint d'initier l'écho sonore de cette sombre pièce au secret de leurs délibérations.

— Quant à moi, Monseigneur, disait la voix aigre de la baronne, je pense que si en châtiant cet insolent Français vous trouviez le moyen de nous tirer de l'embarras où nous sommes, les choses n'en iraient pas plus mal... Je ne dois pas vous le cacher, dans le cas où les bandits de Bonne-Lance viendraient mettre le siége devant Montbrun, nous serions fort empêchés; les vivres sont presque épuisés; nous ne saurions soutenir un siége de trois jours sans risquer de mourir de faim... Le chariot de provisions et les bagages de peu de valeur que vous avez conquis aujourd'hui sont une assez maigre proie pour tant de gens affamés... D'un autre côté, vos coffres ne contiennent pas assez d'argent pour payer un mois de solde; si vous n'y prenez garde, les soudoyers finiront par se mutiner. Vous ne sauriez croire quels efforts il me faut faire chaque jour pour cacher notre détresse! — Patience! Dame, reprit le baron d'un air mystérieux, cette détresse finira; et si mes projets à l'égard de ce *dogue breton*, comme on appelle notre hôte, n'étaient pas entravés par certains scrupules de conscience... — Mon fils, interrompit le chapelain d'un accent hypocrite, ces scrupules louables prouvent à la fois votre loyauté et votre grande piété. Mais, quand de hauts intérêts sont en jeu, les scrupules ne sont pas de saison; l'Église a des indulgences pour les infractions légères, commandées par la nécessité... J'ai écouté ce soir avec attention tout ce qui s'est dit dans la salle des banquets; j'eusse voulu prendre la parole pour ramener cet orgueilleux Bertrand à des sentiments plus doux et plus humbles, mais il ne convenait pas à mon saint caractère d'intervenir ainsi dans la querelle de si hauts personnages sans y être invité... — Vous n'êtes pas toujours aussi réservé, mon père, reprit le châtelain d'un ton d'ironie, et j'attribuais votre silence au désir de ne pas heurter inconsidérément un homme puissant... Mais laissons

cela, mon révérend; si je réussis, vos frères et vous, vous aurez *la part de Dieu* dans mes profits. — Nous sommes pauvres, mon fils; ces enfants de Satan, les Français, ont ruiné une aile entière de notre couvent, dévasté notre chapelle... — Je rebâtirai l'aile du monastère, je ferai réparer la chapelle, et je donnerai à vos frères cent acres de la plus belle terre... A ce prix vous voudrez bien sans doute m'accorder cette absolution que vous m'avez déjà refusée? — L'Église ne vend pas ses services, Monseigneur, dit le moine avec quelque sévérité; mais elle est indulgente, continua-t-il aussitôt, pour des fautes noblement expiées, et elle ne repousse pas le pécheur repentant.

Il ajouta d'une voix sourde après un moment de silence :

— Mon fils, vous n'avez pas l'intention, j'espère, d'occir ce Duguesclin? — L'occir! répéta le baron avec chaleur; par saint Martial! qui songe à une pareille folie? Non, non, ce chevalier m'a profondément blessé dans mon honneur, il m'a menacé, et je ne manque pas de raisons pour le haïr; mais si j'avais voulu le tuer, n'aurais-je pas pu le faire dans la grande salle, lorsqu'il m'a bravé avec tant d'insolence?... Je connais nos gens, pas un n'eût bougé en ma présence..... Mais, je vous le demande, mon père, si je le retenais ici prisonnier et si je le mettais à rançon, serais-je donc coupable de forfaiture et d'impiété?

Le chapelain parut réfléchir.

— Et à quoi cela servirait-il? s'écria la baronne avec vivacité. Duguesclin est un pauvre bachelier breton sans sou ni maille; son équipage est piètre, et on le prendrait pour un mendiant... la vaillance ne rapporte rien à de pareils hommes! — Et cependant, dona Marguerite, reprit Montbrun en souriant, ce pauvre hère a trouvé, il y a deux ans, dans la bourse de ses amis, quatre-vingt mille florins pour payer sa rançon au prince de Galles, lorsqu'il a été fait prisonnier en Espagne, et il en eût pu payer le double.... Tous les seigneurs et souverains de la chrétienté voulaient contribuer à son rachat; on disait alors que « toutes les filles du royaume de France eussent volontiers filé pour en payer le prix. » — Prenez garde, reprit le père Gauthier d'un ton sentencieux, ce hardi projet pourrait attirer sur la noble maison de Montbrun de grands malheurs; ces rois, ces princes souverains, ducs, comtes et barons, qui sont amis de Duguesclin, ne consentiraient peut-être pas cette fois à payer la rançon; ils réuniraient force gens d'armes, et viendraient vous assaillir... — Saint George et saint Denis! je n'ai pas la pensée de le garder prisonnier à Montbrun; je ne suis plus d'un âge, mon révérend père, où l'on compromet par témérité ou par vanité les plus graves intérêts! Je ne voudrais pas risquer ainsi d'appeler sur mes domaines des malheurs incalculables. Mon plan est mieux conçu; écoutez-moi : le bruit se répand que les Anglais vont faire une grande chevauchée dans dans le royaume de France. Le roi Charles est tout en émoi, et il a mandé Duguesclin en grande diligence, afin de lui remettre l'épée de connétable. Dans des circonstances pareilles, le roi de France n'hésiterait pas à me donner cent, deux cents, trois cent mille florins, peut-être, pour la liberté de son champion favori.

Les yeux du chapelain et de la dame de Montbrun brillèrent de plaisir à cette ouverture.

— Cependant, Monseigneur, reprit le moine, la France est appauvrie; si le roi Charles n'était pas disposé à payer la rançon... — En ce cas je livrerais mon prisonnier aux Anglais et au prince de Galles; ils seraient ravis d'avoir en main un capitaine qui leur a fait tant de maux. Enfin, dans le cas où ni la France ni l'Angleterre ne voudraient le racheter, je lui proposerais le marché à lui-même; s'il me jurait sur l'évangile de me remettre une somme déterminée, je n'hésiterais pas à le laisser aller, car on peut se fier à sa parole; mais, par le pape! je ne prendrais ce parti qu'à la dernière extrémité. — Quelle peut être la cause... — Hem! je compte mettre à la reddition du captif d'autres conditions qu'il ne pourrait remplir...

Le baron s'arrêta après avoir prononcé ces paroles d'un ton grave. Le père Gauthier et la châtelaine en attendaient bouche

béante l'explication; Valérie, dans sa cachette, redoubla d'attention.

— Vous avez cru l'un et l'autre, reprit le seigneur de Montbrun d'un air soucieux, que la résistance de mon imprudente nièce à me céder ses droits sur le domaine de Lastours était le plus grand de mes soucis : il n'en est rien... Si j'avais désiré vaincre sérieusement cette résistance, les plaintes et les artifices d'une petite fille n'eussent pas été capables de m'arrêter..... J'ai montré beaucoup d'indulgence envers elle, uniquement pour ne pas me rendre odieux à mes inférieurs... eût-elle cédé à mes instances, je ne pourrais jouir paisiblement de Lastours, puisque Guillaume de Lastours, le véritable héritier de la seigneurie, existe encore.

En entendant cette révélation, Valérie éprouva une sorte de vertige; pendant plusieurs minutes il lui fut impossible de comprendre la suite de la conversation. Cependant, grâce à sa force d'âme ordinaire, elle parvint bientôt à surmonter son émotion. Lorsqu'elle prêta de nouveau l'oreille, le sire de Montbrun répondait avec vivacité au chapelain :

— Mon père, les héritiers d'un beau fief tel que celui de Lastours ne se perdent pas; beaucoup de gens doivent être dans la confidence de ce secret, et puisque votre moine du Châlard en avait connaissance, d'autres peuvent savoir aussi l'existence de cet héritier direct. Il reparaîtra, soyez-en sûr..... Quand et comment? je l'ignore; mais la possibilité seule de ce retour m'inquiète et m'irrite. Chaque fois qu'un voyageur ou un pèlerin demande l'hospitalité à la porte du manoir, je crois voir en lui Guillaume de Lastours venant réclamer ses domaines... Je veux enfin sortir de cet état d'anxiété; j'en veux sortir à tout prix! — Et comment cela, Monseigneur? — J'exigerai du souverain à qui je livrerai Du Guesclin une charte par laquelle la propriété du fief de Lastours me sera garantie à moi et à mes héritiers, au préjudice de tous autres prétendants présents et à venir. Avec cette charte, je n'aurai plus rien à craindre. Guillaume de Lastours pourra reparaître à la tête d'une armée pour reconquérir ses domaines; Valérie pourra ameuter contre moi et le grand capitaine Duguesclin et tous les routiers de la France, elle pourra faire jouer tout son arsenal de ruses féminines, je ne m'inquiéterai plus ni d'elle ni des autres. — Sur la foi que je vous dois, Monseigneur, s'écria la baronne avec enthousiasme, cela est sagement imaginé; faites ainsi, et nous serons bientôt délivrés de cette vaniteuse damoiselle. Je ne me croirai pas réellement dame et maîtresse à Montbrun tant qu'elle couchera sous notre toit! — Votre projet est plein de sagesse, Monseigneur, ajouta le chapelain; les loisirs qui vous attendent au sein de votre prospérité future vous permettront sans doute de vous occuper de vos bons et loyaux serviteurs!... Eh bien, continua-t-il avec vivacité, votre détermination étant si bien arrêtée, qui vous empêche de l'exécuter sur-le-champ? Dites un mot, et ce redoutable étranger, pris à l'improviste dans sa chambre, pourra être jeté dans un cachot jusqu'à ce que...— Oui-da, mon révérend, répliqua le baron en hochant la tête; et l'on m'accusera d'avoir trahi les devoirs de l'hospitalité envers ce chevalier, et dans les assemblées de la noblesse de la province, mon écusson sera renversé comme celui d'un traître!... D'ailleurs, le bruit de l'arrestation du grand guerrier Bertrand ne tarderait pas à se répandre; il ne manquerait pas de routiers et de gens de guerre dans le voisinage pour m'enlever une si belle proie... D'un moment à l'autre, demain peut-être, ce satané Henry Bonne-Lance et sa compagnie de démons vont nous assaillir; je ne veux pas risquer de perdre mon prisonnier à la suite d'un assaut; j'ai donc résolu de le retenir secrètement dans un lieu plus sûr que Montbrun... — Mais où donc, Monseigneur? — Vous allez le savoir, reprit le châtelain avec lenteur. Je vous dévoilerai tous mes projets; car aussi bien, vous devez m'aider l'un et l'autre à les exécuter... Aujourd'hui, à la suite de la querelle qui a eu lieu sur le grand chemin entre Bertrand et moi, nous avons conclu une trêve jusqu'à demain à l'heure de prime; ce délai passé, nous redeviendrons ennemis comme auparavant... Inévitablement, le fou-

gueux chevalier, que des affaires importantes appellent à la cour de France, partira demain matin avant l'heure désignée, afin de continuer son voyage. Je ne lui ferai aucun mauvais traitement; je lui montrerai une extrême courtoisie, et je l'accompagnerai jusqu'à la porte de Montbrun avec tous les honneurs dus à son rang; enfin, je le laisserai partir, lui et son escorte; personne ainsi ne pourra dire que j'ai trahi l'hospitalité! — Vous le laisseriez s'échapper, Monseigneur? — Attendez donc... je lui donnerai un guide qui l'égarera facilement dans les forêts du voisinage et finira par le conduire dans une embuscade où j'aurai placé mes plus braves soudoyers. Je me rendrai moi-même à l'endroit convenu dès que j'aurai vu Duguesclin partir de Montbrun, et je me trouverai à l'escarmouche. Les Bretons de messire Bertrand sont mal armés; nous serons en nombre double, couverts de bonnes armures; la résistance sera impossible. Alors, j'amènerai mon prisonnier à Lastours, dont la garnison est sûre, et je l'y retiendrai jusqu'à ce que le marché soit conclu avec la France ou avec l'Angleterre.

Un profond silence s'établit dans la salle, comme si les auditeurs eussent réfléchi à ce plan infernal.

—Monseigneur, dit enfin le père Gauthier, est-il bien prudent de laisser aller celui que vous tenez déjà en votre pouvoir? Ce chevalier Bertrand est un rude jouteur dans un combat..... et..... — Foin de toi, moine, et de ton froc! interrompit le châtelain en frappant du pied; ne t'ai-je pas dit que je serais là en personne? Je ne le cède pour la force du corps et pour l'apertise d'armes à aucun chevalier qui endossa jamais un corselet d'acier, en exceptant, toutefois, saint Georges et saint Denis, ces valeureux patrons de la chevalerie!... Ayez l'esprit tranquille à ce sujet, mon révérend père; si ce Duguesclin et moi nous en venons à nous heurter, il trouvera malaisé de me désarçonner.

Malgré ces rodomontades, le chapelain ne paraissait pas entièrement convaincu de la réussite de ce plan; mais la dame de Montbrun enchérit encore sur la jactance de son noble époux:

— J'en suis sûre, vous le désarçonnerez, Monseigneur, s'écria-t-elle; pour ma part, je ne serais pas fâchée de vous voir rompre une lance avec un guerrier de renom! La dame de Courbefy, notre voisine, me disait avec malice, lors de sa dernière visite au manoir, qu'il y avait grande différence entre les manants des communes, les pauvres écuyers que vous avez mis par terre en plusieurs batailles, et les vaillants chevaliers de France ou d'Angleterre; que si vous aviez de tels ennemis à combattre, je ne serais pas longtemps fière de vos prouesses... — Le sire de Courbefy, mon bien-aimé voisin, reprit le baron sèchement, pourra recevoir un de ces matins ma visite avec une centaine de lances, si cette péronnelle ne retient pas sa langue..... Mais quittons ce propos. Voici, dame, ce que j'attends de vous; demain, j'irai par des chemins détournés commander moi-même l'embuscade, et je vous laisserai la garde de ce manoir. Vous aurez besoin de votre courage, de votre sang-froid ordinaires, car vous pourrez être attaquée par les routiers du capitaine Bonne-Lance; mais dès que je tiendrai entre mes mains ce futur connétable, je vous enverrai du secours..... malheureusement, continua-t-il avec regret, je ne pourrai vous donner pour conseils et pour maréchaux deux hommes expérimentés comme Oswald, mon écuyer, ou ce vieux sergent de bataille, Jacques Barbe-Noire... l'un s'est enfui aujourd'hui, je ne sais pour quel motif; l'autre, par son ingratitude, m'a obligé de le faire jeter dans un cachot, où il restera jusqu'à ce qu'il s'amende!... — Ne craignez rien, Monseigneur, dit la châtelaine en se rengorgeant; vous me connaissez: je suis digne d'être votre femme.... Nul n'emportera Montbrun tant que j'y commanderai!

Le baron sourit à sa belliqueuse épouse; puis se tournant vers le chapelain:

— Vous, mon père, continua-t-il, vous serez chargé d'une mission non moins importante; grâce à votre habit respectable, vous pouvez aller et venir dans la campagne sans exciter de soupçons; je compte vous envoyer...

Un mouvement de la vieille suivante, dans l'antichambre voisine, ne permit pas à Va-

lérie d'en entendre davantage. D'ailleurs que lui restait-il à apprendre? les secrets des maîtres du château lui étaient connus, et elle n'avait pas osé attendre un si grand succès de son audacieuse intrusion. Elle quitta donc sa cachette avec précaution, souleva la portière pour s'assurer si la duègne était encore endormie; puis, rapide comme l'éclair, elle traversa le cabinet, et elle se trouva enfin dans l'appartement des femmes, où sa présence ne pouvait plus inspirer aucun soupçon.

XII.

Là, Valérie fut un moment sur le point de succomber à la violence des émotions qu'il lui avait fallu refouler dans son âme. Ce complot, ourdi avec tant de perfidie, le danger qui menaçait son illustre protecteur, l'avaient frappée d'épouvante. Mais ce qui occupait le plus sa pensée, c'était l'existence de Guillaume de Lastours, ce jeune parent dont jusqu'à ce jour elle s'était crue l'héritière. Ce fait, si douteux encore, enveloppé de tant de mystère, jetait un jour nouveau sur les idées, les projets, la vie entière de la fière damoiselle. Une brusque révolution s'opéra en elle; son énergie fut un instant abattue du choc. Elle s'était crue riche, puissante; elle s'était considérée comme le seul rejeton d'une ancienne, d'une grande famille, et elle retombait du haut de ses rêves. Elle n'était plus qu'une pauvre orpheline dont l'humilité devait être la première vertu; elle vivait depuis dix ans de l'aumône de ces indignes Montbrun.

— Et maintenant, murmura-t-elle, ce généreux Henri ne doit pas exposer sa vie et celle de ses compagnons pour une cause perdue; car je n'en doute pas, pour moi, pour moi seule, il veut entreprendre cette guerre; il sollicitait mon assentiment dans ses lettres, et il a choisi le prétexte de cette aventure d'aujourd'hui pour me forcer à l'accorder... Non, je ne le souffrirai pas; le sang qui serait versé maintenant rejaillirait sur moi... Mais comment prévenir le capitaine? Le château est fermé; nul ne peut sortir sans l'ordre exprès de monseigneur. Que faire? Mon Dieu, veuillez m'assister!... Et ce généreux chevalier breton, dois-je donc aussi le laisser tomber dans un piége abominable?... Seul, ici ce pauvre langoureux de troubadour est disposé à me servir; mais en aura-t-il le courage?..... Oh! maudit soit-il s'il est lâche!

Elle traversa les petits appartements sans s'inquiéter de deux ou trois femmes de service qui se trouvèrent sur son chemin, et elle parcourut encore une fois le dédale compliqué des couloirs et des galeries du château. Elle ne tarda pas à atteindre un escalier raide, étroit, conduisant au sommet de la tour Blanche. Sans hésiter, elle se mit à le gravir au milieu d'une obscurité complète.

Valérie se trouvait déjà à moitié de son ascension, quand son oreille fut frappée par une musique suave venant d'en haut. Elle s'arrêta pour respirer, et écouta. Le troubadour chantait au sommet de la tour. Sa voix pure, bien timbrée, se mariait aux sons d'une harpe. On ne pouvait à cette distance entendre les paroles de sa chanson, mais l'air était simple, doux, mélancolique. Cette harmonie s'exhalant au milieu d'un profond silence, au sein de ténèbres épaisses, avait un charme étrange, mystérieux, presque surnaturel. Valérie s'y fût abandonnée si les circonstances eussent été moins pressantes; mais dominant ses impressions, elle continua de monter, et elle arriva bientôt à la plateforme.

On jouissait à cette élévation d'un coup d'œil magnifique. Le ciel était pur, l'air transparent et tiède; la lune, s'élevant lentement à l'horizon, projetait une lumière pâle sur les alentours. A cette clarté douteuse, on entrevoyait toute la plaine entrecoupée de massifs d'arbres et bornée par les cônes arrondis des montagnes.

Le troubadour, placé au point culminant de cet immense paysage, en présence de cette scène splendide, était tombé dans une sorte d'extase poétique. Valérie l'aperçut bientôt debout, appuyé contre un créneau, sa harpe à la main. Il improvisait une cantate sur sa situation présente; il changeait

fréquemment de rhythme pour éviter la monotonie; ses chants avaient des allures naïves, mais hardies et mélodieuses, que l'on trouverait difficilement dans les savantes combinaisons de l'art moderne.

Valérie, immobile à quelques pas de lui, écouta de nouveau. Le troubadour, dans son langage gracieux et figuré, se plaignait de ses rigueurs; il la comparait à ces fleurs belles et rares des montagnes inaccessibles, dont les vives couleurs, les parfums délicieux, sont perdus pour le voyageur de la plaine.

Un soupir de la jeune fille l'interrompit. Aussitôt il abaissa sa harpe, et s'avança au-devant de Valérie.

— C'est moi, sire Gérald, dit-elle; je vous remercie d'être venu à mon appel.

Le troubadour ne répondit pas; son regard, encore brillant du feu de l'inspiration, s'était attaché sur elle avec amour. Il la contemplait comme une apparition évoquée par son imagination de poëte, et que le moindre bruit pouvait faire évanouir. Valérie parut un peu embarrassée de ce silence.

— Vous chantiez, Messire, reprit-elle d'un air distrait; vous avez raison de profiter de cette nuit si calme et si belle... Demain peut-être les lieux où nous sommes seront remplis de tumulte, de deuil et de sang!

Le ménestrel sourit avec mélancolie.

— C'est mon lot de chanter, dit-il doucement, comme la bataille est le lot du chevalier, comme le plaisir est le lot de la beauté... je chante dans le calme et dans la tempête, ainsi que fait le rossignol au mois de mai... Je suis une harpe, et j'élève la voix lorsque la main de la douleur vient tourmenter mes cordes plaintives....

Valérie écoutait avec distraction ces paroles métaphoriques où se peignait l'exaltation du troubadour. Elle demanda, après un nouveau silence :

— N'avez-vous jamais pensé, Messire, que les chants et la musique, si doux en temps de paix, dans les loisirs du manoir, sont de vaines occupations dans les temps malheureux, où chaque homme doit s'asseoir tout armé à son foyer? Est-ce le moment de cadencer des sons et de penser aux choses frivoles, quand tout autour de vous respire guerre et batailles?... Vous avez traversé la France, dans vos courses errantes; n'avez-vous jamais été indigné des violences, des trahisons, des cruautés qui se commettaient sous vos yeux? N'avez-vous jamais regretté de ne savoir aussi manier une épée au lieu d'une rote ou d'une harpe inutile? — J'ai gémi sur les maux dont j'étais le témoin, Damoiselle; mais que pourrait un homme de plus contre les désastres déchaînés par la colère céleste? Quand Dieu prendra pitié de la France, il désignera ses élus pour la sauver. Moi, je chante pour animer le soldat au combat, pour célébrer ses hauts faits, s'il est vainqueur, sa chute s'il succombe glorieusement... — Ainsi donc, Messire, reprit la jeune fille avec un peu de mépris, vous n'avez jamais rêvé pour vous-même la gloire et la puissance, fruit du courage? — J'ai rêvé beau ciel, douce compagne et poésie, répliqua le troubadour en soupirant. Mes parents avaient péri victimes de la guerre; mon enfance et ma jeunesse se passèrent dans une paisible retraite où le bruit des armes ne pénétra jamais. On m'inspira de l'horreur pour le fléau terrible qui m'avait enlevé ma famille. Dans la solitude, sous la tutelle d'un vieillard vénérable, mes idées se tournèrent vers la musique et les vers. Je ne connus pas les exercices belliqueux des jeunes gentilshommes de ce temps; un casque d'acier eût été trop lourd pour mon faible front... Plus tard, j'ai admiré la vaillance des preux et leurs hauts faits; mais la pensée ne m'est pas venue de chercher à les imiter. — Et sans doute, reprit Valérie avec ironie, cette éducation efféminée en énervant votre corps a aussi énervé votre courage? Votre cœur est impuissant à braver un danger, comme votre main est impuissante à soutenir une lance ou une masse d'armes!... Eh bien, moi, Gérald, continua-t-elle avec énergie en se rapprochant de lui, je rougirais d'une pareille faiblesse, quoique je sois une femme!... Mon existence, il est vrai, n'a pas été molle et tranquille comme la vôtre. Quand la raison m'est venue, je me suis trouvée enfermée dans ce manoir, entourée d'hommes farouches dont il fallait me faire

respecter, spectatrice chaque jour de combats, de querelles, de scènes sanglantes... Mon esprit s'est mûri dans l'isolement; mon courage a grandi par la gêne et l'insulte. Aussi je n'estime un homme qu'autant qu'il est noble, fort, intrépide! A mon avis, ce Bertrand Duguesclin, notre hôte, mérite mieux un regard de complaisance, malgré la laideur de son visage, malgré la rudesse de ses manières, que le plus galant troubadour qui ait jamais composé fable ou chanson pour les beaux yeux d'une damoiselle!

Le ménestrel jeta sur la jeune enthousiaste un regard de douloureux reproche.

— Dona Valérie, dit-il, vous m'avez préféré un chevalier bien inférieur encore en mérites et en courage à l'illustre Bertrand!... Mais épargnez-moi votre mépris; si faible de corps et si pauvre de vaillance que vous me supposiez, je n'hésiterais pas à sacrifier ma vie pour l'amour de vous, sur un signe de votre main!

A son tour, Valérie l'examina avec anxiété.

— Parlez-vous sérieusement, Messire, ou par simple galanterie? demanda-t-elle. — Jamais parole plus sincère ne sortit de mes lèvres! répliqua Gérald avec feu. — Pardonnez-moi donc mes injustes soupçons, s'écria la demoiselle de Lastours, dont les yeux brillèrent de joie; et Dieu soit loué qui, dans un si grand danger, m'envoie un ami courageux! Le troubadour attendait en silence l'explication de ces paroles.

— Messire Gérald, reprit Valérie d'un ton pensif, si je ne me trompe, vous connaissiez le seigneur Bertrand Duguesclin avant sa venue au château? — Je connaissais en effet ce grand capitaine, gracieuse damoiselle; je l'avais vu en la comté de Foix pendant mon séjour chez monseigneur Gaston, à Orthez. Mais j'étais confondu dans la foule des ménétriers et des jongleurs; messire Bertrand n'avait fait aucune attention à moi; qu'était pour lui un pauvre et obscur ménestrel? Lorsque nous l'avons rencontré ce matin, j'ai voulu le détourner de s'arrêter à Montbrun... il ne m'a pas écouté! — Vous avez donc pour lui de l'admiration, de l'attachement? — Honni soit qui n'éprouverait pas ces sentiments pour le valeureux Bertrand de France! Ses ennemis eux-mêmes parlent de lui avec respect et admiration. — Et cependant, Gérald, on prépare en ce moment contre lui une horrible trahison...—En êtes-vous sûre, damoiselle? demanda le troubadour avec vivacité.

Valérie exposa brièvement le plan astucieux de son oncle pour s'emparer de Bertrand Duguesclin. Gérald l'écouta attentivement.

— La trame est bien ourdie, reprit-il lorsque Valérie eut terminé son récit; le projet du seigneur de Montbrun peut réussir. Messire Duguesclin est, dit-on, terrible dans un combat; mais, pris à l'improviste, sans armure, avec une douzaine de valets mal équipés, il ne résistera pas à des hommes d'armes couverts d'acier et en nombre supérieur... Damoiselle! damoiselle! je prévois de grands malheurs pour la France, pour ce pays, pour nous tous, si monseigneur accomplit son affreux dessein! — Il ne faut pas qu'il s'accomplisse! s'écria Valérie. — Comment l'empêcher?... Si l'on prévenait monseigneur Bertrand de se tenir sur ses gardes! Mais son caractère bouillant l'emporterait trop loin et le pousserait peut-être à quelque extrémité... D'ailleurs, il est étroitement surveillé dans sa chambre; il est impossible d'arriver jusqu'à lui... — Eh bien, Gérald, je connais un autre moyen de le sauver.

Elle promena un regard lent et pensif sur la campagne; puis elle désigna du doigt au troubadour une lumière qui brillait dans le lointain à travers les arbres.

— Gérald, reprit-elle, il y a là-bas un chef expérimenté et deux cents hommes intrépides... Ils peuvent sauver Duguesclin.

Les traits du ménestrel se rembrunirent.

— Je comprends, dit-il; mais ne craignez-vous pas que la tentation ne soit trop forte pour ces routiers? Si au lieu de venir au secours de messire Bertrand ils essayaient eux-mêmes... — Ne les insultez pas, interrompit dona Valérie avec force; ce sont de braves soldats, quoique nul parti ne songe en ce moment à utiliser leur vaillance... Ils ont fait récemment leurs preuves contre l'Anglais; leur capitaine est incapable... —

Il suffit, Damoiselle; je sais combien votre cœur est disposé à l'indulgence pour Henry Bonne-Lance!

La jeune fille rougit un peu de la chaleur qu'elle avait mise à défendre le chef des partisans; elle reprit avec douceur :

— Je vous ai franchement avoué mes sentiments secrets pour le capitaine Henry, Messire; cet aveu était nécessaire, et je ne le regrette pas..... Cependant, Gérald, j'ai compté sur vous pour une mission importante; elle vous inspirera sans doute une vive répugnance, et elle doit en outre vous exposer aux plus grands dangers, mais... — Qu'importe ma vie? personne sur la terre ne me pleurera! — Ne parlez pas ainsi, Messire, dit Valérie avec émotion; vous seriez ingrat envers moi, envers votre amie...

Le troubadour saisit la main de la jeune fille, et la porta à ses lèvres avec reconnaissance.

— Écoutez-moi, reprit-elle à demi-voix; j'ai des moyens secrets d'apprendre tout ce qui se passe dans la compagnie du capitaine Bonne-Lance. Demain, le château doit être assiégé; mais peut-être l'attaque ne pourra-t-elle être effectuée à temps pour empêcher le baron d'exécuter son projet d'embuscade... D'ailleurs, je ne veux pas que cette attaque ait lieu ni demain ni jamais; ce serait encourir mon déplaisir extrême de combattre et de verser du sang pour ma cause. Je désire faire connaître ma volonté au capitaine Henry, Messire; pour cela j'ai besoin d'un messager fidèle et zélé.

Gérald restait morne et pensif devant elle.

— Et c'est moi, Damoiselle, reprit-il enfin, que vous voulez charger de ce message? — C'est vous, sire de Montagu; ne partagez-vous pas mes craintes pour l'hôte sacré de Montbrun?... Mais le temps presse, et il faudrait partir sur-le-champ. — Sur-le-champ? Comment s'échapper de ce château si bien gardé, si bien fortifié, et à pareille heure? Monseigneur a défendu, sous peine de mort, de laisser entrer ou sortir personne; les clés des portes sont entre ses mains. — Il est vrai, Gérald; mais que ne peut une volonté ferme?... Vous êtes habile nageur; une fois déjà vous vous êtes élancé du haut du rempart dans les fossés pour retirer de l'eau un bracelet tombé de mon bras. Feriez-vous moins pour sauver le plus grand capitaine de France? — Dona Valérie, je suis prêt à partir.

Cette simple et rapide détermination surprit la jeune fille.

— Gérald, dit-elle avec intérêt, réfléchissez... les eaux du fossé sont profondes : le bruit de votre chute appellera sur vous toutes les flèches, tous les carreaux des sentinelles du rempart! Le péril est imminent, et... — Les sagettes et les eaux profondes ne m'effraient pas, Damoiselle; je songe seulement que je vais voir un homme... un rival...

Et il porta la main à son front en signe de douleur; mais bientôt il releva la tête.

— Damoiselle, que dirai-je de votre part au capitaine Henry Bonne-Lance? — Vous lui conterez l'aventure du brave Bertrand Duguesclin, et il avisera à déjouer le complot du châtelain. Que les abords du château soient exactement surveillés pendant la journée de demain; mais, sur toutes choses, dites au capitaine de ne pas frapper un seul coup pour me rendre un héritage auquel je ne prétends plus, auquel je renonce pour toujours; il répondrait devant Dieu des malheurs dont il serait cause!... Pour vous, Messire, je vous supplie d'être prudent et..... — Dona Valérie, interrompit Montagu en se préparant à quitter la tour, dans peu d'instants j'aurai rempli mon message ou je n'existerai plus...

La jeune fille était pénétrée d'admiration pour un dévouement si franc et si complet.

— Que je réussisse ou que je succombe, reprit Gérald les larmes aux yeux, je dois vous dire adieu; nous ne nous reverrons jamais. — Jamais? répéta Valérie avec une sorte d'effroi. — La mission que vous me donnez avance encore le moment où je devais quitter Montbrun... Tant que j'ai espéré de vous un mot, un regard d'affection, j'ai supporté sans me plaindre les reproches, les humiliations, les outrages, dont on m'abreuvait dans ce manoir. Le bonheur d'être près de vous les compensait au delà... Maintenant vous m'avez enlevé l'espérance, je vais donc

reprendre mon pèlerinage ; votre pensée me suivra partout, elle occupera toujours ma vie, elle remplira toujours mon cœur..... Noble damoiselle, puissiez-vous arrêter quelquefois votre souvenir sans amertume sur votre pauvre ménestrel !

Valérie était vivement émue.

— Gérald, dit-elle, je commence à comprendre qu'il est des courages plus grands que ceux des chevaliers dans la bataille... Mais vous allez quitter Montbrun, vous exposer à la mort pour mon service ; n'avez-vous à me demander ni don ni récompense ?

— Quelle récompense de votre part, Damoiselle, ne vaudrait cent fois plus que ma vie?

— Je vous dois un *guerdon*, car vous êtes demeuré longtemps près de moi en *amoureux servage*, répondit Valérie en rougissant ; approchez, gentil troubadour.

Gérald mit un genou en terre. Retirant de sa ceinture un ruban vert à frange d'argent, elle l'attacha autour du cou du troubadour. Puis, avec une dignité gracieuse, elle déposa un baiser sur son front, et elle lui dit d'une voix altérée :

— Allez, Messire ; que Dieu et tous les saints du paradis veuillent vous assister !

Montagu se leva fier et rayonnant de joie.

— Damoiselle, s'écria-t-il avec le sentiment chevaleresque de cette époque, je puis mourir maintenant !... Je n'avais pas attendu un si grand bonheur sur la terre ! — Adieu, Gérald ; moi, je reste ici... Vous allez affronter le péril sous les yeux même de votre amie. Elle sourira à votre succès... elle pleurera sur vous si vous succombez.

Le troubadour fit un geste de reconnaissance, et descendit précipitamment l'escalier de la tour. Valérie écouta un moment le bruit de ses pas dans les profondeurs de l'édifice ; ce bruit diminua peu à peu, et s'éteignit.

Alors, la jeune fille se sentit saisie d'une angoisse mortelle. Le courage lui manqua lorsqu'elle put envisager avec calme la mission dangereuse du jeune Montagu. Elle eût voulu le rappeler, mais la nécessité impérieuse l'empêchait d'écouter ses regrets. Au bout de quelques instants, elle s'avança vers le parapet, et se pencha au-dessus de l'abîme. De ce point élevé, son regard embrassait une grande partie du château de Montbrun avec ses larges remparts toujours encombrés de matériaux propres à écraser les assaillants en cas de siége, avec ses hautes murailles, ses guérites de pierre et sa luisante ceinture de fossés. Elle pouvait même, à la clarté de la lune, distinguer les arbalétriers et les archers en sentinelle ; leurs cris de veille, se répétant de proche en proche autour du manoir, montaient jusqu'à elle par intervalle comme des gémissements.

Un quart d'heure environ s'écoula ; l'anxiété de la jeune fille devint poignante. Elle était à la même place, penchée sur le parapet, l'œil fixe, le cou tendu, osant à peine respirer. Cependant, aucun changement n'avait encore eu lieu sur le rempart : les sentinelles continuaient à se promener tranquillement leur pique ou leur arbalète sur l'épaule.

Tout à coup, au pied même de la tour, à l'ombre d'un contre-fort de la muraille, s'agita comme une forme humaine. Valérie devina plutôt qu'elle ne reconnut Gérald de Montagu. Elle fit de la main un geste rapide ; aussitôt le jeune homme, sortant de l'angle de la muraille, monta lestement sur les remparts.

La lune jetait en ce moment une vive clarté ; le troubadour avait quitté sa longue robe pour prendre un costume moins embarrassant. Il portait un chaperon, un pourpoint et des chausses noires ; un poignard brillait à sa ceinture. Sa marche était ferme, assurée ; sa contenance ne trahissait aucun sentiment de crainte.

Dès qu'il parut sur la muraille, un des archers s'avança en colère, et parut lui intimer l'ordre de descendre ; mais le jeune homme n'en tint compte, et s'élança d'un bond vers les créneaux. L'archer voulut le retenir par ses vêtements, il était trop tard. Gérald disparut, et le bruit sourd de sa chute dans l'eau retentit jusqu'à la damoiselle de Lastours.

L'archer tendit son arc, et visa dans le fossé en criant d'une voix forte :

— Alerte ! alerte ! gens de Montbrun ! un compagnon s'enfuit par les fossés... A vos

arcs! à vos arbalètes! tirez! c'est l'ordre de monseigneur.

Et pour donner l'exemple, il décocha une flèche. Avec une rapidité merveilleuse, les autres sentinelles se réunirent à la première; de toutes parts des soldats s'élançaient aux murailles. Les sagettes, les carreaux, les dards, pleuvaient autour du fugitif.

La damoiselle de Lastours, pendant cette terrible scène, était sans voix et sans mouvement. Elle écoutait si, au milieu de ces clameurs confuses, elle ne distinguerait pas un cri plaintif arraché par la souffrance. Elle n'entendit rien; l'eau claire du fossé, vivement agitée, scintillait en battant ses rives de pierre; sans doute Gérald n'était pas blessé, et nageait encore.

Tout à coup les cris redoublèrent.

— Il est mort!... il a disparu... C'est moi qui l'ai touché! disait un archer d'un ton de triomphe.—Non! non! c'est moi! c'est moi! disaient les autres.

Valérie n'eut pas le courage d'en entendre davantage; elle se redressa pâle et haletante. L'agitation de l'eau avait cessé; les soldats, continuant à se disputer l'honneur d'avoir frappé le fugitif, s'étaient éloignés de la muraille, comme s'ils n'avaient plus rien à faire de ce côté.

La jeune fille recula d'horreur jusqu'au milieu de la plate-forme. Dans ce mouvement, elle se heurta à la harpe laissée par le ménestrel sur la terrasse; la harpe tomba, et se brisa, en produisant un son prolongé, plaintif, semblable à la plainte d'un mourant. Cette circonstance rappela à Valérie les paroles du troubadour lorsqu'il s'était comparé lui-même à une harpe.

— Il est mort! murmura-t-elle.

Et elle s'évanouit.

L'air froid de la nuit glissant sur son visage, lui rendit bientôt l'usage de ses sens. Elle se souleva lentement; puis la mémoire lui revenant tout à coup, elle se jeta à genoux. Les yeux pleins de larmes, elle adressa à Dieu une fervente prière pour le malheureux jeune homme.

Ce devoir rempli, elle redescendit péniblement l'escalier de la tour, afin de regagner sa chambre; mais son énergie avait disparu. Elle se traînait avec peine à travers les longs corridors; il lui semblait voir apparaître dans la profondeur des ténèbres l'ombre mélancolique de celui qu'elle venait d'envoyer à la mort. Elle-même ressemblait à un de ces fantômes dont les légendes superstitieuses des vassaux peuplaient le château de Montbrun.

Telle fut sans doute la pensée d'une sentinelle qui se trouva sur le passage de Valérie. On cria : « Qui va là? » d'une voix basse et tremblante.

La jeune fille s'arrêta en tressaillant. Une lampe de fer suspendue à la voûte l'aida à s'orienter. Elle se trouvait dans la grande galerie, en face de la chambre de Duguesclin.

Valérie s'approcha du garde; celui-ci, frappé de terreur, tenait sa pique en arrêt, ne sachant quelle était cette forme vague qui surgissait près de lui.

—Eustache, dit-elle d'une voix pénétrante, rien n'a-t-il interrompu votre veille? Que fait monseigneur Bertrand? — Il dort paisiblement, noble damoiselle, répondit la sentinelle, qui venait enfin de reconnaître Valérie. — Il dort! répéta-t-elle, il dort... et l'on meurt pour lui!

Elle se dirigea lentement vers l'extrémité de la galerie.

XIII.

Tandis que ces événements se passaient à Montbrun, l'intérieur d'un bois situé au pied des montagnes, à une certaine distance du château, présentait une scène bruyante et animée.

Le lieu où nous transportons le lecteur était une vaste clairière fortifiée par des abatis d'arbres et des palissades grossières. La nuit était déjà avancée; cependant on voyait, à la lumière de deux ou trois feux qui jetaient leurs reflets jusqu'à la cime des vieux châtaigniers, une cinquantaine de tentes et de huttes en branchages disposées irrégulièrement autour de l'enceinte. Une tente, plus élégante que les autres et surmontée d'une banderole, s'élevait au centre; elle était destinée au chef du campement.

Dans l'espace laissé vide autour de ce pa-

villon, une foule d'hommes s'occupaient tumultueusement de divers travaux. Dans l'ombre, sous de simples abris de feuillages, plusieurs files de chevaux étaient attachées aux palis. Les nobles animaux poussaient par intervalles de sourds hennissements en dressant la tête, comme s'ils eussent voulu reprocher à leurs maîtres cette agitation et ce fracas à l'heure consacrée d'ordinaire au repos.

Les maîtres eux-mêmes, quoiqu'ils parussent agir dans un but commun, différaient entre eux de mœurs et d'origine comme ils différaient de costumes. Les uns avaient des *colobes* et des *tabards* (espèces de chemises sans manches et de manteaux courts,) les autres des jaquettes d'archer ou des cottes de mailles appelées *brigandines*, d'où est venu le nom de brigands; d'autres enfin des armures complètes de fer et d'acier. En revanche, les figures rébarbatives de ces gens présentaient presque toutes la même expression : celle du courage féroce, de l'insouciance brutale.

Ils étaient partagés en divers groupes, et chacun avait ses occupations particulières. On en voyait d'occupés à tailler à coups de hache de longues pièces de bois pour construire des échelles, ou des machines de guerre aujourd'hui inconnues. D'autres, retirant du brasier des masses de métal rougi, forgeaient sur une enclume portative des fers de lance et de flèche. Là un archer habile changeait la corde de son arc, l'ancienne n'ayant plus la rondeur nécessaire à la justesse du tir; plus loin, des hommes d'armes, assis devant leurs tentes, fourbissaient leurs casques, aiguisaient leurs bonnes épées. D'autres enfin, et c'étaient les plus nombreux, réunissaient, au moyen de rameaux flexibles, les branchages dont le sol était jonché, de manière à en former de légers fagots, ou fascines, alors employés dans les siéges pour combler les fossés.

Les marteaux retombant sur les enclumes et sur les armures, le retentissement des haches sur les solives, le grincement des limes, les cris des travailleurs, la crépitation des feux du bivouac, produisaient un vacarme assourdissant, répercuté et amplifié encore par l'écho de la forêt. Au milieu de ce tumulte, on s'appelait, on s'injuriait dans presque toutes les langues connues : le gascon, le provençal, l'anglais, le français, l'allemand, se faisaient entendre à la fois; chacun des pays auxquels appartenaient ces divers idiomes, avait son représentant dans cette troupe bizarre et terrible.

Un jeune homme de bonne mine semblait être le chef de l'association; il allait d'un groupe à l'autre, distribuant des ordres ou des encouragements aux travailleurs. Souvent il avait peine à se faire comprendre à cause de la différence de langage; mais alors un signe énergique ou même un coup de l'épieu qu'il tenait à la main par forme de contenance, aidait parfaitement l'intelligence de l'inférieur. Ce jeune homme était le capitaine Henry Bonne-Lance, que nous connaissons déjà. Ces gens affairés étaient ses soldats; ils faisaient leurs préparatifs pour assiéger Montbrun le lendemain.

Tandis que le centre du camp était le théâtre de cette scène animée, deux routiers portant le bassinet, la cotte de mailles et l'épée des hommes d'armes, s'étaient retirés à l'écart derrière un massif de feuillage. Là, assis sur une mousse épaisse en guise de tapis, ils jouissaient d'une sorte de solitude, et ils pouvaient causer sans être trop assourdis par les bruits discordants des travailleurs. De ces deux hommes, l'un parlait continuellement, tout en polissant sur ses genoux avec du sable fin, une cuirasse évidemment trop large pour lui. L'autre ne travaillait pas; le coude appuyé sur sa main, il semblait plongé dans de lugubres méditations.

Celui-ci était âgé de cinquante ans environ, mais ses membres, endurcis depuis longtemps aux fatigues d'une vie errante, n'avaient rien perdu encore de leur vigueur. Sa taille était haute, ses yeux bleus brillaient parfois d'un éclat sinistre; néanmoins ses mouvements avaient quelque chose de lourd et d'empesé, peut-être parce qu'il quittait rarement son armure. Sa parole était lente, grave, presque solennelle. Ce routier, Flamand d'origine, s'appelait Godefroy, mais il avait reçu de ses camarades le sobriquet

de *Sermonneur*, à cause de son emphase magistrale à dire les choses les plus simples. Du reste, il avait une grande expérience dans tout ce qui concernait la vie nomade de ses pareils. Il pouvait fournir les détails les plus précis sur les lieux que l'on devait traverser, sur la force des châteaux que l'on allait attaquer, sur le caractère et l'histoire des capitaines alors en renom. C'était le Nestor de la compagnie; on le respectait pour son expérience et ses bons conseils comme pour sa froide et terrible intrépidité dans le combat.

Son camarade, au contraire, était un jeune homme de vingt-cinq ans, vif, bavard, menteur, plus disposé à se servir de sa langue que de son épée. Né dans les provinces méridionales de la France, il en avait gardé l'accent fortement prononcé. Parmi les routiers, on le connaissait sous le nom de Petit-Basque. Petit-Basque donc, à cause de son caractère malin et querelleur, était assez sujet à exciter la colère de ses compagnons, en général peu endurants; mais, semblable au conscrit de nos jours qui paie à boire à un vétéran pour avoir un protecteur dans sa chambrée, il avait cherché à se concilier l'affection du Sermonneur, et il y était parvenu. En retour de l'appui qu'il recevait, il rendait à Godefroy une foule de petits services d'ami, comme de seller son cheval ou d'élever sa tente; c'était la cuirasse de Godefroy qu'il fourbissait en ce moment avec tant de soin. Mais son plus grand mérite aux yeux du Flamand était de l'écouter d'un air d'attention, ou de le questionner pour lui donner l'occasion de conter. Le méchant Gascon, il est vrai, se moquait parfois de son ami, et riait sous cape de ses histoires sempiternelles; mais le Sermonneur, dans sa simplicité d'esprit, ne s'en doutait pas, et prenait au sérieux des signes de déférence équivoque.

— Voyons, camarade, demandait Petit-Basque en continuant sa besogne, penses-tu que cette fois nous ayons Montbrun? Moi, je n'en doute pas... Cap de Diou! quand nous tiendrons le manoir, nous pourrons boire et manger tous les jours, dormir sous un toit, et coucher dans un lit comme des créatures humaines..... Nous mènerons là-bas une vie de chanoine! — Le château n'est pas pris encore, répondit le Flamand d'un ton sentencieux; avant que nous en soyons maîtres, plus d'un de nous sera tombé mort dans le fossé... D'ailleurs, souviens-toi bien de mes paroles, jeune homme, et fais-en ton profit: l'abri le plus sûr pour des routiers comme nous est le chaperon vert d'une forêt.... Les plafonds d'une salle de festins peuvent toujours crouler sur nos têtes; le feuillage de ces beaux chênes n'est pas dangereux pour nos fronts couverts d'acier... Une forteresse attire l'ennemi aussi sûrement que le blé mûr attire la faucille!

Ce paradoxe ne parut pas tout à fait du goût de Petit-Basque.

— Je jurerais, s'écria-t-il, que tu préfères aussi le fruit de ces chênes à un quartier de venaison, et une gorgée d'eau de fontaine à un flacon de vin de Jurançon..... tu prends les choses à rebours, camarade! Quant à moi, je ne suis pas si fou... j'aime bon gîte et bonne table; un morceau de lard sur mon pain, une goutte de vin ou d'hydromel pour l'arroser... Le bon ange qui m'enverrait en ce moment un pareil régal, continua-t-il en levant les yeux au ciel par plaisanterie, serait à tout jamais mon saint patron, et sois-je pendu sans corde si j'adressais mes prières à un autre, dût saint Gaspard, mon patron véritable, en crever de jalousie!

Godefroy, posant sa main sur le bras du jeune homme, lui dit avec un accent plus solennel encore que de coutume:

— Ne blasphème pas, ami, et n'allie point les pensées grossières de ce monde avec les pensées du ciel..... toi ou moi, tous deux peut-être, nous pouvons mourir à l'assaut de demain!...

Petit-Basque cessa de fourbir la cuirasse, et regarda son camarade en comprimant une envie de rire. Mais à la clarté douteuse des feux du bivouac, il remarqua sur les traits du Sermonneur une expression étrange qui lui imposa.

— Mourir! qui pense à cela? dit-il d'un air d'insouciance. Cap de Diou! ami, Sermonneur, je m'étonne qu'avec de pareilles

pensées tu sois devenu un si dur homme de guerre !

Le Flamand ne répondit pas d'abord.

— Je ne me reconnais plus, dit-il enfin d'une voix sombre ; je n'ai jamais éprouvé ce que j'éprouve ce soir... Depuis trente ans je fais la guerre : j'ai servi l'Anglais, le Français, le Breton, le Navarrois, l'Espagnol ; j'ai aidé à prendre une foule de châteaux, à forcer maintes villes..... je me suis trouvé à bien des batailles, où je n'épargnais pas ma vie ; je me suis vu entouré de chevaliers, d'écuyers, d'hommes d'armes égorgés et sanglants ; je me suis vu percé de blessures qui semblaient mortelles, et le sang coulait comme de l'eau sur mon armure, mais jamais l'idée de la mort ne m'est venue comme aujourd'hui..... Au camp du roi Édouard, quand des Anglais étaient, la veille d'une bataille, dans l'état où je suis ce soir, on disait qu'ils étaient *fays ;* ils mouraient toujours le lendemain !... voilà pourquoi, jeune homme, je te défends de blasphémer en ma présence.

Le Petit-Basque voulut essayer quelque plaisanterie pour distraire son compagnon, mais il ne l'osa pas ; il reprit sa besogne, et tous les deux gardèrent un instant de silence.

XIV.

— Camarade, reprit le Sermonneur d'une voix étouffée, quelle est cette tache qui ternit mon armure et que tu as tant de peine à effacer ? — Par saint Arnaut ! c'est une goutte de sang de ce gros bœuf d'Allemand occis par toi dans notre dernière escarmouche... Sur ma foi, la lime sera nécessaire pour l'enlever !

Godefroy branla la tête d'un air mystérieux.

— Il en est de même des taches de la conscience, dit-il lentement ; lorsque le moment est venu de montrer son beau poli au soleil, on aperçoit une rouille ineffaçable !

Petit-Basque était habitué à l'humeur sombre et aux longues méditations de Godefroy ; cependant il ne l'avait jamais vu si abattu :

—Voyons, maître Sermonneur, dit-il d'un ton d'intérêt en interrompant encore sa besogne, tu sembles avoir quelque chose sur le cœur... Il ne faut jamais garder longtemps un secret, car un beau jour il remonte et vous étouffe... S'il y avait un moine dans le voisinage, j'irais le chercher ; il te confesserait, et tu serais soulagé, j'en suis sûr ; mais puisqu'il n'y en a pas, ne pourrais-tu te confesser à moi ? Je ne serais pas le premier confesseur en morion et en haubert qui aurait écouté les péchés d'un brave ; moi-même, un jour étant grièvement blessé, je voulais obliger le capitaine Bonne-Lance à entendre mes peccadilles ; il n'avait pas l'air de s'en soucier, car il continuait à frapper dru sur les Gascons sans me répondre, et il en fit grand carnage...

Le Flamand parut réfléchir profondément.

— A la bonne fin ! dit-il avec plus de résolution que ne le comportait d'ordinaire son esprit lent et flegmatique. Je te conterai l'histoire, Petit-Basque, non pas comme à un confesseur, car, dans notre Flandre, un prêtre seul peut remplir cet office, mais comme à un ami... d'ailleurs, tu peux m'aider à réparer le mal dont je suis cause. Je te crois meilleur que moi et que la plupart de nos camarades, car tu es plus jeune..... Mais, avant tout, tu vas me jurer Dieu, la Vierge et le saint que tu vénères le plus, d'exécuter mes volontés ! — Par Dieu, madame la Vierge et monseigneur saint Gaspard ! s'écria son compagnon, je le jure.... Mais parle, ami Sermonneur, tu as donc commis un bien grand péché ?—J'en ai commis de plus grands, peut-être, répondit Godefroy d'un air pensif, et cependant aucun ne m'a laissé d'aussi pénibles souvenirs.... Dans le cours de ma vie, j'ai faussé mes serments, j'ai volé des vases sacrés, j'ai égorgé des ennemis par traîtrise ; mais ces fautes énormes me laisseront moins de remords à mon dernier moment que mes torts envers un pauvre petit enfant innocent ! — Un enfant ! s'écria le Basque en ricanant ; cap de Diou ! camarade, tu veux te gausser de moi !

Le Sermonneur lui imposa silence par un geste impérieux.

— Il y a quinze ou vingt ans, reprit-il d'une voix grave, je ne me souviens pas au

juste de la date..... j'étais dans une compagnie de lances au service d'Édouard d'Angleterre..... nous ravagions sans pitié les campagnes de Gascogne... A Angoulême, un espion vint dire à messire Jean Chandos, notre commandant, que la plupart des couvents du Limousin et du Périgord avaient caché leurs reliques et leurs trésors dans



Il écouta la suite du récit dans une vive agitation. (Page 71)

l'abbaye du Châlard ; c'est un monastère important, situé à quelques lieues de l'endroit où nous sommes. En envoyant seulement deux cents lances pour enlever l'abbaye, on devait faire beaucoup de butin en or et en argent. En outre, plusieurs personnages du haut rang avaient, disait-on, cherché asile au Châlard, et si on pouvait les prendre, on obtiendrait d'eux de grosses rançons. Messire Jean Chandos ordonna aussitôt une chevauchée. Nous arrivâmes au couvent; les vassaux et les moines résistèrent; il nous

fallut former un siége en règle; nous perdîmes beaucoup d'hommes et beaucoup de temps. Cela nous exaspéra, et après avoir emporté la place d'assaut, nous ne voulûmes accorder merci à personne; tout fut mis à feu et à sang.

« Quant à moi, échauffé par la bataille, exaspéré de la mort de mon *coustiller*, qui venait d'être renversé en montant à l'assaut, j'avais presque perdu la raison... Aussi plus d'un pauvre moine tomba-t-il sanglant sous mon épée... Que Dieu me pardonne ces sacriléges! J'allais, égaré, furieux, renversant ce qui se trouvait sur mon passage.

« Nous avions envahi les cloîtres, et déjà on oubliait le massacre pour le pillage. Les Anglais s'étaient répandus de tous côtés, faisant main basse sur les trésors renfermés dans le monastère. Désirant avoir part, comme les autres, à une si belle proie, je montai l'escalier d'une tourelle isolée; j'arrivai dans une petite chambre fort richement meublée, d'où partaient des cris perçants. Un enfant de deux ou trois ans environ, somptueusement vêtu, pleurait à côté d'une femme morte et étendue sur le parquet. Sans doute la malheureuse avait voulu voir le combat d'une fenêtre de la tourelle; une flèche lancée du dehors l'avait traversée de part en part. L'enfant avait une gentille figure; il était vêtu d'un beau *gippon* de brocart; il devait appartenir à une illustre famille. En me voyant, il cessa de pleurer; il s'avança vers moi, et me montra du doigt le corps de sa pauvre nourrice... Il me dit quelques mots d'une voix douce, dans une langue inconnue. Je ne sais ce qui se passa en moi, mais je sentis comme une honte secrète d'avoir travaillé au malheur de ce pauvre innocent!... Je levai ma visière; l'enfant me regarda avec de grands yeux étonnés; je m'avançai pour l'embrasser, il me sourit... Quel sourire d'ange! je crois le voir encore! »

Le farouche routier mit la main sur ses yeux comme pour évoquer l'image gracieuse de cet enfant qui lui souriait. Il reprit après un moment de silence :

« Tu ne me croiras pas, Petit-Basque, mais encore animé par la bataille et le carnage, encore couvert de sang et de poussière, je me mis à caresser ce bel enfant; je ne pensais plus au pillage... Il me rendait mes caresses en parlant toujours, et je cherchais vainement à comprendre ce qu'il me disait. Ma vie errante ne me permettait pas de l'emmener avec moi; cependant, je sentais qu'il serait bon d'être aimé de cette charmante petite créature.

« Je la regardai avec attendrissement (et je crois, le diable m'étouffe! que je pleurais), quand j'entendis derrière moi un bruit de pas; un capitaine anglais, attiré comme moi, sans doute, par le désir de piller, entra dans la tour.

« Ce capitaine était justement redouté dans la chevauchée de messire Chandos pour sa sévérité envers les soudoyers et hommes d'armes; moi-même j'avais eu plus d'une fois à me plaindre de ses mauvaises paroles; à cause de sa vivacité, on l'appelait le capitaine Tempête. D'aucuns soutenaient qu'il était bon homme au fond, et que cette irascibilité tenait seulement à la chaleur de son sang. Néanmoins, en l'apercevant, je prévis quelque querelle; je ne me trompais pas. Je pris le garçonnet dans mes bras, et je me disposai à sortir avec lui.

« Tempête (il avait un autre nom noble parmi les Anglais) regarda l'enfant, et me dit :

— Vrai Dieu! le joli petit gars! et comme il est bien vêtu! C'est au moins le fils d'un comte... Voudrais-tu, soudoyer, me le donner? — Je ne sais ce que j'en ferai, Messire; mais il est mon prisonnier, et je le garde. — Ton prisonnier? dit le capitaine avec arrogance; où donc as-tu vu qu'on regardait comme prisonniers de guerre les enfants presque à la mamelle? Mort de ma vie! je ne souffrirai pas cette injustice, et tu vas me livrer ce pauvre petit pour en disposer à ma volonté... Ce n'est pas là butin de soudard! »

« Je répliquai qu'ayant découvert l'enfant le premier, j'avais seul le droit de disposer de son sort. Le violent capitaine me répéta que les enfants n'avaient jamais été considérés comme prisonniers de guerre; que celui-là étant, selon toute apparence, un orphelin,

il comptait lui servir de père et en faire un vaillant guerrier lorsqu'il serait grand; que, quant à moi, si je prétendais le lui disputer, il saurait bien m'en punir.

« En même temps il m'arracha des bras le joli enfant, et il l'emporta malgré ses pleurs.

« Tu me connais, ami Basque; lorsqu'on me prend à l'improviste, on obtient raison de moi facilement, car il me faut toujours un peu de temps pour ruminer et réfléchir avant d'agir... Le capitaine partit avec sa prise, la pensée me vint que j'aurais dû la lui disputer; c'était une lâcheté de m'être ainsi laissé dépouiller d'un bien m'appartenant par le droit de la guerre. Sans doute Tempête ayant reconnu à divers signes que l'enfant était de haut lignage, comptait tirer une grosse somme de ses parents; ainsi j'étais frustré du fruit de ma conquête. Je me décidai donc à courir après le capitaine anglais, pour l'obliger à une restitution.

« Au moment où j'allais sortir, un vieux moine portant un haubert et un morion par-dessus son froc, entra dans la tour : c'était l'abbé du Châlard; je le reconnus à sa croix d'or. Il avait vaillamment combattu pour défendre le monastère; le sang coulait sur sa robe; il était gravement blessé.

« Du seuil de la porte, il regarda avec inquiétude dans la chambre. M'apercevant, il poussa un cri de terreur, et il s'avança vers moi d'un pas chancelant.

« — Malheureux! s'écria-t-il, où est l'enfant qu'on avait enfermé ici? Si tu l'as tué, anathème sur toi et sur ta race!... Hérode abominable! tu as massacré l'innocent. »

« Dans un autre moment il eût été imprudent de me parler de la sorte, mais ce pauvre moine m'inspirait de la pitié avec sa barbe blanche et sa robe ensanglantée. Je lui appris en peu de mots que l'enfant existait, et qu'il était entre les mains d'un capitaine anglais. »

« — Dieu soit béni! s'écria l'abbé en levant les yeux au ciel; assez d'autres crimes se sont commis aujourd'hui dans ce saint monastère!... Mais écoute, continua-t-il en se tournant vers moi, tu connais ce capitaine, et tu pourras le retrouver?

« Je répondis affirmativement. »

« — En ce cas, reprit le malheureux moine, dont les forces commençaient à s'épuiser, va le trouver de ma part, et dis-lui que l'enfant dont il s'est emparé est le seul héritier direct d'une illustre famille de ce pays; ses ancêtres étaient les bienfaiteurs de notre abbaye; son père, avant de mourir, nous l'a confié en garde... Aujourd'hui il est orphelin; et des parents éloignés voudront sans doute profiter de sa faiblesse pour le dépouiller de son héritage. Que ce capitaine anglais lui serve de protecteur, s'il le peut; quand l'enfant aura atteint l'âge de raison, il sera assez riche et assez puissant pour le récompenser... Mais, continua-t-il avec effort en tirant de dessous sa robe une liasse de parchemins, afin de ne laisser aucun doute sur l'identité de ce noble enfant lorsqu'il voudra réclamer son héritage, remets ces parchemins au capitaine; ils serviront à faire reconnaître plus tard son protégé... »

« Je pris machinalement le paquet, et je le cachai dans ma ceinture. L'abbé s'affaiblissait de plus en plus; il avait peine à se tenir debout. »

« — Soudoyer, me dit-il d'une voix entrecoupée, s'il te reste encore quelques sentiments chrétiens, prie cet officier de traiter avec douceur l'illustre orphelin qui lui est confié. Il devra surtout prendre garde aux nombreux ennemis que lui suscitera... »

« Il n'eut pas le temps d'achever : il devint très-pâle, prononça quelques mots latins, et tomba mort à mes pieds.

« Je restai d'abord étourdi de ce qui venait d'arriver; mais bientôt je repris toute ma présence d'esprit. Je couvris le visage de l'abbé avec un pan de sa robe par respect pour sa dignité ecclésiastique; puis je me mis à piller les coffres et les bahuts, remplis d'objets précieux. »

Le Sermonneur s'arrêta comme s'il eût terminé son récit.

— Ah çà, mais, demanda Petit-Basque, de quoi diable t'accuses-tu dans cette affaire? Cap de Diou! A la manière dont tu parlais tout à l'heure, je croyais que tu avais au moins coupé l'enfant en morceaux pour en faire un sortilége, et tu as été sage comme

un saint de cathédrale...... Où donc est le méfait qui trouble ta conscience? — J'ai gardé les parchemins de l'abbé, reprit Godefroy d'un ton sombre, et je n'ai pas cherché à rejoindre le capitaine Tempête..... Peu de temps après la prise du Châlard, il quitta l'armée de Chandos, et il se retira dans un pays éloigné. — Eh! que diable voulais-tu faire de ces paperasses? tu n'es ni clerc ni savant..... — Tu ne m'as pas compris, compagnon; cet insolent capitaine Tempête m'avait frustré de ma prise pour gagner une forte rançon. Or, si je lui avais remis les parchemins contatant la haute origine et les droits de l'enfant à un riche héritage, la capitaine en eût tiré sans doute grand profit, ce que je ne voulais pas. Ma haine pour Tempête est retombée sur le pauvre innocent.... s'il existe encore, il a sans doute, par ma faute, mené une existence misérable. Bien souvent, dans mes nuits de veille au camp et dans les forteresses, j'ai pensé au tort que j'avais eu de punir l'orphelin du Châlard de la brutalité de l'officier!... Si je vis, je ferai certainement un pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle, pour demander pardon à Dieu de ce péché !...

Petit-Basque ne semblait pas prendre cette révélation au tragique comme son lugubre compagnon.

— Par Saint Gaspard! reprit-il d'un ton léger, je ne vois pas de quoi tant se lamenter! Quel grand mal quand il y aurait un seigneur de moins pour vexer de pauvres vassaux!... Merci cependant de ta confession, camarade, et si tu as besoin de mon absolution, je te la donne de bon cœur; mais en quoi puis-je te servir autrement?

Le routier regarda autour de lui avec défiance avant de répondre.

— Quand demain tu me verras renversé par terre, reprit-il à voix basse, et quand j'aurai reçu ma dernière blessure, tu chercheras là, dans mon justaucorps de chamois, sous mon armure; tu y trouveras une bourse pleine d'or et le paquet de parchemins... — Quant à l'or, je ne serai pas embarrassé d'en trouver l'emploi, dit Petit-Basque avec vivacité : mais, saint Denis! que ferais-je de ces parchemins? je ne sais pas lire. — Ni moi, camarade; aussi j'ignore absolument ce qu'ils contiennent..... je n'ai voulu les confier à personne, de peur d'indiscrétion... Si le capitaine Bonne-Lance avait éte plus affable et moins mystérieux avec nous autres, je me fusse peut-être adressé à lui... mais, seul au monde, tu connais ce secret; et si je n'avais la certitude de ma fin prochaine, je l'eusse peut-être gardé toujours. Laisse-moi donc achever... Après ma mort, tu t'empareras des parchemins, et tu t'en iras au Châlard, non loin d'ici; tu prendras toutes les informations nécessaires pour savoir qui était cet enfant disparu. Si tu le découvres, tu lui rendras ledit paquet, et probablement tu recevras une bonne récompense. Si tu n'as de lui aucune nouvelle, après une année de recherches, tu jetteras les titres au feu, et tu prieras Dieu pour mon âme.

Un profond soupir sortit de la poitrine du Sermonneur.

— Sois tranquille, camarade, reprit le Petit-Basque, je tiendrai mon serment, de par Saint Gaspard! Et, dis-moi, la bourse... cette bourse dont tu parlais..... est sans doute bien garnie?... la mienne est vide, vois-tu; et si je dois courir le pays en quête de cet inconnu... — Elle est bien garnie, et tu ne l'attendras pas longtemps! — Ne dis pas cela, ami Sermonneur, répliqua le Basque avec une tristesse hypocrite; il ne faut pas écouter ces folles idées. Avant de rendre ton âme à Dieu, tu auras encore le temps de vider plus d'un flacon et de faire mordre la poussière à plus d'un brave ennemi!...

Le Flamand le regarda avec étonnement.

— Ne t'ai-je pas dit que j'étais *fay*? reprit-il d'une voix grave; le présage ne ment pas... Je mourrai demain.

Petit-Basque n'était peut-être pas à bout de ses consolations, lorsqu'une rumeur s'éleva tout à coup dans le camp. Les routiers, en sentinelle autour des palissades, venaient de donner l'alarme; la voix sonore du capitaine Bonne-Lance appelait les travailleurs. Le Sermonneur parut oublier aussitôt les pressentiments sinistres dont il était accablé : il se leva brusquement, et ordonna d'une voix brève à son compagnon de le suivre. Petit-Basque, surpris de ce changement su-

bit, se hâta pourtant d'obéir; ils accoururent vers un endroit du camp, où régnait la plus vive agitation.

XV.

Au moment où Petit-Basque et Godefroy arrivèrent au centre du camp, la barrière venait de s'ouvrir; le capitaine Bonne-Lance s'avança avec quelques routiers pour connaître la cause de cette alerte. A la clarté des feux du bivouac, on vit paraître deux archers : ils conduisaient un étranger qu'ils avaient trouvé rôdant dans le voisinage de l'enceinte.

—Ventre Dieu! qu'y a-t-il donc? demanda le capitaine avec impatience; on croirait qu'une compagnie entière de gens d'armes vient nous attaquer? — Capitaine Bonne-Lance, répondit un des archers, peut-être, en effet, cet homme a-t-il des compagnons cachés dans le bois... Comme il se glissait en tapinois vers nos lignes, j'ai appelé la sentinelle la plus proche pour m'aider à l'arrêter; mes cris ont donné l'alarme. Mais interrogez ce rôdeur : c'est sans doute un espion du sire de Montbrun! — Un espion! répéta Bonne-Lance avec mépris; de par saint Georges! s'il en est ainsi, son affaire ne sera pas longue... Nous allons le *brancher* à l'un de ces châtaigniers..... Mais approche, sire batteur d'estrade; qui es-tu? d'où viens-tu? que veux-tu?... Parle vite; es-tu muet? — Sire capitaine, répondit à demi-voix le prisonnier, je viens de Montbrun; j'ai des choses importantes à vous dire de la part... — Tu viens de Montbrun? interrompit impétueusement l'aventurier; tu m'apportes sans doute des paroles de paix de cet insolent baron? Je ne veux rien entendre, s'il ne rend d'abord à la demoiselle de Lastours... Mais, tête et sang! continua-t-il avec colère en reculant d'un pas, n'est-ce point là ce ménestrel qui devait faire des sonnets sur les prouesses de son hôte pillard, et qui a osé, dit-on, adresser son amour langoureux à la noble Valérie?... Oui, sur ma parole!... les gens de Montbrun n'ont pas d'ordinaire cette face efféminée... Eh bien, sire chanteur, depuis longtemps je voulais te voir et te dire que je te défends de soupirer pour cette damoiselle, car je lui ai fait agréer mon doux tourment d'amour... En vérité, le coquin ose se présenter devant moi avec un ruban aux couleurs de ma dame!

Il essaya d'arracher avec violence un ruban vert que le prisonnier portait au bras. Gérald, car c'était lui, recula vivement, et dit au capitaine d'un ton mélancolique :

— Ne m'enviez pas cet ornement, Messire; la damoiselle de Lastours me l'a donné pour prix de ma vie... Et elle vous a donné son cœur sans vous demander autre chose en retour que de l'aimer!...

Ces paroles touchantes firent impression sur le capitaine; il se calma aussitôt.

— Au fait, reprit-il d'un ton un peu méprisant, de pareilles faveurs, accordées à un ménestrel par une dame, ne signifient rien sinon qu'elle est fière d'être chantée en vers et en musique... Néanmoins, mon petit troubadour, le sire de Montbrun n'aura pas à se féliciter de vous avoir choisi pour messager!

—Êtes-vous bien sûr, capitaine Bonne-Lance, demanda Gérald avec effort, que je vienne de la part du châtelain?... Regardez, continua-t-il en montrant ses vêtements mouillés, son pourpoint déchiré à l'épaule par le fer d'une flèche; si j'étais envoyé par le sire de Montbrun, aurais-je dû traverser les fossés à la nage et affronter les traits des archers? — Mais de qui donc, alors, m'apportez-vous un message? — De la damoiselle Valérie de Lastours elle-même, répondit Gérald d'une voix si faible, qu'on put à peine l'entendre.

Un changement merveilleux s'opéra tout à coup dans les manières du capitaine.

—Éloignez-vous, s'écria-t-il en s'adressant à ses hommes, qui formaient cercle autour de lui, des épées ou des torches à la main; laissez-moi m'entretenir seul à seul avec ce seigneur... que chacun retourne au travail, et qu'on m'avertisse au moindre événement... Ecuyer, vois si l'on ne pourrait trouver un flacon de vin pour régaler ce bon messager... Et vous, Messire, ajouta-t-il en regardant Gérald gracieusement, suivez-moi à ma tente; je veux recevoir de mon mieux l'envoyé de Valérie de Lastours.

Prenant Gérald par le bras, il l'entraîna vers le pavillon qui s'élevait au centre de la clairière. Les routiers se dispersèrent pour continuer leurs travaux; le Sermonneur resta seul avec Petit-Basque à l'endroit où avait eu lieu cette conversation. Godefroy, l'œil fixe, semblait plus enfoncé que jamais dans ses sombres méditations.

— Allons, camarade, disait Petit-Basque, la journée de demain sera rude, sans doute; il serait prudent d'aller nous reposer.... Mais à quoi penses-tu encore? — Vraiment, murmura le Flamand d'un air rêveur, je croyais tout à l'heure, en regardant ces deux jeunes gens.... — Que croyais-tu donc? — Rien, rien, répliqua Godefroy brusquement; plains-moi, Petit-Basque... je suis fou!

Et il alla se cacher dans sa hutte de feuillage.

Quelques instants après, Gérald et Bonne-Lance étaient assis dans la tente; une entière franchise régnait déjà dans leurs rapports. L'ameublement de cette tente était de la plus grande simplicité, pour ne pas dire d'une véritable rusticité. Des planches raboteuses, soutenues par des pieux, servaient de table; deux escabelles, faites à la hâte par quelque charpentier inexpérimenté, servaient de siéges. Dans un coin, sur un amas de feuilles sèches, étaient étendues deux ou trois peaux de loups: c'était le lit du capitaine. L'habitant de ce réduit, insouciant du bien-être, semblait façonné depuis longtemps à toutes sortes de privations.

L'écuyer déposa sur ce qu'on appelait la table un flacon de vin, deux coupes de corne, et un gâteau de maïs; le garde-manger du frugal Bonne-Lance ne contenait rien de plus. Après avoir rempli cet office, il alluma une bougie de résine, la planta en terre, et se retira en ramenant derrière lui la toile qui servait de porte au pavillon.

Le premier sentiment qu'éprouvèrent les jeunes gens en se trouvant seuls, fut la curiosité. La lueur vague des torches ne leur avait pas permis de s'examiner jusqu'à ce moment; ils se regardèrent l'un l'autre en silence. Ils étaient jeunes et beaux tous les deux, mais leur beauté avait un caractère bien différent. Les traits délicats du troubadour, sa taille svelte, ses longs cheveux blonds, formaient le type de la grâce, de la douceur, de la poésie. Le capitaine, au contraire, avec son visage mâle et régulier, son œil vif et noir, ses gestes brusques et fiers, présentait l'image de la force, de la résolution et de l'intrépidité.

— Sire ménestrel, dit Bonne-Lance après un moment de silence, notre rivalité d'amour ne doit pas nous rendre ennemis... La noble damoiselle de Lastours, en raison d'un service que j'ai été assez heureux pour lui rendre et dont elle s'est exagéré l'importance, a daigné arrêter les yeux sur moi de préférence à vous; mais je suis trop petit écuyer pour avoir mérité tant d'honneur, et je n'étais pas digne de l'emporter sur vous. — Merci de votre courtoisie, sire capitaine, répondit Gérald en secouant tristement la tête; je sais trop quelles qualités souhaite la noble Valérie dans un poursuivant d'amour, pour ne pas reconnaître votre avantage sur moi... Mais, continua-t-il d'un ton différent, ne voulez-vous pas entendre les nouvelles que je vous apporte de la part de votre dame? — Il nous faut d'abord boire ensemble à votre bienvenue, s'écria Bonne-Lance en remplissant les coupes; je vous prie de me faire raison au nom de celle que nous aimons et honorons tous les deux.

Gérald accepta cette invitation, conforme aux usages et au cérémonial d'alors; il avala quelques gouttes de vin; le capitaine vida sa coupe d'un trait, et la posa sur la table.

En ce moment une réflexion secrète vint troubler son esprit. Regardant fixement le jeune Montagu, il lui dit avec un sourire amer:

— Vous aurez sans doute une pauvre idée de mon hospitalité. Un pain de maïs, des coupes de corne..... pour siéges des escabelles!... Ce n'est pas ainsi qu'autrefois j'aurais accueilli le messager de ma douce amie! J'aurais pu le recevoir dans un palais de marbre et lui offrir le vin d'honneur dans une coupe d'or... je ne l'ai pas voulu!

Il se tut, et poussa un profond soupir.

— Vous avez des chagrins, Messire? reprit le troubadour avec intérêt; vous n'étiez pas né, j'en suis sûr, pour l'état obscur où je

vous vois! Je me demande comment, dans une si grande jeunesse, vous avez pu... — Laissons ce sujet, sire troubadour, interrompit Bonne-Lance; il n'y a dans mon histoire aucun sujet de ballade et de virelai pour divertir les oisifs de nos manoirs..... Laissons ce sujet, vous dis-je, et venons au message de la gente damoiselle Valérie. — Volontiers, Messire..... Aussi bien ces nouvelles sont de la plus haute importance, et j'ai peut-être déjà trop tardé à vous les confier.

Il raconta l'arrivée de Duguesclin à Montbrun, sa querelle avec le baron au sujet de Valérie, et enfin le projet déloyal du châtelain de faire prisonnier son hôte illustre pour le vendre au roi d'Angleterre, ou pour forcer le roi de France à le racheter.

Au seul nom de Duguesclin, le capitaine bondit sur son siége.

— Duguesclin est ici! s'écria-t-il; le valeureux chevalier, le grand capitaine Bertrand est si près de moi, et je l'ignorais!.... Mais continuez, Messire, continuez... Si j'étais roi, je vous donnerais un duché pour vous récompenser de cette bonne nouvelle.

Il écouta la suite du récit dans une vive agitation; mais en apprenant que Valérie le priait instamment de faire ses efforts pour délivrer Duguesclin, il ne put se contenir, et il se leva précipitamment :

— Oui, je le délivrerai! s'écria-t-il avec chaleur; que tous les anges et tous les saints du paradis soient loués! Voilà donc cette occasion si longtemps attendue!..... Moi, rendre un grand service au plus fameux capitaine de la chrétienté!... Mon nom va être célèbre dans le monde entier..... Mon vœu sera bientôt accompli... Oui, je le délivrerai, ou je mourrai à la peine, et je laisserai périr jusqu'au dernier de mes hommes d'armes.

Gérald ne pouvait comprendre la cause de cette exaltation.

— Je vous étonne, reprit Bonne-Lance avec énergie, et vous pensez sans doute que j'ai perdu la raison... mais la joie, la joie seule me fait délirer... Cette action d'éclat ou cette mort honorable que j'ai tant cherchée, je vais donc la trouver... je sortirai enfin de cette obscurité honteuse, et je ferai mentir ceux qui autrefois m'ont appelé lâche!... Je serai digne de Valérie... Mais excusez-moi, compagnon ; par Dieu et monseigneur saint Henry, ma tête se trouble... je chancelle comme si j'étais ivre!

Il se jeta sur un siége, posa la main sur son front, et s'efforça d'apaiser l'effervescence de ses pensées.

— Messire troubadour, reprit-il d'un air plus calme après un moment de silence, ne m'avez-vous pas dit que la damoiselle de Lastours me défendait d'assaillir le manoir, comme je l'avais résolu, pour forcer Montbrun à lui rendre son héritage? — Je vous l'ai dit, et c'est la vérité, sire capitaine. — Voilà ce que je craignais! murmura Henry d'un ton pensif; une femme est toujours timide... mais il n'importe, je dois obéir, quoique ma volonté doive sans doute être impuissante à diriger les événements!

Il fit une nouvelle pause.

— Sire troubadour, reprit-il enfin, il est un point sur lequel vous ne m'avez donné aucun éclaircissement : sait-on précisément en quel endroit les gens du baron doivent se mettre en embuscade pour surprendre monseigneur Bertrand? — Je l'ignore, sire Bonne-Lance; mais vous connaissez le pays... Cherchez quel est le lieu le plus propice à un semblable piége. — Deux endroits me sembleraient bien choisis pour cette entreprise : la Gorge du Loup, ce défilé qui est là derrière cette haute montagne... Ou bien le Val du Faucon, un vallon couvert de châtaigniers de l'autre côté de la route. Je ferai surveiller l'un et l'autre; je vais envoyer de tous côtés des éclaireurs... Nul n'entrera à Montbrun ou n'en sortira sans que nous le sachions sur-le-champ.

Puis, oubliant un moment ses préoccupations, il dit à Gérald d'un air cordial :

— Ami ménestrel, à la manière dont vous êtes sorti du château de Montbrun, je suppose que vous n'êtes pas disposé à y rentrer... surtout cette nuit. Acceptez donc l'hospitalité sous ma tente. Votre corps délicat n'est pas habitué aux fatigues et aux insomnies comme les nôtres; d'ailleurs ce bain forcé, ces courses, ces émotions, vous ont épuisé... Reposez-vous sur ce lit, et disposez de tout ce qui m'appartient.

Cette proposition n'était pas hors de saison, car, en effet, les fatigues que Gérald avait eu à supporter depuis quelques heures avaient excédé ses forces. Il pouvait à peine se soutenir.

— Merci de cette amicale pensée, sire Henri, répondit-il, mais j'aurais scrupule de priver de sa couche un brave soldat qui bientôt aura besoin de toute sa vigueur... — Certes, je ne dormirai pas après avoir reçu de semblables nouvelles, ami ménestrel. Si vous saviez l'état de mon âme! Si vous saviez combien j'ai attendu impatiemment l'heure qui approche!... Ne craignez pas de vous étendre sur le lit du soldat; au besoin je dormirais sur l'herbe, enveloppé dans mon manteau. D'ailleurs, je dois hâter mes préparatifs pour la journée de demain, donner des ordres, voir tout par moi-même... — J'accepterai donc votre offre généreuse, dit le troubadour vaincu par la fatigue; mais ne comptez-vous pas m'employer aussi dans cette grande entreprise? — Je viendrai vous prendre au moment d'agir; j'aurai besoin sans doute de vos conseils... Mais dans peu d'heures le jour va paraître, chaque minute est précieuse... Adieu, gentil sire, et bon sommeil.

Le capitaine souleva la porte de la tente, et ordonna à l'écuyer qui la gardait de veiller à ce que rien ne vînt interrompre le repos de Gérald.

— Il est aussi noble, aussi généreux que brave, pensait le troubadour en soupirant; il est digne d'être aimé de Valérie de Lastours!

XVI.

Aux premiers rayons du jour, une troupe de gens de guerre était cachée dans un bois, dominant l'avenue de Montbrun et situé à quatre ou cinq cents pas seulement de la porte du manoir. La troupe observait un profond silence; quoique nombreuse, rien ne révélait sa présence dans ce lieu si rapproché de la forteresse. Les cavaliers, revêtus de leurs armures de combat, avaient mis pied à terre dans l'intérieur du fourré; mais ils tenaient la bride de leurs chevaux, afin de pouvoir sauter en selle au premier appel. Les archers et les arbalétriers avaient été disséminés sur la lisière du bois; couchés à plat ventre derrière les halliers, ils restaient dans une immobilité complète.

En avant de la troupe, derrière un bouquet de houx et de sureaux formant la pointe du bois du côté de Montbrun, se tenaient deux personnages particulièrement occupés du château et de ses habitants : c'étaient Gérald et Bonne-Lance. Le capitaine était armé de pied en cap, c'est-à-dire entièrement vêtu d'acier. Cependant, pour être plus alerte en ce moment, il avait laissé son casque à visière, sa lance et son écu entre les mains de ses écuyers, et il restait exposé tête nue au vent frais du matin. Son manteau court ou surtout, ne présentait ni blason ni devise; quand il s'entr'ouvrait, on apercevait un petit cor d'ivoire suspendu à un baudrier. Dans cet équipage, le chef des routiers avait la contenance fière de l'homme sûr de sa force et de son courage. Quant au troubadour, il portait le même costume noir qu'il avait la veille en quittant Montbrun; seulement, en raison des périls auxquels il pouvait être exposé dans la journée qui commençait, il avait consenti, sur l'invitation de Bonne-Lance, à ramener ses longs cheveux blonds sous un bonnet d'acier. De plus, un haubert léger couvrait ses épaules, et sa main était armée d'un épieu de chasseur. Malgré cet attirail de guerre, il avait conservé cet air de douceur et de mélancolie, expression si vraie de son caractère.

Tous les deux attendaient, les yeux tournés vers le manoir. Gérald laissa enfin échapper un geste d'impatience que son compagnon prit pour de l'inquiétude.

— Sire ménestrel, lui dit-il à demi-voix, vous n'êtes pas habitué, je le sais, à supporter les fatigues et les dangers de la guerre... J'eusse voulu vous les épargner; mais vous connaissez parfaitement tous les habitants du château, vous pourrez me donner des renseignements utiles sur eux et sur leurs projets; j'ai donc désiré vous faire partager un instant les hasards de cette entreprise..... Mais bientôt vos conseils ne me seront plus nécessaires, et vous pourrez vous retirer dans le camp en sûreté.

Le troubadour sourit tristement.

— Sire capitaine, répondit-il, comme la noble Valérie, vous avez assez mauvaise opinion de notre courage, à nous autres maîtres en la gaie science, et vraiment je sais mieux manier mon *wrest*[1] que cette pique incommode... Mais, quoique troubadour, je suis de sang noble, et je n'ai jamais pâli devant le danger... Mon père était jadis un vaillant homme de guerre; et, bien que devenu vieux, pauvre et infirme, il ait cherché à m'inculquer des idées pacifiques, il m'a appris de bonne heure à détester les lâches et la lâcheté... — Quoi donc, Messire, demanda Bonne-Lance avec distraction, avez-vous encore votre père? — Je ne l'ai plus, répondit Gérald en soupirant, je suis resté seul au monde... Un pèlerin, que je rencontrai il y a quelques mois chez le sire de Pierre-Buffière m'annonça la fatale nouvelle; le bon vieillard était mort pieusement en appelant son fils, qui ne pouvait plus l'entendre... Je l'ai pleuré amèrement, je le pleure encore!... — Mais pourquoi l'avoir quitté, sire ménestrel, s'il n'avait que vous à aimer sur la terre? — Il était pauvre, Messire. Quand il quitta le service de l'Angleterre, il était ruiné. Son petit manoir, situé en Saintonge, fut vendu pour payer ses dettes; ce fut avec peine qu'il conserva une modeste chaumière sur le fief dont il avait été le maître, et une rente, pour ne pas mourir de faim... Les malheurs rendirent son humeur sombre, chagrine. J'étais son seul enfant; il m'éleva dans la solitude en m'apprenant à haïr la guerre et les maux qu'elle cause. J'avais concentré sur lui toutes mes affections, et il m'aimait de la plus tendre amitié; mais un jour je m'aperçus que j'étais à charge au pauvre vieillard : je parlai de m'éloigner; il s'emporta, il m'accusa d'ingratitude; je me tus. Cependant la nécessité augmentait : chaque jour les privations devenaient plus dures pour le sire Montagu; je me décidai... Une nuit je déposai le baiser d'adieu sur la main de mon père endormi, je pris ma harpe, et je quittai le modeste asile où s'était passée mon enfance.... Depuis, je n'ai pas revu mon père... puisse le chagrin de mon absence n'avoir pas abrégé ses jours!

Le troubadour baissa la tête pour cacher ses larmes. Henry Bonne-Lance semblait lui-même profondément ému, comme si les paroles de Gérald avaient éveillé dans son cœur un souvenir douloureux.

— Vous, du moins, reprit-il, votre père ne vous a pas jeté d'insulte au visage... Il ne vous a pas outragé en présence de tous ses serviteurs; au lieu que moi!... Mais brisons sur ce pénible sujet, interrompit-il brusquement; nous trouverons sans doute un moment plus favorable aux confidences; peut-être alors vous conterai-je ce que je n'ai conté à personne!

Le troubadour se tut, et s'efforça de se calmer.

— Messire, reprit-il bientôt, l'heure doit être passée... Sans doute il est survenu à Montbrun des changements inattendus. — Nous sommes encore loin de l'heure de prime, capitaine Bonne-Lance, et le baron n'est pas homme à renoncer si facilement à ce projet. Tout s'exécutera comme l'a annoncé la noble damoiselle Valérie; et si vos précautions sont bien prises... — Elles sont bien prises; j'ai envoyé trente hommes au défilé de la Gorge-du-Loup, et trente autres au Val-du-Faucon; quant à moi, je me mettrai à la poursuite du sire de Montbrun avec le reste de la compagnie dès que je le verrai sortir du château. Je n'ai rien négligé : mes hommes sont à bon poste dans les bois, et sûrement ce grand capitaine Bertrand me devra sa délivrance si on est assez hardi pour l'attaquer. — Dieu vous entende, Messire! Mais, par saint Jacques! les habitants de Montbrun se sont enfin éveillés...

Henry Bonne-Lance tressaillit, et tourna vivement la tête. Le pont-levis venait de s'abaisser; une longue file de cavaliers sortit de la barbacane et se dirigea vers la campagne. Aucun bruit, aucun commandement, aucun son de trompette, n'avait annoncé son départ.

— Ce sont les gens de l'embuscade, murmura le capitaine. Tous ventre à terre! continua-t-il en s'adressant à ses soldats; ne bougez et ne soufflez non plus que si vous

[1] Clé pour accorder la harpe.

étiez morts... Malheur à qui remuera la main ou la langue !

Il se jeta lui-même à plat ventre derrière le buisson, et fit signe à Gérald de l'imiter.

— Sire capitaine, demanda le troubadour à demi-voix, ne serait-il pas plus sage de tomber à l'improviste sur ces traîtres et de les tailler en pièces ? L'embûche dirigée contre messire Bertrand ne pourrait avoir lieu... — Oui, mais cette escarmouche donnerait l'alarme au château, et le baron retiendrait Duguesclin de vive force... Il vaut mieux les laisser passer ; nous les retrouverons en temps et lieu... Sur votre vie, silence ! les voici !

En effet, le bruit des pas des chevaux s'était rapproché ; les cavaliers défilaient deux à deux dans le chemin creux qui côtoyait le poste des routiers. Ils étaient nombreux et armés de toutes pièces, comme il convient un jour de bataille ; cependant ils n'avaient ni pennon ni bannière, ce qui indiquait une expédition d'où l'on comptait tirer plus de profit que d'honneur. On n'apercevait aucun chef, ou du moins ce chef ne portait aucune marque distinctive. Du reste, rien sur ces figures martiales n'annonçait cette confiance, cette détermination franche, présages du succès. Quelques-uns même avaient rabattu la visière de leur casque, peut-être pour cacher le mécontentement qui se trahissait sur leur visage.

Ils passèrent très-près des routiers. Le piaffement d'un des chevaux cachés dans le bois, l'imprudence d'un archer derrière les buissons, le choc fortuit d'un bouclier contre une cuirasse, pouvaient donner l'éveil aux soudoyers de Montbrun et faire manquer l'entreprise. Heureusement aucun accident de ce genre n'eut lieu ; les cavaliers, sans défiance, continuèrent leur marche, et disparurent bientôt au détour du chemin.

Le capitaine Bonne-Lance les avait suivis des yeux à travers les arbres.

— Ou je ne connais rien au caractère des hommes d'armes, reprit-il d'un air pensif, ou bien ces soudoyers vont à contre-cœur faire cette besogne... Quoi qu'il en soit, ils sont beaucoup plus nombreux que je ne le pensais. Voilà bien la prudence ordinaire de ce baron de Montbrun ! malgré ses vanteries et ses rodomontades, il ne pèche jamais faute de précautions... Décidément, le félon ne se fie pas trop à sa propre valeur... il n'a pas cru que ce fût trop de cinquante de ses meilleures armures de fer pour venir à bout d'un seul chevalier et d'une dizaine d'écuyers !... — En effet, sire Bonne-Lance, répliqua le troubadour, à qui s'adressaient ces observations, cette troupe est bien forte ; si vous n'avez envoyé que trente soldats à chaque poste, vous risquez de ne pas réussir... A la vérité, la valeur extraordinaire de Bertrand Duguesclin pourra compenser l'infériorité du nombre jusqu'à ce que nous soyons venus à son secours... — Messire, répondit le capitaine en hochant la tête, sa valeur extraordinaire ne pourrait rien contre une flèche lancée à vingt pas de distance par un poltron... Souvenez-vous que Bertrand n'a pas d'armes défensives... Mais, continua-t-il d'un ton bref, il s'agit de savoir en quel endroit vont s'établir ces gens d'armes.

Il fit signe d'approcher à l'un des archers qui se tenaient sur la lisière du bois. C'était un homme agile et dispos, dont il avait éprouvé plus d'une fois l'intelligence. Ils échangèrent quelques mots à voix basse ; puis l'archer s'élança rapidement dans le chemin que venaient de prendre les cavaliers.

— Il va les suivre, reprit Bonne-Lance, et sans doute nous ne tarderons pas à avoir des nouvelles positives. Il nous importe beaucoup de connaître précisément le lieu que le baron a choisi pour son embuscade... Est-ce le Val-du-Faucon ? est-ce la Gorge-du-Loup ? je l'ignore encore.

En ce moment, un point lumineux jaillit de l'horizon et éclaira d'un reflet éblouissant les montagnes, les forêts, les plaines verdoyantes : c'était le soleil qui se levait. La masse sombre du vieux manoir s'illumina de teintes chaudes et dorées ; presque aussitôt le fracas des trompes et des cors, sonnant le réveil, se fit entendre dans son enceinte.

— Enfin, ils jugent à propos de ne plus paraître endormis ! dit le capitaine avec ironie ; le piége est prêt ; sans doute mainte-

nant on va lâcher celui qui doit s'y prendre ! — L'heure n'est pas éloignée, répondit Gérald ; mais peut-être au moment du départ surviendra-t-il quelque difficulté au sujet de la damoiselle de Lastours... Monseigneur Duguesclin lui a promis sa protection : je ne le crois pas homme à laisser ainsi une pauvre bachelette exposée à la colère d'un tuteur irrité. — N'ayez pas d'inquiétude à ce sujet, Messire, dit Henry d'un air mystérieux, dona Valérie sait déjà que Duguesclin peut sortir de Montbrun, car je suis là pour le défendre contre ses perfides ennemis.... Elle n'ignore pas que nous sommes cachés en cet endroit, quoiqu'elle ne puisse nous voir ; et tenez, ajouta-t-il avec vivacité en désignant le château, j'aperçois un signe qui prouve qu'elle connaît nos projets, et qu'elle fera ses efforts pour les seconder...

Le troubadour chercha des yeux le signal dont parlait le chef des aventuriers : à la fenêtre de la chambre de Valérie, une écharpe rouge flottait au vent du matin.

— Par quelle magie, Messire, demanda-t-il, au comble de la surprise, avez-vous pu prévenir en si peu de temps cette gentille damoiselle ? Avez-vous donc à vos ordres des fées invisibles pour lui porter vos messages ? — J'ai en effet des messagers aussi rapides que les fées dont vous parlez, répondit Bonne-Lance en souriant ; cette nuit, pendant que vous dormiez dans ma tente, j'ai trouvé le moyen d'informer Valérie... Mais, silence, interrompit-il en regardant de nouveau avec intérêt le manoir, j'entends encore une fois le son des trompettes ; sans doute elles annoncent le départ de monseigneur Bertrand... le moment décisif est arrivé !

En effet, on voyait les hommes d'armes aller et venir sur les remparts. Bientôt, le pont-levis s'abattit avec fracas, les barrières de la barbacane s'ouvrirent, et plusieurs cavaliers sortirent lentement de la voûte.

— Les voici, murmura Gérald avec vivacité... Ces hommes si pauvrement vêtus, ce sont ses écuyers bretons... Ce personnage de moyenne taille en manteau court, qui monte ce beau cheval noir, c'est lui, c'est Bertrand Duguesclin ! — Et c'est là le héros qui étonne la France et le monde ? dit Henry stupéfait ; j'avais vu ce cavalier hier à côté du baron, et je l'avais pris pour l'usurier qui lui prête de l'argent ou pour le marchand qui lui vend ses provisions de blé !..... Mais qu'importe l'extérieur ? le nom de Duguesclin pourrait embellir même la laideur !... Par saint Georges ! continua-t-il avec impatience, que font-ils donc en cet endroit, et pourquoi ne partent-ils pas ?

La troupe était rangée en bon ordre devant les barrières ; Duguesclin causait d'un air riant avec des varlets et des écuyers qui l'entouraient. Au bout de quelques minutes, deux cavaliers sortirent encore du manoir. L'un était vêtu d'un tabard de vassal ; il devait conduire Duguesclin et sa troupe jusqu'aux limites de la baronnie. L'autre portait l'habit ecclésiastique ; et, malgré le casque et le haubert qu'il avait revêtu par-dessus son froc, il n'était pas difficile de reconnaître le vigoureux chapelain de Montbrun.

Duguesclin inspecta rapidement sa troupe, et s'assura que personne ne manquait. Au moment où il allait donner le signal du départ, la châtelaine elle-même parut sous la voûte. Elle était revêtue de ce costume majestueux que nous avons dépeint ; les voiles de gaze suspendus à sa coiffe énorme flottaient jusqu'à terre, et, dans cette circonstance, une suivante portait la queue de sa longue robe armoriée. Autour d'elle se groupaient des écuyers et des pages en éclatantes livrées. Elle reçut de l'un deux une coupe d'or, la remplit avec le contenu d'une aiguière que lui présentait le majordome, puis elle l'offrit gracieusement à l'étranger. Celui-ci, sans descendre de cheval, prit la coupe à la main, et, avant de boire, parut adresser à la dame quelques mots de courtoisie.

— C'est dona Marguerite elle-même, dit le capitaine ; elle est venue aux barrières offrir à monseigneur Bertrand le coup de l'étrier... On veut endormir ses soupçons à force de politesses et d'honneurs !... Mais ne trouvez-vous pas étonnant comme moi, sire ménestrel, que le baron n'assiste pas en personne à ces derniers adieux ? — En effet, je ne puis m'expliquer... — Sans doute il se trame en-

core quelque chose..... nous ne savons pas tout.

Avant que le ménestrel eût pu répondre, Duguesclin avait vidé la coupe; il la rendit à la baronne, et, s'inclinant profondément devant elle, il ordonna au guide de marcher en avant. Les trompettes recommencèrent à sonner; mille vivats, poussés par les habitants du manoir, qui couvraient les murailles, saluèrent le héros français; et il partit au grand trot, suivi de tous ses gens.

Dona Marguerite rentra aussitôt avec son cortége; les barrières furent fermées, le pont levé de nouveau, et l'esplanade qui s'étendait devant la forteresse redevint entièrement déserte.

Les deux observateurs, toujours cachés derrière le buisson, eurent bientôt un nouveau sujet de crainte et d'étonnement; le guide, au lieu de faire prendre à Duguesclin et à sa bande le chemin qu'avaient suivi les gens de l'embuscade, les dirigeait d'un autre côté, vers le petit lac qui fournissait de l'eau aux fossés de Montbrun.

—Que signifie ceci? demanda le capitaine alarmé; cette route ne conduit, que je sache, ni à la Gorge-du-Loup, ni au Val-du-Faucon... Nous aurait-on trompés? Se douterait-on de nos intentions? Ce doit être là un raffinement infernal de perfidie! — Capitaine Bonne-Lance, répliqua Gérald à voix basse, j'aperçois un homme qui pourrait vous expliquer ces mystères, si vous trouviez le secret de le faire parler.

Henry leva la tête; le révérend père Gauthier s'avançait vers eux monté sur un cheval vigoureux. Il avait quitté Duguesclin à la porte même du manoir; après avoir donné sa bénédiction à tous les assistants avec une humilité hypocrite, contrastant avec son costume moitié guerrier, moitié ecclésiastique, il avait pris seul la grande avenue.

— Sire de Montagu, demanda rapidement Bonne-Lance, ce moine n'est-il pas le confident et le conseiller du baron de Montbrun? — Il est vrai, Messire, et il va sans doute en ce moment remplir quelque mission importante. — Alors il doit connaître ce que nous désirons apprendre.... il faut nous emparer de sa personne. — Mais, capitaine... — Nous n'avons pas vu encore le baron sortir de Montbrun; tant qu'il n'aura pas quitté le château, il n'y aura rien de perdu.

Il se jeta vivement dans le bois, et appela du geste deux de ses gens. Ils allèrent se poster un peu plus loin, dans un endroit où l'on ne pouvait être aperçu des sentinelles de Montbrun.

XVII.

Le chapelain continuait sa marche avec assurance, convaincu qu'il ne pouvait y avoir de danger pour lui si près du manoir. Tout à coup, un homme s'élança à la bride de son cheval, tandis que le capitaine le menaçait de la pointe de sa longue lance en lui disant :

— Si vous poussez un cri, vous êtes mort!... Descendez.

Le moine, ainsi assailli, voulut se servir d'une hache d'armes, suspendue à l'arçon de sa selle; mais un des agresseurs s'en était déjà emparé. Il voulut crier, espérant que sa voix se ferait entendre jusqu'à Montbrun; quand il ouvrit la bouche, on le jeta brusquement à bas de son cheval, et un gantelet d'acier se posa sur ses lèvres.

— Si vous poussez un cri, vous êtes mort! répéta Bonne-Lance.

Gauthier voyant la force et le courage inutiles, essaya de la ruse et de l'hypocrisie.

— Braves routiers, dit-il d'un ton cafard, pourquoi traitez-vous si mal un modeste serviteur de Dieu allant remplir les devoirs de son saint ministère? En quoi vous a-t-il offensés? il est étranger aux querelles et aux guerres de ce pays malheureux; son seul désir est de ramener la paix parmi les hommes, d'épargner l'effusion du sang. — Et c'est pour cela que vous voyagez avec cet équipage pacifique! interrompit brusquement Bonne-Lance en désignant les armes du fier chapelain; mais nous n'avons pas de temps à perdre, relevez-vous, mon révérend père... répondez promptement à mes questions, et surtout avec vérité... Autrement il vous arrivera malheur, et je jure Dieu que votre froc ne vous sauvera pas de ma colère.

Le chapelain se remit sur pied; mais deux

archers le tenaient toujours par le pan de sa robe, de crainte qu'il n'essayât de s'enfuir.

Il examina avec étonnement son principal agresseur.

— Mon fils, dit-il, peut-être avant de répondre devrais-je savoir qui vous êtes et de quel droit vous m'interrogez... Vos traits ne me sont pas inconnus, mais... — Je suis le capitaine Bonne-Lance, et je vous interroge du droit du plus fort. — Le capitaine Bonne-Lance? répéta le moine avec un air d'admiration bien joué. Ah! mon fils, mon cœur est réjoui de voir de près un si vaillant jeune homme!... J'ai entendu parler de vous, continua-t-il en baissant la voix, par une noble damoiselle qui apprécie dignement vos grandes qualités. Je lui ai dit bien souvent que si vous consentiez à vous séparer de ces enfants de Bélial, de ces damnés routiers... — Trève de sermons, mon père, interrompit Henry, mais avec un peu moins de rudesse; je ne saurais me laisser prendre à vos paroles flatteuses, quoique vous fassiez allusion à une personne que j'aime et que j'honore... Écoutez-moi bien : le sire de Montbrun vous confie tous ses desseins, vous pouvez donc me tirer d'embarras. D'abord, où allez-vous en ce moment? Quelle mission vous a confiée votre méchant maître?...

Le père Gauthier continua d'affecter une humilité profonde.

— On vous a trompé, mon fils, reprit-il: comment un pauvre prêtre exercerait-il un si grand pouvoir sur le haut et puissant seigneur de Montbrun? Plus d'une fois, il est vrai, je lui ai refusé l'absolution au tribunal de la pénitence, lorsqu'il ne consentait pas à s'amender; mais, hélas! ces rigueurs salutaires ne faisaient que m'attirer son inimitié... aussi ne me consulte-t-il jamais; je suis seulement le plus obscur de ses serviteurs. Vous me demandez où je vais? j'apporte les secours de la religion à de malheureux vassaux privés de prêtre depuis le commencement de cette déplorable guerre... — Je croirais plutôt, mon révérend père, dit avec ironie Gérald de Montagu en s'avançant, que vous allez au château de Lastours porter l'ordre à la garnison de se préparer à secourir son seigneur, à recevoir un illustre prisonnier.

Le chapelain resta stupéfait de la pénétration du troubadour, non moins que de sa présence inattendue.

— Est-ce bien le sire de Montagu? murmura-t-il avec étonnement; est-ce notre gracieux ménestrel?..... tout le monde pensait qu'il avait péri la nuit dernière dans les fossés de Montbrun! — Je ne suis pas mort encore, mon révérend père, quoique j'aie couru un grand danger... Mais hâtez-vous de nous dire s'il y a quelque chose de changé depuis hier au soir dans les projets de monseigneur, au sujet du vaillant capitaine Duguesclin, et si le baron doit lui-même commander l'embuscade. — Les projets! l'embuscade! balbutia le moine, comment, si vous êtes de chair et d'os, avez-vous pu avoir connaissance de pareils secrets? — Vous venez de vous trahir, mon père; assurément vous êtes mieux informé que vous ne voulez le paraître; nous savons déjà en partie ce qui se trame à Montbrun... — Le baron n'est pas sorti encore, dit Bonne-Lance avec agitation, mais il peut sortir d'un moment à l'autre, et il nous faudra nous mettre à sa poursuite... Frocard enragé! reprit-il les yeux étincelants, parleras-tu?

Le chapelain manifestait une vive anxiété.

— L'un prophétise et l'autre menace, murmura-t-il; un malin démon semble avoir pris à tâche d'instruire les ennemis de Montbrun de ce qu'ils devraient ignorer... Mais, par le ciel! continua-t-il avec résolution, je ne leur fournirai pas des armes contre mon seigneur!

Il chercha à se débarrasser des mains robustes qui l'étreignaient.

— Est-ce ainsi, moine indigne? s'écria Bonne-Lance en fureur. Eh bien, nous saurons t'obliger à parler.

Le Sermonneur, appuyé contre un arbre, à quelque distance, contemplait cette scène d'un air de paisible mélancolie. Henry l'appela par son nom; Godefroy s'avança aussitôt pour recevoir les ordres du capitaine.

— Godefroy, dit Bonne-Lance en désignant le chapelain, qui avait pris une attitude provocante, ce frocard sait des choses importantes pour la réussite de notre entreprise,

et il refuse de les révéler... Ne connaîtrais-tu pas un moyen expéditif de lui délier la langue? — J'en connais mille, répondit le Sermonneur avec son flegme ordinaire. Quel genre de moyen désirez-vous? — Mais..... quelque chose de doux pour commencer. — Alors j'ai votre affaire, capitaine; vous serez content.

Il se tourna vers la lisière du bois.

— Petit-Basque, cria-t-il d'un ton indolent, apporte-moi la corde d'un arc et un poignard à manche d'acier.

Petit-Basque s'empressa d'obéir; puis au lieu de rejoindre les autres gens d'armes sous les arbres, il resta près du Sermonneur en souriant malicieusement, comme s'il s'attendait à quelque bonne plaisanterie. Le capitaine causait à voix basse avec Gérald, et ne pouvait remarquer cette infraction à la discipline.

Le père Gauthier, malgré son stoïcisme apparent, suivait avec attention les mouvements du Sermonneur. Celui-ci tressa la corde en double, joignit les deux bouts par un nœud solide, puis il se tourna vers le chapelain :

— Que vas-tu faire, homme brutal et impie? demanda le pauvre moine. — Oh! presque rien, une bagatelle, dit le Flamand; je vais tout simplement vous attacher cette corde autour du crâne; puis j'introduirai ce poignard, qui est solide, comme vous voyez, entre la tête et la corde au-dessus de l'oreille... alors, je tournerai deux ou trois fois, et la peau de votre crâne sera proprement détachée au bout d'un instant... Le tranchant du poignard pourra bien, en tournant, se trouver souvent en contact avec votre oreille; mais c'est une misère dont il ne faut pas s'occuper.

Ces terribles explications, accompagnées d'une démonstration non moins effrayante, commencèrent à altérer la résolution du chapelain. Il ne manquait pas de courage; mais en sa qualité d'homme d'église, il ne pouvait être insensible à la souffrance physique. Il se mit à rouler des yeux épouvantés et à se débattre énergiquement. Petit-Basque se livrait à une bruyante hilarité.

— Cap de Diou! la belle invention! s'écriait-il avec admiration : il n'y a que toi, ami Sermonneur, pour trouver de telles gentillesses... Par saint Gaspard! la plaisante figure qu'aura ce moine quand il sera tonsuré jusqu'aux yeux! ce sera une belle chevelure pour coiffer l'homme de bois de la Quintaine, la première fois que nous ferons l'exercice de la lance... Eh bien, mon révérend père, continua-t-il d'un ton goguenard, vous êtes donc bien ambitieux? il vous faut donc la calotte de cardinal?

Ces odieux sarcasmes augmentaient encore la terreur du père Gauthier. Des gouttes de sueur perlaient sur son front.

— J'attends votre bon plaisir, lui dit le Flamand en montrant qu'il était prêt. — Chrétiens qui êtes ici présents, s'écria le chapelain d'un ton d'angoisse, je vous adjure de ne pas commettre un si grand crime contre un ministre du seigneur! Ceux qui porteront la main sur moi seront anathèmes et sacriléges... ils brûleront dans l'enfer avec les démons!

Un éclat de rire de Petit-Basque et un haussement d'épaules du Sermonneur accueillirent ces paroles.

— Capitaine Bonne-Lance, et vous gentil troubadour, reprit le moine, vous êtes des hommes sensés, compatissants, vous ne souffrirez pas que l'on torture ainsi un pauvre ecclésiastique... je ne vous ai jamais fait de mal... Si vous n'avez aucun respect pour le caractère sacré dont je suis revêtu, songez au moins, vous capitaine, que je suis le confesseur de dona Valérie; vous, sire de Montagu, que j'ai mangé et bu avec vous au château de Montbrun!

Le troubadour jeta sur le chapelain un regard de compassion, et intercéda tout bas pour lui.

— Par saint-Georges! mêlez-vous de vos affaires, interrompit Bonne-Lance avec aigreur; vous me voyez dans une inquiétude mortelle; notre entreprise, si bien commencée, peut manquer faute d'informations, et vous choisissez ce moment pour m'exhorter à la clémence?... Cet homme parlera, continua-t-il avec rage en frappant du pied; entends-tu, moine? tu parleras ou tu mourras... Si ce supplice est encore trop doux, on en

essaiera d'autres : Godefroy n'est pas à bout de moyens irrésistibles...

Le Flamand fit un signe de tête affirmatif.

— Mais je ne sais rien, dit le père Gauthier à demi vaincu. — Alors, je vous laisse avec Godefroy.... on l'appelle le Sermonneur.... vous pourrez composer des homélies ensemble !

Et il lui tourna le dos; Godefroy agita sa corde et son poignard.

— Je parlerai ! je parlerai ! s'écria le chapelain d'une voix étouffée; mais, par pitié, délivrez-moi de ces deux hommes... le sang-froid de l'un et la gaieté de l'autre me rendraient fou !

Bonne-Lance s'éloignait déjà; il revint sur ses pas avec le troubadour, péniblement affecté de cette scène. Henry congédia ses gens, à 'exception des deux archers qui gardaient le prisonnier.

— C'est dommage, disait Petit-Basque en regagnant avec son compagnon l'intérieur du bois, la chevelure de ce frocard était épaisse et bien fournie ; malgré sa tonsure, j'aurais pu en tirer bon parti. — Console-toi, camarade, repartit le Sermonneur d'un ton lugubre, tu auras bientôt une dépouille préférable à celle de ce moine !

Cependant Bonne-Lance et Montagu attendaient impatiemment les révélations promises par le chapelain de Montbrun.

— Ne cherchez pas à nous tromper, dit le capitaine avec menace; par saint Denis! vous vous en repentiriez! — Nous sommes mieux informés que vous ne pensez, ajouta le troubadour; nous devinerions aisément un mensonge ! — D'ailleurs, continua le chef des routiers avec rudesse, vous resterez en mon pouvoir jusqu'à ce que l'expédition que je médite soit terminée... Si vous nous trompiez, je jure Dieu, la Vierge, et tous les saints du ciel, de ne boire ni manger avant de vous avoir fait écorcher vif et d'avoir pendu votre peau à une branche de ces châtaigniers !

Ce serment terrible ne pouvait rien ajouter à la soumission du moine.

— Je ne chercherai pas à vous induire en erreur, dit-il d'une voix tremblante ; interrogez-moi, je répondrai. — Eh bien donc, où alliez-vous tout à l'heure ? demanda Henry, comme pour juger, d'après la réponse du père Gauthier, de sa véracité dans d'autres questions plus importantes. — J'allais à Lastours, comme l'a supposé ce ménestrel.... Je devais donner l'ordre au capitaine de la garnison de se porter avec une bonne partie de ses gens au-devant de monseigneur, car le voisinage de votre compagnie lui inspire des inquiétudes. — C'est bien ; je crois, reprit Bonne-Lance en jetant un regard de côté sur le troubadour, qu'il dit la vérité... Maintenant, mon révérend, répondez avec la même franchise : où doit avoir lieu l'embuscade ? — Au Val-du-Faucon. — Je l'avais pensé, en effet, car j'ai vu une troupe d'hommes d'armes se diriger de ce côté avant le lever du soleil ; mais alors pourquoi le guide a-t-il fait prendre à Duguesclin le chemin qui côtoie l'étang ? — C'est moi qui ai donné ce conseil, Messire ; le baron est intrépide, téméraire, et il paraît beaucoup désirer de combattre corps à corps messire Bertrand pour acquérir grand renom... J'ai entendu conter merveilles de la force extraordinaire de ce terrible capitaine, et je verrais avec peine monseigneur et maître se compromettre avec lui... Pour diminuer les chances fatales d'une lutte, j'ai conseillé de mener Duguesclin dans les chemins âpres et difficiles, afin que son cheval se fatigue et soit moins apte à jouter. Du reste, le chemin de l'étang conduit, quoique indirectement, au Val-du-Faucon. — Je l'ignorais; mais je commence à comprendre... Cornebœuf ! mon père, vous êtes homme de précaution, et vous choyez convenablement votre maître ! On voit bien que vous aurez part à la prise... Mais, dites-moi, mon père (et une légère rougeur se montra sur son visage, car cette question n'était pas d'une nécessité rigoureuse), dona Valérie, la demoiselle de Lastours n'a-t-elle pas renouvelé ses instances auprès du capitaine Duguesclin pour qu'il la prît sous sa protection ? — A cet égard, sire capitaine, j'aurais des choses merveilleuses à vous dire si nous en avions le loisir... cette damoiselle si impérieuse il y a quelques heures, était ce matin douce comme un agneau. Avant de quitter le château, le sire Duguesclin a voulu

la voir; on lui a refusé sa demande sous divers prétextes; alors il s'est emporté, et on a fini par céder à ses vœux. Dona Valérie est descendue; on s'attendait à une esclandre semblable à celle d'hier; on a été trompé : elle s'est avancée avec dignité, et elle a dit au chevavier qu'elle lui remettait sa parole, qu'une nuit de réflexion l'avait éclairée sur la valeur de ses droits; que loin de conserver aucune rancunè contre ses nobles parents, elle leur devait toute sa reconnaissance : qu'enfin elle était trop peu de chose pour occuper plus longtemps un si grand capitaine; que cependant elle se souviendrait toujours de sa bonté et de sa générosité... Vous pouvez juger de notre étonnement à tous en entendant parler ainsi la fière damoiselle de Lastours. Dona Marguerite n'osait en croire ses oreilles. Messire Bertrand a pensé d'abord qu'on avait employé la violence pour forcer la jeune fille à se rétracter. Il l'a pressée de questions; il voulait pénétrer la véritable cause de cette contradiction avec elle-même. Elle a répondu qu'aucune menace n'eût été capable de lui arracher quelque chose contre sa conscience, et que, si elle renonçait à ses prétentions, c'était qu'elle avait conçu des doutes sérieux sur leur validité... Monseigneur Bertrand a froncé le sourcil d'un air d'humeur; il a dit assez haut qu'il y regarderait désormais à deux fois avant de se mêler aux affaires des jeunes filles; cependant il l'a embrassée sur les deux joues avant de partir, comme c'est l'usage. Alors la damoiselle dona Valérie lui a glissé quelques mots à l'oreille; mais ce ne devait pas être un secret bien important, car il a souri, et il a fait un geste d'insouciance... Puis il a pris congé en remettant vingt florins au majordome pour les pages et les servants de Montbrun.

Pendant ce rapide récit, Bonne-Lance et le troubadour se regardaient l'un l'autre avec un profond étonnement.

— Cela passe toute croyance! s'écria le capitaine. Que dona Valérie ne pense pas ce matin comme elle pensait hier au soir, je me l'explique sans peine; mais renoncer ainsi à ses droits sur Lastours et repousser la puissante intervention du premier chevalier de France... — J'ai vu en effet, depuis deux heures, des choses inconcevables, dit le moine d'un air pensif; votre disparition notamment, sire ménestrel, a mis le manoir en rumeur, et chacun raconte à sa manière les circonstances de votre mort prétendue. Quand messire Bertrand a demandé à vous voir, on l'a assourdi de fables incroyables; il ne savait que penser. Enfin on lui a persuadé que, voulant fuir la colère du baron, vous aviez péri misérablement dans le fossé, et il a paru affligé de cette nouvelle. — Comme les autres, mon révérend père, je suis le jouet d'événements plus puissants que moi-même, répondit le troubadour avec mélancolie; mais le temps presse, et le capitaine Bonne-Lance a encore d'importantes questions à vous adresser... — En effet, dit le chef des routiers en sortant de ses réflexions, vous ne nous avez pas parlé du baron de Montbrun..... De quelle manière s'est-il séparé du capitaine Duguesclin? — Le baron, Messire, a quitté le manoir depuis plus d'une heure... la dame de Montbrun commande au château en son absence. Messire Bertrand était présent hier à votre déclaration de guerre; lorsqu'on lui a annoncé que le châtelain était sorti de bon matin pour chercher du secours, il a trouvé la chose fort naturelle.

Gérald et Bonne-Lance étaient stupéfaits.

— Tu mens, moine! s'écria le capitaine avec chaleur; le seigneur de Montbrun ne peut encore avoir quitté le manoir! De par tous les démons de l'enfer, veille sur ta langue, ou je vais rappeler le Sermonneur... — Je prends à témoin Dieu, qui nous voit, de ma sincérité, dit Gauthier avec fermeté; aussi vrai que le soleil nous éclaire, monseigneur a quitté le château avec ses hommes d'armes pour aller se mettre en embuscade au Val-du-Faucon... Il avait songé d'abord à donner le commandement de la chevauchée à un de ses sergents; mais Jacques Barbe-Noire, le plus intrépide de tous, a été jeté dans un cachot à cause de son imprudente démarche d'hier au soir. D'ailleurs, quoique monseigneur n'ait pas dit nettement à ses soudoyers de quoi il s'agissait, et qu'il leur ait parlé seulement d'une expédition dont ils

devaient tirer grand profit, il les a vus démoralisés et mécontents à la pensée d'entreprendre quelque chose contre Duguesclin... alors il s'est décidé à les commander lui-même : c'était le seul moyen de s'assurer de leur entière obéissance.

Le troubadour et le chef des routiers éprouvaient une vive anxiété.



Sa terrible hache brisait les boucliers... (Page 86.)

Mort et damnation! s'écria Bonne-Lance avec rage, je suis sûr, chapelain du diable, que tu mens comme un mécréant! Le baron ne commande pas en personne la chevauchée du Val-du-Faucon... J'ai vu passer la troupe à dix pas de moi, et elle n'avait ni bannière, ni écuyers, ni pages, ni rien qui décelât la présence de son vaniteux seigneur!

— Vouliez-vous donc, sire capitaine, qu'il se couvrît de ses plus belles armes, et qu'il fît sonner ses trompettes en se mettant en

marche pour une pareille expédition? A dire vrai, le baron ne se soucie pas d'être reconnu, et, pour mieux se cacher, il a revêtu le costume et l'armure d'un de ses soudoyers. — En effet, dit le troubadour avec agitation, plusieurs d'entre eux portaient la visière du casque baissée..... celui qui marchait en tête, notamment, avait la taille et la prestance du sire de Montbrun.

Cette fois, il ne resta plus aucun doute dans l'esprit du capitaine.

— Eh bien donc, que faisons-nous ici? s'écria-t-il avec impétuosité, quand on se bat peut-être déjà au Val-du-Faucon?... Allons, mes gens, continua-t-il d'une voix de stentor en se tournant vers la partie du bois où les routiers attendaient impatiemment le signal du départ, à cheval!... que les archers, varlets et gens de pied montent en croupe derrière les hommes d'armes!..... ceux qui ne trouveront pas place retourneront garder le camp... A la lance! à la lance!

A ce cri de guerre, la forêt entière parut s'animer. Un cliquetis d'armes, des voix discordantes, des hennissements, se firent entendre dans les profondeurs du taillis. Chaque buisson, chaque cépée, fournit un archer, un page ou *coustiller* avec un sabre à double tranchant, un soudoyer au bassinet étincelant. Le chemin et les terrains vagues qui l'avoisinaient se couvrirent de cavaliers; ce lieu, tout à l'heure si solitaire, présentait le spectacle le plus tumultueux.

Un page de Bonne-Lance lui apporta son casque surmonté d'un panache rouge; un écuyer lui amena son cheval, magnifique animal couvert de fer comme son maître. Le capitaine, pendant qu'on achevait de l'armer, donnait des ordres avec précipitation.

— Et moi, sire capitaine, demanda le chapelain resté sous la garde des deux archers, ne comptez-vous pas me rendre la liberté? Pour vous j'ai trahi mes devoirs envers mon maître et seigneur... — Il ne vous sera fait aucun mal, mon révérénd, dit le chef des routiers en se mettant en selle, si vous m'avez dit la vérité..... Archers, conduisez ce prêtre au camp, et veillez à ce qu'il ne puisse fuir... Si à mon retour je m'aperçois que tu m'as trahi, sois assuré, moine, que tu mourras. Parle, tu peux encore te rétracter! — J'ai dit la vérité, répondit le chapelain. — C'est bien. Va.

Et les routiers emmenèrent le prisonnier dans l'intérieur du bois.

Pendant ce temps, le troubadour était monté sur un cheval qui lui était destiné, et il s'était saisi d'une targe, ou bouclier, suspendue à l'arçon de la selle. Le capitaine jeta sur lui un regard d'intérêt.

— Je vois, sire troubadour, dit-il avec distraction, que vous avez à cœur de me prouver votre courage; mais il y aurait de la témérité à vous hasarder ainsi équipé au milieu d'une mêlée qui sera terrible... — Eh bien, je ne regretterai pas la vie! dit Gérald avec mélancolie. Mais ne vous inquiétez pas, Messire, j'aurai soin de me tenir à l'écart.. si je ne dois pas frapper un bon coup pour la délivrance du vaillant Duguesclin, peut-être trouverai-je néanmoins une occasion de lui être utile en l'honneur de Valérie de Lastours, qui le protége... — Comme vous voudrez, répondit sèchement Bonne-Lance à qui ce nom venait de rappeler subitement leur rivalité.

Il se tourna vers ses gens; ceux-ci étaient déjà rangés en bataille, autant que le permettaient les inégalités du terrain. Chaque homme d'armes avait un fantassin en croupe.

— Camarades, s'écria le capitaine, il s'agit de délivrer le grand capitaine Duguesclin dont le sire de Montbrun veut méchamment s'emparer pour le mettre à rançon. — Duguesclin! répétèrent cent voix sur le ton de l'admiration. Nous allons combattre pour Duguesclin? — Pour lui et sous ses yeux... Que chacun songe à bien faire son devoir... Saint George et saint Denis! à la lance! — A la lance! à la lance! répéta la troupe.

On partit au galop en soulevant un nuage de poussière, et ces cris belliqueux allèrent donner l'alarme au petit nombre de vassaux restés à Montbrun pour la garde du manoir.

XVIII.

Cependant Bertrand Duguesclin chevauchait tranquillement avec ses écuyers à travers une contrée boisée et sauvage au delà de l'étang de Montbrun. Le soleil commen-

çait à acquérir de la force ; mais le chemin, profondément encaissé, était abrité par de grands arbres, et les voyageurs n'avaient pas eu à souffrir encore de la chaleur. Néanmoins leur contenance était abattue, inquiète ; l'air balsamique du matin, en arrivant à leurs larges poitrines, ne semblait pas rafraîchir leur sang ; évidemment, la liberté dont ils jouissaient en ce moment ne pouvait effacer de leur mémoire certaines impressions récentes. Ils observaient avec défiance le vassal qu'on leur avait donné pour guide, et ils s'entretenaient dans leur jargon d'un air de soupçon.

Le chevalier breton seul ne manifestait aucune inquiétude ; il riait des terreurs de ses gens, quand, à chaque sinuosité du chemin, il les voyait scruter avidement du regard l'espace qui s'étendait devant eux. Comme on traversait une vaste châtaigneraie où la route en s'élargissant permettait à plusieurs cavaliers de marcher de front, il appela son premier écuyer, Jean Bigot, qui se distinguait au milieu de tous les autres par sa défiance exagérée.

Bigot s'empressa d'obéir, et se tint près de son maître, sans toutefois s'avancer sur la même ligne.

— Viens çà, mon féal, lui dit le chevalier d'un ton de bonne humeur ; qui te rend la mine si longue et si triste ce matin, mon brave écuyer ? De par saint Yves, ce ladre de châtelain vous aurait-il fait jeûner ou vous aurait-il donné de méchants lits dans son manoir de perdition ? Quant à moi, si je n'ai pas soupé hier au soir, afin de ne pas partager le pain et le sel avec ce déloyal, j'ai en revanche dormi d'un bon sommeil toute la nuit, et ce matin je me suis dédommagé au déjeuner de la privation du souper... De par Dieu ! vous eussiez dû agir de même ! — C'est affaire à vous, Monseigneur, répondit Bigot en soupirant ; quant à nous, enfermés dans notre salle, nous n'avons pu ni boire, ni manger, ni dormir. Nous avons passé la nuit à nous lamenter, pensant ne vous revoir jamais...

Ces paroles d'affection parurent chatouiller agréablement Duguesclin. Il fit entendre un gros rire de satisfaction.

— Je ne suis donc pas un trop méchant maître ? reprit-il ; cependant, mon pauvre Bigot, vous attrapez plus d'un horion quand je suis en colère, et ma satanée main est si lourde, qu'elle laisse toujours des traces de son passage sur les épaules et sur les visages... Mais, poltrons et couards serviteurs, était-ce bien pour moi que vous aviez peur, et non pour ces misérables peaux, que je frotte souvent à merci ? — Nous sommes vos hommes liges, dit Bigot avec respect, et si la fantaisie vous prend de nous châtier quelquefois un peu rudement, nous n'avons pas à nous plaindre... mais j'en puis jurer, Monseigneur, par votre respectable tête, par notre saint père le pape, et par Notre-Dame d'Auray, pas un de nous n'a pensé à lui dans la nuit qui vient de s'écouler... Toutes nos craintes ont été pour notre bien aimé et vaillant maître ! — Je te crois, Bigot, je te crois, répondit Duguesclin d'une voix un peu altérée ; de mon côté, je vous aime comme mes enfants... Si ce baron pillard eût molesté un seul de vous, de par saint Yves ! je n'aurais pas laissé pierre sur pierre à sa bicoque de château... Mais, dis-moi un peu, pourquoi conservez-vous, toi et les autres, ces mines renversées ? Ne sommes-nous pas libres et dispos dans une campagne ouverte, avec de bons chevaux pour nous porter, et des brimborions de bois et d'acier pour nous défendre ? Que pouvons-nous craindre avec cela ? — A dire vrai, mon noble seigneur, je me défie de ce baron de Montbrun... il est parti ce matin avant le jour avec une bonne compagnie de gens d'armes, et je crains que nous ne le revoyions avant peu... — Nous le reverrons, certainement nous le reverrons, répliqua Duguesclin en riant. On m'a annoncé positivement que nous devions le retrouver aujourd'hui sur notre chemin...

Bigot saisit brusquement la bride du cheval de son maître.

— Je ne souffrirai pas que vous fassiez un pas de plus en avant, Monseigneur ! murmura-t-il ; c'est folie d'aller braver un danger certain !

Le fier coursier se cabrait et piaffait sous la main de l'écuyer. Le seigneur breton entra dans une colère terrible.

— Laisse mon cheval, vilain gars, s'écria-t-il ; laisse-le, te dis-je, ou par le ciel !... —

—Tuez-moi, dit Bigot avec résolution, j'aime mieux mourir que de voir mon illustre maître s'exposer gratuitement à la trahison par excès de vaillance et de témérité.

Cette action de l'écuyer était d'une hardiesse incroyable avec un homme du caractère du chevalier; aussi Duguesclin lui-même ne put-il s'empêcher d'en être touché.

— Tu es un compagnon courageux et dévoué, dit-il d'un ton plus doux ; mais lâche la bride de mon cheval, Bigot, et nous allons causer tranquillement... J'écoute volontiers un bon conseil, de quelque part qu'il me vienne.

Cette fois l'écuyer obéit.

— Eh bien, Monseigneur, reprit-il d'un ton animé en désignant le guide, qui marchait à vingt pas en avant, pour commencer ne serait-il pas convenable d'occire ce traître? — Pourquoi cela? dit Duguesclin. Ce vassal obéit à l'ordre de son seigneur : le baron est seul responsable de ses actions... De par Dieu! si on devait occire ainsi les serviteurs fidèles, j'en connais qui ne vivraient pas longtemps...

L'anxiété de Jean Bigot devenait de plus en plus vive.

— Par la foi que je vous dois, Monseigneur, quel parti voulez-vous donc prendre? Nous allons toujours en avant, et chaque pas nous rapproche du danger... Je m'attends à voir paraître ce baron voleur avec sa bande!... Au nom de la noble dame votre épouse, au nom de vos amis, au nom du roi, notre sire, qui a besoin de vos services, laissez-moi nous débarrasser de ce méchant guide; puis nous changerons de route, et nous chevaucherons dans les bois à la garde de Dieu... Il ne nous sera pas difficile de retrouver le grand chemin que nous suivions hier.

Duguesclin était aussi opiniâtre que brave; il le prouva en cette circonstance.

— Messire Jean Bigot, mon trop fidèle écuyer, reprit-il avec sa rudesse ordinaire, prenez garde... votre zèle exagéré ne doit pas vous faire oublier le respect... vous le savez, je ne souffre pas la contrariété...

Puis, comme sa sévérité avait profondément ému le pauvre homme :

— Voyons, mon bon serviteur, continua-t-il avec un accent de cordialité, ne t'obstine pas à aller contre ma volonté; écoute-moi, que diable!... Je ne suis pas un de ces chevaliers errants dont parlent les troubadours, qui, lorsqu'ils entendaient parler d'une aventure périlleuse et difficile, se mettaient aussitôt en route pour la parachever... J'ai bien observé ce châtelain de Montbrun : c'est un homme avide, âpre au gain, comme tant d'autres seigneurs de France et d'Angleterre; mais je le crois homme de courage et incapable d'une lâcheté notoire. Voici donc mon avis : Que le sire de Montbrun doive se trouver sur notre route avec une partie de ses gens, ceci ne fait aucun doute; cette damoiselle à tête folle m'en a averti clairement, tout en m'annonçant du secours, le cas échéant. Mais ces jeunes bachelettes n'entendent rien aux choses de la chevalerie; elles s'effraient d'un fêtu de paille, et, pour ma part, je ne puis croire que le sire de Montbrun ait voulu me tendre un guet-apens... Nous nous sommes mutuellement défiés, nous avons déposé nos gages entre les mains de ce chanteur aventurier, qui a disparu cette nuit on ne sait comment; dans des circonstances pareilles, un chevalier serait déshonoré s'il employait l'embuscade contre un ennemi loyal... Le baron va donc me proposer tout simplement de vider notre querelle comme il convient, en combat singulier... pourvu qu'il me fasse donner l'armure du premier venu de ses hommes d'armes, je ne lui manquerai pas! — Ne croyez pas cela, Monseigneur; ne croyez pas à tant de générosité de la part de ce baron discourtois! S'il avait de telles intentions, qu'aurait-il besoin d'une nombreuse escorte? Or, vous avez pu remarquer en partant du manoir que les remparts étaient déserts et que la moitié au moins de la garnison avait disparu. — Eh! ne fallait-il pas se mettre en garde contre ces routiers qui infestent le voisinage?... D'ailleurs tu ne sais pas, Bigot, combien ces seigneurs de Gascogne sont vaniteux! Celui-ci est convaincu qu'il me renversera du premier coup de lance; il aurait

voulu amener non-seulement toute sa garnison, mais encore toute sa province, pour leur montrer avec quelle facilité il va désarmer le capitaine Duguesclin... Patience! le mécréant viendra à merci, et par saint Yves! je lui imposerai de rudes conditions.

Bigot n'avait aucune preuve à faire valoir à l'encontre de cette opinion, mais un sentiment secret lui disait que son franc et brave seigneur se méprenait sur la loyauté du sire de Montbrun. Comprenant l'impossibilité de convaincre Duguesclin, il hocha la tête d'un air profondément triste.

— Monseigneur, reprit-il, vous êtes sage, expérimenté, et Dieu voudra sans doute que vous meniez à bien cette aventure périlleuse, comme tant d'autres dont vous êtes sorti à votre honneur... Cependant, par la vraie croix! permettez-moi de regretter que vous n'ayez pas en ce moment près de vous les deux cents lances que vous commandiez récemment à la prise de Malleval... Si seulement vos nobles cousins Mauny, votre frère Olivier, le vaillant comte d'Armagnac [1], ou ce valeureux maréchal d'Andreghem que vous avez envoyé au roi de France, étaient ici, je ne craindrais pas de vous voir attaqué par le baron de Montbrun, ses gens fussent-ils dix fois plus nombreux... mais nous autres, pauvres écuyers sans armes, que pourrons-nous, sinon mourir sous vos yeux! — Allons, cesse de te lamenter, vassal pleurard et mal avisé, dit Duguesclin avec impatience; par la vierge de Dinan! il fait beau t'entendre appeler au secours tous les vaillants capitaines qui se trouvaient dans l'ost de monseigneur le duc de Berry, pour mettre à la raison un simple hobereau et une poignée de coquins!... Fi! je te renierais pour mon serviteur si ces rudes guerriers pouvaient t'entendre... Heureusement mon frère Olivier Duguesclin et mes beaux cousins Mauny sont encore à piller villes et châteaux dans le Périgord; quant au comte d'Armagnac, il est sans doute déjà en route pour regagner son manoir, et il va pleurer en liberté l'absence de ce fils bâtard qu'il a perdu...

1. Frère de Jean d'Armagnac ou Arminac, qui fut connétable sous Charles VI.

Pendant cette conversation, on était arrivé dans un petit vallon couvert de fougères, autour duquel s'élevaient plusieurs montagnes escarpées. Les gorges que formaient ces montagnes étaient ombragées de hautes futaies; le terrain, inégal, présentait des plis nombreux, hérissés de broussailles et d'arbustes sauvages. Le soleil se montrait au-dessus des arbres; mais il n'avait pu encore dissiper entièrement le brouillard accumulé dans les bas fonds de la vallée, et une légère couche de vapeurs s'étendait sur les parties les plus lointaines du paysage; ce lieu s'appelait le Val-du-Faucon.

A mesure que l'on avançait, le guide donnait des signes plus évidents d'inquiétude. Il tournait souvent la tête pour voir si on le suivait, et il s'efforçait cependant de se tenir à distance des écuyers bretons. Ces allures suspectes augmentèrent les défiances de Bigot, qui regarda autour de lui. Le vallon était désert, silencieux; partout une nature âpre, rude, sans trace de culture; cet endroit semblait n'avoir jamais été visité que par des pâtres ou des chasseurs. Bigot, un peu rassuré, allait reprendre avec son maître la conversation interrompue, quand tout à coup, à travers un massif de feuillage qui bordait la route, il vit briller un objet semblable à une glace polie; l'œil exercé de l'écuyer reconnut aussitôt le reflet d'une armure au soleil.

— Trahison! trahison! s'écria-t-il avec terreur en s'arrêtant; des hommes d'armes sont cachés derrière ces broussailles!... Pour l'amour de Dieu, Monseigneur, sauvez-vous!... ils vont vous massacrer!...

A ce cri d'alarme, le vassal de Montbrun poussa son cheval et se dirigea précisément du côté où était l'embuscade. Les écuyers se mirent sur la défensive, et se pressèrent autour de leur seigneur en le suppliant de rebrousser chemin. Bigot criait plus haut que tous les autres; au milieu de ce vacarme, Duguesclin avait peine à se faire entendre.

— Silence donc! ribaudaille! disait-il en colère; d'où vient cette panique? qu'avez-vous vu? Avez-vous donc peur de votre ombre?

Les Bretons lui montrèrent par un geste unanime le fond de la vallée; il n'était pas besoin d'une autre réponse, car une troupe de gens d'armes sortait des halliers où elle s'était tenue cachée et s'avançait vers Duguesclin.

Le chevalier, toujours convaincu des intentions quasi loyales du sire de Montbrun, ne parut pas surpris.

— Comment donc, vilains! s'écria-t-il en riant, ne reconnaissez-vous pas les vassaux et soudoyers du manoir où nous avons couché cette nuit?... Ils ont sans doute quelque chose à nous dire; ne leur laissons pas faire tout le chemin!

Il piqua des deux et courut au-devant des cavaliers. Ses varlets étaient stupéfaits de tant d'audace; mais leur devoir aussi bien que leur zèle les obligeait à suivre leur maître; ils préparèrent leurs armes, firent un signe de croix, et partirent au galop, prêts à mourir, car ils n'espéraient rien de la lutte inégale qui allait commencer.

Les gens de Montbrun, soit à cause des difficultés de ce chemin raboteux, soit par suite d'une répugnance secrète, n'avançaient pas avec la même rapidité. Quand Duguesclin fut à trente pas de la troupe, il s'arrêta brusquement, et cria d'une voix forte en tirant son épée :

— Est-ce toi, baron de Montbrun? viens-tu requérir le combat et retirer ton gage de défi?... Approche donc... j'accepte la partie.

Mais, à son grand étonnement, personne ne répondit à cet appel, et la troupe continua de courir sur lui sans proférer un mot.

— Qu'est-ce-ci? s'écria-t-il; le sire de Montbrun n'est-il pas venu? Est-ce une trahison? Je veux voir le baron; où est-il?

En ce moment la troupe entière se rua sur le brave Bertrand.

— Le voici, dit un homme d'armes qui, la visière baissée, précédait la troupe; allons, vaillant chevalier, songe à te défendre!

Et il dirigea sa lance contre Duguesclin, qui, n'ayant, comme nous l'avons dit, ni bouclier, ni cuirasse, était sans défense contre une semblable attaque. Il était perdu si, par un procédé d'équitation alors fort en usage, il n'eût fait faire rapidement à son cheval un bond de côté. La lance glissa le long de sa cotte de mailles sans le blesser. Le trop confiant chevalier grinça des dents, ses yeux s'enflammèrent.

— Ah! félon! ah! traître! s'écria-t-il.

Et chaque mot fut accompagné d'un violent coup d'épée, qu'il déchargea sur la tête de l'agresseur; c'était le baron lui-même.

Les gens de Montbrun s'étaient arrêtés à quelques pas des combattants, comme pour laisser les deux chefs vider eux-mêmes leur querelle; mais en voyant le baron chanceler ils attaquèrent à leur tour. Ainsi pressé, Bertrand jeta un regard rapide autour de lui; on était au centre de la petite plaine dont nous avons parlé; il n'y avait pas un rocher, pas un arbre, auquel il pût s'adosser pour éviter d'être enveloppé. Il n'eut donc pour ressources un moment que sa force herculéenne et sa dextérité merveilleuse dans l'art de l'équitation. Sa formidable épée semblait se multiplier dans sa main et menacer tous les assaillants à la fois. Déjà le sang coulait sur les cuirasses; un homme d'armes avait roulé avec son cheval sur la fougère. Cette vue exaspéra les autres; Bertrand allait peut-être se trouver fort empêché, quand ses écuyers se jetèrent résolûment entre lui et les gens de Montbrun.

Cette diversion donna au chevalier breton un instant pour se reconnaître; il tourna bride, revint vers le cavalier renversé, et s'élançant à terre, saisit la targe et la hache d'armes du mort; puis, d'un bond il se remit en selle, et retourna au combat. Ses mouvements avaient été prompts, inattendus; aucun des ennemis n'avait pu s'opposer à son dessein. Pour lui, brandissant son arme favorite au-dessus de sa tête, il se jeta au plus fort de la mêlée. Il fut sur le point de faire reculer à lui seul cette troupe nombreuse. Sa terrible hache brisait les boucliers, les cuirasses, fendait les têtes jusqu'aux épaules, malgré les bassinets et les morions. On entendait, par-dessus le tumulte de la bataille, des coups de cognée semblables à ceux des bûcherons dans les forêts; l'on voyait aussitôt tomber un homme d'armes et un cheval s'enfuir à travers la plaine. Les soudoyers de Montbrun étaient frappés d'admiration et

de terreur; les écuyers eux-mêmes se demandaient si leur maître n'était pas le démon incarné de la guerre pour l'extermination des hommes.

Cependant le baron avait été seulement étourdi par les coups vigoureux de son ancien hôte; il se remit bientôt, et il regarda avec une surprise muette ce qui se passait autour de lui. Sa présomption diminua sensiblement à la vue des exploits incroyables de ce héros, qu'il s'était flatté de vaincre en combat singulier; et il n'osait s'approcher à portée de cette redoutable hache qui fracassait hommes, chevaux et armures. Il se contenta de crier en faisant signe à ses gens de cerner Duguesclin.

— Rendez-vous, messire Bertrand..... par saint Martial! votre résistance est désespérée... Rendez-vous rescous ou non rescous (secouru ou non secouru). Livrez-vous à merci, vous aurez la vie sauve, et l'on vous mettra à rançon équitable. — Qui parle de me rendre? s'écria Duguesclin en tournant ses yeux irrités vers le baron; croix Dieu! qui donc se vante de m'avoir conquis à merci?... Qu'il se montre, celui-là, et j'acquitterai de suite le prix de ma rançon! — Me voici! s'écria le baron, à qui l'orgueil fit oublier ses prudentes résolutions.

Il pressa son cheval et courut sur Duguesclin la lance en arrêt. Le chevalier breton ne parut nullement s'effrayer de cette attaque à armes inégales; ferme sur sa selle, il attendait le choc de son adversaire, quand un cri poussé près de lui attira son attention. Jean Bigot venait d'être renversé; un homme d'armes levait déjà sa lance pour le tuer; prompt comme l'éclair, le chevalier évita encore une fois Montbrun, et jeta l'homme d'armes à bas d'un coup de hache. Bigot dégagé remonta à cheval.

Cependant, malgré la valeur prodigieuse de Bertrand, cette lutte ne pouvait se prolonger longtemps. Cinq ou six vassaux de la baronnie étaient étendus sur le champ de bataille; mais trois des écuyers bretons étaient morts aussi en défendant leur maître, deux autres étaient blessés. Si le respect et l'admiration pour Bertrand n'eussent pas paralysé les bras et les courages des soudoyers, ou si le baron n'eût pas recommandé expressément à ses gens d'épargner sa vie, le chevalier eût déjà succombé dans sa tentative désespérée de résistance. Heureusement le nuage de sable jaunâtre, soulevé par le pied des chevaux, s'entr'ouvrit tout à coup; on vit apparaître de nouveaux cavaliers armés de toutes pièces, et criant avec force : « A la lance! à la lance! »

Ils tombèrent sur les gens de Montbrun avec la plus grande vigueur.

Les hommes de l'embuscade semblèrent d'abord frappés de surprise. Les incidents de leur rencontre avec Duguesclin ne leur avaient pas permis de s'apercevoir qu'au moment où le combat commençait, une troupe de cavaliers était sortie d'un petit bois, précisément en face du buisson où ils s'étaient postés eux-mêmes. Aussi ignoraient-ils d'où venait à leurs adversaires ce secours inattendu, lorsque ce cri si connu : « A la lance! » leur apprit enfin à qui ils avaient affaire.

— Ce sont les routiers! s'écria le baron; bonnes gens, tenez ferme! ces pillards comptent nous enlever notre proie... Par saint Georges! ils ne sont pas plus d'une douzaine, et nous les aurons facilement!

En effet, quoique le baron se trompât sciemment de plus de moitié, la troupe des routiers était de beaucoup inférieure en nombre à celle de Montbrun. Cependant elle faisait bonne contenance pour dégager Duguesclin et les sept ou huit hommes qui lui restaient.

— De par saint Yves! criait le bon chevalier avec gaieté, vous arrivez, mes compagnons, comme marée en carême..... Qui que vous soyez, vous êtes de braves gens, et si vous besognez comme il faut, jamais ce méchant baron ne s'avisera plus de pareille perfidie!

La mêlée devint alors furieuse; le fracas des armes, les cris de guerre, les menaces, les défis, étaient dominés par le bruit métallique et terrible de la hache de Duguesclin, s'abattant sur les armures. Les écuyers bretons, blessés pour la plupart, s'étaient retirés du combat, excepté le fidèle Jean Bigot, qui s'obstinait à suivre son maître au milieu des dangers. La supériorité numé-

rique des vassaux de Montbrun était donc considérable sur les routiers; aussi, après une escarmouche d'un moment, ceux-ci commencèrent à céder, malgré les prouesses prodigieuses de Duguesclin.

Le châtelain de Montbrun s'aperçut que l'ennemi pliait; il ne cessait d'encourager les siens à bien faire leur devoir; lui-même ne s'épargnait pas, et luttait avec un courage digne d'une meilleure cause. De leur côté, les soudoyers voyant devant eux des adversaires qu'ils n'avaient aucune répugnance à combattre, se montraient pleins d'ardeur. Les routiers furent repoussés; Duguesclin resta seul au milieu de la mêlée, entouré de morts et de mourants.

— Courage! mes fidèles, courage! criait le baron; emparez-vous de cet insolent seigneur qui nous a bravés effrontément hier au soir! Si vous le prenez, il vous rendra riches tous, et jamais plus n'aurez besoin de guerroyer.

Ses vassaux redoublèrent d'efforts; Duguesclin frappait vainement des ennemis qui semblaient se multiplier sous ses coups, lorsque l'on entendit le son d'un cor dans un défilé voisin. La plupart des combattants tournèrent la tête; on vit déboucher dans le vallon une seconde troupe de cavaliers plus nombreuse que la précédente. Les éclatantes armures, les costumes bariolés, tranchaient au soleil sur la verdure sombre des genêts et des fougères.

—C'est le capitaine Bonne-Lance! s'écrièrent les routiers en reprenant courage; ce sont nos amis! A la lance! à la lance!

Et ils revinrent sur les hommes de la châtellenie avec une nouvelle ardeur.

Le baron examina rapidement ce surcroît d'agresseurs auxquels il lui était impossible de résister. A cent pas environ du lieu du combat, la troupe fit halte tout à coup; les archers et les autres fantassins qui étaient en croupe mirent pied à terre et préparèrent leurs armes. Pendant que ce mouvement s'opérait, deux cavaliers se détachèrent des autres, et s'avancèrent à franc étrier vers le champ de bataille. L'un était le capitaine Bonne-Lance lui-même, l'autre le troubadour Gérald de Montagu.

Le baron, en voyant sa proie si près de lui échapper, frémit de rage; dans ses idées, les routiers n'avaient d'autre intention que de s'emparer de Duguesclin, afin de le mettre à rançon; il craignit que Bonne-Lance ne tirât gloire et profit d'une tentative dont lui, baron de Montbrun, ne tirait que défaite et déshonneur.

— Eh bien, murmura-t-il enfin d'un ton de résolution, puisqu'il ne peut être mon prisonnier, il ne sera celui de personne!

Aussitôt il *brochetta des éperons*, suivant une expression de l'époque, et il s'approcha du valeureux Bertrand; non pas directement, de manière à affronter le regard et la hache exterminatrice du chevalier, mais en biaisant sournoisement jusqu'à ce qu'il fût à deux pas de lui. Au moment où Duguesclin se penchait en avant pour parer avec le manche de sa hache le coup d'estramaçon d'un soudoyer, il souleva sa longue lance, et la dirigea avec force dans les reins de son adversaire.

C'était la troisième tentative de ce genre qu'avait faite le baron depuis le commencement de l'escarmouche. Cette fois le coup était vigoureux, bien adressé; Bertrand ne l'avait pas vu venir, et il n'aurait eu aucun moyen d'éviter la mort, si un cri perçant ne l'eût averti de se tenir en garde. En même temps, un cavalier se jetant brusquement entre le baron et lui, opposa à la formidable pique poussée avec raideur, l'obstacle d'un petit bouclier et de son propre corps. La lance perça la targe facilement et s'enfonça dans la poitrine du généreux cavalier... Duguesclin était sauvé; mais le sauveur tomba sanglant à bas de son cheval. C'était le troubadour Gérald.

Cet événement avait eu lieu avec une rapidité merveilleuse; il n'avait été au pouvoir de personne de l'empêcher; mais Bertrand avait vu quel immense service venait de lui rendre le jeune Montagu, et il poussa une exclamation de pitié. Le capitaine Bonne-Lance s'écria :

— Vengeons-le, Monseigneur, vengeons ce noble jeune homme qui vient de donner sa vie pour vous! — Ainsi ferai-je ou que je meure! dit Bertrand.

Et tous les deux attaquèrent avec impétuosité le baron, qu'ils ne connaissaient pas, mais dans qui ils voyaient le meurtrier du pauvre ménestrel. Pressé par ces deux redoutables champions, le sire de Montbrun n'eût pu résister longtemps, si ses gens n'eussent tenté un dernier effort pour le dégager. Ils y parvinrent; mais l'arrivée du reste de la compagnie franche les força aussitôt à la retraite.

— Il faut y renoncer, puisque l'enfer s'en mêle!... murmura le baron. A moi, Montbrun! continua-t-il d'une voix forte en s'adressant à ses gens; décidément cette fois le Christ et la Vierge sont contre nous!

Il donna l'exemple, et s'élança à travers la bruyère; ses cavaliers le suivirent en désordre. En les voyant fuir, les routiers poussèrent des cris de joie.

—Suivons-les! taillons-les en pièces! commanda le capitaine. — Suivons-les! répétèrent les routiers.

Et une bonne partie de la troupe se mit à la poursuite des fuyards; éparpillés sur la lande, ils regagnaient de toute leur vitesse le château de leur maître.

XIX.

Duguesclin ne semblait pas moins animé que ses amis contre les auteurs du guet-apens dont il avait failli devenir victime. Cependant, il s'arrêta un instant sur le champ de bataille, où l'on voyait une vingtaine de morts et de blessés, et il dit au capitaine d'une voix affectueuse :

— Un mot, Messire : à qui suis-je redevable du secours qui m'est arrivé si à propos? — Ceux qui sont venus à votre aide, répondit Bonne-Lance avec respect, ont agi par mes ordres, Monseigneur; et ce m'est une douce joie de voir qu'ils ont si bien réussi! — Et qui donc êtes-vous, vous-même? — Un petit bachelier indigne encore d'attirer l'attention de votre haute chevalerie... On me connaît dans ce pays sous le nom de capitaine Bonne-Lance. — Ah! je sais, répliqua Bertrand en souriant, vous êtes le preux chevalier de cette damoiselle de Lastours... Eh bien, capitaine Bonne-Lance, je vous tiens pour vaillant homme et loyal capitaine. Vous venez de me rendre un signalé service; je voudrais vous prouver combien je vous suis reconnaissant de votre secours...

— Monseigneur, dit Henry avec un vif sentiment d'orgueil et de joie, j'espère vous donner d'autres preuves de courage et de dévouement; alors je réclamerai de vous peut-être une faveur que j'estime au plus haut prix..... Mais, continua-t-il d'un ton triste, ce n'est pas envers moi que vous avez contracté aujourd'hui le plus d'obligations; ce gentil ménestrel... — Sans lui toutes mes prouesses seraient finies, je le sais, dit Bertrand d'un air sombre, et c'est afin de m'assurer s'il reste quelque chance de le sauver, que je ne me suis pas mis à la poursuite de ces mécréants de Montbrun... Vrai Dieu! je donnerais mille écus d'or pour connaître l'homme d'armes qui l'a frappé si vilainement! — C'était le châtelain de Montbrun lui-même; je l'ai reconnu au moment où il a élevé la voix pour rallier ses soudoyers. — Le sire de Montbrun? De par saint Yves, je m'en doutais... il a par trois fois menacé ma vie, le double traître! et il paiera cher ce méchant coup, foi de chevalier.

En parlant ainsi, il avait mis pied à terre, et il regardait autour de lui, pour chercher le troubadour blessé. Le terrain, couvert de sang, jonché d'armures, offrait un spectacle de carnage et de désolation. Une trentaine de routiers au plus étaient restés sous les armes en bon ordre; les autres avaient suivi les gens de Montbrun, que l'on voyait s'enfoncer dans le défilé à l'extrémité de la plaine. Les archers et les goujats s'occupaient à dépouiller les morts ou à s'emparer des blessés, pour les mettre à rançon; d'autres couraient après les chevaux qui vaguaient çà et là sans cavaliers. Quant à Gérald, il avait disparu; mais Duguesclin et Bonne-Lance aperçurent à quelque distance les écuyers bretons, qui formaient un groupe distinct sur le bord du chemin; ils entouraient une personne, couchée sur le gazon, dont ils semblaient exclusivement occupés.

— Je le parierais, dit le chevalier, mon fidèle Jean Bigot a déjà prévenu mes désirs, et il donne ses soins à ce brave jeune homme,

Bigot est expert dans l'art de guérir les blessures, et moi-même souvent j'ai eu recours à son expérience...

Ils s'avancèrent vers le groupe d'écuyers en conduisant leurs chevaux par la bride. A leur approche, les Bretons s'écartèrent respectueusement, et laissèrent voir Gérald de Montagu étendu à leurs pieds. On l'avait dépouillé de son casque ; ses longs cheveux blonds roulaient en boucles sur la verdure. Il avait perdu tout sentiment; son visage était d'une pâleur mortelle, et ses yeux étaient clos ; ses vêtements déchirés ne couvraient plus sa poitrine blanche et ensanglantée. Bigot, à genoux auprès de lui, examinait la blessure avec attention.

— Eh bien, maître Bigot ? demanda Duguesclin avec un accent d'inquiétude en regardant le beau jeune homme inanimé.

L'écuyer comprit la pensée de son maître; il secoua tristement la tête.

— Ne reste-t-il donc aucune espérance, mon bon serviteur ? Pour rendre la vie à ce brave damoisel, je donnerais ma main droite, et ce serait peu ! — Gardez votre main droite pour combattre les ennemis de la France, Monseigneur, répondit Bigot en soupirant. Je n'oserais assurer que cette blessure est mortelle, mais certainement elle est dangereuse... — Par Notre-Dame ! Bigot, il faut que tu t'évertues à guérir ce généreux compagnon. — J'y mettrai tous mes soins, Monseigneur, mais je le crains, un plus habile y renoncerait... — Et cependant, messire Bertrand, reprit Bonne-Lance, quelle que soit votre reconnaissance pour ce damoisel, vous ignorez encore tous les services qu'il vous a rendus ! La nuit dernière, il a couru les plus grands dangers pour venir m'avertir des piéges que l'on vous tendait et pour me donner les moyens de les déjouer...—Serait-il possible ? Quoi ! cette fuite, ces fossés traversés à la nage au milieu d'une grêle de traits... — Rien n'est plus vrai, Monseigneur. — En ce cas, reprit Duguesclin d'un air pensif, j'ai en effet à ce damoisel plus d'obligations que je ne saurais lui en reconnaître dans le mauvais état où il est à cause de moi... J'ai commis plusieurs fautes depuis quelques heures !

Il jeta un regard morne autour de lui ; les corps des trois Bretons qui avaient péri dans le combat étaient étalés sur une éminence au bord du chemin ; Duguesclin pouvait encore voir ces figures mâles qui lui étaient si connues.

— Et ceux-là, qu'avaient-ils fait, continua-t-il, pour mourir ainsi par la faute de leur maître ? Et ce joyeux Pieric, et ce bon Olivier, et ce courageux Tristan, devaient-ils donc être ainsi égorgés sous mes yeux ?... Mais voilà comme nous sommes, ajouta-t-il avec amertume en portant la main à son front, nous autres hommes de guerre et chevaliers, nous nous laissons entraîner par nos folles idées, par notre témérité, et nos fidèles serviteurs en pâtissent...

Il se retourna brusquement comme pour cacher son émotion.

— Eh bien, par la croix du Christ ! reprit-il avec énergie au bout d'un moment, je veux au moins les venger... Capitaine, continua-t-il en s'adressant à Bonne-Lance, qui se tenait respectueusement à son côté, pouvez-vous me donner vos gens pour assiéger Montbrun ? — Volontiers, Monseigneur; ils seraient fiers de marcher sous un chef aussi renommé que vous... mais... — Eh bien ? — Nous n'avons pas encore les engins nécessaires pour venir à bout d'une place aussi forte. — — Je suis habitué à me passer de tout ce que je n'ai pas sous la main. Vos hommes sont aguerris, vous ne le cédez à personne en vaillance et en prud'homie... Suivez-moi ; je réponds de châtier ce baron pillard de telle sorte qu'il en sera bruit dans le royaume. — Cependant, Messire... — Quoi donc encore ? — J'avais promis à une dame, dit Bonne-Lance en rougissant un peu, de ne rien tenter contre le manoir de Montbrun. — Saint-Georges et saint Denis ! répliqua Duguesclin avec ironie, est-il bien bien temps de songer aux fantaisies des dames et aux amourettes ?...... Mais je saurai bien faire taire vos scrupules.

Il s'avança brusquement vers les routiers.

— Camarades, dit-il avec rudesse, vous savez qui je suis; voulez-vous m'aider à prendre Montbrun ?... Je vous promets pillage et saccagement; puis nous pendrons

le châtelain à son donjon!... Voyons, qui de vous refusera de suivre Bertrand Duguesclin?

Les routiers répliquèrent tout d'une voix:

— Oui, oui; conduisez-nous. Vive le capitaine Bertrand! Honneur à messire Duguesclin!... A Montbrun! à Montbrun! — Vous le voyez, dit le chevalier en revenant vers Bonne-Lance, il ne dépendrait plus de vous de les arrêter... et maintenant, croyez-moi, ne résistez pas davantage à la justice, à la nécessité.

En même temps, il remonta à cheval; Bonne-Lance s'inclina, et s'empressa de l'imiter.

Cependant, Bigot avait fini de panser la blessure du malheureux Gérald. Une légère teinte incarnate était venue animer les joues du troubadour; mais il n'avait pas encore repris ses sens.

— Monseigneur, demanda Bigot, que devons-nous faire de ces bons serviteurs qui ont péri si malheureusement, et de ce pauvre blessé, qui a besoin de prompts secours? — Pour ce qui est des morts, répliqua Duguesclin en se signant dévotement, Dieu veuille avoir leurs âmes! Veille à ce qu'ils soient enterrés en terre sainte, comme il convient à des chrétiens; nous ne pouvons rien de plus pour eux... Quant à ce troubadour, ne saurait-on le transporter en quelque endroit où, en attendant des secours plus efficaces, il pût trouver du calme et un abri? — Je ne vois aucune habitation, Messire, et le pays m'est inconnu. — Eh bien, on fabriquera un brancard pour le transporter à Montbrun avec toutes sortes de précautions... De par saint Yves! je ne veux pas qu'il meure!

Les ordres du chevalier furent promptement exécutés, et toute la troupe se mit en marche. Duguesclin et le capitaine s'avançaient les premiers; puis venaient les routiers en bon ordre et les gens de pied; à quelques pas en arrière, quatre archers portaient Gérald, toujours évanoui, dans une espèce de litière formée de manteaux et de bois de lances. Une douzaine d'hommes restèrent sur le champ de bataille pour garder les blessés dont on n'avait pu se charger.

Ce cortége suivit exactement le chemin qu'avaient pris le baron et la première troupe de routiers. On voyait à chaque instant des traces de leur passage: là c'était un cheval mort sous son harnais d'acier, plus loin c'était un soudoyer déjà dépouillé de ses armes et de ses habits; parfois on entendait les gémissements de quelques blessés derrière les taillis qui bordaient le chemin. Lorsqu'on arriva au défilé, ces signes d'une lutte acharnée devinrent plus nombreux. La route était resserrée par deux montagnes couvertes de bois jusqu'à la cime; l'avantage de la position avait dû décider le baron à faire un retour offensif sur ceux qui le poursuivaient. Aussi une demi-douzaine d'hommes et de chevaux avaient-ils trouvé la mort en cet endroit.

Au bout de la gorge, on vit paraître un routier qui s'avançait de toute la vitesse de son cheval et faisait signe à la troupe de rebrousser chemin. Le visage de cet homme était bouleversé; il semblait porteur de quelque importante nouvelle. En un instant il fut près de Bonne-Lance. — Eh bien, camarade, qu'y a-t-il donc? demanda Henry avec étonnement; qu'as-tu à nous apprendre? Tête-Dieu! tu es tout en émoi. — Par les cornes du diable! il y a bien sujet, capitaine, et si vous m'en croyez, vous retournerez au plus vite d'où vous venez. — Que veut dire ce coquin? demanda Duguesclin à son tour; aurait-on déjà occis le baron de Montbrun?

Le routier regarda fièrement ce cavalier inconnu qui lui parlait avec si peu de cérémonie.

— Réponds à ce seigneur, dit Bonne-Lance; il a le droit de t'interroger aussi bien que moi; c'est le grand chevalier Duguesclin.

L'homme d'armes changea aussitôt de contenance.

— En ce cas, reprit-il respectueusement, j'engage messire Duguesclin à faire retraite... malgré sa bravoure, je ne le suppose pas capable de résister à deux armées entières qui viennent au secours de ce sire de Montbrun... — Deux armées! répéta le capitaine avec un sourire de pitié. — Le brave homme a trop bu d'un coup, interrompit Duguesclin en haussant les épaules; continuons notre

route. — Aussi vrai que saint Nicolas est le patron des routiers, s'écria le messager d'un air de bonne foi, je ne dis rien que je n'aie vu de mes yeux.... Nous poursuivions les vassaux de Montbrun avec ardeur, et nous allions peut-être nous jeter avec eux dans le manoir, dont on avait baissé le pont pour les recevoir, quand nous avons aperçu sur la gauche, à un quart de lieu de distance, une troupe nombreuse de gens d'armes et de gens de pied, se dirigeant, bannière au vent, vers le château. Le sergent qui nous commandait, craignant d'être attaqué par des forces supérieures, a fait sonner la retraite aussitôt. Nous manœuvrions pour vous rejoindre, lorsque nous avons aperçu en face de nous, en bas de la vallée, une nouvelle troupe aussi nombreuse que la première et se dirigeant vers le même point. Sans doute le baron de Montbrun a demandé secours aux seigneurs du voisinage; peut-être même s'est-il donné à l'Anglais pour gagner la protection du prince de Galles. Quoi qu'il en soit, notre sergent n'a pas voulu engager la bataille sans avoir reçu d'ordre; nous nous sommes jetés dans le bois où est notre camp, et on m'a expédié en toute hâte pour vous avertir.

Duguesclin et Bonne-Lance pressèrent le messager de questions, mais ils ne purent rien apprendre de plus. L'un et l'autre étaient stupéfaits.

— C'est inconcevable, dit le chef des routiers; ce sournois de châtelain aurait-il trouvé le moyen de prévenir la garnison de Lastours? En vérité, je m'y perds. — Quel est votre avis, capitaine? — Ordonnez vous-même, Monseigneur! Avec vous je braverais toutes les armées de France et d'Angleterre. — En avant donc, au nom de Dieu! dit Duguesclin.

Puis se tournant vers les routiers, qui venaient d'entendre le récit de leur camarade, il reprit gaiement:

— Or çà, mes amis, il va sans doute grêler des horions et pleuvoir des sagettes... Souvenez-vous de mon cri de guerre : *Guesclin! Guesclin! Notre-Dame Guesclin!* Ce cri-là porte bonheur. — Guesclin! Guesclin!... répéta la troupe avec enthousiasme.

Bientôt on eut en vue l'un des deux corps d'armée dont l'approche avait été signalée. Autant qu'on en pouvait juger à distance, il se composait de deux ou trois cents hommes; mais Bertrand et le capitaine Bonne-Lance ne se laissèrent nullement intimider par le nombre, et, pressant leurs chevaux, ils se trouvèrent enfin près de cette troupe où leur présence sembla jeter une terreur soudaine.

Cette petite armée, qu'on avait dépeinte si formidable, offrait un singulier spectacle. Elle se composait surtout de fantassins, alors appelés *communes, pédaille, ribaudaille*, et souverainement méprisés par les chevaliers, même après la terrible guerre des Jacques. Ces gens n'avaient que peu ou point d'armes défensives; ils étaient vêtus de colobes et de peliçons ou jaquettes, sans casques ni cuirasses; mais ils étaient mieux pourvus d'armes offensives, car ils avaient des épieux, des arcs, des bâtons ferrés et des fauchards. En outre, plusieurs étaient chargés de pioches, de pics, d'échelles, et autres instruments alors usités pour faire un siége en règle ou pour donner l'assaut à une place forte. On voyait parmi eux quelques moines portant de grandes croix de bois. La troupe marchait en désordre sous une bannière blanche ornée de l'image d'un saint.

Le silence, pas plus que le discipline, ne semblait de rigueur dans cette étrange compagnie; cependant, en tête de la bande, un petit corps de cavalerie, composé d'une trentaine d'hommes d'armes environ, avait une contenance assez belliqueuse. A l'approche de Duguesclin et des routiers, ce peloton de cavalerie, qui présentait seul l'apparence d'une milice régulière, fit volte-face et vint se placer à l'arrière-garde, pour couvrir les gens de pied en cas d'attaque.

— Par la sainte messe! s'écria le chevalier breton avec un sourire de mépris, d'où sortent ces pauvres manants?... On n'a jamais vu si plaisante armée... — Je crois, messire Bertrand, qu'ils ne sont pas nos ennemis, répondit Bonne-Lance de même; et dans le cas contraire, ils ne seraient pas bien redoutables... mais il ne tient qu'à nous de savoir ce qu'ils veulent, car, si je ne me trompe,

ils ont l'intention de parlementer. — Écoutons-les donc ! dit Duguesclin avec insouciance.

Il s'avança seul vers le front de bataille des inconnus; quand il en fut à dix pas, un cavalier, qui avait des éperons d'or et qui portait des armoiries sur son écu, vint audevant de lui. C'était le chef de la troupe; Dugueslin et lui se saluèrent.

— Puis-je savoir, sire voyageur, demanda Bertrand, ce que vous faites sur les terres de Montbrun et quel motif vous y amène en si nombreuse compagnie? — Sire écuyer, répondit sèchement l'étranger, à qui la figure et l'extérieur de Duguesclin n'imposaient guère, il doit vous suffire de savoir que, si vous n'êtes pas des amis ou des alliés du châtelain de Montbrun, vous n'avez rien à craindre de nous. — Nous ne craignons personne, Messire; mais ne perdons pas de temps en vains discours... Vous êtes chevalier, du moins je le suppose à votre équipage; je suis chevalier aussi : parlons nettement... Venez-vous pour attaquer Montbrun ou pour le défendre?

Le capitaine inconnu allait sans doute répliquer avec la même franchise, quand Bonne-Lance, après avoir bien observé la troupe, s'approcha vivement des deux interlocuteurs.

— Je m'en étais douté, s'écria-t-il; ces gens, Monseigneur, sont les vassaux et soudoyers de l'abbaye de Solignac, à qui le sire de Montbrun a enlevé hier un chariot de vivres... Ce seigneur qui vous parle est sans doute le sire de Nexon, le chevalier-avoué de l'abbaye ! — En effet, capitaine Bonne-Lance, répliqua l'étranger en levant sa visière et en montrant des traits pâles et maladifs; ces masques d'acier nous ont empêchés de nous reconnaître, quoique l'aspect de vos routiers m'ait déjà fait soupçonner votre présence..... Eh bien, sire capitaine, vous savez qui nous sommes, et vous devinez nos projets. Hier le sire de Montbrun s'est emparé par surprise et par trahison d'un convoi confié à ma garde appartenant à l'illustre et vénéré monastère de Solignac... Dans cette rencontre, ce félon châtelain m'a renversé par terre, moi, sire de Nexon, par un coup déloyal, dans un moment où j'étais aux prises avec un autre ennemi. J'ai voulu venger le tort causé à la sainte maison dont je suis le protecteur avoué, et réparer l'insulte faite à ma personne. Sur l'invitation du vénérable abbé et des révérends pères de Solignac, les vassaux de l'abbaye, ceux du Vigen et de plusieurs bourgades voisines, se sont réunis la nuit dernière autour de la bannière de saint Éloi, patron et fondateur du monastère... Quoique je sois souffrant et brisé par ma chute récente, je me suis mis à la tête des soudoyers et vassaux du couvent; nous venons châtier le baron pillard. Nous avons juré de ne pas nous *départir* du manoir que nous n'ayons mis le sire de Montbrun hors d'état de mal faire, et nous comptons assiéger sur-le-champ ce repaire de vol et de félonie. — Vous allez assiéger Montbrun ? s'écria joyeusement Duguesclin, qui n'avait guère compris autre chose dans ce récit; vrai Dieu ! chevalier, vous devez à la protection de quelque grand saint de venir à propos... Si vos gens veulent se joindre à nous et obéir à mon commandement, je m'engage à vous faire tous souper ce soir dans le castel, à supposer que le garde-manger du pillard ne soit pas trop dégarni ! Vos vassaux nous seront fort utiles avec leurs arcs et leurs engins de guerre... je vous promets de leur donner des postes où ils ne courront pas trop de dangers... je sais qu'il faut ménager des vassaux d'église.

Le chevalier-avoué regarda d'un air irrité le personnage qui osait railler en sa présence les défenseurs de l'abbaye de Solignac; mais quelques mots de Bonne-Lance le calmèrent tout à coup.

— Quoi ! s'écria-t-il avec un accent de joie et de respect, le vaillant capitaine Duguesclin, l'illustre Bertrand, daignerait prendre en main notre cause et poursuivre notre vengeance? Par saint Éloi ! Monseigneur, s'il en est ainsi, nous sommes sûrs du succès... il n'y a ni place ni château assez forts pour résister au vaillant Duguesclin ! Disposez de moi et de mes gens, Monseigneur : nous vous obéirons jusqu'à la mort. — Eh bien donc, reprit Duguesclin avec

impatience, marchons en avant, et à la garde de Dieu !..... Mais un moment, capitaine, ajouta-t-il aussitôt avec intérêt; parmi les moines que je vois là dans votre troupe, n'en est-il aucun assez instruit pour panser un pauvre blessé? — Si vraiment, Monseigneur; nous avons ici le père Nicolas, l'apothicaire du couvent; c'est un homme habile à guérir toutes les blessures du corps, et c'est pour cela qu'il s'est offert à nous accompagner dans notre sainte entreprise. — Je reconnais là les précautions ordinaires des gens d'église... Mais allez, capitaine; priez ce bon moine de prendre grand soin d'un jeune damoisel qui est porté en litière, là, derrière nous... dites-lui de veiller sur le blessé et de ne pas le quitter d'un instant... S'il parvient à le sauver, je ferai don à votre couvent du plus magnifique reliquaire d'or que roi ou pape lui ait jamais octroyé !

Le capitaine s'empressa d'obéir, et, tout en portant au père Nicolas l'invitation de se rendre auprès du troubadour, il annonça à ses gens que le grand capitaine Duguesclin s'associait à eux pour attaquer le château de Montbrun. Cette nouvelle circula rapidement dans la foule et y excita un enthousiasme extraordinaire. Les regards se tournaient avidement vers l'illustre guerrier; les plus timides vassaux se sentaient remplis d'ardeur à la pensée de combattre sous ses ordres. Quand on se remit en marche, la curiosité qu'il excitait parmi ces pauvres paysans se manifestait de la manière la plus naïve. Les uns, sortant des rangs, se tenaient au bord du chemin sur son passage; les autres, au risque de se faire écraser, se jetaient avidement au milieu de la cavalerie pour le voir de plus près. A la vérité l'extérieur disgracieux de Duguesclin excitait souvent des exclamations passablement désobligeantes; mais le bon chevalier était à cet égard d'une philosophie merveilleuse, et il riait volontiers des paroles de désappointement échappées à ceux qui le voyaient pour la première fois [1].

Le sire de Nexon, après avoir donné ses ordres, revint se placer respectueusement à côté de Duguesclin. Celui-ci, toujours préoccupé du récit fait par le routier un instant auparavant, demanda au chevalier-avoué de Solignac s'il avait eu connaissance de cette autre troupe qui rôdait dans le voisinage, mais le sire de Nexon, au lieu de donner aucun éclaircissement, manifesta une vive inquiétude à cette nouvelle.

— De par saint Eloi et saint Oculi ! s'écria-t-il, c'est sans doute la garnison de Lastours qui chevauche pour secourir le seigneur de Montbrun... Si cela est, nous perdrons beaucoup de temps et beaucoup de monde avant de nous rendre maîtres du manoir ! — Décidément ce ne peut être la garnison de Lastours, répliqua Bonne-Lance; j'ai arrêté moi-même le messager chargé de l'ordre du baron, et on n'a eu là-bas ni assez de temps ni assez de loisir pour en expédier un second... Non, non, croyez-moi, ce doit être un parti d'Anglais envoyé par le prince de Galles ou le duc de Lancastre, à supposer que le baron ait fait secrètement sa soumission au roi d'Angleterre. — Cela serait contraire à ce que me disait hier le sire de Montbrun lui-même, répliqua Bertrand d'un air pensif; et cependant, capitaine Bonne-Lance, vous devez avoir raison; l'Anglais seul peut se trouver de ce côté; les Français sont trop loin, et ils n'oseraient s'aventurer dans ce pays ennemi..... Eh bien, pardieu, Anglais ou non, qu'importe? nous sommes prêts à les recevoir. — C'est cela, Monseigneur, s'écria Bonne-Lance; mais nous devons être près de l'endroit où sont cachés mes louveteaux !... je vais les appeler, car ils seraient trop mécontents s'ils ne se trouvaient pas à la fête qui se prépare !

Portant à ses lèvres un cor d'ivoire suspendu à son cou, il en tira quelques sons clairs et aigus. Des clameurs lointaines sortirent aussitôt de la profondeur du bois.

— Les entendez-vous? reprit Bonne-Lance d'un ton de gaieté; jamais nichée de loups n'a mieux connu le hurlement de sa mère que ces coquins ne connaissent le son de

1. Duguesclin n'ignorait pas sa laideur, et c'est pour cela qu'un poëte du temps lui a mis dans la bouche ces deux vers:

Bien sçai que je suis bien laid et malféttis;
Mais puisque je suis laid, estre vieux bien hardis.

mon cornet... Attention! nous allons les voir paraître, et ils pourraient montrer les dents à la compagnie...

Comme il achevait de parler, les routiers parurent en effet sur la lisière du bois. Le capitaine avait eu raison de s'avancer au-devant d'eux pour les contenir, car ils allaient se jeter, par habitude, sur les gens de Solignac sans entamer aucune explication, les prenant pour des ennemis. Les honnêtes vassaux du couvent furent très-effrayés de leur côté de voir surgir devant eux ces hommes farouches; mais les chefs en s'interposant, mirent tout le monde d'accord. Alors les routiers se formèrent en bon ordre le long du chemin, et on se dirigea de nouveau vers Montbrun.

Bientôt on aperçut le château avec ses tours et ses redoutables fortifications. L'alarme y régnait déjà; le pont était levé, des hommes d'armes garnissaient les remparts et la barbacane. Duguesclin et les deux capitaines qui marchaient avec lui en tête de la colonne crurent d'abord que leur présence et celle de leurs gens avait causé cette alerte; mais ils reconnurent bientôt que, s'ils étaient pour une part dans la terreur des habitants de Montbrun, ils n'en étaient pas toutefois l'unique cause. Dans le village abandonné, précisément entre eux et le manoir, une troupe plus nombreuse encore que celle de Solignac avait fait halte. Elle semblait attendre là un événement dont il était difficile de soupçonner la nature. Cette troupe, entièrement composée de cavaliers, avait une apparence noble et guerrière. De l'endroit où l'on était, on reconnaissait déjà des pages et varlets en éclatantes livrées; on voyait de fiers panaches se balançant au vent, de belles armures reflêchissant les rayons du soleil, des bannières armoriées, enfin tout ce qui caractérisait alors une riche et puissante chevalerie.

Dès que la troupe dont le brave Bertrand se trouvait momentanément le chef, fut sortie du milieu des grands arbres et se fut montrée à découvert, une vive agitation se manifesta parmi ces étrangers. On entendit leurs trompettes sonner haut et clair! ils se formèrent en bataille avec une précision et une rapidité qui trahissaient des hommes rompus dans les exercices de la guerre.

— Par la vraie croix! ces gens-là ont bonne mine, dit Duguesclin à ses deux acolytes en regardant toujours du côté du village; faites arrêter notre troupe, capitaine Bonne-Lance, et vous aussi, capitaine Nexon: rangez-les en bataille le mieux possible, afin que ces étrangers ne se moquent pas trop de nous... Saint Georges et saint Denis! si l'on en vient aux coups avec eux, nous aurons affaire à des adversaires redoutables...

— Sur ma foi, Monseigneur, dit Bonne-Lance avec distraction, l'ordonnance de ces hommes est si belle que je les prendrais volontiers pour des Français... — Des Français! Allons donc! encore une fois c'est impossible, interrompit Duguesclin d'un ton d'impatience; mais au nom de mon Seigneur Jésus-Christ, alignez bien vite les vassaux... Si ceux que vous voyez là-bas sont des ennemis, ils peuvent être sur nous avant que nous soyons en état de soutenir le choc...

Les deux capitaines se mirent en devoir d'obéir. Dnguesclin lui-même, excité par une sorte d'amour-propre militaire en présence de troupes si bien disciplinées, voulut surveiller la disposition de son armée improvisée. Pour les routiers de Bonne-Lance et pour la petite compagnie régulière du sire de Nexon, la manœuvre n'offrait aucune difficulté; les hommes d'armes se formèrent rapidement sur une double ligne; mais il n'en fut pas de même des vassaux de l'abbaye de Solignac. Les bonnes gens oublièrent subitement leurs résolutions. En voyant cette belle chevalerie rangée en face d'eux, ils faisaient assez piteuse contenance. Les moines qui portaient les croix et la bannière de leur saint patron, furent les premiers à s'enfuir; quelques vassaux les imitèrent, malgré les huées des gens d'armes de Bonne-Lance et de Nexon. Ceux qui restaient n'étaient nullement rassurés; et plus d'un archer, sous le prétexte de se poster avantageusement, s'alla cacher dans le bois.

Duguesclin riait fort de cette poltronnerie; en ce moment, le capitaine Bonne-Lance accourut l'avertir qu'un des cavaliers incon-

nus venait de se détacher de la troupe afin de prendre langue.

— Et sauf votre bon avis ; Monseigneur, continua-t-il, je persiste encore à croire que c'est un Français. — Français, Anglais ou diable, nous allons le voir, dit Duguesclin impatienté.

L'inconnu avait fait halte dans l'espace vide, à égale distance des deux armées. Il semblait être de haut rang ; il était armé de toutes pièces, la visière baissée ; son armure damasquinée en or. brillait du plus vif éclat. Un surtout de velours bleu brodé d'or couvrait ses épaules. Ce magnifique équipage rendait plus piètre et plus misérable encore l'habit gris de Duguesclin, son bonnet flétri et son écu sans armoiries.

Chacune des deux armées suivait avec anxiété les mouvements de son représentant. On vit les deux chevaliers s'aborder d'un air hautain ; ils semblèrent échanger quelques paroles..... Puis, tout à coup, ils sautèrent à bas de leurs chevaux, et s'embrassèrent cordialement.

XX.

Un murmure d'étonnement s'éleva dans les deux armées. Le chevalier étranger était messire Olivier Duguesclin, frère unique de l'illustre Bertrand.

Sans s'inquiéter de leurs compagnons respectifs, ils se livrèrent d'abord à la joie de se revoir. Mais bientôt Olivier, jetant un regard un peu ironique sur la suite de son frère, dit avec gaieté :

— Par notre commune mère ! Bertrand, où êtes-vous allé chercher de pareils gens d'armes? Jamais je n'ai vu mines si piteuses et si couardes !... Vrai Dieu ! l'ennemi que vous voulez attaquer ne doit pas être bien redoutable, ou vous serez battu sans rémission, je vous le prédis. — Ne vous moquez pas, frère Olivier, répondit Bertrand avec sévérité ; il y a quelquefois autant de courage sous la simple jaquette d'un vassal que sous une armure de chevalier..... Je compte employer ces hommes à un service pressé, et je n'ai pas été maître de choisir. — Attendez un instant, frère Bertrand, répliqua Olivier ; nous vous apportons des nouvelles de haute importance ; et sans doute vous ne vous amuserez pas à guerroyer contre les gentillâtres de ce pays lorsque vous les connaîtrez... — Nous apprécierons, mon très-aimé frère ; mais, bon Dieu ! quelle est donc cette chevalerie qui vous accompagne avec un train si magnifique? On dirait des seigneurs damerets allant au-devant de la fiancée d'un roi ! — N'avez-vous pas déjà reconnu les armoiries et les bannières, mon vaillant sire? Ce sont les capitaines qui étaient avec vous à Malleval, nos beaux cousins Mauny, le comte d'Armagnac, Galeran, et d'autres encore ; ils ont grande impatience de vous voir, et nous chevauchons depuis hier pour vous joindre..... Mais, par votre chef, continua-t-il en se tournant vers ses compagnons, ils ne vous ont pas reconnu sous ce costume indigne de votre rang ; ils vous prennent, je le gage, pour quelque aventurier qui demande merci en son nom et au nom de ses piètres soldats ! — Parlons raison, Olivier : quel si grand motif avez-vous eu de vous mettre à ma poursuite, et comment avez-vous pu me trouver dans ce pays écarté ? — Rien n'est plus simple, frère Bertrand... Hier, peu d'heures après votre départ, Saint-Denis, héraut de France, est arrivé à franc étrier à Malleval, croyant vous y trouver encore. Il était chargé d'un message de notre sire le roi ; on lui avait ordonné de faire grande diligence. En apprenant votre départ, il a été si fort contrit, il s'est tant lamenté de ne pouvoir s'acquitter de la royale commission, que nous nous sommes décidés, sachant quelle route vous aviez prise, à courir après vous... Peut-être ne fussions-nous pas parvenus à vous atteindre, mais heureusement nous avons rencontré à quelques lieues d'ici un homme qui nous a indiqué où vous aviez couché la nuit dernière. — Et quel est cet homme, Olivier? — Une espèce d'écuyer nommé Oswald, un drôle assez suspect.... Il s'est jeté hier au soir sur nos lignes, car nous avons campé à la belle étoile, sur le bord du grand chemin. Craignant que cet homme ne fût un espion anglais et qu'il ne nous attirât sur les bras

toutes les troupes de la province, j'ordonnai de le *brancher* au premier arbre venu... Le coquin ne parut pas satisfait, et se démena comme un beau diable... Cependant il allait être pendu bel et bien, quand par hasard il entendit prononcer mon nom; il vint se jeter à mes pieds, et il me dit que si je voulais lui accorder la vie, il se faisait fort de me con-



Mon père, le blessé est-il loin d'ici? (Page 103.)

duire dans un endroit où vous deviez être assez empêché, car vous étiez tombé entre les mains d'un méchant seigneur qui ne manquerait pas de tirer profit de vous. Comme il a exactement dépeint votre personne, nous n'avons pas douté de sa sincérité. Cependant il nous a été impossible d'expliquer pourquoi cet écuyer avait quitté le château de Montbrun; je le soupçonne fort d'avoir voulu avertir les Anglais et le duc de Lancastre, connétable d'Aquitaine, de votre présence dans le pays. Pour abréger,

ces seigneurs et moi nous ne tenions pas assez à voir pendre ce misérable vassal pour refuser sa proposition. Nous lui avons promis la vie s'il nous donnait les moyens de vous retrouver en le menaçant de le tuer au premier soupçon de trahison. Il nous a conduits ici, et voilà, frère Bertrand, comment nous avons eu le bonheur de vous revoir..... Au moment où vous vous êtes montré, nous allions envoyer sommer les habitants de Montbrun de vous remettre entre nos mains, sans quoi nous eussions saccagé ce manoir inhospitalier; mais à présent, je pense, nous allons quitter bien vite ce pays sauvage, laissant à d'autres le soin d'enfumer cette tanière de renards.

Duguesclin avait écouté avec attention le récit de son frère. Il dit dévotement, en levant les yeux au ciel :

— Que mon Seigneur Jésus-Christ et sa sainte mère soient bénis pour vous avoir conduits sains et saufs jusqu'ici, comme pour les autres grâces dont ils m'ont comblé depuis quelques heures! Je vous remercie, frère Olivier, de l'intérêt que vous prenez à ma personne..... mais ne pourriez-vous me dire quelles nouvelles m'apporte le royal messager? — Je ne sais rien de certain; cependant, si je ne me trompe, les nouvelles sont mauvaises..... Le héraut est resté un peu en arrière, car lui et son cheval sont brisés de fatigue : il ne tardera pas à nous joindre... En attendant, ne voulez-vous pas saluer nos parents et bons amis? — Volontiers, frère Olivier.

Ils s'avancèrent alors vers un groupe de chevaliers, postés à l'entrée du village. A peine eurent-ils fait dix pas, que Bertrand fut reconnu. Les seigneurs français sautèrent à bas de leurs chevaux et vinrent lui serrer la main, pendant que les hommes d'armes poussaient des vivats et agitaient les bannières pour le saluer.

Alors seulement toute espèce de défiance cessa entre les deux troupes, et les vassaux de Solignac respirèrent. Le sire de Nexon lui-même s'empressa de leur faire remarquer que cette brillante chevalerie étant amie de Duguesclin, allait probablement se joindre à eux contre le redoutable sire de Montbrun. En attendant, il les invita à profiter de ce moment de répit pour se reposer, le reste de la journée, selon toute apparence, devant être fort rude pour eux.

Ces pauvres manants ne se le firent pas dire deux fois; ils s'assirent sur l'herbe, devisant de tout ce qu'ils voyaient ou de ce qu'ils supposaient; le chevalier-avoué rejoignit Bonne-Lance.

Le chef des routiers restait à cheval, en tête de sa troupe, dans une immobilité complète, le regard fixé vers les seigneurs qui entouraient Duguesclin. Nexon ne remarqua pas d'abord sa pâleur et sa préoccupation.

— Eh bien, capitaine Bonne-Lance, dit-il tranquillement, vous aviez raison... ce sont des Français, et, j'imagine, de bons auxiliaires pour le coup de main que nous méditons.

Henry le regarda d'un air distrait, comme s'il n'eût pas compris ces paroles; puis il demanda avec agitation :

— Ne me trompé-je pas, sire chevalier? n'apercevez-vous pas comme moi, à quelques pas de monseigneur Duguesclin, une bannière mi-partie rouge et bleue semée d'herminettes blanches? — Il est vrai, capitaine; connaîtriez-vous le seigneur à qui appartiennent ces armoiries? Ce doit être un grand personnage de la cour de France, à en juger par le riche costume du porte-bannière.

Bonne-Lance ne répondit pas; son trouble et son émotion devenaient de plus en plus visibles; un léger tremblement agitait ses membres. Il rabattit précipitamment la visière de son casque de manière à cacher ses traits. Au même instant un page vint le prier gracieusement de s'approcher des seigneurs français; ils avaient mis pied à terre, et ils écoutaient avec un vif intérêt Duguesclin leur racontant les dangers qu'il avait récemment courus.

Le capitaine des routiers fit un signe de consentement, puis se tournant vers un de ses sergents, il lui ordonna de mettre la compagnie au repos; mais l'interposition de sa visière d'acier ou l'émotion avait altéré le timbre de sa voix; ses paroles étaient sourdes, presque inintelligibles. Ce devoir rempli, il suivit le page, laissant le sire de Nexon

et le sergent stupéfaits de ces manières étranges, si différentes de ses allures ordinairement franches et hardies.

Quand il fut à dix pas de la troupe, il remit son cheval à la garde du page, et s'avançant à pied vers les nobles français, il s'inclina profondément devant eux. Ils lui rendirent son salut avec beaucoup de courtoisie.

— Vrai Dieu! brave écuyer, s'écria Olivier Duguesclin avec une familiarité amicale en lui tendant la main, je veux être le premier à vous remercier de l'assistance que vous avez donnée à mon seigneur et honoré frère; par la croix! vous avez fait une grande action et de haute loyauté... — Messire, dit Gauthier de Mauny, fier et rude chevalier, couvert d'une armure noire, au visage brun et balafré, toute la noblesse et chevalerie de France sera jalouse du service que vous avez rendu à mon beau cousin Bertrand... Maugredieu! je donnerais dix années de ma vie de guerres et batailles pour avoir eu le bonheur de parachever une action si agréable au roi notre sire et à la chrétienté! — Ne te plains pas, cousin Mauny, répliqua Duguesclin en riant; si l'on portait en ligne de compte les horions que tu as reçus pour moi, tu serais encore le plus riche de mes bons amis et vaillants compagnons d'armes, sans excepter Clisson lui-même!

Bonne-Lance reçut encore les compliments de Galeran, fils du comte de Saint-Pol, d'Olivier de Mauny, et des autres seigneurs qui se trouvaient là. Tous renchérissaient les uns sur les autres pour exalter le service qu'il avait rendu à leur illustre chef en le sauvant des mains de Montbrun. Henry gardait le silence comme si le respect, en présence d'une si noble assemblée, lui fermait la bouche.

Cependant, un des personnages les plus éminents de l'assemblée n'avait encore rien dit; c'était un homme déjà sur le retour, d'une figure sèche et maigre, de manières austères; sa physionomie portait les traces d'une souffrance morale déjà ancienne. Son armure d'argent richement incrustée, son manteau mi-parti, sur lequel étaient brodées des armoiries, le coronnet à neuf perles qui surmontait son casque, le faisaient reconnaître pour un puissant seigneur; c'était en effet le comte d'Armagnac, dont le nom devint si célèbre quelques années plus tard. Il avait tenu ses yeux attachés sur Bonne-Lance avec obstination, tandis que les autres chevaliers comblaient d'éloges l'aventurier.

— Jeune homme, dit-il à son tour avec un peu de raideur, un simple écuyer devrait-il se présenter ainsi, le visage couvert, devant des personnages de si haut rang? — En effet, sire Bonne-Lance, ajouta Duguesclin avec sa franchise mâle, pourquoi cacher votre loyal et plaisant visage à ces seigneurs? Par Notre-Dame! vous leur feriez croire qu'il vous manque un œil comme à mon cousin Mauny, que vous êtes balafré comme Olivier, ou que vous avez la peau noire comme moi... or, je sais combien votre mie a eu bon goût en vous choisissant pour son chevalier!

Bonne-Lance répondit d'une voix basse et étouffée qu'il venait de faire vœu de ne pas ôter son casque et lever sa visière jusqu'à ce qu'il eût vu la bannière de France flotter sur le château de Montbrun. Ces sortes d'obligations bizarres étaient communes à cette époque, et aucun des assistants ne parut surpris.

— Il ne faut jamais fausser un vœu, s'écria Olivier Duguesclin, ou l'on ne tarde pas à s'en repentir..... A la bataille de Cocherel, sainte Catherine me laissa donner un violent coup de lance dans l'épaule, parce que j'avais omis d'envoyer à sa chapelle, à Rennes, un cierge de douze livres que je lui avais promis par serment!... Mais, comme à l'ordinaire, continua-t-il d'un ton un peu ironique, notre cher sire et ami le comte d'Armagnac trouve une raison de moins estimer ce jeune bachelier en ceci que nous l'avons loué... — Vous parlez avec légèreté, sire Olivier, répondit le comte d'un air sombre, et vous m'avez mal jugé en attribuant à un esprit naturellement grondeur ce qui est le résultat d'une longue expérience des choses d'ici-bas... Comme vous, continua-t-il en s'animant et en regardant Bonne-Lance avec attendrissement, j'apprécie la valeur, la générosité, la prudence dont ce jeune homme a fait preuve en déjouant les piéges

du baron de Montbrun. Il a commencé noblement sa carrière en rendant un si grand service à notre illustre capitaine, au roi notre seigneur, à la France entière... Pour avoir un fils tel que ce brave écuyer, je donnerais mon titre de comte et mes beaux domaines... Dieu n'a pas voulu m'accorder une si grande faveur !

Aucune larme ne vint mouiller les yeux caves du sire d'Armagnac, mais sa voix brusque avait pris un accent de profonde mélancolie. Les seigneurs français restèrent insensibles à cette expression de tristesse, à laquelle ils étaient sans doute habitués ; plusieurs même haussèrent les épaules comme on ferait au radotage d'un vieillard. Mais Bonne-Lance ne put entendre avec la même indifférence les paroles affectueuses du comte. Son agitation devint plus vive ; sa poitrine haletait dans sa lourde cuirasse. Il voulut parler ; la voix expira sur ses lèvres.

— Ma foi ! s'écria Duguesclin avec impatience, vous mettez le pauvre gars à la gêne avec vos beaux compliments et vos paroles miellées ; il ne sait plus que dire... Par la mitre du pape ! c'est un rude chef de routiers ; il n'a pas appris comme vous le beau langage auprès des princes et souverains. Ah ! si vous aviez adressé de pareils compliments à ce gentil troubadour qui s'est jeté au-devant du coup dont j'étais menacé, il eût pu mieux vous répondre !... mais, je le crains, le pauvre rossignol ne chantera plus ! — Aussi quelle imprudence de s'exposer dans la mêlée sans armure ! dit Mauny avec indifférence. — C'est une imprudence dont je m'étais moi-même rendu coupable, cousin Gauthier, et elle a été sur le point de me coûter cher... Si je dois ma liberté au capitaine Bonne-Lance, je dois la vie au troubadour Gérald. — Ce n'est là qu'une action de page et de vilain, reprit Mauny dédaigneusement. — Un enfant, une femme, eussent pu en faire autant ! ajouta Galeran ; il n'y a là ni prouesse ni appertise d'armes... c'est un agneau qui s'est laissé égorger, voilà tout.

Cette manière d'apprécier l'admirable dévouement du troubadour, bien qu'elle fût dans les idées du temps, appela la rougeur de l'indignation sur le visage énergique de Bertrand. Il allait s'emporter contre ses amis ; le comte d'Armagnac lui dit à l'oreille avec un sourire mystérieux :

— Espérez-vous donc, sire Bertrand, faire comprendre au boucher la résignation de l'agneau qu'il égorge ?

Duguesclin secoua la tête d'un air pensif.

— Il n'importe, reprit-il au bout d'un moment ; la seule chose que je puisse faire désormais pour ce jeune compagnon est de le venger, et je veux le venger !... Sires chevaliers, qui de vous consent à se joindre à moi pour châtier ce perfide châtelain ? — Nous vous aiderons tous, beau cousin, dit Mauny ; mais par la croix ! le château est fort ; nous aurons beaucoup de mal à l'emporter d'assaut ! — Mettons-nous donc à l'œuvre sur-le-champ, s'écria Bertrand avec ardeur ; capitaine Bonne-Lance, disposez-vous à attaquer du côté de la poterne ; employez les vassaux de Solignac à faire des fascines et à préparer des matériaux pour combler les fossés !... Pour nous, nous attaquerons la grande porte, et nous verrons qui le premier arborera sa bannière sur le rempart..... Allons ! à l'œuvre ! et puisse monseigneur saint Yves nous avoir en sa garde !

Les seigneurs français se séparèrent, et Bonne-Lance voulut se diriger vers sa monture ; le comte d'Armagnac le retint doucement :

— Capitaine Bonne-Lance, demanda-t-il avec courtoisie, ne me direz-vous pas votre nom véritable, afin que je le garde en ma mémoire comme celui d'un vaillant homme ? — Vous le saurez bientôt, peut-être, mon noble sire, répondit le routier d'une voix sourde. — Quand donc, pour Dieu ? — Lorsque j'aurai été armé chevalier de la main de monseigneur Duguesclin...

Il salua profondément, et s'élança à cheval. Le comte d'Armagnac le suivit un instant des yeux comme s'il eût voulu admirer son attitude martiale ; puis il poussa un profond soupir, et revint vers le village où s'étaient cantonnés ses amis.

Bientôt tout fut en mouvement dans la plaine. Les cavaliers avaient abandonné

leurs chevaux, qu'on était allé cacher dans le bois. Les archers et arbalétriers examinaient leurs sagettes et leurs carreaux. Des travailleurs abattaient des arbres dont le branchage devait servir à combler les fossés; d'autres arrachaient des mottes de gazon pour le même usage. On ne voyait partout que gens se préparant à l'assaut.

Duguesclin était entré un moment dans une des masures abandonnées du village de Montbrun pour revêtir une armure de son frère Olivier. Il reparut bientôt couvert d'acier de pied en cap et portant sur son écu les armoiries si connues : « champ d'argent avec un aigle de sable à deux têtes et un rouge baston. » Un panache blanc se balançait au-dessus de son casque; dans cet équipage, il avait un aspect à la fois majestueux et terrible.

Sur le seuil de la porte, il rencontra un nouveau voyageur, à qui tout le monde manifestait beaucoup de déférence. C'était un homme d'un âge mûr, revêtu d'un tabard bleu semé de fleurs-de-lis d'or. Il tenait d'une main une courte baguette, de l'autre plusieurs parchemins auxquels étaient attachés différents sceaux en cire rouge et verte. A sa vue, Duguesclin resta immobile : il avait reconnu Saint-Denis, héraut d'armes du roi Charles V.

Saint-Denis salua le chevalier.

— Monseigneur, lui dit-il avec respect, avant de vous exposer aux hasards d'une bataille, je vous requiers de prendre connaissance des lettres que je vous apporte au nom de notre très-redouté sire et souverain seigneur le roi de France! — Gentil héraut, répondit Duguesclin, je ne puis sans forfaiture et félonie repousser votre requête... je suis prêt à écouter les ordres qu'il plaît à monseigneur et maître de m'envoyer.

Et il rentra avec le héraut dans la misérable masure sans portes ni fenêtres, qui était pour le moment son habitation.

L'intérieur était nu et délabré; le vassal qui l'occupait jadis en avait enlevé les meubles, lorsqu'il s'était réfugié derrière les murailles protectrices du château. Quelques billots de bois seuls garnissaient encore ce triste réduit. Bertrand fit signe au poursuivant d'armes de s'asseoir sur l'un d'eux; pour lui, il voulut recevoir debout le message de son souverain.

— Je suis prêt à vous entendre, sire héraut, dit-il avec cette courtoise naïveté que les plus grands personnages apportaient alors dans les relations officielles ou privées, mais d'abord laissez-moi me réjouir de vous voir arrivé sain de corps et bien portant... — Je vous remercie, Messire, répondit Saint-Denis respectueusement, mais je suis trop peu de chose pour vous occuper dans des circonstances aussi graves que celles qui m'amènent près de vous. — Eh bien, quelles sont-elles, gentil héraut?..... mon très-cher et très-redouté seigneur le roi Charles est en bonne santé, je l'espère?..... — Grâces en soient rendues à Dieu, il est en bonne santé... Voici la lettre qu'il a daigné me confier pour vous.

Duguesclin prit le vélin précieux auquel était suspendu le grand sceau de l'État; il le retourna dans ses mains d'un air embarrassé.

—Mon noble maître fait bien de l'honneur à un pauvre chevalier tel que moi, reprit-il; mais vous ne l'ignorez pas, sire poursuivant d'armes, toute ma vie a été employée à me battre pour son service, et... je ne sais pas lire.

Cet aveu ne parut nullement extraordinaire à Saint-Denis; car alors l'instruction était rare partout, mais particulièrement dans la noblesse.

— Aussi bien, Messire, répondit-il avec solennité, votre maître et le mien, le roi de France, m'a chargé de vous dire de vive voix ce qu'il a daigné vous écrire de sa main... Sachez-le donc, le roi vous attend incessamment à Paris pour vous donner l'épée de connétable; il vous ordonne, sitôt les présentes reçues, de vous mettre en route, sous peine d'encourir son déplaisir et de causer les plus grands malheurs.—Que Notre-Dame de Dinan me préserve d'encourir le déplaisir de mon bien-aimé souverain! répliqua le bon chevalier en faisant un signe de croix; mais j'éprouvais des scrupules à accepter l'important office de la connétablie; car, si je l'acceptais, il faudrait le retirer à un

illustre guerrier, le vénérable Moreau de Fiennes, pour le présent connétable de France... — Il ne l'est plus, Messire; monseigneur de Fiennes a été un loyal capitaine et appert homme d'armes, du temps du feu roi, dont Dieu ait l'âme; mais maintenant il est vieux et cassé; il ne peut plus endosser son armure et guerroyer contre l'Anglais... Il a donc rendu au roi l'épée de connétable, et il vous prie lui-même d'accepter cette haute dignité; il ne se sent plus capable d'en remplir les devoirs, comme vous en jugerez par cette lettre dont il m'a chargé expressément pour vous.

En même temps il présenta à Duguesclin un autre parchemin; le chevalier se contenta de regarder le sceau, comme il avait fait pour la missive royale.

— Il suffit, sire Saint-Denis, dit-il avec majesté; je ne veux pas tarder plus longtemps à me rendre aux ordres du roi, tout indigne que je sois de l'honneur qui m'attend... Aussitôt après avoir pris le château de Montbrun, je me mettrai en route pour aller saluer le roi Charles dans sa tour du Temple à Paris... Et maintenant, gentil héraut, permettez-moi de rejoindre les gens d'armes qui environnent déjà ce manoir; la besogne faite, je vous suivrai.

Il voulut sortir; l'envoyé royal le retint par un geste ferme et respectueux.

— Daignez m'excuser, vaillant seigneur, reprit-il, mais les paroles du roi sont précises... il vous ordonne de ne tarder que le temps nécessaire pour changer votre pesante armure de bataille contre des houzeaux de voyageur. Je ne vous ai pas tout dit encore; le royaume, la ville capitale, le roi lui-même, sont dans le plus grand danger! — Serait-il vrai, Messire? demanda Duguesclin en tressaillant; l'Anglais aurait-il fait tant de progrès depuis quelques jours? — Il est aux portes de Paris, Monseigneur, répliqua le héraut avec feu, et sans doute déjà Robert Knowles et son armée, après avoir dévasté la Picardie et la Champagne, assiégent le roi Charles dans sa bonne ville... Au moment où je sortais de Paris, des chevaliers anglais venaient par bravade frapper les barrières de leur lance... Vous n'avez donc pas une minute à perdre; le devoir de tout féal sujet et brave guerrier est de voler au secours du roi de France.—Par la Montjoie! tu as raison, héraut, s'écria Duguesclin en se promenant dans la salle avec émotion; je ne dois pas m'occuper d'intérêts secondaires, de vengeances et de défis personnels, quand mon cher sire le roi est si mal en point... Cependant, ajouta-t-il avec réflexion en s'arrêtant tout à coup, si j'avais eu seulement deux heures pour donner l'assaut à ce manoir... — Votre bouillante valeur vous emporte trop loin, Monseigneur, dit le poursuivant d'armes avec véhémence; vous avez déjà reçu plusieurs messages du roi Charles, et, malgré votre ardent désir de vous rendre à son appel, vous vous laissez arrêter à chaque pas par des prouesses à faire, des châteaux à conquérir... Hier vous êtes parti presque seul de Malleval pour vous rendre à Paris; aujourd'hui je vous trouve, avec une armée improvisée par votre nom, prêt à assaillir une forte place, bien munie de défenseurs!... Messire Bertrand, excusez ma hardiesse, mais il n'est plus temps pour vous de vous signaler dans les combats singuliers et dans les tournois comme un simple chevalier; vous ne devez plus songer à votre gloire, mais à la défense de votre pays et de votre souverain. Vous n'êtes plus un simple capitaine qui peut jouer sa vie cent fois en un jour pour une parole insultante ou un défi; vous êtes connétable de France, et ce titre vous impose des obligations sacrées!

Ces nobles sentiments ne pouvaient manquer de trouver de l'écho dans le cœur de Duguesclin.

— Partons donc! s'écria-t-il; mon frère et les autres seigneurs se chargeront de châtier ce méchant baron de Montbrun... ils sont nombreux, expérimentés, ils en viendront aisément à bout!... Que l'on prévienne mes écuyers de tout préparer pour le départ! s'écria-t-il à voix haute en s'approchant de la porte de manière à être entendu des pages et suivants assemblés devant la maison; et vous, sire héraut, à cheval! dans trois jours nous serons à Paris. — Dieu vous entende, Monseigneur! répondit Saint-Denis triomphant.

Quelques instants après, les écuyers bretons étaient en selle, le fidèle Jean Bigot à leur tête. Le bruit du départ subit de Duguesclin s'était déjà répandu et avait attiré devant la masure tous ceux qui ne prenaient pas une part active aux préparatifs du siége. Au moment de partir, le futur connétable promena autour de lui un regard attentif, comme s'il eût cherché à qui donner un important message. Un moine vénérable fendait la foule, et semblait vouloir lui parler; Duguesclin reconnut aussitôt le père chirurgien de Solignac, et il l'attendit.

Le religieux salua humblement.

— Monseigneur, dit-il, le blessé que vous avez confié à ma garde est en danger de mort; il vous prie instamment de lui accorder un moment d'entretien... Cette faveur sera sans doute la dernière dont il jouira sur la terre, car nul art humain ne saurait guérir sa blessure.

Une vive anxiété se peignit sur le visage de Bertrand.

— Ce jeune homme m'a sauvé la vie, dit-il en regardant le héraut d'armes avec hésitation, je ne puis lui refuser la grâce qu'il demande... Mon père, continua-t-il en se tournant vers le chirurgien, le blessé est-il loin d'ici? — Là-bas sous cette feuillée, Messire, dit le moine en désignant la pointe de bois où Gérald et Bonne-Lance étaient en embuscade le matin. — Ce n'est pas loin, reprit Bertrand en regardant toujours la figure austère du héraut. — La France attend! répliqua celui-ci d'une voix solennelle.

Des clameurs immenses retentirent du côté du manoir; les trompettes sonnèrent toutes à la fois. Le valeureux coursier de Duguesclin dressa les oreilles à ce son bien connu; il fit une courbette comme pour s'élancer au combat.

— De par saint-Georges! s'écria le chevalier, que se passe-t-il donc?

Olivier de Mauny parut, la visière baissée, l'épée à la main.

— Beau cousin Bertrand, dit-il d'un ton railleur, pour la première fois vous vous faites attendre dans une bataille... Il est impossible de contenir l'ardeur de ces troupes indisciplinées; elles commencent l'attaque sans nous... Hâtez-vous donc, si vous voulez être de la fête!

Duguesclin se décida tout à coup.

— Sire héraut, dit-il brusquement, je suis fidèle à mon prince et dévoué à la France; mais je suis obligé de retarder mon départ de quelques instants. — Quoi! Monseigneur, s'écria Saint-Denis avec un accent de reproche, oubliez-vous déjà vos résolutions loyales? — Je ne les oublie pas, mais, par saint Yves! je ne saurais agir contre mon honneur et ma conscience. — Et votre honneur vous oblige encore à verser du sang? — Non, mais à dire un dernier adieu au malheureux jeune homme qui a versé le sien pour moi.

Il agita la main comme pour annoncer qu'il reviendrait bientôt, et il dirigea son cheval vers l'endroit où était le troubadour; le vieux moine le suivit de loin.

XXI.

Le père chirurgien de l'abbaye de Solignac avait exécuté les ordres de Duguesclin avec un zèle empressé, avec une charité toute chrétienne. Dès qu'on eut fait halte, il appela quelques vassaux de son couvent plus particulièrement affectés à son service, et il leur ordonna d'élever rapidement une hutte de feuillage dans le bois. Pour lui, il se dirigea vers ses bagages, que portait un cheval de charge; il en tira les ustensiles et les cordiaux alors usités en chirurgie. La hutte achevée, on y transporta Gérald toujours inanimé, et le moine s'occupa enfin d'examiner la blessure.

Il n'y avait plus aucune espérance; le fer de la lance avait pénétré jusqu'aux organes de la vie. En acquérant cette triste certitude, ce vieux moine à la tête chauve, au visage ridé, à la longue barbe blanche, contempla le troubadour avec un profond sentiment de tristesse.

— Mon Dieu! murmura-t-il, ne ferez-vous pas un miracle pour ce pauvre enfant, si jeune et si beau?

Cependant, afin de rassurer sa conscience, il posa un nouvel appareil sur la blessure; puis versant dans une petite coupe d'argent

quelques gouttes d'un cordial puissant, il les fit glisser entre les lèvres pâles du ménestrel. Cette liqueur bienfaisante ne tarda pas à produire un effet favorable; peu à peu la couleur revint sur les joues de Gérald, la respiration souleva sa poitrine par des mouvements saccadés; enfin ses yeux bleus et limpides s'ouvrirent à la lumière.

Un profond étonnement saisit le jeune Montagu quand, au réveil, il se trouva dans cette hutte de branchages, couché sur un lit de feuilles sèches et de manteaux, à côté de ce vieux moine qui, debout et silencieux, l'observait avec ânxiété. Un lambeau de toile grossière destiné à fermer la tente était relevé; le pauvre malade pouvait embrasser d'un coup d'œil une scène bruyante et animée. Dans le lointain, il apercevait le château de Montbrun; une foule d'hommes aux costumes bariolés, aux armures brillantes, s'agitait au soleil, remplissant l'air de clameurs. Autour de lui, cependant, tout restait calme. Son regard pouvait plonger dans les profondeurs de la forêt verte et touffue où chantaient encore les oiseaux. Aucun homme d'armes ne se montrait de ce côté; excepté deux ou trois pauvres vassaux assis sur l'herbe, en attendant les ordres du père Nicolas, cette partie du paysage présentait son aspect solitaire accoutumé.

Le troubadour contemplait avec égarement ce vaste tableau où abondaient les contrastes; ses pensées revenaient lentement. Peut-être croyait-il avoir fait un rêve; peut-être, dans ce moment où il n'avait pas encore recouvré toute sa sensibilité physique et morale, oubliait-il son mal, comme il arrive parfois aux blessés après un long évanouissement. Il voulut se soulever, une horrible souffrance lui arracha un cri, et il retomba sur sa couche.

Le moine s'avança pour lui donner des encouragements et des consolations, car il avait épuisé tous les secours de l'art; mais en ce moment une ombre légère s'interposa entre lui et le malade. Un jeune page qui, depuis quelques instants, causait avec les vassaux groupés au dehors, s'était précipité dans la tente, attiré par le cri douloureux de Montagu.

Le religieux regarda sévèrement l'inconnu qui s'introduisait si brusquement dans cet asile de la souffrance. Il était jeune, délicat, on eût dit d'un enfant; ses traits pâles et bouleversés faisaient ressortir encore l'éclat de ses grands yeux noirs. Il était enveloppé d'un surtout en samis vert sans broderies; sa toque, surmontée d'une plume verte, cachait une partie de son front. Il avait pour arme une petite dague suspendue à son côté par un baudrier. Avant que le moine eût pu lui reprocher sa hardiesse, il joignit les mains, et dit d'une voix suppliante :

— Mon père, vous avez besoin d'un aide, d'un serviteur pour veiller sur ce pauvre blessé; de grâce! permettez-moi de vous assister dans les soins que vous donnez à ce noble damoisel... Je le servirai avec tant d'affection, de dévouement! je vous obéirai avec tant de promptitude et de respect!... Par pitié! ne me repoussez pas.

Nicolas le regarda avec étonnement; la contenance de ce frêle enfant trahissait une émotion extraordinaire, ses yeux étaient pleins de larmes.

— Mon fils, dit le vieillard à demi-voix, vous connaissez donc ce malheureux jeune homme, pour solliciter avec tant d'empressement la permission de rester près de lui?

— Je le connais, murmura le page.

Le père Nicolas le fit asseoir sur un escabeau et l'engagea tout bas à se calmer; mais l'enfant, au premier regard jeté sur les traits décolorés de Gérald, éprouva une douleur poignante; il se couvrit le visage avec ses mains, et ne put retenir ses sanglots.

Cependant cette voix douce et pénétrante, qui venait de se faire entendre près de lui, avait frappé le troubadour. Sa blessure l'empêchait de se retourner, mais il demanda avec une joie naïve :

— Qui est là? qui vient de parler?... J'ai cru entendre le chant des ménestrels célestes dans le paradis! — Ne vous agitez pas, mon fils, dit le moine avec bonté en s'avançant vers lui, et si le sentiment vous est enfin revenu, profitez de cet instant lucide pour élever votre pensée vers Dieu, source de miséricordes infinies!

Gérald resta un moment silencieux, comme

s'il eût cherché à rassembler ses idées.

— Dieu! répéta-t-il lentement, j'ai pensé à lui toute ma vie; j'ai associé sa pensée à tous mes rêves de gloire, de poésie et d'amour... Mais pourquoi ce religieux me parle-t-il, en ce moment surtout, de Dieu et de sa miséricorde? Que se passe-t-il? où suis-je?... Ah! oui, continua-t-il en s'animant, je me souviens... Cette bataille, ces cris, ce bruit de haches et d'épées, cette douleur affreuse... je suis sur mon lit de mort!

Il sourit avec résignation. Le moine était vivement ému.

— Mon fils, reprit-il doucement, nul ne sait quand la mort doit venir, et c'est pour cela qu'il faut toujours l'attendre... Êtes-vous en paix avec le ciel et avec le monde? — Je le suis, mon père; je n'ai pas été un homme de colère et de sang; j'ai passé comme un voyageur auprès de cette génération malheureuse qui vit dans le trouble, les discordes et la violence... aussi elle m'a méconnu, elle m'a repoussé, le mépris à la bouche! Je n'aurais pas dû naître à cette époque funeste, et je suis heureux de mourir!

Les sanglots du jeune page attirèrent l'attention de Gérald.

— Où est-il celui qui pleure sur moi? demanda-t-il en agitant sa main dans le vide; ses larmes sont bien précieuses à un pauvre vagabond sans parents et sans amis!

Sur cette main déjà glacée s'appliquèrent des lèvres brûlantes. Le troubadour essaya encore de reconnaître la personne qui lui témoignait tant d'affection; mais il ne pouvait se retourner sur sa couche, et le page, courbé devant lui, cachait avec soin son visage.

— Mon père, reprit Gérald après un nouveau silence, mes instants sont comptés, je le sens, et il me reste encore des devoirs à remplir sur la terre... Mais avant tout, pourriez-vous me dire si le magnanime Bertrand Duguesclin est sain et sauf? — Il est sain et sauf, mon fils, grâce à votre dévouement; il m'a chargé de veiller sur vous comme sur son propre enfant... Il est près d'ici, et, malgré les grands intérêts qui l'occupent, il s'informe à chaque instant de son sauveur.

— Que le ciel le récompense, murmura le troubadour avec orgueil : eh bien, mon père, ne sauriez-vous le prier de venir adoucir un instant par sa présence mes dernières pensées?.... J'aurais des recommandations pressantes à lui adresser au sujet de personnes bien chères à mon cœur... — Vos désirs sont sacrés pour moi, mon fils, répliqua le religieux avec hésitation, mais je craindrais, en vous laissant seul..... — N'y aura-t-il pas près de moi cet ami dont la voix est si douce, dont l'âme est si tendre, si compatissante? — Eh bien, mon fils, dit le bon moine, je me rends à vos vœux.

Il se leva, donna ses instructions tout bas à l'inconnu, qui était à peine en état de le comprendre, et il sortit pour aller chercher Duguesclin.

Gérald était tombé dans une sorte d'affaissement; les signes avant-coureurs d'une fin prochaine se montraient déjà sur son visage. Morne, abattu, il semblait prêter l'oreille au bruit lointain des assiégeants, comme au dernier murmure de ce monde méchant qu'il allait quitter.

Tout à coup, le page obéissant à une impulsion plus forte que sa volonté, rejeta sa toque loin de lui, laissa flotter autour de son front ses cheveux noirs et bouclés; puis s'agenouillant devant le troubadour, il s'écria avec un accent déchirant :

— Gérald, Gérald, me pardonnerez-vous le mal que je vous ai fait?

Malgré sa faiblesse, le blessé poussa un cri perçant : il venait de reconnaître Valérie de Lastours.

— Gentille damoiselle, est-ce vous? demanda-t-il d'un ton animé; Dieu vous envoie-t-il à cette heure suprême pour que mon âme s'envole enivrée de joie vers le ciel? — Oui, cher Gérald, c'est l'infortunée damoiselle de Lastours... elle vient vous demander pardon de vous avoir méconnu, d'avoir jeté du fiel dans votre âme tendre et généreuse, d'avoir exalté votre dévouement jusqu'à cette funeste extrémité... — Vous!... me demander pardon? s'écria le troubadour en regardant la jeune fille avec une admiration profonde, pardon!..... Quand je vous dois les plus doux instants que j'aie passés sur la terre; pardon! quand le bonheur de

vous admirer de loin, en silence, pourrait seul me rattacher encore à ma misérable existence... écoute-moi, belle et fière Valérie, continua-t-il avec un enthousiasme fébrile, tu étais une jeune aigle nourrie au milieu du sang et du carnage, dans ton aire au sommet des rochers; moi j'étais un petit oiseau des bois né sous la feuille verte d'une aubépine; tu aimais les hautes régions du ciel, la guerre et les batailles; moi, perdu dans l'immensité des forêts, je n'existais que par mes chants plaintifs... Dans ton passage rapide, tu ne pouvais abaisser vers moi ton regard superbe. — Gérald, mon noble Gérald, s'écria Valérie avec la même exaltation, l'abîme qui nous séparait a été comblé tout à coup... Naguère encore je n'admirais dans l'homme que la force, la loyauté, la vaillance; je n'imaginais pas qu'il y eût autre chose à louer, à aimer en lui... Qui m'eût révélé les paisibles vertus de l'âme dans ce monde féroce et sauvage où nous sommes? Par toi seul, Gérald, j'ai connu la poésie, le dévouement. Depuis que cette nouvelle lumière a brillé à mes yeux, tout a changé d'aspect. Hier, lorsque je suis venue à toi, le cœur ulcéré, l'insulte sur les lèvres, te demander le sacrifice de ta vie... un sacrifice entier, sans retentissement et sans gloire... tu l'as accompli à l'instant, sans conditions, sans hésitation! Je t'ai cru mort, je t'ai pleuré... Ce matin j'ai appris que tu avais échappé à ce péril, mais pour en affronter un plus grand, un plus terrible encore auquel tu succombes! eh bien, maintenant, Gérald, ce n'est plus seulement de l'admiration que je ressens pour toi, c'est... je n'en doute plus... c'est de l'amour.

Le ciel s'entr'ouvrant tout à coup pour laisser voir au pieux troubadour le trône du Tout-Puissant entouré d'archanges radieux, n'eût pu exciter dans son âme des sensations plus délicieuses. Une auréole de bonheur resplendit autour de son beau et pâle visage.

— Répète-moi que tu m'aimes! s'écria-t-il d'une voix vibrante; mais tu te trompes toi-même ou tu veux me tromper pour adoucir mes derniers instants!..... — Je t'aime! je t'aime! s'écria-t-elle impétueusement; je ne te trompe pas, car tu vivras pour m'entendre te le redire...

Gérald se tut un moment; l'émotion le suffoquait; une larme de cristal trembla aux longs cils de sa paupière.

— Merci, noble Valérie, murmura-t-il, merci de vos douces paroles, elles m'ont donné un avant-goût des joies célestes... mais comment croirai-je à votre généreux mensonge, quand vous aimez, je le sais, un homme plus loyal, plus généreux, plus vaillant que moi? — Je l'ai aimé, en effet, Gérald, et peut-être si celui dont tu parles n'avait pas à supporter de comparaison dans mon cœur, je ne songerais pas à exiger de lui des qualités que je croyais au-dessus de la perfection humaine; mais je le sens maintenant, toutes ces vertus bruyantes de notre époque funeste ne sont qu'égoïsme et vanité... Le capitaine Bonne-Lance, il est vrai, m'a sauvée des mains de ces bandits; il m'a protégée lorsqu'il me voyait malheureuse et persécutée; il a bravé, pour se rapprocher un instant de moi, le pouvoir et la colère de Montbrun; mais son courage, son dévouement, me semblent maintenant simples et vulgaires... Mon Gérald est plus grand que lui! Henry, pour se consoler de mon abandon, aura l'agitation, le tumulte, le bruit des combats, l'orgueil satisfait... Il m'aimait, je le crois, mais moins que la gloire... Au moment où je te parle, il va, malgré ma défense, attaquer le manoir de mon tuteur pour faire parade de sa vaillance devant ces seigneurs étrangers... Pour toi, au contraire, mon héroïque Gérald, je suis tout, ta gloire, ta grandeur, ton âme et ta vie... c'est pour cela que je te préfère au monde entier!

Le troubadour l'écoutait avec une indicible béatitude, les yeux ardents, la bouche entr'ouverte. Il reprit d'une voix saccadée:

— Tais-toi, Valérie... n'ajoute rien à ces célestes paroles, car je voudrais vivre, vivre pour être heureux avec toi... et je vais mourir! — Non, non, tu ne mourras pas, mon ami, mon époux! s'écria la jeune fille en saisissant ses mains, qu'elle porta à ses lèvres avec frénésie; un prêtre nous unira, et nous ne nous quitterons plus... Les obstacles que tu supposes n'existent pas; tu

me croyais destinée à être riche, puissante, enviée, tu étais dans l'erreur comme moi, comme tout le monde... Ce magnifique héritage que je réclamais ne m'appartient pas; il appartient à mon noble cousin Guillaume de Lastours, car Guillaume est encore vivant. Pour moi, je possède seulement quelques revenus féodaux inaliénables dans la famille de ma mère; c'est peu, mais ce peu nous suffira. Nous nous retirerons quelque part où notre obscurité et notre pauvreté ne pourront exciter l'attention; nous vivrons calmes, heureux l'un par l'autre... Ou bien, si tu aimes encore les voyages, je te suivrai partout, mon gentil ménestrel, je partagerai tes joies comme tes chagrins. Nous chercherons dans les châteaux et dans les bourgades de l'Aquitaine ce jeune baron de Lastours qui a disparu depuis si longtemps; comme nous, sans doute, il a eu une large part dans les malheurs de ce temps! Si nous le découvrons, nous lui ferons rendre son héritage, son beau nom, ses riches domaines, puis nous lui demanderons une modeste retraite sur les terres de ses ancêtres et des miens... Souris donc, mon noble Gérald, souris à cet avenir de paix, de félicité et de tendresse qui s'ouvre devant nous!

Cette naïve exubérance d'espoir passa enfin dans le cœur du troubadour. Ses traits s'animèrent, ses yeux brillèrent d'un éclat inaccoutumé.

— Oui, oui, tu as raison, Valérie, s'écria-t-il, l'avenir est à nous! Meurt-on lorsqu'on peut être si heureux? La joie cicatrisera ma blessure... Arrière, les médecins terrestres! Un ange a versé sur ma plaie le baume de l'espérance! Valérie, je puiserai la vie dans ton regard, dans ton sourire, dans ton amour; la vie rayonne autour de toi comme la pudeur et la beauté... Je vivrai encore de longues années pour être l'époux de ma bien-aimée Valérie de Lastours!

Un bruit léger se fit entendre à la porte de la tente.

— De par saint Yves! en sommes-nous là? s'écria Duguesclin en se montrant tout à coup; que m'a donc chanté ce vieux moine peureux? J'assiste à des fiançailles, et je croyais assister à...

Le seigneur breton n'acheva pas sa pensée. Gérald, épuisé par l'émotion et par la vigueur factice qu'il avait montrée un moment, venait de retomber pâle et presque inanimé sur sa couche. Valérie poussa un cri de terreur.

— Mon Dieu! s'écria-t-elle en levant les yeux au ciel, ces projets, ces désirs, ces espérances, sont-ce donc des chimères?

Le vieux moine, qui suivait de près Duguesclin, entra dans la tente. Son premier mouvement fut de courir au malade, et il l'examina avec attention.

— Ce pauvre damoisel a éprouvé une émotion trop forte, dit-il en hochant la tête; il faut le laisser reposer si l'on ne veut empirer son mal! — Ainsi tout lui est fatal, même mon amour! murmura la damoiselle de Lastours en se jetant sur un siége et en appuyant son front sur ses genoux.

XXII.

Un profond silence régna un moment dans la tente. Le bon vieux moine allait et venait autour du troubadour, cherchant à lui faire prendre quelques gouttes de cordial. Valérie restait abîmée dans sa douleur; on entrevoyait dans l'ombre sa forme svelte et élégante; ses longs cheveux noirs lui formaient comme un voile de deuil. Près de la porte se dessinait la silhouette hardie de Bertrand Duguesclin. Il était armé de toutes pièces, comme nous l'avons dit; son panache atteignait presque le toit du feuillage. Debout et immobile, ses deux mains s'appuyaient sur sa lourde épée dont la poignée avait la forme d'une croix. Son visage brun, dur, encadré dans sa visière d'acier, avait une expression morne et triste. Dans le lointain, le bruit de la bataille grandissait toujours; on distinguait les cris des combattants et le fracas du bélier frappant à intervalles égaux la porte de la barbacane.

Enfin Duguesclin s'approcha de la jeune fille, et il lui dit en cherchant à adoucir le timbre de sa voix :

— Je ne m'attendais pas, Damoiselle, à trouver près du pauvre Gérald une garde-malade

telle que vous!..... Comment avez-vous pu sortir d'un manoir si bien gardé et quitter des parents pour qui, ce matin du moins, vous exprimiez une si vive reconnaissance?

— Ne m'accablez pas, Monseigneur, répliqua Valérie avec égarement; sais-je moi-même comment j'ai pu porter mes pas jusqu'à ce triste lieu?... Tout à l'heure, après le départ du baron, le pont est resté baissé, et les soudoyers se sont un peu relâchés de leur surveillance ordinaire : je me suis revêtue de ce costume, j'ai obtenu à force de prières que les gardiens de la barbacane m'ouvrissent les barrières. J'ignorais encore ce que je voulais, où je comptais aller; seulement une inquiétude extraordinaire, un besoin irrésistible d'agitation, une angoisse mystérieuse, m'avertissaient de l'approche d'un grand malheur... J'ai erré d'abord dans le bois, cherchant des nouvelles, interrogeant ceux que je rencontrais; mais c'est seulement à votre arrivée que j'ai pu apprendre les suites de l'escarmouche du Val-du-Faucon. Alors je me suis expliqué pourquoi mon âme était triste et mon cœur serré!

Le bon chevalier ne comprenait peut-être pas complétement le langage obscur et passionné de la jeune fille; mais avant qu'il eût pu la questionner, Gérald de Montagu avait repris ses sens.

— Le vaillant Duguesclin, dit le malade d'une voix faible, n'a donc pas dédaigné de se rendre à la prière d'un simple troubadour?... Dieu soit béni, qui a voulu que je visse à mon lit de mort les larmes d'une femme aimée et les regrets d'un ami si illustre et si grand!

Bertrand s'approcha.

— Bon ménestrel, dit-il d'un ton sombre, tu ne nous quitteras pas de si tôt, je l'espère... mais tu as désiré ma présence, qu'attends-tu de moi?... Par Dieu! qui peina sur la croix et ressuscita le troisième jour, continua-t-il en levant solennellement sa formidable main, je te jure d'accomplir ton vœu, dussé-je pour cela mettre en péril ma propre vie!... As-tu des parents pauvres? je les enrichirai. As-tu souffert quelque injure? je te promets d'en tirer vengeance. Crains-tu pour le repos de ton âme? je ferai construire une chapelle et j'y établirai un moine qui, chaque jour de sa vie, devra prier pour ton salut. Parle; il est bien peu de choses dans le royaume que je ne puisse te donner pour te prouver combien je suis reconnaissant de ton héroïque sacrifice! — Noble seigneur, répondit le troubadour avec effort, je n'ai jamais connu mes parents, excepté le vieux guerrier qui m'a élevé et qui m'a précédé dans la tombe; je n'ai jamais offensé personne, et je pardonne à ceux qui m'ont offensé... Quant à mon âme, je la recommande humblement à la miséricorde de Dieu... De toutes vos offres, je n'accepte qu'un souvenir de vous pour la mémoire du pauvre Gérald et votre protection pour cette noble jeune fille : elle va se trouver sans soutien, en butte peut-être à des ennemis puissants! — Je veillerai sur elle, je l'ai juré, répliqua le chevalier d'une voix très-altérée; pour toi, bon jeune homme... Que saint Yves me soit en aide! je ne sais pas dire de belles choses... mais tant que Bertrand vivra, vois-tu, il se souviendra de toi, et par Notre-Dame...

La parole lui manqua, il frappa brusquement la terre de son pied éperonné. La douleur avait vaincu cette fière et vigoureuse organisation; Duguesclin pleurait!

La vue de ces larmes d'un héros fut comme une révélation pour Valérie; elle attacha ses grands yeux noirs sur le visage de Bertrand, et elle murmura dans une sorte de délire :

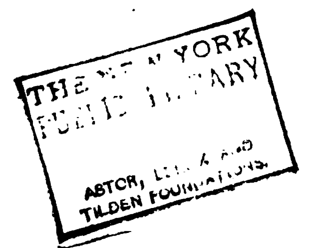
— Vous croyez donc... Non, non, je ne veux pas qu'il meure!

Duguesclin ne répondit rien.

Au milieu de cette scène d'un effet saisissant, un bruit de voix s'éleva à l'entrée de la tente. On se disputait, on se menaçait, et cette querelle produisait un triste contraste avec le silence solennel qui régnait autour de Gérald.

— Cap de Diou! vilains et manants, disait un homme qu'à son accent gascon on reconnaissait pour Petit-Basque, voulez-vous bien me laisser passer? Par ma dague! puisque votre révérend père est chirurgien, ne doit-il pas ses soins à tout le monde?

On voulut résister, mais inutilement; Petit-Basque parut tout à coup dans la hutte, portant sur ses épaules un de ses compa-


THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.



LE CHATEAU DE MONTBRUN

gnons couvert comme lui de l'armure des mérites. Souviens-toi que je suis ton héri-

gnons couvert comme lui de l'armure des routiers. Il entra résolument, avant que les assistants, plongés dans leurs sombres méditations, eussent pu s'y opposer, il déposa son fardeau humain presque au pied du troubadour; c'était le Sermonneur, pâle, tête nue et blessé à la poitrine.

Duguesclin passa rapidement de la douleur à la colère.

— Misérable pendard, s'écria-t-il en grinçant des dents, que viens-tu faire ici? Sors bien vite, et emporte avec toi ce chien mort, ou sinon... — Par mon salut, capitaine, répondit Petit-Basque en essuyant avec son grossier surtout son front couvert de sueur, ce n'est pas un chien mort, mais un pauvre chétien vivant... Et quant à le remporter, cap de Diou! ceci est plus facile à dire qu'à faire! Je suis échiné, car il y a loin de la barbacane à ce logis... D'ailleurs, le Sermonneur et moi, nous tenons particulièrement à avoir l'opinion de ce bon père sur un trou fait par une satanée flèche au corselet de mon ami! — Vil mécréant, si tu ne t'en vas pas... — Monseigneur, interrompit Gérald d'un ton indulgent, tous les hommes sont égaux devant la souffrance et devant la mort... Ce malheureux est blessé comme moi : comme moi, il a droit aux secours de l'art et de la charité...

Le père Nicolas se mit en devoir d'examiner la blessure de Godefroy; le routier, affaibli par la perte de son sang, pouvait à peine gémir.

—Eh bien, soit, dit Duguesclin; mais alors que cet autre coquin nous délivre au moins de sa présence! — Non, non pas, si vous voulez le permettre, dit le Gascon avec son impudence ordinaire en délaçant le corselet de son camarade; vous saurez, Messire, que mon ami le Sermonneur avait pressenti sa mort dès hier, et qu'il m'avait institué son héritier pour certains parchemins et certaine bourse d'or cachés sous son armure... des parchemins, je n'en suis point soucieux, mais la bourse, c'est autre chose! Tout à l'heure, quand je l'ai vu percé de cette bonne sagette qui avait bien une aune de longueur, je lui ai dit : « Ami Sermonneur, tu vas aller à Dieu ou au diable, suivant tes mérites. Souviens-toi que je suis ton héritier, et laisse-moi faire. » Alors j'ai voulu lui enlever l'héritage; mais, tout blessé et tout sanglant, il s'est démené comme un possédé; il a marmotté je ne sais quoi de prêtre, de chirurgien... j'ai cru qu'il avait encore espoir, soit pour la guérison de son corps, soit pour celle de son âme, ce dont je doute, car l'âme est aussi noire que le corps est malade. Je n'ai pas voulu le laisser sur le champ de bataille, où les rôdeurs n'eussent pas manqué de le dépouiller; j'ai pris le parti de le porter ici, et ce saint moine, qui est médecin de l'âme et du corps, va voir ce que l'on peut faire pour lui... Eh bien, mon révérend père, la main sur la conscience, cette piqûre-là peut-elle se boucher?...

Pendant ce récit, débité avec volubilité, il avait retiré la partie supérieure de l'armure de Godefroy, et mis à nu une profonde blessure. L'examen du frère Nicolas ne fût pas long.

— Mon fils, dit-il avec tristesse, votre compagnon n'a plus besoin que de prières.

— Petit-Basque reçut cette sentence avec beaucoup de philosophie.

— Tiens! tu as deviné juste! reprit-il en s'adressant au moribond; tu avais bien raison d'être *fay!*... et maintenant, cap de Diou! feras-tu difficulté de me laisser prendre mon bien?... Voyez, le méchant camarade! il eût préféré que l'héritage tombât entre les mains des goujats de la compagnie plutôt que dans les miennes, à moi son véritableam i!

Il glissa la main dans le justaucorps de chamois du Sermonneur, il en tira d'un air de triomphe un paquet enveloppé de cuir et une boursette assez bien garnie. Le Flamand, en se voyant enlever son trésor, recouvra la voix; il balbutia en se démenant convulsivement :

— Au moins, Petit-Basque, n'oublie pas l'abbaye du Châlard... le capitaine Tempête...
—Cap de Diou! meurs tranquille, camarade.
— L'abbaye du Châlard! répéta Valérie en tressaillant. — Le capitaine Tempête! ajouta Gérald avec une vive émotion.

Le Sermonneur se souleva lentement sur le coude. Petit-Basque avait jeté à ses pieds

le paquet de parchemins, et comptait l'or de la bourse.

— Quelqu'un de vous, demanda le Flamand avec effort, a-t-il entendu parler du pillage de l'abbaye du Châlard et d'un capitaine de la Compagnie-Blanche, que nous appelions le capitaine Tempête? — L'abbaye du Châlard! s'ecria la damoiselle de Lastours, c'est le couvent où était enfermé mon jeune cousin Guillaume de Lastours, qui a disparu depuis seize ans. — Le capitaine Tempête! s'écria Gérald, c'était Gauthier de Montagu, mon brave et noble père!... les soldats lui avaient donné ce surnom à cause de son impétuosité dans les combats. Hélas! je l'ai vu bien changé!

Un profond silence suivit cet aveu. Les cœurs battaient avec violence.

— Messire, reprit Godefroy avec agitation, recueillez bien vos souvenirs... le capitaine Tempête, votre père, avait-il d'autres enfants que vous? Avez-vous connu votre mère? Vos souvenirs peuvent-ils remonter à l'âge où vous étiez encore enfant? — Je n'ai jamais connu ma mère, répondit le troubadour d'une voix triste; elle était morte, disait-on, un peu après ma naissance... Je n'ai eu ni frères, ni sœurs; mon seul parent était le vieux guerrier, qui m'aimait comme son fils... J'ai voulu plusieurs fois le questionner sur ma famille; il m'a toujours répondu d'une manière brusque et évasive qu'il était mon seul appui comme j'étais son seul bonheur sur la terre; je n'ai plus osé aborder un sujet si pénible pour lui!... Quant à mes souvenirs, je crois parfois avoir rêvé un horrible drame où j'assistais tout enfant... — Attendez, s'écria le Sermonneur en se redressant par un effort de volonté et en venant se placer devant Gérald, n'y avait-il pas, dans ce rêve dont vous parlez, une chambre tendue de cuir doré, une femme morte à vos pieds, des cris tumultueux, un bruit d'armes comme celui que vous entendez en ce moment, puis un homme couvert d'acier, comme je le suis?..... Cet homme vous prit dans ses bras, vous, pauvre petit enfançon, et il vous sourit comme ceci...

La figure sauvage et fortement caractérisée du Sermonneur grimaça un sourire. Gérald, involontairement, détourna la tête.

— C'est étrange, reprit-il, cet homme représente à ma pensée des images que je croyais être le fruit de mon imagination exaltée... Oui, j'ai vu déjà ce terrible sourire, j'ai vu cette femme morte; j'ai entendu ces cris... Où et quand? je l'ignore!

Il s'arrêta, et parut réfléchir.

— Attendez! continua-t-il lentement, en ce moment suprême, les époques les plus éloignées se rapprochent de moi... Oui, après cette scène bruyante, je fus emporté dans les bras d'un homme robuste, puis je sentis le galop d'un cheval fougueux..... Plus tard, je me trouvai seul auprès d'une bonne vieille femme qui prenait soin de mon enfance, dans une modeste habitation, dans un pays délicieux... plus tard encore, je vis le capitaine Montagu, mon père; je voyageai en croupe sur son cheval, et nous arrivâmes dans une autre province; c'était en Gascogne, à quelque distance de Toulouse... Là, j'ai vécu obscur et pauvre avec l'excellent homme que je regardais comme mon père! — Vous n'étiez pas son fils, dit le Sermonneur brusquement; jamais on n'a connu ni femme ni enfant au capitaine Tempête ou au sire de Montagu, puisque tel était son véritable nom; sans doute il n'a pas voulu vous avouer ce secret, de crainte que vous n'eussiez plus pour lui la même affection, car, j'en suis sûr, il vous aimait fort!... Nous autres, vieux soldats sans famille et sans amis, nous sommes comme cela; et moi qui vous parle, moi, vieux loup sans entrailles, je vous eusse aimé aussi... vous étiez si gracieux et si beau!... mais qu'importe maintenant? Jeune homme, on m'avait chargé d'une commission pour votre père adoptif; mais ma haine et ma jalousie contre lui ne me permirent pas de la remplir... vous avez été victime de cette haine... Je me suis repenti toute ma vie de ce que j'ai fait; je vais mourir, me pardonnerez-vous? — Je ne sais quel mal vous m'avez fait, compagnon, dit Gérald avec douceur, mais je vous pardonne de bon cœur. — Merci, murmura Godefroy, qui s'affaiblissait rapidement; prenez ces parchemins, ils sont à vous... Adieu; ne maudissez pas ma mémoire!

L'énergie qui l'avait soutenu jusqu'à ce moment l'abandonna; il chancela, et tomba mort aux pieds des assistants.

Sans se laisser effrayer par ce sinistre épisode, Valérie de Lastours s'empara du paquet de parchemins, en déchira l'enveloppe, et examina rapidement les titres qu'il contenait; puis elle vint s'agenouiller devant le lit du troubadour, en s'écriant avec enthousiasme :

— Je vous salue, Guillaume de Lastours, mon noble parent, mon seigneur et mon maître! — Guillaume de Lastours! répéta le ménestrel; je suis Guillaume de Lastours!

Duguesclin et le vieux moine s'agenouillèrent dévotement comme elle.

— C'est le doigt de Dieu, dit le religieux d'une voix solennelle; admirons la sagesse divine! — C'est le doigt de Dieu! répéta Duguesclin.

Avec une piété naïve, ils se mirent en prière entre un cadavre et un mourant.

— Cap de Diou! disait le Petit-Basque à part, voilà cent trente-sept pièces d'or facilement gagnées; tout est profit!... Dieu ait ton âme, vaillant Sermonneur! je n'irai pas au Châlard!

XXIII.

Cependant les alentours du château de Montbrun présentaient un aspect imposant et terrible. La guerre pour être moins bruyante à cette époque que de nos jours, n'en était ni moins sanglante, ni moins impitoyable. Déjà bon nombre de morts et de blessés dans les deux partis attestaient la vigueur de l'attaque et de la défense.

Les assiégeants formaient comme une vaste ceinture d'hommes d'armes sur le bord extérieur du fossé. Les palissades, les barrières avaient été arrachées ou brisées à coups de hache; les archers, cantonnés derrière des pavois et des abris de planches, tiraient incessamment sur tout ce qui se montrait sur la muraille. Les flèches, les carreaux, les pierres se croisaient en l'air, lancés par diverses sortes de machines dont l'usage s'est perdu depuis l'emploi exclusif du canon.

On entendait retentir dans toutes les directions des cris de guerre différents: *Montbrun, et que Dieu soit neutre! — A la lance! à la lance! — Saint Éloi pour l'abbé! — Montjoie! Saint Denis!* et par moments ces cris étaient dominés par le plus redoutable de tous: *Guesclin! Notre-Dame Guesclin!* Les fanfares des trompettes, les bravades des combattants ajoutaient encore à ce vacarme assourdissant. Un soleil radieux éclairait cette scène de carnage, dardant ses rayons de feu sur les boucliers.

L'armée assiégeante s'était partagée en deux corps, suivant les règles militaires du temps, afin d'affaiblir les assiégés en les forçant à diviser leurs forces. Les routiers et les vassaux de Solignac, sous les ordres de Bonne-Lance, dont le sire de Nexon avait consenti à n'être que le lieutenant, s'étaient dirigés vers la poterne, ou fausse porte du château. Ce point, quoique très-fort, avait particulièrement attiré l'attention du jeune capitaine. Sans daigner s'emparer d'une petite barbacane voisine où l'on avait mis quelques archers, peu inquiétants dans ce poste isolé, il ordonna à ses gens d'apporter une grande quantité de fascines, de troncs d'arbres et d'autres matériaux. On obéit, malgré la grêle de traits que les défenseurs de Montbrun faisaient tomber sur les travailleurs. On alla couper dans la forêt voisine des arbres entiers, on les traîna à force de bras et on les précipita dans le fossé avec des mottes de gazon et des pierres de manière à former une sorte de chaussée. L'eau semblait profonde; les assiégés accablaient les routiers de railleries grossières du haut des remparts. Mais Bonne-Lance n'avait pas rôdé si longtemps autour de Montbrun sans utilité. En réalité, cet endroit offrait moins de profondeur que tous les autres; il s'en était assuré d'avance. Aussi encourageait-il continuellement ses gens par sa parole et par son exemple; le sire de Nexon l'imitait, et bientôt la digue, commençant à paraître à la surface de l'eau, l'impatient Bonne-Lance calcula le moment où il lui serait possible d'aller planter une échelle contre les murailles.

L'attaque n'était pas moins vive du côté de la porte principale du château; là se trouvaient les seigneurs français, Olivier Dugues-

clin, les deux Mauny, Galeran, le comte d'Armagnac et leur brillante compagnie. Cette troupe, qui se distinguait par l'éclat des armures, par ses bannières armoriées, ses panaches superbes, ses riches manteaux, ne se distinguait pas moins par son ardeur chevaleresque et son mépris du danger. Elle avait assailli franchement l'entrée principale du manoir, et elle cherchait à enfoncer la porte de la barbacane au moyen d'une poutre immense mise en mouvement par quarante bras robustes ; c'étaient les coups de cette espèce de bélier qui avaient retenti jusqu'à la couche mortuaire du troubadour. Déjà la porte craquait, les chevaliers se disposaient à se précipiter, l'épée à la main, dans ce corps de garde extérieur, dès qu'elle aurait cédé tout à fait. En attendant ils laissaient les archers des deux partis échanger leurs flèches par-dessus les fossés, et se couvrant négligemment de leurs écus, ils causaient avec aisance et gaîté, comme s'ils eussent été en sûreté sous un solide abri.

En face d'eux, on voyait aller et venir, derrière les créneaux de la muraille, le baron de Montbrun, excitant ses gens à bien faire leur devoir. Souvent il dirigeait lui-même les mangonneaux qui jetaient des pierres énormes sur les assaillants, ou il lançait un trait contre un ennemi qui ne se couvrait pas bien de son pavois. Par moments, sa voix tonnante poussait son cri de guerre, répété aussitôt par ses soudoyers et ses vassaux. Plus d'un bon archer dans le camp des coalisés avait pris déjà le châtelain pour but, mais les flèches les plus fortes s'émoussaient contre sa cotte de mailles d'Espagne et son armure de Milan; le fier chevalier n'y faisait pas plus attention que s'il eût senti des pois secs grésiller sur sa cuirasse.

Cependant, le sire de Montbrun était au fond plein de découragement et d'inquiétude. Il ne l'ignorait pas, ses gens se battaient à contre-cœur, et si la lutte avait eu lieu en rase campagne, plus d'un eût passé volontiers à l'ennemi. C'était seulement à force de sollicitations, de promesses et de menaces qu'il les avait déterminés à la résistance, car plusieurs voulaient se rendre sans combat. Le nom seul de Duguesclin les frappait de terreur, et si tout d'abord le seigneur breton se fût trouvé lui-même en face d'eux, il eût été impossible de vaincre leur répugnance. Heureusement le terrible Bertrand ne paraissait pas, et Montbrun espéra qu'il ne viendrait pas ajouter à ses angoisses et aux dangers de sa position.

Il profita du moment où les efforts des assaillants semblaient se ralentir pour descendre du rempart et respirer en liberté. Il s'éloigna un peu de la muraille, et, ôtant son casque, il jeta un coup d'œil dans la cour d'honneur. Au centre de ce vaste espace, les servantes du château avaient allumé d'énormes feux; on chauffait des chaudières remplies d'huile, de poix, et même d'eau bouillante, destinées à être vidées sur les assiégeants au moment où ils tenteraient de monter à l'assaut. Plusieurs des pauvres femmes employées à cette besogne tremblaient en voyant tomber autour d'elles des flèches et des pierres lancées par l'ennemi ; mais dona Marguerite était au milieu d'elles et stimulait impitoyablement leur activité. Sa robe relevée dans sa ceinture, une pique à la main, elle allait et venait d'un air aussi tranquille que s'il se fût agi de surveiller les apprêts d'un gala.

Le baron s'approcha de sa belliqueuse épouse.

— Eh bien, Dame, lui dit-il avec un accent de tristesse, j'avais raison de vous annoncer que cette journée serait chaude... Je ne puis résister longtemps à cette attaque vigoureuse si je ne suis secouru ! — Monseigneur, le père Gauthier doit être arrivé à Lastours en ce moment... dans quelques heures, sans doute, vous allez voir toute la garnison se rendre à vos ordres ! — Est-il bien sûr que ce prêtre se soit fidèlement acquitté de ma commission? J'ai été trahi ce matin... mes projets ont été révélés... et j'ignore encore quel est le traître ! — Ce ne peut être votre chapelain, Monseigneur; son affection pour nous et son intérêt vous répondent de sa fidélité. Vous l'avez comblé de bienfaits.... — Qu'importent les bienfaits ? Tout à l'heure, j'ai reconnu parmi mes ennemis mon écuyer favori, ce perfide Oswald en qui j'avais une confiance absolue... Le vilain semblait don-

ner à un de ces étourneaux de chevaliers des renseignements sur le manoir; il lui montrait l'endroit où les Brabançons montèrent une fois à l'assaut du temps de mes ancêtres... Indigné de la trahison de ce réprouvé, je lui ai moi-même ajusté une flèche dans la gorge, et il a roulé dans le fossé. — Et c'était bien fait, mon cher seigneur; mais, à propos de trahison, ne sauriez-vous me dire ce qu'est devenue cette effrontée de Valérie? Depuis ce matin on n'a pu la retrouver!... — Peste soit de cette fille! dit le baron d'un air impatient; le jour où nous serons las de ses folies, nous saurons bien nous défaire d'elle, et ce jour viendra peut-être, si Dieu me prête vie... Voyez-vous, Dame, en ce moment j'aimerais mieux avoir à côté de moi ce farouche Jacques Barbe-Noire que toutes les bachelettes de France et d'Aquitaine! Mais Jacques, par sa stupide admiration pour Bertrand Duguesclin, m'oblige à le tenir dans un cachot, et j'en suis marri, car il me fait grand'faute. — Eh bien, Monseigneur, ne pouvez-vous lui rendre sa liberté en l'obligeant à jurer... — Non, par saint Martial! il ne jurerait pas... le coquin est rancunier, et il se tournerait ouvertement contre moi...

Un grand bruit s'éleva à l'extérieur; mille cris lui répondirent sur le rempart.

— Il faut que je retourne là-haut! dit le baron en remettant son casque précipitamment; Dame, priez Dieu et saint Martin de nous avoir en leur garde, nous et nos biens! —Ainsi ferai, Monseigneur; et en attendant, ajouta-t-elle gaîment, je vais préparer un chaudeau pour le cas où ces étrangers viendraient par-dessus les murailles réclamer de nous l'hospitalité...

Le baron atteignit le rempart; les clameurs qu'il venait d'entendre étaient causées par l'entrée des Français dans la barbacane, dont la porte venait enfin de céder. Tous les défenseurs de ce poste avancé étaient tués ou faits prisonniers.

— Malédiction! murmura le châtelain; heureusement ils n'iront pas plus loin.

En effet, la barbacane étant séparée des murailles par la largeur du fossé, les assaillants ne pouvaient approcher avant d'avoir franchi cet obstacle. Rassuré de ce côté, du moins pour le moment, le sire de Montbrun tourna l'angle de la muraille, afin de reconnaître où en étaient les travaux de Bonne-Lance. Il fut effrayé des progrès des assiégeants dans cette direction. La digue était presque achevée, et déjà praticable; le capitaine des routiers se préparait à s'élancer avec une échelle sur cette chaussée inégale et dangereuse, formée principalement de poutres et de branchages.

Le baron appela précipitamment autour de lui tous les hommes disponibles, pour l'aider à repousser les assaillants. Mais un secours plus efficace encore lui vint tout à coup.

Comme son mari, la châtelaine avait vu le danger; elle ordonna à deux varlets de s'emparer d'une chaudière remplie de poix bouillante, et de la porter du côté de la poterne; puis, mettant le feu à cette substance éminemment inflammable, elle la fit vider sur les ouvrages des assiégeants. Le feu, activé par la résine, s'attacha aux poutres et au menu bois; en un instant la digue fut en flammes.

Les routiers, et surtout Bonne-Lance, poussèrent des cris de rage en voyant détruire ainsi l'ouvrage de plusieurs heures; mais le baron, témoin de l'expédient ingénieux imaginé par la dame de Montbrun, était dans un véritable enthousiasme.

— Par le sang-Dieu! s'écria-t-il, vous êtes digne, dona Marguerite, de porter des éperons d'or... Jamais on n'a trouvé pareil courage dans une créature en coiffe et en jupons! — Je vous avais dit, Monseigneur, que je ferais tâter de ma cuisine à ces gentils visiteurs, répondit la virago avec une fausse modestie; je n'y ai pas manqué! — Malheureusement, Dame, reprit le châtelain d'un air d'anxiété en regardant un cavalier qui s'avançait à toute bride vers le manoir, voici un ennemi dont il ne nous sera pas aussi facile de nous débarrasser... L'infernal dogue breton va nous sauter à la gorge!

Et il revint sur ses pas avec sa troupe, laissant la châtelaine contempler les flammes qui dévoraient la chaussée malgré les efforts des routiers pour les éteindre.

Bertrand Duguesclin accourait en effet pour prendre part à la bataille. Les seigneurs français rencontrant plus de difficultés qu'ils n'avaient pensé à emporter la place, avaient envoyé message sur message au chevalier pour réclamer l'appui de ses conseils et de sa vaillance dans cette entreprise hasardeuse, où ils s'étaient engagés à cause de lui. Soit dignité blessée, soit tout autre motif, Duguesclin se rendait enfin à leurs vœux; il vint mettre pied à terre devant la barbacane.

Sa vue ranima le courage des assiégeants, et celui de l'ennemi diminua en proportion. Il fut salué par son propre cri de guerre, que toute l'armée répéta à la fois avec enthousiasme. Pour lui, sans rien dire, il entra sous la voûte; les Français tenaient conseil sur le moyen le plus prompt de traverser le fossé.

— Par la croix-Dieu! frère Bertrand, dit Olivier Duguesclin d'un ton de reproche, vous nous avez mis en grand embarras; mais enfin vous voici, et tout peut se réparer.

— Frère Olivier, et vous, sires et seigneurs, dit le chevalier breton d'un air triste, ne m'accusez pas de *mauvaiseté;* les devoirs les plus sacrés me retenaient ailleurs... en ce moment encore, il faut que nous avisions à parachever promptement cet entreprise, car mon honneur et mon serment m'obligent à quitter incontinent ce pays... — Eh bien, dit le comte d'Armagnac, construisons une chaussée comme a fait ce brave chef de la compagnie franche, et allons forcer le pont-levis. — Mes vaillants seigneurs, demanda Duguesclin, vous en remettez-vous encore à moi du soin de conduire cette affaire, et consentez-vous à me laisser agir à ma volonté? — De tout notre cœur, Messire; n'êtes-vous pas notre capitaine et notre chef? — Eh bien donc, par saint Yves, je vais m'aboucher avec ce damné baron de Montbrun.

Il monta un escalier obscur qui conduisait à la plate-forme crénelée de la barbacane, presque au niveau du rempart. Les chevaliers le suivirent sur cette terrasse encombrée d'arbalétriers et d'archers; les flèches et carreaux tombaient dru comme grêle autour d'eux. Duguesclin s'avança vers le parapet du côté du château, et il fit sonner du cor pour annoncer aux défenseurs de Montbrun qu'il avait l'intention de parlementer. On cessa aussitôt, de part et d'autre, de s'envoyer des projectiles; le châtelain parut à l'embrasure d'un créneau. Bertrand leva sa visière, et dit d'une voix distincte, malgré la distance qui le séparait du rempart:

— Baron de Montbrun, me reconnaissez-vous? Je suis Bertrand Duguesclin.

Le châtelain n'imita pas la confiance intrépide de son ennemi; sa visière resta baissée.

— Eh bien! que me voulez-vous? s'écria-t-il; de par saint Martial! quel motif avez-vous d'assaillir mon castel et de malmener mes serviteurs? — Comment! double traître!... interrompit impétueusement le seigneur français.

Mais il se contint aussitôt et il reprit avec calme:

— Écoutez, sire de Montbrun, vous avez entendu parler de moi... Si je me mets en tête d'avoir votre castel, ni vous ni vos gens ne serez en état de m'empêcher de le prendre. A cause des traîtrises et félonies dont vous vous étiez rendu coupable, je m'étais promis de ne vous accorder ni pardon ni merci; mais une personne que je tiens en haute estime et affection vient d'intercéder pour vous; je veux vous épargner en sa considération... Voici donc ma proposition: Vous n'avez aucun espoir d'être secouru; l'émissaire que vous aviez envoyé à Lastours est tombé entre nos mains. Consentez à reconnaître le prince Charles cinquième de France pour votre souverain et à recevoir dans votre manoir une garnison française; engagez-vous à traiter comme votre parent et comme légitime héritier de la seigneurie de Lastours le jeune Guillaume de Lastours, dont l'existence vient de se révéler d'une manière presque miraculeuse; consentez enfin à avoir en estime et bonne amitié votre nièce la noble damoiselle Valérie de Lastours, et à lui permettre de se retirer dans tel couvent qu'elle voudra de France ou d'Aquitaine... A ces conditions je jure Dieu et saint Yves que votre personne et vos

biens seront respectés, vous remettant les méfaits dont vous vous êtes rendu coupable envers moi.

Le baron resta un moment sans répondre; il semblait en proie à une vive anxiété.

— Celui qui pense que Guillaume de Lastours existe encore se trompe *durement*, repondit-il enfin d'une voix altérée; et l'homme qui prend ce nom et ce titre a menti comme un chien! — On te fournira des preuves, baron obstiné et de mauvaise foi! reprit Duguesclin avec colère; mais écoute encore, je vais te prouver combien je suis disposé à la clémence: Nous nous sommes mutuellement défiés hier, nous avons échangé nos gages. Quoique par ta déloyale conduite tu te sois rendu indigne de l'honneur que je veux te faire, je requiers sur-le-champ avec toi le combat singulier. Seulement tu jureras, si tu es vaincu, de recevoir mes conditions; si je suis vaincu, je serai à ta merci... Acceptes-tu?

Le châtelain de Montbrun garda encore le silence. Pendant qu'il hésitait peut-être, une flèche lancée, soit par hasard soit à dessein, partit des remparts et alla effleurer le visage de Duguesclin. Le bon chevalier attribua à une préméditation coupable de la part de Montbrun cet acte inattendu d'hostilité.

— Ah! mécréant! s'écria-t-il impétueusement, tu ne respectes rien, pas même les droits des parlementaires et hérauts?... Tu veux la bataille, eh bien! croix-Dieu! tu l'auras bonne!... A l'assaut! cria-t-il d'une voix retentissante; à l'assaut, braves gens! à sac, à pillage! Guesclin! Notre-Dame Guesclin!

Cet élan belliqueux se propagea dans l'armée; les mangonneaux et les autres machines de guerre recommencèrent à jouer; la lutte redevint furieuse sur tous les points.

— Construisons une chaussée avec les débris de la barbacane! disait un des seigneurs français. — Jetons un pont sur le fossé, proposait un autre. — Tout cela demanderait trop de temps, interrompit Duguesclin, et chaque minute que je perds est une félonie envers mon souverain légitime... Mais nous restons ici à voir les archers et gens de trait exercer leur adresse; ce jeune homme, le capitaine Bonne-Lance, a mieux employé son temps de l'autre côté du manoir... Allons le rejoindre et montons à l'assaut... Par saint Yves! je fais vœu de ne boire ni manger avant d'avoir châtié ces méchants gars et leur vilain maître! — Allons trouver Bonne-Lance, dit le comte d'Armagnac, car, ma foi! il a besogné en capitaine expérimenté.

Malgré leur répugnance secrète à profiter de l'avantage que le chef des routiers avait su prendre, ces fiers seigneurs se joignirent à Duguesclin. Quittant la barbacane, où on laissa seulement une garde suffisante afin d'empêcher l'ennemi de reprendre ce poste important, ils se dirigèrent vers le point où le jeune aventurier redoublait d'efforts pour réparer la digue et la rendre praticable encore une fois.

XXIV.

En effet, la poix brûlante jetée par ordre de la châtelaine sur ces poutres et ces branchages amoncelés avait d'abord produit une grande flamme d'un aspect effrayant; mais après avoir consumé les fascines au-dessus du niveau d'eau, l'incendie avait fini par s'éteindre sans grandes avaries pour la digue. Aussitôt Bonne-Lance, instruit par l'expérience, avait eu soin de faire garnir la partie de la chaussée avoisinant la muraille de mottes de gazon humides; ce travail allait s'achever au moment où les Français débouchaient à l'angle du rempart.

En apercevant ces hardis champions tout prêts à lui disputer une portion de sa gloire, le brave Bonne-Lance ne voulut pas se laisser prévenir; il saisit une échelle et une bannière aux armes de France, prit son épée entre ses dents, et se lança sur le sol tremblant de la chaussée en ordonnant à ses gens de le suivre. Les plus hardis obéirent; l'échelle plantée le long de la muraille se couvrit de routiers qui, leur capitaine en tête, montaient à l'assaut.

Mais, malgré la rapidité de cette manœuvre, une seconde échelle avait été appliquée en même temps à la muraille: Duguesclin, avec la chevalerie française, tentait de son

côté cette ascension périlleuse. Une foule d'archers et de routiers se pressaient sur l'étroit passage de la digue en poussant leurs cris de guerre avec ardeur.

Les assiégés se défendirent en désespérés. On les entendait s'encourager les uns les autres, appeler au secours leurs camarades. Les pierres, la chaux vive, l'eau et l'huile bouillantes, tombaient autour des assaillants. Mais rien ne pouvait arrêter la fougue indomptable de Duguesclin et de Bonne-Lance; ils montaient toujours sur deux lignes parallèles en faisant flotter leurs bannières.

Cependant l'issue du combat était encore incertaine; si les défenseurs de Montbrun se trouvaient en force de ce côté du rempart, les assiégeants allaient être en grand péril lorsqu'ils atteindraient le sommet de la muraille. Dans ce moment décisif, des cris tumultueux se firent entendre dans l'intérieur du manoir; les créneaux se dégarnirent tout à coup de soldats, sans que rien expliquât cette étrange panique.

Mais Duguesclin et Bonne-Lance ne s'arrêtèrent pas à réfléchir sur cette circonstance, ils aimèrent mieux en profiter. Le chef des routiers, plus leste, atteignit le premier le couronnement de la muraille, et plantant sa bannière sur un créneau, il s'écria d'une voix forte :

— Le château est à nous! Vive le roi notre sire!

En ce moment Duguesclin le rejoignit.

— Vrai Dieu! camarade, lui dit-il d'un ton de bonne humeur, vous avez quatre jambes pour monter à un assaut, mais ne soyez pas si furieux, je vous prie, et ne vous éloignez pas... Certainement le sire de Montbrun nous tend quelque piége, car il est incroyable qu'il nous ait laissés parvenir jusqu'ici sans frapper un bon coup pour son honneur et sa défense!

L'avis était sage et venait à propos, car Bonne-Lance, obéissant à sa bouillante valeur, allait s'aventurer presque seul dans ce vaste manoir. Il s'arrêta avec déférence et attendit que les seigneurs français et plusieurs de ses plus vaillants soldats eussent pris pied sur le rempart. Bientôt, une petite troupe d'élite s'ébranla sous la conduite de Duguesclin, pour chercher les défenseurs de Montbrun et achever leur défaite; mais la partie du fort où elle venait de pénétrer était abandonnée. Quand elle arriva à la grande cour qui servait de places d'armes, un spectacle inattendu frappa ses regards.

Les soudoyers et vassaux de la baronne s'étaient réunis dans cette cour, après avoir simultanément déserté les murailles. Ils s'agitaient dans le plus grand désordre, poussant des vociférations horribles; ils se mutinaient contre leur seigneur. Bientôt on reconnut le baron de Montbrun lui-même au milieu de ce tumulte. Il avait la tête nue; ses traits pâles, bouleversés, exprimaient la plus grande terreur. Il se débattait cependant pour échapper aux forcenés dont les mains brutales s'étaient posées sur lui, et il cherchait vainement à se faire entendre, sans doute pour implorer leur pitié. A quelque distance, la dame de Montbrun, les vêtements en désordre, les cheveux épars, le visage enflammé, accablait d'injures ces indociles et grossiers soudards; elle essayait de s'approcher de son mari, mais toujours repoussée, elle se répandait en menaces et en plaintes inutiles.

Duguesclin et ses compagnons s'étaient arrêtés sur le rempart; ne sachant pas précisément de quoi il s'agissait, ils attendaient les renforts qui leur arrivaient par la muraille : les clameurs les plus menaçantes s'élevaient dans la cour contre le malheureux baron de Montbrun.

— Jetons-le dans le fossé, disait l'un; à cause de lui nous avons commis une méchante action en attaquant ce bon chevalier Bertrand. — Livrons-le pieds et poings liés à ces Français, criait un autre; c'est un lâche!... pour se sauver d'un danger, il nous ferait égorger tous! — Il a refusé un combat loyal avec le capitaine Duguesclin, qui vaut cent fois mieux que lui! — Il a cherché à assassiner par derrière ce brave Breton au combat du Val-du-Faucon!

Au milieu de ces récriminations, le sire de Montbrun essayait vainement de se justifier. Tiraillé dans tous les sens, il était à son tour le jouet de cette soldatesque sur laquelle il avait exercé tant de fois son insolence. Nul ne pouvait prévoir de quelle

manière allait se terminer cette rébellion, lorsque tout à coup sortit d'une tour voisine un homme de taille colossale, aux traits féroces; il était sans armure, comme s'il n'eût encore pris aucune part à la défense du château, mais il tenait à la main une dague : c'était Jacques Barbe-Noire.

Il resta un instant immobile sur le seuil de la porte et promena autour de lui son regard torve. Dès qu'il eut aperçu le châtelain, il marcha droit à lui en brandissant sa dague et en s'écriant d'un ton rauque :

— Sang-Dieu! que personne ne le touche! il est à moi...

En reconnaissant cet homme redouté, le sire de Montbrun se sentit perdu.

— Secourez-moi! dit-il avec terreur à ses vassaux, ne me laissez pas exposé à la fureur de ce mécréant; il va m'assassiner!

Personne ne parut disposé à le défendre contre le terrible Jacques Barbe-Noire. Il voulut fuir, on ne le lui permit pas. Quand l'homme d'armes fut à trois pas de lui, il dit de sa voix caverneuse et puissante :

— Je n'étais ni ton serf ni ton vassal, j'étais homme libre, et tu m'as fait jeter dans un cachot par ruse et trahison... Corneboeuf! j'aurai ta vie!

Et il leva sa dague sur le baron.

Bien que Duguesclin et ses gens ne pussent entendre cette conversation au milieu du tumulte, la pantomime des acteurs de cette scène était assez significative.

— Arrêtez! s'écria Duguesclin en s'élançant vers le baron, arrêtez!... malheur à qui osera porter la main sur son seigneur!

Cet ordre vint trop tard: la foule s'écarta respectueusement sur le passage du chevalier; mais lorsqu'il arriva au sire de Montbrun, il le vit renversé aux pieds de Barbe-Noire, le gosier traversé de la dague.

Sans doute le châtelain avait mérité son sort; cependant Duguesclin fut ému par ce sanglant spectacle. La baronne, se faisant jour à travers les hommes d'armes, vint se jeter à ses pieds et s'écria d'une voix déchirante :

— Vengeance! Monseigneur, vengeance pour mon malheureux époux indignement égorgé sous mes yeux! —Vous l'aurez, Dame, répliqua Duguesclin; nous sommes des guerriers et non pas des assassins... Saisissez cet homme, ajouta-t-il en désignant du doigt le féroce Barbe-Noire; pendez-le sur-le-champ pour avoir violé son serment et traîtreusement donné la mort à son maître.

Les soldats s'approchèrent avec hésitation de cet homme dont ils connaissaient la vigueur athlétique et la sauvage énergie. Cependant, à leur grande surprise, Jacques se laissa prendre sans résistance; il regardait Bertrand d'un air d'étonnement stupide; quand on l'amena pour exécuter sa sentence, il dit avec calme :

— Eh bien, sur ma foi, tu as tort, brave capitaine. Ce que j'ai fait c'était pour toi et non pour me venger; ne t'ai-je pas dit que j'étais tien? Sans cela, au lieu de frapper d'abord le baron, j'aurais occis ce méchant ivrogne de Pierre le Chantre, qui m'a trahi... Enfin, soit... j'ai mérité la corde, puisque tu le crois... adieu.

Et il marcha au supplice d'un pas ferme.

— Ce réprouvé saura mourir, murmura Duguesclin en hochant la tête; c'est dommage!

Puis regardant la châtelaine, qui se roulait à ses pieds et couvrait de baisers le cadavre de son mari :

— Relevez-vous, Dame, lui dit-il avec bonté; le sire de Montbrun a été bien coupable, mais sa fin tragique expie ses fautes. Il recevra une sépulture honorable dans le caveau de ses ancêtres, son blason ne sera pas déshonoré... Quant à vous, retirez-vous dans votre appartement; je donnerai des ordres, et vous ne serez aucunement insultée, car vous êtes encore la maîtresse de ce manoir. Bien que le service du roi Charles m'oblige d'y tenir garnison, je n'entends pas néanmoins vous priver de votre domaine.

Dona Marguerite voulut le remercier de sa générosité, mais elle n'en eut pas la force; ses femmes l'entraînèrent, tandis que deux soudoyers emportaient d'un autre côté le corps du baron massacré.

—Je déclare, reprit Duguesclin en élevant la voix, le château de Montbrun conquis au nom de mon très-redouté sire le roi de France... Hommes d'armes, vassaux et servi-

teurs de tout état qui apparteniez au défunt sire de Montbrun, vous êtes prisonniers de mondit seigneur..... Cousin Mauny, faites sonner les trompettes et baisser le pont... frère Olivier, je vous charge de vous emparer des postes et de les garder soigneusement; désarmez aussi ces méchants vassaux et soudoyers, afin de leur ôter la tentation de résister plus longtemps... — Dieu nous garde d'y penser, Monseigneur, dit l'écuyer Eustache le Blond; nous sommes vôtres, et hier pendant le souper, nous avons été bien près d'entrer en révolte ouverte contre notre maître, à cause de vous... Fort à contre-cœur nous avons pris part à des entreprises contre votre illustre seigneurie!

Duguesclin sourit avec satisfaction, mais ne répondit pas, de crainte de laisser voir trop tôt combien il était disposé à la clémence. Il appela Jean Bigot, et il lui donna un ordre à voix basse; le fidèle écuyer s'inclina et sortit du château par le pont-levis, qu'on venait enfin d'abaisser pour laisser entrer le reste de l'armée assiégeante.

Débarrassé de ces soins importants, le chevalier parut chercher quelqu'un autour de lui. La cour était remplie déjà de gens d'armes français et de routiers; cependant il aperçut Bonne-Lance se dirigeant seul et d'un air furtif vers la tour où se trouvait l'appartement de Valérie. Il le rappela, et lui dit d'un air triste :

— Ne me quittez pas, sire capitaine; par Notre-Dame! vous feriez une promenade inutile dans le manoir; la damoiselle de Lastours n'est pas ici. — Mais où donc est-elle, Monseigneur? — Je l'ai envoyé prévenir par mon écuyer... ce pauvre blessé trouvera ici un asile plus convenable qu'une hutte de feuillages... Mais, croyez-moi, compagnon, le moment n'est pas favorable pour parler de vos intérêts à cette belle affligée. — Par le ciel! que voulez-vous dire, Monseigneur?

Avant que Duguesclin eût pu donner l'explication de ses paroles, Mauny, Olivier, le comte d'Armagnac et Galeran vinrent prendre ses ordres au sujet des troupes dont le manoir se remplissait de moment en moment. Le héraut d'armes Saint-Denis, par le privilége que lui donnait son tabard fleurdelisé, se glissa au milieu des chevaliers; se plaçant devant Duguesclin, il lui dit avec hardiesse :

— Eh bien, Monseigneur le connétable, les affaires de votre vaillance sont-elles faites?... vous souvenez-vous enfin que votre roi vous appelle, que la France vous attend?

Une vive rougeur colora le visage de Duguesclin.

— Vos paroles sont dures, sire héraut, répondit-il; mais je ne les imputerai pas à mauvaise part... Nous allons partir.

Il prit Bonne-Lance par la main, et s'adressant aux seigneurs qui formaient le cercle autour de lui, il dit d'un ton majestueux :

— Nobles chevaliers, le succès presque entier de cette journée est dû à ce vaillant jeune homme; il m'a délivré des mains du baron de Montbrun avec l'aide de ses excellents soldats, et il vient encore de rendre un grand service à notre cause en détruisant la puissance de ce châtelain pillard... Je veux lui exprimer en votre présence, à vous, qui êtes la fleur de la chevalerie française, combien j'estime ses hauts faits et sa loyauté... en même temps je le requiers de me dire comment je pourrais le récompenser, tant en mon nom qu'au nom du roi de France, qu'il a servi dignement aujourd'hui.

Un murmure approbateur accueillit cette distinction si honorable pour le jeune capitaine des routiers; quant à lui, son cœur semblait se gonfler d'orgueil et de joie dans sa poitrine. On ne pouvait voir ses traits, toujours cachés par sa visière, mais ses yeux brillaient d'un éclat inaccoutumé.

— Monseigneur, répondit-il d'une voix distincte quoique oppressée, si les services dont vous parlez méritent quelque récompense, il en est une que j'ambitionne sur toutes choses... ce serait de recevoir de vous l'ordre de la chevalerie. — Y pensez-vous, Messire? suis-je prince souverain pour faire des chevaliers? — Vous êtes connétable de France.—Eh bien, reprit Bertrand, évidemment flatté de cette demande, si je me prêtais à votre fantaisie, pourriez-vous jurer fidélité au roi Charles pour vous et pour vos gens? — Je jurerai, Messire; et je réponds de

mes hommes d'armes comme de moi-même.

Duguesclin sourit.

— Par saint Yves, dit-il, je ne puis vous refuser cette grâce. Mais du moins, êtes-vous gentilhomme? — Je le suis, Monseigneur, bien que la barre d'illégitimité traverse les armoiries de mon illustre père.

Le sire d'Armagnac fit un mouvement.

— Allons, reprit Bertrand, qui prenez-vous pour parrain et pour garant de votre noble origine?

Bonne-Lance hésita un moment.

— Le comte d'Armagnac ici présent, dit-il enfin d'une voix étouffée.

Le comte saisissant la main du capitaine des routiers, lui dit avec une agitation extraordinaire :

— Parle, vaillant jeune homme. Qui es-tu? que me veux-tu? Pourquoi réveiller des souvenirs qui font mon tourment? Autrefois j'avais un fils, et j'aurais voulu le voir semblable à toi; mais loin de là..... — Brave Duguesclin, nobles chevaliers, dit Bonne-Lance d'une voix animée et sans répondre directement aux questions du sire d'Armagnac, avant de recevoir un si grand honneur, je prétends vous faire connaître qui je suis... Dans ma jeunesse, je ne manifestais aucun goût pour la guerre et pour les rudes exercices de ceux qui se destinent aux armes. Un jour, mon père, grand et sage guerrier, que vous connaissez tous, s'indigna de ma conduite et me traita de lâche... Ce mot me retomba sur le cœur... Je quittai aussitôt le manoir où je suis né; je fis vœu de ne pas y revenir et de ne pas porter le nom de mes ancêtres avant d'avoir prouvé à mon père par une action d'éclat que je n'étais pas indigne de lui. Depuis bien des années j'attendais une occasion de me distinguer; mais au moment où je suis comblé d'honneurs, au moment où l'illustre Duguesclin m'appelle son libérateur et va me conférer l'ordre vénéré de la chevalerie, je puis enfin révéler mon véritable nom... Je suis Henry d'Armagnac, et je prie mon noble père de me pardonner les chagrins que je lui ai causés.

Il fléchit un genou devant le comte, et, relevant sa visière, il montra son visage mâle et régulier inondé de larmes.

Le comte chancela comme s'il eût été pris d'un vertige subit; puis, saisissant son fils dans ses bras, il le pressa sur son cœur avec frénésie.

— Henry, Henry, est-ce toi? murmurait-il d'une voix entrecoupée, toi que j'ai tant pleuré malgré ton cruel abandon? Je te retrouve couvert de gloire... Tu honores encore le nom de nos illustres aïeux!..... Mon fils bien-aimé, tu ne quitteras plus ton vieux père, tu oublieras sa dureté d'autrefois... Tu m'as cruellement puni de ma précipitation!...

Et leurs armures s'entre-choquaient dans une étreinte convulsive.

Cette réconciliation touchante arracha des larmes à la plupart des assistants; Duguesclin lui-même semblait vivement ému. Le bruit s'était répandu parmi les routiers que leur capitaine allait recevoir la récompense de sa belle conduite; ils s'étaient approchés du groupe des seigneurs autant que le leur permettait le respect, et ils suivaient avec un grand intérêt les phases de cette scène attendrissante. Cependant le temps pressait; Duguesclin voyait à l'extrémité de la cour son cheval de voyage piaffer d'impatience.

—Comte d'Armagnac, et vous brave Henry, reprit-il, loué soit Dieu de votre heureuse réunion; mais souvenez-vous que mes instants sont comptés...

Henry s'empressa d'ôter son casque, et s'agenouilla devant Duguesclin. Celui-ci récita la formule consacrée, lui frappa trois fois l'épaule du plat de son épée, puis le relevant, il lui donna l'accolade avec cordialité.

Des acclamations, des vivats saluèrent le nouveau chevalier. Les routiers, flattés de l'honneur qu'ils recevaient dans la personne de leur chef, ne pouvaient modérer leur enthousiasme; les vassaux de Montbrun se joignaient à ces transports en criant, suivant l'usage : *Largesse! largesse! bon chevalier!*

Duguesclin fit un signe; le silence se rétablit tout à coup.

— Voulez-vous savoir, gens de Montbrun, dit-il en souriant, quelle largesse vous fait Henry d'Armagnac? il vous rend votre li-

berté... Vous n'êtes plus prisonniers, à la condition, toutefois, que vous jurerez d'être fidèles au roi de France. — Oui ! oui ! nous le jurons ! s'écrièrent mille voix joyeuses ; vive le roi de France ! vive Bertrand Duguesclin ! vive le bon chevalier d'Armagnac !

L'ivresse du jeune guerrier était à son comble ; des bras de son père il passait dans ceux des seigneurs français, qui le complimentaient avec effusion. Le manoir retentissait de cris de joie.

Dans ce moment de triomphe, si beau pour Henry d'Armagnac, un petit groupe se glissa inaperçu dans la cour, à travers les rangs pressés des spectateurs. Jean Bigot marchait le premier, morne et consterné ; puis venaient deux hommes portant une litière découverte sur laquelle était étendu le pauvre Gérald, ou plutôt Guillaume de Lastours, pâle et privé de vie. A quelques pas en arrière, Valérie, toujours revêtue de son costume de page, l'œil fixe et hagard, s'avançait soutenue par le vieux moine de Solignac.

Le cortége sinistre se dirigea vers le centre de la cour, afin de gagner la porte de la chapelle située en face du pont-levis. Les clameurs cessèrent ; les assistants se découvrirent avec respect. La litière passa lentement. Quand Valérie fut près de Bonne-Lance, elle dit avec mélancolie :

— La vaillance triomphe et le dévouement meurt !... Nobles et vilains, priez pour l'âme de Guillaume de Lastours !

Tout le monde s'agenouilla ; la litière disparut sous le porche de la chapelle.

Au moment où Valérie s'éloignait elle-même, Duguesclin la rejoignit et lui demanda à demi-voix :

— Damoiselle, aucune pensée amère n'est-elle venue troubler les derniers instants de ce malheureux jeune homme ? — Aucune, Messire : il ne regrettait pas son sacrifice, quoiqu'il lui coûtât bien cher. — Dieu veuille recevoir cette belle âme dans le paradis !... Mais vous, Damoiselle, où désirez-vous chercher un asile, maintenant que vous êtes libre ? — A l'abbaye de Boubon, où j'ai été élevée, Monseigneur ; ce révérend père m'y conduira demain. — C'est bien, ma noble damoiselle. Mais ce pauvre Henry ne peut-il pas espérer que plus tard, vos regrets étant adoucis... — Monseigneur, répondit la jeune fille avec une dignité mélancolique, je suis la veuve de Guillaume de Lastours.

Duguesclin rejoignit les seigneurs qui l'attendaient pour prendre congé de lui ; mais il glissa à l'oreille d'Henry d'Armagnac :

— Rien n'est perdu encore ; espérez tout du temps et de la réflexion... Adieu.

Il l'embrassa affectueusement ainsi que les nobles chevaliers ses parents et ses amis. Après leur avoir donné ses instructions dernières, il monta à cheval, et franchit le pont-levis suivi de ses écuyers et du héraut d'armes, au milieu des acclamations bruyantes des vassaux.

Sur l'esplanade qui s'étendait devant le château de Montbrun, il se retourna : la bannière de France déroulait ses longs plis au sommet du donjon, étalant au soleil ses fleurs de lis d'or !

Il salua d'un dernier signe les chevaliers et hommes d'armes qui se pressaient en foule sur les remparts, et il s'éloigna pour aller accomplir ses hautes et brillantes destinées.

ÉLIE BERTHET.





MADAME PISTACHE



Madame Pistache! s'écrièrent les témoins.. (Page 128.)

MADAME PISTACHE

I.

Les nuages couraient turbulents et sombres Une bande d'azur pâle restait à l'horizon, sous le vent; une bande bien étroite, que les grandes nuées voyageuses attaquaient déjà de leur estompe lourde. Ce n'était pas un ciel d'orage, c'était cette cohue de vapeurs qui roule et se mêle sur nos têtes aux méchants jours d'octobre, montrant et cachant tour à tour, par des trous qui s'ouvrent, qui se bouchent, qui se rouvrent pour se fermer encore, le bleu sévère du firmament sans soleil.

Les toits rougeâtres d'Aix-la-Chapelle, la vieille ville de Charlemagne, qui retrouve tous les ans un os de son empereur, ruisselaient de pluie; les pavés pointus scintillaient au jour clair et faux des matinées pluvieuses; toute cette eau répandue reflétait une lumière qui blessait l'œil et semblait venir d'en bas.

C'était de grand matin, vers six heures et demie; le déluge effrayait les buveurs d'eau sulfureuse qui devancent le crépuscule, d'ordinaire, et viennent demander la santé à cette naïade, pourvue d'une haleine formidable, qui alimente la fontaine Élise. Les rues étaient désertes; le vieux veilleur de nuit, bien plus antique que la cathédrale, venait de regagner son logis, et l'on n'entendait dans les rues que le bruit crépitant de l'averse, coupée de rafales brusques et folles.

Tout à coup, au milieu de cette solitude inondée, un être humain se montra sous un parapluie vert, tourmenté par le vent : c'était une femme. Elle portait un petit châle vert, que le parapluie n'avait pas suffisamment abrité, une robe verte trempée, et des brodequins verts qui se trémoussaient dans la boue.

Le fantastique est assurément dans la nature. Tout ce que nous allons raconter est vrai depuis le premier mot jusqu'au dernier. Cela s'est passé en la ville d'Aachen, l'automne dernier, au vu et au su de chacun. Cependant, quiconque eût cherché un abri, le 6 octobre 1850 au matin, sous le vilain portique de la fontaine Élise; quiconque eût vu passer cette petite femme, cheminant dans l'eau comme une sauterelle armée d'un parapluie, serait convaincu depuis lors, et resterait persuadé, jusqu'à la fin de ses jours, qu'il lui a été donné d'assister aux évolutions bizarres d'une fée.

Elle allait sautillant et relevant d'une main soigneuse l'étoffe très-mûre de sa robe; son chapeau de soie verte, dont la couleur avait, hélas! déteint, engouffrait le vent, et laissait voltiger deux touffes de cheveux gris bouclés coquettement; son pied, adroit et alerte, touchait à peine la pointe étincelante des pavés. Quand elle atteignit ce milieu lumineux dont nous parlions tout à l'heure, quand elle se plongea dans ce foyer blafard, reflet mystique d'une immense flamme de Bengale, cachée on ne sait où, vous eussiez dit vraiment un rêve éveillé d'Hoffmann ou de Tieck. Elle glissait entre deux eaux, l'eau du ciel et l'eau de la rue; son parapluie, luisant comme une glace, lui faisait une auréole baroque. Les plis étriqués de son châle et de sa robe fouettaient à la rafale. Il y avait quelque chose de nautique dans cette course, et l'on se surprenait à penser que le parapluie, le châle, la robe, et même le pauvre chapeau déteint, étaient comme autant de voiles qui aidaient cette barque vivante à cingler dans l'ondée.

La fée, si c'était une fée, venait des environs de l'église des Jésuites, et se dirigeait vers Kohlnstrass. Elle avait pu lire en passant cette inscription hyperacadémique, que les bourgeois d'Aix-la-Chapelle, fanatiques des beaux-arts, et un peu bâtards de l'apothicaire d'Apollon, ont tracée au fronton de leur théâtre : *Musagetæ Heliconiadumque choro.*

Il faut aller en Prusse pour voir des choses aussi complétement jolies!

Mais la petite femme verte ne savait peut-être pas entendre ce triomphant latin du *Gradus ad Parnassum.*

Elle enfila la place mélancolique, plantée d'acacias poitrinaires; elle passa devant la maison de jeu, non sans jeter sur la porte un regard oblique et rapide; elle laissa derrière elle la Redoute, le séjour des plaisirs endormis, et se lança au travers des rues de plus en plus étroites qui conduisent à la porte de Cologne.

Les douaniers prussiens sont graves et polis, à la différence des intolérables citoyens qui, aux barrières de Paris, fourrent leurs mains sales dans les bagages des voyageurs. Ils mirent la tête aux vitres de leur corps de garde, timbré de l'écusson d'argent à l'aigle éployée de sable, becquée, membrée d'or, et ne songèrent point à visiter le parapluie de la petite femme verte.

Celle-ci leur envoya, ma foi, un signe de tête tout gracieux en passant, et les douaniers, après lui avoir rendu sa courtoisie, prononcèrent, avec leur accent allemand, ce nom tout français : Madame Pistache.

— Elle n'aura pas l'étrenne de la route, dit A.-B. Mayer; l'Américain est déjà dehors depuis une heure.

J.-N. Mayer, L. Mayer, F. Mayer, T. Mayer et P. Mayer, douaniers composant le corps-de-garde, retournèrent auprès du poêle, où ils faisaient bien du mal à l'Autriche!

Plusieurs voyageurs, jaloux de connaître à fond les choses, se sont posé cette question: « Pourquoi tous les Prussiens se nomment-ils Mayer? » Aucun d'eux n'a trouvé de réponse acceptable.

Et d'abord tous les Prussiens ne s'appellent pas Mayer. Il y en a qui s'intitulent tout simplement Hunspiegelhalteruter. En outre... Mais réservons ces sujets ardus pour un livre encore plus sérieux que celui-ci.

Quant à l'Américain qui avait devancé madame Pistache sur la grande route submergée, c'était Jobson, de Baltimore.

Vous connaissez tous Bobby Jobson : — cinquante ans, bonnes épaules, grand estomac. Sous le rapport moral, ami des pantalons à carreaux et des étoffes imperméables. Beau joueur, solide buveur de grog; toujours bien approvisionné de dollars. Du reste,

parlant peu, mais parlant haut, et disant que l'Europe serait un pays de quelque avenir si elle était située plus près du Kentucky.

Bobby Jobson voudrait bien être un original, mais il a le sang un peu lourd. Jusqu'à présent, il n'a pu trouver que deux excentricités :

1° Il ne joue qu'une fois par semaine, le vendredi, jour de malheur; 2° il ne sort que par la grande pluie. A Aix-la-Chapelle, où il s'est fixé en dernier lieu, l'usage du baromètre se perd, et l'on ne met plus guère de girouettes au-dessus des maisons. A quoi bon? Jobson est là. Quand il sort, on rentre chez soi.

Vous pensez que Bobby Jobson aura un beau rôle dans cette dramatique histoire.

De ce côté de la ville d'Aachen, il y a un chemin creux qui grimpe entre deux montagnes. L'une de ces montagnes, arrondie en croupe, sert aux jeunes Prussiens qui sont passionnés pour le jeu innocent du cerf-volant. L'autre montagne est le Louisberg.

Pour le Louisberg, je donnerais le jardin des Tuileries à Paris, et deux ou trois des parcs de Londres. Le Louisberg est un paradis terrestre. Les gens d'Aix ont eu beau faire : en vain ils ont semé ce lieu de petites fabriques odieuses; en vain ils ont bâti sous les grands arbres une atroce rotonde servant de restaurant; le Louisberg a résisté aux gens d'Aix : il est resté le délicieux bosquet, le labyrinthe plein de mystère, l'Éden, où il semble que chaque tronc doit garder la chère empreinte d'un chiffre amoureux.

On dit que Napoléon prit quatre prises de tabac dans la tour de bois qui est au sommet du Louisberg. Charlemagne n'avait pas cette habitude, mais il venait s'asseoir chaque jour sur certain rocher, avec une de ses vingt-quatre épouses, afin de causer un peu d'Haroun-al-Raschild, son compère, et de Witikind, son ennemi. Le grand Frédéric y mangea des œufs frais, les uns disent pochés, les autres sur le plat. Enfin, Chauvin lui-même, cette synthèse vivante de toutes les gloires militaires, Chauvin y est venu, car on lit sur une colonne :

Mourir pour la patrie,
C'est le sort le plus beau,
Le plus digne d'envie!

Le matin où notre histoire commence, le chemin creux qui monte au Louisberg était un véritable torrent. La petite femme verte mit résolument ses brodequins dans l'eau fangeuse et blanchâtre.

Le vent, qui visiblement la protégeait, s'engouffra sous son parapluie vert, et lui permit d'effleurer à peine les ondes de ce fleuve boueux. Elle allait, elle allait d'un si beau courage, que Bobby Jobson lui-même, le baromètre américain, n'eût pas nagé beaucoup mieux.

Et tout en marchant, elle grommelait :

— Ah! les enfants! les enfants! Je parie que je vais gagner un gros rhume!

Quoi! une fée! un rhume!

Pauvre siècle! où tout a dégénéré, tout! pauvre siècle! où les nymphes toussent, au fond des bois; — où les bas bleus troués des muses elles-mêmes cachent, hélas! de vulgaires engelures.

Elle allait, la petite femme verte, elle montait.

Au bout de dix minutes, elle avait franchi la rampe tournante qui mène au restaurant dont nous avons déjà parlé avec éloge. Ce restaurant, qui affecte les profils d'un temple grec, possède naturellement un portique. C'est bien le moins (*Musagetæ Heliconiadumque choro !!!*). La petite femme verte entra sous le portique, et fit égoutter son parapluie. Il n'y avait aucun sortilége dans ce meuble, de la forme dite riflard, ayant un anneau au lieu d'embout, et une poignée en tête d'oiseau.

Figurez-vous que ce mot embout, si nécessaire aux académiciens, qui tous chérissent le parapluie, n'a pas encore reçu l'hospitalité dans le dictionnaire de l'Académie.

La petite femme verte ôta son châle, et le tordit, ainsi que le bas de sa robe. Un courant verdâtre s'établit aussitôt sur les dalles du portique, ce qui prouve bien que la toilette de la petite femme était mauvais teint. Elle ôta également son chapeau et le secoua, puis elle essaya un peu de reboucler ses cheveux gris, que les rafales avaient cruelle-

ment défrisés. Personne ne la troubla dans ces soins. Le restaurant corinthien avait portes et fenètres closes.

Qnand elle eut achevé, elle s'assit sur le seuil, repliée et pelotonnée comme une chatte qui a froid : elle grelottait, mais ses petits yeux perçants et vifs se fixaient ardemment sur la route parcourue.

De l'endroit où elle était, son regard pouvait embrasser la route, les boulevards et la ville tout entière.

Elle ne découvrait rien, sinon de grands tourbillons de pluie que le vent chassait en tumulte.

Elle éternua.

— Bon! bon! gronda-t-elle, voilà le rhume... Quand je vous disais!... Ah! les enfants! les enfants! les enfants!

Mais ne croyez pas qu'elle eût la moindre envie de se fâcher contre l'averse, bien au contraire; quand la ligne de l'horizon venait à s'éclaircir un peu dans le lit du vent, elle fronçait le sourcil comme un diable, et il fallait un gros nuage bien chargé pour lui rendre sa sérénité.

Le gros nuage venu, elle souriait.

Et je ne saurais vous dire ce qu'il y avait de bonté naïve, d'esprit, d'espièglerie, de grâce et de cœur dans le sourire de cette pauvre petite femme.

Il y a des vieilles qui sont jolies, c'est positif : jolies sous leurs rides et sous leurs cheveux blancs : c'est l'âme toujours jeune qui perce alors sous l'injure de la vieillesse.

Eh bien, madame Pistache était ainsi : ridicule au premier coup d'œil, nous avons été sur le point de dire grotesque, puis étrange, puis jolie.

Oui, jolie, et mieux encore : belle.

Belle et touchante.

Par exemple, tenez, vous eussiez trouvé cela comme nous si vous l'aviez entendue répéter d'une voix tremblante ce refrain en apparence si banal :

— Les enfants! les enfants!

Si vous l'eussiez vue, aux redoublements de l'orage, joindre ses petites mains sèches et lancer son regard vers Dieu, comme une prière en murmurant :

— Bon! bon! Si cela continue, ils ne viendront pas, les écervelés!

Je vous le dis, l'émotion vous aurait pris, car il y avait une larme de belle joie dans son sourire, tandis qu'elle grelottait, transie jusqu'aux os.

A l'hôtel Dremel, qui est sans conteste le plus confortable hôtel de la ville d'Aix, Charles Dubreuil, jeune touriste des mieux faits et des plus élégants, était en train de s'habiller.

Je ne sais si le temps maussade influait sur le caractère ordinairement fort gai de Charles Dubreuil, ou si quelque préoccupation triste le tenait, mais il est certain que Mayer, son domestique d'hôtel, ne lui avait jamais vu l'air si sérieux.

Il vaquait aux soins de sa toilette sans mot dire ; chaque fois que la rafale poussait les gros grains de pluie contre ses vitres qui sonnaient, il laissait échapper une exclamation de dépit.

— Avez-vous commandé la voiture? demanda-t-il enfin. — Pour sept heures, répondit Mayer le garçon; Mayer (celui-là était le cocher) est exact comme un cadran solaire... Mais monsieur ne sortira sans doute pas par ce temps-là? — Si fait. — Alors, je vais dire à Mayer (celui-là était le cuisinier) qu'il prépare les côtelettes de monsieur. — C'est inutile... je ne mangerai pas. — Est-ce que monsieur est malade? — Non. — Si monsieur avait été malade, Mayer aurait été chercher tout de suite le docteur Mayer.

Il y eut un silence pendant lequel Charles Dubreuil continua de s'habiller.

— Ah çà! s'écria-t-il tout à coup, connaissez-vous madame Pistache, vous, Mayer? — Qui ne connaît madame Pistache? répliqua le garçon. — Qu'est-ce que c'est, en définitive, que cette femme-là? — Ma foi, je ne saurais le dire à monsieur. —Vous prétendez la connaître? — Assurément.... comme je connais la fontaine Élise Frankenberg, la maison du Chanoine, et les autres curiosités d'Aix-la-Chapelle... je l'ai vue. —Vous ignorez son genre de vie? —Pas tout à fait... M. Mayer, le marchand de cigares, m'a dit qu'elle passait sa journée entière à la maison de jeu, et que là elle jouait avec des haricots secs sa

main droite contre sa main gauche. — Parbleu!... je sais cela depuis que j'ai mis le pied à la salle de jeu. — En outre, elle est toujours habillée de vert...

Charles Dubreuil fit un geste d'impatience, Mayer se tut aussitôt.

« C'est étrange! pensait le jeune touriste, je ne sais pas pourquoi cette petite bonne femme-là m'occupe en un pareil moment... — Mayer, ajouta-t-il tout haut. — Monsieur! — Est-elle riche? est-elle pauvre? — Les uns disent qu'elle est millionnaire, les autres qu'elle a bien de la peine à payer son pain sec. — D'où vient-elle? — Personne ne s'est jamais fait cette question-là. — Où demeure-t-elle?

Mayer regarda Charles avec de gros yeux ébahis. Un domestique français eût répondu franchement qu'il pensait bien que madame Pistache *ne demeurait pas;* mais le bon Mayer craignit de perdre le respect.

— Si monsieur veut, dit-il, je prendrai des renseignements.

Charles Dubreuil haussa les épaules.

— A Londres et à Paris, reprit-il en nouant sa cravate, il y a des hommes de police chargés de protéger les femmes contre les importunités des commis-voyageurs et des lovelaces d'estaminet. Nous n'avons pas ici quelque chose d'analogue en faveur des hommes?

Malgré sa sagacité allemande, Mayer ne put s'empêcher de sourire.

— Est-ce que madame Pistache aurait insulté monsieur? demanda-t-il. — Je la trouve partout! s'écria Charles, moitié riant et moitié en colère; elle me barre le passage dans la rue, elle me porte malheur au jeu... En quelque lieu que je me rende, je suis sûr de rencontrer devant moi ses petits yeux gris étincelants.

Mayer écoutait et réfléchissait profondément.

— Dame! murmura-t-il, ça n'est pas impossible! Nous avons ici près, au Burschtedt, une demoiselle Mayer qui a soixante-deux ans, et qui fait des vers latins... Elle est devenue amoureuse du jeune Mayer, le fils du conseiller... Elle le poursuivait partout avec une bouteille qui contenait je ne sais quelle drogue... elle appelait cela un philtre..... Si bien qu'un jour, sur la brune, le jeune Mayer fut attaqué vers la porte de Maëstricht; on le terrassa; on voulut lui faire boire le philtre avec un entonnoir..... et, sans le peintre Mayer, qui passa là par hasard, je ne sais pas ce qui serait arrivé!... Si monsieur veut, Mayer le brosseur, qui est fort comme un Turc, ira le chercher tous les soirs à la maison de jeu avec des pistolets de chez Mayer...

Charles n'écoutait plus. Il venait d'ouvrir son portefeuille, et son âme tout entière était dans ses yeux.

Son portefeuille contenait un petit médaillon; un portrait de femme; une jeune fille, presque une enfant, blonde, avec des yeux bleus souriants et bons.

Les paupières de Charles eurent ce picotement nerveux qui précède les larmes.

— Allez voir si la voiture est prête! commanda-t-il brusquement. — Attendez! se reprit-il. Auparavant, montez chez le vicomte, et dites-lui que je suis prêt.

Mayer, garçon de l'hôtel Dremel, s'inclina et sortit.

Il avait entrevu le médaillon; car, dans le corridor, il pensa :

« Une jolie petite demoiselle! mais, là, jolie tout à fait! Quant à madame Pistache, ajouta-t-il en traversant la cour où sa tête nue fut baignée en un instant, c'est tout de même bien étonnant... mais du diable si elle court après M. Dubreuil ce matin par la pluie qu'il fait! »

Charles était resté en contemplation devant le portrait de la jeune fille aux blonds cheveux. Elle était belle, cette jeune fille, belle comme un ange. Les larmes que Charles essayait de repousser jaillirent sur sa joue.

— Marie! Marie! murmura-t-il en couvrant le médaillon de baisers passionnés.

Le portrait gardait son sourire heureux.

Charles le pressa une dernière fois contre ses lèvres, et s'assit devant son secrétaire.

Cette horrible plume, qui est dans tous les hôtels, et qui trempe dans une écritoire pleine de lie, grinça un instant sur le papier.

Charles écrivait :

« Marie,

« Si je meurs, tu recevras ceci avec ton portrait. Ne le donne jamais à un autre. Adieu, Marie, mon adorée Marie! Sois bien heureuse.

« CHARLES. »

Il appuya ses deux mains contre sa poitrine, parce qu'il étouffait.

— Bonjour, ami, dit le vicomte Aymar en entrant; — un temps pitoyable!... impossible de songer à l'épée!... Si l'on pouvait remettre à demain... — Vous savez bien que cela ne se peut pas, interrompit Charles Dubreuil. — Nous en serons donc réduits aux pistolets... C'est fâcheux... Les voilà.

Le vicomte Aymar déposa une boîte de combat sur la table, et souleva en sifflant les rideaux de la croisée.

Charles mettait l'adresse de sa lettre.

— Ils sont très-doux, vous savez, dit le vicomte entre deux traits de *Gilles le ravisseur*. — Qui donc? demanda Charles. — Les pistolets..... Ils ne relèvent presque pas.... Vous pouvez viser au menton... Dites-moi, Charles, ça ne peut donc pas s'arranger du tout, du tout, cette affaire-là? — En aucune manière. — Vous prendrez un tiers du point de mire... Moi, je ne comprends pas qu'on se batte pour le bon motif... mais je respecte toutes les opinions...

Charles se leva, et se dirigea vers lui à pas lents.

— Ami, dit le vicomte, vous ne me plaisez pas ce matin... le temps est affreux, c'est vrai; mais cela n'excuse pas vos airs de Gymnase... Vous avez pleuré? — J'ai pleuré, c'est vrai. — Vous êtes un homme de l'autre monde! si l'on ne vous savait pas brave comme deux douzaines de fous...

Charles l'interrompit en lui serrant la main.

— Et vous, vicomte, dit-il, si l'on ne vous savait pas bon comme un enfant... Mais laissons cela... Voulez-vous vous charger de cette lettre? — Oh!... fit le vicomte, la lettre d'usage... « Quand vous recevrez ces lignes, j'aurai cessé d'exister, etc., etc., etc. — Précisément. — Quel âge avez-vous, Charles? — Vingt-deux ans.

Le vicomte prit la lettre, et ricana pour ne pas faire voir qu'il était ému.

Ce vicomte-là était un garçon de vingt-cinq à vingt-huit ans, un peu fatigué de trop vivre, et qui se croyait blasé parce qu'il était ennuyé de certaines choses qui font la vie fashionable en France, et qui sont en elles-mêmes particulièrement ennuyeuses, à savoir : l'Opéra, le monde élégant, et les femmes amusantes.

Je déclare que ce mot, exclusivement français, blasé, n'a d'autres synonymes que le superlatif tout neuf.

Ils ne connaissent rien ces désabusés, sinon ce qui est faux et frelaté. Ils ressemblent à un homme qui dirait : « Je n'aime plus le pain, » parce qu'on lui aurait donné à manger, sous le nom de pain, pendant dix ans, d'horrible biscuit de Savoie.

Ils ne croient plus aux femmes, disent-ils. Grand Dieu! comment croirait-il au bon pain, le malheureux qui n'aurait jamais mangé que des brioches!

Généralemement ces pauvres garçons, victimes de ce monstre idiot qu'on appelle la mode, sont beaucoup moins méchants et beaucoup plus nigauds qu'ils ne le pensent. Cela ne les empêche pas de commettre des actions très-méchantes et de trouver des mots très-spirituels. Je souhaite que vous arrangiez cela pour le mieux, n'ayant pas le loisir de me charger de ce soin.

Mayer, le garçon, entr'ouvrit la porte, et dit :

— La voiture est prête.

Le vicomte mit la boîte de combat sous son manteau; Charles et lui montèrent dans la calèche. Mayer, le cocher, fouetta ses chevaux, qui s'appelaient tous les deux Mayer.

Et tout en passant sous la voûte de l'hôtel, Charles se disait, lui aussi, à voir poudroyer la pluie sur les pavés miroitants :

— Du diable si madame Pistache pourra courir après moi ce matin. — Où allons-nous? demanda cependant le cocher. — Au Louisberg, répondit le vicomte.

Il était bien sept heures et demie; madame Pistache grelottait toujours sur les marches du restaurateur, mais sa petite figure maigre était toute radieuse.

La pluie ne cessait point, et le temps passait.

Déjà vingt fois elle s'était dit, en tournant vers le ciel noir un regard de gratitude :

— Ils ne viendront pas! ils ne pourront pas venir!

Mais tout à coup un bruit sourd et lointain se mêla au bruit de la pluie. La bonne petite femme verte tâcha un instant de croire que c'était le tonnerre. Elle se leva, et courut tout au bord de la rampe pour regarder le bas de la montée. Ce n'était pas le tonnerre, c'était la calèche traînée et conduite par les trois Mayer, la calèche de Charles Dubreuil et du vicomte Aymar.

Elle montait au trot de ses deux bons chevaux, qui fumaient sous l'ondée. La petite femme verte laissa tomber ses bras le long de son corps; sa tête découragée s'inclina sur sa poitrine.

La voiture montait, suivant les circuits de la route, qui tourne autour de la colline. Quand elle arriva au niveau du restaurant, la petite femme verte, cachée derrière une colonne, darda un regard à l'intérieur.

Elle ne dit qu'un mot :

— C'est lui!

La voiture passa, et les deux Mayer trouvant un terrain plane, se mirent au galop, sans attendre le coup de fouet de leur homonyme.

Madame Pistache s'était redressée. Il n'y avait plus trace de faiblesse sur son visage.

Elle saisit son parapluie, qu'elle brandit vaillamment au-dessus de son chapeau vert, et se jeta comme une perdue au travers des buissons mouillés en disant :

— Quand je devrais y laisser mon pauvre châle, je les rattraperai!

II.

Le plateau du Louisberg a une forme elliptique très-allongée. Du côté opposé au restaurant ionien, sa croupe descend brusquement dans la plaine parmi d'impénétrables fouillis d'arbres verts.

La route qui mène directement à cette partie du Louisberg est une prolongation du boulevard, et continue la ligne des vieilles fortifications d'Aix-la-Chapelle. Sur cette seconde route, une seconde voiture, conduite et traînée comme l'autre par trois Mayer, roulait de son mieux dans la boue. Elle contenait deux messieurs et deux épées.

Le premier monsieur avait nom Monner de Saint-Valéry; le deuxième s'appelait M. le marquis d'Argos.

C'était Monner de Saint-Valéry qui devait se battre avec Charles Dubreuil.

Ce Monner avait pris le nom de Saint-Valéry parce que son père était Cauchois. On disait qu'avant d'être gentilhomme, il avait vendu bien des veaux. Il était riche.

Le marquis d'Argos était une greffe de cet arbre qui produit les vicomtes Aymar. Il n'y avait entre eux que la mince épaisseur de la dame de pique : Aymar était encore dupe, Argos était déjà fripon.

C'est une affaire de temps.

Favoris coupés à l'anglaise, fine moustache, mains d'albâtre, œil éteint et fixe; beau cavalier, doigts spirituels, langue lourde et stupide. Car de nos jours, un grec bien stylé n'a plus ces allures de Fontanarose. Les véritables artistes en ce genre ont supprimé le *bagout*, qui met en défiance.

Monner de Saint-Valéry, qu'il soit ancien boucher ou marchand actuel de foulards, prend toujours le marquis d'Argos pour témoin quand il a un duel. Le marquis ne lui emprunte jamais d'argent; le marquis le trompe rarement au jeu. Il forme Monner, qui, sans le savoir, lui sert d'enseigne et de passe-port

Car Monner a un nom commercial; il est connu sur la place. Le marquis aime bien mieux se passer Monner au cou, comme une médaille, que de lui escroquer des miettes. Si les ânes pondaient, nous pourrions dire que le marquis d'Argos est trop habile pour tuer ainsi son âne aux œufs d'or.

La voiture de Monner rencontra celle de Charles Dubreuil à cinq cents pas de la Tour-de-Bois. Les quatre gentlemen descendirent

et se saluèrent. Les deux Mayer échangèrent une poignée de main, et donnèrent l'avoine à leurs quatre Mayer.

Ils se mirent ensuite sous le vent de leurs voitures, et allumèrent deux immenses pipes de porcelaine peinte, représentant des sujets déshonnêtes.

Le premier soin de Monner de Saint-Valéry fut de tirer sa montre.

— Dépêchons-nous, dit-il à son adversaire, car il faut que je parte par le convoi de neuf heures. — Je suis à vos ordres, répliqua Charles. — Ah çà! voulut dire le vicomte, si on s'expliquait un petit peu?... — Cela perdrait du temps, interrompit Charles. D'ailleurs, l'affaire est bien simple... j'aime une jeune fille qui me paie de retour. Monsieur prétend l'épouser tout de même. — Positivement, repartit Monner. J'ajoute que la demoiselle en question rirait de bon cœur si elle vous entendait, monsieur Dubreuil. — Cherchons une place, conclut le marquis d'Argos, qui avait hâte d'en finir pour retrouver l'abri de la voiture.

On s'enfonça dans les massifs. Par hasard, le temps s'éclaircit un peu, et la pluie fit trêve. Au bout d'une cinquantaine de pas, le vicomte et le marquis trouvèrent une pièce de gazon parfaitement nivelée, où l'on pouvait viser comme dans un tir. Les pistolets furent chargés, et les adversaires placés à vingt-cinq pas l'un de l'autre, avec faculté de faire chacun cinq pas.

Au moment où ils armaient, un pâle rayon de soleil, glissant entre deux nuages, vint, ma foi, égayer la scène.

Les témoins s'étaient mis à distance. Monner et Charles avaient armé.

Le pistolet de Monner s'abaissait vers Charles, qui restait en garde.

Une seconde encore, et tout était dit; car Monner va tous les jours au tir avant de se rendre à la Bourse. Il est parfaitement sûr de son coup. Les gens qui ne l'aiment pas prétendent que sans cela il ne se battrait jamais.

A l'instant même où le doigt exercé de Monner allait peser sur la détente, il fit un haut-le-corps, et releva son pistolet. Un éternuement aigu venait de partir du fourré, derrière lui, à brûle-pourpoint. Nous disons un bel éternuement, sonore, convulsif, musical, et tel que pourrait le produire un soprano léger qui se serait mouillé les pieds.

Monner tourna la tête. On ne voyait rien encore ; seulement, le taillis frémissait tout doucement. Si les lapins de garenne éternuaient, on aurait pu croire qu'il y avait là un lapin de garenne dangereusement enrhumé du cerveau.

Témoins et combattants avaient l'œil au guet. Tout à coup Charles Dubreuil laissa échapper une exclamation de colère, et dit :

— C'est elle!

Un parapluie vert se montra entre deux branches, puis un chapeau vert, puis une petite figure toute pâle où brillaient des yeux perçants.

— Madame Pistache! s'écrièrent les témoins. — Elle a juré de me rendre fou! ajouta Charles, qui laissa tomber ses deux bras le long de son corps.

Madame Pistache salua poliment nos quatre gentlemen, et vint s'installer au milieu de la clairière, où elle mit sécher son parapluie.

Si vous saviez comme elle était faite en ce moment, cette madame Pistache! Son châle avait trois accrocs majeurs et quantités d'écorchures. Son chapeau, déformé, ne tenait plus. Sa robe laissait flotter de longues franges, et son parapluie lui-même montrait ses robustes baleines à travers deux blessures énormes.

En regardant tous ces dégâts, la petite femme avait sans doute le cœur bien gros, car il était facile de voir qu'elle n'avait point l'habitude de faire de grandes dépenses pour sa toilette. Mais elle supportait ce revers d'un cœur vaillant, et ses bras maigres, croisés sur sa poitrine étroite, donnaient à sa pose un certain air majestueux.

Elle l'avait dit, vous vous en souvenez:

— Quand je devrais y laisser mon pauvre châle, je les rattraperai!

Elle avait traversé les taillis en fonçant tout droit, comme un chevreuil lancé ; pendant que la voiture suivait les sinuosités calculées de la route, elle avait coupé au plus court. — Elle y avait laissé non-seulement

son pauvre châle, mais aussi sa pauvre robe et son pauvre chapeau.

Mais elle les avait rattrapés !

Je vous prie de bien rentrer dans la nature des choses et de penser que nous ne faisons point ici un roman. Figurez-vous nos deux adversaires et leurs témoins ; figurez-vous ce duel à mort où madame Pistache



Chez moi il y a un pistolet !... (Page 143.)

venait tranquillement faire galerie.

Le Louisberg est à tout le monde. Elle avait le droit de se promener là, cette petite femme verte.

Matériellement, sa présence n'empêchait rien. — Mais matériellement, la mouche qui tombe dans votre verre ne vous empêche pas de boire.

Pourtant vous ne buvez pas. Vous maudissez la mouche, et vous jetez le vin.

Eh bien ! il est trente fois plus facile de boire le vin où la mouche s'est suicidée que

de se battre en duel devant madame Pistache.

Et si les législateurs étaient de véritables philosophes, au lieu de fulminer contre le duel des lois souvent inutiles, ils voteraient des fonds pour entretenir quelques vieilles femmes chargées de gêner les rencontres.

Ceci est praticable, moral et joli. — Que ne peut-on également soudoyer des mouches de tempérance chargées de fréquenter les cabarets et de se noyer dans tous les verres!

Nos quatre gentlemen échangèrent un regard tout plein d'embarras.

Madame Pistache, en vérité, leur lançait des œillades narquoises qui semblaient dire: Ah! ah! vous voilà pris!

Son esprit subtil avait admirablement saisi l'importance de ce rôle de mouche. Elle triomphait.

— Allons ailleurs, dit Charles.

M. de Saint-Valéry consulta sa montre et répéta:

— Allons ailleurs.

Madame Pistache ôta son chapeau pour essayer de le retaper un petit peu.

Si vous allez ailleurs, mes chers messieurs, dit-elle — je vous suivrai... J'ai le temps, je me promène... et voilà plus de vingt ans que j'ai envie de voir une affaire d'honneur.

Dire que Charles Dubreuil l'eût étranglée avec transport, ce serait trop peu. Il tremblait de colère.

— Venez, gronda-t-il, en s'adressant à ses compagnons — insulter une femme est ignoble... la frapper... Vous voyez bien que je perds la tête!... Venez!

M. de Saint-Valéry, qui ne dédaigne pas de battre comme plâtre toutes les femmes à qui il souscrit des billets, eut un superbe sourire. Il désarma son pistolet, et donna le signal du départ.

Quand madame Pistache fut seule, l'expression de sa figure changea tout à coup.

— Oh! pauvre enfant! pauvre enfant! — En ce moment elle avait des larmes dans la voix.

Un instant, elle hésita. Puis elle regarda tout autour d'elle, ayant, cette fois, la conscience de sa faiblesse.

— S'il venait quelqu'un! pensa-t-elle.

Or, quand une fée émet un vœu, vous savez ce qu'il arrive. A peine madame Pistache avait-elle parlé, qu'un pas lourd se fit entendre sur la route voisine. Elle s'élança; un homme de grande taille tourna le coude du sentier qui menait à la clairière.

Au lieu d'accoster cet homme, madame Pistache poussa un cri d'horreur et s'enfuit.

Et cependant cet homme était Bobby Jobson, de Baltimore, l'Américain enduit de caoutchouc.

Bobby Jobson ne vit pas même madame Pistache, tant il était occupé.

Il avait à la main un carré de carton sur lequel était figuré un cercle divisé en trente-six compartiments numérotés. Ce cercle représentait avec une minutieuse précision le bassin fatidique où chante la petite boule d'ivoire qui gonfle les poches de MM. les entrepreneurs de jeux. Bobby Jobson, comme presque tous les gens à qui le caoutchouc ne répugne pas horriblement, se livrait à l'alchimie martingalique. Peu d'Américains échappent à ce travers.

Bobby Jobson avait trouvé une combinaison.

Pour peu que vous connaissiez un joueur, vous savez l'accent précieux, naïf et solennel qui se donne à ce mot *combinaison*. Il n'y a que les fondateurs de journaux pour le prononcer d'une manière plus dévote.

La combinaison de Bobby Jobson n'était pas une de ces combinaisons naïvement scientifiques, fondées sur l'algèbre de cuisine: c'était une combinaison mécanique et positivement expérimentale. Comme il arrive pour beaucoup de grandes inventions, le hasard seul et l'habitude avaient ouvert la voie, et c'était après coup que Bobby Jobson, appelant la physique à son secours, avait expliqué les résultats merveilleux de son système par les lois connues du mouvement et de la gravitation des corps.

Du reste, Bobby Jobson avouait qu'il en était encore à l'enfance de l'art. Il avait neutralisé le zéro noir; dans peu, il espérait neutraliser le zéro rouge. Avec le temps, il était sûr de conquérir toutes les chances depuis 1 jusqu'à 36. — Mais il ne voulait pas aller jusque-là.

Une fois parvenu à 18, il pouvait attaquer en maître absolu le passe et le manque; cela lui suffisait.

Avec quelque dédain motivé, il regardait les malheureux qui jouaient la série démodée et le bourgeois tiers et tout!

Sa combinaison marchait, marchait. Un peu de patience encore, et il allait faire danser toutes les banques de l'Europe.

Jusqu'à présent il avait perdu beaucoup d'argent.

Mais il était riche, parce que, avant d'avoir mis la main sur cette enviable combinaison, Bobby Jobson avait toujours joué avec un remarquable bonheur.

Vous tous, qui avez donc cette maladie du jeu, cherchez, cherchez des combinaisons. Un joueur qui n'a pas sa combinaison n'est idiot qu'à demi, et peut mourir ailleurs qu'à l'hôpital. Cherchez.

Cependant, pourquoi madame Pistache se détournait-elle de Bobby Jobson avec horreur? Quand on veut sauver la vie d'un homme, on ne se montre pas difficile d'ordinaire sur le choix des moyens; et madame Pistache voulait évidemment sauver la vie de Charles Dubreuil, ou la vie de M. Monner de Saint-Valéry? Pourquoi dédaigner l'intervention de Bobby?

A cela, il y avait un motif très-sérieux et très-dramatique, dont nous aurons à nous occuper en temps et lieu.

La chose certaine, c'est qu'en fuyant ce bon Jobson, la petite femme murmurait en frissonnant:

— Lui!... lui!... Charles s'agiterait dans sa tombe!... Ce serait une profanation!

Il paraît qu'il y avait un autre Charles, et que ce Charles était mort.

Nos deux adversaires et leurs témoins avaient trouvé un emplacement encore plus beau que celui où madame Pistache avait séjourné.

Nous avons dit au lecteur quelle était l'intrépidité de la petite femme; personne ne sera donc étonné d'apprendre qu'elle courut tout droit après les quatre *gentlemen*, pour tenter un second effort.

Mais ceux-ci s'étaient concertés en chemin: la seconde entrée de la petite femme verte, comme on dirait au théâtre, ne fit aucune espèce d'effet. Les deux témoins, qui s'attendaient à la revoir, allèrent à elle, chapeau bas, la prirent chacun par un bras, sans lui faire de mal, et la conduisirent hors de portée.

— Je reviendrai, mes chers messieurs, je reviendrai, disait la petite femme en ricanant.

Elle paraissait très-sûre de son fait.

Mais le vicomte Aymar et le marquis d'Argos avaient fait collecte de foulards: à l'aide de quatre mouchoirs de poche convenablement tordus, ils lièrent sans pitié la pauvre femme au tronc d'un arbre.

Elle ne protesta point, elle ne poussa pas un cri; seulement, avant de se retirer, les deux témoins virent que son sourire était plus railleur.

Ils la quittèrent pour rejoindre Charles Dubreuil et M. Monner de Saint-Valéry, qui avait déjà regardé trois fois à sa montre.

— Est-ce fait? dit Charles avec impatience. — L'heure passe, grommela Monner, et le chemin de fer n'attend pas!

Les deux témoins promirent que tout allait marcher désormais sur des roulettes. On fit de nouveau la mise en scène du duel; les pas furent mesurés, les places tirées au sort, et les deux adversaires relevèrent, pour la seconde fois, les chiens de leurs pistolets.

Il est évident que, dans cette sombre et mystérieuse histoire, une part doit être laissée à l'inconnu.

La petite femme verte devait avoir des rubriques ignorées du reste des mortels; les foulards étaient solides et très-bien noués; cependant nous jugeons superflu de dire comment madame Pistache recouvra la liberté. Les uns pourront penser aux dents de fée, qui sont tranchantes comme des rasoirs; les autres réfléchiront qu'une petite bonne femme a, la plupart du temps, des ciseaux dans sa poche.

Toujours est-il que deux secondes après le départ du vicomte et du marquis, madame Pistache pliait proprement les quatre foulards et les mettait en paquet sous son bras.

— Cette fois, se dit-elle, je n'éternuerai pas; je tomberai, comme la foudre, au milieu d'eux, et s'ils veulent se débarrasser de moi, il faudra qu'ils me tuent!

Telle était l'intention de la petite femme verte; mais le rhume de cerveau ne prend les ordres de personne; elle avait traversé déjà le taillis à pas de loup, elle apercevait, entre les branches chargées de feuilles jaunies, la forte carrure de M. Monner de Saint-Valéry, qui prenait position; elle s'apprêtait à bondir au centre de la lice, lorsqu'elle sentit cette démangeaison nasale qui précède la bruyante convulsion des enrhumés.

Elle voulut imposer silence à son cerveau; en pareil cas, l'effort que l'on fait double le fracas de la détonation.

Le coup partit à l'instant où elle touchait presque le large dos de M. Monner.

Madame Pistache put reconnaître à cette heure combien la prudence humaine est fragile et insignifiante; cet éternuement qu'elle avait essayé de comprimer lui donna justement bataille gagnée.

On peut dire, sans être taxé d'exagération, que cet éternuement fit un effet prodigieux.

Aussi était-il remarquable, et beaucoup plus nourri que le premier.

M. Monner sauta de côté comme s'il eût mis le pied sur une botte d'aiguilles; il devint tout pâle, et son pistolet s'échappa de sa main.

Charles et les deux témoins, qui avaient reçu, comme Monner, l'éternuement à bout portant, fronçaient le sourcil; on ne pouvait pas savoir à quel excès ils allaient se porter contre la petite femme, qui s'avançait vers le centre de la lice, la tête haute et son trophée de foulards sous le bras. M. Monner tira sa montre et balbutia je ne sais quoi; il avait la langue presque paralysée. Il faut bien vous l'avouer, Monner était un esprit fort; il ne croyait pas en Dieu, mais il était superstitieux comme tous les pauvres esprits qui se vantent d'être athées.

Il croyait au vendredi, au nombre treize, et à différents autres dogmes macaroniques. Or, il est un de ces dogmes qui prête à l'éternuement une signification menaçante.

Monner de Saint-Valéry eût peut-être passé par-dessus un éternuement ordinaire, mais ceux de la petite femme verte avaient un caractère si particulier et se produisaient dans des circonstances si bizarres, que Monner en fut terrifié.

Il eut peur tout autant que s'il eût remarqué en venant, sur la paroi de sa voiture, le fatal n° 13, et cette matinée devint pour lui aussi néfaste que la matinée d'un vendredi.

Ce qui porta son trouble au comble, c'est que madame Pistache, par une inspiration soudaine, alla droit à lui et lui présenta les quatre foulards en disant:

— Mon cher Monsieur, prenez le vôtre.

Il se recula, et tandis que ses trois compagnons méditaient une nouvelle attaque contre la petite femme, il prit résolûment son parti.

— Monsieur Dubreuil, dit-il en boutonnant son pardessus, je n'ai plus que vingt minutes pour me rendre au chemin de fer... je vous avais prévenu, et vous savez si l'affaire qui m'appelle est importante.

Charles le savait en effet. Il s'agissait pour M. Monner de signer le contrat de son mariage avec cette Marie que Charles tutoyait dans sa lettre écrite le matin, et confiée, en cas de malheur, aux bons soins du vicomte Aymar.

Madame Pistache eut envie d'embrasser Monner de Saint-Valéry; elle craignait encore cependant qu'il ne revînt sur sa détermination; mais c'est qu'elle ne le connaissait pas.

La surprise des témoins, les mots piquants de Charles Dubreuil glissèrent comme de vains sons sur l'entêtement du marchand de foulards.

Il avait un prétexte; bon ou mauvais, il s'en tint à son prétexte avec une stoïque constance.

Tout fut inutile.

M. le marquis d'Argos, qui n'avait pu d'abord retenir l'expression de sa surprise, craignant de perdre sa médaille, finit par appuyer Monner.

— En somme, monsieur, dit-il fièrement à Dubreuil, Spa est à quelques heures d'Aix-la-Chapelle... S'il vous convient de nous suivre, vous savez bien que nous n'allons pas au bout du monde.

Monner approuva d'un signe de tête, consulta une dernière fois sa montre, qui lui était d'un bien grand secours, et prit, au pas accéléré, le chemin de sa voiture.

Charles et son témoin avaient fait quelques pas comme pour s'opposer à cette étrange retraite.

La poursuite, en ce cas, est aussi ridicule que la fuite elle-même. Charles et le vicomte s'arrêtèrent.

Quand ils revinrent sur le terrain pour prendre les pistolets, madame Pistache n'y était plus; elle avait laissé — car elle était moqueuse, cette étrange petite femme — les quatre foulards largement étendus sur le gazon.

Aymar et Charles se regardèrent. Le vicomte avait bonne envie de rire; mais la piteuse figure de son camarade lui fit compassion.

— C'est le diable! murmura Charles, dont la tête se pencha sur sa poitrine. — Faut-il vous rendre votre lettre? demanda le vicomte Aymar. — Non, répondit Charles. Gardez-la... il me reste la ressource de me brûler la cervelle... si toutefois, ajouta-t-il amèrement, ce petit monstre de femme veut bien me le permettre!

Le vicomte gardait le silence; les deux amis purent entendre au loin, dans le taillis, comme l'écho affaibli d'un éclat de rire.

Le soleil avait vaincu les nuages; le ciel resplendissait; chaque feuille mouillée portait une étincelle.

Aix-la-Chapelle sortait du brouillard avec ses dômes lourds entremêlés de flèches aiguës.

Quelques Anglaises, aux chapeaux de paille et aux voiles verts, parcouraient déjà en hâtant leurs grands pas masculins, les allées naguère désertes du Louisberg; le restaurant corinthien ouvrait ses portes et allumait ses fourneaux.

Bobby Jobson, voyant bien qu'il ne ferait plus de pluie, reprenait le chemin de son hôtel.

Charles Dubreuil et le vicomte Aymar remontèrent tristement dans leur voiture. Comme ils s'engageaient dans le chemin creux qui mène au boulevard, ils purent voir au pied de l'église solitaire, détachée vivement sur le ciel clair, la silhouette anguleuse de la petite femme verte, qui était là pour les regarder passer.

IV.

Ce Charles Dubreuil était un garçon assez à son aise, mais dont l'aisance gardait quelque chose de mystérieux et d'inexpliqué. Il n'avait pas de biens au soleil, comme on dit. Dans ses embarras d'argent — et quel jeune homme n'a de ces embarras? — il n'avait jamais parlé de vendre un coupon de rentes ni même d'emprunter sur garantie.

On ne lui connaissait pas de famille; il n'avait jamais dit à personne de quel pays il était; sa vie avait réellement tout un côté romanesque.

Si les amis de Charles ne connaissaient pas parfaitement sa position, ce n'était pas chez lui excès de discrétion ou prudence précoce; il n'en savait pas lui-même beaucoup plus qu'il n'en disait.

De sa petite enfance, il ne conservait que des souvenirs bien vagues. Il se rappelait une femme qui parfois venait le visiter à la pension où il apprenait à lire, dans la ville de Namur.

Cette femme l'embrassait tendrement, et il pensait bien que c'était sa mère.

Ces visites s'éloignèrent peu à peu, pour cesser enfin entièrement.

Charles se souvenait d'avoir vu de loin, vers cette époque, la femme qui ne venait plus à sa pension, se cacher soit au détour des rues dans la ville, soit le long des haies dans la campagne pour le voir passer.

Il avait alors cinq ou six ans. A mesure que le temps s'écoulait, l'ardent désir d'avoir quelqu'un à aimer naissait et grandissait en lui.

Ne voyant plus cette femme, qu'il prenait pour sa mère, il se mit à la chercher dans toutes celles qu'il rencontrait.

Comme il arrive presque toujours, il la trouva bien des fois, cette femme, ou du moins il crut la trouver, et chaque fois qu'il en trouvait une nouvelle, le type primitive-

ment gravé dans sa mémoire, le type réel, allait se perdant ; de telle sorte que, parvenu à l'âge de dix ans, Charles qui cherchait toujours, en était arrivé à changer complétement son souvenir.

Sans s'en douter il ne savait plus, et cette femme qu'il croyait être sa mère, cette femme qui l'embrassait jadis, et qu'il aimait tant, se fût-elle présentée à lui tout à coup, il ne l'aurait point reconnue.

Car il avait passé cinq ans à modifier l'image chérie, et dans son esprit, il s'était fait une autre mère.

Tous les ans, le premier jour de mars, un inconnu venait à Namur, et payait le prix de sa pension ; quant à ses petits caprices d'enfant, il avait de quoi les satisfaire.

Lorsqu'il eut fini ses humanités, il reçut une lettre qui l'engageait à se rendre à Paris dans l'étude de maître Guérin, notaire royal. Il s'y rendit, et reconnut dans maître Guérin le ponctuel visiteur qui venait tous les ans à Namur le premier jour de mars.

Maître Guérin lui donna une poignée de main, le fit asseoir, et lui dit :

— Allons, monsieur Charles, vous avez beaucoup grandi depuis l'an dernier ; vous voilà un homme ; cela nous vieillit.

Ici maître Guérin sourit, et regarda Charles par-dessous ses lunettes d'or.

— Vous êtes joli garçon, reprit-il. Je vous trouve joli garçon... Il y a une autre personne à qui cela fera plus de plaisir qu'à moi. — Ma mère... interrompit Charles, déjà tout heureux. — Oh ! oh ! oh ! fit par trois fois maître Guérin. Nous allons beaucoup trop vite, monsieur Charles !..... Je n'ai peut-être pas l'honneur de connaître madame votre mère... Comme je vous le disais tout à l'heure, vous êtes un homme... moi, je suis un notaire... Les rapports que nous aurons ensemble seront ceux de notaire à client.

Charles baissa la tête. Il avait espéré mieux.

— Il faut qu'un jeune homme ait de l'argent, reprit maître Guérin. Il ne faut pas qu'un jeune homme ait trop d'argent... Jusqu'à votre majorité, on vous servira une pension de trois cents francs tous les mois.

Ceci parut à Charles, échappé de collége, une somme fabuleuse.

— Je suis donc bien riche ? s'écria-t-il.

— Vous n'êtes pas pauvre, répondit maître Guérin. A votre majorité, vous pourrez compter sur une rente annuelle de dix mille francs à peu près.

Charles garda le silence, mais il pensa :

— Dix mille francs !... C'est peut-être assez pour épouser Marie !

Charles allait atteindre sa dix-septième année, Marie avait bien douze ans ; mais si vous saviez comme elle était charmante, avec ses cheveux blonds sur son front blanc et rosé ! avec ses grands yeux bleus souriants et si bons !

Charles aimait Marie. Marie avait un frère à l'ancienne pension de Charles, et quand elle venait le voir, elle donnait à Charles un de ses meilleurs sourires.

Souvent les affections qui naissent si tôt avortent comme des fruits trop hâtifs ; mais quand elles viennent à bien, ce sont de belles amours.

— Maintenant, reprit maître Guérin, que comptons-nous faire, monsieur Charles ?

Charles ne s'était jamais adressé cette question-là : il fut pris de court.

— Voulez-vous être militaire ? demanda maître Guérin, après avoir attendu quelque temps. — Si on veut que je sois militaire, repartit Charles, je ne m'y refuse pas. — Mon bon ami, interrompit le notaire, — j'avais oublié de vous dire cela... vous êtes votre maître, aussi absolument qu'il est possible de l'être à votre âge... On ne veut rien : c'est à vous de vouloir.

Charles devint triste. D'autres auraient accueilli cette déclaration avec joie ; mais Charles avait un cœur aimant au plus haut degré. Cette liberté absolue impliquait pour lui l'abandon.

— Ma mère est donc morte ?... murmura-t-il. — Une fois pour toutes, monsieur Charles, répliqua sèchement le notaire, je ne puis répondre à cette question-là.

Il fit semblant de ne pas voir que le pauvre enfant avait les larmes aux yeux, et répéta : Voulez-vous être militaire ? — Non, repartit Charles. Voulez-vous entrer dans la ma-

rine? — Non, monsieur, pas davantage. — Voulez-vous être avocat, magistrat, notaire?

Maître Guérin prononça ce dernier mot avec une certaine emphase, ce qui n'empêcha pas M. Charles de répondre par un nouveau refus.

— J'espère, dit maître Guérin en pinçant ses grosses lèvres, que vous ne ferez pas la mauvaise plaisanterie d'avoir du goût pour les arts?... Voyez-vous, les artistes et les gens de lettres sont regardés, par tous les esprits sages, comme des...

Mais l'excellent notaire n'eut pas même besoin de parfaire la diatribe obligée contre les gens de lettres et les artistes.

Charles lui répondit tout bonnement:

— Je n'ai jamais songé à cela. — Alors, commença maître Guérin, à quoi avez-vous songé, monsieur Charles?

Le jeune homme hésita, puis repartit:

— Je voudrais entrer chez un receveur des finances. — Bravo! s'écria le notaire enchanté.

Il est bon de vous dire, pour expliquer cette vocation si précise de M. Charles, que le père de Marie était receveur des finances à Namur.

Si maître Guérin avait été enchanté, M. Charles le fut encore bien davantage, lorsque le notaire ajouta :

— Bravissimo!... Je connais justement en Belgique un receveur qui vous prendra dans ses bureaux à ma recommandation. — Dans quelle ville? — A Namur... C'est M. de Salisse.

Charles détourna la tête pour cacher sa joie.

— Est-ce que le séjour de Namur ne vous convient pas? demanda maître Guérin. — Mon Dieu!... si fait... répondit Charles, — je n'ai pas précisément de répugnance... — Eh bien, donc, — monsieur Charles, — dit le notaire en se levant, — voici toutes nos affaires arrangées... Revenez demain toucher le premier quartier de votre pension... et vous partirez pour Namur quand vous voudrez.

Charles prit congé. Comme il allait passer la porte de l'étude, maître Guérin le rappela.

— Un mot encore, monsieur Charles, dit-il; — maintenant que vous voilà grand, il vous faut autre chose qu'un nom de baptême... Vous vous appellerez, si vous voulez, Charles Dubreuil.

Charles salua et sortit. — Ce mot: *Si vous voulez* gâtait absolument la joie qu'il avait à recevoir un nom. *Si vous voulez!* On ne dit pas « si vous voulez » à un fils en lui apprenant le nom de son père.

Nous allions presque oublier de vous faire savoir que ce maître Guérin était un peu borgne de l'œil droit, sous ses lunettes d'or, et qu'à l'exception de cinq osanores, il avait toutes les dents mauvaises. A part cela, c'était un assez galant homme, pas beaucoup plus larron que d'autres notaires.

Charles se rendit à Namur, et entra en qualité de commis dans la maison de M. de Salisse.

M. de Salisse était un homme fort riche, bienfaisant et imprudent. Il avait de bons amis, qui parlaient depuis dix ans de sa ruine prochaine. Ses cousins issus de germains prophétisaient qu'il mourrait à l'hôpital.

Comme il traitait ses employés avec une douceur voisine de la faiblesse, ceux-ci, joyeux jeunes gens, ne se gênaient guère pour mener le métier de viveurs. Charles fit là de bonnes connaissances. Il ne devint pas pas un financier très-fort, mais en revanche, il apprit à monter à cheval, à tirer l'épée et le pistolet, à boire vaillamment le champagne.

Ces talents, dont on parle à la légère, peuvent avoir leur utilité, bien certainement.

Le temps passait; Marie, l'enfant aux blonds cheveux, se faisait jeune fille, et jeune fille ravissante; elle avait de l'esprit ce qu'il faut pour plaire, le véritable esprit des femmes qu'on adore, l'esprit de ne point poser, l'esprit souriant, facile et sans apprêt.

Elle était bonne encore plus que jolie.

Charles l'aimait comme un fou. Dans cette maison où tout se ressentait de la débonnaireté du maître, Charles avait mille moyens de se rapprocher de Marie: il était bon; il

était jeune et ardent; il avait l'éloquence des sincères amours.

Une nuit, entre deux reprises de valse, car ils valsaient tous deux comme des anges, et ensemble presque toujours, Marie, émue, promit à Charles d'être sa femme, si son père le voulait.

Il y avait apparence que M. de Salisse ne s'opposerait point à ce mariage. Charles était le meilleur ami de son fils, et d'ailleurs, le brave homme n'avait jamais pu se résoudre à contrarier sa petite Marie.

A dater de ce jour, la jeune fille se regarda comme fiancée.

Mais sur ces entrefaites, Georges, l'ami de Charles et le fils de M. de Salisse mourut à la suite d'un accident de chasse. Pour tous ceux qui ne connaissaient pas à fond la situation du receveur des finances de Namur, cette mort faisait de Marie l'unique héritière d'une immense fortune.

Les choses changèrent. La maison de M. de Salisse devint le rendez-vous de ces hommes spéciaux qui voient dans le mariage la meilleure et la plus sûre de toutes les opérations commerciales. Charles eut peur; Marie ne faisait que rire. Elle se croyait sûre de son père, et il n'entrait pas dans son esprit loyal qu'aucun événement pût la forcer à reprendre la parole donnée.

Elle allait avoir dix-sept ans, lorsque M. Monner de Saint-Valéry apporta pour la première fois dans la ville de Namur ses favoris taillés à l'anglaise, ses larges épaules et son solide crédit.

Monner était garçon. Tout d'abord l'idée lui vint d'épouser l'héritage de mademoiselle de Salisse. Il se fit présenter; il vit Marie, et devint amoureux d'elle.

Je dis amoureux. Ces hommes de coupons et d'actions sont sujets, comme de simples mortels, aux maladies de l'humanité. Monner fut amoureux tout de bon.

Il fit sa cour dans les règles, avec tout l'aplomb que donne un portefeuille vénérable. Il fut repoussé par la jeune fille, et il se retourna vers le père. Vieille, mais éternelle histoire!

En ce temps-là, des bruits fâcheux commençaient à courir sur le compte de l'opulent receveur, et prenaient chaque jour plus de consistance. Un fait avait transpiré depuis peu : M. de Salisse s'était laissé entraîner par sa générosité imprévoyante jusqu'à cautionner pour une somme très-lourde un banquier de Louvain, son ancien ami d'enfance.

La maison de Louvain avait manqué; les tiers-porteurs étaient venus à M. de Salisse, et l'on disait tout bas que présentement il y avait un déficit dans sa caisse de comptable.

A la vérité son luxe ne diminuait point; les malheureux trouvaient, comme jadis, sa main toujours ouverte; mais à cela les méchantes langues avaient réponse toute prête.

Arrêter sa dépense en un moment pareil, c'eût été de la part de M. de Salisse un aveu implicite; et tout mauvais cas est niable.

Monner de Saint-Valéry n'était pas sourd; il entendait comme les autres ces rumeurs répandues dans la ville; cela ne l'arrêtait point. Un marchand de foulards amoureux est pire qu'un chevalier errant!

Un soir d'automne de l'année 1850, dans le magnifique jardin de l'hôtel du receveur, Marie et Charles se rencontrèrent. Marie avait des larmes dans les yeux; Charles ne lui demanda pas le motif de sa tristesse, car depuis plusieurs jours déjà il savait ce qui se passait.

Monner de Saint-Valéry avait fait sa demande officielle.

— Nous partons demain pour les eaux de Spa, dit mademoiselle de Salisse, dont la voix tremblait. — Demain!... répéta Charles.

Marie lui laissa prendre sa main.

Elle hésitait; on voyait que les paroles ne voulaient point sortir de sa poitrine.

— Charles, murmura-t-elle enfin, je crois que vous ne devez pas nous y suivre.

Ils s'assirent tous deux sur un banc de gazon.

Charles était muet : le désespoir lui étreignait le cœur. Il voyait comme un voile de deuil s'étendre tout à coup sur le riant avenir rêvé si chèrement pendant cinq années.

Les reproches étaient impossibles, car il savait bien que Marie se sacrifiait pour son père.

Charles connaissait mieux que personne la situation de M. de Salisse.

Ce fut Marie qui reprit la parole la première.

— Je vous ai donné ma foi, Charles, dit-elle en comprimant ses larmes. Je vais être bien malheureuse, car je ne vous oublierai point... Venez à mon secours, je vous en supplie; et quand j'aurai accompli mon sacrifice, jurez-moi que je ne vous reverrai jamais.

Charles secoua la tête avec découragement.

— Je vous le jure, Marie! répondit-il.

Mais son accent fit tressaillir la jeune fille, qui lui prit les deux mains, et le regarda en face.

— Vous aurez pitié de moi, Charles, murmura-t-elle. Si j'apprenais qu'un acte de désespoir..... — Vous ne l'apprendrez pas, Marie! interrompit Charles.

Il y eut un long silence. La nuit tombait.

— Écoutez, Marie, dit Charles, il faut rentrer au salon... Cette entrevue est peut-être la dernière... Je vais partir pour Paris ce soir... J'ai dix mille francs de revenu... Si par un moyen quelconque cette fortune peut être réalisée, j'essaierai de lutter encore contre mon rival... Gagnez du temps si vous pouvez, Marie... Et si je ne reviens pas, soyez heureuse.

Il pressa la main de la jeune fille contre ses lèvres, et s'enfuit.

Le lendemain, M. de Salisse, sa fille et Monner, partirent pour Spa, où devait se faire le mariage.

A Paris, maître Guérin, le notaire, reçut Charles parfaitement, comme toujours; il lui déclara qu'il était joli garçon, et lui apprit que sa rente de dix mille francs était viagère et absolument inaliénable.

C'est au retour de ce voyage que nous trouvons Charles Dubreuil aux eaux d'Aix-la-Chapelle.

Une heure après le fameux duel du Louisberg, Charles était dans le salon du vicomte Aymar, à l'hôtel Dremel, couché sur l'ottomane, et fumait, à ce qu'il disait, son dernier cigare.

Mayer, le fossoyeur, n'avait qu'à préparer sa pioche; le pauvre Charles était un homme fini.

— A tout prendre, disait-il au vicomte de cette voix fatiguée des gens qui n'espèrent plus, c'était une mauvaise action que je faisais là. — Quelle action? demanda Aymar. — Ce duel... Si j'avais tué le Monner de Saint-Valéry, ce pauvre M. de Salisse eût été un homme perdu, puisque moi je n'ai pas le moyen de le tirer d'affaire.

La position du receveur de Namur était tout à fait le secret de la comédie; il n'y avait nulle indiscrétion de la part de Charles à en parler ouvertement.

— Bah! s'écria Aymar, une mauvaise action!... D'abord, je nie que ce puisse être jamais une mauvaise action de détruire un peu le Monner de Saint-Valéry... C'est un de ces gaillards qui s'appellent *légion*, et il en reste toujours trop... Quant à votre M. de Salisse, les choses ne se font pas en Belgique comme ailleurs... Le gouvernement est bon diable... il sait parfaitement ce qui se passe; et comme en définitive M. de Salisse est la perle des honnêtes gens, le ministre des finances lui donnera tout le temps qu'il voudra... En France ou en Angleterre ce serait une affaire terrible... mais en Belgique les drames sont des comédies du Gymnase... on en vient rarement aux grands moyens..... M. de Salisse, précisément parce qu'il est honnête homme, s'est laissé prendre à une panique, et vous en êtes la victime. — Et Marie!... soupira Charles, ma pauvre belle Marie!

Le vicomte regarda Charles du coin de l'œil. — En allant au fond des choses, dit-il, il y a plus de cachemires en Monner de Saint-Valérie qu'en vous.

Il voulait essayer du scepticisme pour guérir la fièvre de son ami.

Charles ne répondit pas, jeta son cigare, et se leva.

— Allons, allons, fit Aymar, j'ai eu tort... Mais c'est que vous êtes un peu fou, Dubreuil, et je ne sais comment vous prendre... Si c'était moi, je partirais pour Spa tout de suite, j'enlèverais mademoiselle de Salisse, et, ma foi, à la grâce de Dieu pour l'affaire du bonhomme.

Un instant, les yeux de Charles brillèrent, mais son front redevint aussitôt plus

pâle, et sa tête se pencha sur sa poitrine.

— Aymar, prononça-t-il brusquement en tendant la main au vicomte, je vous remercie de toute l'amitié que vous m'avez montrée depuis quelques jours... Je vais rentrer chez moi... adieu.

Le vicomte eut froid dans le cœur. C'était, au demeurant, un fort bon garçon, malgré ses gros vices et ses petits ridicules. Il reconnut en ce moment que la résolution de Charles était froidement et fermement prise.

Jusqu'alors il avait douté ; le suicide, de nos jours, est tombé dans le domaine de la farce ; tout au plus est-on obligé de le prendre au sérieux quand la gueule du pistolet chargé touche le front, ou que le charbon s'allume.

Aymar retint la main de Charles et la serra pathétiquement entre les siennes.

— Morbleu! je vous aime plus que je ne croyais, Dubreuil, s'écria-t-il avec une émotion involontaire, et d'autant plus communicative qu'on ne devait pas s'attendre à la rencontrer là. Je ne vous laisserai pas rentrer dans votre appartement... Je suis plus âgé que vous.... je m'opposerai.... — Vous prendrez, interrompit Charles en souriant tristement, le rôle abandonné de madame Pistache. — Appelez ce rôle-là comme vous voudrez... mais je ne vous quitte plus, et je me fais votre tuteur!

Charles perdit son sourire, et retira sa main en fronçant le sourcil; mais avant qu'il eût ouvert la bouche, Aymar, frappé d'une idée soudaine, s'était précipité vers son secrétaire. Il abaissa la tablette, et prit dans le creux de sa main une poignée d'or.

— Je me croyais plus riche que cela! grommela-t-il; mais enfin, n'importe, voilà toujours une centaine de louis... Il peut bien vous en rentrer autant, n'est-ce pas, Charles? — A peu près, répondit ce dernier; je comptais vous charger de payer toutes mes petites dettes d'hôtel... et les derniers frais... — Il s'agit bien de cela!... Entre nous deux, nous réunissons quatre mille francs... La banque d'Aix en tient deux mille au *maximum*... C'est donc deux mises que vous avez... Je sais de bonne source que le Monner compte en se mariant cent soixante mille francs à M. de Salisse... Eh bien, mon ami, ce n'est que quatre-vingt parties qu'il nous faut gagner. — Et si je perds?... demanda Charles, qui était joueur, et, par conséquent, susceptible de se laisser prendre à cette folle espérance. — Si vous perdez, répliqua le vicomte avec chaleur, j'emprunte à M. Dubreuil de quoi retourner à Paris, et de là je m'engage à payer vos dettes.

Charles était ébranlé.

— J'ai justement un quartier de pension échu d'hier, murmura-t-il. Je vous donnerais une délégation, et vous toucheriez à ma place. — C'est cela! c'est cela! s'écria le vicomte en se frottant les mains. Pardieu! nous allons faire de belle besogne... Prenez mon argent, allez à la banque, et bonne chance. — Vous ne m'accompagnez pas? demanda Charles. — Je n'ai jamais gagné une seule fois en ma vie... Je vous porterais malheur.

Ce disant, le vicomte poussa Charles dehors. Son enthousiasme tombait un peu; en somme, il avait fait tout ce qu'il avait pu.

Il y a trois séances de jeu tous les jours à la banque d'Aix-la-Chapelle; une à onze heures du matin, une à deux heures, une à huit heures du soir.

Il était onze heures; les salons s'ouvraient: Charles alla s'asseoir à la table de roulette, et mit la moitié de son avoir sur le tapis: deux mille francs. A la fin de la séance, il avait une trentaine de mille francs dans son portefeuille.

Il resta dans la rue devant la porte de la banque pendant tout l'intervalle qui sépare les deux séances de jour. Quand les portes se rouvrirent, il fut le premier à son poste. Vers quatre heures et demie, quand la roulette cessa de tourner, il possédait soixante-dix mille francs.

Aix-la-Chapelle est une ville de jeu petit et prudent. Quand un homme y gagne soixante-dix mille francs dans sa journée, cela fait événement dans les hôtels. Le bruit de cette rafle se répandit aux quatre coins de la cité. Beaucoup d'Anglais, de Belges, de Hanovriens et même quelques Russes, mystérieux comme des basses d'opéra-comique, se promirent d'assister à la séance du soir.

Un autre événement avait pu frapper tous ceux qui d'ordinaire fréquentaient la maison de jeu, événement plus rare encore que la rafle de soixante-dix mille francs.

Madame Pistache, la petite femme verte que l'on voyait toujours assise à la droite du croupier, piquant la carte et jouant sous la table des haricots secs, sa main droite contre sa main gauche, madame Pistache avait manqué deux séances.

On ne l'avait pas vue de la journée.

De mémoire d'habitués, ce fait ne s'était pas produit depuis vingt années.

L'opinion générale fut que madame Pistache était morte, ou à tout le moins bien malade.

A huit heures sonnantes, Charles Dubreuil revint prendre place à la table de roulette; il était pâle, et ses yeux brûlaient. Quelque chose lui disait qu'il allait faire sauter la banque.

Tous les joueurs ont comme cela une voix qui radote au fond de leur cerveau.

Il y avait foule : Anglais, Hanovriens, Belges et Russes, regardaient jouer Charles, et laissaient leurs billets de banque dans leurs poches.

Il ne fallut qu'une demi-heure à Charles pour réaliser la promesse de cette voix qui parlait dans son cerveau : la banque sauta; Charles avait cent mille francs. .

Grande rumeur! satisfaction générale! car tout le monde est l'ennemi de cette pauvre banque, qui gagne à peine sans chance de perte son petit million tous les ans.

Le bataillon sacré des croupiers se leva, portant le râteau la crosse en l'air en signe de défaite. On se rendit chez les fermiers pour tenir conseil et savoir si le jeu reprendrait dans la soirée.

En ces circonstances, la galerie qui reste seule dans la salle, veuve de ses autorités constituées, se livre aux plaisanteries les plus folles. On ne respecte rien, ni le bassin de la roulette, ni les casiers vides, ni les râteaux abandonnés; tant il est vrai que toutes choses, même les plus saintes, sont exposées aux profanations du vulgaire! Il se trouve là de vieux habitués ingrats qui, depuis un temps immémorial, lisent gratis le *Journal des Débats* ou le *Times* de l'établissement, et qui ne craignent pas de faire, au sujet de la déconfiture des banquiers, des charges très-indédécentes. Nous citerons avec indignation M. Narcisse Héliogaillard, ancien premier violoncelle du théâtre des jeunes élèves à Nijni-Nowogorod. Ce vieillard est surveillé par la police prussienne, à cause du portrait de l'empereur de toutes les Russies qu'il a sur une tabatière en cuir bouilli non ornée de diamants. A Aix-la-Chapelle, on pense qu'il fera une mauvaise fin.

Au milieu de ces saturnales de la galerie en fièvre, Charles tout seul demeurait calme. Il n'avait point quitté sa place. La foule se pressait autour de lui pour voir ce jeune héros qui avait terrassé le monstre. Il était assis devant son tas d'or, muet et morne. Quelques gouttes de sueur perlaient à ses tempes pâles; ses yeux étaient fixes et un peu fous.

A vrai dire, il était comme étourdi par son bonheur. Une seule pensée restait lucide dans sa tête toute bouleversée : *il lui fallait encore soixante mille francs!*

Et il restait, attendant le retour des champions de la banque.

Comme toujours, nombre de bonnes gens charitables vinrent à lui, et lui dirent :

— Mon cher monsieur, tenez-vous-en là, croyez-moi... La veine est sujette à tourner. Il y en eut même qui, nourris des écrivains académiques, lui parlèrent de l'*inconstance du sort*. — Si c'était moi, s'écria Héliogaillard en caressant l'empereur de Russie sur le dos de sa tabatière, j'irais faire un tour à Hombourg pour les faire enrager! — Vous allez voir, répliquèrent dix voix capables et sûres de leur fait; s'il ne s'en va pas, il va tout reperdre, tout!

Un autre chœur ajouta :

— C'est connu, on ne fait pas sauter deux fois!

Et les deux chœurs reprirent ensemble :

— Mais quand un homme est entêté, rien n'y fait!

Tous ces lieux-communs des sages de la roulette bourdonnaient autour des oreilles de Charles, et n'arrivaient pas même jusqu'à son intelligence.

Il lui fallait encore soixante mille francs : il attendait qu'on les lui apportât.

Pour tous ceux qui connaissent les établissements de jeu, la question de savoir si la banque reviendrait, ne soulevait pas l'ombre d'un doute.

Quand la banque s'est laissé prendre une grosse somme par hasard, la seule crainte est qu'on ne l'emporte. Tant que le joueur reste là, les énormes avantages de la banque la laissent bien certaine qu'elle aura sa revanche; mais une fois parti, le joueur peut profiter de l'idée d'Héliogaillard et aller faire une pointe à Hombourg ou ailleurs.

Ces conseils solennels, tenus par les fermiers, sont pour l'amusement des profanes qui se disent : « Ils y regardent à deux fois, ils ont peur ! »

Comment Thersite aurait-il peur, même en face d'Achille, quand Achille est tout nu et que Thersite a des armes à l'épreuve? quand les mains d'Achille sont vides et que celles de Thersite sont pleines de foudres?

La banque n'a jamais peur; elle aime à perdre; c'est la meilleure amorce qu'elle puisse tendre au goujon voyageur.

Au bout de dix minutes environ, le bataillon sacré des croupiers, silencieux et le visage austère, déboucha par la porte principale. Cette troupe magnifique était précédée et suivie de garçons de salle portant des sacs de thalers, des sacs d'écus, des rouleaux d'or et le portefeuille.

La foule ouvrit ses rangs; il y a là toujours une certaine solennité qui rappelle le moment où les barrières s'ouvraient aux jours de la chevalerie.

On ne raillait plus. Héliogaillard, qui était flatteur comme toutes les vieilles couleuvres, serra la main du croupier en chef, et s'informa de la santé de madame.

De la meilleure foi du monde, Charles se dit :

— Voici mes soixante mille francs qui arrivent.

Il avait trouvé le temps long.

Vous jugez qu'en face de la lutte qui s'annonçait, la curiosité générale était portée au comble; ceux qui étaient assez heureux pour posséder des places autour de la table n'avaient eu garde de les quitter; les autres se pressaient à décuple long par derrière, et tâchaient de voir ou sinon d'entendre à tout le moins. Dans cette cohue, agglomérée sur un seul point, il semblait qu'un lézard n'eût pu se frayer un passage.

Charles, qui avait la tête penchée sur son trésor pour compter les cent louis de sa première mise, se disait en lui-même :

— Ce porte-malheur de madame Pistache aurait beau venir, elle ne pourrait pénétrer jusqu'à la table.

Il releva le front, et poussa son enjeu.

Sa main tressaillit, ses yeux battirent comme éblouis tout à coup; il passa le revers de ses doigts sur ses paupières.

Il croyait rêver, parce qu'il voyait devant lui, assise à sa place ordinaire, auprès du croupier, madame Pistache en personne; madame Pistache, habillée de vert des pieds à la tête, malgré les mésaventures subies le matin par son costume; madame Pistache avec ses cheveux gris frisés proprement, sa carte à piquer, ses mains pleines de haricots secs sous la table et ses petits yeux perçants fixés sur lui d'une façon si étrange que Charles se sentit frissonner jusque dans la moelle de ses os.

Par où avait-elle passé? d'où sortait-elle?

Le râteau du banquier engloba la première mise de Charles, et la boule d'ivoire tourna de nouveau.

— Voyez-vous, s'écrièrent les forts de la galerie, la chance tourne... on le lui avait dit.

Madame Pistache pointa sa carte, et sa main gauche, qui avait perdu, paya loyalement un haricot de Soissons à sa main droite, qui avait gagné.

C'est là une manière de jouer trop peu usitée; avec un quart de litre de haricots et un peu de complaisance de la part de la main qui gagne, une personne qui a ce goût modeste peut se divertir innocemment pendant toute sa vie.

Charles changea de côté; il perdit. Il perdit une fois, deux fois, dix fois, vingt fois; la rouge et la noire lui étaient également hostiles; sa montagne d'or diminuait rapidement.

La galerie répétait à satiété :

— On le lui avait dit! on le lui avait dit!

Et d'autres ajoutaient, en levant les yeux au ciel :

— Ce que c'est que la veine!... Moi, qui vous parle, j'ai vu une fois à Wiesbaden un Piémontais nommé... — On vous fait grâce de l'histoire, qui est toujours la même.

Les doigts de Charles se crispaient sur son or; la fièvre furieuse du joueur qui perd commençait à lui brûler le sang; ses paupières s'enflammaient, tandis que son front et ses joues restaient livides. Il jetait de temps à autre un regard à la petite femme verte, et si les regards pouvaient tuer, la petite femme fût assurément tombée morte. Mais elle ne s'en portait pas plus mal, et son œil clair restait fixé sur le malheureux jeune homme avec une persistance diabolique.

On commençait à remarquer cela dans la galerie; les habiles se montraient réciproquement Charles et la petite femme verte en échangeant des signes d'intelligence.

— Ma parole! murmura Héliogaillard, si ce n'était pas des bêtises!... — Hé! hé!... des bêtises!... fit un autre vieillard. — Ma parole! ma parole!... on est forcé de croire à ces choses-là!

Madame Pistache, imperturbable, pointa sa carte, et risquait ses haricots. Malgré nos recherches, nous n'avons jamais pu savoir où elle avait trouvé ce rechange complet, exactement pareil au costume qu'elle avait perdu le matin dans les taillis du Louisberg. Le fait est qu'elle avait un chapeau vert presque neuf, un châle vert pas trop vieux, et une robe verte qui, douze ans auparavant, n'eût pas encore été très-démodée; tout cela propre, requinqué, lustré, presque faraud.

Encore, au vestiaire, y avait-il un beau parapluie vert auquel ne manquait pas une baleine.

Charles perdait sans relâche; il changeait de couleur pour tromper la veine funeste, et la veine le suivait avec un incroyable acharnement.

L'instant vint où son râteau poussa convulsivement sur le tapis les cent louis de sa dernière mise.

Chose inouïe, selon l'expression d'Héliogaillard, ancien premier violoncelle du théâtre des jeunes élèves Nijni-Nowogorod, il avait perdu cent quatre mille francs, sans gagner un seul coup, à deux mille francs l'enjeu. Ce qui faisait cinquante-deux parties de suite.

Charles se leva, le visage froid et sombre, mais les jambes chancelantes.

Un grand murmure parcourut cette foule, qui avait retenu jusqu'à son souffle pendant les dernières passes. Et dans ce murmure on put distinguer le refrain du badaud impitoyable :

— On le lui avait dit! on le lui avait dit!

Les banquiers fermèrent leurs sacs gonflés, et mirent fin à la séance.

Madame Pistache, comme d'habitude, fit le compte de ses opérations. En définitive sa main droite n'avait rien gagné à sa main gauche; la rouge et la noire avaient passé juste chacune le même nombre de fois.

Charles était dans la rue, mais la galerie ne le lâchait pas; la galerie voulait voir si Charles allait se tuer; après une séance pareille, il y avait gros à parler pour le suicide.

Il était encore de bonne heure, et un événement tragique est d'un grand secours pour passer le reste d'une soirée.

Héliogaillard tâtait de l'œil les poches du paletot de Charles.

— Je crois qu'il n'a pas de pistolet, dit-il d'un air connaisseur. — Où demeure-t-il? demanda une jeune Suissesse qui n'avait encore vu personne se brûler la cervelle.

Elle se nommait Kettly, comme toutes les nymphes de ces belles montagnes; elle avait un goître qui résistait aux eaux les plus sulfureuses.

— A l'hôtel Dremel, lui fut-il répondu.

Beaucoup de personnes des deux sexes se promirent de rôder autour de cet hôtel, afin de guetter l'explosion.

Au détour de la rue, Charles Dubreuil se toucha le front comme un homme qui s'éveille; il jeta derrière lui un regard stupéfait sur ce cortége qui l'accompagnait dans la nuit; puis comme les premiers rangs de la foule arrivaient à le déborder, il sauta en

arrière brusquement, culbuta le malheureux Héliogaillard dans le ruisseau, et prit la fuite avec l'agilité d'un cerf.

— Il est fou!... il est fou! dit-on dans la galerie. Il ne se tuera pas cette nuit!

La jeune Suissesse alla se coucher désappointée.

Charles traversa d'un trait la ville dans presque toute son étendue. Quand il s'arrêta, il était dans une petite rue étroite et sombre qu'il ne connaissait pas. Il s'assit sur une borne, la poitrine haletante, le front baigné de sueur.

Il n'avait guère la conscience de sa situation en ce moment. Une seule idée restait debout au milieu du trouble de son esprit. C'était le souvenir de madame Pistache.

Cette idée vague et obscure comme le rêve d'un insensé, lui montrait la petite femme verte revêtue d'un pouvoir surhumain et brisant tout à coup son bonheur comme un verre fragile; il la voyait séparée de lui par la table de jeu; c'était elle qui tenait le râteau et la boule d'ivoire; c'était elle qui dictait, d'une voix sèche et stridente, l'arrêt des chiffres inexorables. Charles la voyait à travers ses yeux fermés, à travers ses mains, qui recouvraient ses paupières en feu. Il la voyait fixant sur lui son regard étincelant et funeste. La colère lui montait au cerveau; ses doigts s'agitaient; ses ongles rayaient son front comme s'ils eussent demandé à déchirer le démon qui lui avait pris le dernier espoir de sa vie.

Dix heures sonnèrent en ce moment à l'horloge de l'église voisine; la trompe qui répète les heures du haut de la cathédrale, jeta dix fois parmi les ténèbres son appel étrange et mélancolique. Le crieur de nuit qui passait marmotta son refrain triste sous le capuchon de son manteau.

Charles releva la tête lentement, et regarda tout autour de lui.

Une forme humaine était à ses côtés. Malgré la nuit profonde qui emplissait la rue déserte, il crut reconnaître madame Pistache, et poussa un cri de fureur.

Un voile de sang couvrit sa vue.

— Allez-vous-en!... allez-vous-en! prononça-t-il d'une voix rauque et comme étranglée; allez-vous-en! ne me tentez pas!

L'expression de sa voix était si effrayante, qu'un homme, je dis un homme brave, eût hésité avant d'affronter cette rage de maniaque.

Il n'y avait pas besoin de voir son visage pour comprendre que la raison l'avait abandonné entièrement et qu'il était capable de tout.

Au lieu de s'en aller, cependant, la petite femme verte, car c'était bien elle, s'approcha lentement, et lui mit la main sur l'épaule.

V.

A l'attouchement de la petite femme verte, Charles sentit ses jambes faiblir sous le poids de son corps. Il fit un mouvement pour la saisir à la gorge.

Nous n'avons pas besoin de répéter qu'il était fou.

Madame Pistache arrêta ses deux bras sans effort apparent, et Charles fut ébranlé si vite qu'elle se vit obligée de le retenir pour l'empêcher de tomber à la renverse.

— Oh! pauvre enfant! murmura-t-elle, pauvre enfant!...

Charles n'avait jamais entendu la voix de madame Pistache qu'une fois en sa vie. C'était le matin au Louisberg. Le matin, la voix de madame Pistache était railleuse et provoquante; c'était ainsi qu'il venait de se la figurer, lorsque tout à l'heure il l'entendait dans son rêve éveillé prononcer l'arrêt du destin.

Cette voix maintenant était si douce et si changée, qu'il regarda tout autour de lui pour voir si c'était bien madame Pistache qui avait parlé. Les mots prononcés n'avaient en ce moment pour lui aucun sens; c'était la voix qui l'avait frappé, la voix seule, et cette voix était descendue jusqu'au fond de son cœur.

Il courba la tête, cherchant sa pensée fugitive.

— Que vous ai-je fait, murmura-t-il d'un accent plaintif. Dites-moi ce que je vous ai fait?

La petite femme verte serra ses deux

mains glacées dans les siennes. Charles la laissa faire d'abord, puis il se recula en frissonnant.

— Cent soixante mille francs!... pensa-t-il tout haut. C'était Marie!... c'était le bonheur!... Pourquoi m'avez-vous pris tout cela? Pourquoi?...

Et il répéta, en la regardant avec une sorte de terreur :

— Que vous ai-je fait?... Dites-moi ce que je vous ai fait?

La petite femme verte le contemplait les larmes aux yeux.

— Oh! monsieur Charles, dit-elle après un silence, ce n'est pas moi qui vous ai porté malheur!

La raison de Charles faisait effort pour renaître. Il eut honte vaguement : c'était le premier éclair... mais le délire combattait; il murmura malgré lui-même :

— Si... si... je sais bien que c'est vous!... Je vous voyais; vos yeux étaient comme deux charbons ardents... Et si ce n'était pas vous, pourquoi sourire chaque fois que je perdais?... Oh! Marie! ma pauvre Marie!

Une idée sembla le frapper tout à coup. Il regarda en dessous la petite femme verte, qui se taisait maintenant, pensive, et murmura :

— Est-ce que vous allez m'empêcher de me tuer? — Non, répondit sans hésiter madame Pistache.

Elle sentait qu'il fallait entrer dans sa folie.

— Non! répéta Charles étonné. — Au contraire, reprit froidement la petite femme; je sais qu'il est des situations où il faut en finir avec la vie... Entendez-vous, monsieur Charles, je le sais. — J'entends, fit le jeune homme, qui était assez revenu déjà pour chercher au delà du sens naturel de ses paroles. — Cette porte où vous vous êtes arrêté, reprit madame Pistache, c'est la porte de ma maison. — Ah! murmura Charles.

Et instinctivement il se recula.

— Voulez-vous venir chez moi? demanda la petite femme après un moment d'hésitation. — Chez vous! balbutia Charles.

Elle se rapprocha de lui, et prononça tout bas :

— Chez moi il y a un pistolet.

Charles crut avoir mal entendu.

— J'ai dit un pistolet, répéta-t-elle.

Puis elle ajouta en accentuant étrangement ses paroles :

— Un pistolet qui a déjà servi à cela!

Nous savons qu'il est parfaitement facile de tourner au ridicule cette situation qui était terrible.

Dans la vie réelle, les choses vont ainsi : le drame côtoie la farce presque toujours. Ce n'est pas de l'art que nous faisons ici; nous racontons une pauvre petite histoire telle que cette histoire s'est passée à quelques pas de nous, et pour ainsi dire sous nos yeux.

Ceux qui trouveront à rire dans cette douce façon de faire une invitation en parlant d'un pistolet qui *a déjà servi à cela*, n'ont qu'à ne point se gêner.

Ce fut ainsi que madame Pistache invita Charles, et Charles accepta.

Quelques minutes après, au dernier étage d'une maison de chétive apparence dont la façade peinte en bleu verdâtre donnait sur la rue sombre où nous nous sommes arrêtés naguère, une bougie s'alluma.

En s'allumant, la bougie éclaira une chambre de peu d'étendue, proprette et meublée avec une simplicité bien voisine de l'indigence. Il y avait là un lit à rideaux de serge verte, deux chaises, une petite table et une armoire, tout cela très-vieux et susceptible d'être vendu deux ou trois thalers à peine à un marchand de bric-à-brac.

Mais au milieu de ce mobilier il y avait un objet qui frappait tout d'abord les regards et qui semblait magnifique par le contraste. C'était un tableau assez grand, entouré d'un beau cadre dont la dorure, entretenue avec soin, reluisait comme le jour où elle était sortie des mains de l'ouvrier. Ce tableau était recouvert d'un voile.

A part ce cadre, il n'y avait de remarquable dans la pauvre chambre qu'un pistolet double de taille démesurée et de forme bizarre, qui était suspendu au-dessus du poêle.

Charles ne regarda point le tableau mys-

térieux ; il n'en fut pas de même du pistolet, qui attira tout d'abord son attention ; c'était le pistolet *qui avait déjà servi a cela.*

Madame Pistache approcha une chaise, et fit signe à Charles de s'asseoir. Elle souriait, mais il y avait une certaine gravité dans son sourire ; on voyait que chez elle une vague joie combattait une douleur profonde.

Charles prit place. Il cherchait maintenant à coordonner ses idées, et se demandait pourquoi il était en ce lieu à cette heure. Le grand pistolet suspendu au-dessus du poêle était à sa question une réponse muette et péremptoire.

Charles ne voyait pas assez clair dans son intelligence pour comprendre ce qu'il y avait d'absurde dans ce fait d'un homme qui monte la nuit chez une pauvre vieille femme pour se brûler la cervelle. Le fait existait ; Charles l'acceptait.

Et nous pouvons en dire autant de nous-même qui racontons cette histoire. Au lieu de mentir avec vraisemblance, nous disons tout bonnement ce qui se passa.

Madame Pistache avait croisé ses deux mains sur les coins de son châle vert, et restait en contemplation devant Charles. Celui-ci avait la tête inclinée, et laissait tomber son regard à ses pieds.

— Eh bien ?... dit-il en relevant le front à demi. Eh bien, Madame ?...

La petite femme verte tressaillit faiblement.

— Oh !... murmura-t-elle, comment n'eût-il pas été joueur, celui-là..... fils de joueur, fils de joueuse !

Charles se leva et gagna la muraille, où il prit le pistolet.

Les paroles prononcées auprès de lui n'affectaient pas soudainement son esprit comme il arrive dans l'état ordinaire. C'était d'abord un vain son : il fallait une sorte de travail indépendant de sa volonté pour que le choc se fît dans son cerveau et que la lumière en sortît. Il eut le temps de prendre le pistolet et de le considérer machinalement durant une grande minute.

— Il est bon... dit madame Pistache, qui le suivait de l'œil ; je ne le laisse jamais se rouiller.

En ce moment, les yeux de Charles brillèrent. Il traversa la chambre étroite en deux enjambées, et revint auprès de la petite femme, dont il toucha brusquement le bras.

— Qu'avez-vous dit ? prononça-t-il d'une voix étonnée ; il me semble que vous avez parlé de ma mère et de mon père ?

Or, on ne peut prétendre que cette idée de son père se présentât pour la première fois à l'esprit de Charles ; mais du moins est-il certain qu'elle lui était bien rarement venue. Sa mère, voilà la pensée qui occupait autrefois toutes les heures de rêverie ; sa mère qu'il eût tant adorée ! sa mère qu'il avait vue autrefois, il en était bien sûr, penchée comme un bon ange au-dessus de son sommeil d'enfant ! sa mère qu'il se rappelait si belle ! sa mère, et c'est tout dire, sa mère inconnue qui tenait dans son cœur autant de place que Marie la bien-aimée !

Quand il eut fait sa question, il se crut fou ; car d'un côté il avait la conscience de l'affaissement de ses facultés, de l'autre, il pensait : Pourquoi cette femme m'aurait-elle parlé de mon père et de ma mère ?

Madame Pistache lui répondit :

— Oui, monsieur Charles..... je vous ai parlé de votre père et de votre mère.

Dubreuil la regarda d'un œil ébahi ; puis, saisi par une de ces naïves défiances qui prennent les petits enfants et les esprits attaqués, il murmura :

— Vous dites cela pour m'empêcher de me tuer.

Madame Pistache haussa les épaules, et montra du doigt le pistolet.

— Il est chargé... dit-elle avec un peu de rudessse dans la voix. Quand je vous aurai dit tout ce que j'ai à vous dire, monsieur Charles... je m'en irai d'ici, et je vous laisserai le maître. — Mon père !..... répéta Charles, qui cherchait le secret dans les yeux de la petite femme. Ma mère !... Est-ce que vous savez qui je suis ?

Madame Pistache fit un signe de tête affirmatif.

— Vous avez connu mon père et ma mère ? demanda le jeune homme impétueusement.

— Oui, répondit la petite femme.

Le pistolet glissa entre les mains de Charles, qui joignit ses mains avec force.

— Oh! dites-moi, s'écria-t-il, si j'ai encore ma mère?

La petite femme répéta son signe de tête affirmatif, et dans ce signe il y avait comme une douce et joyeuse caresse.

Elle fut obligée de soutenir Charles, dont



Cent douze mille quatre cents francs à la masse! répéta madame Pistache... (Page 156.)

les jambes pliaient sous le poids de son corps.

— Ma mère!... ma mère!... balbutia-t-il, plongé dans une sorte d'extase.

Il se représentait cette suave et radieuse image qui avait empli ses premiers rêves; il revoyait sa mère telle que son imagination, trompant ses souvenirs, la lui avait faite : la plus belle et la plus noble des femmes.

— Et mon père? demanda-t-il cependant par réflexion et comme pour accomplir un devoir. — Votre père n'est plus, répondit

madame Pistache, qui tout à coup devint triste.

Charles pensait à sa mère.

Il y eut un long silence.

— Monsieur Charles, reprit la petite femme d'un ton dégagé, tout ceci ne vous donne pas votre belle fiancée, et sans votre belle fiancée vous ne pouvez pas vivre; je comprends bien cela. — C'est vrai, dit Charles; et pourtant, si ma mère me disait de vivre... — Votre mère ne vous le dirait peut-être pas, monsieur Charles... Votre mère a vécu vingt ans bien malheureuse. Avant de mourir, voulez-vous connaître l'histoire de votre mère? — Si je le veux! s'écria Charles. — Écoutez-moi donc.

La petite femme verte prit une posture commode sur sa chaise, jeta un regard de côté au tableau recouvert d'un voile, et ramassa le grand pistolet double, qu'elle mit soigneusement sur son lit.

— C'était en 1825, commença-t-elle. Précisément à la place où vous avez perdu votre argent ce soir, un jeune homme et une jeune femme se mirent côte à côte... Je ne vous dirai pas le nom du jeune homme, qui était votre père...—Pourquoi cela? demanda Charles vivement. — Parce qu'il est mort déshonoré, répliqua la petite femme, dont la voix vibra sourde et sombre. Mais elle reprit presque aussitôt en changeant de ton :

— La jeune femme était votre mère, et vous portez son nom. Elle s'appelait Louise Dubreuil. Votre père et votre mère étaient Français tous les deux. Charles, car il avait le même patron que vous, était parvenu de très-bonne heure au grade de capitaine de dragons, grâce à sa bravoure et à son intelligence. Il était d'une famille de gentilshommes; Louise Dubreuil était la fille d'un magistrat, et pouvait prétendre au titre d'héritière.

« J'ai pensé souvent, s'interrompit la petite femme, dont l'accent devenait rêveur et plus doux, que chaque famille a comme cela sa destinée. La pauvre histoire de Charles et de Louise, commencée ailleurs, eut sa première péripétie aux eaux de Spa, puis elle vint se dénouer dans la ville d'Aix-la-Chapelle. »

Charles Dubreuil écoutait de toutes ses oreilles; la nuit de son cerveau était trop grande encore pour que rien ne lui échappât dans ce récit; mais il comprenait cependant, et il comprenait davantage à mesure que le temps s'écoulait.

— Comme moi!... murmura-t-il, Marie est à Spa, et c'est ici que je vais finir?... Oui, peut-être y a-t-il une destinée dans la famille!

Madame Pistache le regarda en souriant.

— Elle est bien belle, Marie!... dit-elle d'un ton si bas que Charles eut peine à l'entendre.

Le jeune homme tressaillit.

— Est-ce que vous la connaissez? demanda-t-il. — Elle est bien belle! répéta madame Pistache, qui hocha de la tête comme on fait pour fermer la bouche aux enfants. Nous aurons à parler d'elle, monsieur Charles, avant de nous dire adieu pour toujours...

Charles et Louise s'aimaient depuis deux ans; c'était, entre eux, une de ces belles affections qui unissent et grandissent sous l'autorité des parents : la famille de Charles et celle de Louise étaient d'accord.

« Louise avait une santé faible; elle quitta Paris avec sa mère pendant l'été de l'année 1828, et vint prendre les eaux de Spa. Charles, qui avait sollicité en vain un congé pour l'y suivre, eut le bonheur d'obtenir une mission de confiance en Allemagne.

« Je dis : le bonheur, car il faillit affoler de joie.

Il prit sa route par Spa, et Louise fut aussi joyeuse que lui, car elle l'aimait de toutes les forces de son âme. Elle ne l'aimait que trop, vous allez voir!

« Charles était chargé par son colonel d'opérer la remonte dans les anciens duchés. Il avait du temps devant lui, puisque cette mission supposait un voyage à travers toute la partie occidentale de la Prusse et de l'Autriche. Comme il était parti avec l'intention de séjourner le plus longtemps possible auprès de Louise, au lieu de prendre des traites de crédit qui auraient daté son passage dans les différentes villes, il avait emporté avec lui sa caisse dans son portefeuille.

« Louise et Charles se virent encore plus

souvent qu'à Paris. Il y a autour de Spa, vous le savez, des environs délicieux qui invitent au roman. Les deux familles avaient décidé que Charles et Louise attendraient une année encore : les deux fous en vinrent à se dire que c'était là une tyrannie insupportable. Ils eurent envie de jouer au mystère. Eux qui pouvaient se parler et se voir à toutes les heures du jour, ils se donnèrent des rendez-vous la nuit.

« Une fois, Louise quitta Charles les yeux baignés de larmes, et Charles lui dit en l'embrassant : — Ne pleure pas, ma Louise chère, tu es ma femme devant Dieu !

« En même temps... » Je ne vous dirais pas ces détails puérils s'il ne s'agissait de votre père et de votre mère... « En même temps le jeune capitaine tira de son sein une large pièce d'or percée au centre, et la remit à Louise en lui disant : — Ce sera notre pièce de mariage.

« Ils résolurent cette nuit-là, les enfants coupables et ingrats, de s'enfuir et de se marier en Allemagne.

« La pièce d'or que le capitaine avait donnée à Louise était une quadruple pistole d'Espagne. Charles ne pouvait remettre à la jeune fille un objet qui fût plus sacré, car cette pièce d'or était le dernier adieu de son père mourant.

« Le père de Charles avait été tué, en effet, de l'autre côté de Badajoz, dans les dernières guerres de l'empire. N'ayant rien qui pût servir de message à sa dernière heure, il piqua la quadruple pistole avec la pointe d'un couteau catalan, et la remit à un compagnon d'armes, avec prière de la faire tenir à sa veuve. Cela valait tous les serments du monde. Dès ce moment, Charles se regarda comme l'époux de Louise Dubreuil.

« Ce qui arriva fut peut-être un châtiment infligé par Dieu à l'impatience de ces enfants égarés. Ce fut un châtiment cruel.

« La nuit du lendemain était fixée pour le départ. Charles vint au rendez-vous les habits en désordre et souillés de sang ; il était minuit environ. Louise et sa mère demeuraient en dehors de la ville ; dans la campagne déserte, Charles avait été attaqué ; malgré sa résistance, on l'avait dépouillé de son portefeuille, qui contenait les fonds du gouvernement.

« Charles n'avait qu'une fortune très-modique ; il se trouvait en faute, puisque Spa n'était pas sur son itinéraire.

— « Ma pauvre Louise, dit-il, après avoir raconté les faits à sa fiancée, il ne s'agit plus de partir. Je vais retourner en France, et me mettre à la disposition de mon colonel.

« Louise fut frappée comme d'un coup de foudre. En ce moment l'idée de sa faute surgit en elle avec une violence terrible ; elle se vit perdue sans ressource. Non pas qu'elle doutât de Charles ; elle eût douté plutôt de son propre cœur ; mais elle connaissait vaguement les rigueurs excessives de la loi militaire. Peut-être s'exagérait-elle les dangers de Charles. Ce qui est certain, c'est qu'elle se dit : — S'il me quitte, je ne le reverrai jamais !

« Elle jeta ses deux bras autour du cou du jeune capitaine ; elle s'attacha à lui en pleurant.

— « Je t'en prie ! je t'en prie ! balbutiait-elle à travers ses sanglots, ne m'abandonne pas. Si tu pars, demain je serai morte !

— Plût à Dieu que Charles fût parti et que Louise fût morte !...

Madame Pistache s'arrêta, parce que sa voix s'étouffait dans sa gorge. Dubreuil suivait maintenant le récit avec une attention profonde et pleine d'angoisses. Non-seulement il était redevenu lui-même, mais la réaction se faisant pour un instant, il avait oublié les événements de la nuit et jusqu'à l'image de Marie.

Son père et sa mère ! tout son être se concentrait en cette double pensée.

Il écoutait, pâle et triste, sachant d'avance que le drame aboutissait à une catastrophe funeste. Il écoutait l'amertume au cœur et le frisson dans les os.

—Monsieur Charles, reprit la petite femme brusquement, il y a des choses bien étranges !

« Louise Dubreuil était une jeune fille du beau monde, du monde élégant, du monde intolérant, du monde dédaigneux ; Louise Dubreuil avait fait une faute, c'est vrai, mais

sa faute n'était que de la veille. Et pourtant, entre Louise Dubreuil, la jeune fille à l'éducation sévère, et le capitaine de cavalerie, rompu aux mœurs de garnison, ce fut Louise qui eut l'idée virile, l'idée aventureuse, l'idée qui ne vient qu'à l'ignorance ou à l'expérience trop complète. »

— Je vous jure, monsieur Charles, que chez Louise ce fut ignorance pure, à moins qu'il ne faille supposer une de ces prédestinations qui déjouent tous calculs et brisent toutes barrières.

Louise cessa de pleurer soudain, mit ses deux mains sur les épaules de Charles, qu'elle regarda en face, et lui dit :

— J'ai mes diamants... partons... Tu joueras... tu gagneras... et ton colonel ne saura même pas qu'il t'est arrivé malheur.

Charles la contempla stupéfait.

Pourquoi cette pensée de jeu? Mais Charles était joueur, bien qu'il ne l'eût jamais avoué à Louise.

Ils montèrent tous les deux en chaise de poste, et arrivèrent le matin même à Aix-la-Chapelle.

Charles voulut aller au jeu tout seul; Louise le suivit presque malgré lui...

Elle disait :

— Je te porterai bonheur.

C'était un prétexte. En réalité, un attrait violent, irrésistible, l'attirait vers cette maison où l'honneur et le bonheur de Charles, son honneur et son bonheur à elle, allaient se jouer en une seule partie.

— Je vous l'ai dit, monsieur Charles, votre père et votre mère s'assirent à la place même où vous avez perdu votre argent ce soir. Comme vous avez gagné d'abord, ils gagnèrent. Louise éprouvait avec une véhémence prodigieuse les émotions du jeu. Louise suivait la chance avec fièvre, avec délire. Elle sentait bien déjà qu'elle était joueuse, joueuse passionnée, joueuse effrénée. — Mais qui vous a dit cela, à vous? interrompit Charles Dubreuil, qui souffrait à entendre ces épithètes fâcheuses accolées au nom de sa mère.

La petite femme verte le piqua de son regard aigu et rapide, où brillait en ce moment une flamme extraordinaire.

— C'est Louise qui me l'a dit, répondit-elle. Taisez-vous, monsieur Charles, et laissez-moi poursuivre.

« Dans la salle où se tient maintenant la roulette, il y avait des jeux particuliers. Charles et Louise étaient à une table d'écarté, où l'on jouait de très-grosses sommes. Au moment où la veine se déclarait pour eux avec le plus de force, un homme entra dans la salle. Il était grand, maigre et pâle; son visage affectait avec une sorte de brutalité le type américain.

« Il s'assit en face de Louise, et Louise eut un frémissement dans toutes ses veines: elle voyait sortir de la poche de sa redingote la crosse large et recourbée d'un pistolet.

Le regard de Charles Dubreuil chercha le grand pistolet qui était sur le lit. A cette question muette, madame Pistache répondit par un signe de tête affirmatif et grave.

« Louise entendit les habitués du lieu, reprit-elle, appeler cet homme Bobby Jobson: l'harmonie de ce nom la blessa comme la vue de l'homme lui-même l'avait blessée.

« Quelqu'un ayant demandé à Bobby Jobson des nouvelles de sa santé, il répondit :

« — Si je gagne, je me porterai bien... si je perds...

« Il n'acheva pas; mais Louise le vit toucher sous le revers de sa redingote les canons du grand pistolet.

« Elle eut alors comme un éblouissement. La possibilité de parer à un malheur suprême lui sauta aux yeux en quelque sorte. Entendez-vous, monsieur Charles, la jeune fille d'hier, si pure et si saintement ignorante!

« Mais il y avait un monceau d'or devant le capitaine, et Louise se prit à sourire en se disant : — Je suis folle!

« L'Américain mit au jeu, il gagna. Qu'importent les détails de cette lutte, qui ressemble à toutes les batailles livrées autour du tapis vert? Une montagne d'or s'élevait peu à peu devant l'Américain; il n'y avait au contraire presque plus rien devant Charles.

« Des bruits bourdonnaient dans les oreilles de Louise; ses yeux aveuglés voyaient du feu dans l'or.

« — Tout est fini!... dit le capitaine, qui venait de perdre son dernier enjeu.

« Il se leva; Louise restait là, stupide et comme pétrifiée.

« Charles passa ses doigts dans ses cheveux ruisselants de sueur. L'Américain Bobby Robson, qui venait de lui gagner trois mille louis pour le moins, le regarda un instant avec une attention froide, puis il prit le pistolet double caché sous le revers de sa redingote, et le lui tendit en disant :

« — Je l'avais apporté pour moi.

« Charles rougit, et se redressa; mais Louise, plus prompte que l'éclair, saisit le pistolet par les canons, l'arracha des mains de Bobby, et se jeta hors de la salle.

« Une heure après, dans une chambre de l'hôtel Dremel — dans votre chambre à coucher, monsieur Charles — deux coups de pistolet retentirent.

« Votre mère tomba mourante sur le cadavre de votre père... »

Le jour se levait derrière les carreaux étroits de la petite fenêtre, la lumière de la bougie pâlissait, Charles restait sans parole devant madame Pistache, qui était blême comme une morte, et qui avait les yeux hagards.

Elle se leva et traversa la chambre d'un pas chancelant; sa main crispée s'accrocha au voile qui couvrait le cadre, et le déchira convulsivement.

— Votre père!... dit-elle.

Charles se souleva et retomba sur sa chaise.

Le portrait représentait un homme tout jeune encore, revêtu de l'uniforme de capitaine des dragons français de la Restauration.

— Il avait le même âge que moi, murmura Charles. — Oui... le même âge que vous. — Mais ma mère! s'écria le jeune homme, vous m'aviez dit que ma mère n'était pas morte!

Madame Pistache devint plus pâle encore, s'il est possible, et sa figure exprima une terreur soudaine. Vous eussiez dit qu'elle allait subir une grande et redoutable épreuve.

Elle tira de son sein une petite bourse de soie verte; dans cette bourse elle prit une pièce de monnaie, qu'elle pressa contre ses lèvres avec une sorte de respect pieux.

— Charles, dit-elle, supprimant pour la première fois le mot monsieur, voici la pièce d'or que le père de ton père envoya à sa femme en mourant. — Et comment l'avez-vous?... demanda Charles d'une voix tremblante.

Deux grosses larmes roulèrent sur les joues de madame Pistache.

— Pauvre enfant!... murmura-t-elle avec une tristesse déchirante. Oh! pauvre enfant, tu fais ce que tu peux pour ne pas deviner... Tu ne veux pas que je sois ta mère?

Elle se couvrit le visage de ses mains, et tomba sur sa chaise de paille en laissant éclater ses sanglots.

Nous devons le dire à la louange de Charles, qui était un digne et brave cœur, il n'avait réellement pas deviné. Il se précipita sur sa mère, et l'enleva dans ses bras avec une franche et joyeuse tendresse.

Non, il ne faut pas réfléchir quand on retrouve sa mère; il ne faut pas se dire : j'aurais mieux aimé que ma mère eût été ceci ou cela. Il faut se dire : Celle-là est ma mère! et pleurer de bonheur en la pressant contre sa poitrine.

Et pourtant, sans être cependant un scélérat, plus d'un aurait pu reculer devant cette pauvre petite bonne femme qui était la fable de toute une ville, et qui étalait sans façon sa manie burlesque, trois fois par jour, au vu et au su d'Aix-la-Chapelle entier.

Charles surtout, à qui ses rêves avaient montré sa mère si belle et si vénérée!

Je vous le dis, Charles embrassa la pauvre madame Pistache à pleines mains, et comme il eût embrassé le plus noble de tous ses rêves; sa mère qui était là, sa vieille mère, si malheureuse, tranchons le mot, si misérable, il l'aima mieux mille fois que la mère heureuse et fière, œuvre de ses illusions ou de son souvenir.

— Ah! c'était pour cela que tu me suivais!... s'écria-t-il en riant et en pleurant. Hier matin encore, sous le grand orage... tu voulais m'empêcher de me battre... Je te rencontrais partout et toujours... ma mère, ma pauvre mère chérie!

La petite femme verte avait séché ses larmes; elle regardait son fils avec des yeux ébahis tout pleins d'une allégresse sans bornes, où se mêlait un reste d'inquiétude.

Elle n'osait pas en croire ses oreilles : elle avait beau entendre ce beau jeune homme l'appeler sa mère et sentir ses baisers sur son front ; elle se demandait encore si c'était bien possible !

Si c'était bien possible à elle, madame Pistache, qu'il ne détournât pas d'elle ses regards avec honte ! Non pas encore tant pour sa faute, car le crime s'expie, que pour ce ridicule écrasant dont elle s'était affublée comme à plaisir.

Toute folle qu'elle était à moitié, la petite femme verte connaissait son monde sur le bout du doigt, et ceux qui connaissent le monde savent que le ridicule est indélébile. .

Quand elle fut bien sûre qu'elle avait un fils, un vrai fils, qui l'aimait comme elle était et qui l'embrassait de tout son cœur, elle prit le courage de lui rendre ses baisers avec usure.

— Ah ! Charles ! mon Charles ! dit-elle en savourant cette joie immense qu'il faut renoncer à peindre, je ne t'aurais jamais dit cela, si tu n'avais pas voulu te tuer.

Elle sentit la main de son fils qui devenait froide dans les siennes.

— C'est vrai, murmura-t-il ; j'avais presque oublié mon malheur. — Oh ! oh ! s'écria la petite femme, qui semblait vouloir modérer son accent de triomphe, nous allons y venir à votre malheur, monsieur Charles. Dis-moi une bonne fois que tu m'aimes bien... mais là, bien, comme si j'étais une femme ordinaire... et puis nous parlerons de choses sérieuses. — Je ne connais point de femmes que je puisse aimer autant que vous, ma mère, répondit Charles. — Bien vrai ?

Charles l'attira contre lui dans un baiser.

— Alors, écoute, reprit-elle en restant appuyée contre sa poitrine, tu me demandais tout à l'heure si je connaissais Marie... ta belle Marie ?... Est-ce que je puis être étrangère à rien de ce que tu aimes ?... Oui, oui, je connais Marie... j'ai été à Spa exprès pour la voir... la chère enfant ! que Dieu lui donne tous les bonheurs !... je sais son histoire... votre histoire à tous les deux... Et si je n'étais pas si pauvre...

— Mais tu ne sais pas, s'interrompit-elle ; je ne t'ai pas achevé mon réc[it].

Elle souleva d'un geste brusque et rap[ide] les mèches de ses cheveux blancs, plus fi[ns] que de la soie. Une large cicatrice, qui si[l]lonnait la tempe et le crâne, apparut aux yeux de Charles Dubreuil.

— Ton pauvre père voulut partir le premier, dit-elle ; moi, je n'avais jamais touché de pistolet, je m'y pris mal sans doute. Je fus trois mois entre la vie et la mort. La première fois que je me regardai dans une glace, mes cheveux étaient tout blancs, comme tu les vois aujourd'hui... C'est mon deuil de veuve, et je le porterai jusqu'à ma dernière heure. — Trois ans après ta naissance, mes parents moururent ; ils m'avaient déshéritée : c'était juste. La part que la loi assure à l'enfant, je la plaçai à fonds perdus, et j'en retirai un revenu de dix mi[lle] six cents francs, dix mille francs pour toi, six cents francs pour moi. — Excellente et chère mère ! interrompit Charles. — Voilà le malheur, reprit madame Pistache. Nous ne pouvons rien faire de cette rente pour ton mariage... Mais nous n'en aurons pas besoin...

Ses yeux eurent tout à coup une expression de triomphe, et elle caressa doucement les mains de Charles.

— C'est aujourd'hui vendredi, prononça-t-elle avec mystère. Bobby Jobson joue tous les vendredis... et il me doit une terrible revanche... Sois tranquille, mon petit Charles..... Ce soir tu auras de quoi épouser Marie.

VI.

Charles Dubreuil regarda madame Pistache avec un certain effroi. Depuis qu'il la savait sa mère, il ne voulait plus voir en elle une folle. Mais la petite femme ne comprit point ce qui se passait dans la tête et dans le cœur de son fils ; elle poursuivit avec une volubilité croissante :

— Tu n'as pas remarqué cela, toi, Charles ?... Bobby Jobson disparaît tous les vendredis... Il prend le premier convoi de Cologne, et s'arrange pour arriver à Hombourg dans l'après-midi... Il joue, il gagne, car il est heureux à miracle... et puis il revie[nt]

ici se cacher par le beau soleil et courir par la pluie.

Elle hocha la tête d'un air d'importance.

— Il a raison, fit-elle gravement, on ne peut pas dire le contraire... Pour ceux qui veulent jouer sérieusement, Aix-la-Chapelle est un pauvre pays... Parlez-moi de Hombourg, où la banque tient tout et ne prend point de vacances! — Ma mère, voulut interrompre Charles, si nous parlions de notre position à tous..... — Et que faisons-nous donc? s'écria vivement la petite femme verte. Ah! les enfants n'aiment pas à s'entretenir longtemps d'affaires... Je vais abréger, mon petit Charles, mais du moins écoute-moi comme il faut.

Elle lui fit un signe de caressante menace, et mit un doigt au-devant de ses lèvres, comme les professeurs qui réclament l'attention.

— Je te disais donc, reprit-elle, que la maison d'Aix ne vaut rien... Arrêter le jeu à deux mille francs, c'est tout bonnement voler l'argent des joueurs... En outre, pour ce qui nous concerne, nons ne pourrions jamais arriver à la grosse somme dont tu as besoin... Moi qui gagne toujours... moi qui ne peux plus perdre, c'est tout au plus si je parviens à faire, dans les trois séances, dix, quinze, dix-huit mille francs... vingt mille francs par impossible. — Et vous jouez tous les jours? demanda Charles, qui se laissait aller malgré lui à prendre au sérieux les paroles de sa mère. — Tous les jours, répliqua madame Pistache.

Mais elle ajouta presque aussitôt, en puisant dans la poche de sa robe verte une pleine poignée de haricots secs :

— Seulement je n'en suis pas plus riche, et je ne ruine pas la banque.

Charles ne put s'empêcher de sourire.

— Enfant, reprit madame Pistache avec un soudain retour de tristesse, je suis joueuse, je te l'ai dit... mais je n'ai jamais joué d'argent qu'une seule fois en ma vie. Je vais m'asseoir tous les jours dans cette maison maudite, à la place où j'ai vu le dernier sourire de mon Charles bien-aimé. Va! j'ai vu passer dans cette salle bien des joies folles et bien des désespoirs amers... Je regarde vivre les autres, moi qui depuis vingt années ne vis plus que dans mon souvenir!... Dans ma tête, il y a quelque chose de dérangé, je le sens bien... mais pas grand'chose, car je me sens moins folle que les trois quarts des autres fous qui passent pour sages... Pardonne-moi, mon petit Charles... c'est la première et la dernière fois que je me plaindrai devant toi de la cause de ma pauvre manie. Tiens!..... s'interrompit-elle tout à coup avec pétulance en faisant lever son fils de force, vois, mais vois donc comme tu lui ressembles!

Elle avait poussé Charles devant le portrait du capitaine, et lui mettait un miroir entre les mains.

Avant que Charles eût le temps de se regarder, la pensée inconstante de la petite femme avait viré sur son pivot.

— J'étais jolie... murmura-t-elle. Dans la pension où tu étais, à Namur, les maîtres disaient que tu me ressemblais aussi. Mais que de bavardages! s'écria-t-elle; mon pauvre Charles, il y a si longtemps que je suis habituée à parler toute seule! — Si vous ne vous étiez pas cachée de moi, ma mère, dit Charles avec un doux reproche, vous n'auriez pas été ainsi toute seule sur la terre. — Merci!... fit madame Pistache les larmes aux yeux; mon Charles, tu as bon cœur, et je n'espérais pas tant..... Mais songe donc..... monsieur le baron, monsieur le vicomte, monsieur le marquis... que sais-je, moi?... Depuis que vous avez une république en France, tous les Français sont gentilshommes... Que diraient-ils, grand Dieu! tous les beaux seigneurs que tu connais et que tu fréquentes, s'ils savaient le nom de ta mère? — Entre ma mère et ces gens-là, repartit Charles, avez-vous pu croire que j'hésiterais un instant?

La petite femme lui jeta ses deux bras autour du cou.

— Merci, répéta-t-elle. Si tu savais comme c'est bon, la joie, quand on est restée vingt ans glacée et engourdie!... Mais je ne veux pas que tu aies à balancer, comme tu dis, entre moi et personne... Tous les indifférents, c'est le monde... les rapports qu'on noue avec eux, c'est la vie... Je me souviens

d'avoir été femme... Vis, mon Charles, et laisse-moi morte... On ne ressuscite pas!

Charles ne savait que répondre. Il était confondu devant cette raison haute et lucide qui poussait en quelque sorte ses rejetons vivaces dans le néant de cette intelligence perdue; car madame Pistache ne lui laissa pas le temps de croire qu'elle revenait à la sagesse vulgaire.

—Nous n'avons plus qu'une heure d'ici au premier convoi, dit-elle en regardant le jour grandissant. — Eh! que nous importe le premier convoi, ma mère? demanda Charles. — Mais tu ne m'as pas donc pas comprise? s'écria la petite femme avec impatience. Je t'ai pourtant bien expliqué que tous les vendredis Bobby Jobson se rend à Hombourg par le premier convoi... Il est évident, ce me semble, que si nous voulons gagner cent soixante mille francs aujourd'hui à Bobby Jobson, il faut d'abord le suivre.

C'était clair.

Charles baissa la tête sous le poids de ce sentiment pénible qui le prenait chaque fois que sa mère perdait p'ante et se noyait dans son extravagance chronique.

— Cent soixante mille francs! répéta-t-il tout bas. — Voilà une belle affaire! dit madame Pistache en riant. A Hombourg, mon petit Charles, on ne fait de cela qu'une bouchée. — Ah! se reprit-elle en détournant les yeux pour jeter au portrait du capitaine un regard furtif et plein de regret, si j'avais eu en ce temps-là l'expérience que je possède aujourd'hui!... Si j'avais su ce que vaut une *pièce de bonheur*, mon pauvre Charles serait maintenant général, pour le moins... Mais j'étais si jeune!

Elle posa la quadruple pistole sur la table, à plat et avec bruit.

— La première fois qu'on joue avec cela, prononça-t-elle d'un ton sentencieux et solennel, on gagne à coup sûr, et l'on gagne tout ce qu'on veut!

Que répondre? Charles garda le silence.

— Et ce ne sera pas long, va! reprit la petite femme verte. Je n'en veux pas aux fermiers de Hombourg, moi... C'est Bobby Jobson qui nous a tués, ton père et moi... C'est Bobby Jobson qui doit payer ton bonheur! — Je le connais, s'interrompit-elle avec une admiration de métier. C'est un joueur de premier ordre... Il n'y a pas à lui ôter cela!... Une martingale hardie, obstinée, indomptable!... Aussi, dès que je vais le tenir, suis-nous bien, et tu verras... Sa première mise est toujours de cinquante francs... Je pose ma *pièce de bonheur* contre lui, et je tiens cinquante francs dessus... Au treizième coup, note bien ce nombre, j'ai deux cent vingt-quatre mille huit cent francs... — Mais nous n'aurons pas besoin de tout cela, ma mère, dit Charles, qui, par complaisance, entrait dans son idée. — Ah! mon enfant, repartit madame Pistache, la martingale ne connaît pas les fractions... Il faut s'arrêter à cent douze mille quatre cents francs (et cela ne me suffit pas), ou marcher jusqu'à deux cent vingt-quatre mille. — Eh! mon Dieu! ajouta-t-elle bonnement, ne t'embarrasse pas de cela, mon petit Charles... Tu auras bien besoin de quelque argent comptant pour ta corbeille. — C'est juste... dit Charles, qui ne put retenir un sourire.

Madame Pistache ne vit point ce sourire, occupée déjà qu'elle était aux préparatifs du départ.

En outre de sa panoplie verte, que nous lui avons vue la veille au Louisberg, elle prit un beau grand cabas vert, où elle mit quelques menues provisions et le pistolet à deux coups.

— Ma mère, dit Charles en la voyant déterminée à partir, je vous suis bien reconnaissant de l'effort que vous allez tenter en ma faveur... Mais, croyez-moi, il est déjà trop tard; le terme suprême est échu d'hier au soir... Ce matin, à l'heure où nous sommes, le contrat de Marie et de M. Monner de Saint-Valéry doit être signé. — Oh! la bonne tête!... s'écria madame Pistache en éclatant de rire. Je le connais ton Monner... j'avais un prétendant tout pareil, qui faisait aussi des affaires à la Bourse, et qui s'appelait Mareau de Saint-Philibert..... Toutes les jeunes filles de ma connaissance en avaient chacune un... Sois tranquille, ces messieurs courtisent toujours, et n'épousent jamais... D'ailleurs, reprit-elle en changeant de ton,

j'ai quelque chose de mieux pour te rassurer, mon petit Charles... Si je suis venue si tard hier soir à la maison de jeu, c'est que j'avais fait ma correspondance.

Elle sourit d'un air malicieux. Et certes, vous eussiez cherché longtemps avant de trouver un sourire plus intelligent et mieux rempli de fines délicatesses.

— Quelque chose me disait que tu jouerais et que tu perdrais, poursuivit-elle; et comme j'avais toute prête ma suprême ressource, j'ai écrit à notre belle Marie que dans deux jours tu viendrais réclamer sa parole et remplir la condition exigée par son père.

Jamais un condamné ne refusa deux jours de répit. Charles ne fit plus d'objections.

Une demi-heure après, sa mère et lui prenaient le chemin de fer de Cologne, et montaient dans le même wagon que Bobby Jobson, qui était d'humeur bien mélancolique, parce qu'il faisait assez beau temps.

Madame Pistache supporta sans se plaindre l'atroce odeur de caoutchouc exhalée par l'Américain. Les regards qu'elle jetait de temps à autre à ce malheureux gentleman pourraient se comparer aux œillades mortelles que l'épervier darde à la colombe.

Bobby Jobson ne s'en inquiétait point; il étudiait le plan de sa roulette, et s'il eût fait seulement quelque bonne petite averse ou même un peu de brouillard, vous auriez vu Bobby Jobson se dérider avec la grâce aimable d'un Américain en belle humeur.

Quant à Charles Dubreuil, il serait trop long de vous dire toutes les pensées qui se heurtaient dans son cerveau. Sa situation n'était assurément pas meilleure qu'avant de rencontrer sa mère; seulement il n'avait plus la ressource du suicide; car, nous le répétons encore une fois, Charles était un digne cœur et une généreuse nature; il comprenait que désormais il avait de nouveaux devoirs à remplir; il sentait qu'il y aurait lâcheté à déserter le poste que la Providence venait de lui assigner inopinément auprès de cette pauvre femme si malheureuse et si dévouée, qui était sa mère.

S'il n'était pas maintenant trop tard, nous dirions comme le poëte : « Chantons de plus grandes choses; » et nous verrions à relever notre style pour célébrer dignement ce lieu respectable que l'on nomme Hombourg. Les édiles d'Aix-la-Chapelle ont eu beau faire, sous prétexte du soufre contenu en dissolution dans leurs eaux, ils n'ont pu bâtir à dame Fortune qu'une église bien modeste, ou plutôt, tranchons le mot, qu'une simple bicoque.

Mais les juifs de Francfort ont édifié à la déesse aveugle une véritable et somptueuse basilique.

Chantons de plus grandes choses! il est vrai que la vieille cité de Charlemagne est illustre entre toutes, et que Hombourg, né d'hier, n'a point d'histoire; mais au jour où nous sommes, qu'importent les souvenirs?

Pour les cités comme pour les gens, un blason n'est bon désormais qu'à jeter au grenier.

Chantons de plus grandes choses! Charlemagne n'a rien de commun avec la roulette et le trente-et-quarante.

Laissons là les gloires moisies, et parlons des splendeurs de notre âge.

Hombourg est une capitale; cette capitale ne possède pas beaucoup d'habitants; mais durant quelques siècles encore, la qualité l'emportera sur la quantité. Et Dieu sait que la qualité des habitants de Hombourg est absolument supérieure!

Figurez-vous une crème levée avec soin sur les quatre parties du monde; figurez-vous un bataillon sacré, une élite, un choix fait par le hasard intelligent.

Paris et Londres n'ont que le reste de Hombourg.

C'est là que M. le marquis d'Argos a marqué son quartier-général. C'est là le domicile politique du fameux colonel Pélopidas, qui invente les cartes ioniennes. La Grèce entière se retrouve dans ce pays heureux.

Et tout à côté de ces illustrations un peu tarées vous voyez passer de grands noms, des noms sincères, des gentilshommes qui continuent dans le sport la réputation que leurs aïeux ont ébauchée aux croisades.

Allez à Hombourg pour trouver, s'il y en a, les descendants de Tancrède et de Godefroy de Bouillon; allez-y pour trouver *la*

lionne, si la lionne existe. Ce que vous y trouverez à coup sûr, c'est la danseuse en passe d'épouser plusieurs rois, et cette jeune miss aussi belle qu'ennuyeuse, et qui, depuis le temps de l'immortel Richardson, devient toujours la femme d'un lord libertin et d'un fabuleux prince d'Italie.

On est si habitué dans cette ville de Hombourg à voir débarquer des illustrations en tout genre, que l'arrivée du Grand-Turc en personne y ferait assez petite sensation. Hombourg sait bien que tout personnage célèbre doit le venir visiter quelque jour; en conséquence, Hombourg s'attend à tout et ne s'étonne de rien.

Et cependant, nous sommes fiers de le constater, une certaine émotion se répandit dans les hôtels meublés qui constituent exclusivement cette cité de louage, lorsqu'on apprit que madame Pistache était descendue d'omnibus.

Madame Pistache était connue à Hombourg presque autant qu'à Aix-la-Chapelle; car cette population de joueurs et de paresseux qui encombre les villes garnies est une, et forme un noyau homogène.

On va d'un tripot à l'autre pour passer le temps, ou même pour rompre la veine. Quiconque est célèbre à une source quelconque, peut se vanter d'avoir un nom au bord de toutes les fontaines qui distillent la rouille ou qui puent le soufre.

Bobby Jobson aussi eut l'honneur d'être reconnu dès son arrivée; on l'appelait l'homme du vendredi. L'homme du vendredi et la petite femme verte, arrivant par le même omnibus, promettaient une bonne séance à la salle de jeu.

Le pauvre Charles Dubreuil n'avait point compté sur cette popularité qui suivait sa mère si loin d'Aix-la-Chapelle; bien au contraire, il avait espéré la voir se perdre dans la foule des joueurs, et passer, au moins pour cette fois, complétement inaperçue.

Dès les premiers pas, il vit qu'il s'était trompé. Ce qui lui restait de courage s'en alla. S'il se fût trouvé en face d'insultes positives dirigées contre sa mère, Charles aurait été à son aise, car il était brave, et il avait accepté sérieusement du premier coup l'amertume de sa nouvelle situation; mais personne ne songeait à insulter madame Pistache. On souriait tout doucement sur son passage avec une bienveillante pitié: c'était comme une de ces curiosités vivantes qui excitent la surprise et un peu la compassion.

Charles baissait les yeux le long de la route, mais il ne pouvait se boucher les oreilles, et incessamment il entendait ce nom qui maintenant le blessait au cœur: Madame Pistache! madame Pistache!

La petite femme verte allait d'un pas solide et ferme; elle s'appuyait fièrement sur les bras de son fils, et couvrait les badauds de son regard tranquille.

Une fois elle releva les yeux sur Charles, qui était pâle et tout défait.

Elle sourit avec mélancolie.

— Pauvre enfant! murmura-t-elle, je conçois ta peine; mais ce n'est qu'une heure à passer.

Charles se redressa comme s'il eût senti dans cette parole un reproche poignant.

— Je ne souffre pas, ma mère, dit-il.

Madame Pistache serra son bras contre son cœur.

— Tu fais ce que tu peux... pauvre enfant! murmura-t-elle encore.

Quand ils arrivèrent dans les salles de jeu, Bobby Jobson y était déjà. Infidèle à ses habitudes ordinaires, l'Américain venait de s'asseoir à une table de trente-et-quarante.

— Tiens! tiens! fit madame Pistache, je préfère cela. Nous jouâmes avec des cartes il y a vingt-deux ans. Je prendrai ma revanche avec des cartes.

On disait autour de la table :

— Voilà l'homme du vendredi qui vient faire un peu sauter la banque.

Bobby Jobson entendait cela, et se gourmait orgueilleusement entre les cols de sa chemise, raide comme des feuilles de ferblanc.

Autour de la table, on se disait encore, en montrant madame Pistache aux profanes :

— Vous voyez bien cette petite femme? elle a son vaste cabas vert tout plein de haricots secs... Il n'y a pas de place, mais elle va trouver où s'asseoir; regardez-la bien

piquer la carte et faire jouer sa main droite contre sa main gauche.

Madame Pistache trouva où s'asseoir, en effet, et cela juste en face de Bobby Jobson; elle posa son cabas vert devant elle sur le tapis; chacun put remarquer que son cabas rendit un son tout autre qu'on n'aurait dû l'attendre d'un cabas plein de haricots secs.

Elle s'installa, prit ses aises en véritable habituée, et pointa sur une carte neuve la noire et la couleur qui venait de gagner.

Bobby Jobson fit comme elle. Pendant une demi-douzaine de coups, il attendit la série; enfin il poussa dix pièces de cinq francs sur la rouge, et mit son portefeuille ouvert devant lui.

Une vingtaine de joueurs superstitieux, qui avaient foi en la chance de l'homme du vendredi, couvrirent de leurs mises le compartiment où était l'enjeu de Jobson.

Madame Pistache tira de sa poche une petite bourse en soie verte, et déposa sur la noire sa quadruple pistole d'Espagne.

Il y eut un véritable mouvement autour de la table. De mémoire de joueur, personne n'avait jamais vu la petite femme risquer seulement un tiers de thaler.

Sa main sèche et ridée resta un instant immobile, couvrant la quadruple, puis elle la retira brusquement, et dit d'une voix claire :

— Cinquante francs sur la pièce.

— Bobby Jobson prit son binocle, regarda la pistole avec attention, et devint rouge jusque derrière les oreilles.

La petite femme lui lança une œillade railleuse, et se renversant sur le dossier de sa chaise :

— Votre servante, monsieur Léonard, dit-elle poliment au croupier qui était à côté d'elle; vous nous avez donc quitté à la banque d'Aix? Je viens vous prendre deux cent vingt-quatre mille francs dont j'ai besoin. — A la bonne heure, ma chère dame! répliqua le croupier en étouffant un éclat de rire; c'est bien la moindre des choses! — Rouge perd, couleur gagne! dit le banquier qui taillait; faites votre jeu, Messieurs.

En même temps son râteau se mit en mouvement pour pousser à madame Pistache deux pièces de vingt francs et une pièce de dix francs de Belgique.

Mais la petite femme l'arrêta d'un geste familier.

— Bien le bonjour, monsieur Lavaux, dit-elle : si cela vous est égal, je préfère cet argent.

Elle montrait de son doigt, pointu comme un poignard, l'enjeu de Bobby Jobson.

M. Lavaux s'inclina, et lui poussa les dix pièces de cinq francs. Les oreilles de l'Américain devinrent blêmes; il suivit du binocle son argent qui s'en allait, et ses doigts eurent un petit tressaillement nerveux.

Madame Pistache eut peur, car elle crut qu'il allait quitter le jeu; mais, après une seconde d'hésitation, l'Américain prit un billet de cent francs dans son portefeuille, et le plaça sur la rouge.

— Cent francs à la masse! dit la petite femme verte.

Le croupier Léonard se pencha à son oreille et lui dit en souriant :

— Ma bonne dame, il ne vous faut plus que douze petits coups comme cela. — Quinze, mon cher monsieur, répondit madame Pistache avec simplicité; il y aura deux *refaits*.

Le croupier la regarda stupéfait.

— C'est mon petit doigt qui m'a dit ces choses-là, ajouta madame Pistache.

Le banquier Lavaux proclama :

— Rouge perd, et la couleur gagne!

Bobby Jobson attira un billet de deux cents francs, et madame Pistache, après avoir fait signe à son ami Lavaux de la payer encore avec la mise de l'Américain, dit, sans quitter sa posture indolente :

— Deux cents francs à la masse!

La noire passa six fois; au septième coup, madame Pistache donna une petite tape affectueuse sur l'épaule du croupier Léonard, et lui dit :

— Mon cher monsieur, ayez l'obligeance de me prêter votre râteau; je crois que nous allons avoir un refait.

Elle attira devant elle sa masse, qui était de quinze cent cinquante francs, plus sa quadruple pistole.

— Trente-et-un! dit le banquier après avoir compté le jeu de la noire.

Léonard dressa l'oreille, et se recula d'instinct comme s'il se fût senti auprès d'une sorcière.

Le banquier compta la seconde rangée de cartes formant le jeu de la rouge, et dit :

— Trente-et-un?

Puis il prononça ce mot cabalistique qui fera maugréer les joueurs jusqu'à la consommation des siècles.

— Après!

Cela veut dire, en argot de salle, qu'il faut recommencer et que la banque s'est adjugé pour son profit la moitié des mises.

En ce moment il y avait bien à peu près dix minutes que madame Pistache était assise à la table de jeu. Tous ceux qui suivaient la partie avaient remarqué que depuis le commencement la banque payait la petite femme avec l'argent de l'Américain; pour ce qui concernait ces deux champions, qui semblaient engager ensemble une lutte corps à corps, le bénéfice de la banque devait donc se borner aux refaits.

Cette bataille avait tout d'abord attiré l'attention générale; le personnel de la banque lui-même était vivement intéressé.

La rouge gagna cette fois, et Bobby Jobson, changeant de couleur, poussa ses seize cents francs sur la noire. Dans la galerie il y eut des gens qui pensèrent que c'était jouer puissamment; d'autres désapprouvèrent cette évolution.

Madame Pistache poussa sur la rouge ses quinze cent cinquante francs et sa quadruple pistole.

— Allons, dit-elle, ce n'est pas moi qui choisis, seize cents francs à la masse!

Au bout de vingt minutes et de douze coups madame Pistache avait, ma foi, cinquante-six mille cent cinquante francs sur le tapis, plus sa quadruple pistole.

— Eh bien, cher Monsieur, dit-elle doucement à son voisin Léonard le croupier, il ne me faut plus que deux coups. — Mais, grommela Léonard, vous avez donc un talisman dans votre poche!

Madame Pistache montra sa quadruple pistole.

— C'est une *pièce de bonheur*, dit-elle tout bas et avec une bonne foi entière. — Ah! fit Léonard, qui n'était pas un esprit fort, c'est différent; je ne m'étonne plus!

Au moment où le banquier proclamait l'arrêt du sort qui doublait les cinquante-six mille francs de madame Pistache, elle se détourna pour chercher des yeux son fils Charles et jouir un peu de sa joie : Charles n'était pas là. La figure de la petite femme se rembrunit et prit une expression de tristesse résignée.

— Il a honte de moi, pensa-t-elle; je ne lui ferai honte qu'une fois!

Les cheveux de Bobby Jobson étaient un peu en désordre; la sueur avait amolli la rigide symétrie de ses cols de chemise; sa respiration était courte et pénible.

Mais il n'avait pas prononcé une seule parole de plainte.

C'était un vilain homme qui était un très-beau joueur.

Pour continuer sa martingale à ce treizième coup effectif (il y avait eu deux refaits, comme l'avait annoncé madame Pistache, et ils avaient gagné tous les deux), pour continuer sa martingale, il lui fallait, cette fois, cent douze mille quatre cents francs.

Bobby Jobson vida intrépidement son portefeuille, tout à l'heure si gonflé. Il lui restait cinq billets, mais c'était des bons, car il put dire en les posant sur le tapis :

— Cent douze mille quatre cents francs à la masse! — Cent douze mille quatre cents francs à la masse! répéta madame Pistache comme un écho.

M. Lavaux se permit d'attirer avec son râteau le papier de Bobby Jobson : c'était des bank-notes de mille livres sterling chacune. La masse formait, sauf change, cent cinquante-cinq mille francs.

La banque de Hombourg est très-large, mais ici elle pouvait tenir en toute sûreté, puisque cette mise énorme était tenue sur l'autre couleur.

A l'instant où madame Pistache faisait son jeu pour cette suprême partie, elle sentit une main se crisper sur son bras : c'était Charles qui était derrière elle, plus pâle qu'un cadavre, tremblant et les yeux ha-

gards. Charles s'était éloigné au début de la lutte, parce que sa cervelle en feu éclatait.

Il voyait tous les yeux se diriger, rieurs et moqueurs, vers sa mère. Il entendait tous ces chuchotements au milieu desquels dominait le nom cent fois prononcé de madame Pistache; il perdait patience, et se sentait devenir furieux.

D'autre part, il n'avait pas l'ombre d'une espérance. Jugeant l'événement avec la raison commune, tout ce qui se passait lui semblait folie.

Il s'était enfui, parcourant les salons à grands pas, se figurant que tout le monde le regardait, et se disait : Voilà le fils de madame Pistache!

Il s'était égaré dans les jardins du Casino, cherchant un peu d'air pour son front brûlant, et tâchant d'épaissir la brume qui était sur son intelligence; car il sentait bien qu'il souffrirait davantage dès qu'il pourrait réfléchir.

Un quart d'heure se passa. Charles avait de la sueur froide aux tempes, et des éblouissements couraient devant ses yeux.

Le nom de Marie vint à ses lèvres, et il pleura.

Puis il repoussa de toute sa force ces souvenirs navrants; puis encore il se dit :

— Pauvre femme! pauvre mère! sans doute qu'elle a déjà perdu sa pièce de mariage, cette relique des jours de son bonheur, qu'elle a risquée pour moi. Et moi, je la laisse seule! et moi, je l'abandonne! Oh! je suis un lâche, et je n'ai pas de cœur!

Il s'était précipité au travers des jardins, et avait regagné les salons pour retrouver sa mère, pour la consoler, pour la soutenir dans cette dernière épreuve.

Et comme il passait le seuil du trente-et-quarante, il avait entendu la voix claire et ferme de madame Pistache qui prononçait ces prodigieuses paroles : cent douze mille quatre cents francs à la masse!

Charles fut pris d'un tremblement général. Il n'eut pas le temps d'être joyeux : une frayeur immense le saisit. Cet argent, c'était la vie; un miracle seul avait pu le mettre entre ses mains, et il lui semblait que sa mère tentait Dieu en le jouant d'un seul coup.

— Retire cela!... retire cela! balbutia-t-il.

— Le jeu est fait, dit le banquier.

La petite femme se prit à sourire.

Et ils se croient joueurs!... murmura-t-elle du haut de son dédain.

Elle donna sa main à Charles, et lui dit :

— J'en réponds!

L'argent de madame Pistache était sur la rouge.

— Deux!... dit le banquier.

Bobby Jobson respira longuement, et s'essuya le front comme un homme sauvé.

— Elle a perdu! murmura la galerie.

Le croupier Léonard se pencha vers madame Pistache :

— C'est malheureux, dit-il; on peut appeler cela échouer au port, ma chère dame.

La petite femme ne broncha pas.

— J'ai huit chances pour une contre moi, c'est vrai... dit-elle; qu'importe, cher monsieur, si celle-là est la bonne? Je parie avec vous le reste de ma quadruple pistole que le cher M. Lavaux va nous amener trente-et-un?

Tous les joueurs qui emplissaient la salle bondirent comme s'ils eussent reçu un choc électrique, parce que la voix lente et monotone de M. Lavaux prononça en ce moment même :

— Trente-et-un! Rouge gagne et couleur perd!

Charles appuya ses deux mains contre sa poitrine, et chancela comme un homme ivre. Bobby et Jobson et madame Pistache se levèrent tous les deux à la fois, au milieu de l'émotion générale, qui se traduisait par un long et sourd murmure.

Bobby Jobson ne songea pas même à suivre le sort des douze mille et quelques cents francs qui lui revenaient sur sa masse; il les laissa où ils étaient, et la banque, gagnant ce coup unique, les empocha pour s'indemniser des frais de la partie.

On prétend que la nation américaine ne brille pas par l'excès de la courtoisie. Cependant Bobby Jobson ne dit point d'injures à madame Pistache. Il planta son binocle à cheval sur son nez, et la contempla longuement, tout debout qu'il était, les poings appuyés contre le tapis.

Madame Pistache avait pris une posture pareille. Elle soutenait le regard de l'Américain, et chacun pouvait remarquer autour de sa lèvre un sourire railleur et cruel.

— Je vous ai vue autrefois..... murmura Bobby Jobson. J'en suis sûr maintenant!

Le sourire de la petite femme se fit plus pointu et plus méchant; sa lèvre se plissa. Elle répondit d'une voix sèche :

— Donnez-moi le temps de ramasser tout cela, et je vous dirai où vous m'avez vue.

Elle entr'ouvrit son cabas. L'or et les billets disparurent dans sa vaste profondeur. En tombant, le métal produisit un son particulier qui fit dire à quelques amateurs :

— Ce n'était point des haricots secs que madame Pistache avait apportés aujourd'hui avec elle.

Elle quitta la table. La nuit venait. Elle se dirigea vers les jardins, et Bobby Jobson la suivit.

Comme Charles faisait un mouvement pour prendre le même chemin, elle lui dit de loin d'un accent impérieux :

— Je veux que tu restes.

Charles obéit.

Bobby Jobson rejoignit madame Pistache devant les premiers arbustes du parterre : les joueurs curieux s'étaient mis aux fenêtres, attendant quelque scène dramatique et bizarre.

Il n'y eut entre l'Américain et la petite femme que très-peu de paroles échangées.

Bobby Jobson tournait le dos; on ne voyait point son visage. Au contraire, les bougies de l'intérieur envoyaient de vifs reflets à la figure de madame Pistache.

Son œil brillait; sa tête était haute; il y avait sur toute sa physionomie comme un rayon de fierté implacable et sauvage.

Vous avez vu peut-être cet orgueil féroce de la femme qui se venge...

Le fameux cabas s'ouvrit encore une fois. Un objet, que personne ne put distinguer, passa des mains de madame Pistache dans celles de Bobby Jobson, qui s'éloigna sans saluer.

Madame Pistache revint vers le Casino.

— Que lui avez-vous donné, ma mère? s'écria Charles en lui pressant les deux mains.

— Que t'importe? répliqua la petite femme avec brusquerie.

En même temps, elle prêta l'oreille au loin, comme si elle eût attendu quelque chose.

Charles, qui craignait de deviner, voulut prendre le cabas pour voir si le pistolet double y était encore.

En ce moment, deux coups de feu retentirent dans le jardin.

Madame Pistache eut un petit tressaillement court.

Elle s'appuya contre la rampe.

Charles poussa un cri d'horreur.

— Il avait tué ton père... dit madame Pistache.

Quelques minutes après, la chaise de poste brûlait le pavé sur le chemin de Francfort.

C'était le 15 février 1851. Charles Dubreuil était depuis plusieurs mois l'époux de Marie de Salisse. M. Monner de Saint-Valéry, évincé comme toujours, continuait de servir de médaille au marquis d'Argos et de faire ses affaires au parquet de Paris.

Ce brillant seigneur, disons-le tout de suite, est encore, à l'heure où nous écrivons, un marchand de foulards à marier. Il serait disposé à promettre une belle commission à quiconque lui trouverait un parti sortable.

Marie, charmante et heureuse, se promenait au bras de Charles par une de ces tièdes soirées qui se sont fourvoyées chez nous cet hiver. C'était dans un grand jardin de l'hôtel de Salisse, à Namur, dans ce même jardin où Marie et Charles s'étaient fait leurs adieux quelques mois auparavant.

— Mais ta mère, Charles, disait Marie, ton excellente mère que j'aime tant sans la connaître... Ne la verrons-nous donc jamais?...

Charles laissait toujours percer un certain embarras quand on lui parlait de sa mère.

— Si fait! nous la verrons, Marie, répondit-il... Mais, tu le sais, elle est d'un caractère bizarre... Elle a exigé de moi que je ne chercherais pas à la voir avant d'avoir reçu une lettre d'elle... j'attends cette lettre tous les jours.

Un domestique parut à l'extrémité de l'allée ; il tenait une lettre à la main.

— De ma mère! s'écria Charles, qui reconnut l'écriture aux dernières lueurs du crépuscule.

Marie et lui rentrèrent précipitamment pour lire la lettre.

Charles était joyeux et inquiet; Marie n'était que joyeuse.

La lettre disait :

« Mon enfant bien cher,

« Dieu me fait la grâce de m'appeler à lui parce que j'ai fini ma tâche sur la terre. Tu es heureux. Je t'avais dit que je t'écrirais pour que tu vinsses me voir avec ta femme; je t'écris : viens me voir... Tu trouveras au cimetière d'Aix-la-Chapelle une petite croix verte avec mon nom, auprès de la tombe de ton père...

« Et ne rougis plus, mon Charles bien-aimé, car madame Pistache est morte, et le ridicule s'arrête au seuil de cette dernière demeure. »

PAUL FÉVAL.

LE MOIS DE MAI

HYMNE A LA VIERGE

I.

Les fleurs des pommiers sont écloses,
Teintes du plus riche carmin;
Mille corolles blanches, roses,
S'entr'ouvrent au bord du chemin.
Tout s'épanouit, tout bourgeonne;
Les poëtes sont inspirés;
Mai vient offrir à la Madone
Des guirlandes, des chants sacrés!

Il a déposé ses corbeilles
Près du cierge à l'éclat mouvant;
De ses couleurs les plus vermeilles
Il entoure le Lis vivant!
L'âme pleine de confiance,
L'hymne saint, l'orgue harmonieux,
Montent vers l'Arche d'alliance,
Pour unir la terre et les cieux!

II.

Quand la parole souveraine
Qui s'élance du Vatican,
Eut proclamé l'auguste Reine
Exempte du péché d'Adam,
Le chœur de la céleste sphère
fit entendre ses chants divins,
Et les mille voix de la terre
Répondirent aux séraphins!

Le feu déroulant ses spirales
En fit de lumineux atours;
Il en para les cathédrales
De la base aux plus hautes tours,
Il mit des cintres à l'ogive,
De la couleur des arcs-en ciel;
De sa clarté la plus active
Il illumina chaque autel;

Et le palais, et la chaumière,
Et le toit dans l'obscurité,
Brillèrent aussi de lumière,
Rivalisant de piété!
A montrer sa foi tout s'attache;
Mille symboles, dans ce jour,
Disent qu'à la Vierge sans tache
Tout veut témoigner son amour!

A chaque pas sous le feuillage,
Sous l'or et la soie en festons,
On rencontrait sa blanche image
Qui semblait sourire à ces dons;
Son nom, écrit en traits de flammes,
S'enlaçait au nom de l'Agneau;
Sur d'innombrables oriflammes
Flottait son titre le plus beau!

Ces fêtes saintes sont passées;
Mais d'autres viennent de s'ouvrir :
Des tentes encor sont dressées
A celle qu'on aime à chérir!
Sous les voûtes des basiliques
Son doux nom frappe les échos;
Et les soupirs des saints cantiques
Viennent lui murmurer ces mots :

— Ces mots que son beau mois colore,
Que l'âme remplit de ses feux,
Afin que les chantres des cieux
Les fassent retentir sur la harpe sonore! —

III.

Rien n'a votre parfum, ni votre pureté,
Tige toujours fleurie,
Calice plein d'encens, corolle de beauté
Qu'on appelle Marie!

Ni les monts revêtus d'éternelle blancheur,
Aux cimes sans limite;
Ni la mousse étalant sa native fraîcheur
Dans les bois qu'elle habite;

Ni le tendre muguet, ni la fleur d'églantier,
Symboles d'innocence;
Ni la touffe neigeuse embaumant le sentier
De printanière essence!

Vous êtes sans reflets, limpide diamant,
Perles orientales,
Quand l'astre du matin vient mettre au firmament
Ses clartés virginales!

Roses de Jéricho, qui répandez si doux
L'arome balsamique,
Vous ne parfumez plus quand s'exhale vers nous
La Rose, fleur mystique!

Elle est le Vase plein des plus riches trésors,
Et la Porte bénie;
Elle est de tous les sons qui forment des accords
La plus douce harmonie!

C'est le type parfait qui de son piédestal
Aux arts jette la flamme;
C'est, dans les songes d'or, le plus bel idéal
Que puisse rêver l'âme!

C'est de l'anneau divin de l'Époux éternel
La pierre précieuse;
De toutes les splendeurs qui brillent dans le ciel
C'est la plus radieuse!

Bel astre, des hauteurs où se tient votre front,
Que tant d'éclat inonde,
Regardez ici-bas, et vos feux jailliront
Sur les plaines du monde!

Notre terre sans vous, ô fleur du Paradis,
N'est qu'un steppe sauvage,
Mais qui peut se changer en fraîches oasis
Par votre doux mirage!

Venez donc, dans ces jours qui vous sont consacrés,
Où toute âme vous prie,
Venez faire le don de vos bienfaits sacrés,
O puissante Marie!

A la vierge donnez, pour qu'elle plaise à tous,
Votre parure blanche;
Vers ces blonds chérubins, si frêles parmi nous,
Que votre main se penche!

Donnez à l'âge mûr, pour ses fleurs du matin,
Des fruits en abondance;
Du vieillard chancelant, au terme du chemin,
Soyez la Providence!

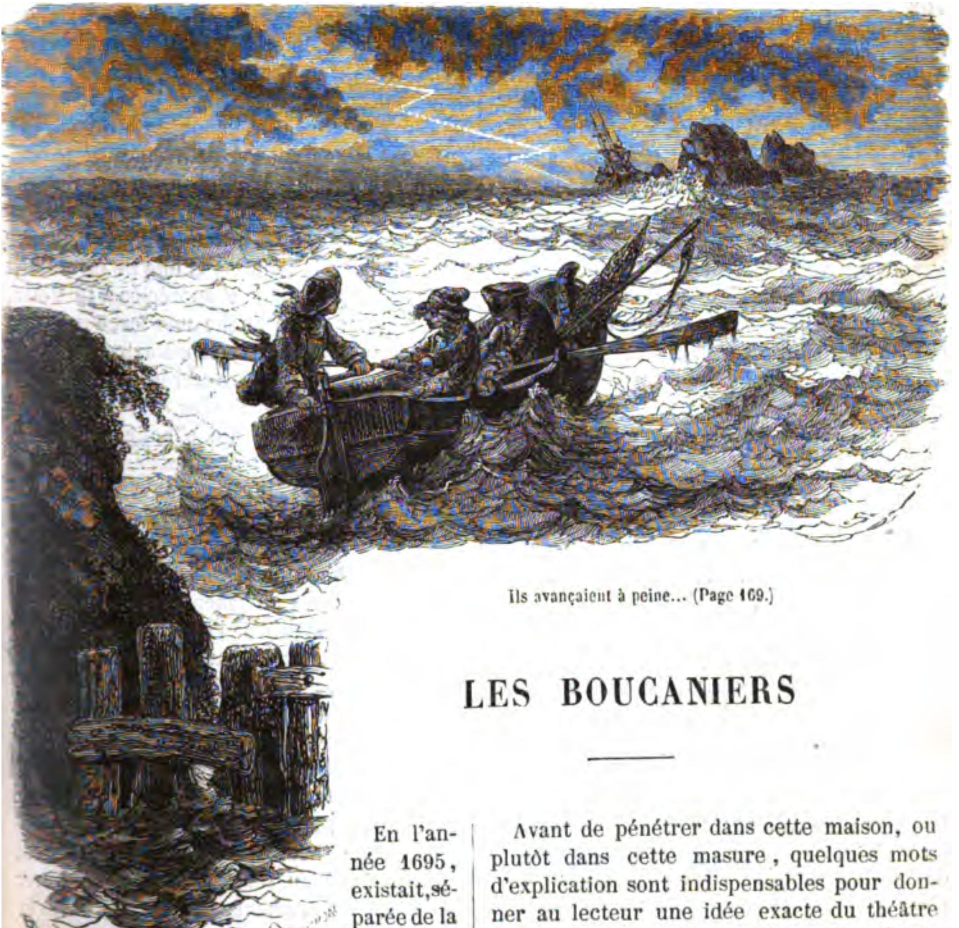
Secours des affligés, de tous les malheureux
Guérissez la blessure!
Mère aimable, étendez votre bras généreux
Sur toute la nature!

Mettez l'onde aux ruisseaux, le baume dans les fleurs,
L'ombre dans la vallée,
Et votre saint amour au fond de tous les cœurs,
O Vierge Immaculée!

A Notre-Dame-de-Bon-Port
Demandons encore assistance!
Que nos marins, par sa puissance,
De l'ouragan bravent l'effort!
Dans la nuit qu'elle soit l'Étoile
Qui les dirige sur les eaux;
Pour conduire au port leurs vaisseaux
Que son haleine enfle la voile!

Au ciel levons encor les bras
Vers l'Astre de toutes les gloires!
Que Notre-Dame-des-Victoires
Fasse triompher nos soldats!
O Marie! ancre d'espérance
Airain qui parez tous les coups,
Au champ d'honneur soyez pour nous
La sainte Patronne de France!

Élisa MORIN.



Ils avançaient à peine... (Page 169.)

LES BOUCANIERS

En l'année 1695, existait, séparée de la mer par une vingtaine de toises et à un quart de lieue environ du village de Penmark, une petite maison rustique d'assez triste apparence.

Bâtie grossièrement en terre, entremêlée de chaux et de quartiers de roches brisées, cette habitation solitaire était cependant de nature à attirer l'attention du voyageur.

D'abord une girouette surmontée d'une couronne de comte, se dressait orgueilleusement à l'une des extrémités de son toit; ensuite une écurie, dont la construction récente ne manquait certes ni de solidité ni d'élégance, et n'eût pas été déplacée dans le voisinage d'un château, contrastait d'une étrange façon avec la bicoque à laquelle elle était annexée.

Avant de pénétrer dans cette maison, ou plutôt dans cette masure, quelques mots d'explication sont indispensables pour donner au lecteur une idée exacte du théâtre où va se passer la première scène de ce récit.

Penmark en l'année 1695 (et depuis cette époque l'état des choses y est resté à peu près le même), n'était guère visité, par suite de la déplorable réputation de ses habitants, que par de rares voyageurs.

D'un caractère farouche et sanguinaire, âpres au gain, inaccessibles à la pitié, toujours disposés à commettre un assassinat et à exécuter un vol, les Penmarkais, bien différents en cela des autres Bretons, n'accordaient l'hospitalité à l'étranger que sa mauvaise étoile conduisait parmi eux, qu'avec une arrière-pensée de meurtre et de trahison. Leur principale, ou pour mieux dire, leur unique ressource, revenu de sang bien digne de leurs mœurs, était le droit d'*épave*

ou de *bris*, qui existait sur toute la côte de Saint-Pol-de-Léon. Les débris que la tempête poussait sur cette terre inhospitalière leur appartenaient de droit. Or, comme par extension de ce privilége les riverains considéraient comme débris les navircs entiers qui se jetaient à la côte; que ces parages hérissés d'écueils et où soufflent perpétuellement des vents violents et contraires, sont extrêmement dangereux et fertiles en naufrages, les habitants de Penmark ne laissaient pas de recueillir d'assez gros bénéfices de leur infâme industrie.

L'aspect que présente la côte de Penmark est parfaitement d'accord avec le caractère de ses habitants. L'imagination ne pourrait guère, sans sortir du possible, rêver un paysage plus sauvage et plus sombre. Partout des rochers, une plage aride, des lames écumantes; du côté de la terre, des landes mornes et désolées.

A présent, pénétrons dans la petite maison rustique dont il a été question au commencement de ce chapitre. Le rez-de-chaussée se composait de deux pièces : une cuisine et une buanderie; le premier étage, d'une chambre à coucher et d'un salon. Peut-être le mot salon est-il impropre pour désigner une des deux pièces qui formaient le premier et unique étage de la masure solitaire de la plage de Penmark : aussi n'est-il employé ici que faute d'une autre expression.

Dans cette pièce, assez misérablement meublée, un jeune homme, la tête renversée en arrière et dans une pose qui annonçait la préoccupation, se tenait assis dans un grand fauteuil placé devant une table en chêne couverte de cartes géographiques jetées pêle-mêle les unes sur les autres.

Ce jeune homme, âgé de vingt-deux à vingt-cinq ans, n'était pas doué d'une de ces figures efféminées, pâles et délicates, si fort appréciées dans les salons; tout au contraire, son visage, hâlé par le grand air, un peu osseux et de coupe plutôt carrée qu'ovale, respirait une rare énergie; une épaisse chevelure, noire retombait sur son front, plus large qu'élevé; ses yeux, noirs aussi et expressifs au possible, devaient savoir, cela se devinait de suite, soutenir le regard d'un ennemi et contempler froidement un danger.

La lèvre supérieure, couverte par une fine moustache retroussée, sa bouche, plutôt épaisse que mince, s'épanouissait en un vif incarnat qui faisait ressortir davantage encore l'admirable blancheur d'une double rangée de dents merveilleusement petites et serrées. Quant à sa taille (il pouvait avoir cinq pieds trois pouces) si elle ne possédait pas la svelte élégance si appréciée à la cour, elle dénotait en revanche une force et une organisation physique peu ordinaires : toutefois, malgré des épaules carrées, légèrement voûtées, malgré la maigreur nerveuse de ses membres et sa tête qui s'inclinait parfois pensive, au lieu de se redresser, suivant la mode, le nez au vent, l'ensemble de ce jeune homme ne manquait certes ni de distinction ni de grâce. Le héros de notre histoire se nommait le chevalier Louis de Morvan.

C'était au commencement du mois de juin vers les cinq heures de l'après-midi; il avait fait toute la journée une chaleur extrême, et une atmosphère lourde et chargée d'électricité annonçait l'orage.

Bientôt un violent coup de tonnerre, répercuté par les échos de la plage, retentit semblable à une décharge d'artillerie, et rebondit de rochers en rochers.

Le jeune homme pâlit légèrement, et mordant jusqu'au sang sa lèvre supérieure, il se mit à se promener de long en large et d'un pas saccadé à travers son salon.

Chaque fois qu'il passait devant une paire de riches pistolets accrochés à hauteur d'homme à la muraille, il s'arrêtait et les contemplait un instant avant de reprendre sa promenade. Ses sourcils contractés montraient clairement que son esprit était tourné vers des pensées de violence.

Paraissant enfin prendre un parti, il ouvrit la porte du salon qui donnait sur un escalier de bois étroit et vermoulu, et, d'une voix dont les notes claires et sonores dénotaient de sa part une propension naturelle au commandement, il cria deux fois le nom d'Alain. Presque aussitôt les marches disjointes de l'escalier tremblèrent sous la pression de deux lourds sabots, et Alain, le domestique de Louis de Morvan, se présenta.

Alain, à peu près du même âge que son maître, était, dans toute l'acception du mot, un véritable Bas-Breton. Petit, trapu, ramassé, nerveux, et d'une déplorable négligence dans sa toilette, on eût dit de lui un Celte sortant de sa tanière après un sommeil de deux mille ans.

Toutefois, en entrant dans le salon, il souleva légèrement son chapeau de dessus sa tête, et parut attendre comme un domestique de bonne maison que de Morvan lui adressât le premier la parole.

— La barque est-elle prête à prendre la mer? lui demanda ce dernier. — Si vous l'ordonnez, elle le sera avant une heure, répondit Alain en se grattant l'oreille d'un air embarrassé, mais j'aime à croire que vous ne vous en servirez pas aujourd'hui... — Et pourquoi ne m'en servirais-je pas, monsieur Alain? — Parce qu'il faudrait avoir perdu le sens commun pour s'embarquer quand le *Moine* pousse des soupirs qui s'entendent à six lieues à la ronde!... Ce serait tenter la bonté de Dieu et de la Vierge! Tenez! écoutez!...

Alain n'avait pas achevé sa phrase, lorsqu'un bruit bizarre, étrange, et qui ressemblait au rugissement étouffé et lointain d'un lion en fureur, s'éleva avec force. Le maître et le domestique se regardèrent un moment en silence.

— Qu'avez-vous à répondre à cela? reprit enfin ce dernier. — J'ai à répondre que si je retarde encore d'une heure mon départ, demain matin au point du jour la côte de Penmark sera couverte de débris et de cadavres... — Alors vous ne renoncez pas à tenter la fortune de la mer, maître? dit Alain d'un air mécontent. — Moins que jamais! Je sors pour quelques minutes... Que la barque soit prête à mon retour. — Quel malheur, mon maître, s'écria Alain d'un ton désespéré, que vous, qui avez tant d'instruction et d'esprit, vous ne puissiez comprendre que le bien de Dieu est une chose sacrée! — Refuserais-tu de me suivre?... C'est bon, j'embarquerai seul. — Ah! mon maître, s'écria Alain d'une voix émue, quelle faute ai-je donc commise pour que vous me parliez ainsi? Ne suis-je pas un honnête gars qui sert avec fidélité celui qui le paie avec exactitude?... Voyez-vous, depuis que vous avez vécu avec les Français, entendre la vérité vous fâche... Je suis tout prêt à vous accompagner; seulement, si les gars de Penmark tentent, ce qui ne m'étonnerait pas, de s'opposer à notre embarquement, et que vous aperceviez Legallec parmi eux, tapez sur lui de préférence à tout autre... c'est ce gredin-là qui ameute le village contre vous!... — Et tu n'as jamais songé à lui imposer silence? — Je vous demande bien pardon, monsieur le chevalier; je me suis déjà battu à propos de cela six fois avec lui; mais comme nous sommes malheureusement tous les deux à peu près de même adresse et de même force, je n'ai pu encore le tuer! Au total, dans nos six rencontres, je n'ai eu que trois dents cassées, tandis que Legallec en a perdu quatre; j'ai donc bon espoir d'en venir à bout. — Voilà assez de paroles inutiles, dit le chevalier de Morvan en interrompant son domestique. Occupe-toi de l'embarcation pendant que je vais aller examiner du haut des roches de la plage s'il ne se trouve aucun navire en vue. L'orage éclatera avant une heure.

Alain, malgré ce congé formel, resta immobile.

— Eh bien, ne m'as-tu pas entendu? lui demanda son maître. — Si fait, répondit-il; mais avant de songer à l'embarcation, j'ai un autre devoir à remplir, et je vous prierai de m'accorder un moment de liberté. — Quel est ce devoir, Alain? — Je voudrais aller faire brûler un cierge à l'église de Penmark pour la réussite de notre expédition de ce soir! — Tu me jures que tu me dis la vérité? — Oui, mon maître, je vous le jure! — En ce cas, je t'accorde une demi-heure; voici en outre un demi-écu qui t'aidera à accomplir ton pieux projet. Dépêche-toi!

Le Bas-Breton saisit avidement la pièce d'argent que lui tendait le jeune homme en s'élançant en deux bonds au bas de l'escalier vermoulu; il se mit à courir, ses sabots à la main et avec une grande vitesse, dans la direction du village de Penmark.

Aussitôt arrivé, il entra dans l'église, et s'adressant au sacristain, il le pria de lui

allumer un cierge simple. Ce cierge, mince comme une ficelle et à peine haut de trois pouces, coûtait six liards.

Le sacristain s'empressa de se rendre au désir d'Alain, et celui-ci se mettant à genoux, se signa dévotement, et dit à mi-voix :

« Faites, mon bon Dieu, et vous aussi, ma bonne sainte Anne d'Auray, que si nous nous embarquons ce soir, mon maître et moi, il ne nous arrive pas malheur ! »

Alain se releva alors, et commanda au sacristain d'allumer deux cierges doubles, à trois sous pièce; puis, s'agenouillant de nouveau :

« Faites, mon bon Dieu, et vous aussi, ma bonne sainte Anne d'Auray, que la tempête jette cette nuit plusieurs navires à la côte, et que je casse les reins à Legallec la première fois que je me battrai avec lui ! »

Enfin lorsque, deux minutes plus tard, les cierges s'éteignirent, Alain se releva d'un air joyeux, paya le sacristain, et s'élança hors de l'église avec la même impétuosité qu'il y était entré.

Au détour d'une haie, et à peu près à mi-chemin du village à la maison de son maître, le Bas-Breton dut s'arrêter court pour ne pas se jeter entre les jambes d'un cheval qui débouchait dans une direction opposée à celle qu'il suivait; toutefois, la force de son élan lui fit heurter la croupe de l'animal, qui, surpris par ce choc imprévu, bondit brusquement de côté, et manqua de renverser l'homme qui le montait. Une double exclamation de colère partit en même temps de la bouche du cavalier et de celle d'Alain. Tous les deux croyaient avoir à se plaindre l'un de l'autre.

— Bête brute ! dit le premier en ramenant à lui la bride de sa monture et en jetant un coup d'œil de travers au Bas-Breton. — Maladroit ! grommela Alain en frottant son épaule meurtrie. — Je crois, Dieu me pardonne, que tu te fâches, maraud ! s'écria le cavalier en plongeant sa main droite dans une des fontes qui contenaient ses pistolets.

Alain, comme tous les Bas-Bretons, était doué d'un courage raisonné et logique; avant de se lancer dans l'action, il tenait à avoir devant lui une chance raisonnable de succès. En voyant donc le cavalier sortir à moitié de ses fontes la crosse brillante d'un pistolet, Alain comprit que son penbas (bâton ferré) ne pourrait lui être d'une grande utilité; il adoucit aussitôt le feu de son regard, prit un air idiot, presque hébété, et se mit à contempler son adversaire avec des yeux démesurément ouverts et dénués de toute expression. A cette pantomime, le cavalier éclata de rire, et retirant d'une des poches de son pourpoint de drap brun un écu, il se pencha sur sa selle, et le présenta à Alain, qui, après une légère indécision, le prit avec une extrême vivacité.

— Allons, je vois que l'intelligence commence à te revenir, s'écria le cavalier. — Qu'est-ce que vous voulez encore ? demanda Alain d'un ton brusque. — Tu es du village de Penmark, et tu connais sans nul doute M. le chevalier Louis de Morvan, n'est-ce pas ?

Alain, en entendant prononcer par l'inconnu le nom de son maître, éprouva un vif étonnement; toutefois, il n'en laissa rien paraître.

— Oui, je connais M. le chevalier de Morvan, comme tout le monde le connaît, répondit-il après une courte hésitation. — Très-bien. Et quelle espèce d'homme est-ce ? — C'est un homme comme tout le monde. — Avec de semblables réponses, tu ne cours guère le risque de te compromettre. — Dame ! que voulez-vous; je réponds comme vous m'interrogez ! Je suis un ignorant, moi, qui ne comprends les choses que quand on lui met le doigt dessus ! Mais, je suis pressé, je vous quitte. — Tu as tort, dit tranquillement l'inconnu, j'allais te donner un second écu... — Eh bien, donnez ! j'ai tout de même le temps de le recevoir. — Non; réflexion faite; je garde cet argent pour le premier gars que je rencontrerai sur mon chemin, et qui me fournira sur le chevalier de Morvan des renseignements plus précis que ceux que tu possèdes.

Alain hésita un moment, puis, prenant enfin son parti :

— Personne n'est aussi à même que moi de connaître le chevalier de Morvan, s'écria-t-il, je suis son serviteur. Seulement, dépê-

chez-vous, mes minutes sont comptées. — Ah! tu es le serviteur de de Morvan, et tu ne me le disais pas, drôle! — Dame! vous ne me l'aviez pas demandé. — Au fait, c'est juste! Quel est le caractère de ton maître? — Mon maître est un bon chrétien! — Explique-toi plus clairement. Qu'entends-tu par ces paroles? — J'appelle les choses par leur nom. Je prétends que M. le chevalier est un bon chrétien, parce qu'il est bon et généreux avec les pauvres, doux comme un agneau avec les enfants, et terrible comme un loup enragé avec les méchants.

Cette réponse parut causer un sensible plaisir à l'inconnu, qui se mit à sourire.

— Ainsi, le chevalier, continua-t-il, est un gars solide, qui ne recule pas à l'occasion? — Si vous êtes venu à Penmark avec l'intention de lui chercher une querelle, vous pouvez me bailler deux écus pour le conseil que je vous donne de vous sauver au plus vite, et je vous promets que jamais de votre vie vous n'aurez mieux dépensé votre argent. — Il tape donc bien dur, le chevalier? — S'il tape dur, bonne mère de Dieu! il n'y a point son pareil à dix lieues à la ronde. Nous sommes, moi et Legallec, les deux plus solides gars de Penmark. Eh bien, un jour que j'ai voulu lutter avec M. le chevalier pour lui obéir, il m'a serré d'une telle force, que tous mes os en ont craqué, et que si ce n'était le respect que je lui devais et l'éducation que j'ai reçue, je me serais mis à crier comme un chat qu'on échaude. — Dis-moi, a-t-il plusieurs maîtresses, le chevalier?

A cette question, Alain rougit, et regardant le cavalier avec des yeux étincelants :

— Si vous vous figurez avoir le droit pour deux écus d'insulter devant moi mon maître, vous vous trompez, lui dit-il. Je n'ai que mon penbas à opposer à vos pistolets; mais, foi de Dieu! n'y revenez plus, ou je commence la bataille!

Il fallait que l'indignation du Bas-Breton fût bien grande, pour lui faire oublier ainsi toute prudence.

Au reste, le cavalier, loin de se fâcher de ses menaces, parut ravi de ce qu'il venait d'apprendre.

— Tiens, mon garçon, lui dit-il, voici l'écu que je t'ai promis. Je ne te retiens plus.... Ah! à propos, quelle est la meilleure auberge de Penmark? — Il n'y a pas d'auberge à Penmark. — Et ton maître, où demeure-t-il? — Dans cette maison solitaire que vous apercevez d'ici tout contre la plage... — Merci, et au revoir. Puisqu'il n'y a pas d'auberge, je me logerai dans la première cabane que je rencontrerai.

Un violent coup de tonnerre interrompit la conversation des deux hommes, qui se séparèrent, l'inconnu pour aller sans doute chercher un abri, Alain pour rejoindre son maître.

Le serviteur bas-breton avait une confiance illimitée dans l'efficacité des cierges brûlés ; aussi ne fut-il nullement surpris, en arrivant à la plage, de rencontrer son maître, qui lui apprit que, n'ayant aperçu aucun navire, ils ne devaient pas s'embarquer.

Louis de Morvan, placé debout derrière les vitres de la fenêtre de son salon, qui donnait sur la mer, contemplait d'un œil triste et mélancolique le spectacle sublime et horrible à la fois, de l'Océan en fureur : les pensées du jeune homme étaient tristes.

— Cette mer, se disait-il à voix basse et se parlant à lui-même, est l'image de mon cœur ; elle est soulevée par le vent de l'orage, comme mon cœur par le souffle des passions!

Le chevalier de Morvan murmurait ces dernières paroles, quand un coup violent frappé à la porte de la maison le fit tressaillir.

— Notre maître! s'écria le domestique, c'est un étranger qui demande l'hospitalité pour lui et son cheval. — Place le cheval à l'écurie, et dis à cet étranger que je suis tout à ses ordres... Mais, non, arrête... il est plus convenable que j'aille le recevoir en personne... — Il est inutile que vous vous dérangiez, le voici qui monte sans attendre qu'on l'invite.

En effet, le serviteur n'avait pas achevé de prononcer ces mots, quand le cavalier fit son apparition dans le salon. C'était ce même inconnu que le lecteur a déjà vu interroger Alain sur le compte de de Morvan et lui donner deux écus.

Le cavalier, en entrant, jeta un rapide

coup d'œil autour de lui, puis, saluant légèrement le chevalier, et lui montrant ses vêtements ruisselants d'eau :

— J'ai pensé, Monsieur, lui dit-il, que mon piteux état me servirait d'introduction auprès de vous, et me voilà !

Cette brusque façon de se présenter surprit assez le chevalier; toutefois il ne laissa rien paraître de son étonnement, il se contenta de répondre avec une froide politesse :

— Vous n'avez nullement besoin d'introducteur, Monsieur; je regarde comme un devoir et comme un honneur d'ouvrir ma porte à tous ceux qui veulent bien me demander l'hospitalité. — Un devoir, soit; mais un honneur c'est autre chose, dit le cavalier en secouant sans façon devant lui son large chapeau de feutre imbibé de pluie. Vous vous exposez à recevoir parfois fort mauvaise compagnie. Après tout, et en y réfléchissant, cette plage de Penmark est tellement peu fréquentée par les voyageurs, que votre générosité doit avoir de rares occasions de s'exercer. Quel horrible temps! Vous permettez que je m'asseye?... On dirait le chaos!... Tiens! d'où vient donc ce bruit lugubre qui domine la fureur des vagues et du vent?... — Du Saut-du-Moine, répondit de Morvan avec une teinte de mauvaise humeur, car le sans-façon et les manières vulgaires de son hôte commençaient à l'impatienter. — Qu'est-ce cela, le Saut-du-Moine? — Un puits naturel situé entre deux rochers à l'entrée du village de Penmark, et que la mer emplit à la marée montante. La tradition prétend qu'un moine tomba dans ce puits en poursuivant une jeune fille, et que depuis lors, à l'approche de la tempête, il se plaint et gémit. La vérité est que de vastes excavations souterraines existent à cet endroit, et que cette espèce de rugissement est produit par la mer qui s'y engouffre et cherche ensuite une issue pour sortir. — Je m'étonne que vous, Breton, donniez une explication naturelle et logique à un phénomène, reprit le cavalier en riant d'un gros rire, car il faut avouer que vous êtes, vous autres Armoricains, bien singulièrement et bien ridiculement crédules!...

Le chevalier de Morvan eut besoin, en entendant ces paroles, de se rappeler, pour ne pas les relever comme elles le méritaient, les obligations que lui imposait son rôle d'hôte.

Toutefois il ne put s'empêcher de regarder avec plus d'attention qu'il n'en avait apporté jusqu'alors, l'homme qui reconnaissait si mal son hospitalité.

—C'est un pauvre homme mal élevé, pensa de Morvan, j'aurais mauvaise grâce à me formaliser de son manque de tact.

Le cavalier, sans paraître se douter de l'examen dont il était l'objet, avait abandonné son fauteuil et s'amusait à parcourir le salon en s'arrêtant devant chaque meuble et chaque objet.

— Parbleu ! cher hôte, s'écriait-il en tombant pour ainsi dire en arrêt devant un fusil accroché par deux clous à la muraille, voilà une arme bizarre et comme je n'en ai jamais vu ! A quoi diable ça peut-il servir? A tirer les canards sans doute. Vous permettez, n'est-ce pas? ajouta-t-il en s'emparant, sans terminer sa phrase, du fusil, qu'il se mit à considérer attentivement et en connaisseur. — Cette arme a été fabriquée par Gélin de Nantes, répondit complaisamment de Morvan, qui avait pris son parti sur les façons de l'inconnu; elle est d'une très grande portée et ne s'emploie pas en Europe. — Comment! elle ne s'emploie pas en Europe? et où donc alors? — A deux mille lieues d'ici, dans les îles. — Ah! oui, je connais; un beau pays où les récoltes poussent d'elles-mêmes en pleine terre, et sans que l'on ait à s'en occuper. — Vous avez été aux îles? demanda de Morvan avec étonnement. — Moi? quelle plaisanterie! Je suis marchand de chevaux, et je ne connais dans l'univers entier que la Normandie et la Bretagne! Seulement j'ai un de mes cousins qui est resté dix années dans ces pays de là-bas, et qui m'a raconté les choses qui s'y passent. Il paraît qu'il y fait bon vivre, et que l'on y gagne gros, quand on a le poignet solide, le coup d'œil prompt, et pas trop peur du diable. — Ah! vous avez un cousin qui est resté dix années dans les îles! répéta lentement de Morvan, comme si son esprit eût été distrait par de graves pensées; et dites-

moi, continua-t-il en fixant l'inconnu, votre cousin a-t-il réussi ! — S'il a réussi, jour de Dieu ! ah ! je crois bien ! Quand il est parti, il avait pour toute fortune un écu en poche et des chausses qui ne valaient pas trente sous ! A l'heure qu'il est, il possède plus de cent mille écus et ne va plus qu'en carrosse. — Il a eu de la chance, dit machinalement de Morvan en accompagnant ces paroles d'un soupir. — Certes, qu'il en a eu ! Mais il paraît que tout le monde en a là-bas ! Tenez, si j'étais jeune, moi, je n'hésiterais pas à m'embarquer, comme a fait il y a dix ans mon cousin, dussé-je payer mon passage à bord d'un navire au prix du travail de mes mains ! Parbleu ! continua le marchand de chevaux après un court silence, pourquoi donc, vous qui êtes dans la force de l'âge, ne tenteriez-vous pas l'aventure ? — Je suis gentilhomme, Monsieur, dit de Morvan avec hauteur et croyant couper court par cette réponse aux observations et aux conseils du maquignon ; mais son espoir fut déçu, car ce dernier s'écria en éclatant de rire : — Parbleu, le contraire m'eût bien étonné ! Est-ce que tout le monde, en Bretagne, n'est pas gentilhomme ? Elle est jolie au reste votre baronnie !... Quatre murs lézardés et un toit qui menace ruine ! Si votre castel en impose à vos vassaux, il faut que ces braves gens... — Je vous prie, Monsieur, de cesser cette conversation, dit de Morvan avec une froideur impérieuse et en se levant, le visage pâle et les lèvres décolorées par suite de l'effort qu'il faisait pour paraître calme et ne pas laisser éclater la colère qui grondait en lui : j'ai assez largement fait la part de l'hospitalité que je vous accorde et de votre manque complet d'éducation, pour avoir à présent le droit de vous imposer silence. Vous voudrez bien, pendant le temps que vous resterez encore ici, ne plus m'adresser la parole qu'autant que je jugerai à propos de vous interroger. Comment vous nommez-vous, Monsieur ? — Mathurin, répondit le maquignon sans paraître le moins du monde ému de la violente apostrophe du jeune homme. — Eh bien, monsieur Mathurin, descendez à la cuisine, où vous trouverez mon domestique qui vous donnera ce dont vous pouvez avoir besoin ; je désire rester seul.

Le maquignon Mathurin, obéissant à ce congé si cruellement formulé, se dirigea docilement vers l'escalier sans que rien décelât dans sa contenance et son maintien la honte ou la colère.

Cette résignation fit regretter à de Morvan sa dureté ; il se dit qu'il n'aurait pas dû s'emporter contre un homme dont tout le tort était dans son ignorance du savoir-vivre, et il se promit de racheter par ses prévenances la façon brutale avec laquelle il avait agi.

Aussi, lorsqu'une heure plus tard son domestique Alain vint l'avertir que le souper était servi, de Morvan, en entrant dans la cuisine, qui servait aussi de salle à manger, s'en fut droit à Mathurin, et lui tendit la main en disant :

— Je recommande, mon cher Monsieur, à votre indulgence, le mauvais repas qui vous attend. N'oubliez point, je vous prie, que vous m'avez pris à l'improviste.

Le maquignon serra avec bonhomie la main du gentilhomme, et s'assit sans mot dire ; quant à Alain, il se plaça, suivant l'usage breton, au haut bout de la table. La première partie du souper se passa dans un grand silence ; ce fut en vain que de Morvan essaya, à deux ou trois reprises différentes, d'engager la conversation. Mathurin accueillit chaque fois les paroles du jeune homme par un signe de tête approbatif, accompagné d'un bon sourire, mais il ne prononça pas un mot.

D'assez mauvaise humeur de voir que ses avances n'avaient abouti à rien, de Morvan se pressait, afin de quitter la table, d'achever la tranche de viande froide placée dans son assiette, lorsqu'Alain, fort occupé de son côté à vider une énorme écuelle pleine de bouillie de sarrasin, s'interrompit au beau milieu de son exercice gastronomique, et regardant son maître d'un air effaré :

— Avez-vous entendu, monsieur le chevalier ? lui demanda-t-il. — Ce dernier coup de tonnerre ? Certes ! Pourquoi cette question ? — Pour rien, dit Alain en replongeant à moitié sa tête dans son écuelle.

Une minute s'était à peine écoulée, que le

chevalier, repoussant loin de lui son assiette, parut écouter à son tour avec une extrême attention le bruit de l'orage.

— Mais ce n'est point le tonnerre ! s'écria-t-il en abandonnant vivement sa place et en se dirigeant vers la porte, c'est le canon !...

— Pardi, je le savais bien, moi ! murmura Alain, ce sont mes cierges qui réussissent... Merci, notre brave sainte Anne, je vous revaudrai ça... — Alain, dit de Morvan, qui, l'oreille appliquée contre la porte, venait de saisir au passage une seconde détonation, vite ! vite ! les avirons, mon gars ! C'est un navire en détresse qui nous appelle !... Partons !...

Le souvenir de la prière qu'il avait faite dans la journée en offrant ses cierges à sainte Anne d'Auray se présenta alors à la mémoire du Bas-Breton ; il s'imagina aussitôt que ce navire en détresse était un moyen ingénieux dont se servait sa sainte favorite pour lui fournir une occasion de rompre les reins à Legallec ; et, plein d'enthousiasme, il se précipita sur de lourds avirons, placés dans un des coins de la cuisine, les chargea sur ses épaules, et s'adressant à son maître :

— Je suis prêt, monsieur le chevalier, lui dit-il ; partons ! — Laisse-moi aller prendre d'abord mes pistolets et mon manteau, dit de Morvan, qui gravit rapidement l'escalier du salon et revint presque aussitôt : à présent, en route !

Le maquignon Mathurin, qui n'avait pas bougé de place, se leva et, saluant profondément son hôte :

— Monsieur le chevalier, lui dit-il d'une voix grave, vous m'aviez ordonné de ne plus vous adresser la parole qu'autant que vous jugeriez à propos de m'interroger, et je vous ai obéi. Me permettrez-vous à présent, vu la gravité des circonstances, d'enfreindre votre défense pour solliciter l'honneur de vous accompagner dans votre expédition ? Je ne suis pas un marin, c'est vrai, mais enfin tout le monde sait à peu près se servir d'une rame, et je crois que, par la tempête qui règne, deux bras de plus dans une frêle embarcation ne sont pas à dédaigner.

Cette demande, à laquelle il était si loin de s'attendre, causa au jeune homme une émotion profonde, qu'il n'essaya pas de dissimuler.

— J'accepte, Monsieur, lui répondit-il simplement ; vous êtes un noble cœur, que j'ai gauchement méconnu ; daignez, je vous en conjure, oublier le passé et me pardonner ma sotte vivacité. — Bah ! il s'agit bien du passé ! Chaque minute que nous gaspillons peut valoir la vie d'un homme ! En avant ! dit le maquignon.

Lorsque les trois hommes sortirent pour porter secours au navire en détresse, la côte de Penmark présentait un spectacle lugubre et étrange. Des hommes armés de coutelas et de longues gaffes au fer meurtrier, erraient, semblables à de noirs fantômes, le long des rochers. Çà et là, on apercevait un Penmarkais agenouillé sur la plage et priant Dieu de lui envoyer de nombreuses victimes : on eût dit une population entière de Cannibales ou de bourreaux.

Quoique la nuit fût sombre, la marche du chevalier de Morvan et celle de ses deux compagnons, trahie par la lueur des éclairs, ne tarda pas à être connue des habitants de Penmark. Peu à peu ceux-ci se réunirent en les suivant, et lorsque les trois hommes arrivèrent à l'endroit où était placé leur embarcation, ils se trouvèrent entourés par la foule. De Morvan, c'était le parti le plus sage qu'il avait à prendre, feignit de ne pas remarquer cette manœuvre, et se mit tranquillement, aidé par Alain, à retirer son embarcation de derrière le rocher où elle était à l'abri. Quoiqu'il déployât dans cette tâche toutes ses forces et toute sa vigueur, il ne cessait de guetter du coin de l'œil la foule qui se rapprochait de plus en plus de lui; enfin, voyant que plusieurs habitants de Penmark touchaient presque déjà ses vêtements, il sauta dans l'embarcation, et prenant ses pistolets qu'il arma :

— Mes gars, dit-il aux Penmarkais, je crains que quelques-uns d'entre vous ne soient sur le point de commettre un péché, de tomber en faute. Croyez-moi, il vaut mieux pour vous que vous vous occupiez de vos affaires que des miennes. Vous me connaissez assez pour savoir que quand je dis une chose je la fais ; eh bien, je jure, foi de

Morvan, que je tuerai comme un chien le premier de vous qui osera faire un pas en avant!...

Ces paroles, prononcées avec un calme plein d'énergie, firent reculer les Bas-Bretons, mais n'empêchèrent pas leurs murmures.

— Monsieur le chevalier de Morvan, dit une voix sortant de la foule, vous devriez, vous qui êtes de la noblesse, tenir compte davantage des droits du petit peuple; sans cela on ne respectera pas vos priviléges! Le bien de Dieu est notre propriété, n'y touchez pas! — Monsieur le chevalier, murmura Alain à l'oreille de son maître, c'est Legallec. Tenez-vous sur vos gardes, ce gars-là foisonne de traîtrises.

De Morvan allait répondre, mais trois nouveaux coups de canon qui se succédèrent avec rapidité, appel désespéré du navire en détresse, lui firent préférer l'action à la parole, et il acheva de mettre son embarcation à flot. Alain, comprenant à l'attitude des Penmarkais qu'une collision était imminente, regarda autour de lui pour savoir où il pourrait se joindre avec Legallec. Il aperçut son ennemi au beau milieu de la foule. Cette découverte le décida à suivre l'exemple de son maître; il se jeta vivement à la mer et courut, ayant de l'eau jusqu'au genou, rejoindre le bateau, distant d'une trentaine de pieds environ de la plage. Cette fuite encouragea l'arrogance des Penmarkais; aussi, au moment où le maquignon Mathurin allait rejoindre ses deux compagnons, se vit-il entouré par une foule menaçante et furieuse. Mathurin, jusqu'alors plutôt spectateur qu'acteur, n'avait rien perdu de son air bonhomme et paisible. Il semblait ne pas se douter, soit défaut d'intelligence, soit courage réel, des intentions hostiles des riverains à son égard.

— Celui-là au moins ne s'embarquera pas! s'écria Legallec en le saisissant par son pourpoint. Gare à lui si nous sommes privés du bien de Dieu! — Mathurin, venez donc! cria en ce moment de Morvan qui ignorait la position critique de son hôte. — Cher ami, dit le maquignon en se retournant vers Legallec, vous l'entendez, on m'appelle. Vite, je n'ai pas de temps à perdre; expliquez-moi de quel droit vous me retenez, ou bien laissez-moi partir. — Du droit du plus fort! répondit Legallec en levant son penbas. — En ce cas, il est naturel que j'use du même droit pour m'en aller, s'écria le paisible Mathurin, qui, sautant avec une impétuosité de tigre sur le bâton ferré du Breton, le lui arracha des mains, et se précipita sur la foule.

Les Bretons manient avec une rare adresse le penbas; toutefois, la façon merveilleuse avec laquelle Mathurin fit voltiger le sien dépassait de beaucoup en fait d'habileté tout ce qu'ils avaient vu jusqu'à ce jour. En moins de dix secondes, trois Penmarkais gisaient à moitié tués aux pieds du maquignon; inutile d'ajouter que la foule menaçante et hurlante, qui naguère l'entourait, s'était dissipée comme par enchantement.

— Je regrette de m'être mis en colère, dit Mathurin aux fuyards, car la douceur est le fond de mon caractère. La faute en est à vous; je vous avais avertis!

Le maquignon, toujours armé du penbas de Legallec, entra à son tour dans la mer, et ne tarda pas à rejoindre, mais sans se presser, l'embarcation où de Morvan et Alain étaient déjà installés.

— Désirez-vous que je me mette au gouvernail? demanda-t-il au chevalier. — Savez-vous donc conduire une barque? — Ma foi, pas trop; ce n'est pas mon métier. — Alors, prenez un aviron et nagez de conserve avec Alain. Je resterai, moi, à la barre.

Mathurin, sans raconter au jeune homme le danger qu'il venait de courir, ni la façon aussi intrépide qu'heureuse dont il s'en était tiré, s'assit sur le banc parallèle à celui qu'occupait déjà Alain, et laissant tomber sa rame dans l'eau, se contenta de dire:

— Je suis prêt.

Jamais l'Océan n'avait présenté un plus horrible spectacle. Un pilote eût reculé devant une pareille tempête et failli à son devoir. Le vent, venant du large et portant sur la terre, rendait la tâche des trois hommes presque impossible: repoussés sans cesse, ils avançaient à peine, en vingt coups de rames, d'une longueur de bateau.

—Prenez garde, monsieur le chevalier, dit

vivement Alain, je viens d'apercevoir, à la lueur d'un éclair, là, sur ce rocher dont cent pas nous séparent à peine, un homme armé d'un mousquet. — Bah ! la nuit est trop sombre et la lueur des éclairs trop fugitive pour que la balle de ce mousquet, en supposant toutefois que ce ne soit pas une gaffe, puisse m'atteindre, répondit de Morvan avec insouciance. — Ohé ! là-bas du canot, cria en ce moment, du haut de son rocher, l'homme armé signalé par Alain; ohé ! là-bas du canot ! Bon voyage ! N'oubliez pas s'il vous arrive malheur, que c'est aujourd'hui vendredi. — C'est pourtant vrai ! c'est aujourd'hui vendredi, répéta Alain accablé par cette horrible découverte. — Imbécile ! reprit Mathurin, t'arrive-t-il donc cinquante-deux malheurs par an ? Non ! Eh bien, alors, pourquoi calomnier les vendredis ? — Ah ! mais, s'écria presque aussitôt Alain avec joie, que je suis donc bête ! j'oubliais que je possède attachée à mon col une médaille de sainte Anne d'Auray. Cette médaille est plus puissante que le vendredi : l'on n'a jamais vu rien arriver de fâcheux à ceux qui la portent sur eux.

Alain, ranimé par cette pensée, et le chevalier de Morvan par la présence de Mathurin, devant qui il ne devait pas faiblir, reprirent l'un la barre, l'autre son aviron, et l'embarcation recommença à danser sur la crête des vagues.

Guidés seulement par les coups de canon qu'on tirait à intervalles inégaux sur le navire qu'ils voulaient sauver, les aventuriers se dirigeaient à peu près au hasard.

La nuit était si sombre, la mer si agitée, qu'il n'était guère possible de distinguer à plus d'une demi-encablure de distance.

Vers les trois heures du matin, il y en avait six qui luttaient ainsi contre la violence de la tempête; le vent fléchit et la mer se calma un peu, quand une violente détonation fit frémir l'embarcation de l'avant à l'arrière. C'était le navire inconnu qui, à peine éloigné d'une encablure de ses sauveurs, tirait son dernier coup de canon. Le gentilhomme donna une violente impulsion au gouvernail; Mathurin et Alain se remirent à ramer avec ardeur, et cinq minutes ne s'étaient pas écoulées, qu'ils se trouvaient en présence d'un gros trois-mâts.

— Malédiction ! s'écria de Morvan, ce navire est perdu sans ressource ! il est enclavé sur la roche de la *Tête-du-Diable* !

Le trois-mâts naufragé présentait un bien terrible spectacle. Incliné sur sa hanche de tribord et menacé à chaque instant d'être englouti, il retentissait des cris de désespoir et de désolation poussés par l'équipage.

— Je crois, dit Mathurin en s'adressant à de Morvan, que le seul parti qui nous reste à prendre est celui de la retraite. La position de ce navire est désespérée : aucun effort humain ne pourrait le sauver. Ne vaudrait-il pas mieux profiter du calme relatif et momentané de la mer pour regagner la terre ? Qui sait si, dans une heure d'ici, il nous sera encore donné d'opérer notre retour ! — Oui, mon maître, allons-nous-en, ajouta Alain, qui désirait assister à la curée *du bien de Dieu*. — Silence ! s'écria le jeune homme. je vous demande de l'obéissance et non des conseils ! Sauver ce navire est, je le sais aussi bien que vous, une chose impossible : mais peut-être parviendrons-nous à arracher quelque victime à la mort ? — Notre embarcation, maître, vous ne l'ignorez pas, cesse de gouverner quand elle est montée par plus de sept personnes, hasarda timidement Alain. — Eh bien, nous ne sommes que trois : comptes-tu donc pour rien la vie de quatre hommes ? — C'est pas grand' chose, dit tranquillement Mathurin; cependant pour ne pas revenir honteusement et les mains nettes de notre expédition, rapportons quelques naufragés... ça nous fournira une contenance.

Un coup de barre adroitement donné fit tourner l'embarcation et la plaça bord à bord avec le côté incliné du navire.

Les gens de l'équipage du trois-mâts, en voyant arriver ce secours inattendu, se portèrent en foule vers la barque dans l'intention d'y chercher un refuge.

— Éloignons-nous ! s'écria Mathurin : ces drôles sont capables, en envahissant notre canot, de le faire chavirer.

Le conseil était bon; de Morvan s'empressa de le suivre. Alors se passa une de ces scènes horribles et sublimes tout à la fois qui sont

si communes dans la vie des gens de mer.

Un homme petit, maigre, d'un teint jaune et bilieux, d'une apparence chétive, et qui ne devait être doué d'aucune force physique, se précipita, la hache à la main, au beau milieu des matelots, et leur ordonna d'une voix impérieuse de se disperser.

— Misérables! leur disait-il avec énergie, depuis quand donc les marins fuient-ils en abandonnant lâchement derrière eux des femmes et des passagers qui ont bien voulu se fier à leur honneur? Vous n'aurez le droit de songer à votre salut qu'après avoir assuré celui du comte et de sa fille! Par la barbe de Charles-Quint, je fendrai la tête au premier de vous qui tentera de passer dans le canot! Allons, Mademoiselle, continua le petit homme en se retournant du côté du pont, il n'y a pas de temps à perdre, venez!

A la façon d'agir de cet homme, de Morvan et Alain reconnurent en lui le capitaine du navire naufragé; quant aux paroles qu'il venait de prononcer, ils ne purent en saisir le sens, car il s'était exprimé en espagnol.

Si le gentilhomme breton et son serviteur, absorbés par l'attention qu'ils portaient à ce qui se passait sur le pont du trois-mâts, eussent songé alors à regarder Mathurin, leur étonnement eût été profond à la vue du changement qui s'était opéré en lui : les yeux brillants et le regard sombre, les sourcils contractés, les narines gonflées, le cou tendu et la lèvre supérieure relevée par une expression indéfinissable de haine sauvage, le maquignon n'était plus reconnaissable.

A la voix de leur chef, les matelots du navire naufragé abandonnèrent sans murmurer leur dessein.

De Morvan, qui s'était approché du trois-mâts, vit apparaître de nouveau le capitaine, non plus seul, cette fois, mais accompagné d'une jeune fille. Le gentilhomme breton comprit aussitôt ce que l'on demandait de lui, et profitant d'une vague, qui souleva le canot à la hauteur du navire, il saisit un hauban et sauta sur le pont. Le capitaine lui adressait vivement la parole en espagnol, lorsqu'un homme vêtu de noir, à la barbe grisonnante, à l'air fier et hautain, s'approcha du chevalier et lui dit d'une voix calme, en s'exprimant en français :

— Le capitaine vous prie, Monsieur, de sauver d'abord ma fille, puis de nous envoyer du secours dès que vous aurez atteint la terre.

Les secondes valaient des heures : de Morvan sentit que s'il entrait dans des explications il compromettrait inutilement son retour; aussi se hâta-t-il de répondre à l'homme vêtu de noir :

— Aidez-moi donc, Monsieur, à sauver votre fille.

Passant alors son bras gauche autour de la taille de la jeune femme, et de sa main droite se soutenant aux haubans, il attendit qu'une nouvelle lame amenât le canot à la hauteur du pont du navire.

— Mon père! s'écria la pauvre et généreuse enfant en essayant de se débattre sous l'étreinte de Morvan, je ne veux me sauver qu'avec vous! Si vous restez, je reste! — Je te suis, Nativa, ne crains rien! mais, au nom de ta mère, n'oppose pas de résistance aux efforts de ce généreux étranger.

Le père de la jeune fille parlait encore quand de Morvan, saisissant un moment favorable qui se présentait, s'élança dans la barque avec son précieux fardeau. L'équipage du navire naufragé oublia un moment son affreuse position, pour ne s'occuper que de la hardiesse de de Morvan et du danger que courait la jeune fille. Un double cri d'effroi d'abord, puis de joie ensuite, poussé spontanément par trente bouches, retentit lorsque de Morvan atteignit l'embarcation et y déposa sans accident celle que l'homme vêtu de noir avait appelée Nativa.

— Mon père! dit la jeune fille en tendant ses bras vers lui, venez! venez! je vous en conjure!

L'homme à l'air fier et aux cheveux grisonnants imita la manœuvre de de Morvan; il se cramponna, se tenant en dehors du navire, à un hauban, puis s'élança lorsqu'il se vit à portée du canot. Le maquignon, soit maladresse, soit un funeste hasard, poussa alors violemment la barque au large en appuyant son aviron contre le flanc du navire, et le malheureux tomba à la mer.

Un cri se fit entendre; Nativa s'affaissa évanouie au fond du canot. Les quelques secondes qui suivirent cet accident furent solennelles. De Morvan qui, au premier moment, avait paru hésiter sur le parti qu'il devait suivre, se dépouilla de son manteau, et avant que son serviteur Alain ou le maquignon pussent songer à le retenir, il franchit d'un bond le bord de la barque, et se jeta à l'eau.

— Mille tonnerres de tonnerres! s'écria Mathurin en sortant pour la première fois du sang-froid qu'il avait jusqu'alors montré, ce n'est pas là de la générosité, c'est de la démence!

Déjà le maquignon se reprochant le malheur, involontaire sans doute, dont il était cause, se disposait à commettre une folie semblable à celle qu'il venait de condamner, lorsqu'il vit le chevalier, tenant de sa main gauche l'étranger par les cheveux, se saisir avec la droite d'un cordage qui pendait en dehors du navire.

— Allons, du courage, mon enfant, lui cria-t-il en lui tendant son aviron, que le chevalier, grâce à une rare présence d'esprit, put saisir, du courage! vous voilà sauvé!

En effet, une minute plus tard, de Morvan et l'inconnu qui lui devait la vie se trouvaient dans le canot; seulement l'étranger avait perdu connaissance. Cette scène dramatique avait à peine duré cinq minutes.

— Allons, reprit le maquignon, à présent ramons ferme, et tâchons de gagner le rivage avant que la tempête recommence.

Tous ces événements s'étaient passés si rapidement que de Morvan n'avait pas même remarqué le visage de Nativa; aussi, lorsque plus tranquille d'esprit, il regarda la jeune fille qui gisait inanimée à ses pieds, laissa-t-il échapper une exclamation d'admiration et d'étonnement.

A cette exclamation, le maquignon Mathurin haussa les épaules d'un air de mépris et de colère, et appuya sur son aviron avec une telle force, qu'il le fit plier aux deux tiers de sa longueur.

Nativa, à l'époque où commence cette histoire, avait dix-sept ans. Née sous le soleil brûlant du tropique, et par conséquent d'une extrême précocité, elle était déjà, quoique à peine au sortir de l'enfance, dans toute la splendeur et le développement de sa beauté. Jamais de Morvan, dans les rêves les plus insensés de sa solitude, n'avait entrevu, même flottante et indécise, une image qui se rapprochât de l'adorable perfection de Nativa. Les tresses à moitié défaites de ses cheveux noirs, d'une finesse, d'un lustre et d'une profusion rares, inondaient, en l'encadrant admirablement, son visage, d'une coupe ovale parfaite; rien d'intelligent, de doux et d'énergique à la fois comme le regard de ses grands yeux, d'un bleu sombre et velouté; son nez, d'une forme droite, irréprochable, n'avait rien de ces arêtes délicates, mais un peu dures et tranchées qui défigurent, sans que l'on puisse s'en rendre compte, les plus jolis visages en leur donnant un caractère de résolution en désaccord avec la timidité et la faiblesse féminines, ces deux grâces irrésistibles qui séduisent les yeux par le cœur.

Quant à sa bouche, c'était celle d'une enfant: seulement ses lèvres, nuancées du plus vif incarnat, plutôt épaisses que minces, et dessinées avec une rare perfection, annonçaient une sève et une puissance que ne possède pas l'adolescence.

Au moment où de Morvan remarqua pour la première fois Nativa, la jeune fille n'était pas telle que nous venons de la dépeindre: la violente émotion qu'elle avait éprouvée en voyant son père tomber à la mer, avait jeté la pâleur et l'immobilité de la mort sur son adorable visage. Toutefois sa beauté, au lieu de disparaître, n'avait fait que se métamorphoser; de triomphante elle était devenue touchante.

La première pensée du gentilhomme breton fut d'abandonner la barre et de secourir la jeune fille; peut-être, sans une vague furieuse qui vint, avertissement salutaire, le rappeler à la réalité, eût-il commis cette imprudence, qui, dans leur position critique, se serait fatalement changée en catastrophe.

— Mille tonnerres! s'écria le maquignon Mathurin, à qui l'intention de Morvan n'avait sans doute pas échappé; mille tonnerres!

prenez donc garde, monsieur le chevalier, il est un temps pour tout !

A cette apostrophe, sinon grossière, au moins de mauvais goût, de Morvan rougit malgré lui, et garda le silence. Presque au même instant, Nativa reprit connaissance.

— Mon père ! mon bon père ! dit-elle en s'asseyant au fond de l'embarcation et en plaçant sur ses genoux la tête de l'homme à l'air fier et aux cheveux grisonnants, c'est moi, votre fille, Nativa, qui vous appelle... Pourquoi ne me répondez-vous pas?... Monsieur, continua la pauvre enfant en s'adressant en français à de Morvan, car elle s'était exprimée en espagnol en parlant à son père, Monsieur, je vous en conjure, venez à mon secours ! Oh ! vos soins seront généreusement récompensés ; mon père est riche, très-riche, et il ne regarde pas à l'or !...

A ces paroles de Nativa, de Morvan se sentit rougir de nouveau et éprouva un mouvement de rage folle et sans objet.

— Faites-vous donc noyer pour vous entendre jeter de pareils compliments à la tête, dit tranquillement Mathurin. Ah ! maudite race espagnole, continua-t-il en baissant la voix et comme se parlant à lui-même, race sans grandeur et sans entrailles, qui ne croit qu'à la puissance de l'or, et ne comprend ni l'abnégation ni le dévouement, quand donc disparaîtras-tu à jamais de la terre ! — Mademoiselle, répondit de Morvan en faisant un effort sur lui-même pour ne rien laisser paraître de son émotion, vous vous méprenez étrangement sur le caractère et sur la position de ceux qui ont en ce moment l'honneur de jouer leur vie pour essayer de sauver la vôtre. Je suis, moi, un gentilhomme, et les deux personnes qui m'accompagnent m'ont suivi par pur dévoûment !... — Je vous demande pardon, Monsieur, lui dit la jeune fille en rougissant à son tour ; j'ai cru deviner à vos vêtements... — Je conçois votre erreur, interrompit de Morvan ; en effet, je ne diffère probablement en rien, ni par le langage, ni par les manières, ni surtout, comme vous venez de le faire observer, par les vêtements, du vagabond sans aveu, qui traîne de ferme en ferme sa honteuse oisiveté !... Mon apparence est celle d'un homme qui doit accepter avidement, en remerciant le ciel de cette bonne aubaine, l'aumône que lui jette la pitié ou le caprice du riche !... Vous n'avez, vous le voyez, Mademoiselle, aucune excuse à m'adresser !...

Nativa comprit, au ton d'amertume avec lequel le jeune homme fit cette réponse, combien elle avait dû le blesser. Elle allait réitérer avec plus de force ses excuses, quand une vague énorme heurta l'embarcation, qu'elle manqua de renverser. Entraînée par ce choc de dessus les genoux de sa fille, où elle reposait, la tête du père de Nativa alla frapper avec violence contre les parois de l'embarcation. Cette terrible secousse tira l'inconnu de son évanouissement. Il balbutia d'abord quelques mots incohérents et sans suite ; puis, bientôt, il reconnut sa fille, lui sourit doucement, et se replaça de lui-même dans la position première qu'il occupait, tout en murmurant :

— Je suis brisé, je n'en puis plus !

Une fois rassurée sur le sort de son père, la jeune espagnole leva ses grands beaux yeux bleus sur de Morvan, et lui dit d'une voix caressante :

— Pensez-vous, Monsieur, que le succès doive couronner votre dévouement ! Avons-nous encore quelques chances de salut ? — Nous sommes aidés par la marée, et si le vent continue toujours à souffler du large, avant une demi-heure nous aurons atteint la plage.

Le gentilhomme breton ne s'était pas trompé dans ses calculs. A peine vingt minutes s'étaient-elles écoulées depuis la demande de Nativa, que l'embarcation rangeait la grève. Encore quelques secondes, et les pieds des naufragés allaient enfin fouler le sol, quand de Morvan imprima un brusque mouvement à la barre et changea la direction suivie par le bateau.

— Avez-vous envie de recommencer une nouvelle promenade en mer ? dit le maquignon Mathurin avec ce sang-froid un peu moqueur qui semblait lui être habituel. — Non, répondit le jeune homme, mais je ne tiens nullement à être massacré. Regardez donc un peu la réception que l'on nous prépare sur la plage. — Tiens ! s'écria Mathurin en levant les yeux, mais ils sont pleins

de persévérance, ces braves Penmarkais! C'est fort joli à eux d'avoir ainsi attendu notre retour sans se décourager pendant une dizaine d'heures! Ces gars-là, s'ils n'étaient pas dénués d'esprit, pourraient prétendre à tout! tonnerre! Quelle profusion de gaffes, de haches et de crocs en notre honneur! De quoi dépécer dix baleines! — Nous sommes perdus! dit Nativa, qui pâlit légèrement, mais resta impassible et fière dans sa contenance. — Oh! ne craignez rien, Mademoiselle, s'écria de Morvan; grâce à Dieu, j'ai eu la précaution de m'armer; je dispose de la vie de deux de ces misérables, et j'userai de mon pouvoir. Cet exemple suffira pour faire rentrer ces sauvages dans le devoir.

Le jeune homme retira alors de dedans son manteau ses pistolets, qu'il y avait placés pour les garantir de l'eau de la mer, et les arma après en avoir vérifié les amorces. Aussitôt un homme couché sur un rocher isolé, qui n'était guère séparé de l'embarcation par plus de quinze pas, se leva vivement et dirigea vers de Morvan le canon d'un mousquet.

— Legallec! s'écria Alain en s'élançant de dessus son banc pour aller couvrir son maître de son corps.

Mais avant que le serviteur eût eu le temps d'accomplir son généreux projet, le coup partit.

— Touché? demanda laconiquement Mathurin.

Le chevalier, avant de répondre, ajusta Legallec avec un de ses pistolets et fit feu: l'assassin chancela et tomba les bras pendants, la tête la première, dans la mer.

— Oui, à l'épaule! répondit-il seulement alors au maquignon : ce n'est rien! Il ne s'agit pas de moi pour le moment; occupons-nous d'abord de la conduite que nous devons tenir. — Si nous étions seuls, dit Mathurin, je vous proposerais de continuer notre route sans nous occuper davantage de l'incident qui vient d'avoir lieu, mais la présence de cette jeune fille et celle de son père à moitié noyé entraverait nos mouvements et nuirait à l'énergie de notre débarquement. Ne vaudrait-il pas mieux longer la côte et nous arrêter à la première cabane que nous apercevrons? — Il y a deux lieues d'ici au château des seigneurs Duguillou de Pennenrose, dit Alain en se mêlant à la conversation. — Eh bien, voilà notre affaire! Qu'en pensez-vous, chevalier?

De Morvan regarda involontairement, comme malgré lui, la charmante créole: puis, poussant un soupir :

— Soit, répondit-il; rendons-nous au château Duguillou de Pennenrose.

Le chevalier prit alors de la main gauche la barre, car sa droite était cachée dans son pourpoint, et fit tourner l'embarcation dans la direction du château Duguillou de Pennenrose. Pendant la première demi-heure qui suivit cette retraite ou cette fuite, pas une parole ne fut prononcée : chacun semblait absorbé dans ses pensées. Ce fut Alain qui le premier rompit le silence.

— Monsieur le chevalier, dit-il, je crois avoir aperçu tout à l'heure, en retournant la tête pour voir si les gars ne nous suivaient pas le long de la plage, une colonne de fumée dans la direction de votre maison...

Le Bas-Breton attendit en vain pendant un instant que son maître lui répondît, puis il reprit brutalement en criant à tue-tête :

— Monsieur le chevalier; les gars s'amusent à brûler votre maison! — Eh bien, tant mieux! répondit de Morvan d'un ton distrait. — Vous ne m'avez donc pas compris? Je vous dis que l'on incendie votre maison! — J'ai parfaitement entendu, et je répète : « tant mieux! » — Plaît-il? reprit Alain en regardant son maître avec un étonnement mêlé d'effroi, car il crut qu'il avait perdu la raison. — Mais, monsieur le chevalier, votre maison était une belle pièce! elle valait au moins six cents livres! Eh bien! où donc logerons-nous maintenant? — Cette bicoque ne mérite pas un regret, dit de Morvan, affectant de répondre à son domestique et regardant à la dérobée Nativa; elle était indigne de servir de demeure à un gentilhomme, et je ne conçois pas, vraiment, comment j'ai pu y rester si longtemps. — Elle garantissait tout de même le gentilhomme de la pluie et du froid, murmura Alain. Et puis six cents livres qui s'en vont en fumée... C'est à pleurer toutes les larmes de son corps! — Mon



LES BOUCANIERS

Dieu! Monsieur, murmura Nativa d'une voix émue et en semblant hésiter à chaque mot qu'elle prononçait, mon Dieu! monsieur, si votre maison a été incendiée, nous sommes, sans aucun doute, mon père et moi, la seule cause de cette catastrophe... Si au lieu de nous sauver vous aviez préféré jouir de nos dépouilles... — C'est-à-dire si j'eusse été un assassin et un voleur! Eh bien, après, Mademoiselle? interrompit de Morvan avec une froideur et une fierté qui contrastaient d'une façon saisissante avec la timidité qu'il avait montrée jusqu'alors. Continuez, je vous prie... Vous vous taisez! Pourquoi cet embarras et cette honte? C'est pourtant si facile de dire à un homme: « Vous êtes un gueux, un pauvre hère; je veux vous récompenser avec quelques poignées d'écus de votre dévouement à notre personne et des pertes qui en sont résultées pour vous. Tenez, l'ami, prenez; grand bien vous fasse, et n'oubliez point surtout de remercier Dieu de votre bonheur! Nous voilà pour le moins quittes; nous ne vous connaissons plus! » Il est, je vous le répète, si facile de parler ainsi à un pauvre diable, que je ne conçois vraiment pas pourquoi vous hésitez à me tenir ce langage! — Oui, voilà en effet ce qui s'appelle parler, mille tonnerres! s'écria Mathurin d'un air radieux. C'est seulement malheureux que ces paroles tombent sur une femme! Adressées à un hidalgo, elles eussent fait sortir deux épées du fourreau, et l'Espagne, j'en suis persuadé, monsieur le chevalier, compterait à sa grande joie un combattant de moins.

Cette réflexion, assez bizarre et tout à fait inexplicable dans la bouche du maquignon, rappela de Morvan à lui; il éprouva un vif regret de s'être laissé ainsi emporter par la colère vis-à-vis d'une jeune fille, et, paraissant fort occupé du gouvernail, il détourna la tête, et garda le silence.

Une heure plus tard, l'embarcation s'arrêtait, en touchant la plage, devant le château Duguillou de Pennenrose, et le débarquement des naufragés s'opérait sans accident.

— Je suis heureux, Mademoiselle, dit de Morvan en s'adressant à Nativa, que le hasard ne m'ait pas permis de vous offrir l'hospitalité sous mon misérable toit, où vous vous seriez heurtée aux privations et à la misère, tandis qu'au contraire au château Duguillou de Pennenrose, vous trouverez un abri somptueux pour vous recevoir, des domestiques bien dressés pour vous servir, et de jeunes seigneurs riches et galants, prêts à se sacrifier à vos moindres désirs et à exécuter aveuglément vos ordres. — Monsieur, répondit Nativa, ce que je ne trouverai assurément nulle part, c'est une noblesse de sentiment et un courage comme le vôtre! Mais quoi! ajouta-t-elle avec précipitation en voyant de Morvan se diriger, après l'avoir saluée humblement, vers l'embarcation, ne nous accompagnez-vous donc pas? — Non, Mademoiselle, répondit-il d'une voix sourde et en pâlissant, je n'ai pas l'honneur de connaître personnellement les seigneurs de Pennenrose... je désire leur rester étranger... et... — Jésus Maria! qu'avez-vous? s'écria Nativa avec élan et en s'élançant, par un mouvement irréfléchi, au-devant du jeune homme, comme si elle eût voulu le soutenir. —Rien... Mademoiselle... Je vous remercie... C'est cette balle dans l'épaule... et puis la perte du sang... Ça ne sera rien... — Vous êtes grièvement blessé? interrompit Nativa. Et depuis plus de deux heures que ce coup de mousquet vous a atteint, vous avez eu le courage de rester impassible à votre poste sans vous plaindre, sans laisser deviner une seule de vos souffrances. Ah! Monsieur, si les gentilshommes français vous ressemblent, la noblesse de votre pays est la première du monde!

De Morvan voulut répondre, mais la douleur et sa faiblesse l'emportèrent sur sa volonté, et si Alain ne se fût précipité vers lui et ne l'eût reçu dans ses bras, il fût tombé par terre. Le domestique le déposa doucement sur le sable de la plage.

— Aie soin de ton maître pendant que je vais aller chercher des secours au château, dit Mathurin au Bas-Breton.

Il faudrait un pinceau au lieu d'une plume pour rendre le regard de haine implacable que le maquignon jeta, en passant devant lui, sur le père de Nativa, couché sur le sable.

— Quelle rencontre inouïe! murmura-t-il

les poings crispés et en se mordant les lèvres jusqu'au sang. Et c'est Louis qui l'a sauvée! Ah! Sandoval, comte de Monteray, puisque la fatalité t'a mis de nouveau sur ma route, prends garde à toi!

. . . .

Dans un vaste lit à baldaquin, placé dans une grande chambre à l'ameublement riche et gothique, se tenait couché un jeune homme au visage pâle et aux traits amaigris : c'était de Morvan qui, transporté au château de Pennenrose, luttait depuis quinze jours contre la fièvre et le délire.

La blessure du gentilhomme était extrêmement grave : il lui avait fallu une force de volonté réellement extraordinaire pour continuer, après l'avoir reçue, à diriger la marche de l'embarcation.

Recueilli, ainsi que le père de Nativa, par les gens des seigneurs de Pennenrose, de Morvan, depuis quinze jours, n'avait pas encore recouvré la raison : c'était à un de ces phénomènes mystérieux que nous qualifions, dans notre ignorance, de hasard, et qui sont le secret de la Providence, qu'il devait de n'être point mort quand le médecin du château avait opéré l'extraction de la balle profondément enclavée dans son épaule.

Le matin même du jour où recommence ce récit, le praticien, à la grande joie d'Alain, avait déclaré pour la première fois que l'état de de Morvan ne lui inspirait plus d'inquiétude, et qu'il répondait corps pour corps de sa guérison. Alain, penché sur le lit de son maître, épiait avec une sollicitude qui contrastait avec sa nature un peu sauvage, le sommeil du malade.

—Si le frater s'était trompé, disait-il, bien sûr que pour le punir de la fausse joie qu'il m'aurait donnée, je lui caresserais le dos avec mon penbas... Ah! bête, animal que je suis! s'écria-t-il, comment n'ai-je pas pensé plus tôt à cela?... Assassin! canaille! oui, cent fois oui, c'est la faute de ma bêtise si M. le chevalier n'est pas encore rétabli! J'ai manqué d'idée; il m'était si facile de brûler des cierges doubles pour sa recouvrance! Il y a longtemps déjà que ma bonne sainte Anne d'Auray l'aurait tiré d'affaire!... Ah! pardonnez-moi, je vous prie, ma bonne Dame, si j'ai oublié depuis quinze jours de vous prier, continua le Breton après un court silence, je ne pensais pas que j'avais besoin de vous! Oh! mais soyez sans inquiétude : je veux, pas plus tard qu'aujourd'hui, m'acquitter envers vous... Je vous dois déjà pas mal pour nous avoir empêchés de périr lors de notre dernière course en mer! Je mettrai tout ça ensemble : ça fera une véritable illumination! Vous allez être joliment contente, allez!...

Alain, désireux de ne pas perdre une minute dans l'accomplissement de son pieux projet, saisit alors son penbas et son large chapeau de feutre, déposés tous les deux par terre, dans un coin, et se dirigea vers la porte; mais, au moment de sortir, une nouvelle idée le retint.

— Il est impossible, murmura-t-il, que je laisse ainsi mon maître tout seul. Qu'est-ce qu'il penserait en revenant à lui, puisque le médecin prétend qu'il va revenir aujourd'hui à lui, s'il ne me trouvait pas à ses côtés?... Que je l'ai vilainement abandonné; et il serait capable de me retenir quinze jours sur mes gages!... Ah! ma bonne sainte Anne, là, foi d'Alain, vous pouvez compter sur notre marché comme si c'était chose faite. Guérissez donc de suite M. le chevalier; et puis, après tout, en supposant que je sois capable de vous manquer de parole, à quoi ça vous exposerait-il d'avoir remis M. le chevalier sur ses jambes? à rien du tout! Vous seriez quitte pour le faire retomber malade! Vous ne risquez rien!

Le Bas-Breton, persuadé que sainte Anne d'Auray ne pouvait refuser le marché si raisonnable et si avantageux qu'il lui proposait, se retournait déjà dn côté de de Morvan, pour voir s'il ne se levait pas, quand la porte de la chambre à coucher s'ouvrit et que Nativa entra. La jeune fille, habillée tout de noir, selon la mode espagnole, n'était plus telle qu'elle a été présentée la première fois au lecteur : elle avait repris sa souveraine et impérieuse beauté. Son teint pâle, mais non de cette pâlaur maladive que donne aux femmes du monde la vie sédentaire et dévorante tout à la fois des grandes villes, avait aussi recouvré tout son séduisant éclat.

Un poëte de génie et de conscience eût certes, en contemplant cette jeune fille, senti l'insuffisance de l'art et brisé sa plume.

Alain n'était pas poëte, mais seulement Bas-Breton ; aussi ne comprit-il qu'une chose en voyant apparaître Nativa, qu'elle pouvait le remplacer pour veiller le chevalier et lui donner le moyen d'aller se mettre en règle



Vous oubliez de m'apprendre où et quand j'aurai l'honneur de vous revoir. (Page 183.)

vis-à-vis de sainte Anne d'Auray. Il s'avança donc vivement à la rencontre de la jeune fille, et se tirant une mèche de cheveux en guise de salut :

— Mademoiselle, lui dit-il sans préambule, soignez bien monsieur le chevalier pendant mon absence ; s'il désire se lever et qu'il vous demande son pourpoint, vous le trouverez là sur ce fauteuil ; la tisane est sur la table.... N'oubliez point, si mon maître vous interroge sur mon absence, de lui répondre, ce qui est la vérité vraie, que je ne l'ai pas

quitté d'une heure pendant tout le temps de sa maladie, et que je suis en course pour lui.

Craignant un refus de Nativa, le Bas-Breton, après avoir dit ces mots, prit son élan, et se précipita en dehors de la chambre. Le départ du domestique et ce tête-à-tête forcé et imprévu avec de Morvan, ne parut nullement contrarier Nativa : elle s'avança lentement vers le lit du malade, et s'asseyant sur une chaise, elle se mit à considérer avec une rare attention le visage décoloré du blessé.

Chose étrange, pendant tout le temps que dura cet examen, la physionomie de Nativa n'exprima aucun des sentiments que l'on eût dû s'attendre à lui voir éprouver, c'est-à-dire celui de la pitié ou de la reconnaissance. Au contraire, deux ou trois fois une contraction de sourcils assombrit, sans pouvoir parvenir à le rider, son front d'ivoire, et un éclair passa dans ses yeux.

Une demi-heure s'était écoulée depuis la fuite d'Alain, lorsque de Morvan, après avoir étiré ses bras et balbutié quelques paroles à peu près inintelligibles, ouvrit les yeux : la prédiction du médecin se réalisait. Le premier objet qui frappa la vue du malade fut Nativa.

—Toujours la même image ! toujours elle ! murmura-t-il sans montrer aucun étonnement, et en révélant ainsi à la jeune fille combien son apparition lui était devenue familière pendant son délire.

Cette fois, et ce fut la seule depuis qu'elle se trouvait avec lui, Nativa parut céder à un sentiment de compassion.

— Pauvre jeune homme ! dit-elle; puis élevant la voix après un court silence : — Eh bien, monsieur le chevalier, lui demanda-t-elle, ne vous sentez-vous pas tout à fait bien aujourd'hui ?

A cette question, le sang afflua aux joues du blessé, qui tressaillit.

— Ne me reconnaissez-vous donc pas ? poursuivit Nativa; faut-il vous rappeler que je dois la vie à votre dévouement et à votre courage ?

De Morvan voulut répondre, mais l'émotion qu'il éprouvait était telle, qu'il dut recueillir un moment ses forces avant de pouvoir balbutier :

—Oh ! Mademoiselle ! je vous en conjure... ne me quittez pas encore...

L'espagnole parut ne pas remarquer le trouble du pauvre blessé; elle se leva, prépara une potion calmante prescrite par le docteur, et, présentant le breuvage à de Morvan :

— Votre faiblesse est grande encore, Monsieur, lui dit-elle; je crains que vous ne vous fatiguiez à causer... — Vous vous trompez, Mademoiselle, s'écria le jeune homme en l'interrompant avec vivacité, jamais je ne me suis senti plus de force qu'en ce moment; et puis, j'ai tant de choses à vous dire !...—A moi, Monsieur ? demanda Nativa avec plus de froideur que d'étonnement. Parlez. — N'est-il donc pas naturel, poursuivit le blessé d'une voix émue et troublée, que je désire apprendre si votre père ne court plus de dangers, si l'équipage du navire naufragé est parvenu à se sauver... si enfin, ajouta-t-il en hésitant, vous avez trouvé auprès des jeunes seigneurs de Penmarck les égards et les hommages qui vous sont dus ? — Mon père, à une grande faiblesse près, que lui a laissée la violente secousse qu'il a éprouvée, est complétement rétabli; notre malheureux équipage dont les embarcations ont été brisées lors du naufrage, a été impitoyablement massacré par les habitants de Penmark. Quant aux seigneurs du château, il me serait difficile d'émettre une opinion sur leur compte, car je les ai à peine entrevus.

Ces dernières paroles semblèrent causer un vif plaisir à de Morvan, qui soupira comme si on eût retiré de dessus sa poitrine un poids qui l'accablait. Il allait poursuivre, lorsque Nativa mit son doigt devant son adorable petite bouche, et souriant d'un air mutin :

— Si vous vous obstinez, M. le chevalier, lui dit-elle, à retarder ainsi votre convalescence, je vous avertis que, ne voulant pas partager la responsabilité de votre imprudence, je vais m'éloigner et vous laisser seul. — Oh ! ne partez pas, je vous en conjure, s'écria le jeune homme effrayé. — Alors

dormez, lui dit Nativa avec une impérieuse douceur.

De Morvan, obéissant comme un enfant, ferma aussitôt les yeux; mais il était facile de deviner, à sa respiration irrégulière, que s'il cédait pour la forme, le gentilhomme tenait bon pour le fond et que jamais il n'avait été plus éveillé qu'en ce moment.

Près d'une heure se passa ainsi; tout à coup de Morvan se souleva brusquement sur son lit, et s'adressant à Nativa :

— Mademoiselle, lui dit-il, je crois entendre le bruit de pas qui se dirigent vers cette chambre !... Peut-être seriez-vous contrariée que l'on vous rencontrât ici? — Pourquoi cela, Monsieur? lui demanda-t-elle d'un ton hautain, presque dur. Vous imaginez-vous donc que Nativa de Sandoval puisse être compromise par sa pitié? — Oh! mademoiselle, murmura douloureusement de Morvan en laissant retomber d'un air désespéré sa tête sur son oreiller, vous êtes bien cruelle pour un pauvre esprit fatigué et souffrant.

Le chevalier parlait encore, lorsqu'Alain entra dans la chambre : le Bas-Breton, à la vue de son maître revenu tout à fait à lui, ne montra ni joie ni étonnement; il se contenta de dire à Nativa :

— J'espère, Mademoiselle, que M. le chevalier n'a pas eu à se plaindre de vous et que vous l'avez soigné en conscience? — J'ai fait de mon mieux, répondit-elle en souriant. — Dame, c'est bien là le moins que vous lui deviez; mais à propos, puisque vous n'avez pas quitté M. le chevalier, dites-moi donc un peu quand il a repris connaissance? — Aussitôt après votre départ... — Tiens, voilà qui est drôle! s'écria Alain d'un ton de regret; je vois que je me suis trop pressé; j'aurais pu économiser les cierges! Bah! ajouta-t-il après un court moment de réflexion, il serait retombé malade! Et puis, j'avais promis, et la parole d'un honnête homme est une chose sacrée; seulement j'espère bien, ma bonne sainte Anne d'Auray, que vous me tiendrez compte de ma bonne foi et que vous ne vous refuserez pas à me faire encore crédit quand l'occasion s'en présentera.

Nativa, que les façons d'Alain semblaient divertir beaucoup, avait été obligée d'imposer silence par un regard à de Morvan, indigné du sans-façon du Bas-Breton.

— Au revoir, chevalier, lui dit-elle; ne grondez point votre domestique, qui me paraît vous être fort attaché, et que je prends sous ma protection. Je reviendrai demain savoir de vos nouvelles. Encore une fois, au revoir!

Le regard reconnaissant par lequel de Morvan répondit à ces paroles valait plus qu'un long discours; cette muette éloquence du cœur ne dut pas échapper à la sagacité de Nativa.

— Avance, ici, Alain, reprit de Morvan, et raconte-moi ce qui s'est passé pendant ma maladie. A propos, depuis combien de temps suis-je au lit? — Depuis quinze jours, mon maître! C'est pas pour vous vanter, mais il faut que vous soyez joliment bien bâti pour n'être point mort! C'est étonnant combien vous avez été près de trépasser. Quant à vous donner des nouvelles, cela m'aurait été impossible il y a deux heures, car je vous ai soigné sans vous quitter d'une minute pendant toute la durée de votre maladie; mais je reviens de Penmark... — Et que dit-on à Penmark? — J'ignore ce que l'on y dit, mais ce que je sais, c'est que votre maison a été incendiée, et qu'il n'en reste plus une pierre.

La confirmation de ce malheur, déjà prévu, ne causa aucune émotion à de Morvan.

— A propos, et le maquignon Mathurin? reprit-il sans exprimer même un simple regret de sa ruine. — Ah! voilà encore une drôle de farce! On n'en a plus entendu parler! Savez-vous, maître, ce que je crois, moi? — Voyons, que crois-tu, Alain? — Que cet homme était le diable en personne. Je m'attends chaque jour à voir se changer en feuilles mortes deux écus qu'il m'a donnés... Quand on est un bon chrétien, on ne disparaît pas comme ça. — Le fait est que sa conduite est étrange! Et, dis-moi, poursuivit de Morvan après avoir hésité, mademoiselle Nativa s'est-elle quelquefois informée de l'état de ma santé? — Tout de même donc! — Mais elle n'est jamais venue me voir, n'est-ce pas? — Il ne s'est, au contraire, pas passé

de jour sans que la petiote soit restée au moins deux heures dans votre chambre! Ah! quelle curieuse que cette pâlotte! Elle vous regardait avec ses grands yeux sournois pendant des temps que ça m'en donnait de l'impatience! Mais, sauf le respect que je vous dois, apprenez-moi donc, mon maître, ce que nous allons devenir à présent que l'on a brûlé notre maison? Ça m'inquiète, moi!...

— Ce que nous allons devenir! s'écria de Morvan avec une explosion de joie qui fit craindre un instant à Alain que son maître ne fût retombé dans le délire, nous allons voyager, nous battre, devenir riches et puissants, riches à millions, entends-tu, puissants comme des maréchaux de France!

— Ah bah! vrai? dit Alain; alors vous augmenterez mes gages. Mais comment ferons-nous, monsieur le chevalier, pour devenir si riches et si puissants? — Je l'ignore; seulement je te jure, foi de Morvan, que si une balle ne m'arrête pas dans ma course, j'arriverai. — Et moi je vous suivrai : ça me va toujours.

Le gentilhomme breton, accablé par l'effort qu'il venait de faire, laissa retomber sa tête sur son oreiller, et ne tarda pas à s'endormir d'un sommeil bienfaisant et réparateur. Les dernières paroles qu'il prononça furent :

— Mon Dieu! combien je l'aime et que je suis heureux!

Une semaine s'était à peine écoulée depuis l'entrevue de Nativa et de Morvan, et ce court espace de temps avait suffi à ce dernier pour entrer en pleine convalescence. La charmante Espagnole, fidèle à sa promesse, était venue s'informer chaque jour de la santé de son sauveur.

Un matin que le gentilhomme, après une délicieuse insomnie, venait, pour mettre un peu de calme dans ses idées, de descendre dans le parc du château, il aperçut, assise sur un banc, Nativa qui, pensive et la tête inclinée sur la poitrine, paraissait absorbée par de graves méditations.

— Ah! c'est vous, monsieur de Morvan! lui dit-elle après qu'il l'eut contemplée tout à son aise en silence, car elle ne s'était pas aperçue d'abord de son arrivée; je remercie le hasard qui vous envoie : j'ai à vous parler.

Le jeune homme eût bien voulu répondre, mais il se sentait tellement ému, qu'il se contenta de s'incliner profondément. Son cœur battait avec violence. La jeune fille l'invita par un gracieux mouvement de tête à prendre place à ses côtés; puis, quand il eut obéi, elle reprit d'une voix parfaitement calme :

— Mon père m'a annoncé hier au soir qu'il se sentait assez fort pour se mettre en route; il est probable que nous partirons aujourd'hui ou demain pour continuer notre voyage. Jusqu'à présent, monsieur de Morvan, dans la crainte de jeter un nuage dans notre éphémère intimité, j'ai reculé devant l'expression de ma reconnaissance; je ne veux ni ne puis cependant me séparer de vous à tout jamais sans vous exprimer ma profonde gratitude : croyez que mon père et moi n'oublierons jamais, monsieur le chevalier, votre noble dévouement, et que chaque jour votre nom trouvera place dans nos prières.

— Nous séparer! répéta de Morvan d'une voix sourde et après un moment de silence. Mais c'est impossible, Mademoiselle!... Que voulez-vous donc que je devienne sans vous?...

Le trouble du malheureux jeune homme était si sincère, sa pâleur si grande, sa souffrance si visible, que Nativa ne put se formaliser de ce cri parti du cœur.

— Tenez, Mademoiselle, reprit de Morvan avec des sanglots contenus dans la voix, puisque vous croyez me devoir quelque reconnaissance, eh bien, écoutez-moi, je vous en conjure, sans m'interrompre et sans vous fâcher : cette condescendance de votre part me récompensera au centuple du peu que j'ai été assez heureux de faire pour vous. — Je pars demain, Monsieur; qu'il soit fait aujourd'hui selon votre volonté! Parlez! — Oh! ne craignez pas, Mademoiselle, que ma hardiesse s'élève jusqu'à des prétentions insensées! Vous m'avez avoué que vous possédiez des richesses immenses; je sais que votre nom compte parmi les plus illustres de la grande noblesse d'Espagne, et je ne suis, moi, qu'un pauvre et obscur gentilhomme sans fortune, sans protection, sans

avenir! Vous voyez bien que je ne pourrais songer sans folie à faire rencontrer nos destinées! Ce que je veux vous dire, c'est que je vous aime d'une amitié tellement respectueuse et dévouée, qu'elle touche à l'adoration! Que si vous vous refusez à accepter mon dévouement, mon existence sera à tout jamais gâtée; que vous perdrez mon âme! Ce que je demande de vous, Mademoiselle, c'est que vous me permettiez de vous suivre de loin, et de me tenir toujours à portée de recevoir vos ordres. Oh! ne craignez point que cette liaison devienne pour vous un embarras, je ne vous parlerai jamais... jamais votre nom, enfoui au plus profond de mon cœur, n'arrivera jusqu'à mes lèvres..... Je serai votre esclave... vous me commanderez avec un regard!

De Morvan, trop ému pour pouvoir continuer, s'arrêta. De grosses larmes coulaient silencieuses le long de ses joues. Nativa n'avait rien perdu de son calme et de son sang-froid; elle semblait réfléchir.

— Savez-vous, chevalier, dit-elle, que depuis quinze jours vous piquez vivement ma curiosité? — Moi, Mademoiselle? Et en quoi, je vous prie? — Mais en tout! Je cherche en vain le mot de l'énigme de votre existence! Comment se fait-il qu'à votre âge vous ayez songé à vous retirer dans cette affreuse solitude de Penmark? que vous, gentilhomme d'esprit et de courage, vous passiez votre jeunesse en compagnie de paysans grossiers et cruels? qu'à peine entré dans la vie vous soyez déjà mort au monde? Je me suis laissé aller à croire qu'une grande douleur de votre passé pèse sur votre présent et l'assombrit! — Vous vous trompez, Mademoiselle, répondit de Morvan avec mélancolie; personne ne s'est jamais encore assez intéressé à ma vie pour y jeter une ombre! J'ai toujours été accueilli par une indifférence profonde et laissé dans un complet isolement! — Mais vos parents, votre famille? — Ma famille se personnifiait dans mon père, et depuis dix-sept ans je ne sais ce qu'il est devenu. Quant à mes parents, ils sont tous trop riches et trop puissants pour que je puisse leur tendre la main en signe d'amitié; ils croiraient sans doute que je leur demande l'aumône... — Et madame votre mère, chevalier? — Je ne l'ai jamais connue, Mademoiselle; ma naissance lui a coûté la vie! — Pardonnez-moi de continuer mes questions, chevalier, reprit Nativa après un léger silence et d'une voix tellement douce et affectueuse, que le jeune homme se sentit remué jusqu'au cœur; c'est bien le moins, puisque nous avons fait un pacte d'amitié, que je m'inquiète de vos douleurs et que je sache les blessures de votre âme. — C'est mon histoire que vous daignez me demander, Mademoiselle? Mon Dieu, elle est bien simple et ne mérite nullement d'attirer votre attention. Quelques mots me suffiront. Mon père, M. le comte de Morvan, un des seigneurs les plus justement estimés de notre province, eut le malheur de se trouver mêlé au dernier soulèvement qui a ensanglanté la Bretagne; sa tête fut mise à prix, ses biens confisqués, et il dut prendre la fuite. Depuis lors, je n'ai plus jamais entendu parler de lui. Un de mes parents, le marquis de Plœuc, voulut bien se charger de moi, et me fit entrer à l'école des gentilshommes; il paraît que je porte malheur à ceux qui m'aiment, car, peu de temps après, M. de Plœuc mourut. Mon éducation achevée, je tentai de mettre à profit les connaissances que j'avais acquises, mais, hélas! je m'aperçus bientôt que monter passablement à cheval et tirer l'épée d'une façon remarquable, du moins le disait-on, ne constituait point un avoir exploitable ou productif. On m'avait enseigné les arts d'agrément qui accompagnent d'ordinaire la fortune, mais on avait oublié de m'apprendre à gagner ma vie... Comme d'un autre côté mon nom, mal noté à la cour, ne me permettait de solliciter aucun emploi, j'allais, en désespoir de cause, m'engager en qualité de simple soldat, lorsque je reçus du fameux banquier et armateur de Brest, le sieur Cointo, une lettre par laquelle il me priait de me rendre auprès de lui. Jugez de mon étonnement quand le banquier, après avoir constaté mon identité, me remit un rouleau de cinquante louis en me disant :

« Monsieur le chevalier, cet argent m'a été envoyé, à votre nom, des îles d'Amé-

rique. On me charge de vous compter chaque mois une pension de cinquante livres. Or, comme la personne qui m'adresse cette recommandation m'est parfaitement connue et m'offre sous tous les rapports une sécurité complète, soyez assuré que votre pension vous sera très-exactement payée au domicile que vous voudrez bien m'indiquer. »

Cette offre mystérieuse répugnait à ma délicatesse ; je refusai.

« Je vous jure sur mon honneur d'honnête homme et sur le salut de mon âme, me dit l'armateur, que vous pouvez accepter sans crainte : cette pension vient d'un de vos parents et n'a rien de blessant pour votre amour-propre. »

— En vain je priai, je suppliai même le sieur Cointo de me nommer ce parent, il n'y voulut jamais consentir; ce secret ne lui appartenait pas. Peut-être aurais-je dû persévérer dans mon refus; mais que voulez-vous, Mademoiselle, j'étais si abandonné de tout le monde, si malheureux, la loyauté proverbiale de l'armateur Cointo m'inspirait une telle confiance, que je cédai. Avec mes cinquante louis j'achetai une petite maison solitaire, située à une portée de mousquet du village de Penmark, et je résolus de supporter dignement mon abandon sans jamais descendre jusqu'à faire des avances à une société qui semblait me repousser comme indigne d'elle. Depuis lors, si ce n'est deux voyages que j'ai faits en Islande en qualité de volontaire, et pour accompagner un brave capitaine de la marine marchande, de mes amis, je suis resté plongé dans la désolante solitude où vous m'avez trouvé !...

Nativa, au début de l'histoire de Morvan, et quoiqu'elle eût sollicité elle-même ce récit, n'y avait apporté qu'une faible attention; mais à partir du moment où le jeune homme parla du secours si providentiel et si inattendu qui lui était venu des îles d'Amérique, la contenance de la charmante Espagnole changea comme par enchantement : elle pâlit d'une façon visible, ses yeux brillèrent de lueurs étranges, et elle dut, pour ne pas laisser paraître son agitation, comprimer avec ses deux mains les gonflements de sa poitrine. De Morvan, tout entier aux tristes souvenirs de sa jeunesse, ne remarqua pas cette émotion aussi violente que fugitive, car lorsque Nativa lui adressa de nouveau la parole, sa voix était calme et assurée.

— Mon indiscrétion, chevalier, lui dit-elle, m'a mise à même d'apprécier toute la noblesse de votre caractère. Vous avez même oublié d'ajouter, en mentionnant votre solitude, que vous avez su vous venger de l'injustice de la société en exposant et en consacrant votre vie à sauver celle des malheureux naufragés ! J'ai appris par les seigneurs de Pennenrose le courage et le dévouement que vous montrez pour secourir les navires en détresse ! — J'ai moins de mérite en agissant ainsi que vous voulez bien m'en supposer, Mademoiselle; je suis chrétien, et je considère le suicide comme un crime et un péché mortel, répondit de Morvan d'une voix sourde et à peine intelligible. — Et à présent, Monsieur, reprit l'Espagnole, quelle nouvelle direction comptez-vous donner à votre vie? — A présent, répondit-il en appuyant sur ce mot, qui établissait un lien entre la jeune fille et lui, à présent, Mademoiselle, j'attends des ordres, car je ne m'appartiens plus !..... — Mais si je vous disais : Chevalier, je veux que vous réussissiez, que vous deveniez puissant et riche ! Que feriez-vous ? — Je mettrais à exécution un projet qui, depuis longtemps déjà, torture mon imagination et trouble le calme de mes nuits; je m'embarquerais, je quitterais la France, et j'irais chercher sous un ciel étranger la part de soleil que me refuse ma patrie. — Vous iriez sous un ciel étranger ! Soit; mais lequel ? l'univers est vaste; Votre pensée ne s'est-elle jamais fixée d'une façon précise sur la terre de vos rêves ? — Oui, Mademoiselle ! cette terre est l'île que vous appelez en Espagne Hispaniola, et que nous autres Français nommons Saint-Domingue !

Cette réponse produisit un effet extraordinaire sur Nativa : un tressaillement nerveux, qu'elle ne put dissimuler, agita son corps : ses lèvres se décolorèrent. De Morvan crut un instant qu'elle allait perdre connaissance.

— Au nom du ciel ! qu'avez-vous, Mademoiselle? s'écria-t-il hors de lui et en lui saisissant, sans y songer et sans qu'elle s'en

aperçût, sa main alors moite et humide. Voulez-vous que j'appelle? que j'aille chercher du secours? — Non, je vous remercie; ce n'est rien... une faiblesse passagère... je me sens mieux. Ainsi, monsieur de Morvan, c'est, dites-vous, ajouta vivement Nativa en reprenant la conversation, à Hispaniola que vous voudriez vous rendre? — Oui, Mademoiselle, à Saint-Domingue. — Singulière chose que la destinée! s'écria l'Espagnole avec une exaltation qui fit tressaillir de Morvan de surprise; comment serait-il possible de nier la fatalité et de révoquer en doute les desseins de la Providence, lorsque les faits aussi extraordinaires que ceux qui m'arrivent viennent ainsi répondre à mes plus secrètes pensées? Un naufrage m'éloigne de Brest, me jette sur une plage déserte de Bretagne; je me désespère du retard qu'apporte cet événement à l'accomplissement de mes projets, et voilà que, sur cette place ignorée, je trouve ce que j'aurais peut-être vainement cherché ailleurs. Ah! monsieur de Morvan, poursuivit la jeune fille dont l'exaltation croissait de plus en plus, oui, je crois à présent que nos deux destinées devaient se rencontrer! que nous sommes appelés à nous revoir! — Que Dieu vous entende, Mademoiselle! répondit le gentilhomme aussi étonné que joyeux. Mais, de grâce, expliquez-moi, je vous en supplie, comment mes paroles ont pu vous causer une aussi violente émotion? — Monsieur de Morvan, le dévouement obéit, mais n'interroge pas, dit Nativa en affaiblissant par un charmant sourire ce que ces paroles avaient de dur et de déplaisant en elles-mêmes. — Vous avez raison, Mademoiselle, répondit le Breton avec simplicité.

Un léger silence interrompit pendant quelques secondes la conversation des deux jeunes gens : ce fut Nativa qui le rompit la première :

— Monsieur de Morvan, dit-elle, s'il vous fallait vous mettre demain en route pour accomplir un long voyage, ne seriez-vous pas arrêté par le manque d'argent? — Je possède quelques économies, répondit le jeune homme en rougissant. — Oui, des économies bretonnes, c'est-à-dire quelques centaines d'écus? — Beaucoup moins que cela, Mademoiselle. — Alors, permettez-moi... — Je vous conjure de ne point achever votre phrase, dit de Morvan, qui, malgré son amour, pâlit de honte et de colère. Nous autres gentilshommes bretons, Mademoiselle, nous pouvons donner notre corps et risquer notre âme, mais nous ne vendons jamais notre honneur! — J'aime et je comprends votre réponse, Monsieur! elle est castillane! dit Nativa en laissant tomber sur le jeune homme un regard d'une ineffable douceur. Mais à présent que, moi aussi, j'ai reconnu mes torts, revenons à la difficulté qui se présente. Si vos économies ne sont pas suffisantes pour couvrir les frais de voyage, que ferez-vous? — Je subirai l'inconvénient de ma pauvreté; j'emprunterai! — Vous emprunterez? Mais vous ne connaissez personne! — Vous tenez donc à me faire vider le calice de la honte jusqu'à la lie, Mademoiselle? dit douloureusement de Morvan... Ne craignez rien; pour obéir à vos ordres, je ne reculerai devant aucune humiliation! Je demanderai à l'armateur Cointo qu'il m'avance une année de ma pension, et je suis persuadé qu'il ne se refusera pas à ma prière. — Il faut que vous vous mettiez en route demain au plus tard pour Brest; les moments sont précieux. — Je puis partir ce soir, Mademoiselle. — Cela vaudrait encore mieux.

La jeune fille s'était levée de dessus son banc, et elle se disposait à s'éloigner; de Morvan la retint par un regard suppliant :

— Vous aussi, vous partez demain, Mademoiselle, lui dit-il d'une voix émue, et vous oubliez de m'apprendre où et quand j'aurai l'honneur de vous revoir! — Je pourrais laisser ce soin au hasard, assurée comme je le suis qu'il se chargerait de nous réunir avant peu, lui répondit-elle; je dois, toutefois, afin de ne pas vous induire en erreur, consulter les intentions de mon père. Vous trouverez en arrivant à Brest une lettre de moi.

De Morvan s'inclina, et Nativa s'éloigna alors dans la direction du château.

La charmante Espagnole avait fait à peine une trentaine de pas, quand le gentilhomme

breton vit tomber, enlevé sans doute par le vent, un ruban rouge qui ornait sa noire chevelure; il courut aussitôt pour le ramasser. Au moment même où il saisissait cette amoureuse relique, Nativa se retourna brusquement, lui sourit, puis, prenant son élan, elle disparut, ainsi qu'une biche effarée, derrière un massif de verdure.

Ce précieux larcin du ruban, sanctionné ainsi par ce sourire, parut à de Morvan un cadeau et un aveu; aussi une joie folle, immense, comme jamais encore il n'en avait ressenti une pareille de sa vie entière, comme il ne soupçonnait même pas qu'il pût en exister, le saisit au cœur.

Une demi-heure plus tard, de Morvan, esclave de sa parole, donnait l'ordre de tout préparer pour son départ à son domestique Alain, qui ouvrait de grands yeux étonnés, allongeait le cou, plissait son front, et paraissait fort embarrassé.

— Que signifient toutes ces contorsions et toutes ces grimaces? s'écria le gentilhomme en s'apercevant enfin de la pantomime désespérée du Bas-Breton. — Ça signifie, mon maître, que je fais des efforts très-grands pour vous comprendre. Quoi! que voulez-vous que je prépare? Vous n'avez plus rien du tout! Dame! c'est pas ma faute à moi si les gars de Penmark ont brûlé votre maison. Si encore vous ne m'aviez pas tué Legallec, j'aurais pu vous venger dessus, mais à présent qu'il est trépassé, que voulez-vous que je fasse? Enfin, ce qui est fait est fait. Il n'y a plus à revenir là-dessus. Seulement, vous possédez toujours votre cheval Bijou, qui a été sauvé par Ledû. — Mon cheval a été sauvé? s'écria de Morvan avec joie. — Avec sa selle, sa bride, et tout ce qui s'ensuit! — Voilà une bonne nouvelle, Alain! Tu vas porter de suite ces deux écus à Ledû et me ramener mon cheval. — Mais, mon maître, d'après ce que l'on m'a conté, c'est pas pour vous, mais très-bien pour lui que Ledû a sauvé Bijou! Il ne voudra jamais me le rendre. — Écoute; d'abord, tu offriras, je te le répète, ces deux écus à Ledû; ensuite, s'il fait mine de marchander, tu lui feras observer poliment que sa conduite n'est pas honnête, et tu ajouteras un écu de plus; enfin, s'il refuse tout à fait, tu l'assommeras à coups de penbas, et tu ramèneras Bijou. As-tu bien compris? — Oui, maître; mais vous n'avez pas, je pense, fini. — Qu'entends-tu par là, que je n'ai pas fini? — Eh bien, j'entends qu'il vous reste encore quelque chose à ajouter. Qu'est-ce que je ferai donc des deux écus si Ledû ne veut pas les prendre et que je sois obligé de l'éreinter? — Tu les garderas pour ta peine! — Eh bien, foi de Dieu, maître, s'écria Alain radieux, je connais Ledû, il est têtu comme un âne rouge, je puis vous assurer qu'il se fera cogner et que les écus ne sortiront pas de ma poche. — Cela ne me regarde pas, c'est ton affaire! Arrange-toi comme tu voudras. — Dans deux heures ce cher Bijou sera ici! s'écria Alain, qui, retirant ses sabots, partit aussitôt en courant.

En effet, le temps demandé par le Bas-Breton pour accomplir son expédition n'était pas encore écoulé que déjà il était de retour; Bijou l'accompagnait.

— Eh bien? lui demanda de Morvan dès qu'il l'aperçut. — Ledû a préféré les coups de penbas aux écus! répondit Alain, dont le front était couvert de bosses et la figure de meurtrissures. Ça m'a causé un peu de dérangement, mais enfin c'est fait, n'en parlons plus! les deux écus me restent!...

Pressé par l'heure (car la nuit se faisait, et il avait promis, le lecteur doit s'en souvenir, de partir le soir même) le gentilhomme fut prendre congé des seigneurs de Pennenrose et les remercier de l'hospitalité qu'ils lui avaient accordée, puis il chercha Alain; mais Alain était absent sans doute, car il lui fut impossible de le trouver.

De Morvan remonta alors dans sa chambre, chargea avec un soin extrême ses pistolets, s'enveloppa de son manteau, et se glissant le long des murailles, ainsi qu'un séducteur en bonne fortune, il sortit silencieusement du château. Une heure plus tard, de Morvan atteignait l'emplacement, alors marqué par une couche noire de débris charbonnés, où trois semaines auparavant s'élevait sa maison. Après s'être orienté pendant quelques secondes et avoir reconnu la position exacte des lieux, le jeune homme tourna vers sa

droite, et s'avança sans hésiter vers un groupe de rochers situé sur la plage aux dernières limites de la mer. Il s'arrêta alors, écouta un moment, et n'entendant d'autre bruit que les soupirs des flots mourants sur la grève, il s'agenouilla, chercha à tâtons par terre jusqu'à ce que sa main eût rencontré un de ces larges coquillages qui se trouvent en si grande quantité sur les côtes de la Bretagne, et, se saisissant avec un joyeux empressement du morceau d'écaille, il se mit à creuser le sable.

Presque au même instant, un coup retentissant, frappé contre un des rochers voisins et accompagné d'un énergique juron bas-breton, lui apprit qu'il y avait un homme près de là. De Morvan arma aussitôt un de ses pistolets, et s'élançant dans la direction où se tenait l'inconnu :

— Si tu bouges, tu es mort! s'écria-t-il en abaissant le canon de son arme vers une masse sombre qu'il crut apercevoir blottie contre un rocher.

Un double cri spontané d'étonnement retentit.

— Monsieur le chevalier! — Mon domestique Alain!

En effet, le maître et le serviteur se trouvaient en présence :

— Que fais-tu ici, à pareille heure? demanda de Morvan après un court silence. — Vous le voyez, monsieur le chevalier, répondit Alain avec un certain embarras et en désignant par un geste de tête une pioche qu'il tenait à la main, je travaille. — Parbleu! voilà qui serait bizarre, s'écria le gentilhomme en éclatant de rire. Au fait, pourquoi pas? La même pensée peut bien traverser deux cervelles. Veux-tu que je te dise, Alain, le motif qui t'a conduit ici? — C'est inutile, monsieur le chevalier, répondit le serviteur d'un air mécontent; je le sais, moi, et ça me suffit. — Tu es venu déterrer un trésor! — Oh! un trésor! répéta Alain tout décontenancé, c'est une manière de parler! — Voyons, ne rougis point et ne te trouble pas ainsi! Moi aussi j'ai quelque chose à ramasser dans le sable! Nous sommes à deux de jeu. Prête-moi ta pioche.

Le domestique s'empressa d'obéir. Le chevalier, regagnant la place où il s'était arrêté en premier, eut bientôt creusé un trou de deux pieds environ de profondeur. Se baissant alors, il ramassa un tout petit sac de toile grise, secoua la couche de sable qui le recouvrait, et le mit dans la poche de son pourpoint; ce sac contenait vingt-cinq louis, c'est-à-dire toutes les épargnes ou la fortune du gentilhomme.

— A ton tour maintenant, Alain, dit-il à son serviteur en lui rendant la pioche.

Ce ne fut pas un sac de toile qu'Alain retira, après un travail opiniâtre et acharné qui dura au moins un bon quart d'heure, mais bien un gros et vieux soulier ferré; ce coffre-fort, d'une nouvelle espèce, renfermait l'énorme somme, ramassée seulement en trois années... de six écus!... Le maître et le serviteur, nouveaux Bias, regagnèrent alors le château de Pennenrose. Le cheval Bijou attendait, tout sellé et bridé, l'arrivée de son maître.

Alain, écuyer incomplet, mais serviteur zélé et fidèle, le suivait derrière en courant à pied, et, selon son habitude, ses sabots à la main. Dès qu'il fut éloigné d'une portée de mousquet du château, le jeune homme arrêta sa monture, et, se tournant vers le sombre édifice, à peine éclairé à des distances inégales par les lumières des appartements, il adressa, avant de poursuivre sa route, un adieu passionné à sa bien-aimée Nativa.

De Penmark à Brest on compte une vingtaine de lieues. De Morvan mit près de trois jours à franchir cette route, que des chemins affreux rendaient, sinon impraticable, du moins fort difficile aux voyageurs. Son cheval Bijou n'en pouvait plus, mais, par une heureuse compensation, son domestique Alain n'était pas plus fatigué que s'il se fût agi pour lui d'une simple promenade.

Le premier soin de de Morvan en arrivant à Brest fut d'acheter une épée : la sienne avait été perdue lors de l'incendie de sa maison, et il tenait à se présenter, selon son rang et d'une façon convenable, devant l'homme à qui il allait emprunter de l'argent. De Morvan, après avoir traversé une véritable foule de marins, de portefaix et de commis qui encombraient la cour du ban-

quier-armateur, monta un escalier de pierre et parvint dans les bureaux.

—Que désire monsieur? lui demanda alors un homme âgé qui semblait occuper d'assez importantes fonctions dans la maison de commerce de l'armateur.—Parler à M. Cointo, répondit le gentilhomme; veuillez lui annoncer, s'il vous plaît, le chevalier Louis de Morvan. — Ce serait avec plaisir, monsieur le chevalier, que je m'acquitterais de votre commission, répondit l'homme âgé, mais malheureusement notre patron est en voyage pour le moment. — Quoi! M. Cointo n'est pas à Brest? — Non, monsieur le chevalier, il est parti depuis quinze jours, et il ne sera guère de retour ici avant une semaine! Au reste, continua l'employé supérieur avec une exquise politesse, si monsieur le chevalier est venu pour une affaire, il lui sera facile de s'entendre avec la personne à qui notre patron a laissé ses pleins pouvoirs! — Oui, en effet, j'étais venu pour une affaire, balbutia de Morvan tout décontenancé; et quelle est, je vous prie, cette personne qui représente M. Cointo et à laquelle je puis, dites-vous, m'adresser comme à lui-même? —Sa femme, monsieur le chevalier. Désirez-vous que je vous accompagne chez notre demoiselle?

On appelait demoiselle, à cette époque, toutes les femmes qui n'appartenaient pas à la noblesse.

— Allons voir mademoiselle Cointo, répondit-il.

L'employé, passant devant le chevalier pour lui indiquer le chemin, traversa plusieurs bureaux, puis, ouvrant enfin, sans frapper, une porte:

— Notre demoiselle, dit-il en s'éloignant aussitôt, voici un jeune gentilhomme qui désire vous parler.

De Morvan, aussi vivement que désagréablement ému, s'inclina devant la chargée de pouvoirs de l'armateur beaucoup plus bas qu'il n'eût fait en toute autre circonstance. Mademoiselle Cointo, âgée d'environ cinquante-cinq ans, était une grosse petite femme à la figure commune et sans expression, aux manières vulgaires. Occupée, lorsque le chevalier entra, à chiffrer des colonnes d'additions, elle leva sur lui un regard interrogateur, et lui adressant une révérence écourtée :

— Qu'y a-t-il pour votre service, et à qui ai-je l'honneur de parler? lui demanda-t-elle. — Je suis le chevalier Louis de Morvan, de Penmark, répondit le jeune homme, espérant que Cointo avait parlé de lui à sa femme, et que son nom n'était pas étranger à cette dernière. — Après, Monsieur? répondit laconiquement la banquière. Qu'est-ce que vous voulez? — J'ai besoin d'argent, Mademoiselle, et je désirerais que votre mari m'avançât une année de la pension qu'il est chargé de me servir et qu'il me paie tous les mois, c'est-à-dire six cents livres.—J'ignore le premier mot de cette affaire. Veuillez repasser dans une quinzaine, Cointo sera alors de retour. — Je dois entreprendre un long voyage, et il me serait impossible d'attendre jusqu'à cette époque, Mademoiselle. — Êtes-vous donc tellement à court d'argent ou privé d'amis que vous ne puissiez vous passer de ces six cents livres? — Oui, Mademoiselle, je suis justement dans cette position. — Alors, vous m'obligerez beaucoup, Monsieur, en n'insistant plus. Vous comprenez que l'on ne prête pas comme cela six cents livres à un homme que l'on ne connaît pas, qui part pour un long voyage, et qui vous avoue ne posséder ni un sou vaillant, ni un ami.

Le pauvre gentilhomme, accablé sous le poids de la honte, se dirigea lentement vers la porte. Au moment même où il allait sortir, la porte s'ouvrit brusquement, et de Morvan ne put retenir une exclamation d'étonnement et de surprise en se trouvant face à face avec le maquignon Mathurin.

—Mathurin! s'écria-t-il. – Lui-même, pour vous servir, mon gentilhomme. Ma foi! je ne m'attendais pas au plaisir de vous revoir à Brest. Il paraît que vous êtes complétement remis de votre blessure?

Le maquignon s'avança vers la demoiselle Cointo, qui, se levant aussitôt avec empressement, lui adressa la plus gracieuse révérence accompagnée du plus aimable sourire.

—Vous connaissez donc monsieur? demanda-t-elle au maquignon d'un air inquiet et

comme si elle se repentait de la façon un peu légère dont elle avait agi envers de Morvan. — Parfaitement, chère Demoiselle, répondit Mathurin; M. le chevalier a même bien voulu m'accorder dernièrement le plaisir d'une charmante promenade en mer. — Alors pourquoi, monsieur le chevalier, poursuivit la banquière en se retournant vers le jeune homme, prétendiez-vous tout à l'heure ne pas avoir d'amis? Si M. Mathurin consent à se porter garant pour vous, je suis toute disposée à vous prêter les six cents livres que vous m'avez demandées et que je vous ai refusées.

Cette dernière humiliation manquait au malheureux jeune homme; elle acheva sa confusion. Mathurin, l'air moqueur et la lèvre supérieure relevée par un équivoque sourire, le regardait avec une fixité qui fit perler une sueur froide sur son front.

De Morvan eût donné dix ans de sa vie pour pouvoir en ce moment tirer l'épée contre un adversaire digne de lui ou tuer un homme.

—Monsieur le chevalier sait fort bien que les maquignons ne sont pas ordinairement des millionnaires, répondit Mathurin après un silence de quelques secondes, qui parut à de Morvan avoir duré une heure : toutefois, je ne suis pas sans posséder par devers moi de petites économies, et s'il veut me faire l'honneur d'accepter au taux de l'intérêt légal une somme de six cents livres, je serai heureux de lui rendre ce léger service? — Je vous remercie, Monsieur, répondit sèchement de Morvan, qui, se sentant à bout d'abnégation, reprit toute sa fierté; puisque l'absence de mon banquier Cointo m'empêche de toucher ici l'argent dont je me trouve avoir par hasard besoin, je m'adresserai à un autre homme d'affaires. — Ah! mon Dieu! j'y songe à présent, Monsieur, s'écria à son tour la demoiselle Cointo, ne m'avez-vous pas dit que vous vous nommiez de Morvan? —Oui, Mademoiselle, le chevalier de Morvan. — Étourdie que je suis! Voici une lettre qu'un courrier a apportée ce matin même pour vous!

Le jeune homme s'empressa de décacheter le billet que lui remit la banquière, et lut d'un coup d'œil les lignes suivantes :

« Dans quinze jours je serai à Paris. Vous trouverez mon adresse chez le prince d'Harcourt. Accourez vite; j'ai besoin de vous. Ayez foi dans votre bonne étoile. Venez! venez!

NATIVA.

— Eh bien, chevalier, dit le maquignon Mathurin en s'adressant de nouveau à de Morvan, refuserez-vous *encore* mon offre? — Toujours, Monsieur! répondit de Morvan gêné et déconcerté malgré lui par la singulière façon dont Mathurin avait appuyé sur le mot encore.

Le gentilhomme breton salua alors d'une seule et même inclination de tête la femme de l'armateur et le maquignon Mathurin; puis il s'éloigna à pas lents et en affectant une indifférence, hélas! bien loin de son cœur.

De Morvan, en arrivant à Brest, avait été se loger, par mesure d'économie, dans une petite auberge borgne, qui portait pour enseigne : *au Chariot d'Or*. Ce fut là qu'il se rendit après la malheureuse issue de son infructueuse démarche. La première personne qu'il aperçut en pénétrant dans la cour de l'auberge fut son domestique Alain, occupé à étriller Bijou. Après avoir ordonné au Bas-Breton de lui faire préparer un modeste dîner, de Morvan venait de remonter chez lui, quand un coup frappé à la porte de sa chambre lui annonça une visite : le gentilhomme, n'attendant et ne connaissant personne, crut à une erreur; il cria toutefois :

— Entrez!

L'étonnement de de Morvan fut grand lorsqu'il vit apparaître le maquignon Mathurin.

— Vous ici! — Dame! pourquoi donc pas? Vous m'avez crié d'entrer, et me voilà. — Parbleu! reprit de Morvan après avoir réfléchi, je ne suis pas fâché, en y songeant, du hasard qui vous amène. — Bien obligé. Seulement ce n'est pas, comme vous semblez le croire, le hasard qui a conduit mes pas. J'ai une affaire à vous proposer. — Nous reviendrons tout à l'heure à cette affaire. Avant tout, il m'importe de savoir qui vous êtes et quel intérêt vous avez à jouer le rôle de ma-

quignon, car je suppose que vous m'accordez assez de perspicacité pour n'être pas dupe de votre travestissement. — Allons, bon! répondit Mathurin en accompagnant ces paroles d'un gros rire, je vois que votre domestique Alain m'a noirci dans votre esprit! Et qui diable voulez-vous donc que je sois? un prince déguisé et voyageant incognito? Hélas! mon cher Monsieur, je ne suis que trop bien un pauvre maquignon; et la preuve, c'est que je viens justement pour vous offrir de vous acheter votre cheval?

Le visage de Mathurin respirait une telle bonhomie et sa parole une si grande franchise, que de Morvan se sentit ébranlé.

— Mon cheval n'est pas à vendre, répondit de Morvan en se levant de dessus la chaise boiteuse sur laquelle il était assis; mais le maquignon ne comprit sans doute pas le congé que lui donnait le chevalier, car il ne bougea pas de sa place. — Tenez, monsieur le chevalier, reprit-il, je veux être franc avec vous! La personne qui m'a chargé d'obtenir votre cheval ne regardera pas au prix. Il y a là matière pour vous et pour moi à un fort beau bénéfice; que diable! les écus ne se trouvent pas sous les pieds des mules! Les orgueilleux ou les fous refusent seuls les bonnes affaires. Causons peu, mais causons bien : combien avez-vous payé votre cheval? — Quatre cent livres, répondit de Morvan, qui se ravisa en réfléchissant que peut-être bien le hasard lui envoyait une occasion de se rattraper de l'échec-Cointo. — Quatre cents livres! répéta Mathurin avec étonnement. Ma foi, monsieur le chevalier, mon état est de tromper le monde, c'est bien le moins qu'un maquignon ait le bénéfice de sa réputation; mais vous me plaisez, et je ne veux pas abuser de votre innocence. Votre cheval Bijou vaut huit cents livres comme un écu. — Me le payeriez-vous cette somme? demanda de Morvan en jouant une indifférence qu'il était loin d'éprouver, car cette somme de huit cents livres, arrivant si à propos, l'éblouissait. — Oui et non! Si vous voulez, je vous compterai six cents livres en espèces sonnantes, et je vous donnerai en retour deux chevaux, non pas bien beaux, mais capables néanmoins de supporter la fatigue d'un long voyage. — J'accepte, répondit de Morvan. — C'est un marché conclu : j'ai votre parole de gentilhomme? — Oui, Monsieur, je vous la donne. — Eh bien, alors, s'écria le maquignon joyeux, je puis vous avouer à présent que Bijou ne vaut pas huit cents, mais bien au moins douze cents livres. Vous m'en auriez demandé mille, que j'aurais cédé. — Je suis heureux que vous ayez fait un bon marché, Monsieur. — Parbleu! votre loyauté m'enchante, et il ne sera pas dit que je me laisserai vaincre en générosité : je vous livrerai le cheval de votre domestique tout harnaché. Monsieur le chevalier, voici vos six cents livres, continua Mathurin en étalant sur la table une ceinture de cuir garnie de pièces d'or et en comptant la somme convenue. Me permettez-vous d'emmener Bijou de suite? Oh! ne craignez rien, je suis connu à Brest; demain matin je vous enverrai, au point du jour, les deux chevaux auxquels vous avez droit. — Emmenez Bijou, Monsieur, répondit de Morvan.

Une fois le maquignon parti, le jeune homme laissa éclater toute la joie que lui causait la conclusion de cette affaire si heureuse et si inattendue.

Alain, à qui il fit part de cette bonne aubaine, montra plus de scepticisme que son maître.

— Ce maquignon n'est pas le diable, comme je le croyais d'abord, dit-il, car les deux écus qu'il m'a donnés ne se sont pas changés en feuilles; mais je veux, avant de me réjouir, attendre jusqu'à demain.

Le soupçonneux Bas-Breton fut fort étonné le lendemain, et le chevalier partagea cet étonnement, en apercevant dans la cour un cheval réellement magnifique et un vigoureux bidet fort convenablement harnaché, que le maquignon venait d'envoyer.

—Allons, dit le chevalier, qui, après avoir mangé à la hâte un morceau, se mit d'un bond en selle, voilà un heureux début de voyage!

Alain enfourcha fièrement son bidet, et les deux aventuriers — ce mot doit être pris dans le sens honorable — se mirent en route. Le début du voyage des deux aventuriers fut triste : partout leurs regards ne

rencontraient que chaumières tombant en ruines, villages abandonnés. Depuis bien des années l'on n'avait vu en France la misère sévir avec une telle violence sur le peuple : les capitaux manquaient aux affaires, les bras à la culture de la terre; la guerre avait épuisé le pays d'hommes et d'argent. Louis XIV faisait payer bien cher à ses sujets son orgueil toujours insatiable et sa gloire passée !...

Quinze jours plus tard, le chevalier et son domestique, heureusement arrivés au terme de leur voyage, descendaient, vers les sept heures du soir, à l'entrée de la rue de l'Arbre-Sec, à l'hôtel du *Cheval-Blanc*.

Alain avait été effrayé par la grandeur de la ville de Brest, mais la vue de Paris ne parut lui causer qu'une médiocre impression. Le Bas-Breton, fidèle à son orgueil patriotique, ne voulait pas laisser paraître l'étonnement profond, ou plutôt encore, la stupéfaction véritable que lui faisait éprouver le spectacle si nouveau pour lui de la grande ville. C'eût été reconnaître jusqu'à un certain point la suprématie de la France sur la Bretagne.

Quant à de Morvan, à peine eut-il mis pied à terre, que son premier soin fut de s'informer où se trouvait situé l'hôtel d'Harcourt. Dès que le gentilhomme eut obtenu le renseignement qu'il désirait, il se fit conduire par un garçon de l'hôtel à la chambre qui lui était assignée : il avait hâte, afin de pouvoir sortir sans perdre de temps, de réparer le désordre de sa toilette sérieusement compromise par les fatigues de la route. Alors seulement il s'aperçut d'une chose à laquelle, dans son impatience de revoir Nativa, il n'avait pas encore songé, et qui méritait bien cependant d'appeler toute son attention, c'est-à-dire que ses vêtements, usés et déchirés, lui donnaient plutôt l'air d'un vagabond que d'un fils de bonne maison. Impossible de se présenter couvert de pareilles guenilles devant la fille du comte de Monterey : un habillement complet lui était indispensable. Cette découverte donna naturellement à de Morvan l'idée de visiter sa bourse : elle contenait deux cent dix-sept livres, qui suffirent à peine à l'achat d'un élégant costume, en y comprenant le produit des deux chevaux, qui, dans leur état misérable, après les fatigues de la route, avaient été vendus soixante-quinze livres.

La stupéfaction d'Alain, lorsqu'il vit entrer une demi-heure après son maître, qu'il ne reconnut pas, ne peut se comparer qu'à son ravissement.

— Ah ! mon doux Jésus et ma bonne sainte Anne d'Auray ! s'écria-t-il en joignant les mains en signe d'admiration, que vous êtes êtes donc beau ! Il n'y a qu'un Breton capable d'avoir une si brave mine avec des habits français. Dieu de Dieu ! quel galant vous faites !

Ces compliments de son serviteur — c'étaient les premiers que le chevalier de Morvan recevait de sa vie — causèrent un vif plaisir au jeune homme, car ils lui firent reporter ses pensées vers Nativa.

De Morvan, à son arrivée, était reçu par l'hôte du *Cheval-Blanc* avec une méfiance pleine de froideur : son costume de voyage était en effet une assez mauvaise recommandation pour un aubergiste; toutefois, lorsque ce dernier le vit revenir, après une courte absence, si brillamment vêtu, il pensa qu'il s'était trompé sur la position sociale du jeune homme, et il s'empressa de lui envoyer un domestique pour s'informer s'il ne désirait point souper. Le gentilhomme, quelle que fût sa délicatesse, ne pouvait ni se passer de manger, ni avouer, ce qui l'aurait honteusement perdu, qu'il ne possédait pas un sou vaillant. Il commanda donc au garçon un modeste repas. Enhardi par la déférence que lui montrait le valet, et sentant instinctivement que son nouveau costume lui donnait une certaine autorité, il demanda s'il n'y avait pas quelque coureur qui pût se charger de porter une lettre à l'hôtel d'Harcourt ! Comme les princes et les ducs d'Harcourt jouissaient d'une grande réputation de noblesse et de fortune, le valet répondit en s'inclinant humblement que si le chevalier voulait bien prendre la peine de lui remettre cette lettre, il s'engageait à la faire parvenir à sa destination avant une heure.

De Morvan se fit apporter du papier, une plume, et écrivit les mots suivants :

« J'arrive à l'instant à Paris; si demain vous avez besoin de ma vie, demain soir je n'existerai plus. »

Puis il signa, et remit le billet au valet. Ce dernier, fidèle à sa promesse, revint à peine l'heure expirée : il apportait une réponse.

On devine sans peine l'émotion qu'éprouva de Morvan en décachetant la lettre : elle contenait ces simples mots :

« Merci; demain je ne puis vous voir; après demain rendez-vous à trois heures chez le traiteur Renard, et demandez l'étrangère : j'y serai. »

Le chevalier, ivre de joie, mit la main à la poche pour donner un louis à l'intelligent messager, mais la réflexion l'arrêta :

— Mon garçon, lui dit-il avec un certain embarras, car cette espèce de mensonge mesquin répugnait à sa fierté, j'aurai encore probablement besoin de tes services : nous réglerons tous nos comptes ensemble, et tu seras satisfait.

Le valet s'inclina une seconde fois, plus profondément encore qu'il n'avait fait la première, et s'éloigna à reculons comme devant une majesté. Le jeune homme, à la pensée qu'il allait bientôt revoir Nativa, avait peine à retenir ses transports : son bonheur l'étouffait; un moment même il fut tenté de faire part à Alain de son rendez-vous... Tout à coup, cependant, son front se rembrunit, et il pâlit : en relisant le billet de Nativa, il s'était aperçu qu'elle ne lui donnait aucunement l'adresse du traiteur Renard.

— Bah ! se dit-il après un moment de réflexion, il faut que cet homme soit connu de tout Paris, sans cela Nativa n'aurait pas commis une pareille omission.

La nuit était venue, l'étape de la journée avait été longue, de Morvan se coucha. Quelque grande que fût sa fatigue, il ne put ni fermer les yeux ni goûter un moment de repos : l'adresse du traiteur Renard, si malheureusement oubliée dans la lettre de Nativa, le tracassait d'une étrange façon. Il faisait depuis longtemps grand jour lorsque de Morvan parvint enfin à s'endormir. A dix heures du matin, il se réveilla, et s'habillant à la hâte, il s'empressait de descendre pour aller aux informations, lorsqu'en mettant le pied sur l'escalier, il rencontra son hôtelier.

—Mon cher Monsieur, lui dit-il sans même songer à lui souhaiter le bonjour, ne pourriez-vous m'indiquer l'endroit où se trouve un traiteur du nom de Renard ? — Parbleu! ce que vous demandez là n'est pas difficile; tout le monde connaît Renard. — Ah ! tout le monde connaît Renard ? répéta le jeune homme avec une joie d'enfant; et où demeure-t-il donc, ce Renard, que tout le monde, excepté moi, connaît, je vous prie? — Dans le jardin des Tuileries!.... Eh! eh! monsieur le chevalier, ajouta le maître du Cheval-Blanc, je parierais volontiers vingt louis contre un écu que vous avez un rendez-vous ?... Recevez mes sincères compliments, car les femmes qui fréquentent l'établissement de Renard, appartiennent toutes, soit à la haute noblesse, soit au théâtre. Une grisette ou une bourgeoise n'oserait jamais se rendre là. Recevez donc, je le répète, mes sincères compliments : seulement puisque vous ne connaissez pas Renard, permettez-moi de vous donner en passant un avis, celui de bien garnir vos poches d'espèces. Chez Renard, la moindre dépense atteint de suite un chiffre fabuleux; tout s'y vend au poids de l'or.

Si de Morvan savait en effet à présent où demeurait Renard, il venait aussi d'apprendre qu'il lui fallait beaucoup d'or pour s'y rendre, et son avoir se résumait en un effrayant zéro ! La position du pauvre chevalier était loin, on le voit, de s'améliorer. Aussi, quand il rentra dans sa chambre, se jeta-t-il sur son lit d'un air tout à fait découragé.

Alain, qu'aucune pensée d'ambition ni d'amour ne tourmentait, avait passé, plongé dans un profond sommeil, la première nuit de son arrivée à Paris; comme il s'était levé avec le jour, il ressentit vers les dix heures — phénomène fort explicable, puisque le pauvre garçon était à jeun depuis la veille— de violents tiraillements d'estomac. Aussi en voyant son maître se jeter sur son lit d'un air désespéré et sans parler de déjeuner, ne put-il retenir un gros soupir de découragement.

Qu'as-tu mon gars? lui demanda le chevalier avec cette sympathie que donne la souffrance aux natures d'élite pour les chagrins d'autrui. — J'ai faim, maître! répondit le Bas-Breton. Est-ce que l'on ne mange pas à Paris? — Que tu es donc heureux de songer à de pareilles choses! s'écria de Morvan. Eh bien, va dire à un des valets de l'hôtel d'apporter à déjeuner. — Dame! maître, j'ignore les usages de la capitale. Je pense, toutefois, que les parisiens doivent connaître la bouillie de sarrasin!... Désirez-vous que je vous en apporte une écuellée? — Merci, mon gars; je n'ai pas faim. Je ne déjeunerai pas. — Vous ne déjeûnerez pas? répéta le Bas-Breton en regardant d'un air stupéfait le jeune homme. Vous êtes donc malade? — Je l'ignore!... je ne sais pas... — Comment, vous ne savez pas?... Tenez, monsieur le chevalier, reprit Alain avec accablement, vous avez un cœur courageux et qui ne craint pas d'entendre la vérité; voulez-vous me bailler la permission de vous narrer une idée qui vient de me venir sur votre compte? Eh bien, j'ai peur que vous n'ayez, hier, afin de vous procurer vos beaux vêtements, coulé à fond votre bourse.

Ces dernières paroles firent rougir le jeune homme, qui murmura :

— Ah! si je croyais au diable, je l'appellerais sans plus tarder à mon aide, et je lui vendrais volontiers pour vingt écus une année entière de ma misérable existence!

De Morvan, en s'exprimant ainsi, ne savait pas même qu'il s'adressait à Alain; son cœur trop plein laissait échapper un cri de douleur, voilà tout. Quant au Bas-Breton, il ne comprit qu'une chose dans la réponse de son maître; que le jeune homme avait besoin de vingt écus, et que c'était l'impossibilité de se procurer cette somme qui le rendait si malheureux et l'avait fait blasphémer.

Alain — fait qui peut paraître incroyable et qui s'explique par le dévouement et l'attachement sans borne qu'il portait au chevalier — Alain se mit aussitôt à se creuser l'esprit pour savoir de quelle façon il devait s'y prendre pour trouver ces vingt écus si ardemment désirés par son maître et si indispensables à son bonheur!

La solution de ce problème était difficile; aussi le Bas-Breton, avant de l'aborder, jugea-t-il prudent d'aller chercher d'abord son déjeuner.

— Ah! monsieur le chevalier, s'écria-t-il en rentrant peu après et en riant de toutes ses forces, figurez-vous que les Parisiens, qui se croient tant d'esprit et qui veulent se faire passer pour si malins, ne connaissent même pas la bouillie de sarrasin. Tout le monde en mange, cependant, à Penmark, et Penmark n'est pourtant pas une grande ville.

Bientôt un valet de l'hôtel apporta sur un plateau un déjeuner fort convenable.

Eh bien, mon maître, reprit Alain en dévorant d'un regard sensuel et curieux les mets placés devant lui, mets qu'il voyait pour la première fois, eh bien, mon maître, votre appétit dort-il toujours? Ces ragoûts sentent vraiment une assez bonne odeur. Après tout, ce n'est pas un si grand mérite que de savoir cuisiner; faut bien aussi que les Français aient quelque chose pour eux... Ils cuisinent bien... voilà!

Le désappointement d'Alain fut grand lorsqu'il vit le chevalier se jeter de nouveau sur son lit, et refuser par un signe de tête de partager le repas du matin. Quelque peiné que fût le Bas-Breton de la tristesse de son maître, il n'en fit pas moins un brillant et consciencieux accueil au déjeuner fourni par l'hôtel : en moins de dix minutes, les plats, dépouillés de leur conteau, présentaient une surface d'une éclatante blancheur.

— Tout cela n'était pas trop mauvais, dit-il enfin en passant en guise de serviette le revers de sa main sur sa bouche; seulement les morceaux semblaient taillés pour des enfants! A peine de quoi en goûter! N'importe, quoique toutes ces drôleries ne vaillent pas une bonne écuelle de bouillie, je me sens beaucoup mieux maintenant qu'il y a un quart d'heure.

De Morvan, absorbé par ses réflexions, ne répondit pas : le serviteur suivit bientôt l'exemple que lui donnait son maître; il appuya son coude sur la table, sa tête carrée sur sa large main, et tomba dans une méditation profonde.

— Ah ! foi de Dieu, monsieur le chevalier, s'écria-t-il tout à coup en bondissant sur sa chaise comme mû par un ressort invisible, je crois que j'ai, moi, une idée, et que vous aurez, vous, vos écus ! — Quel est ton projet, Alain ? demanda de Morvan avec indifférence, car il craignait avec raison que le brave Penmarkais, peu au courant de la vie et des ressources de Paris, ne fût le jouet d'une illusion et ne rêvât une impossibilité. — Je désire, reprit Alain, ne pas répondre à votre question. J'ai remarqué que chanter victoire avant le combat vous vaut toujours une râclée complète. Pouvez-vous seulement m'accorder une journée de congé et vous passer de mes services jusqu'à ce soir ? — Tu vas au-devant de mes intentions ; je comptais t'envoyer voir les curiosités de Paris. Seulement, prends bien garde de te perdre, et ne va pas oublier le nom de la rue et de l'hôtel. —Rue de l'Arbre-Sec, hôtel du Cheval-Blanc, je sais ! Quant aux curiosités de Paris, maître, ajouta Alain en levant ses épaules d'un air de mépris, ce n'est guère la peine d'en parler ! Qu'espérer d'un peuple qui ne connaît pas l'usage de la bouillie de sarrasin ? Ainsi, je puis m'en aller ? c'est convenu ? — Oui, mon gars, tu peux t'en aller, de suite même si cela te plaît. — Cela ne me plaît pas, mais c'est nécessaire, maître. Je vous salue bien.

Alain renfonça jusque sur ses yeux son chapeau à larges bords, donna deux ou trois coups de poings à sa veste, tira à plusieurs reprises ses longs cheveux. Sa toilette ainsi terminée, il descendit l'escalier de l'hôtel d'un air rassuré, et son penbas à la main, il entra sans hésiter dans la rue. Le Bas-Breton, en se vantant de rester indifférent aux curiosités de Paris, s'était beaucoup trop avancé ; à peine eut-il mis le pied dans la rue, qu'il fut pris par une espèce de vertige, et éprouva un étonnement tel qu'il dut s'appuyer contre une maison pour ne pas chanceler ; jamais le brave garçon n'avait rêvé rien qui approchât du spectacle qui frappait alors ses yeux.

Les brillants carrosses à six chevaux, les voitures de place délabrées et couvertes de boue, les innombrables piétons qui sillonnaient et encombraient la rue, lui firent croire tout d'abord que c'était un jour de *pardon* ou de fête.

Son admiration fut extrême à la vue de la richesse et du luxe des costumes des passants ; partout de la soie, des rubans, des cotilles, des manteaux, des épées, des plumes, de grosses montres apparentes, des cannes aux pommeaux brillants.

A plusieurs reprises, Alain se campa, la bouche béante et n'osant en croire ses sens, devant des hommes qui, s'arrêtant au beau milieu de la rue, se regardaient complaisamment dans un petit miroir portatif, et peignaient avec un aplomb imperturbable, qui leur perruque, qui leurs fines moustaches. Cette façon de faire sa toilette sur la voie publique en imposait extraordinairement au Penmarkais. Il se figurait que ces gens, pour oser se permettre de pareilles audaces, devaient être de grands seigneurs : la plupart étaient des clercs d'avoués, des professeurs de danse, des courtauds de boutique sans place, des laquais de bonne maison en goguette.

Enfin, après une demi-heure de stupéfaction et d'éblouissement, le Bas-Breton ayant recouvré peu à peu son sang-froid, songea à l'accomplissement du projet qu'il méditait pour se procurer les vingt écus dont de Morvan avait besoin. Il s'adressa à un mendiant, et lui demanda de vouloir bien lui indiquer l'église la plus proche.

— Avancez encore de cent pas, et vous trouverez celle des Jacobins, lui répondit le mendiant ; tenez, là où vous voyez tous ces carrosses arrêtés ; c'est justement l'heure de la *belle messe*.

Alain ne voulant pas avoir l'air d'ignorer les usages de Paris, se contenta de remercier le mendiant sans entrer dans aucune explication ; toutefois il était fort intrigué.

— Qu'entend cet homme, se demanda-t-il par ces mots : « C'est l'heure de la belle messe ? » Il y a donc ici des messes laides et des messes belles. Au fait, pourquoi pas ? les Français sont des impies : ils reconnaissent probablement plusieurs dieux !

Le Bas-Breton, grâce à son piteux costume, pénétra dans l'église des Jacobins sans avoir à subir les supplications nasillardes et mo-

notones d'une foule de prétendus estropiés, qui se tenaient à la porte pour solliciter la pitié des fidèles. Bientôt il laissa échapper une exclamation de joie : il venait enfin de trouver ce qu'il cherchait avec tant de persévérance, c'est-à-dire un triangle en fer garni de nombreuses pointes soutenant de petits cierges allumés; derrière ce triangle



Alain retira alors de sa poche, tout en soupirant, son dernier écu... (Page 194.)

se tenait assise la femme chargée de répondre aux commandes des fidèles.

Alain regarda du coin de l'œil cette femme, et comme elle lui parut être douée d'un âge plus que respectable, posséder une remarquable laideur, et qu'elle était vêtue avec beaucoup de décence, il se décida à s'adresser à elle :

— Madame, lui dit-il, vous plairait-il de m'allumer trois cierges en l'honneur de sainte Anne d'Auray?

La vieille femme s'empressa d'allumer les

cierges, puis s'adressant au Bas-Breton :

— C'est trente-six sous que vous me devez, Monsieur. — Comment, trente-six sous! s'écria Alain épouvanté. — Certes! trois cierges à douze sous pièce font bien trente-six sous! — Ah! les cierges valent donc ici douze sous pièce? demanda Alain en regardant la marchande dans le blanc des yeux. — Tout le monde sait cela! Interrogez le premier venu...

Alain retira alors de sa poche, tout en soupirant, son dernier écu, si soigneusement conservé jusqu'à ce jour, et le donna à la marchande; mais bientôt le visage du Bas-Breton changea comme par enchantement : l'expression de la joie y remplaça celle de la tristesse.

— Que je suis donc bête! se dit-il; il est certain que les cierges de douze sous doivent posséder bien plus de vertu que ceux qui n'en coûtent que trois! M. le chevalier ne peut manquer à présent d'avoir les vingt écus.

Après cette réflexion consolante, Alain s'agenouilla et fit sa prière.

« Ma bonne sainte Anne d'Auray, murmu-
« ra-t-il avec ferveur, vous voyez que je ne
« regarde pas à dépenser de l'argent pour
« vous être agréable. Je vous sais trop brave
« pour vouloir mettre inutilement en frais
« un pauvre malheureux comme moi! ça ne
« serait ni gentil ni délicat de votre part.
« Faites-moi donc trouver les vingt écus
« dont mon maître, monsieur le chevalier, a
« besoin; ça m'obligera beaucoup, et je vous
« serai bien reconnaissant! Que quelqu'un
« ose nier devant moi votre puissance, et je
« vous jure que je lui casserai la tête! Ainsi
« soit-il. »

Alain attendit, selon son habitude, avant de se relever, que les trois cierges fussent tout à fait consumés, puis, demandant à la marchande la monnaie de son écu, monnaie qu'il vérifia et serra soigneusement dans sa poche, il sortit la tête haute et le pied léger de l'église des Jacobins. Une fois dans la rue, le premier soin du Bas-Breton fut de regarder s'il n'apercevrait pas une bourse tombée par terre. Quant à mettre un seul instant en doute la réalisation de son souhait, l'idée ne lui en vint même pas. Il était intimement persuadé que Notre-Dame-d'Auray se chargerait de lui fournir avant la fin du jour les vingt écus demandés. Plein de cette confiance, Alain se mit à marcher devant lui au hasard; il prit la première rue qui se présenta, arriva sur les quais, et peu après se trouva à l'entrée du Pont-Neuf. — Tiens! quel est donc ce grand seigneur qui, monté sur son carrosse, se dispose à parler au peuple? se dit-il; écoutons un peu. Dieu de Dieu! est-il couvert de broderies d'or et de belles plumes! Ce doit être un prince du sang. L'on fait silence; il va commencer.

Le personnage gratifié par Alain du titre de prince du sang était un arracheur de dents fort connu à cette époque et nommé Galimard. Il commença par parler de ses voyages en Arabie et en Chine, des succès extraordinaires qu'il avait obtenus auprès de diverses cours étrangères, notamment dans celle du grand sultan; puis il termina en annonçant que son bon cœur lui faisant préférer le bien-être de l'humanité entière à sa propre fortune, il consentait à arracher vingt dents à cinq sous pièce.

Cependant Alain éprouva bientôt un remords de conscience; puis il se dit :

— Allons-nous-en, car j'ai peur qu'il n'y ait de la magie là-dessous.

Quelques pas plus loin, Alain s'arrêta devant l'étalage d'un célèbre mécanicien qui confectionnait avec une adresse inimitable — c'était lui qui le disait — des yeux en verre et des jambes de bois. Alain, en écoutant l'admirable discours du poseur de jambes, regretta presque un moment de n'être point mutilé; toutefois son bon sens ne tarda pas à prendre le dessus sur son étonnement, et il s'éloigna en murmurant :

— Ce Français-là a beau dire, il ne me prouvera jamais que les jambes faites par le bon Dieu ne valent pas ses morceaux de bois taillés! Tout cela c'est des menteries bonnes à attraper des niais!..... Allons ailleurs!

Ailleurs, c'est-à-dire à dix pas plus loin, ce que le Bas-Breton entendit était chose bien autrement extraordinaire que les discours de l'arracheur de dents et du mécani-

cien. Un homme monté sur un tréteau bordé de musiciens, annonçait qu'il avait trouvé, après vingt années de recherches, certaines plantes rares douées de l'incroyable vertu de changer, dans l'espace de cinq minutes, la figure d'un homme : il suffisait de se frotter le visage avec la liqueur merveilleuse extraite de ces plantes pour, d'affreusement laid que l'on était, devenir sinon admirablement beau, du moins fort présentable.

L'homme à l'eau de Beauté assurait que, grâce à son précieux secret, il avait déjà fait faire plus de dix mille mariages.

— Menteur! se dit Alain; et il se disposait à s'éloigner lorsque le charlatan ajouta :

— Je conçois, Messieurs, que vous accueilliez par la plus complète incrédulité l'annonce de ma découverte sans pareille : il y a de ces choses que l'on ne peut croire qu'à condition de les voir. Eh bien, je vais vous fournir un exemple irrécusable de la vérité du fait que j'avance. Je vais opérer devant vous! Que l'homme le plus laid de la compagnie se présente, et là, sous vos yeux, en moins de cinq minutes, je vous le répète, je vais le changer en bien, de façon à le rendre méconnaissable... Voyons! j'attends! Quel est parmi vous le malheureux affligé du plus disgracieux, du plus ridicule, du plus sot, du plus affreux visage?... Qu'il avance sans crainte, je suis là!

Comme cela devait être, personne ne s'offrit. Alain, dont la curiosité était alors excitée au plus haut point, resta pour voir si l'expérience aurait lieu. Le charlatan paraissait si sûr de lui, il était si facile de le démentir, que le Bas-Breton doutait.

— Eh bien, quoi! personne ne dit mot, reprit l'homme à l'eau de Beauté après une légère pause; je comprends ce silence, il signifie que chacun de vous se croit un Adonis... Erreur, Messieurs, erreur! J'aperçois, au contraire, parmi vous beaucoup de déplaisants visages.

Chacun regarda son voisin, et le charlatan, après une nouvelle pause, reprit :

— Puisque personne n'ose par amour-propre se dévouer au bonheur de ses semblables, c'est moi qui vais choisir le plus laid de la compagnie.

La musique—deux aveugles et un seigneur castillan revêtu d'un costume du règne de Charles-Quint — commencèrent leurs fanfares, tandis que le Charlatan, la main droite recourbée à la hauteur de son front en guise d'abat-jour, et les yeux à moitié fermés, examinait les badauds qui l'entouraient.

Alain, dont l'esprit méfiant voyait un piége dans toutes ces lenteurs, se préparait sérieusement cette fois à s'en aller quand un jeune seigneur, parfaitement habillé, et portant au lieu d'épée un cimeterre, le toucha légèrement du bout des doigts à l'épaule, et s'inclina profondément devant lui avec une grâce parfaite, tout en lui disant :

— Mon maître m'envoie vers vous, Monsieur, pour vous prier de lui accorder l'honneur d'un moment d'entretien. Veuillez être assez bon pour me suivre. — Vous faites confusion sans doute, Monsieur, répondit Alain tout décontenancé. Je ne connais personne à Paris, et ce ne peut être moi que votre maître envoie quérir. — Je vous assure, Monsieur, que je ne me trompe pas... — Quel est-il, et que me veut-il, votre maître? — Mon maître est le plus grand savant de l'univers; il désire, je crois, vous remettre une bourse pleine d'écus qu'il a vu prendre par un filou dans votre poche, et qu'il s'est fait restituer par ce misérable! Regardez si, en effet, l'on ne vous a pas volé!...

Ces paroles causèrent d'abord un extrême étonnement au Bas-Breton, puis, peu après, une joie folle.

« Je comprends tout, pensa-t-il, c'est ma bonne sainte Anne d'Auray qui m'envoie des écus! »

S'adressant alors d'un ton délibéré au messager :

— Marchez, lui dit-il, je vous suis.

Le jeune seigneur aux beaux habits et au brillant cimeterre ne se fit pas répéter cet ordre : il tourna avec empressement derrière la baraque occupée par le vendeur d'eau de Beauté, et montrant à Alain l'échelle qui servait à gagner les tréteaux :

— Veuillez prendre la peine de monter, lui dit-il. — Plaît-il? s'écria Alain croyant avoir mal entendu. — Je dis : veuillez prendre la peine de monter, répéta l'homme au

cimeterre. — Quoi! votre maître est ce plaisant qui prétend...? — Lui-même, Monsieur, répondit le messager en poussant doucement Alain vers l'échelle; mais le Bas-Breton, écartant les jambes et fronçant le sourcil, resta immobile, et regarda le compère du charlatan d'une telle façon, que celui-ci, au lieu d'insister, lui dit froidement : — Ainsi, Monsieur, mon maître peut disposer en toute sûreté de conscience, dans l'intérêt des pauvres, des vingt écus que contient votre bourse?

Ces mots de « vingt écus, » qui répondaient d'une façon si précise et si extraordinaire au désir et à la pensée du Bas-Breton, dissipèrent en partie les soupçons vagues qu'il éprouvait.

Mais, du tout! répondit-il vivement. J'ai besoin de cet argent, moi. — Alors, venez le prendre, répondit le messager avec un commencement d'impatience.

Alain gravit deux échelons, et se retournant vers son conducteur :

— Je vous avertis que nous autres Bretons, nous tapons dru sur ceux qui essaient de se moquer de nous, lui dit-il.

Puis il continua de monter.

La foule salua l'apparition d'Alain sur l'estrade par des cris de joie et des rires moqueurs; mais comme le Bas-Breton vit une bourse dans les mains du charlatan, il ne fit guère attention à cette hilarité, et il se dirigea vivement vers l'homme à l'eau de Beauté, qui semblait, par sa contenance et par son regard, l'inviter à venir. Hélas! à peine Alain fut-il à la portée du Charlatan, que le perfide, s'adressant à la foule, s'écria d'une voix retentissante :

— Voici, Messieurs, l'homme le plus laid de la société, qui accourt de lui-même pour essayer la vertu de mon eau de Beauté! Le monstre n'aura pas à se repentir de sa confiance en mes lumières! Quand il sortira de mes mains, toutes les femmes raffoleront de lui et voudront l'avoir pour amant. Remarquez bien son abominable masque; dans cinq minutes la métamorphose sera si complète, que vous ne le reconnaîtrez plus!... Allez, la musique!...

Le charlatan, aidé de ses trois valets, parmi lesquels se trouvait le seigneur au cimeterre, prit alors Alain par la tête, et lui tira si rudement l'oreille, que le malheureux Penmarkais poussa un cri de douleur et fit une affreuse grimace. La foule n'entendit pas le cri, qui fut couvert par le bruit des fanfares des aveugles et du prétendu castillan, mais elle vit la grimace, et elle y répondit par un éclat de rire homérique. Quant à l'infortuné Alain, écrasé par la surprise et par l'indignation, il resta pendant un moment sans respirer, sans faire un mouvement : il se croyait tombé au pouvoir du diable; il avait perdu la tête.

Le charlatan mit à profit son immobilité pour procéder à sa toilette; il demêla d'abord ses longs cheveux et les écarta sur son front. Puis ensuite, avec du carmin et du blanc d'Espagne il lui badigeonna de telle façon la figure, qu'en moins de temps qu'il n'en faut ici pour l'écrire, le visage hâlé du Bas-Breton présenta une teinte rose fort agréable à la vue.

— Voici qui est fait! s'écria alors le charlatan en affectant de reboucher un flacon vide dont il ne s'était pas servi. Que pensez-vous, Messieurs, de cette métamorphose? ne tient-elle pas du miracle? Et remarquez que je n'ai pas reculé devant la difficulté; loin de là : j'ai choisi un sujet d'une laideur achevée.

Cette fois, comme le Bas-Breton, peigné et colorié, n'était pas, vu à distance, plus mal qu'un autre, la foule, au lieu de rire, applaudit.

— Allons, à un autre, maintenant! reprit le charlatan en repoussant Alain.

Cette secousse tira l'infortuné Penmarkais de sa léthargie; un rouge, plus vif que le carmin dont on l'avait enduit, couvrit son visage.

— Foi de Dieu! hurla-t-il en levant son penbas, je ne croyais pas qu'un Français aurait jamais osé se moquer ainsi de moi!... Ah! vous aimez à rire, tas d'imbéciles! Eh bien, riez!

A peine ces paroles étaient-elles prononcées, que le bâton ferré d'Alain, décrivant un moulinet d'une rapidité irrésistible et prodigieuse, s'abattit en sifflant sur les

épaules des valets, sur la tête du charlatan et sur les fioles d'eau de Beauté. Au premier coup qui l'atteignit, le charlatan tomba baigné dans son sang; les valets ne tardèrent pas à éprouver le même sort que leur maître : ce fut une confusion et un désastre sans nom : le public, se figurant assister à une scène convenue à l'avance entre les baladins, riait à se tenir les côtes.

— Voilà qui est fait, dit Alain en redescendant la fatale échelle qui, quelques minutes auparavant, avait servi à le conduire au pilori; si jamais je retourne à Penmark, je raconterai comment j'ai rossé des Parisiens qui s'étaient moqués de moi ; ça fera plaisir aux pays.

Alain s'éloignait à grands pas, quand un bourgeois, courant après lui, l'arrêta par la manche de sa veste.

— Eh! l'ami! lui dit-il, deux mots, s'il vous plaît. Si vous consentez à m'apprendre le tour que vous venez de jouer, je vous donnerai un écu. Je veux épouvanter ma femme en faisant semblant de bâtonner mes deux apprentis et de tout casser dans la boutique... Ça sera joliment drôle. — Je ne vous comprends pas, dit Alain se tenant sur ses gardes, car il se figurait avoir affaire à un nouveau mystificateur. — Je vous demande, reprit le bourgeois, que vous m'expliquiez la malice de vos coups de bâton, qui ont l'air d'assommer le monde et de mettre tout en poussière. — La malice n'est pas grande. Ayez un bâton dur et solide, et tapez fort... — Quoi! s'écria le bourgeois, c'est donc pour tout de bon que vous avez frappé ? — Vous en doutez? En ce cas allez voir de près l'embellisseur.—Vous me comblez d'étonnement. Et puis-je vous demander, mon ami, le motif qui vous a fait si rudement malmener le charlatan et ses aides ? — Ne m'avez-vous donc pas vu embellir ? répondit Alain, qui, au souvenir de son affront, hélas! si public, sentit la colère lui revenir au cœur. — Oui, j'ai assisté à votre métamorphose, dit le bourgeois : je trouve même que vous y avez beaucoup gagné! Vous êtes bien mieux maintenant..... — Monsieur, s'écria Alain, comme je n'ai pas, moi, autant d'esprit que les Français, je réponds à leurs plaisanteries avec mon penbas! Je vous conseille donc, car au fond je ne suis pas méchant, et je ne désire nullement la mort du prochain, de cesser de vous moquer de moi et de me laisser tranquille. — Je vous assure, mon ami, que vous vous méprenez grossièrement sur mes intentions, s'écria le bourgeois, que l'étrangeté d'Alain, chose tout à fait nouvelle pour lui, divertissait beaucoup, et la preuve, c'est que si vous voulez dîner avec moi aujourd'hui, vous me ferez plaisir!

Cette proposition — l'homme n'est pas parfait et a toujours son côté faible et vulnérable — cette proposition, dis-je, résonna agréablement aux oreilles du Bas-Breton.

— Je veux bien dîner avec vous, répondit-il, mais à la condition que je ne paierai pas ma part. — C'est bien ainsi que je l'entends. Je suis sorti ce matin pour opérer des recouvrements douteux et en avertissant ma femme qu'elle n'eût pas à m'attendre, Or, comme je suis rentré dans des créances que je considérais comme perdues, c'est bien le moins que je prenne un peu de bon temps! Et puis, ma femme ne saura rien de ma dépense. Allons dîner.

De toute la réponse du bourgeois, Alain ne comprit que les deux derniers mots.

— Allons dîner, répéta-t-il.

Les deux nouvelles connaissances traversèrent le pont et arrivèrent bientôt à l'entrée de la place Dauphine. Cet endroit, connu par ses marchands de filets et de chiens de chasse, l'était encore davantage par un célèbre établissement de traiteur-rôtisseur, qui, sons l'enseigne du Bacchus-Galant, attirait chaque jour, en 1695, une nombreuse clientèle de militaires, d'aventuriers et de bourgeois. Ce fut au Bacchus-Galant que les deux nouveaux amis entrèrent.

— Mon garçon, dit l'amphitryon en s'adressant au Bas-Breton, je suis marchand drapier, et je me nomme Buhot; et vous?— Moi, je suis le serviteur de M. le chevalier de Morvan, et l'on m'appelle Alain. — Tiens, un drôle de nom! Dînons.

Buhot et Alain s'installèrent à une table placée dans la salle commune, et commencèrent leur repas. Le bourgeois se permettait rarement des extra. Aussi, désirant rat-

traper le temps perdu et célébrer son affranchissement d'un jour, se prit-il à attaquer avec une brillante hardiesse les bouteilles de vin servies devant lui.

Une heure ne s'était pas encore écoulée que la tête de l'excellent Buhot commença à s'échauffer d'une si remarquable façon, qu'il se mit à adresser la parole aux convives assis aux tables voisines. Une conversation générale s'engagea. Buhot avait un bon cœur, mais il était avant tout enfant de Paris, partant bavard et moqueur. Il ne résista donc pas longtemps à l'envie de tourner en ridicule et de produire devant la compagnie, comme il disait, son convive Alain. Il raconta d'abord la bastonnade du Pont-Neuf, puis ensuite comme quoi son ami étant né en Bretagne, se figurait n'être pas Français. Sa narration obtint un grand succès.

— Eh! l'ami! s'écria un bas officier désireux d'obtenir aussi un triomphe oratoire et de produire son effet; eh! l'ami, la Bretagne n'appartient donc pas au roi de France? — Certes, non! dit Alain, à qui cette question était adressée, que la Bretagne ne lui appartient pas; et la preuve c'est qu'il n'est pas notre duc!... S'il se mêle de nos affaires, c'est par tricherie, pas autre chose!

Cette réponse d'Alain décida de son sort pour le reste de la soirée; elle le mit en évidence et le fit adopter, d'un commun et tacite accord, pour le plastron de la société.

Alain ne connaissait pas grand' chose aux finesses de la langue française; le parler parisien, espèce d'argot qui change selon les époques, mais ne meurt jamais, lui était surtout on ne plus étranger; toutefois, il ne tarda pas à se douter, aux bravos frénétiques soulevés par ses réponses et à certaines questions trop saugrenues qui lui furent adressées, du triste rôle qu'il jouait dans la salle commune du cabaret du Bacchus-Galant. Enfin Buhot finit par lui ouvrir les yeux à force de lui répéter :

— Ah! mon garçon, que tu m'amuses! je ne donnerais pas ma soirée pour vingt écus!...

Pourtant, chose étrange, quoique le Bas-Breton fût d'un caractère très-susceptible, cette découverte n'amena sur son front qu'un nuage passager, qui disparut presque aussitôt; Alain parut même, soit qu'il eût pris son parti, soit que le vin du Bacchus-Galant l'eût mis en gaieté, se prêter avec une sorte de plaisir à la plaisanterie et faire à la gaieté commune le sacrifice de son amour-propre et de sa nationalité. Buhot, enthousiasmé, se levait à chaque instant de table et l'embrassait en disant :

— Mon ami, jamais Bobèche ne m'a diverti comme toi : toutes les fois que j'aurai de l'argent de disponible nous dînerons ensemble! Tiens, voici mon adresse; quand ma femme ne sera pas au comptoir tu entreras dans ma boutique, et nous conviendrons d'un rendez-vous. — Êtes-vous sûr qu'avec ce chiffon de papier je pourrai vous retrouver? répondait Alain. — Que tu es donc naïvement bête!.... Certes.... puisque c'est mon adresse. — C'est bon, disait le Bas-Breton, et il cachait soigneusement, tantôt dans la poche de sa veste, tantôt dans sa ceinture, le papier barbouillé que lui remettait le drapier.

A huit heures sonnantes, Alain avait quarante adresses. Quant à Buhot, il déclamait les vêpres, et parlait sérieusement d'envoyer chercher sa femme pour lui chanter publiquement pouille sur la ladrerie et sur ses prétentions à l'autorité et au commandement dans le ménage.

Tout le monde sait jusqu'à quel point inouï les grands seigneurs et les riches traitants du dix-septième siècle étaient possédés de la passion du jeu. L'exemple venant d'en haut n'avait pas tardé à porter de tristes fruits. Bourgeois, rentiers, artisans, abbés, militaires, tentaient avec fureur les chances du hasard; pas une maison où l'on ne trouvât des cartes et des dés en quantité suffisante pour défrayer toute une académie. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner que le drapier Buhot, voulant mettre le comble aux plaisirs de sa journée, proposât une partie de passe-dix. Comme le brave homme était dans un état voisin de l'ivresse, qu'il paraissait de condition aisée, et faisait sonner avec ostentation les pistoles et les écus renfermés dans ses poches, dix personnes se levèrent avec empressement en l'entendant ma-

nifester son désir et s'offrirent à faire sa partie. Alain, les yeux à moitié fermés, le corps appuyé contre le mur et les mains croisées sur son estomac, semblait, plongé dans un demi-sommeil plein de charmes et de béatitude, ne prêter aucune attention à ce qui se passait à ses côtés. Toutefois, dès que le jeu fonctionna, et que les écus commencèrent à frétiller sur la table, le Bas-Breton redressa son corps, se frotta les yeux, et parut prendre un vif intérêt à la partie.

Buhot — cela devait être — commença par avoir la veine; mais bientôt la chance tourna, et il reperdit en cinq minutes le gain qu'il avait mis un quart d'heure à réaliser.

— Dites donc, cher ami, murmura Alain à son oreille, m'est avis que nous ferions bien de nous en aller. — M'en aller au milieu d'une partie, jamais! s'écria Buhot; me prends-tu donc pour un croquant ou un homme qui ne sait pas vivre? — C'est que je remarque une chose, moi, reprit Alain toujours à voix basse, une chose qui n'est pas en votre faveur, ami Buhot, et qui me donne mauvaise idée de ce qui va arriver. — Quelle chose ramarques-tu, cher bâtoniste de mon cœur? — Je remarque que pendant que vous parlez, chantez, riez et jurez comme quatre, les autres joueurs ne soufflent mot, prêtent la plus grande attention aux cartes, et sourient de temps en temps d'un petit air satisfait et moqueur. Ami Buhot, je consens à être pendu si l'on ne vous plume pas en ce moment comme un véritable dindon! — Saprebleu! veux-tu te taire et me laisser tranquille, stupide animal! s'écria le bourgeois, rendu furieux par un coup aussi inattendu qu'imprévu qui lui enlevait deux pistoles. Corbeau de mauvais augure, tes croassements me portent malheur!... Encore une fois, tais-toi, ou je vais te rosser d'importance! — Je me tais, répondit tranquillement Alain que la menace du drapier ne parut ni indigner ni formaliser. L'événement ne tarda pas à donner raison au Bas-Breton; Buhot perdit tout l'argent qu'il avait devant lui, et dut recourir à la réserve contenue dans ses poches.

— Prenez garde, lui dit de nouveau Alain. Buhot, pour toute réponse, lui allongea un furieux coup de poing en pleine poitrine; le drapier était mauvais joueur. Quant au Bas-Breton, il reçut le coup de poing comme il avait déjà accueilli la menace, sans sourciller, sans manifester la moindre irritation, la plus légère impatience. Cinq minutes plus tard, Buhot n'ayant plus devant lui un écu, était obligé de mettre de nouveau la main à la poche.

— Combien vous reste-t-il encore d'argent? lui demanda alors Alain en lui saisissant le bras avec une telle violence, que le drapier s'écria en pâlissant :

— Prends donc garde, animal! tu me brises les os! — Combien vous reste-t-il d'argent? répéta Alain. — Vingt écus!..... mais laisse faire, tu vas voir!... — Je ne veux plus que vous jouiez! entendez-vous? reprit le Bas-Breton avec un ton d'autorité qui exaspéra le drapier. — Ah! tu ne veux pas?... Tiens, mais voilà qui est plaisant!... — Si vous ne m'obéissez pas, continua Alain, je vous jure que je vais aller chercher votre femme!...

Cette menace produisit un effet extraordinaire sur le malheureux Buhot.

— Ah! tu n'es donc pas mon ami, ingrat? dit-il les larmes aux yeux. — Et je lui raconterai que vous vous êtes moqué d'elle devant tout le monde; que vous avez même été au moment de l'envoyer chercher pour lui chanter pouille en public. — Tais-toi, vipère que j'ai réchauffée dans mon sein... parle plus bas... Anastasie pourrait t'entendre, et je serais un homme perdu... elle ne me laisserait plus sortir seul... — Si vous voulez que je me taise, levez-vous et partons... — Et tu ne crains pas, misérable témoin de mes excès, que je ne te tue une fois que nous serons seuls dans la rue? dit Buhot avec une fureur comique et concentrée. — Vous me tuerez si ça vous amuse; l'essentiel pour le quart d'heure, c'est que vous me suiviez..... — Je te suis, bourreau, mais tu vas voir..... — C'est bon... je verrai. Partons.

Buhot se leva en chancelant et suivit, victime non résignée, l'impitoyable Alain. Lorsque le drapier et le Bas-Breton sortirent de la taverne du Bacchus-Galant, la nuit était sombre : une pluie fine et serrée, qui tom-

bait sans interruption, augmentait encore la densité des ténèbres. Cette pluie et l'air vif du soir succédant sans transition à l'atmosphère étouffante de la salle du cabaret, augmentèrent horriblement l'ivresse de Buhot : il dut s'appuyer sur Alain pour ne pas tomber.

Le Bas-Breton était d'une pâleur livide : ses yeux hagards, le tremblement convulsif de ses mains, l'agitation effrayante de son cœur, qui battait à se rompre, tout dénotait qu'une lutte violente se passait en lui.

— Je ne veux pas que M. le chevalier blasphème et perde son âme, murmura-t-il au bout d'un instant et d'une voix étouffée; il me faut l'argent de ce Français. Et puis n'est-ce pas ma bonne sainte Anne d'Auray qui me l'envoie?

Alain, soutenant toujours le drapier de plus en plus ivre, fit encore quelques pas; mais bientôt il s'arrêta, et saisissant Buhot à la gorge :

— Donne-moi tes vingt écus! lui dit-il d'une voix qui tremblait. — Hein? plait-il? s'écria avec épouvante Buhot, à qui cette attaque imprévue rendit en partie la raison. — Vite ton argent, ou je t'assomme! N'as-tu pas dit cent fois, depuis que nous sommes ensemble, que tu ne céderais pas ta journée pour vingt écus? Je m'empare de tes écus, et je te laisse le plaisir de ta journée : nous sommes quittes.

Alain, tout en prononçant ces paroles, glissait sa main gauche dans la poche du drapier.

— Ah! misérable! assassin! voleur!..... Mais voici le guet qui arrive... je vais appeler... tu seras pendu!...

Buhot disait vrai : on entendait dans le lointain le pas cadencé d'une patrouille.

— Si tu pousses un cri, je te tue! reprit Alain en fermant sa main qui entourait le cou du malheureux drapier. — Grâce! je me tairai... Tu m'étrangles! murmura celui-ci d'une voix inintelligible.

La patrouille approchait; il n'y avait pas une minute à perdre. Alain prit promptement son parti : il passa la bourse volée dans sa ceinture, et, laissant là le malheureux drapier à moitié mort de frayeur, il s'élança devant lui, au hasard, de toute la vitesse de ses jambes. Pendant plus d'une demi-heure le Bas-Breton poursuivit sa course effrénée. Enfin, exténué de fatigue, la respiration oppressée, les yeux aveuglés par le sang qui lui montait à la tête, il se laissa tomber par terre. Sans s'en douter, il avait passé un pont et traversé la Seine.

— Autant rester ici qu'ailleurs, dit-il; j'attendrai le jour.

Il était près de minuit; jusqu'à quatre heures du matin, que le soleil apparut radieux à l'horizon, Alain, couché sur l'herbe, pleura comme un enfant : il avait honte de sa conduite.

— Pourtant, se disait-il, je ne pouvais pas laisser damner mon maître!... Et puis ce Buhot qui, sans me connaître, m'invite à dîner, me répète cent fois qu'il ne donnerait pas sa journée pour vingt écus, et prend soin de me fournir son adresse; c'était certainement ma bonne sainte Anne d'Auray qui me l'envoyait pour me tirer de peine! Du moins je l'ai compris comme cela!... Oui, mais si je m'étais trompé? Après tout on lui rendra ses écus à ce Buhot!..... Et puis, sans moi, ne les aurait-il pas perdus au jeu?

Au point du jour, Alain se releva et se mit en marche. Il se trouvait près du bastion qui joignait la porte de *la Conférence*, c'est-à-dire à quelques pas des Tuileries. N'osant demander son chemin, Alain se mit à marcher à l'aventure jusqu'à ce que, voyant une église, il y entra. Il s'agenouilla alors dans un coin obscur, derrière un pilier, et se signant dévotement :

« Ah! ma bonne sainte Anne d'Auray, « murmura-t-il, vous savez ce qui s'est passé « cette nuit, ne vous gênez pas pour me punir si je suis coupable! Là, foi d'Alain, « reprit-il avec ferveur et après une légère « pause, si je n'ai pas cru que c'était vous « qui m'adressiez ce Buhot, eh bien, faites-« moi mourir à l'instant!... »

Le Bas-Breton, après avoir émis ce terrible vœu, s'arrêta tout interdit. Voyant qu'il ne tombait pas foudroyé, il se releva joyeux et en murmurant :

— Je savais bien, moi, que j'obéissais aux

ordres de ma bonne Dame! Que j'ai donc eu tort de me désoler toute la nuit!

Alain, au sortir de l'église, ne sentant plus aucun crime peser sur sa conscience, avait recouvré toute sa tranquillité d'esprit, tout son sang-froid. Aussi n'hésita-t-il pas à demander son chemin. Lorsqu'il arriva à l'hôtel, il trouva de Morvan en proie à une irritation extrême.

— Monsieur le chevalier, lui dit-il, ne blasphémez plus et sortez de la peine : voici les vingt écus dont vous avez besoin... Je vous supplierai seulement, ajouta Alain, comprenant à l'étonnement du jeune homme qu'il était menacé de questions nombreuses et embarrassantes, je vous supplierai seulement de ne pas m'interroger. Je n'ai rien fait de mal pour me procurer cet argent : je l'ai emprunté; vous le rendrez!

De Morvan, malgré la prière d'Alain, essaya de tirer de lui le récit de ses aventures, mais le Bas-Breton s'enferma dans un silence obstiné et absolu.

— Bah! se dit Alain en voyant le chevalier sortir tout joyeux, vers les deux heures, pour se rendre au rendez-vous que lui avait donné Nativa chez le traiteur Renard, j'ai été, faut en convenir, joliment bête de me faire tant de mal cette nuit. Après tout, ce Buhot n'est qu'un Français!

Tandis que de Morvan, ivre d'amour et de joie, court à son rendez-vous, nous demanderons au lecteur la permission de faire rétrograder notre récit de vingt-quatre heures.

La veille, c'est-à-dire le jour même où Alain éprouvait sur le Pont-Neuf de si étranges aventures, un carrosse fort bien tenu, quoiqu'il ne portât aucune armoirie et fût conduit par un cocher sans livrée, s'arrêtait à la tombée de la nuit devant une petite maison gothique de la rue de Béthisy, située non loin de l'ancien hôtel de l'amiral de Coligny. Un homme petit et trapu descendit, ou plutôt sauta de l'intérieur du carrosse et s'en fut frapper à la porte de la maison gothique. Cet homme, qui paraissait âgé d'environ cinquante ans, était habillé à la dernière mode : il portait un chapeau orné d'un plumet avec des audaces, un justaucorps galonné, les manches larges et sur le poignet, la veste courte, le nœud d'épée et la dragonne, la cravate à la Steinkerque, les bas roulés et la culotte à l'espagnole. Le chevalier de Morvan aurait certes passé cent fois devant l'inconnu sans songer à Mathurin, et pourtant cet homme n'était autre que le maquignon en personne.

A peine Mathurin venait-il de laisser retomber le marteau, qu'un laquais revêtu d'une livrée magnifique, se présenta.

— Annonce à M. le comte le baron Legoff, lui dit Mathurin. — Monsieur le baron devrait d'abord me demander si M. le comte est visible, répondit le valet avec une politesse affectée qui frisait l'impertinence.

Mathurin fronça imperceptiblement les sourcils, prit sans mot dire le valet par sa cravate, et l'envoya rouler à trois pas plus loin. Le domestique ne s'attendait certes pas à un tel acte de vigueur : aussi s'empressa-t-il, dès qu'il se fut relevé, de se sauver au plus vite. Une minute ne s'était pas écoulée qu'il était de retour.

— Monsieur le baron veut-il bien prendre la peine de me suivre? dit-il à Mathurin en s'inclinant profondément devant lui; M. le comte l'attend.

Le maquignon, qui, tout en bousculant si énergiquement le valet n'avait rien perdu de son air bonhomme et tranquille, fit un signe de tête affirmatif, et se mit à marcher derrière son guide. Le valet monta un premier étage, et ouvrant à deux battants une grande porte tapissée de velours :

— M. le baron Legoff! s'écria-t-il; puis il s'éloigna.

La pièce dans laquelle Mathurin, ou le baron Legoff, entra, était meublée avec une somptuosité sans pareille; toutefois, grâce au désordre qui y régnait, le luxe y manquait de dignité. Dans cette pièce, et assis devant une grande table couverte de papiers jetés pêle-mêle, se tenait un homme à la toilette riche mais débraillée : la physionomie de cet homme, qui pouvait avoir une soixantaine d'années, présentait un mélange de finesse, d'insouciance, de bonhomie, de hauteur et d'impudence, aussi frappant que remarquable. En voyant entrer le baron Legoff,

Il se souleva de son grand fauteuil, salua légèrement et commença aussitôt la conversation :

— Mon domestique m'a raconté, monsieur le baron, dit-il, la façon un peu brusque dont vous avez opéré votre entrée. Aurais-je l'honneur d'être devant un de mes créanciers? — Nullement, monsieur le comte, répondit Mathurin ; à moins toutefois que mes hommes d'affaires, ce qui après tout, pourrait bien être, n'aient acheté quelques-unes de vos créances. J'étais pressé ; votre domestique a paru désirer me faire jouir du charme de sa conversation, et je suis passé outre : voilà tout. — Je suis ravi que vous soyez pressé, Monsieur, car moi-même l'on m'attend. — Mille pardons de vous interrompre; mais j'ai à causer assez longuement avec vous, et je doute que vous puissiez sortir ce soir. Vous feriez bien de faire dételer. — Ah! parbleu! s'écria l'interlocuteur de Mathurin en éclatant de rire, voilà qui me semble du dernier plaisant. Il paraît, monsieur le baron Legoff, et permettez-moi de vous faire observer, en passant, qu'aujourd'hui est la première fois que j'entends prononcer votre nom, il paraît, monsieur le baron Legoff, que vous avez pour habitude de disposer, sans les consulter, de la volonté des gens. — Le fait est, monsieur le comte, qu'en affaires, et j'en ai beaucoup, je suis d'une incroyable ténacité. Après tout, si je consultais les convenances de chacun, je n'en finirais jamais.

L'hôte de la petite maison de la rue de Béthisy, pendant que Mathurin prononçait ces paroles, le regardait avec une vive attention ; il tenait à s'assurer qu'il n'avait pas un fou devant lui.

— Monsieur Legoff, lui dit-il tout à coup en se levant, savez-vous bien devant qui vous vous trouvez en ce moment? — Parfaitement, monsieur le comte, devant un homme que beaucoup de gens ne savent pas apprécier à sa juste valeur, qui fait trembler madame de Maintenon, se moque de la colère de notre grand roi, est lieutenant-général, grand cordon, gouverneur de province, et se nomme d'Aubigné. — Eh bien, alors, Monsieur, s'écria le comte d'Aubigné, vous qui savez tant de choses, vous ne devez pas ignorer... — Ah! permettez que je vous interrompe encore, cher comte, dit tranquillement Mathurin, voilà que vous allez tomber dans la menace, ce qui est d'abord une chose de mauvais goût, et ce qui vous vaudrait ensuite l'humiliation de m'adresser des excuses! Croyez-moi, causons plutôt de bonne amitié. Dites-moi, cher comte, ne pensez-vous pas que le sol de l'Autriche est propre à toutes les cultures?

A cette question, qui ne se rattachait en rien à la conversation, à cette question que rien ne semblait motiver et que Mathurin accentua d'une façon toute particulière, le comte d'Aubigné pâlit, malgré sa rare impudence, et se troubla visiblement.

— En effet, baron, répondit-il après un léger silence, Dieu bénit et protége les efforts du cultivateur qui s'adonne avec conscience à la culture de son champ! — L'orange, monsieur le comte, est le plus délicieux de tous les fruits. — Et la grenade, monsieur le baron, la plus belle de toutes les fleurs... ajouta d'Aubigné, dont la pâleur, loin de disparaître, ne faisait qu'accroître. — Vous êtes vraiment, cher comte, l'homme le plus instruit que je connaisse! Je ne saurais vous exprimer le plaisir que je compte prendre à votre conversation! Ne seriez-vous pas assez bon pour faire à présent dételer? — Qu'il en soit ainsi que vous désirez, répondit d'Aubigné, qui, sonnant aussitôt, donna l'ordre au valet de remiser. — A présent, dit Mathurin, que rien ne nous presse, permettez-moi, monsieur le comte, de commencer notre entretien par une question incidente et tout à fait en dehors des intérêts dont nous aurons à nous occuper tout à l'heure. — Voyons cette question, monsieur le baron, répondit d'Aubigné en affectant une aisance de ton et de manières qui lui était, certes, habituelle, mais qu'il était bien loin de posséder en ce moment. — Elle est peut-être un peu indiscrète ; ne l'attribuez toutefois, je vous prie, qu'au vif intérêt que m'inspire votre mérite, et soyez persuadé que la curiosité n'y entre pour rien! Tout le monde sait, monsieur le comte, la parcimonie aussi honteuse qu'inexplicable

uis XIV en usé avec vous. — Ne m'en rlez pas, baron, interrompit d'Aubigné ec un soupir, on croirait vraiment que n cher beau-frère ne tient pas à l'honneur mon alliance... Que diable! entre nous it dit, ma sœur pouvait prétendre à mieux e lui sous le rapport de la naissance... un s de Mazarin... — Doit se montrer, lorsque n orgueil n'est pas en jeu, d'une ladrerie nteuse. — Hélas! vous ne devinez que p bien le caractère de mon beau-frère, écria d'Aubigné en soupirant; n'était la deur qui m'a retenu, car il serait malant de faire entrer le public dans ces divins de famille, il y a longtemps déjà que lui aurais lavé d'importance la tête! Eh en, cher baron, quelle est cette question? Votre franchise m'a mis à l'aise, dit Mazarin; ne vous trouvez-vous pas en ce moent un peu à court d'argent, cher d'Aubié? — Un peu à court! Vous êtes trop timiste. Dites horriblement, douloureuseent à court, cher baron, et vous resterez core en deçà de la vérité. — C'est que je e trouve, moi, par contre, possesseur de rtains fonds dont je ne sais que faire et ur lesquels je cherche un placement. — h! il s'agit d'un placement, répéta d'Augné d'un air désappointé.—J'ai bien songé n instant, poursuivit le prétendu Legoff, à s'adresser à quelque croquant de financier, ais je vous avouerai que cette espèce-là l'est invinciblement antipathique, et je me is résolu à traiter cette affaire en gentilomme et avec un gentilhomme. — Une exllente idée que vous avez eue là! s'écria 'Aubigné, dont l'air de découragement disrut aussitôt pour faire place à un engaeant et joyeux sourire. Et en quoi, je vous ne, puis-je vous servir en cette occasion? - Mais en voulant bien devenir le dépositir de mes fonds. — Ah! très-bien, dit 'Aubigné qui prit un air grave, et ajouta une légère pause : quelles sont vos conitions, monsieur le baron? — Je vous réte, cher comte, que je désire traiter cette faire en gentilhomme et non en croquant. 'abord, entre nous pas d'écrits! — J'ai en rreur l'encre et les plumes! accepté. Mais arlon, vous avez oublié jusqu'ici de mentionner le chiffre de la somme que vous désirez placer. — Cinq mille louis, monsieur le comte! — Heu! heu! c'est un assez joli denier, dit d'Aubigné, jouant une indifférence que démentait l'émotion de sa voix et l'animation de son regard. Poursuivez, je vous prie. Vous en étiez à « pas d'écrits. » — —Sur quel point nous reste-t-il donc encore à nous entendre? — Mais, d'abord sur l'époque du remboursement; ensuite sur le taux de l'intérêt. — Ah! cher comte, voilà que vous faites de la finance avec moi; je ne me serais jamais attendu à pareille chose de votre part.—Comment! je fais de la finance? — Et certes, ne me parlez-vous pas d'intérêts? Est-ce que votre métier, à vous gentilhomme, lieutenant-général, grand cordon et gouverneur de province, est de faire suer de l'argent? Fi donc!... — C'est juste, dit d'Aubigné. C'est à la fréquentation de mon beau-frère que je dois d'avoir de telles façons de m'exprimer. Calmez-vous.... Intérêts : nuls; c'est adopté... Reste à fixer l'échéance du remboursement. — Mettons trente ans, si vous voulez bien le permettre, cher comte. — Trente ans! répéta d'Aubigné d'un air solennel, c'est bien long, cher baron! Vous m'imposez là une terrible responsabilité. Non, décidément il m'est impossible de vous accorder un pareil délai! — Mettons alors le remboursement à vingt-cinq ans! — Soit! accepté à vingt-cinq ans, c'est tout ce que je puis faire pour vous.

Un moment de silence suivit la réponse de d'Aubigné; ce fut le frère de madame de Maintenon qui, le premier, reprit la conversation.

— Et quand me remettrez-vous ces cinq mille louis, cher baron Legoff? dit-il en regardant avec une fixité pleine d'inquiétude son interlocuteur.—De suite, si vous voulez bien le permettre, répondit Legoff, qui, retirant un portefeuille de son pourpoint, l'ouvrit et présenta au comte un papier plié en quatre. — Ah! du papier, s'écria d'Aubigné avec un désespoir comique; et que diable voulez-vous que je fasse de cela! Depuis que le trésor est épuisé, les fermiers généraux ont inondé la France d'une telle quantité de promesses et d'hypothèques sur les branches

de leurs revenus, que leur papier noirci ne vaut plus même aujourd'hui autant que du papier blanc. — Un mandat tiré à vue sur le banquier Bernard et accepté par lui est-il donc aussi sans valeur? — Ah! il s'agit decela? s'écria d'Aubigné, qui déplia vivement le papier que Legoff venait de lui remettre, y jeta les yeux, sourit d'un air joyeux, et s'inclina devant Mathurin en disant : Cher baron, je ne connais personne au monde qui ait en affaires autant de tact que vous. Réellement, vous me voyez enchanté d'avoir fait votre connaissance. Veuillez, je vous en conjure, disposer de ma personne et de mon crédit. Si vous aviez même encore besoin de moi pour de nouveaux placements... je n'aurais pas la force de vous refuser...—Je prends note de cet aveu, cher comte; car ce premier placement n'est pour ainsi dire qu'un essai... Il me reste encore tant de fonds disponibles...

D'Aubigné regarda Mathurin avec une admiration profonde.

— Vous êtes donc bien riche? lui dit-il.— Hélas! je suis criblé de millions. Mais puisque vous avez été assez bon pour me proposer vos services, veuillez, je vous prie, me donner quelques renseignements dont j'ai besoin. — Ne vous gênez pas, cher baron! j'ai fait dételer. — Ce que je désire savoir maintenant n'est pas chose de grande importance. Quels sont les jours et les heures auxquels le roi travaille avec ses ministres? — Des renseignements sur l'intérieur de mon beau-frère! rien de plus facile : le travail du roi avec ses secrétaires d'État commence tous les matins après le déjeuner et la messe de neuf heures; ce travail a lieu ordinairement dans le cabinet de ma sœur; le conseil d'État se tient tous les dimanches, les jeudis, les mercredis et les lundis, de quinzaine en quinzaine. Les lundis, et deux fois par mois, se réunit le conseil des dépêches pour les affaires intérieures du royaume : Monsieur, frère du roi, le chancelier, les secrétaires d'État titulaires ou en survivance, assistent à ce conseil; c'est le mardi que se rassemble celui des finances : il se compose des princes et des secrétaires, qui y appellent les conseillers des aides. Enfin, tous les soirs... — Pardon, cher comte, dit Mathurin en inte[rrompant] d'Aubigné, mais vous ne me par[lez] pas du secrétaire de la Marine. — De [ce] cuistre de Pontchartrain? C'est l'hom[me] d'État le plus dur dans son cabinet qui [ait] jamais existé. A côté de lui Louvois, de [...] désagréable mémoire, était la douceur [en] personne. Au reste, le physique de Pontcha[r]train s'allie on ne peut mieux avec l'affa[bi]lité de son caractère. Figurez-vous un vis[age] démesurément long, horriblement labou[ré] par la petite vérole, et du milieu duquel [sor]tent deux grosses, épaisses et abomina[bles] lèvres qui ressemblent à la gueule d'[un] monstre. Enfin, dernier trait de beauté, q[ui] complète un si rare assemblage de grâ[ces], Pontchartrain, qui est borgne, possède u[n] œil de verre. — Et sous le rapport de la ca[pacité], cher comte? — Sous le rapport de la capacité, Ponchartrain n'est pas tout à fai[t] dénué d'intelligence : il comprend assez bien. Auriez-vous affaire à lui? — Hélas! oui; j[e] compte même sur votre obligeance, mo[n] cher d'Aubigné, pour m'obtenir demain un[e] audience. — Une audience pour demain! répéta le frère de madame de Maintenon e[n] riant; vous figurez-vous donc que l'on dis[pose] à son gré d'un pareil ours! — Je n[e] discute nullement sur le plus ou moins d[e] difficultés que vous rencontrerez dans cett[e] négociation, répondit froidement Mathurin; ce que je désire, ce que je veux, c'est voi[r], je vous le répète, demain même, le ministr[e] Pontchartrain. — Soit, répondit d'Aubign[é] avec une soumission qui était certes loin d[e] son caractère indépendant et frondeur; de[-]main vous recevrez votre lettre d'audience.

D'Aubigné qui, par son impudence et s[es] exigences continuelles, pesait fort sur [la] volonté de sa sœur, madame de Maintenon, était sans contredit, de tous les courtisans celui qui s'observait le moins dans ses di[s]cours; la hardiesse de ses propos ne respec[]tait pas même la majesté royale.

— Mon cher comte, reprit Mathurin apr[ès] un assez long silence, peut-être M. de Pon[t]chartrain ne comprendra-t-il pas la grande[ur] des plans que j'ai à lui proposer. On n'a p[as] tous les jours le bonheur de rencontrer u[n] cuistre de génie comme M. Colbert. Je do

ɔc vous avertir — ainsi prenez vos précau-ɒs à l'avance — que le cas échéant où mes ɔjets rencontreraient un invincible obsta- dans l'inintelligence ou la mesquinerie secrétaire d'État, il vous faudra me faire iver jusque auprès de madame la marquise Maintenon, votre sœur. — Ah ! vous voulez r aussi la reine, baron Legoff, s'écria ubigné avec une impatience qu'il ne put her. Ma foi, je ne vous dissimulerai pas e je déteste prodiguer ma famille. Vous bligeriez infiniment en cherchant ailleurs elqu'un qui se charge de vous présenter na sœur. — Vous me convenez trop, sous s les rapports, mon cher comte, pour que songe à m'adresser à autre qu'à vous.... propos, vous ai-je déjà demandé votre opi-on sur la fertilité du sol d'Autriche?

A ce prétendu à-propos, qui ne se ratta-ait en rien à la conversation, d'Aubigné troubla ; mais prenant bientôt son parti :

— Parbleu, monsieur le baron Legoff, s'é-a-t-il, laissons là, je vous prie, le sol d'Au-che et sa fertilité, la grenade, qui est la s belle des fleurs, et l'orange, le meilleur s fruits! Je sais parfaitement que vous s des nôtres! N'imitons pas les enfants i se brûlent en voulant jouer avec le feu. el avantage trouvez-vous donc que vous nne sur moi la connaissance de ce secret? us figurez-vous me tenir en votre pouvoir? Certes, répondit tranquillement Legoff, e je vous tiens en mon pouvoir! — Ah! rbleu, voilà qui est trop plaisant! Vous irait-il de vous expliquer plus clairement? Mais tout cela est d'une limpidité ex-me! Vous conspirez, sinon contre la per-nne, du moins contre les plus chers inté-s du roi : je connais vos projets, et d'un t je puis vous perdre. — Et quand vous rez dit ce fameux mot, je me tairai sans ute, moi!... Plein de reconnaissance pour tre noble caractère, j'éviterai de vous mpromettre, n'est-ce pas? Tenez, baron goff, ajouta d'Aubigné d'un air de pitié lleuse, vous traitez mieux les affaires rgent que celles de la politique. Croyez-i, restez dans la spécialité des place-nts.

Mathurin se mit à rire à son tour :

— Vraiment, dit-il, je n'aurais jamais cru qu'un homme habitué comme vous, monsieur le comte, aux intrigues de la cour, fût un si pauvre observateur! Puisque les nuances vous échappent, que vous ne comprenez que les choses bien brutales, bien précises, jouons cartes sur table. Je viens de vous donner une somme énorme, n'est-ce pas? — Vous voulez dire de me confier..... — Permettez; il est convenu que nous jouons cartes sur table, je dois donc dire donner et non confier!..... Contre ces cinq mille louis qui vous arrivent si fort à propos, car vous avez perdu ce matin même huit cents pistoles sur parole, et de ces huit cents pistoles vous ne possédiez pas tout à l'heure le premier écu ; contre ces cinq mille louis, dis-je, que vous ai-je demandé? Rien! Ni un service, ni un reçu. Vous voudrez bien convenir cependant avec moi, qu'à moins d'être ou un fou ou un homme au-dessus de l'ordinaire, on ne jette pas de gaieté de cœur cent vingt-cinq mille livres par les fenêtres! — J'avoue, baron, dit d'Aubigné d'un air où la réflexion avait remplacé le sarcasme, j'avoue, en effet, que votre générosité inexpliquée vous donne un avantage sur moi. — Eh bien, comme je me sens assez fort pour ne vouloir profiter d'aucun avantage, je vais vous expliquer le mot de ma générosité. Rien de plus simple. J'ai voulu vous prouver que j'étais immensément riche! Comprenez-vous? — Ma foi non, je ne comprends pas. — Quoi! vous ne comprenez pas qu'un homme qui vous donne cent vingt-cinq mille livres pour obtenir une simple audience de madame la marquise de Maintenon sache et puisse, lorsqu'il s'agit d'un intérêt réellement grave, sacrifier un million! — De cela, baron, je vous crois capable. — Et vous vous figurez naïvement que, pouvant disposer d'un million pour acheter le secret d'une conspiration, je serais assez niais pour garder mon million et jouer ma tête! Vraiment, cher comte, vous avez une détestable opinion de moi; vous ne me supposez dans l'esprit ni finesse ni grandeur. — Ainsi? dit d'Aubigné qui, depuis un instant, semblait être sur des charbons ardents. — Ainsi, cher comte, si l'envie me prenait de vous perdre, vous ou tout autre de vos com-

plices, non-seulement je ne partagerais en rien votre disgrâce, mais je serais au contraire remercié et récompensé pour le service que j'aurais rendu à Sa Majesté! Il m'est donc permis, n'est-ce pas, cher comte, ajouta Legoff d'un air tranquille et sans que rien décelât en lui l'orgueil du triomphe, il m'est donc permis, n'est-ce pas, de compter sur votre obligeance pour me présenter à madame la marquise si je n'obtiens pas du ministre Pontchartrain ce que je désire. — Parbleu! s'écria d'Aubigné, qui se leva d'un bond de son fauteuil et se mit à parcourir comme un fou le salon, parbleu! baron Legoff, je m'avoue vaincu. Ordonnez, j'obéirai. — Merci mille fois, cher comte, de ces bonnes paroles d'amitié et de dévouement, répondit Mathurin, qui, se levant à son tour et se dirigeant vers la porte, salua légèrement le frère de la favorite et s'éloigna sans ajouter un mot.

D'Aubigné ne dormit pas de la nuit. Le lendemain, dans la matinée, Mathurin reçut pour le jour même une lettre d'audience de Pontchartrain.

Lorsque le baron Legoff entra dans le cabinet du ministre, M. de Pontchartrain, occupé à lire des dépêches, ne parut même pas remarquer sa présence, et continua son travail comme si de rien n'était. Ce ne fut qu'après un quart d'heure qu'il aperçut ou fit semblant d'apercevoir le visiteur.

— Qui êtes-vous? que me voulez-vous? lui demanda-t-il avec une brusquerie presque grossière. — L'huissier vous a annoncé le baron Legoff, répondit avec sang-froid Mathurin, et le baron Legoff vous rappelle, Monseigneur, que vous parlez à un gentilhomme.

Cette réponse audacieuse sortait tellement des habitudes des solliciteurs, que Pontchartrain en fut comme abasourdi.

— Quel grade occupez-vous dans la marine, et que souhaitez-vous? dit-il avec moins de rudesse. — Je n'occupe, grâce à Dieu, aucun grade dans la marine, Monseigneur, et loin de solliciter votre bienveillance, je viens au contraire vous offrir mes services et mon appui!

Cette fois, Pontchartrain éprouva un é... nement tel qu'il resta un moment sans sa... que répondre.

— Je dispose, Monsieur, continua L... toujours avec le même sang-froid, de f... maritimes considérables; la flotte qu... commande, quoique privée d'adminitra... habiles, n'en est pas moins redoutée e... doutable; elle pourrait sans trop de dé... tage tenir tête à celle du roi..... — Ce d'... bigné est impardonnable! me faire rec... un tel fou, murmura Pontchartrain, ... dépasser toutes les bornes du respec... me plaindrai à Sa Majesté d'une pareil... convenance. — J'attends, Monseigneur, ... prit Legoff. — Vous pouvez vous re... Monsieur, répondit Pontchartrain se di... sant à reprendre son travail. — Pas a... toutefois, Monseigneur, que vous ayez p... connaissance de cette lettre, que je me ... engagé à vous remettre. — Retirez-vous d... Monsieur, vous m'importunez! s'écria le ... crétaire d'État en se laissant aller à la v... lence de son caractère. — Cette lettre ... d'un de mes lieutenants, de Ducasse, conti... tranquillement Mathurin. — De Ducasse! ... péta Pontchartrain qui prit vivement la let... en fit sauter le cachet, et se mit à la p... courir avec une attention qui prouvait ... l'intérêt qu'il trouvait dans cette lectur... Ducasse, monsieur le baron, reprit peu ap... le ministre avec un ton de politesse tou... fait étranger à ses habitudes, me dit qu'... servi sous vos ordres, qu'il vous est... comme le plus grand homme de mer de ... tre époque, et me prie d'écouter, en y aj... tant la plus entière confiance, certaines p... positions que vous avez à m'adresser. Je ... vous cacherai pas que je tiens M. Duca... en une singulière estime; sa recommanda... est d'un poids extrême près de moi. Que ... sirez-vous?

Si Pontchartrain s'exprimait avec une te... franchise, c'est qu'il était persuadé q... Legoff connaissait le contenu de la let... qu'il venait de lui remettre.

— Monseigneur, repondit Legoff, je dési... vous donner trois choses qui vous manqu... en ce moment : de l'argent, des hommes, ... la gloire. — Je ne conçois pas que Duca...

me parle de vous comme du plus grand homme de mer de notre époque, dit Pontchartrain en ayant l'air de n'avoir pas entendu cette réponse. Legoff... Legoff... c'est un nom que je ne connais pas. — Jean-Bart, qui vient de prendre dans la Baltique cinq vaisseaux de guerre hollandais et les cinquante bâtiments qu'ils escortaient, n'était guère connu à la cour il y a quelques années, Monseigneur! Au reste, je ne vous cacherai pas que Legoff n'est pas mon véritable nom!... — Comment, vous avez osé vous présenter devant moi sous un nom qui n'est pas le vôtre! — J'ai osé tant de choses dans ma vie, Monseigneur, et la fortune a toujours tellement favorisé mon audace, répondit Mathurin avec un indéfinissable sourire, que j'en suis arrivé aujourd'hui à ne plus faire que ce qui me plaît. — Soit! va pour Legoff, dit Pontchartrain, qui, pendant que Mathurin parlait, avait relu la lettre de Ducasse; votre nom importe peu à l'affaire. Vous êtes donc, Monsieur, un de ces fameux boucaniers ou flibustiers des Antilles dont on a fait tant de bruit? — Oui, Monseigneur, je suis leur chef! — Leur chef! répéta Pontchartrain, qui ne put s'empêcher de regarder Legoff avec une avide curiosité; mais je croyais que ces gens-là n'avaient pas de chef, ou plutôt qu'ils en avaient cent! — Il est vrai, Monseigneur, que les boucaniers, dans leurs expéditions ordinaires et partielles, choisissent qui ils veulent pour les commander; mais au-dessus de ces chefs de hasard existe un pouvoir occulte et permanent, dont l'autorité absolue s'étend sur toutes les mers des Antilles. Rien qu'en levant mon doigt et en prononçant un mot je puis en moins de huit jours réunir dix mille hommes, Monseigneur! — Alors, en négociant avec vous je traite avec une puissance? dit Pontchartrain d'un air moitié sérieux, moitié moqueur. — Oui, Monseigneur, et de puissance à puissance, répondit Legoff, qui prit alors un fauteuil et s'assit en face du secrétaire d'État.

Un léger silence se fit.

Pontchartrain, si habitué qu'il fût à traiter avec grossièreté les officiers généraux les plus distingués, se sentait mal à son aise devant le boucanier; le regard magnétique de Legoff, s'il est permis de se servir de cette expression, pesait sur le secrétaire d'État et le gênait. Soit que Legoff ne voulût pas abuser de l'étrange fascination qu'il savait sans doute exercer sur le secrétaire d'État, soit qu'il eût hâte d'aborder les graves questions qui lui restaient à traiter, toujours est-il que ce fut lui qui le premier recommença la conversation.

— Monseigneur, dit-il d'un ton respectueux et ferme tout à la fois, comme pas une des paroles prononcées dans l'entretien que vous avez bien voulu m'accorder ne doit franchir l'enceinte de ce cabinet, je vous demanderai la permission de m'expliquer clairement, sans ambage, sans détours, de mettre à nu devant vous ma pensée entière. — Vous prévenez mes désirs, monsieur Legoff, répondit Pontchartrain; mais avant toute chose, apprenez-moi depuis quand vous connaissez Ducasse? — Je vous répète, Monseigneur, que Ducasse a servi sous mes ordres. Notre intimité remonte à quinze ans. — Et depuis que Ducasse est entré dans la marine royale, vos relations avec lui ont toujours continué? — Nos rapports sont restés ce qu'ils étaient, Monseigneur, intimes. Il m'est même permis d'ajouter que depuis cette époque mes conseils ont été en différentes circonstances d'une très-grande utilité à Ducasse.

Alors le ministre, comme s'il eût été honteux de l'espèce d'ascendant que Legoff prenait sur lui, lui dit brusquement :

— Voici déjà beaucoup trop de temps de perdu en vains propos! Que désirez-vous, monsieur le boucanier? Soyez, je vous prie, bref et clair dans vos explications. Des affaires bien autrement importantes que celles dont vous avez à m'entretenir me réclament. — J'en doute, Monseigneur! Mon projet est aussi vaste que simple : peu de mots me suffiront pour vous l'exposer! La France, c'est là un fait que vous ne pourriez nier, est réduite aux abois. Épuisée d'hommes et d'argent, elle s'impose inutilement de cruels sacrifices pour soutenir la lutte gigantesque dans laquelle elle se trouve engagée. Ce qu'il lui faut, c'est de l'or, beaucoup d'or... et il

ne lui est plus possible d'en demander à l'impôt, car l'impôt a déjà dépassé les limites extrêmes de la justice et de la raison pour tomber dans la spoliation et dans le vol......

— Monsieur le boucanier, vous oubliez en présence de qui vous avez l'honneur d'être!

— En présence d'un ministre à qui j'ai promis de dire la vérité entière, Monseigneur, et à qui, parconséquent, je la dirai. Vous n'avez pas le droit, vous, chargé des intérêts de la France, de repousser sans l'entendre l'homme qui vous offre, pour réparer nos désastres, un revenu, annuel et pris sur l'ennemi, de deux cents millions!..... — Ah! il s'agit de deux cents millions! s'écria Pontchartrain en haussant les épaules d'un air de pitié. Il est en ce cas inutile que vous entriez dans aucun développement. Je ne conteste pas, Monsieur, votre habileté à dépouiller les navires espagnols, mais vous me paraissez, au point de vue du bon sens des affaires, appartenir à cette catégorie malheureusement trop nombreuse des rêveurs-éveillés qui me proposent chaque matin dix moyens nouveaux qu'ils ont imaginés depuis la veille pour changer la ville de Paris en un port de mer! Si vous écrivez à Ducasse, dites-lui que par amitié pour lui j'ai consenti à vous sacrifier une heure de mon temps!... Adieu, monsieur le boucanier! — Monseigneur, dit gravement Legoff qui, malgré ce congé si formellement et si ironiquement exprimé, resta impassible dans son fauteuil, Monseigneur, ce qui a rendu M. Colbert si grand et laissera à son nom une si glorieuse page dans l'histoire, c'est qu'il savait écouter les plus humbles, et qu'il ne repoussait jamais le génie, lorsque le génie avait besoin pour se manifester de l'appui de sa puissance. — Misérable!... cette insolence!.... s'écria Pontchartrain, blême de fureur. — Est tout simplement la hardiesse d'un homme, Monseigneur, qui ne craint que la colère de Dieu, et qui possède trop le sentiment de sa force pour courber jamais la tête devant les plaisanteries puériles et déplacées d'un ministre infidèle à sa mission et traître à son roi!... — Qu'osez-vous prétendre?... moi, traître à Sa Majesté? reprit Pontchartrain, qui, en proie à une exaspération sans nom, bondit plutôt qu'il ne se leva de son fauteuil, et vint se camper, sans se rendre compte de ce qu'il faisait, devant Legoff resté toujours assis et impassible. — Oui, Monseigneur, répéta le boucanier avec un calme et une lenteur singulières, je vous le répète à présent, comme demain je le dirai à Sa Majesté elle-même, vous êtes traître à votre roi!

Legoff, en parlant ainsi, contemplait d'un regard étrangement fixe le secrétaire d'État; un sourire à peine marqué, qui ridait d'une façon à peu près imperceptible les lèvres du hardi boucanier, prouvait à quel point il possédait la conscience de sa force et combien il se sentait supérieur à son adversaire.

En effet, la colère si terrible d'abord de Pontchartrain ne dura pas longtemps; elle disparut aussitôt sans cause apparente.

— Savez-vous, Monsieur, reprit-il après un court silence, que sans l'amitié que je porte à Ducasse vous seriez déjà sur le chemin de la Bastille!... — Quoique je place, Monseigneur, la liberté au-dessus de toutes choses humaines, croyez, cependant, que la perspective de vingt-quatre heures de captivité est un épouvantail insuffisant pour me faire reculer devant l'accomplissement de mon devoir! — Vingt-quatre heures de captivité, dites-vous? Vous ignorez, monsieur Legoff, ce que c'est que la Bastille!... — C'est possible, Monseigneur; mais je sais une chose: c'est qu'il n'y a pas de porte de prison qui ne cède et ne tombe en éclats lorsqu'elle est battue en brèche par un bélier qui se nomme cinq cent mille livres! Mon Dieu, Monseigneur, vous aurez beau me regarder d'un air effaré, vous n'empêcherez jamais l'or d'être une puissance supérieure à toutes les autres puissances. Croyez que si demain la fantaisie me prenait de sacrifier dix millions pour vous renverser, et ce sacrifice n'est pas au-dessus de mes forces, dans huit jours d'ici vous ne seriez plus ministre.

Legoff fit cette réponse avec une telle tranquillité, il semblait si assuré de ce qu'il avançait, que Pontchartrain ressentit comme un vague effroi.

Jamais ce ministre si despote, si dur, si impitoyable, n'avait rencontré, même de la part des plus grands, une résistance pa-

reille à celle que lui opposait le boucanier.

— L'amitié toute particulière que je porte à Ducasse vous a déjà, monsieur Legoff, je ne saurais trop vous le répéter, reprit le secrétaire d'État, sauvé d'une mauvaise affaire; je veux bien encore, au nom de cette même amitié, vous accorder un moment d'attention. Voyons, apprenez-moi un peu de



Et vous êtes en mesure de débourser cette somme énorme? (Page 211.)

quelle façon je dois m'y prendre pour me procurer les deux cents millions que m'octroie votre munificence!... — Monseigneur, reprit Legoff, vous n'ignorez pas que l'Espagne ne soutient sa grandeur que grâce aux produits immenses, aux prodigieuses ressources qu'elle trouve dans ses possessions d'outre-mer. Ce sont ces produits immenses et ces ressources prodigieuses que je viens vous offrir..... Les ports principaux qui servent de débouchés au vaste continent américain et le relient par le commerce à l'Eu-

rope sont, y compris ceux du grand Océan et de la mer Pacifique, au nombre de dix. Dans chacun de ces ports je possède de secrètes intelligences : que le roi unisse ses forces à celles de la boucanerie, et je vous jure qu'avant six mois d'ici le drapeau de la France flottera victorieux sur tous ces ports! — C'est une petite armée navale de cinq cents vaisseaux et de deux cent mille hommes que vous me demandez, monsieur Legoff! — Monsieur Colbert, Monseigneur, ne m'eût pas interrompu par cette plaisanterie, dit froidement le boucanier. Je poursuis : les dix mille hommes et les vingt vaisseaux que fournirait Sa Majesté, unis aux douze mille hommes dont je dispose, suffiraient et au delà aux besoins de l'expédition. Une fois maître du littoral américain, rien ne me serait facile, Monseigneur, comme de rendre inexpugnables les ports que nous aurions conquis. Alors, chose grande, glorieuse et sans antécédents dans l'histoire, fait immense, capable à lui seul d'illustrer un règne, on verrait plus de trente millions d'hommes tributaires d'une poignée de soldats, travailler à la gloire et à la puissance de leurs conquérants. Bon an mal an, les droits de transit, d'embarquement et de débarquement que nous paierait l'Espagne, s'élèveraient, je ne saurais trop vous le répéter, Monseigneur, à la somme de deux cents millions! Quelles limites assigner alors à la grandeur et aux conquêtes de la France, lorsque Louis XIV, soutenu par l'or de ses ennemis, n'aurait plus à demander à ses sujets que de la bravoure et du sang! L'imagination reste éblouie devant la réalisation du plan aussi simple que gigantesque que je vous propose!

Legoff s'était animé : le regard profond et lumineux, l'air inspiré, le visage resplendissant de fierté et d'audace, il paraissait assister au spectacle du triomphe de la France. Pontchartrain lui-même, malgré l'étroitesse de ses vues et son penchant aux détails méticuleux, ne put s'empêcher de ressentir comme un frisson d'enthousiasme : toutefois cette sensation, si en dehors de sa nature, ne fut pas de longue durée.

—Monsieur le boucanier, répondit-il brusquement, vos propositions n'ont pas, ainsi que je m'y attendais, le sens commun. Vous dépossédez l'Espagne de son littoral américain avec une facilité et une spontanéité qui me prouvent à quel point vous êtes ignorant des règles de la grande guerre. Vous vous figurez sans doute que s'emparer d'un port soigneusement fortifié et vaillamment défendu, n'offre pas plus de difficultés que de prendre un navire caboteur à l'abordage! Je suis persuadé que Ducasse, malgré l'extrême déférence qu'il montre, d'après votre dire, pour vos lumières transcendantes et votre esprit supérieur, se moquerait fort agréablement de votre plan, si vous le lui communiquiez. — Vous vous trompez, Monseigneur, répondit Legoff sans que rien décelât dans son maintien le désappointement ou la colère. Non-seulement Ducasse connaît et approuve mon plan, mais ce plan dont l'idée m'appartient a été concerté, entre lui et moi, dans ses moindres détails ainsi que dans son ensemble. Ce travail nous a coûté trois années de soins, de dangers et de sacrifices. Je regrette et je conçois, Monseigneur, que du fond de votre cabinet, vous ne puissiez apercevoir des horizons rêvés par notre audace! Quant à mon inexpérience des grandes guerres — je me sers de vos expressions — permettez-moi, Monseigneur, de vous rappeler que Panama, la Vera-Cruz, Gibraltar, San-Pedro, Campêche, Nicaragua, Port-au-Prince, et dix autres villes de moindre importance, que je ne prendrai même pas la peine de vous citer, ont été en ma puissance; que partout où j'ai vu flotter le drapeau de l'Espagne, un combat a été livré, et que jamais, jamais, Monseigneur, soit dans des engagements partiels, soit dans de vraies batailles navales, un seul de mes navires n'a baissé pavillon! J'ai toujours su porter haut et fier l'honneur de la France!

La parole du boucanier respirait, en évoquant ces brillants souvenirs de son passé, plus de joie et de satisfaction que d'orgueil : Pontchartrain, quelque endurci et engourdi que fût devenu son cœur au contact de la cour, ne put se défendre d'une certaine admiration pour cet homme, qui, dans ses triomphes personnels, ne voyait que la gloire de son pays.

— Monsieur Legoff, lui dit-il presque avec affabilité, si je n'admets pas comme possible l'exécution de votre vaste projet, il ne s'ensuit pas que je vous croie dénué d'énergie, de bon sens et de connaissances. Si vous avez quelque plan moins colossal que la conquête des Indes espagnoles à me proposer, croyez que je vous écouterai avec l'attention et la faveur que méritent vos talents. — Je ne renonce jamais à mes projets, mais je sais les ajourner et attendre, Monseigneur, dit Legoff. A présent, puisque vous voulez bien m'encourager et me prendre au sérieux, il me reste à vous entretenir d'une entreprise qui peut jeter plus de cent millions dans les coffres vides de la France. Je me hâte d'ajouter que je parle en ce moment au nom de Ducasse, à qui mon amitié cédera volontiers l'honneur de la réussite de cette affaire. Quant à Ducasse, Monseigneur, il s'agit pour lui du gain d'un million.

Legoff, en prononçant le nom de Ducasse et en accolant ce nom au mot de « million, » avait été fort adroit ou très-heureusement inspiré. L'affabilité de Pontchartrain se changea presque en amabilité.

— Je suis tellement contrarié, monsieur Legoff, de n'avoir pu prendre en considération votre première proposition, lui dit le secrétaire d'Etat, que vous me voyez tout à à fait disposé à accueillir favorablement, pourvu toutefois qu'elle présente la moindre chance de succès, votre nouvelle demande. Parlez, expliquez-vous! — L'entreprise que je vais soumettre à votre appréciation, Monseigneur, se rattache à mon projet de la conquête des Indes. Vous considérez comme chose impossible la réalisation entière de mon désir, mais peut-être bien ne reculerez-vous pas devant l'accomplissement d'un fait isolé. Veuillez, je vous prie, Monseigneur, ne pas oublier qu'en ce moment c'est Ducasse qui vous parle par ma bouche.

Pontchartrain fit signe à Legoff de continuer, et le boucanier reprit :

— J'ai eu l'honneur de vous rappeler tout à l'heure, Monseigneur, que les principaux ports que possède l'Espagne dans les deux Océans sont au nombre de dix ; j'ajouterai à présent que le plus riche, le plus important et le mieux situé de tous est celui de Carthagène. — Oui, monsieur Legoff; après? — Eh bien, Monseigneur, je viens vous proposer, toujours avec l'assentiment de Ducasse, de vous emparer de Carthagène.

Pontchartrain réfléchit assez longuement avant de répondre.

— Monsieur Legoff, dit-il enfin d'un air sérieux, je ne me dissimule pas que, de prime abord, cette prise de Carthagène, que vous me présentez avec un laisser-aller si plein de mépris pour la valeur espagnole et comme la chose la plus simple du monde, est une grosse affaire! Toutefois je me hâte d'ajouter que votre proposition et celle de Ducasse méritent d'être discutées... — Eh bien, Monseigneur, discutons. — La première difficulté grave que présente l'exécution de ce projet, monsieur Legoff, difficulté à laquelle vous n'avez sans doute pas songé, est la dépense considérable qu'occasionneraient les frais d'armement nécessaires à cette entreprise. Qui en fera les avances? — Moi, Monseigneur, répondit tranquillement Legoff.

Cette fois le secrétaire d'État ne put s'empêcher de regarder le boucanier avec un véritable sentiment d'admiration.

— Et avez-vous une idée approximative du chiffre auquel s'élèveraient les frais d'armement pour l'expédition de Carthagène, monsieur Legoff? — J'ai établi ce calcul avec une scrupuleuse exactitude, Monseigneur. Le total, y compris une somme de quatre cent mille livres affectée aux dépenses imprévues, présente cinq millions deux cent cinquante mille livres. — Et vous êtes en mesure de débourser cette somme énorme? — Je vous prie de croire, Monseigneur, que si je ne pouvais disposer, sans me gêner, d'une pareille bagatelle, je n'aurais pas l'impudence de prendre une heure de votre temps. Que demain Sa Majesté signe la commission de Ducasse au commandement en chef de cette expédition, et une heure après j'aurai versé entre vos mains les cinq millions deux cent cinquante mille livres nécessaires.

Pontchartrain, malgré cet esprit inquiet, tracassier et jaloux, qui a été si préjudiciable à la marine française, ne manquait pas de

certaines et sérieuses qualités : d'une grande pénétration, lorsque la passion n'empiétait pas en l'obscurcissant sur sa raison, il savait juger et apprécier un homme à sa juste valeur. Il comprit donc aisément, à la façon de s'exprimer de Legoff, que le célèbre boucanier n'exagérait en rien le pouvoir et les ressources dont il disposait ; qu'il était en position d'accomplir ses promesses, et que l'on devait compter sur sa parole. Aussi, avant de lui répondre resta-t-il pendant plus de cinq minutes silencieux et réfléchi.

—Une dernière objection, monsieur Legoff, lui dit-il, ou, pour parler plus exactement, une dernière question : quel intérêt personnel avez-vous à la prise de Carthagène ?—Un intérêt bien ridicule et bien mesquin sans doute, Monseigneur ; mais que voulez-vous ! il y a des bizarreries du cœur humain qui sont inexplicables. Je hais la puissance de l'Espagne, et je rêve la gloire de la France...

Pontchartrain se leva, et saluant Legoff :

— Monsieur, lui dit-il, soyez persuadé que j'attache une grande importance au sujet que nous achevons de traiter. Je vais y réfléchir mûrement. Avant peu, vous recevrez de mes nouvelles. Il est inutile, je pense, de vous recommander la plus scrupuleuse discrétion ?

Legoff sourit : ce sourire valait tout un discours de protestations.

Le secrétaire d'État allait se remettre à son travail, lorsque le boucanier, qui déjà se dirigeait vers la porte de sortie, revint sur ses pas.

— Monseigneur, dit-il, un dernier mot. M'autorisez-vous à entretenir le roi du projet de Ducasse ? Oh ! ne craignez rien, Monseigneur, poursuivit Legoff en remarquant l'émotion du ministre, non-seulement je ne porterai pas atteinte à la gloire future qui doit rejaillir sur vous si la réussite couronne, ainsi que j'en suis persuadé, mes efforts, mais je ne laisserai même deviner en rien à Sa Majesté l'intérêt que vous avez bien voulu me montrer dans cette audience. — Mais, monsieur Legoff, vous parlez de voir le roi, comme si vous aviez vos entrées à la cour !... — Monseigneur, permettez-moi de vous répéter, en terminant cet entretien, ce que j'ai déjà eu l'honneur de vous dire en le commençant : que la fortune a toujours tellement favorisé mon audace, qu'aujourd'hui j'en suis arrivé à faire ce que je veux ! Je n'ai certes pas mes entrées à la cour ; cependant, si je veux voir le roi, je le verrai !...— Soit ! je ne m'y oppose pas, dit Pontchartrain après un moment de réflexion. Je ne serai pas fâché de savoir si vous n'avez pas une trop bonne opinion de vous-même et si vous parviendrez à franchir la barrière qui sépare un inconnu des marches du trône.

Legoff, en sortant de chez le secrétaire d'État, monta en carrosse et se fit conduire rue de Béthisy, chez le comte d'Aubigné. A peine le valet si fort rudoyé la veille, l'eut-il aperçu, qu'il s'inclina profondément devant lui et le conduisit auprès de son maître.

— Ah ! c'est vous, cher baron, s'écria le frère de la favorite, soyez mille fois le bienvenu !

D'Aubigné s'avança vers Legoff avec toute la vivacité que lui laissaient ses rhumatismes et l'embrassa à plusieurs reprises.

— S'agirait-il d'un nouveau placement ? lui demanda-t-il. — Non, cher comte ; il s'agit d'un service que je viens solliciter de votre inépuisable obligeance ! Au reste, je vous ai laissé pressentir hier soir en vous quittant... — Ah ! très-bien ! Vous désirez présenter vos hommages à ma sœur !... Vous savez que je n'ai rien à vous refuser. Quand souhaitez-vous être reçu par la reine ? — Le plus tôt possible ! Demain, par exemple ! — Demain ? répéta d'Aubigné sur le ton de la plus vive surprise ; êtes-vous fou ? Au fait, pourquoi pas ? ajouta-t-il tout aussitôt en se ravisant. Je ne vois pas trop quels ménagements j'ai à garder avec une sœur qui se conduit d'une si abominable façon à mon endroit ! — Voici mon adresse, cher comte, dit Legoff en remettant à d'Aubigné un papier plié ; aussitôt que vous aurez obtenu une audience, veuillez me le faire savoir. — Demain, je vous le répète, je laverai d'importance la tête à ma sœur ! et après-demain au plus tard vous serez reçu à la cour.

Quoique l'établissement fondé dans le jardin des Tuileries avec l'autorisation de la

reine-mère régente, par Renard, le laquais et ensuite le valet de chambre de l'évêque de Beauvais, eût perdu en 1695 de sa vogue première, il ne laissait pas d'être encore extrêmement fréquenté par la noblesse et la haute finance.

De Morvan, en arrivant devant la maison où devait se décider, du moins il le pensait, le bonheur ou le malheur de sa vie, ne put se défendre d'une vive émotion. Il allait entrer, lorsque des éclats de rire, qui retentirent tout proche de lui, lui firent tourner la tête. Il vit une femme portant une coiffure haute et à plusieurs étages, l'écharpe à étole, la cravate à la Steinkerque, le corps lacé à la gourgandine, et la jupe de damas en falbalas; plusieurs étourdis l'entouraient et la suivaient. Quoique cette femme eût le visage entièrement caché par un masque de velours noir, de Morvan comprit à la souplesse de sa marche qu'elle était jeune, et il la supposa jolie. Malgré le cortége imprévu des jeunes seigneurs que le hasard avait fait à l'inconnue, elle ne paraissait ni troublée ni émue; elle avait l'air de ne pas s'apercevoir des hommages un peu vifs et légers qui lui étaient adressés.

— Vraiment, ma charmante, disait un des poursuivants, votre façon éclatante d'aller à un rendez-vous, unie au silence modeste que vous gardez, fait de vous à mes yeux une délicieuse énigme! Qui diable pouvez-vous être? Cessez de nous intriguer davantage! Je me nomme le marquis de La Fare; voici de Broglie, Canillac, Nocé, Brancas!... Nous sommes tous gens de discrétion et de galanterie.

L'inconnue, pendant que le marquis de La Fare, l'un des intimes de monseigneur le duc de Chartres, lui parlait ainsi, avait continué de marcher en silence. A la vue de de Morvan, elle sortit de l'espèce d'indifférence pleine de mépris qu'elle avait montrée jusqu'alors, et elle parut éprouver un véritable mouvement de joie :

— Monsieur le chevalier, dit-elle en s'avançant vivement vers le gentilhomme, votre bras, je vous prie.

Au son de cette voix, qui retentit jusqu'au fond de son cœur, de Morvan laissa échapper une exclamation où la colère et le ravissement se mêlaient à doses égales : il venait de reconnaître Nativa. Quant à de Nocé, Canillac, de Broglie, La Fare, de Brancas, etc., ils comprirent, au regard de défi, regard sublime de fureur et de rage que de Morvan laissa tomber sur eux, qu'au premier mot de leur part, une vaillante épée luirait au soleil. Comme ils étaient à jeun, qu'un duel dans le jardin des Tuileries eût pu leur valoir des désagréments sérieux, qu'après tout ils se sentaient jusqu'à un certain point dans leur tort et qu'ils ne connaissaient nullement de Morvan, ils s'éloignèrent aussitôt.

Le jeune homme s'était empressé d'offrir à Nativa son bras, que l'émotion faisait trembler.

Précédés par un laquais attaché à l'établissement, ils franchirent une vingtaine de marches et pénétrèrent dans un petit salon somptueusement et galamment meublé.

—Servez-nous une collation, dit de Morvan.

Cinq minutes plus tard, une table, placée dans une pièce attenante au salon, était couverte de fruits, de sucreries et de vins de liqueurs; les laquais se retiraient discrètement, et la fille du comte de Monterey et de Morvan restaient seuls en présence.

— Monsieur le chevalier, dit Nativa, qui, retirant son masque, montra aux regards éblouis du jeune homme cette souveraine et resplendissante beauté dont le souvenir, si présent qu'il fût à sa mémoire, se trouva dépassé par la réalité, monsieur le chevalier, je vous dois avant tout une explication sur ma présence en ce lieu!... Une femme de l'hôtel d'Harcourt, à laquelle j'ai été obligée de me confier, a eu la maladresse de m'indiquer la maison de M. Renard comme un endroit sûr et commode; cette femme, qui croyait sans doute à un rendez-vous d'amour, m'a exposée à subir les insultes de ces sots étourdis qui heureusement se sont enfuis à votre vue! Pour comble d'ennui, j'ai été obligée, afin de motiver mon absence aux yeux de mon père, de simuler une visite et de me laisser habiller!... C'est à ce concours de mauvaises petites chances réunies que je dois d'être arrivée d'une façon ridicule dans un endroit suspect. — Qu'importe l'endroit

où vous vous trouvez, Mademoiselle, répondit de Morvan, n'êtes-vous pas sous la sauvegarde de mon respect et de mon honneur?... J'aurais, il est vrai, préféré, non pour moi, mais pour vous, que vous m'eussiez reçu à l'hôtel d'Harcourt... — Cela m'eût été impossible, dit vivement Nativa. Mon père, monsieur de Morvan, vous doit la vie; eh bien, mon père consentirait plutôt à quitter dans les vingt-quatre heures Paris, où de graves affaires exigent impérieusement sa présence, que de laisser dépasser le seuil de son salon à un Français. — Et pourquoi cela, Mademoiselle? demanda de Morvan avec surprise. —Parce que je regrette vivement, croyez-le, monsieur le chevalier, d'être obligée de prononcer de telles paroles, mais il faut bien cependant que vous connaissiez toute la vérité, parce que mon père éprouve pour les gens de votre nation une aversion profonde, une haine violente, dont rien ne pourrait vous donner une idée. — Comment donc alors, Mademoiselle, reprit-il avec découragement, le comte de Monterey a-t-il pu se résoudre à venir en France? — La haine de mon père est en ce moment sinon assoupie, au moins dominée par l'accomplissement d'un projet qui l'absorbe... — Et ce projet, Mademoiselle, doit sans doute me rester inconnu?.... Au fait que suis-je pour vous? ajouta tristement de Morvan après un court silence, un inconnu que le hasard a placé sur votre chemin, pauvre diable que vous consentez à employer par pitié, au gré de vos caprices, mais que vous repousseriez avec colère le jour où son audace s'élèverait jusqu'à vous demander votre confiance. — Vous êtes injuste, chevalier. Ma présence en ces lieux dit assez la confiance sans bornes que m'inspire votre loyauté.—Mademoiselle, s'écria de Morvan avec une violence contenue, m'aimez-vous? — Non! répondit tranquillement Nativa, qui ne parut éprouver ni colère ni étonnement en entendant le jeune homme lui adresser cette question. — Ah! vous ne m'aimez pas! dit de Morvan avec des larmes dans la voix; d'amour soit! mais enfin, ajouta-t-il, se raccrochant, ainsi que fait le naufragé, à la moindre planche que lui offre le hasard, n'éprouvez-vous pas au moins pour moi une véritable amitié?..... — Si je vous ai dit, chevalier, que je n'avais pour vous aucun amour, que votre cœur ou votre fierté ne soit pas blessé. Je n'ai plus de droit. je ne puis plus, faites bien attention, je vous en conjure, à la portée de mes paroles, je n'ai plus de droit, je ne puis plus reconnaître aujourd'hui et accepter l'amour d'un homme de cœur, j'en suis indigne!... — Que dites-vous? s'écria de Morvan en sentant son cœur bondir à se briser dans sa poitrine.—Je vous ai prié de ne pas m'interrompre, répondit Nativa en regardant avec une compassion qu'elle ne chercha pas à cacher le pauvre jeune homme prêt à perdre connaissance.

« Il y a un an, chevalier, dit-elle., je me rendais avec mon père de Carthagène à Saint-Domingue, lorsque nous fûmes attaqués par les boucaniers de l'île de la Tortue. *La Concepcion*, ainsi se nommait notre navire, portait vingt-huit canons, avait soixante hommes d'équipage, et était commandé par un des plus braves et des plus expérimentés capitaines de la marine royale d'Espagne! Quant aux flibustiers, ils étaient au nombre de dix-huit, et montaient une pirogue qui faisait eau de toutes parts. L'issue de ce combat paraissait chose si peu douteuse, que notre capitaine se mit tout d'abord à remercier la Sainte-Vierge de la témérité de nos adversaires. Il ne voyait dans cette folle attaque qu'une occasion de détruire sans aucun danger pour nous quelques-uns de ces bandits si redoutables à notre nation. La pirogue des flibustiers se trouvait à peine séparée de *la Concepcion* par une distance de quelques pas, lorsque notre capitaine fit ouvrir le feu. Notre première bordée coula leur embarcation. »

— Et ils périrent tous! s'écria de Morvan.

« Et une demi-heure plus tard, continua Nativa en pâlissant, les boucaniers, après avoir abordé notre navire à la nage et massacré les deux tiers de notre équipage, nous tenaient en leur pouvoir... »

— Mais ce que vous me racontez là est une chose merveilleuse, impossible... — Sachez, chevalier, qu'excepté accomplir le bien, rien n'est impossible aux boucaniers. Chaque

jour ils renouvellent des faits semblables à celui que je viens de vous raconter, et que vous traitez de merveilleux ! Je continue.

« Mon père, qui pendant le combat s'était vaillamment comporté, reçut, vers la fin de l'action, une grave blessure et tomba au milieu d'un monceau de cadavres. Pauvre père ! Que n'est-il plutôt resté près de moi !... En voyant les boucaniers victorieux, il m'aurait certainement poignardée sans hésiter, et je n'aurais pas aujourd'hui à me débattre contre les tortures d'un honteux et inexorable souvenir ! »

Nativa ne put, en prononçant ces derniers mots, retenir un soupir ; mais surmontant bientôt, grâce à sa force de caractère, l'émotion qui l'agitait, elle reprit d'une voix calme la suite de son récit.

« Le chef des boucaniers qui nous avaient vaincus, était certes l'homme le plus extraordinaire qu'il soit possible d'imaginer. D'une politesse exquise et d'un savoir-vivre parfait, il fut pour moi plein de ces attentions délicates que peut seul donner un long usage de la meilleure compagnie. Vaincue à la fin par ses respects, reconnaissante des soins qu'il prenait de mon père, je consentis à répondre à ses paroles. Et puis, ne vous ai-je pas promis une confession entière ?... pourquoi ne l'avouerais-je pas ? Mon imagination était vivement frappée de l'existence exceptionnelle de cet homme : je pressentais dans son passé un mystère qui excitait au dernier point ma curiosité ; ma pensée s'occupait de lui. Que vous dirai-je de plus ! Ce misérable, doué d'un esprit infernal et diabolique, d'une ruse sans pareille, trouva moyen, sans s'écarter en rien du profond respect qu'il me montrait, de m'avouer son amour ! Il fallait, chevalier, que cet homme, ainsi que me l'a assuré plus tard mon confesseur, fût soutenu par une puissance occulte et surnaturelle pour m'avoir ainsi fascinée... car je ne le repoussai pas ! Il me donna à entendre que, fils de grande maison, il avait été conduit, par suite d'un violent chagrin de famille, à se jeter dans la vie d'aventures, mais que l'amour profond qu'il éprouvait pour moi lui ouvrant enfin les yeux sur l'infamie de sa position, il déplorait amèrement les fautes de son passé, et qu'il allait mettre tous ses soins à racheter, par un constant repentir et de nobles efforts, les déplorables erreurs de sa jeunesse. Il me peignit ensuite sous de si vives et si séduisantes couleurs le nouvel avenir qui, grâce à moi, disait-il, l'attendait, qu'il finit par me rendre presque fière et heureuse de la conversion que j'avais opérée, du bien que je croyais avoir fait !... »

— De cette croyance à un aveu, s'écria de Morvan en interrompant Nativa malgré sa promesse, il n'y avait qu'un pas !... — Vous êtes sévère, chevalier, répondit la jeune fille en baissant la tête, mais votre sévérité n'est que trop justifiée par mon impardonnable conduite : cet aveu, je l'ai fait ! — Comment ? dans quelle circonstance ? qu'en est-il résulté ? reprit de Morvan, qui, pâle comme un cadavre, se mordait les lèvres jusqu'au sang et ne pensait même plus à cacher sa souffrance.

« La veille du jour où les boucaniers nous débarquèrent généreusement, je dois l'avouer, et sans exiger de nous aucune rançon, sur une terre espagnole, le misérable s'approcha de moi, et d'une voix émue, qui semblait partir de son cœur : » — Senorita, me dit-il, si jamais le boucanier que vous avez sauvé de l'opprobre revenait un jour vers vous suppliant et régénéré, qu'il fût appuyé du consentement d'une des plus illustres familles d'Europe, reculeriez-vous devant l'accomplissement entier de la sublime action que vous avez commencée ? repousseriez-vous avec mépris l'infortuné dans l'abîme ? — Non, je ne le repousserais pas, lui répondis-je. — Ah ! vous êtes mon bon ange ! s'écria-t-il, l'ange de mon salut ! » Et dans un transport de reconnaissance que je ne sus prévoir, il porta ma main à ses lèvres.

« Le lendemain, je suivais des yeux, avec un sentiment de tristesse plus fort que ma volonté, *la Concepcion*, qui s'éloignait sous toutes ses voiles, lorsqu'une de mes femmes me remit une lettre que le boucanier lui avait laissée pour moi. J'eus la faiblesse d'ouvrir cette lettre, dont le contenu, juste châtiment de ma faute, est resté impitoyablement gravé dans ma mémoire. Voici ce que m'écrivait le bandit : »

« Chère enfant,

« Je suis plus fier de la victoire que j'ai « remportée sur toi, fille noble et altière, « que de tous mes triomphes sur tes com- « patriotes ! Au moins ton cœur s'est dé- « fendu ! Si je n'éprouvais pour les femmes « un mépris sans bornes, j'aurais presque eu « un caprice pour toi. Tu es fort gentille et « assez drôle ! Quand on parlera mal en ta « présence de nous autres boucaniers, j'es- « père que tu prendras notre défense : tu « sais que nous valons mieux que notre ré- « putation. Ne me garde pas rancune si je « n'ai pas voulu de toi pour ma maîtresse ; « tu m'aurais fatigué et déplu au bout de « vingt-quatre heures, tandis que je pars au- « jourd'hui en emportant de ta petite per- « sonne un gai souvenir. Adieu ! »

A la façon dont Nativa répéta et accentua le contenu de cette lettre insolente et grossière, de Morvan comprit combien la blessure faite à la fierté de la fille du comte de Monterey, était vive et saignait encore.

Toutefois le jeune homme ne put se défendre d'une joie profonde. Les remords de Nativa ne lui prouvaient-ils pas de quelle délicatesses extrême de sentiments elle était douée ? Et un aventurier, en croyant qu'elle était appelée à le sauver, à faire de lui un homme honorable, ne lui donnait-elle pas aussi à lui tout espoir ?

La voix de Nativa, qui reprenait la parole, arracha le jeune homme à ses réflexions.

— Vous devez comprendre à présent, chevalier, lui dit-elle, que je n'ai pas le droit d'accepter l'amour d'un homme de cœur. — Non, mille fois non, Mademoiselle, répondit de Morvan avec feu, vous n'êtes pas coupable ! Il faudrait être aussi injuste que cruel et insensé pour oser vous accuser dans cette circonstance. Vous avez été dupe de votre générosité... c'est vrai ! mais enfin tout ce passé qui pèse tant, dites-vous, sur votre présent, que représente-t-il ? un aveu insignifiant adressé à un homme que vous ne devez pas revoir ! Permettez-moi de vous faire observer que vous semblez vous exagérer à plaisir l'importance d'un fait sans conséquence, et qui ne demande que l'oubli. — Chevalier, dit Nativa en interrompant de Morvan, les paroles que vous venez de prononcer prouvent ou la déplorable opinion que vous avez de moi ou le peu de respect que vous avez de vous-même ! Quoi ! vous consentiriez, vous, gentilhomme, à donner votre nom sans tache à une femme qui a avoué son amour à un homme ! — Mais, Mademoiselle... — Lorsque cet homme qui vit encore, continua la jeune fille avec amertume, peut d'un jour à l'autre revenir vous jeter d'un seul mot le déshonneur à la face !... Ah ! chevalier, je vois que mon père a raison de mépriser la jeunesse française ! Quant à moi, — ne m'interrompez pas, je vous prie, — quant à moi qui ai été élevée dans d'autres idées et dans d'autres principes que ceux de votre pays, j'ai juré que tant que ce boucanier sera de ce monde, tant qu'il y aura un homme sur la terre devant qui je devrais rougir, je ne consentirai jamais à écouter aucun hommage, que je resterai face à face de ma honte méritée et de ma douleur !

Ces paroles, prononcées avec une énergie pleine de dignité, produisirent une grande impression sur de Morvan.

— Vous avez raison, Mademoiselle, lui répondit-il après un moment de silence. La joie d'apprendre que la barrière qui vous séparait de moi n'était pas tout à fait infranchissable ; que cette faute, dont vous vous accusez si noblement, n'a pas atteint la limite entrevue par mon désespoir, tout cela a trop amorti à mes yeux la gravité de l'affront que vous avez reçu !... Oui, je le répète, en vous admirant et en vous remerciant du fond de mon cœur de m'avoir rappelé au sentiment de l'honneur ; oui, vous avez cent fois raison : la femme d'un gentilhomme ne doit pas être exposée à baisser humblement la tête devant le regard méprisant d'un homme. Il faut, non que vous soyez vengée, car la conduite de ce boucanier n'a pu vous atteindre, mais que vous soyez mise à l'abri de tout outrage ! Il ne me reste donc plus à vous demander qu'une chose, Nativa : le nom du misérable qui s'est placé entre vous et le bonheur ?

Nativa, au lieu de répondre à la question

de de Morvan, resta un moment silencieuse et pensive.

— Mademoiselle, reprit avec feu le jeune homme, comment, vous qui n'avez pas reculé devant l'aveu de ce que vous appelez votre faute, paraissez-vous donc hésiter à présent qu'il s'agit de me livrer le nom du coupable ! Votre cœur, au moment où votre bouche va prononcer un arrêt de mort, éprouverait-il une indigne pitié, une impardonnable faiblesse ? Douteriez-vous de ma parole ou de mon courage ? — Je ne puis soupçonner le courage auquel je dois la vie de mon père et la mienne, répondit Nativa, mais il n'en est pas de même de votre persévérance, dont je n'ai pas encore été à même d'apprécier la portée. Et puis, pourquoi vous le cacher ? oui, j'hésite à accepter le secours de votre bras ; car il y a de ces dévouements qui imposent une telle reconnaissance à ceux qui en sont l'objet, que les cœurs généreux hésitent avant de les accueillir !... — Faut-il vous répéter ici, Mademoiselle, ce que je vous disais au château de Léguilloux de Pennenrose, qu'esclave de vos volontés, je saurai trouver mon bonheur dans mon obéissance ! Encore une fois, le nom de cet homme, je vous en conjure ! — Mais cet homme, chevalier, est séparé de vous en ce moment par les deux mille lieues du grand Océan ! Traverseriez-vous les mers pour aller le chercher ? — Oui, Mademoiselle ! répondit de Morvan avec une énergie pleine de sincérité. — Chevalier, vous avez le cœur noble et grand ! s'écria Nativa avec une émotion que jamais encore elle n'avait montrée vis-à-vis du jeune homme. Plus je réfléchis à notre merveilleuse rencontre, et plus je reste frappée de l'idée que la Providence vous a envoyé sur mon chemin.

Ces paroles, dites avec âme, causèrent à de Morvan une joie aussi profonde que naguère son désespoir avait été affreux.

— Chevalier, continua Nativa, votre réponse a fait cesser mes hésitations ; je veux vous initier à mes projets, n'avoir plus rien de caché pour vous. Toutefois, comme le secret que je vais vous apprendre ne m'appartient pas, j'exige que vous vous engagiez par un serment solennel à ne jamais le trahir.

— Ma parole de gentilhomme est le serment le plus solennel que je connaisse, Mademoiselle : sur l'honneur de mon nom et sur le salut de mon âme, je vous jure que, dût ma discrétion me coûter la vie, jamais un seul mot capable de compromettre votre secret ne sortira de ma bouche. — Merci, monsieur de Morvan ; à présent je puis parler sans crainte.

Nativa fit une légère pause, puis bientôt elle reprit :

— Je ne sais, chevalier, si vous avez gardé souvenir de certaines paroles assez ambiguës et mystérieuses que je vous ai dites au château de Léguilloux de Pennenrose au sujet de votre avenir ? — Parfaitement, Mademoiselle : que vous connaissiez une entreprise dont le succès me rendrait l'égal, par la richesse et par la puissance, des plus riches et des plus puissants. — C'est cela même ! Eh bien, c'est justement de cette entreprise que j'ai à vous entretenir. Veuillez, chevalier, me prêter la plus extrême attention.

Cette recommandation était inutile ; de Morvan fit signe qu'il écoutait ; et Nativa continua :

— Chevalier, il vous serait difficile, impossible même, de vous figurer le tort considérable que les boucaniers des mers des Antilles causent au commerce et à la prospérité de ma nation ! Le voisinage de ces hôtes entreprenants et terribles, qui nuit d'une façon si fatale au développement de notre grandeur, constitue, de plus, une honte insoutenable pour l'honneur castillan. Non-seulement ces hardis bandits ne craignent pas d'insulter les couleurs de l'Espagne, mais, hélas ! la plupart du temps un succès inexplicable couronne leur audace ; chaque jour voit l'accroissement de leur puissance, l'humiliation de notre pavillon. Les efforts et les sacrifices tentés par notre gouvernement pour arriver à la destruction des boucaniers ont été immenses. Ces efforts nous ont coûté le plus pur de notre or et de notre sang. — Je ne conçois pas, Mademoiselle, interrompit de Morvan, qu'une nation comme l'Espagne ne puisse venir à bout d'une poignée de bandits dénués de ressources et manquant

de discipline! Souvent, j'ai réfléchi à ce fait bizarre et inexplicable. — Vous êtes dans une grande erreur, chevalier, les boucaniers ne sont pas, ainsi qu'on le pense généralement et que vous vous l'imaginiez faussement, des bandits indisciplinés et opérant au hasard. Ce qui fait au contraire leur force, c'est qu'ils possèdent une organisation puissante, et obéissent avec un dévouement fanatique qui ne connaît aucun obstacle, à la volonté d'un chef mystérieux et dont l'autorité est sans bornes. Le gouvernement d'Espagne a acquis cette conviction. Seulement quel est ce chef, quelle est cette organisation? C'est ce qu'il n'a pu savoir. En vain des boucaniers, tombés en nos mains, ont été livrés aux plus épouvantables tortures, soit que ces misérables ne fussent pas initiés eux-mêmes au secret de leur existence politique, s'il m'est permis de me servir de cette expression, soit qu'ils trouvassent dans leur farouche enthousiasme une force supérieure à la douleur, toujours est-il que pas un seul d'entre eux n'a révélé la cause de leur puissance : tous sont morts en nous jetant, avec leur dernier soupir, un cri de défi et d'outrage! — Combien il est à regretter, dit de Morvan avec une admiration involontaire, que de telles natures soient entrées dans la voie du crime! Que de grandes choses on eût pu accomplir avec de tels hommes! Mais, pardon, Mademoiselle, si je vous interromps encore, poursuivit le jeune homme; je ne me rends pas compte de l'intérêt si direct que vous semblez prendre à la destruction des boucaniers!... — Là est justement le secret qu'il me reste à vous confier. Mon père, le comte de Monterey, que l'amitié et la confiance sans bornes de notre infortunée reine Marie-Louise avaient rendu suspect aux partisans de la ligue d'Augsbourg dut, après la mort violente de cette excellente princesse, abandonner la cour. Depuis cette époque, c'est-à-dire depuis près de six ans, mon père, profitant de son séjour à Hispaniola où il s'était retiré, a étudié et suivi avec un soin passionné l'existence et les actions des boucaniers. Il a acquis aujourd'hui, grâce à ses connaissances profondes des mœurs de ces bandits, de leur manière de combattre et d'opérer, des parages qu'ils fréquentent; il a acquis, dis-je, la conviction intime et inébranlable que s'il parvenait à découvrir le lien qui les unit entre eux, avant une année il ne resterait plus de la scandaleuse puissance de ces bandits que le souvenir d'une terrible justice, comme l'histoire n'en offre peut-être pas d'exemple! Mon père, de retour depuis six mois à la cour d'Espagne, a reçu de Sa Majesté Charles II, à qui il a exposé ses espérances et ses projets, la mission secrète, avec des pouvoirs illimités, de poursuivre la réalisation de sa pensée. Voilà pourquoi nous nous trouvons aujourd'hui à la cour de France. — Espérez-vous donc, Mademoiselle, que Louis XIV s'associera aux vues de Sa Majesté très-chrétienne? Les boucaniers, je le sais, sont d'abominables bandits; mais enfin leurs excès, en suscitant sans cesse des embarras à l'Espagne, profitent à notre sécurité et aident à notre puissance. Il m'est permis de douter que le comte de Monterey obtienne du roi de France l'appui et le secours qu'il en attend. — Oh! quant à la bonne volonté de Louis XIV, répondit Nativa en souriant, mon père en est assuré. Le comte de Monterey possède en ses mains un moyen certain, je ne dirai pas d'éveiller sa sympathie, mais bien de peser sur sa volonté. Non, ce qui nous manque, ce n'est ni de l'argent, ni du courage, ni des alliés; c'est de connaître, je vous le répète, le lien mystérieux qui unit entre eux les boucaniers et leur donne cette force invincible, notre ruine et notre honte! J'arrive à ce qui vous concerne, chevalier de Morvan, continua Nativa. Je vous ai dit que mon père est investi par Charles II de pouvoirs illimités; veuillez prendre ces mots dans leur complète acception. Le comte de Monterey a le droit de conférer tel grade, telle dignité qu'il jugera convenable. Un brevet signé de lui, portant le grade de général et de grand d'Espagne avec une pension annuelle de cent mille piastres, soit un demi-million de votre monnaie de France, serait reconnu par le roi! Comprenez-vous? — Parfaitement, Mademoiselle; seulement je ne vois pas encore en quoi cela se rapporte..... — Quoi! vous ne comprenez pas

que, grâce à votre qualité de Français, à votre position de noble ruiné, que grâce surtout à votre brillant courage, il vous serait facile de captiver la confiance des boucaniers et de vous rendre maître de leurs secrets! Pour mieux les tromper, vous prendriez part à leurs expéditions!... vous seriez des leurs. Votre délicatesse aurait à souffrir, je le sais, de cette complicité; mais la pensée que vous servez l'Espagne, qu'un grade éminent et une fortune digne d'envie, récompenses méritées de votre noble dévouement, vous attendent; cette pensée, dis-je, vous soutiendrait à travers vos épreuves.

Nativa s'était animée en prononçant ces dernières paroles; mais à mesure que l'enthousiasme de la jeune fille s'était accru, de Morvan avait pâli.

— Mademoiselle, lui répondit-il après un moment de silence et sans paraître remarquer le regard réellement enchanteur qu'elle lui adressa en terminant sa phrase, je m'aperçois avec un découragement que je ne chercherai pas à vous cacher, que jusqu'à présent vous avez eu de mon caractère une opinion détestable!..... — Moi, chevalier de Morvan? s'écria Nativa avec une extrême surprise. Que dites-vous? — Je dis, Mademoiselle, que les boucaniers, fussent-ils les plus cruels assassins, les plus abominables bandits que la terre ait jamais portés, celui qui leur donnera la main, s'assiéra à leur table et partagera leurs dangers, afin de pouvoir les vendre plus tard tout à son aise et avec impunité, passera avec raison, aux yeux de tous les gens de bien, pour un espion et un traître! Je dis que, son infamie lui valût-elle de l'or à profusion, des dignités sans nombre, cet homme n'en restera pas moins déshonoré!... J'ajoute à présent que moi, pauvre noble ruiné, pour me servir de vos expressions, je refuserais de croiser mon épée avec un tel homme, fût-il grand d'Espagne et riche à millions. Je répondrais à ses insultes par le mépris, à ses violences par le bâton!...

Un assez long silence suivit la réponse de de Morvan. Nativa, malgré son assurance ordinaire, semblait atterrée. Ce fut le jeune homme qui le premier reprit la parole :

— Je vous ai offensée, sans doute, Mademoiselle, lui dit-il d'une voix douce et émue; pardonnez-moi, je vous en conjure! Pourquoi aussi m'avez-vous demandé le sacrifice de mon amour! — Je vous ai demandé le sacrifice de votre amour? répéta Nativa avec étonnement. Mais, au contraire, n'ai-je pas, en ouvrant une perspective à votre ambition, permis à votre pensée de franchir des distances et des obstacles qui devaient vous paraître infranchissables. — Mademoiselle, répondit de Morvan en secouant lentement la tête d'un air de doute et de chagrin, n'est-ce donc pas me demander le sacrifice de mon amour que de me conseiller de devenir infâme. Non, je le vois, vous n'éprouvez pour moi ni sympathie, ni tendresse. Une femme comme vous doit être, avant tout, soigneuse de l'honneur de celui qu'elle aime.

Nativa garda le silence pendant quelques secondes, puis souriant au chevalier avec cette grâce naïve et enfantine que les femmes espagnoles poussent, toujours avec un succès assuré, jusqu'au sublime de la coquetterie :

— Vous voilà, chevalier, lui dit-elle, revenu sans grandes fatigues d'un long voyage. — Nullement, Mademoiselle, répondit gravement le jeune homme; il ne s'ensuit pas de ce que je refuse de m'associer aux projets du comte de Monterey, que je reprenne la parole que je vous ai donnée; loin de là : je me suis engagé à vous délivrer d'un misérable dont la mort importe à votre bonheur; j'espère, Dieu et la justice de ma cause aidant, que je viendrai à bout de mon entreprise. Permettez-moi donc de vous supplier de nouveau de m'apprendre le nom de l'homme que vous avez condamné. — Je ne le puis encore, répondit Nativa après avoir réfléchi; je désire que vous entendiez auparavant parler de cet homme célèbre parmi les plus célèbres boucaniers, sur le théâtre même de ses exploits. Ce sera seulement alors, c'est-à-dire quand vous connaîtrez combien il est redoutable, que je vous dirai son nom; seulement alors aussi, si vous persistez toujours dans votre généreuse résolution, que j'accepterai votre parole. D'ici là,

ne l'oubliez pas, je vous considère comme n'étant engagé vis-à-vis de moi par aucune promesse. Mais il se fait tard, ajouta Nativa, et je dois vous quitter. Chevalier, votre bras.

Lorsque la jeune fille parla de se retirer, de Morvan s'aperçut que, de toutes les choses dont il comptait l'entretenir, il ne lui en avait pas dit une seule : cette pensée, loin de lui donner de la présence d'esprit, ne fit que troubler ses idées : il avisa donc au plus pressé ; or, le plus pressé était que Nativa ne se séparât pas de lui avec une impression fâcheuse.

— Un mot, je vous en conjure, Mademoiselle, s'écria-t-il en osant retenir doucement la charmante Espagnole par la main. J'ai refusé, c'est vrai, et je refuserai toujours de jouer le rôle d'un traître, mais je n'ai point dit que je ne m'associerai pas au comte de Monterey. Les boucaniers appartiennent à toutes les nations; combattre contre eux n'est point porter les armes contre la France! Que M. le comte me prenne avec lui comme simple volontaire, et je me ferai un honneur et un plaisir de verser mon sang pour une cause aussi juste. — Non, chevalier, cela n'est pas possible ; vous m'avez accusée tout à l'heure de n'être pas soigneuse de votre honneur, et ce reproche m'a été extrêmement sensible : jamais je ne consentirai à ce que vous, gentilhomme français, vous vous trouviez à l'étranger dans une position inférieure à votre rang. Merci de votre offre, dont je suis fort reconnaissante...

La jeune fille se leva alors, et prenant le bras de de Morvan, elle descendit dans le jardin des Tuileries. Au moment où le chevalier sortait de l'établissement de Renard, un laquais lui présenta la note de la collation restée intacte sur la table; cette note se montait à quarante-quatre livres : le jeune homme remit au laquais huit écus de six livres, et poursuivit son chemin. A peine de Morvan et Nativa avaient-ils fait une centaine de pas, qu'ils rencontrèrent ces mêmes jeunes seigneurs, c'est-à-dire de Broglie, Canillac, de La Fare, etc., qui, deux heures auparavant, avaient accosté avec si peu de respect et tant de laisser-aller, la fille du comte de Monterey!

— Tudieu! s'écria l'un deux, dont les yeux animés et le teint brillant permettaient de supposer qu'il sortait de tenir glorieusement table; tudieu! chers amis, le hasard nous favorise! Voici notre énigme d'avant dîner. Rions un peu! — Monsieur, lui dit de Morvan, cela me contrarierait horriblement de passer mon épée au travers du corps d'un homme sans défense; toutefois, comme il m'est impossible de m'arrêter en ce moment, puisque je suis avec madame, c'est ce que je serai obligé de faire si vous essayez encore d'avoir de l'esprit... Oh! ne vous désolez pas! si vous voulez bien prendre la peine de m'attendre, dans cinq minutes je serai de retour. — Tiens! mais cela me sourit assez, répondit le jeune seigneur en saluant gracieusement de Morvan. Vous m'avez l'air, Monsieur, d'un homme fort agréable dans la conversation et assez solidement campé sur la hanche. Veuillez présenter mes excuses à madame et ne pas vous presser! Je vous attendrai, s'il le faut, jusqu'à ce soir plutôt que de manquer votre retour.—Quelle folie, chevalier! dit Nativa à voix basse à de Morvan. Aller ainsi exposer sans motif votre vie!...—Merci de cet intérêt, Mademoiselle, répondit de Morvan en aidant à Nativa à monter dans son carrosse, qu'elle avait laissé près de la porte de la Conférence. Mais ne craignez rien; les épées bretonnes valent mieux que celles des muguets de Paris et de Versailles. Ce duel m'expose fort peu! — N'importe; j'enverrai dans une heure à votre hôtel pour savoir de vos nouvelles... Pensez à moi... Au revoir!...

Le carrosse partit; et de Morvan, le cœur joyeux, en songeant que Nativa redoutait pour lui un danger, resta à la même place jusqu'à ce que le carrosse fût hors de sa vue.

—Allons retrouver à présent mon muguet, se dit-il ; puis il se dirigea d'un pas rapide vers l'endroit du jardin des Tuileries où il avait laissé son adversaire inconnu.

Le jeune homme qui avait si malhonnêtement arrêté Nativa tandis qu'elle était au bras de Morvan, se nommait le vicomte de Châtillon : il avait vingt ans, quarante mille livres de rentes, et était attaché à la maison

de Monsieur, frère du roi. C'était, au demeurant, une excellente nature. De Brancas et le marquis de La Fare le sermonnaient doucement sur sa vivacité, lorsqu'en voyant apparaître de Morvan, ils se turent.

— Messieurs, dit le Breton en les saluant, politesse que les courtisans s'empressèrent de lui rendre, Messieurs, j'étais fort affairé tout à l'heure lorsque vous avez bien voulu vous occuper de moi, et je n'ai pu remarquer celui de vous qui m'a fait l'honneur de me promettre d'attendre ici mon retour. — Monsieur, c'est moi, répondit le vicomte en s'avançant. Comment vous nommez-vous? — Je me nomme le chevalier Louis de Morvan, s'écria alors le gentilhomme. — En fait de Morvan, dit de Brancas, je ne connais que le comte de Morvan, compromis dans la sédition de la province de Bretagne en 1675, et dont il n'a jamais été question depuis. — C'était mon père, Monsieur! interrompit le chevalier avec orgueil.

A cette réponse de de Morvan, les courtisans le saluèrent, et La Fare prenant la parole :

— Monsieur, lui dit-il, quand on porte un nom comme le vôtre, on a le droit d'être chatouilleux sur le point d'honneur. Je suis persuadé que mon ami, le vicomte de Châtillon, regrette à présent de toutes ses forces d'avoir légèrement agi avec vous. — C'est-à-dire que j'en suis au désespoir, répondit le jeune homme.

De Morvan, interdit et déconcerté par ces paroles, ne savait que répondre et quelle conduite tenir; le vicomte le tira bientôt d'incertitude, en ajoutant :

— A présent, monsieur le chevalier, que mes excuses rendent toute explication inutile et le combat inévitable, je dois vous avertir que je ferai tout mon possible pour vous tuer. Si vous voulez bien prendre la peine de me suivre, cinq minutes nous suffiront pour nous rendre au Grand-Cours.

On désignait, en 1695, par Grand-Cours la promenade contiguë à celle du Cours-la-Reine. Quelques années plus tard, le Grand-Cours, planté d'arbres, prit le nom qu'il porte encore aujourd'hui, des Champs-Élysées.

— Ne craignez-vous pas, Messieurs, que nous ne soyons dérangés? demanda de Morvan aux jeunes seigneurs lorsqu'ils furent arrivés sur le lieu désigné pour le combat : j'aperçois de tous les côtés des promeneurs. — Que cela ne vous inquiète point, lui répondit de La Fare, nos précautions sont prises.

Le marquis, tout en prononçant ces mots, frappa à la porte d'une maisonnette près de laquelle il se trouvait; cette maisonnette, ainsi qu'un petit jardin qui en dépendait, était entourée par une haie vive et touffue, barrière infranchissable aux regards des curieux et des passants. La porte s'ouvrit aussitôt, et les jeunes gens entrèrent.

— Antoine, dit le marquis de La Fare en s'adressant au gardien de la maisonnette, vieux paysan à la figure calme et placide, va préparer le lit et prévenir un médecin.

Antoine était, à ce qu'il paraît, fort habitué à ces sortes d'affaires, car cet ordre ne parut lui causer ni émotion ni surprise. Les jeunes seigneurs passèrent aussitôt dans le jardin. Nocé et Canillac, par suite d'un accord tacite, se placèrent alors près de Morvan, qui les remercia par une inclinaison de tête de leur concours; La Fare et de Broglie se rangèrent à côté de Châtillon. Les deux adversaires mirent l'épée à la main et tombèrent en garde.

— Allez, Messieurs, dit le marquis de La Fare.

La partie s'engagea.

De Morvan passait pour être d'une force supérieure aux armes; et certes, il méritait cette réputation. Il joignait à une vivacité de main inouïe ce calme et cet à-propos d'esprit qui ne livrent rien au hasard et savent tirer un immense parti des moindres circonstances. Le vicomte de Châtillon était un habitué des académies d'escrime; aussi une demi-minute lui suffit-elle et au delà pour s'apercevoir de l'adresse réellement supérieure et redoutable de son adversaire.

Bientôt il fut évident pour les témoins de ce duel que de Châtillon devait finir par avoir le désavantage. Pourtant de Morvan, froid et impassible, se tenait toujours sur la défensive et n'attaquait pas; seulement, ja-

mais la pointe de son fer ne s'éloignait, dans une parade inutile, d'une distance d'un pouce du corps de son adversaire, dont elle neutralisait les efforts.

— Mille tonnerres! s'écria le vicomte avec une véritable fureur, il me semble, chevalier, que vous affectez de me ménager? —Nullement, vicomte, je vous jure! J'attends le bon moment. — Et il ne vient pas, à ce qu'il paraît, ce bon moment? — Je vous demande pardon... le voici!

De Morvan, trompant alors avec une rare habileté le fer de son adversaire, se fendit sur lui avec une prodigieuse vivacité en tirant dans une feinte. De Châtillon laissa tomber son épée; puis essayant de sourire :

— Je ne me rends pas trop compte de cette botte, dit-il, mais je ne puis me dissimuler qu'elle ne soit réussie; il faudra, chevalier, que vous me l'expliquiez un de ces jours à l'Académie. Votre jeu est un peu sauvage; au total, il ne manque pas de mérite. Je vous reconnais non-seulement pour un lancier remarquable, mais encore pour un tireur de première force!

Le jeune homme pâlit : la tache de sang, qui trahissait sur sa chemise l'endroit touché par l'épée de de Morvan, s'agrandissait à vue d'œil. MM. de La Fare et de Broglie, craignant que le vicomte ne tombât, se précipitèrent vers lui pour le recevoir dans leurs bras. De Châtillon les repoussa doucement.

— Grâce à Dieu! dit-il, je n'en suis pas encore à la pâmoison! Que je ne vous retienne pas, Messieurs; je ne me consolerais jamais de vous avoir pris une soirée. Allez à vos plaisirs! Ah! La Fare, rends-moi encore le service de m'envoyer une garde-malade.

Une fois que de Châtillon fut couché, ses amis s'éloignèrent.

— J'espère, chevalier, dit de La Fare en s'adressant à de Morvan, que vous ne nous quitterez pas et que nous achèverons la journée ensemble. Nous allons retourner au cabaret de Renard où des créatures, à qui nous avons donné rendez-vous, doivent nous attendre : nous terminerons la soirée par un lansquenet!

La première pensée de de Morvan fut pour un refus, mais le désir de voir dans l'intimité ces jeunes seigneurs parisiens, dont il avait si souvent et si diversement entendu parler à Nantes, le fit changer de résolution : il accepta l'offre du marquis de La Fare.

Quatre heures plus tard, de Morvan, après avoir pris sa part d'un magnifique souper, s'asseyait, la tête un peu troublée par les vapeurs du vin, devant une table de lansquenet.

— Que faites-vous? lui dit de Brancas, qui tenait la banque.

Des vingt écus qu'Alain avait prêtés à son maître après les avoir acquis de la façon un peu légère que le lecteur sait, de Morvan en avait dépensé huit pour la collation servie à Nativa : il lui en restait donc encore douze, soit soixante-douze livres!

— Cinq pistoles, répondit-il à la demande de Brancas; car il ne voulait pas, après s'être si bien tiré de son duel, montrer une avarice de provincial.

— Vous avez gagné! dit peu après de Brancas en poussant devant de Morvan quatre-vingt-dix livres. — Pardon, mais je n'ai joué que cinq pistoles, soit cinquante livres. — Ah! je comprends, dit de Brancas en riant : vous vous figurez que les pistoles de Paris sont comme celles appelées en province pistoles de compte, et qui valent dix livres. Erreur! cher chevalier; nous ne connaissons ici que la pistole d'or de dix-huit livres.

Le jeune gentilhomme, contrarié de recevoir plus qu'il n'avait exposé, joua, le coup suivant, ses quatre-vingt-dix livres. Il gagna.

— Cent quatre-vingts livres! disait-il peu après en répondant au banquier qui l'interrogeait sur son enjeu.

Encore une fois la chance se déclara pour le Breton. De Morvan, en toute autre circonstance, se serait contenté probablement de ce bénéfice; mais la crainte de laisser deviner sa pauvreté le retint, et le coup suivant il laissa ses trois cent soixante livres sur la table : la banque perdit encore.

— Vive Dieu! notre jeune ami, lui dit le marquis d'Effiat, pour peu que votre veine continue et que vous ayez le courage d'en profiter, vous pourrez acheter la province de Bretagne.

Cette plaisanterie empêcha de Morvan de distraire une certaine somme de son gain. Il joua ses sept cent vingt livres.

— Encore gagné! reprit peu après d'Effiat. Chevalier, on prétend que les gentilshommes de province possèdent au suprême degré l'art de l'économie et le sentiment de la prudence : que retirez-vous de votre enjeu? — Rien, marquis, répondit de Morvan d'un air indifférent.

Une demi-minute plus tard, le chevalier se trouvait à la tête d'un capital de deux mille huit cent quatre-vingts livres! A onze heures, de Morvan possédait dix mille livres!

On venait de passer les cartes à de Morvan dont c'était le tour de tenir la banque, lorsque la porte s'ouvrit et qu'un homme, au teint fatigué et flétri, entra dans le salon.

— Viens t'asseoir à mes côtés, cher ami, lui dit de Brancas; voilà un siècle, au moins quarante heures, que nous ne t'avons vu. Le bruit se répandait déjà que tu étais parti pour Rome, où le pape t'avait fait demander. Que se passe-t-il donc de nouveau? — Rien. On prétend seulement que monseigneur le duc de Chartres est amoureux à en perdre la tête... — Qui peut savoir cela mieux que *toi?* répondit de La Fare en riant. — Moi?... Est-ce que ces choses-là me regardent?

L'inconnu se tut un instant; puis, d'un regard circulaire, passant en revue les jeunes seigneurs assis autour de la table de jeu :

— Qui de vous, mes amis, ajouta-t-il, connaît le seigneur Sandoval, comte de Monterey, et est à même de me donner des renseignements sur sa fille, la délicieuse Nativa?

A cette question, à laquelle il s'attendait si peu, de Morvan sentit un frisson glacial passer le long de son corps. L'homme qui venait de parler était l'ancien précepteur du duc de Chartres, fils de Monsieur, frère du roi, l'abbé Dubois. Il fallut au gentilhomme breton déployer une force rare de caractère pour pouvoir résister à l'envie furieuse qu'il éprouva de demander à l'abbé une explication de ses paroles par rapport à Nativa.

— Dis donc, l'abbé, s'écria le marquis d'Effiat, qui gardait toujours vis-à-vis de Dubois un air visible de familiarité protectrice, est-ce que cette fois monseigneur est sérieusement épris? — On le prétend, marquis. — Quelle est donc cette Nativa que tu qualifies, l'abbé, de séduisante? dit alors de Brancas? Mérite-t-elle cette épithète, d'un si grand poids dans ta bouche? — Je n'ai entrevu cette jeune fille qu'en passant, répondit Dubois; eh bien, là, franchement, dussiez-vous m'accuser de tomber dans le platonisme le plus honteux, je vous avouerai que sa beauté resplendissante, son air fier, digne et enfantin tout à la fois, sa démarche sans pareille et son maintien merveilleux, m'ont causé une admiration profonde, presque de l'émotion! Je ne serais pas étonné que monseigneur l'aimât quinze jours suivis! — Et vous croyez, Monsieur, dit à son tour de Morvan qui avait peine à dissimuler son émotion, que la sénorita Nativa aimera monseigneur le duc de Chartres? — Moi? du tout. Je sais parfaitement, au contraire, que les femmes n'aiment pas; seulement, elles se laissent aimer, répondit Dubois en regardant avec curiosité de Morvan. — Ainsi, d'après vous, mademoiselle Sandoval doit devenir infailliblement la maîtresse du duc? reprit le gentilhomme en affectant un sang-froid que démentait l'animation de son regard et la pâleur de son visage.

A cette nouvelle question de de Morvan, Dubois l'examina avec plus d'attention encore que la première fois.

—Je ne prétends pas pareille chose, dit-il, les yeux fixés sur ceux du jeune homme; si cette petite Nativa a déjà un amant, elle repoussera peut-être les avances de monseigneur! — Nativa un amant! s'écria de Morvan avec explosion et en se levant de sa chaise; vous en avez menti, misérable! — Ah! chevalier, dit le marquis d'Effiat d'un ton moitié plaisant, moitié sérieux, prenez garde, voilà que vous allez effaroucher Dubois, et je vous avertis que nous tenons beaucoup à la société de notre excellent abbé!

La violente sortie de de Morvan avait causé une assez vive émotion parmi les courtisans : les conversations et le jeu s'étaient arrêtés.

— Allons, l'abbé, fais-toi verser du champagne, et mêle-toi à notre lansquenet, dit

d'Effiat; la discussion ne vaut jamais le jeu.

De Morvan voyant la partie recommencer et perdant l'espoir de saisir une occasion de se venger de l'impertinence de Dubois, songeait à se retirer.

— Chevalier! s'écria en ce moment de Nocé, l'on a passé votre tour par erreur : à vous la main! Quelle banque faites-vous? — Je regrette de ne pouvoir continuer ce lansquenet, répondit de Morvan en se levant; je dois partir! — Ah! ah! un rendez-vous d'amour, sans doute, avec la belle Nativa, ajouta Dubois d'un air moqueur. Sacrebleu, jeune homme, vous êtes un heureux mortel!

Ces paroles, prononcées si mal à propos par l'abbé, élevèrent au comble l'indignation de de Morvan.

— Monsieur, lui dit-il lentement et en attachant sur lui un regard chargé de mépris, si vous étiez, soit de ma condition, soit même un honnête roturier, je m'en rapporterais à mon épée du soin de châtier votre impertinence; avec un drôle tel que vous tout rapprochement, vous devez le comprendre, quelque éhonté que vous soyez, est impossible! — Ah! vous faites le rodomont et le matamore avec moi! s'écria Dubois. Voyons, mon petit Monsieur, oseriez-vous bien me donner votre adresse? — Je vous répète, reprit froidement de Morvan, qu'entre vous et moi il ne peut y avoir rien de commun. Quant à mon adresse, je suis loin de la cacher : je demeure... — Il est inutile que vous donniez votre adresse à l'abbé, interrompit vivement de Nocé. Qu'est-ce que vous voulez qu'il en fasse?

Après ces paroles, de Nocé et de Morvan sortirent en même temps.

— Chevalier, dit le premier, quand on porte dix mille livres sur soi et que minuit sonne, il n'est pas prudent de courir à pied les rues de Paris. Voulez-vous me faire l'honneur d'accepter une place dans mon carrosse, je vous jetterai en passant chez vous?

De Nocé lui adressa cette offre avec une telle amabilité, que de Morvan ne crut pouvoir la refuser.

— Chevalier, reprit le jeune comte lorsqu'ils se trouvèrent assis l'un près de l'autre en voiture, quand je suis embarrassé pour entamer un sujet de conversation, savez-vous ce que je fais? J'entre franchement et brusquement dans le cœur de la question!... Vous m'avez plu singulièrement dans votre duel de tantôt et votre indignation de ce soir. Mais, croyez-moi, si vous pouvez vous absenter quelque temps de Paris, n'hésitez pas à partir! Dubois doit être méprisé, mais non pas dédaigné. — Je vous remercie, comte, dit de Morvan tout attendri de l'intérêt véritable que lui montrait de Nocé; croyez, et vous avez pu voir, par ma façon d'agir de ce soir, que je ne manque pas de franchise. croyez que j'éprouve une sincère reconnaissance pour vos conseils... — Bah! il ne s'agit pas de reconnaissance, mais bien de savoir si vous suivrez ces conseils?... — Non, comte. je ne les suivrai pas! — Je vous désapprouve et je vous estime... Que diable, quand on a affaire à une vipère, il faut être fou pour offrir son talon à sa morsure..... le venin monte si vite du talon au cœur!... Du moment que l'on ne peut écraser la tête de l'animal malfaisant, il n'y a qu'un parti à prendre : se garer... Croyez-moi, chevalier, garez-vous!

De Nocé parlait encore, lorsque le carrosse s'arrêta devant la porte de l'hôtel du Cheval-Blanc. Alain attendait le retour de son maître avec une vive impatience.

— N'avez-vous pas été inquiété dans les rues? n'a-t-on pas cherché à vous dévaliser, maître? lui demanda-t-il. — Au contraire, Alain. Tiens, regarde, répondit le chevalier, qui livra aux regards éblouis d'Alain un monceau d'or! — Ah! mon Dieu! maître, s'écria le Bas-Breton en pâlissant, et vous aussi?... — Quoi, moi aussi? demanda de Morvan, car le serviteur s'était arrêté au beau milieu de sa phrase. — Au fait, il y en a trop, murmura Alain sans répondre à son maître. Et puis, monsieur le chevalier, je le jurerais sur le salut de mon âme, préférerait plutôt se brûler la cervelle que de faire tort, fût-ce même à un Français, d'un rouge liard.

De Morvan, fatigué des émotions de la journée, se coucha, mais il lui fut impossible de fermer les yeux. Il avait revu Nativa, et il possédait dix mille livres : comment dormir?

Le lendemain de cette journée, si fertile en aventures pour de Morvan, et qui s'était si bien et si mal terminée tout à la fois pour le jeune gentilhomme en lui procurant un gain de dix mille livres, et en lui valant la haine et l'inimitié de l'abbé Dubois, notre connaissance, le lieutenant général comte d'Aubigné, descendait de son carrosse, vers



Voici les vingt écus que je vous dois... (Page 229.)

les huit heures du matin, dans a cour d'honneur du palais de Versailles. Ce fut dans ce même cabinet où le roi traitait chaque jour avec ses ministres des affaires de l'État, que la marquise de Maintenon reçut son frère.

— Madame, dit d'Aubigné, qu' s'inclina devant sa sœur avec un respect d'autant plus grand que ses intentions étaient plus hostiles, j'ai craint un moment d'être privé ce matin de l'honneur et du bonheur de vous présenter mes hommages... — Cher comte, lui dit-elle, que voulez-vous ce matin ? — Je

suis venu, bien aimée sœur, répondit d'Aubigné, pour vous demander de me rendre un petit service... Voici le fait. J'ai un de mes amis, que dis-je? mon meilleur et mon seul ami, qui désire être reçu en particulier par mon beau-frère. Cet ami m'a rendu un tel service, que j'ai dû me charger de sa commission, et je lui suis tellement reconnaissant, que je tiens, ma foi... que je veux qu'on obtempère à son désir. — Quel est le nom de cet ami, d'Aubigné? — Il se nomme, chère Françoise, le baron Legoff. — Quel est-il? Que veut-il? Quelle est sa position? — Voilà trois questions bien courtes, mais qui ne laissent pas de m'embarrasser. Quel est ce baron Legoff, dites-vous? Peut-être le diable en personne. Ce qu'il veut? je l'ignore. Quelle est sa position? celle d'un millionnaire qui sème sur sa route l'or à pleines mains! — Mais cet homme est, m'avez-vous dit, votre ami intime : vous devez le connaître? — Entendons-nous, chère sœur! Je n'ai vu le baron Legoff que deux fois dans ma vie; seulement, la première fois, son entrée en matière a été si magnifique, qu'il m'a tout à fait séduit. D'abord, je suis l'ami de tous ceux qui me prêtent de l'argent, moi. — Et vous n'avez pas honte, d'Aubigné, s'écria la marquise en rougissant de colère, de me proposer de faire admettre dans le particulier du roi un homme dont vous ne savez ni l'origine, ni la position! qui peut être un aventurier! pis que cela même! Quelle idée vous faites-vous de la majesté royale, mon frère? — Une triste et mesquine idée, Françoise, répondit d'Aubigné avec impudence. — Finissons cette conversation, s'écria la marquise de Maintenon en coupant la parole à son frère : il ne me reste guère qu'une demi-heure pour me préparer à la messe; je vous prierai, comte, de vouloir bien vous retirer! — Impossible de me rendre à votre désir, Françoise! Il faut que vous m'écoutiez, et vous m'écouterez. — Parlez, lui dit-elle avec résignation. — Françoise, poursuivit d'Aubigné, il ne s'agit pas seulement en ce moment de moi, mais bien aussi de vous. Votre pouvoir est mis en question!... Ma chute entraînerait la vôtre... Ah! vous pâlissez, Françoise! Très-bien! Alors je puis compter sur votre attention. Je commence. Vous n'ignorez pas, excellente sœur, l'avarice sordide que mon beau-frère a toujours montrée à mon égard, les passe-droits sans nombre qu'il m'a fait subir... Je ne récrimine pas, je raconte. Cette avarice et ces passe-droits ont eu pour résultat, ainsi que cela devait être, de m'aigrir le cœur et de me réduire à la plus affreuse pauvreté. Or, savez-vous ce que c'est qu'un homme tombé dans la misère et rêvant la vengeance? Une chose qui appartient au premier venu qui lui dit : « Voici de l'or, aide-moi à attaquer ton ennemi et ton persécuteur..... » — Vous m'effrayez, d'Aubigné; auriez-vous...—Conspiré! oui! et, qui plus est, je conspire encore... Bon, voilà que vous pleurez, à présent, vous la femme forte par excellence! Je sais bien que ce sont des larmes de rage que vous versez! n'importe, c'est une faiblesse indigne de vous... Je continue. Les meneurs couronnés de la ligue d'Augsbourg ont cru que je pourrais leur être utile, et ils ont fait pour moi, dans leur intérêt, ce que mon beau-frère eût dû faire, lui, par devoir et par dignité : ils m'ont aidé à payer mes dettes. Vous voyez, chère sœur, en ma personne, un des partisans, sinon des plus déclarés, au moins des plus ardents, de la maison d'Autriche. Or, pour ne pas m'éloigner de mon sujet, ce baron Legoff, mon ami intime, que j'ai déjà vu deux fois, connaît parfaitement cette circonstance. Il possède en ses mains la preuve de ce que vous appelleriez ma trahison, et de ce que je nomme, moi, ma vengeance. Que Sa Majesté refuse d'admettre en son particulier mon ami intime, et demain le roi sera prévenu que le frère de sa femme s'entend avec ses ennemis!... Je manque, certes, de votre judiciaire, mais il me paraît certain, et rien ne me fera départir de cette opinion, que vous recevrez le contre-coup de ma disgrâce. Le roi, comme tous les parvenus, saisira avec empressement l'occasion d'humilier la famille à laquelle il a eu l'honneur de s'allier. — Ah! d'Aubigné, s'écria madame de Maintenon avec un accablement navrant et véritable et sans essayer d'arrêter les larmes qui coulaient le long de ses joues, ah! d'Aubigné!

quelle triste chose que l'humanité! Je voudrais être morte!...

Ce cri, parti réellement du cœur, laissa l'impitoyable d'Aubigné insensible.

— Morte! répéta-t-il avec ironie et en regardant sa sœur d'un air railleur; vous avez donc parole d'épouser Dieu le Père?

Un assez long silence suivit cette dernière cruauté du comte : la hautaine marquise était vaincue.

— Mon frère, lui dit-elle, il sera fait selon votre désir. Amenez vous-même demain ce baron Legoff vers les trois heures : il sera présenté au roi!...

Madame de Maintenon, à bout de force et de patience, se leva de son fauteuil.

— Encore un mot, chère sœur, dit d'Aubigné en la forçant à se rasseoir. Vous comprenez que, quelque amitié que je ressente pour ce bon et généreux baron Legoff, il ne m'est pas possible de rester toujours avec son épée de Damoclès suspendue sur ma tête. Puis-je espérer que vous voudrez bien m'obtenir, sans perdre de temps, pour demain, par exemple, une lettre de cachet? — Vous avez raison d'Aubigné; oui, il faut en effet que cet homme disparaisse. Demain vous recevrez cette lettre de cachet. Au revoir!

La première personne que rencontra d'Aubigné en sortant du château fut le baron Legoff.

— Vous ici, cher baron, s'écria-t-il en lui sautant au cou et en le baisant à plusieurs reprises; quel bon vent vous amène? — Le désir de savoir si vous avez réussi dans votre négociation. — Complétement. Le roi vous recevra demain. Mais dites-moi, cher baron, n'auriez-vous pas encore quelque placement à opérer? J'ai une excellente occasion... — Non, pas pour l'instant, répondit Legoff en l'interrompant. — C'est dommage. Au revoir! J'ai plusieurs visites à rendre, et je suis en retard. Permettez que je vous quitte. — Au total, se dit d'Aubigné en remontant dans son carrosse, ce Legoff est moins fort que je ne l'ai cru d'abord. Il aurait dû, au lieu de me jeter tout d'un coup cinq mille louis à la tête, me faire une rente viagère payable par ses mains. Cette précaution l'aurait sauvé de la lettre de cachet.

C'est dans ce même cabinet où s'était passée la veille, entre le comte d'Aubigné et sa sœur, la scène rapportée dans le chapitre précédent, que nous allons encore conduire le lecteur. Le roi, l'air pensif et le front soucieux, parcourait d'un pas lent et inégal le vaste et somptueux appartement. Ce qui de prime abord frappait dans sa royale personne, c'était la dignité de ses mouvements. Aucun monarque n'a jamais poussé aussi loin que Louis XIV le respect de soi-même et le culte de la forme.

— Sire, dit la marquise en voyant le roi hésiter à terminer une phrase dont il venait de lui dicter le commencement, la vente de mes écuries, qui a produit cinq cent mille livres, permet d'envoyer les vingt mille écus dont on a besoin pour mettre l'Amirante dans nos intérêts. Votre Majesté n'ignore pas que l'Amirante est peut-être l'homme d'Espagne le plus dévoué à la reine et à la maison d'Autriche. Le compromettre et l'attirer forcément à nous est chose de la plus grande importance. — Vous avez toujours raison, Madame! Mettez vingt mille écus!

Louis XIV, après cette réponse, se promena un instant en silence, puis se rapprocha insensiblement du fauteuil de la marquise :

— Quelle est donc cette vente de vos écuries, dont vous parlez, Madame? lui dit-il assez sèchement. — Sire, répondit la marquise avec une humilité et une douceur feintes, je suis aux regrets que cet aveu me soit échappé. — Vous n'ignorez cependant pas, Madame, combien je tiens à la confiance de ceux qui me sont chers ou qui approchent de ma personne! — Hélas! Sire, je craignais d'attrister Votre Majesté. Les coffres de l'État sont vides; le contrôleur des finances ne peut disposer en ce moment d'aucune somme un peu importante. — Ah! dit Louis XIV, qui reprit sa promenade à travers le cabinet; ah! M. de Pontchartrain en est réduit à cette extrémité! Hier, cependant, si ma mémoire ne me trompe pas, il accusait trois cents millions dans les caisses de l'État... — Votre mémoire, Sire, ne vous

trompe jamais, et de Pontchartrain vous présentait hier le chiffre exact de nos ressources. Seulement, de Pontchartrain comptait comme rentré le premier semestre du nouvel impôt de la capitation, qui n'est pas encore touché.

Ces paroles amenèrent un nuage sur le front du roi, qui resta silencieux et absorbé dans ses réflexions.

Un quart d'heure après cette conversation, le comte de Monterey faisait avec Nativa son entrée dans le cabinet de madame de Maintenon. Le senor Sandoval était revêtu d'un costume espagnol aux couleurs sombres. Tenant à constater son droit et à marcher de pair avec les ducs français, droit alors en litige et qui ne devait être reconnu que quelques années plus tard, il ne portait pas de manteau. Quant à Nativa, elle avait conservé également les vêtements des femmes de son pays : elle était d'une beauté adorable.

Le comte, en entrant dans le cabinet, s'inclina profondément devant le roi, puis il remit son chapeau. Se retournant alors vers madame de Maintenon, il la salua avec une courtoisie parfaite, et resta la tête découverte. Ce manége était un moyen aussi adroit que convenable de rappeler au roi qu'il était, lui, Monterey, grand d'Espagne et *caballero cubierto* (ou chevalier couvert), et de montrer sa déférence à la marquise.

Louis XIV, si scrupuleux sur les questions de préséance, comprit mieux que personne cette hardiesse et cette galanterie de bon goût; il prit aussitôt une excellente opinion de l'Espagnol.

— Comte de Monterey, lui dit-il, je suis heureux de recevoir dans mon intimité un homme en qui ma chère nièce, Marie-Louise, avait mis toute sa confiance, et dont elle a eu toujours si fort à se louer. Croyez que je n'oublierai jamais que c'est par votre intermédiaire que me sont parvenues les dernières lettres de votre reine, si cruellement surveillée dans ses affections de famille par les ennemis de ma maison.

Le grand d'Espagne s'inclina de nouveau devant le roi, et prenant la parole d'un ton grave, presque solennel :

— Sire, dit-il, j'ai l'honneur, contrairement à tous les usages et malgré la guerre qui existe entre la France et l'Espagne, d'être envoyé auprès de Votre Majesté par mon maître le roi Charles II, en qualité d'ambassadeur.

Cette déclaration inattendue causa au roi un véritable étonnement, mais il n'en laissa rien paraître.

— Sire, reprit l'Espagnol, mon maître, le roi Charles II, supplie Votre Majesté de vouloir bien, malgré la guerre qui divise les royaumes d'Espagne et de France, unir ses efforts aux siens pour détruire les pirates qui infestent les mers des Antilles ! Ceci est une question, non de politique, mais d'humanité et d'honnêteté ! Il me reste à ajouter que le roi mon maître attache la plus haute importance à ce qu'il soit fait justice de ces forbans. — Comte de Monterey, répondit Louis XIV après avoir consulté par un regard la marquise de Maintenon, je trouve, au contraire, que cette question est tout à fait politique ! D'abord, les flibustiers français des Antilles n'agissent qu'en vertu des commissions qu'ils tiennent de moi ; ensuite, il m'est permis de croire, par l'importance que mon cousin d'Espagne attache, selon vous, à la destruction de ces flibustiers, que les efforts de ces gens-là ne sont pas à dédaigner, sinon pour la gloire, au moins pour les intérêts de l'État. — Sire, dit le comte de Monterey, si Votre Majesté me permet d'insister, il me reste à faire valoir auprès d'elle la considération toute-puissante qui a déterminé mon maître à m'envoyer auprès du roi de France.

Le comte s'arrêta, et Louis XIV lui ayant permis, par un signe affirmatif de tête, de poursuivre, il reprit :

— Cette considération, Sire, touche à ce qu'il y a de plus sacré sur la terre, à la religion. Les flibustiers ou les boucaniers des Antilles se livrent chaque jour aux plus affreux et aux plus épouvantables sacriléges. Si le roi veut bien prendre connaissance d'un mémoire, aussi impartial qu'authentique, qui a été rédigé sur ce sujet, il lui sera facile de se convaincre de la vérité des faits que j'avance. Non-seulement les boucaniers pillent et saccagent nos églises, mais

ils poursuivent encore les ministres du Dieu tout-puissant avec une rage, un acharnement dont aucune expression ne saurait donner une idée. Un évêque, tombé entre leurs mains, a été encore dernièrement assassiné avec des raffinements d'une cruauté incompréhensible. C'est donc, non au point de vue de ses intérêts personnels, mais seulement dans l'intérêt de la religion, si indignement méconnue et si dangereusement attaquée, que mon maître, le roi Charles II, s'adresse à Votre Majesté.

Cette réponse du comte de Monterey parut produire et produisit en effet une grande impression sur l'esprit de Louis XIV et sur celui de madame de Maintenon.

— Comte reprit le roi, le monde entier connaît le respect et le dévouement sans bornes que je professe pour tout ce qui touche à la religion. Mon cousin d'Espagne a bien fait de s'adresser à moi. Toutefois, avant de m'arrêter à un parti et de vous donner une réponse définitive, je désire examiner à loisir cette affaire et prendre connaissance du mémoire que vous me remettez. — A présent, le roi veut-il bien me permettre de faire suivre les observations que j'ai eu l'honneur de lui communiquer, au nom de mon maître, de quelques paroles qui me sont personnelles? — Je vous répète, comte, que je vous tiens en grande estime, et que je serai toujours heureux de vous être agréable. Parlez! — Sire, reprit Monterey, je crois pouvoir ajouter, sans trahir en rien les intérêts de mon pays, que l'acceptation par Votre Majesté du projet qui lui est proposé, influerait extrêmement sur les dispositions du roi, mon maître, dans le choix de son successeur; qu'il est même probable que cela ferait peser la balance du côté de la France... Si je m'exprime avec autant de liberté devant Votre Majesté, c'est qu'en mon âme et conscience, l'avénement de l'archiduc au trône d'Espagne serait un malheur immense pour la gloire et la prospérité de mon pays! La maison d'Autriche ne peut que nous être fatale!

Le roi voyant l'importance et la tournure qu'allait prendre cette discussion à laquelle il n'était pas préparé, ne répondit pas.

Il s'avança vers Nativa, lui adressa, avec cette grâce si pleine de respect dont il usait toujours envers les femmes, quelques mots aimables et touchés au coin de la plus pure galanterie, puis retournant ensuite à Monterey :

— Comte, lui dit-il, j'espère avoir, d'ici à fort peu de temps, le plaisir de vous revoir. Nous nous entretiendrons alors plus longuement de toutes ces choses.

Une fois que le comte de Monterey et Nativa se furent retirés, Louis XIV, s'adressant à madame de Maintenon avec une vivacité qu'il n'avait pas coutume de mettre dans les actes ordinaires de la vie :

— Que pensez-vous, Madame, lui dit-il, de tout ceci? Ne vous semble-t-il pas que cette croisade contre les flibustiers, que me fait proposer si secrètement le roi Charles II, présente une grosse affaire digne d'un sérieux examen? — Je partage complétement votre opinion, Sire; mais Votre Majesté oublie qu'elle est un peu souffrante aujourd'hui. Ne devrait-elle pas, au lieu de s'occuper d'affaires, prendre plutôt quelques distractions qui ne la fatigueraient pas! — Vous savez, Madame, que je devais aller tirer, et que j'ai fait contremander la chasse. — Mais il me semble, Sire, que la chasse compte parmi les distractions violentes; et ce ne sont pas celles-là que je vous conseille. — Auriez-vous un projet, Madame? — Oui, Sire : une personne à vous présenter! — Quelle personne, Madame? — Ah! quant à cela, Sire, répondit la marquise avec un doux enjouement, tandis qu'une imperceptible rougeur montait à son front, vous ne le saurez pas! Je tiens à votre confiance. — On ne se défie pas de soi-même, Madame, lui répondit galamment Louis XIV. Ainsi, il s'agit d'une surprise? — Oui, Sire, d'une véritable surprise! — Eh bien, voyons cette surprise, reprit le roi, qui, trop esclave de l'étiquette pour rechercher l'imprévu, ne le repoussait cependant pas quand il se présentait dans son intimité.

La marquise donna aussitôt l'ordre à l'un de ces messagers connus sous la dénomination de valets bleus, qui se trouvaient dans tous les appartements du palais, d'introduire

la personne si mystérieusement annoncée.

Cinq minutes plus tard, Legoff, faisant son entrée dans le cabinet de la marquise, s'inclinait profondément, mais plein de calme et d'assurance, devant le roi.

— Que désirez-vous, Monsieur? lui demanda Louis XIV. — Sire, répondit Legoff d'une voix assurée, je désire, je veux même, daignez me pardonner d'employer une pareille expression en présence du roi, je veux ouvrir de tels horizons à votre gloire, que votre regard d'aigle ne puisse en sonder l'incommensurable étendue! Je veux être le Fernand Cortez de votre règne, et laisser mon nom attaché au siècle que la postérité appellera le siècle de Louis XIV! — Et qui êtes-vous, Monsieur? reprit le roi en examinant avec une curiosité qui l'emportait sur sa dignité, le singulier personnage. — Sire, je me fais appeler — car je désire garder l'incognito — le baron Legoff! Le nom sous lequel je suis connu, et je puis ajouter respecté et redouté, est celui de Montbars l'Exterminateur...

La marquise de Maintenon pâlit, et le roi se laissant entraîner par l'étrangeté de la situation, répéta avec un étonnement réel et bien marqué :

— Montbars l'Exterminateur! Mais c'est le nom d'un célèbre flibustier mort il y a dix ans!

Legoff sourit, et d'une voix grave et nettement accentuée :

— Montbars, que Votre Majesté me pardonne cette comparaison, Montbars est comme le roi de France, il ne meurt pas. Le roi est mort, vive le roi! Montbars est mort, vive Montbars! — Expliquez-vous, dit le roi en s'adressant au boucanier. — Sire, répondit Legoff, les boucaniers forment entre eux une association mystérieuse et puissante dont le chef, tyran despote et absolu, prend le nom de Montbars en souvenir de l'illustre fondateur de la Boucanerie! Je suis ce chef. Mon successeur, lorsque mon heure sera venue, et que, victime des hasards de la bataille, je serai tombé sous une balle ou sous un boulet espagnol; mon successeur héritera de mon nom et de mes armes; il aura l'épée d'un brave et loyal gentilhomme, et s'appellera à son tour de Montbars!

Louis XIV avait écouté cette explication avec un vif intérêt, ainsi que cela était arrivé à Pontchartrain; il regardait curieusement cet homme à l'air audacieux et paisible, qui représentait en lui le type complet de ces fameux flibustiers sur le compte desquels on racontait des choses si merveilleusement fabuleuses.

— Monsieur de Montbars, dit-il lentement, car Louis XIV aimait à inspirer de l'admiration pour sa personne, même aux classes en dehors de la société; monsieur de Montbars, je sais et je connais parfaitement les faits de la flibusterie. Puisque le hasard vous a mis en ma présence, j'aurai même à vous interroger tout à l'heure sur certains actes d'irréligion qui vous sont reprochés et dont je tirerai une éclatante justice s'ils me sont confirmés. — Sire, s'écria Legoff, qui, avec une hardiesse sans antécédents dans les annales de la cour, interrompit Louis XIV, Sire, les gens qui, comme nous, portent haut devant l'ennemi et avec fierté dans le cœur le nom de Louis le Grand, sont incapables d'offenser la religion. Ceux qui connaissent le respect qu'ils doivent à leur roi, savent celui qui revient à Dieu!

Cette audace, aboutissant à une heureuse flatterie, plut singulièrement au roi.

— Monsieur de Montbars, reprit Louis XIV, vous nous avez dit tout à l'heure que votre successeur héritera à votre mort de l'épée d'un brave et loyal gentilhomme; appartenez-vous donc à la noblesse? — Oui, Sire, et à la meilleure : à cette noblesse de province qui n'a jamais voulu mettre les pieds à la cour de France et a toujours protesté en faveur des privilèges qu'elle tenait de la féodalité. — Protestations de rebelles, qui ont fait couler bien du sang sur les échafauds! — Que Votre Majesté me permette de ne pas partager l'opinion du roi, répondit Legoff avec un maintien respectueux qui affaiblissait la hardiesse de ses paroles. A mes yeux, ces rebelles sont des victimes et des martyrs!

Louis XIV, étonné de l'audace calme et tranquille du célèbre boucanier, et ne voulant pas commettre avec lui sa dignité dans

une discussion, ne releva pas cette réponse.

— Puisque vous êtes gentilhomme, Monsieur, continua-t-il, je ne puis vous laisser jouir du bénéfice que la bassesse de son extraction eût valu au flibustier. Homme de rien, votre nom m'eût peu importé! Gentilhomme, il n'est ni convenable, ni possible, que vous paraissiez devant ma personne sous un nom qui ne vous appartient pas. — Sire, répondit Legoff toujours impassible, vous livrer mon nom, c'est vous livrer ma tête! Il est incontestable que si Votre Majesté l'exige, je n'hésiterai pas à lui obéir; mais le roi est trop magnanime et trop grand pour abuser de la confiance d'un de ses sujets. Le pouvoir qui rapproche Votre Majesté de Dieu est le don de faire grâce. Un roi grandit dans la postérité par sa clémence; l'histoire flétrirait la mémoire de celui qui viendrait en aide au bourreau!..... — Vous êtes donc un contumace? dit Louis XIV avec un sentiment de terreur mêlé de dégoût. — Oui, Sire, j'ai été décapité en effigie par le glaive du bourreau... tout comme un Montmorency, ajouta Legoff après une légère pause.

A cette réponse du boucanier, madame de Maintenon pâlit, et se remit à maudire intérieurement l'impardonnable et criminelle légèreté de son frère, tandis que Louis XIV, excité par le mystère qui enveloppait l'étrange individualité de Legoff ou de Montbars, reprenait son interrogatoire :

— Pour quel crime avez-vous été condamné? pour assassinat ou sacrilége? — Pour avoir soutenu, Sire, contre ce que j'ai cru être un abus de la puissance royale, les prérogatives de la noblesse et les droits du peuple. — Alors pour crime de rébellion et de lèse-majesté? — C'est, en effet, ainsi que les juges ont motivé leur sentence. — Monsieur, reprit Louis XIV après un moment de réflexion, le pouvoir qui rapproche les rois de Dieu est, du moins vous le prétendiez naguère, le don de clémence! J'ai bien voulu, par respect et par affection pour madame — le roi désigna la marquise — ne pas exiger de vous votre nom. Un aveu et un repentir complets peuvent vous valoir votre grâce : parlez! — Ma grâce, Sire! répéta le boucanier d'une voix qui retentit vibrante comme une note de clairon; ah! je supplie humblement le roi de m'épargner, je n'ose dire cet outrage, mais au moins cette douleur. Moi, gracié comme un vil ou un faible criminel! Que deviendraient alors mon énergie, mon courage? Non... non... point de grâce, Sire; je le demande à Votre Majesté à deux genoux... que le roi me laisse le souvenir de la flétrissure qu'on a voulu m'infliger; ce souvenir fait ma force et stimule mon génie.

Legoff s'arrêta un moment, puis profitant de la stupéfaction causée à Louis XIV par sa réponse :

— Sire, ajouta-t-il avec une énergie dont on comprenait que le respect seul contenait l'éclat; Sire, ne brisez pas le rêve qui soutient depuis près de vingt ans mes efforts, celui d'écrire ma vengeance dans l'histoire! — Que signifient ces paroles, Monsieur? dit lentement Louis XIV en fronçant les sourcils. — Elles signifient, Sire, qu'accusé à tort d'avoir porté atteinte aux droits de la couronne lorsque je défendais seulement les priviléges de la noblesse et la cause de la justice, je tiens à montrer d'une façon éclatante, en travaillant à la gloire de Votre Majesté, que jamais je n'ai cessé d'être un fidèle sujet.

Louis XIV, avec ce tact exquis qu'il possédait pour juger les hommes, lorsque son esprit n'était pas prévenu, comprit que la nature du boucanier présentait un côté réellement grandiose, digne d'examen, et dont il pourrait peut-être tirer parti; aussi, loin de couper court à cet entretien qui durait déjà depuis un quart d'heure, reprit-il la conversation :

— Monsieur de Montbars, dit-il — puisque je veux bien vous permettre de rester à l'abri derrière ce nom — monsieur de Montbars, je prends en considération vos sentiments de respect et de dévouement : qu'avez-vous à me demander? — J'ai à demander à Sa Majesté qu'elle me permette, je le répète, de me dévouer à sa grandeur; qu'elle veuille bien, en acceptant les ressources immenses que je lui apporte, me laisser prendre place, dans son règne, parmi les plus grands!... — Expliquez-vous plus clairement, monsieur de

Montbars. Le devoir du roi est d'accueillir et d'écouter les sujets qui l'aident dans ses efforts pour la prospérité de l'État. Jusqu'à présent votre langage a été mystérieux, vague, obscur ; précisez, je vous prie.

Legoff se recueillit pendant quelques secondes, puis il se mit à dérouler avec une clarté, une énergie, et parfois un véritable bonheur d'expression, le plan de la conquête des Indes-Espagnoles, plan dont nous l'avons déjà vu entretenir sommairement monseigneur de Pontchartrain.

Soit que la présence du roi stimulât le boucanier, soit qu'il eût attendu ce moment pour frapper un coup décisif, il entra dans des développements et dans des détails qu'il n'avait pas jugé à propos, sans doute, de communiquer au secrétaire d'État au département de la marine et des finances.

Plusieurs fois Louis XIV et madame de Maintenon échangèrent, à certains passages du discours de Legoff, un regard dans lequel la surprise se mêlait à dose égale à l'admiration. Le fait est que les vues hardies, étranges, et pourtant si logiques du chef des boucaniers, décelaient une extrême profondeur d'esprit.

— Monsieur de Montbars, dit Louis XIV lorsque Legoff cessa de parler, je vous ai écouté, vous le voyez, avec l'attention que mérite un sujet animé de bonnes intentions, car je crois à la sincérité de votre enthousiasme. J'examinerai mûrement le plan que vous m'avez soumis ; je vous prierai même de me remettre un mémoire à ce sujet. N'avez-vous plus rien à dire ? — Il me reste, au contraire, un pénible détail à aborder, Sire ! Je me hâte d'ajouter que si je n'avais pas l'honneur de me trouver en ce moment devant le plus grand roi de la terre, je me garderais bien de parler comme je vais le faire. Sire, quelque éloignés que nous soyons, nous autres boucaniers, de la mère-patrie, nos cœurs ne sont pas tellement détachés de la France, qu'ils ne battent d'orgueil et de joie à ses triomphes, et ne souffrent de ses revers. Nous nous inquiétons, au milieu de notre vie aventureuse, des événements qui se passent de l'autre côté de l'Océan, et nous savons à quel point d'épuisement est réduit aujourd'hui le royaume. Que Votre Majesté me pardonne une hardiesse qui m'est inspirée par l'amour ardent que je porte à mon pays..... — Me proposer votre appui, monsieur de Montbars ? interrompit le roi avec ironie. — Oui, Sire, mon appui, répéta le boucanier d'une voix assurée. Votre Majesté est trop au-dessus de l'humanité pour ne pas avoir une foi aveugle dans la puissance sans bornes de Dieu ! Elle a depuis peu subi trop de revers pour pouvoir mettre en doute l'action directe et impénétrable de la Providence sur les événements humains ! Pourquoi donc le roi se refuserait-il à croire que Dieu se sert d'un humble et obscur instrument pour lui venir en aide ? que je suis, moi, cet humble et obscur instrument ?

Ces paroles, prononcées avec une conviction pleine de ferveur, étaient d'un rare bonheur ou d'une grande adresse ; la marquise de Maintenon les accueillit par un signe de tête approbatif, et Louis XIV en parut impressionné.

— Je ne vous cacherai pas, de Montbars, dit-il, que ce langage dans votre bouche m'étonne et me charme à la fois. Je mets en effet la confiance en Dieu et la pratique de la religion avant toutes les choses terrestres. Expliquez-vous sans crainte de me déplaire. De quelle façon entendez-vous rétablir les finances épuisées de mon royaume ? — En suppliant d'abord Votre Majesté de vouloir bien accepter ces dix millions, répondit Legoff en retirant de dessous son manteau un pli cacheté ; millions qui, s'ils sont employés selon mes vues, doivent être deux fois décuplés avant cinq mois d'ici.

Louis XIV, à l'annonce de cette somme énorme, et qui lui arrivait si juste à point, dut garder un moment de silence, pour ne pas laisser deviner son émotion.

— Que contient cette lettre ? demanda-t-il au boucanier avec une indifférence assez bien jouée. — Dix traites d'un million chacune, acceptées par le banquier Samuel Bernard, et payables à un mois de vue ! répondit Legoff, qui, déchirant l'enveloppe, en retira les traites annoncées, et les plaça sur un guéridon d'argent massif doré. — Parlez, Monsieur, dit Louis XIV. — Sire, s'écria le

boucanier, mon plan est de prendre la puissante et florissante ville de Carthagène !

Après ce début, qui le plaçait de prime-abord au cœur de la question, Legoff développa au roi, en n'omettant aucun détail, en répondant d'avance aux objections qu'on eût pu lui adresser, le plan de sa vaste entreprise. Il n'avait pas encore cessé de parler que déjà Louis XIV ne doutait plus de la réussite de ce hardi projet.

— Monsieur, lui répondit-il, je crois à la possibilité de ce que vous dites, et la nomination de Ducasse, que j'estime fort, au commandement des forces de la flibuste, suffirait pour me décider, si je n'étais pas retenu par une grave considération. Des plaintes, je vous le répète, m'ont été portées sur l'irréligion de vos hommes, sur les sacriléges qu'ils commettent ! Qui m'assure que le sac de la ville de Carthagène ne donnera pas lieu au renouvellement de scènes et d'actions si odieuses et si condamnables ! — Ma parole, Sire ! s'écria Legoff avec fierté. Quant aux calomnies répandues sur le compte des flibustiers, elles viennent d'un plan concerté contre la puissance de Votre Majesté par la maison d'Autriche. Une indiscrétion a laissé entrevoir aux ennemis du roi les ressources qu'offre à Votre Majesté l'emploi réglé des boucaniers des Antilles, et aussitôt un homme a été envoyé d'Espagne en France avec mission d'entraver par tous les moyens possibles la réalisation de ce dessein ! Sire, quand on a des millions à prodiguer, il est facile de tout savoir, de tout apprendre. Je puis, si Votre Majesté le désire, lui nommer l'ambassadeur occulte chargé des intérêts de la maison d'Autriche. — Vraiment? dit Louis XIV pensif. Prenez garde, monsieur de Montbars, de détruire par un mot hasardé ou maladroit la bonne opinion que vous m'avez donnée de votre sagacité. — Je connais trop bien, Sire, le respect sans bornes què je dois à Votre Majesté pour prononcer devant le roi des paroles hasardées. Je suis prêt, je le répète, à nommer cet homme. — Vous insistez ; soit ! Quel est donc le nom de cet ambassadeur occulte ? — Le senor Sandoval, comte de Monterey, grand d'Espagne de première classe et chevalier couvert.

Cette réponse, cela devait être, frappa l'imagination de Louis XIV d'une espèce de terreur superstitieuse.

Ce Montbars qui savait ce que lui, le roi, ignorait ; qui prodiguait les millions, parlait avec une assurance contagieuse de vastes projets dignes de la puissance d'un monarque, et traitait enfin avec lui, Louis XIV, d'égal à égal, malgré la forme respectueuse dont il enveloppait ses offres ; cet homme ne pouvait se tromper.

— Monsieur de Montbars, reprit bientôt le roi en désignant par un signe de tête les billets acceptés par le banquier Samuel Bernard, et posés par Legoff sur un guéridon, reprenez ces papiers ; le roi de France n'accepte point d'argent d'un de ses sujets. Adressez-vous à M. de Pontchartrain, notre secrétaire d'État à la marine et aux finances. Un dernier mot pour en finir. Si, comme cela n'est pas impossible, je consens à l'expédition de Carthagène, que demandez-vous en retour des dix millions avancés par vous? — Trois choses, Sire : d'abord, que mes officiers marchent de pair avec ceux de la marine royale ; ensuite, que l'amiral nommé par Votre Majesté pour commander en chef l'expédition ait, à un moment donné, et qui, je l'espère, ne se présentera pas, à m'obéir implicitement ! Toutefois, je m'engage à ne donner aucun ordre à cet amiral qu'autant que M. Ducasse, que le roi estime si fort, connaîtra et approuvera cet ordre. Enfin, je désire que mes flibustiers reçoivent un tiers du butin qui sera fait à Carthagène — Accepteriez-vous des aumôniers sur les navires de votre flotte, monsieur de Montbars? demanda Louis XIV sans se prononcer sur les exigences du boucanier. — Avec la plus vive reconnaissance, Sire ! La pensée qu'ils recevraient les secours de la religion à leurs derniers moments, redoublerait le courage de mes flibustiers. Jamais nous n'engageons de combat sans implorer auparavant l'aide du Dieu tout-puissant des armées !...

Cette réponse de Legoff était d'une scrupuleuse exactitude ; elle décida peut-être, dans l'esprit de madame de Maintenon, et par conséquent dans celui de Louis XIV, du sort de l'expédition de Carthagène.

— Au revoir, Monsieur, dit le roi. Je vous autorise à aller de ma part trouver M. de Pontchartrain.

Legoff s'inclina profondément devant le roi et la marquise de Maintenon, et s'éloigna à reculons, comme un homme de cour, sans que son visage décelât l'émotion du triomphe : cependant la joie était dans son cœur.

Une fois dans la cour d'honneur du palais, Legoff se dirigeait tranquillement vers son carrosse resté en dehors de la grille, lorsqu'une exclamation de surprise, poussée à ses côtés, l'arracha à ses pensées et lui fit relever la tête. Il se trouva face à face avec le chevalier de Morvan.

— Vous ici, mon gentilhomme! dit Legoff avec douceur et en reprenant son air habituel de bonhomie. Parbleu, il paraît que nous sommes destinés à nous rencontrer toujours!... — Cette rencontre m'est d'autant plus agréable, monsieur Mathurin, répondit de Morvan, qu'elle me permettra de m'acquitter envers vous! Si vous voulez bien m'apprendre le chiffre exact de la perte que vous a fait éprouver l'erreur du valet d'écurie qui m'a livré ce beau genêt d'Espagne que vous savez, je suis en fonds, et je me ferai un véritable plaisir de vous payer ce que je vous dois. — Vous voyez bien, mon gentilhomme, que j'avais raison de compter sur votre bonne étoile! Il paraît que vous avez attrapé enfin la fortune! Tant mieux!... Vous en aviez si besoin!... Tudieu! quel costume!... Savez-vous bien, mon gentilhomme, que votre pourpoint vaut à lui seul votre château de Penmark! Ce que c'est, pourtant, que la vie!..... Vous rappelez-vous comme vous étiez pauvre et misérable il y a quelques mois à peine?..... et voilà qu'aujourd'hui... — Il n'est nullement question pour le moment de mes affaires, monsieur Mathurin, interrompit le chevalier en rougissant; il s'agit d'une dette à payer! — Toujours la même vivacité! s'écria le boucanier en riant d'un gros rire. Tenez, monsieur le chevalier, ajouta le prétendu Mathurin en prenant la main du jeune homme dans les siennes, je n'ignore point qu'entre vous et moi il y a une distance extrême de position, mais ça ne m'empêche pas de vous aimer et d'éprouver un vrai plaisir chaque fois que le hasard nous met en présence. Voulez-vous que nous soyons amis? Dame! j'avoue que je pèche par l'éducation et par les manières; mais le cœur, voyez-vous, est bon; c'est déjà quelque chose.

Il y avait dans la parole du boucanier tant de bonté et tant de sentiment, que le gentilhomme breton se sentit tout attendri : il se rappela la modeste et rare intrépidité déployée par Mathurin lors du sauvetage de Nativa, combien lui, de Morvan, était seul, isolé sur la terre; et serrant avec effusion la main que lui présentait le maquignon :

— Ma foi, j'accepte de grand cœur l'offre de votre amitié, lui dit-il. Vous m'avez l'air d'un excellent homme. — Sensible comme une jeune fille et discret comme un confesseur. Nous parlerons d'*elle* autant de fois que cela vous plaira.

Cette réponse embarrassa le jeune homme, et il hésitait à en demander l'explication, lorsque Mathurin ajouta :

—Si rien ne vous retient plus à Versailles, voulez-vous m'accompagner à Paris? J'ai là mon carrosse qui est à vos ordres.—Ah! vous avez un carrosse? répeta avec surprise de Morvan, qui remarqua seulement alors l'élégance sévère et irréprochable de la toilette de son nouvel ami; savez-vous bien que vous aussi me paraissez en veine de fortune? Jour de Dieu! quel costume pour un maquignon! Vous semblez venir de la cour! — Je viens, en effet, de causer pendant une heure en particulier avec le roi, répondit simplement Mathurin en se rangeant pour laisser le jeune homme ébahi monter dans le carrosse.

— Vous vous êtes entretenu pendant une heure en particulier avec Sa Majesté le roi Louis XIV, répéta le jeune gentilhomme en regardant à deux reprises son compagnon pour s'assurer qu'il n'était pas en proie à un accès de folie. — Certes, dit Mathurin; mais que trouvez-vous donc de si extraordinaire à cela? Nous avions, le roi et moi, une affaire à traiter; il a bien fallu nous voir pour débattre nos intérêts respectifs!...

De Morvan crut alors, sachant combien son compagnon manquait d'éducation et de

savoir-vivre, à une plaisanterie d'un goût équivoque; mais Mathurin ne le laissa pas longtemps dans cette erreur.

— Monsieur le chevalier, lui dit-il en changeant tout à coup de ton, le moment est venu où je dois reprendre vis-à-vis de vous ma physionomie véritable. Qu'il ne soit plus question de ce maquignon mal appris, à qui vous avez accordé l'hospitalité à Penmark, et que le hasard a semblé placer depuis lors plusieurs fois sur vos pas ! Je me nomme le baron Legoff, et j'ai depuis longtemps des projets sur vous.

La façon digne et calme dont Legoff prononça ces paroles, ne laissa aucun doute à de Morvan sur leur véracité.

— Monsieur le baron Legoff, lui répondit-il, quels sont vos projets sur moi ? — Mon cher Louis, répondit le boucanier, vous êtes le seul être que j'aime au monde... le seul lien qui me rattache encore à l'humanité !... Un seul mot suffira pour vous expliquer la tendresse et le dévouement sans bornes que je vous porte : j'ai été l'intime ami, le *matelot*, ainsi que cela se dit aux îles, ou, si vous le préférez, le frère d'armes du comte de Morvan, votre père !... — Vous avez connu mon père, Monsieur ? interrompit de Morvan avec un élan plein de pâleur et de larmes. Oh ! de grâce..... parlez !..... puis-je espérer encore..... — Le comte de Morvan est mort assassiné entre mes bras, répondit lentement Legoff avec une émotion profonde. Les dernières paroles qu'il m'adressa furent : « Mon ami, je recommande à ta tendresse mon pauvre Louis; mon fils... deviens son père... »

Un long silence suivit cette réponse du boucanier ; de Morvan semblait anéanti dans sa douleur. Tout à coup, saisissant vivement la main rude et basanée du baron, il la porta à ses lèvres et la baisa pieusement en disant :

— C'est cette main qui a fermé les yeux de mon père !

Puis, éclatant en sanglots, il se jeta éperdu de douleur dans les bras du frère d'armes du comte de Morvan.

— Ah ! Monsieur, reprit le pauvre jeune homme, le premier moment du désespoir passé; ah ! Monsieur, vous aussi vous pleurez !.....

En effet, de grosses larmes coulaient silencieuses le long des joues du boucanier, brunies par le soleil des tropiques.

— Oui, je pleure, répondit Legoff sans songer à cacher sa faiblesse; car ton père, vois-tu, mon brave Louis, avait un cœur comme on n'en retrouve plus sur la terre ; et il m'aimait.... ah ! il m'aimait.... comme on n'aimera plus ! — Je ferai de mon mieux pour le remplacer près de vous. — Oui, tu es un brave et loyal garçon, Louis, je le sais. Tu seras reconnaissant de mon dévouement; mais, que veux-tu, il y a dans le cœur humain des mystères inexplicables. Je donnerais volontiers, oui, bien volontiers, ma vie pour sauver la tienne; mais, je le sens, tu ne seras jamais à ma tendresse ce qu'a été ton malheureux père !

Legoff s'arrêta un instant, puis reprenant bientôt la parole, mais cette fois d'une voix stridente et dont les notes ressemblaient assez au bruissement que produit la course du serpent à travers les savanes desséchées du désert :

— Sais-tu encore ce qui me fait pleurer ? dit-il : c'est que depuis quinze ans que ton père n'est plus, mon bras n'a pu atteindre son assassin !... que j'ai jusqu'à ce jour laissé le sang de mon *matelot* sans vengeance !... Comprends-tu à présent pourquoi j'ai besoin de toi?... — Oui, s'écria de Morvan; et je jure devant Dieu que, dans quelque position que je me trouve, en quelque moment que ce soit, je quitterai sans hésiter amour, fortune, plaisirs, pour obéir à votre voix dès qu'elle m'appellera, et courir sus à l'assassin du comte de Morvan ! — Je prends acte de ce serment ! dit le boucanier d'un ton solennel. N'oublie point, Louis, que d'y manquer équivaudrait pour toi à la malédiction de ton père !

Legoff laissa pendant près d'une demi-heure le jeune homme livré à ses réflexions. Ce ne fut qu'en arrivant à Sèvres qu'il reprit la conversation.

— Mon cher comte, dit-il, me permettez-vous de vous adresser une question, peut-être indiscrète et embarrassante, à coup

sûr, si vous y répondez avec franchise? Comment se fait-il que je vous aie rencontré à Versailles? — J'étais à Versailles pour attendre à son passage et l'entrevoir une seconde seulement, une jeune personne que j'aime de tout mon cœur, répondit le gentilhomme en rougissant, mais heureux d'avoir enfin un ami à qui il pût parler de la fille du comte de Monterey. — Nativa de Sandoval, n'est-ce pas? — Elle-même, dit de Morvan sans chercher à cacher son étonnement. A mon tour, baron Legoff, laissez-moi vous demander comment vous avez pu deviner ce nom? — Il m'est impossible de satisfaire en ceci votre curiosité. Je sais tout ce qui se passe, j'interroge beaucoup, mais je ne réponds jamais. Au reste, si ce renseignement peut vous être agréable, je vous apprendrai que je connais Nativa depuis deux ans. — Vous connaissez Nativa depuis deux ans! répéta le jeune homme. — Depuis deux ans ou dix-huit mois! Cette petite est fort jolie et fort aimante! La première fois que j'entendis parler d'elle, ce fut à propos d'une passion violente qu'elle éprouvait pour un des plus célèbres boucaniers de l'île de la Tortue! Un garçon plein de mérite et de distinction, ma foi, et joli homme au possible! Nativa en était folle! — Je connais cette histoire, baron, répondit de Morvan, qui ne put s'empêcher de pâlir malgré ses efforts pour rester calme et paraître indifférent Nativa me l'a racontée elle-même. — Vraiment?... Alors cette enfant est plus forte que je ne l'aurais cru. Ah! c'est elle-même qui vous a fait cet aveu!... Tiens! mais cela dénote de sa part une hardiesse et une profondeur d'esprit réellement incomparables!... Et, dites-moi, cher comte, Nativa a-t-elle ajouté que le souvenir de cet homme était resté tellement vivace en son cœur, qu'il y a de cela aujourd'hui six mois à peine, elle lui écrivit pour lui offrir, sinon sa fortune, car son père l'eût déshéritée, du moins sa main?... — C'est une infâme calomnie! s'écria de Morvan. — Bon! voilà que vous m'insultez gratuitement! dit Legoff en riant. Au fait, les amoureux ne sont-ils pas les trois quarts du temps fous à lier? Qu'attendre de raisonnable de leur part? Après tout, si Nativa, si franche et si explicite avec vous, ne vous a point parlé de cette lettre, c'est que, sans doute, cette lettre n'a jamais existé!... — Je vous le répète, baron, c'est une calomnie infâme! — A votre assurance, je serais assez porté à partager votre opinion, si une chose ne me gênait un peu... c'est que j'ai vu, vu par moi-même, la lettre de Nativa entre les mains du boucanier à qui elle l'a adressée! Peut-être aussi ce boucanier a-t-il fait un faux pour briller à nos yeux et s'amuser à nos dépens!... N'importe, si vous voulez en croire mon expérience, vous romprez au plus vite avec Nativa... Il y a dans le regard de cette jeune fille quelque chose de profond qui ne sied pas à son âge et me donne une mauvaise opinion d'elle... Vous ne répondez pas?..... Allons, je comprends votre silence : il signifie que l'esprit le plus droit et le cœur le plus ferme, lorsqu'ils sont atteints par l'amour, cessent, le premier de voir clair, et le second, de résister... Ne parlons plus de cela... — Oui, je vous serai, en effet, obligé de changer de sujet de conversation, dit de Morvan : revenons à ce qui nous concerne. Comment se fait-il, je vous prie, que depuis dix-sept ans que M. le comte de Morvan est mort, vous n'ayez jamais songé à m'apprendre cette triste nouvelle? — Cher Louis, j'ignore si les idées dans lesquelles vous avez été élevé et dont vous subissez naturellement encore l'influence, vous permettront de comprendre ma réponse! Lorsque mon malheureux *matelot* fut assassiné, vous étiez âgé de cinq à six ans à peine. Une fois arrivé à l'âge de la force et de la raison, la fin tragique de votre infortuné père, pensée avec laquelle vous auriez été familiarisé depuis longtemps, n'eût éveillé en vous ni sentiment de douleur, ni idée de vengeance. J'ai donc préféré attendre. A présent, il est un reproche que vous n'osez peut-être pas m'adresser, mais que votre cœur doit formuler tout bas : vous trouvez étrange, sans doute, que j'aie laissé votre jeunesse se passer dans l'abandon, presque dans la misère? Je ne vous cacherai pas non plus qu'en agissant ainsi j'ai encore obéi à un calcul. J'ai craint que la richesse, le luxe, l'abus des jouissances, ne vous fissent perdre

votre virilité morale et physique, ne vous rendissent un être efféminé, incapable de prendre et de suivre une grande et forte résolution. Je me suis contenté, pour vous mettre au-dessus des atteintes d'une pauvreté qui, elle aussi, eût pu vous flétrir, de vous donner le strict nécessaire. C'était d'après mes ordres que l'armateur Cointo vous comptait une pension mensuelle de cinquante livres! Que votre fierté ne s'indigne pas de ces faibles secours; je ne les considère que comme des avances. Une heure d'audace vous suffira, si vous voulez bien suivre mes conseils, pour vous acquitter vis-à-vis de moi, au delà même de ce que vous me devez. A présent, et pour en finir d'ici à quelque temps avec ce sujet de conversation, il me reste à vous demander, au nom de votre père qui avait une si entière confiance en moi, de ne plus jamais m'adresser une question. Je suis habitué à agir par moi seul : toute intervention étrangère, fût-elle même dévouée, ne pourrait que nuire à mes projets. — Cependant, baron Legoff, interrompit de Morvan, il faut bien que je sache par quel moyen vous espérez arriver à découvrir l'assassin de mon père. — Je connais déjà cet assassin, Louis! — Et il vit encore!..... Ah! vous n'avez pas aimé le comte de Morvan ainsi que vous le prétendez! s'écria le jeune homme avec un ton de reproche plein d'amertume. — Si l'assassin vit encore, Louis, répondit le boucanier, c'est que son châtiment n'eût pas égalé son crime! Ce n'est pas seulement sa mort que je veux... la mort n'est rien... je tiens à venger votre père!... A présent, et je vous le répète, plus de questions! Disposez de moi comme bon vous l'entendrez. J'ai du crédit, de l'argent, de l'audace!... Tout cela est à vous!... Ne désirez-vous rien? — Rien, je vous remercie. — Pas même d'être invité à la fête qui aura lieu lundi prochain à la cour? demanda le boucanier en souriant. Allons, mon cher Louis, continua Legoff en remarquant l'embarras du jeune homme, voilà qui n'est pas bien; vous manquez de confiance en moi.

Le boucanier n'avait pas encore achevé de prononcer cette phrase, lorsque le carrosse s'arrêta dans la rue de l'Arbre-Sec, devant l'hôtel du Cheval-Blanc. Embrassant de Morvan avec tendresse :

— A lundi, n'est-ce pas? lui dit-il. Soyez prêt; je viendrai vous prendre à neuf heures : est-ce convenu? — A lundi, répondit le chevalier en rougissant.

Le lendemain de son duel avec le vicomte de Châtillon, de Morvan avait reçu à son réveil une lettre de Nativa; la charmante Espagnole le priait — devant, lui disait-elle, partir dans une heure avec son père pour Versailles — de la rassurer, par un mot et sans perdre de temps, sur l'issue du combat. Elle ajoutait que le comte de Monterey allait voir le roi, et que de cette entrevue dépendait la mise immédiate à exécution ou l'abandon momentané du plan dont elle avait entretenu le chevalier.

De Morvan, ivre de joie en recevant ce billet, qui pouvait, à la rigueur, passer pour un aveu, remit à la messagère de Nativa, une des femmes de l'hôtel d'Harcourt, la lettre suivante qu'il acccompagna d'un louis :

« Mademoiselle,

« Tant que je conserverai l'espoir, quelque minime qu'il soit, de parvenir à me faire aimer de vous, je serai, je le sens, invulnérable. Mon adversaire ne mourra pas de sa blessure. Je cours de suite à Versailles : il me sera, je ne l'ignore pas, impossible de vous parler; mais, au moins, je vous verrai : votre apparition, quelque courte qu'elle soit, me vaudra tout un jour de bonheur!..... De grâce, accordez-moi un nouvel entretien! »

Telle fut la cause qui fit se rencontrer à Versailles le chevalier de Morvan et le baron Legoff.

Le lundi suivant, c'est-à-dire trois jours après, de Morvan, levé dès quatre heures du matin, s'occupait avec un soin infini et tout à fait en dehors de ses habitudes, des détails de sa toilette. A six heures, il accusait déjà Legoff de lui manquer de parole, et le trouvait en retard.

Alain, ce n'était pas la bonne volonté, mais bien le savoir qui lui faisait défaut, assistait en spectateur étonné aux préparatifs de son maître. Il ne comprenait pas

qu'un homme de bon sens comme le chevalier pût dépenser autant de temps à se parer : cela l'attristait. Au reste, depuis ses merveilleuses aventures du Pont-Neuf, le brave Bas-Breton était devenu d'une taciturnité remarquable. L'emprunt, un peu violent peut-être, qu'il avait fait au drapier Buhot se représentait sans cesse à sa pensée et pesait sur sa conscience. Parfois, il lui prenait des doutes sur son innocence; il avait peur d'être coupable.

— Monsieur le chevalier, dit-il après avoir hésité, voilà plusieurs jours que je m'excite à vous causer d'une certaine chose qui me tient à cœur... et je n'ose pas. — Tu as tort, mon gars; si ce n'est en moi, en qui aurastu confiance? — Mais je n'ai confiance en personne, mon maître, s'écria vivement Alain, que cette supposition parut indigner. Quant à ce que je voudrais vous dire, monsieur le chevalier, c'est bien embarrassant... J'ai peur de vous humilier. — Que cette crainte ne te retienne pas! Voyons, parle! — Vous m'ordonnez de parler, mon maître? — Oui, je te l'ordonne! — Eh bien, murmura Alain en baissant les yeux, m'est avis que, depuis que vous êtes riche comme le roi lui-même, vous auriez pu me rendre les vingt écus que je vous ai prêtés. — Tu as raison, répondit de Morvan avec embarras. — Ne vous fâchez pas, monsieur le chevalier, je vous en prie, reprit vivement Alain; je vous assure que si je n'avais pas besoin de cet argent, j'aurais peut-être bien encore attendu une semaine avant de vous toucher un mot de la chose!

En ce moment on frappa à la porte de la chambre, et Legoff entra. Le boucanier portait un costume d'une richesse sans égale, quoique d'une grande sévérité; chaque bouton de ses vêtements était un diamant; la simple torsade de son épée, composée d'un collier tordu de perles admirables, valait au moins vingt mille livres.

— J'étais bien sûr de vous trouver prêt et vous impatientant déjà, mon cher Louis, dit-il à de Morvan après l'avoir embrassé. Pourtant, huit heures sonnent à peine.—Partons-nous, cher baron? s'écria le jeune homme.

Legoff hocha lentement la tête d'un air de douce pitié, et, passant son bras sous celui du chevalier, il se dirigea vers la porte de sortie.

— Eh! maître, s'écria Alain en s'élançant après de Morvan, vous oubliez mes écus. — Tu les prendras dans le coffre que j'ai acheté hier et dont voici la clé, répondit le jeune homme. Ne t'absente de l'hôtel que le moins possible, et aie bien soin, quand tu sortiras, de fermer les portes à double tour. — Et surtout, mon gars, ajouta Legoff en riant, ne laisse pas venir ici ta maîtresse!

A cette recommandation si inutile, les yeux d'Alain brillèrent d'indignation; et regardant le boucanier bien en face :

—Monseigneur, lui dit-il, ce n'est pas une raison parce que je suis..... Ah! ma bonne sainte Anne d'Auray, est-ce possible!... s'écria le Bas-Breton en s'interrompant au milieu de sa phrase, quoi! c'est vous, mon ami Mathurin, qui êtes si beau! Je consens à être roué de coups si je vous ai reconnu lorsque vous êtes entré!... Quels jolis boutons de verre vous avez! Ça doit coûter cher, n'est-ce pas?... au moins dix livres?... Il paraît que ça ne va pas trop mal le commerce des chevaux, à Paris! Tout le monde fait fortune ici; moi seul je... — Baron, venez-vous? dit de Morvan, à qui chaque minute de retard paraissait longue d'une heure.

Le boucanier et le chevalier sortirent. Alain resta seul. Il ouvrit le coffre dont son maître lui avait confié la clé, y prit vingt écus de six livres, puis sortit, toujours en compagnie de son penbas, et après avoir refermé avec soin la porte derrière lui.

Une demi-heure plus tard, le Bas-Breton, consciencieusement piloté par un bourgeois à qui il avait demandé son chemin, se trouvait, l'esprit perplexe et la contenance embarrassée, devant la boutique du drapier Buhot.

—Qu'est-ce que je vais lui dire? se demandait-il en se dissimulant de son mieux derrière un pilier. S'il allait se fâcher, ce Buhot, et me faire arrêter? Bah! j'ai mon penbas, je me défendrai!... Oui, mais me défendre contre cent personnes, c'est pas possible. Le mieux est de lui expliquer gentiment la chose. Oui, c'est cela!

Alain, prenant bravement son parti, franchit hardiment le seuil de la porte.

— Voici les vingt écus que je vous dois, dit-il au drapier : puis, jetant l'argent sur le comptoir, il se sauva à toutes jambes et se mit à courir à perdre haleine tout droit devant lui.

— Ouf!.... dit-il en s'arrêtant enfin, le front ruisselant de sueur et la respiration oppressée, je suis tout de même joliment content! Cette histoire des vingt écus me tracassait trop ; j'en perdais le sommeil et l'appétit. Mon explication au drapier Buhot aurait pu être mieux dite peut-être. Bah! après tout, qu'est-ce que ça signifie un peu plus ou un peu moins de paroles? l'essentiel c'est qu'il ait son argent.

Alain, après s'être informé de nouveau de la direction qu'il devait suivre, reprit le chemin de son hôtel.

En arrivant à Versailles, le premier carrosse que rencontra le chevalier de Morvan renfermait le comte de Monterey, Nativa et l'abbé Dubois. A cette vue, le jeune homme ne put retenir un cri d'étonnement et de rage.

Nativa et l'abbé Dubois! N'y avait-il pas en effet, dans ce rapprochement si extraordinaire, de quoi bouleverser toutes les idées de de Morvan?

Les yeux du jeune homme s'injectèrent de sang ; et il porta instinctivement la main à la garde de son épée.

— Mon cher Louis, lui dit Legoff, ne vous démenez donc pas ainsi, vous allez déranger l'économie de votre toilette, et les femmes, n'oubliez point cela, tiennent bien plus à l'élégance matérielle d'un homme qu'à la loyauté de son cœur. — Mais comprenez-vous, baron, que l'abbé Dubois — c'est cet ignoble personnage que vous avez aperçu placé sur le devant du carrosse — comprenez-vous, dis-je, que l'abbé Dubois soit parvenu à se faire admettre dans l'intimité du comte de Monterey? — Parfaitement! Cet homme-là connaît son métier!..... Allons, du courage, chevalier!..... Mille tonnerres! allez-vous baisser pavillon devant l'Espagne?..... Je ne veux pas, entendez-vous, que vous soyez ridicule aux yeux de Nativa! — Ah! cher baron, si vous saviez combien je l'aime!... — Parbleu, je ne le sais que trop, répondit le boucanier.

Deux heures après cette conversation, Legoff et de Morvan se promenaient, bras dessus, bras dessous, dans les magnifiques jardins du palais de Versailles.

Vers les deux heures, un peu avant le dîner, Louis XIV fit son entrée dans le jardin. Il donnait le bras à la marquise de Maintenon, avait à sa gauche Monsieur, et était suivi par le duc du Maine et le comte de Toulouse.

La vue de Louis XIV ne causa au jeune homme ni admiration, ni embarras, ni surprise : il trouvait le roi tel qu'il se l'était imaginé.

— Parbleu! cher chevalier, je suis enchanté de vous revoir, dit en ce moment un courtisan superbement vêtu, qui se jeta au cou du Breton et lui donna l'embrassade de rigueur. — Monsieur de Nocé! s'écria de Morvan. — Lui-même pour vous servir, cher monsieur ; vraiment, je ne me serais pas attendu à vous rencontrer ici. Il paraît que vous n'avez pas jugé à propos de mettre à profit mes conseils? — Quels conseils, comte? — De vous garder de la bête! Dubois est ici! — Ah! ce cher abbé est ici! répéta de Morvan en pâlissant ; et où cela est-il, je vous prie? — Suivez-moi, je vais vous conduire, répondit de Nocé. Toutefois, je vous demanderai la permission de m'éloigner dès que je vous aurai mis dans votre chemin. Ce n'est pas que je craigne ce Dubois, Dieu sait que je ne me gênerais guère, s'il se plaçait entre un plaisir et moi, pour lui donner du coude dans les côtes ; mais je ne voudrais pas, en semblant prendre parti pour vous, me mettre en délicatesse avec monseigneur le duc de Chartres. Je ne connais rien de plus ennuyeux que ces sortes de brouilles entre princes et gentilshommes! la diplomatie s'en mêle, l'affaire tourne au majestueux, c'est intolérable! Allons, votre bras, et marchons à l'ennemi!..... — A bientôt, chevalier, dit alors Legoff, qui avait écouté en silence et sans donner aucune marque d'approbation ou d'improbation, la conver-

sation des deux gentilshommes. Vous me retrouverez devant le bassin de Neptune.

Après dix minutes de marche, de Nocé s'arrêta, et se plaçant derrière un arbre :

— Voyez-vous cet homme qui nous tourne le dos, dit-il au chevalier en lui montrant du doigt une personne éloignée à une distance d'environ deux cents pas? c'est Dubois... Bonne chance!

Lorsque de Morvan ne fut plus qu'à une vingtaine de pas de l'endroit où se tenaient Dubois et Nativa, il comprit, malgré sa colère, que sous peine de jouer le rôle ridicule d'un jaloux furieux il devait modérer la vivacité de sa marche et se composer un maintien. Il s'arrêta donc un instant, répara tant bien que mal le désordre de sa toilette, et se mit à avancer de l'air indifférent et distrait d'un désœuvré qui se promène pour tuer le temps. A peine avait-il pris cette nouvelle allure, qu'il vit l'abbé se rapprocher de Nativa et lui parler à l'oreille. Alors, oubliant sa résolution récente, il s'élança avec l'impétuosité du tigre, et vint tomber, en cinq ou six bonds, devant la jeune fille et Dubois.

Il fallait que la figure du gentilhomme reflétât quelque chose de la douleur et de la rage qui le mordaient au cœur, car Nativa poussa une exclamation d'effroi, et les joues de l'abbé se couvrirent d'une pâleur mortelle.

— Mademoiselle, savez-vous avec qui vous causez en ce moment? s'écria de Morvan sans même songer à expliquer son intervention et en désignant par un geste plein de mépris et de fureur l'ex-précepteur du duc de Chartres. — Avec M. l'abbé Dubois, que mon père estime fort, Monsieur! répondit Nativa. Quant à votre manière de m'interroger et de vous présenter, permettez-moi de vous faire observer, chevalier de Morvan..... —Il s'agit bien de politesses et de banalités! reprit violemment le gentilhomme ; il s'agit, Mademoiselle, de votre honneur! — De mon honneur, chevalier? — Oui, Nativa, je le répète, de votre honneur! Vous ignorez qu'une parole échangée avec ce misérable Dubois suffit, tant sa réputation est odieuse, pour vous compromettre à tout jamais... — Chevalier, vous croyez en ce moment insulter un homme, et c'est une femme que vous outragez!... — A Dieu ne plaise! Je vous sauve! voilà tout. — Chevalier, vous allez trop loin ; le seul moyen que vous ayez de me prouver votre respect, est de cesser de suite cet entretien déplacé... Je refuse de vous écouter davantage.

Nativa, après cette réponse, se disposait à s'éloigner, lorsque de Morvan la saisit par le bras, et la fixant d'un œil ardent :

— Je veux que vous m'écoutiez, Nativa, s'écria-t-il, et vous m'écouterez!.... Ah! ma conduite vous étonne et vous indigne! Habituée à me voir rougir et pâlir à votre parole, trembler sous votre regard, vous ne pouvez vous expliquer mon audace ; que dis-je, mon audace? ma brutalité. C'est qu'il s'agit, je vous le répète, de votre honneur, et que pour sauver votre réputation de toute atteinte, je ne reculerai devant rien : pas même devant votre haine. Ce misérable, Mademoiselle, continua de Morvan avec une énergie croissante et une irrésistible autorité de parole, ce misérable n'est pas ce qu'on appelle un homme à bonnes fortunes; il ne serait pas alors dangereux pour vous : c'est un laquais qui sert pour de l'argent, entendez-vous? qui sert pour de l'argent les fantaisies amoureuses de son maître. — Vous avez donc remarqué que je ne porte pas d'épée, chevalier? dit vivement Dubois, réellement inquiet et tout en essayant de prendre le ton de la plaisanterie. Un beau triomphe que de percer un collet d'abbé! — Me servir de mon épée contre toi! allons donc! s'écria de Morvan avec une indéfinissable expression de mépris ; n'ai-je pas ma canne?

En ce moment un jeune courtisan, qui avait vu toute cette scène, s'approcha de Dubois.

— Il faut convenir, mon pauvre abbé, lui dit-il, que tu ne joues pas de bonheur cette semaine. Voilà la dixième rebuffade que tu essuies depuis trois jours! On croirait que toutes les cannes de Paris se sont liguées et conspirent contre toi!... J'arrive à temps!..... — Je crois bien, Monseigneur, répondit Dubois en s'inclinant profondément

evant le jeune homme, j'allais être emorté par un ouragan de province.

Celui que Dubois venait de qualifier de onseigneur s'approcha alors de Nativa, et la saluant avec une grâce toute charmante, quoiqu'un peu familière :

— Si vous voulez bien daigner accepter mon bras, Mademoiselle, lui dit-il en sou-



Mon pauvre Louis, du courage : à genoux devant monseigneur, et rendez-lui votre épée ! (Page 243.

iant, je vais vous emmener loin de cette cène de carnage.

Puis se retournant vers de Morvan et le egardant par-dessus l'épaule, le nouveau enu reprit d'un ton sec et impérieux :

— Quant à vous, Monsieur, éloignez-vous ! Le gentilhomme breton s'attendait si peu à se voir apostropher de la sorte, qu'il resta un instant immobile, comme s'il eût été touché par la foudre. Cette stupéfaction ne dura, au reste, que quelques secondes.

— Monsieur ! s'écria-t-il pâle de colère,

votre costume annonce un gentilhomme; votre liaison avec Dubois et vos façons d'agir un manant! Auquel des deux dois-je m'adresser? — Au neveu du roi, au duc de Chartres, Monsieur, répondit le jeune homme avec dignité.

Ces paroles firent passer un éblouissement devant les yeux du Breton; car il sentit que dans cette lutte engagée en présence de Nativa, il ne céderait pas un pouce de terrain, et que si le duc de Chartres s'obstinait à lui tenir tête, il méconnaîtrait sa naissance et son rang.

— Monseigneur, lui dit-il d'un ton ferme et respectueux tout à la fois, je ne sache pas qu'en remettant à sa place un valet insolent, j'aie mérité d'être traité par Votre Altesse ainsi qu'elle vient de le faire! Je vous supplie donc humblement, Monseigneur, d'adoucir par une parole de regret votre emportement à mon égard.

Le duc de Chartres haussa les épaules, et offrit de nouveau son bras à Nativa, qui se recula d'un pas.

— Venez-vous, Mademoiselle? lui dit-il sans répondre à de Morvan. — Monseigneur! s'écria le chevalier, dont les yeux brillaient davantage à mesure que son visage pâlissait de plus en plus, Monseigneur, je vous en conjure, ne me forcez pas, par un mépris immérité, à vous rappeler que, comme vous, je suis gentilhomme. — Que signifie cela? demanda le duc de Chartres avec un commencement d'impatience. — Cela signifie, Monseigneur, reprit de Morvan en élevant la voix malgré ses efforts pour conserver son sang-froid, cela signifie qu'un gentilhomme porte une épée pour défendre ou venger son honneur. Je suis gentilhomme, j'ai une épée, mon honneur est attaqué!..... — Un duel avec moi!... interrompit le neveu du roi avec hauteur et colère. — Pourquoi pas, Monseigneur?

A la fermeté digne, presque provocatrice, avec laquelle de Morvan fit cette réponse, le duc de Chartres le regarda avec une attention qu'il ne lui avait pas accordée jusqu'alors.

— Allons, c'est assez! dit le duc. — Monseigneur, vous ne vous éloignerez pas avant de m'avoir accordé la réparation que je sollicite, humblement, je vous le répète, de votre justice, reprit de Morvan en se plaçant entre le prince et Nativa. Je vous en conjure à mains jointes, ne me forcez pas à sortir du respect que je vous dois. — Ah! parbleu, voilà qui est trop fort! Qu'en penses-tu, l'abbé? dit le duc de Chartres, qui, doué d'une extrême bravoure et d'un tempérament fougueux, commençait à sentir la colère lui monter au cerveau. Je ne sais qui me retient de bâtonner cet impertinent. — Jour de Dieu! vous avez péché et vous allez mourir! s'écria de Morvan ivre de rage. Allons, Monseigneur, choisissez! l'épée hors du fourreau ou mon gant sur votre visage!

A cette explosion de fureur si longtemps contenue, et qui aboutissait à un si sanglant outrage, le duc de Chartres pâlit à son tour.

Toutefois, se battre en duel avec un hobereau de province et cela dans les jardins de Versailles, pour ainsi dire sous les yeux du roi, parut au jeune prince une telle monstruosité, qu'il hésita.

— Quoi! Monseigneur, reprit de Morvan, les gazetiers ont-ils donc tellement menti en parlant de votre conduite à Mons, à Steinkerque et à Nerwinde, que vous ne sachiez pas comment on tient la garde d'une épée!

L'impétuosité et le courage du duc de Chartres n'avaient pas besoin d'un tel stimulant pour éclater.

— En garde, Monsieur! s'écria-t-il, mettant vivement l'épée à la main.

De Morvan imita le prince. Dubois, après avoir hésité, allait s'élancer entre les combattants, lorsqu'un nouveau personnage sortit du petit bois, à la lisière duquel se passait cette scène; et se précipitant entre le duc et le chevalier :

— Arrêtez, de Morvan! dit-il en saisissant l'épée du jeune homme.

Cet homme était le baron Legoff.

— Arrière, Monsieur! s'écria le duc de Chartres. — Je regrette, Monseigneur, de ne pouvoir vous obéir, répondit le boucanier, qui se découvrit respectueusement devant le neveu du roi; il m'est impossible de laisser commettre un crime!... — Un crime! répéta le duc de Chartres. — Certes, Monseigneur, un crime! Par quel autre mot qualifier l'ac-

tion d'un gentilhomme qui ose menacer le sang royal ? — Je venge une insulte reçue, s'écria de Morvan ; mais Legoff l'interrompant aussitôt :

— Chevalier, lui dit-il d'une voix grave, presque solennelle, un prince du sang n'insulte un gentilhomme qu'autant que cette insulte entraîne avec elle le déshonneur. Si, mari, l'on vous avait ravi votre femme par la violence; frère, votre sœur, alors je vous dirais : « Assassinez le coupable, mais ne vous battez pas avec lui ! » En dehors de ces deux exceptions, je ne vois aucun cas capable de vous justifier... Allons, mon pauvre Louis, du courage : à genoux devant monseigneur, et rendez-lui votre épée ! — Moi à genoux ! moi rendre mon épée ! s'écria de Morvan en repoussant Legoff. — Louis, reprit le boucanier avec une émotion profonde et dont il était impossible de mettre la sincérité en doute, je tiens à l'honneur du fils de mon ancien frère d'armes autant et plus peut-être qu'à mon propre honneur ! Au nom de votre père, le comte de Morvan, à genoux, Louis, et rendez votre épée !

Il y avait un tel accent de conviction, de tristesse, de douceur et de fermeté tout à la fois dans la parole du boucanier; le souvenir qu'il évoquait était d'une telle puissance sur l'esprit du gentilhomme, que, vaincu, subjugué par une force supérieure à sa volonté et à son orgueil, il céda.

— Monseigneur, balbutia-t-il en fléchissant le genou devant le duc de Chartres et en lui présentant son épée par la garde, je m'accuse d'un moment de folie, et j'attends vos ordres. — Relevez-vous, Monsieur, et reprenez votre épée dont la France a besoin, répondit avec dignité le duc de Chartres : on plaint les fous, on ne les condamne pas. — C'est rude, mon enfant; que veux-tu ? noblesse oblige ! murmura le boucanier à l'oreille de de Morvan.

Le duc de Chartres salua courtoisement les deux gentilshommes, et s'éloigna en compagnie de Dubois.

— On ne condamne pas les fous, soit ! pensait l'abbé, mais on les enferme... Ce de Morvan est archi-fou, il faut donc qu'il soit archi-enfermé... J'y aviserai !

Une fois que le duc de Chartres se fut éloigné, de Morvan offrit son bras à Nativa.

— Pourquoi cet air accablé et honteux, chevalier ? lui dit la jeune fille. Je vous ai admiré tout à l'heure dans votre colère et dans votre humiliation... et à présent..... je vous aime !

Lorsque de Morvan, après avoir reconduit Nativa auprès de son père, se retrouva seul, il était ivre de joie. Il ne savait ni où il était, ni ce qu'il faisait ; il regardait sans voir, et écoutait sans entendre ; une seule pensée absorbait toutes ses facultés ; la pensée qu'il était aimé. En dehors de Nativa, rien n'existait pour lui dans la nature. Ce fut Legoff qui le retira de cette espèce d'extase.

— Eh bien, mon cher Louis, lui dit le boucanier, j'espère que vous ne vous repentez pas d'être venu à la fête ? Tudieu ! si votre constance répond à votre passion, voilà un amour qui vous accompagnera jusqu'à la tombe ! — Dites, mon cher Legoff, jusqu'au ciel ! — Peste ! il vous faut l'éternité ?... Heureusement, mon cher enfant, qu'à votre âge l'éternité en amour se résume par trois mois de fidélité... ce qui est déjà fort joli ! — Ah ! baron, pouvez-vous parler ainsi ? — Dame, je parle de souvenir et par expérience ! Je n'ai jamais aimé plus de quinze jours ! C'est donc par pure complaisance et pour ne pas trop choquer votre enthousiasme, que je vous accorde trois mois ! Voyons, causons un peu raison, si c'est possible. Quels sont vos projets ? — Mes projets ? répéta de Morvan avec étonnement et comme s'il ne comprenait pas cette question, mais je n'en ai aucun, baron. J'aime Nativa, je suis aimé d'elle, l'avenir est à moi ! Voilà tout. — Mon pauvre enfant ! reprit le boucanier, je vous vois avec peine, avec douleur même, vous engager dans une voie funeste. Il suffit qu'un jeune homme rencontre au début de sa carrière une femme qui se joue de son amour, pour que tout son avenir en soit troublé. Eh bien, en mon âme et conscience, Nativa ne vous aime pas. Oh ! vous avez beau sourire d'un air triomphant et sûr de vous-même, votre confiance ne peut rien contre mon expérience.

Nativa, je le confesse, présente un rare assemblage de séductions. Il est impossible de rencontrer une beauté plus souveraine, une grâce plus parfaite, un regard et un sourire plus enchanteurs. Mais, croyez-moi, Louis, cette femme, si vous vous livrez ainsi à elle pieds et poings liés, fera de vous un instrument : un levier ou un poignard ; elle se servira de votre obéissance pour détruire un obstacle ou se défaire d'un ennemi ; je vous le répète, elle ne vous aimera jamais! Tenez, Louis, je ne devrais peut-être pas vous parler ainsi que je vais le faire, mais j'éprouve pour vous ce que je n'ai jamais ressenti pour moi ; j'ai peur : Louis, au nom de votre père, le seul être que j'aie jamais aimé, au nom de votre père que mon cœur pleurera toujours, renoncez à cette femme ; entre elle et vous il y a une barrière infranchissable et qui vous sépare à tout jamais!... — Baron Legoff, répondit froidement le jeune homme, vous avez été témoin de la vénération que j'éprouve pour la mémoire de mon père, car, à son nom, j'ai plié le genou et rendu mon épée. N'abusez donc pas, je vous en conjure, pour agir sur ma volonté, d'un souvenir aussi sacré! Mon père vivrait qu'il approuverait, j'en suis certain, mon choix, et bénirait un amour qui fait mon bonheur, que je ne trahirai jamais !... — Ton père bénirait ton amour pour Nativa! s'écria le boucanier d'une voix éclatante et sans paraître s'inquiéter des gens qui pouvaient l'entendre ; ah! malheureux ! si tu savais...

Legoff, honteux sans doute de s'être laissé aller à ce mouvement de vivacité, s'arrêta ; puis reprenant après une légère pause :

— Ce qui est écrit au ciel doit s'accomplir sur la terre, murmura-t-il. A quoi bon lutter contre la destinée lorsqu'elle manifeste sa volonté d'une façon si claire et si extraordinaire !... Qui sait encore si cet amour que je redoute ne viendra pas en aide à mes desseins? Les vues de la Providence ne sont-elles pas impénétrables, et le crime ne reçoit-il pas toujours tôt ou tard son châtiment?

A une vingtaine de pas en arrière de Legoff et de de Morvan, deux hommes, qui paraissaient les suivre, causaient en se tenant par le bras : ces deux hommes étaient le comte d'Aubigné et l'abbé Dubois ; ils s'étaient rencontrés il y avait près d'une demi-heure, et depuis lors ils ne s'étaient plus quittés.

— Parbleu! l'abbé, avait dit d'Aubigné en accostant le favori du duc de Chartres, il me semble que vous regardez avec une attention singulière ce personnage aux épaules carrées, vêtu de velours noir, et si couvert de diamants, qui marche devant nous. Le connaîtriez-vous intimement? En ce cas, je vous prierais de me donner quelques renseignements sur son compte. — Ce n'est pas l'homme aux diamants, mais bien son compagnon que j'observe, avait répondu Dubois. Comment le trouvez-vous, ce gentilhomme? — Dame, quelque bon physionomiste que l'on soit, la vue du dos d'une personne ne suffit pas pour qu'on puisse deviner son caractère! — Au fait, c'est juste Eh bien, comte, ce jeune gentilhomme n'est ni plus ni moins qu'un tigre déchaîné! Il a failli me dévorer tout à l'heure. — Ah bah! quel conte à dormir debout me faites-vous là, l'abbé? — Ce conte est de l'histoire! Il n'y a pas une demi-heure que ce gentilhomme forçait monseigneur à mettre l'épée à la main pour défendre sa vie... — Et ce gentilhomme n'est pas arrêté? — Que voulez-vous, monseigneur est si peu rancunier! L'audace, ou, pour parler plus exactement, la férocité de ce tigre l'a séduit, et pour un rien il l'eût complimenté! Tout ce qui sort de l'ordinaire plaît à monseigneur... — Mais vous, l'abbé, qui n'êtes pas monseigneur... — Vous voyez bien que je suis cet homme, moi! répondit Dubois en accompagnant sa réponse d'un méchant sourire. — Pour savoir d'abord qui il est ; puis ensuite... — Du tout, cher comte ; d'abord pour le faire arrêter, et ensuite... Ma foi! supposez tout ce que vous voudrez... — Mais on ne fait pas arrêter comme cela un gentilhomme, l'abbé! — Pourquoi donc, monsieur le comte, si l'on a reçu une lettre de cachet pour ce gentilhomme? — Et vous avez une lettre de cachet à son adresse? — Depuis hier, cher comte! J'avais déjà eu à me plaindre du tigre! — Ah! voilà qui est

ma foi! du dernier plaisant, s'écria d'Aubigné en éclatant de rire. — Puis-je vous demander, comte, dit Dubois assez surpris, le motif de votre gaieté? — C'est trop drôle, vraiment, c'est trop drôle! répondit d'Aubigné dont l'hilarité redoubla.

Dubois commença à se repentir d'avoir parlé et à être inquiet.

— Est-ce que vous vous intéresseriez au jeune homme? dit-il. — Moi? répondit d'Aubigné; je vous répète que je ne le connais pas. Ce qui me fait rire, c'est que pendant que vous suiviez ce tigre pour le faire arrêter, moi je m'attachais aux pas de son compagnon avec une intention pareille. J'ai aussi une lettre de cachet en poche. — Ah! voilà en effet une charmante histoire! s'écria Dubois radieux. Eh bien alors, cher comte, puisque nous suivons tous les deux la même route, voulez-vous me permettre de vous offrir mon bras? — Avec d'autant plus de plaisir, l'abbé, répondit d'Aubigné, que votre déplorable réputation vous fait détester dans son for intérieur par mon beau-frère, et que s'il apprend qu'il nous a vus causant intimement ensemble, cela le rendra furieux.

Cinq minutes plus tard, d'Aubigné et Dubois, — tant ils craignaient de perdre de vue les deux gentilshommes, — marchaient presque sur les talons de Legoff et de de Morvan, lorsqu'ils virent le secrétaire d'État, monseigneur de Pontchartrain, qui descendait du château, s'arrêter devant le boucanier, lui sourire agréablement et l'inviter par un geste amical à venir le trouver.

— Ah! diable! cher comte, dit Dubois, il paraît que votre homme aux diamants n'est pas mal en cour. Regardez donc avec quelle animation et avec quelle faveur lui parle de Pontchartrain. Jamais je n'ai vu le contrôleur général des finances d'une telle amabilité. Je ne conçois vraiment pas que vous ayez obtenu votre lettre de cachet. — Il est incontestable pour moi qu'on me la refuserait à présent, si je ne l'avais pas par bonheur en poche. Et quand je dis par bonheur, j'ai peut-être tort, ajouta d'Aubigné après un moment de réflexion. — Eh bien, reprit Dubois, je vous promets, moi, si vous voulez m'aider, et cela vous sera facile, que non-seulement votre Lucifer sera arrêté, mais encore que vous n'en entendrez plus jamais parler. — Je sais, l'abbé, que votre esprit éminemment ingénieux est fécond en ressources; que faut-il que je fasse? — Peu de chose : que vous me trouviez un bas-officier en retraite, solliciteur, évincé, joueur enragé, gueux à ne savoir où prendre ses repas, et n'ayant pas eu de démêlés trop éclatants avec la justice. — Rien de plus facile, l'abbé. Seulement, au lieu de vous fournir un bas-officier, je vous donnerai, si vous le voulez, un capitaine. — Cela vaudra mieux encore! Trouvez-moi aujourd'hui même le capitaine en question, et veuillez me l'envoyer ce soir au Palais-Royal.

Dubois, saluant alors le comte d'Aubigné, prit congé de lui, et, se glissant à travers la foule ainsi qu'un serpent, s'en fut avertir un espion qui attendait ses ordres.

L'abbé Dubois avait agi fort sagement en remettant au surlendemain l'arrestation de de Morvan et de Legoff, car les derniers mots que prononça le secrétaire d'État furent : « Ainsi, baron, voilà qui est chose convenue, vous passerez la nuit à Versailles et vous viendrez me parler demain à sept heures, sans faute. »

Quelque absorbé que fût de Morvan par son amour, il ne put s'empêcher de remarquer la vive sensation et l'extrême étonnement que l'entretien en public du secrétaire d'État et du boucanier produisit parmi les courtisans présents.

— Quel est donc cet homme si affreusement laid, que chacun salue si humblement et qui a causé si longtemps avec vous, baron? demanda-t-il à Legoff. — Monseigneur de Ponchartrain, répondit le boucanier. — Monseigneur de Pontchartrain, le puissant ministre? — Lui-même, cher chevalier. — Et pendant un quart d'heure vous l'avez retenu debout, lui parlant avec un air de parfaite familiarité ou pour mieux dire d'égalité... — Pourquoi pas? M. de Pontchartrain est tout bonnement un ancien premier président au parlement de Bretagne, et moi je suis gentilhomme. M. de Pontchartrain a be-

soin de moi; je pourrais à la rigueur me passer de lui. L'avantage, vous le voyez, reste de mon côté, et en traitant le secrétaire d'État sur le pied de l'égalité, j'ai fait un acte non pas d'impudence, mais bien de condescendance. — Savez-vous, baron Legoff, que vous êtes l'énigme la plus extraordinaire qu'il soit possible d'imaginer. Quand je me rappelle l'arrivée du maquignon Mathurin dans ma masure de Penmark et que je vois aujourd'hui à la cour le baron Legoff traiter d'égal à égal avec le ministre favori de Louis XIV, je suis tenté de croire que je rêve. N'avez-vous donc pas, vous l'ami de mon père, confiance en ma loyauté et en ma discrétion, que vous restez enveloppé, vis-à-vis de moi, de mystère? — Cher enfant, j'ai confiance en vous comme en moi-même, mais une indiscrétion est vite commise; or, un secret connu par trois personnes ne tarde pas à devenir public. Au reste, soyez persuadé qu'avant peu je n'aurai plus rien de caché pour vous.

Le reste de cette journée se passa d'une façon fort agréable pour les deux amis; de Morvan pensait au doux aveu de Nativa, et Legoff à sa victoire sur Pontchartrain, car le secrétaire d'État acceptait ses conditions, et l'attendait le lendemain pour lui remettre la commission de Ducasse au commandement des forces de la flibusterie.

Louis XIV et madame de Maintenon, séduits par ces dix millions que Legoff s'offrait à payer à vue, et dont ils avaient un si urgent besoin pour le moment, consentaient à l'expédition de Carthagène.

En effet, le lendemain matin, le boucanier sortait du cabinet du secrétaire d'État, emportant avec lui le traité secret qu'il avait demandé, et qui contenait trois clauses : la première, que les officiers du boucanier marcheraient de pair avec ceux de la marine royale; la seconde, que l'amiral nommé par le roi pour commander en chef l'expédition serait tenu, à un moment donné, d'obéir implicitement aux ordres de Montbars; enfin que les flibustiers recevraient un tiers du butin. A ces trois clauses la marquise de Maintenon en avait fait ajouter une quatrième : qu'un aumônier serait mis à bord de chaque navire. A peine de Montbars eut-il son traité en double, qu'il s'empressa de l'expédier par un courrier à l'armateur Cointo.

Pendant cette journée qu'ils passèrent ensemble, Legoff se révéla à de Morvan sous un nouveau jour, c'est-à-dire comme un marin extrêmement distingué. Il interrogea le jeune homme sur ses deux voyages en Islande, et montra dans la conversation une connaissance approfondie de l'art nautique. De son côté, le boucanier parut enchanté des dispositions naturelles que de Morvan paraissait avoir pour la marine.

Le surlendemain matin de leur arrivée à Versailles, un brillant carrosse, attelé de quatre chevaux et conduit à grandes guides, reconduisait de Morvan et Legoff à Paris.

— Voulez-vous me permettre de vous accompagner chez vous, mon cher Louis? dit Legoff. J'ai une lettre à écrire, et je vous demanderai l'hospitalité.

Le chevalier, en arrivant devant la porte du modeste appartement qu'il occupait à l'hôtel du Cheval-Blanc, frappa plusieurs fois sans obtenir de réponse. Enfin, il entendit comme le bruit sec produit par un pistolet que l'on armait, puis peu après la voix d'Alain qui criait :

— Qui est là? que me veut-on? — C'est moi, Alain! ouvre donc! répondit le jeune homme,

Une clé tourna deux fois dans la serrure, et le Bas-Breton entre-bâillant la porte avec précaution :

—Ah! c'est bien vous, mon maître? dit-il : j'avais peur que quelqu'un n'imitât votre voix : ils sont si rusés, ces Français!...

Alain se retira alors de derrière la porte. et s'en fut déposer contre le mur un mousqueton dont il s'était armé.

— Parbleu! s'écria Legoff en riant aux éclats, voilà un serviteur qui n'a pas son pareil et qui vaut son poids d'or. — Qu'as-tu donc, mon garçon? demanda de Morvan à son serviteur : je te trouve tout pâle et tout changé! — J'ai faim! répondit laconiquement Alain. — Comment cela, tu as faim?— Dame! ça m'est bien permis, depuis deux jours que je n'ai pas mangé! — Tu n'as pas mangé depuis deux jours! As-tu été malade?

— D'appétit, oui, et je le suis encore! Est-ce que j'avais de l'argent, donc, pour acheter de la nourriture?—Que le diable m'emporte si je comprends un mot à tout ce que tu me dis! Quoi! tu te plains d'avoir manqué d'argent, lorsque dans mon coffre, dont je t'ai remis la clé, il se trouve près de neuf mille livres!..... — Eh bien, est-ce que vous m'aviez dit de toucher à cet argent? Du tout! vous me l'aviez confié : c'était donc comme si je ne l'avais pas. — Pauvre garçon! s'écria de Morvan, moitié riant, moitié attendri, ta fidélité mérite récompense. Il est juste aussi que tu te ressentes de ma nouvelle fortune : je vais te donner trente écus. — Me donner trente écus!... à moi!... et de suite?... demanda Alain en rougissant jusque dans le blanc des yeux; est-ce possible? — Tellement possible que les voici, dit de Morvan en se dirigeant vers le coffre qui renfermait ses fonds. — Attendez, maître, attendez! s'écria Alain. Laissez-moi d'abord fermer la porte; quelqu'un n'aurait qu'à venir. Il ne faut pas que l'on sache que vous avez de l'or chez vous, sans cela les Français sont si enragés pour le mal, qu'avant demain votre coffre serait vide.

Au moment où Alain tournait la clé dans la serrure, un bruit de pas mêlés d'un cliquetis d'armes se fit entendre dans les escaliers, puis presque au même instant un coup violemment frappé retentit sur la porte, et une voix grave et impérieuse cria :

— Au nom du roi, ouvrez!

Legoff, de Morvan et Alain se regardèrent avec étonnement.

— C'est d'Aubigné qui veut un second placement, pensa le boucanier. — C'est Dubois qui se venge, murmura le jeune homme. — Chevalier, dit vivement Legoff, mais sans rien perdre de son sang-froid et sans que son visage décelât aucune émotion, ordonnez à Alain de se blottir dans la ruelle de votre lit et de rester immobile comme s'il était mort. — Tu entends, Alain; dépêche-toi, dit le chevalier à voix basse.

Alain passa aussitôt dans la chambre à coucher; de nouveaux coups ébranlèrent la porte, qui sembla sur le point de tomber, et la voix grave et impérieuse répéta de nouveau « Au nom du roi, ouvrez! »

Le boucanier obéit à cet appel.

— Soyez le bienvenu, Monsieur, puisque vous vous annoncez au nom de Sa Majesté, dit-il en saluant un officier qui se présenta. Qu'ordonne le roi? — Que vous me rendiez votre épée et que vous me suiviez, Monsieur, répondit l'officier. — Au moins est-il convenable que vous me montriez en vertu de quel ordre vous agissez, Monsieur, répondit tranquillement Legoff, sans cela je me verrai dans la dure nécessité de vous brûler la cervelle.

L'officier, sans paraître attacher la moindre importance à cette menace, présenta deux lettres de cachet : l'une concernait Legoff, l'autre de Morvan.

— Vous êtes parfaitement en règle, Monsieur, reprit le boucanier. Tenez, voici mon épée, une épée de parade achetée avant-hier, et qui n'est jamais sortie du fourreau. Si c'était celle qui m'a si souvent aidé à soutenir l'honneur de la France, je ne vous l'aurais pas donnée... Je l'aurais brisée!... Voici encore une paire de pistolets doubles, continua le boucanier en retirant ses armes de sa poche; on ne saurait montrer trop de soumission aux ordres de Sa Majesté, quand bien même ces ordres lui auraient été arrachés par la ruse. Me permettez-vous à présent, Monsieur, de prendre quelques effets de toilette? — Faites, Monsieur, répondit l'officier; mes instructions ne s'opposent pas à cela.

Legoff passa avec de Morvan dans la chambre à coucher; l'officier les suivit.

— Oh! ne craignez rien, Monsieur, reprit le boucanier en souriant, notre soumission passée vous est garante de notre docilité à venir! Et puis, voyez; cette pièce n'est guère favorable à une évasion : elle n'a pour toute issue qu'une fenêtre grillée, et cette fenêtre donne justement dans la cour, qui, je le crois, est gardée par vos hommes!

Le boucanier se retourna alors vers de Morvan, et lui adressant la parole en dialecte bas-breton :

— Chevalier, lui dit-il, n'ayez pas l'air étonné de m'entendre parler votre langue, et toi, Alain, écoute, et surtout retiens bien

ce qui va se dire. De ta mémoire dépend notre salut!

Legoff fit alors semblant d'examiner quelques vêtements, puis tout à coup, et comme s'il eût été frappé par une idée subite, il s'avança vers l'officier :

— Monsieur, lui dit-il en lui souriant gracieusement, votre bonne mine m'apprend que vous êtes gentilhomme. Or, comme entre gens de qualité on se doit certains égards, pouvez-vous m'apprendre quelles sont vos instructions concernant mon ami et moi ? — De ne vous laisser communiquer, ni de vive voix, ni par écrit, avec personne, répondit l'officier. — Et de nous accompagner sans doute jusqu'à notre destination? — Oui, baron, jusqu'à votre destination. — Croyez, Monsieur, que si une chose est capable d'adoucir à mes yeux la rigueur dont je suis victime, c'est de penser que j'aurai le plaisir et l'honneur de votre compagnie. Mais permettez-moi une question ? — Faites, baron, répondit l'officier, charmé de la douceur que montrait son prisonnier, qu'on lui avait représenté comme un homme terrible et dangereux au possible. —On vous a chargé de prendre mon épée, mais non pas, je le suppose, la torsade de perles attachée à sa garde? Eh bien, laissez-moi vous offrir cette torsade en souvenir de la reconnaissance que m'inspire la conduite si pleine de tact et d'amabilité que vous avez tenue à notre endroit.

Pendant que l'officier surpris cherchait une réponse, Legoff détacha le collier de perles et le lui présenta.

— Mais, Monsieur, dit l'officier en balbutiant, car il ne comprenait plus rien à la conduite du boucanier, cet objet me semble être de prix, et je ne puis...—Cette torsade, interrompit Legoff, vaudrait en effet, pour un croquant qui n'hésiterait pas à s'en défaire, une vingtaine de mille livres... Pour vous, Monsieur, homme bien né qui garderez cet objet comme souvenir, ce collier représente seulement un ajustement... Vous ne voudriez pas me faire l'affront de refuser une pareille bagatelle, lorsque, de mon côté, je vous montre tant de soumission..... Que diable, faisons-nous quelques concessions mutuelles! Je vous ai remis mes pistolets que vous ne me demandiez pas...

L'officier choisi par Dubois pour opérer l'arrestation de Legoff et de de Morvan était un homme déterminé, résolu, de devoir, mais de peu de délicatesse. Ses instructions ne comportaient pas qu'il refuserait un objet d'une valeur si énorme pour lui. Aussi ne sut-il pas résister : les mots magiques de : vingt mille livres, l'éblouissaient.

— Je pense, Monsieur, reprit Legoff sans lui donner le temps de placer un remercîment, je pense, Monsieur, que vos instructions ne s'opposent pas à ce que vous nous appreniez, à M. le chevalier et à moi, quel est le lieu ou la forteresse désigné pour notre prison!... — Mais, baron, dit l'officier en hésitant... — Permettez, s'écria Legoff en l'interrompant de nouveau : puisqu'il est bien convenu que nous ne devons communiquer ni de vive voix ni par écrit avec personne, et qu'en outre nous nous engageons, mon ami et moi, à ne pas essayer d'enfreindre cette défense, il ne peut y avoir aucun inconvénient à ce que nous connaissions la destination qui nous est assignée. — Au fait, c'est juste, répondit l'officier, effrayé à l'idée qu'un refus de sa part pourrait exaspérer le baron Legoff, donner naissance à une querelle et compromettre la possession de cette torsade de vingt mille livres qui, pour lui, représentait une véritable fortune. Votre observation est juste, baron, fort juste. Eh bien, j'ai ordre de vous conduire au fort Saint-Michel. — Merci mille fois de votre complaisance, dit Legoff. A présent que nous savons où nous allons, nous pouvons composer notre garde-robe en conséquence... Dame! vous comprenez, le climat du Nord et celui du Midi ne se ressemblent pas.

Legoff se retourna vers de Morvan, et affectant un air dégagé, reprit en bas-breton :

— Alain, écoute, et ne perds pas un mot de ce que je vais dire; il s'agit du salut de ton maître! Une fois que nous serons partis, tu prendras tout l'argent du chevalier, tu t'habilleras en bourgeois, tu achèteras une voiture, et, payant chevaux et postillons au double du prix convenu, tu te rendras, en

voyageant nuit et jour, à Brest. A Brest, tu demanderas l'armateur Cointo, et tu lui apprendras ce qui m'est arrivé. Retiens bien ce nom de Cointo! A présent, chevalier, ajouta Legoff, dites à votre serviteur qu'il ait à m'obéir!

Legoff, tout en parlant ainsi, avait fait semblant d'examiner plusieurs vêtements; de Morvan imita son manége, et prenant la parole à son tour :

— Alain, au nom de ton attachement à ma personne, remplis bien exactement les instructions de M. Legoff, dit-il : ne regarde pas à dépenser mon or; plus tu le prodigueras et mieux cela vaudra. Pars ce soir même.

Legoff et de Morvan déclarèrent alors à l'officier qu'ils étaient prêts à le suivre.

Un carrosse hermétiquement fermé les attendait à la porte de l'hôtel; tous les trois y montèrent, et la voiture, escortée par une dizaine de cavaliers, partit au galop, laissant la rue de l'Arbre-Sec dans un grand émoi. Quant à Alain, à peine son maître eut-il suivi l'officier, qu'il sortit de la ruelle du lit où il s'était tenu caché.

— Ah! ma bonne sainte Anne d'Auray! s'écria-t-il avec ferveur, donnez-moi l'intelligence nécessaire pour accomplir les ordres de M. le chevalier!

Alain, les yeux pleins de larmes, retira alors les neuf mille livres environ en or qui se trouvaient dans le coffre de son maître. Toutefois, quelque sincère et profonde que fût la douleur du Bas-Breton, un sourire joyeux passa sur son visage au moment où il mit de côté les trente écus que lui avait donnés son maître.

La veille de l'arrestation des deux amis, un capitaine avait été demander, à la nuit tombante, l'abbé Dubois au Palais-Royal. Ce capitaine, envoyé par d'Aubigné, et qui se nommait de Chaveignac, était parti le soir même, en chaise de poste, pour aller prendre possession du commandement du fort Saint-Michel.

Le septième jour de leur arrestation, Legoff et de Morvan arrivèrent, à la tombée de la nuit, au fort du Mont-Saint-Michel. Aucun incident digne de remarque ne signala ce long et ennuyeux voyage, pendant lequel Legoff se montra d'une égalité et d'une douceur de caractère qui charmèrent l'officier; de Morvan, absorbé par son amour pour Nativa, garda presque constamment le silence.

— Vraiment, monsieur le baron, dit l'officier à Legoff en prenant congé de lui, je ne reviens pas de l'étonnement et de la joie que me cause votre conduite : on vous avait représenté à mes yeux comme un homme violent, audacieux à l'excès, et je vous ai trouvé d'une affabilité et d'une humeur charmantes. Croyez, monsieur le baron, que je conserverai toujours un bon souvenir de notre voyage, et que j'apprendrai avec bonheur votre prompte délivrance. — Quand on a des ennemis, on doit s'attendre à être calomnié, répondit Legoff : la façon dont on vous avait parlé de moi prouve l'acharnement déployé contre ma personne. Je ne connais être au monde qui soit doué d'un caractère plus doux et plus inoffensif que le mien : je pousse l'amour de la tranquillité et de la paix à un tel point que, pour éviter un choc ou une discussion, je tombe parfois dans la faiblesse!... M. le gouverneur du fort n'aura guère de peine à me garder... — Soyez persuadé, baron, que dans mon rapport à M. le gouverneur je dirai l'excellente opinion que j'ai prise de vous. Quant à votre jeune et taciturne compagnon, le chevalier de Morvan, c'est tout autre chose; il y a dans ses yeux... — Ah! monsieur l'officier, interrompit Legoff, vous vous méprenez bien étrangement sur le compte de mon ami : deux mots me suffiront pour le justifier, « il est amoureux! » Or, vous comprendrez qu'un amoureux que l'on sépare violemment d'une fiancée qu'il était sur le point d'épouser, ne peut être gai!... Il se voit supplanté par des rivaux, abandonné par sa belle... — Pauvre chevalier! dit l'officier en jetant un coup d'œil sur de Morvan, qui, l'air morne, le front pensif, se tenait immobile comme une statue à l'autre extrémité de la salle où avait lieu cette conversation. Allons, puisqu'il est si malheureux, je le noterai favorablement dans mon rapport. — Merci, Monsieur, répondit Legoff en serrant la main de l'officier,

Presque au même instant, un geôlier se présenta et pria assez poliment les deux gentilshommes de le suivre. Deux minutes plus tard, Legoff et de Morvan se trouvaient enfermés dans une grande chambre assez convenablement meublée pour une prison.

— Eh bien, chevalier, dit Legoff, que pensez-vous de cette avneture? — Je pense, répondit de Morvan, que nous avons franchi trente-quatre marches seulement pour arriver à notre prison, et que, par conséquent, la fenêtre grillée de notre cachot ne doit pas être située à plus de vingt pieds d'élévation au-dessus du sol. — Louis! s'écria Legoff joyeux et en serrant affectueusement la main du jeune homme, voilà une réponse qui me cause un plaisir inexprimable, car elle dénote de votre part autant de résolution que de présence d'esprit. Seulement vous vous êtes trompé d'une marche; il y en a trente-cinq et non trente-quatre!... — Vous avez donc compté aussi, baron? dit le chevalier avec surprise. Il est assez étonnant, ma foi, que nous ayons eu tous les deux la même pensée; cette coïncidence me parait d'un heureux augure. — Enfant, répondit Legoff, croyez-vous que l'aigle captif sous les barreaux d'une cage renonce à l'espoir de planer encore dans l'espace? Deux seuls sentiments existent aujourd'hui en moi : l'affection que je vous porte, et la vengeance qu'il me reste à tirer de l'assassin de mon pauvre matelot, du comte de Morvan, votre père. Eh bien, je vous l'avoue, je sacrifierais sans hésiter ces deux sentiments pour conserver mon indépendance! En dehors de la liberté, voyez-vous, mon cher Louis, il n'y a rien de complétement beau sur la terre! sans liberté, l'existence devient, pour les natures d'élite, une longue et intolérable torture : car privé de liberté, l'homme n'est plus qu'une bête brute à qui Dieu laisse encore — juste châtiment de son abjection et de sa lâcheté — une âme pour souffrir.

Il prononça ces paroles d'un ton si inspiré, avec un enthousiasme si ardent et si pur, que de Morvan se sentit électrisé.

— Legoff! s'écria-t-il, un homme qui s'exprime ainsi ne peut rester l'hôte d'une prison. Ordonnez, j'obéirai... Nous serons bientôt libres!... — Je le sais, répondit froidement Legoff. Quelle triste chose que l'humanité, et combien sont fragiles les calculs des hommes! Penser que j'habite un cachot, quand ma liberté serait si glorieuse et si profitable à la France!

Au bruit d'une porte qui s'ouvrait, Legoff se tut. Peu après, les deux prisonniers entendirent un pas lourd et égal qui semblait se diriger vers eux; bientôt une clef grinça dans la serrure, et un geôlier se présenta devant Legoff et de Morvan.

— Messieurs, leur dit-il en déposant sur la table plusieurs plats soigneusement enveloppés dans une serviette, je vous apporte votre dîner. Je vous enverrai tout à l'heure par un de mes valets un panier de vins assortis. Si votre ordinaire d'aujourd'hui ne vous convenait pas, veuillez me faire vos observations, je m'y conformerai. J'ai ordre de M. le gouverneur de la prison de vous traiter avec toute la déférence et tous les égards imaginables.

Legoff ne répondit pas; seulement, lorsque le geôlier s'en fut allé, il se retourna vers de Morvan et lui dit :

— Il faut toujours se méfier des prévenances d'un ennemi qui vous tient en son pouvoir : si je ne me trompe, il nous faudra jouer serré. Dînons.

Un mois, un grand mois tout entier se passa sans amener aucun changement dans la position des deux prisonniers.

Pendant ce siècle — car on sait combien les heures de la captivité se trainent lentes et paraissent interminables — Legoff ne se démentit pas un seul instant de son inaltérable sérénité. Quant au chevalier, torturé par la jalousie et bouillant d'impatience, il se levait chaque matin avec un nouveau plan d'évasion combiné pendant l'insomnie de sa nuit. Legoff écoutait le plan avec patience, puis se contentait de dire :

— Chevalier, votre projet d'aujourd'hui ne vaut pas mieux que celui d'hier.

Le trente-deuxième jour de la captivité des deux amis, le geôlier, après avoir renvoyé ses aides qui avaient apporté le dîner, resta seul avec ses prisonniers.

— Baron, dit-il à Legoff, j'ai appris que vous étiez extrêmement riche et fort généreux. S'il m'était donné de compter sur votre discrétion, je vous procurerais peut-être un vif plaisir. — Quel plaisir, mon ami? — Je vous remettrais un billet que j'ai reçu pour vous... de votre maîtresse, sans doute? — Ah! tu as reçu un billet pour moi, répéta le boucanier avec une parfaite indifférence : eh bien, mon garçon, il faut porter de suite ce billet au gouverneur de la prison..... cela te fera bien noter et pourra servir à ton avancement!... — Tiens, dit le geôlier, je ne me serais jamais attendu à cette réponse de votre part! Au fait! c'est une idée... Je m'en vais de ce pas chez M. le gouverneur. — Va, mon garçon, et bonne chance!

Le geôlier, évidemment dépité, se dirigea vers la porte; mais au moment de l'ouvrir il parut se raviser, et revenant vers Legoff :

— Il ne m'est plus possible d'aller trouver M. le gouverneur, dit-il, car il me demanderait pourquoi j'ai gardé si longtemps ce billet sans l'avertir, et au lieu de me récompenser, il pourrait bien me retirer ma place. — Tu as donc ce billet depuis longtemps? — Depuis hier soir, répondit le geôlier. — Tu as eu tort d'attendre jusqu'à présent pour accomplir ton devoir, mon garçon..... — Dame! monsieur le baron, je comptais, je dois vous l'avouer, sur votre générosité... — De façon que c'est à la bonne opinion que tu as de moi que tu dois d'avoir perdu l'occasion de faire valoir ton zèle? Allons, en conscience, tu mérites un dédommagement! Tiens, voici dix pistoles d'or!... — Et voici le billet! dit le geôlier en empochant l'or. Seulement, je vous prierai, une fois que vous en aurez pris connaissance, de le déchirer, ou mieux encore de le brûler... — Inutile, mon ami; je ne tiens nullement à lire ce billet : emporte-le, tu le détruiras toi-même. Pour rien au monde je ne m'exposerais, car réellement tu es fort aimable pour nous, et je n'ai qu'à me louer de tes prévenances; pour rien au monde, dis-je, je ne m'exposerais à te compromettre... — Alors, monsieur le baron, il faut que je vous rende vos dix pistoles?... — Au fait, tu as raison. Tu peux accepter un marché, mais ta délicatesse te défend de recevoir une aumône. Voyons, donne-moi ce billet.

Le boucanier décacheta le billet, plié de façon à pouvoir tenir dans le creux d'une main, que lui remit le geôlier, jeta les yeux dessus, sourit en haussant les épaules d'un air de pitié, et se mit à le déchirer en morceaux impondérables!

— Cela n'a pas l'air de vous faire plaisir, monsieur le baron, demanda le geôlier. — Ma maîtresse qui m'écrit, et qui m'écrit en chiffres, pour m'assurer qu'elle m'est fidèle! C'était bien la peine de prendre tant de précautions et de déployer tant de mystère! La première fois que l'on te priera encore, si cela se représente, de te charger d'un nouveau billet pour moi, tu refuseras, mon ami, entends-tu, dit Legoff au geôlier : je n'ai que faire de pareilles fadaises. — C'est bien, Monsieur, répondit le geôlier en s'en allant d'un air maussade, je refuserai. — Louis, s'écria Legoff lorsqu'il eut entendu les portes se refermer et que le bruit des pas du porte-clés se fut perdu dans le lointain, Louis, ton serviteur Alain est un brave garçon; il a fidèlement averti l'armateur Cointo..... Un navire nous attend... A présent, à l'œuvre! Avant quinze jours il faut que nous soyons morts ou libres!

A cette déclaration de son compagnon de captivité, de Morvan ne put retenir un cri de joie.

— Ah! je comprends maintenant votre apparente résignation, qui me paraissait si inexplicable, lui dit-il; vous attendiez!... — Oui, mon cher Louis, j'attendais; et quoique chaque minute qui s'écoulait fît à mon cœur une cruelle blessure, je restais calme afin de ne pas augmenter votre découragement par la vue de mes souffrances. A présent que nous possédons des intelligences au dehors et un refuge assuré en cas d'évasion, c'est avec une ardeur sans pareille que je m'associerai à vos espérances et à vos travaux. — Avant tout, une question, cher Legoff, dit le jeune homme en interrompant le boucanier : pourquoi tout à l'heure ne vouliez-vous donc pas prendre connaissance de ce billet dont le contenu était pour nous d'une si grande importance? — Je tenais à éclaircir un doute

et à confirmer un soupçon. Depuis longtemps déjà j'ai remarqué l'obséquieuse et suspecte complaisance de notre geôlier ; cet homme, dès qu'il franchit le seuil de notre prison, se compose un maintien, s'affuble d'un masque, cesse en un mot d'être lui. Je ne sais quelles sont ses intentions, mais à coup sûr il a de mauvais desseins. Observez comme son regard errant et inquiet craint de rencontrer les nôtres ! comme parfois il se trouble ! Pour en revenir à votre question, j'étais persuadé, et l'événement vient de me donner raison, que cet homme avait un intérêt à me faire lire ce billet. A présent, quel est cet intérêt, je l'ignore !... — Mon Dieu, un intérêt bien simple, cher Legoff, celui de gagner quelques pistoles ! — Je ne le crois pas. Un geôlier ne s'expose pas pour si peu, non-seulement à perdre sa place, mais encore à encourir une punition sévère ! Il y a dans tout ceci un mystère qui m'échappe, mais que je finirai par éclaircir. Maintenant vous voilà prévenu : remarquez les faits et gestes de notre gardien. La première fois qu'il reviendra, je recommencerai sur lui mes expériences.

Les deux compagnons de captivité se mirent, après cette conversation, à examiner minutieusement l'intérieur de leur cachot; cet examen fut vite terminé et leur donna peu de peine. L'endroit où ils étaient enfermés se composait de quatre murs en pierres de taille, et d'une fenêtre étroite, garnie de lourds barreaux en fer, et élevée de vingt pieds environ au-dessus du sol.

Legoff, après avoir réfléchi un moment, allait faire part à de Morvan de ses projets, lorsque le geôlier quoique, cette heure ne fût pas celle de sa visite, entra dans le cachot.

— Monsieur le baron, dit-il à Legoff, le monde s'imagine que les employés des prisons sont des gens sans entrailles et au cœur de bronze; la démarche que je fais près de vous prouve le contraire. J'accours, au nom de ma pauvre femme malade, vous remercier de vos dix pistoles; cet argent lui a apporté un extrême secours, et elle m'a chargé de vous assurer qu'elle vous serait reconnaissante toute sa vie de votre bienfait, et que chaque jour elle prierait Dieu pour vous...

— Ta femme a tort d'attacher tant d'importance à un si minime cadeau. — Dix pistoles pour des misérables comme nous ! — car nous avons quatre enfants que ma place nourrit à peine — dix pistoles pour des misérables comme nous sont une fortune, monsieur le baron !... — Que ne m'as-tu prévenu plus tôt de ta gêne, je me serais fait un plaisir de te venir en aide. — Ah ! voyez-vous, monsieur le baron, c'est que, tout gueux que je suis, j'ai ma fierté, moi ! Puisque le roi me laisse exposé aux tortures de la faim, eh bien, tant pis pour son service ! Je ne demande pas mieux que de le trahir, mais je ne veux pas recevoir d'aumône !... — Diable ! sais-tu, mon ami, que c'est fort grave ce que tu me dis là ? — Je dis ce que je pense, monsieur le baron, répondit le geôlier d'un air embarrassé. — Ne trouvez-vous pas, chevalier, reprit Legoff en s'adressant à de Morvan, que c'est notre liberté, ni plus ni moins, qu'on nous offre ? — Eh bien, oui ! s'écria le geôlier avec force, c'est votre liberté !... La faim, qui fait sortir le loup des bois, rend l'honnête homme sourd à la voix du devoir ! Et puis, là, franchement la main sur la conscience, je serais heureux, monsieur le baron, de pouvoir vous prouver ma reconnaissance !...

De Morvan, dont le cœur battait avec violence, allait prendre la parole lorsque Legoff le prévint.

— Mon ami, dit-il au geôlier, je te remercie bien sincèrement de tes bonnes intentions à notre égard, je dois répondre à ta confiance par un aveu : je suis beaucoup moins riche qu'on le croit généralement, et je serais fort en peine pour me procurer la somme sur laquelle tu comptes. — Mais je n'ai fixé aucune somme, monsieur le baron. — C'est vrai : seulement, comme notre évasion te ferait perdre ta place, il est naturel que tu te montres exigeant. Or, je te le répète, je ne suis pas assez riche pour accueillir et satisfaire tes justes prétentions. Je dois donc, quelque vif que soit mon désir de recouvrer ma liberté, repousser tes offres. — Mon Dieu, monsieur le baron, répondit le geôlier d'un air contrarié, rien ne prouve que votre évasion me ferait destituer ! Tous

les jours des prisonniers se sauvent!... Enfin, de quelle somme disposez-vous?... — J'ai honte de t'avouer cela, mon ami, mais mille livres présenteraient déjà pour moi un énorme sacrifice!... — Mille livres! c'est un bien joli denier! s'écria le geôlier d'un air ravi. — Tu trouves? Ainsi tu consentirais, pour quarante louis, à nous faciliter des moyens d'évasion! — Certes; monsieur le baron. Savez-vous bien que mille livres c'est ce que le roi me paie en quatre ans. Oui, mille fois oui, j'accepte! Et tenez, pour commencer, voici une lime que j'ai apportée avec moi, car j'étais persuadé que nous finirions par nous entendre : mettez-vous à l'ouvrage dès aujourd'hui sans plus tarder.

Le baron examina la lime; elle lui parut excellente et du meilleur acier.

— A présent je vous quitte, Messieurs, continua le geôlier, car si mon absence se prolongeait, elle pourrait être remarquée. Demain nous reprendrons cette conversation, et nous conviendrons des autres détails. Dès que la nuit sera venue, commencez à scier les barreaux; seulement travaillez avec précaution : il y a justement une sentinelle placée au-dessous de la fenêtre de votre cachot.

— Que pensez-vous de tout ceci, Louis? demanda le boucanier à de Morvan une fois qu'ils furent seuls. — Je pense, mon cher Legoff, que vous ne vous trompez jamais. Il est à présent pour moi de toute évidence que ce geôlier joue la comédie avec nous; quelle conduite devons-nous tenir? — Coupons d'abord les barreaux de notre cage, dit Legoff. Quand nous n'y gagnerions que d'avoir un peu plus d'air et de soleil, notre temps ne serait pas perdu.

De Morvan approcha la table de la muraille, monta sur cette table, et offrant ses épaules à Legoff :

— Commencez, baron, lui dit-il.

En deux bonds le boucanier fut à son poste. Legoff eût pu, pour la souplesse et la légèreté, jouter avec un tigre.

Le lendemain matin, lorsque le geôlier apporta aux prisonniers leur déjeuner, deux barreaux de fer étaient déjà entamés d'une telle façon, qu'il suffisait d'un quart d'heure et de quelques coups de lime pour les détacher entièrement. La sentinelle n'avait entendu aucun bruit, ou du moins, si le bruit était parvenu jusqu'à son oreille, elle n'en avait pas deviné l'origine, car elle n'interrompit et ne troubla nullement de Morvan et Legoff dans leur travail.

— Mon ami, dit le boucanier en s'adressant au geôlier, tu me parais être un si brave garçon et un si excellent cœur, que je me ferais un scrupule de te tromper. Hier, excité par la pensée de reconquérir ma liberté, j'ai indignement abusé de ta confiance! Je t'ai promis mille livres, n'est-ce pas? Eh bien, en joignant mes ressources à celles du chevalier, il m'est impossible de réunir plus de vingt louis!... — Vingt louis! répéta le geôlier. — Hélas! pas davantage. Tu vois qu'il n'y a pas moyen de nous arranger! Nous devons donc renoncer, le chevalier et moi, à tout espoir!... — Nullement, mon gentilhomme, répéta vivement le geôlier. Votre délicatesse me touche jusqu'aux larmes; et il ne sera pas dit que je vous serai inférieur en générosité comme je vous le suis en naissance! Après tout, cinq cents livres représentent encore une somme énorme pour moi. — Ainsi tu consentirais pour ce prix à nous aider dans notre évasion? — Voici ma réponse, dit le geôlier en retirant d'un plat couvert une échelle de corde. — Oh! le joli travail! s'écria Legoff. Quelle corde fine, serrée et solide! — Cette échelle est capable de supporter dix hommes! reprit le geôlier. Allez, il n'y a pas de danger qu'elle casse! Quant à sa longueur, elle est de vingt-quatre pieds, c'est-à-dire environ trois à quatre pieds de plus que la distance qui existe entre votre fenêtre et le sol... Avez-vous travaillé un peu cette nuit? — Nous avons frotté nos barreaux avec fureur, dit Legoff; seulement, comme ils sont d'une qualité excellente et que nous avions peur d'éveiller l'attention de la sentinelle, nous n'avons pu en venir à bout. Il est probable que nous terminerons cette nuit notre besogne. — Du courage, mes gentilshommes! Je me sauve pour éviter de donner prise aux soupçons.

— Eh bien, Louis, dit Legoff, j'espère que

voilà un geôlier au cœur sensible et d'un accommodant caractère. Il semble plus désireux que nous-mêmes de nous voir en liberté. — Le fait est, baron, que tout cela est bien singulier! Vous aviez mille fois raison : cet homme joue un rôle,.... — Et nous tend un piége! — Oui; mais quel piége? — Parbleu! c'est ce qu'il faudra bien que nous finissions par savoir! Attendons encore.

Le lendemain, le geôlier vint de meilleure heure que de coutume.

— J'étais inquiet, dit-il à Legoff. La sentinelle n'a-t-elle rien entendu? Êtes-vous enfin parvenus à scier les barreaux? — Oui, mon ami, les barreaux sont sciés. — Alors à quand l'évasion? reprit le geôlier avec empressement. A ce soir? — A jamais, répondit tranquillement Legoff. Confiants dans la justice du roi, nous avons renoncé à toute tentative de fuite.—C'est impossible! s'écria le geôlier avec un mouvement de colère et de dépit qu'il ne put dissimuler, c'est impossible! Vous savez bien, mes gentilshommes, que l'innocence d'un prisonnier n'a jamais abrégé d'un jour sa captivité. Il y a des gens parfaitement innocents, mieux que cela même, des gens qui n'ont jamais pu parvenir à deviner le motif de leur arrestation et qui sont restés dix ans ici!... Ne parlez donc plus de la justice du roi!... C'est une mauvaise excuse!... Je suis certain que c'est une autre idée qui vous a fait changer de résolution?... — Eh bien, oui, je l'avoue, mon ami, c'est une autre idée. — Ah! vous voyez bien! Et quelle est cette idée, je vous prie? —Elle est fort simple, et c'est à toi que nous la devons. — A moi! je ne vous comprends pas! Expliquez-vous, mon gentilhomme. — Rien de plus facile! Ne nous as-tu pas recommandé à deux reprises différentes, avant-hier et hier, de travailler sans bruit, afin de ne pas attirer l'attention de la sentinelle placée sous la fenêtre de notre cachot? Oui, n'est-ce pas? Or, l'existence de cette sentinelle à laquelle nous n'avions pas d'abord attaché grande importance, nous est revenue à la mémoire et nous a suggéré de sérieuses réflexions. Que diable! quelque belle que soit la perspective de la liberté, la certitude de recevoir un coup de mousquet à bout portant diminue extrêmement son charme. Nous sommes donc résolus, le chevalier et moi, tant que cette sentinelle restera de faction sous notre fenêtre, à ne pas essayer de nous évader. — Si c'est là le seul motif qui vous retienne, rassurez-vous, mes gentilshommes! Je suis trop honnête et pas assez inintelligent pour vous exposer à un tel danger. Je m'arrangerai de façon, le jour que vous vous sauverez, à éloigner cette sentinelle. — Voilà qui s'appelle parler, mon garçon! Toutefois, comme il pourrait arriver que, malgré ta bonne volonté, le gouverneur Chaveignac laissât à son poste cette sentinelle, nous voudrions, le chevalier et moi — la prudence est, dit-on, la mère de la sûreté — avoir des armes. Si tu peux nous procurer deux paires de pistolets, des munitions et deux poignards, alors c'est différent : nos hésitations cessent et nous nous évadons sans plus tarder. — Je vous aurai cela! répondit le geôlier après avoir réfléchi. Je vais m'occuper de cette affaire sans perdre de temps!

—Tudieu! s'écria Legoff en riant, après le départ de son complice, il est impossible de trouver un geôlier qui ait plus envie que le nôtre de se débarrasser de ses pensionnaires! Quel zèle et quel feu il montre pour notre liberté! Décidément, ce n'est pas d'un, mais de deux piéges au moins que nous sommes menacés! Après tout, que nous importe! Une fois armés nous saurons bien nous tirer d'affaire, n'est-ce pas, Louis? —Nous ferons de notre mieux! répondit le jeune homme.

A peine le chevalier achevait-il de prononcer ces mots, que le geôlier revint.

— Voici des armes, mes gentilshommes, dit-il. Deux paires de pistolets, des munitions et deux poignards... Tout ce que vous m'avez demandé!... A demain!... — A demain! répondit Legoff.

Une fois le geôlier parti, le boucanier et de Morvan s'emparèrent avidement des armes déposées sur la table, et se mirent à les examiner avec une joyeuse et minutieuse attention.

— Voilà d'excellents canons, dit Legoff. Voyons les ressorts des batteries..... Parfaits. N'aurait-on pas coulé du plomb dans la lumière?... Nullement..... l'air y passe

avec facilité... Et ce poignard? Magnifique lame, bien enmanchée, bien en main... Essayons un peu la trempe...

Le boucanier plaça un écu sur la table, et levant le bras, frappa, sans avoir l'air de la regarder, la pièce de monnaie au beau milieu de sa circonférence! Le poignard traversa l'écu et entra d'un pouce dans la table de chêne.

De Morvan se livrait, de son côté, aux mêmes expériences et obtenait un semblable résultat.

— Vrai Dieu! dit Legoff en riant, notre complice est bien le plus généreux et le plus magnifique geôlier qui ait jamais existé! Pour cinq cents livres que nous lui payons notre liberté, il nous donne des armes qui valent au plus bas prix cinquante louis! Ah! j'ai oublié d'essayer la poudre...

Le boucanier amorça un pistolet et fit feu. La poudre s'enflamma sans laisser de crasse.

— Allons! les munitions valent les armes, dit-il, elles sont de première qualité. Voilà donc, mon cher Louis, qui est bien convenu: demain nous livrerons la bataille!..... Elle sera peut-être un peu rude; mais bah! j'en ai bien vu d'autres, et me voilà!... — Devinez-vous à présent le piége dans lequel on veut et on compte nous faire tomber? demanda le chevalier. — Comment donc! mais parfaitement. Ce piége excuse à mes yeux le grand roi! C'est ce coquin de Dubois et ce sacripant de d'Aubigné qui doivent être les seuls coupables! Ils craignent sans doute que je ne parvienne à faire connaître à Louis XIV ma captivité! Oui, ce doit être cela... Quant au piége qui nous est préparé, il se résumera probablement en une patrouille que l'on placera sur notre chemin... une dizaine de soldats à moitié endormis; ce n'est pas la peine d'en parler, cinq minutes nous suffiront pour les mettre en déroute! Deux lions ne peuvent craindre une troupe de roquets!... Ainsi, voilà qui est bien convenu, bien arrêté, mon cher Louis, reprit Legoff, à minuit nous effectuerons notre évasion? — Oui, à minuit, baron, répondit le jeune homme. Nos armes sont en bon état, le geôlier nous a fourni un itinéraire exact, nous avons enlevé les barreaux de notre fenêtre; nous sommes prêts!

Legoff réfléchit un moment, puis, reprenant la parole:

— Mon cher enfant, dit-il au chevalier, j'ai une foi inébranlable en mon étoile, et je suis intimement convaincu que nous sortirons à notre honneur de cette entreprise. Cependant, comme je pourrais me tromper, comme les desseins de la Providence sont impénétrables et qu'il suffit parfois d'un grain de sable pour faire trébucher un géant et l'arrêter dans sa course, je veux, je dois vous apprendre qui je suis. Si la mort m'atteignait et que plus heureux que moi vous réussissiez à vous sauver, il faut au moins que vous sachiez le nom de l'homme qui vous laissera l'héritier de son immense fortune!... Comte Louis, reprit Legoff en se levant: embrassez le frère de votre père, votre oncle, le chevalier Renulf de Morvan.

A cette révélation si inattendue, le jeune homme troublé, ému jusqu'au fond du cœur, ne sut que balbutier:

— Quoi! Monsieur, vous êtes mon oncle Renulf, que je croyais mort? — Oui, enfant! ja suis le frère de ton père... Embrasse-moi!

Le boucanier, ému autant que l'était Louis de Morvan, prit le jeune homme dans ses bras et le serra avec force sur sa poitrine.

— Comme tu ressembles à ton père, Louis, lui dit-il en le regardant avec une ineffable expression de tendresse. Pauvre frère, que j'ai tant aimé!

Deux grosses larmes roulèrent le long des joues basanées du boucanier.

— Allons, enfant, reprit-il bientôt froidement et comme s'il eût été honteux de sa faiblesse, à présent que tu sais qui je suis, tu dois avoir mille questions à m'adresser, des explications sans nombre à me demander. Assieds-toi à mes côtés et écoute-moi.

Le boucanier se recueillit un instant, et, profitant de la stupéfaction de son neveu, il reprit la parole:

— Avant tout, Louis, dit-il, je dois te prier de garder soigneusement le secret que je viens de te confier. Pour le monde, pour toi-même, je ne suis pas le chevalier Renulf de de Morvan: je m'appelle de Montbars! Entends-tu, de Montbars, le flibustier de Saint-

Domingue! — Ah! mon oncle! s'écria de Morvan, revenu un peu de sa surprise, pourquoi m'avoir laissé ignorer jusqu'à ce jour qu'il y avait sur la terre quelqu'un qui m'aimait? — Il le fallait, Louis! Un homme ne devient fort qu'à la condition d'être le fils de ses œuvres! Rien ne développe une nature d'élite comme l'isolement et l'abandon! Tu devais te former toi-même, car, je te le répète, j'avais besoin, pour venger ton père, d'un cœur intrépide et d'un bras vaillant!... Si je t'avais trouvé indigne de remplir cette mission sacrée, je ne me serais jamais fait connaître de toi!... Je me serais contenté de te donner de l'or pour assurer ton bien-être et ton indépendance, mais jamais ma main n'aurait serré ta main!... — Et mon père est mort entre vos bras, mon oncle! dit de Morvan.—Louis, je m'appelle de Montbars!... Oui, ton père est mort dans mes bras, mort assassiné par un monstre!... Écoute-moi : « Lorsque éclata cette sédition de 1675, qui fit couler tant de sang en Bretagne et te priva de l'amour de ton père, mon frère et moi nous dûmes nous exiler. Le comte de Morvan était compromis d'une telle façon, qu'il n'avait à espérer ni à attendre aucune grâce. Et puis ton père, Louis, était un de ces hommes justes, inflexibles et fiers, qui, vaincus par la force, mais sachant le bon droit et la justice de leur côté, préfèrent livrer leur tête au bourreau, à s'incliner devant le pouvoir victorieux! J'eus donc toutes les peines du monde à décider mon pauvre frère à fuir; ce ne fut qu'en lui parlant des services qu'il pourrait rendre encore un jour à la Bretagne, que je parvins à l'entraîner..... Un navire partait pour les colonies; nous y prîmes passage. Notre voyage touchait à son terme; déjà nous apercevions les Antilles françaises, quand une frégate espagnole s'empara de nous. Ton père et moi, transportés à l'île de Cuba, fûmes vendus comme esclaves! »

— Pauvre père! s'écria Louis de Morvan.

— « Alors commença pour nous une vie dont rien ne saurait te donner une idée. Toutefois, je me hâte d'ajouter que, notre orgueil l'emportant sur notre détresse, nous sûmes conserver, mon frère et moi, dans notre abjecte position, notre dignité de gentilshommes. Notre détermination de n'accepter aucun outrage se lisait si bien dans notre regard, dans notre contenance, que le majordome, dont nous dépendions, n'osa jamais se livrer envers nous à sa sauvage brutalité, qui n'épargnait aucun de nos compagnons d'infortune. Depuis une année que nous gémissions dans cette dure captivité, nous combinions, mon frère et moi, un plan d'évasion, et nous étions à la veille de réussir lorsqu'un épouvantable événement arriva. La femme de notre maître, la femme la plus adorablement belle et la plus infâme qui ait jamais existé, avait pour amant un des secrétaires de son mari. Surprise une nuit à un rendez-vous, elle réussit à faire échapper son complice, et pour s'excuser elle accusa ton père de l'avoir attirée dans un guet-apens. Notre maître — c'était un grand seigneur espagnol, à l'orgueil indomptable et au cœur sans pitié — notre maître comprit parfaitement que sa femme mentait; mais il affecta de la croire, car cela permettait de sauver son honneur. Ton père, aussitôt arrêté, comparut devant notre maître. En vain il voulut se défendre, expliquer sa conduite, prouver son innocence : on se refusa à l'entendre, on le bâillonna. Alors je me jetai aux genoux de notre maître, entends-tu, Louis, à ses genoux, répéta de Montbars en pâlissant; on me bâillonna aussi. Plus tard, je te raconterai, si tu le désires, cette aventure dans ses moindres détails; l'essentiel aujourd'hui, c'est que tu connaisses le crime que tu as à venger! Il fallait, pour sauver l'honneur de sa femme, un exemple. Le grand d'Espagne, quoique parfaitement convaincu de l'innocence de ton père, n'hésita pas à le sacrifier : il le condamna à mourir sous le fouet! »

— Mon père!... s'écria Louis de Morvan avec une expression de rage et de douleur qui atteignait jusqu'au délire, mon père, dites-vous, de Montbars, a été condamné à mourir sous le fouet!... Oh c'est impossible! impossible!

— « Et la sentence rendue, reprit le boucanier avec un calme effrayant, s'exécuta séance tenante. »

De Montbars se tut; de Morvan sanglotait.

— Mon oncle! s'écria le jeune homme après un instant de silence, le nom de l'assassin! son nom, je vous en conjure! Oh! à présent je suis sûr de me sauver! Rien ne pourrait me retenir! Aucune balle ne saurait m'atteindre!... J'ai mon père à venger!... Dieu me protégera! Le nom de l'assassin,



Grâce! grâce! répéta Chavcignac déjà à moitié mort d'effroi. (Page 260.)

mon oncle, le nom de l'assassin, je vous en conjure!...

De Montbars hésita.

— Le moment n'est pas encore venu de te le dire, répondit-il. Cette nuit, avant de nous évader, je te remettrai une lettre contenant toutes les indications nécessaires à ta vengeance. Si je suis tué, ce que je ne crois pas, tu ouvriras cette lettre; sinon, tu me la rendras. — C'est bien, mon oncle; j'obéirai.

Le reste de la journée passa, pour les deux prisonniers, rapide comme une heure.

De Morvan ne cessait d'interroger son oncle, et le boucanier parlait de son frère.

Enfin minuit sonna : c'était l'instant convenu pour l'évasion.

— Louis, dit de Montbars, embrasse-moi et partons!

Le boucanier plaça deux chaises l'une sur l'autre sur la table, puis, se saisissant de l'échelle de corde, il l'attacha solidement aux barreaux de la fenêtre restés intacts.

— A présent, Louis, reprit-il, à genoux! demandons à Dieu son aide et son appui.

Les deux de Morvan s'agenouillèrent, puis, après avoir prié, ils se levèrent en même temps, et tous les deux s'élancèrent vers la fenêtre.

— Arrête, Louis, s'écria le boucanier en saisissant le chevalier par le bras, je dois passer le premier. — Non, mon oncle, dit le jeune homme! il est juste, si nous tombons dans le piége qui nous est tendu, que je sois la première victime! Vous, vous êtes puissant; moi, je ne suis rien; la vengeance de mon père resterait donc mieux placée dans vos mains que dans les miennes! — Louis, laisse-moi passer, te dis-je! si l'on me tue, eh bien, tu me vengeras!

Legoff s'assura alors que ses pistolets, retenus à sa taille par une corde, étaient en bon état, serra une dernière fois la main de son neveu, mit son poignard entre ses dents, et passant à travers les barreaux coupés, il s'élança dans l'espace; de Morvan s'empressa de le suivre!... Au même instant, un fort coup de tonnerre retentit, et l'orage qui menaçait depuis longtemps éclata avec violence.

De Montbars et de Morvan accueillirent avec joie, chacun de son côté, la venue de l'ouragan; la fureur de la nature devait, ils le pensaient, les préserver de la trahison des hommes : il n'était guère probable, en effet, qu'on s'attendît à les voir s'évader par un temps pareil.

Quoique le geôlier les eût assurés, avec les serments les plus solennels, qu'il avait éloigné la sentinelle, les fugitifs, connaissant le double jeu joué par le misérable, n'ajoutèrent aucune foi à sa parole : aussi, quand de Montbars jugea se trouver près du sol, s'arrêta-t-il un instant pour prendre le poignard qu'il tenait entre ses dents. Par malheur une furieuse rafale de vent fit un moment vaciller l'échelle, et le boucanier, en se retenant des deux mains, pour ne pas perdre l'équilibre, laissa échapper son poignard. Craignant que la chute de son arme n'eût donné l'éveil au factionnaire, de Montbars hésita s'il abandonnerait l'échelle et sauterait à terre. Toutefois, quelques secondes s'étant écoulées, et aucun bruit n'arrivant jusqu'à lui, il continua de descendre. De Morvan le suivait de près. Le boucanier atteignit bientôt l'extrémité inférieure de l'échelle. Trahison! ses pieds ne rencontrèrent pas le sol! A l'instant une idée affreuse se présenta à son esprit : il prit sa bourse qui était pleine d'or et la jeta. Plusieurs secondes, presque un quart de minute s'écoula avant qu'il entendît rebondir l'or sur les rochers. Ses soupçons se changèrent en certitude.

— Louis! cria-t-il vivement, prends bien garde! nous sommes suspendus au-dessus d'un précipice!

De Morvan, à quoi bon le répéter, était doué d'une bravoure aussi complète que le permet la faiblesse humaine. Eh bien, en entendant vibrer comme un glas de mort ces sinistres paroles, il éprouva un poignant effroi.

— Allons, du courage, mon ami, reprit de Montbars, comme s'il eût deviné l'émotion du jeune homme; allons, du courage, remonte l'échelle! — Je ne puis, dit de Morvan, dont le front se couvrit d'une sueur froide, je ne puis! — Aurais-tu peur?... — Oui, dit le jeune homme en se cramponnant de toute l'énergie de ses muscles à l'échelle, oui, j'ai peur! Oh! ne me méprisez pas, mon oncle! mon cœur est tranquille et je ne crains pas la mort... mais mon bras refuse d'obéir à ma volonté!... — Tiens bon, mon enfant, tiens bon! me voici, reprit le boucanier qui se mit à gravir à la force des poignets avec une vigueur surhumaine l'espace qui le séparait de de Morvan. A présent, passe tes bras autour de mon cou... — Non! de Montbars, s'écria de Morvan; non : je ne veux pas accepter ce généreux et inu-

tile secours qui vous perdrait sans me sauver !... Tâchez de regagner là prison, alors vous attirerez l'échelle à vous !... Dépêchez-vous... je sens que mes forces m'abandonnent ! — Mon Dieu ! que de temps perdu !... Allons, vite, te dis-je, tes bras autour de mon cou, et ne crains rien... ceci n'est qu'un jeu pour moi ! — Non !... non !... de Montbars..... Il faut que vous viviez pour venger mon père et porter à Nativa mes derniers adieux..... ma dernière pensée d'amour !... — Malédiction sur ta générosité !... s'écria le boucanier, tu ne comprends donc pas, Louis, que je ne t'abandonnerai pas... que chaque seconde qui s'écoule me fatigue horriblement !... Allons, au nom de ton père, passe tes bras autour de mon cou... et laisse-moi faire.

Le boucanier, joignant l'action à la parole, se glissa entre la corde et le jeune homme, de façon que celui-ci, sous peine de lâcher prise, dut obéir.

Alors eut lieu une scène que l'imagination n'ose concevoir, que la plume est impuissante à retracer. L'échelle, violemment secouée par la tempête, balançait les deux fugitifs au-dessus de l'abîme et les frappait contre les murs de la prison. Pas un mot n'était prononcé ; on entendait seulement deux respirations oppressées qui ressemblaient au souffle des mourants. Cette épouvantable lutte dura près de deux minutes.

— De Montbars, dit enfin de Morvan saisissant l'échelle, le vertige qui s'est emparé de moi est passé... Merci, je vous dois la vie !...

Le jeune homme gravit alors avec une grande légèreté l'espace de quatre à cinq pieds qui le séparait encore de la fenêtre de la prison.

— A ton tour, donne-moi la main, dit le boucanier de sa voix la plus calme, sans cela c'en est fait de moi !... je tombe !...

De Morvan, son bras gauche passé autour des barreaux, présenta sa main droite au boucanier. Une seconde plus tard, les fugitifs se retrouvaient dans leur prison.

— Eh bien, mon garçon, dit de Montbars, que penses-tu de ce petit piége ? Ce n'était pas du tout mal combiné. Comment diable n'ai-je pas deviné cela ? J'avais mon idée d'embuscade en tête, c'est ce qui m'a fait faire fausse route... Ah ! gredin de geôlier !... Tiens !... on dirait un bruit de pas qui approchent...

De Montbars saisissant aussitôt un des barreaux qu'ils avaient sciés, de Morvan et lui, se plaça devant la porte, et baissant la voix :

— Ton poignard à la main, et attention, Louis ! murmura-t-il.

A peine le boucanier était-il à son poste, qu'une clé grinça dans la serrure et que la porte s'ouvrit. Une lueur éclaira la prison ; le geôlier entra portant à la main une lanterne sourde.

— Personne ! ils se sont sauvés : le piége a réussi ! s'écria le misérable d'un ton joyeux. Monsieur le gouverneur, vous pouvez venir !...

A peine le geôlier achevait-il de prononcer ces paroles, qu'il roula par terre : la barre de fer de Montbars venait de lui briser le crâne.

Au même instant le gouverneur de la prison entra ; le boucanier, ramassant la lanterne sourde du geôlier, se plaça entre la porte et M. de Chaveignac, tandis que de Morvan, saisissant le protégé de d'Aubigné et de Dubois à la gorge, lui appuyait son poignard sur la poitrine en lui disant :

— Pas un cri, pas un mot, pas un geste, ou vous êtes un homme mort !...

Cette recommandation était, au reste, parfaitement inutile ; la stupéfaction du misérable était telle, qu'il n'aurait pu trouver la force d'articuler un mot. Ses yeux, démesurément ouverts, ses jambes tremblantes, sa pâleur mortelle, prouvaient assez l'intensité de son effroi.

— Grâce ! murmura-t-il enfin d'une voix inintelligible et en tombant à genoux. — Et penser qu'un lâche pareil a manqué de triompher de deux hommes comme nous ! dit de Montbars en haussant les épaules d'un air de pitié ; après tout, la ruse aussi est une force. Le venin du serpent tue comme la griffe du lion..... Monsieur le gouverneur, continua le boucanier après une légère pause, l'immobilité de votre geôlier vous dit

assez combien nous sommes, M. le chevalier et moi, expéditifs en besogne, et vous permet de deviner le sort qui vous attend. J'aime à croire que vous ne vous plaindrez pas de notre sévérité.—Grâce! grâce! répéta le Chaveignac déjà à moitié mort d'effroi.— Réellement, monsieur le gouverneur, vous avez une trop bonne opinion de notre générosité.

De Montbars prit alors un de ses pistolets, en renouvela l'amorce et l'arma. Le gouverneur, se traînant jusqu'à lui, se mit à embrasser ses genoux.

— Vous tenez donc bien à la vie? lui demanda le boucanier en dirigeant le canon de son pistolet sur le front du misérable. — Oh! oh!... grâce!... grâce!... Je suis un assassin... c'est vrai!... mais je me repens... — Sa lâcheté me fait honte, dit de Montbars. Chevalier, faut-il épargner cet homme?... — Dame! s'il se repent et s'il consent à nous obéir! — Je serai votre esclave! s'écria le gouverneur; ordonnez, vous verrez!... —Tu nous feras sortir d'ici?... — A l'instant, je vous le jure!... — Eh bien, allons-nous-en, dit tranquillement de Montbars.

Le Chaveignac poussa un soupir de soulagement, et manqua, tant sa joie fut vive, de tomber en faiblesse.

— Écoute bien, dit de Montbars; nous allons, mon ami et moi, te prendre chacun par un bras; au moindre signe de trahison de ta part, le chevalier te donnera de son poignard à travers le cœur, et moi je te brûlerai la cervelle. Je doute qu'accommodé de cette façon, tu en reviennes. Partons!

Le gouverneur, escorté par les deux fugitifs, les conduisit à travers un dédale de salles, de portes et de corridors, jusqu'au dehors du fort Saint-Michel. Chaque fois qu'ils rencontraient une sentinelle ou une patrouille, le chevalier appuyait, un peu lourdement peut-être, son poignard sur la poitrine de leur guide, et de Montbars armait son pistolet : aussi le gouverneur s'empressait-il de se faire connaître et de répondre au mot d'ordre.

Une demi-heure plus tard, les deux fugitifs et leur prisonnier se trouvaient sur la grève au bord de la mer.

— Mon ami Chaveignac, dit de Montbars au gouverneur, serais-tu assez complaisant pour nous apprendre quel est l'inventeur de ce piége, que j'appellerai le piége au précipice, dont nous avons manqué être les victimes? — C'est l'abbé Dubois. — Et combien devait-il te revenir, une fois la chute exécutée? — Rien, baron. Je gardais ma place de gouverneur, voilà tout. — Tu as donc une femme et des enfants dans la misère? — Non, baron, mais j'ai des dettes de jeu, ce qui est chose encore bien plus sacrée. — De sorte que c'est seulement pour faire honneur à tes engagements que tu as consenti à entrer dans le charmant complot tramé contre nous? — Oui, monsieur le baron, c'est par honnêteté seulement...—En ce cas, tu cesses d'être coupable à mes yeux..... Au revoir, mon cher monsieur Chaveignac! Nous ne vous retenons plus.

De Montbars, en prononçant ces mots, leva le bras et laissa retomber son formidable poing fermé sur la tête du gouverneur, qui chancela une seconde et roula sur la grève.

— J'ai frappé de façon à étourdir ce gredin pendant une heure, à moins toutefois que je ne l'aie tué, dit-il tranquillement à de Morvan : d'ici à ce qu'il reprenne connaissance, nous avons plus de temps qu'il ne nous en faut pour chercher et trouver un asile..... — Pourvu que nous ne soyons ni espionnés ni poursuivis, répondit le jeune homme, car voici déjà plusieurs fois que j'aperçois, se glissant à travers les rochers, une ombre humaine... Tenez!... justement... voyez!...

A la lueur d'un éclair — car l'orage n'avait pas cessé — de Montbars, en suivant des yeux la direction que lui indiquait de Morvan, aperçut un homme qui essayait de se cacher derrière un rocher.

— Sus à l'indiscret, mon ami! dit-il en s'élançant de toute la force de son élan.

Deux minutes ne s'étaient pas écoulées que de Morvan embrassait avec une joie sincère son serviteur Alain.

—Comment se fait-il que nous te trouvions ici à pareille heure? lui demanda-t-il.—Vous m'auriez rencontré hier comme aujourd'hui

et demain comme avant-hier, maître, répondit Alain. M. Cointo m'avait prévenu que vous deviez vous ensauver, et depuis lors je passe toutes mes nuits à rôder sur la grève. Ah! jour de Dieu! que je suis donc content! Il me semble qu'on vient de me donner un sac d'écus. Je ne me sens pas de joie!... A propos d'écus, maître, je ne vous ai dépensé que mille livres... Mais, venez, l'embarcation vous attend.

Pendant le trajet, de Morvan, après avoir hésité, — car de Montbars marchait à ses côtés, — finit par demander à son serviteur s'il n'avait pas entendu parler de Nativa.

— Ah! la petite pâlotte de Penmark, répondit le Bas-Breton; mais si fait donc que j'en ai entendu parler... elle est même venue pour vous voir.—Nativa est venue me voir? répéta le jeune homme avec transport, c'est impossible! — Mais si donc! la preuve, c'est qu'elle m'a remis un bout de lettre pour vous.

Deux heures après leur évasion du fort Saint-Michel, les fugitifs montaient à bord du navire que l'armateur Cointo avait frété pour eux, et qui les attendait en louvoyant le long de la côte.

Le premier soin de de Morvan fut de lire le billet de Nativa. La charmante Espagnole lui apprenait que son père avait reçu l'ordre du roi de quitter la France, et que le comte de Monterey et elle devaient s'embarquer pour retourner en Espagne, et de là passer à Saint-Domingue!...

— De Montbars, dit-il en voyant le boucanier venir à lui, où doit nous conduire votre navire?—A Saint-Domingue! répondit joyeusement l'illustre chef de la flibusterie des Antilles.

De Morvan embrassa avec transport le billet de Nativa, et levant vers le ciel un regard plein de reconnaissance :

— Oh! merci, mon Dieu, dit-il, vous protégez mon amour!

Le lendemain matin, le navire, poussé par un vent favorable, s'éloignait à toutes voiles des côtes de France.

— Adieu, pays natal, où je ne laisse pas un ami! où mon départ n'éveille aucun regret! dit de Morvan en jetant un dernier regard sur la terre, qui commençait déjà à se confondre à l'horizon avec le ciel; adieu!...

Le 20 avril 1696, un charmant trois-mâts d'environ 150 tonneaux voguait à lentes voiles dans le canal de l'île de la Tortue. A bord de ce navire, qui arrivait de France, se trouvaient Montbars, de Morvan et Alain.

Il était sept heures du soir; l'horizon, embrasé par les derniers feux du jour, présentait un de ces admirables et indescriptibles couchers de soleil si communs sous le tropique et dont rien pourtant, ni la plume, ni le pinceau, ne saurait donner une idée.

— Eh bien, mon cher Louis, dit Montbars à son neveu tout en aspirant à pleins poumons la brise de terre, que te semble de ta nouvelle patrie? Vois cette végétation luxuriante, ces forêts sombres, ce ciel de lave, de vermillon et d'or. — Je cherche en vain des paroles pour rendre mon admiration, répondit le jeune comte de Morvan; la langue humaine reste muette et impuissante devant ces sublimes magnificences de la nature; mon cœur chante un hymne à Dieu!... Oui, ce pays est bien la terre de mes rêves!.... Ainsi, Montbars, reprit le jeune homme en paraissant s'arracher avec peine à la contemplation de ce magnifique spectacle, la terre que nous côtoyons est cette île de la Tortue que les exploits des boucaniers ont rendue si célèbre? — Elle-même, mon ami! — Mais si cette île est si redoutable à l'Espagne, reprit de Morvan, comment se fait-il que cette nation ne l'ait point encore soumise à ses armes? — L'Espagne a tenté bien souvent cette entreprise, et plusieurs fois elle a réussi, répondit le boucanier; il n'y a pas dans ces seize lieues carrées un seul pouce de terre qui n'ait été arrosé de sang humain! Grâce à Dieu, nous sommes restés vainqueurs, et nos ennemis gardent encore le souvenir de la dernière défaite que leur a fait subir le brave du Rossey! Aujourd'hui, une véritable *Armada* serait impuissante à nous ravir ce sol si valeureusement défendu et si chèrement payé.

Le débarquement de Montbars à la Basse-Terre, bourg situé au pied du fort qui défendait l'entrée de la rade, fut un véritable

triomphe; pourtant les boucaniers, habitués aux événements les plus imprévus et aux rencontres les plus extraordinaires, n'étaient pas gens à s'émouvoir de peu ; il fallait, pour qu'ils accueillissent leur illustre chef avec un tel enthousiasme, que celui-ci possédât une merveilleuse popularité.

Montbars, malgré l'empire inouï qu'il savait exercer sur lui-même, montra devant ces témoignages si spontanés d'attachement une certaine émotion. Quant à de Morvan, il regardait avec une attention qui absorbait toutes ses facultés, la foule si bizarre et si pittoresque des aventuriers : les uns, habillés avec un luxe dont l'exagération atteignait jusqu'au ridicule, portaient des costumes brodés d'or sur toutes les coutures, des chapeaux empanachés, des colliers de pierres précieuses; les autres, à peine vêtus de misérables haillons, présentaient l'image de la plus affreuse misère : à peine quelques exceptions se remarquaient-elles entre ces deux extrêmes.

En effet, les boucaniers avaient pour règle invariable de conduite de tout accorder au présent et de compter pour rien l'avenir. Menacés de vivre peu, ils tenaient à vivre vite.

A une centaine de pas du fort s'élevait une charmante habitation, la propriété de Montbars; ce fut là qu'il se rendit.

— Mon cher Louis, dit-il une heure après son arrivée et lorsqu'il eut renvoyé les visites sans nombre qui lui venaient de toutes parts, puisque M. le gouverneur est absent et qu'il m'est permis de disposer de cette soirée, retirons-nous, si tu le veux bien, dans ce que j'appelle mon salon d'intimité : j'ai besoin d'avoir une longue et sérieuse conversation avec toi!

Le salon du boucanier, situé sur le derrière de l'habitation et donnant sur un délicieux jardin, présentait un *retiro* à rendre jaloux un roi. Cette pièce réunissait tout ce que l'imagination la plus délicate et la plus exigeante pouvait rêver : de Morvan, quoiqu'il ne comprît pas toute la valeur des objets qu'il avait sous les yeux, fut ébloui, émerveillé.

— Mon cher Louis, continua Montbars après s'être recueilli un instant, je dois te déclarer que je suis extrêmement satisfait de ta conduite depuis notre départ de France! Tu as, pendant tout le temps de la traversée, montré un zèle et un désir pour t'instruire, auxquels j'ai été fort sensible, et qui ont pleinement confirmé l'excellente opinion que je m'étais déjà faite de toi! Aujourd'hui, — je te déclare cela avec ma franchise habituelle et comme un homme qui ne se laisse aveugler par aucun sentiment affectueux, — aujourd'hui tu es un excellent marin, aussi capable de commander un navire que le premier de nos boucaniers. Il ne te manque plus que de subir le baptême du canon; je me hâte d'ajouter que je crois pouvoir répondre de ton courage à l'égal du mien. — Je vous remercie, Montbars, dit le jeune homme, qui, à ces paroles, d'un si grand poids dans la bouche du flibustier, rougit de plaisir. Je ferai de mon mieux pour justifier votre bonne opinion. — Ne m'interromps pas : j'arrive à la grave confidence que je t'ai promise. Avant tout, tu t'engages, n'est-ce pas, Louis, à ne jamais trahir le secret que je vais te confier? Oh! ne te formalise pas de cette question ; elle m'est dictée par ma position et le devoir.—Je le jure! Montbars, parlez! — Mon cher enfant, tu sais déjà quelle immense puissance possèdent les boucaniers dans les mers des Antilles; mais ce que tu ignores, c'est le nombre de véritables boucaniers qui composent notre association : il ne dépasse pas cent cinquante personnes. Ne m'interromps donc pas, te dis-je!... Oui, Louis, ce sont cent cinquante hommes, unis entre eux par des liens indestructibles, qui tiennent en échec les forces si considérables de l'Espagne, et qui, demain, si l'envie leur en prenait, s'affranchiraient de l'autorité du roi de France, de Louis XIV lui-même! Je suis, moi, le chef souverain, absolu, de ces cent cinquante associés! Quand les hasards néfastes de la guerre moissonnent un ou plusieurs d'entre nous, nous choisissons parmi les aventuriers dont les capacités nous offrent le plus de garanties, des successeurs à ceux qui sont morts. Toutefois, avant que le néophyte favorisé prenne place dans nos rangs, il doit passer par trois années

d'épreuves!... et quelles épreuves!... elles sont terribles!... Non-seulement nous exigeons de lui un courage physique extraordinaire, mais nous lui demandons encore une force d'âme et de caractère réellement surhumaines. Excitant ses passions avec adresse, nous semons sa route d'écueils et de piéges! Le jeu, les femmes, le vin, rien ne lui est épargné! Succombe-t-il à la tentation, c'est-à-dire néglige-t-il, entraîné par le désir, les passions, l'accomplissement immédiat de l'ordre le moins important que lui a donné un chef, alors nous le repoussons impitoyablement et à tout jamais de nous... — Et vous ne craignez pas, Montbars, l'indiscrétion de cet homme devenu maître de votre secret? — Les morts ne parlent pas, Louis, la tombe est muette! — Quoi! s'écria de Morvan avec horreur, vous tuez ce malheureux? vous devenez des assassins! — Enfant, répondit lentement le boucanier, avant de t'emporter ainsi, apprends au moins à connaître la vie... Tu as encore le sang bien chaud et les cheveux bien noirs pour juger et condamner des hommes qui ont passé par toutes les épreuves de la vie. L'expérience est une conseillère souvent sévère, mais toujours infaillible. Tu oublies aussi quel monde est le nôtre!... Vivant en dehors de la société, il nous faut, pour assurer notre existence, recourir à des moyens qu'elle peut et qu'elle doit repousser. Notre puissance est dans la force et non dans la moralité!... Mais là n'est pas la question : je poursuis. Parmi les avantages qui me sont accordés en ma qualité de chef suprême, je possède un droit qui te concerne, celui de faire entrer dans nos rangs, en l'exemptant de toute épreuve, l'homme qu'en mon âme et conscience je juge digne de cet honneur!.... Veux-tu faire partie de notre association? Demain tu connaîtras nos ressources, nos plans, nos projets du moment; tu seras initié à nos mystères. Seulement, Louis, écoute bien ceci : j'exige, si tu désires profiter de l'immense faveur que je t'offre, que tu deviennes ma chose, ma propriété! Ma volonté brise tous les obstacles! Ce que je veux doit se faire!.... Si dans une heure je te dis : « Louis, voici une femme que je t'ordonne de chasser loin de toi; » il faudra, cette femme fût-elle le seul rêve de ta vie, que tu m'obéisses sans hésiter!... Tu vois que je te parle avec une franchise brutale. Je t'aime trop pour songer à te tromper. Réfléchis avant de t'engager, avant de me répondre. Une fois ton acceptation ou ton refus formulé, il ne serait plus temps de revenir sur ta parole. — Je vous remercie sincèrement, Montbars, de la confiance que vous venez de me montrer, répondit le jeune homme d'une voix grave, je n'ai nullement besoin de me recueillir; ma détermination est déjà prise; elle est irrévocable. Le plus saint amour que Dieu ait mis dans le cœur de l'homme après l'affection qu'il doit à son père, c'est l'amour de la liberté! Mon père est mort; la liberté seule me reste : je refuse le pacte que vous me proposez!... A votre tour, Montbars, continua de Morvan en voyant le chef des boucaniers se disposer à parler, à votre tour, je vous en prie, écoutez-moi sans m'interrompre!... Ma franchise égalera la vôtre!... Je crois à votre amitié, et je vous paie de retour; je ne vous cacherai cependant pas qu'il y a en vous certains côtés qui me repoussent et arrêtent ma tendresse au milieu de son élan! Frère de mon père, vous avez renié votre nom et exigé que je vous appelasse Montbars. Je vous ai obéi; mais à partir de ce moment, l'oncle a disparu à mes yeux, et je n'ai plus vu que l'ami, le compagnon d'armes du comte de Morvan. Aujourd'hui je ne veux qu'une chose : me créer un avenir par mon courage, tout en conservant mon indépendance! Vos conseils, je les recevrai toujours avec reconnaissance; votre appui, je le refuse! Le jour où vous viendrez me dire : « Morvan, là se cache l'assassin de ton père, voici de quelle façon tu dois te venger, » ce jour-là seulement vous me trouverez entièrement soumis à vos ordres, je deviendrai votre esclave. En dehors de cette circonstance solennelle, j'entends conserver une entière liberté d'action!

Ce langage franc et hardi du jeune homme, loin de déplaire au boucanier, parut lui causer au contraire un sensible plaisir.

— Bon sang ne peut mentir, dit-il en regardant de Morvan avec des yeux atten-

dris; il me semble, mon cher Louis, que je viens d'entendre parler mon pauvre frère. Eh bien, soit; agis à ta guise... Tu as peut-être raison de refuser mon aide. La fortune, au point de vue de l'homme de cœur, ne présente chose de noble et de grand, qu'autant qu'elle est acquise par le travail ou par le courage. Comte de Morvan, ton père ne t'a laissé pour tout héritage que l'honneur de son nom ; eh bien, sois fils de tes œuvres! c'est là le seul moyen d'honorer sa mémoire.

Le lendemain du soir où avait eu lieu cette conversation, de Montbars, le chevalier et Alain, se trouvaient de nouveau en mer sur le même navire qui les avait amenés de France. Ils faisaient route vers Léogane. C'était dans cette ville, la plus florissante alors de l'île, que se tenait le gouverneur français.

— Mon cher Louis, dit le boucanier en passant amicalement son bras autour de celui de son neveu, je crois utile, avant que nous nous séparions et que tu t'envoles de tes propres ailes, de te donner les renseignements qui te manquent encore sur la nouvelle existence qui va commencer pour toi. Puisque c'est chose bien décidée que tu refuses d'entrer dans notre association, il faut au moins que tu connaisses les flibustiers parmi lesquels tu vas prendre place. Comme hommes, ceux dont tu seras bientôt le compagnon ont une haute idée de leur indépendance. Hors du service, chacun d'eux ne suit que ses caprices, sans s'embarrasser de l'approbation d'autrui. Ils portent même cette espèce de licence à bord de leurs navires, dans les expéditions. Chacun ne s'occupe que de soi, sans songer à son voisin. Un flibustier a-t-il envie de chanter tandis que son compagnon est plongé dans un profond sommeil, peu lui importe; le dormeur est réveillé : tout est dit; il n'a pas le droit de se plaindre. Toutes les contrariétés dont l'effet est de fortifier la patience, d'exercer la force, d'habituer aux privations, doivent être supportées sans murmures. Cette résignation est une partie essentielle de leurs principes. Pour prévenir toute jalousie et tout sujet de discorde, aucune femme ne doit être tolérée à bord des bâtiments. L'infraction à cette règle est punie, ainsi que la désertion d'un poste pendant le combat, de la peine de mort. Le chef momentané qui commande le navire n'a pas en cette occasion le droit de grâce. Le coupable serait le meilleur matelot et le plus redoutable combattant de tout l'équipage, que la sentence s'exécuterait : sur ce point on est impitoyable. Une fois à bord, les règlements faits par les flibustiers eux-mêmes les empêchent de se battre entre eux. S'élève-t-il une querelle, elle est ajournée jusqu'à ce que l'on soit revenu à terre ; alors le duel a lieu à l'arme blanche. Ces rencontres se terminent généralement par la mort d'un des deux champions. Chaque flibustier est obligé de tenir son fusil, ses pistolets et son sabre dans le meilleur état. C'est pour eux un objet d'émulation véritable. Quand un flibustier, possesseur d'une barque ou d'un navire, entreprend une expédition, les hommes qui viennent servir sous lui s'engagent à lui obéir, s'ils ne veulent être privés de leur part du butin à la fin de leur course. On fixe ensuite un traitement à celui qui a fait les avances de l'expédition; ce traitement, payé sur les prises, est énorme. Des indemnités sont accordées, en outre, au chirurgien et au maître charpentier du bord. Voilà à peu près, mon cher Louis, les renseignements les plus intéressants à connaître pour toi : l'usage te mettra bien vite au courant des autres détails. Quant à te parler du courage, ou plutôt de l'intrépidité de ceux dont tu vas devenir le compagnon, cela est inutile : figure-toi tout ce que l'audace la plus extraordinaire est capable de produire, et tu n'auras pas encore une idée complète de la témérité que déploient ces gens-là. Aussi beaucoup d'Espagnols sont-ils convaincus sérieusement que les flibustiers appartiennent tant soit peu à l'enfer et sont invulnérables. Cette croyance aide considérablement à nos succès.

Quarante-huit heures après son départ de l'île de la Tortue, de Morvan arriva à Léogane. La surprise que lui causa l'aspect de cette ville fut grande : jamais il ne se serait attendu à rencontrer sur cette terre de la boucanerie tant de luxe, d'élégance et de richesses.

ichesses. De tous les côtés son regard apercevait des habitations délicieuses, des maasins splendides encombrés de ces mille itilités ruineuses qui tirent leurs prix éleés de la mode; des jeunes gens vêtus avec n goût exquis et montés sur de superbes hevaux de race espagnole; des créoles harmantes couvertes de dentelles et portées ans de magnifiques palanquins par de nomreux esclaves : partout, en un mot, l'abonance, le luxe, les raffinements d'une civiliition avancée.

— Quelle différence, dit-il en s'adressant Montbars, entre Léogane et l'île de la ortue! c'est à ne plus se croire dans le ême pays!... — Cette différence s'explique rt aisément, Louis. On vient dissiper à éogane l'argent que l'on a gagné en s'emarquant à la Tortue. Cette ville est le lieu e plaisance de la boucanerie. Mais nous oici arrivés devant la maison du gouvereur, ou, comme on dit ici, devant le *Gouernement*. Veux-tu m'attendre? je serai de etour dans cinq minutes.

A peine Montbars s'était-il éloigné, que e Morvan fut distrait de ses réflexions par n bruit de musique qui approchait : presne aussitôt il vit les femmes créoles appaitre à leurs fenêtres, les piétons s'arrêter, les nègres danser en se frottant joyeuseent les mains.

— Seriez-vous assez bon, Monsieur, pour l'expliquer la cause de l'émotion que cette iusique, dans le lointain, semble produire ir tout le monde? demanda-t-il à un jeune omme qui passait. — C'est le beau Laurent ui, débarqué depuis hier soir, fait ce man un tour en ville. — Qui appelez-vous le eau Laurent, je vous prie? — Quoi! vous e connaissez pas le beau Laurent? répéta jeune homme avec étonnement. — Cette is est la première que j'entends prononcer nom. Au reste, mon ignorance ne doit pas us surprendre; je suis tout nouvellement rivé à Saint-Domingue. — Tenez, reprit jeune homme, le voici qui débouche au in de la rue!... Je vous quitte pour aller voir de plus près...

Le jeune créole s'éloigna aussitôt, laissant Morvan aussi intrigué que surpris.

— Ah, bon! s'écria Alain placé derrière son maître, voici les musiciens qui se dirigent de notre côté!... Quel malheur qu'au lieu de gratter sur des violons, ils ne jouent pas du biniou! Ça m'aurait fait danser...

De Morvan fut alors témoin d'un spectacle bizarre et étrange : il vit un homme jeune encore, grand et élancé, superbement vêtu, qui, escorté par quatre violons et deux flûtes, marchait à l'abri du soleil sous une espèce de dais en soie brodé d'or, que portaient quatre esclaves revêtus de livrées éblouissantes. La foule suivait respectueusement à quelques pas de distance cette singulière procession.

— Allons, canailles, retirez-vous, vous m'empêchez de respirer à l'aise! dit l'homme placé sous le dais en s'adressant à un groupe de nègres qui, les yeux démesurément ouverts, paraissaient le contempler avec une admiration sans bornes. Tenez, mauricauds, voilà pour de l'arack, ajouta-t-il en leur jetant une poignée d'or.

«Vive messié lé beau Laurent!» s'écrièrent les nègres avec un enthousiasme parfaitement justifié par cette magnifique aumône.

Au même instant, une fenêtre s'ouvrit, et un bouquet de fleurs tropicales roula aux pieds du grand jeune homme.

— Ces fleurs sont brillantes, mais elles manquent de parfum, dit Laurent d'un air railleur et en repoussant du pied le bouquet : n'importe, toute bonne intention mérite récompense.

Le singulier personnage ôta aussitôt un collier d'émeraudes admirables passé autour de son cou, et le lança sur le balcon d'où étaient tombées les fleurs. La jalousie entr'ouverte se referma alors avec violence, et on entendit retentir un sanglot.

— Il paraît, reprit Laurent à haute voix et en levant les épaules d'un air de mépris, qu'on eût préféré des diamants! Que diable! il fallait donc s'expliquer d'une façon plus claire et plus précise. Je ne connais rien au langage des fleurs, moi!

La foule éclata de rire, et Laurent se remit en marche. Un côté de la rue se trouvant alors envahi par le soleil, les musiciens et les esclaves porteurs du dais, longeaient,

afin d'éviter ses rayons de feu, les murs des maisons qui donnaient de l'ombre. De Morvan, pour leur faire place, se rangea contre le Gouvernement.

— Eh! l'ami! lui dit tout à coup Laurent en s'arrêtant devant lui, ne savez-vous donc pas qui je suis, que vous gardez ainsi le haut du pavé quand je passe? — Est-ce à moi que vous parlez, Monsieur, demanda le gentilhomme breton, ne pouvant s'imaginer qu'on osât le traiter avec cette insolence. — Parbleu, certes! Allons, pas de sottes et inutiles paroles! je hais les bavards! Otez-vous de mon chemin!

La patience n'était pas la qualité de de Morvan : toutefois, l'impertinence du beau Laurent lui parut si gratuite, si peu raisonnable, qu'elle n'éveilla pas sa colère; il crut avoir affaire à un fou, et il se mit à l'examiner avec attention.

Le beau Laurent pouvait avoir de trente-deux à trente-cinq ans; son visage, d'une extrême finesse de traits, présentait néanmoins une expression remarquable de hardiesse et de résolution; de ses yeux, d'un gris indécis mêlé de reflets verts, tombait un regard fixe et moqueur dont il devait être difficile de supporter l'éclat; son nez avait quelque chose de la forme d'un bec d'aigle; ses cheveux, d'un brun foncé, rejetés en arrière, encadraient un front large et puissant; enfin, une petite moustache, négligemment retroussée selon la mode espagnole, laissait à découvert des lèvres minces, abaissées à leur extrémité par une expression habituelle de dédain. Quelques secondes suffirent à de Morvan pour faire ces observations.

— Eh bien, l'ami, reprit presque aussitôt le beau Laurent en employant cette fois le tutoiement, faut-il, pour aider à ton intelligence, que je te jette de l'autre côté de la rue?

L'examen auquel le neveu de Montbars achevait de se livrer, avait changé du tout au tout ses dispositions premières. Comprenant que la rare impertinence de son adversaire provenait, non pas d'un esprit dérangé ou malade, mais bien d'un orgueil immense, le sang lui était monté au visage et la colère au cœur.

— Monsieur, s'écria-t-il en portant la main à la garde de son épée, je ne connais rien aux usages et aux coutumes de l'île à Saint-Domingue; j'ignore de quelle façon ses habitants comprennent l'hospitalité; ce que je sais, c'est que toute insulte veut du sang et que vous m'avez insulté!

De Morvan dégaina alors, et abaissant la pointe de son fer :

— J'attends, Monsieur, ajouta-t-il. Dépêchons, je vous prie!

Il paraît que le beau Laurent n'était pas habitué à ce qu'on lui tînt tête, car l'attitude de de Morvan l'exaspéra.

— Me battre avec toi par la chaleur qu'il fait!..... s'écria-t-il, allons donc! cela me fatiguerait plus que tu ne vaux! Retire-toi, te dis-je, ou tu es mort!

A cette dernière insulte, aggravée d'une nouvelle menace, le jeune homme ne put se contenir davantage.

— Misérable! s'écria-t-il en s'avançant d'un pas vers son adversaire, tu as péché, tu vas être puni!

Un éclair de fureur jaillit des yeux de Laurent, et une expression d'implacable férocité contracta son visage. Saisissant un des pistolets placés à sa ceinture, il l'arma vivement et en dirigea le canon vers de Morvan. Le pauvre gentilhomme sentit que c'en était fait de lui; alors, croisant les bras et regardant son adversaire bien en face :

— Lâche et assassin, lui dit-il, sois maudit!

A peine de Morvan achevait-il de prononcer ces paroles, qu'un coup sec et assez semblable à celui que produit un bâton en frappant sur un vase creux et épais, retentit; Laurent roula par terre.

— Ah! tu te figurais que l'on pistolette ainsi le chevalier de Morvan lorsqu'il est accompagné de son serviteur, dit Alain, appuyé sur son penbas et s'adressant au beau Laurent évanoui. Nenni, fils du diable! attends un peu.... je m'en vais à présent te travailler agréablement les côtes!

La chute de Laurent produisit sur les assistants un étonnement extraordinaire.

— Arrête, Alain! s'écria de Morvan en saisissant le bras déjà levé de son serviteur.

ne vois-tu pas que cet homme est hors d'état de se défendre ? — Eh ben, et vous donc, tout à l'heure, est-ce que vous auriez pu parer la balle de son pistolet avec votre épée?... Ce mauvais gars-là est un gredin qui ne mérite pas de pitié, voyez-vous!... Laissez-moi le taper un peu, rien qu'un peu... lui appliquer une douzaine de coups de penbas sur les tempes!... — Est-ce parce que tu viens de me sauver la vie que tu refuses, Alain, de m'obéir? dit de Morvan d'un ton d'affectueux reproche et en prenant dans les siennes la main du Bas-Breton. — Ah! monsieur le chevalier, ne me parlez pas ainsi, vous me confusionnez, répondit Alain en rougissant. Enfin, puisque c'est votre bon plaisir qu'on ne corrige pas ce gredin, on le laissera tranquille. Ça ne fait rien, c'est tout de même dommage de ne pas le meurtrir un peu.

Les témoins de cette scène voyant Alain remettre son terrible bâton sous son bras, allaient porter secours à sa victime, lorsqu'une jeune femme, sortant de la maison à laquelle appartenait le balcon d'où était tombé un bouquet, s'élança vers le beau Laurent, et s'agenouillant près de lui, souleva sa tête dans ses bras et se mit à étancher avec son écharpe le sang qui coulait de la blessure.

Cette jeune femme, d'une grande beauté et à peine âgée de seize ans, tout entière à son désespoir, ne se préoccupait en rien de la curiosité et des chuchotements de la foule : de grosses larmes coulaient le long de ses joues.

— Rassurez-vous, Madame, lui dit de Morvan avec respect, cet évanouissement, suite inévitable d'une commotion violente, ne présente aucun danger! Tenez, voici M. Laurent qui ouvre les yeux... les couleurs de la vie reviennent sur son visage...

En effet, de Morvan parlait encore, que déjà le blessé avait repris connaissance; son premier regard fut pour le gentilhomme breton.

— Monsieur, lui dit-il, faire assommer un homme comme un bœuf n'est pas lui répondre. J'espère que vous voudrez bien me rendre raison de vos insultes! — Monsieur, lui répondit de Morvan, tirer à bout portant sur quelqu'un qui n'a pour toute arme qu'une épée, n'est pas une action fort loyale! Vous avez mérité, plutôt deux fois qu'une, les mots de lâche et d'assassin que je vous ai adressés. — C'est vrai, reprit le beau Laurent; je sortais d'un brillant déjeuner, et j'ai agi avec une vivacité condamnable..... Consentez alors à me céder le haut du pavé, continua-t-il, et, prenant en considération mes torts, je daignerai oublier mes griefs contre vous. Sinon, et si vous vous obstinez dans votre refus, il vous faudra à toute force vous battre. — Cette perspective n'a rien de bien effrayant, répondit de Morvan; loin de là, elle s'accorde au contraire tout à fait avec mon désir! Seulement, comme je doute que vous soyez en état de tirer aujourd'hui l'épée sans trop de désavantage, nous remettrons notre rencontre à demain. — Laurent, je vous en conjure, refusez! dit alors la jeune femme qui était venue au secours du blessé; et vous, Monsieur, ajouta-t-elle en se tournant vers de Morvan, comment osez-vous résister à la volonté de Laurent! Les hommes ne doivent-ils pas s'incliner devant sa parole et se ranger quand il passe? — Silence, Marianne! s'écria le beau Laurent avec dureté; vous feriez mieux, au lieu de vous mêler de choses qui ne vous regardent pas, de rester dans la maison de votre père. Que diable! une jeune fille qui se respecte ne se donne pas ainsi en spectacle au public! Je ne suis ni votre frère, ni votre époux, ni votre amant! — Oh! c'est affreux! dit la pauvre jeune fille, qui, couvrant de ses mains son visage empourpré, s'éloigna confuse et écrasée sous le poids de la honte. — Quant à vous, Monsieur, continua Laurent en s'adressant à de Morvan, qui m'assure, si je vous laisse partir, que je vous retrouverai demain?... — Moi! s'écria d'une voix vibrante et sonore Montbars, qui, appuyé contre la porte du Gouvernement, assistait depuis un moment, immobile et silencieux, à cette scène.

L'intervention du célèbre boucanier fit tressaillir Laurent.

— Tu connais cet homme et tu réponds de

lui? — Je connais cet homme comme fort capable de châtier ton insolence, et je réponds de lui comme de moi-même! Tiens, Laurent, continua le boucanier après une légère pause, je donnerais dix ans de ma vie pour pouvoir prendre sa place et me mesurer avec toi. — C'est possible, répondit froidement Laurent, mais notre association s'oppose malheureusement à ton désir. Après tout, qui sait? peut-être viendra un moment... — Assez! tais-toi! interrompit Montbars. Un seul mot pourtant encore : ton jour, ton heure, et le lieu du rendez-vous? — Après-demain, six heures du matin, au pied du mont du Pithon, à l'entrée du Bois-Roger. — C'est bien, nous y serons. Au revoir, Laurent! Plaise à Dieu, que tu as si souvent offensé, que tu reçoives enfin le châtiment de tes impiétés sans nombre! — Je sais, répondit Laurent en ricanant, que ma mort te plairait assez, mais j'ai bien peur pour toi que ton souhait charitable ne tarde encore longtemps à s'accomplir!... Je me suis déjà battu trente fois en duel, et trente fois j'ai laissé derrière moi un cadavre...

Laurent se disposait à s'éloigner, lorsque se ravisant :

— A propos, reprit-il, quel est donc celui qui m'a donné tout à l'heure un si furieux coup sur la tête! — C'est moi... dit modestement Alain. Dame! que voulez-vous, j'ai frappé peut-être un peu dur, mais la faute en est à vous seul!... Il ne fallait pas tenter d'assassiner mon maître, M. le chevalier de Morvan!... Vous vous êtes conduit comme un païen, et en païen je vous ai traité!... — Tu m'as empêché de commettre une vilaine action, je t'en remercie, et voici ta récompense, répondit Laurent, qui jeta aux pieds du Bas-Breton cinq quadruples.

Alain se précipita sur les pièces d'or et les ramassa tout en murmurant :

« Il paraît que taper ferme rapporte gros dans ce drôle de pays. Il aurait pu me donner son or d'une façon plus gentille, ce Laurent; ça ne fait rien, de l'or, c'est toujours de l'or. »

De Montbars prit alors son neveu par le bras et l'entraîna loin de la foule, qui, dominée par cette scène rendue plus saisissante encore par la réputation des gens qu y figuraient, avait gardé un anxieux silenc

— Mon brave Louis, dit le boucanier d'un voix affectueuse, presque émue, te voil avec une bien triste affaire sur les bras. Je donnerais ma fortune entière pour que t mauvaise étoile n'eût pas conduit ce Laure sur ta route! — Vous avez tort, Montbars de vous préoccuper à un tel point de c duel! Sur ma parole de gentilhomme, je sui fermement convaincu que j'en sortirai vic torieux. Mais quel est donc ce Laurent? — Le beau Laurent, comme on l'appelle, es l'homme qui jouit, après moi, de la réputa tion la plus haute et la mieux méritée da la flibusterie. Son audace, son coup d'œil sa force, ses connaissances en toutes choses sont extraordinaires. La nature l'a doué de qualités les plus précieuses; malheureuse ment, un orgueil sans bornes, une cruaut implacable et une perversité inouïe en fon un monstre : il ne croit à rien. Laurent, de puis longtemps je le devine, convoite mo autorité souveraine et travaille en secret saper ma puissance! Qu'il prenne garde, j veille! Je ne dois pas toutefois me dissimu ler qu'il possède une grande popularité! S générosité et sa munificence sont sans li mites : sa bourse appartient à tous les mal heureux!..... Un singulier homme!..... Pa moment je suis presque tenté de croire qu'i y a du bon en lui... Il faut qu'une immens douleur ait pesé sur son passé. Il traite le femmes avec un souverain mépris, et elle raffolent de lui. La jeune fille que tu as vu tout à l'heure courir avec tant d'empress ment à son secours et qu'il a si brutalemen repoussée, appartient à l'une des plus riche et des plus nobles familles d'Europe établi à Léogane. Ce Laurent est un mystère mêm pour moi. — En tout cas, dit de Morvan, so nom n'indique pas une bien illustre origin — Tu te trompes, mon cher Louis. Est- que je m'appelle Montbars, moi? Dans l' de Saint-Domingue il n'y a pas un flibusti si ce n'est de Grammont, qui porte son v table nom. Il existe ici, parmi les sim *engagés*, des cadets qui appartiennent à plus haute noblesse de France et d'An terre!

L'oncle et le neveu passèrent le reste de journée ensemble. Le lendemain, ils se rent en route dans la matinée pour le ont du Pithon, Montbars désirant étudier l'avance le lieu où devait se passer le mbat. Alain, profondément attristé et in- iet, suivait son maître la tête basse et l'air icieux : avec les cinq quadruples qu'il ait de l'originalité du beau Laurent, le nmarkais avait acheté un long fusil de ucanier, de la poudre et des balles.

Quoique Montbars et de Morvan fussent urvus d'excellents chevaux, ils mirent ès de trois heures à franchir la distance deux lieues environ qui sépare le mont Pithon de la ville de Léogane. Distrait à it instant par la vue d'un paysage, le me homme arrêtait sa monture et restait extase devant les beautés si nouvelles ur lui de la nature tropicale. Les horizons lendides et accidentés que chaque détour chemin présentait à ses yeux charmés, erveillaient son imagination et attendris- ient son cœur. Il pensait au bonheur sans m qu'il y aurait pour une âme aimante à re séparé du monde, loin des tristes pas- ns de l'humanité, seul à seul avec une nme adorée, dans ces sublimes solitudes! ors l'image de Nativa lui apparaissait, et il pouvait s'empêcher de soupirer.

– Tu aimes toujours Nativa? lui demanda ut à coup le boucanier après un long si- nce. — Si je l'aime! Plus que jamais! — ors, Louis, tu dois tuer Laurent; car il xprime sur le compte de la fille de Monte- y avec un souverain mépris. Cent fois je i vu déployer, en parlant d'elle, un cy- sme et une hardiesse d'expression qu'un mme bien élevé n'oserait se permettre à opos d'une courtisane! J'aurais voulu, uis, continua Montbars, ne pas te faire tte confidence. Il me répugnait d'invoquer n affection pour une femme appartenant à tte maudite race espagnole. Le salut de ta a fait taire mon orgueil. Que le souvenir Nativa, en exaltant ton courage, te fasse omphe de Laurent, et je me sentirai pres- e capable de la bénir; car, vois-tu, Louis, t'aime comme si j'étais ton père!

La parole du boucanier respirait une telle sincérité, que de Morvan se sentit ému. Toutefois, son attendrissement ne fut pas de longue durée; l'aveu de Montbars avait soulevé tous les mauvais instincts du jeune homme!

— Ah! Laurent ose insulter Nativa! s'écria-t-il les yeux étincelants et la voix stridente. C'est bien, Montbars! Dussé-je, en me jetant sur son fer, me tuer moi-même, Laurent mourra!...

Un peu avant d'arriver au mont du Pithon, nos aventuriers traversèrent le Bois-Roger, une des plus charmantes oasis de l'île de Saint-Domingue. Presque entièrement planté d'orangers sauvages, ce bois présentait une de ces végétations luxuriantes dont la partie la plus riche et la plus fertile de l'Europe ne saurait même donner une idée.

— Encore quelques pas, et nous serons arrivés, mon cher Louis, dit de Montbars. Ici près est une habitation dont le propriétaire, un des boucaniers les plus enthousiastes de sa profession que je connaisse, s'empressera de nous donner l'hospitalité. Nous lui confierons nos montures, et nous nous rendrons à pied au mont du Pithon. Le chemin difficile qui conduit à cet endroit, fixé par Laurent pour le lieu du combat, ne nous permet pas de garder nos chevaux.

En effet, dix minutes plus tard, les aventuriers atteignirent l'habitation du boucanier.

— Quel est donc, Montbars, le maître de cette habitation? demanda le jeune homme à son oncle. — Un singulier original, un de nos compatriotes. Barbe-Grise (c'est le nom sous lequel il est connu) est l'homme le plus logique et le meilleur qu'il soit possible d'imaginer. Depuis près de trente ans qu'il mène la vie solitaire des bois, il s'est tellement isolé des intérêts du monde et rapproché de la nature, qu'il voit les choses telles qu'elles sont et non telles que nous les montrent nos passions. A un travers d'esprit près, travers dont je veux te laisser la surprise, il est pour moi la sagesse en personne; nous nous aimons beaucoup! Barbe-Grise passe avec raison pour être un des plus adroits tireurs de la boucanerie. Il possède à

fond la science de l'arme à feu, et nul plus que lui n'est à même de t'apprendre méthodiquement, en peu de mots, comment il faut procéder pour abattre à cent pas, à balle rase, un écureuil qui se joue à l'extrémité d'une branche. Son coup d'œil infaillible égale presque le mien. Nous passerons notre journée à te préparer au combat de demain. — Comment cela, à me préparer au combat de demain? répéta de Morvan; n'est-ce donc pas l'épée à la main que je dois vider ma querelle? — Hélas! non, cher enfant. S'il ne s'agissait que d'un duel à l'épée, je ne serais pas aussi inquiet. Les rencontres à Saint-Domingue ont lieu tout à la fois à l'arme à feu et à l'arme blanche!... Sais-tu te servir d'un mousquet? — J'étais le meilleur tireur de Penmark : on parlait de mon adresse à dix lieues à la ronde.

Cette réponse parut causer un sensible plaisir à Montbars.

— Nous reprendrons cette conversation tout à l'heure, dit-il; voici les serviteurs de Barbe-Grise qui viennent nous reconnaître.

Montbars parlait encore quand une dizaine de ces chiens énormes, dont se servaient les boucaniers pour relancer et retenir les taureaux sauvages, se précipitèrent en bondissant d'un chenil situé près de l'habitation.

— Holà! tout doux, mes amis! dit Montbars; voici longtemps que nous ne nous sommes vus : mais je suis une de vos vieilles connaissances!

Les chiens, qui d'abord paraissaient furieux, se mirent alors, comme s'ils eussent compris ces paroles, à sauter après l'illustre chef de la flibusterie et à l'accabler de caresses.

— Bonnes bêtes! vois comme elles me reconnaissent, reprit Montbars en se retournant vers son neveu. Combien ai-je d'amis qui, après une absence aussi longue, me recevraient aussi bien!... Aucun! Ah! voici Barbe-Grise!

Le boucanier Barbe-Grise pouvait avoir cinquante ans : petit et trapu de taille, il portait le costume habituel aux gens de sa profession; seulement on remarquait dans son accoutrement une propreté inconnue à ses confrères.

— Ah! c'est toi, Montbars! dit-il d'u voix lente et avec un imperturbable san froid; voilà bien longtemps que nous ne no sommes vus.

Les deux vieux amis échangèrent une p gnée de main.

— As-tu pensé quelquefois à moi, Bar Grise? lui demanda Montbars. — Tous l jours. Je suis très-heureux de te savoir d retour, répondit le boucanier avec le mê flegme. — Voici un jeune homme, rep Montbars en désignant son neveu, qui a b soin de toi, Barbe-Grise. C'est le fils de m frère, et je l'aime comme mon enfant. faut que tu m'aides à lui apprendre à s servir d'un mousquet de boucanier. Il se b demain avec Laurent. — Alors il sera tu répondit tranquillement l'hôte de l'habit tion du Bois-Roger; n'importe, je n'en me pas moins mon expérience à son servic Mais vous devez avoir besoin de vous rafra chir; descendez de cheval et entrez dans m case, vous y trouverez quelques bouteill de vin de Bordeaux.

L'intérieur de l'habitation du boucani présentait un ordre et une propreté adm rables.

— Ah! mon Dieu! s'écria Alain d'un voix émue, c'est-il possible! quel bonheu

Le Bas-Breton, sans entrer dans aucu autre explication, jeta vivement son chape à terre, puis, s'agenouillant sur le sol, il f le signe de la croix, et se mit en prièr devant une image de sainte Anne d'Aura suspendue à la muraille.

Cette action parut causer un certain plais à Barbe-Grise. Sur ses traits, restés imp sibles lorsqu'il avait reconnu son vieil a Montbars, passa un fugitif sourire de con tentement.

— Tu connais donc sainte Anne d'Auray demanda-t-il à Alain une fois qu'il eut te miné sa prière. — Si je la connais! s'écri le Penmarkais avec indignation; voilà, jo de Dieu, une question bien bête!... Ai- donc l'air d'un Turc ou d'un païen? Si je l connais, ma bonne sainte Anne d'Auray c'est-à-dire que nous sommes extrêmemen liés, qu'elle m'accorde tout ce que je veu Tenez, monsieur le chevalier, continua l

Bas-Breton, à présent je ne crains plus rien pour vous! Cette image que je retrouve ici est un avertissement du bon Dieu. Je consens à être pendu si vous ne tuez pas demain, comme un chien enragé, l'homme aux violons et aux flûtes..... Ah! si j'avais des cierges!... — J'en ai, moi, dit Barbe-Grise. — Vous avez des cierges, vous... vieux chasseur de taureaux! s'écria Alain ravi. Eh bien, touchez là, vous devez être un brave homme.

Le boucanier serra la main du serviteur; puis ouvrant ensuite un large bahut, il en retira plusieurs bouteilles qu'il plaça sur la table.

— C'est une bonne chose que le vin, dit Alain, mais de combien le cidre ne lui est-il pas préférable!

Barbe-Grise, toujours silencieux, sortit alors de la pièce où se tenaient ses hôtes. Une minute plus tard, il rentrait et déposait devant le Bas-Breton un vase d'une forme singulière.

— Un pichet de cidre! s'écria le fidèle serviteur de de Morvan avec un attendrissement plein d'enthousiasme!... Non, c'est pas possible!... Mais si... ça en est du cidre... et du fameux même!

Alain vida d'un seul trait le contenu du pichet, puis il se mit à pleurer.

— Ce garçon me plaît, dit tranquillement Barbe-Grise en s'adressant à Montbars. T'appartient-il? Donne-le-moi! Je te promets de ne le battre qu'autant que cela sera nécessaire à son apprentissage. — Alain est le serviteur de mon neveu; je doute que son maître consente à le céder! — Je vous offre en échange dix livres de poudre et les deux meilleurs chiens de ma meute, reprit le boucanier en se retournant vers de Morvan; c'est un bon marché pour vous. — Alain ne me quittera jamais, ou du moins, s'il se sépare de moi, ce sera de sa propre volonté, répondit le jeune homme, que cette bizarre proposition fit sourire. — Eh bien, alors, puisque tu ne peux devenir mon *engagé*, tu resteras mon ami, n'est-ce pas, Alain? dit le boucanier. — Votre ami à la vie et à la mort!.....

Une fois que les voyageurs se furent désaltérés, Barbe-Grise prit son fusil, siffla ses chiens, et, suivi de Montbars, de Morvan et d'Alain, il se mit en marche pour le mont du Pithon.

Le mont du Pithon, montagne de forme conique, avait dû jadis contenir un volcan; on distinguait encore la place occupée jadis par le cratère et d'horribles crevasses qui sillonnaient ses flancs. Éloigné à peine d'un quart de lieue de l'habitation de Barbe-Grise, le mont du Pithon n'était guère séparé du Bois-Roger par plus d'une centaine de pas: ce fut dans cette espèce d'allée naturelle que le boucanier établit son tir. Ses apprêts ne furent ni longs ni compliqués: il coupa tout bonnement un arbuste large de deux pouces et à hauteur d'homme, le fixa dans le sol, puis compta une distance de deux cents pieds. Remettant alors son fusil de boucanier à de Morvan, il lui expliqua brièvement, avec autant de précision que de clarté, la façon dont cette arme, tout exceptionnelle, devait être épaulée, comment il fallait prendre le point de mire, placer la main, et appuyer sur la gachette. Ces instructions données, il commanda le feu; le coup partit: l'arbuste resta intact.

— Ce n'est point trop mal, ma foi, pour un début, dit-il d'un air de satisfaction qui contrastait avec sa froideur habituelle. Votre balle a passé à deux pouces à gauche de la baguette. — Comment savez-vous cela? demanda de Morvan fort étonné. Vos yeux suivent-ils donc le vol d'une balle dans l'espace? — Non; mais il m'est facile, en observant vos mouvements et la direction donnée à votre arme, de juger, sans me tromper de l'épaisseur d'un cheveu, la portée de votre coup! — Barbe-Grise dit vrai, ajouta Montbars.

Cette prodigieuse habileté fit réfléchir le jeune homme.

«Je conçois à présent, pensa-t-il, les craintes qu'éprouve de Montbars sur l'issue de mon duel avec Laurent! N'importe, quelque adroit que soit cet homme, il ne me tuera pas; mon cœur m'assure que je dois revoir encore Nativa.»

Au quatrième coup, de Morvan atteignit l'arbuste; après deux heures d'exercices il

arriva à toucher trois fois sur quatre le but.

— Je n'aurais jamais cru, si on m'eût raconté ce fait, qu'un homme pût en si peu de temps obtenir un pareil résultat, dit Barbe-Grise joyeux, car tout ce qui se rapportait aux armes avait le don d'exciter l'intérêt du flegmatique boucanier! Allons, voilà qui va bien!... Il ne m'est plus prouvé que Laurent aura sur vous l'avantage. A présent, il me reste à vous enseigner comment on fait feu sans prendre, pour ainsi dire, le temps de viser.

Après quatre nouvelles heures employées à perfectionner l'éducation de tireur de de Morvan, le boucanier déclara qu'elle était parfaite, qu'il ne lui restait plus rien à apprendre.

Une demi-heure plus tard Montbars, son neveu et Alain, installés devant une table abondamment chargée de mets, allaient commencer à dîner, lorsqu'une voix fraîche et pure sortit de l'épaisseur du bois et arriva jusqu'à eux, rendue plus douce encore par la distance. De Morvan tressaillit, et Alain bondit sur l'escabeau qui lui servait de chaise. Cette voix chantait un noël breton.

Il est impossible à celui qui n'a jamais quitté sa patrie de se faire une idée, même approximative, de l'attendrissement que cause au voyageur tout souvenir qui lui rappelle la terre natale. Il y a dans ce sentiment quelque chose de la mélancolie qui s'empare d'un amant à la vue d'un objet qui aurait appartenu à une maîtresse adorée, enlevée par la mort à la fleur de l'âge, une douleur profonde, mais pleine de charmes. Telle fut la sensation qu'éprouva de Morvan, lorsqu'il entendit sortir du bois cette chanson bretonne. Barbe-Grise, ordinairement si calme et si indifférent, au moins en apparence, se mit à sourire.

— Voici Jeanne qui revient! dit-il presque joyeusement.

Bientôt, une apparition aussi bizarre que charmante se montra sur le seuil de la porte ouverte de l'habitation du boucanier. C'était une jeune fille âgée d'environ dix-sept ans, revêtue d'une robe courte, aux couleurs vives et tranchées, la tête abritée sous un large chapeau de paille, les pieds emprisonnés dans de fines bottines lacées à partir de la cheville; elle portait dans sa main gauche un gros bouquet de fleurs; dans sa droite, une légère et courte carabine richement damasquinée et de fabrication évidemment espagnole. Une ceinture de crêpe de Chine d'un rouge éclatant ceignait sa taille et retenait une poire à poudre.

Rien n'était plus délicieusement original et délicat que son visage; ses grands yeux noirs contrastaient de la plus heureuse façon avec une abondante chevelure blonde aux reflets dorés; sa bouche, dessinée avec une rare perfection, présentait une mobilité qui s'alliait admirablement avec l'expression un peu inquiète de son regard. Son teint légèrement bruni par les caresses du soleil, était d'un ton chaud et égal qui le faisait paraître éblouissant.

Droite et souple comme un jonc, la taille de cette adorable créature avait tout à la fois quelque chose de chaste et de hardi, si l'on peut s'exprimer ainsi, qui rappelait la Diane chasseresse. A la vue de de Morvan, la jeune fille, qui déjà s'avançait vers Barbe-Grise, s'arrêta dans son élan avec un mouvement de biche effarée; surmontant bientôt sa surprise ou son effroi, elle secoua sa jolie tête d'un air mutin, et s'en fut embrasser le vieux boucanier.

— Bonsoir, père, lui dit-elle d'une voix dont les notes joyeuses, claires et cadencées ressemblaient à un ramage et égayaient le cœur; tu ne t'attendais pas à me voir revenir si tôt, n'est-ce pas? — C'est vrai, ma jolie Jeanne! Que t'est-il donc arrivé? Pourquoi Casque-en-Cuir ne t'accompagne-t-il pas? — Casque-en-Cuir a trouvé près d'ici une piste de sanglier. Il ne faut pas l'attendre avant une heure.

La jeune fille jeta alors son chapeau loin d'elle, laissa flotter sa blonde chevelure, et courant vers Montbars :

— Te voici donc de retour, mon ami, lui dit-elle; que je suis contente de te savoir parmi nous! Figure-toi que nous avons rencontré ce matin, Casque-en-Cuir et moi, une *cinquantaine* de lanciers espagnols qui nous ont poursuivis jusqu'au-milieu du jour!

J'espère que tu vas en tuer beaucoup d'Espagnols! Si tu veux que je t'aime toujours, tu ne feras pas de prisonniers... Ces gens-là sont des traîtres et des méchants indignes de toute pitié! Dis-moi, Montbars, est-ce que tu ne m'apportes pas quelque cadeau? Voilà bien une année que tu ne m'as rien donné.



Elle portait à la main une corbeille remplie de fleurs. (Page 276.)

La fille du boucanier s'arrêta un moment, puis, reprenant presque aussitôt la parole sans laisser à de Montbars le temps de lui répondre :

— Dis-moi, Montbars, quel est donc ce jeune homme qui est assis à tes côtés et qui me regarde si fixement?... Il me plaît beaucoup, ce jeune homme; il a l'air bien bon. Fait-il la course contre l'Espagnol?..... Et celui-ci, continua Jeanne en désignant Alain, qui rougit aussitôt; sainte Vierge, qu'il est laid! — Ces nouveaux venus, Jeanne, répon-

dit Montbars en souriant doucement à la fille de son ami Barbe-Grise, sont Bretons comme ton père et ta mère. Ils méritent tous les deux que tu les aimes, car tous les deux ils sont honnêtes et braves. Celui qui te plaît le mieux est mon neveu et se nomme le chevalier Louis; l'autre est son *engagé*.— Puisque tu es aussi bon que beau, chevalier Louis, dit Jeanne, qui fut s'asseoir aux côtés du jeune homme, nous deviendrons amis, le veux-tu? — Mademoiselle, c'est beaucoup d'honneur pour moi, répondit de Morvan, surpris et embarrassé au delà de toute expression. — Pourquoi m'appelles-tu mademoiselle et me dis-tu vous? s'écria Jeanne, dont le délicieux visage refléta une teinte de tristesse. Je ne te plais pas; tu refuses donc d'être mon ami? — Louis, interrompit Montbars en riant, tu ne connais pas encore Jeanne. Cette enfant, que l'on nomme Fleur-des-Bois, est l'expression la plus complète de la nature; elle ignore les hypocrisies de la civilisation; ce qu'elle pense, elle le dit; ce que son cœur éprouve, elle le laisse voir. Tu ne dois pas t'enorgueillir des avances et des aveux qu'elle vient de te faire, car pour elle ces avances et ces aveux sont sans portée. Elle obéit à la sympathie que tu lui inspires, et elle rêve en toi un camarade, pas autre chose. — Montbars, dit Jeanne en accompagnant ces mots d'une moue charmante, laisse-moi m'entretenir tout à mon aise avec ton neveu, et ne t'occupe pas de nous : j'ai beaucoup de choses à lui apprendre. Montbars m'assure que tu es bon, reprit l'originale créature en se retournant vers le jeune homme. Moi aussi, j'ai le cœur excellent... c'est à qui, dans l'île, recherchera mon amitié. Il y a bien des gens qui, si je leur parlais comme je te parle, seraient contents, et m'offriraient tout ce qu'ils possèdent. Moi, vois-tu, je n'accepte jamais de cadeaux que de ceux qui me plaisent! Si tu veux me donner un bijou, je le prendrai. Ça me fera beaucoup de plaisir. N'as-tu rien rapporté de ta dernière croisière? — Je ne suis arrivé que depuis peu de jours de Saint-Domingue, Jeanne, dit de Morvan, flatté malgré lui de l'intérêt que lui témoignait la fille de Barbe-Grise et captivé par sa gracieuse originalité : je te promets, au retour de ma première course en mer, de te laisser choisir ce que tu voudras dans ma part de prise. — Tu n'as pas encore combattu l'Espagnol! s'écria Jeanne avec étonnement. Tu es brave pourtant, n'est-ce pas? Oh! oui, je suis sûre que tu es brave, ajouta-t-elle après avoir regardé pour la centième fois le jeune homme. Eh bien, chevalier Louis, je veux t'accompagner dans ta première expédition. — Je croyais, Jeanne, que les usages de la flibusterie s'opposaient à ce que les femmes fussent reçues à bord des navires. — Oui, c'est vrai, les femmes! Mais, moi, c'est tout différent!... je suis une boucanière! Tu as l'air étonné... Crois-tu que je te trompe! Tu n'es donc pas encore mon ami, que tu mets ainsi en doute ma sincérité?... Je ne mens jamais, sais-tu?... Demande plutôt à Montbars... — Jeanne a le droit de parler ainsi, dit Montbars. Son admission à bord de nos navires est la seule exception qui existe. Il est non-seulement permis à la fille de Barbe-Grise de se mêler à nous, mais les flibustiers attachent même une idée extraordinaire de superstition à son embarquement à bord d'un bâtiment en course : ils sont convaincus, et jusqu'à présent le hasard s'est plu à confirmer leur croyance, que sa présence porte bonheur à une entreprise. C'est à qui briguera son concours; on lui accorde toujours religieusement une part de prise. — Certainement que je porte bonheur! s'écria Jeanne, que l'explication de Montbars parut dépiter. Dame! cela se conçoit; j'embarque toujours avec moi l'image de sainte Anne d'Aurai que m'a laissée ma mère, et matin et soir je lui adresse ma prière. — Vous priez ma bonne sainte Anne d'Aurai, Mademoiselle? s'écria Alain en baissant les yeux pour éviter de rencontrer le regard de la jeune fille. Tenez, vous ne pouvez vous figurer comme ce que vous venez de dire là m'a fait plaisir. Je conviens que je suis fort laid, mais la beauté, croyez-moi, ne signifie pas grand'chose! Tout laid que je suis, si vous avez jamais besoin d'un brave gars qui tape ferme et obéisse comme un chien, vous me trouverez, moi et mon penbas, à vos ordres; je vous promets que vous n'aurez pas à vous

plaindre de nous!... — Es-tu attaché à ton maître? — Si je suis attaché à mon maître, Mademoiselle! s'écria Alain avec force. Je voudrais bien voir qu'un homme osât m'adresser cette question... Je le rouerais de coups! — Alors, je t'aime! Comment te nommes-tu? — Alain, sauf votre respect, et pour vous servir, Mademoiselle.—A présent que je te regarde avec plus d'attention, ta laideur me plaît. Alain, pourquoi ne me tutoies-tu pas? — Moi tutoyer une femme, Mademoiselle! s'écria le Bas-Breton d'un air moitié indigné, moitié confus; cela ne m'est jamais arrivé et, grâce à ma bonne sainte Anne d'Aurai, ne m'arrivera jamais, je l'espère!... — Je vois que tu as toujours été élevé dans les villes. — En effet, Mademoiselle, je n'ai jamais quitté Penmark.

Le repas terminé, les hôtes de l'habitation du Bois-Roger se disposaient à quitter la table, lorsque des aboiements retentirent dans le lointain.

— Ah! voici Casque-en-Cuir qui revient, dit Jeanne d'un air indifférent.

Cinq minutes après, l'individu désigné par le sobriquet assez ridicule de Casque-en-Cuir, faisait son entrée dans la salle.

Casque-en-Cuir le *matelot*, comme on disait, ou l'associé de Barbe-Grise, était un grand et robuste garçon de trente ans, taillé en Goliath : sa tête de boule-dogue, remarquablement grosse, lui avait fait substituer une espèce de coiffure plate au bonnet ovale et élevé des boucaniers; de là venait le sobriquet sous lequel il était connu.

Casque-en-Cuir, en apercevant Montbars, démasqua une formidable rangée de dents : c'était sa manière de sourire; mais, dès que son regard tomba sur de Morvan, une expression fort énergique de mécontentement se montra sur sa rude figure.

— Quel est cet homme, Barbe-Grise? demanda-t-il d'une remarquable voix de basse-taille. — C'est mon ami, dit Jeanne, le chevalier Louis! Nous nous aimons déjà beaucoup tous les deux. — En ce cas, je conseille au chevalier Louis, s'il tient à ne pas recevoir une balle dans la tête, de s'en aller au plus vite d'ici, s'écria Casque-en-Cuir en faisant résonner par terre la crosse de son fusil. — Chevalier Louis, dit Jeanne sans montrer la moindre émotion, Casque-en-Cuir est brutal, mais pas du tout méchant. Tu vas voir comme je vais le traiter. Casque-en-Cuir, continua la jeune fille en se retournant vers le colosse, demande pardon à mon nouvel ami de ta grossièreté..... je le veux!

Casque-en-Cuir, pour toute réponse, souleva par un mouvement instinctif son long fusil; les yeux du boucanier lançaient des éclairs. — Casque-en-Cuir, je vous jure sur ma sainte Anne d'Aurai que, si vous ne m'obéissez pas et à l'instant même, s'écria Jeanne en frappant de son pied mignon le sol avec impatience, je vous jure que, d'ici à quinze jours, je ne vous adresserai pas une seule fois la parole, et que pendant un mois je vous dirai *vous*!

A cette menace puérile, le géant pâlit, et sa colère tomba comme par enchantement. Enfin, paraissant prendre tout à coup son parti, il s'élança vers de Morvan et d'une voix semblable à un éclat de tonnerre :

— Pardonnez-moi, lui dit-il. — Je ne puis accepter vos excuses, car votre mauvaise humeur ne m'a point offensé, lui répondit le jeune homme en lui tendant la main.—Fleur-des-Bois veut que vous me pardonniez, reprit le géant en se reculant; dites que vous me pardonnez! — Puisque vous y tenez absolument, soit, je vous pardonne.

Cette petite scène intime ne parut causer aucune surprise à Barbe-Grise; quant à de Morvan, il ne savait que penser.

— Mon cher Louis, dit Montbars, ton duel avec Laurent aura lieu demain au point du jour; il faut que tu te reposes, retirons-nous. — Tu dois te battre demain avec le beau Laurent? demanda Jeanne au jeune homme en pâlissant. — Oui, mon amie. — Je ne veux pas que cela soit, reprit Fleur-des-Bois avec force; Laurent te tuerait.

Jeanne, vivement émue, baissa la tête et garda un moment le silence. — Chevalier Louis, reprit-elle peu après en attachant sur le gentilhomme un regard humide, ne fais pas attention à mes paroles : je suis une jeune fille qui ne sait ce qu'elle dit. Ton honneur exige que tu te battes...

Cette fois était la première de sa vie que

Jeanne, en parlant d'elle-même, invoquait son titre de femme.

Levé dès quatre heures du matin, le jeune homme attendait, pensif et recueilli, l'heure du combat; son cœur était calme, son esprit agité. Il fut tiré de ses réflexions par un léger coup frappé à la porte de la chambre : presque aussitôt Jeanne entra ; elle portait à la main une corbeille remplie de fleurs et de fruits. Rejetant alors sur ses épaules, par un geste charmant et instinctif de coquetterie, les boucles épaisses de ses cheveux dorés qui recouvraient son front, elle dit :

— Je viens de découvrir, mon ami, comment il se fait que, te connaissant seulement depuis hier, il me paraît que nous ne nous sommes jamais quittés... — Voyons, Jeanne, cette découverte ! — Non, tu te moquerais de moi..... — Ne suis-je pas le frère de ton choix? — Tu as raison ! Eh bien, chevalier Louis, toutes les fois que mon sommeil est agité, que je rêve, c'est ta voix qui frappe mes oreilles... N'est-ce pas que cela est bien curieux et bien extraordinaire !... Je m'explique à présent comment hier, en t'entendant parler, je t'ai demandé tout de suite si tu voulais être mon ami ! J'étais déjà habituée à toi !...

A cet aveu si naïf et dont la sauvage enfant était bien éloignée certes de comprendre la portée, de Morvan ne put se défendre d'un léger trouble. Toutefois, cette émotion fugitive et si naturelle dura peu. Il allait répondre à Jeanne, lorsque Montbars entra et mit fin à la conversation des deux jeunes gens en disant à son neveu :

— Chevalier, il doit être quatre heures et demie ; il est temps de partir. — Je suis prêt ; partons.

Déjà les trois hommes se dirigeaient vers la porte de sortie, lorsqu'un esclave nègre, le front ruisselant de sueur, se présenta devant eux.

— Montbars, dit-il, voici une lettre que messié le beau Laurent vous envoie.

« Montbars, écrivait-il, le coup que j'ai reçu hier sur la tête m'empêche de me mettre en route. Demain sans faute, quel que soit l'état de ma santé, je me trouverai à cinq heures du matin au pied du Pithon. A demain, sans faute. »

A la lecture de cette lettre, que Montbars fit à haute voix, Jeanne poussa un cri de joie, et s'adressant vivement à de Morvan :

— Mon ami, lui dit-elle, je considère ce retard comme un heureux présage : cette fois est la première que Laurent n'ait pas été exact à un duel !... Veux-tu que nous passions ensemble la journée dans les bois?

Jeanne voyant de Morvan réfléchir, courut vers Barbe-Grise, et lui mettant doucement la main sur l'épaule :

— Père, lui dit-elle, prête ton mousquet au chevalier Louis, qui va m'accompagner à la chasse. — Vous partez seuls tous les deux? demanda le boucanier. — Certainement, père! Est-ce que je ne connais pas aussi bien que toi-même les sentiers des bois? — Oui, Jeanne; mais notre hôte n'est pas encore au fait des ruses espagnoles; je crains que, si vous tombez dans une *Cinquantaine*, il ne puisse t'aider convenablement à sortir des mains de ces maudits ! Pourquoi n'emmenez-vous pas avec vous Casque-en-Cuir? — Parce que ton matelot nous gênerait par sa présence. Il est jaloux de tous ceux que j'aime, Casque-en-Cuir !

Jeanne s'empara alors du fusil de son père, détacha sa calebasse pleine de poudre, le sac de cuir qui lui servait à porter ses balles, et remit ces divers objets à de Morvan.

— Puisque tu laisses mon matelot, prends au moins une partie de la meute avec toi, Jeanne, lui dit le boucanier.

Le gentilhomme breton ne pouvait revenir de sa surprise : cette complaisance, mieux encore, cette indifférence que montrait Barbe-Grise à l'endroit des convenances, bouleversait toutes ses idées européennes.

Fleur-des-Bois, avant de partir, fit entrer de Morvan dans l'habitation et lui servit un morceau de sanglier boucané et quelques fruits. Le déjeuner promptement terminé, les deux jeunes gens se mirent en route. Pendant les dix premières minutes qui suivirent leur entrée en chasse, Fleur-des-Bois marcha à côté de de Morvan en observant un strict silence !



LES BOUCANIERS

— Sainte Vierge! mon ami, s'écria-t-elle tout à coup, que je suis heureuse! Si tu ne devais pas te battre demain avec Laurent, cette journée serait la plus belle de ma vie! — Pourquoi es-tu heureuse, ma sœur? — Parce que tu es avec moi, chevalier Louis, répondit-elle naïvement et en accompagnant ces paroles d'un doux et pur sourire.

A ce cri parti du cœur, de Morvan se sentit troublé; avant de reprendre la conversation, il dut faire un effort sur lui-même afin de ne pas laisser deviner à la jeune fille son émotion.

— Jeanne, lui dit-il, y a-t-il longtemps que tu habites le bois Roger? N'as-tu jamais demeuré dans les villes? — Jamais, chevalier Louis! Je suis à peine restée quelques mois avec mon père au Port-Paix et à Léogane. Le séjour des villes m'est insupportable; l'air que l'on y respire étouffe, les fleurs y manquent de parfums, et les hommes ont des façons de parler qui vous mettent en colère, quoiqu'on ne les comprenne pas! Je ne suis contente que dans mes bois. Je suis née ici, et ici j'espère finir ma vie. — Tu n'as plus ta mère, Jeanne? — Ma mère, je ne l'ai jamais connue. J'étais à peine âgée de deux ans lorsqu'elle mourut.

Les heures qui suivirent furent pour les deux jeunes gens toutes d'enivrement et de bonheur. Jeanne aimait avec passion les riantes solitudes de ses bois, et de Morvan, face à face pour la première fois avec les splendeurs et les beautés intimes de la nature tropicale, éprouvait une admiration qui atteignait jusqu'à l'extase!

Un peu avant le milieu de la journée, une chaleur accablante s'abattit sur la forêt: c'était l'heure de la sieste.

— Veux-tu que nous nous reposions, chevalier Louis? lui dit Jeanne.

De Morvan ayant accepté cette proposition, la jeune fille s'assit sur le gazon, et, appuyant sa tête adorable contre le tronc recouvert de mousse d'un vieil arbre, elle s'endormit presque aussitôt d'un calme et paisible sommeil. Les chiens couchés à ses pieds paraissaient veiller à sa sûreté. De Morvan, debout, les bras croisés, contemplait avec admiration ce charmant tableau. Si ce n'était Nativa, jamais de sa vie il n'avait rencontré une beauté comparable à celle de la fille de Barbe-Grise; seulement cette beauté, au lieu de l'éblouir comme celle de l'Espagnole, l'attendrissait.

— Ah! disait-il en soupirant, avoir Nativa pour femme et Jeanne pour sœur, ne serait-ce pas goûter sur la terre un bonheur digne du ciel!

L'endroit choisi par Jeanne pour faire la sieste, était situé à trois lieues de l'habitation de son père, sur les confins de la grande savane qui séparait la partie espagnole de la partie française de l'île.

Les parfums pénétrants dont la forêt était imprégnée, et qui, dans le Nouveau-Monde, sont certes d'une grande puissance et produisent un effet plus poétique mais tout aussi véritable qu'un vin capiteux, montaient au cerveau de de Morvan et l'enivraient. Il ne possédait plus qu'imparfaitement la conscience de son être, lorsqu'une clameur immense, des cris furieux, qui retentirent non loin de lui, le rappelèrent à la vie réelle. Saisissant son fusil, d'un bond il se mit sur ses pieds et courut vers Jeanne. Fleur-des-Bois, réveillée en sursaut, s'était déjà levée.

— As-tu entendu, mon amie? lui dit-il. — Oui, chevalier Louis. Ce sont des Espagnols qui viennent de surprendre, sans aucun doute, un boucanier isolé. Courons à son secours!

Jeanne, le teint pâle, mais les yeux brillants d'enthousiasme, appela ses chiens, et s'élança dans la direction d'où étaient partis les cris; de Morvan la suivit. A peine les deux jeunes gens avaient-ils fait une centaine de pas, qu'un coup de feu retentit.

— Courage! s'écria Jeanne, comme si celui à qui elle s'adressait pouvait l'entendre, courage, ami! on vient à ton secours!

Cinq minutes s'étaient à peine écoulées, que Jeanne et de Morvan atteignaient la lisière de la forêt. Un spectacle bizarre et qu'ils ne comprirent pas d'abord frappa leurs regards.

Une compagnie entière de lanciers espagnols, compagnie connue sous le nom de

Cinquantaine, entourait un boucanier qui, armé d'un simple pistolet, la tête haute, la contenance superbe et l'air assuré, semblait se rire d'eux et les provoquer. Les Espagnols, indécis, le tenaient enfermé dans un cercle de lances, mais ils n'avançaient pas.

— Sainte Vierge! c'est le beau Laurent! s'écria Jeanne avec joie; ils vont le tuer! Chevalier Louis, tu n'as plus rien à craindre : dans cinq minutes ton ennemi ne sera plus!

Il fallait que la fille de Barbe-Grise s'intéressât bien vivement au sort de de Morvan pour parler ainsi, elle qui, un instant auparavant, se dévouait avec un courage qui n'appartient pas à son sexe au salut d'un inconnu.

— Jeanne, lui dit le chevalier, si j'abandonnais cet homme, je resterais déshonoré à tout jamais à mes propres yeux! Je ne me dissimule pas néanmoins que ma tentative paraît insensée!... Que Dieu me protége! Le devoir avant tout.

Le jeune homme épaula son fusil et fit feu : un lancier tomba mortellement atteint. Sortant aussitôt du bois, de Morvan s'élança hardiment vers les Espagnols, qui, déjà surpris et ébranlés par la chute de leur camarade, commencèrent à perdre leur ordre de bataille. De Morvan comprit alors la résistance du beau Laurent. Le flibustier avait versé dans son large chapeau les dix à quinze livres de poudre ainsi que la provision de balles que contenait sa calebasse. Portant ce chapeau devant lui, sous le bras gauche, de sa main droite il tenait un pistolet prêt, si ses ennemis osaient l'approcher, à mettre le feu à cette mine d'une nouvelle espèce.

Il était incontestable que si la *Cinquantaine* se jetait sans hésiter sur lui, Laurent succombait; mais il n'en était pas moins évident aussi que plusieurs de ces Espagnols payaient de la vie leur hardiesse. Or, nul n'était tenté de se dévouer au triomphe de tous. Ce sentiment d'égoïsme, très-convenable et très-naturel, faisait la force du beau Laurent.

A peine les lanciers eurent-ils aperçu le [illegible] 'une dizaine d'entre eux abandonnèrent le blocus du flibustier pour courir à sa rencontre.

Le moment était solennel, la position critique : le jeune homme sentit instinctivement que s'il s'arrêtait pour recharger son arme, il se perdrait. Il continua donc d'avancer. Déjà les lances espagnoles menaçaient sa poitrine, quand un coup de feu, parti du bois, jeta un de ces agresseurs à bas de son cheval; les autres s'arrêtèrent.

Cette intervention et ce secours inespéré rendirent à de Morvan toute sa confiance et lui inspirèrent une heureuse idée : il se retourna vers la forêt, et se mit à crier de toute la force de ses poumons :

— A moi, mes amis! dépêchez-vous, les coquins vont nous échapper!

Aussitôt une dizaine de chiens furieux, avant-garde naturelle des boucaniers, apparurent dans la savane. La présence des terribles animaux confirmait tellement la parole de de Morvan que les Espagnols ne purent la mettre en doute. Se figurant qu'à leur tour ils étaient tombés dans une embuscade de ladrones (voleurs), ainsi qu'ils appelaient les chasseurs de sangliers et de taureaux, ils tournèrent bride avec un rare empressement, et s'enfuirent, semblables à une troupe de corbeaux qui prend son vol à la vue du chasseur.

— Merci, ma bonne et jolie Jeanne, murmura de Morvan avec un sentiment d'enthousiaste reconnaissance! Sans toi, j'étais perdu! Tu m'as sauvé d'une mort affreuse!

Quant au beau Laurent, c'est une justice à lui rendre, la déroute de la *Cinquantaine* n'amena ni un sourire de contentement, ni un signe de joie sur son visage : son sang-froid resta le même. Il se contenta de transvaser dans sa calebasse la poudre étalée dans son chapeau, et se dirigeant ensuite vers de Morvan :

— Mon ami, lui cria-t-il, je te remercie. Si jamais tu as besoin de Laurent... Ah bah! c'est vous, dit-il en reconnaissant alors dans la personne de son sauveur l'homme avec qui il devait se battre le lendemain; vraiment vous manquez de chance! Pourquoi diable m'avez-vous retiré du mauvais pas dans lequel je me trouvais engagé?... C'est

d'une maladresse qui n'a pas de nom. Après tout, vous ignoriez sans doute qu'il s'agissait de moi?... N'importe, je dois avouer que vous vous êtes courageusement conduit. — En effet, Monsieur, répondit de Morvan ne voulant pas engager la reconnaissance de son ennemi, je ne vous avais pas reconnu !...

Presque au même instant Jeanne arriva : la vue de la jeune fille parut causer un véritable plaisir au beau Laurent, qui lui sourit avec une expression de douceur et de bonté qui contrastait avec ses manières sèches et hautaines.

— Ah ! chevalier Louis, que je suis donc contente que tu sois sorti victorieux de cette lutte si inégale ! dit-elle à de Morvan sans paraître remarquer le flibustier. Je savais bien que tu étais brave ! Tiens ! je t'aime encore davantage, si c'est possible. — C'est moi, Jeanne, qui suis en admiration devant ton courage ; sans ton intervention, je ne vivrais plus !

Le beau Laurent, en remarquant l'affectueuse familiarité qui existait entre la fille de Barbe-Grise et le chevalier, ne put réprimer, lui si impassible devant la mort, un mouvement de dépit.

— Quoi, Jeanne, dit-il d'une voix presque émue, tu n'as pas une parole pour me souhaiter la bienvenue !... — Tu sais bien que je ne t'aime pas, Laurent ! — Tu as tort, chère enfant, reprit le flibustier sans se formaliser de cette réponse, je te suis si dévoué ! — Toi ! tu es méchant !... Tu fais peur à tout le monde !..... Si le chevalier Louis avait voulu me croire, à l'heure qu'il est on ne te craindrait plus. — Comment cela, si le chevalier Louis avait voulu te croire? répéta Laurent. N'ignorait-il donc pas au secours de qui il allait ?..... — Lui ! nullement : il t'avait reconnu avant de faire feu. N'est-ce pas qu'il a eu tort de ne pas te laisser massacrer par la *Cinquantaine* ?

Laurent garda un moment le silence, puis s'adressant à de Morvan :

— Monsieur, lui dit-il, l'honneur m'ordonne de reconnaître que votre conduite, dans cette circonstance, a été admirable. J'espère, toutefois, que vous voudrez bien ne pas vous en prévaloir pour éviter de me rendre la satisfaction que vous me devez. — Votre doute à cet égard, Monsieur, est presque une nouvelle injure, répondit froidement de Morvan. Puisque vous entamez un sujet de conversation que vous auriez dû ne pas aborder, permettez-moi de vous faire une observation : c'est qu'en remettant à demain, sous prétexte de maladie et de faiblesse, un combat qui devait avoir lieu aujourd'hui, vous avez agi avec un sans-façon et une tiédeur qui ne prouvent pas en faveur de votre caractère ! — Chevalier, répondit Laurent avec autant de politesse que de calme, je vous estime trop pour ne pas tenir à me disculper à vos yeux. Hier, lorsque j'écrivis à Montbars, j'étais très-souffrant. La nuit m'ayant été favorable, je me suis empressé ce matin de partir pour le Bois-Roger ; malheureusement m'étant endormi, mon cheval a fait fausse route et m'a conduit dans la savane. Voilà comment il se fait que vous m'ayez trouvé ici. — Vos explications me suffisent, Monsieur, dit de Morvan ; je les trouve justes, et je les accepte.

Le reste de la journée s'écoula sans amener aucun incident qui mérite d'être rapporté.

Le beau Laurent fut vis-à-vis de Jeanne d'une douceur affectueuse qui ne se démentit pas un instant, et envers de Morvan d'une politesse réelle, qui prouva au jeune homme que le célèbre flibustier avait dû vivre dans la meilleure société.

Il était presque nuit lorsqu'ils atteignirent l'habitation de Barbe-Grise. Le boucanier, en voyant arriver Laurent, ne montra aucune surprise ; le récit de la rencontre de la *Cinquantaine* et des dangers courus par sa fille le laissa froid et indifférent ; mais son visage refléta une singulière expression d'anxiété, lorsque l'adversaire de de Morvan lui dit :

— Barbe-Grise, j'ai reçu hier des nouvelles d'Europe. — Ah ! s'écria Barbe-Grise ; et mon procès? — N'est pas encore terminé. Ton avocat, dont voici la lettre, demande de nouveaux envois de fonds ! — Tout ce qu'il voudra ! reprit Barbe-Grise avec feu. S'il a besoin de cent mille écus, qu'il ne se gêne pas pour le dire ! Je pillerai, s'il le faut, une

ville espagnole pour me procurer cet argent...

Ce mot de procès jurait d'une si étrange façon dans la bouche du boucanier (ce demi-sauvage placé si en dehors de la civilisation), que de Morvan, une fois qu'il fut seul avec Montbars, s'empressa de lui demander une explication à ce sujet.

— C'est une drôle de chose que le cœur humain, Louis! lui répondit le chef des flibustiers. Ce Barbe-Grise, que tu vois si indifférent à tout, cet homme qui a laissé sa fille dans une ignorance sans nom, qui lui permet de s'exposer aux hasards de la mer, qui l'abandonne, pour ainsi dire, aux brutales passions de bandits, et dont un miracle seul l'a sauvée; cet homme qui ne se dérangerait pas d'un pouce de son chemin pour réaliser une fortune, sacrifierait sans hésiter sa vie pour gagner un procès que depuis plus de trente ans il soutient en Europe! Et sais-tu quelle est la cause de ce procès? C'est incroyable! Il s'agit pour lui de prouver qu'il descend des véritables seigneurs de Kerjean, et qu'il a le droit de porter les armes de cette maison!

Le chevalier de Morvan fut moins surpris encore que content de ce que Montbars venait de lui apprendre. Il était heureux de savoir que Jeanne appartenait à la noblesse. Pourquoi? Il n'eût pu répondre à cette question.

Le lendemain au point du jour, il se mettait en route en compagnie de Montbars et de Barbe-Grise pour le mont du Pithon, où il arrivait en même temps que son adversaire, le beau Laurent.

— Monsieur, lui dit de Morvan, vous êtes plus habitué que moi à l'affaire qui nous amène : veuillez décider de quelle façon se passera le combat. J'accepte à l'avance et tiens pour bon le mode que vous adopterez.

Laurent n'était plus alors ce même homme que le lecteur a vu à Léogane, si impertinent, si emporté, si superbe; son air grave et sérieux prouvait le cas extrême qu'il faisait de son adversaire.

— Monsieur, lui répondit-il, il est incontestable pour moi que je vais vous tuer : ne voyez, je vous en conjure, dans ces paroles, ni une fanfaronnade née d'un amour-propre exagéré, ni une ruse inventée pour troubler votre sang-froid et peser sur votre courage! Je vous dis cela afin d'avoir le droit d'ajouter que j'éprouve pour vous une estime singulière, que vous êtes depuis dix ans le seul homme réellement honnête et loyal que j'aie rencontré. — Monsieur, lui répondit de Morvan en souriant, votre franchise provoque la mienne : tout à l'heure, j'étais à moitié convaincu que cette rencontre devait m'être fatale; à présent, je suis intimement persuadé que vous seul en serez la victime. Quelle cause produit ce revirement dans mes idées? Je l'ignore : je constate un fait, pas autre chose! Permettez-moi donc, tout en vous remerciant, de refuser votre oraison funèbre par trop anticipée, et de croire à mon étoile! Il me serait possible d'éviter ce combat sans blesser en rien l'honneur que, là, foi de gentilhomme, je refuserais! Hier, certain de vous retrouver, et désirant observer la neutralité que nous nous étions promise, j'ai évité d'entamer avec vous un sujet de conversation qui, à chaque instant, débordait de mon cœur pour monter à mes lèvres... — Expliquez-vous, Monsieur, interrompit Laurent : un quart d'heure de plus ou de moins est peu de chose en comparaison de l'éternité qui va commencer pour l'un de nous deux! Laissez-moi d'abord vous complimenter sur la réaction qui s'est opérée dans votre esprit! Là, franchement, si votre balle me jette inanimé sur le sol, vous aurez, au point de vue de l'humanité, accompli une bonne action, empêché bien des malheurs à venir, sauvé plusieurs de vos semblables; car je suis aujourd'hui, grâce à la haine que j'éprouve pour les hommes, devenu un être implacable et féroce, un tigre altéré de sang et de carnage! Vous voyez que je suis loin de tenir à me faire valoir. Mais quel est donc, je vous prie, ce sujet de conversation qui, selon vos expressions, débordait hier à chaque instant de votre cœur pour monter à vos lèvres? — Connaissez-vous Nativa, Monsieur? dit lentement de Morvan après avoir hésité.

Un sourire d'une indicible expression

plissa les lèvres minces du beau Laurent.

— Vous voulez parler de la fille du comte de Monterey, n'est-ce pas? Certes, je la connais! répondit-il. Après? — Après? répéta de Morvan avec une fureur concentrée. Mais il me semble, Monsieur, que ce nom vaut à lui seul une longue explication! Vous avez indignement outragé cette jeune fille, et moi je l'aime!... Finissons-en, je vous prie; j'ai hâte de tenir votre existence au bout de mon mousquet! — Mon cher chevalier, dit le beau Laurent d'un air moitié affectueux, moitié moqueur, je suis ravi de savoir que vous croyez avoir contre moi un motif de vengeance... cela vous animera. Cependant, comme je ne désire pas vous priver de votre sang-froid, je dois vous déclarer que, fussiez-vous, ce qui est fort possible, l'amant de la senorita Sandoval, la conduite que j'ai tenue envers elle n'a rien qui puisse motiver votre grande colère; au contraire. Je me hâte pourtant d'ajouter que Nativa vous serait extrêmement reconnaissante de ma mort. A présent que nous avons causé aussi longuement que font les héros d'Homère, passons au combat. N'avez-vous plus aucune demande à m'adresser?—Aucune, Monsieur. Je vous répète que j'accepte d'avance et tiens pour bon tout ce que vous déciderez. — Eh bien, alors, nous allons remettre au sort le soin de décider qui de nous deux tirera le premier. Nous nous placerons ensuite à cinquante pas de distance. Si le premier qui fait feu manque son adversaire (il faut prévoir en duel même les plus grandes improbabilités), celui-ci aura le droit d'avancer autant que bon lui semblera et de lui brûler la cervelle à bout portant. Quant aux autres conditions, nous nous en rapportons aux usages de la boucanerie!... Ah! à propos! il me reste à vous prévenir que l'un de ces usages veut que toute amorce brûlée compte comme coup tiré! Si vous conservez le moindre doute sur la façon dont vous avez chargé votre mousquet, examinez-le de nouveau; ceci est fort essentiel!... — Je réponds sur ma tête de cette arme! dit Montbars, qui remit alors à son neveu le long fusil de Barbe-Grise.

Laurent fit jouer les ressorts de sa carabine, regarda l'amorce, puis compta cinquante pas. Le flibustier portait des pistolets à sa ceinture; il s'en servit pour marquer, en les déposant à terre, les deux extrémités de la distance.

— Monsieur, dit-il, ce quadruple va décider qui de nous deux tirera le premier.

Laurent jeta alors la pièce d'or en l'air.

— Croix, dit de Morvan.

Le quadruple retomba face.

— C'est à vous, Monsieur, dit tranquillement de Morvan.

Laurent s'inclina sans répondre; puis il se hâta de regagner la place qui lui était assignée.

Il était permis de supposer, à son empressement, qu'il tenait à ne pas prolonger l'agonie du malheureux gentilhomme.

De Morvan, droit, immobile, appuyé sur son fusil, était très-pâle : toutefois ses yeux fixaient son adversaire avec une expression de menace et de défi qui n'était certes point de nature, loin de là, à lui concilier sa bienveillance. L'homme payait son tribut à la faiblesse humaine : le gentilhomme portait dignement son honneur! Quant à Montbars, quoiqu'il imitât l'exemple que lui donnait son neveu et qu'il fût impassible ainsi qu'une statue, il était facile de deviner aux plis de son front, à la contraction de ses sourcils, au sombre éclat de ses yeux, qu'un violent orage grondait en lui, et que Laurent une fois vainqueur, trouverait un nouvel et terrible adversaire! Barbe-Grise, les bras croisés et l'air indifférent, ne s'occupait du duel qu'au point de vue de l'art; il voulait savoir si le coup serait bien tiré, pas autre chose! Son procès à propos du nom et des armes des Kerjean, procès qui durait depuis trente ans, le préoccupait bien autrement que le drame terrible dont il était le témoin.

Une fois que Laurent eut regagné sa place, il leva son fusil et se mit à viser avec un calme effroyable l'infortuné de Morvan. Rien dans le visage du flibustier ne décelait ni passion, ni pitié, ni colère. Il tirait tout bonnement un but! Près de dix secondes se passèrent ainsi. Enfin un coup sec et léger

retentit, et une petite colonne de fumée s'éleva dans l'air; le fusil de Laurent avait fait long feu, l'amorce seule était partie !...

— Chevalier Louis, s'écria-t-il d'un air moqueur et surpris, je ne puis nier que vous soyez né sous une heureuse étoile; vous devez me trouver bien ridicule à présent, avec mon oraison funèbre de tout à l'heure. Cette fois est, du reste, la première que mon arme n'ait pas fait son devoir. Je vous visais au front : à vous de tirer. — Louis, murmura Montbars en se rapprochant de son neveu, sois sans pitié; venge Nativa.

Le jeune homme s'attendait si peu au miracle qui venait de le sauver, que dans le premier moment il n'éprouva ni étonnement ni joie; la force de volonté qu'il avait appelée à son aide pour tomber dignement agissait encore sur son esprit et le dominait : le nom de Nativa prononcé par Montbars à son oreille opéra en lui une réaction soudaine. Il comprit que, sans une circonstance aussi imprévue qu'improbable, il serait mort en ce moment; il pensa que Laurent, cet homme qu'il ne connaissait pas, qu'il n'avait jamais eu l'idée de provoquer, achevait de le viser avec un sang-froid implacable; alors sa pâleur s'accrut, la colère lui monta au cerveau, il oublia sa générosité naturelle, tous ses bons instincts. Armant à son tour son fusil, il s'avança lentement sur son adversaire, qui, le sourire sur les lèvres et dans une pose pleine d'abandon, paraissait ne pas se douter qu'il courût le moindre danger. Le courage du beau Laurent, il faut lui rendre cette justice, présentait quelque chose de sublime à voir.

Quinze pas le séparaient à peine du chevalier, lorsque Jeanne, s'élançant hors du bois, se présenta en scène.

— Chevalier Louis, s'écria-t-elle, est-ce que tu vas tuer Laurent !... Tu vois bien qu'il est sans armes !...

A ces mots, prononcés de cette voix vibrante et perlée qui rendait si charmantes les moindres paroles de Fleur-des-Bois, de Morvan crut se réveiller d'un rêve affreux.

— J'étais fou ! Qu'allais-je faire !..... Ah ! merci, ma bonne Jeanne, s'écria-t-il avec un élan parti du cœur.

Détournant alors son arme dirigée contre la poitrine de son adversaire, de Morvan tira en l'air. Cette scène s'était passée avec une rapidité extrême.

— Mille tonnerres ! s'écria Laurent dont le visage, jusqu'à ce moment impassible, se couvrit aussitôt d'une vive rougeur, mille tonnerres ! chevalier Louis, je n'accepte pas cette injure !... Rechargez votre mousquet et tirez sur moi !... ou sinon, par toutes les furies de l'enfer, je me brûle la cervelle !

Laurent, en parlant ainsi, ramassa le pistolet qu'il avait déposé à terre pour marquer les distances, et l'armant avec vivacité, il appliqua la gueule du canon sur son front. Il était impossible, à la contenance de Laurent, de mettre un seul instant en doute qu'il accomplirait sa menace.

— Monsieur, lui dit de Morvan, notre rencontre a été la suite d'une injure que je vous ai adressée; je vous ai appelé lâche et assassin. Eh bien, devant Montbars et Barbe-Grise, ici présents, je vous offre mes très-humbles excuses; je retire les mots qui vous ont offensé; je vous en demande pardon !...

A cette réponse faite d'un ton sérieux, presque solennel, Laurent jeta son pistolet loin de lui, et s'élançant d'un bond vers de Morvan, il le prit dans ses bras, et, le serrant contre sa poitrine :

— Chevalier, lui dit-il, depuis dix ans pas un noble sentiment n'avait fait battre mon cœur; je vous dois cette larme que vous voyez trembler dans mes cils; je reconnais que parmi les hommes il en est qui sont dignes d'être aimés ! Jusqu'à présent j'ai refusé d'avoir un ami, un associé; voulez-vous être mon *matelot*?

Les natures loyales et généreuses possèdent généralement le don de ressentir et de partager les pures émotions qu'elles font naître chez autrui. De Morvan n'eut donc pas même la peine de regarder le beau Laurent pour être persuadé que son offre partait d'un bon mouvement et qu'elle ne cachait aucune arrière-pensée mauvaise. Seulement le jeune homme considérait avec raison un pareil engagement, une telle association, comme une chose si grave,

qu'il réfléchit et hésita avant de répondre.

— Mon cher Louis, lui dit Montbars, ce n'est pas une raison parce que Laurent m'est antipathique, pour que je ne rende point une justice entière à ses qualités. Si d'un côté je le crois affligé d'un cœur insensible, d'instincts détestables, d'un orgueil sans bornes, de passions fougueuses; de l'autre, je reconnais que pas un homme au monde n'est plus esclave de sa parole, plus magnifique, plus intrépide que lui. Dès qu'il t'offre de devenir son matelot, tu n'as plus rien à redouter de ses défauts, mais tout à attendre de sa valeur et de son expérience. Je te conseille donc d'accepter. — Monsieur, s'écria de Morvan en s'adressant à Laurent, soyez persuadé, je vous en conjure, que les considérations développées par Montbars n'entrent pour rien dans ma détermination. Il est incontestable que je suis venu à Saint-Domingue pour essayer d'y faire fortune, que j'éprouve un vif, un ardent désir de me créer une indépendance : pourtant, je vous le répète, ce n'est nullement l'appui que je suis certain de trouver en vous qui me fait accepter votre offre; je me sens attiré vers vous parce que vous avez, je le crois, beaucoup souffert, et que vous souffrez encore. Voici ma main ! — Merci, *mon matelot*, dit Laurent, qui serra avec une affectueuse émotion la main du jeune homme dans les siennes; entre nous deux maintenant il ne peut plus y avoir ni querelle, ni orgueil, ni méfiance. Une seule chose nous reste personnelle : notre passé; je te prierai de ne jamais m'interrompre à ce sujet; sache seulement, car tu arrives probablement imbu de tous les préjugés d'Europe, que ma naissance ne le cède pas en noblesse à ton origine, quelque illustre qu'elle puisse être...

Les deux nouveaux amis et leurs témoins allaient reprendre le chemin de l'habitation, lorsqu'ils virent sortir Alain du bois. Le Bas-Breton, qui avait l'air radieux, portait en bandoulière le fusil de boucanier qu'il avait récemment acheté avec les cinq quadruples de Laurent.

— D'où viens-tu? lui demanda le chevalier. — D'un taillis où je me tenais caché, maître! — Et pourquoi cela, étais-tu caché?

Cette question parut embarrasser Alain, qui jeta à la dérobée un coup d'œil furtif sur le beau Laurent.

— Voyons, j'attends ta réponse. — Tant pis ! s'écria Alain en paraissant prendre son parti; je vais tout vous avouer. Eh bien, maître, je m'étais mis en embuscade pour tuer M. Laurent s'il avait l'avantage sur vous. — Matelot, dit Laurent, cette seule réponse de ton serviteur suffirait, s'il me restait un doute, pour me prouver combien tu es digne d'être mon associé. Être aimé ainsi de ceux qui dépendent de vous est un bel éloge !... Quant à toi, mon ami, continua Laurent en se retournant vers Alain, voici cinq nouveaux quadruples pour te récompenser de ta fidélité à ton maître. — Ah çà, c'est trop fort, s'écria Alain en saisissant avec avidité les pièces d'or; qu'est-ce que vous m'auriez donc donné si je vous avais tué? Une fortune, sans doute !

Pendant le trajet du Bois-Roger à l'habitation de Barbe-Grise, Laurent marcha à côté de de Morvan.

— Matelot, lui dit-il, je dois t'avertir, afin que tu ne sois pas effrayé, que chaque personne à laquelle tu parleras de moi te racontera des histoires effrayantes sur mon compte. De ces récits, grossis par la crédulité, il ne faudra croire que la moitié; cette moitié, je l'avoue, est encore bien grosse d'événements tragiques ! Que veux-tu ! j'ai besoin de bruit et d'émotions pour m'étourdir, pour oublier ! Sans les fracas de la bataille, sans les entreprises impossibles, que je tente et que j'accomplis, sans la dévorante activité que je déploie à certains moments, il y a longtemps déjà que j'aurais abouti au suicide !... Or, le suicide est une lâcheté, et mon cœur est resté brave !... A toi près, il n'y a dans toute l'île de Saint-Domingue qu'une seule personne dont la vue me soit agréable : Fleur-des-Bois !... Vingt fois je me suis surpris à mêler l'image de cette sauvage et séduisante enfant à des rêves d'avenir...

Laurent fit une légère pause, puis éclatant de rire :

— Vraiment, reprit-il comme se parlant à lui-même, c'est du dernier grotesque, dis-je, de songer que Fleur-des-Bois occupe

ma pensée!... Il y a de ces bizarreries du cœur humain qui sont réellement inexplicables!

L'aveu de la sympathie que Laurent ressentait pour la fille de Barbe-Grise avait fait tressaillir de Morvan ; les dernières paroles de son matelot lui causèrent un plaisir qu'il accepta, comme il avait accepté déjà cette émotion première, sans songer à l'analyser.

Les cinq hommes, en arrivant à l'habitation, trouvèrent, Jeanne ayant pris sur eux l'avance, un copieux déjeuner qui les attendait. Alain était dans l'admiration de la façon dont se nourrissaient les boucaniers. Au dixième pichet de cidre, il osa proposer à son maître d'établir un boucan. Le repas terminé, le beau Laurent demanda à Barbe-Grise son cheval, et annonça son intention de retourner sans plus tarder à la ville de Léogane.

— Matelot, dit-il en prenant congé de de Morvan, il me reste à peine de ma dernière course vingt mille écus à dissiper : de quoi me distraire quinze jours! Aussitôt cette besogne terminée, je t'avertirai et nous reprendrons la mer. Inutile d'ajouter, car je te connais déjà assez pour savoir que tu me refuserais, que si tu avais besoin d'argent, tu me ferais un véritable plaisir en puisant dans ma caisse. A bientôt! au revoir!

Le départ de Laurent fut agréable à de Morvan : l'idée qu'il allait recommencer avec Jeanne ses promenades dans les bois lui souriait extrêmement : il s'avouait, au reste, sans difficulté, le sentiment fraternel et spontané éclos dans son cœur pour la fille de Barbe-Grise. A peine le beau Laurent fut-il parti, que Fleur-des-Bois vint trouver son chevalier Louis, comme elle appelait de Morvan.

— Ami, lui dit-elle, veux-tu venir aujourd'hui encore avec moi à la chasse? Casque-en-Cuir, ajouta-t-elle, nous accompagnera!... J'aimerais bien mieux me trouver seule avec toi, continua-t-elle. Nous nous entendons si bien tous les deux! Que veux-tu! il faut aussi être juste ; or, sans Casque-en-Cuir, à l'heure qu'il est, je serais la plus malheureuse de toutes les créatures! — Je ne te comprends pas, Fleur-des-Bois; explique-toi.

— C'est à Casque-en-Cuir, chevalier Louis, que tu dois la vie... Oui, à lui-même, poursuivit Jeanne, car c'est Casque-en-Cuir qui, profitant d'un moment où Laurent causait avec moi, a retourné la charge de son mousquet en mettant la balle contre la lumière et la poudre par-dessus..... Ce n'est pas un accident qui t'a sauvé... Cela t'explique pourquoi je me suis élancée entre Laurent et toi quand tu allais faire feu. Tu n'avais couru aucun danger ; je ne voulais pas te laisser commettre un assassinat même involontaire. Va, sans cela, je t'aurais laissé tuer Laurent tout à ton aise...

L'aveu de cette supercherie fit monter le rouge au visage du jeune homme.

— Fleur-des-Bois, dit-il, ta conduite en cette circonstance a été d'une grande légèreté. Tu m'exposais au déshonneur. — Oui, j'ai peut-être eu tort d'agir ainsi. Que veux-tu? ce serait à recommencer que je ferais encore de même. Est-ce que je pouvais te laisser tuer, moi! s'écria Jeanne avec explosion.

La charmante enfant, instinctivement confuse, se tut un instant; puis reprenant bientôt la parole d'une voix douce et suppliante :

— Chevalier Louis, dit-elle, ses jolies mains croisées en signe de prière, je t'en conjure, quand tu seras mécontent de moi, ne me gronde plus avec cet air méchant que tu avais tout à l'heure! Cela me fait trop de mal de te voir en colère contre moi! Mon cœur se gonfle, et il me semble que je vais mourir! N'est-ce pas, chevalier Louis, que tu ne seras plus méchant?... Si tu savais combien je t'aime, tu te repentirais du mal que tu viens de me faire!... — Je m'en repens, Jeanne, balbutia de Morvan profondément attendri.

Depuis un mois qu'il était devenu le commensal de Barbe-Grise, de Morvan n'avait pas entendu parler une seule fois de son matelot le beau Laurent.

Plein d'enthousiasme, le chevalier compta d'abord avec une impatience fébrile les jours et les heures qui, selon ses prévisions, le séparaient encore de son entrée en campagne; mais à mesure que le temps s'écoula, sans amener aucun changement dans sa position,

son irritation se calma, son ardeur tomba, et enfin un moment vint où, à l'idée de prendre la mer, il sentit la tristesse le prendre au cœur.

D'abord séduit par l'originalité si naturelle du caractère de Fleur-des-Bois, de Morvan n'avait pas tardé à trouver en elle les plus charmantes et les plus précieuses qualités. Chaque jour, une nouvelle découverte affermissait davantage l'affection qu'il portait à la délicieuse créature.

Fleur-des-Bois, complétement négligée par son père, était d'une ignorance parfaite : de Morvan se mit avec ardeur à son éducation, et Fleur-des-Bois se mit avec une ardeur pareille à l'étude : quinze jours plus tard elle lisait déjà fort passablement.

Un soir, en revenant à l'habitation après une de ces longues courses qui leur semblaient une simple promenade, les jeunes gens virent assis à table un inconnu. Tous les deux, sans se rendre compte de leurs pensées, éprouvèrent en même temps une émotion pénible : le nouveau venu était un flibustier envoyé par le beau Laurent : il apportait une lettre à de Morvan ainsi conçue :

« Mon matelot,

« Grâce à une déplorable chance qui s'était acharnée après moi, il m'a fallu gagner et dépenser deux cent mille livres avant de pouvoir perdre mes vingt mille écus ! Hier les dés m'ont enfin enlevé mon dernier diamant et mon unique quadruple ! Arrive de suite : je me sens en verve contre l'Espagnol et j'ai hâte d'embarquer. Je t'attends demain. »

Le contenu de cette lettre, qui, trois semaines auparavant, aurait comblé de Morvan de joie, lui parut alors constituer un véritable malheur. Quant à Fleur-des-Bois, elle pâlit comme si elle allait se trouver mal.

Le lendemain au point du jour, le chevalier, suivi de son serviteur, se mit en route. Fleur-des-Bois, escortée d'une partie de la meute de son père, l'accompagna jusqu'à l'entrée de la ville de Léogane. A peine, pendant ce long trajet, les deux jeunes gens échangèrent-ils quelques mots. Jeanne, l'air recueilli et préoccupé, paraissait absorbée par de graves pensées ; quant à de Morvan, il avait beau vouloir se persuader que sa séparation d'avec la fille de Barbe-grise lui était chose à peu près indifférente, il ne pouvait parvenir à s'aveugler sur l'état de son cœur : il était forcé de s'avouer qu'il éprouvait pour la charmante créature une affection véritablement fraternelle et profonde.

— Chevalier Louis, lui dit Fleur-des-Bois avant de le quitter, n'oublie point que si tu étais tué, il ne me serait plus possible de vivre jamais heureuse ! Ne sois donc pas imprudent dans la bataille, et si tu m'aimes réellement, comme je le crois, souviens-toi en te défendant que tu me défends moi-même ! Au revoir !

Jeanne tendit alors sa main au jeune homme, puis lui adressant un doux sourire, elle s'éloigna sans ajouter une parole. De Morvan s'attendait à des adieux plus touchants ; il fut presque froissé du courage que venait de montrer Jeanne. Longtemps il suivit d'un regard attendri la charmante enfant, espérant qu'elle se retournerait, mais il fut déçu dans son attente.

Quatre jours plus tard de Morvan abordait, en compagnie de Laurent et d'Alain, dans l'île de la Tortue, où le célèbre aventurier devait composer son équipage. Le lendemain de son arrivée dans ces fameux parages de la flibuste, le beau Laurent parcourait le quartier de la Basse-Terre, lorsqu'il fut accosté par un homme revêtu d'un costume de matelot.

— Monsieur Laurent, lui dit l'inconnu en le saluant légèrement, j'ai à m'acquitter auprès de vous d'une commission importante et secrète ; veuillez me dire où vous désirez que je vous suive de façon que nous puissions causer sans témoins.

Le beau Laurent ne s'étonnait jamais de rien ; aussi n'attacha-t-il qu'une légère importance au mystère dont s'enveloppait son interlocuteur.

— Allons au bord de la mer, lui répondit-il, sur une plage unie ; on voit venir de loin le monde, et l'on n'a pas à craindre les curieux..... A présent, qui es-tu, et que me veux-tu ? reprit peu après Laurent. — Capi-

taine, répondit le matelot, pour arriver jusqu'à vous il m'a fallu jouer dix fois ma vie. Puis-je vous demander votre parole que vous ne me trahirez pas? — Depuis quand donc Laurent passe-t-il pour être un traître? s'écria le fougueux flibustier d'une voix stridente. Je ne sais qui me retient de te briser sur mon genou et de jeter ton corps en pâture aux requins qui rôdent près de la grève. — Capitaine, reprit le matelot en pâlissant, je vous demande humblement pardon de mes paroles si elles vous ont offensé. Je suis, capitaine, un pauvre diable si indigne de votre pitié, vous me mépriserez tant lorsque je me serai fait connaître de vous, que je suis bien excusable de prendre mes précautions. — Allons, au fait! explique-toi, dit Laurent. Ta lâcheté me prouve de reste que ton intention n'a pas été de m'insulter : je m'engage à te garder le secret. — Capitaine, je me nomme Pied-Léger, murmura le matelot en baissant la voix. — Ah! Pied-Léger, le traître qui nous a abandonnés il y a cinq ans pour se joindre aux Espagnols! Pied-Léger, l'espion que la flibuste a condamné à mort et dont la tête est mise à prix dans toutes les mers des Antilles! Que me veux-tu? — Capitaine, je suis envoyé de Grenade pour vous apporter une lettre et transmettre votre réponse.—Une lettre espagnole à moi? —Capitaine, ne vous fâchez pas! Cette lettre vous est envoyée par une femme...

Laurent sourit.

— Ah! il s'agit d'une femme! dit-il en haussant les épaules; et combien cette femme t'a-t-elle donné pour te décider à jouer ta tête? — Une somme qu'un roi seul ou un Laurent serait capable de débourser! — Allons, murmura le flibustier en ricanant, encore une qui se figure qu'elle m'aime!

Laurent décacheta la lettre que lui remit l'espion, la parcourut rapidement, puis la déchira et en jeta les morceaux au vent.

— Eh bien, capitaine, demanda Pied-Léger, n'y aurait-il pas de réponse? —Tu diras à celle qui t'a envoyé que le capitaine Laurent a pour habitude d'oublier le nom de ses maîtresses; que la signature mise au bas de cette lettre n'a réveillé en lui aucun souvenir!... A présent, Pied-Léger, tu vas t'éloigner au plus vite de l'île de la Tortue! Je t'ai promis de ne pas te livrer, c'est vrai, mais je ne me suis nullement engagé à ne pas te brûler la cervelle; or, si tu restes ici pour nous espionner, tu n'as pas une heure à vivre! — Capitaine, s'écria Pied-Léger, je vous jure sur le salut de mon âme que ma mission n'a rien de politique cette fois!... mais... — Mais quoi! aurais-tu une nouvelle lettre à remettre! Parbleu, cela serait charmant! Ne mens pas! L'Espagnole t'a chargé d'une seconde missive?... — Oui, capitaine! répondit l'espion après avoir hésité. —Voilà qui est d'un comique achevé, s'écria Laurent avec un rire sardonique. Et pour qui est-elle, cette seconde lettre?... — Mais, capitaine, je ne sais si... — Prends garde, Pied-Léger! je n'ai pas pour habitude de réitérer un ordre ou de répéter une question; voyons cette lettre!

L'espion connaissait assez Laurent pour savoir qu'avec lui l'obéissance passive était le seul moyen à employer : il lui remit la seconde lettre.

— Est-il possible! s'écria le flibustier, que vois-je! « Au chevalier Louis de Morvan. » Ah! Nativa! Nativa! mes dédains ont, à ce qu'il paraît, porté leurs fruits : ton cœur, vivement froissé, t'a conduite tout droit à l'oubli de tes devoirs, à la honte! Voilà vraiment un beau triomphe pour moi et dont je suis fier!

Le beau Laurent tenant entre ses mains la lettre adressée au chevalier, resta plusieurs minutes plongé dans de sérieuses réflexions : cette fois était peut-être la première de sa vie qu'il hésitait sur un parti à prendre.

« Pauvre jeune cœur aimant, pensait-il, comment pourra-t-il jamais, armé seulement de sa loyauté, résister aux dangereuses séductions de Nativa! Il me semble que je le vois déjà, l'heure du réveil sonnée, anéanti, éperdu de douleur, blasphémant Dieu, haïssant ses semblables, ne croyant plus à rien, et rêvant le suicide ou la vengeance!... Tel que j'étais moi-même il y a quinze ans!... Je devrais peut-être anéantir cette lettre! Bah! à quoi bon! Nativa trouverait bien vite un autre moyen pour ressaisir sa victime!...

C'est un esprit inventif et hardi que Nativa !»

Laurent s'adressant alors de nouveau à l'espion et au traître Pied-Léger :

— De quelle façon espères-tu t'éloigner de l'île de la Tortue? lui demanda-t-il. — D'une façon bien simple, capitaine. J'ai un léger canot caché dans les récifs, et un navire espagnol de commerce m'attend au large! — Bien! je vais t'accompagner jusqu'à ton canot, et tu t'embarqueras devant moi. Quant à cette lettre, je me charge de la faire parvenir à sa destination. Si l'on t'interroge, tu répondras que tu l'as remise toi-même à celui à qui elle était adressée. —On ne me croira pas, capitaine.—Et pourquoi ne te croira-t-on pas? — Parce que je m'étais engagé à ramener avec moi le chevalier de Morvan... — Peste! s'écria Laurent qui sourit d'un air moqueur, Nativa, je le vois, comprend les choses en grand et n'est pas pour les demi-mesures! Eh bien, Pied-Léger, voici ce que tu feras; retiens mes instructions : tu diras à la senorita Sandoval que le chevalier, en recevant sa lettre, s'est livré à de vrais transports de joie, qu'il allait s'embarquer avec toi, lorsque tu as été reconnu et obligé de prendre la fuite. — Je vous obéirai, capitaine.

Une heure plus tard, Laurent, après avoir assisté à l'embarquement de Pied-Léger, regagnait l'espèce d'auberge où l'attendait le chevalier.

— Matelot, lui dit-il en entrant, voici une lettre pour toi. — Une lettre pour moi, répéta de Morvan avec émotion : de Fleur-des-Bois, sans doute.

Le chevalier décacheta avec empressement la missive. A peine ses yeux eurent-ils parcouru les premières lignes, que le jeune homme pâlit et rougit tour à tour.

— Qui t'a remis cette lettre? demanda-t-il à Laurent. — Un inconnu qui m'a abordé en tremblant et s'est aussitôt éloigné avec une précipitation et une frayeur qui, je te l'avouerai, m'ont paru étranges. — Ah! matelot, s'écria peu après de Morvan avec un élan de joie folle, si tu savais combien je suis heureux!..... — Tant mieux, donc! dit tranquillement Laurent; le bonheur est une chose si rare!

Vingt fois de Morvan fut sur le point de faire à son associé la confidence de ses amours; chaque fois la crainte de compromettre Nativa le retint.

Le reste de la journée s'écoula pour le jeune homme, rapide comme une seconde.

— Matelot, lui dit Laurent, la nuit venue, veux-tu m'accompagner au cabaret de l'*Ancre-Dérâpée?* Il faut que je complète ce soir notre équipage; or, c'est à cet endroit que se réunissent tous les flibustiers en quête d'aventures. — Ami, répondit de Morvan après avoir hésité, j'ai un pénible aveu à te faire... Je ne puis plus m'embarquer avec toi... — Tu es fou ou tu plaisantes!... — Non, Laurent; je parle fort sérieusement. Oh! il est inutile que tu te récries! Je comprends les reproches que tu es en droit de m'adresser; j'avoue que je suis dans mon tort... Que veux-tu! il y a dans la vie des heures solennelles qui décident à tout jamais du malheur ou du bonheur d'une existence entière. Une de ces heures vient de sonner pour moi; je ne m'appartiens plus!... — Bien, dit Laurent en haussant les épaules d'un air de pitié, je comprends : il s'agit d'une amourette, d'un caprice! — En parlant ainsi, matelot, s'écria le chevalier avec feu, tu commets un sacrilége!... Écoute, Laurent, veux-tu promettre de me garder le secret? — Entre matelots, c'est de rigueur. — Celle à qui j'ai donné mon cœur est une fille de nos ennemis, une Espagnole. — Cela prouve en faveur de ton bon goût, voilà tout. Elles sont charmantes, les Espagnoles! Et dans quelle partie du monde habite la reine de tes pensées? — A Grenade, matelot. —Ah, diable! Sais-tu que Grenade est une des villes d'Amérique les mieux fortifiées?— Je le sais; que m'importe! — Que si tu te hasardes à y pénétrer, et que tu sois reconnu pour Français, ce qui ne peut guère manquer d'arriver, puisque tu ne parles pas même la langue espagnole, on te pendra haut et court en public? — Ah! Laurent, est-il possible que toi, si téméraire, tu t'arrêtes à de semblables craintes! — Dame! écoute donc, s'il ne s'agissait que de moi, je parlerais peut-être autrement. Je possède des ressources et des qualités d'esprit com-

munes à peu d'hommes : là où tu serais honteusement pendu, je m'en irais, moi, avec tous les honneurs de la guerre. Résumons-nous. Tu ne veux plus t'embarquer, parce que tu désires te rendre à Grenade ? Est-ce bien cela ? — Oui, Laurent, c'est cela. — Eh bien, l'avenir se chargera de décider qui de nous deux a tort ou raison ! En attendant, veux-tu m'accompagner au cabaret de l'Ancre-Dérapée ? — Je suis à tes ordres, Laurent. — Alors, le temps presse, partons !

Le cabaret de l'Ancre-Dérapée jouissait d'une grande réputation dans toutes les mers des Antilles; cet établissement ne se recommandait guère cependant par son luxe, et les ressources qu'il offrait à ses habitués étaient des plus restreintes : elles consistaient en eau-de-vie, vins et conserves ! Ce qui avait valu à ce cabaret sa prodigieuse célébrité, c'est qu'il servait, pour ainsi dire, de bourse et de maison de jeu aux boucaniers. C'était là que les juifs, attirés par l'appât du gain, venaient acheter les parts de prise; là que les aventuriers exposaient et perdaient en une soirée des sommes qui eussent suffi à assurer l'indépendance et le bien-être de leur avenir; là que se concertaient les expéditions et que les capitaines aimés de la foule se procuraient leurs meilleurs matelots.

Le cabaret de l'Ancre-Dérapée, bâti avec des palmiers entiers, recouverts d'une mince couche de mortier, se composait d'une immense salle carrée qui pouvait contenir plus de deux cents personnes.

A peine le beau Laurent eut-il franchi le seuil de la porte, qu'il fut entouré par une foule compacte et avide de le contempler de près.

— Arrière, mes amis, et un peu moins de bruit, je vous prie, dit-il en élevant la voix; j'ai à parler.

Aussitôt un grand silence se fit, et Laurent s'élançant sur une table :

— Frères de la côte, dit-il, je viens rendre la liberté à ceux d'entre vous que j'avais engagés pour ma prochaine expédition. Des plaintes ?... des regrets ?... Écoutez-moi sans m'interrompre. Mes amis, j'ai envie de m'amuser... Mon expédition ne sera donc pas ce qu'elle devait être; or, comme je tiens à ne jamais tromper personne, j'ai dû vous faire cette déclaration, afin que ceux qui désireraient me suivre sachent à quoi ils s'exposent. Mes amis, continua-t-il en étendant le bras pour commander le silence, il me reste deux mots à ajouter : ceux qui cette fois m'accompagneront doivent s'attendre à quelque chose de réellement difficile, car je m'ennuie fort ! Qu'ils n'oublient pas surtout que j'ai pour habitude de ne répondre à aucune question, et que je hais les curieux et les bavards ! Voyons, qui désire me suivre ?

Cent cinquante « moi ! » prononcés avec enthousiasme (la salle commune du cabaret de l'Ancre-Dérapée contenait en cet instant cent cinquante flibustiers) répondirent à l'appel du beau Laurent.

— Matelot, dit-il en sautant par terre et en se penchant à l'oreille de de Morvan, j'aime à croire que si tu réfléchis un peu, tu finiras aussi par te décider à me suivre. Garde-moi le secret ! Le but de mon expédition est de m'emparer de la ville de Grenade. — Laurent, s'écria le chevalier avec une indicible expression de reconnaissance, j'accepte ton généreux concours. Sur la mémoire de mon père honoré, je te jure qu'à partir de ce jour je te resterai dévoué jusqu'à la mort. — Bah ! il s'agit bien de reconnaissance, dit Laurent en riant. Ne te figure pas au moins que c'est pour venir en aide à tes amours que je vais prendre la ville de Grenade, c'est tout simplement pour me distraire.

Un quart d'heure plus tard, Laurent fermait la liste des enrôlés volontaires qui s'associaient, sans la connaître, à sa folle entreprise : ces engagés étaient au nombre de quatre-vingt-dix, Laurent ayant refusé soixante adhésions. Ces quatre-vingt-dix hommes représentaient la fleur de la flibusterie.

Une heure après son apparition au cabaret de l'Ancre-Dérapée, Laurent s'embarquait avec vingt rameurs dans une de ces longues pirogues espagnoles construites pour aller à la rame et à la voile en même temps, et dont la vélocité tenait du prodige.

Après avoir consulté l'état du vent et 'être orienté, il donna l'ordre du départ, et ı longue et mince embarcation se mit à 'oier sur la crête des vagues. Laurent, assis à l'arrière, tenait le gouvernail; le hard?. flibustier avait l'air, sinon inquiet, du moin: très-préoccupé.

« Ah! la senorita Sandoval veut me revoir,



Le capitaine s'élança sur elle d'un bond de tigre. (Page 297.)

pensait-il ; que sa volonté soit faite !... Comment n'ai-je pas eu, en lisant sa lettre, l'idée de cette expédition à Grenade, qui m'est venue seulement au cabaret de l'Ancre-Dérâpée!..... Pourvu toutefois que je parvienne à rattraper Pied-Léger!... La capture de cet espion est pour moi de la plu. haute importance. Personne n'est plus : même que lui de me donner les renseignements dont j'ai besoin. Appuyez ferme su les avirons, mes amis! dit alors Laurent e: s'adressant aux rameurs. Trente piastres :

celui qui, le premier, apercevra l'embarcation que nous cherchons...

Laurent, dont la sagacité naturelle égalait l'expérience maritime, avait calculé, en se lançant à la poursuite de Pied-Léger, et l'avance gagnée par l'espion, et la direction qu'il devait avoir prise.

« Le navire espagnol qui l'attendait, murmurait-il, n'aura jamais osé s'approcher à plus de six lieues de terre; et comme Pied-Léger est seul, qu'il a contre lui la marée et le vent, il est impossible qu'il m'échappe. »

Pendant les deux premières heures qui suivirent, Laurent ne prononça pas une parole : il était absorbé par l'examen de l'horizon. La nuit, illuminée par un magnifique clair de lune, se prêtait admirablement à ses recherches.

Tout à coup, la voix du flibustier retentit joyeuse et sonore au milieu du silence.

— Holà! mes amis, dit-il en s'adressant aux rameurs, êtes-vous donc tellement indifférents aux trente piastres promises, que vous ne m'ayez pas encore signalé ce navire qui gouverne bâbord-amure, comme s'il voulait nous accoster au vent!... Ses voiles se détachent cependant avec une grande netteté sur l'azur du ciel!... Ferme toujours sur les avirons!...

Les flibustiers, quoique avertis, eurent toutes les peines du monde à apercevoir le bâtiment dont la voile, à en croire leur chef, se détachait avec une si grande netteté sur l'azur du ciel. Laurent, qui passait à juste titre pour le meilleur pointeur que possédât la flibuste, jouissait d'une incroyable puissance de vue.

Une heure s'était à peine écoulée, que la pirogue montée par les aventuriers accostait le navire signalé par leur chef. Ce navire, du port de cent tonneaux à peine, et monté par un équipage de cinq hommes, n'essaya pas de résister : au reste, les flibustiers, sans s'inquiéter des forces qu'il pouvait contenir, s'étaient, en l'accostant, élancés à l'abordage. La première personne que Laurent aperçut en sautant sur le pont fut l'espion Pied-Léger. Le misérable, d'une pâleur de mort, et le corps agité par un tremblement convulsif, paraissait en proie à une frayeur extrême. Alors le beau Laurent s'[...] dressant à lui :

— Embarque avec nous, et pas un mo[...] tu me sers avec fidélité, il ne te sera pa[...] de mal; si tu essaies de me tromper, [...] mourras dans les plus cruels supplices.

Pied-Léger, hors d'état de prononcer u[...] parole, trouva à peine assez de force [...] descendre, en s'aidant des tire-veilles, [...] la pirogue des flibustiers.

— Depuis cinq ans qu'on t'a perdu [...] vue, reprit Laurent en le plaçant prè[...] lui à l'arrière, tu ne cours guère le dan[...] d'être reconnu par tes anciens camara[...] Je t'appellerai Petit-Jean et je te présent[...] comme un déserteur de navire de guer[...] Tâche de ne commettre aucune imprudence[...]

Les premières lueurs du jour éclairai[...] l'horizon lorsque la pirogue atteignit l'île [...] la Tortue. Laurent congédia ses rameu[...] sans leur donner aucune explication. Il s[...] contenta seulement de leur dire :

— Mes amis, tout va bien !... Nous avo[...] assuré ce soir le succès de notre entrepr[...]

Une fois de retour dans l'habitation qu'[...] occupait à lui seul dans le quartier de [...] Basse-Terre, l'illustre aventurier commen[...] l'interrogatoire de son prisonnier.

— A présent que rien ne nous presse, [...] dit-il, explique-moi en détail les instructio[...] que tu as reçues de Nativa lors de ton dé[...] part de Grenade. Je ne comprends pas qu'ell[...] ait pu, après la lettre qu'elle m'adressait, t[...] charger de lui amener le chevalier de Mor[...] van... Ne m'aurais-tu pas menti? — Non, ca[...] pitaine; la senorita Sandoval m'avait expres[...] sément chargé de vous voir avant le cheva[...] lier de Morvan; ce n'était que dans le cas o[...] vous me répondriez comme vous l'avez fai[...] c'est-à-dire avec mépris, que je devai[...] remettre à ce gentilhomme la lettre qui l[...] concernait. Je me suis fidèlement acquit[...] de ma commission. — Depuis combien d[...] temps habites-tu Grenade? — Depuis troi[...] ans, capitaine. — En ce cas, tu connais par[...] faitement les environs de la ville? — Parfai[...] tement, capitaine. — A combien se mont[...] sa population? — A douze mille âmes, capi[...] taine. — Et sa garnison se compose... — D[...] six cents hommes de troupes réglées, san[...]

compter la milice bourgeoise, qui forme un effectif de trois mille hommes...

Laurent fixa alors sur l'espion un regard qui lui fit baisser les yeux; et se jetant tout habillé sur un lit de repos :

— Je te défends, et ton intérêt te commande doublement l'obéissance, lui dit-il, de sortir de cet appartement, de te montrer à qui que ce soit! Si pendant mon sommeil l'envie de m'assassiner te prennait, tu pourrais te servir de ces pistolets en toute confiance ; ils sont chargés.

Cinq minutes plus tard, Laurent était profondément endormi.

Lorsqu'une troupe d'aventuriers se réunissait pour tenter une entreprise, celui qui fournissait le navire avait droit à une indemnité, fixée à l'avance, sur toutes les prises qui s'effectueraient durant le cours de l'expédition. En outre, les canons des batteries capturées devenaient sa propriété. Des sociétés de spéculateurs, la plupart appartenant à la race israélite, s'étaient formées dans l'île de la Tortue pour exploiter l'intrépidité des flibustiers. Achetant à vil prix les navires capturés, ils s'empressaient, dès que les hasards du jeu ou de la guerre avaient réduit à la misère un capitaine connu par son audace et son bonheur, de lui fournir un bâtiment et d'entrer ainsi dans les chances qu'offraient son expérienee et son courage.

La réputation de Laurent était telle, que chaque fois qu'il opérait pour son propre compte et en dehors des intérêts de la redoutable société dont Montbars était le chef, et dont lui, Laurent, faisait partie, les juifs lui fournissaient à des conditions fort douces leurs meilleurs voiliers!

Quatre jours s'étaient à peine écoulés depuis que Laurent avait annoncé dans le cabaret de l'Ancre-Dérapée son intention de reprendre la mer, que déjà une frégate armée de seize canons, et toute prête à partir, l'attendait dans la rade. Le matin du jour fixé pour l'embarquement, une foule immense accompagna l'illustre boucanier jusqu'au môle. Les quatre-vingt-dix flibustiers qu'il avait choisis laissaient éclater les transports de la joie la plus vive; ceux qui restaient à terre ne pouvaient parvenir à cacher leur dépit. Laurent, le front haut et l'air fier, daignait à peine adresser de temps en temps à ses gens les ordres indispensables.

— Allons, matelot, dit-il en se retournant vers de Morvan, embarquons!...

Déjà le chevalier prenait son élan pour sauter dans le canot, lorsqu'un murmure qui se fit entendre dans la foule, l'arrêta.

— Qu'y a-t-il? demanda-t-il à son voisin.

— Il y a que le beau Laurent est la chance en personne... Son voyage lui vaudra un million. Tenez, voici Fleur-des-Bois qui vient pour s'embarquer avec lui..... Quelle chance! quelle chance!...

En effet, à peine lui avait-on fait cette réponse, que de Morvan vit Jeanne à ses côtés...

— Toi ici, Fleur-des-Bois! lui dit-il avec autant d'émotion que de surprise.—Croyais-tu donc, mon chevalier Louis, lui répondit-elle en le regardant avec une ineffable expression de tendresse, que je t'aurais laissé partir seul? Ne m'attendais-tu pas? — Non, Jeanne, je ne t'attendais pas. — Quoi! reprit la fille de Barbe-Grise d'un ton de doux reproche, tu n'as pas deviné, lorsque je t'ai quitté si facilement, sans efforts, sans presque t'adresser un adieu, que si j'étais si peu chagrine, c'est que je devais bientôt revenir!... Tu ne m'aimes donc pas?... — Oh! oui, Fleur-des-Bois, je t'aime!..... je t'aime comme une sœur de prédilection et de choix... C'est justement pour cela que ta résolution de t'associer à nos dangers me peine... — Allons, embarquons, dit en ce moment la voix impérieuse de Laurent.

Jeanne s'élança avec sa légèreté de biche dans le canot; de Morvan la suivit.

— Cette apparition est-elle une réponse aux vœux secrets de mon cœur? pensait Laurent, ou une nouvelle douleur que le sort me réserve? N'importe, Nativa, de Morvan et Fleurs-des-Bois réunis, cela ne peut manquer d'être drôle!

Depuis une semaine que l'expédition commandée par Laurent avait quitté l'île de la Tortue, le temps s'était écoulé pour de

Morvan avec une rapidité prodigieuse. Chaque jour, chaque heure, l'attachait à Fleur-des-Bois; car à chaque instant il découvrait dans la jeune fille une qualité et une grâce nouvelles.

Depuis que la frégate tenait la mer, aucun incident digne d'être mentionné, si ce n'est l'apparition de deux voiles espagnoles, ne s'était présenté; Laurent avait fait poursuivre la route sans vouloir donner chasse à l'ennemi. Cette indifférence pour un butin presque assuré n'avait pas déplu à l'équipage : elle lui prouvait que l'entreprise tentée par son chef devait être considérable, puisqu'il dédaignait les prises que le hasard plaçait à sa portée.

Un soir, Laurent, son matelot et Fleur-des-Bois, assis sur le gaillard d'arrière, paraissaient contempler avec admiration le coucher du soleil. Pas un de ces trois personnages cependant ne s'occupait du sublime spectacle qu'ils avaient devant les yeux : ils étaient tout entiers à leurs pensées. Le visage de Laurent reflétait, contrairement à son habitude, une expression de découragement, de douce mélancolie.

— Ami, dit-il en s'adressant à de Morvan, je suis tenté de croire que les éléments conspirent en faveur de tes amours! Jamais, depuis des années que je sillonne ces parages, je n'ai vu régner sous ces latitudes des vents semblables à ceux qui nous favorisent en ce moment. Avant dix jours d'ici, si ce phénomène se prolonge, tu seras auprès de ta bien-aimée.

Quoique les paroles prononcées par Laurent eussent dû lui être agréables, le jeune homme, en les entendant, se troubla. Quant à Fleur-des-Bois, elle pâlit, et porta vivement la main à son cœur.

— Que dis-tu, Laurent? s'écria-t-elle vivement.

Puis s'arrêtant au milieu de sa phrase, elle se mit à sourire; et elle ajouta :

— C'est pour te moquer de moi et me faire peur que tu parles ainsi, n'est-ce pas? — Te faire peur, Jeanne, répéta Laurent avec tristesse; en quoi donc les amours du chevalier Louis peuvent-ils te toucher?..... Ne dois-tu pas, puisque tu es son amie, désirer son bonheur?... — *Quoi* [illegible] c'est donc vrai, *Louis, que tu aimes une* femme! [illegible] *Fleur-des-Bois d'une voix plei*ne de sanglots. Moi qui te croyais *si noble*.. si bon! [illegible] c'est impossible!

Suffoquée par l'émotion, Jea[illegible] garda [illegible] moment le silence.

Embarrassé, ému, ne sachant que répondre, de Morvan cherchait un moyen pour donner un autre tour à la conversation : la vivacité de Fleur-des-Bois ne lui laissa pas le temps de prendre la parole :

—Laurent n'a-t-il pas prétendu, mon chevalier Louis, que si le beau temps continue, tu reverras bientôt la bien-aimée de [illegible] cœur? tu as donc une autre amie que [illegible] Est-elle jeune, jolie? Pourquoi ne m'as-tu jamais parlé d'elle?... — Je pensais, Jeanne, répondit de Morvan avec gêne, que ce sujet de conversation ne devait présenter aucun intérêt pour toi. Une femme que tu ne connais pas..... — Qu'importe, mon chevalier Louis; puisque cette femme t'aime... il faut bien que je m'intéresse à elle. Crois-tu que je lui plairai? Je veux faire tous mes efforts pour lui être agréable. Est-elle bonne, au moins? — Bonne comme toi, ma sœur.

Jeanne baissa la tête; elle sanglotait.

— Fleur des-Bois, lui dit Laurent en lui prenant la main, du courage! Tu ferais bien de regagner ta cabine et d'essayer de goûter un peu de repos. — Merci de l'intérêt que tu me portes, Laurent, dit la pauvre enfant. Je remarque que tu as beaucoup changé à ton avantage. Tu es à présent bien bon pour moi, et meilleur avec tout le monde... Je ne te déteste plus...

Ces paroles naïves firent sourire le beau Laurent. De Morvan crut remarquer une expression de joie véritable sur son visage, son front se rembrunit.

Une fois que Jeanne se fut retirée, un assez long silence régna entre les deux matelots : ce fut Laurent qui le rompit le premier.

— Chevalier, dit-il d'une voix qui contrastait par sa gravité avec le ton de raillerie qui lui était habituel, une explication, si je ne me trompe, est devenue nécessaire entre nous; enfin, matelot, j'ai rencontré la femme

que je désirais! J'aime Fleur-des-Bois!... Je ne reculerai devant aucun moyen pour devenir son amant! — Tromper une jeune fille sans expérience, un ange de pureté qui s'est confié à ton honneur, ce serait une action indigne d'un honnête homme, Laurent. Je m'opposerai de toutes mes forces, je t'en préviens, à tes honteux et coupables desseins! — Ces paroles, prononcées il y a un mois, t'auraient coûté la vie! dit froidement le flibustier; aujourd'hui que tu es mon matelot, tu jouis vis-à-vis de moi de l'impunité la plus complète; ne te gêne donc pas pour m'insulter. Je subirai avec résignation tes provocations et tes outrages.

Cette réponse fit honte à de Morvan de son emportement.

— Je regrette, matelot, dit-il, le cri d'indignation que vient de laisser échapper mon cœur. — D'indignation? Allons donc! de jalousie! interrompit Laurent. Un dernier mot: veux-tu me jurer sur l'honneur que tu renonces à ton amour pour Nativa! Alors je me retire! — Renoncer à Nativa!... Parles-tu sérieusement? Ne sais-tu pas que la fille du comte de Monterey représente pour moi l'univers entier! que si je désire la fortune, la gloire, l'indépendance, c'est non par ambition, mais bien pour m'élever jusqu'à elle!... qu'aucun effort, aucun sacrifice ne me coûteront pour obtenir sa main!... Si je blâme tes vues sur Fleur-des-Bois, ce n'est pas certes que je sois jaloux. Je défends Jeanne comme je défendrais une sœur... Je veux lui conserver intact son avenir. — Bel avenir, vraiment, dit Laurent, que de se trouver, à la mort de son père, dans un isolement complet, sans un guide, sans un ami, sans un appui, et livrée à la brutalité du premier Casque-en-Cuir venu! — Ainsi tu t'obstines dans ton projet? — Certes; je ne sais ce que c'est que de reculer! — Tu me promets au moins de ne jamais avoir recours à la violence? — Je te le promets. Le jour où Jeanne deviendra ma maîtresse, ce sera de son libre consentement; et je ne lui cacherai pas l'étendue du sacrifice qu'elle s'impose!... — Bien, matelot; alors je ne crains rien!

Le lendemain du jour où cette conversation entre les deux matelots avait eu lieu, Jeanne resta jusqu'au soir enfermée dans sa cabine. Plusieurs fois, en passant devant la porte, de Morvan entendit des sanglots étouffés.

Pendant le reste du voyage, Fleur-des-Bois fut constamment triste et préoccupée. Recherchant la solitude, elle passait la plus grande partie de la journée assise dans le coin le plus obscur du tillac.

Le dix-septième jour de leur départ de l'île de la Tortue, les aventuriers arrivèrent à l'embouchure du *Lagon de Nicaragua*. Laurent fit jeter l'ancre, et, vers la tombée de la nuit, il rassembla l'équipage sur l'arrière. La curiosité de ses compagnons était excitée au dernier degré; aussi un profond silence se fit-il lorsqu'il prit la parole:

— « Mes amis, leur dit-il, l'heure est venue où je dois vous apprendre quels sont mes projets! N'oubliez point, si leur grandeur vous étonne, qu'avant de vous associer à mon sort, je vous ai avertis que mon entreprise dépassait les choses ordinaires. Les villes espagnoles du littoral, menacées sans cesse de nos excursions, possèdent de formidables moyens de défense, et demandent, pour être attaquées avec succès, l'emploi de forces énormes. Les navires de commerce de nos ennemis, effrayés des pertes que nous leur avons fait subir, n'osent plus sortir des ports qu'escortés par de véritables escadres de guerre. Jamais à aucune époque, depuis l'établissement de la flibusterie, le gain ne nous a été si difficile. Eh bien, je veux, mes amis, réparer d'un seul coup notre temps perdu!... Je veux en un jour vous dédommager de toutes vos fatigues d'une année; en une heure vous rendre riches! »

A ces paroles, un frémissement magnétique parcourut l'équipage, et des cris enthousiastes de: « Vive Laurent! » éclatèrent bruyants comme une décharge de canon.

— « Amis, reprit le flibustier d'une voix vibrante, mon intention est de m'emparer de la ville de Grenade! »

Quoique le moment d'annoncer le but de son entreprise fût admirablement bien choisi par le beau Laurent, ses compagnons s'atten-

daient si peu à une telle révélation, qu'au premier abord la surprise remplaça en eux l'enthousiasme : un silence de mort régna sur le pont.

« — Amis, reprit Laurent, votre valeur, quelque habitué que j'y sois, dépasse mes espérances ! Je craignais que, ne connaissant pas encore les détails et les précautions qui rendent assuré et infaillible le succès de notre expédition, sa prétendue témérité ne vous causât une certaine hésitation. A votre contenance assurée et impassible, je reconnais que je vous avais mal jugés, que je m'étais trompé sur votre compte! Amis, avant cinq jours d'ici vous ploierez sous le poids du butin, l'or ruissellera à flots sur le pont de la frégate. »

A l'assurance montrée par leur chef, les boucaniers, électrisés, oublièrent toutes leurs appréhensions et s'associèrent avec un élan réel à l'enthousiasme si adroitement simulé par Laurent. A partir de cet instant, une ardeur et une impatience sans égales régnèrent à bord de la frégate. Pas un matelot n'eût consenti à céder sa part future de prise pour deux mille écus comptant. Au reste, les quatre-vingt-dix hommes dont se composait l'équipage représentaient, il faut le répéter, la fleur de la flibuste.

Le lendemain, au point du jour, la frégate entra dans la rivière : il s'agissait de remonter, sans être reconnu, jusqu'à l'entrée du Lagon. Pied-Léger, qui connaissait parfaitement les localités, exerça les fonctions de pilote : il avait répondu à Laurent, sur sa tête, de le conduire à bon port. Toutefois, car le hardi flibustier savait, selon que les circonstances l'exigeaient, allier la prudence à la témérité, on transforma la frégate en un navire de commerce. Cette métamorphose s'opéra comme par enchantement. Les aventuriers s'empressèrent de haler dedans les canons et de fermer les sabords de la batterie; le pavillon espagnol monta à la corne et flotta perfidement dans les airs, tandis qu'un petit nombre de gabiers restèrent seuls visibles dans le gréement.

Le lendemain, vers le milieu du jour, la frégate arrivait à sa destination. Laurent fit cacher le navire sous de grands arbres touffus qui bordaient la rivière : la végétation que présentaient en cet endroit les rives du Lagon était si puissante, qu'il n'y avait aucun danger d'être découvert par l'ennemi. L'équipage, abrité par cette ombre salutaire et épaisse, se coucha sur le pont et attendit la nuit. L'expédition devait se mettre en route à dix heures du soir, afin d'atteindre la ville de Grenade vers minuit, c'est-à-dire lorsque les habitants seraient plongés dans leur premier sommeil.

Plusieurs fois, depuis le matin, Fleur-des-Bois avait paru vouloir se rapprocher de de Morvan ; enfin, un peu avant le coucher du soleil, la fille de Barbe-Grise, rassemblant tout son courage, appela le jeune homme au moment où il passait près d'elle.

— Mon chevalier Louis, dit-elle d'une voix à peine intelligible tant elle était émue, veux-tu venir t'asseoir à mes côtés ? j'ai à te parler,

A l'empressement que mit de Morvan à obéir, à la rougeur qui lui monta au visage, il était facile de deviner combien la demande de Jeanne lui causait à la fois de trouble et de plaisir.

— Que désires-tu, ma sœur ? lui demanda-t-il en prenant place auprès d'elle. — C'est étrange, dit Jeanne pensive, l'effet que le son de ta voix produit sur moi. Elle me fait mal; et cependant je désirerais l'entendre toujours...

Fleur-des-Bois s'arrêta un instant, puis regardant de Morvan avec des yeux noyés de larmes :

— Mon chevalier Louis, lui dit-elle, quoique nous venions toujours à bout des Espagnols, ces gens-là sont braves et se défendent bien ! Qui sait si tu ne seras pas tué cette nuit pendant l'assaut de la ville ?... — Je le voudrais, ma douce Jeanne ! murmura de Morvan avec un accent de découragement réel. — Que dis-tu là ? s'écria Fleur-des-Bois, qui, saisit par un mouvement irréfléchi et passionné la main du jeune homme. Mon chevalier Louis, je t'en conjure, ne parle pas ainsi... Pourquoi souhaiterais-tu mourir ? tu es jeune, beau et bon ! on ne peut te voir sans se sentir attiré vers toi..... ton existence sera heureuse... — On ne peut

me voir sans se sentir attiré vers moi, dis-tu, Fleur-des-Bois, répéta de Morvan d'une voix railleuse et pleine d'amertume; et la preuve, en effet, c'est que depuis huit jours tu fuis ma présence, sans même songer à dissimuler l'horreur que je t'inspire. — C'est justement, mon chevalier Louis, pour te demander pardon de ma conduite que je t'ai appelé, reprit Jeanne. Toi m'inspirer de l'horreur! Ah! tu sais bien que cela n'est pas possible! — Comment expliquer autrement ta façon d'agir à mon égard? — Je l'ignore, mon chevalier!..... Quand tu n'es pas près de moi, j'éprouve une tristesse inexplicable!... Mon esprit m'apporte et me présente ton image comme cela a lieu dans un rêve. Je t'entends, je te regarde, tu me parles, je te vois! Dans ces moments-là, je t'aime tellement, que je n'hésiterais pas à donner ma vie pour t'épargner un chagrin! Eh bien, le hasard te conduit-il à mes côtés: mon cœur à ta vue se serre, les larmes me viennent aux yeux, je souffre horriblement! J'ai beau me raisonner et me dire: « Je dois être heureuse, car voici mon chevalier Louis, » je ne suis pas heureuse du tout; au contraire! Tu n'es plus le même homme qui apparaissait à mon imagination ravie! Ton front me semble sévère, tes yeux méchants, ton sourire moqueur! Pardonne-moi donc, je t'en conjure, mon chevalier Louis, reprit-elle, la froideur que je t'ai montrée..... — Si je te pardonne, ma bonne sœur, ma charmante Fleur-des-Bois, s'écria de Morvan profondément ému; c'est-à-dire que je t'admire, que je t'aime... — Oh! pas comme l'Espagnole de Grenade! interrompit Jeanne les yeux brillants d'un sombre éclat et la poitrine agitée. — Oui, Jeanne, autant que l'Espagnole de Grenade. A toi toute mon amitié; à elle tout mon amour...

Cette réponse impressionna profondément Jeanne.

— Il y a donc plusieurs amours? dit-elle lentement et d'un air pensif. Que je déteste à présent mon ignorance! Je devrais peut-être me trouver heureuse de ce que tu m'appelles ta sœur! Eh bien, je souffre comme je ne me doutais pas encore que l'on pût souffrir... Mon chevalier Louis, je t'en conjure, laisse-moi seule..... Je t'aime bien..... Oh! certes... mais je suis dans un de ces moments où ta vue me fait mal... Laisse-moi...

De Morvan s'éloigna sans répondre; il comprenait qu'offrir de banales consolations à cette passion si ardente, si pure, et qui s'ignorait, c'eût été commettre un sacrilége.

A dix heures du soir, tout étant convenu et prêt pour le débarquement, le beau Laurent pria son matelot de l'accompagner dans sa cabine.

— Chevalier, lui dit-il une fois qu'ils furent seuls, il ne m'est pas permis de dissimuler que je commets une grave imprudence. Toutefois, je suis persuadé que la hardiesse ou plutôt la folle témérité de notre entreprise est justement ce qui en assure le succès. Il est impossible que les Espagnols d'une ville située à trente lieues de la mer songent à être attaqués par les flibustiers. Je compte beaucoup sur la terreur superstitieuse que leur causera notre inexplicable présence. Cependant, comme il ne faut rien négliger, je tiens à te répéter mes instructions. Notre débarquement s'opérera au moyen de nos trois embarcations; chaque embarcation contiendra vingt hommes. Dix flibustiers resteront à bord pour garder la frégate. Notre point de réunion, si nous ne parvenons à piller la ville dans le premier moment de surprise, sera la grande place de l'église. Grâce au plan de Grenade que l'espion Pied-Léger nous a tracé en détail, nous connaissons parfaitement les localités. Nos trois colonnes expéditionnaires opéreront de façon à former un triangle qui s'élargira ou se rétrécira selon l'attitude que prendra l'ennemi. Nos canots, conduits chacun par deux de nos hommes dans cette espèce de canal ou d'embranchement que forme la rivière et qui aboutit à l'entrée du faubourg abandonné de Santa-Engracia, nous offriront, au dernier moment, un refuge assuré, en supposant, ce que je n'admets pas, que les Espagnols nous repoussent. Ce sera donc vers le faubourg de Santa-Engracia, qu'en cas de défaite il faudra diriger nos trois colonnes. Chaque chef de colonne est au courant de l'itinéraire qu'il devra suivre pour atteindre, selon

sa position, le faubourg de Santa-Engracia. A présent, matelot, un dernier mot, et ce mot est pour moi de la plus haute importance. J'ai une excellente opinion de ta valeur personnelle, de ton sang-froid dans le danger. Je suis intimement convaincu, d'après les conseils que tu m'as soumis, d'après les observations que tu m'as faites lorsque nous avons discuté ensemble notre plan d'attaque, que tu as le coup d'œil sûr, que tu possèdes l'instinct de la guerre. Ce que j'ignore et ce que je veux savoir, entends-tu bien? ce que je veux savoir, c'est si je puis compter sur ton obéissance. — Je réponds, matelot, dit de Morvan, que, sur mon honneur de gentilhomme, je m'engage à t'obéir les yeux fermés. — C'est bien, cher Louis; à présent je suis tranquille : Grenade m'appartient.

Le beau Laurent, en quittant son matelot, fut frapper à la porte de la cabine occupée par Fleur-des-Bois. La jeune fille, à moitié couchée dans son hamac, était absorbée à un tel point dans ses réflexions, qu'elle n'entendit pas. Laurent, après une courte attente, poussa la porte et entra. Il fallait que le cœur du flibustier ne fût pas, ainsi qu'il le prétendait, mort à tout noble sentiment, car, en apercevant la fille de Barbe-Grise, il s'arrêta immobile et troublé sans oser franchir le seuil.

—Fleur-des-Bois, murmura-t-il enfin d'une voix caressante. — Qui èst là? s'écria la jeune fille en ramenant vivement sur ses épaules, par un geste rapide et empreint d'une naïve et pudique coquetterie, les boucles soyeuses de sa chevelure. Ah! c'est toi, Laurent; que me veux-tu? Est-il donc temps de partir? — Non, Jeanne, pas encore. Il y a quelques heures je t'ai entendu, dans la prévision d'un accident fatal, adresser tes adieux au chevalier Louis : eh bien, comme moi aussi je puis succomber dans la lutte, je viens te voir avant d'engager le combat.

Cette réponse parut causer une certaine surprise à Fleur-des-Bois.

— Tu m'aimes donc, Laurent? demanda-t-elle au flibustier d'un air pensif. — Oui, Jeanne, je t'aime!... — Comme une sœur ou comme... l'on aime autrement?... — Comme une amante! reprit le beau Laurent avec un élan passionné.

Il déposa un long baiser sur le front de Jeanne. Au contact des lèvres du flibustier, Fleur-des-Bois poussa un cri déchirant; puis au même instant, trouvant dans son désespoir une de ces énergies mystérieuses et inexplicables que la nature accorde, à certaines heures solennelles, aux natures d'élite, elle s'arracha des bras de Laurent, et, folle de terreur, elle se mit à crier :

— A moi, mon chevalier Louis! viens à mon secours!... — Il est inutile, Fleur-des-Bois, dit Laurent froidement, que tu appelles mon matelot : tu ne cours aucun danger, et la présence du chevalier pourrait, en ce moment-ci, me conduire à commettre un crime!..... Je suis calme, Fleur-des-Bois..... Pourquoi t'en voudrais-je, chère enfant! Tu ne m'aimes pas, et tu me repousses... Quoi de plus simple?... Que veux-tu!... Il paraît qu'il n'est pas dans ma destinée de vivre comme les autres hommes..... La nature a mesuré mes épreuves à mes forces... Je suis né pour souffrir! Au revoir, ma douce Jeanne...

Laurent s'éloigna aussitôt de la cabine d'un pas ferme et assuré. Quant à la pauvre Fleur-des-Bois, à peine Laurent eut-il refermé la porte derrière lui, qu'elle tourna la clef dans la serrure et se jeta tout en pleurs dans son hamac.

— Ma bonne sainte Anne d'Aurai, dit-elle avec ferveur, faites qu'une balle vienne me frapper cette nuit!..... Que je désire donc mourir!... Oui, mais non pas sans avoir vu auparavant cette belle Espagnole qui a captivé le cœur de mon chevalier Louis...

Jeanne essuya ses larmes, et monta sur le pont. Au moment où elle arriva, on mettait les canots à la mer : de Morvan s'embarquait, Jeanne le suivit.

L'expédition des flibustiers, abritée par l'ombre que projetaient les grands arbres qui bordaient les rives du Lagon, atteignit, sans courir le moindre risque d'être découverte, la ville de Grenade.

Les aventuriers, armés chacun d'un de ces redoutables fusils de boucaniers, si terribles entre des mains exercées, de deux paires de

pistolets et d'un large et épais coutelas, se divisèrent en trois troupes, ainsi que cela était convenu; les embarcations furent conduites au faubourg de Santa-Engracia, désigné comme point de ralliement en cas d'une défaite.

— Amis, dit Laurent, dans deux heures d'ici vous remporterez, remplis d'or, les vastes sacs vides dont vous vous êtes munis. L'essentiel maintenant c'est que vous ne laissiez aucun ennemi donner l'alarme. Bâillonnez et attachez les prisonniers obéissants; massacrez impitoyablement ceux qui tenteraient de résister. Surtout ne vous servez de vos armes à feu qu'à la dernière extrémité, qu'autant qu'il y ait bataille réglée. Vos coutelas vous suffiront pour le moment. Je vais aller vous faciliter l'entrée de la ville : restez, en attendant, cachés dans ces bosquets. Avant un quart d'heure je serai de retour. Si, par un hasard tout à fait improbable, il m'arrivait malheur, mon matelot, le chevalier Louis, me remplacerait. Il a reçu mes instructions; il vous conduirait à la victoire.

Laurent, accompagné d'un ancien boucanier, l'un des meilleurs matelots de la frégate, se dirigea vers la porte de la ville. A peine les deux aventuriers avaient-ils fait cent pas, qu'un « qui vive » retentit poussé par une sentinelle.

— Ami, répondit Laurent avec un accent castillan d'une irréprochable pureté. — Qui êtes-vous? D'où venez-vous? reprit le soldat. — Nous sommes des pêcheurs, et nous revenons de notre ouvrage! — Passez, dit l'Espagnol sans défiance.

Laurent et son compagnon continuèrent d'avancer d'un pas lent et égal; mais à peine furent-ils à portée de la sentinelle, que le capitaine s'élança sur elle d'un bond de tigre; une lueur rapide et fugitive comme un éclair, brilla dans les ténèbres : l'infortuné soldat, frappé d'un coup de poignard au cœur, tomba raide mort sans pousser un cri. La chute de son corps, amortie par le sable, ne produisit aucun bruit.

Laurent poursuivit son chemin. Il avait servi dans sa jeunesse sous les drapeaux espagnols, et connaissait parfaitement le caractère et les habitudes de ceux qu'il venait attaquer. Il ne fut donc nullement surpris de trouver plongé dans un profond sommeil le poste de dix hommes chargés de garder la porte de Grenade, et qui se reposaient du soin de leur sûreté sur la sentinelle placée à cinquante pas en dehors de la ville; sentinelle qui, atteinte par le poignard du capitaine des flibustiers, n'était plus qu'un cadavre.

Laurent retourna alors auprès de ses hommes; en deux mots, il les mit au courant de la position des choses, c'est-à-dire de la facilité qu'il y avait pour eux à pénétrer dans Grenade.

Les trois colonnes expéditionnaires s'avancèrent aussitôt rapidement et en silence. Les soldats du poste, endormis, furent saisis et bâillonnés avant qu'ils eussent eu le temps de pousser un cri : les flibustiers entrèrent dans la ville. Arrivés à la Place de l'Église, les trois troupes se séparèrent pour opérer chacune sur un point différent : l'espion Pied-Léger leur avait indiqué à l'avance les églises les plus riches et les maisons des principaux négociants de Grenade. Les dix-huit flibustiers dirigés par Laurent (deux hommes ayant été détachés de sa troupe pour aider à conduire les embarcations dans le faubourg de Santa-Engracia) ne restèrent pas longtemps inactifs. L'un deux s'en fut frapper à la porte de la cathédrale, sous le prétexte de solliciter les secours spirituels d'un prêtre pour un mourant. Le sacristain, habitué à de semblables demandes, ouvrit sans méfiance. Il fut aussitôt jeté à terre, garrotté et bâillonné : les flibustiers pénétrèrent dans l'église!... Une lampe, suspendue à une assez grande hauteur, éclairait imparfaitement de ses pâles rayons la cathédrale; quelque faible que fût sa lumière, elle suffit aux flibustiers pour apprécier à l'instant les immenses richesses qui se trouvaient à leur portée. Alors ce fut parmi ces gens, qui ne croyaient qu'à l'or, qui n'avaient qu'un but, le pillage, ce fut une joie tenant du délire. Chacun se précipita à la curée.

— Matelot, dit le chevalier en s'adressant à Laurent, je vois que nos compagnons ont pour plusieurs heures de besogne ici! La

maison habitée par Nativa, ton guide me l'a indiquée en passant, est située à quelques pas de la cathédrale. J'y cours.... — Arrête, dit froidement le flibustier en interrompant le jeune homme. J'ai besoin au contraire de ta présence, car je vais m'absenter. — Mais, Laurent, réfléchis donc que d'un moment à l'autre nous pouvons être découverts!..... Il est même impossible que cela n'arrive pas. Or, tu comprends quel serait mon désespoir s'il me fallait quitter Grenade sans revoir Nativa!... — Chevalier Louis, s'écria le flibustier, je n'aime pas à répéter mes ordres, et je hais les observations. Tu t'es engagé sur l'honneur à m'obéir passivement, les yeux fermés : je te dis : « Reste » ; cela doit te suffire !... Au revoir.

Laurent, sans ajouter une parole, s'éloigna aussitôt à grands pas, laissant là le malheureux jeune homme en proie à une irritation et à une impatience extrêmes.

Une minute plus tard, Laurent, suivi de deux de ses hommes, frappait à la porte d'une des plus belles maisons, presqu'un palais, de la Place de la Cathédrale : c'était là que demeurait Nativa. Bientôt la voix d'un esclave nègre, cela se devinait aisément à la prononciation, demanda de l'intérieur ce que l'on voulait.

— Ouvrez, au nom du roi d'Espagne ! dit Laurent.

Aussitôt la porte roula sur ses gonds, et le flibustier entra. L'esclave, en apercevant un inconnu armé jusqu'aux dents, se recula avec effroi.

— Pas un mot, lui dit Laurent en portant la main à ses pistolets, ou tu es mort ! Je suis un boucanier de l'île de la Tortue : Grenade est en notre pouvoir !... Conduis-moi vers ta maîtresse, la senorita Sandoval !

L'esclave du comte de Monterey, tremblant de tous ses membres, accompagna Laurent jusqu'à l'appartement occupé par Nativa.

— Pendant que je causerai avec ta maîtresse, lui dit le flibustier, tu resteras couché en dehors de la porte. Je t'avertis que je vois à travers les murailles ! Au moindre geste que tu ferais pour fuir, je te tuerais.

La frayeur de l'esclave était telle, que ses dents claquaient avec bruit. Il remplaça par une pantomime fort expressive la voix qui lui manquait : ses mains jointes, son front incliné, témoignaient de son obéissance.

Nativa, quoiqu'il fût alors près d'une heure du matin, n'était pas encore couchée. Assise dans un de ces vastes fauteuils à bascule que l'on retrouve dans toutes les habitations tropicales, la jeune fille rêvait. Laurent avança de deux pas, et élevant la voix :

— Nativa, dit-il, vous m'avez envoyé chercher, me voici ; que désirez-vous?

A l'apparition si inattendue et si inexplicable pour elle, du beau Laurent, la jeune fille poussa un cri d'étonnement et voulut se lever, mais son émotion était telle, qu'elle retomba dans son fauteuil prête à perdre connaissance.

— Remettez-vous, reprit le flibustier d'un air moqueur. Vous ne rêvez pas, Nativa : c'est bien le *ladron* ou voleur Laurent, comme m'appellent vos compatriotes, qui est devant vous ! M'aimez-vous toujours?... Dois-je vous féliciter de votre constance, ou mourir de désespoir de votre oubli?...

Nativa était tellement troublée, qu'elle ne remarqua pas l'ironie déployée par le flibustier ; la parole du beau Laurent arrivait à elle comme un son confus : elle entendait, mais elle ne comprenait pas.

— Eh bien, Nativa, reprit-il, dois-je vous répéter ma question? Vous m'avez envoyé chercher, me voici; que désirez-vous? — Avant tout, Laurent, dites-moi, votre présence en ces lieux ne vous expose-t-elle pas? Ne courez-vous aucun danger ! Comment avez-vous fait pour parvenir jusqu'à moi? — Je me suis emparé de Grenade, Senorita ! — Vous vous êtes emparé de Grenade ! répéta la jeune fille stupéfaite. Qu'entendez-vous par ces mots? — Que mes flibustiers sont en ce moment fort consciencieusement occupés à piller la ville. — Ah ! Laurent, reprit Nativa avec un ton de doux reproche, était-ce de cette façon que vous deviez vous présenter à moi !... — Dame ! senorita, que voulez-vous !... on fait ce qu'on peut... Ma modestie est chose connue, et tout le monde sait qu'il n'est pas dans mes

habitudes de me vanter. Cependant j'avoue que prendre une ville d'assaut, pour ne pas manquer un rendez-vous donné par une jolie femme, me parait constituer une action assez peu commune et fort galante, ma foi!

— Tu m'aimes donc bien, Laurent? s'écria Nativa avec cette impétuosité essentiellement espagnole qui n'exclut pas la pudeur et laisse à la femme toute sa liberté. — Moi? pas le moins du monde! répondit froidement le beau Laurent. Je suis poli, bien élevé, et j'ai pour règle invariable de conduite de ne jamais m'opposer aux caprices des femmes, de toujours leur obéir. Vous m'avez prié de venir; je suis venu, voilà tout!

A ces paroles prononcées avec une rare impudence, Nativa tressaillit; mais bientôt un séduisant et tendre sourire éclaira son délicieux visage.

— Mon bien-aimé Laurent, dit-elle, ta présence ici m'apprend quelles sont tes intentions. Je n'ignore pas que bien des obstacles nous séparent encore, mais je sais aussi que ta volonté est plus forte que la destinée; ce que tu veux doit s'accomplir! Si demain tu daignais dire au gouvernement espagnol : Moi, Laurent, l'ennemi invincible et redoutable de votre puissance, je consens à reprendre place dans les rangs de votre armée, à l'instant même on t'offrirait les plus éminentes dignités, le grade le plus élevé...

— Comme au chevalier de Morvan, n'est-ce pas, Senorita? interrompit le flibustier d'un air moqueur. Il parait décidément que vous êtes chargée de la délicate mission de recruter des ennemis à la flibusterie! Caramba! quelle éloquence! quel zèle!

A cette réponse si inattendue, à ce nom de de Morvan que Laurent venait de lui jeter si brutalement à la tête, Nativa poussa un cri de lionne blessée; et se redressant de toute sa hauteur :

— Caballero! dit-elle d'une voix frémissante, outrager une femme, c'est être lâche! Quand cette femme vous aime, un infâme et un assassin!...

A cette insulte, une expression vraiment effrayante de férocité se peignit sur le visage du flibustier. Toutefois, reprenant aussitôt son sang-froid :

— Senorita, dit-il, vous ne manquez ni d'énergie ni d'imagination; malheureusement votre esprit s'éloigne de la nature; sans cela vous seriez parfaite! La société vous a gâtée! L'homme qui vous donnera son nom s'en repentira sans doute amèrement plus tard! Si vous m'avez aimé, c'est tout bonnement parce que mon indifférence a irrité votre orgueil, et non parce que vous avez voulu me consoler d'un passé douloureux! Femme du monde et ne vivant que pour le monde, vous devez forcément manquer de cœur; les grandes dames cèdent à un caprice, obéissent à une fantaisie : elles n'aiment jamais!

Il serait impossible de rendre la souveraine impertinence avec laquelle le flibustier prononça ces dures paroles. A son accent, on ne pouvait mettre en doute sa sincérité. Nativa, pâle, immobile, atterrée, paraissait en proie à un égarement qui atteignait jusqu'au délire. Laurent souriait. Tout à coup la malheureuse enfant laissa échapper un cri déchirant, puis, comme si elle eût été atteinte par la foudre, elle tomba de toute sa hauteur dans le fauteuil placé derrière elle. Laurent se disposait à s'éloigner, lorsqu'un bruit de pas précipités arriva jusqu'à lui.

— Ah! dit-il en portant la main à ses pistolets, il parait que je me suis adressé à un nègre intelligent, qui n'aura pas ajouté foi à la puissance que je possède de voir à travers les murailles; j'ai eu tort de ne pas poignarder l'esclave, de le laisser vivant derrière moi; au fait, il ne m'aurait gêné en rien dans mon entrevue avec Nativa... Bon! voici qu'on tourne la clef dans la serrure..... Pourvu que les Espagnols ne soient pas plus d'une vingtaine...

La porte s'ouvrit : de Morvan entra.

— C'est toi, matelot? lui dit sévèrement Laurent. Qui t'a permis d'abandonner ton poste? De quel droit te trouves-tu ici?

Le chevalier, au lieu de répondre à Laurent, parcourut d'un regard anxieux l'appartement.

— Nativa! s'écria-t-il en apercevant la jeune fille étendue sans connaissance dans son fauteuil.

Alors, sans entrer dans aucune explication, sans songer à interroger Laurent, il s'élança vers elle, se mit à ses genoux, et saisissant sa petite main d'enfant dans les siennes :

— Nativa! ma bien-aimée Nativa! s'écria-t-il, c'est moi, moi de Morvan... Mon Dieu! on dirait qu'elle est morte!... Oh! si cela était, je me tuerais à ses pieds!...

Soit que la secousse éprouvée par la jeune fille eût été trop violente pour pouvoir se prolonger, soit que la voix du chevalier l'eût rappelée à elle, toujours est-il qu'elle reprit bientôt connaissance.

— Vous, de Morvan! dit-elle. Ah! mon ami, c'est le ciel qui vous envoie à mon secours. Protégez-moi! — Vous protéger! s'écria le jeune homme avec éclat; et quel danger vous menace, Nativa? Qui donc oserait vous insulter? — Ce ladron, cet infâme! répondit l'Espagnole en désignant par un geste empreint d'un souverain mépris et d'une folle terreur le flibustier Laurent. — Ah! c'était donc pour abuser tout à ton aise de la faiblesse de la femme que j'aime que tu m'avais si bien défendu de quitter mon poste! dit de Morvan avec un accent de rage qui étranglait sa voix. Misérable! tu as péché, tu vas mourir!...

Le jeune homme, hors de lui, aveuglé par la fureur et incapable de se rendre compte de ce qu'il faisait, arma un de ses pistolets et s'élança vers Laurent. Le flibustier resta immobile. Ses yeux, fixés sur le jeune homme, ne s'abaissèrent pas; cependant le canon de l'arme touchait déjà sa poitrine.

— Chevalier de Morvan, lui dit-il froidement, je te renvoie avec raison les paroles que tu m'as adressées un jour; à mon tour, je te dis : « Lâche et assassin, sois maudit! »

L'incroyable tranquillité du flibustier lui sauva la vie. De Morvan, rappelé à lui, jeta par terre son arme avec horreur; il craignait sa colère!..... — Cette fois, Laurent, s'écria-t-il, il faudra que l'un de nous deux succombe! — Me battre avec toi, mon matelot? jamais!..... — Tu veux donc que je t'assassine?... — M'assassiner! enfant! tu es trop noble pour cela... Tiens, matelot, je ne puis t'exprimer la joie que me cause ta conduite. Combien je suis heureux du mauvais mouvement auquel tu t'es laissé aller! A peine quinze jours se sont-ils écoulés depuis que tu m'as juré, sur la mémoire vénérée de ton père, une amitié et un dévouement éternels à toute épreuve, et voilà qu'à propos de rien, d'une femme, tu attentes à ma vie!... Je te le répète, cette explosion de fureur m'enchante; elle explique et justifie à mes yeux mon plus déplorable souvenir de jeunesse. Toi, si honnête, si loyal, tenter un assassinat! Ah! cela me prouve que l'amour constitue réellement un cas de folie furieuse, que ceux qui, atteints de cette maladie, versent le sang, doivent être, non pas maudits, mais soignés et guéris.

Laurent parlait encore, quand la porte s'ouvrit de nouveau et que Fleur-des-Bois entra : la scène se compliquait.

Jeanne, avant de franchir le seuil de la porte, s'arrêta un instant immobile et indécise; mais bientôt prenant son parti, l'œil brillant et toute rougissante, elle s'avança ou plutôt elle bondit vers Nativa.

— Voilà donc l'Espagnole que tu aimes! mon chevalier Louis, dit-elle à de Morvan, qui, décontenancé, ne sut que répondre. Mon Dieu, qu'elle est belle! continua Fleur-des-Bois en regardant sa rivale avec une ardente curiosité; jamais encore je n'avais songé que la vue d'une femme pût éblouir ainsi le regard... Comment se nomme ta maîtresse, chevalier? — Elle se nomme Nativa! répondit Laurent. Son père, le comte de Monterey, est un des puissants et des heureux de la terre : il possède des dignités sans nombre, une fortune incalculable : son gendre sera envié de tout le monde!... Eh bien, Jeanne, je te jure que je refuserais sans hésiter la fille et les trésors du comte pour un seul de tes sourires! Tu t'extasies devant la beauté de Nativa, enfant! Tes yeux ne se sont donc jamais reposés sur la surface d'un miroir? Tu ne sais donc pas que la nature a épuisé toutes ses ressources en ta faveur? Que cette beauté de Nativa, qui t'éblouit, pâlit et disparaît devant la tienne? — Dis-tu vrai, Laurent? s'écria Jeanne avec une joie naïve et une surprise véritable. Ne te moques-tu pas

de moi! Alors pourquoi, mon chevalier Louis aime-t-il cette femme comme une maîtresse et moi comme une sœur?...

Nativa, lors de l'apparition de Fleur-des-Bois, était tellement troublée, qu'elle n'avait pas remarqué la jeune fille. Les paroles de la boucanière réveillèrent sa fierté et lui rendirent, sinon le calme, au moins la présence d'esprit.

— Chevalier, dit-elle à de Morvan, votre présence à Grenade, en compagnie de Laurent, m'apprend assez quel nouveau genre de vie vous avez embrassé. Mon père, par bonheur, est en ce moment absent de la ville, mais il a laissé ici son or. Que je ne vous retienne pas. J'ai hâte de me retrouver seule; un de mes esclaves va vous servir de guide pour visiter l'habitation; emparez-vous des richesses qu'elle contient. Que ma présence ne vous empêche pas de faire votre métier. — Ah! Senorita, s'écria de Morvan, que ces paroles pleines de mépris touchèrent jusqu'aux larmes, à quoi bon cet outrage immérité! Vous savez bien que si je suis venu à Grenade, ce n'est pas l'espoir d'un vil butin qui m'y a conduit! Mon seul but, en m'associant à la téméraire expédition des boucaniers, a été de vous revoir, de vous supplier en faveur de mon amour! — Quoi! chevalier, reprit Nativa d'un ton ironique, vous osez avouer de pareilles choses ici, devant Laurent!... Vous oubliez donc que ce ladron m'a repoussée avec dédain!..... que moi, la fille du comte de Monterey, j'ai lâchement forfait à l'honneur de mon nom! que je suis indigne de l'amour d'un honnête gentilhomme! qu'entre vous et moi la honte a creusé un abîme!... — Senorita Sandoval, dit Laurent, je ne puis m'empêcher d'admirer la perversité de votre esprit. Votre feinte humilité est d'une rare adresse; elle a pour but d'exciter les passions du chevalier et de le conduire à m'assassiner. Ce manége est fort adroit! — Ah! vraiment, senor ladron, répondit Nativa avec une hauteur tout espagnole, vous attachez trop d'importance à votre personne! Croire que je désire votre mort!..... Allons donc!..... Pour moi vous n'existez plus... Oui, je l'avoue, aveuglée jadis par ma générosité et mal conseillée par mon inexpérience, je me suis attachée à vous comme à une bonne action!..... J'ai rêvé de vous retirer de la fange où vous étiez tombé... Que voulez-vous! je n'ai pas été élevée dans votre monde! Je ne connaissais ni la bassesse, ni l'infamie des gens de votre espèce. Ma jeunesse s'était écoulée au milieu de nobles caballeros. Je croyais que la bravoure allait toujours de pair avec l'honneur!... Si j'ai commis une faute dans ma vie, continua Nativa avec tristesse, c'est le chevalier de Morvan qui seul a le droit de me la reprocher! — Moi, Mademoiselle? s'écria le jeune homme. — Oui, vous, chevalier! Je vous ai laissé croire à un amour qui n'était pas encore dans mon cœur; je vous ai donné de fausses espérances, que je ne partageais pas. J'ai manqué de franchise. Hélas! je suis cependant plus à plaindre qu'à blâmer! Séduite par la noblesse de votre caractère, reconnaissante de l'immense service que vous aviez rendu à mon père en le sauvant d'une mort certaine, au péril de vos jours, je me suis un moment abusée moi-même... A présent, je ne vous retiens plus: adieu, chevalier. Mon avenir, à moi, est fini sur la terre. Mes pensées sont à Dieu. Croyez que du fond du couvent où je vais me retirer, je prierai pour le bonheur de votre avenir. — Que dites-vous, Nativa? s'écria de Morvan profondément ému. Vous retirer dans un couvent, vous si jeune, si belle! Non, c'est impossible. Ce sacrifice, conseillé par le désespoir, ne s'accomplira pas!... — Je vous demande pardon, chevalier, il s'accomplira! Et comment voudriez-vous qu'il en fût autrement? — Nativa! s'écria de Morvan, devant l'homme qui vous a si indignement outragée et méconnue, je vous dis: « Nativa, voulez-vous être ma femme? voulez-vous accepter mon nom? »

A ces paroles prononcées par de Morvan avec passion, Fleur-des-Bois pâlit et dut, pour ne pas tomber par terre, se retenir convulsivement au dossier d'un fauteuil. Nativa, en entendant le chevalier lui offrir son nom, ne put réprimer un mouvement de joie.

— Chevalier, dit-elle, votre générosité me touche. Devant Dieu, qui nous entend, je

vous jure que, vous vivant, je n'accepterai jamais d'autre époux que vous.

Cet engagement, le premier, le seul réellement franc et explicite que l'Espagnole eût adressé à de Morvan, remplit le jeune homme d'une joie insensée.

— Et moi aussi, Nativa, s'écria-t-il, je jure sur mon honneur de gentilhomme et sur ma part de la vie éternelle, que jamais, vous vivante, aucune femme, quelle que soit la position dans laquelle je pourrai me trouver, ne portera mon nom !...

A peine de Morvan achevait-il de prononcer ce serment, que Fleur-des-Bois poussa un grand cri, ferma les yeux, étendit ses mains en avant, comme si elle eût espéré trouver un point d'appui dans le vide, puis tomba inanimée sur le sol.

Le premier mouvement de de Morvan fut de se précipiter au secours de la pauvre enfant, mais un regard de Nativa le retint : Laurent releva Fleur-des-Bois !

—Accompagnez-moi, chevalier, dit Nativa; allons chercher mes femmes : elles prendront soin de cette jeune fille.

Dès que l'Espagnole eut franchi le seuil de la porte de l'appartement, elle se retourna vers de Morvan, et d'une voix que la colère agitait :

— Chevalier, lui dit-elle, Laurent doit mourir, non pas tué en duel par la main d'un gentilhomme, il est indigne de cet honneur, mais de la mort ignominieuse du voleur qui pille les villes, de l'assassin qui ne respecte pas les femmes!... Ici, vous resterez en sûreté en attendant le départ des boucaniers... Le pis qui pourrait vous arriver si vous étiez reconnu pour un Français, serait de devenir prisonnier de guerre sur parole... Dans ce cas, j'aurais recours à la puissance de mon père..... Quant à moi, je dois avant tout sauver Grenade des horreurs dont elle est menacée... Venez... — Qu'allez-vous faire, Nativa? s'écria de Morvan avec terreur; sortir pour appeler au secours?... Pour vous, vous le savez, je n'hésiterais pas à sacrifier ma vie, mais il est au-dessus de mes forces de vous livrer mon honneur! Laurent, quels que soient ses torts envers vous, est en ce moment mon compagnon d'armes, je ne l'abandonnerai pas!... Arrêtez!.....

De Morvan, en parlant ainsi, se plaça résolument entre Nativa et la porte de sortie qui donnait sur la rue; l'Espagnole, au lieu de tenter ce passage, s'élança dans une direction contraire, et disparut aussitôt. A peine quelques secondes s'étaient-elles écoulées, que les sons prolongés d'une cloche lancée à toute volée retentissaient vibrants au milieu du silence de la nuit.

— Chevalier, dit Nativa en revenant, pour respecter vos scrupules, j'ai agi contre votre volonté. Vous n'aurez pas ainsi à vous reprocher d'être mon complice. J'ai fait sonner la cloche d'alarme ! En moins d'une minute toute la population de Grenade sera sur pied. Cette cloche que vous entendez est destinée à annoncer les tremblements de terre et les incendies... Pas un des boucaniers ne sortira vivant de la ville ! Quant à vous, suivez-moi. Jusqu'à ce que ces brigands aient reçu le châtiment qu'ils méritent, je vous placerai en un lieu sûr où nul ne soupçonnera votre présence. — Nativa ! s'écria de Morvan pâle d'indignation et de colère, cette cloche sonne le glas de mes funérailles! Croyez-vous que je serais assez lâche et assez infâme pour abandonner mes compagnons à l'heure du danger! Ces flibustiers que vous affectez de mépriser sont, après tout, des sujets du roi de France, de braves et hardis combattants qui soutiennent l'honneur de leur patrie..... Arrière, Senorita! laissez-moi passer, que j'aille rejoindre mes frères.

Le temps pressait : déjà le bruit de détonations retentissait dans le lointain; de Morvan, sans songer aux reproches que Nativa allait lui adresser, s'élança dans l'appartement où il avait laissé Jeanne évanouie et son matelot, le beau Laurent. Laurent, en voyant revenir le chevalier, ne montra aucune surprise; il savait bien que le jeune homme ne l'abandonnerait pas dans ce moment critique. Jeanne était toujours évanouie.

— Matelot, lui dit-il, il n'y a pas de temps à perdre; les minutes valent des heures. Voici déjà le jour qui se montre à l'horizon : encore quelques secondes, et la fuite deviendra impossible!... Hâte-toi de te réunir

aux deux hommes que j'ai placés de faction à la porte de la rue : à vous trois, vous parviendrez sans doute à atteindre le faubourg de Santa-Engracia et à vous embarquer! — Quoi! Laurent, répondit le chevalier, te figures-tu que je consentirais jamais à te laisser au milieu d'ennemis acharnés et furieux, losrque je suis justement l'auteur de ta perte? Non, certes, mille fois non! Là où tu resteras, je resterai. Notre sort doit être commun. — Quelle sotte chose qu'une générosité mal entendue! dit Laurent en haussant les épaules. A quoi diable veux-tu que me serve ton dévouement? Ta présence ne fera, au contraire, que me gêner.—Mais qui t'empêche, matelot, de suivre le conseil que tu me donnes, c'est-à-dire d'essayer de gagner toi-même le faubourg de Santa-Engracia? — Et Fleur-des-Bois? répondit Laurent. — La sauveras-tu en te sacrifiant pour elle?..... Non; pars, matelot; laisse-moi auprès de Jeanne... Si tu réussis à te réunir à nos amis, tu reviendras nous délivrer. — Abandonner Jeanne, jamais! s'écria le flibustier avec une énergie passionnée. Pauvre et chère enfant! ne lui dois-je pas de sentir battre mon cœur?...

Laurent, s'élançant alors vers la fenêtre qu'il ouvrit avec violence, ordonna aux deux boucaniers placés en sentinelle dans la rue de s'éloigner.

—A présent, matelot, dit-il avec un grand sang-froid en revenant auprès du chevalier, il s'agit de nous préparer de belles funérailles. Si nous succombons, il faut que ce soit fatigués de vaincre! Nous ne devons tomber que sur un monceau d'ennemis immolés par nos mains! Tandis que tu vas construire avec les meubles du salon un retranchement qui nous permette de faire feu par les fenêtres sur les Espagnols sans trop nous exposer à leurs balles, moi, j'enfermerai les serviteurs du comte de Monterey, afin qu'ils ne nous prennent pas en traîtres!...

Pendant l'absence du flibustier, qui fut de très-courte durée, le chevalier s'empressa d'exécuter son ordre : il entassa devant les trois larges fenêtres que possédait le salon tous les meubles qui lui tombèrent sous la main, en ayant soin de ménager des jours ou des espèces de meurtrières dans ces barricades improvisées. Ces apprêts terminés, de Morvan s'occupa de Fleur-des-Bois : il humecta le front de la jeune fille avec de l'eau glacée, et mit en œuvre tous les moyens qu'il crut les plus efficaces pour la tirer de son évanouissement.

— Ah! c'est toi, mon chevalier Louis, dit-elle enfin en ouvrant les yeux. Que s'est-il donc passé? N'ai-je pas été blessée? Où suis-je?

La jeune fille regarda autour d'elle d'un air effaré; puis, poussant un cri d'angoisse :

— Je me rappelle tout!... Ah! chevalier Louis, que tu as été méchant!... Mais non... j'ai tort de t'accuser... pardonne-moi... je ne sais ce que je dis... ce n'est pas ta faute si je te déplais!..... Tu as été bien bon, au contraire, de supporter si longtemps ma présence sans te fâcher, sans me faire sentir combien elle te pesait!..... Oh! ne crains rien, je vais m'éloigner... Jamais plus tu ne me reverras!..... Adieu, mon chevalier Louis!... Adieu!...

Jeanne s'était vivement levée, mais sa faiblesse trahit son courage et sa volonté : elle dut se soutenir contre la muraille pour atteindre jusqu'à la porte. De Morvan sentait son cœur se briser.

— Jeanne s'écria-t-il en s'élançant vers elle, ne m'accable pas!... Si tu savais comme je souffre, tu aurais pitié de moi. Je ne t'aime pas, dis-tu?..... Affreuses paroles!..... Jeanne, ma sœur, mon amie, je donnerais dix ans de ma vie pour ne m'être pas lié par un serment!... Car alors... alors...

De Morvan retint l'aveu qui allait s'échapper de ses lèvres. Des larmes étouffaient sa voix. Le visage de Fleur-des-Bois, soit que la douleur de de Morvan eût attendri la pauvre enfant, soit plutôt qu'une révélation soudaine eût éclairé son cœur, le visage de Fleur-des-Bois s'illumina d'une expression de joie céleste.

— Matelot! s'écria le beau Laurent en rentrant, nous sommes maîtres de l'intérieur! J'ai enfermé en lieu sûr tous les serviteurs du comte de Monterey. Malheureusement je n'ai pu retrouver Nativa. Mais qu'importe!

Le flibustier parlait encore, quand deux balles, tirées à courte distance, vinrent briser le marbre d'une table que de Morvan avait placée dans une des barricades. Au même instant, des cris furieux retentirent sur la Place de l'Église.

— Puisque nous sommes découverts, restons, dit Laurent avec une parfaite indifférence. Allons, chevalier, prenons position; mettons-nous chacun derrière une fenêtre : Fleur-des-Bois chargera nos armes. — Moi! s'écria la boucanière avec exaltation, je veux combattre aux côtés de mon chevalier Louis!

Quelques secondes s'étaient à peine écoulées, que trois coups de feu tirés avec une rare adresse jetaient trois Espagnols par terre.

— Eh! eh! dit Laurent en déchargeant ses pistolets, qui tuèrent encore deux nouveaux ennemis, manœuvre que de Morvan imita avec un égal succès; voilà déjà sept hidalgos de moins! Pour peu que ces braves gens s'obstinent à nous donner assaut, nous allons nager en plein carnage et nous amuser à l'extrême! Je parie qu'ils seront forcés d'employer le canon?... Ah! voici un officier qui se trouve devant le point de mire de mon mousquet : cela fait huit!

En effet, quoique la bataille fût à peine commencée, huit cadavres jonchaient déjà le pavé de la Place de l'Église. Les Espagnols, épouvantés par les pertes rapides qu'ils venaient de subir, et ignorant à quel nombre de flibustiers ils avaient affaire, se sauvaient de tous les côtés. De Morvan et Laurent en atteignirent encore deux dans leur fuite.

— Voilà de braves combattants, dit Laurent en haussant les épaules d'un air de pitié; ils sont capables d'établir autour de nous un blocus, et de compter, pour nous soumettre, sur la famine! — Tu juges mal nos ennemis, matelot, répondit de Morvan; ils sont loin de renoncer à employer la force! J'aperçois une nombreuse compagnie de soldats qui se dirige vers la place! — Feu sur les officiers, matelot! Les soldats privés de leurs chefs deviennent des machines inintelligentes! Un capitaine atteint... très-bien! Je te paie ton capitaine au prix d'un colonel... Nous voici quittes! Jeanne, baisse-toi! les hidalgos se décident à nous répondre.

En effet, une grêle de balles tirées avec une précipitation aveugle vint fouetter les murs en pierre de taille de la maison de Monterey; pas un seul projectile n'entra dans l'appartement occupé par les assiégés. Laurent se mit, ce qui lui arrivait bien rarement, à rire de bon cœur; et se retournant vers le jeune homme :

—Corbleu! il faut avouer que j'ai été bien niais de débarquer nuitamment à Grenade. Je devais tout bonnement m'emparer de la ville en plein jour. Avec mes quatre-vingt-dix hommes, nous aurions passé la garnison entière au fil de l'épée...

De Morvan, quelque brave qu'il fût, ne put se défendre d'une véritable admiration pour cet homme qui, seul contre une ville, ne désespérait pas de sortir vainqueur d'une lutte aussi disproportionnée. Au reste, les faits d'armes de Laurent, rapportés par l'histoire, dépassent les bornes du possible et confondent l'imagination. Cette fois, le hasard ne répondit pas à l'attente du flibustier. A peine achevait-il de parler, que deux bataillons de milice et trois compagnies de troupes réglées débouchèrent ensemble des rues qui aboutissaient à la Place de l'Église. Au lieu de rester exposés au feu des boucaniers, les Espagnols prirent position, les uns dans les maisons voisines de celles du comte de Monterey, les autres dans le clocher et sur les toits de la cathédrale. La lutte, se rengageant de cette façon, présentait un caractère tout différent et bien autrement dangereux que celui qu'elle avait eu jusqu'alors. Enfin, une pièce de canon de huit, traînée à force de bras, apparut à l'extrémité de la place; des artilleurs, la mèche allumée, la suivaient.

— Ça c'est trop amusant et trop drôle! s'écria Laurent. Je n'aurais jamais cru ni espéré voir ma plaisanterie se réaliser si vite! De l'artillerie pour attaquer deux hommes et une jeune fille! Il n'y a que les Espagnols pour avoir de pareilles idées. Ce peuple, grâce à sa gravité extérieure, a toujours été méconnu : il est plein de gaieté.

Il était évident pour de Morvan que son compagnon d'armes, ou plutôt d'infortune,

n'essayait nullement de cacher sa crainte par des fanfaronnades : la façon dont il s'exprimait portait en elle un cachet de sincérité qu'on ne pouvait révoquer en doute. Laurent ne devait éprouver aucune émotion : sa gaieté était vraie.

— Eh bien, matelot, lui demanda de Morvan avec anxiété, que penses-tu des nouvelles



En avant, mes amis! rentrons dans Grenade!... (Page 309.)

dispositions de l'ennemi? — Ma foi, je ne te cacherai pas que les choses me paraissent bien changées de face, et qu'à moins d'un miracle, je ne devine pas trop comment nous sortirons vivants de ce guêpier! — Que faire alors, matelot? demanda de Morvan. — Gagner du temps, abattre tout artilleur qui tentera de mettre le feu à la pièce braquée contre nous!... Tiens!... regarde celui qui s'avance l'écouvillon à la main pour nettoyer le canon... Quelle belle culbute!... ma balle a dû l'atteindre au front..... Feu sur cet

autre, matelot... Vise en plein corps... Parfait!... Le vois-tu qui se débat dans une mare de sang? Tu l'as frappé dans la poitrine... Réellement, chevalier, je ne te savais pas aussi adroit tireur... T'amuses-tu? — Pas trop, répondit de Morvan tout en rechargeant à la hâte son arme. — Comme les caractères sont différents! Voilà longtemps que je ne me suis autant diverti.

C'était un singulier et saisissant spectacle de voir ces deux hommes tenir tête à une ville entière!... Quant à Fleur-des-Bois, retirée dans un des angles de l'appartement, elle chargeait les pistolets de Laurent et du chevalier pendant que ceux-ci se servaient de leurs carabines; de cette façon le feu était assez suivi.

Depuis vingt minutes que la lutte s'était régularisée, les deux compagnons d'armes n'avaient pas échangé une seule parole; ce fut de Morvan qui le premier rompit le silence.

— Matelot, dit-il, il ne me reste plus que de quoi recharger deux fois mon mousquet; donne-moi vite de la poudre et des balles! — J'en suis à ma dernière cartouche, lui répondit Laurent. Holà! Fleur-des-Bois, qu'as-tu encore en fait de munitions? — Ma corne est vide, Laurent! — Malédiction!..... Eh bien! non... tant mieux!... Voilà assez longtemps que, sans oser y céder, dans la crainte de vous compromettre, je brûle du désir d'en venir à l'arme blanche. Allons, ouvrons la porte, et engageons le combat corps à corps. Le peu de largeur de l'escalier nous permettra de nous défendre avec avantage, et de massacrer au moins une douzaine de hidalgos... En avant, matelot!

Déjà Laurent se dirigeait vers la porte de sortie, lorsque de Morvan le retint par le bras.

— Arrête! lui dit-il vivement. Entends-tu cette trompette?..... Vois, le feu cesse..... Merci, mon Dieu! Les Espagnols désespérant de nous vaincre, veulent sans doute entrer en pourparlers avec nous et nous offrir des conditions. — Les Espagnols consentir à une capitulation lorsqu'ils nous tiennent en leur pouvoir? Je ne croirai jamais à cela! Oui, pourtant, tu as raison, matelot, c'est bien une trêve qu'ils nous proposent. Voici un sergent qui s'avance vers nous un drapeau blanc à la main : il est plus pâle que le drapeau qu'il porte, ce sergent. Au fait, il doit s'attendre à être criblé de balles! C'est un brave homme; je vais lui jeter ma bourse. — Que dit-il, matelot? demanda avec vivacité de Morvan, en entendant le sergent élever la voix. — Il nous propose un quart d'heure de trêve pour ramasser les morts. Cette offre cache un piége, sans doute. Après tout, que nous importe! nous n'avons qu'à gagner à cela. Quelques minutes de repos nous rendront nos forces et nous permettront de déployer toute notre énergie et toute notre vigueur à nos derniers moments! Nous acceptons, n'est-ce pas? — Je crois bien, matelot, avec empressement. Tu sais le proverbe : « Qui a terme a vie. » — Sergent, dit alors Laurent d'une voix qui retentit claire et vibrante jusqu'à l'extrémité de la place de la cathédrale, nous n'avons, mes compagnons et moi, que faire de la trêve que tes chefs t'envoient nous proposer. Grâce à votre insigne maladresse, pas un de nous n'a même été effleuré par une balle! Toutefois, pour détruire les calomnies répandues sur notre compte et vous montrer que nous ne sommes pas des tigres sans pitié ainsi qu'on le prétend, nous consentons à vous accorder la cessation momentanée des hostilités que vous implorez! Je m'engage, sur l'honneur de mon nom (je suis le capitaine Laurent) à ne pas recommencer le combat avant un quart d'heure. Hâtez-vous de ramasser vos blessés et vos morts, car une fois ce délai expiré, je vous avertis, si vous n'avez pas mis bas les armes, que mes compagnons et moi nous vous traquerons sans pitié.

Les Espagnols, en apprenant que c'était Laurent qui commandait la prétendue garnison retranchée dans la maison du comte de Monterey, éprouvèrent une terreur profonde. Les deux hommes qui faisaient trembler les Amériques s'appelaient de Montbars et Laurent.

—Matelot, dit le flibustier en abandonnant le balcon, je viens d'entrevoir un moyen de salut...



Philippoteaux del. Pollet Sc.

LES BOUCANIERS

L'esprit si inventif, si lucide et si plein de ressources du beau Laurent, inspirait une telle confiance à de Morvan et à Fleur-des-Bois, qu'en entendant le flibustier émettre cette simple espérance, ils se regardèrent comme hors de danger.

— Que faut-il faire, matelot? demanda le chevalier. — Approche-toi du balcon et regarde ce qui se passe. Que vois-tu? — Je vois un magnifique et massif carrosse découvert, attelé de deux mules richement harnachées. Dans ce carrosse se trouve un prêtre revêtu de ses habits pontificaux. — Et que fait la foule? — La foule, ou du moins les soldats qui, depuis la suspension des hostilités, sont descendus sur la place, s'agenouillent dévotement et inclinent humblement leurs fronts vers la terre! — Le prêtre porte le viatique à un mourant! Les Espagnols, c'est une justice que d'aujourd'hui seulement je me plais à leur rendre, ont le courage et le mérite de l'humilité devant Dieu! Dix canons chargés à mitraille vomiraient la mort sur cette foule agenouillée, que pas une personne, tant que ce carrosse resterait à portée de sa vue, tant qu'elle entendrait le son de la clochette qui l'accompagne, ne songerait à se lever et à prendre la fuite! L'homme n'est fort que par ses croyances!...,. Matelot, voici la seconde qui va décider de notre salut ou de notre mort: descendons!

Laurent jeta son mousquet en bandoulière, prit un pistolet dans sa main gauche, puis, mettant un genou à terre devant Fleur-des-Bois :

— Ma bien-aimée Jeanne, lui dit-il, confie-toi à mon amour et à mon courage!

Alors, passant son bras gauche autour de la jeune fille, le beau Laurent l'enleva de terre, et se tournant vers de Morvan :

— Allons, matelot, précède-nous, lui dit-il; descends vivement l'escalier et va retirer les chaînes qui ferment les portes de sortie.

De Morvan, fort intrigué et très-inquiet de ce qui se passait, obéit sans répondre.

Une fois que le beau Laurent, toujours chargé de Fleur-des-Bois, eut atteint l'extrémité du corridor donnant sur la place, il entre-bâilla doucement la porte, et baissant la voix :

— Chevalier, dit-il, imite-moi dans tout ce que tu me verras faire.

Quelques secondes s'écoulèrent dans un profond silence. Tout d'un coup Laurent ouvrit brusquement la porte. Le carrosse du Saint-Sacrement se trouvait juste devant la maison du comte de Monterey.

— En avant, matelot! dit Laurent.

Le flibustier, s'élançant avec la légèreté d'un léopard, vint tomber à un pas du carrosse; s'appuyant alors sur le marchepied il entra dans le massif véhicule, et s'assit aux côtés du prêtre; de Morvan prenait place presque au même instant sur la banquette opposée.

Cette action s'était passée si rapidement, qu'avant qu'aucun des soldats agenouillés eût pu s'apercevoir de cette profanation, et surtout s'y opposer, le hardi flibustier trouva le temps de dire à haute voix au prêtre :

— Mon père, je suis le capitaine Laurent! Conduisez-moi à Santa-Engracia, ou vous êtes mort!...

La stupéfaction, mieux encore, la consternation de la foule fut telle, qu'elle resta immobile et silencieuse. Jamais un cas semblable ne s'était présenté; les soldats ne savaient quelle conduite tenir. Une minute de retard, d'hésitation, et c'en était fait des aventuriers.

— Mon père, je me nomme, je vous le répète, le capitaine Laurent, reprit froidement et très-vite le flibustier en armant son pistolet.

Le prêtre tremblait de tous ses membres. Toutefois, l'instinct de la conservation lui donna la force de crier au cocher monté sur une des mules :

— A Santa-Engracia!

La voiture tourna lentement dans cette nouvelle direction : la foule frémissait, mais n'osant opposer un sacrilége à une profanation, elle restait immobile; tous les spectateurs de cette scène étrange comprenaient qu'à la moindre opposition, le terrible capitaine Laurent accomplirait sa menace.

Le cocher chargé de conduire les mules, jugeant, vu la gravité des circonstances,

qu'il pouvait déroger à la majestueuse et solennelle lenteur commandée par l'usage, avait communiqué une allure tout à fait insolite à son attelage : un quart d'heure suffit aux deux aventuriers pour atteindre le faubourg de Santa-Engracia.

— Matelot ! s'écria de Morvan joyeux, j'aperçois nos embarcations qui reviennent à toutes rames... On se sera aperçu de ton absence..... Nos compagnons accourent à notre secours... Nous sommes sauvés !...

Comme aucun Grenadin n'avait osé suivre le carrosse, le chevalier et son matelot purent mettre pied à terre sans courir le moindre danger. Au reste, presque au même instant, les embarcations abordaient. A la vue de leur chef descendant du carrosse du Saint-Sacrement, les flibustiers comprirent de suite la ruse qu'il avait employée pour échappper aux Espagnols, et ils éclatèrent en cris frénétiques et joyeux.

— Bien ! mes amis ; échauffez-vous, murmura Laurent ; votre enthousiasme ne sera pas perdu..... je saurai l'utiliser tout à l'heure...

Les flibustiers étaient des gens trop positifs pour ne pas remarquer, le premier moment de la joie passé, que les habits du prêtre et les ornements du carrosse contenaient une assez jolie quantité d'or. De cette remarque à une prise de possession il n'y avait qu'un pas. Cinq ou six d'entre eux, mus par la même idée, se précipitèrent vers ce nouveau butin que le hasard leur envoyait d'une façon si curieuse et si inespérée ; mais Laurent, son redoutable coutelas à la main, se jeta entre ces hommes et la proie qu'ils convoitaient ; et d'une voix impérieuse :

— Le premier qui touchera à ces objets sacrés peut se considérer comme mort ! dit-il.

Les flibustiers s'arrêtèrent dans leur élan.

— Mon père, reprit le beau Laurent en s'inclinant avec respect devant le prêtre, vous êtes libre, partez. — C'est très-bien ce que tu viens de faire là, mon ami, dit Fleur-des-Bois au flibustier qui rougit de plaisir. Décidément, plus je te vois, plus je me repens de t'avoir jadis détesté, et plus j'essaie de t'aimer ?... — Et espères-tu réussir, Jeanne ? — Ça m'a l'air difficile..... Pourquoi ?... je l'ignore. Toutes les fois que je veux penser à toi, c'est l'image de mon chevalier Louis qui se présente à mon esprit... N'est-ce pas que cela est bien extraordinaire ?

Laurent ne répondit pas à cette question naïve ; mais un nuage passa sur son visage, et son regard menaçant chercha de Morvan.

La personne la plus heureuse, sans contredit, de la délivrance du chevalier et de son matelot, c'était Alain, qui en extase devant son maître s'arrachait de joie les cheveux.

Que vous êtes donc bon, mon maître, disait-il, de me pardonner mon abandon ! Je reconnais que mon devoir était de vous suivre ; mais, que voulez-vous ? je suis entré dans une maison où il y avait tant d'or, que j'en ai été ébloui. J'y suis resté plus d'une heure sans m'en douter : je croyais m'y trouver à peine depuis une minute. — Comment, Alain, tu as participé au pillage de la ville ? — Moi, mon maître, j'ai vengé ces pauvres chers Indiens que les Espagnols ont si cruellement traités il y a cinquante ans, et dont M. Montbars m'a raconté l'histoire... Infortunés Indiens ! Avons-nous travaillé, les amis et moi ! nous n'avons pas laissé une once d'or dans cette maison. Car, après tout, les Indiens étaient comme nous des créatures du bon Dieu... les îles leur appartenaient... Je parierais que nous avons rapporté au moins dix mille écus à la masse !...

De Morvan allait répondre à son serviteur, lorsque Laurent se présenta.

— Aujourd'hui, dit-il à de Morvan, est la première fois de ma vie que j'aie reculé devant l'ennemi... car il ne faut pas nous le dissimuler, quelque glorieuse qu'ait été notre retraite, nous avons fui. Nous avons donc une revanche à prendre !... Mon intention est de profiter de l'enthousiasme de nos hommes et de la stupeur de la garnison de Grenade pour attaquer cette ville de vive force et en plein jour ! Des objections, je n'en veux pas ! Je te mets au courant de mon projet, non pour obtenir ton assentiment, mais seulement pour t'indiquer le rôle que je te destine. Tu conçois que n'ayant

pour ainsi dire pas assisté à l'expédition de cette nuit (et réellement nous avons manqué à notre devoir en passant notre temps à pérorer avec Nativa au lieu de rester à la tête de nos hommes), il nous faut à présent payer de notre personne pour ne pas voler la part du butin qui nous reviendra. Si je suis tué (j'arrive à ce qui te concerne) tu prendras le commandement en chef de l'expédition, et tu procéderas aussitôt que possible au rembarquement de nos forces; car, moi tué, matelot, les quatre-vingt-dix hommes qui, sous mes ordres, valaient une armée, redeviendraient une simple poignée d'aventuriers. Acceptes-tu? — Me battre en plein jour, à la lumière du soleil, ne peut que m'être agréable, répondit de Morvan. Je ferai de mon mieux; j'espère que tu seras content de moi. — Voilà une modestie qui prouve que tu as du cœur; suis-moi.

Laurent retourna auprès des flibustiers, qui attendaient avec impatience le signal du départ.

—Frères de la Côte, leur dit-il, j'ai à m'accuser devant vous d'avoir eu une trop haute opinion de la valeur espagnole. Je vous ai fait descendre nuitamment à terre, comme des voleurs, au lieu de vous conduire galamment à la bataille. Vous avez vu pourtant que mon matelot et moi nous avons tenu tête pendant une demi-heure à la garnison entière de la ville... Réparons par un éclatant fait d'armes notre erreur..... Grenade regorge de richesses. Nous serions à tout jamais déshonorés si nous nous contentions du maigre butin emporté par nos canots.... Nos frères de l'île de la Tortue nous traiteraient de mendiants... En avant, mes amis! rentrons dans Grenade!...

De tout le discours de leur chef une seule chose ressortait pour les flibustiers, mais elle suffisait à exciter au dernier degré leur enthousiasme; c'est-à-dire qu'ils allaient centupler leur butin. Aussi, un cri unanime et spontané de « Marchons! » partit de toutes les bouches.

En moins de cinq minutes les rangs furent formés, et la colonne se mit en mouvement.

A l'extrémité du faubourg de Santa-Engracia, les flibustiers rencontrèrent un corps de troupes composé d'environ deux cents Espagnols.

— Amis, dit Laurent à ses flibustiers, c'est à peine si vous avez chacun deux hommes à tuer! Dépêchez-vous de terminer cette besogne. Cette escarmouche est si insignifiante, que je n'y prendrai même pas part! Je vous laisse libres de vos mouvements!...

La fusillade commença aussitôt: dix minutes plus tard, des deux cents Espagnols il ne restait que quinze soldats valides; tous les autres étaient morts ou grièvement blessés. Les boucaniers n'avaient à regretter la perte que d'un seul des leurs: on se remit en route. Cette fois, les boucaniers parvinrent jusqu'à la place de la cathédrale sans rencontrer aucune résistance; les habitants de la ville, frappés de frayeur, se sauvaient de tous côtés. Laurent riait de bon cœur.

— Mes amis, dit-il à ses flibustiers, il ne nous reste plus à présent qu'à aller rendre grâces à Dieu de notre victoire et chanter un *Te Deum!* Que trente d'entre vous restent, pour surcroît de précaution, rangés en ordre de bataille. Quant à piller les maisons, cela est parfaitement inutile: je me charge de faire venir à nous d'eux-mêmes l'or et l'argent.

Un quart d'heure après la rentrée des flibustiers dans Grenade, les cloches de la cathédrale sonnaient à toute volée, et les habitants de la ville, quoique en proie à une terreur folle, s'empressaient d'obéir à cet appel. Bientôt l'église se trouva envahie par une foule nombreuse, morne et désolée. Au reste, il fallait l'audace de Laurent pour oser réunir les Grenadins dans une église pillée la veille par ses flibustiers, et qui offrait encore à la vue indignée des fidèles les traces toutes récentes de la profanation qu'elle avait subie.

Un prédicateur monta en chaire, et apprit aux habitants, avec une émotion profonde, que les flibustiers exigeaient une somme de cinq cent mille piastres (un peu plus de deux millions cinq cent mille francs de notre monnaie) pour la rançon de la ville; qu'à défaut de ce paiement ils incendieraient Grenade et massacreraient tous ceux qui

leur tomberaient entre les mains. Le prédicateur conclut en suppliant les fidèles de se soumettre à cette exigence des flibustiers. Laurent accordait un délai de deux heures pour recevoir les cinq cent mille piastres.

La pauvre Jeanne, à partir de l'instant où, n'ayant plus à craindre pour sa vie, elle s'était retrouvée face à face avec sa pensée et le souvenir des événements qui achevaient de se passer, éprouvait un désespoir, un découragement profonds. Le fatal serment par lequel de Morvan avait, dans une minute d'entraînement, lié irrévocablement sa destinée à celle de Nativa, retentissait sans cesse à ses oreilles et lui brisait le cœur. Jeanne avait un profond respect pour toute promesse : la religion du serment.

La tête enveloppée dans une mantille noire qui cachait ses traits, une femme espagnole, agenouillée près de Fleur-des-Bois, paraissait contempler avec un vif intérêt les moindres mouvements de la jeune fille.

— Jeanne, dit bientôt l'inconnue en se rapprochant d'elle, il ne faut point te laisser aller ainsi à la douleur! du courage, mon amie!... Le chevalier de Morvan n'est pas digne de toi!

Au nom de de Morvan Fleur-des-Bois tressaillit.

— Qui es-tu donc? dit-elle à la femme voilée. Comment as-tu pu deviner ce qui se passe dans mon cœur? — Je suis, je te le répète, ton amie. — Et tu connais mon chevalier Louis? — Oui, Jeanne, je le connais. — Tu l'aimes aussi, peut-être? — Pauvre fille! répondit la femme voilée avec un accent de pitié sincère, à la vivacité avec laquelle tu viens de m'adresser cette question, je comprends combien est violente la passion qui te domine, combien sont cruelles les tortures que tu endures!... Veux-tu que nous sortions de l'église, Jeanne? C'est commettre une impiété que de parler ici le langage des passions humaines. — Oui, sortons, dit Jeanne; je veux savoir et qui tu es et comment il se fait que tu connaisses mon chevalier Louis.

L'inconnue se leva aussitôt, et ramenant avec soin les doubles plis de sa mantille sur son visage, elle se glissa silencieuse et légère à travers la foule. Fleur-des-Bois la suivit. Arrivée devant une petite maison d'assez modeste apparence, elle s'arrêta, et, retirant une clef cachée dans sa mantille, elle ouvrit la porte et fit signe à Jeanne de passer devant elle : la boucanière obéit. La femme voilée referma la porte à double tour et entra dans une pièce assez mal meublée, située au rez-de-chaussée.

— Assieds-toi, Jeanne, et causons, dit-elle en indiquant à Fleur-des-Bois, par un signe de tête, un vieux fauteuil placé contre le mur.

L'inconnue détacha alors son voile. Fleur-des-Bois poussa un cri d'étonnement, presque d'effroi : elle se trouvait devant Nativa. Un assez long silence régna entre les deux femmes; ce fut la fille du comte de Monterey qui le rompit la première.

— Pourquoi ce trouble? demanda-t-elle à Jeanne. On croirait vraiment que ma présence te fait peur. — Oui, c'est vrai; ta présence me fait peur... — Jeanne, dit brusquement Nativa, écoute-moi avec attention : mes paroles sont sérieuses; jamais occasion semblable ne se représentera.

L'Espagnole se recueillit un moment, puis reprit d'une voix douce et affectueuse :

— Ma pauvre Jeanne, tu es d'une condition trop infime pour songer à oser lutter avec moi; je serai donc franche avec toi. Ce que je veux, c'est que tu ne retournes pas à Saint-Domingue. Mets un prix à ton obéissance; et quelque élevé qu'il soit, je l'accepterai! — Comme vous l'aimez, mon chevalier! dit lentement Jeanne. — Que m'importe l'amour du chevalier de Morvan! ce que je veux, c'est que jamais tu ne revoies la terre de Saint-Domingue, que Laurent n'entende plus parler de toi! — Que dis-tu? Je cesse de te comprendre, reprit Jeanne avec un étonnement extrême. — Quoi! c'est le beau Laurent que tu aimes? — Laurent! s'écria Nativa d'une voix frémissante en se laissant emporter par la passion, je le hais de toute la force de mon âme, de toute la grandeur de mon humiliation!... Mon esprit est dominé par une seule pensée, la vengeance!... Laurent, obéissant à ses instincts grossiers, méconnaissant mon dévouement,

indigne de la réhabilitation que je lui offrais, a tourné ses regards vers toi!... Voilà pourquoi je te traite en ennemie!... C'est Laurent que je frappe en ta personne!... — Nativa, dit la boucanière, j'ai beau réfléchir à tes paroles, leur portée dépasse mon intelligence!..... Crois-tu, si le beau Laurent te repousse, que tu parviendras à te faire aimer de lui en employant la violence? Non! n'est-ce pas?... Laurent ne cède jamais! Et puis, je ne sais, mais il me semble que si j'étais homme et qu'une femme voulût m'imposer son amour, j'en arriverais bientôt à fuir cette femme!... Laissons donc de côté pour l'instant le beau Laurent, et occupons-nous de mon chevalier Louis!... Nativa, je trouve mal, fort mal à toi, de le rendre malheureux! Si ton cœur ne se sentait pas attiré vers lui, pourquoi lui as-tu laissé croire que tu l'aimais?... Il souffre, il est triste, découragé, mon bon chevalier Louis, et cela est ton ouvrage! Pourquoi, je te le répète, le tromper? Pourquoi l'avoir laissé s'engager vis-à-vis de toi par un serment solennel. — Fleur-des-Bois, lui répondit Nativa, les hommes sont des monstres dénués de cœur, qui ignorent les pures jouissances de l'amour!... Un seul sentiment vit en eux, celui d'un orgueil immense, d'un amour-propre inouï! Ils mettent leur félicité, non dans la réalité, mais dans l'apparence. Ce qu'ils désirent avant tout, ce n'est pas d'être aimés, c'est que chacun croie qu'ils le sont et les complimente de leur triomphe! Moi, je me suis montrée insensible envers le chevalier de Morvan; toi, tu t'es jetée à sa tête : c'est naturellement moi qu'il poursuit de ses hommages, toi qu'il fuit. En un mot, et la connaissance de ce mot me coûte le bonheur de ma vie entière : pour être aimée, il ne faut pas aimer. — Tais-toi, Nativa! s'écria Fleur-des-Bois en interrompant l'Espagnole, tes paroles me font froid au cœur! Non, je ne te crois pas! les hommes ne peuvent être ainsi; Dieu ne le souffrirait point! Mon chevalier Louis me fuirait parce que je lui ai donné mon âme! Non, non, c'est impossible! Nativa, je préfère mon ignorance à ton savoir! — Enfant, dit Nativa avec un air de pitié superbe, tu ne connais rien à la vie... tu n'as pas encore souffert. Non, je ne me trompe pas... Vois Laurent! n'est-il pas un exemple frappant de ce que j'avance? Comment expliquer la passion que lui, si fier, si magnifique, si brave, si au-dessus des autres hommes, semble éprouver pour toi, si ce n'est par la blessure que ton indifférence a faite à son amour-propre? Qu'es-tu, pauvre fille, à côté de Laurent? moins que rien. Pourtant il se plie à tes volontés, il daigne s'inquiéter de tes désirs; il sollicite ton sourire..... Que demain, vaincue par son prétendu dévouement, tu oublies ta main dans les siennes, alors quel changement s'opérerait en lui! D'esclave, il deviendrait tyran; d'humble et soumis, despote et cruel. Lui, la veille agenouillé à tes pieds, te repousserait dédaigneusement le lendemain, refuserait peut-être de te reconnaître!... — Nativa, ce que tu éprouves pour le beau Laurent, je l'ai ressenti tous ces derniers temps pour mon chevalier Louis!... Figure-toi que je m'acharnais à lui chercher des torts, à le voir en mal!... Il faut te dire que je venais d'apprendre qu'il t'aimait..... Eh bien, plus j'étais injuste envers lui, et plus je sentais qu'il m'était cher... que sans lui la vie me devenait impossible..... Seulement, sa présence m'était pénible, et pourtant j'aurais voulu le voir sans cesse! C'est ainsi que tu es avec Laurent! Tu l'aimes encore!... — Quelle chose étrange que l'amour! murmura Nativa; il nivelle les distances, et ne tient compte ni de la naissance, ni de la position de ses victimes! N'est-il pas étonnant que cette humble et ignorante enfant m'éclaire sur l'état de mon cœur, qu'elle ait, elle aussi, passé par la même phase que moi!... Oui, Fleur-des-Bois, continua l'Espagnole en élevant la voix, et heureuse de pouvoir donner un libre cours à la passion qui l'opprimait, oui, malgré sa cruauté envers moi, malgré ses outrages, j'aime Laurent! c'est une fatalité! un malheur terrible, je le sais. Qu'y faire? je l'aime! C'est en vain que ma fierté et ma raison se révoltent; en vain que je sonde d'un regard épouvanté le précipice ouvert sous mes pieds; en vain que je me vois maudite par mon père, repoussée et méprisée par le monde... qu'y faire? je te

le répète : je l'aime !... Va, si j'ai brisé ton cœur, le hasard t'a bien vengée... Si tu savais à quel point je souffre, tu serais forcée de me plaindre... Nuits calmes, toujours tranquilles, plaisirs de mon âge, tout a disparu pour moi... Une seule idée m'obsède et me torture sans pitié, sans trêve. Laurent ne m'aime pas !

Nativa, vaincue par son émotion, mit ses mains devant ses yeux et éclata en sanglots. Fleur-des-Bois s'avançait, attendrie, vers sa rivale, lorsque l'Espagnole se recula vivement et essuyant ses larmes, lui dit d'un ton hautain :

— Arrête, Fleur-des-Bois ! Te figures-tu qu'un moment de faiblesse de ma part te donne le droit de me traiter comme si j'étais ton égale ?

A l'insulte, non-seulement si motivée, mais encore si injuste, par laquelle Nativa l'accueillit, Fleur-des-Bois n'éprouva ni confusion ni colère. Elle se contenta de secouer lentement la tête d'un air de douce pitié; puis elle se dirigea vers la porte de sortie. L'Espagnole se plaça devant elle et lui barra le passage.

— Senorita, lui dit Fleur-des-Bois, n'oublie pas que je suis armée. Ma carabine n'est pas dans mes mains un jouet inutile.

Nativa, au lieu de répondre à Fleur-des-Bois, ouvrit la porte, et élevant la voix :

—Esclaves, dit-elle, si la femme hérétique, la flibustière, tente de gagner la rue, tuez-la à coups de machetes. En retour de votre obéissance à mes ordres, je vous rendrai votre liberté, et je donnerai à chacun de vous deux onces d'or et un tonneau d'*aguardiente*. — Nativa, dit doucement la pauvre Jeanne, jamais je ne t'aurais crue capable d'une aussi vilaine action ! C'est la colère qui te conseille : j'espère qu'un peu de réflexion te rendra ton sang-froid ! Le signal du rembarquement n'est pas encore donné, je puis attendre !...

Fleur-des-Bois se retira alors dans un des angles de la chambre, et, s'appuyant sur sa carabine, resta immobile et debout, prête à tout événement.

Pendant que Fleur-des-Bois était ainsi menacée dans sa liberté et dans son existence, le chevalier et Laurent parcouraient paisiblement la ville. Tout à coup de Morvan saisit avec une force et une vivacité extrêmes le bras de son matelot, et d'une voix rapide et émue :

— N'as-tu rien entendu ? lui demanda-t-il. — Les bénédictions de mon peuple, certes, matelot ! — Ne plaisante pas, Laurent ! il m'a semblé entendre Fleur-des-Bois appelant au secours... — Fleur-des-Bois ! répéta Laurent; quelle idée !... Au fait, cela ne serait pas impossible !

Presque au même instant, un coup de feu tiré dans l'intérieur d'une maison voisine retentit, suivi bientôt des cris : « A moi, mon chevalier Louis ! au secours ! »

— Malédiction ! l'on assassine ma sœur ! hurla de Morvan.

Le jeune homme, s'élançant alors avec une fureur surhumaine, se jeta en désespéré contre la porte de la maison d'où partaient les cris de Jeanne. L'élan pris par de Morvan était si violent, que la porte céda.

— Jeanne, me voici, dit-il; ne crains rien. — Malheur aux assassins ! ajouta le beau Laurent, qui avait suivi son matelot. — Oh ! j'étais bien sûre que Dieu ne m'abandonnerait pas ! dit Jeanne, qui, le teint pâle, la poitrine soulevée par l'émotion, apparut tenant à la main sa carabine encore toute fumante. — Jeanne ! ma sœur ! où sont les misérables qui ont voulu attenter à tes jours ? dit de Morvan d'une voix frémissante de rage. — J'ai eu le malheur d'en tuer un ! répondit Jeanne. Partons, mon chevalier, j'ai hâte de m'éloigner d'ici. Viens, je t'en conjure ! — Non, Jeanne ! je veux punir les coupables ! Dût leur châtiment me coûter la vie : il faut que justice soit faite ! — A quoi bon, mon chevalier Louis, t'occuper de ces gens-là, reprit vivement Jeanne : après tout, ils étaient dans leur droit... ne suis-je pas une Française, une boucanière ?... Viens, mon chevalier, fuyons !

Le jeune homme, sans tenir compte des prières de Jeanne, allait monter au premier étage de la maison, lorsque la voix du beau Laurent l'appela.

— Viens donc, matelot, lui criait-il, je tiens le vrai coupable !

Quelle fut la stupéfaction du jeune homme lorsqu'en pénétrant dans la pièce où Jeanne avait été prisonnière, il aperçut Nativa. Laurent debout, les bras croisés, contemplait l'Espagnole avec une expression d'ironie dont rien ne saurait donner une idée.

— Nativa, vous ici!... par quel hasard?... balbutia de Morvan éclairé par une fatale lumière, torturé par un doute horrible. — Ce n'est pas le hasard qui réunit le bourreau à la victime, répondit froidement Laurent.

Quoique ces paroles vinssent confirmer les soupçons de de Morvan, le malheureux essaya de douter encore.

— Non, c'est impossible!... je suis fou... j'ai le vertige... murmura-t-il, tout en passant à plusieurs reprises sa main convulsivement agitée sur son front. Voyons, parlez, Nativa... Que vous est-il arrivé... De grâce, expliquez-vous?...

La fille du comte de Monterey, non-seulement ne répondit pas, mais elle ne parut pas même avoir entendu le jeune homme. Les yeux fixés sur Laurent, elle était absorbée dans une méditation tellement profonde, qu'elle n'avait pas la conscience de ce qui se passait autour d'elle : elle n'appartenait plus à la vie que par une seule pensée.

— Nativa! s'écria de Morvan, qui en proie à une émotion poignante, saisit violemment le bras de la jeune fille et le secoua avec force, répondez donc, je le veux! Apprenez-moi comment il se fait que je vous retrouve ici en compagnie de Fleur-des-Bois!... — Fleur-des-Bois! répéta lentement Nativa d'un air égaré, c'est une fille de rien... j'ai ordonné à mes esclaves de la tuer..... parce que Laurent l'aime.... et que moi..... moi.... j'aime le beau Laurent.

A cette réponse de Nativa, de Morvan poussa un cri terrible; puis, chancelant comme un homme ivre, il tomba lourdement par terre.

— Mon chevalier Louis, ne crois pas l'Espagnole... elle ment... C'est toi seule qu'elle aime! s'écria Fleur-des-Bois qui, se précipitant au secours du jeune homme, s'agenouilla près de lui et souleva sa tête sur ses genoux.

L'évanouissement de de Morvan dura près d'une minute : lorsqu'il reprit connaissance, la première personne que rencontra son regard fut Fleur-des-Bois. L'ébranlement moral éprouvé par l'infortuné jeune homme avait été si violent, qu'il resta pendant quelques instants incapable de lier deux idées suivies. Les larmes de Jeanne lui prouvaient qu'un affreux malheur achevait de l'atteindre; quel était ce malheur? il l'ignorait. Ce fut seulement en apercevant Nativa assise dans l'endroit le plus obscur de l'appartement que la conscience du passé lui revint. Faisant alors un suprême effort pour vaincre sa faiblesse et sa douleur, il se releva avec peine, et repoussant doucement Fleur-des-Bois, qui essayait de le retenir, il se dirigea vers l'Espagnole.

— Nativa, lui dit-il d'une voix qui ressemblait à un sanglot, ne craignez de moi ni reproches, ni prières! Dieu m'est témoin que si vous n'aviez pas attenté aux jours de Jeanne, je n'éprouverais pour vous ni haine, ni colère! Votre conduite envers moi a été cruelle, c'est vrai, mais vous étiez dominée par une ardente passion; et l'amour méconnu, je le sais, hélas! rend les meilleurs cœurs durs et impitoyables! Je suis dans tout ceci le seul coupable; j'ai eu tort de confondre mes espérances avec la réalité, de croire à votre attachement, lorsque rien ne m'en assurait. Il me semble en ce moment qu'un bandeau tombe de devant mes yeux : j'aperçois le passé, non plus à travers le prisme de mes désirs, mais avec la froide raison d'un vieillard : vous ne m'avez jamais aimé!... Avant de me séparer de vous à tout jamais... encore un dernier mot... Je me suis engagé, vous vivante, à ne donner mon nom à aucune femme; un gentilhomme n'a qu'une parole; votre trahison ne peut me dégager de mes serments : je tiendrai ma promesse!... Adieu! Nativa... Vous m'avez trouvé plein d'enthousiasme, de jeunesse, de croyance et d'avenir, vous me laissez morne, désolé, vieilli, le cœur usé. Si par hasard, en songeant combien je vous ai aimée, la pensée vous venait un jour de m'appeler près de vous, vous ne reconnaîtriez plus le sauvage et enthousiaste jeune homme de la grève de Penmarck, vous verriez apparaître

un vieillard. Pour la dernière fois, adieu!

La parole du chevalier dénotait une si profonde douleur, la résignation qu'il montrait était d'une grandeur si poignante et si vraie, que Nativa se sentit réellement attendrie.

— Chevalier, lui répondit-elle, votre générosité est la plus terrible vengeance qu'il vous était donné de tirer de mes torts! je n'essaierai pas de me justifier à vos yeux. Toutefois, vous qui m'avez si sincèrement aimée, vous devez comprendre jusqu'à quel point un amour cruellement méconnu, un dévouement réel dédaigneusement repoussé, changent le caractère d'une femme. Je vous estime à un tel point, que je tiens encore, quelque détachée que je sois des choses humaines, à votre pitié. J'ai tant souffert, qu'il vous est permis, croyez-moi, sans tomber dans une indigne faiblesse, de me plaindre et de m'absoudre. Adieu, chevalier.... Du fond du couvent où je vais attendre que Dieu, dans sa bonté sans bornes, daigne m'admettre à la vie éternelle, je mêlerai chaque jour votre nom à mes prières.... Adieu!

L'humilité sincère de Nativa, l'expression si vraie de ses regrets et de sa douleur, causèrent une indicible émotion à l'infortuné jeune homme. Comprenant le danger qu'il y aurait pour lui à poursuivre cette conversation, il se contenta de s'incliner respectueusement devant l'Espagnole, et il garda le silence.

— Mon chevalier Louis, lui dit Fleur-des-Bois qui vint s'appuyer sur son épaule avec une charmante et gracieuse familiarité, du courage!... Tu as été bon et généreux pour cette pauvre femme; Dieu te récompensera! Jadis, quand tu m'appelais ta sœur, cela me faisait souffrir, je ne sais trop pourquoi; aujourd'hui, je sens que ce nom me sera doux à entendre... Nous ne nous quitterons plus! Quand tu te sentiras trop malheureux, je mêlerai mes larmes aux tiennes! Cela doit être bon, je le devine, d'avoir une personne qui pleure avec vous!... Mon chevalier Louis, partons!

Fleur-des-Bois, prodiguant ses naïves consolations à de Morvan, était si belle, si touchante, que Nativa ne put se défendre d'un sentiment d'admiration.

— Jeanne, lui dit-elle d'une voix brisée, jamais une aussi adorable créature que toi n'a existé sur la terre!... Ta grâce l'emporte sur ma fierté; je m'humilie devant ton innocence!... Jeanne, pardonne-moi!...

A ces paroles prononcées avec âme par l'orgueilleuse Espagnole, Fleur-des-Bois se troubla :

— Nativa, répondit-elle, tu es déjà bien malheureuse, et je ne voudrais pas te faire souffrir davantage... mais à quoi bon essayer de te tromper... je ne suis pas habituée au mensonge... tu verrais de suite que mes lèvres sont en désaccord avec mon cœur... Je ne t'en veux plus, Nativa, je te plains! — Laurent, dit Nativa d'une voix nette et assurée, Dieu m'avait donné le dévouement et la générosité; ta perversité a étouffé ces sentiments dans mon cœur et les a remplacés par l'égoïsme et la haine! Ma perte est ton ouvrage. Laurent, je te maudis!

L'énergie pleine de conviction que Nativa mit dans ce cri parti du fond de son âme, fit tressaillir le flibustier. Toutefois, surmontant bientôt cette émotion passagère :

— Je vous remercie, Senorita, lui dit-il en ricanant, de ce charmant adieu : il termine au mieux nos tendres amours.

Le beau Laurent se dirigea alors vers la porte.

— Reprenons notre promenade, dit-il à de Morvan.

Lorsqu'il atteignit la place de la Cathédrale, où il avait laissé ses flibustiers, Laurent trouva toute prête à être embarquée la rançon de cinq cent mille piastres imposée à la ville de Grenade. Les Espagnols, désireux de se débarrasser au plus vite de la présence de leurs terribles hôtes, avaient même poussé la complaisance jusqu'à leur amener des mules pour les aider à emporter leur butin. Grâce à ce moyen facile de transport, une heure ne s'était pas écoulée, que déjà les flibustiers foulaient de nouveau le pont de leur frégate et mettaient à la voile. Le surlendemain le navire, sorti heureusement de la rivière, reprenait la mer.

Le troisième jour depuis que la frégate avait quitté Grenade, de Morvan, enveloppé dans son manteau et couché sur le pont, venait de s'endormir à l'approche du jour, lorsqu'au cri de : «.Navires! », poussé par une vigie, il se réveilla en sursaut. Il aperçut Laurent à ses côtés.

—Quels sont les navires signalés, matelot? lui demanda-t-il. — Ces navires sont au nombre de deux, répondit le flibustier en accompagnant ses paroles d'un singulier sourire. Je les connais. — Tu me dis cela d'une drôle de façon. — Dame! je ne suis pas insensible à la joie. Une bonne nouvelle me fait plaisir. — Ces navires sont donc des bâtiments de commerce? une nouvelle proie? — Du tout; ce sont au contraire des vaisseaux de guerre... — Et tu comptes les attaquer? demanda de Morvan sans montrer aucune émotion.—Si je compte les attaquer! répéta Laurent d'une voie railleuse. Ah çà! me crois-tu donc tellement avili par l'amour, que je n'aie rien gardé de l'ancien capitaine Laurent! Fleur-des-Bois me plaît; mais je lui préfère la bataille! Tout à l'heure nous reprendrons ce sujet de conversation. A présent, occupons-nous de notre devoir!

Laurent embouchant son porte-voix, ordonna aussitôt le branle-bas de combat. En quelques minutes, le bastingage s'encombra de sacs destinés à amortir la mitraille; les coffres d'armes furent ouverts, les fanaux sourds éclairèrent de leurs lugubres rayons les soutes aux poudres; les non-combattants, c'est-à-dire les deux cuisiniers, les musisiens, les préposés aux vivres, etc., s'échelonnèrent pour approvisionner le tillac de munitions et recevoir les blessés. Les panneaux se fermèrent; les garde-feux, remplis de gargouses, arrivèrent à leurs pièces; les écouvillons et les refouloirs se rangèrent aux pieds des servants, les bailles de combat s'emplirent d'eau, les boute-feux fumèrent; enfin, spectacle toujours désagréable à l'œil du marin qui sait braver la mort, mais ne peut supporter la pensée de se voir réduit à une inaction forcée, le chirurgien découvrit sa trousse d'instruments d'acier poli, ses scies tranchantes et pointues destinées aux amputations etc., etc. Ces préparatifs terminés, Laurent fit orienter les voiles de façon à prendre chasse devant l'ennemi. Cette manœuvre souleva quelques murmures, ou plutôt donna lieu à certains commentaires parmi les flibustiers.

— Amis, leur dit Laurent avec une affabilité et une douceur qu'il n'employait guère qu'à l'approche du combat, modérez votre impatience, et surtout gardez-vous bien de vous former une opinion sur les ordres que je donne... Vous êtes certes tous de hardis et rudes compagnons; plusieurs d'entre vous ont déjà commandé des navires; mais, croyez-moi, toute votre expérience réunie en un seul homme n'atteindrait pas à la hauteur de mon génie. Une bonne fois pour toutes, n'oubliez pas que je ne me trompe jamais. Vous désirez la bataille, rassurez-vous; je vous promets un combat grandiose et sanglant comme de mémoire d'homme la flibuste n'en a encore livré...

Cette apostrophe fit cesser toutes les réflexions. Les paroles superbes dans la bouche de Laurent ne ressemblaient jamais à des fanfaronnades. Après deux heures de chasse, il devint de toute évidence pour les aventuriers que l'un des vaisseaux espagnols l'emportait beaucoup par la supériorité de sa marche sur leur frégate : il la gagnait main sur main. Quant au second navire ennemi, incapable de suivre son compagnon, chaque instant grandissait la distance qui le séparait de son *matelot*.

Vers les dix heures du matin (la chasse durait depuis le point du jour) les flibustiers purent distinguer jusque dans leurs moindres parties les formidables proportions du galion espagnol: cette vue, quelque intrépide qu'ils fussent, les impressionna fort.

Laurent, se promenant d'un pas égal et tranquille le long du tillac, causait avec de Morvan de sujets tout à fait indifférents à la lutte qui allait s'engager; on eût dit qu'il avait oublié la présence de son terrible adversaire. Tout à coup, le flibustier élevant la voix, s'adressa à l'une des vigies placées dans les barres du petit perroquet :

— Quelle est la voilure de l'ennemi? demanda-t-il. — Il est sous ses huniers, les ris pris et sa misaine. — Très-bien, chevalier

Louis, faites gouverner à la rencontre de l'Espagnol.

De Morvan s'empressa de commander la manœuvre ordonnée par Laurent, qui reprit sa promenade et parut ne plus s'occuper du galion. Une demi-heure plus tard, trois portées de canon séparaient à peine les deux adversaires. Laurent resta pendant quelques secondes réfléchi, puis d'une voix qui retentit jusque sur l'arrière de la frégate :

— Tout le monde sur l'avant ! s'écria-t-il.

Les flibustiers obéirent à cet ordre avec un empressement qui montrait jusqu'à quel point leur intérêt était excité, et combien ils désiraient connaître l'opinion de leur chef sur la position des choses. Laurent fit un signe de tête : le silence se fit.

— « Amis, dit-il, je vous dois une explication. Si pendant plusieurs heures nous avons pris chasse et fui devant l'ennemi, c'est que je voulais, ayant remarqué la disproportion notable de marche qui existait entre les deux galions, les séparer l'un de l'autre, et passer au vent du vaisseau amiral, qui est le plus au vent : j'ai réussi ! A présent que nous tenons l'amiral par le vent, nous sommes à l'abri des coups du vice-amiral, qui se trouve sous le vent. C'est donc un seul ennemi que nous avons à combattre !... Je regarde notre victoire comme assurée !... Cependant, si, par un hasard que je ne prévois pas, la fortune se déclarait contre nous, je désire, je veux que notre défaite soit glorieuse, notre mort utile à nos frères !..... Requin, sors des rangs !

Un flibustier à la contenance calme et résolue, à la figure tellement bronzée par le soleil du tropique, qu'il ressemblait presqu'à un mulâtre, vint à cet appel se placer aux côtés de Laurent.

— Mon ami, lui dit Laurent, je veux te donner publiquement une marque éclatante de l'estime que tu m'inspires.

Les traits de Requin restèrent impassibles; Laurent continua :

— Pendant le combat tu te tiendras, une mèche allumée à la main, dans la soute aux poudres; au moindre signal que je te ferai; ou moi mort, au premier ordre que te donnera mon matelot, le chevalier Louis, tu feras sauter la frégate. As-tu bien compris ?

— Parfaitement, répondit Requin en accompagnant ce mot d'un joyeux sourire. — Je puis compter sur toi, je le sais. Rends-toi à ton poste.

Requin s'empara d'une mèche allumée, et s'éloigna sans ajouter un mot. Un frémissement courut dans la foule, mais pas un des flibustiers ne songea à formuler une objection. Tous ils approuvaient la mesure prise par leur capitaine.

— A présent, mes amis, ajouta Laurent, un dernier mot. Notre frégate renferme deux millions, c'est-à-dire, en ne déduisant pas le dixième qui revient au roi, mes parts personnelles et le remboursement des avances que l'on nous a faites, quatre-vingt-cinq mille sept cent quatorze livres par homme. Or, comme le dixième dû à Sa Majesté, mes parts personnelles et nos avances seront plus qu'entièrement soldés par les dépouilles de ceux qui vont être tués, chaque frère peut se considérer déjà comme possesseur de près de cent mille livres. Se laisser battre dans de telles conditions de bonheur, ce ne serait pas seulement de la lâcheté, mais bien de la démence. Conservons notre c[illegible] Vive le roi ! vive la flibuste ! — Vive le capitaine Laurent ! répondirent les flibustiers avec un élan, une spontanéité et un enthousiasme frénétiques.

Puis chacun regagna son poste de combat.

— Matelot, dit de Morvan resté seul auprès de Laurent, de toi à moi toute dissimulation est inutile; tu n'as pas à soutenir mon moral affecté, à remonter mon courage. Causons franchement : entrevois-tu un moyen de salut ? Quant à moi, je ne te le cache pas, notre position me paraît désespérée ! — Il est incontestable, répondit tranquillement le flibustier, que nos seize canons et nos quatre-vingt-neuf hommes, puis-puisque nous avons perdu un des nôtres à Grenade, présentent une disproportion par trop énorme avec les forces du galion amiral, pour qu'il nous soit permis d'espérer; seulement, connaissant mon équipage comme je le connais, je ne désespère pas encore. Il n'y a pás un des nôtres qui ne soit capable d'abattre à chàque coup, et à balle rase, une

orange placée à deux cents pas de distance. De pareils tireurs remplacent bien des canons! Franchement, j'ignore quel sera le résultat de la lutte. Et puis, de toi à moi, il me reste un dernier espoir... — Lequel donc, matelot!..... — Vois-tu ce petit nuage d'un gris sale et terreux qui tranche d'une façon à peine visible, dans la direction du sud, sur l'azur du ciel! — Oui, matelot; à présent que tu me l'as signalé, je l'aperçois. — Ce nuage, chevalier, est pour moi l'indice certain d'une terrible tempête. Reste à savoir maintenant si pendant les trois à quatre heures qui s'écouleront avant qu'elle éclate, nous pourrons tenir contre les forces de l'ennemi. A présent, plus un mot : reste à mes côtés, et laisse-moi à mes réflexions!...

Laurent, qui dès l'apparition des navires espagnols s'était empressé de revêtir un magnifique costume de fantaisie, monta alors sur son banc de quart.

Il faudrait un pinceau pour donner une idée, même approximative, de la bonne mine, du grand air que présentait le flibustier dans ses habits de fête : il était impossible d'allier mieux la fierté à la grâce.

Rien d'imposant et de saisissant à la fois comme deux navires voguant à contre-bord et prêts à engager le combat. Le silence, à peine troublé par les derniers ordres des chefs, pèse en ce moment solennel sur le courage des plus intrépides matelots. Les cœurs battent avec violence, les poitrines sont oppressées. Chaque homme, même le plus habitué au danger, jette un mélancolique regard sur sa vie passée, et interroge ses pressentiments pour savoir s'il doit se réjouir ou se résigner. Alain, couché aux pieds de son maître, n'avait jamais encore assisté à une action navale; aussi éprouvait-il dans toute son intensité cette émotion poignante qui précède la bataille. Toutefois, une pensée le soutenait.

— Ma foi, mon maître, disait-il à voix basse, je ne comprends pas trop pourquoi le capitaine Laurent accepte le combat au lieu de continuer à prendre chasse... Depuis que je suis à la tête d'une somme de cent mille livres, je me sens d'une poltronnerie dont rien n'approche... Moi, Alain, posséder cent mille livres! cette idée-là me fait tourner la tête, et je suis tenté de croire que je rêve... Combien cela fait-il, maître, cent mille livres? Au moins deux ou trois mille écus, n'est-ce pas?... Penser que je suis assez riche pour acheter Penmark, pour manger du lard frais à discrétion toute la journée, avoir un serviteur, et que je serai peut-être mort tout à l'heure... ça me serre le cœur à me faire crier!... Dites donc, maître, à votre matelot, que se montrer trop glorieux est un péché; et priez-le de reprendre chasse. — Comment veux-tu, Alain, répondit le chevalier sur le même ton, que nous échappions à un navire d'une marche tellement supérieure à la nôtre qu'il nous a gagnés de vitesse sous ses huniers, les ris pris et sa misaine?... Voyons, Alain, du courage! N'oublie point que, toi et moi, nous représentons ici en ce moment la Bretagne... qu'il ne nous faut pas déshonorer notre pays par une lâche et impardonnable conduite! — Ainsi, maître, ce sont les Espagnols qui nous forcent à nous battre?— Cela est incontestable, Alain. — Alors, foi de Dieu! reprit le Bas-Breton, gare à eux! Ah! gredins! vous voulez me voler ma fortune!... il ne vous suffit pas d'avoir dépouillé et martyrisé jadis tant de braves Indiens, vous vous en prenez aussi aux chrétiens... Il me tarde maintenant que la bataille commence : je me sens une fureur de loup enragé...

La voix de Laurent interrompit la conversation de de Morvan et de son serviteur.

— Amène, cargue, rentre et hale bas les menues voiles!

Le galion amiral, voyant que les flibustiers lui présentaient le combat sous les huniers seulement, s'empressa d'imiter leurs manœuvres. Offrant aux coups des Français son flanc de tribord à une distance de trente toises au plus, il héla la frégate d'amener ses couleurs.

Un sourire, empreint tout à la fois d'un sublime orgueil et d'un immense dédain, anima le visage de Laurent. L'intrépide aventurier, s'élançant de son banc de quart, d'un bond se plaça sur le bastingage, et fier, radieux, la tête haute, la poitrine tournée vers les Espagnols :

— Je suis le capitaine Laurent! cria-t-il d'une voix qui vibra retentissante et métallique comme une note de clairon. Feu partout! reprit le flibustier.

Une ceinture de flammes enveloppa la frégate. La réponse du galion ne se fit pas longtemps attendre : elle fut terrible; ses trente canons, chargés jusqu'à la gueule, vomirent une trombe de feu et de fer; on eût dit l'éruption d'un volcan. Cette seule bordée, portant en plein sur la frégate, eût suffi pour la mettre hors de combat. Heureusement, le vaisseau espagnol étant de haut bord, l'avalanche meurtrière passa au-dessus de l'ennemi; quelques pièces du gréement, coupées par les boulets, restèrent suspendues dans la mâture ou retombèrent sur le pont.

— Bas le feu des canons! héla Laurent. Qu'on ne se serve que des mousquets!... Ohé! là-haut, dans les hunes!... Des grenades!... toujours des grenades!... Inondez-en le pont de l'ennemi!... Hardi, les enfants!.... Ne vous pressez pas!.... Prenez votre temps pour viser; que chaque coup porte!...

Pendant une demi-heure, le feu continua des deux côtés avec un remarquable acharnement; les flibustiers, excités par Laurent, se multipliaient. Les Espagnols, quoiqu'ils eussent été vivement impressionnés en apprenant qu'ils avaient affaire au plus célèbre capitaine que possédât, après de Montbars, la flibusterie; les Espagnols étaient si nombreux, ils disposaient de tant d'éléments de succès, qu'ils ne croyaient pas à une défaite et restaient pleins d'ardeur. Le pont de la frégate inondé de sang prouvait que la résistance des flibustiers leur coûtait bien cher; plus de vingt des leurs avaient déjà succombé.

— Matelot, dit de Morvan en s'adressant à Laurent, ne vaudrait-il pas mieux en venir franchement à l'abordage que de nous laisser décimer ainsi? Qui sait si ce dernier et suprême effort ne nous sauverait pas?—J'aime ton impatience et ton ardeur, matelot, répondit Laurent; mais la responsabilité qui pèse sur moi m'empêche de la partager. Que veux-tu que cinquante à soixante hommes fassent contre douze à quatorze cents? — Alors, nous sommes perdus! reprit de Morvan en baissant la voix.—Oui, si la tempête sur laquelle je compte tarde trop à se déclarer! —Tes calculs ne te l'annonçaient que avant trois heures. — C'est vrai, mais depuis lors, l'état du ciel a changé. Tenons bon encore une heure, et nous serons sauvés! matelot.

Laurent allait poursuivre, lorsqu'il roula de son banc de quart sur le pont; le bonheur fabuleux qui jusqu'alors l'avait protégé l'abandonnait. Le moment était critique. De Morvan le comprit.

— Matelots! s'écria-t-il en s'élançant à la place occupée naguère par Laurent. Un homme de moins ne constitue pas une défaite! tout va bien!... Rien n'est désespéré!... Je suis digne de vous commander!... Allons! hardi! ferme!... Ne nous laissons pas prendre en enfilade!... Neutralisons, en l'instant, la manœuvre de l'Espagnol; laissez arriver!...

Un moment de désespoir général, plus encore, de stupeur, suivit la chute de Laurent: les flibustiers, ranimés par la parole ferme et vigoureusement accentuée du chevalier, revinrent presque aussitôt de leur étonnement. Heureux de trouver un chef à l'instant où ils en avaient un si urgent besoin, ils se précipitèrent à la manœuvre avec un remarquable élan. Le combat continua sous toutes voiles!

Plusieurs flibustiers, en voyant tomber le capitaine, s'étaient élancés pour lui porter secours; à peine achevaient-ils de le relever qu'il ouvrit les yeux, et les repoussant avec énergie :

—Arrière, enfants! leur dit-il en souriant, je n'ai rien... une simple égratignure... un éclat de bois qui m'a frappé à la tête!.... Est-ce que les boulets peuvent tuer Laurent!... Allons, retournez à votre poste de combat!

Si la position des flibustiers était à peu près désespérée, l'ennemi payait bien cher sa victoire. Fait inouï, merveilleux! que l'on se refuserait à croire si l'histoire n'était pas là pour l'attester, cinq cents Espagnols avaient succombé! Sur le pont, dans la batterie basse du galion jonchée de cadavres

e sang atteignait une hauteur de deux pouces.

A une dernière bordée que les artilleurs du vaisseau amiral parvinrent à tirer avec ensemble et qui porta en plein dans la coque de la frégate, l'issue du combat cessa tout à fait d'être douteuse.

— Matelot, dit froidement Laurent en s'adressant au chevalier, il faut mourir... Ta main... Adieu... — Où vas-tu ainsi, Laurent? — Donner à Requin le signal qu'il attend!... — Un capitaine doit rester sur son banc de quart jusqu'à ce que la mort l'en arrache. Requin m'obéira comme à toi. Demeure à ton poste. Adieu!

De-Morvan s'éloignait déjà, lorsqu'il recula en chancelant et fut s'appuyer contre les bastingages : une balle espagnole l'avait frappé à la cuisse. Fleur-des-Bois apparut alors sur le pont. Son premier regard fut pour de Morvan; elle courut à lui :

— Tu es blessé?... lui dit-elle. — Oui, Jeanne; mais qu'importe. Ne serons-nous pas bientôt tous morts?... — Que dis-tu là? Laurent, reprit-elle, comment se fait-il que toi, si bon capitaine, à ce que l'on prétend, tu ne puisses pas nous sauver? Pourquoi ne prends-tu pas chasse devant l'ennemi?

Le flibustier sourit d'un air de douce pitié.

— Ma pauvre Jeanne, lui répondit-il, ta chère sainte Anne d'Aurai voudrait elle-même nous arracher des serres des Espagnols, qu'elle ne le pourrait pas. — Oh! quel affreux blasphème, Laurent! Tiens, je me rappelle avoir vu un jour un aigle s'abattre sur une colombe; Casque-en-Cuir était près de moi. Au cri de désespoir que je poussai, il leva son fusil et fit feu. L'aigle eut l'aile brisée, et lâcha sa proie : la colombe fut sauvée. — Eh bien, que conclus-tu de là, Fleur-des-Bois?... — Que si une colombe déjà saisie par un aigle a recouvré sa liberté, nous, que les Espagnols ne tiennent pas encore, nous ne devons pas perdre tout espoir... — Ta comparaison manque de justesse, Fleur-des-Bois. Il suffisait à Casque-en-Cuir de tirer juste pour délivrer la colombe; un coup de canon, quelque bien pointé qu'il fût, ne changerait en rien notre position!... — Je ne partage pas ton opinion, Laurent. Si un boulet renversait le grand mât du galion, le vaisseau, hors d'état de manœuvrer, deviendrait comme l'aigle dont l'aile fut brisée, incapable de nous poursuivre. Nous, nous imiterions la colombe. — Fleur-des-Bois, s'écria le flibustier, c'est la Providence qui vient de parler par ta bouche. Comment cette idée si simple ne m'est-elle pas encore venue? Je l'ignore. Matelot, prends ma place sur mon banc de quart. Inutile d'avertir Requin.

Laurent, s'élançant alors au milieu des débris de son équipage, arracha cinq hommes au combat et fit charger un canon. De Morvan et Fleur-des-Bois suivaient avec une anxieuse attention ses moindres mouvements. Tous les deux priaient Dieu pour qu'une balle espagnole n'arrêtât pas le flibustier dans cette dernière et suprême tentative. Laurent, le corps courbé et immobile, l'œil fixé à la hauteur de la culasse du canon, suivait le balancement de la lame. Bientôt un éclair brilla : Laurent venait de jouer son dernier enjeu.

— Qu'on recharge! dit Laurent.

Se retournant alors vers le chevalier et Fleur-des-Bois :

— L'aile de l'aigle est entamée, Jeanne, cria-t-il; cette fois elle tombera!

Laurent ne se vantait pas en parlant avec cette assurance. Une demi-minute plus tard, un craquement épouvantable, accompagné de cris de désespoir, de rage et de détresse, suivait la détonation du second coup de canon : le mât, coupé à une hauteur de cinq pieds au-dessus du niveau du pont, s'écroulait sur les Espagnols terrifiés. Un hurra qui retentit jusque dans les nuages s'éleva à bord de la frégate. Les flibustiers n'avaient plus rien à craindre de leur puissant ennemi.

Un peu plus tard, la frégate venant du lof et mettant le cap sur la poupe de son ennemi, massacrait son équipage par plusieurs volées d'enfilade.

— Ah! s'écria Laurent, si j'avais encore cinquante hommes valides, avant une demi-heure le pavillon du vaisseau amiral traînerait honteusement attaché à son beaupré... et lui serait en mon pouvoir.

Le nombre des flibustiers encore en état

de porter les armes et de manœuvrer s'élevait alors à seize sur la frégate.

— Amis, dit Laurent, il s'agit à présent de payer d'audace. Le galion vice-amiral se rapproche de nous à vue d'œil. Soutenir un nouveau combat contre quinze cents hommes d'équipage et soixante canons, il n'y faut pas songer. La dignité de notre contenance, la fermeté de notre maintien, peuvent seules nous aider à sortir d'embarras. Laissons arriver sur le vice-amiral qui, par bonheur, se trouve toujours sous le vent à nous, et présentons-lui hardiment la bataille. Témoin de la catastrophe du galion amiral, il n'osera pas l'accepter.

La prédiction de Laurent se réalisa de point en point ; son audacieuse manœuvre obtint tout le succès qu'il attendait : l'Espagnol prit la fuite!...[1]

— Fleur-des-Bois, dit Laurent avec un attendrissement qu'il aurait voulu s'efforcer de cacher, tu es bien toujours le bon génie, le génie protecteur de la flibuste!... Céleste enfant! ce n'est pas seulement ma frégate, mais encore mon âme que tu as sauvée!... L'intervention miraculeuse de la Providence a été si manifeste en cette occasion, qu'il ne m'est plus possible, malgré mon orgueil, de mettre en doute l'existence d'un pouvoir suprême.

Le reste de la journée et la nuit qui suivit le combat livré au vaisseau-amiral espagnol, offrirent de bien tristes heures aux flibustiers. La tempête, loin de se calmer, augmentait à chaque moment d'intensité et de violence.

L'intérieur de la frégate présentait un horrible spectacle. Les plaintes des blessés qui, torturés par une douloureuse agonie, invoquaient la mort avec des cris de désespoir et de souffrance, se mêlaient aux hurlements du vent, au craquement de la carène, et formaient un sinistre et lugubre concert.

1. L'amiral espagnol, mis en jugement pour n'avoir pas oser aborder Laurent, fut, quelque temps après, condamné à mort, et eut la tête tranchée. Louis XIV, instruit du magnifique fait d'armes du flibustier, lui envoya des lettres de naturalisation. Laurent, on le savait, n'était pas Français, mais on ignorait son origine.

Les seize hommes échappés au combat, trop peu nombreux pour se relayer, tombaient de fatigue et n'accomplissaient qu'imparfaitement leur double tâche : manœuvrer la frégate et faire jouer les pompes; de minute en minute la mer s'engouffrant à travers les avaries causées par les boulets espagnols, envahissait la cale et alourdissait la marche de la frégate. Laurent comprit qu'à moins d'un miracle improbable, cette voie d'eau devait tôt ou tard triompher de ses efforts.

Le lendemain, à peine le jour parut-il à l'horizon, qu'une énorme masse de nuages d'une couleur ardoisée, frangée de pourpre et paraissant solide comme une chaîne de montagnes, s'interposa entre la lumière et les flibustiers, et leur rendit les ténèbres de la nuit. Vers les dix heures du matin, la frégate, prise en travers par la lame, fut *engagée*[1]. Un seul cri, simultanément poussé par l'équipage et les blessés, retentit lugubre et déchirant. Tout le monde se crut perdu. Au milieu de cette épouvantable position, la voix calme et puissante de Laurent s'éleva, dominant le mugissement des flots :

— Du courage et du silence, enfants! cria-t-il; la barre du gouvernail ayant été mise au vent, rien n'est encore désespéré.

En effet, la frégate, après avoir été plusieurs fois lancée du sommet des vagues jusque dans les dernières profondeurs de leurs abîmes, reprit enfin son équilibre et recouvra son sillage.

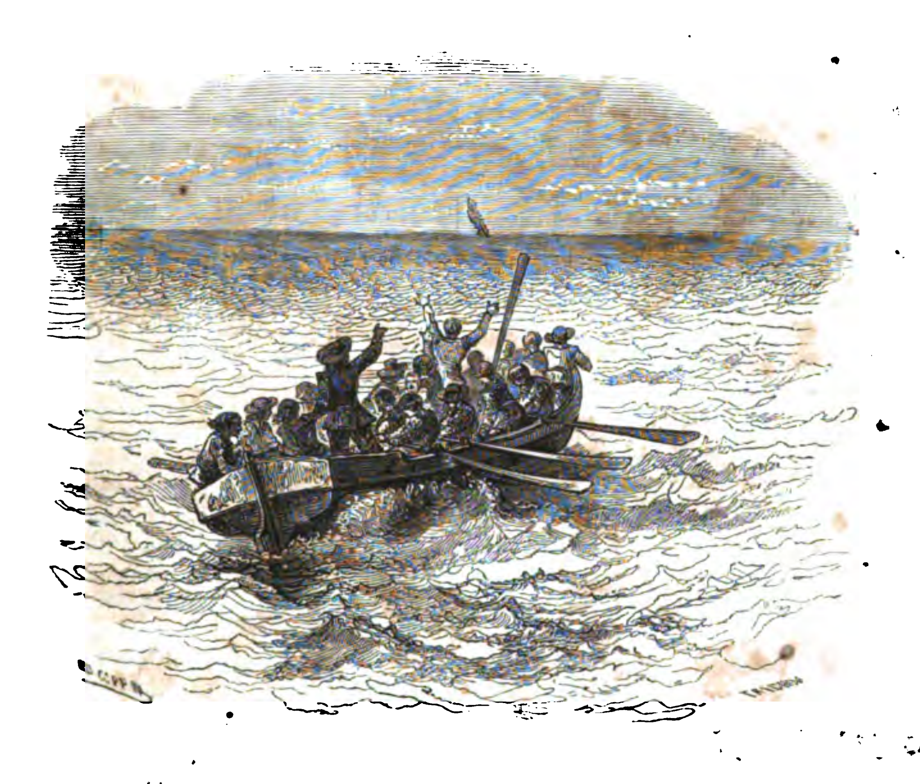
Sur dix navires engagés, il en est à peine un qui résiste.

Dans l'impossibilité où se trouvait la frégate enveloppée dans une pareille tempête, de continuer à prêter le côté au vent, Laurent dut renoncer à se diriger vers la Jamaïque, et se mit à fuir sous le vent. Ce changement d'allure, impérieusement commandé par les circonstances, laissait toujours la frégate exposée au danger d'être engagée de nouveau ; or, compter sur un second miracle, c'eût été folie; aussi les flibustiers se regardaient-ils comme touchant à leur dernière heure.

1. Un navire est engagé quand il perd son équilibre et reste couché sur le flanc sans pouvoir se relever.

— Matelot, dit Laurent au chevalier d'une voix tranquille et assurée, je me sens à peine capable de résister encore deux minutes à la faiblesse que j'éprouve... j'ai perdu trop de sang... je n'en puis plus... Il faut que tu me remplaces dans le commandement..... Voici mes instructions.

Laurent expliqua alors brièvement, clairement, ce qu'il y avait à faire; puis, s'affaissant sur lui-même :



Tout à coup, un cri de : « Un navire au vent!... fit battre tous les cœurs. (Page 326.)

— Je me trouve mal, dit-il, jette ton manteau sur moi... et ne me secours pas. Il faut que l'équipage me croie endormi !...

De Morvan prit prétexte de l'évanouissement du flibustier, qui laissait peser une si grande responsabilité sur lui, pour engager Fleur-des-Bois, qui ne l'avait pas quitté, à regagner sa cabine : la présence de la charmante enfant le troublait, il avait hâte d'être seul pour mettre un peu d'ordre dans ses

idées. Fleur-des-Bois se rendit à sa prière avec une docilité, un empressement qui le surprirent.

— Au revoir, mon chevalier Louis, lui dit-elle d'une voix douce, presque timide et sans osér lever les yeux : si le danger augmentait tu viendrais m'avertir, n'est-ce pas? La pensée de périr isolée m'effraie, tandis que la mort me surprenant à tes côtés..... Enfin, je compte sur toi, mon chevalier! Au revoir encore... Je tombe de sommeil... Je suis brisée... un peu de repos me fera grand bien!

Aussitôt après le départ de Fleur-des-Bois, de Morvan, rentra dans son rôle de marin et s'occupa de la frégate. Quoique le vent fût toujours aussi violent, le jeune homme remarqua avec étonnement que la marche du navire s'était de beaucoup ralentie. Rien n'était cependant changé dans la voilure.

— Allons, amis, ferme aux pompes! dit-il en élevant la voix.

A ce commandement les flibustiers restèrent immobiles.

— Ma foi, camarade, lui répondit l'un d'eux, mourir pour mourir, nous préférons le repos à la fatigue!... Nous te reconnaissons pour un brave, hardi et intelligent officier; mais que le diable me torde le cou sur l'heure si nous nous dérangeons pour t'obéir!... Comment veux-tu que seize hommes exténués puissent gouverner à eux seuls une frégate qui fait eau de toutes parts!... Folie!... En deux heures d'un travail opiniâtre, nous ne parviendrons pas à retirer un pouce d'eau de la cale!... Bah! le mieux est de laisser les choses suivre leur cours!... Vois Laurent, il dort!... Cela répond d'avance à tout ce que tu pourrais nous dire!... Imite-nous plutôt, suis notre exemple... Bois à l'oubi du présent, aux hasards de l'avenir!

En effet, les flibustiers, complétement découragés, avaient défoncé une barrique d'eau-de-vie pour chercher dans l'ivresse un allégement à leur désespoir. Leurs regards troublés, leurs mouvements lourds et indécis, prouvèrent au chevalier qu'il ne devait plus guère compter sur eux. Un seul homme obéit à sa voix : c'était Alain. Le Bas-Breton, sorti du combat sans avoir reçu même une égratignure, s'avança vers son maître d'un pas chancelant.

— Monsieur le chevalier, lui dit-il, les camarades sont des imbéciles. J'ai beau leur répéter que j'ai promis deux chandeliers d'argent à ma bonne sainte Anne d'Aurai si elle nous sauve du naufrage; que par conséquent nous n'avons rien à craindre : ils ne me croient pas. Ce sont de vrais païens que ces gueux-là! Je vais me mettre à la pompe, moi; vous allez voir.

Alain, persuadé qu'à lui seul il était capable de faire jouer la puissante machine, ressentit un étonnement extrême de l'inutilité de ses efforts.

— Tiens! ça ne va pas, s'écria-t-il : c'est bien drôle! Ah! je comprends; c'est une façon de ma chère sainte Anne d'Aurai de m'avertir qu'il ne faut pas que je me dérange, que l'affaire des chandeliers d'argent lui va, qu'elle accepte le marché. — Assieds-toi près de moi, Alain, dit de Morvan. Je ne veux pas qu'un honnête gars comme toi meure dans le péché d'ivresse...

Alain, quoique flatté de prendre place à côté de son maître, ne put toutefois s'empêcher de jeter un regard de regret sur la barrique d'eau-de-vie défoncée dans laquelle les flibustiers puisaient sans retenue et sans mesure. De Morvan, convaincu de l'inutilité de ses remontrances, de ses menaces ou de ses prières, n'insista plus auprès de l'équipage : en lui-même il s'avouait que les flibustiers n'avaient pas tout à fait tort de se refuser au travail; leurs efforts ne pouvaient aboutir à rien.

Une heure se passa, et ce court laps de temps suffit pour empirer d'une façon extrêmement sensible la position du navire : le chevalier calcula qu'avant la fin du jour la frégate sombrerait.

— Laurent, dit-il en se penchant vers le flibustier couché sur le pont, j'ai besoin de toi...

A ces mots prononcés à voix basse, le flibustier, quoiqu'il parût toujours plongé dans un profond évanouissement, se leva vivement.

— Qu'y a-t-il, matelot? demanda-t-il au jeune homme avec le même sang-froid et la même tranquillité que s'il eût suivi une con

versation depuis longtemps engagée. — Il y a, matelot, que l'équipage s'est enivré, a refusé de travailler aux pompes, et que nous coulons bas! — Que veux-tu que je fasse à cela? Ce n'était pas la peine de me réveiller pour si peu! L'équipage a raison..... — Ne tenterons-nous pas, au moins, de mettre les embarcations à la mer? dit de Morvan; il n'y a pas de temps à perdre!... — Cela va sans dire... essayons!

Quoique Laurent affectât de ne montrer ni mauvaise humeur, ni faiblesse, il était évident pour de Morvan que le flibustier, vaincu par la nature, était à bout de forces, incapable d'un dernier acte de vigueur.

— Ce que je désire Laurent, lui dit-il à l'oreille, c'est que tu fasses entendre ta voix à l'équipage... le reste me regarde... Encore un mot... Que faire des blessés qui encombrent la batterie? Nous avons vingt hommes mortellement atteints..... comment les embarquer avec nous? Enfin, nous verrons... l'essentiel pour le moment c'est de mettre la chaloupe à flot.

De Morvan descendit alors dans la chambre, que déjà la mer commençait à envahir, et appela Fleur-des-Bois.

—Me voici mon chevalier, répondit Jeanne, qui sortit tout aussitôt de sa cabine. — Tu dormais, Jeanne? — Oui, mon chevalier, je dormais, répéta la jeune fille avec embarras. — Vite sur le pont, ma sœur, la frégate va couler bas!... On met les embarcations à la mer!...

De Morvan fut fort étonné de retrouver son matelot, qu'il croyait avoir laissé dans un état de prostration complète, occupé à stimuler le zèle et l'activité de l'équipage. Les flibustiers, sous l'influence de l'ivresse, écoutaient distraitement la parole jusqu'alors si puissante de leur capitaine, et ne paraissaient guère disposés à lui obéir.

— Enfants, leur dit Laurent, je me sens encore assez d'énergie pour vous épargner l'affreuse agonie que votre lâcheté vous prépare!... Mes amis, je m'en vais mettre le feu aux poudres!... Adieu.

Ces mots, prononcés avec solennité, firent une vive impression sur l'équipage; deux ou trois flibustiers se levèrent avec l'intention de retenir Laurent. — Malheur à celui qui tentera de s'opposer à l'exécution de mon projet! s'écria-t-il en portant la main à ses pistolets, je lui brûle la cervelle!

L'aventurier s'éloigna d'un pas lent et majestueux.

— Fais semblant d'avoir peur et demande-moi grâce pour l'équipage, dit-il à voix basse et rapidement en passant auprès du chevalier.

De Morvan comprit de suite l'intention de son matelot, et s'y associa avec une rare présence d'esprit.

— Capitaine! s'écria-t-il en se précipitant vers Laurent, je vous en supplie, attendez encore! Je n'ai point refusé de vous obéir, moi! je ne mérite donc pas de partager le sort de ces misérables lâches! Avant d'accomplir votre fatale résolution, laissez-moi tenter d'affaler un canot à la mer... de me sauver!

Laurent parut hésiter, et de Morvan reprit avec une feinte chaleur croissante :

— Capitaine, la vie est une trop belle chose pour qu'on la sacrifie sans luttes. Qui m'assure que je ne rencontrerai pas un navire?... qu'avant un mois d'ici, placé à la tête d'un vaillant équipage, je ne dépouillerai pas quelque riche galion espagnol? Une dernière fois, capitaine, je vous en conjure, avant de donner suite à votre horrible détermination, permettez que je m'embarque!..... — Laissez-moi vous accompagner, maître, dit Alain.

Laurent se mit à réfléchir, tandis que le chevalier, affectant une vive anxiété, le suppliait du regard de ne pas repousser sa prière.

— Matelot, lui répondit enfin le flibustier, ta demande est juste. Je t'accorde dix minutes pour mettre un canot à la mer...

Aussitôt, l'équipage se précipita aux embarcations : Laurent haussa imperceptiblement les épaules d'un air de méprisante pitié.

— Les hommes sont des enfants, murmura-t-il. Il faut, pour les dominer et les conduire, non pas leur être supérieur en force et en intelligence, mais seulement connaître

leurs faiblesses et s'adresser à leurs mesquines passions... Bêtes brutes, qui m'obéissent que parce qu'ils ont peur, et à qui la peur empêche de songer que la soute aux poudres est noyée, qu'il m'eût été impossible d'accomplir ma menace !...

La frégate possédait trois embarcations : une chaloupe et deux canots. L'équipage songea naturellement d'abord à la chaloupe, placée entre le grand mât et celui d'artimon : mais, hélas ! à peine les palans l'eurent-ils soulevée à une hauteur d'un demi-pied, qu'elle s'ouvrit en deux : sa coque était criblée de mitraille. Le canot suspendu à tribord n'avait pas moins souffert que la chaloupe : atteint par plusieurs boulets, il était complétement hors d'état de servir. Cette découverte atterra l'équipage. Les mêmes hommes qui naguère refusaient de tenter un dernier effort pour se sauver, se désolèrent alors à la pensée qu'ils ne pouvaient éviter leur destinée. De Morvan courut au canot maintenu à l'arrière, et qui était resté pendant tout le temps du combat à peu près à l'abri du feu des Espagnols, puisque la frégate n'avait reçu aucune bordée en enfilade; il le trouva intact. En moins de cinq minutes il fut lesté d'une barrique d'eau, de quelques provisions de bouche, et mis à la mer. Quoique la fureur des vagues apportât de grandes difficultés à cette manœuvre, elle réussit complétement. Deux flibustiers, s'affalant à un cordage, entrèrent dans l'embarcation, fixèrent le gouvernail et disposèrent les avirons.

— Allons, Fleur-des-Bois, dit Laurent, le temps est précieux; ton chevalier Louis a fait préparer un cartahu pour faciliter ton embarquement et te conserver à mon amour... Hâte-toi !

Fleur-des-Bois, avant de s'asseoir dans le fauteuil qui devait la descendre dans le canot, hésita :

— Et les malheureux blessés qui sont dans la batterie ? dit-elle. — Tais toi ! s'écria Laurent ! Ne vois-tu pas que ce canot est déjà trop petit pour nous contenir tous ! Les exigences de la guerre sont parfois terribles, inexorables !... Nous devons ne pas songer à ces infortunés et essayer de nous persuader qu'ils sont morts pendant le combat.

Laurent saisit Jeanne et lui fit prendre place, presque de force, dans le fauteuil. De Morvan frémit en voyant la pauvre enfant manquer plusieurs fois d'être enlevée par les vagues et précipitée dans la mer. Quant à Jeanne, quoiqu'elle fût pâle, son regard resta constamment attaché, avec une douce expression de sérénité, sur le jeune homme. Elle devinait les angoisses de son chevalier Louis et, tout en payant son tribut à la peur, elle se sentait heureuse. Elle atteignit enfin sans accident le canot. Une heure plus tard, deux hommes restaient seuls à bord, Laurent et de Morvan.

— Je crains, matelot, dit froidement le flibustier, que pendant le temps que prendra notre embarquement la frégate ne coule bas et n'entraîne avec elle le canot !...

Le fait est que l'embarquement, rendu extrêmement difficile par la fureur de la mer, par les précautions qu'il fallait prendre afin d'éviter que le frêle et léger canot ne se brisât contre la hanche du navire, demandait bien dix minutes à chaque naufragé pour être accompli. Les deux jeunes gens, vu surtout leur état d'épuisement et la gêne que leur occasionnaient leurs blessures, ne devaient pas espérer de mettre moins d'une demi-heure pour rejoindre leurs compagnons. Or, il y avait dix à parier contre un que la frégate sombrerait avant que ce temps fût écoulé.

— Matelot, dit de Morvan, la religion qui défend le suicide ordonne le dévouement. En nous sacrifiant pour sauver nos semblables, ce n'est pas un crime que nous commettons, c'est un devoir que nous accomplissons !

Le jeune homme se pencha en dehors des bastingages, et réunissant toutes ses forces :

— Ohé ! du canot ! s'écria-t-il d'une voix qui domina le bruit de la tempête, la frégate va sombrer; largue tout et pousse au large ! Fleur-des-Bois, adieu !

Se retournant ensuite vers le flibustier :

— Matelot, lui dit-il avec une sublime simplicité, je te demande pardon d'avoir, sans te consulter, disposé de ta vie : le temps pressait. — Chevalier de Morvan, ré-

pondit Laurent, qui tendit avec émotion sa main à son compagnon d'infortune, tu es un héroïque jeune homme, un noble cœur!... Je t'approuve!..... Tous les deux nous saurons mourir, toi souteuu par ta vertu, moi par mon profond dégoût de la vie!...

Pendant que Laurent parlait, une scène terrible et touchante se passait dans le canot. A peine les flibustiers embarqués eurent-ils entendu les paroles de de Morvan, qu'ils s'empressèrent d'obéir à son ordre..... ils poussèrent au large. Déjà entraînés par la lame, ils se trouvaient éloignés de près de deux encablures de la frégate, lorsque Fleur-des-Bois, un moment anéantie par la douleur et la surprise, se leva de dessus le banc où elle se tenait assise, et s'adressant aux flibustiers avec toute l'énergie du désespoir :

— Mes amis, leur dit-elle, je vous en conjure, retournez à la frégate! Quoi! auriez-vous l'indélicatesse, la cruauté de laisser mourir celui qui n'a pas hésité à se dévouer pour vous! Ce serait une honte dont vous ne vous laveriez jamais, et qui vous suivrait partout. Allons, un bon mouvement : à la frégate! Ne donnez pas droit aux frères de la Côte de dire de vous, en vous voyant passer : « Voici les lâches qui ont abandonné leur capitaine! » Du courage! à la frégate!

Fleur-des-Bois s'était exprimée avec une si touchante énergie, elle montrait, debout, au milieu de l'embarcation et exposée à être enlevée par une vague, un courage si extraordinaire pour son sexe, elle était surtout d'une si admirable et si éblouissante beauté dans son enthousiasme et dans son désordre, que les flibustiers fascinés, subjugués, arrêtèrent le jeu des avirons. Mais ce bon mouvement de leur part dura peu.

— Fleur-des-Bois, lui répondit l'un d'eux, tu sais que nous t'aimons tous, et tu nous as vus assez souvent au feu pour ne pouvoir douter de notre courage. Si nous nous refusons à ta demande, c'est que cette demande est insensée..... — Frère de la Côte s'écria Jeanne en interrompant le flibustier, tu dois savoir, toi aussi, que la Sainte Vierge écoute mes prières... que je porte bonheur... Vous vous refusez à m'obéir? Je vais la supplier qu'elle nous fasse périr... Je vous maudirai tous!... Pas un de vous, je vous le prédis, ne survivra à son crime!

Les flibustiers, ces hommes si calmes sous la mitraille de l'ennemi, si terribles à l'assaut, si indomptables toujours, étaient généralement, comme tous les marins, superstitieux à l'excès; le langage de Jeanne les impressionna donc vivement.

— Mais, Fleur-des-Bois, tu conçois que nous ne demanderions pas mieux, si cela était humainement possible, de sauver Laurent et son brave matelot, lui répondit le flibustier, qui, déjà, avait pris une première fois la parole. Vois! la frégate s'enfonce à vue d'œil. Le mieux que nous ayons à faire, c'est d'attendre ici qu'elle sombre... peut-être nous sera-t-il donné alors de recueillir Laurent et le chevalier.

Alain, pendant toute cette scène qui s'était passée en bien moins de temps qu'il n'en faut ici pour la raconter, Alain, la tête baissée et les sourcils contractés, n'avait pas prêté le moindre appui à Jeanne. Tout d'un coup, renversant le flibustier assis à ses côtés, il se leva, et brandissant une hache :

—Voyons, s'écria-t-il, si vous ne retournez pas à la frégate, je vous noie tous.

La pantomime du Bas-Breton était assez expressive pour se passer de commentaires. Il était facile de comprendre qu'il lui suffirait d'un coup de hache pour défoncer la frêle embarcation et réaliser sa menace.

Dans cette position critique, les flibustiers ne pouvaient hésiter : ils obéirent. Lorsque le canot arriva près du navire naufragé, Laurent et de Morvan, appuyés l'un sur l'autre, s'étaient réfugiés sur le couronnement.

— Viens, mon chevalier, lui cria Jeanne avec un élan passionné.

La position de la frégate, aux deux tiers submergée, et par conséquent bien moins ballottée par les vagues, rendait l'embarquement facile. Laurent et de Morvan, à peine séparés du canot par une hauteur de quelques pieds, l'accomplirent sans difficulté.

— Merci, mes enfants, dit le flibustier, qui, ignorant l'intervention de Fleur-des-Bois et d'Alain, crut ne devoir son salut qu'au dévouement de l'équipage.—Fleur-des-Bois, disait de Morvan assis auprès de Jeanne et

tenant sa main dans les siennes, ma dernière pensée était pour toi; mais Dieu n'a pas voulu nous séparer! Il a permis, dans sa bonté infinie, que nous mourions ensemble...—Mon chevalier Louis, répondit Jeanne, nous sommes bien jeunes tous les deux pour mourir!... Pourquoi ne pas espérer?

Elle parlait encore, quand un cri douloureux et spontané retentit, poussé par les flibustiers. La frégate, dont le canot était à peine éloigné d'une portée de pistolet, venait de disparaître, entraînant avec elle, au fond de l'abîme, et les malheureux blessés pendant le combat avec le galion, et les trésors pillés à Grenade.

—Allons, appuyez sur les avirons et nagez ferme! dit la voix impassible de Laurent placé à la barre. Qui sait, enfants, si bientôt nous n'en serons pas réduits à envier le sort de nos compagnons? Tout est fini pour eux; ils sont morts sans passer par les tortures de la faim et par les affreuses angoisses de la soif! Ne les regrettons pas!

Une demi-heure après la perte de la frégate, une nuit profonde enveloppait de ses épaisses ténèbres la frêle embarcation balancée sur la crête des vagues.

Fleur-des-Bois, sa tête appuyée sur l'épaule du chevalier, sa main toujours dans celle du jeune homme, ressentait un si délicieux accablement, un tel calme d'esprit, tant de bien-être, qu'elle remerciait la Sainte Vierge de son bonheur.

Le lendemain matin, lorsqu'un jour triste et blafard remplaça les ténèbres, le canot offrait un bizarre spectacle : Fleur-des-Bois, le teint éblouissant de fraîcheur, était souriante, calme, tandis qu'autour d'elle les flibustiers, ces hommes rudes, forts, énergiques, rompus à toutes les fatigues, à toutes les privations, à tous les dangers, portaient sur leur visage les traces profondes d'un grand accablement moral et physique.

L'embarquement s'était opéré avec une telle précipitation, dans des conditions si mauvaises, c'est-à-dire lorsque déjà la mer avait envahi une partie de la frégate, que les flibustiers n'avaient pas songé à se munir de provisions. Laurent avait eu bien raison de dire, en parlant des blessés noyés dans la batterie : « Qui sait, enfants, si bientôt nous n'en serons pas réduits à envier le sort de nos compagnons! »

Vers midi, une pluie abondante qui survint leur apporta un puissant secours, et ranima leurs espérances : cette pluie présageait la fin de l'orage. Vers les trois heures, la tempête, jusqu'alors toujours croissante, finit par s'arrêter dans son élan; peu après elle diminua d'intensité; et quoique la mer restât toujours horrible, il devint possible (ce à quoi il n'avait pas fallu songer encore), de diriger l'embarcation.

Tout à coup, un cri de : « Un navire au vent! » fit battre tous les cœurs; chacun se leva avec un empressement fiévreux, qui manqua de faire chavirer le canot.

En effet, à peine distant d'un quart de lieue des flibustiers, un brigantin couvert de toile et bravant les efforts de l'ouragan, apparut courant vent arrière. La hauteur des lames qui, pour les naufragés, bornait l'horizon à quelques toises, les avait empêchés d'apercevoir plus tôt ce navire.

A la vue du sauveur que la Providence leur envoyait si juste à point, les flibustiers laissèrent d'abord éclater la joie la plus vive, mais bientôt, à la réflexion émise par un vieux matelot : « Si c'était un Espagnol! » cette joie fit place à l'abattement.

—Nous avons conservé nos coutelas : nous le prendrons à l'abordage! répondit le flibustier Requin.—Ne craignez rien, enfants, dit alors Laurent, le brigantin n'appartient pas à nos ennemis!... Il n'y a qu'un seul homme au monde qui, par un temps pareil à celui-ci, puisse avec impunité faire porter à un navire toutes les voiles dehors. Cet homme, c'est Montbars!

Au nom de Montbars, un enthousiasme inouï éclata sur le canot.

— Montbars!... répéta de Morvan; Fleur-des-Bois, tu es réellement notre bon ange!...

Bientôt, à la manœuvre exécutée par le navire en vue, il devint évident pour les flibustiers que le canot avait été aperçu. Le brigantin mettait le cap droit sur eux. Alors ces hommes qui, devant la mort, n'avaient pas fait entendre un seul murmure, éclatè-

rent en cris et en transports frénétiques de joie. En ce moment, de Montbars n'était pas seulement pour eux le premier marin de la flibuste, le plus grand capitaine des mers, c'était un génie tout-puissant, surnaturel, un demi-dieu.

A peine une demi-heure s'était-elle écoulée depuis que le brigantin avait été signalé, que les naufragés se trouvaient sur son pont et hors de tout danger. De Montbars les avait accostés en courant une courte bordée et en exécutant une merveilleuse manœuvre.

— C'est toi, mon enfant ? s'était-il écrié avec une joie véritable et sentie, en voyant le chevalier de Morvan. Que béni soit Dieu ! Cette faveur de la Providence me fait oublier bien des ennuis, bien des douleurs ! Embrasse-moi. Je m'aperçois que je t'aime encore plus que je ne le croyais !

La réception que fit l'ancien boucanier à Laurent fut bien différente : il le salua avec une exquise politesse, puis lui tourna brusquement le dos ; mais ce dernier le rappelant :

— Montbars, lui dit-il avec ironie, avoue que si tu avais su que je faisais partie de ces naufragés, tu n'aurais pas déployé tant de zèle pour nous venir en aide ? Ah ! ah ! vraiment je ne puis m'empêcher de rire du désappointement que te cause ce curieux hasard. Toi m'avoir sauvé !... Il paraît que ton étoile pâlit ; la chance t'abandonne...

Montbars, resté froid et impassible devant la parole railleuse du flibustier, l'avait écouté sans l'interrompre.

— Laurent, lui répondit-il d'une voix grave, c'est sincèrement, au contraire, que je remercie Dieu de m'avoir placé sur ta route ! N'affecte pas une gaieté qui fait seulement grimacer tes lèvres et n'a pas d'écho dans ton cœur ! Pourquoi veux-tu que je désire ta mort ?... Crois-tu donc que je voie en toi un ennemi, un rival ?..... Ton orgueil t'égare !... Tu possèdes, il est vrai, une intrépidité rare, une présence d'esprit à toute épreuve, une imagination vive, un coup d'œil prompt et assuré ; oui, je reconnais toutes ces qualités en toi. Mais à quoi peuvent-elles te servir ? à exécuter heureusement une entreprise hardie, à soutenir un combat disproportionné. En dehors de cela, tu n'es bon à rien : ton impétuosité, tes passions, nuisent à la profondeur de tes vues. Tu es incapable de concevoir un plan d'avenir, de poursuivre une grande idée. Pendant l'action tu es mon égal, dans la vie ordinaire tu redeviens pour moi un instrument dont je me sers lorsque j'en ai besoin, pas autre chose. Crois-moi, laisse de côté ces ridicules fanfaronnades, ces impuissantes bravades qui n'aboutissent à rien, et servent tout au plus à irriter la jalousie, à dégrader ton caractère. Tu sens bien, en ton âme et conscience, que je ne te crains pas !

De Montbars s'était exprimé avec un calme, une autorité extrêmes. On voyait que ce qu'il disait il le sentait. Laurent parut à plusieurs reprises vouloir l'interrompre ; mais chaque fois il se contint. Le tigre était obligé, malgré lui, de reconnaître la supériorité du lion.

— De Montbars, lui dit-il lorsque le chef de la flibuste cessa de parler, je m'étonne qu'avec ta prudence ordinaire tu n'aies pas craint de m'irriter. Prends garde ! Tu te fies sur ce qu'entre toi et moi, toute lutte est impossible ; mais tu oublies de quel poids pèsera mon accusation lorsque nous nous retrouverons face à face... là où tu sais !... Il ne sera pas dit que tu auras prodigué follement notre or, compromis nos ressources et notre avenir sans qu'une voix te demande compte du pouvoir illimité dont nous t'avons investi ! Je t'avertis d'avance que tu trouveras en moi un accusateur impitoyable !

— Alors ce sera bientôt que tu auras le moyen d'exercer ton éloquence ! Bénis le hasard qui t'a conduit sur mon brigantin ; je fais justement voile en ce moment pour l'*Asile !*

Le chef de la flibuste salua une seconde fois Laurent, et s'éloigna sans attendre sa réponse. De Montbars, en quittant Laurent, se rendit dans la chambre de la dunette, où était descendu de Morvan. Il le trouva couché sur un coffre d'armes : Fleur-des-Bois était agenouillée près de lui. La vue de la charmante enfant fit sourire le vieux boucanier.

— Eh bien, mon fils, dit-il à son neveu,

tu viens donc de subir le baptême du feu? d'entendre la voix du canon? Vous avez, à ce qu'il paraît, soutenu un combat magnifique. Je ne te demande pas quelle a été ta conduite : tu te nommes de Morvan, cela répond à tout! Tu as été atteint! Voyons ta blessure... Ma jolie Fleur-des-Bois, rends-moi le service d'aller chercher dans ma cabine un flacon qui se trouve dans l'armoire.

Pendant que la jeune fille était absente, de Montbars examina la blessure du jeune homme. A cette vue, une expression de désespoir, presque de terreur, se peignit sur le visage du chef de la flibuste. Toutefois, avant que de Morvan eût pu s'apercevoir de son émotion, de Montbars reprit son calme habituel, et d'une voix qui affectait la plus parfaite indifférence :

— Cela ne sera rien, lui dit-il; la balle qui t'a frappé à la cuisse n'a entamé aucun muscle et, par bonheur, n'a non plus touché l'os; quelques jours de repos te rendront à la santé. Souffres-tu? — Énormément, Montbars! — Oui, cela se conçoit; la fatigue a un peu enflammé la plaie... Tu as besoin de repos : un bon somme te remettra...

De Montbars souleva dans ses bras le jeune homme avec la même facilité que si c'eût été un enfant, le porta dans sa cabine, l'installa sur un lit, puis s'éloigna en murmurant avec un attendrissement extrême :

— Pauvre Louis! je crains bien que sa blessure ne soit incurable!... Il me paraît perdu!...

Cinq jours s'étaient écoulés depuis que le brigantin de Montbars avait recueilli les naufragés de la frégate. C'était vers la tombée de la nuit; un vent frais et favorable enflait les voiles du léger navire dont le sillage marquait deux lieues à l'heure. De Morvan, à moitié couché sur un banc, parcourait du haut du tillac, d'un œil distrait, l'horizon sans bornes qui s'étendait devant lui. Un grand changement s'était opéré dans la personne du pauvre jeune homme. Ses yeux caves brillaient d'un éclat fiévreux, les pommettes de ses joues amaigries et d'une pâleur extrême, étaient saillantes : tout en lui décelait la souffrance et l'abattement. Assise à ses pieds, Fleur-des-Bois le contemplait avec une douloureuse inquiétude; le chevalier la regardait-il, la charmante enfant essayait aussitôt de sourire : ce sourire forcé était plus navrant qu'un sanglot.

De Montbars, les bras croisés et la tête inclinée sur sa poitrine, se promenait de long en large sur le pont, d'un pas nerveux et irrégulier. Quant au beau Laurent, soit que la présence du chef de la flibuste lui fût pénible, soit que ses blessures le contraignissent à l'inaction, depuis cinq jours il n'était pas sorti de sa cabine.

Les mots : « Terre sous le vent! » criés par une vigie, tirèrent le chevalier de son état de torpeur.

— Fleur-des-Bois, dit-il d'une voix faible, ai-je bien entendu? Ne vient-on pas de signaler la terre?—Oui, mon chevalier Louis... Encore un peu de patience, et dans quelques heures tu pourras goûter le repos dont tu as besoin, te procurer les soins dont tu manques à bord... Mon Dieu, que je suis donc contente de revoir mon île de Saint-Domingue!... Notre retour n'est-il pas une résurrection?

Fleur-des-Bois s'approcha alors des bastingages, et regarda dans la direction désignée par la vigie.

—C'est singulier, dit-elle avec étonnement, je ne reconnais pas dans ce nuage lointain, mais déjà parfaitement visible à l'horizon et qui représente la terre, la forme des côtes de notre île. — Cela prouve, Fleur-des-Bois, dit Montbars, qui s'était rapproché de la jeune fille, que tu possèdes l'œil exercé d'un marin. Le brigantin ne se dirige pas, en effet, vers l'île de la Tortue. Il a le cap sur le sud de la partie espagnole de Saint-Domingue.

Cette réponse de Montbars causa une vive surprise à de Morvan et à Fleur-des-Bois; un nuage de tristesse obscurcit le front du jeune homme.

— Nous avons donc fait fausse route? dit-il. —Enfant, lui répondit son oncle en souriant, est-ce que Montbars peut faire fausse route?... Nous allons là où je veux aller. — Explique-toi, Montbars, je t'en con-

jure! Tes paroles et ton action sont des énigmes pour moi... Je ne comprends rien à ta conduite extraordinaire... Pourquoi nous livrer ainsi aux mains de nos ennemis? — Ne crains rien, Louis; nous sommes ici aussi en sûreté que si nous nous trouvions ancrés dans le port de l'île de la Tortue... A plus tard, à bientôt peut-être les éclaircissements que tu demandes; la voix du *Gouffre* se fait déjà entendre; les soins de la manœuvre réclament toute mon attention...

De Montbars s'éloigna aussitôt, laissant de Morvan et Fleur-des-Bois plongés dans une stupéfaction profonde.

A peine l'illustre chef de la flibuste les avait-il quittés, que le chevalier et la fille de Barbe-Grise furent surpris par un bizarre phénomène. Quoique la mer fût très-belle et le vent plutôt doux que violent, le brigantin prit subitement et sans aucune cause apparente une vitesse inouïe de marche! En même temps un son grave, prolongé, assez semblable au rugissement lointain d'un tigre en fureur, arriva distinct à leurs oreilles; ce mugissement rappela à de Morvan le Saut du Moine. Il ferma les yeux, et un moment, tant l'illusion fut complète, il se crut transporté sur la côte de Penmark. Se levant avec effort de dessus son banc, de Morvan pencha la tête en dehors des bastingages : le sillage de la frégate était si rapide, qu'il en fut ébloui : il l'estima à dix-huit nœuds; évidemment, le brigantin était entraîné par un irrésistible courant. Il courait le cap droit sur la côte, et quelle côte! des falaises à pic, des mornes inaccessibles, des rocs de granit.

La témérité de Montbars ressemblait tellement à un suicide ou à un acte de folie, elle était si en dehors de toutes les manœuvres possibles, que de Morvan crut un moment que ses sens l'abusaient, qu'il était sous coup d'une hallucination pénible.

— Eh bien, mon ami, lui dit son oncle en revenant sur le tillac, que penses-tu de notre façon d'aborder la terre? Aperçois-tu ces deux rochers énormes qui, sentinelles perdues, s'élèvent solitaires au milieu de la mer et paraissent s'appuyer l'un sur l'autre? — Parfaitement, Montbars.—Nous allons passer entre ces rochers! — Oh! quant à cela, c'est impossible! A peine reste-t-il assez de place entre ces deux géants de granit pour une étroite pirogue. — C'est la distance qui t'abuse..... les rochers sont séparés par une largeur d'environ cinquante pieds... Seulement, qu'un coup de gouvernail soit mal donné, et notre brigantin se brise en morceaux; aussi vais-je prendre la barre moi-même... Plus de questions, cher ami; j'ai besoin de toute mon attention, de tout mon sang-froid.

Pendant que de Montbars se plaçait à la barre, les mugissements que l'on avait d'abord entendus dans le lointain se rapprochaient avec une fabuleuse rapidité; bientôt il devint impossible de s'entendre à bord du brigantin.

La personne la plus impressionnée du bord par cette scène vraiment saisissante, était certes Alain. Le Bas-Breton, agenouillé dévotement dans un coin du pont, priait sainte Anne d'Aurai.

« Ma bonne chère Dame! disait-il, n'allez pas croire au moins, je vous en conjure, que je sois pour quelque chose dans toutes ces diableries! S'il m'était permis de m'en aller, soyez persuadée que, depuis longtemps, je serais à terre! Qu'un miracle me préserve de ce nouveau danger, et je vous promets d'ajouter aux chandeliers que je vous dois déjà un nouveau présent... Ah! ma bonne sainte Anne! voici que le brigantin court se jeter en plein sur ces deux gros rochers. Nous sommes perdus! »

Le fait est que le moment où le navire glissa entre les deux rochers, présenta une de ces minutes solennelles qui marquent et laissent une trace plus profonde souvent dans la vie d'un homme que tout un passé. Un silence de mort régnait à bord du brigantin : Montbars seul souriait.

La manœuvre réussit à merveille.

A peine le léger navire eut-il franchi ce redoutable obstacle, qu'il se trouva en face d'une espèce de grotte ou d'ouverture fort élevée, creusée dans les rochers soit par le travail incessant des vagues, soit par une éruption volcanique. La mer s'engouffrait avec une fureur inouïe dans cette cavité

profonde, d'où sortaient des exhalaisons sulfureuses tellement épaisses que de Morvan, déjà affaibli par la maladie, se sentit défaillir.

— Voilà l'entrée de l'enfer! s'écria Alain. Ah! ma bonne sainte Anne, ayez pitié de votre infortuné serviteur; arrachez-moi des griffes du diable!

Le spectacle qu'offrait en ce moment le brigantin, encadré, s'il est permis de s'exprimer ainsi, dans cette nature d'un fantastique sublime et horrible, était tel qu'il faut renoncer à le décrire.

Emporté par les lames mugissantes, il bondit d'abord sur lui-même, et disparut bientôt dans d'épaisses ténèbres. Tout à coup une douce clarté éclaira le pont, et le brigantin resta immobile; il venait d'entrer dans une espèce de lac profond et souterrain : la lumière provenait de fortes crevasses existant au plafond de la grotte.

— Que penses-tu de cet endroit-ci, cher Louis? dit Montbars; je doute que l'imagination puisse jamais arriver, dans ses plus grands écarts, à créer ce que la nature offre en ce moment à nos yeux! — Où sommes-nous, Montbars? demanda de Morvan; n'abuse pas de ma crédulité, car ma disposition d'esprit est telle, que j'accepterai aveuglément tes explications. — Nous nous trouvons, mon ami, dans un parage, sinon déjà exploré, au moins fort connu : dans ce que l'on appelle le *Gouffre*. Ce gouffre, dont les abords sont défendus par des courants rapides, cause une telle terreur, non-seulement aux Espagnols, mais encore aux flibustiers irréguliers, c'est-à-dire à ceux qui ne sont pas affiliés à notre association, que les navires n'osent en approcher à plus de dix lieues. Chaque fois qu'un tremblement de terre doit éclater, il sort de ce gouffre un gémissement profond qui porte l'effroi jusque dans la ville de Port-au-Prince. Ce gouffre est situé sur la côte du sud, à quelques lieues de la rivière Naïaba, qui est l'une des plus considérables de l'île. Le pays environnant appartient aux Espagnols; mais il n'est pas habité. Il présente une végétation admirable et nous offre de précieuses ressources pour nos relâches : nous nous y approvisionnons d'eau, de bois; nous y chassons le sanglier, les taureaux sauvages. A présent que ta curiosité est moitié satisfaite, débarquons! Je t'apprendrai tout à l'heure, lorsque nous n'aurons plus à craindre des oreilles indiscrètes, et le motif qui m'amène ici, et les mystères que renferme le gouffre!

Des matelots armés de torches descendirent alors dans un canot, et conduisirent Montbars, de Morvan et Fleur-des-Bois sur la rive qui bordait le lac souterrain.

— Jeanne, dit Montbars en montrant à la jeune fille une excavation naturelle formée dans le rocher, voici la chambre du chevalier. Ordonne qu'on y transporte du brigantin tout ce dont il pourra avoir besoin.

Montbars souleva son neveu dans ses bras, et, d'un pas ferme et assuré, il l'emporta à travers les ténèbres en homme sûr du chemin qu'il suivait.

— Assieds-toi sur cette mousse, lui dit-il après une minute de marche et tout en allumant une torche qu'il fixa contre les parois du rocher de façon à ce que la lumière éclairât les environs et l'empêchât d'être surpris. Mon cher Louis, je t'ai déjà appris l'existence de la mystérieuse association dont je suis le chef et dans laquelle tu as refusé d'entrer; notre arrivée dans le gouffre se rattache à cette association. N'oublie point toutefois que tu t'es engagé vis-à-vis de moi, par un serment solennel, à ne jamais révéler aucune des particularités que je vais te confier... Oh! je n'ai pas besoin de nouvelles protestations... je te connais..... Ce gouffre, q épouvante si fort les habitants de l'île Saint-Domingue, est une de nos plus grand ressources. Nous l'avons surnommé l'As Il nous sert non-seulement à échapper a croiseurs espagnols, lorsque toute résistan nous est impossible, mais il nous per encore de mettre nos épargnes à l'abri tout danger. L'Asile contient des riches immenses : à peu près tous les fonds de no association.... Pour surcroît de précaut (ceci n'est pas même connu de mes a ciés) j'ai placé près de l'endroit où rep notre trésor environ dix mille livres poudre. Tu vois que si, par un hasard à fait improbable, les Espagnols nous

vraient et osaient nous poursuivre, une rt terrible serait le prix de leur audace. boucaniers isolés veillent sans cesse dans pays voisin, sur l'entrée de l'Asile. Un ire ennemi se dirigeant dans ces parages, serait signalé à l'instant. Ma présence ici ourd'hui signifie que nous avons une emblée extraordinaire, ainsi que le veut nos statuts, et dans laquelle doit s'agi- la question d'une expédition importante je propose. Il ne me reste plus rien à uter, si ce n'est que, selon toute probabi-, ton matelot Laurent ne reculera devant cun moyen pour me dépopulariser et me dre suspect aux yeux de nos frères! Il se it que l'ambition et l'orgueil de cet homme ènent une catastrophe; aussi ai-je fait, uis, mon testament. Ne m'interromps pas, te prie; tu me désobligerais en revenant ce sujet. Au revoir, enfant; je te quitte ur avertir mes associés de mon arrivée.

Montbars s'éloigna alors d'une vingtaine pas, et, après s'être orienté, tira un coup pistolet en l'air. Une innombrable quan- é d'échos répétèrent la détonation jusque ns les dernières profondeurs de l'Asile.

. . . .

. . . .

La salle de délibération des flibustiers était ne vaste excavation naturelle qui, produite ns doute depuis des siècles par une érup- n volcanique, pouvait avoir une longueur cent pieds sur une hauteur à peu près ale. Des stalactites et des cristallisations nombrables, suspendues à sa voûte, accro- ées à ses flancs, s'élançant du sol, offraient e incroyable diversité de formes à l'œil loui, et ressemblaient, éclairés par les re- ts des torches, tantôt à de gigantesques ocs de diamants, tantôt à une pluie de étal en fusion.

Plusieurs cavités profondes et étroites i s'enfonçaient dans le rocher encadraient une ombre mystérieuse cette masse éblouis- nte de lumière et de feu! Quatre-vingts bustiers initiés, sur les cent cinquante nt se composait cette redoutable et ténébreuse association, se trouvaient présents à rendez-vous annuel fixé par les statuts de ur société. Ces flibustiers, armés jusqu'aux dents, étaient pittoresquement disséminés dans le souterrain. Tous, debout et appuyés sur leurs longs fusils, observaient un respectueux silence : Montbars parlait.

« Frères-la-Côte, disait-il, le moment est arrivé où nous devons cesser d'être d'obscurs aventuriers, des instruments de la politique des rois!... Jusqu'à présent nous avons patiemment grandi à l'ombre; il nous faut enfin révéler au jour notre puissance. Le rôle d'écumeurs de mer ne convient ni à notre dignité, ni à notre courage... On nous traite dédaigneusement de ramassis d'aventuriers; montrons que nous sommes un peuple, une nation!... Grâce à mes efforts, secondés par votre intrépidité, nous disposons d'énormes ressources; avec de l'or et du fer, quel obstacle pourrait arrêter notre élan? Aucun!...

« Frères-la-Côte! j'arrive de France; j'ai traité avec Louis XIV, le grand roi. Je l'ai secouru dans sa détresse; j'ai acheté l'autorité morale que nous donnera son alliance; je l'ai contraint à servir nos intérêts. D'ici à peu de temps il doit tenter, de concert avec nous, une expédition considérable : s'emparer de Carthagène! J'ai stipulé que nos forces seraient commandées par l'un des nôtres; que nos chefs marcheraient de pair avec les officiers de la marine royale; je me suis réservé de pleins pouvoirs?

« Frères-la-Côte, mon intention n'est pas de vous faire renier votre patrie, de vous priver de la gloire de son passé! Nous resterons tributaires de la France; mais je veux que notre soumission, toute volontaire, toute patriotique, nous laisse une complète indépendance, n'engage en rien notre liberté! Une fois maîtres de Carthagène, c'est-à-dire possesseurs de la côte de l'Amerique méridionale, la Jamaïque, resserrée entre l'île de Saint-Domingue et notre nouvelle conquête, tombe nécessairement en notre pouvoir.

« La Jamaïque, ne l'oubliez pas, est la clef des Antilles! Alors, frères, il n'y aura plus de puissance humaine capable de nous anéantir, de s'opposer efficacement à nos progrès, de nous arrêter dans nos conquêtes.

« Avant dix ans les Amériques espagnoles nous appartiendront; dans un siècle, peut-

être, nos héritiers transplanteront la civilisation de l'Europe sous les tropiques! Mes regards sont éblouis lorsque je songe aux probabilités de l'avenir, aux splendeurs qu'il nous réserve!...

« Un dernier mot, Frères-la-Côte : grâce à des études suivies, profondes; grâce peut-être au hasard, j'ai changé la tactique navale actuellement en vigueur : j'ai découvert, s'il m'est permis d'employer ce mot, une nouvelle marine. Je défie toutes les puissances coalisées de nous battre sur mer.

« L'empire de l'Océan nous appartient sans conteste et sans partage..... Vous doutez?... N'oubliez pas ce que peut l'amour de la gloire uni à celui de la liberté... L'entrée de mon brigantin dans le Gouffre n'est-il pas déjà un fait assez considérable pour vous donner une idée de ma découverte?... Qui donc parmi vous (et tous vous êtes d'intrépides et expérimentés matelots), qui donc parmi vous, je le répète, pourrait pénétrer avec impunité dans le Gouffre autrement qu'avec une légère embarcation, une pirogue ou un canot? Quel est celui de vous qui oserait se charger de faire reprendre la mer, malgré la violence des courants, à mon brigantin actuellement ancré sous les voûtes de l'Asile? Que celui-là s'avance, se mette à l'œuvre, et réussisse : je m'inclinerai devant son génie; je le reconnaîtrai pour mon maître!

« Frères-la-Côte, je termine. Depuis que vous m'avez élu chef de notre association, j'ai toujours trouvé en vous un concours et un dévouement complets. Je vous demande plus encore aujourd'hui : j'exige une obéissance tout à fait passive, une abnégation entière. Moi, je m'engage en retour à vous donner l'empire de l'Océan, à faire de vous un grand peuple! Je n'ai jamais, ne l'oubliez pas, forfait à ma parole, manqué à mes promesses. Puis-je compter sur vous? »

La parole de Montbars respirait un tel enthousiasme, une si profonde confiance, que les initiés se sentirent électrisés. Ils lui répondirent par des bravos frénétiques et prolongés.

La bruyante expression de leur assentiment durait encore, quand une voix sonore et ironique s'éleva pour protester; ce voix était celle du beau Laurent. La popu rité, ou pour mieux dire la réputation d jouissait le brillant flibustier était telle, q le silence se rétablit aussitôt comme enchantement.

« Amis! s'écria Laurent, je n'imiterai Montbars; je ne vous adresserai pas un cours longuement médité et préparé à vance; peu de mots me suffiront : Frères Côte, prenons garde! On veut nous lan dans une voie qui ne convient ni à nos stincts ni à nos goûts! Que sommes-no de joyeux et intrépides aventuriers! Q voulons-nous? des combats, de l'or, femmes! Pourquoi jouons-nous notre v pour nous procurer les jouissances du lu les délices de l'orgie!... Que m'importent moi les mystères de l'avenir! Qu'ai-je b soin de devenir le fondateur d'une pu sance future tout à fait problématique. que je veux, c'est une existence courte bonne... »

— Parbleu, Montbars, je t'admire... Qu parce que tu es ambitieux, que tu rêves gloire, tu nous proposes de nous sacrifi tes projets personnels! Tu oses nous di avec toute l'impudence de ton orgueil : « Am devenez les instruments passifs de ma r nommée, je consens à me servir de v pour transmettre mon nom à la postérité Vraiment, c'est par trop d'effronterie! Et q nous offres-tu en retour des sacrifices q tu nous demandes? Tu nous offres de ch ger notre précieuse indépendance con une honteuse servitude! de devenir tes jets!... Tu nous méprises donc bien?...

Laurent fit une légère pause; puis ch geant de ton et d'une voix solennelle :

— Montbars, reprit-il, non-seulement repousse de toute la fierté de mon indép dance l'avilissant esclavage que tu nous p poses, mais je vais plus loin : je t'acc hautement, à la face de tous, d'avoir in gnement abusé de notre confiance, sacri nos intérêts à tes vues personnelles! Va, tu as beau vouloir te draper dans grandeur, ton hypocrisie ne m'en imp pas! Je vais arracher le masque dont essaies de te couvrir! Montbars, voici q

ton but : banni de France pour avoir aspiré contre l'autorité royale, tu veux, nous livrant pieds et poings liés à la ur, rentrer dans la possession de tes biens nfisqués... Ce que tu as fait dans ton voyage France, je le sais aussi ; tu as gaspillé le is pur de notre or, donné dix millions à uis XIV ! Au fait, que t'importait ? L'or que prodiguais ainsi ne t'appartenait pas, et nous ruinant, tu reconstruisais ta forne ! C'était une bonne affaire pour toi !... ères-la-Côte, vous avez entendu mon accution ; rien n'empêche Montbars de se justir. Je le mets au défi de prouver son innonce !... »

L'attaque de Laurent, calculée avec une rare dresse, produisit sur les initiés une impreson indescriptible. Le flibustier, en faisant ppel à leurs instincts grossiers et dissolus, à ur cupidité, à leur esprit d'indépendance d'insubordination, avait touché juste. ontbars, quelques minutes auparavant si opulaire, leur paraissait alors un traître et n ennemi.

« Frères-la-Côte ! s'écria-t-il sans perdre temps, car il comprenait la gravité de sa osition ; Frères-la-Côte, je suis loin de caer que j'ai remis dix millions au roi de rance. Ce prêt n'est pas seulement une oire pour nous, mais il constitue encore ne excellente opération. La prise de Carhagène nous rendra au quintuple cette ance !..... — L'expédition de Carthagène 'aura pas lieu ! interrompit Laurent avec olence. Moi aussi, quoique je ne gaspille as des sommes énormes à payer une prétendue police, je possède des intelligences à cour de Versailles. Eh bien, il y a à peine n mois, j'ai reçu l'assurance formelle que onseigneur de Pontchartrain s'était catégoriquement prononcé contre cette entrerise. Frères-la-Côte, réjouissons-nous : nous erdons dix millions, mais notre bien-aimé hef va rentrer dans ses dignités et dans ses iens !... Vive Montbars !... »

A cette exclamation ironique, des hurlements menaçants, des cris de mort retentient semblables à un ouragan. Un triste et édaigneux sourire qui entr'ouvrit les lèvres e Montbars, montra que l'ingratitude et l'injustice des initiés à son égard, quelque imprévues qu'elles fussent, ne le surprenaient pas : il connaissait les hommes.

La tête haute et les bras croisés, il attendait que l'orage soulevé contre lui par la haineuse perfidie de Laurent fût calmée, lorsque le mot : « Silence ! » prononcé avec une rare autorité, retentit au-dessus du tumulte. Les flibustiers, s'attendant soit à une nouvelle accusation portée contre leur chef, soit à un nouvel épisode, se turent.

Alors un homme, qui, pendant tout le temps qu'avait duré la délibération des initiés s'était tenu caché dans une des sombres anfractuosités de la grotte, s'avança lentement au milieu de la foule. A l'apparition du nouveau venu, un vif mouvement de curiosité mêlé d'étonnement et de respect, se manifesta chez les flibustiers.

—Le gouverneur du roi dans l'île de Saint-Domingue !... Ducasse !... murmura Laurent.

— Messieurs, dit Ducasse au milieu du plus profond silence qui s'était établi, ne voyez-vous pas en moi le gouverneur nommé par Sa Majesté Louis XIV ? Je suis venu ici pour raviver les souvenirs de ma jeunesse, me rappeler la plus belle époque de ma vie ! Si jamais Montbars essayait de s'affranchir du respect qu'il doit au roi, ou je donnerais ma démission, ou je le briserais sans pitié !... Ceci ne regarde que ma conscience. Frères-la-Côte, vous vous êtes montrés tout à l'heure d'une injustice, d'une ingratitude qui m'ont péniblement affecté... Montbars a droit à tous vos respects, à toute votre reconnaissance ! Ces dix millions, qu'une rivalité jalouse lui reproche d'avoir gaspillés, ne seront pas perdus. Louis XIV ne peut manquer à sa parole ; et moi, j'engage mon honneur que l'expédition de Carthagène aura lieu avant qu'une année se soit écoulée ! — Même contre la volonté du roi si Sa Majesté s'y oppose ? demanda Laurent avec hauteur.

Ducasse réfléchit, puis regardant son interlocuteur bien en face :

— Oui, monsieur Laurent, lui répondit-il, même contre la volonté du roi !..... Une simple signature suffit pour me rendre ma liberté ; et mon vieux fusil de boucanier n'est pas encore tellement rongé par la

rouille, que je n'éprouve par moment l'envie de m'en servir !...

Ces mots, prononcés par Ducasse avec cette froide résolution qui impose toujours à la foule, changèrent subitement et du tout au tout les dispositions des flibustiers associés; ils s'empressèrent auprès de Montbars et l'assurèrent d'un dévouement sans bornes.

— Merci, matelot! disait une demi-heure plus tard Montbars resté seul avec Ducasse, je n'attendais pas moins de toi! Sais-tu que tu as bien gravement engagé ta parole !... Si Louis XIV nous abandonnait ? — Alors, matelot, j'écrirais au roi : « Sire, vous avez assassiné un de vos bons serviteurs. » Et je me brûlerais la cervelle. — Tu veux dire : nous nous brûlerions la cervelle ! — Cela va de soi-même.

Montbars, en retournant auprès de Morvan, trouva le jeune homme en proie à un violent accès de fièvre. Près de lui veillait un chirurgien attaché à la flibuste.

— Eh bien, lui demanda Montbars avec inquiétude, que pensez-vous de l'état du malade ?—La gangrène s'est mise dans la plaie, répondit le praticien, l'amputation est devenue une question de vie ou de mort.

Fleur-des-Bois poussa un cri déchirant, et s'élançant entre le chirurgien et le chevalier comme si le jeune homme eût été menacé et qu'elle voulût le défendre :

— Personne ne touchera à mon chevalier Louis, dit-elle.

Puis tombant à genoux, elle ajouta d'une voix étouffée par les sanglots :

— Sainte Vierge ! vous le sauverez, car vous ne voulez pas ma mort.

Le surlendemain du jour où avait eu lieu dans l'Asile la mystérieuse réunion des flibustiers-initiés, le brigantin de Montbars relevait, en passant devant les sept branches de la rivière du Naïbe, le Petit-Trou et la pointe du Monyon, les premières terres françaises de la partie sud de l'île de Saint-Domingue. Peu d'heures après il doublait le faux-cap, et se trouvait à l'abri des croiseurs espagnols, qui n'osaient guère s'aventurer, si ce n'est nuitamment et avec des pirogues, dans ces eaux ennemies. Ducasse, de Morvan, Fleur-des-Bois et Alain étaient réunis à bord du petit navire de Montbars.

La distance qui séparait la rivière du Naïbe du Cap (c'était vers cette ville que le chef des flibustiers se dirigeait) était de plus de cent cinquante lieues. Montbars, grâce à l'audacieuse habileté qu'il déploya et aux vents favorables qui le secondèrent, mit à peine trois jours à accomplir ce voyage. Toutefois, ce court espace de temps suffit pour empirer d'une façon extrêmement grave et visible l'état du chevalier : il fallut prendre les plus grandes précautions pour le descendre à terre.

Au Cap, Montbars possédait une habitation qui faisait l'admiration et l'envie des plus riches colons de Saint-Domingue; ce fut là qu'il fit transporter en litière de Morvan.

A peine eut-il installé son neveu dans sa propre chambre, que Montbars fit appeler les trois chirurgiens que le Cap comptait alors; car beaucoup de chirurgiens sans clientèle, sachant combien les boucaniers et les flibustiers avaient souvent besoin de leurs offices, émigraient d'Europe et venaient chercher fortune à Saint-Domingue.

La consultation des praticiens ne dura pas longtemps : par un hasard assez peu commun dans la science, à la simple inspection du blessé, ils se trouvèrent d'accord pour opérer une prompte amputation : encore, et malgré l'emploi de ce moyen extrême, ne répondaient-ils pas des jours de l'infortuné jeune homme. Pour Montbars, cette organisation active et puissante, dont l'élément était le danger, un pareil arrêt, qui condamnait le chevalier à l'inaction et le rendait incapable de suivre la carrière des armes, était bien autrement terrible que la mort.

— Messieurs, dit-il aux chirurgiens réunis dans le salon de l'habitation, le blessé que vous venez de voir est le sang de mon sang, mon fils d'adoption ! Réfléchissez encore. Pour le sauver il n'est pas de sacrifices que je ne sois déterminé à m'imposer. Celui d'entre vous qui parviendrait, en évitant l'horrible mutilation que vous jugez être indispensable, à rendre le chevalier à la santé, celui-là aurait le droit de puiser à pleines mains dans mes coffres, de disposer de ma

fortune entière! Je vous le répète donc, réfléchissez!...

La générosité de Montbars était si connue, sa fortune si immense, que pour ne pas tenter la guérison de de Morvan, il fallait que les chirurgiens fussent bien convaincus de l'inutilité de leurs efforts. Ils persistèrent dans leur première opinion.

— Nous devons ajouter, Montbars, reprit le plus âgé des trois praticiens, qu'il n'y a pas un instant à perdre. Demain, cette opération déjà si scabreuse aujourd'hui, ne sera peut-être plus praticable. Une heure de retard, et la science se trouvera réduite à l'impuissance! — C'est bien, Messieurs, répondit froidement Montbars en se contraignant pour ne pas laisser éclater son désespoir, une fois l'amputation convenue, il ne s'agit plus que de l'accomplir au plus vite. Qui de vous veut bien se charger d'apprendre au chevalier cette triste nécessité?

Les chirurgiens, habitués par leur profession à une complète insensibilité, se levèrent tous les trois.

— Arrêtez! s'écria Fleur-des-Bois, qui avait assisté silencieuse à la consultation, le chevalier Louis est mon frère, à moi seule appartient le droit de le prévenir!...

Fleur-des-Bois, en parlant ainsi, avait le regard fixe et brillant, le teint animé. Montbars la considéra avec inquiétude.

— Que Dieu t'inspire, ma douce Fleur-des-Bois! lui dit-il avec émotion. Oui, tu as raison, il vaut mieux que ce soit de ta bouche que de celle d'un étranger que Louis apprenne sa position désespérée. Va, Jeanne, nous t'attendons ici; personne ne troublera ton entretien. — Oui, Dieu m'inspirera! dit Jeanne, qui s'éloigna aussitôt.

Au moment où la jeune fille pénétra dans la chambre du chevalier, de Morvan dormait. Fleur-des-Bois appuya sa main sur son cœur pour en comprimer les battements violents; puis, avec un accent qui ressemblait à un murmure:

— Mon chevalier Louis, dit-elle, c'est moi!... Jeanne!...

Quoique Fleur-des-Bois eût parlé à voix basse, de Morvan ouvrit aussitôt les yeux: un doux sourire parut sur ses lèvres décolorées.

— Je rêvais à toi, ma sœur, dit-il.

Jeanne sentit les larmes la gagner. Mais, avec une fermeté dont peu de femmes eussent été capables, elle domina son attendrissement.

— Mon chevalier Louis, lui dit-elle en s'asseyant sur un fauteuil placé auprès du lit, je viens t'apprendre une mauvaise nouvelle... — Explique-toi, Fleur-des-Bois. — Il s'agit de ta blessure, mon chevalier!...

De Morvan sourit.

— Je sais qu'elle est mortelle, répondit-il tranquillement. — Et tu ne m'en avais rien dit! s'écria Jeanne, qui incapable de se contenir plus longtemps, éclata en sanglots. — A quoi bon t'attrister, ma douce Fleur-des-Bois?... Je me réservais d'attendre ma dernière heure pour t'adresser mes adieux! Les chirurgiens m'ont condamné, n'est-ce pas? Quel terme assignent-ils à mon existence? — Non, mon cher chevalier, les chirurgiens ne désespèrent pas... ils répondent, au contraire, de ta vie... Seulement, si tu savais... — Le sacrifice qu'ils exigent de moi, je m'en doute et je refuse de m'y soumettre!... C'est assez déjà, Fleur-des-Bois, que mon cœur soit mort aux pensées de mon âge, sans que mon corps, rivé au sol comme l'est un galérien sur son banc, complète cette vieillesse anticipée!..... Je suis trop chrétien pour rêver le suicide; mais devant le succès incertain d'une opération probablement inutile, j'ai le droit de me livrer à la mort!

Pendant que de Morvan parlait, Fleur-des-Bois, plongée dans une profonde méditation, paraissait ne pas l'écouter, ne pas l'entendre.

— Mon chevalier Louis, s'écria-t-elle tout à coup en cessant de pleurer, veux-tu me jurer sur notre patronne, sainte Anne d'Aurai, que tu ne changeras pas de résolution? que, moi partie, tu resteras inébranlable aux prières, aux supplications de Montbars?... — Volontiers, Fleur-des-Bois; mais explique-moi ce changement... — Les moments sont précieux; adieu, au revoir, mon chevalier Louis... Je n'osais te donner le conseil de résister aux projets des chirurgiens, mais je ne puis t'exprimer combien je suis heureuse que cette idée te soit venue... Au re-

voir, mon chevalier, mon frère... au revoir!..

Jeanne, le visage radieux, l'air inspiré, s'éloigna aussitôt, laissant de Morvan en proie à une surprise extrême. . . . . .

. . . .

Montbars qui, à moitié couché dans un vaste fauteuil, veillait auprès de de Morvan, s'était assoupi, lorsqu'un violent coup de tonnerre, semblable à une véritable décharge d'artillerie, éclata subitement, et le réveilla en sursaut.

— Comment te trouves-tu, Louis? demanda-t-il au jeune homme, n'as-tu besoin de rien? — Montbars, de l'air! j'étouffe!... murmura le pauvre Louis.

Le flibustier s'empressa d'ouvrir toutes les larges et hautes fenêtres, qui, de la chambre, donnaient de plain-pied dans le jardin; l'atmosphère était d'une lourdeur suffocante.

— Un peu de patience encore, mon cher Louis, dit-il; l'orage, qui parcourt l'île est la continuation de la tempête que tu as déjà essuyée en mer à bord de la frégate, il ne tardera pas à éclater!... la pluie va nous apporter la fraîcheur. — Soulève-moi un peu, et tourne ma tête vers la fenêtre, reprit de Morvan : j'ai hâte de respirer la première rafale qui se fera sentir.

Presque au même instant, une de ces pluies torrentielles et diluviennes des tropiques, qui courbent et abattent sous leur irrésistible impétuosité les géants centenaires des forêts vierges avec la même facilité que de frêles tiges de blé, vint se mêler au feu du ciel et compléter l'orage!

—N'est-ce pas, Montbars, qu'il faut croire aux présages? dit de Morvan ranimé par la fraîcheur de l'air. La première fois que Nativa m'apparut, ce fut, tu t'en souviens, à Penmark, par une affreuse tempête; l'enfer semblait, ainsi que cette nuit, s'acharner après la terre. Pourquoi ai-je méconnu cet avertissement? pourquoi suis-je resté sourd à la voix de l'orage? C'est seulement à la pieuse lumière des cierges, à la douce clarté des étoiles qui brillent dans un ciel pur, qu'il faut fiancer son âme. La lueur des éclairs porte malheur! — Tu ferais mieux, mon cher Louis, lui dit Montbars d'une voix émue, au lieu de donner ainsi cours à ton imagination, d'essayer de te reposer. Bois cette potion calmante ordonnée par les médecins.

Le flibustier, soutenant le jeune homme dans ses bras, lui présentait le breuvage, lorsque de Morvan poussa un grand cri et se souleva avec une énergie suprême sur son lit de douleur.

— Pauvre Louis! murmura Montbars, il se meurt!

Le flibustier se trompait : de Morvan, l'air radieux, les yeux brillants de joie, paraissait en proie à une douce et profonde extase. Ce n'était pas l'expression du délire, mais celle d'un bonheur inouï, surhumain, que reflétait son visage.

— Regarde, Montbars! dit-il enfin d'une voix tremblante et en étendant le bras.

Le boucanier se retourna dans la direction que le jeune homme lui indiquait : à son tour il poussa une exclamation d'admiration et de surprise : il venait d'apercevoir Fleur-des-Bois encadrée au milieu de l'espace laissé libre par l'ouverture de la fenêtre.

Les éclairs incessants qui embrasaient l'horizon donnaient à l'apparition de la fille de Barbe-Grise quelque chose de merveilleux et de surnaturel. Avec ses magnifiques cheveux dénoués par la violence du vent, son teint animé par la rapidité de sa course, sa robe de mousseline blanche, qui, trempée par la pluie, laissait deviner l'admirable perfection de sa taille, Fleur-des-Bois ressemblait à une sylphide d'Ossian.

— Mon chevalier Louis, tu m'attendais, tu me maudissais peut-être, dit-elle en s'élançant vers de Morvan. Ne m'accuse pas... si tu savais combien je me suis hâtée... Enfin, j'arrive à temps... Mon Dieu, que tu es donc changé!... N'importe, je te sauverai!

De Morvan était tellement ému, que pendant un instant il resta incapable de prononcer une seule parole. Ses yeux seuls exprimaient à la jeune fille la joie folle que lui causait sa présence.

— Fleur-des-Bois, lui dit-il enfin, je t'attendais pour mourir. A présent que je t'ai vue, je puis aller rejoindre mon père!... — Toi mourir! s'écria Jeanne avec effroi; non, mon chevalier Louis, tu ne mourras pas!

Crois-tu que si ton existence n'avait pas été remise en question, j'aurais jamais consenti à me séparer de toi pendant quatre jours?... Mais, je le répète, à présent, je te sauverai!... Montbars, continua Jeanne en se retournant vers le flibustier, va réveiller tes domestiques, tes esclaves..... qu'on allume un grand feu... il me faut de suite de l'eau



Jeanne! ma sœur! s'écria-t-il de toute la force de ses poumons... (Page 340.)

bouillante! Tu n'es pas encore parti!... Mais dépêche-toi donc! dépêche-toi!... Mon chevalier Louis, reprit Fleur-des-Bois en prenant auprès du blessé la place laissée libre par le départ de Montbars, il faut que je te rassure. Écoute-moi; tu m'entends bien, n'est-ce pas? — Depuis que tu es à mes côtés, Fleur-des-Bois, il me semble que mes forces sont revenues : je respire à pleins poumons; aucun nuage n'obscurcit plus mon esprit. Parle! parle! Chacune de tes paroles vaut pour moi une année. Que Dieu

m'accorde encore une demi-heure d'existence, et j'aurai assez vécu. — Mon chevalier Louis, dit Fleur-des-Bois, j'arrive du pays des Salines, des bords de la rivière du *Massacre !*..... Ne m'interromps pas..... j'ai hâte de te faire partager ma joie... La rivière du Massacre appartient aux Espagnols. Je sais que je pouvais tomber entre leurs mains... qu'ils m'auraient tuée... Il s'agissait de te sauver... Ne me gronde pas !... Près de la rivière du Massacre demeure une vieille femme espagnole à qui j'ai rendu, il y a un an, un grand service... j'ai fait évader son fils au moment où l'on allait le fusiller !... Je te raconterai cela plus tard !... Mon Dieu, je suis si heureuse de te revoir que vraiment je ne sais plus ce que je dis... Je suis folle... Cette vieille Espagnole, célèbre par la connaissance approfondie qu'elle possède de la vertu des plantes, opère tous les jours des cures merveilleuses. On prétend qu'il n'y a pas une blessure, à moins que le cœur ne soit attaqué, qu'elle ne parvienne à guérir... et c'est vrai, mon chevalier Louis ! J'ai donc été la trouver ; son fils m'a reconnue. Elle, elle m'a embrassée en pleurant. Je lui ai fait part de ta position ; je lui ai minutieusement détaillé tous les symptômes de ta maladie. « Ma chère enfant, m'a-t-elle répondu après m'avoir écoutée avec une grande attention, si cet homme n'était pas un Français, je m'engagerais sur ma part de paradis à le sauver !... Les Français ont tué jadis mon mari... cet homme doit mourir... » Je me suis traînée en vain à ses genoux, elle est restée inexorable ! Alors, le désespoir dans le cœur, égarée par la douleur : « Femme ! lui ai-je dit, en refusant de conserver les jours de mon frère, c'est moi que tu assassines ! Je me nomme Fleur-des-Bois ; tout le monde sait que la Vierge écoute toujours mes prières. J'ai sauvé ton fils, et tu laisses mourir mon frère ! Cela te portera malheur ! Que ton fils soit maudit. » Ces paroles ont causé une grande impression à l'Espagnole. « J'ignorais, mon enfant, qu'il s'agissait de ton frère, me dit-elle toute tremblante. Retire ta malédiction, et je ferai ce que tu voudras. » Tu conçois, mon chevalier, quelle a été ma joie, lorsque j'ai tenu entre mes mains les plantes qui doivent te guérir. Sans perdre une minute, une seconde, je me suis remise en route... Enfin, me voici !

Jeanne achevait à peine ce récit, lorsque Montbars rentra.

— Tes ordres ont été exécutés, Fleur-des-Bois, lui dit-il. — Bien, mon ami. Prends cette poignée de plantes, et fais-la infuser dans une dizaine de verres d'eau ; moi, je ne veux pas quitter mon chevalier.

Montbars, quoiqu'il ne comprît rien à la conduite de Jeanne, s'empressa de lui obéir. Il sentait instinctivement qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire et d'étrange : l'espoir lui revenait.

— Fleur-des-Bois, dit de Morvan les yeux humides de larmes de reconnaissance, je ne voudrais pas offenser ton dévouement par mes doutes... cependant, crois-moi, n'ajoute pas une foi trop complète dans la science de la vieille Espagnole. D'abord elle peut t'avoir trompée ; ensuite, quelque vertu que possèdent ces plantes, ma blessure est bien grave !... Habitue-toi plutôt à l'idée d'une séparation qu'à celle d'une guérison ! — Oh ! quant à être séparée de toi, je ne crains pas cela, dit Fleur-des-Bois. L'Espagnole se connaît aussi en poisons ; elle m'en a donné un qui est infaillible.

Pendant une semaine, Fleur-des-Bois ne quitta pour ainsi dire pas le chevet du lit du blessé ; Montbars devait employer presque la violence pour contraindre la charmante enfant à prendre de temps en temps quelques heures de repos. Au reste, de jour en jour la santé de de Morvan faisait des progrès extraordinaires ; les infusions et les applications de la plante donnée par la vieille Espagnole, opéraient des merveilles ; les chirurgiens ne pouvaient revenir de leur étonnement. La semaine écoulée, ils déclarèrent de Morvan hors de danger ; seulement ils lui prédirent une longue convalescence.

Un mois plus tard, le jeune homme faisait, en compagnie de Fleur-de-Bois, sa première sortie.

— Jeanne, lui disait-il avec tristesse, comment reconnaîtrai-je jamais ce que je te dois ? Voilà la seconde fois que tu me sauves

la vie... Et moi, malheureux que je suis, je n'ai pas même le droit de t'offrir mon nom, de consacrer mon existence à ton bonheur... Mon avenir ne m'appartient plus... — Mon chevalier Louis, répondit Jeanne pensive, j'ai beaucoup réfléchi à notre position, et vraiment je trouve que nous aurions bien tort de nous affliger. — Quoi! Jeanne, ce fatal serment qui me lie... — A quoi t'engage ce serment, mon chevalier Louis? A ne jamais te marier, n'est-ce pas? Eh bien, veux-tu me promettre que tu ne te moqueras pas de moi, et je t'avouerai une chose? c'est que jamais je n'ai compris le mariage. Pourquoi se marie-t-on? pour ne pas se quitter, pour vivre ensemble! Ne passons-nous pas nos journées en tête-à-tête? Ne demeurons-nous pas sous le même toit?

De Morvan ne répondit pas; il devait respecter la chaste ignorance de Fleur-des-Bois; seulement il ne put s'empêcher de soupirer.

Le mois qui suivit amena la complète guérison de de Morvan; Jeanne s'obstinait à croire qu'il avait toujours besoin de ses soins, et elle ne le quittait pas. De Morvan devenait de plus en plus triste. Se sentant trop faible par moments pour dompter la passion qui le dominait, il s'éloignait brusquement de Jeanne, laissant la pauvre enfant toute en larmes et ne comprenant rien à sa conduite.

Le Cap, qui devait sous peu d'années devenir la ville la plus riche, la plus opulente et la plus luxueuse de l'île de Saint-Domingue, était déjà habitée à cette époque par une brillante noblesse venue de France pour tenter les hasards de la fortune.

Le Cap comptait parmi les planteurs des cadets appartenant aux plus grandes familles de cour : les d'Osmont, les d'Erlange, les de Pardieu, les de Bruix, les de Gênes, les de la Garenne, etc., y avaient formé des établissements considérables et qui promettaient de s'accroître. Parmi cette jeunesse, plus avide encore de plaisir que d'or, la présence de Fleur-des-Bois avait produit une sensation véritable; éblouis par l'admirable beauté de la boucanière, la plupart des émigrés ne rêvaient plus qu'aux moyens de lier une intrigue avec elle. Inutile d'ajouter que pas un d'entre eux ne se doutait des trésors de pureté et de tendresse que renfermait le cœur de Jeanne. La présence de de Morvan, qui accompagnait toujours la jeune fille, avait jusqu'alors opposé un complet obstacle à la manifestation des adorations dont Fleur-des-Bois était, bien à son insu, menacée.

Un jour que de Morvan, craignant de laisser éclater devant Jeanne le désespoir qui l'accablait, l'avait brusquement quittée au milieu d'une promenade, Fleur-des-Bois fut accostée par un de ses nombreux et inconnus adorateurs. C'était un jeune homme de vingt-cinq ans, d'une tournure agréable, d'un esprit léger, d'une fatuité qui ne doutait de rien, et d'une impertinence à l'avenant. Jeanne, surprise par un langage qu'elle entendait pour la première fois, ne comprit rien aux compliments quintessenciés du jeune homme; elle se contenta de répondre quelques paroles insignifiantes, et voulut s'éloigner : il la retint.

— Allons, ma toute belle, moins de sauvagerie, dit-il d'un ton railleur. Que diable! tant de pruderie ne s'allie pas à votre position dans le monde. Chacun sait que le chevalier de Morvan est votre amant... — C'est vrai, dit simplement Jeanne; aussi suis-je bien heureuse. — Allons, je vois que vous êtes bien moins cruelle et bien plus spirituelle que je ne me l'étais figuré, reprit le jeune homme : vous accepterez mon amour, c'est convenu. Eh bien, là franchement, au point de vue de l'intérêt de votre amant, vous aurez raison de le quitter. Vous ne sauriez vous imaginer combien sa liaison avec vous rendait le chevalier ridicule et lui ôtait de sa valeur... Il vous affichait avec un platonicisme ou une impudeur du plus déplorable effet. Pas un de nous n'eût consenti à frayer avec lui : on le méprisait...

De toute cette réponse, Fleur-des-Bois ne comprit qu'une seule chose, que sa liaison avec de Morvan était nuisible à ce dernier. Alors elle s'expliqua la tristesse du jeune homme, l'éloignement que par instants il montrait pour elle. Cette prétendue découverte lui causa une douleur profonde; et si ce n'eût été la présence d'un inconnu, la

pauvre enfant eût éclaté en sanglots; son instinct exquis l'avertit qu'elle ne devait pas laisser un étranger être témoin de son désespoir.

— Ah! mon chevalier Louis, combien j'ai dû te rendre malheureux! murmura-t-elle; que tu as été bon pour moi! avec quelle patience tu as supporté ma présence! Insensée que j'étais! Comment ne me suis-je pas aperçue plus tôt que la société d'une fille comme moi ne te convenait pas!... Que mon ignorance a dû te peser, t'humilier!... Oh! j'aurai du courage!... je saurai me sacrifier à ton bonheur!... j'en mourrai, je le sais; n'importe, au moins, tu seras heureux!...

Jeanne, prenant alors son élan, s'enfuit en laissant là le jeune homme ébahi. Après une course rapide de quelques minutes, l'infortunée se laissa tomber par terre : elle était folle de désespoir! Pendant longtemps, Jeanne pleura; ses sanglots l'étouffaient. Enfin, elle se releva, et, jetant un dernier regard voilé de larmes sur l'habitation de Montbars, elle s'éloigna sans retourner la tête.

A l'approche de la nuit, de Morvan, inquiet de l'absence prolongée de Jeanne, sortit pour aller à la recherche de la jeune fille. En vain il parcourut les environs de de la ville qu'ils choisissaient d'ordinaire, Fleur-des-Bois et lui, pour but de leurs promenades; en vain il interrogea les esclaves et les habitants qu'il rencontra, il ne découvrit rien, n'obtint aucun renseignement.

En passant le long du port, de Morvan jeta machinalement les yeux sur la mer : il vit un petit navire caboteur, affrété pour le service de la côte, qui mettait à la voile; sur le pont se dessinait une forme vaporeuse et blanche. De Morvan s'arrêta court : un triste pressentiment l'avait saisi au cœur.

— Jeanne! ma sœur! s'écria-t-il de toute la force de ses poumons, est-ce toi?

Quelques secondes s'écoulèrent sans que le chevalier reçût aucune réponse. Il allait renouveler sa question, quand, portés par la brise de mer, les mots : « Adieu pour toujours! » parvinrent à ses oreilles. Le doute ne lui était plus possible; cette voix était bien celle de Jeanne. Jeanne l'abandonnait. Au même instant, le petit navire orientait ses voiles, et s'éloignait en courant une bordée pour aller chercher le vent. De Morvan parcourut la grève d'un rapide regard; pas une embarcation ne se trouvait à sa portée : un moment il eut la folle pensée de se jeter à la nage. Immobile, anéanti, il resta sur la grève jusqu'à ce que le caboteur eût disparu dans les ténèbres; alors il reprit lentement le chemin de l'habitation du flibustier. Lorsqu'il y arriva, Montbars, qui l'attendait pour souper, ne put, à sa vue, retenir une exclamation de surprise.

— Que t'est-il donc arrivé, enfant? lui demanda-t-il avec intérêt. Tu es pâle et défait comme un homme qui vient de commettre un crime ou de subir une immense douleur. — Tu te trompes, Montbars; je n'ai été ni criminel, ni malheureux. Depuis que je t'ai quitté, aucun événement digne d'être rapporté n'a marqué dans ma vie. — Où est donc Fleur-des-Bois? demanda Montbars. — Je crois qu'elle est partie, répondit le jeune homme en affectant une indifférence que démentait le tremblement de sa voix. Dame! tu conçois, Montbars, son séjour ici ne pouvait être éternel! Elle s'ennuyait! Elle aura sans doute été rejoindre le beau Laurent. — Oui, tu as raison, cela doit être, dit froidement Montbars.

De Morvan, en attaquant Fleur-des-Bois, espérait que l'ancien boucanier prendrait sa défense : la réponse de Montbars l'exaspéra.

— Fleur-des-Bois aller rejoindre Laurent! s'écria-t-il avec une indignation pleine de véhémence, c'est là une infâme calomnie, un odieux mensonge! Autant vaudrait prétendre que la colombe recherche la société de l'épervier, que la gazelle court après le tigre... Fleur-des-Bois, Montbars, est un ange de dévouement, de candeur, de bonté. Jamais tu n'as soupçonné la beauté de son âme! Rien ne lui est comparable dans l'humanité entière! Parler d'elle comme d'une femme ordinaire, c'est commettre un blasphème!... — Pauvre Louis! dit froidement Montbars, comme tu dois être malheureux!... Allons, enfant, du courage. Je conçois, quoique je ne les aie jamais éprouvés, les tour-

ments que tu endures. Fleur-des-Bois, j'en suis persuadé, est digne de ton amour. Pourquoi est-elle partie? Je l'ignore; et peu importe! L'essentiel, c'est qu'entre l'avenir et toi il n'y ait plus un lâche amour qui arrête ton élan et amollisse ton courage!.... Jamais je n'aurais songé à éloigner Fleur-des-Bois, car tu lui dois la vie; mais je voyais sa présence ici avec peine!... Je considère son départ comme un immense bonheur pour toi! Enfant, l'amour est un sentiment profond, mais éphémère, qui conduit droit au suicide de l'intelligence. Tu m'accusais naguère d'ambition, et je ne te cacherai pas que ce reproche m'a été, sur le moment, extrêmement sensible. Eh bien, oui, je l'avoue, je suis ambitieux! Sans l'amour de la gloire, sans l'excitation de la lutte dans laquelle je suis engagé, que serait pour moi l'existence? Un supplice intolérable. Entre dans mes vues, passionne-toi pour la grandeur de mon œuvre, partage mes fatigues, mes travaux, mes dangers, et alors, seulement alors, tu sauras ce que c'est que vivre.

L'enthousiasme est un sentiment contagieux. De Morvan, captivé par la parole de Montbars, crut entrevoir dans un horizon nouveau un allégement à son désespoir, une distraction à sa douleur; il ne repoussa donc pas les avances de l'illustre chef de la flibusterie.

— Montbars, lui répondit-il, je consens à m'incliner devant ton expérience, je suis prêt à suivre tes conseils. Parle, qu'ordonnes-tu? — Je désire savoir si, en présence de l'indifférence, de l'oubli ou du dédain de Fleur-des-Bois, toi, le comte de Morvan, tu demanderas grâce!... Si Jeanne ne revient pas à toi, iras-tu à elle? Réponds!... — Je m'engage, Montbars, répondit-il, à ne jamais revoir Jeanne, si sa volonté seule la retient loin de moi. Je me hâte toutefois d'ajouter que, du jour où Fleur-des-Bois me redemandera mon affection, elle la retrouvera grandie encore par l'absence. — Cela me suffit, Louis.

Pendant les premiers jours qui suivirent cette conversation, de Morvan fit assez bonne contenance : les vents contraires, la durée du voyage, la difficulté de retrouver de suite un nouveau navire caboteur, expliquaient et motivaient suffisamment l'absence prolongée de Jeanne.

Un mois, puis deux, s'écoulèrent sans amener aucun changement dans la position des choses; de Morvan commença à douter. Triste, pensif et silencieux, il passait la plus grande partie de la journée, assis sur la plage, à interroger l'horizon d'un œil avide et désolé. A chaque voile qu'il apercevait, son cœur battait avec violence. Bientôt le navire grandissait, de joyeux matelots ou de hardis flibustiers débarquaient, la chanson aux lèvres ou le fusil sur l'épaule : Jeanne ne revenait pas! La nuit arrivée, le malheureux jeune homme regagnait tristement l'habitation de Montbars, s'asseyait devant le souper, somptueusement servi, qui l'attendait, mangeait quelques fruits, puis, toujours silencieux, il se retirait dans son appartement.

L'ancien boucanier, soit calcul, soit délicatesse, respectait la douleur du chevalier, et ne lui adressait jamais une parole qui eût rapport à son amour pour Fleur-des-Bois : il semblait (certain que cela ne pouvait manquer d'avoir lieu) attendre que cette passion se fût consumée d'elle-même, faute d'aliment.

Un jour (les premières lueurs de l'aube éclairaient à peine l'horizon) un violent coup frappé à la porte de sa chambre réveilla de Morvan qui, après une longue nuit d'insomnie, et vaincu par la fatigue, s'était enfin endormi. Presque aussitôt Barbe-Grise entra. A la vue du père de Fleur-des-Bois, de Morvan eut une grande joie mêlée d'un véritable remords.

Que voulait Barbe-Grise?...

Le boucanier ne le laissa pas longtemps dans l'incertitude.

— Chevalier Louis, lui dit-il de cette voix traînante qui ne l'abandonnait jamais, je viens vous avertir que Fleur-des-Bois se meurt!... si vous désirez la revoir, il n'y a pas un instant à perdre.

De Morvan poussa un cri terrible, et d'un bond se précipita en bas de son lit.

— De grâce, parlez! s'écria-t-il en saisissant violemment le boucanier par le bras. Qu'est-il arrivé? que s'est-il passé?... Mais

parlez donc ! — Il ne s'est rien passé, répondit Barbe-Grise avec son flegme habituel et sans montrer la moindre émotion. Jeanne est amoureuse de vous ; vous l'avez repoussée... cela l'a chagrinée ; elle est tombée malade, et la maladie a fait de grands progrès : voilà tout !...

Il est inutile d'essayer de peindre les sentiments contraires et violents que la réponse du boucanier causa à de Morvan : c'était une joie délirante mêlée à un désespoir effrayant !

— Viendrez-vous ? lui demanda tranquillement Barbe-Grise. — Partons ! s'écria de Morvan, qui après s'être habillé à la hâte, s'élança la tête nue vers la porte de sortie.

Barbe-Grise l'arrêta.

— J'ai faim et je suis fatigué, lui dit-il ; je ne me remettrai en route qu'après m'être reposé et avoir déjeuné.

Le boucanier garda un instant le silence, puis frappant doucement sur l'épaule du jeune homme, qui marchait devant lui pour lui montrer le chemin :

— Vous aimez donc Fleur-des-Bois ? lui demanda-t-il froidement. — Si je l'aime ! s'écria de Morvan avec un cri parti du cœur, puis il s'arrêta court. Il venait de se rappeler qu'il parlait au père de sa victime. — Alors, puisque vous l'aimez, reprit toujours aussi tranquillement Barbe-Grise, pourquoi l'avoir repoussée ?

Jeanne, retenue par une profonde pudeur instinctive, n'avait pas avoué à son père son amour pour de Morvan : aux questions de Barbe-Grise sur le dépérissement de sa santé, elle s'était contentée d'opposer de banales raisons. Casque-en-Cuir, à qui la jalousie donnait une perspicacité momentanée bien supérieure à son épaisse et courte intelligence, devina le premier le secret du mal de Jeanne.

— Parbleu ! dit-il brutalement à Barbe-Grise, si le muguet aux beaux habits était ici, Fleur-des-Bois retrouverait bien vite sa gaieté passée.

Cette révélation, confirmée par la rougeur et l'embarras de Jeanne, fut un trait de lumière pour le boucanier. Il nettoya son fusil, se munit d'une ample provision de poudre et de balles, embrassa Jeanne, siffla ses chiens favoris, et sans prononcer un mot se mit en route.

La distance qui séparait son habitation du Cap était de près de soixante lieues, et il lui fallait passer à travers la grande savane ; la perspective de ces fatigues et de ces dangers à subir ne l'arrêta pas un instant ; le boucanier était, à sa façon, un excellent père.

Montbars, malgré l'empire inouï qu'il savait exercer sur lui-même, ne put dissimuler le dépit, la mauvaise humeur que lui causa l'arrivée de son vieil ami le boucanier. Plusieurs fois, pendant le cours du déjeuner, il essaya de retenir de Morvan ; il employa en vain l'ironie, la tendresse, la ruse ; le jeune homme resta inébranlable. Quant à Barbe-Grise, occupé à satisfaire son vigoureux appétit, il ne se mêla en rien à la conversation et n'essaya pas une seule fois de combattre les objections que Montbars opposait à la résolution de son neveu, et qui, si ce dernier les avait écoutées, eussent rendu son voyage inutile. Seulement, lorsqu'il se leva de table, il dit tranquillement à de Morvan :

— Je suis enchanté, mon jeune ami, que vous n'ayez pas écouté Montbars, cela m'épargne l'ennui de vous brûler la cervelle !... Vous figurez-vous donc, continua le boucanier avec le même flegme et en remarquant l'étonnement du chevalier, que je serais reparti seul ? Certes, non !... Je vous aurais tué ! Jeanne, en ne conservant plus l'espérance de vous revoir, se serait consolée à la longue. Après tout, je préfère de beaucoup vous avoir vivant. Jeanne sera de suite heureuse.

Une heure plus tard, de Morvan prenait congé de Montbars et se disposait à suivre le boucanier, lorsque le Bas-Breton Alain, équipé en costume de voyage, se présenta devant son maître. Le Penmarkais avait l'air radieux.

— Je vais donc reboire du cidre et revoir le portrait de ma bonne sainte Anne d'Aurai, dit-il.

Avant de se séparer de son neveu, Montbars lui fit présent d'une admirable carabine, et, l'embrassant avec tendresse :

— Au revoir, Louis, lui dit-il ; bientôt, crois-moi, nous nous retrouverons réunis

Oh ! ne te récrie point !..... Tu ne connais pas mes projets !... D'ici à peu de temps, tu viendras me demander à servir sous mes ordres !... Je parle avec certitude de cause... Adieu !... Encore une fois me voici seul !...

Quatre jours plus tard les trois aventuriers atteignaient sains et saufs le but de leur voyage !

A la vue de l'habitation qui lui rappelait de si doux souvenirs, de Morvan dut s'arrêter, tant l'émotion qu'il ressentait était violente. Si d'un côté son cœur l'entraînait vers Fleur-des-Bois, de l'autre la crainte le clouait au sol. Il avait peur de se trouver face à face avec un irréparable malheur.

— Je vous en conjure, Barbe-Grise, dit-il d'une voix tremblante, prenez les devants, et allez prévenir Jeanne de notre arrivée... — A quoi bon ? demanda Barbe-Grise... Ah ! oui, je devine, continua le vieux boucanier après un moment de réflexion, vous désirez savoir si Jeanne n'est pas morte ? — Barbe-Grise, au nom du ciel, ne parlez pas ainsi.— Pourquoi cela ? reprit le chasseur avec son sang-froid habituel. Si Jeanne est morte, ce ne sera pas de notre faute; nous n'y penserons plus.

En entendant ces paroles, le chevalier prit son élan, et courut comme un insensé vers l'habitation. Il franchit en deux bonds l'escalier de bois qui conduisait à la partie supérieure; mais à peine fut-il arrivé devant une porte à moitié entr'ouverte, qu'il s'arrêta court : cette porte était celle de la chambre de Jeanne. Le jeune homme comprit qu'il devait, avant de paraître devant Fleur-des-Bois, recueillir ses forces et se composer un maintien, afin de ne pas laisser deviner à la pauvre enfant la douloureuse surprise que le changement opéré en elle par la maladie allait sans doute lui causer.

— Mon chevalier Louis, dit alors une voix dont le timbre suave et pur alla droit au cœur du jeune homme, pourquoi tardes-tu aussi longtemps à franchir le seuil de cette porte ?... J'ai tant désiré te revoir !

A ces accents, qui depuis le départ de Jeanne n'avaient cessé de retentir à ses oreilles, de Morvan oublia toute prudence; dominé par une émotion supérieure à sa volonté, il poussa un cri et s'élança dans la chambre.

Jeanne, vêtue de blanc, ses admirables cheveux entremêlés de fleurs, reposait à moitié étendue, dans un hamac. Il serait impossible de rendre la grâce naturelle, l'abandon pudique et charmant de sa pose : on eût dit un ange prêt à remonter au ciel.

De Morvan, incapable de prononcer une parole, prit la main de Jeanne et la porta avidement à ses lèvres : il pleurait comme un enfant.

— Pourquoi te désoler ainsi, mon chevalier ? lui dit Fleur-des-Bois en accompagnant cette question d'un adorable sourire. Si tu savais combien je suis heureuse, tu ne me plaindrais pas; tes larmes cesseraient de couler... Que tu es bon d'être venu me revoir une dernière fois... Mon Dieu que tu es bon !... — Jeanne, ma bien-aimée Jeanne, répondit de Morvan avec une expression passionnée, qui amena une légère couleur sur les joues décolorées de la malade; Jeanne, si tu meurs... je ne te survivrai pas ! mon amour pour toi me retient seul à la vie !... mon amitié, si tu préfères... Toi au ciel, que veux-tu que je fasse sur la terre ?... je me sens à bout de résignation et de courage !... Mon adorée Jeanne ! il n'y a pas bien longtemps encore que tu pensais, lorsque tout donnait à supposer que ma blessure était incurable, à te servir du poison de la vieille Espagnole... Je te le répète, et tu n'as pas le droit de t'opposer à ma résolution ; si tu succombes, je me tuerai !...

La parole du jeune homme respirait une si ferme résolution, un tel accent de sincérité, que Jeanne ne put la mettre en doute. L'assurance que de Morvan éprouvait une douleur telle qu'il la dépeignait, parut lui causer une vive surprise, une joie immense.

— Mais, mon chevalier Louis, tu m'aimes donc réellement d'amour ? lui demanda-t-elle avec son adorable naïveté; vraiment, je ne sais plus que penser, que croire !..... Moi qui me figurais, au contraire, que je te faisais honte, que tu supportais ma présence seulement par pitié... Mon chevalier Louis,

tu m'aimes donc d'amour ?... Non, cela est impossible !

Fleur-des-Bois, en proie à une agitation extrême, se tut, et resta plongée pendant quelques instants dans une méditation profonde.

— Je comprends tout, maintenant, mon chevalier Louis, reprit-elle après un court silence, tu te figures m'aimer parce que tu es bon et que tu me vois mourante !... oui, c'est cela !... Mais que je recouvre, ce qui, grâce à Dieu, n'est guère probable, la santé, que tu n'aies plus à craindre pour mes jours, alors tu me reverras telle que je suis, une sotte et une ignorante créature. Ma présence redeviendra pour toi un fardeau, un ennui ! Je serai obligée, pour ne pas compromettre ton avenir, pour éviter de te rendre ridicule aux yeux des gens des villes, je serai obligée de fuir comme je l'ai déjà fait !..... Qui sait si cette fois je m'en sentirai la force ? Vois-tu, mon chevalier Louis, en y réfléchissant il vaut mieux pour nous deux que je meure !... Ne te récrie pas ! Je t'assure que je suis heureuse au possible, que je n'ai pas peur !...

Pendant que Fleur-des-Bois parlait, de Morvan, incapable, malgré ses efforts, de maîtriser son émotion, avait fini par s'y abandonner entièrement. Des sanglots déchiraient sa poitrine.

— Jeanne, s'écria-t-il en couvrant de baisers ardents la main souple et moite que la charmante enfant avait laissée dans les siennes ; Jeanne, sur mon honneur de gentilhomme, sur mon salut de chrétien, je te jure que la pitié n'entre pour rien dans ma tendresse !... Je t'aime avec une passion qui me tue ! Je t'aime de toutes les forces de mon cœur et de mon âme !... Dans la nature je ne vois que toi !... Ton image, ta pensée, remplissent seules mon cœur !... Je t'aime tellement pour moi, que si demain un homme, jeune, riche, puissant et beau, t'offrait son nom et te demandait à partager son opulence, je poignarderais cet homme, dût mon crime te coûter le bonheur de ta vie entière !..... Réponds, Jeanne, est-ce là aimer une femme par pitié ! Ah ! tu ne sauras jamais les tourments que m'a causés ton absence, la poignante jalousie, les pensées de sang, les découragements insensés qui ont suivi pour moi ta fuite !... Que de nuits passées à murmurer ton nom... que de transports, que de faiblesses !... J'ai craint un instant de perdre la raison ; que dis-je... je l'ai perdue... J'ai douté de toi !... Et tu m'accuses, Fleur-des-Bois, de ne ressentir qu'une banale compassion pour ta souffrance, compassion qui disparaîtra le jour où Dieu te rendra la force et la santé ?... C'est là un blasphème... Jeanne, impose-moi silence... Mon cœur déborde sur mes lèvres et te parle un langage que tu ne dois pas entendre ; un langage indigne de toi et de moi. Pardonne, ma Jeanne bien-aimée, je suis fou tout à la fois de désespoir et de bonheur !

Pendant que de Morvan, cédant enfin à la passion qu'il combattait depuis si longtemps, laissait échapper ce cri parti du cœur, Jeanne, en proie à une émotion surhumaine, paraissait plongée dans une véritable extase.

— Pourquoi t'imposer silence, mon chevalier Louis ? dit-elle d'une voix tremblante ; en quoi ton langage est-il indigne de toi et de moi ? Si tu savais, au contraire, comme il me rend heureuse ! Je ne puis t'exprimer ce qui se passe en moi ! je pleure, mais c'est de joie ! Mon Dieu ! que tu as donc bien fait de venir ; que tu as été bon de me dire que tu m'aimes ! car tu m'aimes bien, mon chevalier Louis ! Oh ! à présent je n'en doute plus ! Que je voudrais donc que tu me demandes un sacrifice ! Que puis-je faire pour toi ? — Vivre, ma Jeanne bien-aimée !... — Vivre, dis-tu ? Suis-je en danger ?... Non... c'est impossible !... Je me sens si heureuse !... On ne meurt pas avec tant de joie au cœur !... Moi te quitter ! Oh ! non !... jamais !...

Fleur-des-Bois, vivement émue, garda un court silence, puis elle reprit en pâlissant :

— Si j'allais pourtant mourir, mon chevalier Louis, que ferais-tu ? Mon Dieu, que tu serais à plaindre !... — Jeanne, tu l'as dit toi-même, nous ne devons plus nous quitter jamais !... je te suivrai !... — Tu as raison, mon chevalier Louis, n'est-ce pas qu'il est bien vrai que l'on se retrouve au ciel ?... Puisque tu m'aimes tant, que ferais-tu seul et sans moi sur la terre !

Jeanne achevait à peine de prononcer ces mots, lorsqué la porte s'ouvrit. Barbe-Grise entra.

— Bonjour, Jeanne, dit-il tranquillement à sa fille ; puis l'embrassant au front : J'espère qu'à présent que tu as ton amant, tu vas te guérir au plus vite, continua-t-il avec le même sang-froid. — Pourquoi cela, père, guérirai-je plus vite, à présent que mon chevalier Louis est revenu ? — Parce que c'était tout bonnement son absence qui t'avait rendue malade ! — Quoi ! père, tu crois? — J'en suis on ne peut plus sûr, Jeanne. — Que bénie soit alors ma maladie, s'écria Jeanne ! c'est donc pour cela que par instant ma souffrance me paraissait si douce !... Mon chevalier Louis, je souffrais pour toi !..... Sainte Vierge, que c'est donc une bonne chose d'aimer !

A cette exclamation, Barbe-Grise haussa les épaules d'un air de pitié :

— Comme les caractères se ressemblent peu ! dit-il : je n'ai jamais aimé comme cela, moi ! Allons, Jeanne, ton entrevue avec le chevalier Louis t'a fatiguée, tu as besoin de repos... Essaie de dormir pendant une couple d'heures, cela te fera du bien. Au revoir; à ton réveil, je te renverrai le chevalier.

De Morvan, en arrivant dans une des pièces situées au rez-de-chaussée, et qui servait de salle à manger, aperçut son serviteur Alain en arrêt devant un copieux repas qui attendait, sur la table, la présence du vieux boucanier.

— Asseyons-nous et mangeons, dit Barbe-Grise.

Pendant les huit jours qui suivirent l'arrivée de de Morvan, la santé de Jeanne avait fait des progrès tellement rapides, que la charmante enfant, tout à fait hors de danger, pouvait, appuyée sur le bras de son chevalier Louis, se promener dans son jardin. Cette guérison réellement miraculeuse, et qui prouvait à de Morvan à quel point il était aimé, fit une impression profonde sur son esprit et augmenta encore, si c'était possible, le culte qu'il éprouvait pour Fleur-des-Bois; la certitude de posséder exclusivement, sans partage, sans aucune rivalité, l'affection de l'adorable enfant, eut aussi pour résultat de l'aider à supporter avec plus de facilité, de résignation et de courage, l'ardente passion qui le brûlait.

Le temps s'écoulait pour les deux jeunes gens avec la rapidité inouïe d'un songe enivrant !... Ils se sentaient si heureux qu'ils ne s'occupaient plus de la vie ! La journée représentait pour eux une heure de causerie : cependant ils se réunissaient au lever de l'aurore et ne se quittaient que fort avant dans la nuit. Barbe-Grise et Casque-en-Cuir, retenus presque toujours par leurs travaux hors de l'habitation, ne troublaient en rien par leur présence ce délicieux tête-à-tête. Aucun nuage ne troublait donc l'horizon de de Morvan : il se sentait plus heureux qu'il n'est donné de l'être ici-bas ; par moments, il avait peur de son bonheur.

Fleur-des-Bois, complétement remise, non-seulement de sa grave maladie, mais même de sa convalescence, avait recouvré avec la santé ses forces passées; son énergie était revenue.

— Mon chevalier Louis, dit-elle un matin au jeune homme, je n'ai pu fermer les yeux de la nuit, j'ai rêvé tout éveillée, comme au temps de ton absence, à mes forêts bien-aimées ! Que de jours se sont écoulés depuis que je les ai parcourues !... Qu'il me tarde de me reposer de nouveau sous leurs ombrages embaumés !... Mon chevalier Louis, je ne suis pas une fille des villes, moi, tu le sais ! j'ai besoin d'air et de liberté ! Le repos m'accable ! Chaque soir, quand je te quitte, je me sens brisée comme si j'avais fait une course au-dessus de mes forces ! Mon sang circule brûlant et lourd dans mes veines !... Des éblouissements obscurcissent ma vue ; je tombe dans un état de torpeur, j'éprouve une langueur invincible, insurmontable, qui, tout en me fatiguant horriblement, éloigne pourtant le sommeil de mes paupières ! Mon chevalier Louis, cette vie oisive ne me vaut rien ! Prends ta carabine, et partons pour la chasse !

Un quart d'heure plus tard, les deux jeunes gens entraient dans la forêt.

Pendant les premières heures qui suivi-

rent, Fleur-des-Bois, heureuse de se retrouver dans ses forêts, se livra tout entière au plaisir de la chasse. Chaque fois que son fusil abattait soit un pigeon ramier, soit une pintade, elle frappait joyeusement des mains, et courait aussitôt faire part à de Morvan de son triomphe. Le jeune homme la complimentait d'un air embarrassé, contraint; puis, affectant de croire à l'apparition d'un sanglier ou d'un chevreuil, il s'éloignait aussitôt, mais à peine avait-il fait une centaine de pas, qu'il se blottissait dans une fourré de verdure, et là, immobile, la poitrine oppressée, il suivait d'un œil avide et brillant les moindres mouvements de la boucanière.

Ses magnifiques cheveux, à moitié dénoués sous son large chapeau de paille, inondaient ses épaules; son teint, animé par l'ardeur qu'elle apportait à la chasse, était d'une fraîcheur à défier et à vaincre l'éclat de la rose. Mais ce qui frappait surtout de Morvan d'admiration, c'était l'inimitable légèreté de Jeanne. Habituée dès son enfance aux exercices du corps, la charmante enfant mettait dans ses élans de biche une grâce indicible, une hardiesse aisée dont la plume ne saurait donner une idée.

Après avoir chassé pendant plusieurs heures, elle proposa à de Morvan de faire une halte.

— Vois, mon chevalier Louis, dit-elle en lui désignant une espèce de berceau naturel que formaient plusieurs arbustes réunis et recourbés par la pression d'une innombrable quantité de lianes, vois, mon chevalier, quel joli endroit pour nous asseoir! Garantis des rayons du soleil par cette voûte de verdure, nous trouverons ici la fraîcheur jusqu'à ce que la grande chaleur soit passée. Quel doux tapis de gazon! Viens donc à mes côtés!

De Morvan hésita : toutefois son hésitation fut de courte durée; il prit place à côté de Jeanne.

— Quelle accablante chaleur! dit Fleur-des-Bois, je ne me rappelle pas avoir jamais vu un plus impitoyable soleil... ses rayons ressemblent à du plomb fondu, c'est une vraie pluie de feu.

Jeanne se leva, et cueillant une *taché* de palmiste :

—Mon chevalier Louis, continua-t-elle en reprenant sa place première, voici un éventail qui nous servira à combattre notre cruel ennemi!...

Fleur-des-Bois dénouant alors l'écharpe à laquelle était attachée sa poudrière et qui lui couvrant le cou, augmentait son malaise, remit la tache à de Morvan, et appuya sa tête sur les genoux du jeune homme.

Si quelqu'un, même un indifférent, eût pu voir en ce moment le chevalier, il aurait éprouvé pour lui une pitié sincère, tant son visage, profondément altéré, portait l'empreinte d'une douleur désespérée.

— Eh bien, reprit Jeanne après un court silence et en cambrant sa taille souple comme un jonc, pour tâcher d'apercevoir le visage de de Morvan; as-tu donc déjà succombé au sommeil, mon chevalier? — Remettons-nous en chasse, Jeanne! s'écria le jeune homme, qui se leva par un brusque mouvement. — Mon Dieu! qu'as-tu donc? dit Jeanne tout effrayée; tes yeux sont hagards, ta pâleur est extrême!... Que signifie cette agitation?... Que tu as l'air méchant, mon chevalier!... T'ai-je involontairement offensé? Je t'en demande pardon... Tu me fais peur!... Oui, partons!..... — Je suis un lâche et un misérable, Jeanne, dit de Morvan d'une voix étouffée, un lâche, parce que je ne sais pas supporter un malheur, qui est mon propre ouvrage; un misérable, parce que je méconnais le bonheur que Dieu m'accorde par toi.

De Morvan, sans ajouter une parole, prit sa carabine, et s'éloigna à grands pas.

Jeanne rappela la meute, et, toute pensive, elle le suivit.

Pendant le reste de la journée, Fleur-des-Bois resta triste et silencieuse. Distraite et préoccupée, elle ne retrouva plus cet enthousiasme avec lequel elle avait commencé la chasse.

Il faisait presque nuit lorsque les deux jeunes gens atteignirent l'habitation. La première personne que de Morvan aperçut en franchissant le seuil de la porte, fut Montbars. La vue de l'illustre boucanier lui causa une impression pénible, dont il ne put se rendre compte.

— Tu m'avais déjà oublié, n'est-ce pas,

Louis! lui dit Montbars avec un ton d'affectueux reproche. Après tout, pourquoi me plaindre et t'accuser de cette indifférence? Tu es amoureux! — Tes reproches sont injustes, Montbars, répondit de Morvan; bien souvent, au contraire, ton souvenir s'est présenté à ma pensée; seulement, je ne te cacherai pas que ton apparition inattendue m'a surpris. — Et contrarié! je m'en suis parfaitement aperçu. Tu crains que je ne vienne t'arracher à ta douce et enivrante oisiveté! Eh bien, mon enfant, si telle est ta pensée, tu as deviné juste... Pas de question, je te prie; Barbe-Grise nous attend à table : allons le rejoindre. Nous causerons pendant le souper.

De Morvan, parfaitement assuré que les conseils, les prières, les ordres mêmes de Montbars ne pourraient rien sur sa volonté, n'attacha pas une bien grande importance à son aveu.

En entrant dans la salle à manger, le chevalier aperçut Barbe-Grise et Alain attablés vis-à-vis l'un de l'autre.

—Ainsi, Montbars, dit-il après s'être assis, tu es venu pour me chercher? Tu vas donc entreprendre une nouvelle expédition? — Oui, mon enfant, et une expédition qui, je l'espère, occupera une des plus glorieuses pages dans l'histoire de France. Voici quinze jours que je parcours l'île pour recruter des combattants; ma tournée est terminée; nous repartirons demain. — Qu'entends-tu par « nous », Montbars? — J'entends toi et moi! — Tu as donc disposé de ma personne sans me consulter, sans mettre en doute ma docilité? — Certes, mon cher Louis! — Eh bien, tu as eu tort; je ne t'accompagnerai pas! — Louis, reprit gravement Montbars, ton nom t'a été légué par ton père, sa réhabilitation est une dette sacrée que tu dois à la mémoire d'un martyr. Écoute-moi, à présent, sans m'interrompre... Nous sommes à la veille d'un grand événement. Louis XIV, fidèle à la promesse qu'il m'a faite, vient d'envoyer une escadre dans nos mers, la prise de Carthagène est résolue! Tu sais, enfant, la part glorieuse qui nous reviendra dans cette guerre! Commandés par des chefs choisis seulement parmi nous, nous combattrons sous nos propres drapeaux! La plus parfaite égalité régnera entre nos capitaines et les officiers de la marine royale; notre pouvoir, nos prérogatives, seront semblables aux leurs; en un mot, le roi nous traite comme une puissance. Louis XIV, je le sais, attache la plus extrême importance à la réussite de notre vaste entreprise : sa reconnaissance pour ceux qui se distingueront sera sans bornes. Monte hardiment le premier à l'assaut, Louis, et la mémoire de ton père, mon noble et malheureux frère, sera réhabilitée; si tu succombes, eh bien, qu'importe! tu auras au moins fait ton devoir. Tu mourras comme les bons gentilshommes aiment à mourir : l'épée au poing, la face tournée vers l'ennemi... Réponds, Louis, refuses-tu encore de me suivre...?

De Morvan hésitait, lorsque Fleur-des-Bois qui, depuis que Montbars parlait, était restée sur le seuil de la porte, s'avança lentement vers le jeune homme.

— Mon chevalier Louis, lui dit-elle d'une voix assurée, il faut accepter!

Cette intervention à laquelle il était si loin de s'attendre, surprit le jeune homme; mais ne le fit pas céder.

— Non, Jeanne, s'écria-t-il avec force, je n'accepterai pas! Je comprends ton généreux sacrifice, et je t'en remercie. Tu crains de nuire à mon avenir..... Tu te trompes, Jeanne. Je suis tellement revenu de toute idée d'ambition, je comprends si bien à présent le néant qui se cache sous la gloire et sous la richesse, que quand bien même le ciel ne t'aurait pas mise sur ma route, je repousserais encore comme je viens de le faire les avances de Montbars.

A ces paroles prononcées avec feu, le chef de la flibusterie haussa les épaules d'un air de pitié, et s'adressant à son neveu :

— Louis, dit-il, j'aurais préféré cent fois te voir obéir à la voix de la gloire qu'à celle du devoir; mais puisque tu renies les traditions de ta race, que ton cœur reste froid à la perspective de la bataille, que tu songes à changer en soc de charrue le fer de ton épée, je dois t'avouer comme encouragement un secret que je te gardais comme une récompense : Comte de Morvan, le gouver-

neur de la ville de Carthagène que nous allons attaquer, est le bourreau qui a assassiné ton père, l'homme qui l'a fait périr sous le fouet!

A cette révélation, de Morvan poussa un cri de douleur et de rage, et portant instinctivement la main à la garde de son épée :

— Oh! mon père bien-aimé, dit-il avec une poignante émotion et en levant ses yeux humides vers le ciel, pardonnez-moi!..... l'amour m'avait fait oublier la vengeance.

Le lendemain, l'aube blanchissait à peine l'horizon, lorsque Montbars sortit de sa chambre.

—Tiens! c'est toi, Fleur-des-Bois! s'écria-t-il en apercevant la jeune fille qui se promenait dans le jardin, tu t'es levée aujourd'hui de bien bonne heure! — Je suis restée à me promener toute la nuit, répondit Jeanne d'un air distrait et sans paraître se rendre compte de ce qu'elle disait. Montbars, reprit-elle après une légère pause, sais-tu ce qu'est devenue la belle Nativa? — Oui, enfant, je le sais, dit en souriant le chef de la flibuste. — Ah!..... Et où est-elle? — Il ne m'est pas permis, pour le moment, de satisfaire ta curiosité, Jeanne!... je craindrais une indiscrétion de ta part!... — Montbars, reprit Jeanne avec énergie, veux-tu me sauver la vie? — Te sauver la vie, enfant! et qui donc te menace?... — La douleur, Montbars! Ne souris pas, je parle bien sérieusement, je suis assurée de ce que j'avance!... — Enfin, qu'exiges-tu de moi, enfant? — Que tu ailles trouver mon père, et que tu le décides à entrer dans l'expédition de Carthagène; je l'accompagnerai... Ne me refuse pas. Ce que tu veux, tu le peux; tout le monde sait cela. — Barbe-Grise n'est pas d'une volonté facile à diriger, dit Montbars; au fait, c'est un de nos meilleurs tireurs, et son concours n'est pas à dédaigner. Mais quel moyen employer?... Ah! une idée.... Oui, c'est bien cela... ce moyen me paraît infaillible!... Allons, peite Jeanne, je t'obéis!...— Que tu es bon, Montbars! s'écria Fleur-des-Bois radieuse, et qui, prenant le chef de la flibuste par la main, l'entraîna en courant dans la chambre de Barbe-Grise.

Au moment où Montbars et Fleur-des-Bois pénétrèrent dans l'appartement de Barbe-Grise (appartement dont le mobilier composait en tout d'un hamac et d'un hut), ils trouvèrent le vieux boucanier sur pied et se disposant à partir pour chasse.

— Barbe-Grise, lui dit Montbars, j'ai t'entretenir de choses sérieuses. — Parle, répondit laconiquement le chasseur, je t'écoute. — Mon vieil ami, reprit le flibustier, avec un homme de bon sens pratique comme toi, les longs discours sont inutiles : je viens te proposer de faire partie de l'expédition de Carthagène. — A quoi cela me servirait-il? demanda Barbe-Grise après avoir réfléchi; quels avantages retirerais-je de ce dérangement? — L'avantage de réaliser en moins d'un mois peut-être un bénéfice quintuple de ce que te rapporte ordinairement une année de fatigues. Carthagène regorge de richesses : notre butin sera immense! — Que me fait la fortune? dit Barbe-Grise en hochant la tête d'un air de mépris et d'indifférence. — Si tu ne m'avais pas interrompu, mon vieil ami, tu aurais vu que ton intérêt pécuniaire n'est pas le seul motif qui me fasse t'engager à te joindre à nous! Je suis guidé par une considération beaucoup plus grave! — Alors, explique-toi clairement. — Je m'explique : Sa Majesté Louis XIV a investi M. le baron de Pointis, qui commande l'escadre royale, de pleins pouvoirs. Ce que de Pointis fera sera bien fait. Si cet amiral, par exemple, t'accordait des lettres de noblesse, elles seraient sanctionnées par le roi. — Tu crois, Montbars? demanda Barbe-Grise avec une vivacité en dehors de ses habitudes.—Je parle avec certitude de cause. A présent, Barbe-Grise, suppose que profitant de l'influence dont tu jouis auprès des boucaniers de ton campement, tu parviennes à les réunir, et que, te mettant à la tête de ce corps d'élite, tu viennes offrir, non pas tes services, mais proposer un marché au baron de Pointis, crois-tu que l'amiral te repoussera?... non pas, mon vieil ami; il acceptera tes conditions.

Barbe-Grise, plongé dans une méditation profonde, n'écoutait plus le chef des flibus

tiers. Enfin, relevant la tête inclinée sur sa poitrine :

—Montbars, dit-il avec un accent de fierté sauvage qui ne manquait pas de dignité, un instant tes paroles m'ont ébloui, et j'ai hésité; mon parti est à présent irrévocablement pris, je refuse! — Mais, mon père, dit timidement Fleur-des-Bois, qui avait suivi jusqu'alors avec anxiété, mais sans y prendre part, la conversation des deux amis, il y a trente ans que tu désires appartenir à la noblesse : pourquoi repousser l'occasion si belle qui se présente de voir ton souhait accompli ? — Parce que je n'entends pas accepter une aumône, s'écria Barbe-Grise!... Ce que je sollicite depuis plus de trente ans, ce n'est pas une grâce, c'est une justice!... Je suis un Kerjean; je le soutiendrai le cou sur le billot! Qu'on me rende ce qui m'est dû, je ne demande pas autre chose... — La justice qui dépend des puissants s'appelle une grâce, mon ami, dit Montbars. Je te sais incapable de proférer un mensonge, et je ne mets pas en doute tes droits à porter le nom de Kerjean. Alors où est donc l'aumône? Ce ne sont pas des lettres de noblesse que je te conseille de solliciter, mais de rentrer dans ton héritage, de reconquérir un bien dont tu as été injustement privé. Un dernier mot, Barbe-Grise : si tu te décides à marcher avec nous, je me fais fort d'obtenir l'assentiment de l'amiral. Le baron a reçu, à mon égard, des instructions qui me permettent de m'engager vis-à-vis de toi avec une complète certitude de tenir ma parole! Le temps presse, je vais partir; réponds oui ou non. — Ta parole vaut pour moi un fait accompli, Montbars, dit Barbe-Grise. Avant la fin du jour j'aurai déjà réuni plus de vingt boucaniers; dans une semaine, j'irai te rejoindre à la tête de deux cents hommes!... Quel est l'endroit fixé pour le rendez-vous général? — L'endroit que nous choisissons toujours pour nous réunir, le quartier du Petit-Goave. — C'est bien; adieu, ou pour mieux dire, au revoir!

Barbe-Grise donna une vigoureuse poignée de main à Montbars; et mettant sa carabine en bandoulière, il sortit vivement de l'habitation. Le vieux boucanier tenait à commencer, sans perdre de temps, sa tournée de recrutement.

— Merci, Montbars, dit Fleur-des-Bois en laissant voir toute la joie que lui causait la décision prise par son père. Si mon frère Louis revoit Nativa, il sera malheureux; mon devoir est d'être près de lui pour partager ses peines... Merci encore! — Mais, dis-moi, Fleur-des-Bois, demanda Montbars avec intérêt, en quoi donc avais-tu besoin de la présence de ton père pour t'embarquer? N'as-tu pas déjà accompli seule plusieurs expéditions? — J'ai eu tort, balbutia Jeanne en rougissant; j'étais alors si ignorante!

La jeune fille, après avoir fait cette réponse, s'éloigna d'un air embarrassé, confus.

Montbars, le chevalier et Alain montaient à cheval une demi-heure plus tard et prenaient la route de Léogane. C'était dans cette ville, éloignée seulement de sept lieues du Petit-Goave, que se trouvait en ce moment le gouverneur Ducasse.

De Morvan, sachant qu'il reverrait bientôt Fleur-des-Bois (car Montbars l'avait instruit de sa conversation avec Barbe-Grise) était d'une joie folle : toutefois, de temps en temps un nuage passait sur son front; son visage s'assombrissait; un éclair de fureur brillait dans ses yeux : il pensait qu'il allait enfin venger son père!

Les compagnons de route, en arrivant à Léogane, aperçurent mouillée dans le port l'escadre royale commandée par le baron de Pointis; elle comptait dix-sept voiles, et se composait des vaisseaux :

Le Sceptre, où l'amiral avait arboré son pavillon de commandant; *le Saint-Louis*, commandé par M. de Lévy; *le Fort*, par M. le vicomte de Coëtlogon; le *Vermandois*, par M. du Buisson; *le Furieux*, par M. Lamothe-Michel; *l'Apollon*, par M. Gombaud; *la Mutine*, par M. Massiat; *la Saint-Michel*, par M. Marolles; *l'Avenant*, par M. Francine; *la Galiote*, par M. de Monts; *la Providence*, corvette, par M. du Bouchel; *la Dieppoise*, flûte, par M. Tamberleau; *la Ville d'Amsterdam*, par M. Monier; enfin de quatre traversiers (aujourd'hui des avisos), que commandaient quatre officiers-matelots.

A la vue de cette escadre, admirablement

rangée en ordre de bataille, de Morvan sentit un frisson d'enthousiasme passer le long de son corps.

— Montbars, dit-il, maintenant je te remercie d'avoir songé à moi! Je vais donc enfin combattre sous le drapeau du roi et pour l'honneur de la France!...

Le chef de la flibuste sourit d'un air de douce pitié, et entra dans la cour du Gouvernement. De Morvan le suivit.

A peine le chevalier avait-il franchi le seuil de la porte, qu'il fut surpris par l'apparition étrange du beau Laurent, qui, vêtu d'un magnifique costume tout ruisselant de pierreries et, chose inouïe, portant le grand cordon de Saint-Louis, se tenait dédaigneux, fier et superbe, au milieu d'un groupe d'officiers. L'étonnement que causa à de Morvan la vue du grand cordon de commandeur porté en sautoir par son matelot Laurent, atteignit jusqu'à la stupéfaction. Montbars lui-même, que rien ne surprenait, ou qui du moins savait si bien cacher ses impressions, ne put retenir une exclamation de surprise. Quant aux officiers de la marine royale qui formaient le cercle dont Laurent était le centre, il était facile de deviner à leurs regards ébahis combien ce cordon de commandeur porté par un flibustier constituait à leurs yeux un fait inouï, inexplicable.

— Parbleu, matelot, tu arrives fort à propos, s'écria Laurent en s'avançant à la rencontre du chevalier; je parlais justement de toi à ces messieurs. — De moi, matelot? Et à quel propos, je te prie? — A propos de ta vertu : figure-toi, cher ami, que ces messieurs sont arrivés ici en ayant sur notre compte la plus détestable opinion qu'il soit donné d'imaginer. Ils se figuraient trouver en nous de grossiers ivrognes, jurant, sacrant, se battant à coups de poings, ayant, en un mot, une abominable tenue. Je dois rendre cette justice à ces messieurs d'avouer qu'ils sont déjà revenus en partie de leur première opinion. Veux-tu que nous allions à présent faire une apparition dans les salons? ajouta Laurent. — Soit; montons aux salons, répondit de Morvan.

L'entrée du beau Laurent dans les salons du Gouvernement produisit une sensation profonde. Ducasse, à la vue du cordon de co mandeur que portait le flibustier, pâlit craignait que cette profanation, rapportée la cour, n'y causât un scandale irréparabl et ne compromît l'avenir de la colonie d Saint-Domingue. L'embarras du gouvernem redoubla encore lorsque le baron de Poin lui demanda, en désignant Laurent, qu était cet homme.

—C'est, amiral, lui répondit-il, après Mo bars, le plus brillant et le plus populaire d nos flibustiers : on le nomme le beau Lau rent. C'est lui qui, dernièrement, a souten cet incroyable et magnifique combat, do le retentissement est arrivé, m'avez-vous dit jusqu'aux pieds du trône, combat dans le quel, avec une frégate de seize canons, mit en fuite le galion-amiral espagnol et so matelot, vaisseaux armés à eux deux de c vingt bouches à feu et ayant trois mille hommes d'équipage... — Il ne s'agit point de cet admirable fait d'armes, dit de Pointis : pourquoi donc ce Laurent porte-t-il ce grand cordon de l'ordre? — Ma foi, je l'ignore; c'est aujourd'hui la première fois que je le vois revêtu de ces insignes.—Ne pensez-vous pas, monsieur le gouverneur, que cela mérite une explication? — Certes, je le pense; je vais, si vous le permettez, y procéder sans retard.

Ducasse s'avança alors vers le flibustier, et baissant la voix :

— Laurent, lui dit-il, pourriez-vous m'ac corder un court entretien?—Comment donc, mon cher Ducasse, mais avec le plus grand plaisir. — En ce cas, passons dans mon cabinet.

Le départ de Ducasse et de Laurent, remarqué de tout le monde, produisit sur les assistants une émotion indicible. Les commentaires les plus divers commencèrent à se produire. Les officiers de la marine royale exaspérés de l'insolence de cet aventurier qui avait osé profaner, par un inqualifiab travestissement, l'ordre de Saint-Louis, l saient éclater hautement leur indignati Les compagnons d'armes de Laurent, c'est dire les capitaines flibustiers, approuvai avec non moins d'énergie qu'elle était a quée, la conduite de leur Frère-la-Côte.

— Après tout, cria l'un d'eux, nommé Pierre, si cela amuse le beau Laurent de porter ce chiffon rouge, pourquoi l'en empêcher? Qui peut se vanter, parmi ceux de l'ordre, d'avoir mieux gagné cette récompense que lui ?

Presque au même instant la porte du cabinet de Ducasse s'ouvrit ; tous les yeux se portèrent sur le gouverneur. Ducasse, son chapeau à la main, s'effaçait humblement devant Laurent pour lui céder le pas.

— Messieurs, dit-il avec cette assurance naturelle aux hommes qui savent qu'on ne peut révoquer en doute leur témoignage, je déclare publiquement ici, sur mon honneur et sur ma conscience, que M. Laurent est bien et dûment commandeur de l'ordre. Il a daigné m'expliquer, après avoir reçu ma promesse de lui garder un inviolable secret, le motif qui jusqu'à ce jour l'a empêché d'user de ses prérogatives ; j'ai compris toute la gravité de ce motif ; j'ajoute qu'à la place de M. Laurent, je n'aurais pas hésité à agir comme il l'a fait.

Pendant que le gouverneur Ducasse prononçait d'une voix mâle et émue tout à la fois cette étrange déclaration, tous les yeux s'étaient tournés vers le flibustier ; le beau Laurent, la tête rejetée en arrière, le regard froid et hautain, la contenance assurée, ne paraissait nullement embarrassé de l'attention dont il était l'objet : on eût dit un grand personnage habitué depuis longtemps déjà à recevoir les hommages et à éveiller la curiosité de la foule.

A peine Ducasse eut-il cessé de parler, que le beau Laurent, s'adressant aux officiers :

— Messieurs, leur dit-il en souriant d'une façon ironique, j'ai voulu vous prouver que parmi ces pirates et ces bandits, que vous traitez, dans votre ignorance, avec un si superbe dédain, il est des gens qui vous sont supérieurs, soit par leurs dignités, soit par leur naissance : j'espère avoir réussi. A présent, je pousse plus loin encore l'orgueil ! Ce cordon, dont vous n'osez même pas convoiter la possession dans vos plus extravagantes pensées d'ambition, je m'en dépouille volontairement à tout jamais !... Ce qu'il me faut à moi, c'est un costume qui me laisse mon indépendance, et dont la vue n'éveille aucune idée d'abjection ou d'esclavage !... A moi l'habit de boucanier !...

Laurent s'approchant alors du capitaine Pierre :

— Veux-tu changer ton costume contre le mien, Pierre ? lui demanda-t-il. — Mais, Laurent, dit le capitaine-flibustier surpris, tes habits ressemblent à une relique ; ils valent au moins quinze mille livres, tandis que ma casaque de grosse toile n'a coûté que deux écus !... Tu perdrais trop à ce troc ! — Ta casaque, Pierre, a reçu le baptême du feu. Le fer et le plomb espagnols l'ont trouée pendant la bataille, lorsque, monté sur ton banc de quart, tu tournais vers l'ennemi un front calme et intrépide ! Je te donne de l'or, et tu me rends un glorieux drapeau ! C'est donc, au contraire, moi qui gagne à ce marché...

Laurent se dépouilla alors de son magnifique pourpoint et revêtit la casaque du flibustier.

Des acclamations bruyantes retentirent, puis les Frères-la-Côte, sans se soucier de la présence de l'amiral de Pointis et de son état-major, se mirent à crier : Vive Laurent !

Après avoir été présenté par Montbars au gouverneur Ducasse, qui l'accueillit avec une affabilité pleine de cœur et de franchise, de Morvan sortit du Gouvernement, et fut se promener en ville.

A peine avait-il fait cent pas dans la rue, qu'il fut accosté par plusieurs officiers et gardes-marine qui, reconnaissant sans doute à sa tournure un homme comme il faut, s'empressèrent, avides d'obtenir des renseignements sur les flibustiers, de lier conversation avec lui. De Morvan répondit avec empressement à ces avances ; et la journée ne s'était pas encore écoulée, qu'il était intime avec ses nouvelles connaissances.

L'heure du dîner arrivée, les officiers priaient de Morvan de partager leur repas de bord, lorsque Montbars débouchant dans la rue, se dirigea vivement vers son neveu :

— Chevalier Louis, lui dit-il, je te cherchais ; le baron de Pointis réunit aujourd'hui dans un repas de corps les principaux capitaines de la flibuste. Ducasse, chargé

de faire les invitations, m'a recommandé à deux reprises de ne pas t'oublier. Que cette invitation à courte échéance ne t'effarouche pas; nous ne sommes pas ici à la cour de Versailles.

De Morvan prit congé des officiers de marine et suivit son oncle.

Deux heures après, le jeune homme se trouvait assis à la table de l'amiral. Ce dîner, que le baron de Pointis avait improvisé afin de faire connaissance avec ses alliés et pouvoir étudier leurs dispositions et leurs caractères, offrait un singulier spectacle.

Les flibustiers, aussi à leur aise dans la salle à manger de l'amiral que s'ils eussent été sur le pont de leur navire, présentaient dans la diversité de leurs costumes un bizarre coup d'œil. L'or, la soie, les pierreries portées par ceux qui n'avaient pas encore eu le temps de dissiper le produit de leurs dernières prises, contrastaient singulièrement avec le cuir éraillé, la toile goudronnée, les grossières étoffes dont étaient couverts les moins favorisés récemment par le sort. Au reste, quel que fût l'éclat ou la pauvreté de leur position présente, tous se traitaient avec une égalité absolue.

Laurent, orgueilleusement revêtu des habits déguenillés du capitaine Pierre, tenait la gauche de l'amiral; Montbars occupait la place d'honneur à la droite du baron.

Habitués à ne pas se contraindre, les flibustiers firent le plus cordial accueil aux vins de leur amphitryon; aussi une heure ne s'était-elle pas encore écoulée, que la conversation était montée à un haut diapason; chacun déployait une entière franchise dans ses propos. L'amiral de Pointis, homme de tête et d'intelligence, écoutait ses alliés avec une attention extrême, qui prouvait à quel point il tenait à arrêter un jugement sur leur compte. — Frères-la-Côte, s'écria en élevant son verre un capitaine-flibustier nommé Pays, je bois à la santé de Laurent !... Vive Laurent !...

Ce toast (ce mot n'était pas encore employé alors) souleva des acclamations prolongées et frénétiques. Laurent se leva, et saluant avec une grâce complète :

— A la santé des Frères-la-Côte ! dit-il en fixant Montbars d'un regard triomphant et moqueur. A l'espoir d'un riche butin !...

Le flibustier lui sourit de la façon la plus aimable; pourtant une immense colère, une rage furieuse, grondaient en son cœur. On avait acclamé Laurent avant lui !..... A son tour prenant la parole :

— A l'indépendance présente, à la grandeur et à la gloire futures de notre association ! s'écria-t-il.

Ce vœu, qui n'éveillait pour ainsi dire qu'une idée abstraite, et ne touchait en rien aux passions cupides et violentes des Frères-la-Côte, passa presque inaperçu. Montbars, de plus en plus souriant, se rassit d'un air ravi.

L'amiral de Pointis avait écouté avec le plus vif intérêt les différents toasts portés par ses convives; ils contenaient pour lui de précieuses révélations.

Tout à coup, une voix qui s'éleva au haut bout de la table, le fit tressaillir; cette voix vibrante, presque impérieuse, portait en elle un tel accent de conviction et de dignité, s'il est permis de se servir de cette expression, qu'elle fit cesser les bruyantes conversations des flibustiers : c'était de Morvan, qui, le verre à la main, disait :

— Messieurs, à la santé du grand roi dont nous sommes les humbles sujets; à la gloire de la marine française !...

Soit que la hardiesse du chevalier les eût surpris, soit, ce qui arrive souvent dans une foule, qu'une commotion magnétique les eût mis momentanément en rapport avec l'orateur, les flibustiers accueillirent admirablement la santé portée par de Morvan. — Quel est ce jeune homme ? demanda l'amiral en se penchant à l'oreille de Montbars. — C'est le fils unique du dernier comte de Morvan, dont les biens ont été jadis confisqués par Louis XIV, et qui, condamné à la peine capitale, parvint à se sauver, et mourut misérablement en exil, dit Montbars avec émotion.

A cette réponse, le baron de Pointis regarda le chevalier d'un air attendri.

— Voilà un noble cœur ! dit-il. Je serais heureux de le compter parmi mes officiers, fier de l'avoir pour fils !

Le dîner terminé, l'amiral s'approcha de le Morvan, et l'attirant dans l'embrasure d'une croisée :

— Monsieur le comte, lui dit-il en lui serrant affectueusement la main, permettez-moi de vous donner un conseil qui, en entraînant peut-être votre mort, me causera un regret éternel. Recherchez, quand nous serons de-



L'homme qui le premier avait arboré sur les remparts ennemis le signe de la victoire, cet homme était de Morvan ! (Page 360.)

vant Carthagène, toutes les occasions possibles de vous signaler. Ne reculez devant aucune témérité. Il faut vous faire tuer ou accomplir une action d'éclat!... Au revoir, comte ; soyez persuadé, je vous prie, que vous avez en moi un ami dévoué et sincère.

L'amiral, après avoir prononcé ces paroles, s'éloigna brusquement du jeune homme sans lui donner le temps de répondre et en le laissant dans un grand étonnement.

Quatre jours après le dîner donné par

M. de Pointis aux flibustiers, c'est-à-dire le 30 mars 1697, les forces préparées depuis si longtemps par Montbars, pour servir à l'expédition de Carthagène, se trouvaient réunies dans le quartier du Petit-Goave, rendez-vous habituel, le lecteur doit s'en souvenir, des Frères-la-Côte, lorsqu'ils accomplissaient une entreprise en commun. Il s'agissait de nommer les capitaines et les seconds chargés de commander la flotte des flibustiers. Ce choix, selon l'usage invariable, devait avoir lieu à la majorité des voix.

Les flibustiers qui s'étaient présentés aux suffrages des Frères-la-Côte appartenaient tous à la mystérieuse et formidable association dont Montbars était le chef. Quant à ce dernier, muni du blanc-seing royal qui lui donnait une autorité suprême, il avait résolu, afin de conserver une plus complète liberté de mouvement et pouvoir observer dé près l'amiral, de s'embarquer en qualité de simple volontaire sur *le Sceptre*, que montait le baron de Pointis.

Les vaisseaux, comme on disait alors, que Montbars, fidèle à la promesse qu'il avait faite à Louis XIV, fournissait pour renforcer l'escadre royale, étaient au nombre de treize. Huit étaient manœuvrés par des équipages uniquement composés de Frères-la-Côtes, trois par des boucaniers et deux par des compagnies de nègres.

L'élection des capitaines, accomplie d'acclamation et à l'unanimité des voix, car les aventuriers se connaissaient trop bien entre eux pour hésiter dans leurs choix, donna les résultats suivants :

La Serpente, commandée par Laurent; *la Gracieuse*, par Godefroy; *le Pembrock*, par Galet; *le Cerf-Volant*, par Pierre; *la Mutine*, par Pays; *l'Anglais*, par Colon; *le Jersé*, par Macary; *le Brigantin*, par Jales.

Les trois vaisseaux ou navires montés par les boucaniers eurent pour chefs :

Le Cap-Bourg, le capitaine Lessan; *le Cap-Limmande*, le capitaine Grenier; *le Port-Paix*, le capitaine Pin.

Les compagnies nègres choisirent :

Pour capitaine du *Leogane*, Janot; pour capitaine du *Cap*, Guimba.

A l'élection des seconds, de Morvan, déjà connu des flibustiers pour sa belle conduite dans le combat livré aux deux galions amiral et vice-amiral espagnols, fut réuni à son matelot et nommé le second du beau Laurent. Enfin, Ducasse, cela était convenu d'avance, reçut le titre d'amiral de la flotte des flibustiers et des boucaniers. Un habitant, le sieur Paty, fut nommé chef des compagnies nègres, eu égard à la grande expérience qu'il avait des gens de couleur et à l'extrême influence qu'il exerçait sur eux.

Les forces des aventuriers présentaient un total de seize cent cinquante combattants; quant à celles de l'escadre royale, elles se composaient de deux mille six cent trente-huit matelots et maîtres, cent trente gardes-marine, quarante-cinq officiers supérieurs, et dix-huit cent quatre-vingt-dix soldats. Les deux flottes réunies portaient un effectif de six mille trois cents et quelques combattants, et comptaient vingt-neuf voiles.

Barbe-Grise, fidèle à sa parole, était arrivé le 25 mars avec une troupe de cent cinquante boucaniers. Présenté par Montbars à l'amiral de Pointis, il lui avait clairement et brièvement exposé le prix auquel il mettait son concours, c'est-à-dire que justice lui serait rendue, que l'on reconnaîtrait ses droits à porter le nom et les armes des Kerjean. L'amiral, appréciant les immenses services que les boucaniers étaient à même de lui rendre, avait accepté cette condition. Inutile d'ajouter que Fleur-des-Bois accompagnait son père.

Les officiers de la marine royale, avertis par les capitaines flibustiers du superstitieux respect et de la confiance que Jeanne inspirait aux Frères-la-Côte, se virent, à leur grand regret, obligés de renoncer à l'espoir de séduire une si délicieuse créature, qui, l'avouaient-ils en toute sincérité, l'emportait en tout sur les plus célèbres beautés de Paris et de Versailles.

Le 1er avril au matin, l'expédition mit à la voile. La flotte, contrariée par les vents, mit cinq jours à franchir les trente lieues qui la séparaient du cap Tiburon ou du Requin.

Le 6, elle essuya un fort grain qui la força d'aller mouiller aux îles de San-Blas, situées

à treize lieues au vent de Carthagène, îles que les flibustiers désignaient, par abréviation ou corruption du mot espagnol San-Blas, sous le nom de *Zemblis*. Du 6 au 11, la tempête continua de sévir avec instensité; le 12 avril, vers les deux heures de l'après-midi, la flotte mouilla enfin devant Carthagène.

La côte nord de la ville espagnole, défenfendue par des rochers et des brisants, était inaccessible. Le vaisseau *le Saint-Louis*, qui tenait la tête de l'escadre, s'approcha néanmoins à peu près à portée du canon, et entama le feu. Sa bordée, lâchée à trop grande distance, ne produisit aucun effet. Voyant l'inutilité d'un tir pareil, le capitaine, M. de Lévis, voulut se rapprocher de la ville; mais dès le milieu de son abattée, il fut obligé de virer au plus vite. Le navire, manquant d'eau, avait talonné contre un banc de sable, et le commandant se considéra comme très-heureux de se retirer sans avaries majeures.

L'escadre avait mis en panne pour assister à cet essai.

—Matelot, dit le beau Laurent en s'adressant à de Morvan, ne te semble-t-il pas que l'occasion est des plus favorables pour donner une leçon à ces messieurs de la marine royale!... — Qu'entends-tu par là, Laurent? — J'entends, parbleu, que nous devons accomplir ce que M. de Lévis vient de tenter en vain; qu'à nous est réservé l'honneur de déflorer la ville de Carthagène: je connais parfaitement ces parages-ci; je me fais fort d'arriver avec *la Serpente*, qui cale moins d'eau que *le Saint-Louis*, jusqu'au pied des formidables brisants qui enveloppent et défendent la ville. Peut-être notre navire touchera-t-il, mais qu'importe! Ma ténacité m'aura toujours procuré une distraction de dix minutes: s'amuser, voilà le point essentiel de la vie, le seul but auquel doive tendre un homme raisonnable.

Laurent rassembla aussitôt l'équipage sur l'arrière.

— Frères-la-Côte, leur dit-il, vous venez d'assister à la déconfiture du *Saint-Louis!* Voulez-vous que, sous les yeux de la flotte entière, nous essayions d'accomplir la tentative dans laquelle ce vaisseau vient d'échouer?..... Dame! cela nous coûtera peut-être quelques gouttes de sang... Oui, mais quelle joie de donner une leçon à ces messieurs, de leur montrer ce que nous savons faire!... Quant à perdre notre navire, ne craignez rien: je connais ces parages, et je réponds sur ma tête du salut de *la Serpente*. Le temps presse, répondez: faut-il humilier la marine royale, oui ou non? — Oui, oui! humilions la marine royale! crièrent les flibustiers avec un enthousiasme unanime et spontané.

Laurent, ne voulant pas laisser refroidir cette ardeur, ordonna aussitôt la manœuvre, qui fut exécutée avec une rapidité et un ensemble de bon augure. Aussitôt *la Serpente* obéissant à l'action combinée du gouvernail et de ses voiles, sortit de son immobilité, et glissant gracieusement hors du groupe des navires flibustiers, elle s'avança vers Carthagène. De Morvan, fort occupé à seconder son matelot dans la manœuvre, n'avait pas remarqué que Fleur-des-Bois, présente à son entretien avec Laurent, était montée avec lui sur le banc de quart.

— Toi ici, Jeanne! lui dit-il avec un ton de doux reproche, lorsqu'il l'aperçut; éloigne-toi, ma sœur, je t'en conjure! — Inutile que tu insistes, mon chevalier Louis, répondit Jeanne avec une froide fermeté: les flibustiers ont confiance en mon étoile, il est de mon devoir de les soutenir par ma présence dans l'acte de folie qu'ils vont tenter. Je reste.

Fleur-des-Bois se rapprocha alors de de Morvan, et ajouta en souriant:

— Entre toi et moi, mon frère, il n'y a pas place pour un boulet de canon.

La manœuvre opérée par *la Serpente* n'avait pas tardé à attirer l'attention de la flotte entière: toutes les longues-vues, braquées sur l'audacieux navire, suivaient ses moindres mouvements.

Les Espagnols, du haut de leurs remparts, contemplaient avec une stupéfaction profonde, presque avec un superstitieux effroi, l'étrange et incroyable évolution du navire flibustier. Ils ne comprenaient rien à sa folle témérité.

Toutefois, lorsque *la Serpente*, engagée

au milieu des brisants, se trouva séparée à peine par une portée de fusil de la ville; les artilleurs, secouant leur torpeur, coururent mèche allumée à leurs pièces.

Une minute plus tard, une trombe de fer et de flammes s'abattait, accompagnée d'un bruit épouvantable, du haut des remparts, et enveloppait d'un épais nuage de fumée l'audacieux navire. Les quelques secondes qui suivirent parurent aux équipages de l'escadre longue comme des heures.

Bientôt une exclamation de joie frénétique, d'enthousiasme délirant, s'éleva immense et retentissante de tous les navires de la flotte. Le vent, dissipant la fumée, laissait voir de nouveau *la Serpente*. L'écharpe de Fleur-des-Bois flottait toujours sur le tillac.

— Feu partout! cria Laurent.

La bordée de *la Serpente* éclata comme un cratère de volcan. Les flibustiers rendaient largement aux Espagnols la politesse qu'ils avaient reçue d'eux. Soit effet du hasard, soit habileté des pointeurs de *la Serpente*, cette volée fut fatale aux ennemis, qui eurent deux pièces démontées et plusieurs hommes tués.

Laurent, profitant de la confusion que ces désastres avaient mise parmi les Espagnols, fit virer, et, côtoyant les brisants avec autant d'audace que de bonheur, il sortit sain et sauf de sa téméraire entreprise. Son départ fut un triomphe; ôtant par un geste lent et solennel son chapeau de dessus sa tête et saluant la ville :

— Au revoir et à bientôt! dit-il d'une voix calme et retentissante.

L'amiral de Pointis, jaloux de reprendre sa revanche, fit mouiller l'escadre hors de portée de canon, devant Carthagène, et ordonna à la galiote commandée par le capitaine de Monts, de commencer le bombardement de la ville. Ce bombardement, opéré de loin et qui dura toute la nuit sans discontinuer, causa beaucoup plus d'effroi que de mal aux Espagnols; cette fois était la première que l'on se servait des mortiers dans les Indes.

Le 13, la journée se passa à arrêter définitivement le plan d'attaque. De temps à autre, la galiote lançait quelques bombes pour entretenir la terreur des habitants de Carthagène.

Le 14, l'escadre combinée remit à la voile et côtoya les trois lieues de roches arides et menaçantes qui s'étendaient depuis la ville jusqu'à l'entrée de la rade; vers le milieu du jour, elle jeta l'ancre devant le fort de Boca-Chica.

Le fort de Boca-Chica ou Boucachic, ainsi que l'appelaient les flibustiers, tirait son nom [1] de l'étroitesse de l'entrée du golfe de Carthagène, qu'il dominait et défendait.

En effet, cette entrée, coupée au beau milieu par un énorme écueil, ne laissait passage que pour un seul navire. Conserver Boca-Chica était d'une importance énorme pour les Espagnols; ce fort était jusqu'à un certain point la clé de Carthagène. Lors de l'arrivée des forces françaises, il avait trente-trois pièces en batterie. Ce fut encore *le Saint-Louis*, appuyé de la galiote et des deux traversiers, qui commença l'attaque.

Aussitôt, sur l'ordre de Ducasse, les flibustiers embarquèrent, et protégés par le feu des trois navires, qui empêchait les Espagnols de tenter une sortie, ils firent un long détour et descendirent à terre. A peine eurent-ils touché le sol, qu'ils se formèrent en ordre de bataille, et s'avancèrent jusqu'à un quart de lieue du fort pour garantir les troupes régulières de toute surprise pendant qu'on les transporterait sur le rivage. Un peu avant la tombée de la nuit, quatre mille hommes se trouvaient en armes sur la rive espagnole; les officiers se réunirent, et l'on tint conseil.

— Messieurs, dit l'amiral de Pointis, notre arrivée, connue des ennemis, ne nous laisse pas, il est vrai, l'avantage d'une surprise : toutefois, je pense, que la terreur causée par notre présence doit et peut être exploitée. Mon avis est de ne pas donner aux Espagnols le temps de se reconnaître et de marcher droit sur le fort. Je sais que cette brusque et franche attaque nous vaudra de grandes pertes, mais enfin ces pertes sont préférables encore au temps que nous prendrait l'investissement de Boca-Chica.

1. Boca-Chica signifie en espagnol petite bouche.

La proposition du baron de Pointis allait être accueillie, lorsque Ducasse et Montbars prirent ensemble la parole. Le commandant des forces de la flibuste sourit, et s'adressant à son matelot :

— Montbars, lui dit-il, je m'incline devant ton expérience, et je souscris d'avance à ton opinion.

Montbars remercia par un regard son loyal matelot de cette condescendance, et dit :

— Le seul moyen d'attaquer Boca-Chica, c'est de passer à travers les forêts vierges qui l'entourent, et d'arriver à sa partie faible. — Passer à travers les forêts vierges ! interrompit l'amiral de Pointis, y pensez-vous, Monsieur !... Ces forêts sont impraticables ; il faudrait employer des mois entiers pour s'y frayer un chemin. — Vous vous trompez, monsieur l'amiral ; là où pénètre le soleil, mes boucaniers peuvent passer... Je m'engage à arriver d'ici à demain matin sur les derrières du fort..... Vos soldats n'ayant plus alors ni embuscade à craindre, ni obstacles à vaincre, viendront nous rejoindre...

Le ton d'assurance de Montbars fit une impression profonde sur le conseil de guerre; son opinion, mise aux voix, passa à l'unanimité.

Un quart d'heure plus tard, les flibustiers, armés de haches et de torches, pénétraient hardiment dans la forêt. Les autres troupes, dans la prévision d'une attaque, s'étaient retranchées derrière des fortifications improvisées; aucune tentative de la part de l'ennemi ne troubla leur repos.

Le lendemain, au point du jour, un message envoyé par Barbe-Grise annonça le passage des flibustiers à travers la forêt vierge et leur heureuse arrivée devant le fort de Boca-Chica. L'armée se mit aussitôt en marche : à midi, les quatre mille hommes débarqués se trouvaient à portée du canon du fort.

Chacun s'occupait activement des préparatifs du siége, lorsque l'on entendit retentir des coups de mousquets tirés en avant des premières lignes. Peu après, un détachement envoyé en éclaireur ramenait deux prisonniers, un moine et un Indien, qu'il avait pris au moment où ils essayaient de passer à travers les bois pour se rendre à Carthagène demander des secours.

— Qui sait, dit le baron de Pointis, revenant toujours à sa première idée, si les Espagnols ne consentiront pas à se rendre ! Il faut leur envoyer ce moine en parlementaire. — Cela ne nous engage à rien, ajouta Ducasse; envoyons donc le moine. Je vous avertis seulement, amiral, que les Espagnols sont extrêmement orgueilleux, et qu'ils ne mettront bas les armes qu'après s'être bien battus, ou avoir trouvé un prétetxe qui leur permette de capituler sans trop de déshonneur.

Le moine, précédé d'un tambour et d'un trompette, se mit aussitôt en route : il était tout bonnement chargé de dire au gouverneur de Boca-Chica que s'il refusait de se rendre, les Français passeraient sa garnison au fil de l'épée et ne feraient de quartier à personne.

Le moine revint une demi-heure après son départ; il était accompagné d'un tambour espagnol envoyé par le gouverneur.

— La réponse de mon maître, dit le tambour conduit en présence des deux amiraux français et en prenant une pose digne du Cid, est qu'il ne comprend rien à votre outrecuidante injonction ! Il vous prie de l'attaquer avec toute la valeur et l'impétuosité dont vous êtes capables, et il se fait fort de vous donner une leçon profitable ! Que Dieu vous garde, nos seigneurs ! — Messieurs, s'écria de Pointis en s'adressant aux officiers présents, dans une heure d'ici nous donnerons l'assaut.

L'attaque immédiate du fort de Boca-Chica résolue, une activité pour ainsi dire fébrile régna dans le camp des assiégeants.

Habitués aux défrichements, les nègres placés sous les ordres de Paty, abattirent en moins d'une heure les arbres qui couvraient le fort, aplanirent le terrain et le rendirent propre à recevoir une batterie qui, par les soins de M. le vice-amiral comte de Coëtlogon, fut élevée en un instant.

Le feu commença sans plus tarder.

Les boucaniers, disséminés autour du fort, soutenaient les artilleurs français par une mousqueterie admirablement dirigée, et qui gênait extrêmement les Espagnols. Tout ennemi qui se laissait entrevoir tombait mort. Ducasse, accompagné de de Morvan, parcourait les rangs des flibustiers, mais ne prenait point part au combat. L'amiral de Pointis n'ayant engagé que les troupes royales, il ne voulait pas avoir l'air de lui disputer sa gloire; il le laissait agir à sa guise.

La batterie élevée par M. le comte de Coëtlogon, quoique son tir fût admirablement bien soutenu, ne produisait pas grand effet; les boulets qu'elle lançait rebondissaient sans laisser de trace sur les murailles du Boca-Chica, à l'épreuve de la bombe.

— Pour peu que ce siége continue ainsi, dit Ducasse en s'adressant d'un air satisfait à de Morvan, il deviendra le véritable pendant de celui de Troie. Je ne conçois pas que M. de Pointis, qui est un véritable homme de guerre, puisse opérer ainsi !... Je ne m'explique sa tactique que par la peur qu'il éprouve de nous voir jouer un rôle important, qui diminuerait l'éclat de son triomphe ! Il a bien tort !...., Que le diable m'emporte si je me mêle de tout ceci sans que l'on m'en prie !... Le concours de mes flibustiers vaut bien l'honneur d'une démarche !..... Quand l'on reconnaîtra que l'on a besoin de nous, nous marcherons ! pas avant !... Seulement, comme ce moment ne peut manquer d'arriver, prenons toujours nos mesures, et préparons-nous !

Le feu ouvert contre le fort durait depuis deux heures avec un véritable insuccès; mal défendus par des fortifications en terre improvisées à la hâte, les artilleurs français avaient éprouvé des pertes énormes pour un si court espace de temps; de la batterie inondée de sang, on avait déjà retiré vingt cadavres.

L'amiral de Pointis, frémissant d'impatience et de colère, s'avouait intérieurement sa condamnable précipitation, et cherchait un moyen de la réparer. Quant à M. de Coëtlogon, il affectait, avec le tact parfait d'un gentilhomme, pour ne pas faire sentir à l'amiral la grandeur de la faute qu'il avait commise, de croire à l'efficacité de la batterie. Seulement, chaque fois qu'un artilleur mortellement atteint tombait à ses pieds, le comte fronçait les sourcils, et sous prétexte de donner un ordre, se découvrait de façon à s'exposer en plein aux coups des Espagnols. Comprenant que cette situation en se prolongeant était de nature à compromettre le but de l'expédition, l'amiral se décida enfin à agir. Ordre fut donné aux bataillons des grenadiers commandés par M. de la Chevau, de se préparer à monter à l'assaut.

L'accomplissement de cet ordre présentait malheureusement une légère difficulté : pour monter à l'assaut, il faut une brèche : or, les murailles de Boca-Chica n'avaient pas même perdu une pierre. A défaut de la brèche praticable, qui leur manquait, les grenadiers se munirent d'échelles et d'une espèce de pont-volant : le pont-volant devait être jeté sur les fossés.

— Quelle sotte chose que l'amour-propre ! murmura Ducasse en voyant les compagnies de grenadiers s'avancer au pas de charge vers le fort : voilà de braves gens que de Pointis envoie de sang-froid à la mort, lorsqu'il lui serait si facile de les épargner, s'il voulait avoir recours à mes flibustiers! Laissons-les faire. Ce qu'il y a de malheureux, c'est que ces pauvres diables paieront pour leur chef et supporteront le poids de sa faute. Au fait, cela se passe toujours ainsi. Il ne m'est pas donné de changer les coutumes de la guerre.

Un instant de Pointis put croire que sa témérité désespérée allait réussir.

Au moment où les grenadiers sortirent de derrière les retranchements, le feu des Espagnols cessa. Hélas! l'illusion de l'amiral fut de courte durée : à peine cent pas séparaient-ils la colonne d'attaque des remparts de Boca-Chica, qu'une épouvantable décharge de boulets et de mitraille l'arrêta au milieu de son élan : trente hommes restèrent morts sur la place ; plus de soixante furent blessés !

— Serrez les rangs et en avant ! cria M. de la Chevau, qui les commandait.

Les grenadiers reformèrent la colonne, et obéissant à la voix de leur chef, ils se remirent en marche. Ils n'ignoraient cependant

pas qu'on les envoyait à une inévitable boucherie.

— Voilà de braves gens ! dit Ducasse presque attendri.

A peine le gouverneur achevait-il de prononcer ces mots, qu'une nouvelle trombe de fer et de plomb, sortie du fort, atteignit en plein la colonne. Cette fois, cent cadavres jonchèrent la terre !

— Serrez les rangs, et en avant !..... commanda de nouveau M. de la Chevau.

Vains efforts ! les grenadiers, en proie à une torpeur trop justifiée, tournèrent les talons, et s'éloignèrent au plus vite. L'amiral de Pointis, dominé par une émotion qu'il s'efforçait en vain de cacher, se mordait les lèvres jusqu'au sang, et paraissait indécis sur la conduite qu'il devait tenir; enfin, prenant son parti, il s'élança vers Ducasse, qui s'était insensiblement rapproché de lui, et lui saisissant la main avec force :

— Monsieur le gouverneur, lui dit-il, avant d'être un courtisan, je suis un soldat ! La pensée d'attirer spécialement sur moi l'attention de Sa Majesté m'a d'abord ébloui et conduit à commettre une grave imprudence ! A présent qu'il s'agit de l'honneur de la France, le soldat se réveille et prend la place du courtisan !..... Que toute la gloire soit pour vous, peu m'importe ! Ce que je veux, c'est réparer à tout prix l'humiliant et douloureux échec que nous avons subi, relever le moral abattu de l'armée, ne pas laisser aux Espagnols le droit de se vanter d'avoir fait fuir les grenadiers français !... Faites agir vos flibustiers.

La franchise et la noblesse de cet aveu touchèrent Ducasse.

— Amiral, dit-il, votre conviction que les Espagnols, surpris et terrifiés par notre présence, ne se défendraient pas, explique parfaitement et motive jusqu'à un certain point votre précipitation. Vous reconnaissez maintenant que les flibustiers peuvent être utilement employés; je vais faire de mon mieux pour vous confirmer dans la bonne opinion que vous daignez avoir d'eux. — Quelles mesures comptez-vous prendre ? Quel est votre plan, monsieur le gouverneur? Ne serait-il pas convenable que nous nous entendissions à ce sujet ? — Amiral, répondit froidement Ducasse, je me suis tenu à l'écart pendant que vous agissiez à votre guise, je vous demanderai à mon tour de me laisser toute ma liberté. Les guerres d'Europe et celles des Indes ne se ressemblent pas. Là-bas, tout est mathématiquement réglé à l'avance; ici, l'imprévu joue le plus grand rôle ! Une fois devant Carthagène, et lorsqu'il s'agira d'assiéger cette place d'après toutes les règles de l'art, j'écouterai avec la plus extrême attention les conseils de votre expérience; en ce moment, il n'est question, il me semble, que d'un simple coup de main; l'imprévu doit donc l'emporter sur la tactique !... — Monsieur le gouverneur, dit le baron de Pointis en essayant de dissimuler le dépit que lui causait cette réponse, un bon procédé, entre gens de guerre, ne constitue pas un acte de faiblesse ou de dépendance ! Je n'ai nullement l'intention de discuter vos desseins; ma curiosité se comprend aisément : il est bien naturel que je désire m'associer, au moins par la pensée, à ce que vous allez entreprendre ! — Votre demande ainsi motivée, amiral, dit Ducasse, est toute différente de celle que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser d'abord; j'y répondrai avec franchise. Mon plan est des plus simples ; je vais aller trouver les flibustiers et leur dire : « Mes amis, nous avons besoin de nous emparer du fort de Boca-Chica pour marcher sur Carthagène, et nous avons compté sur vous... Il est quatre heures, à six il faut que vous soyez maîtres de la place... Quand vous serez prêts à marcher, avertissez-moi, afin que j'aie l'honneur de prendre place dans vos rangs. » Vous voyez, amiral, que mon projet est des moins compliqués ! — Quoi ! vous renoncez à diriger vos flibustiers? — Certes. N'ont-ils donc pas déjà pris cent villes espagnoles sans moi ? Allez, amiral, je vous assure que du fort de Boca-Chica ils ne feront qu'une bouchée. Dix minutes de délibération entre eux leur suffiront pour trouver le joint de l'entreprise et s'arrêter à un parti. Ces garçons-là sont doués d'un esprit éminemment ingénieux. Je vous garantis à l'avance le succès. — Ainsi, selon vous, Monsieur le gouverneur, dans deux heures

d'ici le fort de Boca-Chica sera en notre puissance ?

Ducasse regarda sa montre.

— Il est quatre heures et demie, dit-il ; à sept heures moins un quart, au plus tard, vous verrez le drapeau blanc flotter sur la citadelle.

Ducasse salua le baron de Pointis, et se dirigea en toute hâte vers le corps des flibustiers ; à peine avait-il fait cent pas qu'il rencontra Montbars.

— Matelot, lui dit-il, remercie-moi, j'achève de rompre une lance avec l'amiral en l'honneur de la flibusterie.

Le gouverneur raconta alors brièvement à Montbars la conversation qu'il venait d'avoir et l'engagement qu'il avait pris.

— Je compte sur toi, dit-il en terminant, il faut que tu règles les dispositions de l'attaque et que tu prennes le commandement des Frères-la-Côte ! Je marcherai avec vous en qualité de simple volontaire... C'est une réminiscence de jeunesse dont je veux me donner le plaisir... Une partie fine dont je me fais une véritable fête !..... Arrange cela d'une façon brillante, et tâche de me garder une place à tes côtés.

Les flibustiers, en apprenant que l'amiral de Pointis était obligé de s'adresser à eux et que Ducasse devait marcher à leur tête, laissèrent éclater une joie immodérée et bruyante.

Avoir une armée royale pour témoin de leur courage et réussir là où cette armée venait d'échouer, c'était plus qu'il n'en fallait pour exalter jusqu'aux dernières limites de l'héroïsme ces hommes si passionnés pour le danger. Leurs dispositions furent promptement prises. Ils résolurent, au lieu de se former en colonnes serrées, de se diviser par groupes de cinq et dix hommes et de monter à l'assaut par vingt côtés à la fois. En supposant que les Espagnols parvinssent à renverser dix-neuf échelles, ce qui n'était guère probable, ne suffisait-il pas que dix flibustiers missent les pieds sur les remparts pour que Boca-Chica restât en leur pouvoir ? Cela ne faisait pas pour eux l'ombre d'un doute.

Au signal donné par Ducasse, les Frères-la-Côte, munis de leurs échelles et de larges planches qui devaient leur servir de ponts-volants, s'élancèrent vers le fort.

Cette fois les Espagnols n'attendirent plus, pour commencer le feu, qu'une faible distance se trouvât entre eux et l'ennemi. La vue seule des flibustiers les avait plus effrayés que l'attaque des grenadiers. Ils mirent tous leurs canons en jeu. Vaine résistance ! inutile désespoir ! Les flibustiers, riant et chantant, avançaient comme s'il se fût agi pour eux (ce qui était un peu vrai) d'une partie de plaisir. La mitraille abattait-elle un des leurs, il était aussitôt remplacé. C'était parmi eux une gaieté, des plaisanteries, des quolibets, à faire croire qu'ils étaient invulnérables. Tout à coup, cependant, un cri de rage et de désespoir retentit : Ducasse, atteint par un morceau de mitraille, venait de tomber.

— Amis, s'écria de Morvan, vengeance !

A la vue du gouverneur ensanglanté et au cri poussé par le chevalier, une rage furieuse s'empara des flibustiers ; alors ce fut une course effrénée et effrayante ; en moins d'une minute ils arrivèrent aux pieds des remparts. Vingt planches jetées à la hâte sur les fossés servirent à soutenir les échelles ; les flibustiers, se renversant sans pitié entre eux (chacun voulait passer le premier), s'élancèrent à l'assaut.

Bientôt une immense acclamation de joie poussée par l'armée royale s'éleva jusqu'au ciel. On venait d'apercevoir un drapeau blanc fleurdelisé se déployer dans l'air. Au pied de la hampe de ce drapeau se détachait, sur le fond bleu du ciel, la silhouette fière et hardiment campée de l'homme qui le premier avait arboré sur les remparts ennemis le signe de la victoire. Cet homme était de Morvan !

La prise de Boca-Chica ouvrait aux escadres combinées l'entrée de la baie et par conséquent de la rade de Carthagène.

Les vaisseaux, garnis d'un équipage suffisant pour assurer le service de leurs batteries, attaquèrent, sous la conduite de Laurent, le fort de Sainte-Croix, et après s'en être emparés, vinrent s'embosser devant la

ville. Des troupes de débarquement, mises à terre à une lieue de Carthagène, du côté sud-est, avaient une rude mission à remplir. Avant de pouvoir commencer le siége de la ville, elles devaient passer à travers des chemins affreux et prendre d'assaut deux forts, ceux de Notre-Dame-de-la-Poupe, vaste couvent admirablemeni fortifié, et de Saint-Lazare. De nombreux détachements d'Indiens, que les Espagnols avaient appelés à leur secours et qui, embusqués dans les bois, harcelaient sans cesse l'armée française, rendaient l'accomplissement de cette tâche encore plus difficile. Toutefois, l'émulation qui existait entre les troupes royales et les flibustiers s'était tellement développée, que rien ne put arrêter l'armée dans son élan : chaque jour était signalé par un nouveau combat, et chaque combat par un éclatant fait d'armes.

L'amiral de Pointis, renonçant à se passer du concours de ses intrépides alliés, dirigeait, de concert avec Ducasse, grièvement blessé à la jambe, les opérations des troupes.

Le baron, rendu à lui-même, déployait réellement de remarquables talents militaires unis à un admirable sang-froid et à une activité sans bornes; aussi inspirait-il à l'armée une confiance aveugle.

Ce fut après la prise du fort Saint-Lazare, le 21 avril, que l'on mit le siége devant Carthagène, ou, pour parler plus exactement, devant *Gézémanie*. Carthagène était, en effet, divisée en deux villes : la haute et la basse. Un fossé profond, où dégorgeait la mer, les séparait, et un pont-levis, jeté sur les deux bords, leur servait de moyen de communication.

L'amiral de Pointis, en s'avançant avec témérité, selon son habitude, pour reconnaître la position de l'ennemi, reçut un conp de mousquet qui lui découvrit la poitrine d'une épaule à l'autre. Cet événement jeta la consternation dans l'armée, mais ne diminua en rien son ardeur. M. de Lévis prit aussitôt le commandement en chef.

Du 21 au 29, les assiégeants entretinrent une vigoureuse canonnade, et le 30 au matin on vint annoncer à l'amiral que la brèche était praticable : deux hommes pouvaient-y passer de front. Le baron de Pointis se leva aussitôt et se fit habiller en grand uniforme. A deux heures, on devait donner l'assaut. Le moment solennel arrivé, les troupes se mirent en mouvement : la première colonne d'attaque était conduite par Ducasse, qui, surmontant la douleur que lui causait sa blessure, marchait avec une légèreté de jeune homme; près de lui se trouvait de Morvan, qui, complimenté publiquement par l'amiral lors de la prise de Boca-Chica, où il s'était si valeureusement signalé, n'avait cessé depuis lors d'attirer sur lui l'attention par son heureuse intrépidité. Après Ducasse venait le bataillon de la Chevau.

Lorsque les troupes sortirent de la tranchée, elles se trouvèrent exposées au feu d'un bastion nommé Sainte-Catherine, qui tira sur elles à mitraille, et leur fit éprouver des pertes énormes, mais n'amena aucune confusion dans leurs rangs. Ce ne fut qu'à la troisième décharge, et lorsque le sol fut jonché de cadavres, qu'une certaine hésitation se manifesta parmi les colonnes d'attaque. Alors se passa un fait peut-être sans précédent dans les annales de la guerre ; tous les officiers, d'un commun et tacite accord, quittèrent leur poste de bataille, et formant un petit bataillon sacré, marchèrent droit sur le canon ennemi. Le comte de Coëtlogon, qui tenait la tête de cette noble phalange, reçut presque à l'instant de sa formation un biscaïen dans l'épaule.

— Ce n'est rien, Messieurs, dit-il en se relevant le sourire sur les lèvres.

Et il continua d'avancer d'un pas ferme. Il fallait enlever les troupes. Trois jours plus tard, l'héroïque vice-amiral Coëtlogon mourait des suites de sa blessure.

L'exemple que lui donnaient ses chefs était plus que suffisant pour exciter jusqu'au paroxysme l'enthousiasme de l'armée : jamais élan n'égala en impétuosité celui des troupes s'élançant à l'assaut; jamais attaque ne fut si furiéuse. Les flibustiers, poussant de véritables rugissements de tigre, s'accrochaient avec leurs ongles aux moindres scories de pierres (la brèche étant trop étroite pour leur donner passage) et se faisaient clouer par les longues lances dont les Espagnols

étaient armés, plutôt que de reculer d'un pouce pour éviter la mort.

Après un quart d'heure d'une mêlée sans nom, on vit flotter un petit drapeau blanc arboré par les Espagnols sur les remparts. L'ennemi demandait une courte trêve.

— Je vous accorde un quart d'heure pour vous rendre à discrétion, leur répondit l'amiral ; ce délai expiré, je serai pour vous implacable, sans pitié.

Quoique le feu eût cessé, pas un des flibustiers et des grenadiers ne quitta sa place. Tous restèrent accrochés ou suspendus le long de la muraille. A peine dix minutes s'étaient-elles écoulées, qu'une épouvantable détonation fit trembler les airs. Les Espagnols, manquant à la foi jurée, à l'inviolabilité de la capitulation, venaient de foudroyer traîtreusement leurs trop confiants ennemis ! Alors, un seul cri de vengeance, poussé spontanément par deux mille hommes, retentit. Ce cri renfermait trop de haine et de fureur pour laisser douteuse l'issue du combat. Il était aussi un chant de victoire.

Encore quelques secondes, et le drapeau de la France allait remplacer le perfide pavillon de trêve, resté toujours attaché sur le rempart. La trahison avait été horrible : la vengeance fut implacable. Deux cents Espagnols s'étaient retranchés ou, pour mieux dire, réfugiés dans une église ; tous furent égorgés : on ne fit pas grâce à un seul homme ! Le faubourg de Gézémanie, inondé de sang, présentait un vaste champ de carnage : de blessés, on n'en voyait point ; on les avait tous achevés sans pitié !

Le 1er mai, MM. de Pointis et Ducasse sommèrent le gouverneur de la ville haute de Carthagène, le señor Don Sanche Ximenès, de se rendre. Le gouverneur répondit qu'il désirait avoir une conférence de vive voix avec le chef de l'expédition. Ducasse, après s'être entendu avec l'amiral de Pointis, partit sous la sauvegarde d'un parlementaire, pour Carthagène. Montbars, déguisé en tambour, accompagnait son ancien matelot. Vers la fin du jour, ils étaient de retour : le señor Ximenès avait repoussé toute proposition de paix. Au reste, ce refus n'étonna personne ; la ville ennemie, défendue par un large fossé garni de quatre-vingt-dix pièces de canon et approvisionnée pour six mois de vivres, était en état de se défendre avec avantage.

— Mon cher Louis, dit Montbars au chevalier, demain nous entrerons à Carthagène. Demain, l'heure de la vengeance sonnera pour nous !... J'ai revu aujourd'hui le meurtrier du comte de Morvan, mon frère ! Cet homme, revêtu d'une autorité occulte supérieure au pouvoir de don Sanche Ximenès, est le véritable gouverneur de la ville !... — Comment veux-tu, Montbars, dit de Morvan, que demain nous entrions à Carthagène ! cela est matériellement impossible !... Nous devrons nous estimer trop heureux si nous prenons cette ville après un siége long et meurtrier !... — Enfant, tu doutes de mes paroles ! Une fois pour toutes, rappelle-toi donc que je n'avance jamais un fait sans être assuré de son accomplissement. Tu oublies que depuis deux ans je m'occupe de l'expédition qui a lieu aujourd'hui ; que toutes mes mesures sont prises ! Demain, je te le répète, l'heure de la vengeance sonnera pour nous !

Montbars, sans entrer dans aucune autre explication avec de Morvan, s'en fut aussitôt trouver le baron de Pointis.

— Amiral, lui dit-il, il est inutile que vous songiez à vous emparer de Carthagène par les moyens ordinaires, par un siége régulier. Ordonnez à quelques-uns de nos vaisseaux de la canonner vivement pendant la journée de demain ; elle se rendra à la fin du jour.

L'amiral, à ces étranges paroles, regarda Montbars avec une grande stupéfaction : connaissant l'immense portée d'esprit du célèbre flibustier, sa science profonde de guerre, sa rare sagacité, il fut tenté de croire, en l'entendant émettre une opinion aussi absurde, que son esprit était dérangé.

— Baron, reprit Montbars en souriant, votre air effaré me dit assez la triste opinion que vous avez en ce moment de ma personne. Que trouvez-vous donc de si étonnant à ce que je me sois occupé, de mon côté, du succès de notre entreprise ? Il est vrai que j'ai donné peu d'attention aux mouvements des troupes, j'en conviens. Je savais qu'elles s'empareraient tôt ou tard de Gézémanie ; cela me suffisait. Après tout, que vous im-

porte de faire canonner et bombarder demain Carthagène? En supposant que cette mesure soit inutile, elle ne compromettera en rien le sort de l'armée. — Il sera fait selon vos désirs, Montbars, répondit le baron de Pointis. Que le diable m'emporte si je comprends un mot à vos énigmes !

Le lendemain, le vaisseau amiral *le Sceptre*, *le Vermandois*, et *la Galiote*, ouvrirent le feu sur la ville. A trois heures, on vit flotter deux drapeaux de parlementaire : le gouverneur de la ville assiégée demandait une nouvelle entrevue : seulement cette fois il désirait voir l'amiral français en personne.

— Envoyez à don Sanche Ximenès vos conditions, lui dit Montbars, et ne vous dérangez pas !

Le baron de Pointis, extrêmement étonné de voir la prédiction de Montbars recevoir si tôt un commencement d'exécution, s'empressa de suivre son conseil.

— Surtout, ajouta Montbars, faites prévenir d'une façon bien catégorique et bien formelle le senor Ximenès que, s'il refuse le traité que vous êtes assez bon pour accorder à ses instances, vous agirez envers la garnison de la ville haute comme pour celle de Gézémanie : on la passera au fil de l'épée.

Le lendemain matin, 3 mai, le gouverneur don Sanche Ximenès acceptait et signait la capitulation suivante, rapportée ici textuellement :

1° Le gouverneur sortira, accompagné de la garnison, composée de troupes et de milices qui voudront suivre, tambour battant, mèche allumée, avec deux pièces de canon de campagne; le gouverneur emportera aussi tous les effets qui lui appartiennent;

2° Il ne sera fait aucun tort aux églises;

3° Les canons, tous les trésors et autres biens appartenant au roi catholique, seront incessamment remis entre les mains de M. de Pointis par ceux qui en sont chargés, avec leur livre de certification;

4° Il sera permis à chacun de se retirer où bon lui semblera sans emporter aucune chose de leurs biens, excepté ce qui leur sera laissé de hardes et d'argent pour se conduire et d'esclaves pour les servir, chacun selon sa qnalité;

5° Les marchands porteront à M. de Pointis leurs livres de comptes, et remettront en entier l'argent et les autres effets dont ils se trouveront chargés pour leurs correspondants;

6° Les habitants qui voudront demeurer sous l'obéissance du roi très-chrétien jouiront des priviléges, droits et immunités dont ils jouissaient sous celle du roi catholique. On leur laissera la paisible possession de leurs biens, à la réserve de l'or, de l'argent et des pierreries, qu'ils seront tenus de déclarer fidèlement : auquel cas on leur en laissera la moitié, sinon ils en seront entièrement privés.

Ces articles acceptés de part et d'autre, Ducasse envoya un détachement de flibustiers occuper un des côtés du bastion de Sainte-Catherine et un des côtés de la porte de la ville. Les grenadiers s'établirent sur les remparts et gardèrent les avenues.

— Eh bien, amiral, dit Montbars au baron de Pointis, qui ne pouvait revenir de la joie et de la surprise que lui causait la reddition si imprévue de la ville, me suis-je trompé? Je ne veux pas exciter plus longtemps votre curiosité. La prise de Carthagène me coûte deux cent mille livres, que j'ai répandues parmi d'anciens condamnés aux galères, actuellement incorporés dans les troupes espagnoles ! Ces braves gens, peu désireux de tomber entre nos mains, ont exécuté avec un empressement plein de zèle l'ordre que je leur avais donné de fomenter une sédition !..... Menacé par l'armée française au dehors et par les siens au dedans, le gouverneur Ximenès ne pouvait pas tenir. Il devait forcément se rendre.

Le 4 mai, au point du jour, le gouverneur espagnol sortit de la ville à la tête de sept cents hommes. De Montbars regarda défiler cette garnison avec une attention extrême; son regard examina l'un après l'autre les sept cents soldats dont elle se composait.

« Bien ! murmura-t-il, mon ordre a été exécuté; l'assassin reste en mon pouvoir ! »

Immédiatement après le départ de la garnison, le baron de Pointis entra, à la tête de l'armée française, dans Carthagène. Son premier acte fut de se rendre à la cathédrale

où il fit chanter un *Te Deum* et prier pour la gloire de Louis XIV.

La victoire remportée, le soldat redevenu courtisan songeait à exploiter son triomphe.

Pendant que les voûtes de la cathédrale retentissaient des chants religieux, Montbars, à la tête d'une dizaine de flibustiers et accompagné de de Morvan, frappait à la porte d'une des plus belles maisons de la ville.

— Quel air sombre!... Où me mènes-tu donc? lui demanda le chevalier. — C'est dans cette maison que se trouve l'assassin de ton père... lui répondit Montbars.

A ces mots, de Morvan pâlit; une expression d'implacable férocité se peignit sur son visage, et s'élançant sur la porte avec une furieuse énergie, il essaya de la renverser.

— Jetez cette porte bas, mes amis, dit Montbars en s'adressant à ses flibustiers; nous ne sommes pas des gens que l'on fasse attendre!...

Quoique l'amiral de Pointis eût, avant d'entrer dans la ville, publié un ordre du jour qui menaçait de la peine de mort tout soldat ou flibustier qui tenterait de pénétrer par la force dans la demeure d'un des habitants de Carthagène, les Frères-la-Côte n'hésitèrent pas à obéir; ils savaient que, couverts par la responsabilité de Montbars, ils n'avaient rien à craindre. En moins d'une minute la porte fut arrachée de ses gonds.

— Arrête! Louis, dit Montbars, qui saisissant le jeune homme au moment où il s'élançait, le tint immobile sous sa main de fer. Laisse-moi passer le premier!

A peine le chef de la flibuste venait-il de franchir le seuil, qu'un Espagnol, un domestique, à en juger par la livrée dont il était revêtu, s'élança à sa rencontre, un pistolet dans chaque main, et fit feu sur lui à bout portant. Montbars arracha son pourpoint, et montrant une cuirasse qui recouvrait sa poitrine :

— Je tenais tellement à ma chère vengeance, dit-il, que dans la peur de la perdre, je n'ai pas eu honte de me précautionner contre la mort.

Se précipitant alors sur le domestique espagnol, il le prit à la gorge, puis le ren[...] sant dans le corridor d'entrée et lui m[...] le pied sur le corps :

— Cet homme, comte de Morvan, s'[...] t-il, est l'assassin de ton père!

Le jeune homme resta un moment [...] de stupeur, anéanti : dans le préten[...] mestique, il venait de reconnaître le [...] de Nativa, le comte de Monterey!...

Le grand d'Espagne, tout étourdi [...] brusque attaque de Montbars, n'avait p[...] pris garde à ces paroles : il crut avoi[...] bonnement affaire à des flibustiers ord[...] res, et la première pensée qui se prés[...] son esprit, lorsqu'il se releva, fut qu[...] ladrones n'en voulaient qu'à ses riche[...] Il se repentit alors de la sotte vivacit[...] l'avait conduit à se compromettre, et il r[...] lut de se débarrasser, au prix de n'impor[...] quel sacrifice pécuniaire, de la présence [...] ses désagréables visiteurs. Néanmoins, [...] haine qu'il ressentait pour les Français [...] si vive, qu'il ne put prendre sur lui d'adre[...] ser courtoisement la parole à ceux dont s[...] sort dépendait. Ce fut d'un ton rogue [...] hautain qu'il entama la conversation :

— La capitulation signée d'hier aurait d[...] me préserver de vos violences et de vos i[...] sultes, dit-il... Mais à quoi bon récriminer[...] vous avez pour vous la force, et vous ignore[...] les premières notions de l'honneur! All[...] droit au fait : vous voulez de l'or, n'est-c[...] pas? Soit. A quel prix fixez-vous ma rançon[...]

— Ce n'est pas ici que je dois te répondre[...] dit Montbars. Mes amis, liez solidement le[...] membres de ce misérable, et suivez-moi[...] ajouta-t-il en se retournant vers ses flibu[...] tiers.

Ceux-ci exécutèrent aussitôt l'ordre de le[...] chef avec un empressement et une dextérit[...] qui prouvaient et combien cet ordre le[...] était agréable, et la grande habitude qu'il[...] avaient de ces sortes de choses. Montbar[...] prenant la tête du lugubre cortége, traver[...] le long corridor qui se trouve à l'entrée d[...] maisons espagnoles, et entra dans une co[...] vaste et spacieuse, à laquelle il aboutissa[...] Le señor Sandoval, comte de Monterey, blêm[...] de rage, avait toutes les peines imaginable[...] à contenir l'expression de sa colère.

— Veux-tu dix mille piastres? dit-il enfin à Montbars.

Le flibustier sourit, mais d'une façon si sinistre, que l'Espagnol se sentit froid au cœur. Toutefois, soutenu par sa fierté, il fit bonne contenance.

— Va pour quinze mille piastres, reprit-il. J'ai hâte, je l'avoue, d'être délivré de votre présence. — Que penses-tu, chevalier, de cette proposition? demanda Montbars d'un ton railleur à de Morvan; trouves-tu que cette somme paie le sang de ton père?

Le jeune homme, depuis le commencement de cette scène, était en proie à une fureur concentrée réellement surhumaine : l'horrible et ignominieux supplice subi jadis par le comte, s'était représenté à son esprit dans ses moindres détails; il avait entendu le sifflement du fouet lacérant la victime, compté les coups, vu jaillir le sang, assisté à l'épouvantable agonie de son père. Une sueur froide perlait sur le front du malheureux jeune homme, son cœur battait avec une douloureuse violence; une seule pensée absorbait toutes ses facultés : trouver le moyen d'égaler le châtiment au crime.

La question de Montbars, en le rappelant à la réalité, fit faire explosion à sa fureur.

— Ce que je veux, s'écria-t-il en s'élançant vers le comte, c'est tout le sang de tes veines, c'est t'infliger toutes les souffrances que ton corps est capable de supporter!...— Prenez garde, dit froidement Sandoval, vous allez perdre une magnifique occasion, manquer une excellente affaire! Quinze mille piastres pour quelques gouttes de sang, c'est bien cher, surtout lorsque, comme vous, on ne vit que pour de l'or!...

De Morvan allait répondre, Montbars l'en empêcha : se plaçant droit, immobile devant le comte en le fixant d'un regard ardent :

— Sandoval, lui dit-il, en nous prenant pour des ladrones, tu te trompes grossièrement! Nous sommes tes créanciers, et nous venons simplement te réclamer le montant d'une dette sacrée!... Regarde-moi donc bien en face; ne me reconnais-tu pas? — Cette fois est la première de ma vie que je te vois. — Et ce jeune homme, poursuivit Montbars, ne sais-tu pas qui il est? — Pas davantage, répondit Sandoval. — Puisque tu as la mémoire si ingrate, je dois évoquer les souvenirs du passé. Ce jeune homme, c'est le chevalier de Morvan, l'homme qui s'est jeté à la mer pour te sauver lorsque tu fis naufrage sur les côtes de Bretagne. — Alors, interrompit le comte avec joie, car il sentait l'espoir lui revenir au cœur, je n'ai plus rien à craindre! Mais il me reste, en effet, une dette à payer : j'ai parlé de quinze mille piastres pour ma rançon, je change ce chiffre en celui de trente mille!... Un grand d'Espagne ne doit pas marchander avec la reconnaissance. — Mon Dieu! que tu fais donc fausse route! reprit Montbars avec une expression d'écrasante ironie; tes offres d'argent s'adressent à des millionnaires, tes insultes à des gentilshommes d'une naissance au moins égale à la tienne! Tu es mal inspiré, Sandoval!... Revenons à ce qui me concerne. Tu ne me connais pas, dis-tu; je suis donc bien changé! Au fait, j'ai tant souffert! Veux-tu savoir mon nom?... On m'appelle Montbars!—C'est toi qui es Montbars, le chef de la flibuste! s'écria le comte en regardant avec avidité l'homme célèbre qu'il avait pendant si longtemps et en vain poursuivi de ses efforts et de sa haine. Ah! tu es Montbars! Alors ce n'est pas l'appât du gain qui t'a conduit vers moi!... Ta présence ici indique de secrets desseins. — Mes desseins, tu les connaîtras tout à l'heure... je te les avouerai avec une entière franchise!..... Qu'ai-je à craindre d'un galant homme tel que toi?.... Je continue : sais-tu, avant d'avoir gagné le nom que je porte aujourd'hui, ce que j'étais?... — Que m'importe! abrégeons..... — Oh! cela t'importe beaucoup, au contraire!... Cette révélation ne peut manquer de flatter ton orgueil..... Montbars le Grand, comme on m'appelle, Montbars, l'effroi des Espagnols, le redoutable ennemi du roi catholique, qui n'hésiterait pas à payer ma tête du prix de plusieurs millions, Montbars était jadis l'esclave du comte de Monterey... — Que dis-tu? tu as été, toi, mon esclave?—Oui, Monseigneur, il y a de cela vingt ans!

Le flibustier s'arrêta un instant, puis d'une voix sourde et articulée :

— Cette date de vingt ans, reprit-il, ne te rappelle-t-elle aucun souvenir, misérable ?

— Aucun, dit le comte, dont la pâleur devenait de plus en plus marquée.

Montbars fut obligé de faire une nouvelle pause.

— Il y a vingt ans, reprit-il, ton habitation fut le théâtre d'un drame horrible, dont le souvenir m'est encore aussi présent que s'il datait d'hier ! Ta femme, ange de beauté au cœur de démon, avait un amant..... Surprise une nuit dans sa honte, ta femme, pour cacher sa faute, accusa hardiment un de tes esclaves de l'avoir attirée dans un guet-apens !..... C'était odieux, n'est-ce pas ? mais, que veux-tu, il fallait bien que cette femme se défendît ! qu'elle essayât de se sauver de l'infamie par le mensonge !... Toi, (et voilà vraiment ce que je n'ai jamais pu m'expliquer) toi qui savais à quoi t'en tenir sur ces prétendues violences, qui connaissais parfaitement l'innocence du malheureux esclave si injustement dénoncé, tu affectas de croire à cette ignoble accusation... Sandoval, l'esclave que tu condamnas à mourir sous le fouet laissait un fils et un frère. Son fils, c'est le comte de Morvan ; son frère, c'est moi !... Tu dois à présent deviner quel sort t'attend ! Louis, continua le flibustier, prononce ton arrêt ! Au fils appartient le droit de disposer de l'assassin de son père !...

De Morvan, quoiqu'il fût bien facile de deviner à sa contenance les passions furieuses qui grondaient en son cœur, hésita : tout à coup il se laissa tomber à genoux, et se mit à prier à voix basse avec ferveur.

Les flibustiers, émus par le récit de Montbars, attendaient avec une sauvage impatience la décision qu'allait prendre le jeune homme ; mais ils respectaient son recueillement.

Enfin de Morvan se releva, et s'avança à pas lents vers le comte :

— Sandoval, lui dit-il d'une voix grave et solennelle, Dieu m'est témoin que si tu avais tué loyalement mon père, soit dans une mêlée, soit dans un combat singulier, aujourd'hui, que le hasard te met en ma puissance, je te traiterais en gentilhomme ; ta vie serait sacrée pour moi !... Monstre de férocité, que le sang versé retombe sur ta tête ! Tu es indigne de pitié. Te pardonner, ce serait se rendre complice de ton crime. C'est la main sur mon cœur et du plus profond de ma concience que je dis : « Assassin, tu vas mourir de la même mort que tu as infligée, il y a vingt ans, à l'infortuné et innocent comte de Morvan, mon père ! »

A peine le jeune homme eut-il prononcé cet arrêt, que les flibustiers se mirent en devoir de l'exécuter.

Les apprêts du supplice ne furent pas longs : ils enfoncèrent dans le sol, à distances égales, quatre baïonnettes, puis ils étendirent Sandoval par terre, et attachèrent solidement ses membres aux tiges de fer.

— Amis, leur dit Montbars, ce monstre n'est pas digne de mourir de vos mains !... Allez chercher ses esclaves !...

Une minute plus tard, dix esclaves stupéfaits attendaient, armés de lanières, qu'on leur donnât le signal de commencer leur horrible et sanglante besogne.

— Frappez, dit Montbars, et surtout ne vous fatiguez pas !... Après avoir désiré une vengeance pendant vingt ans, on peut bien consacrer une heure à la punition du coupable !

Les lanières sifflèrent en s'agitant dans les airs, ainsi que des serpents furieux, et retombèrent sur le corps nu de Monterey, qu'elles marquèrent de sillons sanglants.

— J'ai entendu les gémissements de mon frère ! s'écria Montbars, il me faut aussi entendre l'agonie de son meurtier.

Le supplice du comte de Monterey dura sans interruption, sans trêve, pendant plus de deux heures, deux siècles !...

Une fois que le grand d'Espagne ne fut plus qu'un informe cadavre, Montbars jeta loin de lui la cuirasse dont il s'était revêtu, et entraînant de Morvan qui, pâle comme un mort, n'avait pas, durant tout le cours de l'horrible exécution, prononcé une seule parole :

— A présent que nous avons accompli notre devoir, mon cher Louis, lui dit-il, cherchons dans l'excitation de la lutte, dans les âpres joies de l'ambition, l'oubli d'un irréparable passé...

Le jeune homme, morne et toujours silencieux, traversait, en suivant machinalement son oncle, la grande place de Carthagène, lorsqu'une voix, dont le timbre le fit tressaillir, frappa ses oreilles; en levant les yeux, il aperçut Fleur-des-Bois. Le visage de la délicieuse enfant reflétait une grande tristesse.

— Mon chevalier Louis, lui dit-elle, viens avec moi... je vais rejoindre mon père qui se meurt... — Ton père se meurt? répéta de Morvan. —Oui, mon chevalier! Il a été blessé à l'attaque de Gézémanie : on désespère de ses jours!...

Fleur-des-Bois, suivie de de Morvan et de Montbars, entra bientôt dans le palais de l'intendance, que l'amiral de Pointis avait fait métamorphoser en une ambulance, pour recevoir les blessés. Barbe-Grise, couché sur un matelas jeté à terre, était à toute extrémité : néanmoins, il avait conservé sa connaissance entière.

—Te voilà donc, Jeanne! dit-il; j'ai compté avec impatience les minutes et les secondes que tu es restée absente!..... Eh bien, viendra-t-il? — Oui, mon père, dans une heure. Il me l'a promis. — Mais dans une heure il sera trop tard, je ne serai plus, dit le boucanier. Retourne le trouver : je veux qu'il vienne de suite... — De qui parles-tu, mon pauvre Barbe-Grise? demanda Montbars à son vieil ami. — De l'amiral! de M. de Pointis!... Il a, m'as-tu dit, des pleins pouvoirs du roi!... Je veux qu'avant ma mort il me reconnaisse pour un Kerjean!..... — Je me charge de ta commission, Barbe-Grise, répondit Montbars. — Alors, dépêche-toi! Si je n'attendais pas l'amiral, je serais déjà mort... Je me cramponne du mieux que je puis à la vie, mais il n'y a pas de temps à perdre...

Le boucanier parlait encore, que déjà Montbars était parti : un quart d'heure après il revenait en compagnie du baron de Pointis. L'amiral, revêtu de son grand uniforme, se pencha sur l'agonisant, et lui prenant la main :

—Monsieur de Kerjean, lui dit il, au nom de Louis XIV, le roi, mon maître, je reconnais que vous appartenez à la noblesse, que vous descendez en droite ligne des anciens Kerjean, et comme tel, je vous autorise à porter les armes de cette maison.

A mesure que l'amiral parlait, les joues pâles du moribond s'étaient colorées; son regard avait repris de l'éclat.

— Enfin, dit-il avec joie, je mourrai donc Kerjean!..... Jeanne, embrasse-moi..... je te regrette assez... Le chevalier te rendra heureuse... lui ou un autre... Tu plairas à tout le monde... Fais mettre une pierre sur ma tombe, et sur cette pierre, mon nom..... de Kerjean!...

Barbe-Grise, qui s'était soulevé, retomba lourdement sur son matelas : il était mort!..,

— Mon père, s'écria Fleur-des-Bois, qui se précipita sur le corps de Barbe-Grise et se mit à sangloter! me voilà donc seule au monde!... — Tu oublies qu'il te reste un frère, Fleur-des-Bois, lui dit doucement de Morvan.

Après avoir laissé Jeanne se livrer tout entière à sa douleur, de Morvan ne voulut pas consentir à ce qu'elle retournât à bord de *la Serpente :* il tenait à lui épargner les poignants souvenirs que la vue de la cabine naguère occupée par son père n'eût pas manqué d'éveiller en elle.

— Jeanne, ma sœur chérie, dit-il en l'entraînant loin de l'ambulance, viens avec moi. Il nous faut trouver quelque famille espagnole qui t'accorde l'hospitalité jusqu'à demain... Demain, une fois l'occupation de la ville entièrement terminée, je te ferai préparer un longement.

Fleur-des-Bois, les yeux baignés de larmes, suivit de Morvan sans lui répondre; elle était absorbée par sa douleur. A peine avaient-ils fait cent pas que le chevalier aperçut Montbars; il courut à sa rencontre, et lui dit son embarras.

— Afin de ne pas perdre de vue l'amiral de Pointis, lui répondit le flibustier, j'ai pris une chambre dans le palais de la Contaduria, ou Trésor public, dont il a fait son quartier général. Conduisons Jeanne dans cette chambre, toi et moi nous passerons la nuit à parcourir la ville; il ne faut négliger aucune précaution. — Mon devoir m'appelle auprès

du gouverneur Ducasse. — Bah ! Ducasse et moi, c'est la même chose. Et puis, j'ai besoin de toi.

Une fois que Fleur-des-Bois fut installée dans la chambre de Montbars et Alain prévenu de se tenir aux ordres de la jeune fille, de Morvan et son oncle sortirent ensemble, et s'éloignèrent de la Contaduria.

— Mon cher Louis, dit le vieux flibustier, mes pressentiments me trompent rarement : or, depuis quelques jours, mon esprit est inquiet, agité... Je parierais que je me trouve à la veille d'un grave évenement... Je suis charmé de t'avoir rencontré, car j'ai besoin de pouvoir parler à cœur ouvert. As-tu, Louis, remarqué la froideur extrême, et que rien ne motive, entre le baron de Pointis et le beau Laurent ? — Oui, en effet; cette froideur m'a frappé..... — Eh bien, moi, elle m'inquiète. — Pourquoi donc, Montbars ? — Parce que Laurent n'est pas homme à supporter tranquillement de qui que ce soit au monde, sans arriver de suite à un éclat, des airs de supériorité ou de commandement... Or, la façon dont de Pointis agit envers lui est presque provoquante... Laurent émet-il un avis dans le conseil, l'amiral s'adresse aussitôt à une tierce personne, comme s'il dédaignait de lui répondre directement, et combat son avis. Il est vrai que le beau Laurent mordille sa moustache, se campe sur la hanche, joue avec la garde de son épée. mais il ne sort pas de cette inoffensive pantomime... Crois-moi, Louis, entre ton matelot et l'amiral il y a l'intimité d'une complicité cachée. Ils marchent d'accord à un même but... ils ont un intérêt commun. La chose doit être fort grave. Je ne te cacherai pas que je suis inquiet. — La haine que tu éprouves pour Laurent t'égare, Montbars. — Moi de la haine pour Laurent, Louis ! Mon Dieu, combien tu te trompes ! Je connais trop les hommes pour les aimer ou les haïr ; je les étudie, pour me servir de leurs bonnes ou de leurs mauvaises passions : voilà tout. — Mais en supposant que tes prévisions soient justes, quelle est, d'après toi, la complicité qui lie ces deux hommes ?... — Parbleu, je l'ignore !... Si je savais leurs secrets desseins, je ne les craindrais pas ! Laurent, surtout, me préoccupe !... C'est un homme fertile en petits expédients, un esprit rusé et audacieux à l'extrême !... La jalousie qui lui cause ma position hors ligne peut le déterminer à tenter un coup hardi et désespéré contre moi ! Oh ! si j'étais certain de sa neutralité, je serais sans inquiétude.

Pendant que Montbars, assuré de la discrétion de de Morvan, laissait ainsi déborder son cœur trop plein, la nuit était venue ; d'épaisses ténèbres enveloppaient la ville de Carthagène ! A chaque instant, le flibustier et son neveu rencontraient des patrouilles envoyées par de Pointis et Ducasse pour surveiller les habitants et prévenir toute tentative de résistance : les deux aventuriers échangeaient le mot d'ordre et continuaient sans encombre leur chemin.

— N'est-il pas temps que nous retournions à la Contaduria, demanda enfin le jeune homme à son oncle ; peut-être bien Fleur-des-Bois s'inquiète-t-elle de mon absence ? ou a-t-elle besoin de ma présence ? — Soit, retournons, répondit Montbars. La ville est fort tranquille, les habitants paraissent résignés à leur défaite, et cette promenade au grand air a ramené un peu de calme dans mon esprit.

Montbars, qui jadis était entré dans Carthagène, connaissait parfaitement les localités. Il prit, afin d'abréger la route, par des rues détournées, et atteignit en quelques minutes la Contaduria. Presque au même moment, deux hommes arrivaient, par un chemin opposé, devant le quartier général. Montbars saisit vivement le chevalier par le bras, et le poussant dans la partie de l'ombre rendue plus épaisse encore par le voisinage des maisons, il se pencha à son oreille, et murmura :

— Silence ! Louis, et observe...

Les deux nouveaux venus, arrivés à dix pas de la Contaduria, échangèrent à voix basse quelques mots, et se séparèrent : l'un s'avança vers le quartier, l'autre s'éloigna.

— Qui vive ! cria la sentinelle placée devant le palais du Trésor. — Ami ! répondit une voix que Montbars et de Morvan reconnurent pour être celle de l'amiral.

Quant à l'homme qui venait de quitter la

ron, à la façon dont il accentuait sa marche nerveuse et légère tout à la fois, l'oncle le neveu ne conservèrent aucun doute r son identité : c'était le beau Laurent.

— Eh bien, Louis, demanda Montbars une fois que le jeune homme et lui se trouvèrent seuls, que penses-tu de cela ? M'accuseras-tu encore d'écouter ma haine contre Laurent?



C'est un oui ou un non qu'il me faut ; j'attends ! (Page 377.)

ois-tu que la rencontre de ces deux hommes ait été fortuite et ne doive être attribuée l'au hasard ? Je te le répète, Louis, je suis la veille d'un grand événement !... D'ici à u ma puissance ne connaîtra plus de bornes, où je ne serai plus !..... Au revoir, enfant ! Va retrouver Fleur-des-Bois... Qui sait ! peut-être bien le bonheur n'existe-t-il que dans les sentiments tendres et vrais !... Peut-être en te mêlant à mes projets d'ambition, nuirai-je au bonheur de ta vie entière !... Que ma destinée s'accomplisse !... Non, c'est

convenu, le hasard peut se déclarer contre moi, et je ne veux pas t'entraîner dans ma chûte, car je tomberai de si haut, mon cher Louis, que le coup sera mortel!... — Montbars, dit vivement de Morvan, il ne m'est pas possible d'oublier que tu es le frère de mon père!... J'ai refusé, il est vrai, de m'associer à tes projets, de prendre ma part de tes richesses, mais rien ne pourra m'empêcher de partager tes dangers! L'heure du péril sonnée, ordonne, j'obéirai!...— Merci, Louis, répondit Montbars avec une legère émotion; je n'attendais pas moins de toi!... Je réfléchirai..... Demain nous reprendrons cette conversation : Fleur-des-Bois t'attend; au revoir!...

Le chef de la flibuste serra la main de son neveu dans la sienne, et s'éloigna à grands pas.

A peine la porte massive, comme celle d'une citadelle, qui défendait l'entrée de la Contaduria, s'était-elle refermée sur de Morvan, que Montbars revint prendre la place ou le poste d'observation d'où il avait aperçu Laurent se séparer d'avec l'amiral de Pointis. Deux heures s'écoulèrent sans qu'aucun autre bruit que celui produit par la marche des patrouilles troublât le silence de la nuit. Montbars était immobile ainsi qu'un bloc de pierre. Bientôt un pas, frôlant les murs des maisons, se fit entendre. De nouveau la sentinelle cria : « Qui vive! » Cette fois ce fut la voix de Laurent qui répondit.

« Bien! murmura Montbars, à présent je suis certain de ne pas m'être trompé! J'ai bien fait de revenir! La position prend un caractère de gravité trop grand pour que je consente à marcher à tâtons, à m'aventurer dans les ténèbres! Il me faudra aller droit au but, d'un pas assuré, et sans un doute qui m'obscurcisse l'esprit. »

A peine Laurent eut-il franchi le seuil de la porte du palais habité par le baron de Pointis, qu'un aide de camp, qui paraissait attendre l'arrivée du flibustier, s'empressa de le conduire auprès de l'amiral. Le baron, en voyant apparaître le beau Laurent, se leva vivement de devant une table couverte de papier, où il était occupé à écrire, et s'avança à sa rencontre.

— Je ne m'attendais pas à moins d'activ de votre part, Monsieur, lui dit-il. Un homm habitué comme vous à prendre les vaisse à l'abordage, doit savoir aussi enlever u négociation d'assaut. — Je vous remercie ce compliment, amiral, répondit froideme Laurent; toutefois, je vous serai obligé laisser ces banalités de côté. Je me sens au-dessus des éloges que vous pourriez m' dresser pour perdre à les écouter un tem précieux. Nous nous servons, parce q nous avons besoin l'un de l'autre, parce q notre concours mutuel nous est indispensa ble!... La position des choses établie, allon droit au fait!... Je reviens, ainsi que no en étions convenus, de sonder les dispos tions de cinq à six capitaines des plus in fluents de l'association; je ne dois pas vou dissimuler qu'elles sont des plus favorable à Montbars!... Si cet homme n'avait pou lui que les immenses services qu'il a rendu à la flibuste, nous en viendrions à bout sa peine. L'ingratitude est un sentiment qu'o n'invoque jamais en vain! Malheureusement, les Frères-la-Côte croient que Montbars seul peut leur donner la richesse, soutenir le far deau de notre puissance! Ils l'aiment pa intérêt! Il faut donc renoncer à notre pre mier projet, attendre une heure plus fav rable! — Je m'étonne, monsieur Laure répondit l'amiral visiblement contrarié qu'un esprit judicieux et hardi comme le vôtre se laisse abattre par la première diffi culté qu'il rencontre, et renonce à la vic toire avant même d'avoir combattu!... To en regrettant vivement votre concours, n'en continuerai pas moins à poursuivre réalisation de mes projets : des ordres pr m'empêchent de montrer de la tiédeur, prouver un moment de faiblesse. Le d bien arrêté de Sa Majesté est, je vous le pète, de détruire la flibuste dans les Ind Occidentales. La puissance de ces ave riers, qui grandit chaque jour et menac prendre des proportions colossales, prése avec raison, un véritable sujet d'inquié pour Sa Majesté; elle craint que cette ma irrégulière, en finissant par se discipl ne devienne un instrument dangereux e les mains de quelque nation ennemie.

ens de la religion réformée ont déjà songé répandre leurs hérésies sur cette terre de ı liberté et à s'y créer un inviolable refuge. éfléchissez un peu au changement de posiion que vous causerait le succès de nos lans! Possesseur de richesses immenses, isposant des forces que le roi ne veut pas aisser plus longtemps maîtresses des Indes-Occidentales, le plus vaste avenir vous est uvert. L'océan Pacifique devient votre proie. 'os rêves peuvent s'élever jusqu'à la fondaion d'un empire, d'un royaume. Une pareille perspective vaut bien quelques efforts; éfléchissez encore. Ne voyez-vous aucun utre moyen pour remplacer celui que l'atachement des chefs de la flibuste à Montars nous contraint à abandonner ?

Pendant que l'amiral de Pointis parlait, le eau Laurent, plongé dans une profonde rêerie, paraissait ne pas l'entendre; pourtant peine se fut-il tû, que le flibustier prit la arole :

— Amiral, lui dit-il, le métier que vous et noi, deux hommes de guerre, faisons en ce noment, n'est pas de nature à nous donner onfiance l'un dans l'autre.... Vous, vous rahissez Ducasse, moi, je trahis Montbars. Votre trahison à l'égard de Ducasse m'empêche d'avoir une confiance entière en votre probité, et j'ajoute à présent que cela est vraiment dommage; car si j'étais assuré de votre parole, je vous indiquerais un moyen nfaillible pour anéantir la flibuste !...

L'amiral connaissait trop bien le caractère ndomptable et irascible de Laurent pour songer à se formaliser de la hardiesse de son angage : de toute sa réponse il ne prit garde qu'à une seule chose; mais cette chose suffit pour lui faire battre violemment le cœur, c'est-à-dire que le beau Laurent pouvait, s'il le voulait, réaliser le souhait si formellement exprimé (ce qui était plus qu'un ordre) par le roi Louis XIV.

A la pensée de la haute faveur qui l'attendait à la cour, s'il était assez heureux pour remplir la difficile, délicate et dangereuse mission dont il était chargé, l'amiral imposa silence à son orgueil, oublia son grade, et d'un ton humble s'adressant à Laurent :

— Monsieur, lui dit-il, je suis prêt à me soumettre aux précautions que vous croirez devoir prendre contre moi pour vous assurer de ma bonne foi..... Parlez, qu'exigez-vous que je fasse ?...

Le jour allait paraître, que M. de Pointis et le beau Laurent causaient encore. A l'air joyeux, à la parole animée du baron, il était permis de présumer qu'il avait fini par obtenir la confiance du flibustier et que les plans de ce dernier lui paraissaient infaillibles.

— Amiral, dit Laurent, voici le soleil qui se lève, il faut que je vous quitte. Ainsi tout est bien entendu, bien convenu entre nous. — Monsieur Laurent, répondit l'amiral, qui se leva de son fauteuil pour reconduire le flibustier jusqu'à la porte, soyez persuadé que je ferai connaître à Sa Majesté le roi Louis XIV la part active prise par vous dans la destruction de la flibuste..... Je ne doute pas un instant que le roi ne vous tienne compte de votre belle conduite, et ne vous récompense selon vos mérites...

Laurent salua alors l'amiral d'une légère inclination de tête, et sortit.

Vers le milieu de la journée, de Morvan, resté depuis le matin auprès de Fleur-des-Bois, se décida à aller prendre les ordres du gouverneur Ducasse. En arrivant auprès du chef actuel des flibustiers, il le trouva en grande conversation avec Montbars. Les deux vieux amis avaient l'air fort animé.

— Soyez le bien venu, chevalier, lui dit Ducasse; vous venez sans doute de parcourir la ville? Quelles nouvelles? Avez-vous été témoin de quelque acte de violence de la part de nos hommes ou des troupes royales? Parle-t-on de l'exécution du matelot que Montbars a fait passer par les armes? — Monsieur le gouverneur, répondit de Morvan en rougissant, je sors à l'instant pour la première fois de la journée... Je ne sais aucune nouvelle... Me serait-il permis de vous demander, sans commettre une indiscrétion, de quel crime s'était rendu coupable le matelot qui a été fusillé? — D'avoir forcé la porte d'un cabaret et exigé qu'on lui servît à boire! — Voilà tout, monsieur le gouverneur? — Comment, voilà tout! répéta vivement Ducasse; ne comprenez-vous

pas, chevalier, que si dès le lendemain de l'occupation de Carthagène nos hommes débutent par de pareilles violences, avant une semaine ils mettront, si on ne s'y oppose, la ville à feu et à sang! Si nous tenons à ne pas laisser notre glorieux fait d'armes se changer en un immense et odieux acte de piraterie, il nous faut maintenir une stricte et sévère discipline, punir comme des crimes les délits, frapper d'une main de fer les moindres coupables! — Vous avez raison, monsieur le gouverneur. — Au reste, continua Ducasse, je compte beaucoup sur la fermeté du baron de Pointis. L'amiral est d'une sévérité proverbiale. Il saura mieux que personne au monde contenir ses soldats dans les limites du devoir. Montbars et moi nous nous chargeons des flibustiers.

Ducasse n'avait pas achevé sa phrase, quand des cris déchirants de douleur et d'effroi retentirent dans la rue. Les deux vieux amis et de Morvan se précipitèrent à la fenêtre : un odieux spectacle frappa leur vue. Une douzaine de soldats royaux, en proie à une furieuse ivresse, maltraitaient avec une brutalité que la plume se refuse à retracer, deux malheureuses jeunes filles dont ils s'étaient emparés.

— Les misérables! s'écria Ducasse; courons au secours de ces pauvres femmes!

Une minute plus tard, Montbars, Ducasse et de Morvan s'élançaient, l'épée à la main, sur les soldats royaux, et leur arrachaient leurs victimes. L'intervention du gouverneur ne produisit pas tout l'effet qu'on eût dû en attendre : les soldats lâchèrent prise devant la force, mais ne parurent nullement effrayés de la présence de Ducasse. L'un d'eux même s'avança résolument vers lui, et d'une voix insolente :

— De quoi te mêles-tu? lui demanda-t-il. Nous ne sommes pas sous tes ordres! Notre conduite ne te regarde pas! Tâche, une autre fois, de ne pas nous déranger dans nos affaires ou nos plaisirs, ou sans cela, gare à toi! — Je ne te dérangerai plus dans tes plaisirs, car tu vas mourir! dit froidement Ducasse, qui, tirant un pistolet de sa ceinture et mettant le misérable en joue, ajouta : A genoux, et fais tes prières..... tu n'as plus qu'une minute à vivre; à genoux!

Le soldat comprit, à la façon dont le gouverneur prononça ces paroles que c'en était fait de lui : la peur dissipa son ivresse; il s'affaissa sur ses genoux.

— Grâce, monsieur le gouverneur, dit-il d'une voix étranglée. — Jamais je ne pardonnerai un acte d'insubordination, dit Ducasse; tout acte de violence commis envers les habitants de la ville sera puni de mort... que chacun le sache... Je n'ai qu'une parole: tu dois mourir!

Ducasse, toujours froid et impassible, appuya le doigt sur la détente de son pistolet, le coup partit, le soldat tomba foudroyé : la balle lui avait fracassé le crâne.

— Quant à vous, reprit le gouverneur en s'adressant aux compagnons terrifiés de la victime, bien vous en a pris de ne pas élever la voix en ma présence..... L'amiral va décider de votre sort. Suivez-moi!...

Les grenadiers, subjugués par le ton d'autorité du gouverneur et par l'acte de rigueur dont ils venaient d'être les témoins, obéirent sans opposer la moindre résistance. Dix minutes plus tard, pâles, tremblants, se croyant à leur dernière heure, ils comparaissaient devant le baron de Pointis. En deux mots, Ducasse expliqua à l'amiral ce qui s'était passé.

—Ma foi, cher collègue, répondit de Pointis, je ne partage pas, je vous l'avoue, vos principes de sévérité. Je trouve, moi, que la trahison des Espagnols à Gezemanie, excuse bien les représailles que les troupes leur font subir! Il est aussi de toute justice que nos braves soldats, après les travaux et les fatigues sans nombre par lesquels ils ont passé, prennent un peu de bon temps et de plaisir! Quant à l'homme qui n'a pas craint de vous insulter, je ne saurais trop vous applaudir d'en avoir fait prompte et bonne justice! Allez, enfants, continua l'amiral en s'adressant aux grenadiers, qui ne pouvaient revenir de la surprise et de la joie que leur causait le langage de leur chef; allez à vos affaires, et divertissez-vous une fois que le service vous laissera un moment de liberté.

Les grenadiers ne se firent pas répéter cet ordre : ils s'éloignèrent avec un empresse-

ıent de bien mauvais augure pour les habitants de Carthagène.

— Amiral, dit Ducasse pâle de colère, je 'ai pas voulu entrer en discussion avec vous evant vos grenadiers, afin de ne pas leur onner le déplorable spectacle de la désunion e leurs chefs. A présent que nous voilà euls ou du moins en présence seulement de os officiers, il faut, je veux, entendez-vous, ue vous m'expliquiez votre inqualifiable onduite... Les misérables absous par vous uraient été innocents, qu'accusés par moi, ous deviez les condamner. En leur donnant aison contre l'autorité, vous venez de commettre une vilaine et basse action, c'est-à-lire vous venez de rendre la discipline impossible, de livrer au pillage et à l'assassinat es habitants de la ville, couverts par une apitulation signée sous la garantie de l'honıeur de la France. Vous venez de déshonorer 'armée! Quant à l'approbation personnelle que vous avez bien voulu m'accorder pour l'avoir pas laissé traîner mon uniforme d'amiral dans la fange, je la repousse avec indignation. Je suis votre égal, votre égal en ous points; vous n'avez à vous mêler en 'ien de ma conduite. Égaux tous les deux, e vous le répète, tous les deux nous portons ıne épée... je suis complètement à vos orlres!

L'amiral de Pointis était d'une bravoure ncontestable : aussi lui fallut-il faire un vioent effort sur lui-même pour ne pas relever e défi de Ducasse.

—Monsieur le gouverneur, lui répondit-il, l est en effet certain qu'en toute autre cironstance je n'accepterais pas la façon dont 'ous avez cru devoir en user à mon égard. Aujourd'hui je ne m'appartiens pas; à mon xistence est attaché le sort d'une armée. e crois, moi, qu'il est nécessaire, pour stimuler son zèle, de lui accorder, en dehors les exigences du service, ses coudées franhes. N'oubliez pas que la guerre d'Amérique, comme vous me l'avez fait observer i judicieusement vous-même lors de l'attaque du fort de Boca-Chica, ne ressemble en rien à celle d'Europe. En me relâchant le ma sévérité habituelle, je ne fais que proiter de vos leçons, tirer parti de votre expérience. Un dernier mot, monsieur Ducasse... Au-dessus de notre autorité, plane le pouvoir absolu du ministre, de monseigneur de Pontchartrain, ce sera à lui de décider qui de nous deux aura le mieux compris sa mission, accompli son devoir!

La modération pleine d'adresse de la réponse de l'amiral fit réfléchir Ducasse; il vit le piége tendu à son impétuosité, à sa franchise, et il résolut de l'éviter.

— Je prends acte, monsieur l'amiral, répondit-il, de vos explications! Si, ainsi que je le prévois, votre système de tolérance indéfinie produit de tristes résultats et compromet l'avenir de notre expédition, je n'hésiterai pas à me faire une arme de vos aveux et à vous accuser devant qui de droit! — Je n'ai pas pour habitude de renier mes paroles, monsieur le gouverneur; vous pouvez compter que je répéterai devant Monseigneur de Pontchartrain les explications que j'achève de vous donner. — Ainsi, amiral, il est bien entendu qu'à partir de ce moment nous opérons chacun de notre côté, que nous séparons nos troupes!..... — En tant qu'il ne s'agira pas de la sûreté de l'armée, oui! — Alors, je vous promets que mes flibustiers conserveront une stricte discipline. — Cela vous regarde, monsieur le gouverneur!

A peine Ducasse achevait-il de prononcer ces paroles, que l'événement vint lui donner un démenti.

Un homme tout échevelé et tout ensanglanté se précipita dans la salle où se tenait Ducasse, et tombant à ses pieds :

— Justice et protection, amiral, lui dit-il. — Qui êtes-vous? que me voulez-vous? — Je suis un des chanoines de la cathédrale, répondit le nouveau venu. Je vous demande de mettre un terme au douloureux et odieux scandale que donnent les ladrones... pardon, je voulais dire les flibustiers. Ils viennent de forcer les portes de l'église; ils pillent et brisent les objets sacrés; leur impiété ne connaît pas de bornes; les autels métamorphosés en comptoirs de marchands de vin, alimentent leurs hideuses débauches... De pauvres innocentes jeunes filles, tombées au pouvoir de ces monstres, invoquent la mort;

le déshonneur seul répond à leurs prières... Seigneur amiral, ce n'est pas au nom de la justice, c'est au nom de l'humanité entière que j'implore votre appui!

L'infortuné chanoine, qui s'était exprimé en fort mauvais français, mais avec beaucoup d'énergie, se traîna alors aux pieds du baron de Pointis, et embrassant ses genoux :

— Venez! venez! lui dit-il; chaque minute qui s'écoule produit un crime, fait un malheur irréparable... — Je regrette, monsieur le chanoine, de ne pouvoir me rendre à votre désir, lui répondit l'amiral; les flibustiers ne sont pas placés sous mes ordres, leur conduite ne me regarde en rien. Voici leur chef, adressez-vous à lui.

Le baron désigna Ducasse.

— Relevez-vous, mon père, dit le gouverneur; quand on parle au nom de la justice et de la religion, on doit porter le front haut et ne s'humilier devant aucun pouvoir humain. Suivez-moi. —Monsieur de Pointis, dit Montbars qui jusqu'alors avait gardé le silence, vous serait-il possible de m'accorder de suite un entretien secret? j'ai absolument besoin de causer avec vous sans témoins. — Comment donc! mais trop heureux de vous être agréable, mon cher Montbars : je suis à vos ordres. Messieurs, continua le baron en se retournant vers ses aides de camp : veuillez, je vous prie, vous éloigner pour un instant et veiller à ce que personne ne nous dérange, M. Montbars et moi, pendant que nous serons ensemble.

Tandis que Montbars et l'amiral restaient seuls, Ducasse, accompagné de de Morvan et du chanoine, arrivait à la cathédrale. Le prêtre n'avait exagéré en rien l'abominable conduite des flibustiers. Le spectacle qui frappa la vue du gouverneur dépassait en horreur les bornes du possible; c'était à se croire en présence d'une orgie de fous furieux. Un moment interdit, Ducasse chercha des yeux à qui il pourrait s'adresser.

Essayer d'arrêter dans son élan cette orgie effrénée et sans nom, c'eût été se sacrifier sans chance de succès.

—Monsieur le gouverneur, dit de Morvan, dont le cœur, soulevé par l'indignation, la colère et le dégoût, battait violemment dans sa poitrine, voici Laurent... lui seul s'il consent à joindre ses efforts aux vôtres, est capable de dompter ces effrénés et de les rappeler à l'ordre!

Les instants étaient précieux : Ducasse se dirigea aussitôt, sans répondre à de Morvan, vers le flibustier.

— Vous ici, monsieur le gouverneur, s'écria le beau Laurent d'un air ravi : vous venez prendre part sans doute à notre petite fête? Voyez comme nos gens s'amusent!... Ils y vont d'un cœur..... ils y mettent un entrain, ils déploient une verve dont je suis émerveillé!..... Qu'en pensez-vous? — Je pense, Laurent, que si vous ne me secondez pas dans mes efforts pour faire cesser cette horrible et sacrilége orgie, je n'aurai plus pour vous ni amitié ni estime... que je vous considérerai comme le complice de ces bandits... — Alors, monsieur le gouverneur, je dois me résigner à subir votre mépris, interrompit froidement Laurent; car, foi de Frère-la-Côte, la vue de cette petite débauche, dont nos ennemis les Espagnols paient les frais, me réjouit infiniment; et pour rien au monde je ne consentirai à l'entraver; au contraire! Oui, je sais... la moralité! Parbleu! des flibustiers ne sont pas des cénobites. Je suis persuadé, monsieur le gouverneur, que vous subissez en ce moment, sans vous en douter, l'influence de Montbars, que c'est à son instigation seule que vous êtes venu ici. Que diable! Montbars nous ennuie! Ce n'est pas une raison, parce que l'idée de jouer au monarque lui a follement traversé le cerveau, pour que nous abdiquions nos antécédents, que nous renoncions à toute distraction, à tout plaisir! que de lions nous nous changions en chiens couchants!

Cette réponse de Laurent ne laissant aucune chance à Ducasse d'arrêter l'ignoble désordre, il s'éloigna, dans la crainte de ne pouvoir contenir davantage son indignation et de compromettre maladroitement, par une intervention impossible, le prestige et la force de son autorité.

Tandis que Ducasse essayait en vain d'arrêter la hideuse scène de profanation dont la cathédrale était le théâtre, une explication

on avait lieu entre le baron de Pointis et ontbars.

— Amiral, dit ce dernier lorsque les aides e camp du baron se furent retirés, de même ue Ducasse n'a pas voulu entamer une disussion avec vous en présence des grenaiers, de même, afin de ne pas porter ateinte à la force de la discipline militaire, 'ai gardé le silence devant vos officiers ! A résent que nous voilà seuls, je vais m'expliquer en toute liberté, en toute franchise. e ne vous dirai pas, comme l'a fait Ducasse, le vous souvenir, si mes paroles vous blesent, que vous et moi sommes égaux, et que tous deux nous portons une épée... Nous ne sommes pas égaux ! Ce sont des ordres que je vais vous donner !... — Continuez, monsieur Montbars, dit froidement l'amiral; je vous écoute avec toute l'attention que vous méritez ! — Avant de poursuivre, amiral, reprit le flibustier en tirant de son pourpoint un large pli de parchemin aux armes de France, veuillez prendre connaissance de de ceci... — Inutile, Monsieur; je connais le contenu de ce titre... — Et quel est-il, baron, ce contenu ? — Une décision de Sa Majesté Louis XIV, qui vous accorde une autorité absolue, sans bornes, durant tout le cours de l'expédition de Carthagène !

Cette réponse parut étonner Montbars, qui, après avoir réfléchi un moment, reprit :

— Eh bien, amiral, c'est au nom de ce pouvoir émanant directement du roi que je vous ordonne, entendez-vous, de faire observer à l'armée la plus stricte discipline, de respecter la capitulation signée, de poursuivre avec une inexorable rigueur ceux qui tenteraient de la violer. Le roi en autorisant, mieux que cela même, en soutenant l'expédition de Carthagène, n'a pas voulu simplement s'emparer d'une ville et réaliser un beau butin; la pensée de Sa Majesté a été plus grande. Ce qu'elle désire, c'est attaquer au cœur la prospérité de l'Espagne, ouvrir à la France de vastes débouchés commerciaux, commencer la conquête des Indes. Détruire Carthagène et s'aliéner l'esprit de ses habitants, c'est donc aller contre la volonté du roi, nuire à ses futurs desseins ! Je pense, à présent que vous voilà prévenu, que vous changerez totalement de conduite, et rachèterez par une sévérité et une surveillance de tous les instants le moment de condamnable faiblesse dont vous vous êtes tout à l'heure rendu coupable. — Ma réponse, monsieur Montbars, dit l'amiral toujours impassible, égalera, je l'espère, en franchise et en clarté, votre demande..... Je refuse de la façon la plus catégorique et la plus péremptoire de reconnaître votre autorité !..... — Prenez garde, baron ! Ce n'est pas au flibustier Montbars que vous parlez, c'est à l'homme investi de pleins pouvoirs de Sa Majesté Louis XIV, et qui, par conséquent, représente pour vous le roi !..... — Erreur, mon cher monsieur : vous êtes toujours le flibustier. Veuillez prendre connaissance, à votre tour, de ce pli, car nous avons chacun le nôtre ; seulement le mien est postérieur au vôtre de plus d'une année, et par suite seul valable. Vous verrez que le roi, revenant sur sa décision première, vous retire, pour les reporter sur moi, les pouvoirs qu'il vous avait donnés... Vous me voyez réellement au désespoir d'être obligé de porter une aussi cruelle atteinte à votre amour-propre; la faute en est à vous seul..... Soyez persuadé que sans vos exigences, je me serais fait un plaisir de vous laisser dans l'agréable et flatteuse illusion de ce pouvoir sans bornes que vous vous figuriez posséder.

A ces paroles, prononcées par le baron avec un air de douceur et de regret qui les rendait plus cruellemet ironiques encore, le visage du flibustier se couvrit d'une pâleur mortelle.

— Voyons ce pli, amiral, je vous prie, dit-il. — Vous ne me faites sans doute pas l'injure de me prendre pour un faussaire? répondit l'amiral en souriant. Au reste, libre à vous de comparer l'écriture de mon brevet avec celle du vôtre !... Peut-être bien remarquerez-vous une légère différence dans les deux signatures de Sa Majesté ! Celle que porte mon pli est ferme, assurée, tout d'une pièce ; il n'y aurait rien d'étonnant à ce que les caractères du mot « Louis » placé au bas de votre brevet, présentassent de l'indécision dans leurs formes ; on prétend que la disposition d'esprit de celui qui écrit influe beaucoup sur sa main.

Montbars laissa passer ce sarcasme sans songer à le relever. A côté du coup qui venait de le frapper au cœur, comment aurait-pu remarquer une piqûre?

— Ah! les rois! les rois! s'écria-t-il enfin, ne pardonnent jamais un bienfait reçu; leur orgueil s'y oppose. En secourant Louis XIV dans sa détresse, j'ai agi comme un insensé ou comme un enfant: il est juste que je porte la peine de mon inexpérience ou de ma folie. — Monsieur Montbars, dit M. de Pointis en interrompant le flibustier, je comprends votre chagrin; mais je ne puis permettre que vous vous exprimiez en ma présence d'une si criminelle façon!... Je vous avertis que si jamais une expression injurieuse s'adressant au roi sortait de votre bouche, je me verrais contraint, à mon grand regret, d'user de mon autorité et de vous faire arrêter!

L'amiral avait voulu pousser trop loin son triomphe; mal lui en prit.

A cette menace faite par M. de Pointis d'un ton hautain et sévère, Montbars frémit de tout son corps: ainsi que le lion, surpris de l'audace des chasseurs qui osent l'attaquer, hésite avant d'engager le combat; car l'étonnement l'emporte en lui sur la colère, de même le flibustier resta un moment immobile, comme atterré.

Le baron se méprit sur le motif de la stupéfaction du flibustier, et croyant le moment venu de compléter sa victoire:

— Montbars, reprit-il, vous allez retourner immédiatement à bord du vaisseau *le Sceptre*, où vous resterez sous la garde du capitaine d'armes jusqu'à ce que je juge à propos de vous permettre de descendre de nouveau à terre. De votre docilité et de votre bonne conduite dépendra le plus ou moins de durée de votre punition. — Mort et furie! être tombé, par ma trop grande loyauté, à ce degré d'abjection! s'écria Montbars. Ah! ceci est trop! Laquais, qui a osé m'outrager dans ma liberté et dans ma puissance, continua le flibustier en s'avançant d'un pas lent, pour ainsi dire solennel, vers l'amiral, à genoux! et demande-moi pardon! Représentant d'un roi parjure, prosterne-toi devant le flibustier!...

M. de Pointis était doué, on ne saurait trop le répéter, d'une véritable bravoure: toutefois, l'expression de férocité que reflétait le visage de Montbars était si effrayante, si au-dessus de la colère humaine, qu'il se sentit ému.

— Montbars, dit-il en essayant de faire bonne contenance, n'aggravez point votre position par une faute irréparable. — J'ai dit: « à genoux! » reprit Montbars. Quand je commande on doit m'obéir! allons, à genoux!

Saisissant alors l'amiral par le bras, le flibustier le repoussa avec une telle violence, qu'il alla rouler à cinq pas plus loin à l'extrémité du salon. Montbars s'élança aussitôt vers la porte, tourna deux fois la clé dans la serrure, mit la clé dans sa poche, et revenant vers sa victime:

— De Pointis, lui dit-il, rien, si ce n'est la lâcheté, ne peut plus à présent te sauver de ma colère!..... — Il me reste mon épée, dit le baron en se relevant. — L'épée d'un courtisan n'est qu'un jouet de parade; s'écria Montbars avec l'expression d'un écrasant dédain. Avec le plat de la tienne, si tu oses la tirer du fourreau, je te frapperai au visage.

Le flibustier parlait encore, que de Pointis, écumant de fureur, s'élançait sur lui l'épée à la main. A l'approche de son ennemi, Montbars s'appuya contre la porte, puis dégrafant par un mouvement prompt comme la pensée la longue et lourde rapière qui lui pendait aux côtés, il opposa son fer, resté dans la gaîne, au fer nu du baron. Ce combat si inégal fut de courte durée: la rapière de Montbars, enveloppant l'épée de l'amiral dans un cercle d'une prodigieuse rapidité, la lui fit tomber des mains. D'un bond de tigre le flibustier se précipita dessus, la saisit, puis la rompant sur son genou, il en jeta les tronçons au visage de l'amiral.

—Eh bien, lui demanda-t-il avec un calme plus effrayant peut-être encore que ne l'avait été l'explosion de sa colère, commences-tu à reconnaître que ce je dis je le fais? — Je reconnais que tu es un assassin!

Le flibustier éclata de rire.

—Vraiment, j'admire ton impudence, dit-il;

c'est trop garder rancune à mon fourreau!... concluons!... De deux choses l'une : tu vas accepter ou refuser mes conditions ; dans le premier cas, je te rendrai la liberté; dans le second, je te tuerai. Voici mes conditions. D'abord et avant tout, tu déchireras devant moi, de tes propres mains, le pli que tu as su obtenir, par ta bassesse, de ton maître Louis XIV ; ensuite, devant ton état-major réuni, tu déclareras qu'après avoir pris connaissance d'une lettre du roi que je t'ai communiquée, tu me reconnais comme ton supérieur en autorité, que chacun me doit obéissance. Quant aux projets de vengeance future que tu rumines déjà contre moi, je te laisse la liberté pleine et entière. J'aurai toujours bien un fourreau d'épée à opposer à ta violence : mon génie déjouera aisément tes trahisons! Réponds! que préfères-tu? le déshonneur à la mort, ou la mort au déshonneur?... — Quel avantage retirerais-tu de ma mort, je te le demande? répondit l'amiral. Aucun. Tout au contraire : tu succomberais accablé sous le poids de ton crime! L'armée entière se soulèverait contre toi, et alors... — Alors, il y aurait tout bonnement bataille! interrompit Montbars. Avec mes quinze cents flibustiers, je battrais facilement tes troupes royales..... cela est incontestable; ton escadre deviendrait le prix de ma victoire... Mais voilà déjà trop de paroles inutiles; c'est un oui ou un non qu'il me faut; j'attends!

Montbars, en parlant ainsi, porta la main à l'un des deux longs pistolets richement damasquinés que soutenait sa ceinture. L'amiral comprit qu'une seconde d'hésitation, et c'en était fait de lui : il étouffa un soupir, et tendit au flibustier le pli qu'il tenait du roi.

— Prends, lui dit-il; je dois sauver l'armée. — A présent, il te reste à me faire reconnaître comme ton supérieur par tes officiers, dit Montbars, qui déchira le brevet, et, ouvrant aussitôt la porte, appela l'état-major de l'amiral, pendant que le baron remettait un peu d'ordre dans sa toilette et faisait disparaître les morceaux de la lame de son épée.

— Messieurs, dit l'amiral en s'adressant à ses officiers, M. de Montbars vient de me communiquer un ordre écrit par Sa Majesté qui lui confère un pouvoir illimité, sans bornes, supérieur au mien! Vous aurez donc à vous sonmettre aux ordres que M. de Montbars jugera à propos de vous donner!...

Cette déclaration n'étonna pas autant les officiers que la pâleur de l'amiral; ils s'expliquèrent bientôt son émotion par le désappointement et le déplaisir que devait lui causer sa disgrâce.

A peine Montbars fut-il sorti de la Contaduria, qu'il s'empressa de se rendre partout où la licence effrénée des troupes royales et des flibustiers jetait du désordre dans la ville. Malheureusement, presque partout son autorité fut méconnue ; on eût dit qu'un infernal génie avait soufflé son mauvais esprit sur les soldats et les Frères-la-Côte. Leurs brutales passions, excitées outre mesure, ne connaissaient plus d'obstacles.

Montbars, plusieurs fois sur le point de sévir, s'arrêta devant les conséquences qu'une répression sanglante aurait pu amener; cet homme, qui ne craignait pas de s'attaquer au plus puissant monarque du siècle, au roi Louis XIV, tremblait devant la pensée de compromettre ou d'affaiblir sa popularité.

— Bah! se dit-il afin de s'excuser sa faiblesse, ces excès produits par l'enivrement inévitable qui suit toujours le premier moment du triomphe, ne dureront pas : je saurai y mettre bon ordre...

Montbars se trompait : l'influence occulte du beau Laurent devait paralyser ses efforts.

Un mois avait suffi à l'armée française pour changer en une morne désolation l'opulence qui naguère régnait à Carthagène. L'œil attristé ne rencontrait que des ruines; l'incendie et le pillage, exécutés sur une grande échelle, avaient laissé partout la hideuse empreinte de leur passage. Le beau Laurent, plus ardent que tout autre au pillage, voyait sa popularité grandir de jour en jour. Plusieurs fois Montbars fut sur le point de le prendre à partie, mais jamais il n'osa exécuter ce projet dont l'accomplissement, il le sentait, l'eût complétement perdu dans l'esprit des flibustiers.

Une terrible maladie épidémique, produite par le manque de vivres frais et par les émanations mortelles qui s'échappaient des cadavres abandonnés sans sépulture sur la voie publique, vint enfin mettre le comble au spectacle navrant que présentait la ville espagnole. Les ravages du fléau furent tels que l'on dut enfin songer à abandonner Carthagène et à se retirer à Boca-Chica.

Avant de s'éloigner, Laurent proposa de faire une battue dans les environs, afin de poursuivre les fugitifs qui, lors de la capitulation de Carthagène, s'étaient sauvés en emportant leurs richesses avec eux. Cette proposition, acceptée avec enthousiasme, fut aussitôt exécutée. Cinq détachements de trois cents flibustiers chacun partirent dans autant de directions différentes : ils devaient piller les bourgs et les villages qu'ils rencontreraient sur leur passage.

Le butin déjà réalisé montait à une somme énorme : près de vingt millions!.....

Le lendemain de la sortie des détachements chargés de battre la campagne, Montbars, accompagné de de Morvan, se promenait tristement sur le port lorsqu'il fut surpris par la vue d'un événement étrange. L'escadre royale, rangée en ordre de bataille, appareillait.

— Que signifie cette manœuvre? dit-il en s'adressant au jeune homme. L'amiral de Pointis, revenu à de meilleurs sentiments, voudrait-il occuper son escadre afin d'empêcher ses hommes de descendre à terre?... Ce repentir me paraît tardif!... Tiens, mais voilà qui est curieux!... Regarde donc dans les rues qui aboutissent au quai; on n'aperçoit plus ni un matelot, ni un soldat royal!... Tout ceci me paraît suspect. Montons dans un canot, et rendons-nous à bord du *Sceptre*.

L'oncle et le neveu détachèrent aussitôt une légère embarcation, retenue au quai par un cordage, et se dirigèrent vers le vaisseau amiral.

Ils n'avaient pas encore franchi une distance de deux encablûres, quand ils virent l'escadre, les voiles orientées dans la direction de la sortie de la rade, se mettre en mouvement.

—Nageons ferme, Louis, s'écria Montbars, un pressentiment me dit que nous n'avons pas de temps à perdre.

Le jeune homme et le flibustier appuyèrent avec force sur leurs avirons, et la légère embarcation ne tarda pas à atteindre le vaisseau-amiral. Montbars saisit la tire-veille et s'élança en deux bonds sur le pont. La première personne qu'il aperçut fut le baron de Pointis.

— Que signifie, amiral, lui demanda-t-il, ce simulacre de départ? — Ce simulacre est une réalité, répondit froidement l'amiral: j'ai reçu ce matin, au point du jour, des dépêches de Versailles. — Ah! vous avez reçu des dépêches de Versailles, répéta lentement Montbars en fixant sur le baron un regard scrutateur. Et par quelles voies vous sont parvenues ces dépêches, je vous prie?—Par le brigantin *le Favori*, que commande le capitaine des Augers. Ce navire, expédié de France à ma seule intention, est resté mouillé à Boca-Chica! Sa Majesté a daigné m'adresser un autographe de quelques lignes, et monseigneur de Pontchartrain de longues instructions! Vous voyez, monsieur Montbars, à la façon explicite dont je réponds à vos questions, ajouta le baron en élevant la voix, le cas tout particulier que je fais de votre personne, car vous m'avez interrogé, et l'on n'interroge pas un amiral! — On a toujours droit de demander compte à un associé du résultat d'une opération entreprise en commun, monsieur le baron... — C'est vrai, Monsieur; je vous ferai observer que je ne comprends pas l'opportunité de cette réflexion. Peut-être voulez-vous faire allusion au concours que les flibustiers ont prêté à l'armée royale dans l'expédition de Carthagène? Cette affaire ne regarde que M. Ducasse et moi!... Au reste, comme peut-être encore vous êtes inquiet sur la part qui doit vous revenir, je veux bien ajouter que les peines des flibustiers ne seront pas perdues pour eux. J'ai ordre de les payer sur le pied de la marine royale : chaque Frère-la-Côte recevra une indemnité égale à celle d'un matelot.

A cette réponse, à laquelle il ne s'attendait pas, Montbars laissa échapper une sourde exclamation de rage. Il comprenait trop

ard le piége où il était tombé. Mais comment soupçonner un amiral d'un aussi odieux abus de confiance, d'un vol si impudent?

— Amiral, lui dit-il d'une voix calme, il ne me reste plus que des remerciments sincères à vous adresser, pour la complaisance avec laquelle vous avez daigné répondre à mes questions!... M'est-il, toutefois, permis de vous demander où et quand les Frères-la-Côte recevront les gages qui leur sont dus? — A l'entrée de Boca-Chica, où l'escadre restera pendant deux ou trois jours pour compléter ses provisions de bois et d'eau.

Montbars salua alors l'amiral avec la plus grande politesse, et se retournant vers de Morvan :

— Mon ami, lui dit-il toujours avec le même sang-froid, partons!

A peine de Morvan et Montbars furent-ils descendus dans le canot qui les avait amenés à bord du *Sceptre*, que le flibustier donna un libre cours à sa rage.

— Comprends-tu, Louis, cette trahison insigne! cette infamie inqualifiable! s'écria-t-il. C'est la mort de la flibuste! Dix millions que le roi nous vole... Et moi qui comptais non-seulement sur cette somme énorme, mais bien encore sur les immenses bénéfices que nous devions réaliser à Carthagène! Je le répète, c'est la mort de la flibuste!

Un instant après, la flotte mit à la voile; et le soir même de ce départ, Laurent arriva à Boca-Chica avec les cinq corps expéditionnaires.

Il serait impossible de rendre la fureur des quinze cents Frères-la-Côte, lorsqu'ils apprirent, à leur retour, l'indigne trahison de de Pointis, le vol dont ils étaient victimes! Ce ne fut qu'un cri de haine et de vengeance. Tous voulaient s'embarquer et poursuivre la flotte royale!

— Amis, leur dit Laurent, je partage votre indignation, et je donnerais dix ans de ma vie pour me trouver aux prises avec nos voleurs. Mais, hélas! il n'y faut pas songer. Des obstacles insurmontables s'opposent à la réalisation de ce projet. D'abord, qui nous assure que nos navires laissés dans le port de Carthagène n'ont pas été détruits par les Espagnols. En supposant même que nous les retrouvions intacts, réfléchissez au temps qu'il nous faudrait pour les mettre en état de prendre la mer, à l'avance que l'escadre a sur nous. Non, je vous le répète, il est à présent trop tard pour en appeler à la force! Et puis nous sommes sans chef! Ducasse est loin de nous!... Mes amis, ajouta Laurent après avoir réfléchi, une heureuse inspiration m'est venue!... Voulez-vous me confier la lourde tâche du commandement, me mettre à votre tête?..... Je m'engage sur mon honneur à vous faire retrouver des richesses au moins égales à celles qu'on nous a ravies!...

A ces paroles prononcées avec feu et conviction, les flibustiers répondirent par des cris d'enthousiasme. Laurent fut reconnu, par acclamation, chef suprême des forces actuellement réunies, que l'absence de Ducasse laissait sans direction.

Cette scène se passait sur la plage : Montbars, attiré par les cris qu'il entendait, accourut aussitôt. Hélas! il était trop tard... Laurent était investi de la toute-puissance. Montbars s'attendait si peu à un tel événement, qu'un instant il en fut étourdi.

— Du courage, lui dit de Morvan, qui, en le voyant venir, s'était rapproché de lui, cette ingratitude est un bonheur pour toi; elle te montre combien tu aurais tort de compter sur ces misérables, de continuer à te sacrifier pour eux, de songer à faire de ces bandits une nation! Il suffit, tu le vois, de leur montrer de l'or en perspective pour devenir leur idole, pour leur faire renier l'homme à qui ils doivent tout! Montbars, cette désillusion est la fin de ton rêve! Tu es riche, jeune encore, rien ne t'empêche de reprendre ton nom et ton rang. Le roi saura dignement employer tes puissantes facultés. Repousse ton passé loin de toi, recommence une nouvelle existence! — Louis, répondit le flibustier, qui serra la main du jeune homme à la broyer, tu ne connais rien au cœur humain!... Depuis longtemps déjà, je m'en aperçois maintenant, je ne portais plus aucun intérêt aux Frères-la-Côte!... Je n'obéissais qu'à mon ambition!... Que veux-tu? L'habitude du commandement m'a donné l'amour de la domination! Je sais que j'ai

tort!... Cela te prouve combien mon mal est incurable! C'est l'île de Saint-Domingue que j'ai fixée pour être le théâtre de ma gloire!... Je ne retournerai pas en Europe! Après tout, il vaut mieux que la sourde lutte engagée entre Laurent et moi prenne un caractère décidé, se produise au soleil! Le dénoûment se fera moins attendre...

Le beau Laurent, une fois investi du pouvoir suprême, ne perdit pas de temps pour mettre les flibustiers au courant de ses projets.

— Frères-la-Côte, leur dit-il, je me suis engagé sur l'honneur à vous rendre des richesses au moins égales à celles qu'on vous a ravies ; rien ne m'est facile comme de tenir ma promesse. Mon plan est des plus simples : c'est la répétition de ce que j'ai fait il y a peu de mois à Grenade. Il s'agit tout bonnement de reprendre la ville de Carthagène et d'en tirer une seconde rançon.

Le projet présenté par Laurent fut aussitôt exécuté. Les flibustiers rentrèrent dans Carthagène, reprirent leurs navires, que les Espagnols, heureux de voir partir leurs terribles hôtes, les aidèrent même à fréter, puis, mettant à la voile, ils restèrent quinze jours à courir des bordées au large. Deux semaines plus tard, ils s'abattaient sur l'infortunée ville, à peine remise de l'épouvantable désastre qu'elle venait de subir. Dire la consternation des habitants à la vue de cette nouvelle invasion, serait impossible. Ce fut partout un long cri de douleur et de désespoir.

L'événement ne justifia, hélas! que trop bien les prévisions de Laurent. Les fuyards, revenus avec leurs trésors et surpris à l'improviste, offraient une proie abondante et toute fraîche à l'avidité des bandits.

Le chef des flibustiers, dès son arrivée, réunit les notables espagnols dans la cathédrale, non pour leur imposer la honte d'un mensonger *Te Deum*, mais bien pour leur signifier sa volonté. Il exigeait d'eux dix millions! Les infortunés réclamèrent : Laurent ordonna qu'on en fusillât vingt sur-le-champ; cet ordre fut exécuté.

—Espagnols, leur dit-il, si dans une heure d'ici vous n'avez pas accepté mes conditions, je ferai passer quarante de vous par les armes! D'heure en heure le nombre des victimes sera doublé. Votre hésitation et votre mauvais vouloir finiront bien par céder devant mon opiniâtreté : vous voilà avertis. Que le sang qui coulera par suite de votre stupide et fatale obstination retombe sur vos têtes; moi, je m'en lave les mains!

Trois quarts d'heure plus tard, une députation de notables abordait humblement Laurent, et lui apportait l'assurance d'une complète soumission. Seulement elle lui demandait un délai de quinze jours pour parfaire la somme énorme qu'on exigeait.

— Vous avez bien fait de compter sur notre générosité, leur répondit-il; nous ne sommes pas des gens sans entrailles. Je vous accorde le délai que vous implorez. Je ne sais rien refuser à un repentir sincère.

Au sortir de l'église, de Morvan, dont l'indignation avait atteint le comble, s'avança vers Laurent, et l'attirant à lui :

— Deux mots, lui dit-il. — Quatre si tu veux, répondit froidement Laurent. — Tu m'as accordé quatre mots, ces quatre mots tu les entendras; les voici : Laurent, je te méprise!... — Je le sais parfaitement, répondit le flibustier sans montrer la moindre émotion. Que m'importe!..... Te figures-tu que je vais me désoler parce que ton intelligence, à courte portée, n'est pas à même de m'apprécier ce que je vaux!... que je vais te demander raison de tes paroles? Tu te trompes, cher ami!... J'ai bien autre chose à faire qu'à m'escrimer avec toi? Au revoir, matelot! — Moi ton matelot, jamais! s'écria le jeune homme avec une énergique expression de mépris. — Soit! répondit Laurent. Cette rupture sourit à mes projets!... Peut-être bien (cela n'est cependant qu'à moitié probable) aurais-je été retenu, dans l'accomplissement de mes desseins, par le sentiment d'une fausse et ridicule générosité!... A présent, me voici libre!... Chevalier de Morvan, au revoir!

A peine Laurent avait-il quitté de Morvan, que le chevalier fut accosté par Fleur-des-Bois. Depuis l'horrible exécution des vingt notables, la pauvre enfant était en proie à

une émotion extrême. Se suspendant au bras du jeune homme ;

— Ah ! mon chevalier Louis, dit-elle, combien je désire m'éloigner de cette terre maudite ! Jamais plus de ma vie je ne serai heureuse ! Le souvenir des atrocités monstrueuses qui se passent sous mes yeux me suivra toujours ! Pourquoi ai-je quitté mes forêts, entraîné mon pauvre père à ma suite ? Ne suis-je pas coupable de sa mort ?...

Fleur-des-Bois se tut pendant une minute, puis achevant à haute voix et sans s'en douter sa pensée :

— Que je voudrais donc ne pas t'aimer comme je t'aime, mon chevalier Louis ! dit-elle lentement. Ne plus t'aimer ! je suis folle ! mais ce serait mourir...

Jeanne, à l'idée qu'elle pouvait perdre son chevalier, se serra, par un mouvement instinctif et d'une grâce inimitable, contre le bras du jeune homme. De Morvan tressaillit.

— Cruelle enfant ! murmura-t-il d'une voix brisée, tu es destinée à me faire goûter tout ce qu'il y a de joies et de douleurs sur la terre ! Fatal serment qui me lie !... Je donnerais, Jeanne, le reste de ma vie pour avoir le droit de m'agenouiller pendant une heure à tes pieds !... Mourir en imprimant un baiser sur tes lèvres, ce serait arriver vivant au ciel !...

Tout à coup Jeanne tressaillit, et se cramponnant pour ainsi dire au bras de de Morvan :

— Mon chevalier, s'écria-t-elle, entends-tu ces cris de femme ?... Une infortunée que l'on insulte : courons la délivrer !...

A vingt pas à peine de l'endroit où il se trouvait, de Morvan aperçut un groupe serré de flibustiers qui semblaient entourer une personne ; de ce groupe partaient les cris qui avaient si vivement impressionné Fleur-des-Bois.

— Misérables ! leur dit-il avec un heureux à-propos, ne comprenez-vous pas qu'en insultant ainsi les femmes avant d'avoir l'or des Espagnols, vous finirez par exaspérer ces derniers qui refuseront de vous livrer leurs dépouilles !..... Attendez donc, avant de vous livrer à vos passions, que vos navires regorgent de butin ! Au nom de l'intérêt commun, je prends cette femme sous ma protection !..... Malheur à celui qui osera porter la main sur elle !... Je le dénoncerai à nos frères comme un traître !...

Les flibustiers, surpris et ignorant que le jeune homme n'était plus le matelot de Laurent, titre qui lui donnait une énorme importance à leurs yeux, s'écartèrent docilement devant lui, et le laissèrent arriver jusqu'à leur victime ! Au même instant, Fleur-des-Bois rejoignait son chevalier Louis. Deux cris, presque d'effroi, poussés par de Morvan et Jeanne, retentirent, pour ainsi dire, en même temps. Tous les deux venaient de reconnaître dans la malheureuse outragée la fille du comte de Monterey, Nativa ! Les flibustiers s'éloignèrent alors, laissant de Morvan, Fleur-des-Bois et Nativa en présence. Ce fut la fille du comte de Monterey qui, la première, rompit le silence :

— Chevalier de Morvan, dit-elle avec une émotion réelle, je remercie Dieu qui vous a envoyé à moi, vous le plus brave et le plus généreux cavalier que je connaisse ! Auprès de vous il n'y a ni danger ni outrage à craindre. Comment parviendrai-je jamais à vous exprimer toute ma reconnaissance pour le service que vous m'avez rendu ! Je vous dois plus que l'existence. Vous m'avez sauvée d'une éternelle damnation ; car après le déshonneur il ne me restait pas d'autre refuge que celui du suicide !...

Les remerciments de Nativa, et on voyait qu'ils étaient sincères, causèrent un grand trouble à de Morvan. Sa conscience lui disait qu'il n'avait pas le droit d'accepter la reconnaissance de la fille du comte de Monterey.

— Je suis à vos ordres, senorita, dit de Morvan avec embarras. Parlez ! Où désirez-vous que je vous conduise ?

Nativa laissa tomber sur le jeune homme un triste et douloureux regard :

— Chevalier, lui dit-elle, d'infâmes bandits ont assassiné mon père dans sa propre maison ! Pourtant, l'armée royale occupait alors la ville ! Aujourd'hui, envahie par les Frères-la-Côte, Carthagène n'offre nulle part un abri !

Pendant que Nativa faisait cette réponse, Fleur-des-Bois réfléchissait.

—Mon chevalier Louis, s'écria-t-elle, voici une bonne idée qui m'est venue... Que la senorita se procure un habillement d'homme; qu'elle se déguise, nous la conduirons à bord de *la Serpente*, où je lui donnerai ma cabine. Nul n'ira la chercher là. — Merci, Fleur-des-Bois, dit Nativa ; j'accepte. Tu es une noble fille! Pardonne-moi mes torts passés : j'ignorais à quel cœur d'or j'avais affaire!

Déjà de Morvan, Nativa et Jeanne s'étaient mis en route pour aller chercher le travestissement dont ils avaient besoin, lorsque Fleur-des-Bois s'arrêta brusquement, et s'adressant à de Morvan avec une vive émotion :

— Mon chevalier, mon projet est impraticable! s'écria-t-elle. Que Nativa succombe plutôt que je consente à l'accomplir! Tu oublies que tout Frère-la-Côte, convaincu d'avoir amené à bord d'un des navires de la flibuste une femme déguisée en homme, est puni de la peine de mort!... Les Frères-la-Côte sont inexorables à cet égard...

A ces paroles de Fleur-des-Bois, une pâleur mortelle envahit le visage de Nativa.

— Rassurez-vous, Senorita, lui dit de Morvan. Le danger que Fleur-des-Bois vient de me signaler ne m'empêchera pas de faire mon devoir. Jeanne, continua le jeune homme en prenant les mains de la boucanière dans les siennes, quand on n'estime pas un homme, on cesse bientôt de l'aimer. Malgré toi tu me mépriserais si, cédant à la peur, j'abandonnais lâchement la senorita. Ton amitié pour moi te pèse-t-elle donc à ce point que tu veuilles t'en défaire?... — Moi, te mépriser, mon chevalier! s'écria Fleur-des-Bois, qui se mit à sourire tant cette pensée lui parut ridicule. — Jeanne, je te jure que je parle d'après l'expérience!... — Au fait, reprit Jeanne en redevenant sérieuse, je ne suis qu'une ignorante!..... Je connais depuis si peu de temps la vie! Soit, mon chevalier, que ta volonté s'accomplisse!...

Une heure plus tard, Nativa, revêtue des habits d'un engagé, prenait possession de la cabine occupée par Fleur-des-Bois à bord de *la Serpente*.

La ruse inventée par Fleur-des-Bois pour mettre Nativa à l'abri de tout danger, réussit facilement ; les flibustiers avaient momentanément abandonné leurs navires pour biaquer dans la ville : à peine quelques hommes de garde restaient à bord.

Chaque jour Fleur-des-Bois venait chercher les aliments nécessaires à Nativa, puis retournant auprès de l'Espagnole, elle ne la quittait plus jusqu'au lendemain.

La sollicitude que Jeanne montrait pour la sécurité de Nativa était d'autant plus méritoire, que la boucanière souffrait réellement de la vue de sa rivale. Elle ne pouvait s'empêcher de songer qu'elle était la seule cause qui la séparât de son chevalier Louis; et puis la fille du comte lui paraissait, avec raison, si admirablement belle, si pleine de séductions, que, par moments, une crainte à la fois vague et poignante lui serrait douloureusement le cœur.

— Nativa, dit-elle un jour à sa rivale, aimais-tu autrefois le chevalier de Morvan? — Non... Je l'estimais seulement. — Et aujourd'hui?... — Aujourd'hui, je l'aime! répondit Nativa d'une voix aussi troublée que l'était celle de Jeanne. — Ah! tu l'aimes, s'écria Fleur-des-Bois, qui porta vivement la main à son cœur comme si un choc violent l'eût frappée et qu'elle voulût s'assurer de la gravité de sa blessure. Mais, mon chevalier Louis ne t'aime plus. — Oh! répondit Nativa en hochant doucement la tête d'un air d'assurance et de triomphe qui augmenta la pâleur de Fleur-des-Bois, quant à son indifférence, je ne la redoute point! Il m'a jadis donné trop complétement son âme pour résister aujourd'hui à l'expression de mon repentir!... Son orgueil seul est froissé, et en cela je ne l'estime que davantage!... Son cœur est resté le même!...

La pauvre Jeanne, incapable de résister plus longtemps à l'émotion qui l'accablait, éclata en sanglots.

— Mais moi.... moi qui l'aime.... comme jamais, je le sens, aucune femme ne l'aimera, que deviendrai-je? dit-elle d'une voix brisée?

Ce cri, parti du cœur, décelait une douleur si violente, que Nativa en fut tout

attendrie. A cet instant la porte de la cabine s'ouvrit, et le beau Laurent se présenta.

A l'apparition si imprévue du flibustier, Nativa éprouva un vif mouvement d'effroi; Laurent sourit.

— Rassurez-vous, Senorita, lui dit-il en s'inclinant profondément devant elle, je ne viens pas ici en ennemi, au contraire; je vous suis toujours trop reconnaissant de la bonne opinion que vous avez eue jadis et pendant si longtemps de moi, malgré la légèreté de ma conduite, pour ne pas saisir avec empressement l'occasion que le hasard me fournit de vous être agréable! Si vous voulez bien prendre la peine de me suivre à Carthagène, je vous donnerai un sauf-conduit qui fera de la maison que vous choisirez un asile inviolable. Quant au chevalier de Morvan, je regrette que le devoir m'oblige à sévir contre lui, mais dans une heure il sera fusillé. — Que dis-tu, Laurent? s'écria Fleur-des-Bois en pâlissant; je ne te comprends pas!..... Tu parles de fusiller mon chevalier!... — Hélas! ma chère Fleur-des-Bois, répondit Laurent, je ne plaisante nullement. Tu connais aussi bien que personne les lois de la flibuste. La présence de la senorita Sandoval, toujours si charmante sous ce laid costume d'engagé, est un témoignage irrécusable de sa faute. Je te le répète, c'est un homme mort!...

Fleur-des-Bois, à ces cruelles paroles, voulut répondre, mais son émotion trahit sa volonté. Quant à Nativa, elle n'était pas moins agitée que sa rivale.

— Je suis une créature maudite, murmura-t-elle; ma présence porte malheur. Faut-il donc, après avoir tant torturé déjà le cœur de ce noble de Morvan, que je cause sa mort! Non! je ne veux pas qu'il soit victime de sa générosité. Ma présence ici est la seule chose qui l'accuse. Je le sauverai!

Nativa se leva alors, et, repoussant vivement Laurent, placé devant la porte, elle s'élança d'un pas ferme et rapide vers l'un des sabords ouverts de la chambre du conseil sur laquelle ouvrait la cabine.

Un moment surpris, le flibuster devina aussitôt l'intention de l'Espagnole; en un bond, il la rejoignit; une seconde de retard, et Nativa eût pu accomplir son généreux projet, se jeter à la mer. De Morvan eût été sauvé.

— Tudieu! Senorita, s'écria Laurent, quel dévouement superbe! cela est tout à fait digne des temps antiques et fabuleux. Se noyer pour laisser son amant à sa rivale, c'est magnifique! Après tout, peut-être bien n'avez-vous pas réfléchi! Et penser qu'autrefois vous auriez probablement fait de même pour moi! Heureux vos fiancés! Vous leur portez la même affection..... toujours aussi entière!... Mais voilà que je cause au lieu d'agir!... il me faut des témoins pour bien constater le crime de ce malheureux chevalier!... Je reviens!...

Laurent s'éloignait déjà, lorsque Fleur-des-Bois, rappelée à elle par l'imminence du danger qui menaçait le chevalier, s'élança vers le flibustier, et le saisissant par le bras:

— Laurent, lui dit-elle, il est impossible que tu songes sérieusement à accomplir ta menace; cela serait trop affreux! Un monstre serait seul capable d'une pareille infamie!... — Alors, c'est que je suis un monstre, répondit froidement Laurent en faisant mine de s'éloigner.

Fleur-des-Bois se cramponnant après lui,

— N'y a-t-il aucun moyen de sauver mon chevalier Louis? lui dit-elle. Tu conçois bien que je préfère me tuer de suite que d'assister à son supplice... — Oui, Jeanne, il y a un moyen de sauver de Morvan..... — Mais alors, parle donc! parle donc! s'écria Fleur-des-Bois hors d'elle-même. — Jeanne, je t'aime! lui dit-il; consens à devenir ma compagne, sois à moi, et le chevalier sera sauvé.

La position de la pauvre enfant était affreuse.

— J'attends, dit Laurent, qui observait d'un regard impassible les émotions que reflétait le visage de l'infortunée.

Jeanne hésita une dernière fois, puis d'une voix tellement basse et étouffée, qu'elle ressemblait à un souffle:

— Je ne veux pas que mon chevalier Louis meure, Laurent, murmura-t-elle.

Le flibustier tressaillit; un éclair illumina son regard; mais reprenant son sang-froid

— C'est bien, Jeanne.

Il voulut alors prendre la main de la jeune fille; mais Jeanne se rejeta brusquement en arrière. Laurent, le sourire sur les lèvres, s'éloigna en disant : — A ce soir! N'oublie pas ta promesse!

—Nativa, dit Jeanne après un court silence, viens à mon secours.... aide-moi de tes conseils... arrêtons-nous à un parti!... Dis, que faut-il faire?..... Prendre la fuite?..... Mais comment?... Ah! une idée!... Si nous incendions *la Serpente!*... Rien de plus facile; il y a justement à bord des tonnes d'eau-de-vie. Pendant la confusion que produira cet événement, on ne fera pas attention à nous; nous pourrons, sans être remarquées, gagner la terre. J'ai promis tout ce qu'il a voulu; mais ce soir je serai en sûreté ou morte! Veux-tu m'aider, Nativa?—Mon Dieu, Jeanne, répondit-elle, on croirait vraiment, à t'entendre, que la tendresse de Laurent constitue pour toi un affreux malheur! Laurent est doué d'éminentes qualités... Il est riche, il te rendra heureuse... il assurera ton avenir!...

Fleur-des-Bois, poursuivant toujours sa pensée, n'avait prêté aucune attention aux paroles de la fille du comte de Monterey.

— Nativa, reprit-elle, je deviendrai ton esclave... j'obéirai avec docilité à tes ordres... je préviendrai tes moindres caprices... Oui, je serai ton esclave. Nativa, aide-moi à me sauver!

L'insistance que mettait Fleur-des-Bois dans l'exécution de son projet de fuite pour échapper à Laurent, le sacrifice de sa liberté et de sa fierté, qu'elle n'hésitait pas à accomplir, afin de se conserver digne de de Morvan, firent taire les derniers scrupules de Nativa: elle comprit qu'avec un amour comme celui de sa rivale, il n'y avait pas à marchander : que tant que Jeanne vivrait, elle aurait à la redouter. A cette pensée, le sang impétueux de l'Espagnole s'enflamma, son orgueil étouffa toute pitié en elle, et ce fut d'un ton impatient et dédaigneux qu'elle répondit à Fleur-des-Bois :

— Jeanne, brisons là-dessus, je te prie... —Ainsi, tu refuses d'associer tes efforts aux miens? — Certes, je refuse, Fleur-des-Bois. — Je te plains, Nativa... C'est bien, j'essaierai seule... — Nullement; je m'y oppose! Je ne veux pas, moi, périr victime de ton imprudence, être la proie de l'incendie que tu comptes allumer! — Tu emploieras donc la force pour me retenir, Nativa? car rien ne me fera renoncer à mon dessein.

L'Espagnole réfléchit.

— Oui, j'emploierai la force, s'il le faut, pour sauver ma vie, dit-elle.

Jeanne, qui était séparée de sa rivale par toute la longueur de la cabine, saisit alors vivement sa carabine, et l'armant avant que l'Espagnole eût le temps et la pensée de s'opposer à cette action :

— Nativa, lui dit-elle, tu vas mourir!

Le calme avec lequel Fleur-des-Bois prononça ces mots décelait une telle détermination, une résolution si irrévocablement arrêtée, que Nativa resta atterrée.

Tout à coup Jeanne poussa un cri de joie: et rejetant loin d'elle sa carabine :

— Non, tu n'as rien à craindre, Nativa, dit-elle; tu es sauvée!—Que dis-tu? demanda l'Espagnole, n'osant même croire à ce changement subit. — J'allais te tuer, Nativa, non pour me venger de toi, mon cœur n'a jamais compris la vengeance, mais pour épargner à mon chevalier Louis l'avenir affreux que tu lui aurais fait!..... Insensée que j'étais!..... j'oubliais qu'entre Louis et toi il y a un abîme... Que veux-tu? j'avais l'esprit si troublé... qu'entre vous deux toutt rapprochement serait un crime!... que quand bien même il éprouverait pour toi le plus violent amour, le devoir lui ordonnerait de fuir ta présence! —Je ne te comprends pas, Jeanne.—Accepterais-tu donc, Nativa, pour époux ou pour amant l'homme qui a tué ton père!...

A ces paroles lentement prononcées et énergiquement accentuées par Fleur-des-Bois, Nativa poussa un cri déchirant...

— Tu mens!... s'écria-t-elle. Tu espères me tromper!... me faire haïr le comte!... Tu ne réussiras pas... Mon père a succombé à un horrible supplice qui lui a été infligé par des bandits... — Par les ordres de mon chevalier Louis! interrompit Jeanne. Jadis ton père avait assassiné le sien. Louis a vengé

mort de l'innocent en punissant le coupable... La mort du comte de Monterey n'est pas un crime : elle a été un châtiment!...

Un long silence régna dans l'étroite cabine.

— Nativa, dit enfin Jeanne, puisque toi et moi nous aimons sans espoir, notre cause devient commune. Que notre mutuel malheur nous réunisse! Je te répète ma proposition de tout à l'heure. Aide-moi à me sauver, et je deviendrai ton esclave. Nous serons moins malheureuses en ne nous quittant plus. Nous pourrons parler tous les jours de lui... pleurer l'une devant l'autre sans avoir à rougir de nos larmes.



Il saisit une branche provenant d'un arbre accroché aux flancs du gouffre... (Page 393.)

Nativa était tellement accablée, qu'elle dut faire un suprême effort pour répondre.

— Fleur-des-Bois, dit-elle enfin d'une voix brisée, ordonne, j'obéirai. Je n'ai plus ni volonté ni courage!

Familiarisée dès ses plus jeunes années

avec le danger, Jeanne s'occupa aussitôt de réaliser son projet; elle prit une lanterne, et évitant soigneusement d'être vue des rares flibustiers qui se trouvaient à bord de *la Serpente*, elle descendit dans la cale.

Une demi-heure plus tard, un tourbillon de fumée, éclairé par d'immenses jets de flammes, s'élançait des flancs de *la Serpente*.

— Voici le moment d'avoir du sang-froid, Nativa, dit Jeanne; regarde, vingt embarcations se dirigent déjà vers nous. On vient remorquer *la Serpente* en pleine mer, afin que son explosion n'endommage pas les autres navires de l'escadre. Mêlons-nous à la foule; nous arriverons à terre sans attirer l'attention de personne. — Et une fois à terre, me suivras-tu, Jeanne?... Rappelle-toi que tu m'as promis de ne plus me quitter!... — J'irai là où tu me conduiras, Nativa. — J'ai foi en ta parole. Oh! tu l'as dit, et cela sera! Je te jure, moi, sur la mémoire de mon père, que nous ne nous quitterons plus... plus jamais... pas même dans la tombe!

Nativa prononça ces dernières paroles d'un air sombre et sinistre, et avec une grande exaltation.

L'événement réalisa complétement l'espérance de Fleur-des-Bois. Au milieu de la confusion produite par l'incendie de *la Serpente*, la jeune fille et Nativa gagnèrent facilement la terre, dont elles étaient à peine séparées par une distance de deux encablures!

— Pressons le pas, Jeanne, dit Nativa dès que son pied eut touché le môle de débarquement. Il ne faut pas que le comte ou Laurent nous rencontrent.

Une demi-heure s'était à peine écoulée que les deux jeunes filles, après avoir heureusement traversé la ville, se trouvaient seules au milieu de la campagne.

— Quoique nous ayons à peine franchi les portes de la ville, nous voici presque déjà rendues au terme de notre voyage, dit Nativa. Nous allons au couvent de Notre-Dame-de-la-Poupe. — Au couvent de Notre-Dame-de-la-Poupe? répéta Fleur-des-Bois avec étonnement; mais une demi-lieue sépare à peine ce couvent de la ville... Il est impossible que Laurent ne m'y découvre pas. — Sois sans inquiétude, je réponds de tout. Ce couvent, après avoir été abandonné par les ladrones, est justement l'endroit qui a servi de refuge aux femmes qui s'étaient enfuies de Carthagène pendant le siége... J'y ai séjourné plus d'un mois..... J'en connais les moindres détours, les plus mystérieuses cachettes...

Le couvent de Notre-Dame-de-la-Poupe était situé au nord-est de la ville, sur une montagne haute et escarpée; un étroit sentier, taillé dans le roc, conduisait au vaste édifice. D'épaisses broussailles accrochées aux flancs des rochers aidaient le piéton à franchir ce rude chemin et lui offraient une chance de salut, dans le cas où un faux pas l'eût fait glisser dans un profond précipice qui bordait le versant nord-est de la montagne. Bientôt la fille du comte de Monterey s'arrêta :

— Nous voici arrivées, dit-elle.

Fleur-des-Bois regarda autour d'elle : d'un côté, elle aperçut une des hautes et épaisses murailles de l'édifice; de l'autre, le précipice dont il a été parlé.

— Tu vois, reprit Nativa, en accompagnant ces paroles d'un singulier sourire, que nous ne courons guère le risque d'être dérangées, puisque tu ne peux même découvrir l'issue par laquelle nous allons pénétrer dans le couvent!

L'Espagnole entra dans un épais bosquet de figuiers sauvages; puis, écartant un monceau de feuilles et de branches adossées contre la muraille, elle montra du doigt à sa compagne une ouverture large à peine de deux pieds et assez semblable à une meurtrière.

— Les frères de Notre-Dame-de-la-Poupe aimaient à jouir d'une complète liberté, dit Nativa; il a fallu toute l'imminence du danger commun pour les décider à nous révéler l'existence de cette issue si bien cachée. A présent nous allons remonter un escalier étroit, glissant et tortueux. Avancez avec précaution.

Nativa, après une hésitation tellement courte que Jeanne ne la remarqua même pas, passa hardiment à travers la meurtrière. Fleur-des-Bois la suivit. L'escalier aboutissait à un étroit corridor : les deux jeunes

filles y arrivèrent sans aucune difficulté.

— Où sommes-nous, Nativa? demanda Jeanne d'une voix troublée. — Derrière l'autel de la chapelle. Regarde.

L'Espagnole appuya sur un ressort; un panneau glissa dans ses jointures, et l'obscur corridor fut subitement illuminé par un rayon doré de lumière. Fleur-des-Bois avait à peine eu le temps d'entrevoir l'église dévastée du couvent, que de nouveau elle se trouva plongée dans les ténèbres.

— Oh! que le soleil est donc une belle chose! murmura-t-elle avec un soupir.

Jeanne entendit alors une porte tourner en grinçant sur ses gonds rouillés, et une faible clarté frappa sa vue.

— Voici un refuge où les ladrones ne s'aviseront pas d'aller nous chercher, dit Nativa. Entre, Jeanne!... Ici tu n'auras rien à craindre des poursuites de Laurent!...

A la fin, Fleur-des-Bois hésita.

— J'ai peur, Nativa!... dit-elle d'une voix tremblante. Quel est donc ce refuge!... — Un des *in pace*, prison du couvent..... J'ai déjà dû, pour éviter les outrages de tes amis les Frères-la-Côte, que j'appelle, moi, des assassins et des voleurs, habiter pendant plus d'un mois cette triste demeure, répondit Nativa. Je suis familiarisée avec ces lieux lugubres: veux-tu, vaillante boucanière, que je te donne l'exemple du courage, que je te montre le chemin? — Je le veux bien, Nativa. En effet (je ne conçois pas cela), j'ai, je te le répète, fort peur. Passe la première!

Si Jeanne eût pu voir le sourire effrayant de férocité que ces paroles amenèrent sur le visage de Nativa, elle se serait refusée à la suivre.

— Quel affreux séjour! reprit Fleur-des-Bois en pénétrant dans l'étroit *in pace*, il me semble que ces murailles humides pèsent sur mes épaules comme un manteau de glace. Je crois entendre les plaintes et les gémissements des infortunés qui jadis sont morts ici dans les tortures d'une agonie solitaire!... Mon Dieu! que la liberté est une douce et belle chose!..... Nativa, allons-nous-en!.... Fuyons!... Je connais les ressources des forêts! Ma chasse pourvoira amplement à nos besoins; avec des branches et des feuilles je construirai une hutte. Nous aurons de l'air et du soleil! Allons-nous-en, allons-nous-en!

— Tes paroles me prouvent, Jeanne, répondit Nativa avec un rire moqueur, que la pensée de tomber au pouvoir du beau Laurent ne t'épouvante plus autant.

Nativa s'élança alors vers la porte du cachot, la ferma en dedans à double tour, et retira la clé de la serrure. Fleur-des-Bois n'essaya pas de s'opposer à cette action.

— Nativa, dit-elle les larmes aux yeux, pourquoi insulter ainsi à ma douleur?..... Puisque tu préfères le séjour de cette hideuse prison à la vie libre et heureuse des bois, je dois me soumettre!... Ne me suis-je pas engagée à t'obéir en tout?

Fleur-des-Bois, en entrant d'abord dans la prison, n'avait entrevu que confusément les objets qui l'entouraient : plus familiarisée alors avec la demi-obscurité qui régnait dans le lugubre asile, elle se mit à considérer attentivement l'intérieur de l'*in pace*. Cet examen fut bientôt terminé. Le regard de la pauvre enfant ne rencontra que d'épaisses murailles; une espèce de lucarne, large à peine de quelques pouces et garnie de deux forts barreaux en fer formant la croix, existait à une hauteur d'environ trois pieds au-dessus du sol. C'était par cette ouverture que l'air et la lumière pénétraient dans la prison.

— Il n'y a pas à craindre que Laurent s'introduise par cette meurtrière, dit d'un air sardonique Nativa, qui suivait du regard les moindres mouvements de la jeune fille. Cette meurtrière, située au-dessus d'un précipice, n'est nullement visible au dehors!... Oh! nous sommes parfaitement en sûreté! Personne ne songera jamais à venir nous chercher ici!...

Un assez long silence suivit ces paroles de Nativa. Puis elle reprit d'une voix stridente :

— Tu m'appartiens enfin, Jeanne!... J'ai disposé de toi!... Tu n'as plus une semaine à vivre!... Et de quelle vie, encore?... Une affreuse agonie!..... une agonie sans nom, qui dépassera tout ce que l'imagination peut rêver de plus hideux!... Ton avenir, Jeanne, c'est de mourir de soif et de faim!... Regarde!... Dans ma main passée à travers la meurtrière se trouve la clé de notre cachot...

Que j'ouvre cette main, et cette clé tombera dans le précipice... Qui viendra te sauver? Personne! on ne te sait pas ici! Je te l'avais bien dit que nous ne nous quitterions plus, pas même dans la tombe! Regarde bien, Jeanne, voici que j'ouvre ma main... la clé tombe... L'entends-tu rebondir sur les rochers?... Je suis vengée!

Jeanne poussa un cri, et s'évanouit.

Pendant que l'incendie allumé par Fleur-des-Bois à bord de *la Serpente* accomplissait son œuvre de destruction, de Morvan, ignorant l'infâme conduite de son ex-matelot et la position critique dans laquelle se trouvait Jeanne, était engagé dans une grave conversation avec Montbars. La scène se passait dans l'appartement le plus reculé de la maison qu'occupait le flibustier. Montbars avait l'air triste et soucieux, presque découragé.

— Louis, disait-il, tu te trompes du tout au tout sur la portée de l'élection de Laurent. Là où tu ne vois qu'un fait isolé, dû au hasard, je devine, moi, un plan de conduite mûrement réfléchi, irrévocablement arrêté... — Ne parle pas ainsi, Montbars! Le découragement n'est pas permis à ton énergique nature. — Je ne suis pas découragé, enfant, je suis clairvoyant, voilà tout. Laurent finira par succomber, je le sais; seulement, j'ignore de quel prix il me faudra payer mon triomphe!

De Morvan allait répondre, lorsqu'un coup discrètement frappé à la porte retint la parole sur ses lèvres. Presque aussitôt, un des engagés de Montbars se présenta.

— Maître, dit-il, il y a en bas un homme qui demande à être introduit sans retard auprès de toi. — Quel est cet homme? un Frère-la-Côte? un Espagnol? — Un Frère-la-Côte, sans doute, maître, car il s'exprime en excellent français! Toutefois, son chapeau est rabattu et son manteau relevé de telle façon qu'il m'a été impossible d'entrevoir son visage. — Laisse passer cet homme, dit Montbars à l'engagé.

Montbars parlait encore quand l'inconnu annoncé entra. A la vue de de Morvan, il laissa échapper un mouvement de mauvaise humeur.

— Capitaine, lui dit Montbars, le chevalier Louis est mon parent, un second moi-même. Je n'ai rien de caché pour lui, ni action ni pensée. Explique-toi sans crainte. — Tu m'appelles capitaine! tu m'as donc reconnu? — Parfaitement, mon ami Pierre. Parle donc, je t'écoute! — Montbars, reprit le capitaine Pierre, j'ai reconnu qu'en contrecarrant tes projets, j'avais commis à mon insu une mauvaise action, nui à la prospérité de la flibuste. Que veux-tu; Laurent m'avait ébloui! Ce matin, le misérable, se croyant sûr de moi, n'a pas craint de me dévoiler ses infâmes projets. — Ah! tu connais les projets de Laurent! interrompit Montbars avec une ardente curiosité qu'il ne songea pas à cacher; et quels sont-ils? — Infâmes! je le répète. Il compte s'emparer des richesses de l'association, richesses, dit-il, mal placées dans tes mains, et transporter la flibuste dans les mers du Sud. Je ne te répéterai pas tous les raisonnements captieux qu'il a employés, les promesses qu'il m'a faites pour me gagner à son parti. — Et qu'as-tu répondu, capitaine Pierre? — J'ai préféré lui laisser croire qu'il pouvait compter sur moi, et venir t'avertir du danger qui nous menace!..... Dieu veuille, Montbars, qu'il ne soit pas déjà trop tard pour le conjurer!... Pour sauver notre association, il n'y a rien que je ne sois prêt à tenter : o[illegible] donne, j'obéirai. — Oui, Pierre, je sais q[illegible] je peux compter sur toi, mais les autres i[illegible] tiés.... sauront-ils imiter ton loyal exempl[illegible] repousser les séductions de Laurent?... [illegible] Hélas! Montbars, je ne dois pas te cach[illegible] que Laurent a réussi auprès de la plup[illegible] d'entre eux!... La perspective de part[illegible] les immenses richesses, le fonds de rés[illegible] dont tu disposes pour les besoins de l'as[illegible] ciation, est un appât auquel peu de fr[illegible] ont su résister!..... — Ainsi, dit Mont[illegible] pensif, tu crois que l'intention de Lau[illegible] est de s'emparer des richesses que renfe[illegible] l'Asile?... En effet, ce plan est bien digne [illegible] sa hardiesse!..... Ce serait là un coup [illegible] maître!... Je ne comprends pas com[illegible] cette combinaison si simple m'a échapp[illegible] j'avais une trop bonne opinion des Fr[illegible] la-Côte. — Laurent, reprit le capitaine Pie[illegible]

m'a parlé de l'exécution de son projet comme d'une chose certaine. Je ne serais nullement étonné qu'il songeât à abandonner momentanément Carthagène pour faire voile vers l'Asie. Je ne saurais trop te répéter, Montbars, que le danger est imminent, que les moments sont précieux. Quelles sont tes intentions? Par quel moyen espères-tu déjouer le complot? — Il ne me reste qu'un moyen pour sauver notre association, répondit Montbars : c'est de brûler la cervelle au traître. Cette mort fera grand bruit, j'en conviens; car Laurent est en ce moment fort populaire. Tant mieux! il faut un exemple.

Montbars allait sortir, lorsque la porte s'ouvrit, et son engagé entra.

—Maître, dit-il, un violent incendie vient de se déclarer à bord de *la Serpente*. On craint qu'il ne se communique à l'escadre entière.

De Morvan poussa un cri terrible. L'idée de Fleur-des-Bois périssant dans les flammes venait de se présenter à son esprit.

Fou de douleur, il s'élança hors de l'appartement, en deux bonds franchit l'escalier, et courut vers le port.

La Serpente ayant été remorquée au large, on s'occupa de rechercher les victimes de l'incendie : personne n'avait péri.

De Morvan parcourut toute la ville pour trouver Fleur-des-Bois : il pensa que peut-être bien la jeune fille s'était rendue chez lui avec Nativa; son inquiétude s'accrut encore lorsque Alain l'assura que de toute la journée il n'avait quitté la maison, et n'avait pas vu Fleur-des-Bois. L'esprit bouleversé par de sinistres pressentiments, de Morvan se mit à fouiller de nouveau la ville; il apprit enfin que Jeanne avait été vue en compagnie d'un jeune homme. Dans le signalement de ce jeune homme, qu'il se fit donner à plusieurs reprises et par plusieurs personnes, il reconnut, à ne s'y pouvoir tromper, Nativa.

Ce renseignement lui fit grand bien : il pensa que Jeanne, craignant pour la sécurité de l'Espagnole, s'était éloignée avec elle de la ville, pour attendre la nuit, et qu'elle viendrait le retrouver, lui de Morvan, vers la fin du jour. Une fois rassuré sur le sort de Fleur-des-Bois, et par conséquent plus calme, le jeune homme songea à la trahison de Laurent et à la sanglante résolution prise par Montbars. Il se hâta de se rendre chez le flibustier. Montbars était absent; de Morvan, en proie à une anxiété profonde, l'attendit jusqu'à la tombée de la nuit. A la fin, Montbars arriva.

— Eh bien? s'écria de Morvan en s'élançant à sa rencontre. — Eh bien, répondit le flibustier, il m'a été impossible de rencontrer Laurent; je crains bien qu'il ne soit trop tard!... J'ai remarqué également l'absence de plusieurs Frères-la-Côte en qui j'ai une médiocre confiance... Je ne serais nullement étonné que Laurent fût parti... Pierre s'est également mis à sa recherche; je l'attends... Je doute qu'il ait été plus heureux que moi dans sa tentative.

Montbars parlait encore, quand un bruit confus de voix montant de la rue jusqu'à lui, attira toute son attention.

— Qu'est-ce? dit-il en ouvrant la fenêtre. — Un homme blessé, que l'on rapporte sur un brancard! répondit de Morvan. — Malédiction! s'écria Montbars; ce doit être Pierre!...

Le flibustier ne s'était pas trompé.

A peine une minute s'était-elle écoulée, que le Frère-la-Côte, soutenu par quatre flibustiers, faisait son entrée dans la pièce où se trouvaient de Morvan et Montbars :

— Pierre, mon pauvre Pierre! dit ce dernier en lui prenant affectueusement la main, tu as rencontré Laurent; c'est pour moi que tu meurs!... — Oui, c'est Laurent qui m'a assassiné, répondit Pierre d'une voix déjà à moitié éteinte, mais ce n'est pas pour toi que je meurs... c'est pour la flibuste... Ne m'interromps pas... j'ai peu de temps à vivre. J'ai rencontré Laurent en canot... à l'extrémité de la baie... Il préparait son embarquement. Notre explication n'a pas été longue... Dès qu'il m'a vu, il s'est écrié : « Ah! tu me trahis! » Puis il m'a tiré un coup de pistolet. Il paraît que Laurent a des espions... méfie-toi... Si d'ici à deux jours tu ne peux le rejoindre... embarque-toi à ton tour... tu seras sûr de le retrouver à l'Asile... Au revoir, Montbars; bonne chance!...... J'aurais préféré tomber sous le plomb de l'Espa-

gnol... bah! c'est là un détail... Que m'importe, moi mort, ce que l'on dira du capitaine Pierre!... Fais-moi donner un verre d'eau-de-vie... j'étouffe..... Encore une fois, au revoir!

De Montbars, comprenant que la position du Frère-la-Côte était tout à fait désespérée, et que des soins intelligents n'aboutiraient qu'à prolonger de quelques minutes son agonie, s'empressa de se rendre à son désir.

Pierre but une gorgée, et faisant claquer sa langue contre son palais :

— Mauvais, dit-il.

Puis il tomba mort.

Quatre jours s'étaient passés depuis la mort du capitaine Pierre, et Montbars, malgré ses incessantes recherches, n'avait pu parvenir encore à retrouver Laurent. Quant à de Morvan, en présence de l'absence si prolongée de Fleur-des-Bois, il éprouvait une mortelle inquiétude, il ne savait à quel parti s'arrêter.

Le jeune homme, pendant ces quatre jours, avait déployé dans ses recherches une activité fébrile et réellement surhumaine; il n'existait pas une maison dans Carthagène qu'il n'eût visitée. Alain, presque aussi désespéré que son maître (car le serviteur s'était fortement attaché à Jeanne), avait, de son côté, exploré en vain les environs de la ville. Toutefois, tenace et opiniâtre comme un Bas-Breton du pure race, il ne se décourageait pas. Il revenait aux mêmes endroits qu'il avait déjà parcourus, et ne cessait de jeter le nom de Fleur-des-Bois aux échos d'alentour. Hélas! les craintes poignantes éprouvées par de Morvan et son serviteur n'étaient que trop motivées!

Une scène lugubre se passait dans l'horrible *in pace* du couvent de Notre-Dame-de-la-Poupe. Jeanne n'était plus reconnaissable. Assise sur le sol humide du cachot, le dos appuyé contre la muraille, la pauvre enfant présentait l'image de la résignation sans espoir. La pâleur transparente de son visage laissait deviner les souffrances qu'elle avait endurées; ses grands yeux bleus, à moitié voilés par ses paupières alourdies, semblaient prêts à se fermer de l'éternel sommeil. De temps en temps, un léger soupir s'échappait de sa poitrine, torturée par les dévorantes et insupportables ardeurs de la soif; mais aucune parole de colère ou de désespoir n'accompagnait ce signe de douleur. L'agonie de Jeanne avait quelque chose de calme et de recueilli : c'était l'âme d'un ange s'apprêtant à s'élancer vers le ciel.

Il n'en était pas de même de Nativa : la tenue de la fougueuse Espagnole offrait un frappant contraste avec celle de Jeanne. Brisée, mais non vaincue par la souffrance, la fille du comte de Monterey se révoltait, avec une rare énergie, contre les atteintes de la mort.

— Jeanne, dit-elle tout à coup et en saisissant violemment par le bras la pauvre enfant, comment fais-tu pour sommeiller ainsi? Je veux que tu souffres comme je souffre... réveille-toi...

Fleur-des-Bois souleva lentement ses paupières, et laissant tomber sur sa rivale un céleste regard :

— Je ne dors, pas, Nativa, répondit-elle doucement, je pense..... — A de Morvan, n'est-ce pas? A l'assassin de mon père? reprit Nativa avec une indicible expression de haine et de furenr... — Ne parle pas ainsi, Nativa, s'écria Jeanne avec un élan que sa rivale n'attendait pas de sa faiblesse. Mon chevalier Louis est le cœur le plus noble qui soit au monde. Si tu savais que de belles et consolantes choses il me dit toute la journée... C'est à lui que je dois ma tranquillité présente en voyant arriver la mort sa crainte. Une seule chose attriste mes derniers moments, Nativa : le spectacle de tes souffrances... Nativa, ma bonne Nativa! du courage... bientôt tous nos maux auront cessé.

Jeanne, en parlant ainsi, prit les mains de l'Espagnole dans les siennes, et les serra doucement. A ce contact, Nativa tressaillit : son pâle visage s'empourpra d'une vive rougeur, et un éclair de fureur illumina ses grands yeux noirs.

— Je n'ai que faire de ta générosité, de tes consolations..... dit-elle. J'ai l'âme haut placée... le cœur indomptable... Mon Dieu! que je souffre... s'écria Nativa en portant ses mains crispées sur sa poitrine... N'im-

porte, je ne faiblirai pas... Allons, Jeanne, secoue ta torpeur... ne sois pas lâche ainsi... C'est moi qui suis la cause de ta mort... maudis-moi donc! Je préfère ta colère à ta résignation. — Je te plains, Nativa; mais je ne puis t'en vouloir! Ta conduite n'a rien de si blâmable! Tu n'as pas essayé de te soustraire à la mort qui m'attend... Tu partages volontairement mon sort! Ta vengeance ne manque pas de noblesse... Que veux-tu, Nativa? ce n'est pas ma faute, à moi, si je me suis trouvée sur ta route. Lorsque pour la première fois je vis mon chevalier Louis, jamais même je n'avais entendu prononcer ton nom... N'importe, je conçois la haine que je t'inspire. Sois généreuse, Nativa, pardonne-moi mes torts involontaires!

L'accent d'humilité réelle et l'enchanteresse douceur que mit Jeanne dans cette prière, produisirent une impression aussi inattendue qu'inouïe sur Nativa. Elle jeta ses bras autour du cou de Jeanne, et serrant la charmante enfant contre sa poitrine :

— Tu m'as vaincue, Jeanne! dit-elle; que Dieu me pardonne mon crime!... Par suite de quel fatal aveuglement ai-je pu te méconnaître aussi longtemps! La victime demande pardon au bourreau... Ah! cela ne saurait être. Jeanne, je te devrai de mourir en chrétienne... je pleure; ne me dis rien... ces larmes me sont si douces... Je ne souffre plus... Jeanne, ma sœur, combien je t'aime!

Un long silence régna dans le sombre cachot : les deux jeunes filles, enlacées dans les bras l'une de l'autre, semblaient dormir d'un paisible sommeil. Ce fut Fleur-des-Bois qui la première reprit la parole.

— Nativa, dit-elle, ma sœur bien-aimée, pourquoi retenir tes plaintes? Tu crains sans doute de m'affliger? Tu as tort; je sais que si ton corps souffre, ton âme est à présent heureuse... Tu ne me réponds pas?... Nativa, tu me fais peur! Parle-moi!

Jeanne se souleva avec effort, et écartant d'une main tremblante l'épaisse et soyeuse chevelure de l'Espagnole :

— Que tu es pâle! continua-t-elle, mais que tu es belle!..... Souffres-tu davantage, Nativa!...

Les lèvres décolorées de la jeune fille s'entr'ouvrirent :

— Sois bénie, Jeanne, murmura-t-elle... Je t'aime! Dieu m'appelle à lui!... A bientôt!... au revoir!...

Fleur-des-Bois sentit un souffle humide et léger passer sur son visage : elle frissonna.

— Nativa! Nativa! réveille-toi, dit-elle; partons d'ici! Retournons dans nos forêts... J'ai froid... Écoute... c'est la voix de mon chevalier Louis qui nous appelle... Il s'impatiente... Me voici, mon chevalier Louis...

Jeanne, en proie au délire, voulut se lever, mais sa faiblesse trahit sa volonté, et elle retomba évanouie auprès de Nativa morte.

Pendant ce temps, Montbars et de Morvan, réunis dans la pièce où nous les avons déjà vus, avaient une conversation fort animée.

— Mais, es-tu bien assuré, Montbars, disait de Morvan, de l'exactitude des renseignements que l'on t'a donnés? — Parbleu! comment pourrais-je en douter? C'est sur le brigantin *le Cerf-Volant*, que la mort de Pierre laissait sans capitaine, qu'il s'est embarqué avec ses complices... Je le rejoindrai... oui, c'est certain... mais il n'y a pas une minute à perdre...

De Morvan, réellement attendri, paraissait en proie à une douloureuse indécision.

— Montbars, dit-il, sans l'inexplicable absence de Fleur-des-Bois, je n'hésiterais pas à te suivre, à m'associer à ta dangereuse entreprise... Mais cette absence inexplicable m'épouvante, me paralyse... D'un instant à l'autre, Jeanne peut avoir besoin de moi... — Rassure-toi, Louis, dit Montbars d'un air narquois, Jeanne aura conduit Nativa dans quelque village éloigné... Tu recevras bientôt de ses nouvelles. — Montbars, je ne te laisserai pas partir seul, s'écria le jeune homme; tu as raison, je ne puis rien en ce moment pour Fleur-des-Bois... Je t'accompagne, Montbars!... — Merci de ton dévouement, Louis, dit-il, je ne puis l'accepter; la partie que je joue est trop inégale; il y aurait crime à t'associer à ma mauvaise chance. Tu oublies que je cours à une mort presque certaine... — Cette réponse m'indique mon devoir, Montbars : que tu veuilles ou non, à présent je te suivrai.

Le flibustier réfléchit pendant quelques secondes.

—Soit ! dit-il, viens ; on ne peut échapper à sa destinée !

De Morvan, après avoir pris ses armes, se dirigeait vers la porte de sortie, lorsque celle-ci, poussée du dehors, s'ouvrit et donna passage au serviteur Alain, qui pâle, les vêtements en désordre et les yeux hagards, s'affaissa, en entrant, dans un fauteuil.

— Qu'y a-t-il, Alain ? s'écria de Morvan, Fleur-des-Bois est morte ? — Oui, répondit le Bas-Breton d'une voix sourde, oui, elle est morte ; j'ai entendu son âme !...

Au commencement de la phrase de son serviteur, de Morvan avait été obligé de s'appuyer contre le mur pour ne pas tomber; les dernières paroles d'Alain le ranimèrent.

— Explique-toi, s'écria-t-il. Que s'est-il passé ?... Parle donc, mais parle donc ! — Tout à l'heure, reprit Alain, je gravissais la montagne de Notre-Dame-de-la-Poupe, lorsque j'ai entendu la voix de Fleur-des-Bois... je veux dire l'âme de Fleur-des-Bois chanter la complainte de *Jeanne la trépassée.* — Oh ! Jeanne n'est pas morte ! courons la rejoindre... Viens, Alain, viens ! s'écria de Morvan, qui, sans songer davantage à Montbars, saisit le Bas-Breton par le bras, l'arracha du fauteuil où il était assis, et l'entraîna avec lui.

Guidé par Alain, que sa présence rassurait, de Morvan ne mit pas plus de dix minutes à gravir la montagne de Notre-Dame-de-la-Poupe.

— Voyons, mon brave Alain, dit-il en s'arrêtant le front ruisselant de sueur, tâche de te rappeler au juste l'endroit où tu te trouvais lorsque tu as entendu la voix de Fleur-des-Bois. — Vous voulez dire la voix de l'âme de Fleur-des-Bois, maître ! Attendez un peu que je m'oriente... Voilà la vue et la mémoire qui me reviennent, reprit-il. Il faut que nous retournions sur nos pas... J'étais de l'autre côté de la montagne et plus bas lorsque l'âme a chanté *Jeanne la trépassée...*

Sur cette indication, et sans attendre que le Bas-Breton lui montrât le chemin, de Morvan prit son élan, et courut dans cette nouvelle direction. Alain, se souciant fort peu de rester seul, s'empressa de suivre son maître.

— Prenez donc garde ! monsieur le chevalier, lui cria-t-il, vous allez vous jeter dans un précipice qui barre le chemin... Bon Dieu du ciel ! il était temps ! Un pas de plus, et vous rouliez au fond de l'abîme. — Eh bien, Alain, dit de Morvan, te reconnais-tu, à présent ? Voyons, regarde, réfléchis... — Oui, maître, je me reconnais parfaitement. Tenez, c'est sur cette grosse pierre que vous frappez du talon de votre botte, que j'étais assis lorsque l'âme de Fleur-des-Bois commença à chanter sa complainte. — C'est impossible; il faut que tu te trompes, dit de Morvan après avoir jeté un rapide et circulaire regard autour de lui ; d'un côté est le versant de la montagne qui descend vers Carthagène, de l'autre un précipice. Sur le versant de la montagne je n'aperçois pas Fleur-des-Bois ; reste le précipice... — Eh bien, maître, c'était aussi du fond du précipice que la voix semblait venir.

De Morvan, après avoir réfléchi un moment, parut s'arrêter à un parti.

— Alain, reprit-il d'une voix grave, au nom de l'obéissance que tu me dois, au nom de l'attachement que tu me portes et de l'amitié que j'ai pour toi, tu entends bien, je dis de l'amitié, rappelle tes souvenirs d'une façon positive, précise, et ne me réponds qu'avec une entière certitude ! Es-tu bien assuré que la voix de Jeanne venait de ce précipice. — Oui, maître ; je vous le jure sur notre bonne et brave Sainte-Anne d'Aurai ! — Ce serment ne me permet plus de conserver de doutes... Oui, c'est à tenter : il le faut !... — Que faut-il tenter, maître ? demanda Alain.

Le jeune homme, au lieu de répondre, se dépouilla de son pourpoint, dégrafa sa rapière, dénoua la ceinture qui soutenait ses pistolets, et, jetant ces divers objets à terre, ne garda sur lui que son poignard.

— Qu'allez-vous faire, monsieur le chevalier ? s'écria Alain, plus effrayé encore qu'étonné de ces préparatifs. — Je vais descendre dans le précipice, lui répondit tranquillement de Morvan, fouiller les profondeurs de

l'abîme. Si un grave accident m'arrive, tu iras chercher une dizaine de Frères-la-Côte, tu leur conteras le fait; et peut-être trouveront-ils un moyen pour venir à mon secours...

De Morvan, sans attendre la réponse d'Alain, se dirigea vivement vers le bord de l'abîme, puis, après un muet et rapide examen des lieux, il saisit une branche provenant d'un arbre accroché aux flancs du gouffre, et s'élança hardiment dans l'espace. Alain poussa un cri d'effroi, et ferma les yeux. Quelques secondes, qui parurent longues au Bas-Breton comme des heures, s'écoulèrent avant qu'il osât regarder ce que l'intrépide et téméraire jeune homme était devenu. Ce fut avec un sentiment de joie profonde qu'il l'aperçut opérant heureusement sa périlleuse descente. Bientôt, le jeune homme disparut à ses regards : il venait d'atteindre sans accident le fond du précipice.

Dès qu'il se vit momentanément hors de danger, de Morvan, qui jusqu'alors avait plutôt obéi à la fougue de sa jeunesse et à la vivacité de ses inquiétudes qu'à la logique, se mit à réfléchir sur sa folle entreprise. Il se demanda comment il avait pu espérer un moment trouver Fleur-des-Bois vivante dans un pareil endroit. D'un autre côté, le trouble si réel d'Alain, puis plus tard son affirmation si positive, jetaient le doute dans son esprit.

Tout à coup de Morvan pâlit : il venait d'entrevoir, sinon la vérité tout entière, au moins une partie de la vérité. L'amour avait éclairci pour lui les ténèbres qui couvraient la mystérieuse disparition de Jeanne.

— Oui, cette supposition est la seule probable, se disait-il : Nativa aura entraîné Fleur-des-Bois dans le couvent abandonné de Notre-Dame-de-la-Poupe, où elle la retient en otage. Il faut visiter ce couvent. Remontons.

Les eaux pluviales, s'infiltrant à travers les fissures des rochers, formaient au fond du précipice un limpide et clair ruisseau; de Morvan, avant de commencer son ascension, voulut y tremper ses mains ensanglantées. O surprise! en se baissant, il aperçut une clé à moitié cachée entre deux pierres. La vue de cet objet lui causa une inexprimable émotion.

—Que signifie cette découverte? peut-être sur le bord opposé du précipice y a-t-il des retraites auxquelles on arrive par un chemin souterrain?... Cette supposition, absurde au premier abord, expliquerait cependant parfaitement comment Alain a pu entendre la voix de Fleur-des-Bois sortir, ainsi qu'il l'assure, des profondeurs de l'abîme!..... Les tressaillements de mon cœur me disent que je suis sur la trace d'une affreuse découverte, que ma bien-aimée Fleur-des-Bois a besoin de mon appui, qu'elle invoque mon courage!...

De Morvan regarda alors le nouveau chemin qu'il voulait suivre. Cet examen lui arracha un soupir.

— Jamais je ne parviendrai à surmonter les obstacles que cette escalade présente, continua-t-il. C'est me vouer à une mort presque certaine. N'importe! si la raison m'ordonne de renoncer à cette tentative insensée, mon cœur me dit de persévérer dans ma résolution. Je donne raison à mon cœur.

De Morvan fit le signe de la croix, prononça une courte prière, puis il commença sa téméraire ascension.

Au bout d'un moment, ses forces et son courage commencèrent cependant à faiblir. Il avait à franchir un espace assez considérable d'un roc nu et poli; quelques plantes, insuffisantes pour supporter le poids de son corps, se trouvaient à la portée de sa main : il les saisit; elles cédèrent; et il se sentit rouler dans l'abîme! Par un mouvement instinctif et machinal il avança le bras, comme s'il eût espéré se raccrocher au vide; son bras entra dans une cavité qu'il n'avait pas aperçue, sa main rencontra et saisit une barre de fer.

De Morvan ne se rendit compte ni du danger qu'il venait de courir, ni de la façon si miraculeuse par laquelle il y échappait. Il était dans un état de prostration complète. Ses nerfs agissaient, pour ainsi dire, en dehors de sa volonté. Une seule idée le dominait, celle de goûter un peu de repos : peu lui importait que ce repos fût celui de la tombe!

— Fleur-des-Bois, s'écria-t-il, que Dieu ait pitié de toi ! te voilà seule et abandonnée sur la terre ! Adieu, Fleur-des-Bois !... adieu !...

Déjà les doigts crispés de l'infortuné jeune homme se détendaient et abandonnaient la barre de fer protectrice, lorsqu'une voix plaintive, qui retentit jusqu'à ses oreilles, lui causa comme un choc électrique et le rappela au sentiment de la vie : cette voix était celle de Fleur-des-Bois :

— Viens, mon chevalier Louis, disait-elle ; je t'attends... sauve-moi !...

Un instant de Morvan se crut le jouet d'une hallucination, mais bientôt toutes ses incertitudes cessèrent, et il ne put mettre en doute la réalité de cet événement si inexplicable, si étrange : Fleur-des-Bois l'appelait de nouveau.

Admirable puissance de l'imagination !... De Morvan, naguère si découragé, si abattu, oublia ses souffrances physiques, sa fatigue ; il sentit une vigueur surhumaine : toute sa présence d'esprit lui revint comme par enchantement. Se haussant à la force des poignets jusqu'à l'ouverture :

— Me voici, Fleur-des-Bois, dit-il ; tu n'as plus rien à craindre... Où es-tu ?... comment parvenir jusqu'à toi ?... — Je suis dans un des cachots du couvent, mon chevalier... je me meurs... Dans la chapelle, il y a un tableau... derrière l'autel... Adieu, mon chevalier ! Je t'ai toujours aimé... adieu !...

La voix de la pauvre enfant avait été en s'affaiblissant; ce fut à peine si de Morvan parvint à saisir les dernières paroles qu'elle prononça. Alors, avec une résolution, une audace et une agilité qui ne peuvent s'exprimer, de Morvan redescendit au fond du précipice, puis, sans perdre de temps, sans se reposer, il commença à remonter par le bord opposé. Il fallait l'état d'excitation inouïe dans lequel se trouvait le jeune homme pour accomplir un pareil prodige : sur mille personnes pas une ne serait sortie vivante de cette épreuve.

Dans son empressement à voler au secours de Jeanne, de Morvan n'avait pas même songé à lui demander comment il devait s'y prendre pour arriver jusqu'à elle. Ce fut seulement après avoir franchi le seuil du couvent, qu'il songea à se rappeler les paroles de la jeune fille :

« Dans la chapelle... il y a un tableau... derrière l'autel...

Toutefois, cette vague indication était précieuse. Il courut à la chapelle. Derrière l'autel il remarqua un tableau peint sur bois. Ce tableau devait être mobile : oui, mais quel était le secret de mécanisme qui le mettait en mouvement ? Une journée ne lui suffirait peut-être pas pour le trouver ! Et Jeanne se mourait !... De Morvan monta sur un banc et se mit à lacérer la peinture à coups de poignard : partout la lame rencontra une épaisse et dure couche de bois, nulle part le panneau attaqué ne rendit un son creux ou douteux.

— Alain, cria de Morvan, cours vite à Carthagène, et reviens avec des haches !... Vite, Alain ! hâte-toi ! Chaque minute de retard est une année que tu retranches de l'existence de Jeanne !

Le Bas-Breton ne comprenait rien à la conduite de son maître; mais habitué à lui obéir, il partit aussitôt.

Pendant les trois quarts d'heure que dura l'absence de son serviteur, le jeune homme, en proie à un désespoir affreux, ne cessa de faire retentir les voûtes sonores de la chapelle du nom de sa bien-aimée : l'écho répondit seul à sa voix.

Enfin Alain revint ; de Morvan se précipita à sa rencontre, lui arracha une des haches qu'il rapportait, et s'élançant vers le tableau, il se mit à l'attaquer avec fureur.

Cette fois, un succès complet couronna sa tentative ; la boiserie tomba en éclats, et lui livra passage. Quelques moments plus tard, de Morvan se trouvait suivi d'Alain, qui tremblait de tous ses membres, dans l'étroit corridor qui longeait les *in pace* du couvent.

Quoique aveuglé d'abord par les épaisses ténèbres amoncelées dans cet horrible séjour, de Morvan n'en commença pas moins aussitôt ses recherches. Tandis que ses mains tâtonnaient les murs, sa voix appelait Fleur-des-Bois. Bientôt un gémissement plaintif arriva jusqu'à lui : de Morvan fit silence; le gémissement se répéta. Alain sentit une sueur froide perler sur son front, et il se

à exécuter de nombreux et rapides ıes de croix; la peur seule l'empêchait ›rendre la fuite : il s'attendait à voir apıître Satan en personne; il était anéanti. uidé par les gémissements qu'il entendait, et commençant à s'habituer à l'obscu-, de Morvan arriva promptement à la te du cachot où Fleur-des-Bois, enfermée, nourait. Quoique cette porte, doublée de es de fer, offrît une grande résistance et sentât un sérieux obstacle, le jeune nme en vint, sinon facilement, au moins mptement à bout. Au dixième coup de :he frappé sur la serrure, elle céda et rna sur ses gonds.

ı la lueur blafarde et sinistre qui éclairait cachot, de Morvan aperçut un affreux :ctacle : Nativa et Jeanne étendues à côté ne de l'autre sur le sol et ne donnant ıs signe de vie. Un instant atterré, de rvan s'élança vers Fleur-des-Bois, et la rant contre sa poitrine :

— Jeanne, ma sœur bien-aimée, mon ıante! s'écria-t-il d'une voix entrecoupée sanglots, ne m'entends-tu pas?.. C'est ›i, de Morvan!... ton chevalier Louis, qui parle!... Je suis arrivé trop tard!... elle t morte! dit-il d'une voix sourde et après ıe légère pause..... son cœur a cessé de ttre!... Fleur-des-Bois, si je n'ai pu te uver je saurai au moins te suivre!... Que dernier baiser soit le gage de nos fianilles... Je te rejoins au ciel!...

Au contact frénétique du chevalier, une ;ère rougeur monta aux joues de Jeanne! amour, victorieux où la nature avait été incue, arrachait une victime à la mort!...

— Elle respire..... elle revient à elle!..... lain!... Aide-moi!... Transportons Fleur-:s-Bois au soleil! s'écria de Morvan en proie l'émotion la plus vive, à une joie délirante! Puis, sans attendre la réponse de son serteur, le jeune homme souleva doucement anne, redescendit avec précaution dans la ıapelle, et sortit du couvent.

—Retourne à Carthagène, Alain, lui dit-il, n brancard... de l'eau... des secours! Mais à donc! va donc!

Le Bas-Breton n'avait pas attendu cet rdre pour partir : de Morvan parlait encore: qu'il était déjà à plus de deux cents pas de distance.

Le jeune homme, agenouillé auprès de Jeanne, soutenait la tête de la pauvre enfant et la contemplait avec une indicible expression de tendresse, lorsque Fleur-des-Bois souleva à moitié ses paupières, et d'une voix à peine intelligible :

— Mon chevalier Louis, murmura-t-elle, pourquoi as-tu tardé si longtemps?... C'est Nativa qui m'a rendue malade... La fièvre me dévore... Mon chevalier, donne-moi à boire... de l'eau... de l'eau... ma poitrine est en feu!

De Morvan fut étonné de voir revenir Alain accompagné de plusieurs Frères-la-Côte. Il ne se souvenait plus de l'avoir chargé d'aller chercher des secours.

Les flibustiers, à la vue de Jeanne mourante, montrèrent une sensibilité à laquelle on ne se serait certes pas attendu de leur part. Au reste, la souffrance avait pour ainsi dire tellement idéalisé le délicieux visage de la pauvre enfant, qu'il était impossible de contempler sans être attendri sa céleste et touchante beauté!

Deux jours se passèrent sans que Fleur-des-Bois, transportée à Carthagène, reprît connaissance. Inutile d'ajouter que de Morvan ne quitta pas d'une seconde le chevet du lit de sa bien-aimée. Un des médecins de l'escadre des flibustiers venait visiter Jeanne à chaque heure de la journée.

Le matin du troisième jour, le praticien annonça que tout danger avait disparu; une heure plus tard, Jeanne, en se réveillant d'un long et paisible sommeil, reconnut le chevalier. Il faut renoncer à peindre cette scène: le langage humain est si pauvre en comparaison de celui du cœur!...

Le cinquième jour qui suivit celui de sa sortie de l'*in pace*, Fleur-des-Bois se trouva assez forte pour se lever pendant une heure. Ce fut alors qu'elle raconta à de Morvan les événements qui s'étaient passés et dont elle avait failli être victime, l'infâme conduite du beau Laurent et la trahison de Nativa!

— Oh! ma Jeanne bien-aimée, lui dit d'un ton de doux reproche de Morvan, qui à plusieurs reprises, pendant ce douloureux récit,

s'était mordu les lèvres jusqu'au sang, pourquoi as-tu manqué de confiance en moi? Il fallait venir me trouver, te mettre sous la protection de mon honneur et de mon amour! Laurent n'aurait pas tardé à expier par sa mort son crime!

Pendant que de Morvan restait auprès de Jeanne, une grande fermentation régnait parmi les flibustiers qui occupaient la ville de Carthagène.

Décimés par l'épidémie, qui d'heure en heure augmentait de violence, découragés par l'abandon si inconcevable et si inexplicable de leur nouveau chef, Laurent, qui avait disparu avec trente des membres les plus influents de l'association, les Frères-la-Côte commençaient à parler de leur départ de Carthagène. Laurent, naguère si populaire, était maintenant accusé de trahison. Ce n'eût pas été sans danger pour sa vie qu'il se serait présenté devant ses anciens subordonnés.

Sur ces entrefaites, une nouvelle des plus alarmantes, apportée par un navire flibustier arrivé de la Jamaïque, vint mettre le comble au découragement qu'éprouvaient les vainqueurs de Carthagène.

Une flotte anglaise, comptant quarante voiles, cinglait vers la ville espagnole pour l'attaquer. L'attente n'était plus possible : il fallait à toute force sortir de cette dangereuse position. Les flibustiers, tumultueusement réunis, résolurent de partir au plus vite. A peine cette résolution prise, elle fut exécutée. L'embarquement s'opéra même avec une telle précipitation, que l'escadre mit à la mer ayant seulement pour quatre jours de provisions, de vivres et d'eau : chaque homme devait être réduit à un quart de ration.

— Que Dieu permette que nous arrivions à Saint-Domingue! dit de Morvan à Fleur-des-Bois, et je te jure, ma bien-aimée, que jamais plus je n'essaierai de tenter la fortune de la mer!... Les horreurs commises à Carthagène, et dont j'ai été le témoin, m'ont dégoûté pour toujours de la flibuste!... Posséder de l'or arrosé de larmes et taché de sang, ce n'est pas être riche!... c'est être voleur!...

A peine l'escadre était-elle sortie de la rade de Carthagène, qu'elle fut assaillie par une épouvantable tempête qui dura cinq jours. Les équipages, considérablement amoindris par la maladie, n'étaient plus assez nombreux pour fournir aux besoins de la manœuvre; aussi l'ouragan, mal combattu, produisit d'affreux ravages. Le navire nègre *le Cap* sombra. Trois autres furent complétement désemparés; tous reçurent de graves avaries. La tempête grondait encore que l'on aperçut la flotte anglaise.

— Ah! dit tristement de Morvan, si Montbars était avec nous, rien ne serait désespéré! Pauvre Montbars! qu'est-il devenu?

Le chef de la flibuste courait alors le plus grand danger auquel il ait été jamais exposé.

Contrarié par les vents et atteint au large par la tempête qui avait assailli les flibustiers à leur départ de Carthagène, le brigantin *Cerf-Volant*, sur lequel se trouvaient Laurent et ses complices, était arrivé, après une navigation de douze jours, à la côte sud d'Hispaniola.

Au moment où commence ce récit, le beau Laurent et les trente flibustiers initiés qui l'accompagnaient, achevaient de pénétrer dans l'Asile.

— Frères-la-Côte, leur dit Laurent, nous n'avons pas une minute à perdre. Que notre activité soit à la hauteur des circonstances! Peut-être bien Montbars s'est-il mis à notre poursuite; peut-être avant une heure viendra-t-il nous attaquer à la tête d'une troupe d'esclaves; une fois nos trésors en sûreté, peu nous importe la colère de Montbars; nous aurons les mains libres pour le combattre... Frères-la-Côte, vous savez mes intentions. L'avenir qui s'ouvre devant nous est immense! Avec les millions que renferme l'Asile et les braves compagnons qu'il nous sera facile de recruter dans les Antilles, à la Jamaïque, à Cuba, nous nous verrons bientôt à la tête d'une flotte et d'une armée formidable!... La flibuste, un moment menacée par l'insigne trahison et la coupable ambition de Montbars, renaîtra plus belle et plus brillante que jamais!... Frères-la-Côte, vive l'or et la liberté!... Au trésor! au trésor!...

Les complices de Laurent accueillirent avec des cris d'enthousiasme les paroles du Frère-la-Côte; puis, agitant les torches dont ils étaient armés, ils répétèrent, en s'élançant à sa suite :

« Au trésor! au trésor!

L'endroit choisi jadis par les initiés pour déposer les fonds de l'association était situé à plus d'un quart de lieue de l'entrée de la grotte : il fallait, pour y arriver, traverser d'inextricables passages, de profonds précipices, d'étroits sentiers. La troupe des bandits mit plus d'une heure à franchir cette distance. Enfin, un hourra de joie frénétique annonça leur arrivée.

—Amis, s'écria Laurent, à vous l'honneur de passer les premiers : je veux, en restant le dernier, inaugurer l'ère de la parfaite égalité qui désormais régnera entre nous! Qu'on brise les serrures!...

Une épaisse porte de fer, attachée avec un art extrême au rocher, fermait l'entrée du passage conduisant à la vaste excavation souterraine qui contenait la riche réserve de l'association.

— Cela va nous prendre beaucoup de temps, dit un des initiés : si nous avions plutôt recours à la mine? Un pétard bien employé ferait l'affaire. — Non! s'écria Laurent; l'explosion pourrait occasionner un dangereux éboulement! Une hache!... que l'on me donne une hache!... Merci!...

Laurent leva le bras : sa hache s'abattit en sifflant sur la serrure. O surprise! la porte roula sur ses gonds!

— Voilà qui est d'un bon présage, s'écria le flibustier: au pillage! mes amis, au pillage!

Les Frères-la-Côte, excités par ce mot magique, se précipitèrent avec le même élan que s'il se fût agi de monter à l'assaut d'une forteresse. Le beau Laurent, s'effaçant contre une des parois du rocher, laissa passer devant lui ses complices : un sourire sardonique entr'ouvrait ses lèvres minces.

—A présent, je les tiens; ils m'appartiennent, murmura-t-il. Vautrez-vous dans l'or, bêtes brutes, stupides et féroces!... Roulez-vous de joie sur des monceaux d'onces, de piastres et de lingots! Profitez bien de ce premier et dernier quart d'heure de liberté que je vous accorde... de cette égalité que vous croyez posséder... Bientôt vous connaîtrez à qui vous avez affaire... Ces imbéciles, mes égaux! Allons donc!... Si Montbars ne s'était pas montré si loyal, que dis-je? si faible, pas un d'eux n'aurait jamais songé à le trahir! Mais quel silence!... Malédiction!... Montbars m'aurait-il deviné.., pris des précautions à l'avance... fait disparaître le trésor?...

Laurent, agité par un sinistre pressentiment, s'élança à son tour dans la vaste excavation désignée sous le nom de *la Salle du Trésor*. Le spectacle qui frappa alors la vue du flibustier fut tellement étrange, qu'un instant il resta atterré.

Montbars, la tête orgueilleusement rejetée en arrière, les bras croisés, arrêtait les Frères-la-Côte par la seule puissance de son regard.

Bientôt il prit la parole :

—Frères-la-Côte, dit-il, il vous faudra bien des années de dévouement et de gloire pour effacer ce moment d'égarement et d'erreur. Vous vous taisez... Vous rougissez de votre indigne trahison, de votre hideuse ingratitude! C'est bien : je vois que vous comprenez l'énormité de votre faute, que tout sentiment de loyauté n'est pas éteint en vous. Peut-être, s'il est durable, vous tiendrai-je compte de votre repentir. Mais il faut un exemple. Qu'on m'amène le lâche qui, par son insigne perfidie, vous a conduits à l'oubli de vos serments. Que l'on arrête Laurent!

Au ton d'assurance et d'autorité avec lequel Montbars prononça ces paroles, les flibustiers hésitèrent : frappés de terreur par l'apparition si extraordinaire de leur chef, ils étaient prêts à lui obéir, lorsque la voix de Laurent vint leur rendre le courage.

— Amis, s'écria-t-il blême de fureur, tombez donc à genoux devant votre maître! Peut-être vous fera-t-il grâce! O trop heureux esclaves! couvrez ses mains de larmes! embrassez la trace de ses pas!... Oui, il faut un exemple! Frères-la-Côte! mort au tyran! mort à Montbars!

Laurent, joignant l'exemple à la parole, mit l'épée à la main, et s'élança sur le chef de la flibuste. Ses complices, rendus plus

féroces encore par la faiblesse qu'ils avaient d'abord montrée, l'imitèrent en poussant des cris furieux. Alors se passa une de ces scènes de violence sans nom, que la plume ne peut reproduire, et dont un habile pinceau même ne saurait donner qu'une faible idée.

Montbars, par un geste rapide comme la pensée, avait tiré du fourreau le large coutelas suspendu à sa ceinture; puis, au lieu de se tenir sur la défensive, il s'était précipité au devant des Frères-la-Côte.

Pendant près de deux minutes, ce fut un horrible carnage : des cris d'imprécation et de douleur, des respirations oppressées et haletantes, des râles de mourants!

La plupart des torches ayant été éteintes, une obscurité presque complète régnait dans la salle du Trésor. Incapables de diriger leurs coups avec certitude, les flibustiers neutralisaient eux-mêmes leurs efforts? De temps en temps une voix métallique et vibrante, répétée par les échos du souterrain, la voix de Montbars se faisait entendre. Lâches! assassins et voleurs!... disait-il. Et à chacune de ces paroles son coutelas abattait un flibustier.

Cette lutte si inégale, si disproportionnée, ne pouvait se prolonger davantage : un événement des plus vulgaires y mit un terme; le coutelas de Montbars se brisa près de la poignée. Le chef de la flibuste, se baissant pour ramasser la lame, trébucha sur un cadavre, et tomba par terre. Il fut aussitôt saisi, garrotté.

Pas un des Frères-la-Côte ne se sentit le courage de frapper ce redoutable et héroïque ennemi, que la fatalité avait seule vaincu : les bandits, malgré l'excitation du combat, avaient honte de leur victoire. Les torches rallumées, le calme rétabli, les flibustiers aperçurent avec un sentiment d'admiration réelle quinze cadavres étendus sur le sol.

Un silence solennel régnait dans le souterrain. Montbars fut le premier qui le rompit :

— Ah! si mon coutelas ne s'était pas brisé, s'écria-t-il en frémissant de colère, pas un de vous, misérables, n'aurait survécu à son crime! Un lion succomber sous les efforts d'une meute de chiens... Comment mettre en doute la volonté de la Providence? Finissons-en... la vie m'est à charge. Avez-vous peur de me frapper en face? Voyez!... je suis attaché et dans l'impossibilité de me défendre : vous n'avez rien à craindre... Ma vengeance n'est pas ce que vous pensez : pour l'accomplir, je n'ai nullement besoin de ma liberté; il me suffit de garder le silence; ma mort vous coûtera dix millions!

Ces mots de dix millions produisirent un effet inouï sur les flibustiers.

— De quels millions parles-tu, Montbars? lui demanda l'un d'eux. — D'un trésor dont moi seul connais l'existence, que ma mort laissera aux entrailles de la terre, que nul œil humain ne verra jamais! — Dix millions que tu avais volés à la flibuste! s'écria Laurent. Eh bien, je jure Dieu et diable que si tu te refuses à nous restituer cet or que tu nous a volés, nous t'appliquerons la torture, puis tu seras ensuite pendu haut et court. — Moi pendu haut et court comme un vil criminel! s'écria de Montbars avec émotion, c'est impossible! Mes amis, mes frères!... supposez-moi aussi coupable que vous voudrez, je n'en suis pas moins l'homme qui pendant vingt ans vous a conduits à la victoire!... Il y a des souvenirs qui ne s'oublient pas. — Alors, parle! dirent les flibustiers, qui, depuis qu'il s'agissait de dix millions, n'éprouvaient plus aucune pitié pour leur ancien et noble chef. — Si je me tais, vous exécuterez votre menace?... — Oui... oui... oui... nous l'exécuterons!...

Montbars parut réfléchir : puis, d'une voix calme et assurée :

— J'ai eu tort de parler, dit-il; enfin, puisque la faute est commise, je dois en supporter les conséquences. Frères-la-Côte, voici mon dernier mot, ma dernière concession. Vous me connaissez assez pour savoir que je suis inébranlable dans mes résolutions. Je consens, puisqu'il le faut, à révéler la cachette qui renferme ces dix millions; mais je n'aurai affaire qu'à Laurent..... à Laurent seul... Retirez-vous!... Oh! vous n'avez rien à craindre... voyez... je suis bien attaché... Après tout, si tu as peur, Laurent, de rester seul avec moi, parle... avoue tes craintes!...

— Mes amis, dit Laurent en s'adressant aux flibustiers, pour la dernière fois obéissez à Montbars... éloignez-vous !

Bientôt Laurent et Montbars se trouvèrent sans témoin dans la vaste salle du Trésor : le premier des deux flibustiers avait l'air inquiet; un imperceptible sourire de triomphe et de contentement passa fugitif comme l'éclair sur les lèvres du second.

Ce fut Montbars qui le premier prit la parole.

— Sais-tu bien, Laurent, dit-il, que si un étranger à la scène qui vient de se passer nous voyait, toi et moi, en ce moment, il se tromperait grossièrement sur nos positions respectives. A ta pâleur, au tremblement convulsif de tes lèvres, à ton air inquiet et embarrassé, il te prendrait pour un coupable comparaissant devant son juge, et non pour un vainqueur en présence de sa victime. — Puisque nous sommes seuls, répondit Laurent, à quoi bon feindre ?... Oui, tu dis vrai, Montbars ! Moi, Laurent, qui jamais encore n'ai connu le remords, qui n'ai jamais hésité à renverser et à fouler aux pieds tout obstacle s'opposant à mes désirs, je me sens mal à l'aise devant ta défaite !... Puisse cet hommage rendu à ta force, atténuer l'horreur de ta dernière heure ! Si tu avais été un ennemi ordinaire, je n'aurais pas agi ainsi que je l'ai fait; je t'aurais loyalement combattu à armes égales en plein soleil. Il m'a fallu la conscience de mon infériorité vis-à-vis de toi pour me résoudre à recourir à la ruse, à la trahison. Cet aveu, Montbars, te dit assez que je serai impitoyable, que tu n'as plus rien à attendre de moi. Ne prolonge pas inutilement ta douloureuse agonie, tu n'y gagnerais rien..... Où sont ces dix millions qui doivent te sauver de la potence, — Laurent, répondit tranquillement Montbars, je te remercie de ton aveu; il te grandit à mes yeux, et me donne l'espoir que tu sauras dignement me remplacer... que la splendeur de la flibuste ne s'obscurcira pas entre tes mains... A ton tour, tu souris d'un air de pitié. Que veux-tu ! Chaque homme a ses faiblesses. La puissance de cette même flibuste, qui m'assassine si lâchement aujourd'hui, a été le rêve de toute ma vie, le but de tous mes efforts... Il m'est doux de penser que mon œuvre bien-aimée ne souffrira pas de ma mort. — Je regrette de t'arracher violemment ta dernière illusion, interrompit Laurent; tu te trompes grossièrement à mon égard ! Je ne vois dans la flibuste qu'un instrument à mon ambition, pas autre chose !..... La monstrueuse ingratitude que ces bandits montrent envers toi, à qui ils doivent tant, n'est pas faite pour m'inspirer l'abnégation et le dévouement !... Réjouis-toi plutôt, Montbars, du mépris qu'ils m'inspirent... Cela assure ta vengeance... Mais terminons cet inutile entretien. Voyons, ces dix millions, où sont-ils? Il me les faut !... — Ces dix millions, que tu n'aurais jamais trouvés, sont pour ainsi dire à portée de ta main..... — Où cela ?..... parle vite ! s'écria Laurent, dont les yeux brillèrent d'une joie cupide. — Retire cette pile de lingots d'argent appuyée contre les parois du rocher, continua Montbars. C'est cela... très-bien ! A présent, passe ton bras dans cette excavation étroite. Tu hésites? Crains-tu un piége ? Non, l'orgueil l'emporte. Appuie sur un bouton de métal qui se détache sur le roc poli. Là !... voici une porte qui joue sur ses gonds et nous présente un passage !... Oh ! ce n'est pas tout; un peu de patience ! Que diable ! ces dix millions méritaient bien les quelques précautions que j'avais prises... Entre dans ce réduit, dont tu n'as jamais soupçonné l'existence : c'est l'antichambre de la salle où reposent les millions.

Laurent resta immobile.

— Montbars, répondit-il, ta position est si désespérée, les moyens que j'ai dû employer pour venir à bout de toi autorisent de ta part de telles représailles, que je ne saurais me montrer trop prudent, trop circonspect !... Un pressentiment m'avertit que tu poursuis un plan de vengeance... Il faudrait être aveugle ou insensé pour croire qu'un homme comme toi marchera au supplice en victime résignée... Je n'ai que faire d'entrer le premier dans cette grotte, dissimulée à tous les yeux avec tant d'art et d'adresse. Je suis prêt à te suivre !... montre-moi le chemin.

Montbars se hâta d'obéir.

Il régnait une telle obscurité dans le nouveau réduit où les deux flibustiers pénétrèrent, que Laurent, malgré la torche qu'il portait, resta un instant aveuglé par la densité des ténèbres.

—Ma foi, dit Montbars, en y réfléchissant froidement, je ne suis pas trop fâché de mourir... Je me faisais vieux... Ne me suis-je pas, pour m'être tant soit peu escrimé tout à l'heure, accablé de fatigue?... Laisse-moi m'asseoir, Laurent; de cette façon tu seras encore plus tranquille.

Le flibustier, sans attendre l'assentiment de son geôlier, se laissa tomber par terre, et s'appuyant le dos contre le rocher :

— Là! voilà qui est fait, reprit-il d'un ton joyeux. A présent, mon audacieux vainqueur, causons tout à notre aise.

Laurent crut entendre alors comme le bruit sec et vibrant tout à la fois d'une corde violemment cassée; puis, avant qu'il eût le temps de s'assurer du fait, Montbars s'écria :

— Un geste, un mouvement, et tu es un homme mort!

Il y avait un tel accent de vérité et de triomphe dans cette exclamation, que Laurent sentit une sueur froide couvrir ses tempes. Il comprit que Montbars n'essayait pas de lui en imposer. Il resta immobile.

— Insensé! poursuivit l'ancien chef de la flibuste, tu me tenais en ta puissance, et tu m'as laissé vivre!... Fatale imprudence!... impardonnable oubli de mon passé!... Suis-je donc un ennemi tellement à dédaigner que l'on me croie incapable d'illustrer mon agonie par un suprême effort!... Montbars ne doit tomber que foudroyé par le tonnerre!... Laurent, voici l'heure venue de te relever à mes yeux!... N'avance pas!... Un pas, te dis-je, et c'en est fait de toi!... Nous sommes placés sur un cratère de volcan!... Le sol que nous foulons recouvre dix mille livres de poudre!... Dirige les rayons de ta torche vers moi..... Vois-tu ce lien que ma main serre avec bonheur? il est attaché à la batterie d'un mousquet placé à l'entrée de la mine... une imperceptible secousse, et toi et moi nous disparaissons, orgueillenx atomes, dans une immense trombe de flammes!...

Laurent, à cette funèbre révélation, resta d'abord comme atterré; mais bientôt, c'... une justice à lui rendre, il reprit l'assuran... dont il avait manqué pour la première ... de sa vie peut-être, depuis qu'il se trou... en présence de sa victime, et d'une voix q... ne trahissait aucune émotion :

— Bien, Montbars, répondit-il, à présent, je te reconnais. Voilà des funérailles dignes de ta vie. Je ne me plains pas d'être tombé dans le piége que tu m'as tendu. Mourir avec toi est un honneur que je mérite. — Notre mutuelle sentence de mort est prononcée, dit Montbars! Tu peux prier! — Je le voudrais, répliqua Laurent; mais à quoi bon? — A quoi bon, Laurent? A faire disparaître la pâleur qui couvre tes joues... la pâleur de l'effroi! Réconcilié avec Dieu, tu regarderas la mort d'un œil calme et assuré. — Oui, c'est possible!... Merci de ton conseil, Montbars!...

Laurent s'agenouilla, et resta près d'un quart d'heure dans une immobilité complète. Ce laps de temps écoulé, il se releva : un changement si complet s'était opéré dans son visage, qu'il n'était presque plus reconnaissable.

—Ah! cela me fait du bien, dit-il; encore une fois, Montbars, merci! — J'attends que tu me donnes le signal. Es-tu prêt, Laurent?

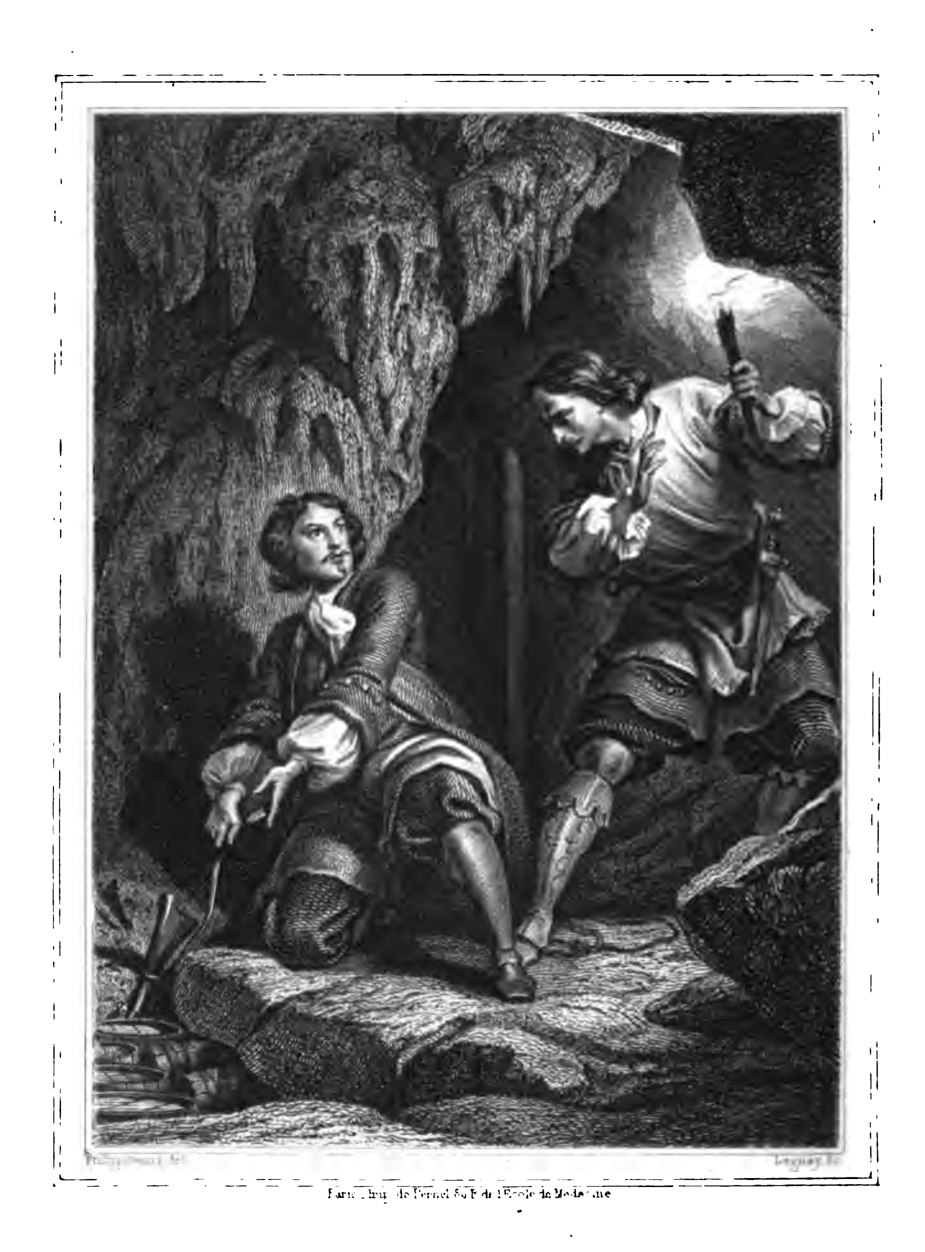
Le flibustier, interpellé, hésita.

— Montbars, dit-il, j'éprouve une singulière admiration pour toi; je t'estime comme je ne me croyais pas capable d'estimer un homme. Veux-tu que nous mourions amis et rivaux tout à la fois? Je serai heureux de te serrer la main.

Laurent s'avança alors vers l'ancien chef de la flibuste, qui l'arrêta par un geste énergique et impérieux.

— Laurent, lui dit-il, je vois que la prière ne t'a pas sanctifié : ton pied est déjà dans la tombe, et tu rêves encore une trahison!

— Non, Montbars, tu te trompes, dit doucement Laurent : tu as toujours été trop sévère pour moi... Je te jure qu'après avoir touché ta main en signe de réconciliation, je retournerai à ma place sans essayer de te faire changer de résolution. Ce sont mes armes, peut-être, qui t'inspirent des soupçons? Au fait, tu as le droit de suspecter ma



Paris. Imp. de Pernel, 80 F. de l'École de Médecine

LES BOUCANIERS

bonne foi ; soit. Je vais jeter mes armes. Et comme joignant l'action à la parole dé...

questions : Montbars avait-il fait honneur à sa parole? livré les dix millions?

bonne foi ; soit. Je vais jeter mes armes.

Laurent, joignant l'action à la parole, dégrafait la ceinture de cuir qui soutenait ses pistolets, lorsque Montbars, se levant vivement, vint à lui, et lui tendant la main :

— Laurent, lui dit-il, j'ai confiance en ta parole. Pourquoi le ciel ne nous a-t-il pas fait naître frères! Unis par les liens du sang, nous aurions à nous deux changé la face du monde.

Laurent prit vivement dans les siennes la main de Montbars, et la serra avec un attendrissement véritable.

Un court et solennel silence eut lieu.

—Adieu, Montbars, dit Laurent; plus j'apprécie la noblesse de ton caractère, et plus je comprends combien ta mort est indispensable : ton honnêteté finirait un jour par me gagner, et alors je deviendrais ton esclave... Cette idée révolte mon orgueil et me rend mes derniers moments faciles et doux..... Encore une fois, adieu! — Au revoir, Laurent, répondit Montbars; que Dieu, evant qui nous allons comparaître, nous ardonne!

Montbars se dirigea alors vers la place première qu'il occupait, tandis que Laurent, se drapant avec grâce dans son manteau, croisa les bras et prit une pose héroïque, ainsi que faisaient les gladiateurs antiques, blessés à mort et attendant le coup fatal.

Déjà Montbars se baissait pour tirer à lui e lien communiquant à la batterie du mousquet adapté à la mine, lorsqu'à un grand bruit qu'il entendit, il s'arrêta : c'étaient les Frères-la-Côte qui, impatients de contempler es prétendus dix millions détournés de la masse commune, par leur ancien chef, accouraient en tumulte.

— Ah! dit Montbars, à quoi bon envelopper ces malheureux dans notre catastrophe? aurent, cours les avertir de ce qui se asse... qu'ils s'éloignent... peut-être se reentiront-ils un jour... — Merci de cette marque de confiance, répondit Laurent; je eviens à l'instant!

Le flibustier s'élança aussitôt à travers ouverture qui communiquait à la salle du Trésor. Lorsque Laurent se présenta devant s Frères-la-Côte, ceux-ci l'accablèrent de questions : Montbars avait-il fait honneur à sa parole? livré les dix millions?

— Montbars, leur répondit Laurent, tient notre existence entre ses mains! Nous l'avons lâchement, ignoblement méconnu : sa vengeance sera terrible! Pas un de nous, s'il le veut, ne sortira vivant de l'Asile!...

Ces paroles causèrent aux Frères-la-Côte un étonnement et une émotion qui se changèrent bientôt en stupeur et en effroi, lorsque Laurent les eut mis en quelques mots au courant de ce qui se passait. Pâles, atterrés, les misérables observaient un morne silence.

— Ne tremblez pas ainsi, reprit Laurent; rassurez-vous! Montbars vous méprise trop pour songer à tirer vengeance de votre trahison! C'est lui qui m'envoie pour vous sauver. Partez!...

Déjà les Frères-la-Côte s'éloignaient en toute hâte, lorsque l'un d'eux, se ravisant, arrêta ses compagnons.

— Amis, leur dit-il, cette histoire de mine me paraît suspecte!...... Qui nous assure que Laurent ne veut pas nous tromper?... garder pour lui seul les dix millions de Montbars?... D'abord, si toute cette histoire était vraie, comment Laurent se trouverait-il en ce moment parmi nous?... Montbars ne l'aurait point laissé partir! — Je me suis engagé par serment à revenir. — Avec cela que Montbars est payé pour te croire..... Écoute, Laurent, continua le Frère-la-Côte en baissant la voix, si ton intention n'est pas de nous faire tomber dans un piége, ta position est désespérée, tu ne dois donc reculer devant rien pour en sortir. Laisse-moi faire, je me charge de te tirer de ce mauvais pas. — Explique-toi, dit sévèrement Laurent. — Mon projet est des plus simples. Tu vas entamer à haute voix une conversation animée avec les frères, puis, pendant que Montbars, rassuré et distrait par cette discussion, sera sans défiance et ne songera pas à une surprise, je me glisserai en rampant jusqu'à l'entrée de la grotte où il est réfugié, et je lui casserai la tête d'un coup de mousquet!

A peine le Frère-la-Côte achevait de prononcer ces paroles, que Laurent tira son coutelas du fourreau, et d'une voix qui re-

tentit, semblable à un rugissement, dans les profondeurs de l'Asile :

— Garde à toi, Montbars! s'écria-t-il. — Merci, frère, répondit peu après l'ancien chef de la flibuste, je suis prêt, et j'attends.

— Allons, faites passage, reprit Laurent en s'élançant sur les flibustiers, qui s'écartèrent devant lui, et le laissèrent s'éloigner sans essayer de le retenir : je vous donne une demi-heure pour vous mettre à l'abri.

Cette fois, les initiés ne songèrent plus qu'à leur sûreté : en proie à une panique indescriptible, ils se sauvèrent dans toutes les directions.

— Laurent, dit Montbars lorsque son rival fut de retour auprès de lui, tu viens d'acquérir toute mon estime... Grâce à un écho adroitement ménagé dans la grotte, je n'ai pas perdu un mot de la conversation des Frères-la-Côte... Je me hâte d'ajouter que je n'ai pas douté un seul instant de ta loyauté. Tu possèdes une de ces âmes admirablement trempées, qui, une fois revenues au bien, ne peuvent plus retomber dans la fange!

A cet éloge de Montbars, Laurent rougit de plaisir : jamais aucune des victoires qu'il avait remportées sur les Espagnols ne lui avait fait éprouver une joie égale à celle que lui causa cette approbation!

— Montbars, dit-il, veux-tu m'accorder une dernière grâce... — Je n'ai rien à te refuser, mon frère; que demandes-tu? — Que tu me permettes de mettre le feu à la mine. Il m'est doux de penser que je tomberai invaincu, que je serai le seul auteur de ma mort!... — Que ta volonté soit faite, Laurent!

Laurent s'avança vers l'ancien chef de la flibuste, et lui tendit les bras. Les deux rivaux restèrent pendant près d'une demi-minute enlacés dans une fraternelle étreinte! Les battements de leurs cœurs s'entendaient, au milieu du silence solennel qui régnait dans le vaste souterrain. Cette scène ne peut se décrire. A partir de ce moment, plus une parole ne fut prononcée.

Laurent s'avança d'un pas ferme vers l'endroit où gisait à terre le lien communiquant à la batterie, le prit d'une main assurée, et regarda Montbars. Montbars avait un doux, triste et résigné sourire sur les lèvres : un instant il parut absorbé dans ses pensées, ne pas avoir remarqué la muette interrogation de son compagnon, puis bientôt son œil s'anima, comme à l'approche de la bataille, et de cette voix qui pendant vingt ans avait fait trembler les Espagnols et conduit les flibustiers à la victoire :

— Feu! dit-il.

Une explosion épouvantable dont rien ne saurait donner une idée, éclata aussitôt. Les piliers de rochers qui supportaient la voûte du souterrain s'écroulèrent avec une violence inouïe. Une pluie de pierres obscurcit un moment la clarté du soleil. L'Asile ne présenta plus qu'un amas de décombres et de ruines, l'image du chaos.

Pendant que cette immense catastrophe, attribuée encore aujourd'hui à un tremblement de terre, avait lieu, l'escadre des Frères-la-Côte, chargée des riches dépouilles de Carthagène, tombait au milieu de la formidable flotte anglaise, dont il a déjà été parlé. Les beaux jours de la flibuste étaient passés; sa dernière heure allait sonner! Deux seuls navires de l'escadre française, *la Gracieuse* et *le Jersey*, avaient réussi, jusqu'au jour, à échapper aux poursuites de l'ennemi.

De Morvan, nommé capitaine du premier de ces deux navires, plutôt que de tomber au pouvoir de l'Anglais, n'avait pas hésité à braver les fureurs de la tempête; tandis que le reste de l'escadre était à la cape sèche, il avait conservé une partie de la voilure. Cette manœuvre pouvait faire sombrer *la Gracieuse*, mais le gentilhomme breton préférait la mort à une captivité qui l'eût séparé sans doute à jamais de Fleur-des-Bois.

Le douzième jour de son appareillage de Carthagène, *la Gracieuse* se trouvait en vue de la partie sud de l'île de Saint-Domingue.

Un soleil resplendissant inondait l'horizon d'une éblouissante lumière; depuis la veille, la tempête avait cessé de sévir. De Morvan, assis sur un banc, à l'arrière, à côté de Fleur-des-Bois, contemplait la jeune fille avec une indéfinissable expression de tendresse.

Jeanne, quoiqu'elle eût les yeux baissés, devinait et sentait peser sur elle ce long et

passionné regard. L'émotion de la charmante enfant disait assez les sentiments qui l'animaient : son embarras et sa rougeur valaient le plus explicite de tous les aveux ! Jamais elle ne s'était sentie aussi heureuse.

Le cri de : « Navire au vent ! » jeté par une vigie, retira de Morvan de l'espèce d'extase dans laquelle il était plongé. Il prit une longue-vue et la dirigea vers la voile signalée :

— Oh ! merci, mon Dieu ! dit-il ; je reconnais ce navire, c'est le *Cerf-Volant*... Nous allons donc avoir des nouvelles de Montbars !

Fleur-des-Bois murmura d'une voix tremblante le nom de Laurent.

— Sois sans inquiétude, ma bien-aimée Jeanne, lui dit de Morvan, notre bonheur est l'œuvre de Dieu; aucun événement ne saurait le détruire ! l'équipage de *la Gracieuse* connaît la trahison de l'infâme, et m'est tout dévoué. Je saurai tirer une juste et éclatante vengeance de la perfidie de ce bandit. Je te le répète, sois sans inquiétude; tu es sous la sauvegarde de mon amour et de mon courage ! — Si tu savais, mon chevalier Louis, combien j'ai soif de tranquillité et de repos, tu ne me parlerais pas ainsi, lui répondit doucement Fleur-des-Bois. Toujours du sang, des luttes, des violences..... cela est affreux !... Je t'en supplie, mon chevalier, prenons chasse devant *le Cerf-Volant*. — Fuir devant Laurent ! jamais ! s'écria le jeune homme avec une fureur concentrée. Pardonne-moi, Fleur-des-Bois, ma désobéissance, ajouta-t-il en serrant la main de la charmante enfant dans les siennes, je ne reculerai devant aucun sacrifice pour satisfaire le moindre de tes caprices; mais renoncer à punir celui qui a osé t'insulter, te poursuivre de son insolent amour, cela est au-dessus de mes forces ! Non ! je ne le puis !... je ne le puis !...

Deux heures plus tard, *la Gracieuse* couverte de voiles et préparée au combat, envoyait un boulet au *Cerf-Volant* en lui faisant signe de se mettre en panne. Le navire naguère commandé par Laurent obéit, et une embarcation, se détachant de son bord, accosta bientôt *la Gracieuse*.

L'étonnement de de Morvan et de son équipage fut extrême à la vue des cinq flibustiers qui montaient ce canot. Les misérables, les yeux hagards, l'air troublé, la contenance inquiète et craintive, paraissaient sous l'oppression d'une grande terreur morale. Il était impossible de reconnaître en eux des flibustiers.

La première question que leur adressa de Morvan se composait de deux seuls noms :

— Montbars et Laurent ?

Ils répondirent :

— Morts tous les deux !... — Morts ! répéta le jeune homme avec une émotion profonde.

A cette nouvelle si imprévue, un religieux silence régna sur le pont. Les Frères-la-Côte comprenaient instinctivement que la chute de ces deux grands capitaines était la fin de la flibuste.

Les Frères-la-Côte que la magnanimité de Montbars avait épargnés, racontèrent alors le lugubre épisode qui s'était passé dans l'Asile. Ils dirent la trahison de Laurent, l'héroïque et désespérée résistance de leur ancien chef; les quinze cadavres dont il avait jonché le sol, sa prétendue résignation, puis enfin l'épouvantable et grandiose catastrophe qui avait signalé sa vengeance. De Morvan ne put retenir ses larmes : Quant à Fleur-des-Bois, elle était d'une pâleur mortelle !

— Oh ! mon chevalier Louis ! s'écria-t-elle avec un élan passionné et irréfléchi, penser que si mon état de faiblesse ne t'avait retenu près de moi, tu aurais accompagné Montbars et partagé son sort !

Alain fut le seul parmi les personnes présentes à qui la fin tragique de Montbars ne causa pas un extrême regret. Le penmarkais était doué d'un esprit essentiellement positif.

— Tiens ! murmura-t-il, voilà que M. le chevalier fait un magnifique héritage. Nous sommes riches, à présent ! Au fait, ça n'a pas été sans dangers et sans peine. Vais-je donc boire et manger ! Je ne me sens pas de joie ! Il faudra que je demande à mon maître qu'il me donne un nègre pour me servir !

Alain ne se trompait pas dans sa supposi-

tion. De Morvan, en ouvrant le pli cacheté que Montbars lui avait remis en partant pour poursuivre Laurent, trouva un testament dûment en règle, par lequel son oncle lui léguait sa magnifique habitation du Cap et un million placé sur différentes banques d'Europe. Quelques lignes bien senties et fort touchantes qui accompagnaient ce legs magnifique, prouvaient que le héros de la flibuste aurait pu, s'il avait voulu abandonner ses ambitieux projets, jouir du calme et paisible bonheur que donne l'intimité de la famille ! Cette lettre augmenta les regrets et la douleur du jeune homme; mais il avait Fleur-des-Bois auprès de lui, l'oubli devait lui être facile.

Une heure plus tard, *la Gracieuse* mettait le cap sur la partie française de Saint-Domingue. De Morvan, après une heureuse traversée de dix jours, arriva au Cap. A peine débarqué, il se rendait à la somptueuse habitation dont il venait d'hériter, lorsqu'un aide de camp du gouverneur Ducasse le pria de le suivre au Gouvernement. De Morvan, accompagné de Fleur-des-Bois, s'empressa d'obéir. Ducasse, en voyant entrer le jeune homme, s'avança vivement à sa rencontre.

— Monsieur le comte, lui dit-il avec une solennité qui ne lui était pas habituelle, voici ce que M. l'amiral de Pointis, investi des pleins pouvoirs de Sa Majesté Louis XIV, m'a chargé de vous remettre. Je me hâte d'ajouter que cet acte de justice me cause un sincère et profond plaisir.

A peine de Morvan eut-il jeté les yeux sur un large parchemin, muni du sceau royal, que lui tendait le gouverneur, qu'il poussa une exclamation de joie et de surprise,

— Mon brevet de capitaine de frégate ! s'écria-t-il. Ah ! c'est trop de bonheur !

Un soupir, que Fleur-des-Bois ne put retenir, attira l'attention de de Morvan. Il vit Jeanne, la poitrine oppressée, les yeux baignés de larmes.

— Monsieur le gouverneur, dit-il à Ducasse en lui rendant le brevet royal, soyez assez bon, je vous en supplie, pour vous faire l'interprète auprès de Sa Majesté de mon éternelle reconnaissance. Je ne me sens pas digne de l'insigne faveur qu'elle daigne m'accorder. — Êtes-vous fou, de Morvan ! s'écria Ducasse : refuser un brevet de capitaine de frégate ! Réfléchissez... — Monsieur le gouverneur, ma résolution, conforme au désir de madame la comtesse de Morvan, est irrévocable. — Qu'as-tu dit, mon chevalier ? s'écria Jeanne toute palpitante, tu m'as appelée de ton nom... la comtesse de Morvan ! Mon Dieu, c'est trop de bonheur !

Fleur-des-Bois, par un mouvement irréfléchi et qu'une instinctive pudeur l'empêcha d'accomplir, s'était d'abord élancée vers le jeune homme.

Elle était si belle ainsi, dans sa confusion et dans son bonheur, que de Morvan, fasciné, ébloui, hors de lui, oublia la présence de Ducasse; et prenant la charmante enfant dans ses bras, il la tint dans une folle étreinte, longtemps serrée contre son cœur. Ce fut la voix de Ducasse qui rappela le jeune homme à lui-même. Le vieux et rude marin était attendri jusqu'aux larmes.

— Comte de Morvan, dit-il, vous avez raison ; je vous approuve !...

Alors Ducasse, prenant un poignard, lacéra en morceaux le brevet royal.

Près d'un siècle plus tard, lorsque éclata la révolte des nègres de Saint-Domingue, la mémoire du comte et de la comtesse de Morvan était encore si vénérée et si populaire qu'elle sauva la vie à leurs arrière-neveux.

PAUL DUPLESSIS.

LA FOLLE DU VAL DES LOUPS



— Vous me demandez, Alix, pourquoi je vous conte toujours de ces histoires si simples, mais si simples, qu'on ne dirait pas que ce sont là des histoires inventées à plaisir, mais bien quelque malheur arrivé la veille, et dont il semble vaguement vous souvenir. « Pourquoi, me dites-vous, pourquoi donc, ô mon ami ! ne mêlez-vous jamais à la simplicité de votre drame quelqu'une de ces aventures si délicieusement effrayantes comme M. Soulié les contait si bien ! Si vous saviez, ami, les bonnes histoires que ce sont là ! Comme elles me font à la fois rire et pleurer, quand je les lis blottie, pendant nos longues soirées d'hiver, derrière le vieux fauteuil où notre oncle boit, fume et dort. » Alix, Alix, vous êtes une terrible enfant, et ce que vous voulez, il me faut bien le vouloir. Cependant, et pour aujourd'hui seulement, laissez-moi suivre ma fantaisie. Laissez-moi, Alix, laissez-moi vous conter une histoire simple et pourtant sombre, douloureuse, fatale, comme tout ce qui touche à la vie humaine. Et d'abord, transportez-vous dans ce vieux pays dont je vous ai fait tant de fois un éloge enthousiaste, malgré vos rires ironiques et vos boutades d'espiègle enfant ; rappelez-vous cette charmante vallée encadrée de toutes parts dans une forêt de verdure qui semble monter jusqu'au ciel ; rappelez-vous enfin le Val des Loups... Ne riez pas, Alix ; c'est là, dans l'une de ces chaumières répandues au hasard, ou plutôt enfouies de chaque côté du chemin, où le soleil n'a jamais pénétré, sous l'un de ces toits de roseaux où l'hirondelle bâtit son nid ; c'est là qu'il s'est passé un drame, un drame qui m'a ému quand le vieux pâtre me l'a conté dans son naïf langage, et qui vous fera peut-être rire, mechante enfant, si je suis assez malavisé pour l'orner de méchantes fleurs de rhétorique.

Un soir, l'été dernier, j'étais assis avec le pâtre, les jambes pendantes sur le revers du chemin, quand, près de nous, une jeune fille passa, mais d'un pas si lent, dans une attitude si rêveuse, que je risquai je ne sais quelle plaisanterie. La jeune fille tourna vers nous son pâle visage, sur lequel courait un sourire de dédain, leva majestueusement son bras qu'elle étendit vers moi, et d'une voix qui me fit frissonner, elle dit :

Oh! n'insultez jamais une femme qui tombe !

Son bras retomba lourdement, sa tête s'affaissa sur son sein, deux larmes glissèrent sur ses joues.

Tout à coup elle se détourna, et partit comme une flèche. Je la revis un peu plus loin qui cueillait des marguerites dans un pré.

— « Ah ! me dit le pâtre, comme je ne pouvais revenir de mon étonnement, vous cherchez quelle peut être cette enfant, pas vrai ? C'est la folle du Val des Loups. Pauvre Blanchette ! une si belle fille ! ajouta-t-il avec un soupir.

— Sauriez-vous son histoire ?

— Qui ne la sait pas dans le pays ?

— Et vous allez me la dire ?

— Bien volontiers, si vous voulez me laisser vous la conter à ma manière. Et, tenez, il y aura deux ans, vienne la Saint-Martin, que j'en fis rencontre à la hauteur de Laversine. Elle revenait de Paris, où une grande dame, une ci-devant, la gardait de-

puis l'âge de trois ans. Blanche, à ce qu'il parut plus tard, fut bien malheureuse à Paris. Tant que ce ne fut qu'une enfant, on l'aima pour elle; mais quand elle devint une jeune fille, on l'aima pour sa beauté. Vous savez, ces amours sans lendemain qui sont un sacrilége! Blanche, appelée par sa mère mourante, revint au pays. Elle était si changée, si pâle, si triste depuis que je ne l'avais vue, que je ne la reconnus pas. Nous cheminions donc côte à côte, causant de bonne amitié, quand, en passant devant le cimetière, elle s'arrêta brusquement.

— Il y a un malheur pour moi ici, dit-elle en me montrant du doigt une fosse nouvellement remuée.

— Oh! tranquillisez-vous, lui répondis-je, bien loin de me douter à qui je parlais; cette fosse est celle de la pauvre Marie-Jeanne Salency, et sa fille, la Blanchette, est à Paris, où...

Elle m'interrompit et me dit, sans changer de figure, et de son ton de voix naturel :

— Blanche n'est pas à Paris, car Blanche, c'est moi.

—Alors, répliquai-je indigné, vous êtes une malheureuse de recevoir ainsi cette terrible nouvelle.

Sans répondre, elle me tendit la main. Cette main était raide et glacée comme une branche couverte de bise; sans trop savoir pourquoi, je me découvris. Cette enfant que j'avais bercée me faisait peur.

— Pardon, Mademoiselle, je ne savais pas...

— Ce n'est rien, je suis accoutumée à souffrir.

Elle entra chez sa défunte mère du même pas ferme et résolu; elle fit lever les scellés et reçut, sans s'effrayer, les nombreux créanciers qui se présentèrent du bourg voisin. Car il faut vous dire que la Salency faisait depuis vingt ans un petit commerce qui ne l'avait pas enrichie d'un pauvre arpent de bien au soleil! Elle était si brave et si honnête, la Salency! Mais personne ne lui connaissait de dettes. Aussi, l'année suivante, la grêle détruisit la moisson de ses prétendus créanciers. Il y a une justice au ciel, Monsieur. Or, un garçon qui a été à la ville quelque chose comme clerc de notaire, débrouilla les affaires de la Blanchette et finit par disperser ceux qui voulaient dévorer les quelques bribes d'héritage que la Salency avait laissées à sa fille. Que vous dire, Monsieur? A la reconnaissance, Blanche joignit bientôt l'amour pour le gars Jérôme Branchu, et un matin l'enfant se réveilla non plus seulement malheureuse, mais déshonorée. Les vieux sont trop implacables pour ces fautes de la jeunesse. Comme l'enfant nous disait plus tard en s'arrachant les cheveux :

— Si vous saviez!... Comprenez donc! J'ai vécu jusqu'à ce jour seule, isolée, malheureuse, allez, bien malheureuse. Personne ne m'a aimée, et moi je n'ai aimé personne. Un homme vient et me dit, avec un regard qui me donne le vertige : « Blanche, vous êtes belle, croyez-moi, pauvre Blanche! les mauvais jours sont passés. Blanche, séchez vos larmes, et souriez-moi, car moi, je vous aime. Blanche, ma Blanchette, vous avez déjà mon cœur, voulez-vous de ma main? »

Il offrait tout, parce qu'il ne voulait rien donner du tout. Aussi, le bonheur de notre chère fille ne fut pas long. Elle entend bientôt courir le bruit que le gars Jérôme Branchu va se marier. Elle l'interroge; le gars hésite, balbutie, et finit par tout lui avouer avec un cynisme brutal. Alors la pauvre enfant court éperdue jusqu'au cabaret où le père Branchu était attablé avec moi et quelques autres. Je me rappelle ça comme si c'était hier.

—Monsieur, lui dit-elle en se traînant à terre, brisée qu'elle était par la fatigue et l'émotion; Monsieur, on m'a trompée, votre fils ne se marie pas?

— Et pourquoi pas, petite? dit le père Branchu en vidant son verre.

— Parce que... parce que vous savez bien que c'est impossible!

Le père Branchu mettait une joie cruelle à feindre d'ignorer ce que tout le monde savait dans le pays. Je pris la parole. — Allons, Branchu, dis-je, libre à toi de refuser ton fils à l'enfant. Quoique ça ne soit pas bien, personne ici n'a le droit de te forcer

la main; mais il est mal de vouloir faire dire à Blanche ce que tu sais mieux que personne. Tu te trompes si tu crois l'enfant sans défense : elle a d'abord le bon Dieu, qui sert de père aux faibles et qui les inspire. Si la foi te manque, viens ici, Blanchette; je ne suis qu'un bouvier, mais tant que Branchu que voilà, brandissant cette bouteille, ne m'en aura pas cassé la tête, tu pourras t'appuyer sur mon bras, la Blanchette : il est aussi ferme que mon cœur est bon. — Ah! c'est comme ça, dit Branchu en brisant la bouteille sur le carreau pour rappeler son courage qui galopait; eh bien! mille tonnerres, c'est bien! Je n'avais affaire qu'à des femmes, enfin voilà un homme, nous allons rire.

Branchu, quoi qu'il en dit, n'avait guère envie de rire, car il était lâche. Cependant il s'avançait d'un pas assez ferme, armé d'une seconde bouteille, quand l'enfant s'élanca au milieu de nous en s'écriant d'une voix éclatante :

— Un instant! un instant!

Le vieux fut épouvanté du regard de mépris que ma Blanchette laissa tomber sur lui; il recula jusqu'au mur. L'enfant continua :

— Merci, Pierre, merci de l'appui que tu me proposes, mais, grâce au ciel, je n'en ai pas besoin. Tu l'as dit, Dieu inspire les faibles et les soutient. Malheur donc, malheur à toi et aux tiens, ajouta-t-elle en se retournant vers Branchu avec un geste terrible. Je suis la main dont le Seigneur vous frappera. Faites pénitence et repentez-vous, car dans un an, à pareil jour, je vous aurai tous exterminés.

Ayant dit ces mots, elle sortit avec une majestueuse lenteur, nous laissant tous émus diversement. Le père Branchu avait peur; s'il n'avait pas entendu dire dans la soirée que Blanche était folle, je ne sais trop ce qu'il aurait fait. Hélas! cette triste nouvelle n'était que trop vraie, car depuis ce jour-là elle est, comme vous l'avez vue tout à l'heure, répétant à chaque étranger qui passe :

— Oh! n'insultez jamais une femme qui tombe.

Quelques jours après la scène que je viens de vous raconter, on célébrait dans l'église la noce du gars Jérôme, quand une voix partit de la niche de l'horloge. Cette voix disait : « *Prenez garde, car vous êtes le crime, et moi je suis le châtiment!* » L'on vit Blanche glisser comme une ombre sur les dalles et sortir de l'église. En vérité, je serais tenté de croire que le doigt de Dieu est dans tout ceci. Un mois à peine s'était passé, que la mère Branchu mourut sans qu'on sût trop comment : on la retrouva dans l'eau près de la vanne du moulin. La mère Branchu avait insulté Blanche : « Avec une rien qui vaille comme toi, notre fils deviendrait bientôt un va-nu-pieds. Retourne à Paris, c'est le pays des filles perdues. » Quelques semaines plus tard, le vieux Branchu eut la tête fracassée dans un tordoir. La folle était près de lui. On prétendit qu'elle l'avait poussé au moment où la quille de fer s'abaisse pour écraser le colza; mais la Blanchette est si douce que personne ne voulut le croire. Cependant, le gars Jérôme s'émut; il fit venir dans le pays, pour prendre la folle, les habits bleus, qu'on n'avait pas vus depuis 89; mais ils seraient très-fins s'ils la dénichaient dans les bois. Et puis, quand elle est enserrée de trop près, une bonne âme lui ouvre sa porte. Dans nos campagnes, Monsieur, c'est une opinion répandue que les fous et les hirondelles sont les créatures du bon Dieu, et qu'il arrive malheur à qui ne leur donne pas aide et protection. Et pourtant, il y aura ce soir un an que Blanche a fait sa prédiction, et elle ne s'est accomplie qu'à moitié, car le gars Jérôme vit encore. »

Nous avions perdu de vue Blanche. Un cri terrible partit du chemin voisin. Au détour de la rue des Pommiers, nous aperçûmes, à travers la poussière, un homme traîné par son cheval et le pied pris dans un des étriers. Malgré la rapidité de sa course, malgré les ronces et les branches qui barraient le chemin, Blanche la Folle suivait le cheval en poussant des cris étranges.

— C'est le gars Jérôme! dit le pâtre consterné.

Le cheval courait toujours à travers les pierres, les quartiers du roc, où le malheureux cavalier laissait des lambeaux de sa

chair. Nous suivions à distance; nous nous hâtâmes de toutes nos forces. Enfin, le cheval s'arrêta : il s'était fourbu sur un épieu. La folle s'était jetée sur le malheureux Jérôme et sondait ses plaies avec une expression triste et sauvage. Puis, quand elle eut tout visité, elle reprit son visage tranquille et s'éloigna de quelques pas. Jérôme s'était évanoui. Quelques paysans survenus nous aidèrent à l'emporter sur un brancard improvisé. La folle nous suivait pas à pas, chantant le *De profundis* de la voix dolente d'une idiote. Quelques instants après notre arrivée à la ferme, Jérôme revint à lui. Il nous regardait tous avec des yeux sanglants pleins d'effroi. Il aperçut dans un coin la folle, immobile, muette, indifférente. Il fit un effort impuissant pour se soulever, et dit avec fureur :

— Malheureuse ! c'est toi qui me tues !

— *De profundis clamavi ad te, Domine*, dit la folle de son ton dolent.

— Comme je voulais monter à cheval dans le taillis, continua Jérome se débattant à chaque mot; comme j'avais déjà un pied engagé dans l'étrier, cette malheureuse apparut et se cramponna à mon pied, qu'elle engagea entre les courroies sans que je pusse l'en empêcher.

— *Domine, exaudi vocem meam.*

— Alors, elle frappa d'un petit couteau mon cheval aux naseaux, et l'excita de toute sa colère de chienne enragée.

— *Du profond de ma douleur, j'ai appelé le Seigneur, et le Seigneur m'a entendue*, dit Blanche, traduisant d'une voix claire et ferme le verset qu'elle venait de réciter de sa voix d'idiote.

— Misérable folle ! misérable folle !

— Et si je n'étais pas folle ? s'écria-t-elle d'une voix vibrante et dramatique.

Blanche se dressa de toute sa hauteur comme une statue sur une tombe, et fit reculer les paysans jusqu'aux angles de la chambre par la force de son regard. Elle continua :

— Non, non, non, je ne suis pas folle !... Je te l'ai dit : tu es le crime, et moi je suis le châtiment. Le châtiment a été long à venir; mais il arrive, il est venu. Va dire à ton père, Jérôme, comment se venge la fille qu'il outrageait il y a un an à pareil jour. Et vous tous qui m'écoutez, apprenez comment Dieu soutient le faible et frappe le puissant. Adieu, Jérôme, sois maudit.

Elle avait parlé avec un accent convaincu qui nous avait tous effrayés. Nous la regardions, muets et immobiles, tant ce spectacle inattendu nous avait frappés au cœur. Elle était belle et majestueuse dans sa vengeance. C'était l'apparition de l'archange armé du glaive.

— Il faut la saisir et la conduire en prison, dit Jérôme Branchu, qui ne pardonnait pas.

Mais le pâtre, qui était près d'elle, lui donna le temps de s'élancer par la porte ouverte. Un valet de charrue la poursuivit; mais soit qu'il eût peur aussi du châtiment, soit qu'en vérité il ne pût courir longtemps dans le bois voisin avec ses sabots ou à pieds nus, il revint à la ferme, déclarant que jamais on ne mettrait la main sur la fille, parce qu'elle avait des ailes pour courir comme les oiseaux du bon Dieu.

Jérôme Branchu ne survécut pas jusqu'au lendemain. A sa dernière heure, il eut un moment de repentir et de pardon; mais sa femme jura qu'elle exterminerait Blanche à la première rencontre. Mais la veuve de Jérôme Branchu n'a pas rencontré et ne rencontrera pas Blanche.

ARSÈNE HOUSSAYE.



Nous allons couvrir cet aristocrate d'une bonne couverture de laine. (Page 4[illegible]0.)

REYMOND DE VITRY

PROLOGUE

Dans la soirée du 2 juillet de l'année 1799, un officier descendait de cheval dans la cour d'un de ces beaux hôtels situés rue du Faubourg-Saint-Honoré.

Le concierge, fort étonné de l'arrivée de ce cavalier, qui lui avait demandé assez brusquement de lui ouvrir la porte cochère, attendait, une lanterne à la main, que l'inconnu voulût bien lui expliquer le but de sa visite.

L'officier était vêtu d'un uniforme vert; il portait des bottes fortes, une culotte de peau blanche et un chapeau de feutre dont les deux cornes étaient tellement couvertes de poussière, qu'à peine distinguait-on la gance et la cocarde. La chabraque du cheval était bordée d'un galon d'or flétri; le portemanteau était d'une petite dimension, mais, en revanche, des fontes énormes paraissaient contenir de longs pistolets. Nous ajouterons qu'un sabre à la turque pendait au ceinturon du cavalier.

— Capitaine, dit le concierge en jetant un coup d'œil sur les épaulettes de l'officier, citoyen capitaine, cette maison n'est point habitée..... elle est même à vendre..... — A vendre! répondit l'officier en décrochant la gourmette de la bride de son cheval et en dessanglant de deux crans la selle à la hussarde; et depuis quand, s'il vous plaît, citoyen, est-elle à vendre?

Le concierge hésitait. Le son de la voix de l'officier paraissait l'avoir ému.

— Ah! je comprends, reprit celui-ci tout en continuant à donner des soins à son cheval. Cette maison devait appartenir à quelque chien d'émigré, et la Nation, qui n'émigre jamais, s'est approprié la maison. C'est bien fait, citoyen. En attendant, voici mon cheval, un arabe pur sang, comme vous

voyez. Vos écuries sont vides, mais vos greniers sont pleins peut-être. Emmenez-moi ce gaillard-là et donnez-lui une place d'honneur, de la litière jusqu'au jarret et triple picotin d'avoine. Il arrive tout droit du Caire, en Égypte, par terre et par mer, bien entendu... Mais que diable faites-vous là, planté comme un ibis sur une corniche? Dépêchons, citoyen, dépêchons.

Et prenant son cheval par une des branches du mors, l'officier se dirigea vers la porte de l'écurie, comme s'il connaissait la maison depuis dix ans. Le concierge le suivait de plus en plus troublé.

La porte céda sous la main de l'étranger, qui, après avoir enlevé la bride à son arabe pur sang, comme il l'appelait, passa un licol au merveilleux cheval, et l'installa sans façon dans une des meilleures cases de l'écurie; puis, tournant à droite, il monta résolument un escalier de bois, et revint bientôt du grenier à fourrage, portant entre ses bras une énorme bottelée de paille. Le concierge le vit avec ébahissement recommencer la même opération jusqu'à trois fois.

Quand le cheval eut de la paille jusqu'au ventre, l'officier enleva la selle et se mit à *bouchonner* les reins et les flancs de son arabe avec une dextérité et une vigueur toute juvénile.

— Là! dit-il enfin. Maintenant, citoyen, nous allons couvrir cet *aristocrate* d'une bonne couverture de laine. Nous le laisserons souffler et suer à son aise pendant une demi-heure, et ensuite nous aurons l'honneur de lui offrir triple picotin. J'ajouterai que si quelqu'un a le malheur de faire boire ce cheval sans ma permission, je lui brûle la cervelle..... non pas au cheval, citoyen. Vous me comprenez? — Parfaitement, dit le concierge. — Voilà qui est bien pour le moment, reprit l'officier; songeons au cavalier maintenant.

Après avoir embrassé le cheval sur la lèvre supérieure et lui avoir passé la main sur la couverture au garrot et à la croupe, l'inconnu sortit de l'écurie, le sabre sous le bras et ses fontes à la main. Le concierge s'était hâté de prendre le porte-manteau.

— Citoyen officier, lui dit-il dans la cour, vous avez un billet de logement? — Tiens! reprit celui-ci, vous y pensez seulement après avoir logé mon cheval? C'est bien, citoyen concierge, je me souviendrai du procédé; il me va au cœur tout droit. Eh bien, oui, j'ai un excellent billet de logement pour cette maison-ci. Seulement, je vous déclare... — Mon capitaine ne peut loger dans l'hôtel, reprit le concierge. Tout est fermé depuis sept ou huit ans; il ne reste pas un lit, pas un matelas. Mais si mon capitaine veut bien se contenter d'une chambre fort propre, du reste, dans l'avant-corps de logis... — Près de vous, mon brave? dit l'officier; j'accepte, par Dieu! Tenez, voici d'abord pour mon souper... j'ai une faim canine; j'arrive du Caire! — Du grand Caire? exclama le concierge, que la surprise saisissait aux flancs. — Du plus grand Caire que possède la haute Égypte. Allons souper chez vous.

Et il mit dans la main du concierge un bel écu de six francs. L'honnête portier voulait refuser; mais un autre écu fut glissé dans sa main comme pour tenir compagnie au premier. Le concierge n'ajouta plus un mot, craignant sans doute de sentir un troisième écu se glisser dans sa main.

Il précéda son convive, et tous deux arrivèrent dans une grande pièce du rez-de-chaussée, assez mal éclairée, mais meublée avec un certain goût d'ancien régime qui parut ne pas échapper au regard de l'officier.

— C'est ici votre loge? dit-il. Diable! en Égypte on appellerait cela la salle du divan. — Mon capitaine veut-il me faire l'honneur de me suivre? L'appartement que je lui destine est au-dessus. — Un moment! reprit l'officier. Soupons ici, mon brave; je ne descends pas de cheval pour monter un escalier. Depuis Toulon jusqu'à Paris, je n'ai pas quitté mes bottes. — Ah! pauvre jeune homme! dit une voix qui partait de l'angle de l'appartement. — Eh! mais... nous ne sommes pas seuls? demanda l'officier. — Mon capitaine, c'est ma femme, répondit le concierge un peu déconcerté.

Alors s'avança vers le milieu de la loge une vieille femme vêtue de noir et s'appuyant sur une canne à béquille.

— Voyons, voyons, dit-elle. Vous arrivez de l'armée d'Égypte, *monsieur* l'officier?...

Le capitaine s'était installé sans façon dans un fauteuil, près d'une table sur laquelle le digne concierge étendait une nappe toute blanche et posait des verres, deux bouteilles, des assiettes et du pain.

— Ma femme est infirme, dit-il, ce qui ne lui enlève pas un grain de curiosité. Que mon capitaine veuille bien prendre patience et m'attendre un moment; je vais lui chercher à souper à deux pas d'ici; rue Saint-Honoré, au Cerf... national! — C'est-à-dire ex-royal, n'est-ce pas? ajouta l'officier en riant. Cela leur apprendra à vivre aux citoyens cerfs avec leurs prétentions à l'aristocratie. C'est bien dit. Au reste, ajouta-t-il, je vous préviens qu'en fait de cerf j'aime le chevreuil, comme en fait de volaille, j'aime les perdreaux. Allez, mon brave, allez.

Le concierge sortit en toute hâte pour gagner la rue Saint-Honoré.

Restée seule avec l'officier, la petite vieille devint silencieuse. Elle alluma une belle chandelle toute neuve qu'elle posa sur la table. L'inconnu lui tournait le dos, longuement étendu dans le fauteuil et s'étirant de son mieux comme un homme qui n'avait vraiment pas quitté ses bottes éperonnées depuis Toulon jusqu'à Paris.

— Citoyenne, dit l'officier après quelques minutes de réflexion, à qui appartient cet hôtel? — A qui? reprit la vieille presque irritée. Parbleu, à Madame la Nation! c'est un bien national..... Voulez-vous l'acheter, monsieur le capitaine? On vous donnera l'hôtel pour 150,000 francs, mais en écus, entendez-vous? car aujourd'hui les galants assignats sont mis à la porte. Pauvre peuple! il en était pourtant réduit, il y a encore six mois, à payer 3,000 francs une livre de veau. — En papier, ce n'était pas cher! et aujourd'hui?... — Grâce à M. Barras, à M. Siéyès et à ces autres messieurs, nous ne payons plus le veau que 16 sous. Cuivre vaut encore mieux que chiffon, mon officier. Eh bien, achèterez-vous l'hôtel? C'est beau, c'est doré, c'est parqueté. Ah! il faut voir..... Et puis, il y a un grand jardin qui va jusqu'aux Champs-Élysées...

L'officier pencha la tête et devint rêveur.

— Vous avez servi les anciens maîtres de cette maison? reprit-il en hésitant un peu. —Mais dame! oui, Monsieur; ce n'est pas un crime, je pense? — Non, certes, citoyenne. Oh! vous pouvez parler devant moi; je ne me suis jamais mêlé de politique. Un soldat ne connaît que son épée. — Je vous crois des *bons*. Tenez, Monsieur, j'ai confiance en vous. Eh bien, oui, je regrette mes pauvres anciens maîtres...

La concierge essuyait une larme furtivement. L'officier la regardait du coin de l'œil, et comme elle paraissait vouloir garder le silence, il ajouta :

— Le dernier propriétaire de cette maison se nommait donc..... — M. de Vitry, comme on disait autrefois, le... comte de Vitry, reprit-elle en baissant la voix.

L'officier eut un petit mouvement nerveux que la concierge ne remarqua point. Il dit presque aussitôt :

— Cet ex-comte n'a point eu d'autre héritier que la Nation? — Il mourut sur la place de la Révolution, reprit la vieille femme en étouffant un sanglot.

Le capitaine se leva brusquement, et se mit à marcher d'un bout à l'autre de l'appartement, la tête penchée et les mains croisées derrière le dos comme un homme fort préoccupé.

Le concierge arrivait suivi d'un marmiton portant une énorme corbeille.

La vue du souper sembla ranimer l'officier; sa physionomie reprit cette sérénité joviale dont elle paraissait avoir l'habitude. Vraie ou étudiée, la gaieté du capitaine provoquait la bonne humeur chez les autres. Aussi, la pauvre concierge elle-même parut revenir à des idées plus riantes.

— Mordieu! s'écria l'officier en contemplant le souper qu'on lui servait. Mais, c'est un festin! Est-ce que vous attendez le Directoire, ce soir?

Le marmiton venait de poser sur la table un filet de chevreuil piqué, un pâté de jambon, croustillant et doré, un levraut à la broche, une belle salade de laitue, blanche et couronnée de fleurs de capucines, des fraises, des oranges et deux bouteilles de vin.

— Veuillez vous asseoir, mon capitaine, reprit l'honnête concierge. Je ne vous donne à souper que pour votre argent ce soir. Mais demain, j'aurai mon tour.

L'officier exigea que l'on plaçât deux couverts de plus en ajoutant :

— Mes bons amis, si je suis l'amphitryon ici, égalité et fraternité ! Soupons ensemble.

Le concierge et sa femme acceptèrent, mais non sans avoir porté auparavant le triple picotin d'avoine promis au cheval arabe de M. le capitaine, ce qui réjouit fort celui-ci.

Bonne chair et belle humeur vont de compagnie, surtout quand on arrive de loin ; et certes l'officier, qui ne s'était point débotté depuis son départ de Toulon, éprouvait toutes les sollicitations engageantes du plus énergique appétit.

— Deux cents lieues à cheval ! mon capitaine ! s'écriait le concierge. — Deux cent cinquante, mon brave ! et presque toujours au trot, quand je n'allais pas au petit galop ; car, voyez-vous, le cheval arabe pur sang est le phénomène de la création ; il s'anime par l'espace et retrempe ses forces dans l'action. Il y a des chevaux en Égypte qui vont d'une traite de la porte du Caire à la grande Pyramide, trente lieues sans débrider. Celui que j'ai là, dans cette écurie, est venu de Toulon en douze jours. Si je l'eusse laissé faire, il serait à Paris depuis avant-hier. Je le pris dans un combat de cavalerie à un de ces brigands de beys d'Égypte qui commandaient les Mameluks, près du Nil, à l'affaire de Ramanieh. La chose fut faite en un tour de main. Après avoir cassé la tête d'un coup de pistolet à un grand coquin de bey mulâtre, je le désarçonnai d'un coup de genou et je saisis son cheval par la bride ; il était temps, car celui que je montais reçut presque au même instant un coup de feu en pleine poitrine, une décharge de petites balles, telles que ces voleurs d'Arabes en mettent dans leurs pistolets de combat. Depuis lors, je n'ai pas eu d'autre cheval que celui-là, soit en Égypte, soit en Syrie.... Murat enviait mon cheval, Lannes m'en a offert un prix fou ; je ne l'aurais donné qu'au général en chef s'il eût manqué de bons coureurs. Mais j'aime autant l'avoir gardé. Nous nous proposons de faire ensemble une belle campagne en Italie ; car il paraît que l'horizon se couvre de ce côté-là. Patience.

Pendant que l'officier parlait de la sorte, ses deux convives le considéraient avec une vive anxiété.

Le capitaine, en se mettant à table, avait quitté son chapeau militaire ; son visage se montrait en pleine lumière ; cette figure était maigre, brûlée par le soleil d'Égypte, mais d'une finesse et en même temps d'une énergie remarquables.

Le capitaine avait une cicatrice peu profonde, mais fort allongée, au-dessus du sourcil droit. Ses traits étaient fiers et réguliers. Il portait une longue moustache brune, de grosses cadenettes lui encadraient le visage et retombaient presque sur l'épaule ; un énorme catogan, bien ficelé, emprisonnait ses cheveux et se dodelinait sur le collet de l'habit.

Mais ce qui fixait surtout l'attention de ses convives, c'était l'expression de son regard, le son de sa voix et une grosse bague en or qu'il portait à l'annulaire de la main gauche.

— Mon capitaine, dit tout à coup le concierge, pardon pour ma curiosité... j'ai déjà vu votre visage quelque part. — Vraiment ? reprit l'officier.

Et il se mit à boire lentement un verre de vin. La vieille femme ne cessait de fixer sur lui des yeux ardents. Elle ne mangeait plus.

— Mon capitaine avait-il quitté la France depuis longtemps ? ajouta le portier.

L'officier hésitait, lorsque la vieille femme se levant tout d'un coup et prenant sa canne-béquille avec vivacité, se dirigea vers une crédence et ouvrit un tiroir. Elle revint aussitôt, et montrant un médaillon à son mari :

— Regarde, Bernard ! dit-elle.

Le concierge jetait des regards alternativement sur le portrait du médaillon et sur le visage de l'étranger. Bientôt une larme brilla dans les yeux de ce brave homme. Quant à sa femme, elle se prenait la tête dans les mains et poussait de gros soupirs.

L'officier n'osait les regarder ; il penchait la tête, et paraissait absorbé dans une im-

mense rêverie. Tout à coup, on vit le concierge se lever ; sa femme l'imita, et ces deux vieux serviteurs, se reculant d'un pas, s'inclinèrent devant le capitaine.

— Monsieur le comte ! dit le digne concierge. — Providence du ciel ! s'écria la vieille femme. — Ah ! Bernard ! Ah ! Marguerite ! mes pauvres vieux amis, reprit l'officier en leur tendant les bras, comment ne m'aviez-vous pas encore reconnu ?

Ce fut une scène attendrissante.

L'officier de l'armée d'Égypte, le ci-devant comte Reymond de Vitry, pressait contre sa poitrine les deux serviteurs de son père, deux pauvres concierges restés fidèlement les gardiens de l'hôtel de Vitry à travers la tourmente révolutionaire.

— Mes amis, dit le capitaine, reprenons du calme et de la sérénité, surtout de la présence d'esprit, du sang-froid. Vous, ma bonne Marguerite, cessez de me baiser les mains, et vous, Bernard, gardez-vous bien de m'appeler encore *monsieur le comte;* je suis le capitaine Reymond, entendez-vous bien, soldat au service de la République française et, si vous le permettez, votre neveu...—Jésus-Marie ! s'écria Marguerite. — Mes amis, reprit l'officier, il y va de ma sûreté. Votre neveu était mon frère de lait, il portait mon prénom. Il partit pour l'armée de Sambre et Meuse en 1792 ; vous n'avez jamais eu de ses nouvelles depuis. Il a été tué ou il est prisonnier. Je le remplace ; je deviens lui-même. — C'est entendu, c'est compris, ajouta Bernard en s'essuyant les yeux, vous êtes notre neveu Reymond, capitaine..... — Et officier d'ordonnance du général en chef Bonaparte.

Bernard porta la main à la hauteur du sourcil droit. Ce salut militaire fut du goût de l'officier, qui reprit aussitôt :

— Reymond Bernard, au service de la République depuis six ans, ayant fait la campagne d'Italie sous les ordres des généraux Lannes, Murat, Berthier, Andréossy, Masséna et autres braves généraux de brigade et de division, en tête desquels nous plaçons le grand homme appelé Bonaparte ; Reymond, vous dis-je, qui partit pour l'Égypte avec l'armée divisionnaire, n'étant encore que sous-lieutenant, et qui revient en France avec le grade de capitaine, grâce aux vigoureux de sabre qu'il s'est plu à distribuer aux combats de Ramanieh, des Pyramides, dans la plaine du Caire, aux siéges de Jaffa, de Saint-Jean-d'Acre, et autres lieux témoins de notre valeur et de notre dévouement pour la République. Inutile de vous dire, ce soir, mes bons amis, pourquoi et comment me voici de retour à Paris aujourd'hui, vous me dispenserez de vous jurer, cependant, que je n'ai point déserté le drapeau.

En ce moment, on frappa trois coups redoublés à la porte cochère de l'hôtel ; Bernard se hâta d'aller ouvrir, une lanterne à la main.

Trois minutes après, deux dragons entraient dans l'appartement du concierge, où l'officier avait repris sa place à table.

Les deux dragons saluèrent militairement, et, se tenant debout au milieu de la chambre :

— Capitaine, dit l'un d'eux, nous avons trouvé la maison que vous nous aviez indiquée comme étant votre logement de route. Nous venons prendre vos ordres...—On vous les donnera demain à dix heures du matin à l'état-major de la place, répondit l'officier; j'y serai. — Capitaine, reprit l'autre dragon, voici une dépêche venant du palais du Luxembourg; j'ajouterai que l'étendard à trois queues présenté ce matin par mon capitaine et nous aux citoyens directeurs a été placé dans la salle du conseil du Directoire à côté des autres drapeaux pris sur l'ennemi. — C'est bon, reprit l'officier en parcourant des yeux le message. Voici un récépissé de votre dépêche. — Allons, Bernard, deux verres à ces braves camarades, qui m'ont escorté depuis le Caire jusqu'au Luxembourg, où nous avons remis ce matin, entre les mains du citoyen Barras, les trois queues de Mourad-Bey, un coquin fini, mais une fière lame.

Bernard mit deux verres de plus sur la table et déboucha une bouteille de vin. Tous les verres furent remplis, même celui de Marguerite.

— Debout ! dit le capitaine, et à la santé de notre général en chef.

On but rasade après le vivat ; Marguerite toucha son verre du bout des lèvres.

— Au capitaine Reymond, le brave des

braves ! s'écria un dragon. — Tais-toi, vieux lapin ! dit l'officier ; je joins ta santé à la mienne.—Aux épaulettes de colonel de mon capitaine ! exclama l'autre dragon. — Soit ! dit l'officier, et à tes galons de maréchal-des-logis, camarade. — Fameuse piquette ! ajoutèrent les dragons à la troisième rasade. — Un peu ! reprit Bernard piqué au vif, c'est du Xérès de vingt ans, débouché en l'honneur de notre neveu, le capitaine Reymond. — Le capitaine est votre neveu ? dit le vieux dragon... Eh bien, citoyen, vous pouvez vous vanter d'être l'oncle d'un... — D'un quoi ? répliqua Bernard. — Te tairas-tu, satané bavard ? dit l'officier.—Impossible, mon capitaine.—L'oncle de quoi ?... demandait Bernard fort ému et intrigué. — Eh ! parbleu ! l'oncle d'un héros, dit le dragon.— Allons, reprit l'officier, assez comme cela. Demain matin à dix heures, à l'état-major. — Salut et fraternité, capitaine.

Les deux dragons se retirèrent très-émerveillés de la piquette de l'oncle de Reymond. Quant à celui-ci, après avoir donné quelques ordres à Bernard et à Marguerite, il demanda à monter dans la chambre. Là, le digne concierge l'aida à quitter ses bottes, qui tenaient aux jambes de toute la longueur de deux cent cinquante lieues

Un quart d'heure après, le capitaine dormait du sommeil des braves dans un lit excellent.

I.

Le lendemain du jour dont il a été question, après avoir rempli à l'état-major de la place les formalités nécessaires à son séjour à Paris, le capitaine Reymond s'acheminait à pied vers le quartier de la Chaussée-d'Antin. Il était en petite tenue de campagne, mais ce jour-là il avait donné à sa toilette militaire certains soins minutieux qui tenaient beaucoup de l'élégance. Un tailleur était venu le trouver de grand matin à son logement, et, aidé d'un excellent perruquier et d'un bottier en renom, il avait fait de notre officier d'Égypte un fort joli militaire de Paris.

Reymond avait à peine vingt-six ans. Il était d'une taille moyenne, mais svelte et juvénile. C'était un homme fort bien b selon le style du temps, et un fort gal homme, d'une physionomie charmante, d' esprit ardent, d'un caractère facile, m très-ferme, d'une instruction acquise à t vers les agitations de la guerre, mais qui manquait pour cela ni de richesse ni de p fondeur. Du reste, le capitaine Reymo avait pris l'habitude, par ses rapports av les hommes de guerre les plus éminen d'une simplicité de mœurs et d'un sans-faç de manières qui dénotent presque touj une grande supériorité. Ajoutons à ces q lités une insouciance complète des préoc pations de la vie, une gaieté qui puisa source dans le fond du caractère, des goû passionnés pour le beau et la gloire, et n pourrons nous fourmer une idée à peu p complète du moral et des avantages phy ques de notre officier.

Revenons à lui, car il arrive déjà à l'entrée de la rue de la Chaussée d'Antin, ayant fort à cœur de se trouver avant midi rue Chan-reine.

Le capitaine ne paraissait pas se préoccuper beaucoup ce jour-là des changements qui avaient pu renouveler l'extérieur de Paris, cette ville qu'il avait quittée depuis plus de sept ans. Il marchait droit son chemin, levant la tête de temps en temps comme pour consulter la longitude et la latitude de la grande rue qu'il parcourait.

Arrivé enfin au point désiré, il tourna brusquement le coin de rue, et ne s'occupa plus que des numéros des portes cochères. Tout à coup il s'arrêta.

— Numéro 30 ! c'est donc ici ! je vais la voir.

Et comme s'il éprouvait un violent battement de cœur, il aspira un moment quelques bouffées d'air, que rafraîchissaient en cet endroit de grands arbres dominant les murs.

Le capitaine frappa à une porte cochère peinte en vert, et se trouva bientôt dans une longue allée de tilleuls, qui aboutissait à un rond-point au milieu duquel s'élevait un petit hôtel d'une grande simplicité d'architecture, mais dont la propreté élégante de l'extérieur et le perron chargé de beaux vases de fleurs annonçaient que la grâce e

la distinction habitaient cette demeure.

Un domestique sans livrée vint à lui.

— Monsieur est le capitaine Reymond? demanda cet homme. — Oui, citoyen, dit l'officier, fort embarrassé de la qualification à lui donner.

Le domestique sourit, et ajouta :

— Madame ayant reçu le billet de monsieur, m'a donné l'ordre d'introduire monsieur.

« Diable! pensait Reymond en suivant le domestique, où donc allais-je me fourrer avec mes citoyens et mes citoyennes rapportés d'Égypte; il paraît qu'en France la bonne compagnie fait déjà peau neuve. »

On traversa un vestibule orné de quelques bustes de marbre, et l'on arriva dans un salon du rez-de-chaussée, dont les fenêtres donnaient sur un *parterre émaillé* de fleurs. Nous ne cherchons pas à rajeunir le pittoresque du Dictionnaire de 1799.

Le capitaine se trouva seul un moment. Sa première remarque fut une sensation; une douce odeur de verveine parfumait l'air dans ce salon. Reymond se rappela en ce moment ces enivrantes senteurs que la brise du soir apporte des rives du fleuve sous le beau ciel de l'Égypte. Mais une porte s'ouvrit dans le fond du salon, et l'officier vit entrer une femme de taille moyenne, vêtue d'un élégant peignoir de bazin blanc, tête nue et tenant à la main une lettre ouverte et probablement lue et relue.

Cette femme avait trente ans; mais sa grâce, sa tournure, et surtout son sourire, étaient certainement restés à leur vingtième année. Le peignoir de basin blanc, un peu serré à la taille, laissait deviner un buste souple et charmant et d'une finesse de forme incomparable.

— Monsieur le capitaine, dit cette femme, que de remerciements j'ai à vous adresser! A peine arrivé hier, vous m'avez fait parvenir cette lettre... Ah! je l'attendais depuis longtemps!

Le capitaine s'inclinait, et, comme on l'invitait à s'asseoir d'un geste digne et familier, il prit un fauteuil qu'il avança jusqu'à trois pas de distance de la maîtresse de la maison.

Notre lecteur nous a deviné peut-être : cette femme, d'une élégante simplicité de ton et de manières, d'une distinction suprême et d'une expression de regard et de sourire qui pouvait enivrer, cette femme était madame Bonaparte.

Le capitaine Reymond éprouvait devant elle une émotion dont il est facile de se rendre compte, quand on se rappelle à quel point cette femme était aimée alors du général en chef de l'armée d'Égypte et les sympathiques admirations dont elle était l'objet à Paris. Mais retrouvant bientôt sa présence d'esprit et se souvenant du but de sa visite :

— Madame, dit-il, a reçu hier au soir une lettre du général par un de mes dragons. On m'aurait ôté la vie avant de m'enlever cette lettre que j'apportais du Caire, mais il aurait fallu me tuer deux fois pour me voler celle-ci, que je ne devais remettre qu'en main propre à madame Bonaparte.

Joséphine tressaillit, et son regard clair et pénétrant s'attachait sur un portefeuille que le capitaine venait de sortir de la poche de son habit.

— Voici cette lettre, Madame. Le général l'a écrite deux heures avant mon départ.

Madame Bonaparte rompit le cachet de la lettre, qu'elle lut avec avidité.

Le capitaine ne perdit pas de vue une seule de ses émotions. Personne plus que Joséphine n'était doué, nous allions dire affligé, de cette sensibilité exquise et ardente, qui est à l'âme humaine ce que la vibration musicale est aux organisations nerveuses. Joséphine, en lisant la lettre du général, pâlissait et rougissait tour à tour, et ses beaux yeux, si doux et si expressifs, se remplissaient de larmes. Plusieurs fois elle interrompit sa lecture pour consulter du regard le visage de l'officier d'ordonnance, comme si celui-ci connaissait le contenu de cette lettre.

— Madame, reprit-il, je ne suis vraiment qu'un courrier... j'ignore ce que renferment mes depêches. — Ah! Monsieur, dit Joséphine, il est impossible que le général ne vous ait pas mis dans les confidences de ses projets... Comment! il pense à revenir en

Europe sans attendre l'autorisation du Directoire !... mais songe-t-il donc qu'il rend sa position des plus dangereuses ! La lettre me dit, Monsieur, que vous avez plusieurs explications à me donner verbalement.

Le capitaine Reymond voyait sa position devenir nette et précise ; il parut soulagé d'un grand embarras.

— Eh bien, Madame, dit-il, puisque mon général en chef m'honore de tant de confiance, je ne puis vous cacher qu'il a jugé les affaires de la France dans une situation telle, qu'il est bien déterminé à revenir pour sauver la République de la mauvaise voie où on l'a engagée. Notre conquête en Italie est à peu près perdue ; la trahison et l'impéritie nous ont fait reculer de tout le chemin que nous avions fait ; l'Autriche reprend peu à peu toutes nos positions ; la Lombardie est perdue, et le Piémont va nous échapper. Bientôt Wurmser passera les Alpes maritimes, et dans quelques semaines le territoire français sera entamé. Ah ! nos belles conquêtes d'Italie ! s'écrie souvent le général, qu'en ont-ils fait depuis mon départ, les misérables ? Ensuite, Madame, il paraît qu'à l'intérieur les affaires publiques ne sont pas en meilleur état. Le désordre est partout ; la dilapidation, la concussion sont à l'ordre du jour. C'est un pillage organisé ; le gouvernement abandonne décidément l'armée expéditionnaire. Figurez-vous qu'en Égypte, depuis six mois, on manque de tout approvisionnement venant de France ; le soldat ne touche plus de solde, et sans nos victoires sur les Turcs, les Beys et les Mameluks, l'armée périrait de misère. La discipline s'est conservée admirable, cela est vrai ; mais à qui le doit-on ? A l'héroïque énergie, au génie, disons le mot, du général en chef. Sans lui, tout était perdu... Eh ! bon Dieu ! les envieux ne l'ont même pas épargné au milieu de ses triomphes dans le Levant. — Oui, oui, reprit Joséphine, ils ont même trouvé le moyen de lui faire un ennemi du général Kléber... un noble cœur, cependant. — Madame, Kléber est un rival peut-être, mais un ennemi, je ne le crois pas, reprit le capitaine, surtout depuis l'admirable lettre que lui écrivit le général en chef ; c'est moi qui eus l'honneur de l'écrire sous sa dictée. — Vous, Monsieur ? dit Joséphine avec un accent charmant d'animation et presque de joie ; et vous rappelez-vous cette lettre ?...— La voici, Madame, j'en ai gardé copie ; madame Bonaparte seule doit la posséder.

L'officier d'ordonnance tira un papier de son portefeuille et le remit à l'admirable femme avec qui il causait. Joséphine lut à à demi-voix cette lettre que personne ne connaissait en France encore dans ce moment-là, et qui depuis est devenue si justement célèbre :

« Croyez au prix que j'attache à votre « estime et à votre amitié ; je crains que nous « ne soyons un peu brouillés : vous seriez « injuste si vous doutiez de la peine que « j'en éprouverais. Sur le sol de l'Égypte, les « nuages, quand il y en a, passent dans six « heures ; de mon côté, s'il y en avait, ils « seraient passés dans trois. »

Après quelques questions pleines de sollicitude maternelle au sujet d'Eugène Beauharnais, qui avait suivi son père adoptif en Égypte, madame Bonaparte tira un cordon de sonnette, et presque aussitôt une jeune et fort belle négresse entra dans le salon.

—Mon déjeuner, lui dit sa maîtresse, mais ici, sur cette petite table.

Le capitaine s'était levé et allait se retirer, lorsqu'on lui dit de la plus belle grâce du monde :

— Vous ne voulez pas assister à mon déjeuner, Monsieur ? J'ai cependant encore bien des choses à vous demander.

L'officier resta, et reprit son fauteuil. La négresse revint, apportant un plateau qu'elle posa sur un guéridon, devant sa maîtresse. Le déjeuner de madame Bonaparte se composait d'une tasse de chocolat et de quelques oranges. La belle négresse, vêtue d'une robe blanche à raies bleues et coiffée d'un madras jaune clair, se tenait debout, près du guéridon, une chocolatière d'argent à la main. On eût dit une svelte cariatide égyptienne descendue du palais d'un Pharaon. Le capitaine la regardait avec admiration.

— Vous voyez, lui dit madame Bonaparte, une de mes fidèles négresses de la Marti-

nique. Zoé n'a jamais voulu me quitter; elle est née à l'habitation de mon père. Ce qui vous étonnera, monsieur le capitaine, c'est que Zoé ne veut pas de sa liberté dans un pays qui a fait toute une révolution pour devenir libre. Cependant, je vous assure qu'elle n'est point esclave ici; elle tient à me servir, voilà tout... — Je comprends très-bien



Monsieur le capitaine arrive d'Égypte, Mademoiselle... (Page 422.)

cela, reprit l'officier; cependant, je crois, moi, que mademoiselle Zoé ne sert pas... — Comment cela? demanda Joséphine. — Madame, mademoiselle Zoé obéit à madame Bonaparte; l'obéissance, en pareil cas, est la soumission volontaire du cœur.

Zoé comprit-elle les paroles du capitaine? on peut le penser, car on la vit sourire et montrer, en souriant, des dents blanches et belles comme un écrin de perles. Quant à madame Bonaparte, elle remercia Reymond par un de ces regards dont l'expression res-

tera toujours intraduisible pour nous, pauvres peintres, qui n'avons que des syllabes sur notre palette à couleurs.

Il y avait dans le salon un grand portrait en pied du général en chef de l'armée d'Italie; le capitaine portait souvent de ce côté des regards avides, et son visage s'animait singulièrement. — Est-ce bien lui? demanda Joséphine. — C'est lui, Madame, reprit l'officier, tel que nous le vîmes à Mantoue après la bataille de Rivoli. Aujourd'hui, le teint du général s'est bruni de ces tons fauves que donnent les rayons du soleil d'Égypte. Le climat, en Italie, brunit et colore; en Égypte, il estompe le visage de reflets noirs et ardents...—Oh! mon Dieu! dit Joséphine, mais il nous reviendra brûlé... — Rassurez-vous, Madame; le général est de tous les officiers de l'armée le plus énergique contre le climat et l'ennemi. — Et Jaffa, Monsieur? — Oui, Madame, le général voulut toucher un pestiféré. Je le vois encore ôter son gant et poser les deux doigts sur la poitrine d'un malheureux malade qui souffrait comme un damné. Le chirurgien en chef Larrey pâlit... Il offrit au général un linge imbibé de vinaigre. Le général se frotta à peine la main. Mais ce qu'il y eut de merveilleux, c'est que le pestiféré touché par le doigt de Bonaparte guérit quelques jours après. Si nous étions restés à Jaffa, je crois que le général en chef eût renouvelé les miracles des anciens rois de France à leur sacre, quand ils guérissaient de la lèpre, je crois, par l'imposition des mains.

Puis, jetant encore les yeux sur le portrait:

— Par exemple, Madame, reprit l'officier, le général, aujourd'hui, est moins bien coiffé que ne l'est ce portrait. Ses cheveux longs et sans poudre retombent jusqu'à l'épaule, et donnent au visage qu'ils encadrent une expression étrange. C'est quelque chose de fauve, très en harmonie avec le désert.

Joséphine écoutait ces détails avec une curiosité passionnée. Elle remerciait l'officier du regard et du sourire. Celui-ci lui demanda la permission de se retirer. Il avait huit ou dix visites à faire, et dans le nombre il cita l'ordre qu'il avait reçu de Barras de se rendre au Luxembourg.

— Monsieur, lui dit madame Bonaparte, en quittant cette maison, vous allez vous trouver au milieu des plus grands ennemis du général. Je n'ai rien à vous recommander, puisque vous êtes de nos amis véritables.

Le capitaine Reymond porta la main sur son cœur, s'inclina, et sortit du salon avec la résolution bien prise de revenir le plus souvent possible chez cette noble et charmante femme. Joséphine avait, en effet, autour d'elle un aimant attracteur auquel on cédait malgré soi : la grâce; mais elle était douée aussi de cette qualité sublime qui subjugue et enchante le cœur : la bonté.

II.

Dans le grand appartement du rez-de-chaussée du palais dit le Petit-Luxembourg, quelques officiers généraux, plusieurs membres du conseil des Anciens et de l'assemblée des Cinq Cents, avaient été reçus par le citoyen Barras, président du Directoire. L'audience avait été collective; chacun dans ce cercle d'illustrations avait pu parler au directeur des affaires générales ou privées qui pouvaient être de quelque importance. Il était environ neuf heures du soir; le directeur Barras, un peu souffrant ce jour-là et devant d'ailleurs expédier quelques notes diplomatiques, venait de prendre congé de son audience et s'était retiré dans un grand cabinet voisin, où Botto, son secrétaire, l'attendait pour lui demander plusieurs signatures. Chacun se retirait pour reprendre le cours de ses affaires ou de ses plaisirs. A neuf heures et demie, le Petit-Luxembourg était devenu un palais solitaire, tout en conservant sa luxueuse et brillante illumination.

En entrant dans le grand cabinet qui faisait suite au salon de réception, le directeur Barras n'eut rien de plus pressé que de décacheter quelques lettres que lui présentait son secrétaire. S'asseyant devant une table ronde couverte d'un tapis de velours vert frangé d'or, il lut avec rapidité deux dépêches qu'il passa à Botto après avoir crayonné un mot sur chacune d'elles. Ouvrant ensuite un élégant billet dont le parfum ambré lui était

fort connu, le ci-devant comte de Barras jeta les yeux sur la dernière ligne, et dit en souriant :

— C'est à merveille, Botto, on sera ici à dix heures. Emportez ces dépêches, ajouta-t-il; vous écrirez à Fouché pour le remercier et l'inviter à faire surveiller notre Égyptien. Vous enverrez à Cambacérès la caisse de vin de Madère que je lui ai promise... du vrai *Madeira*, qui m'est arrivé malgré la croisière anglaise. Vous écrirez à Talleyrand que je l'attends demain à midi pour causer ensemble, et seul à seul, de la note relative au duc de Brunswich. Allez, Botto, donnez des ordres à l'huissier pour qu'il introduise les deux seules personnes que vous savez... Avant tout, appelez l'*agent* qui attend dans l'antichambre, et laissez-nous.

Botto réunit des papiers dans un portefeuille, salua son *maître*, et sortit. Un instant après, l'huissier introduisait le personnage désigné déjà par la dénomination de l'*agent*. Barras, qui écrivait un mot, ne releva pas la tête, fit un signe du bout de la plume, et l'agent alla se placer debout de l'autre côté de la table, en face de Barras.

— Voyons! dit celui-ci en éloignant un peu la grosse lampe qui éblouissait ses yeux par le reflet du chapeau vert sur le papier de la table; voyons... votre rapport. — Citoyen directeur, dit l'homme mystérieux et portant une longue redingote boutonnée jusqu'à la cravate, mes agents subalternes ont suivi l'officier en question depuis sa sortie, à huit heures du matin, jusqu'au moment où il est entré à l'hôtel de madame Bonaparte, rue Chantereine. Là, j'ai rejoint mes agents et je les ai renvoyés, me chargeant seul du *sujet* pour le reste de la journée. — Après? Vous ne m'avez encore rien dit. Combien de temps chez madame Bonaparte? — Une heure moins cinq minutes. Il était entré à midi, et il est sorti de l'hôtel le visage rayonnant, fort ému, et prononçant même quelques mots à demi-voix. — Et ces mots?... — Je n'ai pu les distinguer. — Vous êtes donc sourd? Poursuivez. — De la rue Chantereine il s'est dirigé vers la place de la Révolution; il est entré chez le citoyen Talleyrand. La visite a duré une heure et demie... — Diable! — En sortant, il paraissait fort préoccupé; il marchait lentement, regardait tantôt le pavé, tantôt le ciel, quelquefois même il frappait du talon avec impatience et jurait entre ses dents. — C'est bon, cela! je me doute de l'entretien avec... Après? — Il a gagné les Feuillants, et je l'ai vu entrer aux Tuileries par la petite porte du mur qui longe la terrasse. Je l'ai suivi à distance. Arrivé devant le restaurant de Legacq, qui donne sur la terrasse même, il s'est arrêté un moment, a consulté sa montre, et est entré résolument chez le traiteur. — Pauvre petit! il avait faim; mais il choisit bien son cuisinier. Quelle heure était-il? — Trois heures et quelques minutes. — Il se trompe. Pour bien souper, il faut dîner à deux heures et commencer à six heures à boire du thé mêlé de rhum; mais cela ne vous regarde pas. Poursuivez... — Je suis entré chez Legacq; il y avait beaucoup de monde. J'ai été assez heureux pour avoir une table assez rapprochée de celle de mon officier. — Ah! ah! mon gaillard; le métier a des revenants-bons, hein? — Et *vice versa*, citoyen directeur. — Vous avez donc dîné chez Legacq? Et lui... — Très-sobre, citoyen directeur. Cependant il a bu une vieille bouteille de Chambertin. Puis il a pris des notes au crayon... — Vous les avez lues...? — Pas précisément! — Or çà, mais vous êtes donc aveugle? — Cependant il est arrivé un moment où j'ai entr'ouvert la fenêtre espérant que le vent emporterait quelques papiers de notre officier et que je pourrais ramasser par politesse. C'est ce qui a eu lieu. — Bravo! — Je lui en ai rendu plusieurs en lui offrant mille excuses au sujet de la fenêtre, et j'ai cru devoir garder dans ma manche le petit carré de papier que voici. — C'est charmant! Donnez.

Le citoyen directeur prit le papier, et lut des yeux ces lignes, dont le sens brisé et vague parut le préoccuper beaucoup :

« D'Alex... à Tou..., quatorze ou quinze « jours de traversée. De Tou... à Paris, cinq « jours en poste. J'ai le temps d'aller à X...; « Il... voudrait-elle me voir? Dans le cas « contraire, je me ferai tuer. — Personne à

« voir avant mon départ pour X... Sieyès, « Talleyrand, Rewbell, Récamier, Ouvrard, « surtout Lucien.—Savoir des nouvelles de « Carnot par X... »

— Ah! ah! dit le directeur en mettant le papier dans sa poche, de l'amour et de la politique! le drôle ira loin. Savoir des nouvelles de Carnot, qui est encore proscrit? Voir *souvent* Lucien, qui est... Ah! ah! et Sieyès donc qui me déteste! Mais qui diable est cette H..... (aspirée ou non) pour laquelle il veut se faire tuer? Henriette, Héloïse, Hortense, Honorine... je n'en connais pas une, le diable m'emporte, pour qui je voulusse donner seulement un jour de ma vie.

Et reprenant à haute voix :

— Après, voyons. — Le dîner, très-frugal, n'a pas moins été long. En sortant, notre officier (il était près de cinq heures) s'est rendu chez Lesage et Saint-Georges, tailleurs au Palais-Royal, il y est resté dix minutes, promettant de revenir à sept heures. Un quidam assez mal vêtu l'attendait à la porte, et lui remit un rouleau. C'était de l'argent ou plutôt de l'or... — Voyez le cas que l'on fait du papier-monnaie! et ce quidam? et l'officier? — Ils se sont séparés. — Et vous ne les avez pas suivis...? — Dame! à moins de me dédoubler... — C'est bon! allez toujours. — A cinq heures et demie, l'officier est entré au café de la ci-devant Régence, où il s'est mis à boire copieusement, non pas du thé au rhum, mais du café très-acidulé de citron. — De la limonade! on n'en fera jamais rien. — Puis il a écrit deux lettres. — Vous les avez lues...? — J'étais en dehors du café, mais j'avais envoyé un agent près de notre homme. En sortant, l'agent m'a dit que l'une des lettres était adressée au citoyen Montfort, bijoutier à Marseille, l'autre au citoyen Bonifacio, à Gênes.—Bon! deux lettres pour être envoyées par *occasion* au Caire. On les arrêtera à la poste. Après? — A huit heures et demie l'officier est retourné chez le tailleur du Palais-Royal. Là, il s'habille en ce moment pour se rendre ici; il a demandé une voiture. Voilà, citoyen directeur. — C'est bien! Restez au Luxembourg et continuez à suivre...

L'agent s'inclina profondément, et sortit du grand cabinet.

Paul-François-Jean-Nicolas, comte de Barras, de la noble famille de ce nom, était né aux environs de Bouc, en Provence, dans un château situé près du golfe de Foy, le 21 juin 1755. L'origine de cette famille était illustre; on disait proverbialement dans le midi, en parlant des Barras : « anciens comme les rochers de Provence. » Le comte avait fait ses premières armes dans la marine royale, il avait servi fort honorablement sous les ordres du bailli de Suffren.

Il passa dans l'armée de terre, et la révolution le fit général de division. Par son esprit transcendant, son instruction, son caractère audacieux et persévérant à la fois, Barras était parvenu à se donner une importance considérable au milieu des agitations politiques de la grande époque. Il fut bientôt de l'intimité des hommes à qui le pouvoir était échu après le despotisme conventionnel. Il avait mangé une fort belle fortune en compagnie de personnages éminents, qui devinrent naturellement ses amis et ses adversaires, mais aussi ses collègues. Certainement, c'était un homme d'un grand esprit, de haute capacité et dont la mission eût été magnifique s'il l'eût mieux comprise, ou plutôt si des passions fougueuses ne fussent venues se jeter à la traverse de ses idées et de ses projets. Aux pieds de Barras au pouvoir directorial, expirait le pouvoir terrible des dictateurs de la Convention. La France respirant enfin plus à l'aise après le 9 thermidor, avait salué avec enthousiasme l'élévation d'un homme dont elle croyait connaître et la modération et la haute capacité. On sait comment le nouveau *Périclès* (l'adulation l'appelait ainsi) se posa habilement, à ses débuts, aux yeux d'une République qui venait de traverser tant de journées de sang. Mais on n'ignore pas non plus comment le pouvoir se corrompit bientôt entre les mains du directeur suprême, comment il en usa au 18 fructidor, et avec quelle déplorable habileté il ne cessa de l'avilir jusqu'à l'époque dont il est ici question.

Or, le directeur Barras, à l'âge de quarante-quatre ans, était encore un homme

dont les habitudes et les goûts se ravivaient journellement aux fleuves des passions. Il fallait à Barras, pour mener sa vie, de l'or à flots et de l'or à tout prix. Il n'avait donc pas peu contribué pour sa part à précipiter l'état financier et moral du pays dans ces terribles et mortels embarras dont un génie austère, un génie militaire et absolu, pouvait seul le sauver.

Mais revenons; nous n'écrivons pas ici l'histoire philosophique du régime directorial.

Dans la soirée dont il est question, le citoyen Barras était livré à une assez vive préoccupation. Son instinct et sa police (chaque homme important avait la sienne alors) l'avertissaient qu'une influence dangereuse pour le Directoire commençait à gagner l'esprit public. Une puissance nouvelle paraissait se lever comme une jeune étoile dont le pays attendait l'arrivée à l'horizon politique. Cette étoile d'un heureux présage était bien celle du jeune vainqueur de l'Italie et du conquérant de l'Égypte.

Pour un ambitieux et un amoureux du pouvoir comme l'était Barras, il y avait bien là, en effet, matière à réflexion.

Seul dans le grand cabinet où nous l'avons laissé, après avoir congédié tous ses *courtisans* sous prétexte d'un malaise sérieux, Barras écrivait devant sa table de travail. Sa toilette, ce soir-là, était du meilleur goût, comme toujours, c'est-à-dire d'une noble simplicité. Il était vêtu d'un large habit bleu à boutons dorés, croisé sur la poitrine, de manière à ne gêner en rien le jabot de dentelle qui montrait son angle brodé et une belle cravate blanche, haute, gaufrée, formant la coupe autour de l'ovale des joues et du menton; des manchettes d'Angleterre venaient flotter sur les mains, tandis que les jambes, belles et fines, étaient chaussées de bottes à revers dont le brillant tranchait heureusement sur le fond mat et blanc d'une culotte de casimir qui collait sur les formes. Quant à la coiffure de M. le comte de Barras, elle n'avait pas varié : c'était, ce soir-là, comme toujours, cette chevelure légèrement poudrée d'iris, peignée avec art et allant perdre ses flots ambrés dans une spirale de ruban moiré; une queue aristocratique par excellence.

Cependant la porte du grand cabinet s'ouvrit, et l'huissier de service, en bas de soie et chaîne au cou, se montra sur le seuil.

— C'est elle? demanda le directeur.

L'huissier fit un signe de tête affirmatif.

— Faites entrer. Vous n'introduirez ensuite que la personne dont vous avez le nom.

L'huissier se retira. Une minute après, une grande et belle jeune fille entrait dans le cabinet du président du Directoire. Barras se leva, et la prenant par la main :

— Venez, belle Coraly, dit-il en souriant, venez vous asseoir sur ce canapé. Nous avons à causer beaucoup. Mais, bon Dieu! que vous êtes divinement jolie, ce soir! Voilà un costume..... Est-ce que vous jouez, ce soir? — Moi? reprit la beauté, pas du tout. Je me suis habillée à la dernière mode, voilà tout. Je comptais bien ce soir paraître à l'Opéra, mais dans ma loge. — Et vous me sacrifiez votre soirée, charmante Coraly? — Oui, grand Périclès, répliqua la jeune fille en montrant par un sourire enivrant les plus belles dents du monde.

Alors le directeur, prenant un magnifique bouquet placé sur la cheminée dans un vase de porcelaine de Sèvres, donna ces fleurs à Coraly, qui se récria d'admiration.

— Ah! mon Dieu! dit-elle; mais vous avez fait venir cela des Florides... — Pour vous, illustre nymphe. Ce bouquet est un symbole; il vous explique d'avance que vous avez une charmante et merveilleuse mission à remplir. — Je ne comprends rien encore, ajouta Coraly en aspirant les fleurs; mais voilà des parfums de l'*empyrée*. — Mademoiselle, reprit Barras, écoutez-moi bien maintenant, et tâchez de bien suivre le plan que je vais vous tracer. — On conspire contre la République, citoyen? — Ou contre le Directoire. — Ah! c'est plus grave, monsieur le comte.

Barras retourna son fauteuil de manière à voir en face le plus beau visage du monde. On se préparait à l'écouter avec la résolution bien prise de ne pas bâiller; mais comme la conversation eut lieu à demi-voix et que

d'ailleurs elle resta toujours à l'abri de toute indiscrétion, nous sommes forcés d'avouer qu'il nous serait impossible d'en reproduire ici le moindre fragment. Nous ajouterons seulement que mademoiselle Coraly, fort attentive d'abord, fort surprise ensuite, finit par être enchantée, et nous supposerons, par conséquent, que le citoyen directeur dut terminer son homélie par les fleurs de rhétorique les plus enivrantes. Personne ne possédait mieux que lui le dictionnaire galant de l'ancienne cour et l'appendix séducteur du nouveau régime. Conclusion : Coraly promit de jouer avec tout son art le rôle qu'on lui traçait, et fit espérer qu'elle obtiendrait un succès complet.

Or, il manquait un personnage. Il arrivait en ce moment dans l'antichambre du Petit-Luxembourg. Une comédie à *trois* allait commencer ; nous resterons au parterre.

III.

A BON CHAT BON RAT,

Comédie à trois personnages.

L'huissier de service vint annoncer le capitaine Reymond. Le directeur dit alors à Coraly :

— Conclusion : vous saurez son nom véritable, son passé et le but de sa mission à Paris.

Il achevait à peine ces mots, que le capitaine entrait dans le grand cabinet.

— Ah ! mon Dieu, qu'il est beau ! s'écria Coraly dans un élan de franchise ou affectant un enthousiasme spontané.

En effet, le capitaine Reymond, qui d'ordinaire pouvait passer pour un *très-beau cavalier*, selon l'expression du temps, était, ce soir-là, d'une élégance et d'une animation qui relevaient singulièrement ses distinctions habituelles.

Le capitaine alla droit à Barras, qui lui tendit la main et l'amena devant le canapé.

Coraly, sans se lever, s'inclinait avec tant de grâce et de dignité, que l'officier hésita un moment au sujet de la qualité de cette belle inconnue. En saluant, il jeta un coup d'œil rapide sur le visage du directeur. Le visage de Barras apprit à Reymond ce qu'il voulait savoir.

— Monsieur le capitaine arrive d'Égypte, Mademoiselle, dit le directeur ; il peut vous raconter les *Mille et une Nuits ;* il a vu des merveilles. — J'en retrouve beaucoup ici, ajouta Reymond en regardant Coraly, qui le remercia par un coup d'œil humide et enflammé. — Oh ! oh ! nous sommes galant ; je vous en préviens, Mademoiselle, galant et brave !... c'est tout dire. Or çà, capitaine, vous devez être fatigué ; aussi vous ai-je invité à un souper intime, sans façon, et comme un général agit envers son aide de camp. — C'est m'honorer beaucoup, mon général, répondit Reymond, qui, cette fois, trouvait moyen de rompre, sans se compromettre, avec l'expression de *citoyen.*

Il était environ dix heures du soir. Un maître d'hôtel parut sur le seuil de la porte, habit noir et épée d'acier au côté.

— Monsieur le directeur est servi, dit-il. — Vous êtes servie, Mademoiselle, reprit le *comte.* Allons, capitaine, offrez la main.

L'officier, le claque sous le bras gauche, s'approcha de Coraly, qui se leva, grande et harmonieuse comme une Muse. Elle s'appuya légèrement sur le bras droit du capitaine et passa avec lui dans la salle à manger qui, ce soir-là, était un petit salon ovale donnant sur le jardin par une grande croisée ouverte.

La nuit était magnifique. Barras suivit ce jeune couple en bon tuteur.

Coraly, placée en face de la fenêtre, pouvait à l'aise respirer les brises odorantes qui venaient du jardin. Elle avait à sa droite le directeur, maître de céans. L'officier était du côté du cœur. Le maître d'hôtel découpait sur un buffet voisin et mettait sur table ; trois grands laquais en livrée bleue, rouge et or, servaient la compagnie.

— Capitaine, dit Barras, avez-vous mangé beaucoup de riz au safran en Égypte ? Voici un *pelau* à la turque que je vous recommande. — Qu'on est heureux, reprit Coraly, d'avoir visité le Levant ! Pour moi, je me fais une idée féerique de ce pays-là. — Mademoiselle, dit l'officier, l'Égypte et la côte

e Syrie que j'ai vus, me prouvent que l'O-
ent, en général, est merveilleux dans les ontes; ce qui n'empêche nullement qu'il e soit d'un vif intérêt pour nous, en réaté. — Cependant, vous l'avez vu en vainueur? ajouta Coraly. — A la suite d'un rand vainqueur, oui, Mademoiselle? — Capiaine, dit Barras, je tiens à avoir votre avis ur ce salmis de grives qu'on dit être des ierles de Malte. — Malte! reprit Coraly avec n grand soupir. Il n'y aurait donc plus que es merles, aujourd'hui. — Par Dieu! dit le irecteur en riant aux éclats, tenez, demanez-le au capitaine; il était avec Bonaparte uand on prit Malte. — Vraiment! Et les hevaliers, monsieur le capitaine. — Madenoiselle, ils ne tentèrent aucune défense; ls s'embarquèrent, et nous ne cherchâmes as à leur barrer le passage. — De manière, eprit Barras avec une ironie qui n'échappa oint à l'officier, de manière, Mademoiselle, que Bonaparte ne trouva plus à Malte que les merles, comme vous disiez tout à l'heure. — Moi? répliqua vivement Coraly, ai-je dit cela? Bonaparte est mon héros. — Et le mien ussi, ajouta Barras. — Mais, reprit le capitaine avec une charmante indifférence, je crois qu'il est un héros pour tout le monde. — Quel génie! dit Coraly, et quels admirables compagnons d'armes!

Ici, un regard expressif, un de ces regards qui lancent l'électricité, fut décoché furtivement à l'adresse du capitaine. Il le reçut héroïquement et le rendit spirituellement.

« Il est à nous, pensait Barras en poussant légèrement le bout du pied de Coraly. » — Capitaine, reprit-il, croyez-vous que le vin de Madère que vous buvez ait vingt ans? C'est ce vieux coquin de bey de Tunis qui me l'a envoyé, pour le maintien de la paix entre la République et lui, probablement. — Mais, en vérité, dit Coraly, c'est un soupé de circonstance; tout ici vient du Levant. — Vous en plaignez-vous, Mademoiselle? — J'en suis heureuse, citoyen directeur.

Un second regard, aussi dangereux que le premier, vint atteindre le capitaine qui, en vrai brave, répondit feu pour feu.

— Allons, pensait Barras, il se grise de sa beauté d'abord, et se grisera de mon vin ensuite; il parlera. — Mademoiselle, reprit-il, personne mieux que le capitaine ne peut vous donner des nouvelles de nos généraux en Égypte et parmi lesquels vous comptez bien des admirateurs. — Parlez-moi de Kléber, dit Coraly. — Toujours beau, reprit Reymond. — Et Lannes? — Toujours brave, Mademoiselle. — Ah! et Desaix? mon Desaix... — Toujours sage, belle Coraly, ajouta-t-il en la regardant de manière à lui prouver qu'elle seule peut-être pouvait tenter cette illustre conquête. — Bah! reprit-elle, les almées, dit-on, sont charmantes. Dansent-elles comme nous, capitaine? — Mademoiselle, une almée ne danse pas, elle se balance entre le ciel et la terre. Ce sont des ondulations harmonieuses, des poses et des *démarches* incomparables. Chez l'almée, le corps tout entier parle, pour ainsi dire, au son cadencé du tambour indien. Cette pantomime, sans le secours du geste, est fort éloquente, surtout animée par l'expression du regard. — Et le général en chef, avec son austérité, prend-il plaisir à voir danser les almées? — Mais, certainement; il sourit, regarde... — Et il rêve à son plan de campagne, ajouta Coraly. Oh! c'est que nous aimons notre créole, une almée de l'Occident, n'est-ce pas? — Non, Mademoiselle, répondit l'officier avec un peu de gravité, mais une femme dévouée et charmante. — Vous aimez la vertu; avez-vous vu madame Bonaparte? — Oui, Mademoiselle. — Déjà! et vous lui avez donné les plus heureuses nouvelles du tendre époux... — Comme vous le dites parfaitement. — Voyons, peut-on vous demander, sans indiscrétion, si ce second veuvage finira bientôt? Elle n'est pas heureuse, la pauvre créole!...... Espère-t-elle?... attend-elle?..... — Elle espère, Mademoiselle. Quant au retour plus ou moins éloigné du général en chef, voilà le président du Directoire qui peut vous donner à ce sujet les meilleurs renseignements.

Barras se mordit la lèvre. Il espérait une indiscrétion, croyant toujours sentir se lever au loin la brise de mer qui devait ramener Bonaparte, retour qu'il redoutait, on le sait bien.

— Il faut griser notre officier, décidément,

pensait-il. — A propos, dit Coraly, verrez-vous Sieyès? — Oui, Mademoiselle.—L'abbé apprend à monter à cheval, reprit Barras. Capitaine, il sera votre élève, si vous voulez. —Et en échange, ajouta Coraly, il vous donnera des leçons de métaphysique, d'économie politique et même de théologie..... — Merci, Mademoiselle, dit le capitaine, je n'ai aucune ambition. — Aucune, aucune, capitaine? — Je me trompe : celle de servir la République. —Oh ! que c'est vague !... —Et vos beaux yeux, Mademoiselle, ajouta l'officier, en consultant du coin de l'œil le directeur désappointé. — C'est un diplomate, et par conséquent un émissaire,pensa Barras; un officier ordinaire m'aurait déjà vendu tous les plans du vainqueur de l'Égypte, sans s'en douter, en buvant dix fois aux exploits de son général.

Un faisan doré, une gelée d'orange transparente comme de l'ambre, un pâté de Strasbourg, des beignets de pêche au vin de Xérès, une salade à la Chaptal et je ne sais combien d'autres délicatesses, venaient tour à tour aiguillonner l'appétit des convives. Ajoutons que l'amphitryon avait recommandé à son maître d'hôtel de choisir dans le trésor de la cave les vins les plus réservés. Aussi, notre officier, très-brave champion le verre à la main, fit-il raison à son hôte et à la belle bacchante tant qu'il leur plut de le provoquer.

Cependant arriva le dessert. Nous n'entreprendrons pas de donner le menu. Nous constaterons, cependant, qu'après du vin d'Aï frappé à la glace, on but du vin de Malaga, qui datait certainement du roi bourbon Philippe V; et, ma foi, c'était déjà une assez belle noblesse pour une bouteille.

Le directeur Barras, malgré ses énergiques résolutions, s'était laissé gagner légèrement le cerveau par le fumet des coupes enchanter sses. Comptant beaucoup sur la présence d'esprit, la finesse et la forte tête de Coraly, (cette femme ne se grisait jamais) il crut que la nymphe finirait par triompher de la réserve de l'*émissaire* et qu'elle en obtiendrait des confidences importantes pour la politique du Directoire, dans un de ces moments de suprême abandon où la prudence endormie laisse parler la langue. Barras, ayant beaucoup travaillé dans la journée, mais ayant surtout beaucoup soupé, s'alourdit malgré lui, et doucement bercé entre deux vins, s'affaissa un peu dans son fauteuil, allongea les jambes, croisa les mains sur son abdomen, appuya la tête contre le velours du dossier, et... s'endormit.

— Comment, dit à demi-voix l'officier, le grand homme dort !...—Chut ! ajouta Coraly en posant un doigt blanc et rose sur la bouche du capitaine. Quand il dort ainsi, il est de fort mauvaise humeur si on le réveille. Causons toujours, notre silence ferait l'effet du bruit, il romprait le sommeil de Barras. Voyons, mon beau capitaine, dites-moi la vérité, je vous en prie; que venez-vous faire à Paris? Je m'intéresse tant à vous! — Moi, dit l'officier à moitié défaillant sous le regard de l'almée, je suis venu à Paris apporter au Directoire des dépêches du général en chef qui manque d'argent et de fournitures, et en même temps je suis venu apporter à la République les trois *queues* de Mourad-Bey et les deux queues d'Ibrahim-Bey, fiers guerriers mameluks, je vous assure, et dont nous n'avons eu raison qu'après de terribles coups de sabre. — C'est fort bien cela, reprit Coraly en posant sa main dangereuse sur celle du capitaine, mais vous ne me répondez pas. Voyons, aimez-vous franchement la République? — Je l'adore ! — Lui êtes-vous dévoué autant qu'à votre général en chef? — Beaucoup plus, pardieu ! puisque mon général en chef n'est grand que par son dévouement pour elle. — Et ne désirez-vous pas qu'un jour ce général en chef arrive?... — Au directoire? Non. — Mais à la dictature?... — Encore moins. — Et parce que, mon capitaine? — Parce que mon général a bien mieux à faire que cela. —Vous ne vous expliquez pas du tout, mon beau guerrier.— Mais je m'entends, ma douce sirène. — Ainsi, vous n'avez aucune confiance en moi, et vous craignez peut-être que je n'aille vous vendre demain à ce grand endormi que voilà? — Si quelque chose en vous me fait peur, ma charmante tentatrice, ce n'est certainement pas votre perfidie... ce sont ces deux beaux yeux noirs enflammés d'un éclat

limpide. — Ah! vraiment. Est-ce que vous m'aimeriez?... — Non, Mademoiselle. — Comment, non! Savez-vous que bien des gens seraient moins difficiles? — Qui vous dit le contraire, Coraly? Je ne doute pas que vous n'ayez toutes les conquêtes, moins une. — Et celle-là? — C'est moi. — Ah! méchant! dit Coraly en retirant sa main, qu'elle porta à ses beaux yeux. — Vous avez du chagrin, vous, Mademoiselle? dit l'officier. — Eh bien, oui, reprit Coraly sérieusement émue..... oui..... vous m'avez fait beaucoup de mal.... Avez-vous là un crayon et du papier? — Voici une feuille de mon agenda et un crayon.

Coraly écrivit rapidement trois lignes qu'elle montra à l'officier.

— En vérité? dit celui-ci assez surpris;

Mais prenant son parti en brave :

— Eh bien, soit!

Coraly déposa délicatement le papier écrit au crayon sur un verre en face de Barras endormi, puis elle se leva avec précaution, mit son doigt sur sa bouche en regardant l'officier, qui se leva aussi avec une délicate circonspection.

Tous deux avaient assez de jeunesse et de légèreté pour marcher avec aussi peu de bruit sur le parquet que l'eussent fait deux sylphes. Trois minutes après, une voiture partait au grand trot de la cour du Petit-Luxembourg.

Mais au bout d'un quart d'heure le directeur s'éveillait. Son premier mouvement fut un éclat de rire. Il crut à quelque espièglerie de ses joyeux convives.

— Où se cachent-ils donc, ces jeunes fous? dit-il.

Tout à coup, il vit le billet sur son verre; il le saisit, et lut ces mots :

« Vous dormez comme Jupiter Olympien. « Troubler votre sommeil c'est troubler le « monde. Nous nous retirons par respect. « Merci pour le délicieux souper. Décidé- « ment, l'officier est un sphinx et je ne suis « pas Œdipe... mais ce terrible sphinx (je « dois l'avouer, pourquoi m'y avez-vous ex- « posée?...), je l'aime et je l'enlève. »

— Ventre-bleu! s'écria Barras rouge de colère et brisant une coupe de cristal d'un coup de couteau de vermeil.

Deux laquais accoururent au bruit. Barras allait donner un ordre sévère... il s'arrêta.

— C'est bien, dit-il, qu'on prépare mon coucher!

Or, en entrant dans sa chambre, incertain encore s'il rirait de l'aventure ou s'il devait s'en irriter, le président du Directoire répétait à demi-voix :

— Le roi François I[er] avait diablement raison :

Toujours femme varie;
Bien fol est qui s'y fie!

Mais je suis pipé! ajouta-t-il en déchirant ses manchettes. Allons..... la nuit portera conseil!

IV.

Le lendemain, dans la matinée, le directeur Barras recevait de la police la note suivante :

« Aucune lettre à l'adresse du citoyen « Montfort, bijoutier à Marseille, n'a été en- « core mise à la poste de Paris; de même « aucune lettre n'a été adressée par la poste « au citoyen Bonifacio, négociant à Gênes. »

C'était clair et précis. L'officier devait certainement se servir d'une voie occulte pour adresser ses lettres en Égypte. L'officier était un émissaire dangereux, mais un émissaire dont il importait bien plus de surprendre les menées secrètes que de faire arrêter la personne; donc, un émissaire qu'il fallait laisser agir en pleine liberté tout en veillant sur lui.

Or, nous avons vu que le capitaine Reymond usait assez largement de cette douce liberté qu'on lui laissait avec tant de grâce. Enlever Coraly, ou plutôt se laisser enlever par Coraly, à la barbe de Barras! à la fin d'un souper donné par Barras, chez lui, au moment où *Périclès* fermait les yeux! le tour était joli, mais d'une telle audace et d'un succès si complet, que le directeur eut peur de l'éventer en le punissant. A cette bonne nouvelle, il y aurait eu contre le Directoire quinze ou vingt chansons de plus courant les rues de Paris et toute la France.

Nous quitterons aujourd'hui la ville des perfidies et des enchantements pour gagner

les rives de la Seine au delà de la barrière de Passy, et prendrons la route de Versailles où nous attend un cavalier.

Il était environ quatre heures de l'après-midi, lorsque le capitaine Reymond, monté sur son cheval arabe, arrivait au pont de Sèvres. C'était un vieux pont encore, et qui partageait en deux cette île si bien boisée alors et si vandalement déboisée depuis, l'île Séguin, puisqu'il faut l'appeler par le nom de l'ordonnateur général aux armées, dont elle devint la propriété.

Reymond jetait çà et là des regards distraits. Bientôt le paysage s'anima. La rivière promenait ses ondes limpides sous les ombrages de Meudon et du parc de Saint-Cloud, dont les collines se doraient au sommet des rayons du soleil à son déclin.

Le capitaine contemplait le paysage et paraissait rêver beaucoup, laissant son cheval marcher au pas sur le pont, le cou allongé et l'allure molle comme tout cheval de race en a l'habitude dès qu'il sent la bride se relâcher entre les mains de l'écuyer. Ce fut dans ce moment-là que le capitaine se trouva sur la même ligne qu'un cavalier paraissant, comme lui, se livrer aux rêveries de la promenade, et s'acheminant vers la petite ville de Sèvres.

L'inconnu était d'une tenue irréprochable, botté à l'écuyère, vêtu d'un habit de chasse et coiffé d'un chapeau à cornes, ainsi qu'on en portait encore en costume bourgeois. Reymond portait également un habit de chasse. Il était chaussé de bottes à revers aux éperons d'argent, et quant à son feutre, il n'avait, non plus que celui de l'inconnu, aucun caractère militaire.

— Citoyen, dit le cavalier, vous montez là un magnifique cheval! — Oui, citoyen, répondit Reymond. Il est assez beau, surtout excellent. — C'est un arabe, mais de la grande race. Je l'avais pris d'abord pour un cheval turc, vous savez, ce beau cheval mêlé de sang tartare et circassien. — Je connais cette race, dit le capitaine. Le cheval arabe diffère du cheval turc par la croupe, qui est plus amendée, et surtout par la finesse de l'encolure. — Je crois aussi qu'il a moins de flanc, ajouta l'inconnu. — Voilà un homme, se dit Reymond, qui s'occupe certainement de l'éducation des races chevalines. Il est peut-être employé aux haras de l'État. — Avec un pareil cheval, reprit l'inconnu, on fait des promenades de six lieues; je parie que vous allez loin. — Mais, dit Reymond dont l'attention s'éveillait, je vais me promener au gré et selon la fantaisie de mon cheval. Quand le drôle le voudra, il flairera l'air du côté de Paris, et je tournerai bride. — Voulez-vous pointer jusqu'à Versailles, citoyen? — Pointons, dit l'officier en ramassant ses brides. — Un moment, reprit l'inconnu, je ne cours jamais aux montées, et voilà la hauteur de Sèvres. — Continuons le pas, ajouta le capitaine en rendant les brides.

Et tous deux s'acheminaient ainsi à travers les rues de la petite ville. Arrivés à la hauteur du bâtiment de la manufacture de porcelaine, l'inconnu indiqua de la cravache la façade de l'édifice.

— Voilà, dit-il, presque une ruine aujourd'hui. — Oui, répliqua Reymond, une magnifique ruine de porcelaine. — Ah! oui, ma foi, reprit l'inconnu. La République mange dans la faïence. Eh! eh! cependant, convenez que depuis le Directoire la porcelaine et même la vaisselle plate reprennent les honneurs qui leur sont dus. Diable! nous nous *réaristocratisons*, citoyen. — Trouvez-vous cela mauvais, citoyen? — Moi? pas le moins du monde! Tel que vous me voyez, montant un cheval normand, je suis enfant d'assez bonne souche : oui, j'ai perdu énormément.... mais la patrie avant tout; et je suis de ceux qui, en perdant leurs écus, admirent les résultats de la révolution au point de vue patriotique. — Voilà qui est bien, dit le capitaine; ce sont de bons sentiments. — Je vois, citoyen, que ce sont aussi les vôtres. — Avec cette différence, citoyen, reprit le capitaine, que je crois n'avoir rien perdu à la révolution.

L'inconnu jeta sur Reymond un coup d'œil oblique qui n'échappa point à notre officier. Pour prouver son indifférence et sa liberté d'esprit, le capitaine se mit à siffler une diane.

— Vous servez dans la cavalerie, mon officier? demanda l'étanger. — Oui, citoyen,

et j'arrive de l'armée d'Égypte. Bien des gens savent cela à Paris, depuis avant-hier. — Votre cheval me l'avait appris tout de suite, mon colonel.—Halte-là ! dit Reymond. Cela viendra peut-être : je suis capitaine. — Vous serez colonel et général, Monsieur : je me connais en horoscope. Puisque vous revenez d'Égypte, vous avez des nouvelles fraîches de l'armée et du grand général en chef. Il n'est bruit que de son retour prochain... — Tiens ! dit Reymond, est-ce que les papiers publics l'annoncent ? Je ne lis jamais les gazettes. — Mon Dieu ! reprit l'étranger, les gazettes ne sont jamais que les échos des gens bien informés. Par exemple, vous, capitaine, vous devez avoir une opinion faite sur la prolongation de notre occupation de l'Égypte. — Certainement, dit Reymond.

L'inconnu s'approcha, serrant d'assez près de sa botte gauche la botte droite du capitaine.

— Pardonnez, reprit l'étranger, à ma curiosité. J'ai un intérêt de cœur au fond de cela. J'ai l'honneur d'être un peu parent avec le général Desaix, un homme... — Admirable ! dit l'officier, et je vous félicite, Monsieur, d'être de sa famille ou son allié. — Ma mère était cousine-germaine de la mère du général. — Eh bien, Monsieur, ajouta Reymond, votre illustre cousin fait des merveilles, et ses rapports avec Bonaparte sont des meilleurs. — Ah ! vous m'intéressez à un point, capitaine... Belle nature que celle de Desaix !

L'inconnu passa la main sur ses yeux. L'attendrissement le gagnait. Le capitaine avait repris très-philosophiquement son air sifflé sur le thème de la diane.

— De grâce, monsieur le capitaine, reprit vivement l'étranger, rendez-moi un véritable service. Vous parlez à un homme qui a éprouvé de grands malheurs et dont les chagrins..... Passons là-dessus ; je vous crois d'ailleurs d'un noble caractère... Desaix est mon parent, et j'ai le plus grand intérêt à savoir s'il est encore en Égypte pour longtemps ; si j'avais le bonheur de le revoir bientôt en France, il serait mon protecteur et obtiendrait justice pour moi ; je suis porté encore sur la liste des émigrés... Ah ! si Desaix était ici !..... Reviendra-t-il bientôt, capitaine ; et l'illustre général en chef pense-t-il à reprendre le chemin de notre malheureuse France ?... de grâce ! de grâce !...

Reymond ne sifflait plus depuis les premières paroles sérieuses de l'inconnu. Il l'avait regardé deux ou trois fois du coin de l'œil, et il reconnut en lui, en effet, une émotion véritable.

Le capitaine en présence d'une infortune quelconque, commençait toujours par consulter son cœur, sauf à en appeler ensuite à la prudence.

— Monsieur, dit-il, voulez-vous me dire votre nom ? — Eh ! mon Dieu, capitaine, reprit l'étranger, mon nom ne vous est pas inconnu, probablement ; ma famille est ancienne... mais mes opinions sont celles d'un bon patriote..... — Je n'en doute pas, Monsieur ; raison de plus pour que je mette de l'intérêt à savoir votre nom. — Apprenez donc que j'émigrai en 1792, au mois de novembre ; que je servis pendant quelques mois à l'armée de Condé... que je me cachai sous des dénominations supposées... Enfin, mon excellent capitaine, je me nomme (ici l'étranger baissa la voix), le comte Reymond de Vitry, fils du comte de Vitry, guillotiné le 22 mars 1793, sur la place de la Révolution.

L'étranger se tut, et porta un mouchoir devant ses yeux. Il versait quelques larmes... véritables ! Les deux cavaliers étaient arrivés sur le plateau qui domine Sèvres et Chaville.

Au nom que venait de prononcer l'étranger, Reymond fut étourdi comme si un obus éclatait tout à coup aux pieds de son cheval. Aux détails que l'étranger donna à la suite de ce nom, le capitaine sentit son cœur se briser. Cette première et violente émotion passée comme l'éclair, le premier mouvement de Reymond fut de serrer énergiquement sa forte cravache et de fendre d'un coup de revèrs terrible le visage de l'imposteur.

Mais, nous l'avons dit, le capitaine qui sur le champ de bataille était d'une intrépidité fougueuse, était doué aussi de cette admirable puissance de volonté qui s'interpose

héroïquement entre les élans impétueux du sang et le bouillonnement d'une passion révoltée; chez lui enfin, dans un moment suprême, l'âme dominait, limpide, calme, inébranlable. Aussi, ne jetant pas même un regard sur l'inconnu, ne lâchant pas même une bouffée de respiration plus émue qu'à l'ordinaire, Reymond, avec un naturel joué jusqu'au sublime, Reymond pencha la tête et répondit ces mots :

— Monsieur, vous portez là un nom honorable. Oui, vos malheurs sont grands. Eh bien, puisque le général Desaix est votre parent, espérez en lui. Quant à l'époque de son retour en France, le gouvernement seul a le secret de cela. Le général en chef lui-même ignore les projets du Directoire. Je suis désolé de vous attrister. Mais nous voici en pleine campagne. Voulez-vous toujours pointer jusqu'à Versailles? Je vous préviens qu'une fois lancé mon cheval va fort bien et fort loin. — Eh! pardieu! lançons-nous! s'écria l'étranger en remettant son mouchoir dans sa poche. Mon normand n'est pas une rosse non plus. Et au diable le chagrin! Au fait, pourquoi avoir eu la sottise d'attrister votre promenade? Pardon! pardon! n'en parlons plus ; et au galop à Versailles! J'ai là un excellent traiteur de ma connaissance chez qui... si vous le permettez... — Y êtes-vous, Monsieur? dit le capitaine que l'impatience saisissait aux flancs; y êtes-vous? Tenez, distancez-moi d'une portée de fusil.

L'étranger prit le galop. Quand il fut assez loin, le capitaine, qui avait arrêté son cheval, ramena la main à la hauteur du ceinturon, serra légèrement les genoux, et sentir frémir son arabe. A un léger mouvement qu'il attendait, le magnifique cheval s'élança comme un oiseau, et fila si vite, si droit et si légèrement, qu'en deux minutes il eut atteint et dépassé le *Normand*. Le cavalier, frôlé par la botte du capitaine, sentit même sur son visage le bout sifflant d'une cravache; mais ce fut un éclair. Dix minutes après, le cheval arabe et l'officier qui le montaient s'étaient perdus dans les tourbillons d'or de la poussière du chemin et les rayons lumineux du soleil couchant.

L'inconnu n'en poursuivit pas moins sa course jusqu'à Versailles, où il arriva haletant et son cheval presque forcé. Recherches et renseignements dans tous les quartiers de la ville furent inutiles; personne n'avait vu passer le fabuleux cavalier. C'était à ronger son frein de désespoir. Pas un aveu surpris! pas une indiscrétion obtenue! pas une émotion provoquée!... L'écuyer du cheval normand venait évidemment d'être *pipé*, comme l'avait été la veille un illustre personnage. Il pouvait même dire avec Titus, ce soir-là : J'ai perdu ma journée.

Ce que devint le capitaine Reymond après avoir crevé les filets de la police, c'est ce que nous apprendrons probablement par la suite de ce récit.

Convenons cependant que si notre officier était un assez bon diplomate, nul coureur normand ou anglais, navarin ou andalous, n'égalait la vitesse et la vigueur de son bon cheval de guerre, Sultan!

V.

Quinze ou seize heures s'étaient écoulées depuis la disparition du capitaine Reymond. Un soleil splendide éclairait les coteaux qui bordaient la Loire aux environs de la ville de Tours.

Il était environ neuf heures du matin lorsque notre officier entrait dans la capitale de cette riche province de Touraine, si remplie de souvenirs de la vieille France. Il avait voyagé toute la nuit; mais non sans avoir donné plusieurs haltes à l'impétuosité de Sultan.

Reymond n'avait derrière sa selle qu'un petit porte-manteau qui disparaissait entre les basques larges de l'habit. On voyait bien à l'arçon deux fontes à pistolets, mais cette précaution n'étonnait personne dans un temps où chacun prenait ses sûretés sur les grandes routes.

Aussi notre officier fut-il reçu à l'hôtel du Faisan, rue ci-devant Royale, comme un cavalier qui serait arrivé d'une campagne des environs pour passer quelques heures dans la ville.

L'aubergiste le reçut avec une politesse extrême. La beauté du cheval eût répondu

du rang et de l'éducation du cavalier, si Réymond n'eût été lui-même un homme distingué même au premier abord.

— Deux déjeuners et des meilleurs, citoyen, dit le capitaine à l'aubergiste.—Monsieur n'est donc pas seul? demanda cet honnête homme.—Ah! diable! pensait Reymond, la Touraine, comme Paris, me répond par *monsieur*. Nous sommes deux bons camarades, monsieur l'aubergiste, reprit-il : mon cheval et moi. Seulement, nous ne mangeons pas dans la même salle. — J'entends, dit l'hôtelier : monsieur tient à ce que son cheval soit parfaitement soigné. Monsieur sera content de nous.

Reymond suivit Sultan à l'écurie. Il le débrida lui-même; lui fit enlever la selle, le bouchonna de sa main, et ordonna qu'on l'enveloppât d'une couverture. Cela étant fait :

— Ce cheval, dit-il, soufflera à son aise pendant une demi-heure. On lui donnera double ration d'avoine après.

Le capitaine se rendit ensuite dans la salle à manger, où l'attendait un déjeuner auquel nous n'assisterons pas, n'ayant pas été invité à le partager. Notre lecteur, pendant ce temps-là, voudra donc bien nous faire l'honneur de nous suivre à quelques lieues de la ville de Tours.

Sur la rive gauche de la Loire, à trois lieues en aval de la capitale de la Touraine, de grands bois formaient un massif majestueux autour duquel se déroulaient des champs de blé et de longues prairies. Beau paysage peuplé de fermes et de bergeries, et semé çà et là de quelques étangs dont les eaux miroitantes étincelaient au soleil. Après avoir traversé une partie de ces bois mis en coupe réglée, on arrivait à des futaies de chênes et de fayards. Une grande avenue partait tout à coup du massif et allait aboutir à des fossés circulaires qui protégeaient une vaste cour. Là, une grille chargée de ciselures arrêtait le voyageur. Cette grille, on le voyait, avait eu autrefois pour couronnement un écusson doré, car quelques débris des supports brisés se dressaient encore sur la corniche de fer.

La coûr était spacieuse, entourée de bâtiments d'une architecture basse et qui devaient être jadis les communs de la châtellenie; écuries, remises, logement des gens du service. L'herbe avait gagné les interstices des pavés. Au fond de cette cour déserte s'élevait un joli château dont le perron extérieur à double escalier et les encadrements de briques en relief sur la façade, rappelaient l'époque du règne de Louis XIII.

Cette habitation se nommait le château de Rencey.

Devant le perron s'ouvrait un grand vestibule pavé de losanges de marbre commun et qui distribuait tout le rez-de-chaussée. Dans un grand salon à gauche et donnant sur le parc, un homme âgé était assis près d'une fenêtre ouverte, le coude appuyé sur une table, où se trouvaient un échiquier et quelques gros livres aux tranches dorées. Le personnage dont il est ici question tenait à la main un de ces livres qu'il consultait de temps en temps. C'était le ci-devant marquis de Rencey lui-même, propriétaire du domaine patrimonial de ce nom. L'ex-marquis pouvait avoir soixante ans. Il était vêtu d'un large habit bleu à boutons de métal ciselés de figurines d'animaux, tels qu'un vieux chasseur en portait autrefois. Le gentilhomme était chaussé de bottes molles et éperonnées comme s'il descendait de cheval. Un feutre gris et à cornes était posé sur une chaise à portée de la main. Le visage maigre et pâle, la coiffure poudrée, le nez fortement aquilin, la taille haute et bien prise encore, les jambes longues, les mains belles et ornées de manchettes, le ci-devant marquis représentait fidèlement le type de ces châtelains de vieille roche qui vivaient pendant quatre mois d'hiver à la cour de Versailles, revenaient passer le reste de l'année dans leurs terres pour y chasser à loisir et tenter d'y réaliser des économies destinées aux exigences du rang et du luxe à Versailles.

En examinant attentivement le visage du marquis, on pouvait reconnaître qu'il avait dans le regard une expression étrange. Ses yeux brillaient beaucoup, mais la prunelle avait une sorte de mobilité de rotation. Une longue moustache grise tombait en pointe sur les coins de la bouche et descendait

presque jusqu'au menton. Le digne homme lisait deux ou trois pages dans le gros volume relié en maroquin rouge qu'il tenait à la main, souriait d'un rire surprenant, refermait le livre, regardait les arbres du parc dorés à la cime par le soleil, hochait la tête et continuait à sourire.

Une jeune personne entra dans le salon, déposa son chapeau de paille sur une table de marbre vert, et s'approcha du vieux gentilhomme en ayant soin de faire du bruit pour ne pas trop le surprendre. C'était Hélène de Rencey, fille du marquis, et devenue sa fille unique depuis 1792, époque de la mort du jeune de Rencey son frère et seul héritier du nom. Hélène pouvait avoir vingt-trois ans; les plus fraîches années de sa jeunesse s'étaient écoulées au château de son père, asile souvent troublé par les contre-coups de la révolution, qui grondait ailleurs, mais enfin asile chéri et où la Providence avait protégé visiblement jusque-là Hélène et son père.

Mademoiselle de Rencey, vêtue d'une robe de mousseline blanche d'une ampleur de plis très-aristocratique, était grande, mince, belle, et distinguée comme un de ces portraits de demoiselles présentées à la cour de Versailles. Malgré la chaleur du jour, on pouvait remarquer qu'elle portait un corsage de robe montant et fermé par une gorgerette et qu'elle n'avait pas les bras nus, selon le goût du temps; d'où l'on pouvait augurer qu'un peu de sévérité, peut-être même d'austérité religieuse, était le fond du caractère d'Hélène.

Son père ne prenait pas garde à cette belle enfant, bien qu'elle fût à côté de lui et qu'elle lui eût touché l'épaule de sa main blanche. Hélène mit alors le doigt sur la page du livre et se prit à dire :

— Eh bien, mon père, vous en êtes donc toujours là ! Avez-vous enfin obtenu la preuve authentique que Rohan et Rencey eurent deux alliances au quatorzième siècle? — Trois, Mademoiselle, reprit le marquis le plus entêté de ses chimères héraldiques; et je vais vous le prouver, reprit-il, par des similitudes, des rapports. des *assonances*, des inductions et des harmonies de blason.—Eh! mon père..... dit Hélène en joignant les mains. — Vous allez me dire, Mademoiselle, répliqua le marquis, que Rencey porte fleuri de sinople sur sable d'or... Oui, sans doute, vous allez ajouter que Rohan porte hermine sur azur... qui met cela en question? Mais ne savez-vous pas aussi que Rencey est orné de guidon herminé à ses supports et que Rohan fleurit de sinople sur ses cornettes! Ah ! ah ! vous ne vous attendiez pas à cela! Voilà de quoi bien confondre mes ennemis... et décidément, j'écrirai un mémoire justificatif et explicatif sur la matière, et me rendrai à Versailles pour le remettre au roi moi-même. J'aurai justice, et ferai mes adversaires *échec* et *mat*. Oui-da! oui-da! nous verrons Sa Majesté...

Depuis l'époque de la Terreur, le ci-devant marquis de Rencey était devenu fou. Il arrivait cependant quelques retours de calme, par intervalle, à ce pauvre esprit troublé. La folie du gentilhomme prenait souvent le caractère de la manie, et alors M. de Rencey cessait d'être violent pour devenir absurde. Triste alternative et qui désolait le cœur de sa noble fille.

Pendant qu'elle relevait les pièces de l'échiquier, afin d'engager son père à faire une partie avec elle, un domestique vint prévenir avec précaution mademoiselle de Rencey qu'on demandait à. lui parler dans le vestibule. Hélène acheva de mettre en ordre les échecs et dit à son père :

— Le jardinier veut probablement me demander des commissions pour Tours.... je reviens à vous, mon père, dans cinq minutes.

Elle sortit. Le ci-devant marquis reprit sa lecture, ses réflexions, ses commentaires et ses extases.

Hélène trouva dans le vestibule un jeune garçon de ferme qui lui remit une lettre. Ce jeune homme ajouta :

— Le *monsieur* m'a chargé de rapporter une réponse. Il attend à cheval derrière la grande charmille du parc.

Mademoiselle de Rencey pâlit; elle venait de reconnaître l'écriture en lisant l'adresse. Mais reprenant du calme, elle répondit avec une suprême dignité :

— Allez à l'office ; je vais voir si j'ai quelque chose à répondre.

Et au lieu de rentrer dans le salon où elle savait que le marquis l'oublierait bientôt, grâce au livre de blason, elle monta dans son appartement avec une sérénité extérieure qui était pourtant bien loin de son âme.

Arrivée dans sa chambre, sanctuaire charmant de grâce et de bon goût, Hélène brisa le cachet de la lettre et lut ces lignes :

« Aux différentes lettres que j'ai eu l'hon-
« neur d'adresser à Mademoiselle de Rencey,
« depuis mon départ de France, je n'ai ja-
« mais reçu une réponse. J'arrive de l'armée
« d'Égypte. J'ai passé trois jours à Paris pour
« mon service. Je suis arrivé à Tours aujour-
« d'hui à midi. Dans ce moment-ci, j'attends
« le dernier mot de ma destinée..... Made-
« moiselle de Rencey veut-elle faire l'hon-
« neur à l'ami de son frère et au plus res-
« pectueux et au plus dévoué de ses amis,
« de le recevoir ?.... Quoi que décide made-
« moiselle de Rencey, je me soumettrai sans
« murmurer ; Dieu et elle tiennent mon sort
« entre leurs mains. »

Le billet était signé : Reymond de Vitry.

Hélène cacha ce billet dans un tiroir. Elle s'agenouilla pendant deux minutes devant un crucifix placé dans une petite niche au fond d'un oratoire ; puis, belle, calme, souriante même, elle écrivit ces mots d'une main assurée et avec toute la dignité de la pureté :

« Oui, je tiens à revoir l'ami de mon mal-
« heureux frère, mais mon père doit ignorer
« cette entrevue ; il en aurait un chagrin si
« violent, que sa vie serait en danger. Je
« serai dans une demi-heure avec ma femme
« de chambre, au bout du parc, près de la
« faisanderie. »

Le billet ne fut pas signé. Mademoiselle de Rencey descendit lentement le grand escalier du château, remit le pli cacheté au garçon de ferme, et appela le régisseur du domaine.

— Monsieur Clément, dit-elle, allez tenir compagnie à mon père. J'ai une course à faire avec Marguerite.

Un quart heure après, Hélène et sa femme de chambre entraient dans la longue allée qui conduisait à la faisanderie du parc.

VI.

Il était environ quatre heures de l'après-midi. Le soleil, sur la déclivité de sa courbe, illuminait de rayons obliques les grands massifs du parc. La lumière entrait par gerbes d'or sous les feuillages d'un vert d'émeraude, et brillantait de beaux vases de marbre s'élevant à chaque carrefour d'allées. Une haute charmille tapissait le mur d'enceinte. Une petite porte, située près du bâtiment de la faisanderie, donnait issue sur la campagne au couchant.

Mademoiselle de Rencey, accompagnée de Marguerite, une fort jolie fille de la Touraine, s'avançait lentement vers la poterne en question. Hélène s'arrêta à cinquante pas du mur. Marguerite, une clé à la main, se dirigea vers la petite porte du parc, et elle l'ouvrit. Un cavalier se montra en dehors. Il attacha son cheval au tronc d'un des arbres extérieurs, et il passa la poterne, que Marguerite poussa sans la refermer à clé.

Ce cavalier était le capitaine Reymond.

Après avoir adressé un sourire de remerciement à la jeune fille qui venait, comme un ange gardien, de lui ouvrir la porte de cet Éden tant désiré, Reymond s'avança, le chapeau à la main, vers une belle jeune personne, arrêtée sous l'ombrage d'un grand chêne.

Hélène, immobile, les yeux baissés, attendait avec une dignité calme, du moins en apparence, que l'ami de son frère arrivât jusqu'à elle. Le capitaine était pâle d'émotion. On voyait qu'il cherchait à donner de la fermeté à sa démarche. Il tremblait, le brave officier !

Quand il se trouva à six pas de mademoiselle de Rencey, il s'arrêta, dirigeant sur elle un regard incertain et respectueux. A l'éclat de la beauté d'Hélène, il tressaillit, et, sans pouvoir encore prononcer une parole, il s'inclina. Hélène fit deux pas en avant, et ce fut elle qui engagea la conversation :

— Rassurez-vous, Monsieur, dit-elle d'une voix que l'émotion troublait un peu, vous êtes ici le bienvenu. — Que de grâces n'ai-je

pas à vous rendre, mademoiselle! reprit Reymond. J'espérais à peine... j'avais grand tort de douter de votre adorable bonté. — Monsieur de Vitry, en venant ici, répondit Hélène, a sans doute bien compris qu'il fallait user de beaucoup de ménagements. Mon père est dans un état de souffrance déplorable... La présence de M. de Vitry lui ferait le plus grand mal... — Je le sais, Mademoiselle, dit Reymond en soupirant. J'ai appris à Tours, mais indirectement et sans paraître y attacher de l'intérêt, l'état affreux de M. de Rencey.

Hélène baissait les yeux, et Reymond vit une larme briller aux bords des cils noirs de cette grave jeune fille.

— Pardon, reprit-il. Je viens à Rencey, Mademoiselle, pour vous offrir mes services, ou plutôt l'hommage d'un dévouement qui date de bien loin déjà, et qui ne s'éteindra qu'avec ma vie. — Merci, Monsieur, dit la fière jeune personne. Dieu ne nous a pas abandonnés, et nous espérons que dans ce pays on nous estime assez pour ne nous chagriner en rien. Nous avons traversé des temps affreux... par une protection spéciale de la Providence; aucun malheur trop sensible ne nous est encore arrivé.

Le capitaine comprit, avec un serrement de cœur inexprimable, que mademoiselle de Rencey répugnait à accepter pour protecteur un homme qui servait sous le drapeau de la République. Tout son passé, ce brillant et doux mirage, lui revint en mémoire en ce moment; la douleur, le regret, la fierté blessée, et surtout la tendresse passionnée qui n'avait cessé de l'embraser pour Hélène, toutes ces ardentes et inexprimables émotions bouleversaient son âme. Il avait peine à contenir cet orage qui grondait en lui.

Hélène s'était avancée de quelques pas dans une allée. Reymond se mit à marcher sur la même ligne qu'elle, mais à quelque distance. Marguerite, assise sur un banc devant la faisanderie, regardait avec surprise ces deux nobles jeunes gens qui allaient et revenaient sur leurs pas dans la même allée, causant d'une manière si sérieuse.

En ce moment, on entendit un hennissement qui partait d'au delà du mur d'enceinte.

— Ah! oui, reprit le capitaine avec un sourire inexprimable, oui, je comprends. C'est un ami qui entend ma voix et qui me répond, qui m'appelle à lui..... c'est mon brave compagnon... mon cheval, mon seul ami en ce monde.

Hélène détourna la tête et porta un mouchoir à ses yeux. Le capitaine s'approcha vivement, s'inclina, et lui prenant la main:

— Hélène, dit-il, vous ne le haïssez donc pas, ce pauvre soldat, qui, depuis sept ans, à travers tous les champs de bataille, n'a cessé de vous adorer? Tenez, reprit-il en tirant un médaillon de son sein, reconnaissez-vous cela?

Mademoiselle de Rencey jeta un cri: elle venait de reconnaître un portrait en miniature; c'était le sien, à l'âge de seize ans. La reine avait voulu avoir le portrait de mademoiselle de Rencey, qui, toute jeune, était placée auprès de sa personne, et qu'elle aimait d'une affection particulière.

Marie-Antoinette, apprenant que Reymond de Vitry s'expatriait pour sa cause, et connaissant ses sentiments pour Hélène, lui avait fait remettre cette charmante peinture sur émail, comme un souvenir de reconnaissance, comme un dernier adieu.

— Oui, reprit Reymond, il ne m'a jamais quitté, ce portrait. Toujours et partout, au bivouac comme au feu, il est resté là, ce noble portrait donné par une main royale; là, là (frémissez!), sur ce cœur républicain.

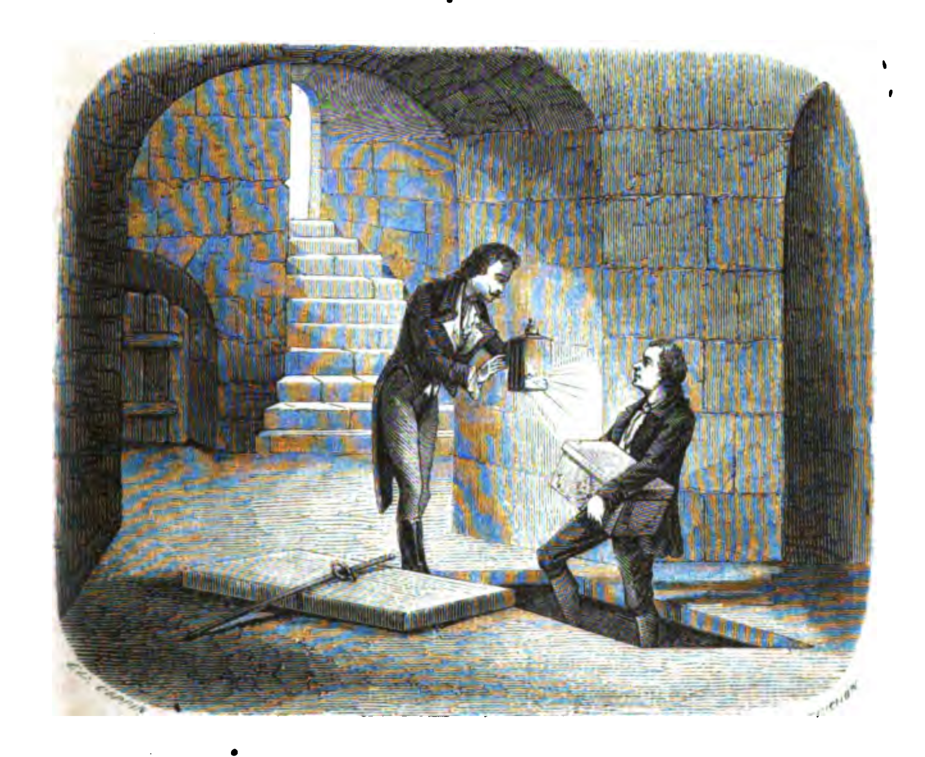
Le cheval arabe hennit une seconde fois.

— Tenez, Mademoiselle, reprit Reymond avec une vivacité toute militaire, demandez à ce brave compagnon combien de fois, lancés tous deux dans la solitude, je lui ai crié votre nom adoré?

Marguerite, toujours assise sur le banc près de la faisanderie, ne comprenait plus rien à la scène qu'elle avait devant les yeux et qui venait de s'animer tout à coup si singulièrement.

— Monsieur, dit Hélène d'une voix attendrie, vous m'accusez de sévérité... du moins ne m'accuserez-vous pas d'ingratitude. Je sais tout ce que vous avez fait pour Henry, mon pauvre frère, qui, sans vous, serait mort sur le champ de bataille loin de toute

consolation... — Mademoiselle, reprit Reymond, ne rappelons pas ce douloureux événement. Henry ne m'aurait-il pas secouru comme je le fis? Hélas! je ne pus le sauver... Je le transportai du champ de bataille au quartier général, où du moins ni les soins des chirurgiens, ni les secours ineffables de la religion, ne lui ont manqué. Le nom



L'exhumation du trésor fut exécutée... (Page 443.)

d'Henry de Rencey restera glorieux parmi ses compagnons d'armes. Il se battit en héros; il mourut en chrétien.

Hélène fut bien tentée de tendre la main au capitaine. L'un et l'autre avaient les yeux mouillés de larmes.

Or, il faut nous hâter de l'expliquer ici en deux mots. Si en 1792, Reymond avait été rejoindre les princes émigrés, il avait cru sincèrement et loyalement que son devoir, comme officier et gentilhomme, était de suivre le drapeau auquel il avait juré fidelité.

Le roi et la reine étaient prisonniers... Reymond, ne pouvant faire mieux, était allé se mêler à ces braves serviteurs de la royauté qui, follement peut-être, mais guidés par le sentiment exalté de l'honneur, croyaient devoir le sacrifice de leur vie au souverain. Reymond avait passé en Allemagne, à la grande joie de son père, le vieux comte de Vitry; et comme il avait un an de grade de plus qu'Henry de Rencey, son ami, il s'était dévoué à ce jeune homme, le frère de celle qu'il aimait, Hélène, à peine âgée de seize ans alors, mais déjà d'une beauté qui n'avait d'égale que la pureté de son âme.

Or, par une fatalité inexplicable, si les enfants de ces deux familles s'aimaient d'une affection inaltérable, leurs pères, MM. de Vitry et de Rencey, se haïssaient mutuellement. Oui, depuis longues années une animosité héréditaire dévorait les deux familles. Qu'importe la cause? Elle n'était que trop réelle, vive et ardente comme la haine des Montaigu et des Capulet, dont les malheureux enfants s'adoraient.

Ainsi, Hélène et Reymond rappelaient Juliette et Roméo; ainsi, par ce rapprochement même, la reine Marie-Antoinette avait-elle pris sous son patronage ces deux nobles jeunes gens, dont l'union inespérée semblait devoir mettre un terme à tant d'animosités déplorables qui divisaient leurs familles.

« Que la haine des pères s'éteigne dans l'amour des enfants, » avait dit Shakspeare, et la charmante reine aussi probablement.

Mais après la mort d'Henry de Rencey, blessé sur le champ de bataille, une tristesse insurmontable, un découragement profond, avaient gagné l'âme du jeune de Vitry. Il restait cependant fidèle à son drapeau et à son serment militaire, lorsque la nouvelle de la mort du roi Louis XVI, et, huit mois après, celle de la mort de la reine, vinrent anéantir en lui le dernier rêve d'espérance qui lui restait.

Le roi, à qui Reymond avait juré fidélité, n'était plus... mais la patrie restait, et un cri sublime s'éleva tout à coup dans le cœur de ce noble jeune homme. La patrie, son vieux père et Hélène!... il n'hésita plus. Quelques compagnies de l'armée de Condé venaient d'être licenciées; Reymond quitta l'Allemagne, passa en Suisse, traversa les Alpes, et alla se jeter dans ces admirables bataillons de l'armée d'Italie, qui faisaient des prodiges, guidés par l'épée de Bonaparte. Là, Reymond trouva des frères; là, son cœur soulagé s'ouvrit aux enivrantes aspirations de la gloire et du patriotisme. Se faire un nom, servir la France, gagner par son intrépidité un grade supérieur, revenir dans son pays un jour pour protéger son vieux père et Hélène..... telle était la fiévreuse mais enivrante pensée qui remplissait son âme et le rendait un des plus braves soldats de l'armée d'Italie.

Hélas! après le traité de Campo-Formio, Reymond était sur le point de reprendre le chemin de Paris à la suite du général Bonaparte, lorsque les papiers publics lui apprirent la fin sanglante du comte de Vitry, son père, ex-maréchal de camp, ex-pair du royaume, condamné à mourir sur l'échafaud par le tribunal révolutionnaire, comme atteint et convaincu du crime de conspiration contre la République...

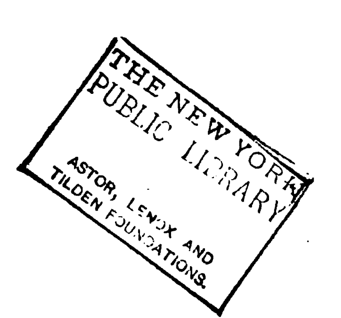
La première pensée de Reymond fut une pensée de désespoir; il voulut se brûler la cervelle. Un médaillon, qui ne le quittait jamais, lui montra tout à coup la figure angélique d'Hélène de Rencey. Reymond jeta ses pistolets, et s'écria :

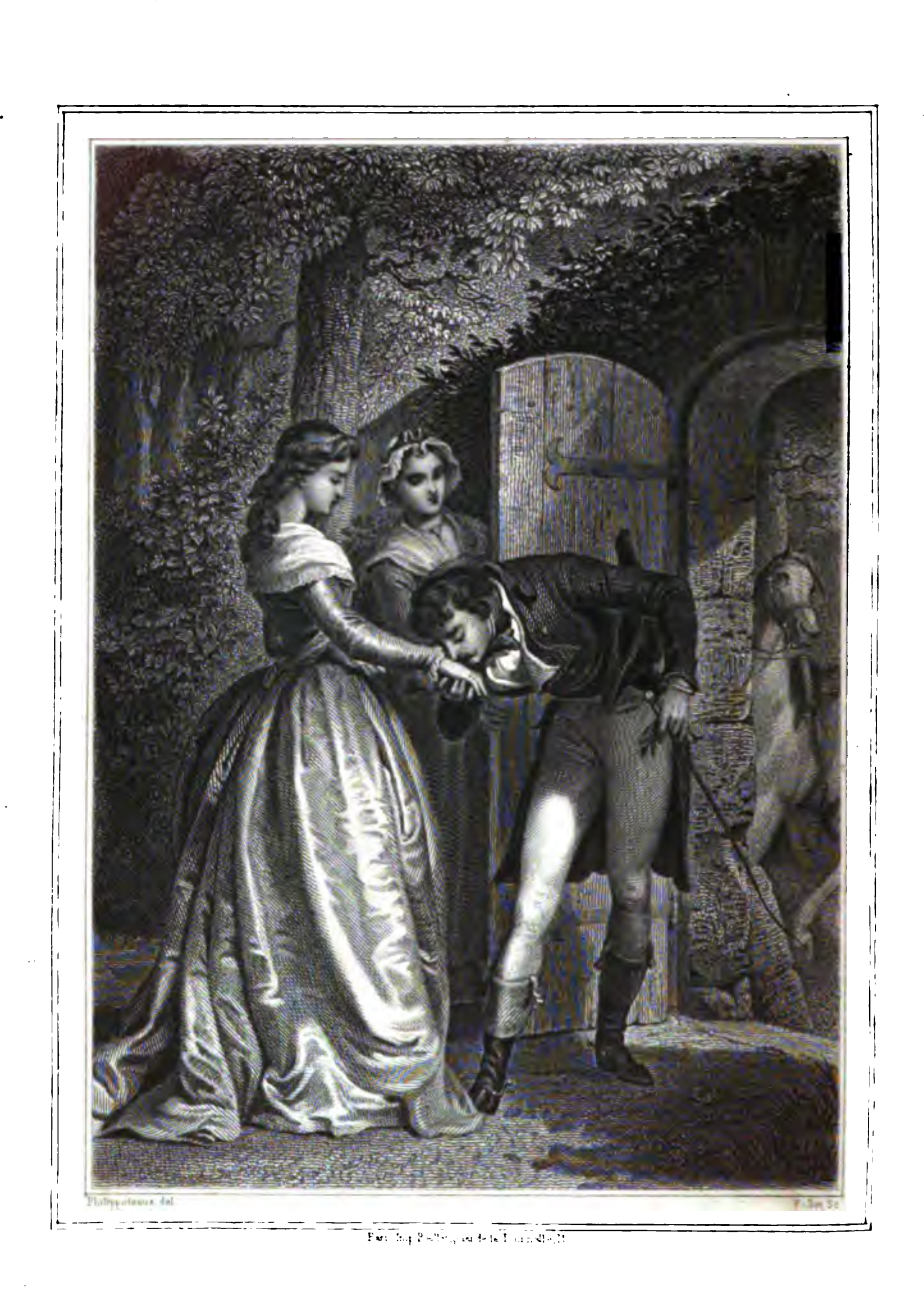
— Eh bien, ô ma patrie! je suis à toi encore; je te servirai encore, cruelle et malheureuse patrie! Que deviendrait d'ailleurs, sans moi, cette noble jeune fille à qui j'ai consacré ma vie?

M. de Vitry continua à servir en Italie sous le nom de Reymond. Il devint lieutenant dans un régiment de guides, et lorsque l'armée expéditionnaire partit pour l'Égypte, il s'embarqua avec plusieurs de ses camarades pour rejoindre la flotte française à Malte, que le général en chef avait désigné comme point de ralliement.

Le reste de sa vie aventureuse, c'est lui-même qui nous l'apprendra probablement dans la suite de cette histoire.

Revenons au parc de Rencey, en Touraine, où un intérêt de cœur nous rappelle; heu-


THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.



REYMOND DE VITRY

. . ., .. mot. Cet officier connaît-il les

personnes que M. de Renccy voulût enfin se | Vitry?... Vous savez que sur ce point je suis

REYMOND DE VITRY

reux si le lecteur veut bien aussi nous y accompagner, après nous avoir pardonné cette trop longue mais indispensable digression.

Le soleil commençait à baisser, et mademoiselle de Rencey craignit de laisser son père seul trop longtemps.

— Monsieur, dit-elle à Reymond, puisque la Providence vous a ramené dans ce pays, je crois que c'est dans un but heureux pour nous. Il est tard; mon père a besoin de moi. Si vous tenez à me revoir, je serai ici même demain entre une heure et deux heures de l'après-midi.

Le capitaine s'inclina, et lui demanda la permission de lui baiser la main; faveur qu'Hélène n'était point habituée à accorder sans doute, car elle n'y consentit qu'en tremblant beaucoup.

Reymond, dont l'intention était de passer quarante-huit heures à Tours, promit de revenir le lendemain à l'heure indiquée. Il alla rejoindre son cheval, ce bon compagnon, qui ne cessait de l'appeler, fort inquiet de son sort.

Hélène et Marguerite s'approchèrent du seuil de la petite porte, et de là elles virent avec quelle audace et quelle légèreté un officier de l'armée d'Égypte s'élançait à cheval. Le capitaine s'éloigna au galop dès qu'il eut perdu de vue le coin du mur et la petite porte du parc.

VII.

Midi sonnait à l'horloge du grand escalier du château de Rencey. Le ci-devant marquis, l'homme des traditions et des vieilles coutumes, dînait à cette heure-là.

Hélène ne voyait pas sans anxiété arriver le moment du rendez-vous qu'elle avait donné la veille. Sa constante préoccupation était d'imaginer un moyen de ménager au capitaine Reymond une entrevue avec le marquis sans que cette visite pût devenir nuisible. Elle redoutait le premier mouvement d'irritation de son père; elle prévoyait même une scène violente, mais aussi elle sentait combien il serait heureux pour trois personnes que M. de Rencey voulût enfin se réconcilier avec Reymond, ce cœur si ardent et si dévoué, ce noble militaire, qui pouvait protéger le vieux gentilhomme et elle-même contre toute éventualité fâcheuse.

— Mon père, dit-elle enfin après avoir beaucoup hésité, vous aimez la chasse avec passion, c'est un goût très-noble; mais vous avez un voisin qui certainement est un des meilleurs chasseurs du pays. — Comment le nommez-vous, Mademoiselle? — C'est un militaire dont on fait le plus grand éloge, reprit Hélène dont le teint devint rose en ce moment. — Dans quelle arme sert-il? Dans les chevau-légers de la reine, ou dans les compagnies rouges? — Dans les dragons, je crois, mon père. — Alors, dragons de Penthièvre. — C'est possible. Il professe pour vous une grande admiration. — Je ne le connais pas. Quel âge a-t-il? — Mais..... dit Hélène en hésitant, de vingt-six à vingt-sept ans, je crois. — C'est un gentilhomme? — Certainement. — D'une belle et bonne éducation et d'une conduite irréprochable? — Tout le monde en fait grand cas, mon père. — Eh bien, on me le présentera. Si je puis lui être utile, ce sera de grand cœur. — Je dois ajouter une circonstance, reprit la belle jeune fille. Cet officier a eu dans les temps des relations avec notre famille... — Ah! ah! dit le marquis, je lui ai rendu quelque service!... — Mais..... je crois que oui, mon père; et même je dois vous dire qu'il peut à son tour nous être de quelque utilité... — Oui-da? C'est un peu présomptueux! reprit le pauvre fou. — Quoique très-aimés et très-honorés dans ce pays-ci, vous savez bien, mon père, que nous pouvons avoir quelques ennemis; les temps ne sont pas très-bons... — Parbleu! les petites gens se gourment plus que jamais contre la cour. Ah! ah! que l'on me donne seulement deux régiments, et qu'on me laisse faire! — Tenez, mon père, reprit Hélène, cet officier a de belles relations dans le monde; il pourra vous donner des détails très-curieux, très-intéressants sur la société, et même des nouvelles importantes... — Je veux bien le recevoir; il n'a qu'à venir. Mademoiselle, reprit-il, un mot. Cet officier connaît-il les Vitry?... Vous savez que sur ce point je suis

intraitable. S'il est de leurs amis, il peut se dispenser de me rendre visite.

Hélène eut un serrement de cœur inexprimable. Mais s'animant en face de la difficulté même, et prenant texte de là pour aborder un sujet dangereux :

— Je ne dois rien vous cacher, mon père, reprit-elle. Oui, ce gentilhomme connaît la famille de Vitry, il est même lié avec elle.

Le marquis frappa du talon et faillit renverser les porcelaines placées devant lui. Hélène s'approcha de lui, et lui prenant les deux mains :

— Écoutez-moi, mon père, dit-elle d'une voix émue, vous qui êtes si bon, si loyal, si juste... vous ne pouvez disconvenir cependant que dans cette famille, qui a de grands torts envers nous, j'en conviens, il ne se soit trouvé un jeune homme de beaucoup de mérite et d'un cœur excellent : M. Reymond de Vitry, pardonnez-moi ce souvenir, ne fut-il pas un ami d'un dévouement sublime pour mon pauvre frère?...

Le marquis se leva tout à coup, brusque, raide, nerveux, l'œil en feu et la respiration haletante. Il se mit à marcher à grands pas d'un bout à l'autre de la salle à manger. Tout à coup, s'arrêtant et jetant un regard courroucé sur sa fille :

— Malheureuse enfant! s'écria-t-il, que me rappelez-vous là?

Et il porta la main sur ses yeux comme pour contenir quelques larmes.

— Oui, reprit il en continuant sa promenade, cet affreux événement est encore là présent à mon esprit..... Comment et pourquoi ai-je perdu mon fils Henry?... Quelle cause?..... Ah! s'écria-t-il, quel horrible souvenir! Oui... une émigration... une armée de gentilshommes combattant des révoltés... et mon fils blessé mortellement sur le champ de bataille... — Où il avait fait des prodiges de bravoure, se hâta de reprendre Hélène. Henry tombant couvert de gloire, enlevé du champ de bataille par un ami incomparable, un frère d'armes, et, grâce aux soins de ce généreux cœur, Henry mourant dans une ambulance, entouré des soins les plus tendres et avec tous les secours religieux. Ah! mon père! mon père! comment pouvez-vous repousser de votre cœur la reconnaissance que nous devons à M. Reymond de Vitry? — Mademoiselle, répliqua vivement le marquis, je sais ce que je dois à cet officier, dont la conduite, jusqu'à cette époque, fut digne de tout éloge, dont les sentiments, jusque-là, avaient été certainement bien différents de ceux de sa famille... famille ennemie acharnée de la mienne, et qui, depuis deux cents ans, ne cessa de nous nuire. Mais si cet officier rendit à mon malheureux fils le service dont vous parlez, s'il a droit à ma reconnaissance, tout doit s'arrêter là; car nous l'avons appris de source certaine, quelle a été sa conduite depuis! N'a-t-il pas déserté son drapeau? N'a-t-il pas quitté l'armée de la fidélité, pour passer à l'ennemi, à l'armée des révoltés?... Ah! jamais, jamais, je ne pourrais oublier cela. Il s'est déshonoré, cet officier : oui, Mademoiselle, et tout en étant son obligé, je vous le déclare, il n'aura jamais mon estime, et jamais, moi vivant, il ne mettra le pied dans cette maison. Laissez-moi, et ne me parlez plus de lui.

En prononçant ces dernières paroles, d'un son de voix terrible, le visage en feu, et le geste menaçant, le vieux gentilhomme sortit brusquement de la salle à manger, jetant les portes derrière lui, et alla s'enfermer dans le salon où l'attendaient ses livres consolateurs, ses chimères, ses rêves, hélas! mais aussi le seul baume à ses chagrins, sa folie!

Hélène, grande et forte dans l'affliction, éleva son cœur à Dieu par la prière et, comme l'heure avançait, elle appela Marguerite pour se rendre avec elle à la petite porte du parc près de la faisanderie.

Le capitaine, comme on se l'imagine bien, fut exact au rendez-vous. Après avoir attaché le fidèle Sultan au même arbre que la veille, il entra dans le parc, où mademoiselle de Rencey le reçut avec plus d'aménité, mais non moins de réserve que le jour précédent.

Mademoiselle de Rencey, ce jour-là, avait donné à sa toilette un quart d'heure de plus certainement, car il était impossible d'être plus élégante et d'avoir mis plus d'harmonie, pour ainsi dire, dans le choix de ses vête-

ments. Contrairement à la mode du temps, Hélène avait conservé l'usage des robes étoffées à grands plis et presque traînantes.

A la grande robe de soie gris de perle qu'elle portait ce jour-là, mademoiselle de Rencey avait ajouté une sorte de mantelet à la reine, d'une dentelle si ample et si riche d'efflorescences, que l'œil en était surpris et égayé. Un chapeau de paille de riz, garni de rubans de satin bleu de ciel, et incliné légèrement vers l'épaule, complétait cette toilette. Ajoutons un parasol de soie miroitante et à longues crépines vertes. Ainsi habillée, Hélène rappelait la duchesse la plus jeune et la plus séduisante de la cour de Versailles.

Le capitaine, qui depuis bien longtemps n'avait eu de semblables apparitions, fut saisi de respect et d'admiration. Un attendrissement involontaire le gagnait; il revoyait dans mademoiselle de Rencey ce rêve doré de sa jeunesse, que l'ouragan révolutionnaire avait si cruellement emporté.

— Mademoiselle, dit-il en abordant Hélène, permettez-moi de vous dire que je trouve charmante votre résistance à l'absolutisme de cette reine qu'on nomme la mode. Vous comprenez vraiment la liberté individuelle et la dignité de la femme. En proclamant les *droits de l'homme*, la révolution a oublié ceux de la femme, et vous les soutenez dignement. Si la femme a un droit incontestable, c'est de rester belle, noble et charmante sous le costume de son choix.

A ces paroles dites d'un accent qui trahissait une admiration passionnée, Hélène souriait et remerciait du regard.

— Monsieur, reprit-elle, laissons la mode aujourd'hui. J'apporte de tristes nouvelles; mon père est plus inflexible que jamais. La raison ne lui revient que pour le fortifier dans ses antipathies injustes, dans ses colères... — Il refuse de me recevoir, n'est-ce pas? dit le capitaine. Eh! mon Dieu, Mademoiselle, je m'y attendais; ce qui m'étonne et ce dont je suis touché vivement, c'est que vous ayez eu la bonté, le courage de lui parler de moi. — C'est que je désire la paix, la réconciliation, Monsieur, et que je regarde cela comme une mission pour moi. — Ainsi, ajouta Reymond les yeux brillants de joie, mademoiselle de Rencey ne me hait pas?... — Ah! monsieur, dit Hélène, m'avez-vous jamais crue si mauvaise chrétienne? — Voilà qui me réconcilie avec la vie, répondit le bon capitaine. Viennent maintenant tous les revers de la fortune, je ne les crains plus. Espérons, Mademoiselle : l'avenir paraît s'ouvrir limpide et consolant.

Il en était là, il achevait à peine ces paroles, que le régisseur du château, l'honnête M. Clément, parut au bout de l'allée. Il s'approchait en toute hâte. Hélène tressaillit; elle fit quelques pas vers le régisseur, et fut effrayée de l'expression chagrine qu'elle remarqua sur le visage de ce brave homme.

— Qu'est-ce donc? demanda-t-elle. Mon père est-il souffrant? — Non, Mademoislle, répondit M. Clément. Monsieur le marquis, en reprenant ses livres, a repris sa belle humeur; mais, hélas! il ne se doute guère de l'événement affreux... — Expliquez-vous, monsieur Clément.

Le régisseur, pâle, tremblant, commençait à balbutier quelques paroles sans ordre, lorsque Hélène reprit avec un calme admirable :

—Vous doutez de moi, monsieur Clément? J'espère, cependant, avoir prouvé, qu'avec l'aide de Dieu, je ne crains ni le danger ni le malheur. — Oh! cela est vrai, Mademoiselle. dit M. Clément. Eh bien, que mademoiselle lise donc ce papier, que des gens arrivés de Tours viennent d'apporter au château.

Hélène prit, sans émotion visible, une grande feuille pliée en quatre que lui remit le régisseur. Elle la déplia lentement et la lut d'un bout à l'autre d'un regard assuré. Reymond avait la tête en feu; il interrogeait des yeux M. Clément, qui détournait le visage et refusait de s'expliquer.

Alors on vit Hélène de Rencey élever vers le ciel un regard sublime de sérénité, et après quelques secondes d'un silence solennel :

— Eh bien, dit-elle, que la volonté de Dieu s'accomplisse! Il y a longtemps que je prévoyais ce malheur; j'y étais préparée. Allez vite au château, monsieur Clément, et tâ-

chez d'amener mon père dans la bibliothèque, au second étage; qu'il ne se doute de rien... Allez, mon cher Clément, je vous suis : du courage, de la prudence.

Le régisseur s'éloigna à grands pas. Marguerite pleurait en pressentant un grand malheur. Le capitaine voyant qu'Hélène allait prendre congé de lui, s'approcha d'elle dans une agitation inexprimable.

— Non, Hélène, non ! s'écria-t-il, je ne vous quitte pas ! Quel est donc ce malheur qui vous menace ! Tenez, je sens là, dans ce cœur rempli de vous-même, j'ai l'intime conviction que je puis vous sauver. Parlez, Mademoiselle, parlez; je vous le demande au nom du vaillant jeune homme, du frère bien-aimé que nous pleurons. — Monsieur de Vitry, reprit-elle, ce malheur, je le pressentais depuis longtemps. Ce qui m'étonne, c'est que le coup de foudre n'ait pas suivi l'éclair plus tôt; écoutez-moi donc; vous êtes digne de connaître cette grande infortune. A l'émigration de mon frère, mon père fut arrêté, jeté en prison ; réfugié chez une de mes tantes à Paris, j'obtenais, à grand'peine, le triste bonheur de visiter quelquefois mon père à la Conciergerie. Il fut jugé par le tribunal révolutionnaire et condamné à perdre la tête sur l'échafaud. Ses biens furent déclarés appartenir à la nation... ils devinrent *biens d'émigré*. Le 9 thermidor se leva. Mon père, sauvé de l'échafaud, fut rendu à la liberté ; je partis de Paris avec lui, et nous vînmes nous réfugier en Touraine. Mais sa raison l'avait abandonné. Quant à ses biens, ils restaient sous la condamnation qui les avait frappés, et jamais il ne nous a été possible de faire annuler ce jugement inique. Depuis longtemps ils auraient été vendus si des acquéreurs se fussent présentés. Vous n'ignorez pas que jusqu'ici les capitalistes, effrayés, n'ont songé qu'à cacher leur argent. Aujourd'hui tout change : le capital se rassure et ose se produire au grand jour. Eh bien, cette vente si longtemps retardée, cette vente suspendue sur nos têtes comme une épée, elle va avoir lieu !... Des acquéreurs se sont présentés, les formalités sont remplies... le château de Rencey et ses dépendances, notre seul asile, notre seule fortune... — Je comprends, dit Reymond, qui dévorait une douleur morne, accablante. Dans deux heures, peut-être, mademoiselle de Rencey et son père seront chassés de cette terre ! O mon Dieu ! ô mon Dieu ! mais non, cela ne sera pas. J'irai trouver le Directoire; je réclamerai dans toutes les feuilles publiques; j'ameuterai le peuple s'il le faut... — Vous vous perdrez sans nous sauver, reprit Hélène. Allons, allons, que le sacrifice soit consommé. Mon père et moi, nous quitterons le château de famille... nous partirons, le bâton de voyage à la main : Dieu nous guidera. Je suis jeune, j'aime le travail ; je soutiendrai ce pauvre vieillard du labeur de mes mains. Adieu, monsieur de Vitry; adieu... Reymond.

En parlant ainsi, elle reprenait le chemin du château. Mais le capitaine la suivait. Or, Reymond avait tiré un portefeuille de sa poche, et il examinait des papiers avec une fiévreuse anxiété. Prenant une lettre cachetée de deux cires noires parmi ses papiers, il lut deux fois quelques lignes tracées sur la suscription. Tout à coup, brisant les deux cachets :

— Oui, dit-il d'une voix inspirée, le moment est venu. Dieu le veut ainsi !

Le capitaine déplia le papier contenu dans l'enveloppe, et l'on vit ses yeux briller d'un éclat surprenant. Il lisait avec une telle avidité, que l'on entendait le souffle de sa respiration haletante. Son visage prit une expression étrange : l'étonnement et une sorte de délire ne permettaient plus à Reymond de prononcer une parole. La voix lui manquait; il étouffait sous une émotion écrasante.

— Monsieur, dit Hélène, vous souffrez... Veuillez ne pas me suivre plus longtemps. — Moi ! s'écria Reymond d'un accent insensé : ne pas vous suivre !... au contraire, Mademoiselle; marchons plus vite; nous n'avons pas un instant à perdre.

Et il hâta le pas, la tête haute, l'œil enflammé, fier et impérieux comme s'il venait d'écraser l'ennemi par une charge désespérée, à la tête de ses dragons. Marguerite ne pleurait plus; soutenant sa belle maîtresse, elle s'avançait avec elle à la suite du capitaine.

Reymond n'était jamais venu au château de Rencey, mais, guidé apparemment par un esprit inconnu, il n'hésita pas une seule fois à travers toutes les allées du parc, et il prit le droit chemin du château comme s'il l'eût parcouru vingt fois. Arrivé au perron, il monta rapidement l'escalier, traversa le vestibule encombré de gens de la campagne accourus à Rencey depuis une heure, et, écartant la foule, il entra résolument dans le grand salon où se trouvaient réunis autour d'une large table le juge de paix du canton, le citoyen commissaire, délégué par la commission des ventes de *biens nationaux*, le notaire du lieu, plusieurs scribes, le citoyen maire, ceint d'une écharpe, et quelques gendarmes chargés de la police de l'audience.

On procédait déjà par le mode de surenchère à la criée, et en vertu des dispositions de la loi, à la vente publique de la terre ci-devant seigneuriale et du château de Rencey.

L'entrée brusque et l'allure impérieuse de Reymond interrompirent tout à coup l'opération. Un murmure s'éleva dans l'assemblée. Les gendarmes s'approchèrent du nouveau venu.

—Citoyen, s'écria le commissaire délégué, vous troublez nos opérations. Au nom de la la loi, je requiers le citoyen maire, chargé de la police de l'adjudication, pour qu'il fasse éloigner l'interrupteur. — Oh ! oh ! dit Reymond avec une inexplicable audace, des gendarmes pour moi, citoyen commissaire? Mais vous tombez dans une grave absurdité ! Fait-on *empoigner* par la force armée les adjudicataires qui viennent offrir leurs capitaux à la République ? Allons donc, citoyen commissaire, c'est à moi de dresser procès-verbal contre vous... En m'éloignant, vous volez la nation, car je suis un acquéreur sérieux.

L'étonnement gagna l'assemblée, et des chuchotements remplirent le salon d'un bruit confus. Le citoyen commissaire, honteux de sa sortie, reprit son siége, et rajusta son écharpe par manière de contenance. Deux gendarmes prirent un fauteuil et vinrent l'offrir à Reymond, qui s'y installa avec toute la gravité de sa situation et tout le sans-façon de son caractère.

— Reprenons les enchères, citoyens, dit la voix magistrale du juge de paix.

Les bougies fatales étaient presque toutes éteintes. Il n'en restait que deux, et leurs flammes baissaient visiblement.

Le commissaire reprit d'un son de voix de fausset :

— A trois cent quatre mille cinq cents francs! citoyens, citoyens, le domaine dans son entier, plus le château et ses dépendances...— Quatre cent mille francs ! s'écria Reymond, comme s'il commandait un changement de front à sa compagnie. — Quatre cent mille francs, dit le commissaire... Une fois, deux fois... personne ne dit mot !... une fois, deux fois... trois fois ! à quatre cent mille francs !

La dernière bougie s'éteignit consumée jusqu'au pied.

— Adjugé à quatre cent mille francs ! s'écria le commissaire d'une voix funèbre. — Adjugé ! répétèrent le maire et le juge de paix.

Un brouhaha immense succéda à cette scène. On se heurtait, on s'interpellait, tout le monde parlait à la fois. Chacun voulait voir de ses yeux ce prodigieux adjudicataire qui, d'un seul bond et du premier coup, venait de franchir la distance de trois cent quatre mille francs à quatre cent mille.

Quant à Reymond, il était aussi calme que s'il venait d'acheter une bonne paire de pistolets. Cependant il fut mandé au bureau, et ce fut là que le juge de paix lui donna connaissance de toutes les clauses de l'engagement qu'il venait de contracter.

— Vous savez, citoyen, ajouta en souriant cet honnête magistrat, que la loi vous accorde un délai de dix jours pour verser intégralement le prix de la vente, mais en argent monnayé et ayant cours, entendons-nous. Vous savez que le délai expiré, faute de paiement intégral, la loi punit de six mois de prison... et d'une amende de...— Je sais tout cela parfaitement, citoyen juge de paix, dit Reymond; mais je ne vous remercie pas moins de m'avertir avec tant d'obligeance. Je demande seulement à être autorisé à verser les fonds à Paris. — Oui, ci-

toyen, au Trésor public. Le procès-verbal le mentionnera. Maintenant, reprit le juge de paix, les formalités d'usage. Vos noms et prénoms, citoyen adjudicataire ?

Le capitaine n'avait pas prévu la question. Il vit tout à coup que son incognito allait se brûler aux éclairs de la publicité. Mais, mesurant d'un coup d'œil rapide et l'étendue du danger et les moyens énergiques à employer pour le vaincre, il n'hésita pas un moment, et répondit d'une voix claire et sonore, la tête haute et la main dans la passe de la veste :

— Je me nomme François Reymond, âgé de vingt-six ans, capitaine de cavalerie, attaché en qualité d'officier d'ordonnance à l'état-major de Bonaparte, général en chef de l'armée d'Égypte.

Un silence solennel succéda à ces paroles. Chacun se découvrit devant cet officier qui venait de partager les périls et les gloires d'un grand homme et d'une armée immortelle. Le procès-verbal dressé, signé et lu, la foule allait se retirer, et le bureau levait la séance, lorsqu'on vit entrer dans le salon un grand vieillard vêtu d'un habit de chasse complet et tenant une cravache à la main.

C'était le ci-devant marquis de Rencey; c'était l'ancien maître de la seigneurie qui venait d'être vendue; c'était le fou, le noble fou qui, prenant toute cette scène tumultueuse pour une fête dont il était le héros, avait quitté furtivement l'appartement où on l'avait amené, et venait se mêler, comme autrefois, à ses heureux vassaux. Le sourire sur les lèvres et les yeux brillants de joie et d'orgueil, le marquis salua l'assistance avec une aisance infinie et une dignité affable, tendant la main à la plupart de ceux qui l'entouraient et les remerciant en termes affectueux.

Il y avait là de quoi arracher des larmes aux plus indifférents. La foule s'écoula cependant en silence; il ne restait que le bureau.

Hélène parut tout à coup, et prenant le bras de M. de Rencey :

— Venez, mon père, dit-elle, pâle, mais dominant toute émotion, venez; tout le monde ici est heureux de vous voir, mais personne ne veut s'opposer à ce que vous fassiez votre partie de chasse. Venez, mon père !

Elle emmena le marquis hors du château. Deux chevaux de selle attendaient dans la cour. M. de Rencey monta à cheval, et s'éloigna suivi d'un domestique.

Hélène, remise d'une vive émotion, rentra dans le salon. Reymond s'approcha d'elle respectueusement, et lui dit ces mots :

—Pardonnez-moi, Mademoiselle, de m'être rendu acquéreur d'un bien d'émigré : il le fallait... Monsieur votre père aura peut-être à me reprocher une félonie de plus, mais j'espère trouver grâce devant vos beaux yeux, et c'est là toute mon ambition...... Adieu ; je pars pour Paris, où j'ai de graves affaires, comme vous voyez. J'ai une prière à vous adresser : c'est de laisser ignorer à M. de Rencey ce qui s'est fait et de continuer à résider paisiblement dans cette habitation comme par le passé, le propriétaire ayant un long voyage à faire pour le service de l'État. Adieu, Mademoiselle, j'aurai l'honneur de vous adresser de mes nouvelles d'ici à peu de jours.

Cette fois, Hélène de Rencey tendit la main au capitaine républicain, qui imprima sur cette belle et noble main un baiser respectueux, mais très-franc.

Un bon quart d'heure après, notre officier avait retrouvé son bon camarade couché sur l'herbe comme une antilope au pied de l'arbre auquel il était attaché, et tous deux reprenaient au galop le chemin de la ville de Tours.

VIII.

Vingt-quatre heures après la scène qui avait eu lieu au château de Rencey, le capitaine Reymond arrivait à Paris. Il était nuit close lorsqu'il traversait les Champs-Élysées pour se rendre à son logement, rue du Faubour-Saint-Honoré.

Bernard distingua le pas du cheval; il courut à la porte d'entrée, qu'il ouvrit en toute hâte et qu'il referma avec précaution dès que le capitaine fut dans la cour.

— Eh bien, Bernard, quoi de nouveau? demanda l'officier en mettant son cheval à

l'écurie. — Je vous dirai cela, capitaine, répondit le concierge d'un air mystérieux. — Diable! dit Reymond, il y a donc anguille sous roche? — Il y a, il y a que mon capitaine est un heureux guerrier. — Vraiment! ajouta Reymond en donnant à Sultan le coup de main du maître. — Allons souper, mon colonel, dit Bernard. — Pas possible! reprit l'officier. — Venez, mon général, venez. — Il est vraiment dommage qu'on ait supprimé le maréchalat! répliqua l'officier en entrant dans son logement, où Marguerite l'attendait en mettant la table.

Bernard se hâta d'aller chercher deux lettres arrivées depuis la veille et à l'adresse du capitaine Reymond.

—Tenez, dit-il, voici d'abord une dépêche arrivée par une ordonnance à cheval. – Bon! reprit l'officier; un ordre de l'état-major pour demain. Ils veulent absolument que je leur aille montrer mon visage tous les jours. Ils ont une peine effroyable à s'habituer à ma physionomie. Voyons, Bernard, ai-je l'air d'un conspirateur? d'un gredin de royaliste?... — Chut! chut! capitaine, dit Bernard; vous avez l'air d'un honnête homme, et voilà pourquoi..... — Ah! tu as peut-être raison; cela leur fait peur. Tu es méchant, Bernard! — Voici, capitaine, qui n'est ni méchant, ni laid. Le *poulet* a été apporté par une belle dame elle-même. Sa voiture s'est arrêtée devant notre porte; on m'a fait appeler, et l'on m'a dit, en penchant un peu la tête hors de la portière : « Ce billet est pour le capitaine Reymond. » Oui, mais on m'a chanté ces paroles-là d'un son de voix si flûté, et on m'a tendu le *poulet* d'une main si blanche, que j'en suis resté tout ébahi et tout enchanté. La voiture était déjà loin, que je ne pouvais bouger de place, flairant le billet, dont le parfum m'enivrait comme un vin capiteux. — Tu es vraiment trop sensible, Bernard, reprit le capitaine. Dame Marguerite, prenez garde; l'époux est furieusement enclin à la tentation!

Tout en causant ainsi, Reymond avait ouvert le billet. Il lut ces mots :

« Vous êtes un méchant homme, un turc, « un mameluk, un bédouin, un ennemi impitoyable. Vous m'avez quittée!... j'avais « fait cependant un bel acte de dévouement « en vous enlevant du piége où vous étiez « tombé au Luxembourg.

« Je devrais vous livrer à votre sort..... « mais je suis généreuse.

« On vous surveille; on saura votre nom « véritable; on est certain que vous conspi- « rez, et on vous surprenda en flagrant délit « de conjuration. La police se charge de « vous trouver des *crimes*.

« Veillez sur vous : Barras est furieux; « l'abbé Sieyès vous redoute, et veut vous « voir; Fouché se méfie de vous, et suit vos « pas par ses agents; Talleyrand ne dit rien, « mais il écoute ceux qui parlent de vous, « ferme les yeux, a l'air de sommeiller et « réfléchit.

« Si vous pouvez être compromis, partez « de Paris... je vous offre un asile dans mon « ermitage de Montmorency.

« Adieu, ingrat, turc et mameluk.

« CORALY. »

— C'est une bonne fille, dit Reymond en brûlant le billet à la lampe. — Vous en parlez à votre aise, reprit le bon Bernard; je la crois une grande dame.—Très-grande dame, mon ami, et qui même tient une cour. — Ah! dit Marguerite en servant un potage aux petits pois, quelque reine de théâtre! Depuis la révolution, nous n'avons plus que des princesses de cette espèce. Mais, allez, allez, monsieur le comte, il en viendra d'autres... —Marguerite, ma chère, reprit le capitaine, ménagez-moi; je suis républicain. — Vous! à peu près comme moi, monsieur le comte. — Marguerite, vos principes sont dangereux et vos propos subversifs... mais votre soupe au lard est excellente.

L'officier soupa de grand appétit. Quand on lui eut servi du café, se trouvant tête à tête avec Bernard, il devint plus sérieux, et il amena par degrés la conversation sur le terrain des intérêts de famille. L'honnête concierge, en sa qualité d'ancien régisseur, lui donnait tous les renseignements que sa mémoire et ses notes pouvaient lui fournir.

— Enfin, dit Reymond, à la mort de mon pauvre père, il ne nous restait donc plus en propriété que cet hôtel et la terre de Van-

dore en Bourgogne ? — Absolument, monsieur le comte. Vandore, avant la révolution, valait bien six cent mille francs. Aujourd'hui, on n'en trouverait pas trois cent mille. L'hôtel, estimé alors cent mille écus, ne serait pas vendu aujourd'hui plus de cent vingt à cent trente mille francs. — Décidément, c'est tout ce qui nous reste, n'est-ce pas, Bernard ? — Hélas ! oui. Monsieur le comte, votre père vendit deux fermes magnifiques en Berry un mois après votre départ pour l'étranger. S'il ne se fût hâté, ces fermes seraient aujourd'hui sous séquestre et déclarées biens nationaux comme le reste. — Et le prix de ces deux fermes, mon cher Bernard ? demanda Reymond fort soucieux sans en avoir l'air. — Monsieur le comte toucha des capitaux considérables... dit Bernard. — Allons, mon ami, tu es discret autant que loyal. Veux-tu, à mon tour, que je te donne des nouvelles de ces capitaux ?

Le concierge regarda son maître avec une expression de finesse et de joie fort significative.

— Mon cher maître, reprit-il, le paquet cacheté vous est donc parvenu en Allemagne... Que Dieu soit loué ! Nous l'avions confié à un digne domestique qui allait rejoindre des émigrés. — Bernard, voici la lettre contenue dans le paquet, dit Reymond.

Et il lui serra la main avec une touchante vivacité.

— Le paquet renfermait six mille francs en or, qui n'ont pas peu contribué à me sauver la vie cinq ou six fois, je t'assure. Quant à la lettre de mon père, la lettre à quatre cachets noirs, je ne l'ai ouverte qu'hier, à quarante lieues d'ici. Tu sais ce qui est écrit sur l'adresse. — Oui, dit Bernard les larmes aux yeux, je vois encore mon vieux maître cachetant cette lettre et écrivant dessus... Mais, laissez, laissez-moi regarder encore cette chère écriture...

Reymond était fort ému. Il se promenait dans sa chambre par manière de distraction. Le bon Bernard prit la lettre que l'officier lui avait confiée, il coiffa son nez d'une grosse paire de lunettes à pince, et il lut ces mots d'une voix suffoquée :

« A Reymond.

« Reymond n'ouvrira cette lettre qu'à son
« retour en France et dans l'une ou l'autre
« circonstance que je vais mentionner :
« 1° dans le cas où par suite de l'améliora-
« tion des affaires publiques il rentrerait
« paisiblement dans la propriété de ses
« biens ; 2° dans le cas où il se verrait à la
« veille d'être exproprié par la vente de ses
« biens au nom de la nation.

« Bernard, qui connaît le contenu de cette
« lettre, est chargé de veiller aux intérêts
« de Reymond et de le prévenir à temps s'il
« est possible de le faire. »

— Oui, oui, mon cher maître, s'écria l'excellent concierge, dont les larmes coulaient abondantes ; oui, j'ai veillé ; oui, j'ai gardé... oui, j'aurais prévenu... ou plutôt je serais parti moi-même emportant le dépôt, le trésor, pour le rendre à celui... Ah ! j'aurais bien fini par vous découvrir quelque part, mon capitaine, ajouta-t-il ; j'aurais fouillé tous les coins et recoins de l'Europe. — Viens, Bernard, viens, dit le capitaine.

Et il le serra dans ses bras, contre sa poitrine, avec une tendresse d'une vivacité charmante. Le bon concierge pleurait de joie comme un père qui retrouve son enfant.

— Or çà, capitaine, reprit-il tout à coup, puisque vous avez ouvert la lettre, il y a donc quelque chose d'extraordinaire ? Nos biens, qui sont à vendre depuis longtemps et qui sont restés sans être vendus faute d'acheteurs... nos biens, l'hôtel de Paris et la terre de Vandore sont donc menacés aujourd'hui ?... Vous savez donc quelque chose, puisque vous avez brisé les quatre cachets noirs... car sans cela je vous connais... — Oui, oui, Bernard, se hâta de répondre l'officier. Il y a quelque chose. Il faut nous hâter et enlever d'ici le dépôt, le trésor, comme tu l'appelles. La lettre dit qu'il est caché... — Dans la cave du bâtiment où nous sommes : sous ma loge ; à l'angle au fond, à droite, enterré sous une dalle couverte d'une auge de pierre. — Bien ! c'est cela, reprit Reymond. Le dépôt est en or et contenu... — Dans un coffre de fer dont j'ai la clé... — Très-bien ! dit l'officier. Il doit être furieusement rouillé

le coffret. Allons, Bernard, allons, prends une lanterne et ce qu'il faut pour déterrer l'illustre coffret, et bénie soit la mémoire de mon excellent père!

Le capitaine et Bernard descendirent dans la cave. L'opération de l'exhumation du trésor fut exécutée avec toute la promptitude et toutes les précautions possibles. Dame Marguerite elle-même, qui sommeillait dans un grand fauteuil près du cordon de la loge, ne s'aperçut de rien.

Une demi-heure après, Reymond et le fidèle concierge déposaient sur une table de l'appartement de l'officier le coffret de fer dont la serrure rouillée hésita et grinça quelque temps sous la rotation de la clé. La boîte était profonde; elle contenait quatre cent soixante rouleaux d'or en louis et doubles louis.

— Quatre cent soixante mille francs, dit le capitaine; est-ce bien cela?—Comme vous le dites et comme l'atteste la déclaration du comte, votre père, répondit Bernard. La somme est intacte; vous pouvez vous en assurer, capitaine. — Moi? dit l'officier, me crois-tu capable de te faire cette injure, mon digne Bernard? Allons, ajouta-t-il avec une force de volonté dont la cause échappait au concierge, allons, il faut que ce coffret reste là enfermé à double clé dans cette armoire, de manière à l'avoir sous la main au premier signal... — Hélas! dit Bernard, notre hôtel et notre terre de Vandore sont donc au moment d'être vendus! Mais, patience, reprit-il, nous avons de l'or, et je saurai bien, moi, me porter pour acquéreur, vous servir de prête-nom, entendez-vous, mon capitaine; ce sera plus sûr... et dans quelque temps nous levons l'incognito, vous reprenez votre bien au grand jour, et moi... dame! moi... je reste votre fidèle serviteur. Nous aurons ainsi pleinement satisfait aux injonctions de la lettre de feu monsieur le comte, votre père et mon excellent maître, car cette lettre est une sorte de testament...

A ces dernières paroles, Reymond avait tressailli. Bernard prit ce mouvement pour une émotion trop vivement contenue et qui éclatait. Il n'ajouta plus rien à ses réflexions, et il aida le capitaine à placer au fond d'une armoire, dans un cabinet sombre, le bienheureux coffre, la seule, la dernière espérance de fortune qui restait à Reymond de Vitry.

Le capitaine remercia de nouveau Bernard en termes chaleureux, en lui jurant qu'il assurerait le bien-être de sa vieillesse et de celle de Marguerite.

— C'est bon! c'est bon! reprit l'excellent homme. Commencez par mettre vos biens à l'abri... et nous savons bien qu'avec vous, capitaine, les deux vieux serviteurs de votre père ne mourront pas de faim.

Ils se séparèrent.

La nuit était avancée. Reymond écrivit jusqu'à quatre heures du matin.

Au premier rayon du jour, il se jeta sur un lit de repos, brisé de fatigue et surtout brisé d'émotions, qui, pour avoir été contenues, avec énergie, n'en étaient que plus violentes.

IX.

Deux jours s'étaient écoulés depuis l'exhumation du coffret de fer. Le bon capitaine avait repris sa belle humeur, domptant, à force de caractère, les sérieuses préoccupations qui étaient venues l'assaillir.

Dans la soirée du second jour, il revint plus tôt qu'à l'ordinaire au logis, et s'informa de Bernard si un citoyen du nom de Clément n'était pas venu le demander.

Le concierge lui remit une lettre; elle contenait ces mots :

« Je suis arrivé à Paris depuis deux heures,
« apportant les *papiers en règle* que mon-
« sieur le capitaine m'avait demandés avant
« son départ de Rencey. Je suis aux ordres
« de monsieur le capitaine.

« CLÉMENT. »

— Cet homme reviendra dans la soirée, dit Reymond au concierge. Tu le feras monter chez moi. — Encore un agent de police? dit Bernard. Depuis l'arrivée de mon *neveu*, ils ne cessent de venir flairer notre porte. Mais enfin, capitaine, que veut-on de vous? — Ma foi! je l'ignore, répondit l'officier. — Si nous refusions la porte à l'agent de ce

soir? — Dieu t'en garde! reprit le capitaine. Ce serait une détestable diplomatie. Apprends, Bernard, que plus on éblouit la police du grand jour de la publicité, et moins elle y voit clair. La police est un chat très-clairvoyant dans l'ombre et qui ne griffe jamais si cruellement que lorsqu'on se cache. — C'est juste, dit Bernard. Où diable avez-vous appris tout ce que vous savez? — Tu feras monter chez moi le citoyen Clément; c'est un homme de mœurs très-douces..... — Comme le chat, capitaine. Si je m'écoutais, je prendrais de grand cœur la mesure de son échine avec un jonc que j'ai dans ma loge. — Pas de ces fantaisies-là, Bernard. J'ai le plus grand intérêt à causer avec ce citoyen.

Une heure après, l'homme attendu entrait dans la chambre du capitaine. L'honnête régisseur du domaine de Rencey ne se doutait certainement pas des terribles préventitons qu'il avait inspirées au concierge du logis, bien que certainement Bernard ne l'eût pas reçu à bras ouverts.

Reymond ferma à clé la porte de sa chambre, ce qui redoubla la colère de son fidèle gardien. Mais il s'agissait d'une affaire des plus sérieuses, et Reymond tenait au secret avant tout. On causa pendant une demi-heure à voix couverte et avec des précautions oratoires infinies.

— C'est à merveille, monsieur Clément, dit le capitaine en finissant. Les deux actes me paraissent parfaitement en règle : l'un constate que vous me donnez procuration et établit que c'est vous qui achetez les biens de M. de Rencey; car, ne suis-je pas encore sur la liste des émigrés, et ce que j'ai n'est-il pas saisissable?... L'autre est une déclaration en bonne forme, par laquelle vous reconnaissez n'avoir acquis les biens qu'avec les deniers de mademoiselle de Rencey et par laquelle vous vous obligez à tout restituer entre ses mains quand le moment sera venu. Très-bien! Le premier acte seul sera produit devant la commission des ventes. Je garderai l'autre par devers moi. Ainsi, monsieur Clément, demain, vers les dix heures vous vous trouverez à l'hôtel des ventes et criées, et nous verserons les fonds...

M. Clément levait au plafond des yeux mouillés de larmes. L'admiration et la reconnaissance étouffaient sa voix. Avant de quitter le capitaine, il lui demanda la permission de baiser la main du bienfaiteur de la famille de Rençey; à quoi l'officier répondit, en lui tendant les bras :

— Embrassons-nous, mon cher Clément! je ne suis qu'un soldat, et non une jolie femme.

Le capitaine passa encore une partie de la nuit à écrire. A six heures du matin, il était sur pied. A neuf heures et demie une voiture vint le prendre. Il y monta en toute hate, ayant eu soin d'éloigner de la maison. sous divers prétextes, l'inflexible Bernard dont l'œil à travers le verre d'une paire de lunettes à pince, était aussi clairvoyant que la vertu était farouche.

Il avait affaire, ce jour-là, chez le citoyen Talleyrand, et ce fut avec beaucoup d'aisance et de sérénité qu'il franchit le seuil de la porte cochère de l'hôtel où logeait le ministre des relations extérieures.

Nous ne chercherons pas à suivre notre officier jusqu'à l'appartement de M. de Talleyrand, car il est probable qu'un huissier nous engagerait poliment à reprendre le chemin de l'escalier. Nous nous dirigerons d'un côté opposé et, longeant le boulevard désert de la Madeleine, ou plutôt des Capucines, nous remonterons à l'ombre des vieux ormeaux jusqu'au pavillon de Hanovre, de si galante mémoire, et nous prendons la rue de la *Chaussée* pour nous arrêter devant une fort jolie grille servant de barrière à l'avant-cour d'une maison à l'italienne, comme on disait dans ce temps-là.

Cette maison élégante, située entre cour et jardin, était habitée par une jeune femme dont nous avons eu occasion déjà d'admirer la beauté.

Il était environ quatre heures de l'après-midi. Un dîner charmant avait eu lieu chez Coraly, qui, entre autres grands mérites, avait celui de posséder un excellent cuisinier.

Dans un beau salon du rez-de-chaussée, sur des fauteuils ornés de figurines doriques et sur un canapé qui rappelait assez bien le

riclinium antique, quelques illustrations du ›ouvoir *savouraient* les délices d'une digesion facile aux mélodies de la harpe de Coraly.

Barras, l'un des convives, se piquait de connaître et d'aimer les arts; ses collègues, Gohier et Moulins, natures moins délicates, voulaient aussi passer pour des protecteurs éclairés de ces beaux-arts revenus à la mode; quant à Ouvrard, le Lucullus des ordonnateurs généraux de l'armée, il les soutenait richement de sa bourse.

On avait dit, avec accompagnement de harpe, plusieurs thèmes de Gluck, de Piccini et de Mozart (devenu à la mode enfin), lorsqu'un domestique entra et remit une lettre au citoyen Gohier, qui la lut discrètement, et se leva ensuite pour la communiquer à Barras.

— Que diable nous veut-il donc? dit le sensualiste directeur dont on troublait les béatitudes harmoniques et digestives. Est-ce donc le lieu et le moment de parler d'affaires? — Mais, citoyen, reprit Gohier, la police n'a ni heure ni rendez-vous fixés; elle parle et agit selon l'occasion et à l'imprévu.

Moulins et Lareveillère-Lépaux approchèrent leurs fauteuils à un signe de Gohier. Barras se trouva au centre de ses collègues, et comme pris au piége d'une séance dont il devenait le président. Rogers Ducos se réunit à eux.

— Ah! ah! dit Garat en se penchant vers Coraly, voilà le conseil qui s'assemble, charmante déesse. Je vais profiter de l'occasion pour me rendre à Feydeau. Nous avons répétition ce soir, et *concert* demain. Mademoiselle Saint-Aubin m'attend, ainsi qu'Elleviou. Quant à Martin, il me boude... adieu. Viendrez-vous? — A la répétition, peut-être, reprit Coraly. J'ai grande envie de les laisser ici décider du sort de l'État. Regardez Barras; il sommeille et il est furieux. — Amenons avec nous le citoyen Ouvrard, dit Garat. — Oui, enlevons-le dans sa propre voiture qui attend dans la cour, ajouta Coraly en se levant.

L'ordonnateur général, qui se voyait de trop dans le conseil, suivit avec joie les deux mélomanes; et, quelques minutes après, un carrosse les emportait tous les trois au pays des féeries, à ce Feydeau d'immortelle et charmante mémoire.

Barras seul s'était aperçu que Coraly n'était plus là.

— Bon! dit-il, Fouché n'en fait pas d'autres; si on s'amuse quelque part, il vient souffler sur la fête, et adieu. — Citoyen président, reprit Moulins, le fait est grave. Voilà un émissaire de Bonaparte qui vient s'entendre à Paris avec les royalistes. L'or ne lui manque pas, vous le voyez; il a versé ce matin quatre cent dix mille francs en beaux louis à la caisse des ventes de domaines nationaux, pour une terre qu'il vient d'acheter. — Un homme qui achète une terre ne conspire pas, citoyen, ajouta Barras. — Ordinairement, non, reprit Gohier; mais qui nous dit que cette terre n'est pas le prix des services qu'il rend aux ennemis de la République. — Ainsi donc, vous croyez, dit Lareveillère, que Bonaparte s'entend bonnement avec les royalistes et qu'il fait leurs affaires et qu'il va revenir pour se mettre à leurs ordres? vous connaissez peu le petit général. Croyez-moi, s'il agit c'est pour lui!... — Je suis de l'avis de Lareveillère, reprit Barras. — Soit, dit Gohier. Mais enfin tout cet or de l'officier, d'où vient-il? — Oh! pardieu! je vous jure, répondit Barras, qu'il ne vient pas de la poche de Bonaparte. Le pauvre homme crie assez misère depuis son départ de Toulon : il nous a écrit dix dépêches auxquelles, par parenthèse, nous n'avons pas jugé à propos de répondre. — C'est vrai, dit Moulins. En résumé cet officier dispose de sommes considérables... qui les lui fournit? première question. Conspire-t-il? deuxième question. Avec qui et pourquoi conspire-t-il? troisième question..... — Eh bien, reprit Barras, c'est l'affaire du ministre de la police. Pourquoi, en nous prévenant, est-il si sobre de renseignements?

Le domestique entra de nouveau dans le salon, et vint remettre au citoyen Roger Ducos, qui n'avait pas dit un mot jusque-là, une lettre venant du citoyen Sieyès.

— Tenez, tenez, dit Barras, voici Roger qui nous expliquera bien des choses. Son abbé lui écrit. — Citoyens collègues, répli-

qua Roger Ducos, l'abbé en sait peut-être plus long que nous ; à l'heure qu'il est, le capitaine, officier de Bonaparte, a passé deux heures dans le cabinet de Talleyrand; Sieyès s'y trouvait aussi.—Ah ! pour le coup, il est pris! s'écria Barras. Entre un abbé et un évêque, le pauvre garçon doit avoir fait une confession générale.

Un éclat de rire unanime succéda à ces paroles. L'officier mis à la *question ecclésiastique* amusa beaucoup les directeurs de la République. Ils trouvaient la plaisanterie bonne, et se proposaient de la faire exploiter par leurs journaux au détriment de Bonaparte ou des royalistes.

Mais Roger Ducos lut un post-scriptum de la lettre et ainsi conçu :

« J'ajoute, qu'en résumé, le drôle est impénétrable; il a parlé tant que nous avons eu la patience et la curiosité de l'entendre, mais pour ne rien dire du tout. »

Cette fois, ce fut Barras qui lança tout seul une longue fusée de rire. Le conseil improvisé se leva et chacun regagna la porte du logis de Coraly. Le citoyen Barras crut devoir rester dans son fauteuil, ayant quelque arriéré à payer à cette bonne divinité nommée la somnolence, douce compagne et bienfaisante amie de la digestion.

X.

Il était environ six heures du soir, lorsque le citoyen Botto, secrétaire du président du Directoire, vint s'informer de son maître chez Coraly. Barras lui fit répondre qu'il comptait sur lui vers les sept heures. Botto se retira avec le mot d'ordre.

Or, dans le salon du rez-de-chaussée où le citoyen directeur avait passé son après-midi à lire les feuilles publiques, quelques dépêches, et à sommeiller, une assez vive conversation venait de s'engager entre deux interlocuteurs.

Coraly de retour de la répétition à Feydeau avait retrouvé *Périclès* d'assez mauvaise humeur. Elle n'était pas femme à s'effaroucher de ces petites boutades, qui ne sont que des nuages errants dans l'atmosphère des hautes régions de la galanterie. Si le nuage passait, Coraly n'en tenait compte; si le nuage, trop chargé d'électricité, se déchirait et tombait en averse, Coraly tenait tête bravement à l'orage, redoutant fort peu l'éclair et ne croyant pas à la foudre. Sa témérité était son courage à elle, et il est beaucoup de courages de cette sorte, n'en doutons pas.—Mais, enfin, Mademoiselle, reprenait Barras pour la troisième fois, depuis quand et comment cet officier vous inspira-t-il un si grand intérêt ? — Depuis que j'ai vu, citoyen directeur, qu'il était tyrannisé par votre police, répondit Coraly. — Vous avez un cœur sensible à l'excès, il faut en convenir, ajouta le directeur.

Et prenant une plume et du papier qui se trouvaient sur une table près de lui, il écrivit deux lignes.

— Peut-on vous demander, sans indiscrétion, ce que nous écrivons là? dit Coraly d'un ton malicieux. — Vous le pouvez, Mademoiselle. Voici ma réponse : Mes collègues et moi ayant reconnu que cet officier est suspect et même coupable, j'adresse à la police l'ordre de l'arrêter.

Coraly contint un violent mouvement de colère.

— L'arrêter? reprit-elle avec un inexprimable dédain. Savez-vous, monsieur le comte, que vous rappelez fort joliment les habitudes d'autrefois, de cet abominable régime du bon plaisir? — Non, Mademoiselle; j'use de mon droit. — Ceci ressemble furieusement à une lettre de cachet, Monseigneur. — Vous vous trompez grossièrement. — Eh! eh! reprit Coraly, s'il n'y a parenté il y a similitude, ou je n'y vois goutte. Dans tous les cas, c'est de l'arbitraire à un degré superfin, pour ne pas dire plus. — Vous êtes folle, Mademoiselle; je devrais me fâcher.— Diable! Comment entendez-vous donc la colère? ajouta Coraly. Ce que vous écrivez là n'est-il pas un acte de fureur?—Ah! c'en est trop! dit Barras d'une voix sévère. Voulez-vous qu'à mon tour je vous prouve que vous avez le délire? — Prouvez; j'écoute. — Vous le voulez? — Je le demande. Parlez. — Eh bien, soit. Nous savons positivement que le bel Africain est revenu en France avec une bonne passion dans le cœur. Vous soupirez

pour lui..... monsieur se laisse adorer, et il est amoureux fou, lui, d'une personne qui n'est pas vous, ma charmante. C'est cruel à entendre, n'est-ce pas? Vous m'y avez forcé. — Savez-vous le nom de cette femme? demanda Coraly en affectant un calme sublime. — La police n'ignore rien. Cette femme est une jeune personne de la plus haute distinction, une aristocrate; elle se nomme..... — Arrêtez-vous là, citoyen Barras, dit Coraly : je ne veux plus rien savoir. Au fait, que m'importe, à moi? Est-ce que cet officier peut être de quelque importance à mes yeux? Un capitaine de cavalerie comme on en trouve mille dans l'armée! un officier d'ordonnance dont le plus beau fait d'armes est peut-être la mission qu'il remplit en ce moment, une mission de porte-drapeau..... — Tout ce que vous dites est plein d'esprit, de tact et de logique, reprit Barras en cachetant sa lettre. J'ajoute, moi, que cet officier étant l'agent secret d'un parti que nous découvrirons, je dois le faire arrêter. Sonnez vos gens, je vous prie, Mademoiselle. Cette lettre est pour le ministre de la police.

Coraly restait immobile sur son fauteuil, le front pris dans la main et l'esprit perdu dans un orage de tumultueuses pensées. Elle n'entendait plus Barras, lorsque celui-ci se leva et se dirigea vers un cordon de sonnette près de la cheminée. Mais au même moment un domestique entra, et dit à haute voix à la maîtresse du logis :

— Mademoiselle veut-elle faire l'honneur au capitaine Reymond de le recevoir?

Ce nom frappa Coraly comme l'électricité. Elle tressaillit, releva la tête avec fierté, et ne répondit au domestique que par un regard de colère.

Le directeur se chargea de répondre. Déposant sa lettre cachetée sur le marbre de la cheminée, il dit au domestique :

— Mademoiselle est chez elle; faites entrer.

Une minute après, le capitaine passait le seuil de la porte du salon et saluait Coraly et le directeur, qu'il ne s'était pas attendu à trouver là, chez la charmante personne.

— Approchez, capitaine, dit le directeur. Il était question de vous; mademoiselle se plaignait tout à l'heure de votre oubli.

Coraly lança à Barras un regard de *vendetta* et à la fois de dédain.

— Mademoiselle me fait beaucoup d'honneur, répondit Reymond; il est beau de sa part de porter de l'interêt à un pauvre soldat. Il est vrai que personne, plus que ce soldat, n'est l'admirateur de mademoiselle.

Un silence glacial succéda à ses paroles. Le capitaine comprit qu'on venait de le desservir cruellement auprès de la maîtresse de la maison.

— Le hasard me sert bien, capitaine; j'avais à causer avec vous, dit Barras. — Je suis à vos ordres, répliqua l'officier. —Capitaine, dit le directeur, vous arrivez de l'armée d'Égypte, et dès les premiers jours de votre séjour en France vous achetez un riche domaine que vous payez comptant et en or. Le gouvernement que vous servez a le droit de vous demander d'où peut provenir la fortune que vous possédez tout à coup; car jusqu'ici on ne vous connaissait aucune fortune. Tout cet or, d'où vient-il? — Je suis arrivé d'Égypte, répondit Reymond d'une voix calme et sonore, avec vingt-cinq louis dans mon porte-manteau. Quant au domaine que je suis censé avoir acheté, il appartient à M. Clément, ancien régisseur du domaine et qui s'est rendu acquéreur. J'ai été le prête-nom de ce M. Clément par des raisons qu'on me permettra de taire ici. — Pas mal! dit Barras en secouant la tête.

Dans ce moment entra le domestique qui annonça le citoyen directeur Sieyès. Barras se leva, et faisant quelques pas au-devant de l'abbé, son ennemi intime mais son cher collègue :

— Vous arrivez au mieux, lui dit-il avec un sourire. Botto vous a prévenu que j'étais ici. Je vous sais gré d'être venu me trouver.

Le citoyen Sieyès, vêtu d'un large habit noir et poudré à blanc comme un prélat, répondit qu'il avait saisi avec empressement l'occasion de voir son collègue sans délai, car il s'agissait d'aviser à quelques embarras survenus dans la journée. Reconnaissant l'officier qu'il avait rencontré le matin chez Talleyrand :

— Parbleu! capitaine, lui dit-il, si vous

n'étiez ici, j'aurais proposé à mon collègue de vous envoyer chercher.

Évidemment l'officier était sous le coup d'une grave suspicion. Reymond comprit tout le sérieux de la situation. Il la regarda en face comme un ennemi dangereux, mais un ennemi dont on pourrait avoir raison.

— J'ai rencontré Fouché, reprit Sieyès en s'adressant au collègue. Je l'ai prévenu que vous étiez ici ; il va venir. — Eh ! mais, je ne me trompe pas, dit Barras en allant à la fenêtre donnant sur la cour, ce sont nos collègues Gohier, Moulins et Ducos, qui reviennent. Botto n'en fait jamais d'autres; il est toujours en quête de la formation d'un conseil; il sera allé prévenir nos collègues réunis chez Lareveillère que nous étions ici vous et moi. Allons, puisque la fortune le veut ainsi, nous tiendrons séance dans cette charmante maison.—Mademoiselle nous présidera, ajouta Sieyès en adressant à Coraly un regard qui voulait dire : Vous seriez bien aimable de nous quitter.

Mais Coraly, dans ses vives préoccupations, ne comprit pas encore que sa présence au salon devenait embarrassante pour des hommes d'État réunis en conseil. Elle voyait la position critique du capitaine; elle prévoyait des rigueurs extrêmes, en partie et fatalement provoquées par elle; tout sentiment de colère ou de vengeance s'évanouissait, et la pauvre belle commençait à avoir peur sérieusement pour celui, avouons-le, pour celui qu'elle aimait plus qu'elle ne pensait.

Les trois directeurs annoncés entrèrent au salon. Gohier dit qu'il y avait urgence et approuva le premier le lieu de la séance.

— Nous serons d'autant mieux ici, ajouta Moulins, que personne ne soupçonnera ce conseil tenu à l'improviste.

Cependant le ministre de la police arriva. Barras fit allumer vingt bougies et fermer les persiennes des fenêtres.

Assurément, à l'aspect de Fouché, ce soir-là, un coupable se fût troublé, car l'homme était dur et le ministre impitoyable.

— Citoyens, dit-il, il est fort heureux que nous nous trouvions réunis à point nommé. La situation est grave ; veuillez m'écouter.

Chacun s'assit sur un fauteuil. Barras était au centre. On avait approché une grande table sur laquelle on posa deux candélabres.

Le capitaine avait reçu l'invitation de s'asseoir; il était seul en face du demi-cercle des membres du Directoire. Coraly s'était réfugiée à l'angle de la cheminée; le regard inquiet du ministre de la police se dirigea vers elle.

—Mais, dit Barras, il me semble que nous sommes ici un peu usurpateurs. La pauvre enfant doit-elle être congédiée de chez elle? D'ailleurs, citoyens, vous connaissez tous la parfaite discrétion de mademoiselle.

Le ministre n'insista plus, car le Conseil pria Coraly à l'unanimité de se regarder toujours comme la maîtresse de la maison. Elle resta par fierté peut-être, par prévoyance pour quelqu'un probablement, sauf à se retirer de son plein gré, selon l'occasion.

— Citoyen ministre, dit Gohier, qu'avez-vous appris au sujet du rassemblement qui a eu lieu, il y a deux heures, au Palais-National?

Le ministre jeta un coup d'œil sur le capitaine Reymond, fort tranquillement assis dans son fauteuil et jouant avec les glands de sa dragonne.

— Eh ! mais, dit-il, voici un officier qui pourrait vous donner les meilleurs renseignements à ce sujet. — Comment ! ajouta Moulins, c'est le capitaine qui, tantôt, avait ameuté la foule autour de lui. — Capitaine, dit Gohier, c'était presque une émeute, et une émeute en votre faveur. — Expliquez-vous sur ce fait, capitaine Reymond, dit Barras. Levez-vous.

Le capitaine obéit. Le chapeau passé sous le bras gauche, la main droite appuyée sur le dossier d'un fauteuil, debout et la tête haute comme s'il était à une tribune, il s'exprima en ces termes :

— Citoyens directeurs, me permettrez-vous, avant toute explication, de vous exprimer l'étonnement que j'éprouve en me trouvant ainsi à l'improviste traduit devant une haute cour de justice? Je viens dans cette maison pour y rendre visite à une personne charmante et qui avait bien voulu m'autoriser à venir la voir; j'arrive sans la

oindre arrière-pensée, sans la moindre ·évision de l'accusation qui pèse sur moi; , avant même de connaître ma position, on délit, avant d'avoir pu réfléchir aux plus simples moyens de défense, je me trouve tout à coup sur un banc d'accusé, en face certainement du plus redoutable tribunal. Une commission militaire accorde du



Il distingua parfaitement cinq individus..: (Page 462.)

moins à un prévenu quelques heures de réflexions et un défenseur... — Capitaine, dit Barras, vous n'êtes ni prévenu, ni accusé. On vous demande de vous expliquer sur votre conduite qui, volontairement ou non, est cause de beaucoup d'agitation dans le public aujourd'hui. — Ma conduite, citoyens directeurs, reprit Reymond, est celle d'un officier agissant au grand jour et en toute loyauté. J'ai rempli auprès de vous une mission honorable; je vous ai apporté d'Égypte, par ordre de mon général en chef, des dra-

peaux pris sur l'ennemi à la dernière affaire, et des dépêches officielles concernant la situation de l'armée. Cette mission remplie, mes papiers étant mis en règle selon les formalités militaires de rigueur, j'ai cru devoir donner mon temps à des loisirs fort honorables; j'ai cru, entre autres, qu'il m'était permis de remplir diverses commissions d'intérêt intime concernant mon général et d'autres officiers de l'armée d'Égypte. J'ai fait des visites, cela est vrai; j'ai même eu l'honneur d'être reçu par des personnages importants... — Vous avez été reçu deux ou tro isfois par madame Bonaparte, dit une voix. — Une fois, citoyens directeurs, répondit le capitaine; je n'ai eu cet honneur qu'une seule fois. — Et vous lui avez apporté des nouvelles de l'armée que nous ne pouvons connaître? — Des lettres du général Bonaparte, oui, citoyens; quant à ces lettres, j'espère que vous ne me demanderez pas si je connaissais leur contenu. — Vous avez vu plusieurs fois Lucien et Joseph Bonaparte? — Rien de plus vrai, citoyens directeurs. — Des généraux parmi lesquels on peut citer des mécontents? — Un capitaine de cavalerie, citoyens directeurs, est-il en position de s'informer des griefs justes ou injustes que les officiers généraux peuvent avoir contre le gouvernement? — Votre arrivée à Paris a été la nouvelle du jour; votre présence à Paris dans les rues et dans les lieux publics, en uniforme, est continuellement un sujet d'attention et d'émotion. — J'ai sur moi un ordre du commandant de place de ne sortir qu'en uniforme. — Par vos propos, il est impossible que vous n'ayez pas cherché à exciter et à exploiter l'enthousiasme du public en faveur de certains noms militaires. — Presque toujours questionné sur les événements de la guerre, j'ai donné franchement les détails les plus sincères et qui, d'ailleurs, sont rapportés dans les feuilles publiques. — Aujourd'hui même, au Palais-National, un rassemblement tumultueux s'est formé autour de vous. Des cris très-significatifs et hostiles au gouvernement ont été poussés dans les groupes. — En traversant le Palais-National pour me rendre ici, j'ai été reconnu et entouré. Plusieurs officiers de l'armée d'Italie m'ont abordé. Nous échangions des compliments de bonne camaraderie, lorsque nous avons été entourés par la foule. On me désignait comme attaché à l'état-major du général Bonaparte. Chacun voulait me voir, et beaucoup de gens me prenaient la main. Le rassemblement s'est grossi; l'émotion de la foule s'est électrisée; on a crié vive l'armée! vive le général Bonaparte! vivent les vainqueurs de l'Italie et de l'Égypte!... Mes camarades et moi avons répondu : Vive la France! — C'est fort bien! reprit le même directeur; et vive la République française, pas une seule fois. Maintenant, capitaine, comment êtes-vous possesseur de tout l'or dont vous disposez? — J'ai répondu sur ce qui concerne ma conduite comme officier de l'armée, reprit Reymond: quant à mes affaires privées, si on a découvert en elles quelque chose qui puisse être soupçonné d'improbité, je demande à être cité devant un tribunal compétent où, aux termes de la loi, je puisse plaider ma cause par l'organe d'un conseil ou par moi-même. — Ainsi donc, capitaine, vous possédez des sommes considérables sans vouloir en indiquer la source? — Absolument, quel que soit mon respect et quelle que soit mon obéissance pour les membres du Directoire. — N'en parlons plus. Vous êtes, dit-on, en correspondance avec Carnot et quelques proscrits? — Je ne connais pas le citoyen Carnot; je n'ai aucune correspondance à l'étranger. — Vous voyez des royalistes? — Publiquement et par l'effet d'une rencontre fortuite, oui, citoyens directeurs. — Vous avez des rapports avec des chefs de partis, des Jacobins? — Je les rencontre dans les rues; ils reconnaissent mon uniforme; ils m'adressent la parole, et je réponds. — Vous sympathisez avec les deux partis extrêmes et conspirateurs, les jacobins et les royalistes; vous conspirez....

Reymond eut un mouvement d'indignation qu'il chercha cependant à réprimer.

—Citoyens directeurs, reprit-il d'une voix plus accentuée, un soldat qui depuis huit ans verse son sang pour la République sur tous les champs de bataille, ne conspire pas contre elle. J'ai fait les campagnes d'Italie

avec honneur, j'ai partagé tous les périls des expéditions d'Égypte et de Syrie ; j'ai gagné mon grade l'épée à la main ; j'ai reçu cinq blessures ; le général en chef Bonaparte m'honore de sa confiance ; les généraux Desaix, Berthier, Lannes, et tant d'autres, m'accordent de l'estime et de l'amitié... Je ne conspire pas ; ou si de tels hommes, l'honneur de la France, conspirent, je conspire avec eux. — Capitaine, dit sévèrement un des juges, vous n'avez pas des sentiments républicains. Si vos chefs conspiraient, votre patriotisme vous ordonnerait de les dénoncer. — Citoyens directeurs, s'écria le capitaine emporté par son indignation, mon patriotisme à moi est de me battre jusqu'au dernier soupir contre les ennemis de la France, partout où je les rencontrerai. Je suis un soldat de l'armée qui se bat et non un sbire de la milice qui dénonce.

Le silence succéda à ces vives paroles. Les membres du Directoire échangèrent entre eux quelques regards. L'un d'eux chercha des papiers dans un portefeuille et les passa à ses collègues. Le Conseil parut s'interrompre un moment. Chacun causait à demi-voix avec son voisin ou se levait pour aller échanger quelques mots avec Fouché qui, assis au bout de la table, répondait par monosyllabes.

Profitant de ce moment d'interruption et même de confusion, Coraly s'était levée. Elle était pâle, mais son regard brillait d'un éclat surprenant.

Passant derrière le capitaine, elle lui glissa dans la main un mot écrit au crayon, serra cette main, sourit avec une expression attendrie, se dirigea vers la porte, et quitta le salon.

Le capitaine, sans éveiller l'attention du Conseil, glissa dans son chapeau le billet reçu et lut ces mots à la faveur de cet abri.

« Vous serez arrêté en sortant d'ici pro-
« bablement. Ils ont peur. Du courage, et
« surtout *confiance*. »

Ce dernier mot était souligné. Le Conseil reprit son attitude magistrale. Barras parla de la sorte :

— Capitaine, nous sommes loin d'être satisfaits de vos explications. Nous avons à délibérer sur une décision à prendre. Veuillez vous retirer dans le cabinet qui est là à l'angle du salon. Je vous ferai prévenir quand il faudra rentrer.

Reymond entra seul dans le cabinet indiqué, qui était un ravissant boudoir tendu de rose et dont l'ameublement doré étincelait à la lumière des bougies.

Les persiennes étaient fermées ; mais il était facile de reconnaître que la maison était cernée par la force armée, au bruit de pas réguliers qu'on entendait dans le jardin et sous les fenêtres mêmes du cabinet. Reymond ferma la porte qui donnait dans le salon, ainsi qu'il en avait reçu l'ordre. Il s'assit sur un canapé de satin broché, en face d'un tableau ravissant : *Diane et Vénus ;* et là, dans ce délicieux cabanon parfumé d'ambre et d'iris, le prévenu attendit fort héroïquement l'arrêt que l'on prononçait sur son sort dans la pièce voisine.

XI.

Depuis dix minutes le prisonnier, pour charmer ses loisirs, lisait un livre qu'il avait trouvé sur un guéridon ; ce livre, magnifiquement relié, était précisément l'histoire de la conjuration de Venise, par l'abbé de Saint-Réal. Il se prit à réfléchir sur la singularité du rapprochement du sujet de cet ouvrage et de sa situation, prévoyant en quelque sorte pour lui-même un dénoûment qui pourrait bien avoir aussi quelque analogie avec ces terribles plombs de la république vénitienne, dernier asile des condamnés.

Mais brisant avec énergie tout pressentiment sinistre, Reymond reprenait bravement sa lecture, lorsqu'un bruit sourd se fit entendre derrière lui. Il se leva assez vivement et vit une petite porte, à demi cachée par une tapisserie rose, qui roulait doucement sur ses gonds.

Une femme belle et jeune pénétrait dans le boudoir avec précaution : c'était Coraly ; elle portait sous le bras un lourd paquet enveloppé d'un madras.

— Capitaine, dit-elle à demi-voix, les moments sont précieux. Vous allez être arrêté et

emmené à l'Abbaye. Que vous conspiriez ou non, vous êtes soupçonné ; vous êtes attaché à l'illustre général dont on redoute le retour, cela suffit. Voici des habits... quittez votre uniforme; remettez-moi votre sabre avant qu'on ne vous le demande comme prisonnier. — Coraly, dit le capitaine en lui pressant la main, charmante et généreuse Coraly ! — Généreuse, peut-être, ajouta-t-elle ; car enfin... jusqu'ici ce sont des dédains que j'ai obtenus en échange... Hâtez-vous, capitaine.

Reymond se dépouilla de son habit militaire et passa en toute hâte une redingote brune, que sa libératrice lui avait apportée. Décrochant le ceinturon de son sabre, il remit cette arme entre les mains les plus blanches et les plus belles du monde.

— Oui, dit-il, oui, c'est à vous seule que je remets cette arme, à vous, noble femme, dont je reconnais aujourd'hui toute l'élévation d'âme, toute la bonté...—Hâtons-nous, capitaine, reprit Coraly, et soyez bien sûr que je ne rendrai qu'à vous ce sabre qui m'est confié. Venez, suivez-moi. Vous gagnerez la rue de Provence par les jardins, vous quitterez Paris, vous passerez la frontière et vous reprendrez le chemin de l'Égypte. Voici une bourse bien garnie; acceptez. — Mademoiselle, reprit Reymond en suivant son guide charmant, un homme qui est accusé de posséder des millions doit avoir de l'argent dans ses poches. Ma bourse est assez riche ; merci, mille et mille fois !

La porte donnait dans un couloir sombre qui passait derrière les appartements. On arriva par ce corridor à une office, et de là dans une petite cour fermée. Une porte fut ouverte. On était à l'abri des gens de police, qui stationnaient dans la grande cour et dans le jardin.

Là, Reymond prit encore les mains de sa libératrice et les baisa avec une tendresse enthousiaste.

— Hélas ! dit Coraly, comme la reconnaissance ressemble quelquefois à un autre sentiment ! Mais, je suis une folle... me devez-vous autre chose qu'un peu de reconnaissance ? Adieu. Écrivez-moi quand vous serez en sûreté. Votre caractère et vos malheurs m'ont entraînée vers vous... trop peut-être. C'est de la folie... oui, mais c'est de l'attachement cependant ; et une folie de cœur est aussi pardonnable qu'une démence d'esprit, n'est-ce pas, capitaine? n'est-ce pas, monsieur le comte de Vitry ? — Grand Dieu ! vous savez.... dit Reymond.—Eh ! mon Dieu ! oui. J'aurais deviné que vous étiez un *aristocrate* lors même que, par mes rapports avec certains personnages, je ne l'aurais pas appris. Mais un aristocrate qui aime la France comme vous l'aimez, n'est pas criminel à mes yeux..... Partez, Reymond; adieu ! — Adieu, adorable Coraly, reprit le capitaine en la pressant cette fois très-tendrement sur son cœur. Il passa le seuil de la petite porte qui donnait sur des jardins sans clôture, et disparut. Le porte se referma.

Cependant, la délibération du conseil se prolongeait encore.

Chose étrange ! le ministre de la police, vivement sollicité pour émettre un avis, s'y refusait absolument.

Fouché déclarait au Directoire assemblé qu'il était venu pour prendre ses ordres et pour les faire exécuter; qu'il avait signalé des dangers, qu'il croyait à des conspirations royalistes et jacobines, mais qu'il ne pouvait impliquer jusque-là, dans ces conspirations, les partisans enthousiastes du général Bonaparte ; que pour ce qui concernait l'officier d'ordonnance arrivé d'Égypte, le faire arrêter sans cause légitime, c'était une faute impardonnable et qui soulève ait l'opinion contre la police et le gouvernement; faute, ajoutait-il, qui serait peut-être expiée cruellement, le cas échéant.

Ces dernières paroles, loin d'éclairer et de calmer le conseil, irritèrent les esprits. La vanité et l'animosité étaient en jeu. Elles triomphèrent de la prudence.

— Bonaparte, s'écria un directeur, veut jouer à la dictature... il se brisera ; nous lui donnerons une leçon sévère. Je suis d'avis de faire arrêter l'officier qu'il nous a expédié et qui n'est qu'un émissaire, un agent secret de sa politique, déguisé en envoyé officiel.

Le ministre de la police se prit à sourire et n'ajouta plus un mot. Le conseil émit un avis unanime pour l'arrestation. Un des di

recteurs se leva et se dirigea vers la porte du cabinet voisin; il l'ouvrit brusquement en disant :

— Revenez, capitaine.

Alors parut sur le seuil de la porte du boudoir une jeune et majestueuse personne, tenant à la main un sabre dans son fourreau et ayant son ceinturon enroulé.

Un cri d'indignation et de colère s'éleva contre elle. Le ministre de la police lui-même ne put se défendre de la regarder sévèrement.

— Citoyens directeurs, dit Coraly, dont le beau visage se colora d'un vif carmin, ici, dans ma propre maison, je ne reconnais à personne le droit de violer l'hospitalité que je donne. C'est à moi que le capitaine Reymond rendait visite; je l'ai reçu sous mon toit, et l'on m'aurait tuée avant qu'on eût attenté à sa liberté.

En achevant de prononcer ces paroles, elle traversa le salon d'un air si triomphal et avec une si gracieuse dignité, que le conseil céda à l'enchantement de cette femme, et sentit toute indignation s'évanouir.

Barras, malgré ses soupçons jaloux et peut-être même par l'effet de ces soupçons, éprouva un redoublement de passion pour l'infidèle mais la *divine* Coraly. Il proposa de lever la séance, et comme tous les membres présents devaient, ce soir-là même, souper chez Lareveillère-Lépaux, chacun partagea l'avis du président, et chacun le suivit dans la cour de la maison, où trois voitures attendaient les citoyens directeurs.

On dit qu'avant de se retirer, Fouché laissa sur la table, pour la maîtresse du logis, un mot écrit rapidement au crayon et ainsi conçu :

« Merci; vous m'avez tiré d'un fier embarras. »

Le fugitif, à la faveur d'une redingote et d'un chapeau rond, regagna sans danger le faubourg Saint-Honoré.

Arrivé à son logement, il dit en toute hâte au concierge Bernard :

— Vite, mon ami, selle et bride mon cheval. Mes pistolets dans mes fontes. Demain, tu auras de mes nouvelles. Je t'expliquerai tout...

Puis il escalada quatre par quatre l'escalier qui menait à son appartement, prit des papiers, et enleva du coffret de fer cinquante rouleaux d'or qui restaient. Ce fut l'affaire de dix minutes. Descendu dans la cour, il acheva de sangler la selle de *Sultan*.

Puis se tournant vers Bernard :

— Tiens, dit-il, peut-être ne nous reverrons-nous jamais; tiens, et reçois de ma part, comme l'expression de ma reconnaissance, et pour mettre ta vieillesse à l'abri du besoin, cette somme que je te destinais. Ne refuse pas, et laisse-moi partir au galop.

Le vieux Bernard, immobile d'étonnement, l'esprit perdu dans un monde de conjectures, reçut dans ses mains vingt-cinq rouleaux de mille livres tournois chacun.

Quand le sentiment de la réalité lui revint, il courut de son mieux à la porte d'entrée que son maître venait de franchir à cheval; mais là, Bernard comprit très-judicieusement qu'il aurait beaucoup de peine à atteindre Sultan dont il entendait le galop.

Peu à peu, le tintement des pas de l'arabe s'affaiblit et s'effaça dans le lointain.

Le capitaine Reymond, monté sur le cheval le plus vigoureux et le plus rapide qui fût certainement en France à cette époque, dépassa la barrière de Paris et s'élança en pleine campagne avec la vitesse du tourbillon. La nuit était magnifique; une jeune lune au croissant éclairait l'espace.

XII.

Vers le milieu du mois de septembre, à six heures du soir, il y avait joyeuse compagnie au rez-de-chaussée de l'hôtel de Vitry, situé rue du Faubourg-Saint-Honoré.

L'hôtel avait été vendu depuis près de quinze jours, par la voie des enchères publiques, comme propriété nationale, ou, si l'on veut, comme *bien d'émigré*.

Quinze jours avaient suffi au nouvel acquéreur pour rendre à cette maison son luxe et son élégance primitifs, par une restauration aussi splendide qu'intelligente.

Qui était cet heureux propriétaire de fraîche date ?

Les échos du jardin et de l'hôtel nous l'apprendront bientôt.

Dans un grand salon, dont les fenêtres s'ouvraient sur le perron dominant le jardin, une table ovale d'acajou massif, était somptueusement couverte de porcelaines, de cristaux et d'argenterie.

Là se dressaient des pyramides de quartiers d'oranges glacées; ici s'élevait l'élégante spirale d'un de ces gâteaux montés, épinglés de pistaches, et nommés gâteaux de Savoie; çà et là des corbeilles du plus beau sèvres étalaient les couleurs veloutées de ces pêches dont les contours onduleux donnèrent à Vénus la charmante idée de les comparer à ses beautés divines; des assiettes de confitures solides encadraient le service; des bouteilles de vin de Champagne plongeaient dans la glace de leur rafraîchissoir d'argent; mille délicatesses et mille fleurs égayaient les yeux et l'odorat; mais au centre de cette table si somptueuse et si bien ordonnée s'élevait, rose et blanche, comme un monument triomphal, une *bombe glacée*; telle était l'idée mère et le prétexte charmant de cette collation offerte par une jeune femme à ses amis, jeunes, vieux, et entre deux âges.

Or, cette femme était Coraly.

Oui, Coraly avait acheté, à beaux deniers comptants, cette demeure aristocratique. Et pourquoi non? Est-ce que les amours et les bergères des dessus de porte et des *cartouches* pouvaient réclamer contre tant de grâces et de beauté? Est-ce que cet ingrat capitaine Reymond avait le droit de se plaindre, lui, dont on payait la maison cent cinquante mille francs, puisque à aucun prix on n'avait pu gagner son cœur.

Non certainement, Coraly était dans son droit; je dirai même qu'elle était dans la plénitude de toutes les convenances.

Or, le jour dont il est ici question, elle inaugurait son nouveau logis par une collation délicate, offerte à ses *intimes*, au nombre desquels s'étaient glissés quelques personnages officiels, grâce au citoyen directeur Barras, qui prenait l'habitude depuis quelque temps d'envelopper les affaires dans les plaisirs.

La collation, et comme on disait alors, le *goûter*, avait été, sinon fort gai, du moins fort long. On avait bu et mangé comme si on ne devait plus vivre que de sucre et de liqueurs; mais la *bombe glacée* restait encore là intacte et resplendissante,

Les convives, selon l'usage à pareils repas, mangeaient debout, ou bien assis dans toutes les régions du salon et du jardin. C'était un charmant sans-façon. Chacun venait se *pourvoir* et reprenait ensuite sa liberté.

Cependant, Coraly annonça l'ouverture de la *bombe*, et pour cela elle choisit l'intonation la plus harmonieuse de sa voix. Les convives arrivèrent deux par deux, quatre par quatre, autour de la table.

La maîtresse du logis, belle comme nous la connaissons, et gracieuse comme nous nous la figurons, s'était armée d'une grande cuiller de vermeil, presque plate et tranchante. Son bras blanc et potelé porta un coup formidable au flanc du globe de glace, et de cette blessure profonde coula un ruisseau d'*ambroisie*.

— Admirable! s'écria un général. Quel coup de pointe! — Mademoiselle, reprit un poëte, rappelle merveilleusement une de ces jeunes druidesses qui tranchaient le gui sacré. — Non, dit un membre de l'Institut, mademoiselle est Hébé...— Servant les dieux, ajouta Coraly en offrant des tranches de la bombe à quelques hauts personnages politiques. — Et servie par eux, Mademoiselle, répliqua Barras, toujours épris, quand même. — Bravo et brava! répétèrent en chœur quelques courtisans, car il y en avait alors et beaucoup.

La bombe était à la fraise et au citron: elle venait du Palais ci-devant Royal, où le citoyen de Foy avait établi le meilleur café de Paris. Elle reçut les éloges les plus mérités de la part des gourmets les plus renommés de l'époque.

Nous nous éloignerons un moment des groupes enthousiastes du grand salon pour rejoindre dans le jardin deux hommes qui causaient très-sérieusement. Sous les feuillages des tilleuls, le directeur Gohier se promenait côte à côte avec son collègue Moulins et lui montrait un carré de papier,

›u plutôt un petit carré de parchemin sur .equel deux ou trois lignes étaient tracées ›ar une main inconnue.

— Mais qui donc vous a remis cela? de- nandait Moulins. — Je vous répète, repre- ıait Gohier, que ce billet s'est trouvé dans non assiette au milieu de deux cuillerées le bombe à la glace que m'a servies Coraly. .a pauvre petite ne s'est pas seulement loutée de ce qu'elle me donnait là, car j'ai ›bservé son visage, après avoir trouvé le ›illet; ce visage était d'une admirable séré- ıité, comme toujours. Voyons, relisons le ›illet.

Gohier déplia de nouveau le précieux par- :hemin que la glace au citron et à la fraise ıvait rendu humide, sans cependant en al- érer l'écriture, et il lut ces mots, non ans avoir regardé auparavant de droite et le gauche autour de lui :

« Le général en chef Bonaparte met à la « voile et quitte l'Égypte pour revenir en « France à la fin du mois d'août. Il emmène « avec lui Berthier, Marmont, Murat, Lannes, « Andréossy, Monge, Berthollet, etc. »

— Et nous voilà au milieu de septembre! lit Moulins. — Précisément! — C'est-à-dire ue depuis quinze jours Bonaparte est en ner, et que même, si la traversée a été onne, il débarque en ce moment sur le erritoire de la République. — Comme vous e dites très-bien, cher ami. — Eh bien? dit loulins én s'arrêtant tout court. — Eh bien, :her collègue? reprit Gohier en se campant levant lui les bras croisés. — Votre avis est ue... — Et votre opinion se borne à... — Je 'en ai pas dans ce moment-ci. — Ni moi non lus. Salut et fraternité! — Un moment, Go- ıier, reprit l'autre. Dans ces cas-là on ap- elle un tiers. — Et qui?... Talleyrand? — ous savez que monseigneur l'évêque est oiteux, reprit Moulins, et qu'une fois dans n fauteuil il en sort difficilement. — Eh ien, dit Gohier, suivez-moi. Il est assis pré- isément près du perron sous la plinthe de ı fenêtre et tournant un peu le dos à la ompagnie. En montant les deux marches ous arriverons jusqu'à son fauteuil sans tre vus. Ainsi placés nous aurons l'oreille roite de Talleyrand.

Le plan était bon. Il fut suivi de point en point.

Le directeur Gohier s'approcha le premier du citoyen Talleyrand; Moulins le suivait.

Placés ainsi sur l'escalier du perron et touchant presque le fauteuil du personnage, ils ressemblaient assez bien à deux écoliers cherchant à entraîner dans une conspiration contre le robin de la classe un écolier plus habile qu'eux.

— Citoyen Talleyrand, dit Gohier à demi-voix, nous avons à vous parler.

M. de Talleyrand, prince de Périgord, sans détourner sa noble tête poudrée à frimas et sans relever même ses paupières prudentes qui voilaient presque toujours le regard le plus fin, M. de Talleyrand se contenta de plonger deux doigts dans sa tabatière d'or et de répondre à ceux qui lui parlaient derrière son fauteuil :

— Vous en avez le droit, citoyens directeurs. — C'est Moulins et moi, citoyen. — Je le sais bien, dit l'imperturbable personnage. — Mais vous ne nous avez même pas aperçus, citoyen ministre. — Cela ne prouverait pas que je ne vous aie pas très-bien reconnus, citoyens. — Il s'agit d'un avis important qui vient de nous parvenir. Bonaparte a quitté l'Égypte depuis quinze jours..... — Encore pour la Syrie? demanda l'immobile personnage. — Eh non! il revient en France. Il est peut-être débarqué dans un de nos ports à l'heure qu'il est.

M. de Talleyrand ne remuait pas plus qu'un dieu Terme regardant éternellement en face de lui avec ses yeux de marbre.

— Eh bien, citoyen Talleyrand, reprit Gohier. Dans ces conjonctures graves, quel est votre avis? quel parti prendre? Mais à propos, vous, ministre des relations extérieures, vous devez savoir quelque chose. Avez-vous des dépêches?... — Vous me posez deux questions à la fois, dit le désespérant personnage : celle des dépêches et celle de mon avis. Quelle réponse voulez-vous la première! — Oh! pardieu, celle que vous voudrez. Le temps presse, citoyen ministre. Votre avis est qu'il faut assembler le Directoire, prévenir le conseil des Anciens et l'assemblée des cinq cents représentants;

déclarer Bonaparte traître à la patrie et le mettre hors la loi! — Et le vôtre? demanda M. de Talleyrand. — Mon Dieu! le mien est celui-là. Je ne vois rien de mieux à faire, ni Moulins non plus. — Eh bien, si ce parti-là est le meilleur, dit Talleyrand, vous en trouverez difficilement un autre qui vaille mieux. — A moins, reprit Gohier, que nous n'ébruitions rien et que nous voyions venir, pour agir selon les circonstances. — Encore, dit Talleyrand. Cela vous plaît-il mieux? — Ma foi, je n'en sais rien. — Comment le saurais-je donc, moi, ajouta M. de Talleyrand en prenant enfin la prise de tabac qu'il tenait entre deux doigts. — Citoyen Talleyrand, dit Gohier impatienté, vous êtes désespérant. — Dites-lui qu'il conspire avec Bonaparte, lui conseilla Moulins à voix basse. Cela le piquera un peu. — Citoyen ministre, reprit Gohier, est-ce que vous seriez de connivence avec un traître pour un coup d'État! — Si cela était, dit M. de Talleyrand, convenez que je serais le dernier à vous le dire. — Que le diable l'emporte! ajouta Gohier en regardant Moulins. — Le diable s'en garderait bien, reprit celui-ci; il serait pipé par lui. — Enfin, citoyen ministre, dit Gohier revenant à la charge, vos agents diplomatiques ne vous instruisent donc de rien? — Dame! répliqua le *prince*, ils se renseignent ordinairement de votre police à l'étranger. — Vous voyez cependant que je sais quelque chose, moi! Tenez, voici un billet important. Lisez.

M. de Talleyrand, sans détourner la tête, sans remuer le buste, leva la main au-dessus de son épaule, et reçut ainsi le petit parchemin ouvert qu'on lui donnait. Portant le billet à la hauteur des yeux, il le regarda un moment, et le rendit encore par-dessus son épaule. Il n'ajoutait pas un mot.

— Eh bien? dit Gohier. Vous voyez. la chose est certaine. — Elle est écrite certainement, répondit Talleyrand. Et comment ce chiffon anonyme vous est-il parvenu? — Il m'est parvenu ici même, dans le salon, par la bombe... — Je ne comprends pas du tout, dit le plus flegmatique des hommes d'État.

Alors Gohier s'approcha de l'oreille du *prince* et lui raconta à voix très-basse le fait du billet extraordinaire. Pour toute réponse, M. de Talleyrand fila entre ses lèvres un long éclat de rire. Les deux directeurs, décontenancés et furieux, se replongèrent dans le jardin, sous les tilleuls.

— Vous cherchez toujours votre opinion dans la poche des autres, dit Moulins à son collègue, sortons et laissons-les tous ici s'endormir chez Circé; ils pourront bien se réveiller avec quatre pattes et une tête bonne à saler.

Sur ce mot-là, les deux braves directeurs se hâtèrent de gagner l'antichambre. Ils montèrent dans la même voiture pour se rendre au palais du Luxembourg.

Mais, en hommes judicieux, ils ordonnèrent, avant de partir, à un agent qui se trouvait là d'aller inviter le citoyen de Foy au Palais-National, ci-devant Royal, de se transporter sur-le-champ au sécrétariat du Directoire, où il serait attendu et entendu. Le citoyen de Foy était l'auteur, ou censé l'auteur de la bombe glacée, par conséquent il pouvait donner quelques renseignements au sujet du carré de parchemin niché dans les flancs du globe de sucre à la fraise et au citron. Il eût été plus simple de commencer par là.

Quand le très-honorable citoyen de Foy, accompagné de son *glacier* en chef, comparut au secrétariat du palais du Luxembourg, il fut interrogé sur le fait du billet anonyme.

Pour toute réponse, il se borna à donner fort en détail et avec une parfaite méthode la recette de la bombe glacée. Quant au petit parchemin trouvé dans les flancs de la bombe, le citoyen propriétaire du café de Foy et son glacier en chef, déclarèrent que cet ingrédient était aussi étranger à la confection d'une glace à la fraise et au citron que cette même glace sucrée pouvait l'être à la confection du parchemin.

Le Directoire, très-édifié sur la matière, ne crut pas devoir pousser plus loin ses investigations. M. de Foy et son glacier en chef regagnèrent leur domicile.

XIII.

Les membres du Directoire s'étaient réunis extraordinairement, et les ministres avaient été appelés au conseil, dont les délibérations s'étaient prolongées fort avant dans la nuit.

La situation était grave.

Le départ de Bonaparte de l'Égypte, sans autorisation du gouvernement de la République, était un fait, sinon avéré et officiellement annoncé, du moins aux trois quarts prouvé et, par conséquent, accepté comme certain.

Chose étrange et très-effrayante, c'est que l'opinion publique ne se soulevait pas contre cette témérité criminelle du général en chef de l'armée expéditionnaire. Bien mieux, la nouvelle du retour de Bonaparte produisait dans Paris une animation qui ressemblait beaucoup à de la joie.

Une espérance même perçait à travers cette émotion publique : cette espérance était vague, n'indiquait rien de bien déterminé ni de prochain, mais elle ressemblait beaucoup à une adhésion donnée d'avance à un changement de système et même de forme dans le gouvernement.

Les perplexités des citoyens directeurs étaient grandes, on le voit. Quel parti prendre et quel parti ne pas prendre? On discuta jusqu'à deux heures du matin; et quand tous les avis eurent été pesés à leur juste valeur, on se décida pour celui qui offrait seul quelque chance de succès : celui d'attendre les événements.

Le conseil se sépara; chacun des membres du gouvernement regagna son logis, emportant avec lui une résolution bien prise et bien cachée, celle d'agir pour son propre compte et dans son intérêt personnel, selon l'occasion. Cependant le conseil avait été unanime sur un point : le ministre de la police devait surveiller avec la plus grande vigilance les menées des conspirateurs.

Notre lecteur se souvient, nous l'espérons, de l'auberge du Faisan, ci-devant royal, située dans la grande rue de la ville de Tours, où nous avons eu l'occasion de rencontrer le capitaine Reymond, arrivant de Paris en compagnie de son bon cheval de guerre, Sultan.

Par une fraîche soirée du mois de septembre, à ce même hôtel du Faisan, jadis royal, une chaise de poste entrait dans la cour de l'auberge.

Un jeune homme fort leste descendait de voiture et demandait un appartement; son domestique payait le postillon et déchargeait les bagages.

L'hôtelier, très-ému de l'arrivée de ce charmant voyageur, se hâtait de mettre à sa disposition un joli salon et une chambre à coucher donnant sur la rue.

Le voyageur paraissait âgé de vingt-deux ans tout au plus; il appartenait évidemment à cette nouvelle aristocratie de l'élégance et du goût qui, seule alors, fleurissait en France. Le voyageur était un muscadin et l'un des merveilleux de l'espèce.

Nous ferons grâce à nos lecteurs de la description du costume du bel inconnu, ayant grande hâte de reprendre le fil des événements de notre histoire.

— Monsieur soupera-t-il dans son appartement? demanda l'aubergiste. — Oui, mon cher ami, reprit le voyageur, à moins que vous n'ayez bonne compagnie à table d'hôte.

Cette impertinence aurait pu révolter l'hôtelier, elle le charma; et reprenant avec un sourire obséquieux :

— Si monsieur voulait s'assurer par lui-même de la bonne compagnie de ma table d'hôte, il y serait reçu avec tous les égards qui lui sont dus.—Je le crois, par Dieu! bien, mon ami, riposta lestement l'inconnu en s'allongeant sur un canapé dont il caressait les coussins de velours avec ses bottes; les plus jolies bottes du monde, cela est vrai. — Alors nous aurons l'honneur de compter sur monsieur? — Comptez, comptez, mon cher.

L'hôtelier se retira.

Huit heures sonnèrent à l'horloge de la tour voisine, et la cloche de l'auberge du Faisan répondit par un joyeux carillon au marteau grave de l'horloge.

La salle à manger, au rez-de-chaussée de l'hôtel, était splendidement éclairée; la table était de vingt à trente couverts; chaque convive, en arrivant, se récria d'admiration

sur le luxe inusité de lumière et de fleurs que le maître de l'hôtel avait déployé.

Chacun avait pris place; l'hôtelier, une serviette à la main, commandait la manœuvre de ses garçons et servantes, lorsque tout à coup apparut au bout de la salle le plus joli muscadin qui jamais eût foulé le pavé de la bonne ville de Tours. Ce ne fut qu'un cri.

— Ah! ah! qu'il est charmant! — Oh! oh! voilà donc la dernière mode! l'élégance du jour!

Il est bien entendu que ces phrases-là venaient des femmes seulement, car le jeune voyageur n'aurait pas été d'humeur à supporter de telles réflexions de la part des *cavaliers* qui soupaient ce soir-là au Faisan ci-devant royal, ni de tout autre citoyen.

L'hôtelier s'approcha de lui, et lui montrant une place vide :

— Voici, Monsieur, dit-il, le couvert qui vous est réservé. Vous serez là entre deux aimables convives; deux voyageuses distinguées. — Soit, répondit l'étranger en remettant son lorgnon dans la poche de son gilet.

L'apparition du jeune muscadin ne fut qu'un incident agréable. La conversation générale reprit son cours, et l'appétit reprit ses droits. Nous laisserons un moment notre cavalier s'arranger de son mieux entre les deux *aimables* voyageuses qu'on lui avait signalées.

Au bout de la table, mangeait copieusement un gros marchand de chevaux, qui voyageait pour le compte du gouvernement; des remontes considérables devaient avoir lieu dans l'armée.

En face de lui, à l'extrémité opposée, soupait magnifiquement un grand garçon d'une mise très-recherchée, et qui se disait chargé d'une mission artistique pour divers départements de l'Ouest et du Midi. Ces deux personnages, d'un bout de la table à l'autre, trouvaient moyen de causer entre eux à travers les cristaux, la vaisselle, les candélabres et les conversations croisées des convives.

Déjà le marchand de chevaux avait fait comprendre à l'envoyé de l'Institut (section des beaux-arts) qu'il était fort important de surveiller le muscadin nouveau venu. Déjà, de son côté, le citoyen chargé d'une mission avait répondu à l'expert en chevaux qu'il avait l'œil ouvert et l'oreille aussi sur le charmant enfant placé entre deux belles.

Or, un troisième personnage, placé presque au centre de la table, observait beaucoup le jeu de physionomie de ces deux interlocuteurs éloignés l'un de l'autre, qui correspondaient entre eux en se lançant un mot vague, toujours expliqué par un signe ou un regard. Ce troisième personnage était grave, taciturne, vêtu d'un habit couleur gris de fer, à larges boutons d'acier. Il paraissait jeune encore, mais souffrant. Du reste, il avait une belle physionomie et le regard d'une vivacité remarquable. Nous devions signaler ces trois points de la table d'hôte. Les autres convives nous importent peu.

Vers le milieu du souper, la conversation s'anima singulièrement. Le gros marchand de chevaux n'avait pas peu contribué à cette surexcitation de verve générale, car il avait lâché la bride à son opinion personnelle sur le général en chef de l'armée d'Égypte, et cela en termes si énergiques et si caractéristiques, que personne ne pouvait se méprendre un instant sur les principes du très-honorable maquignon, voyageant pour le compte du gouvernement.

— Mais comment donc faites-vous accorder votre opinion et vos intérêts, citoyen? demanda un voyageur vulgaire. Vous êtes pour ainsi dire à la solde du gouvernement établi, et vous faites des vœux pour qu'il abdique le pouvoir au plus tôt? — Certainement! dit le marchand de chevaux, et cela même vous prouve mon patriotisme, citoyen. — Permettez, reprit l'envoyé de l'Institut, permettez. Je connais le citoyen Garot, maréchal-expert et négociant; je le connais, et j'explique l'inexplicable contradiction de son opinion et de ses intérêts. Primo..... — Assez! assez! s'écria-t-on de toute part. — Allez-vous nous parler des races chevalines et du patriotisme du citoyen Garot?—Allez-vous nous chanter *Femme sensible* sur l'air de *Marlborough*? — Apprenez que je ne

chante jamais, citoyen, répliqua le grand garçon en s'adressant au dernier interlocuteur. — Dansez-vous quelquefois, citoyen ? ajouta celui-ci au milieu des éclats de rire de ses voisines. — Je ne danse pas non plus, reprit l'envoyé de l'Institut; mais, dans l'occasion, je fais danser, entendez-vous, citoyen? — Ah! ah! reprit le même interlocuteur, avez-vous là votre pochette, monsieur le maître de danse? — Citoyen, s'écria l'artiste, sans le respect que j'ai pour ces dames, je vous aurais déjà lancé mon verre à la tête. — Et moi, répliqua le muscadin, demandant respectueusement à ces dames la permission de vous châtier, je vous adresse mon assiette à la figure.

Le coup suivit la parole. L'assiette, lancée par une main leste et sûre, alla s'aplatir justement sur la face du grand jeune homme, dont la cravate et le gilet blancs furent, en un clin d'œil, teints d'une crême au chocolat du ton le plus foncé.

Toute la table se leva de terreur. Les cris et les vives paroles vibrèrent dans la salle comme si le feu prenait aux rideaux.

Le gros marchand de chevaux s'élança, en quatre bonds sur son compagnon de voyage, et le saisit à bras-le-corps pour l'empêcher de se jeter sur son adversaire. Celui-ci était évidemment le plus calme de la mêlée.

Debout, immobile, les bras croisés sur sa poitrine, il portait çà et là des regards dédaigneux comme s'il était étranger à cette scène violente.

Ce fut l'homme à l'habit gris de fer, l'homme taciturne jusque-là, qui seul osa l'aborder.

— Monsieur, lui dit-il, votre conduite est étrange, inqualifiable! mais votre audace prouve une énergie peu ordinaire. Qui êtes-vous?—Citoyen, répliqua le muscadin, j'allais vous adresser la même question.—Monsieur, reprit l'habit gris de fer, vous vous attendez sans doute à une rencontre, à un duel?...—Avec vous? demanda le charmant voyageur. Pourquoi?—Monsieur, dit l'étranger, je n'ai pas reçu votre assiette au visage. Mais l'offensé que voici... — Se gardera bien de me demander raison, citoyen, ajouta le muscadin.

Deux gendarmes et un brigadier entraient dans la salle à manger.

Chaque convive reprit sa place. Le marchand de chevaux continuait à calmer son compagnon, tout en essuyant avec une serviette la crême au chocolat sur le gilet et sur la cravate. Le silence le plus profond succéda au brouhaha.

Le brigadier, escorté de ses gendarmes, faisait le tour de la table et examinait le passe-port de chaque voyageur.

Enfin, arriva le tour du muscadin.

Ici, chaque convive ouvrit de grands yeux, dévorant du regard l'étrange et impétueux agresseur dont on espérait apprendre le nom et la qualité. Lui, sans la moindre émotion, tendit son passe-port au brigadier, tout en avalant un verre de vin de Champagne. Le brigadier lut avec une attention extrême la feuille qui était présentée; il la montra à ses gendarmes, et, rendant ensuite le papier replié au jeune voyageur, on le vit se découvrir devant lui et saluer respectueusement. Ses deux acolytes l'imitèrent. L'inspection était terminée.

Les militaires sortirent, laissant toute la salle dans la stupéfaction.

Le muscadin continua à se verser rasade et à boire à petits coups le meilleur aï de la cave du Faisan ci-devant royal.

XIV.

L'émotion produite la veille à la table d'hôte de l'auberge du Faisan, s'était répandue le lendemain dans la belle et bonne ville de Tours.

On ne parlait que de l'incroyable muscadin et de ses fabuleuses impertinences.

Or, la nouvelle avait couru dans la ville que le voyageur muscadin, dont personne ne pouvait savoir le nom, devait monter à cheval, vers l'heure de midi, pour se rendre à la promenade. Des groupes nombreux stationnaient donc devant la porte de l'hôtel du Faisan ci-devant royal, et chacun interprétait à sa manière la conduite de l'étranger et le mystère de son passage à Tours.

En effet, à midi sonnant, la porte cochère

de l'auberge s'ouvrit, et l'on vit sortir deux chevaux de main de fort belle apparence. Mais il n'y avait qu'un inconvénient à la curiosité publique surexcitée : les deux chevaux étaient conduits par un domestique qui, monté sur l'un des deux, menait l'autre en laisse.

Habilement et rapidement guidés par le domestique, ils gagnèrent les bords de la Loire.

Ils suivirent le chemin de halage en aval du fleuve, dans la direction de l'ouest. Arrivé à un quart de lieue de la ville environ, le domestique atteignit son jeune maître, qui s'élança à cheval.

Il longea la rive du fleuve, suivi de François, à une assez grande distance. La Loire, entre Tours et Saumur, est peuplée de quelques îles, autrefois boisées de grands peupliers.

Le cavalier, malgré la rapidité de la course, jetait un coup d'œil d'observation à chaque groupe d'îlots qu'il rencontrait. Il avait parcouru environ deux lieues et demie lorsqu'il distingua une île plus grande que les précédentes et qui pointait le cap au courant du fleuve.

Cette île était ombragée de grands massifs de verdure qui formaient ceinture autour d'elle et barraient la vue de tout indiscret posé sur la rive. Le cavalier mit son cheval au pas, paraissant chercher un bac qui devait se trouver dans ces parages-là. François fut envoyé à la découverte. Il revint bientôt, et apprit à son maître que le bac existait bien réellement à quelque distance de là, mais qu'il était de petite dimension, et que peut-être il y aurait quelque péril à s'y embarquer avec deux chevaux.

— Très-bien, reprit le cavalier, nous y entrerons, et nos chevaux nageront, remorqués par nous.

Rien n'embarrassait le charmant muscadin. On se présenta au batelier, à qui on fit de brillantes propositions pour passer avec les chevaux dans l'île voisine.

Enfin on toucha à la rive de l'île. Les deux chevaux, mouillés comme des marsouins, furent essuyés au moyen de grandes herbes sèches dont on fit des tampons, et François et son maître remontèrent en selle. Le bac alla rejoindre la rive gauche de la Loire.

Dans une petite baie située au sud, sur un promontoire entouré de peupliers d'Italie et de grands saules, une maison était posée en face de la nappe d'eau et de la rive gauche de la Loire. Trois barques à voiles repliées étaient amarrées à un tronc d'arbre. Un joli jardin servait de tablier à la maison. De longs filets se séchaient au soleil, tout le long du bord, sur le sable.

— Ce doit être ici ! dit le cavalier à François. Descends ; donne-moi la bride de ton cheval, et va demander un gîte pour un voyageur à cette maison-là. — On me demandera qui est monsieur, reprit François, homme prudent. — C'est juste, reprit le cavalier. Annonce le citoyen Châteauneuf, voyageant pour sa santé et ses plaisirs. — Ah ! oui, dit François, le nom du passe-port de monsieur.

Dix minutes après, il revenait suivi d'un jeune homme de fort bonne mine, quoique vêtu d'un large pantalon de toile et d'une sorte de carmagnole à l'usage des pêcheurs.

Le nouveau venu s'approcha du citoyen Châteauneuf toujours à cheval, et, ôtant devant lui son large chapeau de paille, il le salua profondément.

A cette haute politesse, le cavalier répondit par une légère inclinaison de tête, tout en sifflant un air de chasse.

Cependant François avait reçu le cheval des mains de son maître, qui venait de mettre pied à terre, et il emmenait les deux montures à l'habitation. Ce fut alors que le citoyen Châteauneuf, prenant le bras du pêcheur, l'attira à l'écart, et, se campant tout à coup devant lui, se mit à rire aux éclats.

—Ah ! jour de Dieu ! s'écria celui-ci. Vous ici ? vous ! Mais comment ? — Il paraît, capitaine, répliqua le cavalier, que vous ne m'attendiez pas du tout. C'est moi ; tant pis ! — C'est vous ! Est-ce bien vous ? dit le pêcheur ; et dans quel but ? — Croyez-vous que je vienne ici pour vous livrer à la police ? — Ah ! loin de moi cette pensée : je vous connais, mais ce déguisement..... — Est très-favorable pour un voyage, capitaine. — Et ce voyage ? demanda le pêcheur ébahi. — Ce

voyage, reprit le cavalier, est la cause de ce déguisement. — Bizarre et ravissant caractère! s'écria le pêcheur; vous êtes un être inexplicable. — Dites inexpliqué, monsieur le capitaine. Mais nous tâcherons de nous faire comprendre. Or çà, êtes-vous seul à habiter cette maison? — Non. J'y suis seul en ce moment. Venez vous reposer et vous rafraîchir. — Vous avez du gibier, de la volaille, des œufs frais, capitaine? reprit l'effronté cavalier : ou bien allez-vous me nourrir de poissons comme un Esquimau et m'abreuver de l'eau du fleuve comme un bison? — Venez, venez, mon brave ami Châteauneuf, dit le capitaine en l'entraînant vers sa demeure.

Nous ne chercherons pas à décrire cette habitation de pêcheurs, qui ressemblait fort à toutes les maisonnettes de ce genre; nous nous hâterons plutôt d'annoncer à nos lecteurs que le pêcheur dont il est ici question était le capitaine Reymond, que nous avons perdu de vue depuis longtemps. Quant au citoyen Châteauneuf, cet étourdissant muscadin, on l'a bien reconnu à son profil grec, à ses grands yeux noirs, à sa svelte tournure, à sa jambe divine bottée à l'écuyère, et surtout à son impertinence.

Ce cavalier était Coraly.

Comment et pourquoi cette fille extraordinaire avait-elle entrepris ce voyage périlleux et sous un pareil déguisement? C'est ce qu'elle dira beaucoup mieux que nous à notre très-honorable lecteur dans le courant de ce récit.

La pièce d'honneur du rez-de-chaussée était la cuisine. Le capitaine, aidé de François, servit sur une table tout ce que possédait en réserve le buffet du logis. Une excellente bouteille de vin de Grave devait faire pardonner la frugalité du déjeuner.

On voulait causer. François lui-même fut congédié. Il alla retrouver les chevaux.

Coraly, que nous continuerons à nommer le muscadin Châteauneuf, lui avait recommandé de se tenir en observation autour de la maison et de la prévenir en cas d'alerte; elle avait ses raisons pour cela.

— Primo, capitaine, dit le citoyen Châteauneuf, qu'est devenu Sultan? — Il est près d'ici, dans une bonne écurie, répondit le capitaine, de la paille jusqu'aux jarrets et de l'orge à discrétion.—Maintenant, passons à vous. Que faites-vous ici? — J'attends, dit le capitaine Reymond. — C'est vague. Conspirez-vous, oui ou non, contre le Directoire exécutif? — Avec qui conspirerais-je, citoyen Châteauneuf? avec des pêcheurs? Le Directoire exécutif conspire assez contre lui-même et s'exécutera assez tôt lui-même. Telle est mon opinion. — Telle est, je crois, la mienne aussi, dit le muscadin. Mais revenons. Vous êtes ici caché, et l'on peut vous y découvrir, puisque je vous y ai bien deviné, moi! Toute la police du Directoire est à vos trousses... A Paris, il n'est question que du départ d'Égypte et de l'arrivée prochaine de Bonaparte. Vous devez avoir à ce sujet des renseignements précis, mais vous ne me les communiquerez pas. Fort bien. Les directeurs sont aux champs. Ils cherchent partout la queue de la conspiration, quand la tête est là dressée devant eux et prête à les avaler. On veut arrêter tous les agents de Bonaparte. Vous êtes désigné le premier. On vous croit ici ou ailleurs; mais comme vous passez pour avoir acheté un château en Touraine, on vous cherche dans tout le pays. J'ai soupé hier à Tours, au Faisan royal (ci-devant), avec deux émissaires de Moulins et de Gohier; deux butors (je parle des émissaires), dont l'un a reçu en plein visage mon assiette avec assortiment de crême au chocolat. Un autre émissaire plus sérieux soupait à la même table que nous, j'en suis certaine, ou plutôt certain; celui-là, à qui appartient-il? je l'ignore. Car vous saurez, mon capitaine, que chaque directeur au Directoire a sa police particulière, sans compter celle de Fouché et de Talleyrand, prince de Périgord. Les deux brutes que j'ai coiffées de mon assiette et de mon mépris ne sont pas à craindre. L'homme mystérieux portant un habit gris de fer, silencieux, l'œil vif, le teint un peu jaune, me paraît redoutable. Le drôle vous cherche et vous découvrira ici, j'en ai la conviction. Donc, quel parti voulez-vous prendre — Avant tout, permettez, charmante Coraly, que je vous baise les mains, dit le capitaine très-atten-

dri. C'est pour me sauver que vous avez entrepris ce voyage ? — Précisément, dit le citoyen Châteauneuf. Veuillez prendre un parti immédiatement après l'explosion de votre reconnaissance. — Mon parti est fixé, reprit le capitaine. J'ai mes raisons pour rester ici pendant huit ou dix jours encore. Si on cherche à m'arrêter, je tâcherai de mon côté de brûler la cervelle au premier drôle qui voudra porter la main sur moi. Que voulez-vous de mieux, chère enfant ? — Ma foi rien, répondit Châteauneuf; et tant pis pour ceux qui viendront s'amuser à vous gratter l'épaule. Ainsi donc vous voilà très-décidé à couler encore des jours de lait et de miel dans cette île fortunée ? — Parfaitement décidé, citoyen. Vous voyez mon costume ; vous verrez mes occupations et vous jugerez de mes plaisirs. — Serait-il indiscret de vous demander à les partager ? ajouta la plus belle des muscadines déguisées en muscadin. — Ah ! citoyen Châteauneuf ! que demandez-vous là, mon cher ami ? lui répondit-on. Ici on vit de pain noir; on travaille aux champs ; on s'expose à toutes les intempéries et à tous les dangers de la rivière; car la pêche est notre état, citoyen. — Nous irons à la pêche, fougueux marinier, ajouta Coraly. Me croyez-vous timide, gauche et poitrinaire? — Je vous crois un cœur de héros dans un corps de déesse, charmante enfant, reprit le capitaine; mais je ne sais pourquoi cependant je tremble de vous savoir ici près de moi. Songez donc que je suis un proscrit maintenant... — La terre tourne, capitaine. Chacun a son jour. Est-ce que dans quelques heures d'ici l'Amérique, plongée dans la nuit en ce moment, n'aura pas tous les rayons de soleil qui nous éclairent? Mais que nous veut François ?

En effet, François entrait à la cuisine. Il vint annoncer qu'on voyait plusieurs personnes dans le bac et que le batelier se disposait à les *passer* dans l'île.

— Holà ! dit le citoyen Châteauneuf; allons, jeune pêcheur mon ami, ajouta-t-il, garnissez vos poches de pistolets, et tâchez de gagner le large dans une de vos embarcations. — Ce ne serait pas habile, reprit le capitaine. Des coups de feu pourraient m'arriver des deux rives de la Loire par autorisation du gouvernement. Dans le cas d'alerte je monte à poil sur Sultan, le cheval du moulin, comme nous l'avons surnommé, et je me promène tout bonnement dans l'île. — Ah ! vraiment ! dit Coraly. Cela devient amusant. C'est une scène de mélodrame. Allons, partez ; moi je prends un rôle aussi, et je tâcherai de m'en sortir de mon mieux.

Trois minutes après, le hardi capitaine, muni d'une excellente paire de pistolets, s'élançait à cheval sur Sultan qui, pour tout harnais, n'avait que sa bride. L'arabe emporta son maître comme un tourbillon emporte une plume.

Le citoyen Châteauneuf alla s'asseoir sur un banc du petit jardin en face de la baie et de manière à être parfaitement vu de ceux qui arriveraient à l'habitation des pêcheurs.

François fut invité à se rendre à la cuisine pour se restaurer à discrétion.

Le muscadin, toujours assis sur son banc, entre deux poiriers, tira de sa poche une fort jolie lorgnette, et se mit à observer le point occupé par l'ennemi. Il distingua parfaitement cinq individus, c'est-à-dire trois gendarmes et deux citoyens, qui avaient toute la tournure du gros marchand de chevaux de la veille et du grand garçon (section des beaux-arts de l'Institut) si bien arrosé de crême au chocolat.

— C'est providentiel ! se dit en lui-même l'élégant Châteauneuf. Pourvu que l'homme gris de fer ne les suive pas...

Un quart d'heure après, le groupe des promeneurs arrivait à la haie du jardin et saluait le citoyen Châteauneuf toujours assis entre ses deux poiriers. Ce fut le brigadier qui porta la parole.

XV.

— Citoyen, dit le brigadier en abordant M. Châteauneuf le chapeau à la main, nous n'espérions pas avoir l'honneur de vous rencontrer ici. — Cependant je vous y attendais, brigadier, répliqua le muscadin.

Les gendarmes et les deux citoyens qui les suivaient se regardèrent entre eux.

—Nous sommes chargés d'une mission, re-

prit le brigadier.—Vous êtes à la recherche d'un prévenu, dit Châteauneuf, et vous voulez l'arrêter?

Même étonnement de la part des interlocuteurs.

— Alors, citoyen, vous avez connaissance des ordres dont nous sommes porteurs? — Non-seulement des ordres que vous avez, mon brave, reprit le muscadin, mais encore de ceux qui vous manquent.

Le gros marchand de chevaux et l'envoyé de l'Institut (section des beaux-arts) mirent le chapeau à la main.

— Nous ferez-vous l'honneur, citoyen, ajouta le brigadier, de nous communiquer les instructions que vous avez?—C'est selon, dit Châteauneuf, commencez par exécuter votre mandat; nous verrons après. — Le prévenu est donc ici? demanda le marchand de chevaux, le citoyen Garrot. — Est-ce à moi de vous éclairer sur votre mission? répliqua le muscadin. Je commence à m'apercevoir que le gouvernement peut se tromper quelquefois sur la capacité des agents qu'il emploie. — Mais, citoyen, ajouta le grand jeune homme à la crème au chocolat, vous êtes donc chargé vous-même d'une mission supérieure? — Je suis chargé de tout ce dont on m'a chargé, reprit Châteauneuf, et hier soir, entre autres, je vous ai prouvé d'une manière palpable que vous causiez beaucoup trop en public. Les bavards agissent mal, entendez-vous. Le gouvernement veut de l'action, des services, et peu de paroles. Votre mission prétendue pour les beaux-arts est un déguisement stupide. Quant à celle de marchand de chevaux pour le compte de l'État, elle n'a pas le sens commun. Je vous ai devinés avant d'avoir seulement regardé vos oreilles. Allons donc, citoyens agents de police, ne volons pas l'argent du pouvoir exécutif. Vous êtes mauvais acteurs, je vous en préviens, et vous pourriez bien être sifflés. — C'est-à-dire, destitués et mis à la porte, dit le marchand de chevaux à son confrère. — Or çà, dit le brigadier, procédons à une visite domiciliaire, et arrêtons le prévenu.

On les vit alors se ruer dans la maison avec une rare intrépidité. Le citoyen Châteauneuf, toujours assis sur son banc, entre deux poiriers, continuait à siffler un air de chasse et à battre ses bottes du bout de sa jolie cravache.

Au bout de vingt minutes, agents de police et gendarmes revinrent la mine allongée et l'œil profondément triste.

— Eh bien? demanda M. Châteauneuf. — Eh bien, citoyen, dit le brigadier, personne! et pas la plus petite pièce servant de renseignement sur la présence du prévenu. — Il a un cheval, il doit avoir un cheval, dit le prétendu marchand hippique, le citoyen Garot.

On courut à l'écurie. On en revint presque aussitôt, toujours sous le poids humiliant d'une mystification.

— Rien! dit le brigadier; ni cheval, ni selle, ni bride, ni couverte... rien! — Si, si, il y a quelque chose, reprit le marchand aux ânes, des crotins... frais, très-frais! le cheval était ici il y a un quart d'heure. — Diable! exclama M. Châteauneuf, enverrez-vous l'objet de la découverte au ministre de la police? Savez-vous que vous êtes très-forts, citoyens! Jour de Dieu! ajouta-t-il en jurant entre ses dents, peut-on voler ainsi le gouvernement de la République!

L'humiliation des agents était à son comble; elle les écrasait. Le brigadier était hors de lui. Son indignation commençait déjà à se tourner contre les deux agents qui l'avaient fourvoyé dans cette ridicule corvée.

— Citoyen Châteauneuf, dit-il au muscadin, faut-il parcourir cette île et en battre tous les taillis, toutes les futaies, tous les coins et recoins? nous attendons vos ordres. — Mes ordres? reprit le drôle, mais vous vous moquez. Savez-vous qui je suis?...

Le brigadier s'approcha de lui, et lui parlant à voix couverte :

— Le passe-port de monsieur, dit-il, parle clairement. Monsieur est chargé d'une haute mission de la part du président du Directoire; nous autres, dans la gendarmerie, nous savons ce que cela veut dire. Sans ces deux bélitres qui m'ont amené ici, je ne sais comment, avec leur mandat de la police, je me serais déterminé à d'autres démarches plus utiles. Je prie monsieur l'inspecteur

général de ne faire aucune mention dans son rapport de cette visite maladroite... — Nous verrons cela, brigadier, riposta M. Châteauneuf ; en attendant, secondez-moi, et finissons-en avec ces agents et ce prévenu.

Le muscadin se leva ; le brigadier se mit à ses côtés comme un capitaine des gardes, prêt à embrocher de son sabre ou à fendre en quatre les deux agents si M. Châteauneuf l'ordonnait. Cet homme voulait de l'avancement. Le citoyen Châteauneuf sortit de sa poche on ne sait trop quels papiers ; il les parcourut rapidement des yeux, puis déchirant le petit feuillet blanc d'un agenda, il écrivit dessus quelques mots au crayon. Cela fait et s'adressant aux agents :

— Vous allez, je l'espère, réparer vos sottises, et cela immédiatement. Brigadier, à quelle heure passe près d'ici le coche d'Orléans à Nantes? — Citoyen inspecteur, répondit celui-ci en tirant sa montre, le coche d'eau passera devant cette île à trois heures et demie, il est trois heures et un quart. — A merveille! dit M. Châteauneuf, les deux agents que voici s'embarqueront à bord du coche, ils se rendront à Nantes, à l'adresse que voici, et demanderont la personne dont voilà le nom ; s'ils savent leur métier, ils devineront et opéreront ; s'ils n'arrêtent pas le prévenu, ils seront destitués. Comme les agents peuvent manquer d'argent et qu'ils ne pourraient, vu l'heure avancée, retourner à Tours pour s'en procurer, voici dix louis pour eux. Brigadier, vous êtes chargé de l'exécution de la présente ordonnance ; allez, et laissez-moi reprendre en paix ma promenade.

En achevant ces mots, M. Châteauneuf remit au gendarme papier et argent. Puis il tourna brusquement le dos à la compagnie et prit son chemin, au petit pas, à travers les prairies, sifflant toujours son air de chasse.

Un quart d'heure après, le coche d'eau pour Nantes arrivait à la hauteur de l'île ; il fut hélé par les gendarmes, et il s'arrêta. Une des embarcations qui se trouvaient là servit à transborder les deux agents, qui partirent pour Nantes, sous la surveillance de la gendarmerie, et très-résolus à employer les moyens les plus énergiques pour s'emparer de la personne du capitaine Reymond.

Le brigadier ramena l'embarcation dans la baie près de la maison, et, suivi de ses deux hommes de service, il reprit le chemin du bac pour retourner à Tours. A ses yeux, M. Châteauneuf était certainement l'homme le plus intelligent de la République et un des premiers fonctionnaires de l'État.

L'île avait près de trois quarts de lieue de longueur, mais elle avait à peine un quart de lieue de largeur. En se plaçant sur un tertre élevé, on pouvait aisément, de ce point culminant, embrasser du regard les deux bras de la Loire et les rives opposées. Ce fut vers cette éminence que se dirigea M. Châteauneuf dans l'espoir de découvrir Sultan et son cavalier. Armé de sa bonne lorgnette, il explorait depuis dix minutes toutes les régions de l'île, lorsque tout à coup, et comme par enchantement, il vit un homme qui gravissait le tertre gazonné au sommet duquel il se trouvait. Un léger frisson vint saisir le muscadin ; cet homme était précisément l'étranger en habit couleur gris de fer qu'il avait rencontré la veille au souper du *Faisan*, à Tours.

— C'est une fatalité! dit le citoyen Châteauneuf. Je n'aime pas du tout ce diable d'homme, et sa présence ici n'annonce rien de bon.

Mais le muscadin avait un moyen merveilleux de reconquérir son aplomb et son assurance ; c'était de se jeter sans transition, *ex-abrupto*, dans une impertinence outrée.

L'homme à l'habit gris de fer était à trente pas de M. Châteauneuf, et celui-ci n'avait pas l'air de s'en apercevoir. Sa lorgnette à l'œil, il paraissait absorbé dans la contemplation du paysage. L'étranger s'avança jusqu'à six pas sans dire un mot ; là, il s'arrêta, et, comme entrée en conversation, il se mit à tousser.

— Sacrebleu ! s'écria le muscadin feignant d'être surpris ; qui diantre est enrhumé par ici ? — Citoyen, répondit l'étranger, désolé de troubler votre extase. Je venais vous prier... — On ne prie que Dieu et les saints, citoyen, répondit sèchement M. Château-

neuf ; or, je ne suis pas Dieu. Quant aux saints, vous savez bien, ou vous devriez savoir, qu'il n'y en a plus depuis le calendrier républicain. — Ne vous fâchez pas, citoyen, dit l'homme à l'habit gris et sans faire un pas de plus. Voulez-vous me rendre un service? — Parlez, répondit Châteauneuf en remettant sa lorgnette à l'œil. — Vous pa-



La limpide clarté de la lune inondait les deux rives... (Page 469.)

raissez connaître cette île : savez-vous où est l'habitation dite la Maison des Pêcheurs ou le Vieux Moulin? — D'abord, citoyen, répliqua le muscadin, je viens dans cette île pour la première fois : et comme le Vieux Moulin et la Maison des Pêcheurs sont là, à gauche, qui vous crèvent les yeux, vous me permettrez de continuer à observer mon paysage. — Ah! ah! dit l'étranger sans avoir l'air de s'apercevoir de l'impertinence avec laquelle on lui répondait. C'est donc là que se cache l'émissaire de Bonaparte que je suis

chargé d'arrêter et que le gouvernement se charge de faire fusiller... Ah! ah! merci, citoyen.

Le coup de pointe était fort bien dirigé, et tout autre que Châteauneuf eût trahi son émotion par un petit mouvement nerveux.

— Que nous chantez-vous là, citoyen? se contenta-t-il de répondre. Vous avez envie de faire fusiller quelqu'un, vous?... Allons donc!

Et M. Châteauneuf continuait ses explorations contemplatives au moyen de sa lorgnette. L'homme gris se sentait presque désappointé. Il revint à l'attaque.

— Le capitaine Reymond est-il de votre connaissance, citoyen? demanda-t-il. — Certainement, dit le muscadin. Comment se porte ce cher capitaine?—Bien pour le présent; fort mal pour l'avenir. Je le crois même à peu près perdu. — Ah! ah! dit M. Châteauneuf. Voilà peut-être pourquoi tous les limiers de la police se sont mis à sa recherche. — Vous ne me comprenez donc pas, citoyen? Hier, cependant, au Faisan, vous avez fait preuve de beaucoup d'intelligence. — Est-ce parce que je vous ai deviné, citoyen? dit Châteauneuf. — Précisément, comme je vous ai devinée, Mademoiselle.

Cette dernière parole siffla aux oreilles de M. Châteauneuf et le fit légèrement tressaillir. Évidemment, l'homme vêtu de gris venait de remporter un avantage signalé sur son adversaire. Il fallait une revanche éclatante. Le muscadin jura entre ses dents qu'il l'aurait, dût-il tuer sur place cet audacieux agent de police, pour dernière ressource. Remettant alors sa lorgnette dans sa poche, il se retourna vers le quidam qui l'avait si personnellement interpellé; et, croisant les bras sur sa poitrine, la cravache dressée contre l'épaule, l'œil étincelant et le sourire d'une ironie écrasante, il répliqua :

—Dites-moi donc, savez-vous comment on se débarrasse d'un chien qui nous suit pour nous mordre les jambes? — D'abord, je ne suis pas un chien, reprit l'homme vêtu de gris; ensuite, je ne cherche pas à vous mordre. — Mais vous me suivez... Peut-être même n'avez-vous cessé de me suivre depuis Paris jusqu'ici?

L'étranger s'inclina comme pour dire : vous avez parfaitement raison.

— Ah! le gouvernement me fait suivre, moi! reprit M. Châteauneuf. Et quand je vais à la recherche d'un de mes amis, le gouvernement me fait suivre par ses agents afin d'éclairer leur route et d'amener ses limiers tout droit sur la proie qu'ils ont mission de saisir! de manière que, dans cette classe ignoble, je suis l'appeau, la caille qui chante pour appeler des cailles du voisinage, et vous êtes les chasseurs, vous! Ah! le gouvernement de Barras fait cela et veut me faire servir à cela!... C'est très-bien! Il a droit à toute ma reconnaissance. Quant à vous, dont j'ignore le nom, mais dont je connais la profession, vous venez de gagner votre journée comme l'empereur Titus, entendez-vous? — Allons, un peu de calme, Mademoiselle, reprit l'agent. — Halte-là! s'écria le muscadin, et retenez bien ceci : je suis sous ce déguisement le citoyen Châteauneuf pour tout le monde, pour le diable lui-même, et pour vous, par conséquent... Si vous me désignez autrement..... je vous rendrai muet et très-sérieux.

L'homme vêtu de gris s'inclina. Il venait de comprendre que le citoyen Châteauneuf, très-habile tireur, portait sur lui des pistolets excellents.

— Monsieur, dit-il, je serais désolé de vous déplaire. Ma mission est de veiller sur vous et de vous donner aide et protection au besoin. — Merci, répliqua Châteauneuf. Mais vous avez une autre mission aussi. — Je n'en disconviens pas. Je la remplis également avec zèle. Déjà, j'ai d'assez bons résultats... — Ah! reprit le muscadin; vraiment? Vous croyez donc que le capitaine ne tardera pas à être arrêté?..... — Eh! mon Dieu! citoyen Châteauneuf, me prenez-vous donc pour un des butors que vous avez envoyés se promener sur un coche jusqu'à Nantes? Je ne suis pas aux gages de certains membres du Directoire, moi! Je sers la tête, l'intelligence même du pouvoir. — Vous servez Barras, n'est-ce pas? dit Châteauneuf. Vous êtes un agent de Barras et non de

Gohier ou de Moulins Eh bien, servez votre maître tant qu'il vous plaira; moi, je ne sers que mon bon plaisir, qui est mon seul maître, et je vous déclare que vous ne continuerez pas à me suivre, n'ayant besoin de la protection de personne. Je vous déclare en outre, que vous n'arrêterez pas le capitaine Reymond tant que mon cœur battra dans ma poitrine. Voilà qui est clair et précis. Maintenant, faites ce que vous voudrez. J'attends, et je vous observe.

Après cette vive conversation, ils descendirent le monticule, et se retrouvèrent sur la lisière de la prairie. Là, il fallait prendre un parti. Celui de M. Châteauneuf fut bientôt trouvé. S'adres sant résolument à son interlocuteur :

— Vous avez l'intention de me suivre? lui dit-il. Je vous préviens que ce ne sera pas sans péril. — Mon intention, Monsieur, reprit l'agent, est d'attendre la force armée, que j'ai requise, et de faire dans l'île une battue à fond. Je commencerai par faire cerner la maison. — J'aime votre franchise, dit le muscadin. C'est de l'outrecuidance effrontée; mais n'importe, j'aime cela. La déclaration de guerre étant faite, nous commencerons les hostilités, n'est-ce pas?

Tout en causant de la sorte, ils arrivaient à l'habitation. Quatre pêcheurs étaient revenus d'une course sur la rivière. M. Châteauneuf les prit à part et leur parla à voix couverte pendant cinq minutes. Ces braves gens coururent au Vieux Moulin, et ils arrivèrent bientôt armés chacun d'une grosse carabine. François, qui avait reçu ses ordres, amena les deux chevaux sellés et bridés. M. Châteauneuf monta lestement à cheval, et son domestique l'imita. Alors s'adressant à son petit bataillon :

— Mes amis, dit-il, vous avez juré de défendre votre brave compagnon. Nous allons tenir la campagne. Suivez-moi. — Un moment, reprit l'agent de police, qui voulait gagner du temps; est-ce que vous avez bien réfléchi aux conséquences?..... Savez-vous que j'attends douze gendarmes et un brigadier? — Premièrement, mon cher ami, et pour vous faire passer le temps vous allez accepter l'escorte de quatre hommes, et vous allez me suivre dans le bois. — Vous m'arrêtez, moi! citoyen Châteauneuf. — En attendant que vous arrêtiez les autres, permettez que nous vous prêtions la pareille : vous prendrez votre revanche après. — Monsieur, s'écria l'agent en sortant deux pistolets de ses poches, je vous rends responsable des événements. Voici la gendarmerie qui se dispose à passer le bac. — Elle aura beaucoup de peine à mettre à la voile, dit tranquillement le muscadin. Tenez, regardez la corde tendue qui se détend et la grenouille qui plonge dans l'eau. — La corde est coupée! s'écria de nouveau l'agent hors de lui. — Comme vous le dites, citoyen. Grâce aux soins intelligents et au couteau d'un petit pêcheur que j'ai envoyé pour opérer ce petit changement à vue.

Le muscadin disait vrai. La corde de la *draille*, tranchée au pied de son arc-boutant sur la rive de l'île, flottait au courant de la Loire, et le bac voguait à la dérive, au grand effroi des gendarmes qui s'y étaient embarqués. De grands éclats de rire, partis du groupe des pêcheurs vinrent clore cette scène dramatique. Le petit pêcheur revint tout glorieux de son haut fait, et reçut du *commandant* Châteauneuf un gros écu de six francs.

— Il paraît, dit l'agent consterné, que M. le général solde ses troupes sur le champ de bataille. Bonne méthode! — Oui, citoyen, lui répondit-on. L'argent est le nerf de la guerre et l'âme de la paix. Il ne tient qu'à vous d'en faire l'épreuve. Mais, dépêchons; nous discuterons dans le bois, près d'ici, notre traité international ou notre armistice. Mes amis, ajouta-t-il en s'adressant aux pêcheurs, débarrassez le prisonnier de ses pistolets, et, en avant, marche!

L'agent rendit ses armes d'assez bonne grâce, et suivit la troupe, que précédaient M. Châteauneuf et son aide de camp, François, montés sur leurs chevaux de bataille.

XVI.

Après un quart d'heure de marche environ, M. Châteauneuf et sa petite troupe arrivèrent dans une sorte de carrefour où des aulnes gigantesques entremêlés de jeunes

mélèzes et de peupliers formaient un massif de verdure impénétrable aux rayons du soleil. Plusieurs percées naturelles donnaient jour sur la rivière comme autant d'allées dans un parc.

M. Châteauneuf ayant mis pied à terre, avait envoyé à la découverte le jeune drôle dont il s'était déjà assuré le zèle par un bel écu de six francs. Quoique frappée à l'effigie des tyrans, cette monnaie-là plaisait beaucoup encore aux Tourangeaux.

Le jeune pêcheur ne tarda pas à revenir, servant de guide au capitaine qu'il avait hélé et qu'il ramenait au quartier général. Sultan, très-enchanté de sa promenade, se livrait à des accès de gaieté, qui redoublèrent à la vue des deux chevaux, ses nouveaux compagnons.

La petite troupe était cantonnée au pied d'un tronc d'arbre énorme, assise sur le gazon, le prisonnier au centre. M. Châteauneuf invita celui-ci à se lever, et il le présenta au capitaine Reymond, qui, dans sa surprise, fit deux pas en arrière.

— Ah! ah! dit le muscadin, vous vous reconnaissez donc, Messieurs? Touchante réunion!

Le capitaine venait en effet de reconnaître l'étrange personnage qui, sur la route de Sèvres à Versailles, avait lié conversation avec lui et lui avait raconté ses malheurs en lui apprenant entre autres, qu'il se nommait l'ex-comte Reymond de Vitry.

— Par Dieu! citoyen, dit Reymond, je ne suis pas fâché de vous revoir, quand ce ne serait que pour savoir des nouvelles du cheval normand que vous avez lancé après le cerf que je montais, et surtout des nouvelles de votre cousin le général Desaix, et de vos biens qui devaient être vendus comme domaines nationaux. La famille de Vitry, dont vous êtes l'héritier, a-t-elle enfin obtenu justice? Voyons.

L'agent baissait la tête, et ne songeait même pas à dissimuler son dépit.

— Le temps presse, reprit M. Châteauneuf. Nous avons à causer un moment.

Et il expliqua en quatre mots au capitaine comment l'agent de police était tombé entre ses mains, et la double mission qu'il avait reçue du président du Directoire exécutif; mission de surveillance d'une part, et mission d'arrestation d'autre part.

— Ainsi, capitaine, reprit le muscadin, tandis que l'œil de *monsieur* devait veiller sur ma vertu, ses mains devaient vous saisir au collet. Conclusion : Considérant, et attendu tout ce qui précède, et en vertu des droits de la guerre, nous pouvons très-bien, le Conseil entendu, faire fusiller l'espion surpris en flagrant délit d'espionnage.

L'agent de police tressaillit. Il se leva, et se tint debout devant ses juges, l'œil égaré, mais l'attitude assez ferme encore.

—Voyons, tenez-vous à la vie? dit M. Châteauneuf. — Oui, Monsieur, dit l'agent, je tiens à mon existence. J'ai une femme et deux enfants... — C'est bien, reprit M. Châteauneuf; j'ignorais cela. Cela même rendra meilleures les conditions de notre traité. Vous allez donc continuer à rester au service de Barras, et je vous assure ma protection tant que Barras sera au pouvoir. Si le Directoire tombe, remplacé par un pouvoir dont il est facile de deviner le chef, voici le capitaine Reymond qui, à son tour, vous honorera de son appui. Dans les deux cas, je le répète, vos intérêts sont sauvegardés; votre femme et vos enfants ont du pain pour la vie. — Monsieur, reprit l'agent, que puis-je faire pour vous servir? — Voici, dit le muscadin : retournez bien vite à Tours faire retirer l'ordre donné à la gendarmerie, de rechercher le capitaine Reymond que vous savez être parti secrètement pour le Midi de la France; écrire au président du Directoire que vos recherches ici n'ont amené aucun résultat, sinon de m'avoir suivie à la promenade dans plusieurs sites du territoire tourangeau, où je me livre à l'herborisation; science pour laquelle j'annonce les dispositions les plus heureuses.

L'homme vêtu de gris s'inclina, fort heureux de l'issue de sa querelle avec le muscadin, et des deux protecteurs qu'il venait de gagner pour l'avenir quel qu'il fût.

M. Châteauneuf ordonna à un des pêcheurs de ramener le prisonnier, qui cessait de l'être, à l'habitation, et de le transporter sur la rive gauche de la Loire dans une des pe-

tites embarcations à l'usage de la pêche; puis il congédia le reste de son armée non sans lui avoir donné des marques de sa magnificence.

L'agent se hâta de s'éloigner et de regagner la ville de Tours.

M. Châteauneuf remonta à cheval; le capitaine s'élança sur les reins de sultan comme un vrai maquignon catalan; François les suivit à distance. Il était bien temps de respirer un peu à l'aise les brises de l'île et de prendre le plaisir d'une promenade pacifique, exempte de toute surprise et de toute appréhension.

Après la promenade, qui fut longue et charmante, ils se rendirent à la maison des pêcheurs, où un repas frugal, mais excellent, leur fut préparé.

Vers le soir, M. Châteauneuf quitta l'île qu'il avait surnommée l'*Ile fortunée*, en souvenir des succès qu'il y avait obtenus; et un rendez-vous étant pris pour le lendemain avec le capitaine, afin de causer d'affaires majeures, le charmant muscadin regagna le chemin de la ville de Tours, suivi de François.

XVII.

Quelques jours s'étaient écoulés depuis le départ de l'homme à l'habit gris. M. Châteauneuf, jugeant que la soirée serait calme et le clair de lune magnifique, dirigea sa promenade du soir vers le bac de l'île, sur la Loire, où le capitaine Reymond continuait à vivre incognito.

L'officier, par un de ces pressentiments auxquels on cède malgré soi, attendait précisément, ce soir-là, son excellent compagnon. Il dirigeait du côté du bac une embarcation à voile aussi près que possible de la rive. Quand les deux chevaux parurent sur le pré qui bordait l'eau, un signal partit de l'embarcation; c'était un coup de sifflet d'un accent particulier.

M. Châteauneuf entendit et comprit le signal; il descendit de cheval, et s'avança vers la rive.

L'embarcation arriva comme un cygne, offrant une seule aile au vent. L'officier du bord reçut le muscadin.

François, suivant les instructions qu'on lui avait données, gagna avec les deux chevaux une ferme voisine.

— Il paraît, capitaine, que vous m'attendiez ce soir? demanda le muscadin. Je ne vous avais pas fait prévenir, cependant. — Mon vieil ami Châteauneuf, répondit gaiement l'officier, vous avez sans doute souvent ressenti cette vague inquiétude qui nous avertit presque toujours de l'approche d'un ennemi. — Je l'ai souvent éprouvée, capitaine. Mais comment, à mon approche, pouviez-vous être inquiet? Suis-je votre ennemi? — N'êtes-vous pas mon tourment? —Votre tourment, capitaine? reprit Coraly. Comment l'entendez-vous? —Eh! mon Dieu! dit Reymond, puis-je voir de sang-froid une des plus charmantes filles du monde, et dans la position la plus brillante, s'exposer à se perdre pour venir au secours d'un pauvre proscrit comme moi? Tenez, Mademoiselle (je puis vous rendre votre nom en pleine rivière), votre dévouement, que j'admire, me donne des frissons. — Bah! répliqua-t-elle; qu'est-ce donc que je risque? La perte de la *protection* de Barras? Périclès n'est pas toujours très-amusant! — Non, mais il est très-puissant! — Croyez-vous que j'attache beaucoup de prix au luxe, à l'argent?... Ah! fi! citoyen! — Mais vous attachez du prix à votre indépendance, à votre tranquillité, citoyenne.—Diable! dit Coraly, croyez-vous que le Directoire s'amuserait à me persécuter? — Il vous fait suivre; il vous surveille; vous portez de l'intérêt à un de ses adversaires. — Voudrait-il me *fructidoriser?* — Dame! il est jaloux et ombrageux, dit Reymond. — Eh bien, ajouta Coraly, va pour la guerre. — Mademoiselle, répondit l'officier, je n'accepte pas un sacrifice pareil. *Restez au Directoire.* Tout ce que je puis vous affirmer, c'est que s'il tombe, vous serez magnifiquement protégée, vous qui m'avez si généreusement tendu la main.

Quelques instants de silence succédèrent à ces paroles.

La limpide clarté de la lune inondait les deux rives de la Loire et brillantait l'eau d'une myriade de vives étincelles; le paysage était superbe et d'une mélancolie qui enchantait l'âme autant que le regard.

Coraly admirait cette nature grandiose et sereine à laquelle, depuis bien longtemps, elle n'était plus habituée. Les plus magiques soirées de Paris lui paraissaient bien ternes dans ce moment-là.

Il arriva que l'embarcation, après avoir dépassé un grand massif de peupliers situé sur la rive gauche, se trouva en face d'une longue prairie au bout de laquelle étincelait une toiture en ardoises et de forme conique; deux tourelles pointaient leur aiguille dorée dans l'azur limpide; quelques fenêtres paraissaient éclairées.

— Voilà sans doute un château, dit Coraly. Les niveleurs ne les ont pas tous rasés sur les bords de la Loire. Comment se nomme celui-ci, capitaine? — Je crois, Mademoiselle, que ce bâtiment dépend du domaine de Rencey.

A ce nom, Coraly ne put retenir un cri. Le capitaine s'approcha d'elle, et lui demanda si elle s'était blessée.

— Moi? répondit-elle; du tout, Monsieur. Si j'ai crié, c'est qu'une étoile filante m'a surprise. Je viens de voir filer une bien belle étoile, ajouta-t-elle en montrant le ciel.

Le capitaine comprit parfaitement le mot allégorique. Il se mordit la lèvre en jurant, *in petto*, contre son étourderie, qui lui avait fait prendre cette direction sur la Loire, tandis que qu'il eût été si facile de se promener en amont de l'île ou vers la rive opposée. Il voulut virer de bord, comme pour tourner le dos au paysage, au milieu duquel brillait ce malheureux toit ardoisé du château de Rencey.

Mais Coraly s'apercevant du but de la manœuvre :

— Que faites-vous, capitaine, que faites-vous? reprit-elle. Veuillez ne pas changer de direction; nous sommes bien ainsi, et nous avons toute la nuit devant nous. La belle promenade, monsieur le capitaine! et que j'aime surtout ces grandes prairies, ces futaies de droite et de gauche, et ce noble château au milieu, comme fond du tableau! Vous êtes sûr, n'est-ce pas, que c'est là le château de Rencey?... — Oui, Mademoiselle, répondit Reymond. — L'ex-marquis de Rencey, qui a une fille unique, et qu'on dit ravissante, merveilleuse?... — On le dit, Mademoiselle, ajouta l'officier, que l'impatience gagnait. — Et le capitaine Reymond dit comme tout le monde, répliqua Coraly. — Pourquoi non, Mademoiselle? — Monsieur le capitaine, dit-elle, savez-vous quelle idée folle me passe par la tête? — Parlez, Mademoiselle, répondit Reymond. — J'ai grande envie d'aller visiter ce château. — J'ignore, Mademoiselle, dans quel but vous voulez m'obliger à vous amener à Rencey. Ce que je sais bien, le voici : le propriétaire de cette maison de campagne est un homme âgé et atteint d'aliénation. Il n'a auprès de lui qu'une fille unique et charmante, comme vous le disiez fort bien tout à l'heure; j'ajouterai une fille des plus vertueuses. Rencey est une habitation sévère, longtemps visitée par le malheur; on y pleure encore la mort d'un fils et d'un frère chéris... je vous déclare donc, Mademoiselle, que, quant à moi, je ne puis vous accompagner et aller de gaieté de cœur sous un déguisement et sous un prétexte frivole, demander une hospitalité qui n'a pour but qu'une vaine curiosité de votre part. — Monsieur le capitaine, répondit Coraly, j'ai la mauvaise habitude de vouloir être obéie, quand je ne demande pas l'impossible. Je suis très-entêtée surtout pour mes fantaisies. J'ai pris la résolution de faire une visite aux habitants du château de Rencey, et cette visite, je la ferai. Personne n'aura le droit de me reprocher une inconvenance. M. de Châteauneuf connaît assez le monde pour se tirer avec succès d'une aventure dont il prend la responsabilité. Seulement, Monsieur, dans le but de vous épargner des chagrins (car vous me paraissez fort affligé de ma résolution), je me passerai de vous et même je ne me rendrai à Rencey que demain dans la journée, en plein soleil, de manière à ne pas porter la plus légère atteinte à la réputation de la noble demoiselle.

XVIII.

Le lendemain, vers les deux heures de l'après-midi, un cavalier, suivi d'un domestique, arrivait au pas de promenade au

château de Rencey. Il descendait de cheval dans la cour, vis-à-vis le grand perron, et, sans plus de façon que n'en eût mis un ancien ami du logis, il donnait sa carte à un domestique en lui demandant de l'annoncer. Sur cette carte, un seul nom était inscrit : Châteauneuf.

Le domestique revint bientôt avec cette réponse :

— Le citoyen Rencey et la citoyenne sa fille sont à table; si le citoyen Châteauneuf veut prendre la peine de passer dans le salon... — Fort bien, dit le cavalier en montant les marches du perron, j'attendrai.

M. Châteauneuf alla s'asseoir dans un vieux fauteuil en face d'un vieux cadre dont on avait remplacé le vieux portrait par une carte de géographie. Aussitôt un homme de la maison vint trouver M. Châteauneuf : c'était l'honnête M. Clément, que nous connaissons de vieille date. Il aborda le cavalier avec certaines précautions oratoires, comme s'il voulait sonder une eau dangereuse avant de s'y aventurer.

— Si le citoyen arrive de loin, disait le régisseur Clément, il doit avoir besoin de se rafraîchir. Nous n'avons, je crois, jamais eu l'honneur de recevoir le citoyen... — Vous êtes le régisseur du domaine? demanda brusquement M. Châteauneuf. — Je l'étais, citoyen; je suis aujourd'hui l'ami et l'*officieux* de la maison. — Vous vous nommez Clément, n'est-ce pas?—A vous faire plaisir, citoyen, reprit le régisseur avec des frissons affreux. — Je vous ai reconnu. On m'a parlé de vous au Faisan, à Tours. C'est en votre nom que ce château et cette terre ont été rachetés de la nation, n'est-ce pas? Mais où diable, mon cher Clément, avez-vous trouvé tant d'or pour payer cela?

Telles furent les foudroyantes paroles de M. Châteauneuf.

M. Clément, pour toute réponse, ne cessait de proposer à son interlocuteur des rafraîchissements de toute espèce.

— Parlons à cœur ouvert, dit tout à coup le cavalier. Vous avez emprunté, pour racheter Rencey, la bourse d'un officier, on me l'a dit. Vous ne pouvez le nier, mon cher ami; il faut convenir que cet officier était vraiment un officier de fortune, n'est-ce pas? Or çà, mais vous n'êtes que son prête-nom, et par conséquent il est lui-même propriétaire légitime de ce beau domaine; et par délicatesse, il en laisse la jouissance aux anciens maîtres du lieu, ces pauvres Rencey que la révolution a dépouillés. Savez-vous, mon cher Clément, que c'est superbe cela, de la part de cet officier! Le tout est de savoir maintenant où lui-même avait pris, trouvé ou gagné tant de pièces d'or, car il passe pour millionnaire à Paris. Oh! il n'est bruit que de cela...

M. Clément, dont la peur agitait et agaçait tous les nerfs, ne put résister plus longtemps à la situation qu'on lui faisait. Il salua M. Châteauneuf, et sortit du salon comme un lièvre qui se glisse hors d'un fourré, rasant du ventre le sol et cherchant une issue pour s'élancer en pleine campagne, hors du flair des chiens qui l'ont dépisté.

— Voilà un homme, se dit à lui-même le muscadin, qui va singulièrement parler de moi aux maîtres du logis.

Dix minutes s'étaient écoulées lorsqu'on entendit un grand bruit éclater dans la salle à manger. Une voix sonore et impérative dominait toutes les voix; un homme âgé, mais très-vert encore, s'avançait résolument vers le salon comme s'il échappait à des mains qui voulaient le retenir : c'était le ci-devant marquis de Rencey; il arrivait, sa serviette à la main, l'œil brillant, le visage empourpré, comme un homme transporté de joie à l'annonce d'une visite longtemps attendue.

— Eh! mais, où est-il donc, ce cher enfant? s'écriait-il; le fils de mon meilleur ami, le comte de Châteauneuf; mon frère d'armes... où est-il donc?

Le muscadin n'avait qu'un parti à prendre, c'était de se jeter dans les longs bras que lui tendait le marquis.

— Diable de fou! se dit-il; mais n'importe; les dés sont lancés; jouons, et jouons bien. — Ah! mon cher vicomte! s'écria de nouveau le vieux gentilhomme, quelle heureuse journée! Venez, mon enfant. Ciel! c'est tout le portrait de son père!

Ces paroles étaient entrecoupées de fran-

ches accolades données et reçues avec un égal enthousiasme.

Le marquis, sans autres cérémonies, saisit par le bras M. Châteauneuf, et l'entraîna dans la salle à manger.

— Un couvert! un couvert! disait-il aux domestiques. Il dînera avec nous; il dînera deux fois. Mademoiselle, reprit-il en s'adressant à Hélène, j'ai enfin le bonheur de vous le présenter. Vous ne le reconnaissez pas? Je le crois bien. Vous ne vous êtes pas vus depuis l'âge de cinq ans. Il était à treize ans aux pages de la reine; à dix-sept ans, il est entré dans les chevau-légers de la *maison*. Aujourd'hui, c'est un des meilleurs et un des plus intrépides officiers de l'armée de Sa Majesté. Mademoiselle, je vous demande vos bontés pour le vicomte de Châteauneuf. Servez-lui à dîner à l'instant même, et envoyez chercher à mon caveau particulier le vin de Madère le meilleur que je possède. Allons, mon brave, vous me ferez raison. Nous irons à la chasse, car je connais votre passion pour ce noble exercice. Le soir, nous jouerons aux échecs, et mademoiselle de Rencey nous fera la lecture. A propos, qu'on donne au vicomte l'appartement de la grosse tour. Il communique au mien par la galerie de mes trophées, mon cher vicomte: une galerie tapissée de quarante-trois bois de cerf, sans compter le menu fretin; une collection superbe! Buvez, mangez, et regardez-vous ici comme à Châteauneuf, votre terre. Surtout, mon ami, faites bien la cour à mademoiselle de Rencey, qui est sévère en diable, mais qui ne voudra pas mentir aux engagements de deux nobles familles, et qui vous acceptera pour époux d'ici à peu de temps. Vive le roi, Châteauneuf et Rencey!

Cette fois, il y avait de quoi perdre contenance, et notre muscadin se sentit étourdi sous le coup le plus imprévu qui fut jamais. Sa position était toute faite, irrévocablement constituée, et cela subitement, et sans qu'il eût le temps de lâcher une parole, de tousser et de cracher.

Il était, du même coup, fils du comte de Châteauneuf, vicomte lui-même, ancien page, chevau-léger, ami du marquis de Rencey, son hôte, son compagnon de chasse, et... (le cas était grave) présenté à mademoiselle de Rencey comme un futur époux qui venait mettre à ses pieds sa fortune, son nom et toute sa personne.

Sortir de là, parut plus difficile à M. Châteauneuf que de se débarrasser de tous les agents réunis de la haute police de la République. Il avait affaire, il est vrai, à un vieux fou, mais à un fou emporté, terrible dans ses résolutions, et toujours prêt à saisir un couteau de chasse ou un pistolet.

Mais, ce qui était plus attrayant, le muscadin avait affaire à mademoiselle de Rencey, dont l'imposante beauté, la sévérité de principes et le regard intelligent et scrutateur commençait à l'accabler un peu.

Évidemment, M. Châteauneuf avait un peu trop présumé des ressources de son esprit, et surtout de l'audace de son caractère. Le regard d'Hélène le troublait; il évitait ce regard comme une pointe d'épée.

Mademoiselle de Rencey s'en aperçut; et sa défiance se mit plus que jamais sur la défensive. Hélène observait beaucoup, sans en avoir l'air et tout en versant du café avec une grâce pleine de dignité.

Cependant, le ci devant marquis, après avoir épuisé une grande partie du trésor de ses souvenirs, après avoir raconté tout ce que sa mémoire et sa folle imagination lui fournissaient de rêves et de réalités, le vieux marquis, majestueusement assis dans un fauteuil, commença à s'assoupir. Il sommeillait, et bientôt après il se mit à dormir profondément, habitude qu'il avait contractée après dîner.

Hélène s'attendait à cela; mais M. Châteauneuf en fut cruellement surpris. Plusieurs fois il chercha à réveiller le dormeur par quelques vives saillies. Hélène devina son intention, et avec un air d'autorité et une malice incomparable:

— Monsieur, dit-elle au muscadin, vous êtes trop aimable et trop bon pour vouloir priver mon père d'un repos qui lui fait grand bien. — Je suis prêt à me retirer, Mademoiselle, se hâta de répondre M. Châteauneuf enchanté du moyen échappatoire qui se présentait. — Nous quitter, Monsieur? ajouta Hélène. Oh! non. Vous ne voudriez pas causer

ce chagrin à mon pauvre père; il vous demandera en se réveillant. Voulez-vous m'accompagner jusqu'aux espaliers? Marguerite, ma femme de chambre, nous suivra armée de deux paniers; j'ai quelques fruits à cueillir.

La proposition était nette et précise comme un ordre.

M. Châteauneuf prit son chapeau, ses gants et sa cravache. Il suivit mademoiselle de Rencey, et Marguerite les escorta.

M. Châteauneuf savait trop bien son monde pour ignorer qu'il n'avait encore aucun droit à offrir son bras à une jeune personne comme Hélène, se promenant dans son jardin. Il marchait donc à côté d'elle, et même un peu en arrière. Arrivés aux espaliers, nos charmants jeunes gens se mirent à cueillir les plus belles poires de la saison. Marguerite fut chargée de les classer par espèce. Assise sur le gazon, entre ses deux paniers, elle se livrait à ce travail, tandis que mademoiselle de Rencey se promenait d'un bout à l'autre d'une allée en compagnie du beau muscadin.

La conversation se ranima; le moment était solennel.

— Je crois inutile, Monsieur, de chercher à vous éclairer, dit Hélène, sur le triste état de mon père. Vous avez bien vite reconnu la vérité... Mon père est atteint depuis plusieurs années d'une aliénation mentale d'autant plus incurable, qu'elle s'irrite par les raisonnements les plus sages. Quant aux traitements, on a tout essayé sans succès jusqu'ici. Cette maladie est fort singlière, ajouta mademoiselle de Rencey; elle n'altère en rien la mémoire. Vous avez vu que mon père vous a parfaitement reconnu, Monsieur, et qu'il vous a rappelé bien des détails de famille. — J'ai vu cela parfaitement, répondit M. Châteauneuf. Je crois avoir répondu de mon mieux au malade..... — Oui et non, Monsieur, reprit Hélène. Permettez que je vous l'avoue, vous m'avez paru quelquefois très-embarrassé. — Mademoiselle, vous avez parfaitement raison : j'ai été gauche au suprême degré. Cela est-il un crime à vos yeux?—Non, Monsieur; mais votre embarras, en répondant aux questions de mon père, pouvait me donner des doutes sur votre loyauté. — C'est-à-dire que vous m'avez pris pour un aventurier s'affublant d'un titre et d'un nom d'emprunt.

Hélène de Rencey regarda fixement M. Châteauneuf qui, cette fois, soutint ce regard sans faiblir et sans rougir.

— Un aventurier! reprit Hélène. Oh! non, Monsieur, je ne le crois pas. Dans quel but un aventurier viendrait-il dans cette maison? Pour nous voler! nous sommes pauvres. Pour compromettre ma réputation? il risquerait d'être tué comme un infâme brigand. — Tué, Mademoiselle? Et par qui? demanda le muscadin en s'arrêtant tout à coup. — Par moi-même, répondit Hélène avec le plus grand sang-froid.

La promenade continua. M. Châteauneuf contemplait avec ravissement le beau profil de cette jeune personne qui marchait à côté de lui.

Je comprends qu'on aime de passion cette femme, se dit-il avec un affreux serrement de cœur. — Cela vous étonne, Monsieur? ajouta mademoiselle de Rencey. — Non, dit Châteauneuf, cela me ravit. Et pour tuer un aventurier audacieux, comment vous y prendriez-vous, Mademoiselle? — Très-simplement, ajouta la belle jeune fille; je le viserais ainsi avec deux pistolets, et je tire très-bien.

En prononçant ces dernières paroles, mademoiselle de Rencey avait sorti très-lestement deux fort beaux pistolets des poches de sa jupe, et elle en dirigeait les deux canons sur la poitrine du muscadin, à trois pas de distance.

Il faut le dire à sa louange, M. Châteauneuf ne bougea pas et ne pâlit pas.

— C'est une répétition de votre rôle que vous me donnez là, n'est-ce pas, Mademoiselle? dit-il en souriant. — Oui, Monsieur, reprit-elle. Repétons la scène. Voyons, je commence : Qui êtes-vous, Monsieur? votre nom véritable?.... — Bien, Mademoiselle! fort bien! dit Châteauneuf, toujours en face des deux pistolets. A mon tour, maintenant. Je vais répondre. Il est bien entendu que c'est un rôle que je joue pour vous être agréable. — Qui êtes-vous, Monsieur? répéta Hélène dont le regard étincelait. — Qui je

suis? répondit Châteauneuf; un de vos admirateurs. — Votre nom? — Eh bien, adorable enfant! apprenez mon malheur tout entier. J'aime d'une passion extravagante... et l'objet de ma passion vous me l'enlevez. Je suis un pauvre être sacrifié pour vous..... Mademoiselle, sous ce déguisement et sous un nom d'emprunt, reconnaissez une femme que la jalousie a rendue presque folle, qui s'est introduite auprès de vous pour s'assurer de son malheur, quoiqu'elle ait la preuve que vous êtes sa rivale heureuse et triomphante. — Vous êtes une femme! s'écria mademoiselle de Rencey en faisant trois pas en arrière. Ah! quelle indigne supercherie! Vous avez osé..... — Vos mains, vos belles mains faiblissent, Mademoiselle, reprit M. Châteauneuf. Pourquoi ne tirez-vous pas?... Je vous ai fait l'aveu de mon crime? de mon audace, de mon malheur..... Feu! feu! mademoiselle de Rencey; j'aime le capitaine Reymond de Vitry.

Hélène désarma ses pistolets dont elle avait réellement armé les batteries. Elle les remit dans ses poches, et, sans ajouter une seule parole, elle salua le muscadin; et, appelant Marguerite, elle s'éloigna lentement, prenant la direction du château.

M. Châteauneuf, resté seul en face des espaliers chargés de fruits, n'éprouva pas la moindre envie de s'occuper d'horticulture. Il vit une petite porte ouverte sur le parc et il se dirigea de ce côté. Là, il trouva devant lui de larges allées, et à son service un air frais et léger dont il avait grand besoin.

XIX.

M. Châteauneuf avait suivi machinalement la première allée du parc qui s'était présentée devant lui. Il arriva à une sorte de carrefour auquel aboutissaient plusieurs avenues, et dont un grand chêne, entouré d'un banc circulaire, était le centre. Le mur, tapissé de charmilles, barrait l'horizon. Il y avait là une petite porte qui n'était fermée que par un verrou intérieur.

M. Châteauneuf allait regagner les champs, lorsqu'il crut entendre la voix d'un chasseur au delà du mur. La voix rappelait des chiens. La porte avait un petit guichet au moyen duquel, en écartant une planchette à coulisse, on pouvait reconnaître, avant d'ouvrir, les gens qui frappaient à la porte. Faisant courir la planchette du guichet, M. Châteauneuf, à travers la petite grille, chercha à distinguer le chasseur. Celui-ci s'était rapproché de la petite porte; il tenait en laisse un chien d'arrêt. M. Châteauneuf se mit à tousser.

Le chasseur fit quelques pas encore, et se trouva si près de la petite porte, qu'il pouvait échanger quelques paroles à voix basse avec le guichet à travers lequel il avait probablement remarqué une figure.

Le muscadin, par le plus grand des hasards, trouvait une occasion de causer sans être vu ni reconnu avec ce chasseur, qui n'était autre que le capitaine Reymond.

— C'est lui! dit Châteauneuf; évidemment il vient à un rendez-vous! évidemment, il avait prévenu mademoiselle de Rencey de ma visite, et je suis la dupe misérable de ces deux amoureux.

Le chasseur, voyant que la planchette du guichet ne se refermait pas, commença la conversation.

— C'est vous, Mademoiselle, dit-il; voilà pour moi une bien belle occasion de vous demander de vos nouvelles sans enfreindre la consigne que je me suis imposée. Il ne m'est plus permis de vous voir dans le parc tant que rien n'est décidé sur mon sort, hélas!

M. Châteauneuf ne se hâta point de répondre: il prenait ces paroles pour des précautions oratoires.

— Il reste, disait-il; il cherche à savoir si mademoiselle de Rencey est accompagnée ou non de sa femme de chambre. — Êtes-vous seule, Mademoiselle? demanda Reymond. — Seule... répondit Châteauneuf en cherchant à imiter l'accent d'Hélène et en se retirant un peu, de manière à n'être pas vu. — Monsieur votre père continue-t-il à revenir à un meilleur état de santé? sa tête se calme-t-elle? — Cela va mieux, dit le muscadin. — Il est toujours impitoyable pour moi? toujours ennemi des Vitry, et refusant de me recevoir? — Toujours, répondit la

voix derrière le guichet. — En vérité, dit le capitaine, c'est désespérant, et sans le profond respect que j'ai pour vos volontés... — Eh bien? — Eh bien, je forcerais la porte, j'irais me jeter aux pieds de ce digne et malheureux vieillard, je lui ferais un aveu complet. — Un aveu de quoi?... dit Châteauneuf. — Oh! pouvez-vous le demander, Hélène? reprit le capitaine. Ne connaissez-vous donc pas la sainte affection que je vous ai vouée pour la vie? — Il n'ose prononcer le mot d'amour, se dit en lui-même le muscadin. Ce respect est une preuve qu'il l'adore. — Tenez, Mademoiselle, reprit le chasseur, je crois qu'il serait temps de prendre un parti. Les événements se pressent; je serai peut-être bientôt obligé de quitter ma retraite pour aller rejoindre le général en chef... Je sais, à ne pouvoir en douter, qu'il doit débarquer en France d'ici à quinze jours... — Ah! ah! pensa Châteauneuf, voici des nouvelles positives... si je voulais... Vous savez donc? dit-il au chasseur. — Oui; Bonaparte débarquera dans un petit port de Provence avant le 15 octobre prochain. Tout est prévu pour cela. Vous comprenez, Mademoiselle, que je dois me trouver près de lui dès qu'il mettra le pied sur le territoire.—Mais, Monsieur, dit la voix derrière le guichet, comment pouvez-vous savoir dans votre retraite...—Ceci serait long à vous expliquer, répondit le chasseur. Soyez sûre, Mademoiselle, que toutes les précautions sont prises et que je reçois dans ma retraite les meilleurs renseignements venant de Paris, d'où on suit très-bien la marche de Bonaparte. — C'est avoir la vue longue, dit le muscadin en cherchant toujours à imiter l'accent d'Hélène. Vous avez donc des agents?... — Dieu m'en garde, dit le capitaine. Je ne suis pas de la police, et d'un autre côté je ne conspire pas. — Comment, alors..... — C'est très-facile à expliquer. Les ennemis du Directoire (ils sont nombreux et puissants) savent tous que je suis un des officiers dévoués à Bonaparte; or, Bonaparte aujourd'hui est désiré et attendu comme un libérateur. Ses partisans, mieux que toute la police du gouvernement, ont découvert ma retraite, et sans que je me mêle de rien, ils mettent un soin religieux à me tenir au courant de tout ce qui se passe. Tenez, ce matin encore, il m'est arrivé sur la Loire un homme montant un bâteau de poste parti d'Orléans hier au soir, et venant de Paris. Il m'a surpris au moment où je pêchais du saumon.—Et il vous a dit... —Que Barras perdait la tête. L'orgueil le rend fou; plus le danger approche et plus il se croit fort contre l'influence de Bonaparte. Il ne songe qu'à ses plaisirs, et mène la vie d'un roué de la Régence, peut-être pour s'étourdir. Mais Sieyès est plus prudent. On m'avertit qu'il n'est plus hostile décidément au général en chef, et que si ce dernier arrivait brusquement à Paris, Sieyès, son adversaire jusqu'ici, passerait dans son camp avec le directeur Ducos dont il fait ce qu'il veut. On a été même plus loin, et l'on m'a assuré que si un coup d'État militaire renversait le Directoire, Sieyès, qui, la veille de ce jour, aurait donné sa démission ainsi que son ami Ducos, irait le lendemain, à la tête du parti *modéré*, offrir à Bonaparte..... — Une couronne? dit la voix derrière le guichet. — Presque, Mademoiselle : un consulat. Nous aurions trois consuls au lieu de cinq directeurs.—Trois roues à un carrosse au lieu de cinq! cela marcherait-il mieux? — Votre esprit est charmant, Mademoiselle! dit le chasseur. Mais Bonaparte arrivant au pouvoir, le carrosse marcherait à merveille, soyez-en sûre, quel que fût le nombre impair de ses roues. — Ce que vous me dites de Sieyès m'étonne, reprit la voix du guichet.— Pour vaincre l'incrédulité de mademoiselle de Rencey, ajouta Reymond, il suffira de lui montrer une certaine lettre de l'abbé. Je l'ai ici, dans ma poche. Elle est adressée à un général influent, ami de Bonaparte. Le général me l'a renvoyée pour la faire passer au vainqueur de l'Égypte, ou pour la lui remettre moi-même. — Mais vous conspirez donc? répéta la voix. — Moi? non, certainement; je laisse conspirer. Voici la lettre, je la confie à mademoiselle de Rencey, qui est dépositaire de toutes mes pensées, même les plus secrètes. Elle voudra bien me la remettre demain...— C'est un rendez-vous que vous me demandez, Monsieur, dit la voix. — Je l'avoue, Mademoiselle. Demain, ici, à la

même heure. Cette porte restera fermée telle qu'elle est... — Soit, dit la voix.

Et une main blanche, sans gant, se montra à peine au guichet. La lettre fut prise du bout des doigts et lestement retirée. Reymond était aux anges.

— Maintenant, dit la voix, il faut que je vous apprenne que j'ai reçu une visite... — Ah ! je comprends, s'écria le capitaine, mon ami Châteauneuf ! Mademoiselle, j'aurais voulu vous éviter... mais c'était pour moi une question de délicatesse. On m'avait confié ce projet; on m'en avait prévenu en me demandant une entière neutralité. Devais-je, en vous prévenant, me rendre coupable d'une délation !... — Vous êtes loyal, dit le muscadin en respirant plus à l'aise, car il avait redouté jusque là d'apprendre que le capitaine l'avait trahi. — Loyal, je l'espère, Mademoiselle, reprit-il. Eh bien, que pensez-vous de Châteauneuf? — Et vous, Monsieur? dit la voix. — Moi? beaucoup de bien, Mademoiselle. C'est une mauvaise tête et un noble cœur. — Bien ! se dit Châteauneuf. Il se sauvera de mes vengeances probablement. — Je suis sûr, ajouta Reymond, que mademoiselle de Rencey est déjà l'idole de mon ami. — Peut-être, Monsieur, dit la voix. — Convenez, Mademoiselle, qu'on n'a pas plus d'esprit. — Je l'ai un peu déconcerté, cependant, répondit la voix. — Serai-je assez heureux, Mademoiselle, pour savoir comment s'est passée cette étrange visite? — A demain, dit la voix qui probablement avait hâte de terminer la conversation. — A demain ! répéta le capitaine. Que je suis heureux ! Pourtant, j'ose encore demander une grâce. Puisqu'il ne m'est pas permis d'entrevoir l'adorable visage de mademoiselle de Rencey, daignerait-elle, à travers le grillage de ce guichet, me tendre, je ne dis pas sa noble main, mais l'extrémité de ses doigts?...

Le cœur de M. Châteauneuf saignait de dépit, presque de douleur. Mais ce cœur était vaillant contre le chagrin.

Reymond vit une partie de la main qui dépassait le grillage; il s'approcha et imprima ses lèvres brûlantes sur le bout de ces doigts roses et blancs qui se retirèrent aussitôt par un mouvement convulsif.

— Oh ! soyez bénie mille fois, dit le bon capitaine, vous la plus noble, la plus charmante et la plus aimée des femmes !

A ces paroles, la planchette du guichet se referma brusquement. Le chasseur reprit le chemin du bois qui bordait la Loire pour regagner son île fortunée.

Ainsi Coraly, sous le déguisement d'un muscadin, emportait la preuve irrécusable de l'amour de Reymond pour mademoiselle de Rencey; ainsi, elle emportait aussi un témoignage écrit qui pouvait, si elle le voulait, perdre le futur époux de sa rivale, car la lettre de l'abbé parlait de la confiance que lui inspirait l'officier de Bonaparte et de tous les services qu'il pouvait rendre dans un mouvement militaire *bien dirigé*.

Quant au péril qui aurait menacé l'abbé par la publicité de cette lettre, la folle Coraly s'en occupait fort peu.

M. Châteauneuf se hâta de regagner la cour du château, où il retrouva ses chevaux et François. Sans vouloir prendre congé de ce pauvre vieillard, M. de Rencey, dont la folie lui inspirait autant de pitié que le caractère d'Hélène le frappait d'étonnement, le muscadin monta à cheval, et partit au galop dans la direction de la ville de Tours.

Arrivé au Faisan, ci-devant royal, il écrivit un billet en toute hâte, et il le dépêcha par un homme sûr au pêcheur Antoine (c'était le nom que prenait le capitaine).

M. Châteauneuf donnait rendez-vous pour le soir même à neuf heures, à l'hôtel du Faisan, au capitaine Reymond.

XX.

Il était huit heures du soir.

Dans la cour de l'auberge du Faisan on chargeait des bagages sur une chaise de poste, au grand regret de l'hôtelier, à qui ce départ enlevait un voyageur fort distingué.

Le capitaine Reymond et le muscadin étaient en présence l'un de l'autre, comme deux ministres plénipotentiaires se donnant un dernier rendez-vous après bien des conférences diplomatiques. Ils avaient pris place l'un vis-à-vis de l'autre à une jolie table

onde, très-élégamment servie. On renvoya es domestiques pour causer plus librement; es portes furent fermées avec précaution; un candélabre à six bougies brûlait sur la able du souper; le reste de l'appartement tait splendidement éclairé.

Il est bien rare que dans un souper intime oute circonspection ne saute pas avec le bouchon du vin d'Aï, le plus indiscret de tous les vins.

— Charmante Coraly, dit le capitaine, savez-vous qu'avant de recevoir votre aimable invitation à souper, j'avais eu déjà de vos nouvelles? Cette visite extravagante, à laquelle je m'opposais hier, vous l'avez donc faite avec tout le succès que vous en attendiez? Vous me rendrez la justice d'avouer que je ne vous avais ni annoncée, ni compromise, ni trahie. — Et bien vous en a valu, capitaine, répondit-elle. Du reste, je comptais sur votre loyauté. — Eh bien, Coraly, ne me raconterez-vous rien au sujet de cette visite? — Rien, Monsieur. Les choses se sont passées à merveille et comme je les prévoyais. Le vieux fou m'a reconnu pour le fils d'un de ses anciens amis, et il m'a présenté à sa fille en qualité de futur époux. — Ah bah! s'écria l'officier; et vous avez accepté ce rôle?..... — Tiens! il était charmant. Le marquis et moi nous avons évoqué bien des souvenirs de famille. Nous avons dit un mal affreux de tous les Vitry, passés, présents et futurs. Vous n'êtes pas de ses meilleurs amis, monsieur le capitaine, ajouta la cruelle fille. — Je le sais, Mademoiselle, ajouta celui-ci. Il me semble qu'il eût été généreux de votre part... — De faire votre éloge, Monsieur? dit Coraly. Mais, outre que c'eût été peine perdue avec un pareil entêté, n'êtes-vous pas le rival de M. Châteauneuf? — Soit! dit l'officier. Me parlerez-vous, Mademoiselle, de la future épouse du muscadin que vous représentiez? — Mon opinion, dit Coraly, est que mademoiselle de Rencey est d'une beauté parfaite, qu'elle a une haute distinction, qu'elle est d'une vertu rigide et d'un caractère des plus énergiques avec des apparences de douceur. Êtes-vous content? — Je vous remercie, Mademoiselle, dit l'officier dont le cruel saisissement perçait malgré lui. — Voulez-vous encore mon opinion sur autre chose, Monsieur? — Oh! parlez, parlez, Mademoiselle. — Eh bien, je vais vous mettre au désespoir. Je crois qu'avec une pareille femme un homme de ce temps-ci, vous me comprenez, est destiné à être profondément malheureux. — « Elle est d'une jalousie effrénée, pensait le capitaine. » — Chère Coraly, reprit-il, brisons sur ce sujet-là, je vous prie. — Ah! vous avez peur, monsieur l'officier? répliqua-t-elle. — Moi? non, dit le capitaine. D'ailleurs, savez-vous si je songe à demander la main de mademoiselle de Rencey? Ne faut-il pas le consentement de son père? Et, en admettant que le marquis guérît de sa folie, guérirait-il de son inimitié pour moi? Ne déteste-t-il pas tout ce qui porte mon nom? — Capitaine Reymond, reprit Coraly, je m'explique peu votre conduite. Si vous n'avez aucun espoir d'épouser Hélène de Rencey, pourquoi lui faites-vous la cour? — On ne fait pas la cour à une personne comme mademoiselle de Rencey, dit le capitaine qui croyait s'en tirer avec de la dignité. — Ah! ah! répliqua Coraly; la réponse est jolie! Admettons que cette personne soit une sainte, je le veux bien; mais alors, monsieur le capitaine, vous ne lui faites pas la cour, cela est vrai; vous vous rendez tout simplement coupable de sacrilége à son égard. — Comment cela? s'écria l'officier. — En donnant des rendez-vous à une sainte, en lui faisant des aveux passionnés, en lui demandant la faveur, très-profane, de baiser sa main, de *contempler son visage adorable*, et en imprimant un gros baiser très-franc et très-sensuel sur cette belle main qu'on a daigné vous tendre à travers les barreaux d'un guichet, sur cette noble main dont vous reconnaissez la forme suave et le parfum *enchanteur*. — Qui vous a dit cela? — Je l'ai vu, je l'ai entendu, Monsieur, dit Coraly qui triomphait. — Vous avez surpris ce matin une conversation, Mademoiselle? dit Reymond. — Non; j'en suis incapable, Monsieur. Mais on m'avait admise au rendez-vous. — C'est impossible! s'écria l'officier. — Derrière la petite porte du parc, reprit l'impitoyable Coraly; le guichet seul était ouvert, et c'est à sa grille, monsieur le

capitaine, que vous avez très-dévotement fait votre amoureuse confession.—Mademoiselle de Rencey ne vous aurait jamais permis de rester à un tel entretien, Mademoiselle. — Ni moi non plus, monsieur le capitaine. En pareille occasion, je l'aurais bel et bien congédiée. Allons, Monsieur, il vaut mieux avouer que l'amour est aveugle. Voici ma main; cherchez-y les traces du baiser que vous y avez déposé à l'adresse de mademoiselle de Rencey. — Vous vous jouez de moi, Coraly. — Non, mais je m'en suis jouée, capitaine. — C'est impossible! et vous me trompez... vous mentez! — Ceci est plus sérieux, reprit Coraly. Eh bien, monsieur l'officier, je pars pour Paris, et d'ici à deux jours vous pourrez lire dans les journaux une lettre fort compromettante pour un certain directeur et pour vous. Vous l'avez remise ce matin vous-même de la main à la main. — Ah! s'écria le capitaine en se cachant le visage, je suis perdu! — Tenez, Monsieur, reprit-elle, cette lettre terrible qui devait tout perdre et vous perdre par conséquent, la voici, reprenez-la, et rappelez-vous bien que mademoiselle de Rencey elle-même n'eût pas mieux gardé le secret que moi à ce sujet. Souvenez-vous aussi toujours de ne mettre jamais la main dans la main de qui que ce soit avant de bien reconnaître la loyauté des sentiments par l'expression du visage. M. l'abbé Sieyès doit ignorer toujours le danger qu'il a couru en passant par un guichet de porte.

C'était charmant et touchant à la fois.

Nous ne chercherons pas à raconter les adieux de Coraly et du capitaine Reymond ; il faudrait peindre, et nous n'avons qu'une plume à notre usage.

A dix heures sonnantes, la chaise de poste partit, lanternes allumées et au galop, prenant la direction du pont de la Loire, c'est-à-dire la route de Paris.

A la même heure, au même moment, un officier de dragons, dans la cour de l'auberge, montait à cheval, ce magnifique cheval arabe que nous connaissons, suivait la grand'rue de Tours, dans toute sa longueur, prenant la direction opposée à la Loire.

Quand il eut dépassé la porte du Midi, Sultan disparut, emportant son cavalier comme s'il retournait au désert.

XXI.

Dans la matinée du 8 octobre, les habitants de la petite ville de Fréjus, sur la Méditerranée, se portaient en grand nombre vers le rivage et sur les môles qui abritent le port. On avait signalé quelques voiles entrées dans le golfe et qui paraissaient vouloir mouiller dans la rade.

Ces bâtiments, sous pavillon tricolore, appartenaient à la république française.

Une heure après, on distinguait au large cinq embarcations se dirigeant à force de rames tout droit sur le port. Ces embarcations étaient des canots et une chaloupe appartenant aux bâtiments qui venaient de jeter l'ancre dans la rade.

Un canot précédait la chaloupe et les autres embarcations. Ce canot vint s'amarrer à la jetée, et un officier sauta sur les dalles du port. Il demanda à être conduit aux autorités de la ville; mais ce fut impossible : la foule l'entourait en lui déclarant qu'on irait lui chercher tout le conseil municipal s'il le désirait, mais qu'avant tout il eût à satisfaire la curiosité publique, si ardemment éveillée par l'apparition de quatre bâtiments de guerre.

— Mes amis, dit l'officier, mon devoir est de m'adresser au maire, mais il ne m'est pas défendu de répondre à vos questions. Cette flottille revient d'Égypte, le général en chef arrive parmi vous...

Il serait fort difficile de décrire l'enthousiasme général que ces dernières paroles excitèrent. Les acclamations furent telles que le conseil municipal se jeta de lui-même hors de la salle où il était réuni, et vint se mêler à la foule, dont l'exaltation n'avait plus de bornes.

Comme par enchantement, toutes les embarcations du port gagnèrent le large ; plus de la moitié de la population de Fréjus allait au-devant du général Bonaparte dont la chaloupe fut entourée et escortée jusqu'à

la jetée. En mettant les pieds sur les dalles du môle, le général trouva des soldats gardes-côtes qui lui présentèrent les armes, et une foule en délire qui voulait l'enlever et le porter en triomphe.

Ce premier pas sur le territoire était une entrée triomphale. Dès ce moment-là Bonaparte vit clair dans sa destinée. La population de la petite ville de Fréjus venait de lui révéler l'accueil qu'il recevrait de la France entière.

Tandis que chacun s'occupait du débarquement, le général en chef, très-avide d'avoir des nouvelles de Paris, avait emmené à l'écart le capitaine Reymond, arrivé la veille après huit ou neuf jours de route avec Sultan, dont nous connaissons la vigueur et l'intrépidité. Le capitaine et son général prirent un sentier conduisant à un massif de bois de chênes-liéges qui bordait le rivage.

Là, entre le bois et les flots, allant et venant sur une lagune de sable étincelant de coquillages, ils eurent tête à tête une sérieuse conversation. Il est plus que probable que le capitaine Reymond remplit avec toute la loyauté possible, auprès de Bonaparte, la mission dont il s'était chargé. Il ne dut pas lui dissimuler les immenses périls auxquels il s'exposait par son retour inattendu, retour considéré par le gouvernement de la République comme une rébellion; mais, d'un autre côté, il ne dut rien lui cacher au sujet des fautes du Directoire, de la désaffection dans laquelle il était tombé, et de la joie avec laquelle les populations, et Paris surtout, avaient appris que le vainqueur de l'Égypte était aux portes de la France.

Le général écouta avec une extrême attention tout ce que lui racontait son officier d'ordonnance. Silencieux et absorbé dans un monde de réflexions, il regardait le sable du rivage comme s'il eût cherché à lire le secret de l'avenir dans les bizarres accidents de ce terrain tourmenté par les vents de mer. Il jugea qu'il n'avait pas un instant à perdre. Il désigna Berthier, Lannes et Murat, qu'il regardait comme ses meilleurs amis, pour l'accompagner, et il partit avec eux, à l'entrée de la nuit, sur une sorte de chariot attelé de chevaux de poste. Son intention était de traverser les montagnes de l'Esterelles, de gagner par Draguignan la haute Provence, pour atteindre la route de Lyon près de la Drôme. C'était la ligne la plus directe et celle qui traversait des localités dont les habitants lui étaient très-sympathiques.

Le capitaine Reymond ne partit que le lendemain. Sa présence à Paris était fort nécessaire aux intérêts du général; mais le brave officier ayant retrouvé quelques compagnons d'armes revenus d'Égypte avec Bonaparte, avait obtenu l'autorisation de voyager avec eux à cheval.

Le rendez-vous était fixé pour la fin d'octobre à Paris.

XXII.

Vers la fin du mois d'octobre de l'année 1799 Paris offrait un spectacle assez étrange. Tous les partis politiques avaient repris une vie nouvelle.

On était à bout de violence et de terreur. On voulait une renaissance, une prospérité non définie encore, mais indispensable et absolue. Les animosités avaient beaucoup perdu de leur intensité. On ne se détestait plus; on ne se faisait plus une guerre ouverte, mais on était loin encore de perdre toute défiance; on s'observait, on se mettait en garde contre toute surprise.

Bonaparte seul pouvait dire à tous :

« Plus de haines, plus de vengeances et de criminelles espérances; unissons-nous. Je suis un soldat, étranger à toutes vos discordes; venez, ne songeons qu'aux ennemis de la France; venez, allons ensemble conquérir l'Europe, le drapeau de la liberté à la main. »

Telles étaient les idées que propageaient les partisans du vainqueur de l'Italie et du conquérant de l'Égypte. Aussi, il ne se passait pas de jour où Bonaparte ne reçût quelque ovation populaire. Quand il passait, on s'arrêtait, et chacun se découvrait. L'habit bourgeois ne pouvait déguiser le général. Cette figure militaire et passionnée, ce regard étincelant et un peu fauve encore, cette

démarche brusque, ce type singulier, qui représentait à la fois l'autorité et la gloire, tout trahissait l'homme prédestiné, et la foule en était émue profondément.

L'hôtel Bonaparte, situé dans la rue Chantereine, était le rendez-vous de l'élite de la société parisienne. Presque tous les officiers généraux s'y retrouvaient à des jours marqués. Déjà ils semblaient aller prendre le mot d'ordre d'un chef couronné.

Les membres du Directoire avaient été forcés eux-mêmes de céder à l'entraînement général. Ils rendaient visite à l'illustre *rebelle*; et Gohier, tout bon républicain qu'il était, donna un grand dîner où la première place, la place d'honneur, fut offerte à Bonaparte.

Barras, toujours épris de lui-même et de ses mérites, mettait une certaine réserve un peu fière dans ses rapports avec lui; mais il commençait à ne plus rire avec ses amis des folles ambitions du général qui, disait-il, lui devait tout, même son mariage avec madame de Beauharnais.

Moulins voyait avec chagrin la République s'engouer d'une brillante renommée militaire qui, tôt ou tard, deviendrait un glorieux despotisme.

Quant à M. l'abbé Sieyès et à son ami Roger Ducos, ils avaient singulièrement adouci les susceptibilités de leur caractère relativement à ce «petit officier d'une outrecuidance inouïe.» Sieyès était l'ennemi personnel des jacobins; il ne pactisait pas avec les royalistes; il était jaloux de Barras. Avec qui donc pouvait s'allier ce métaphysicien toujours amoureux d'autorité? Il le comprit : avec Bonaparte.

XXIII.

Par un bel après-midi d'un des derniers jours d'octobre, on vint annoncer à madame Bonaparte l'arrivée d'une jeune personne qui demandait à lui parler en particulier. L'étrangère refusait de dire son nom au domestique; elle paraissait fort réservée et d'une grande distinction.

Madame Bonaparte donna l'ordre de l'introduire.

Elle l'attendit dans un salon du rez-de-chaussée attenant à un grand cabinet où le général avait coutume de s'enfermer vers les trois heures de l'après-midi pour lire et dicter sa correspondance. La jeune personne annoncée arriva dans le salon d'un pas timide; elle paraissait fort émue.

Madame Bonaparte se leva, et la prenant par la main, elle l'amena près de la cheminée en l'invitant à s'asseoir. Personne au monde n'avait plus d'aménité que Joséphine; elle unissait à la grâce créole toute la distinction d'une Française.

L'étrangère était vêtue fort simplement, mais avec un goût qui sentait son parfum de bon lieu. Chez elle, la mode du jour, bien loin d'être exagérée, paraissait au contraire s'inspirer un peu du passé. Madame Bonaparte pria cette charmante personne de se rassurer et de vouloir bien lui dire son nom.

Ce nom était Hélène de Rencey.

Après dix minutes de causerie, Joséphine était au courant de la position de mademoiselle de Rencey; restait à connaître le but de sa visite.

Ici, Hélène parut plus embarrassée que jamais; enfin, elle avoua qu'elle venait prier madame Bonaparte de lui donner des renseignements indispensables dans sa position à elle, Hélène, au sujet d'un officier d'ordonnance attaché à l'état-major du général en chef de l'armée d'Égypte. Madame Bonaparte, dont la sensibilité était vivement excitée, prit la main de mademoiselle de Rencey, et lui dit avec une belle grâce inimitable :

— Mademoiselle, il y a quelqu'un ici qui pourrait vous expliquer toute chose bien mieux que moi, et qui serait très-heureux, j'en suis sûre, de causer avec vous.

En disant ces mots, Joséphine se leva et se dirigea vers la porte du grand cabinet. Elle entra et referma cette porte.

Cinq minutes s'écoulèrent. Pour Hélène, ce furent cinq mortelles heures.

Enfin la porte s'ouvrit. Madame Bonaparte reparut la première, et après elle entra dans le salon un homme de trente ans, de taille au-dessous de la moyenne, maigre et d'un teint bistré, le regard assuré et pénétrant, d'une mise simple, mais fort sévère pour le



Paris Impr. Pernel 80 r de l'École de Médecine

REYMOND DE VITRY

temps, habit à longues basques et boutonné jusqu'au col, bottes à revers, cravate haute et coiffure légèrement poudrée. C'était le général en habit bourgeois.

Hélène, sans jeter les yeux sur lui, s'inclina avec cette dignité particulière aux femmes qui avaient vu la cour. Le général, surpris et émerveillé de tant de distinction,



Un cavalier s'arrêtait devant la porte de l'ancien hôtel de Vitry. (Page 484.)

chercha à rassurer cette belle jeune fille par les paroles les plus douces et les plus affectueusement respectueuses.

Madame Bonaparte s'était assise ; elle avait exigé d'Hélène qu'elle prît une chaise près de la sienne. Ainsi réunies, elles étaient charmantes. Le général, d'abord debout contre la cheminée, céda à son habitude, et se mit à se promener dans le salon tout en causant.

Mademoiselle de Rencey avait répondu aux questions que madame Bonaparte lui

avait adressées devant le général. Sans cet aimable intermédiaire elle se fût probablement très-mal expliquée.

— Ce que vous me dites là, Mademoiselle, m'étonne beaucoup, dit enfin le général Bonaparte. Je tiens le capitaine Reymond pour un des plus braves et un des plus honorables officiers de l'armée. Les bruits qui courent sur son compte sont calomnieux, j'en suis certain. J'ignore comment le capitaine a pu s'enrichir instantanément à son retour en France; j'ignore où il peut avoir trouvé quatre cent mille francs pour acheter la terre de Rencey dont vous n'êtes plus aujourd'hui que la locataire; mais ce que je sais bien, Mademoiselle, c'est que le capitaine ne s'est vendu à personne. Le capitaine a toute ma confiance, et il l'a justifiée cent fois. Dans ce moment-ci, il est en Suisse où il remplit auprès du général Masséna une mission particulière et toute d'obligeance que je lui ai confiée. Il sera de retour à Paris bientôt. Ainsi, rassurez-vous, Mademoiselle. Le capitaine, dont je connais les honorables intentions, est digne de vos bonnes grâces. Il cherchera à les mériter toujours. Je ne dois pas vous laisser ignorer, du reste, qu'il m'avait parlé de vous en route; car il m'a accompagné depuis Fréjus jusqu'à Valence. Allons, Mademoiselle, du courage. Permettez-moi de vous le dire : je veillerai sur vous. — Ah! monsieur le général, s'écria Hélène dans un moment d'entraînement, que de grâces j'ai à vous rendre! Croyez que ma reconnaissance et celle de mon père..... — Oh! quant à monsieur votre père, répliqua brusquement le général, n'en parlons pas, Mademoiselle. Le capitaine Reymond m'a appris quel était son état déplorable et quelles sont aussi ses déplorables antipathies..... C'est inconcevable! quelle bizarre monomanie! Nier les faits, nier l'histoire contemporaine; vivre dans le passé, quand on est enveloppé dans la réalité du présent.

Hélène baissait la tête. Madame Bonaparte chercha à détourner la conversation. Mais le général ne lâchait pas prise facilement quand un sujet le préoccupait.

Cependant, mettant plus d'aménité dans ses paroles, il s'informa avec détail de l'état de l'ex-marquis de Rencey et des moyens possibles de le rappeler à la raison.

— Je ne sais pourquoi, dit-il, je me figure que si je le voyais, je trouverais peut-être moyen de le faire revenir de ses chimères... Voyons, Mademoiselle, où est monsieur votre père? — A Paris depuis hier. Je l'y ai amené pour consulter un médecin en renom. — Ah bah! vos médecins... ajouta brusquement le général. J'ai envie de voir monsieur votre père... où loge-t-il? — Rue de Richelieu, monsieur le général, hôtel des Victoires. — Voilà qui est de bon augure, dit madame Bonaparte; je serai aussi de la visite. — Ah! madame, reprit Hélène avec attendrissement, que de bontés!

Joséphine embrassa cette charmante jeune fille, qui paraissait si heureuse de ce qu'elle venait d'apprendre.

Le général ne différait jamais ce qui lui tenait au cœur. Il demanda à Hélène l'heure à laquelle il pourrait se rendre chez elle avec madame. On prit rendez-vous pour le jour même à cinq heures du soir. On soupait alors à sept ou huit heures. Hélène remercia Joséphine dans les termes les plus touchants.

XXIV.

Dans la soirée du jour dont il a été question, le général Bonaparte assistait, au théâtre Feydeau, à une représentation fort annoncée. Martin et Elleviou chantaient dans le même opéra-comique.

Tout Paris était là; j'entends toute la société élégante de l'époque.

Bonaparte avait été reçu, à son entrée dans la loge d'avant-scène, par les applaudissements de toute la salle. Quand il paraissait au spectacle, on se levait. C'était César, vainqueur des Gaules, arrivant au *Podium* de l'amphithéâtre.

Le général était accompagné ce soir-là de Lannes et de Murat.

Pendant un entr'acte, l'ouvreuse de la loge vint entr'ouvrir la porte, et Murat sortit un moment à un signe de cette femme. Quand il rentra, il dit quelques mots au général, en ajoutant :

— Ma foi! à votre place, j'irais dans l

petit salon, au risque de manquer l'*entrée* de Martin. — Soit! dit le général. Je suis bientôt à vous. Restez dans la loge.

Il quitta ses deux amis, et il se rendit au salon où un jeune homme l'attendait. A un signe de Bonaparte l'ouvreuse se retira. Les deux portes furent fermées.

— Monsieur, dit le général, votre figure prévient en votre faveur. J'ai confiance en vous : que me voulez-vous?

Il s'assit sur un canapé placé en face d'une petite cheminée où pétillait un feu clair. Un candélabre à quatre bougies brûlait sur une console. Le général ne vit pas sans surprise le jeune inconnu prendre place à côté de lui avec un laisser-aller digne d'un prince.

— Ah! ah! reprit-il, j'allais vous proposer un fauteuil. – Merci, général, dit l'étranger. On est mieux sur un canapé. — Vous êtes franc, Monsieur..... Que me voulez-vous? — Bien peu de chose, répondit l'imperturbable jeune homme. — Ce n'était pas la peine de me déranger, Monsieur, reprit sèchement le général. — Je vous demande pardon; c'est fort important pour vous. — Allons, dit le général; quelque misérable qui veut m'assassiner?... — Non, général; je viens tout simplement vous demander s'il est vrai que vous vouliez renverser le Directoire pour vous emparer du pouvoir? — Est-ce que vous venez me l'offrir, jeune homme? — Non, certainement, répliqua celui-ci; je viens vous parler d'un embarras que vous trouverez sur la route. – Ah! et cet embarras provient...? — De moi-même.

« C'est un fou, pensa Bonaparte. Il y en a beaucoup depuis quelque temps. »

Il allait se lever et quitter le salon, lorsque le jeune élégant, le retenant par la basque de l'habit, ajouta :

— Veuillez vous rasseoir. Je sors à l'instant de chez Barras, où j'ai causé avec le général Bernadotte.

Bonaparte reprit sa place. Il était très-intrigué; il considéra de nouveau le visage de l'inconnu.

— Monsieur, reprit-il, je n'aime pas les délations, et je ne paie aucun délateur. — Que vous ai-je révélé? demanda le jeune homme? Vous êtes vif, monsieur le général.

Tant d'assurance aurait déconcerté un autre homme que celui-là.

—Vous avez un incroyable aplomb! dit-il. Eh bien, voyons; d'abord qui êtes-vous? — Comment n'avez-vous pas commencé par là? demanda le jeune homme. Qui je suis? Dites: qui n'êtes-vous pas? Je vous le répète, si vous voulez le pouvoir, il faut transiger avec moi. Ne vous emportez pas; nous sommes ici d'égale force. Ailleurs, vous prendrez des colères jaunes ou rouges tant que vous voudrez. — Une transaction avec vous, jeune homme? dit Bonaparte; et laquelle, s'il vous plaît? — Je ne viens ni vous vendre les secrets du Directoire ni les plans de Bernadotte, qui veut le maintien à tout prix de la Constitution de l'an III. A chacun ses affaires. Je viens vous dire : si vous voulez agir plus librement dans vos vues d'ambition (ne vous récriez pas), il faut que vous vous opposiez à un certain mariage que vous favorisez; sinon...—Eh bien? demanda le général. — Sinon, reprit le jeune homme, je vous ferai casser le cou dans un trébuchet que vous ne pouvez éviter. — Voilà qui est de la dernière outrecuidance, Monsieur, dit le général. Je comprends que vous soyez amoureux fou de la jeune personne qui est venue chez madame Bonaparte ce matin (car il s'agit de cette jeune personne), je comprends que vous vouliez évincer un rival..... mais faire dépendre mon avenir de vos succès ou de vos infortunes, c'est un peu fort! — Oh! c'est très-fort même, ajouta le jeune homme. Voulez-vous, oui ou non, faire manquer ce mariage? — Je veux qu'il ait lieu, Monsieur! — Alors, vous renoncez à remplacer au pouvoir le Directoire. C'est dit. — Votre nom, Monsieur, votre nom? répéta Bonaparte. Je veux le savoir. — Le roi de France disait *nous voulons*, riposta le jeune homme. *Je veux* est trop impératif pour moi, citoyen. Je ne suis pas votre soldat. — Ah! pardieu! si vous l'étiez, répliqua le général, les choses se passeraient autrement. — Je le sais, général. Mais je suis bon enfant plus que vous ne pensez. Je ne cède pas à l'ordre; je consens à satisfaire une curiosité. Je me nomme Châteauneuf.

Le général bondit sur le canapé. Il se tint

debout, et croisant les bras, il se prit à regarder fixement l'étrange personnage qui était assis devant lui et dont il connaissait parfaitement le nom d'emprunt et le caractère, grâce à quelques confidences que le capitaine Reymond lui avait faites, sur la route de Fréjus à Valence, quinze ou vingt jours auparavant.

— Eh bien, dit le muscadin, êtes-vous satisfait? Vous voyez que je suis très-peu amoureux de la belle Hélène, très-peu disposé à jouer pour elle le rôle de Pâris et encore moins celui de l'infortuné Ménélas. — Je vois, Mademoiselle, reprit le général, que vous avez un caractère d'une incroyable fermeté et un esprit merveilleux de distinction et d'intrigue. — Vous savez qui je suis, je le vois, dit Châteauneuf, et votre officier d'ordonnance vous a mis dans la confidence du crédit dont je jouis et des rapports que j'ai avec les sommités de l'époque! C'est un indiscret que ce bel officier. N'importe. Résumons-nous : il s'agit d'un mariage; ce mariage me déplaît, je veux le rompre. Si vous le favorisez, je deviens votre adversaire implacable. Pesez bien ce mot, *implacable;* il renferme tout un système de guerre. J'ai des secrets plein la main; si je les lance au public..... bien des gens sont perdus! Vous devez me comprendre. Sur ce, adieu, monsieur le général; personne ne vous admire plus que moi, mais personne ne vous redoute moins... Si vous tenez à me revoir, je loge rue du Faubourg-Saint-Honoré, à l'ancien hôtel de Vitry, que j'ai acheté de mes deniers, sans le secours de Pitt et de Cobourg. C'est compris.

XXV.

Le lendemain, vers les huit heures du soir, par une nuit fraîche et étincelante d'étoiles, un cavalier s'arrêtait devant la porte cochère de l'ancien hôtel de Vitry. Il sonna sans descendre de cheval.

Le cavalier était le capitaine Reymond, revenant de la Suisse, où il avait passé près de quinze jours au quartier général de Masséna. La surprise du capitaine était extrême. Il avait laissé ce grand logis dans un délabrement complet; et, deux mois après, il le retrouvait dans la splendeur.

Sautant à bas de cheval, et s'adressant à l'homme qui lui avait ouvert la porte :

— Où est le concierge Bernard? demanda-t-il. — Monsieur l'officier se trompe sans doute, répondit cet homme. Je ne connais personne de ce nom-là ici. — Comment! dit le capitaine, ne suis-je pas à l'hôtel de Vitry? — Certainement, lui répondit-on. — Où est donc le concierge? ajouta-t-il. — Il est devant vos yeux, mon capitaine, dit l'homme qui l'avait introduit. Je suis concierge de la maison, et je me nomme Bontemps. Mais monsieur ne serait-il pas le capitaine Reymond? — Lui-même, répondit l'officier. — Alors monsieur est attendu ici. J'ai ordre de remiser le cheval de monsieur. J'ai ordre d'appeler les gens pour introduire monsieur au salon, où il trouvera madame. — Qui, madame? s'écria Reymond. — La nouvelle propriétaire de cet hôtel, répondit le concierge.

Un domestique était survenu. Il précéda l'officier qui le suivait d'un pas assez lourd, chaussé qu'il était de grosses bottes de voyage et fort crottées.

On traversa le vestibule du rez-de-chaussée. Ce vestibule était devenu une serre de fleurs éclairée par un énorme fanal de cristal. On monta le grand escalier dont la grosse rampe, redorée depuis peu, étincelait. On traversa une antichambre pavée d'une marqueterie de marbre. Enfin, la porte d'un salon s'ouvrit, et le domestique annonça à haute voix :

— Monsieur le capitaine Reymond.

L'officier s'était arrêté sur le seuil de la porte. Sa vue se troublait. Devant lui flamboyait un grand salon tapissé de damas rouge avec des encadrements d'or. L'ameublement était des plus riches, mais le salon était désert...

Tout à coup Reymond, qui portait çà et là des regards insensés, vit une femme qui venait à lui. Il ne la reconnut pas. Cette femme cependant était Coraly.

Mais sitôt qu'elle eut parlé et qu'elle eut pris la main du capitaine, celui-ci frissonna et s'écria d'une voix étrange :

— Ah! c'est vous? Je ne rêve pas.

Coraly, souriant, et plus belle que jamais, l'amena par la main jusqu'à un fauteuil près de la cheminée. Reymond se laissa tomber dans les bras du fauteuil, accablé, anéanti.

—Je vous attendais, capitaine, dit Coraly, mais non pas sans une très-vive anxiété. A Tours, je n'eus jamais le courage de vous avouer que j'avais fait une acquisition... Cet hôtel pouvait tomber entre des mains plus indignes, monsieur le capitaine, se hâta-t-elle d'ajouter.

Lofficier ne répondait pas. Il portait toujours des regards autour de l'appartement comme s'il suivait toute une légende de souvenirs. Hélas! son enfance et sa belle jeunesse, couronnées de fleurs, passaient devant lui dans ce moment-là.

Coraly le comprit; elle baissa la tête, et soupira.

Reymond remarqua ce bon sentiment; il lui en sut gré, et il lui dit enfin :

—Croyez, Mademoiselle, qu'il n'entre dans mes regrets aucun motif d'intérêt. Vous êtes devenue *acquéreur* de la maison de mes pères... Dieu l'a voulu ainsi. Mais il est un souvenir charmant et douloureux auquel je ne puis opposer aucune énergie. Là... de ce côté-là..... était la chambre de ma mère.... Voici la porte qui menait à son oratoire..... Voyez, Mademoiselle, c'est l'image de ma mère que j'ai rencontrée en entrant ici..... Apparition chère et sacrée!... — Capitaine, dit Coraly, je comprends cela avec toute l'intelligence du cœur. Rassurez-vous, cependant; la chambre à coucher qui fut celle de madame votre mère, n'est pas devenue la mienne; je loge beaucoup plus loin.

L'officier sourit avec une expression indicible, et il tendit la main à Coraly.

Il s'informa de Bernard, l'ancien concierge. Coraly se tut, et regarda l'officier avec tristesse. Le vieux serviteur était mort.

Reymond laissa échapper une larme. Quant à Marguerite, femme de Bernard, on apprit à Reymond qu'elle avait voulu retourner en Bretagne auprès de quelques parents qu'elle y avait encore, et qu'elle était partie.

— Ainsi, je ne les reverrai plus ni l'un ni l'autre! dit Reymond.

L'attendrissement gagnait Coraly, lorsque les deux battants de la porte du salon s'ouvrirent.

Un domestique allait annoncer une visite; mais l'homme qui arrivait, saisissant le bras du domestique, lui dit impérieusement :

— Ne m'annoncez pas.

Cet homme, vêtu d'un frac vert et chaussé de bas de soie; cet élégant personnage était le général Bonaparte.

Le capitaine jeta un cri, et, bondissant comme un arabe surpris, il courut à son général, qui lui tendait la main. Reymond porta à ses lèvres cette main victorieuse et amie.

Coraly s'était levée, et recevait le général par une révérence digne d'une grande dame d'autrefois.

— Mademoiselle, dit le général, je ne dois pas vous cacher que je me doutais bien un peu que le capitaine, en arrivant ce soir, viendrait ici sans débrider. Seulement, je vois à l'émotion du capitaine qu'il ne s'attendait pas à trouver cette maison habitée par un nouveau propriétaire. Notre rencontre hier, Mademoiselle, était trop bizarre. J'ai voulu rentrer dans le vrai en venant vous voir chez vous. Nous nous expliquerons mieux. Hier, votre déguisement donnait à notre conversation l'air d'un *à-parte* de bal masqué. Vous êtes trop belle pour changer de rôle; restez ce que vous êtes. Et vous, capitaine, vous n'êtes pas de trop ici. Asseyons-nous. Persistez-vous, Mademoiselle, dit le général d'un son de voix assez amical, persistez-vous à vouloir me faire la guerre? — C'est selon, général, répliqua Coraly, qui reprenait toute son énergie et toute sa vivacité d'esprit en face d'un danger. — *C'est selon* veut dire, je crois, que cela dépendra de ma conduite à l'égard de deux personnes. Eh bien, Mademoiselle, tout bien considéré, et dussé-je faire pleurer vos beaux yeux, il faut, il est indispensable que ce mariage ait lieu. — Général, dit Coraly en relevant fièrement la tête, la présence du capitaine ne m'attendrit ni ne m'intimide. Je suis assez forte pour avouer une passion qui, du reste, n'est qu'honorable. J'aime le capitaine.... il m'a donné le droit de l'aimer et de le dire. J'ai une rivale; une rivale de grand nom et

de haute distinction; je suis donc très-résolue, puisque cette femme est venue troubler mon bonheur et briser mon rêve, je suis très-décidée à ne pas semer des roses sur son chemin. — C'est de la vengeance, Mademoiselle, dit le général. — La guerre, monsieur le général, est-elle autre-chose? — Il est une guerre loyale... — La mienne n'est pas une guerre de trahison, Dieu merci! Je vous ai assez prévenu et le capitaine aussi. — Eh bien, Mademoiselle, je dois vous déclarer que je ne crains absolument rien ni pour moi, ni pour mes officiers. — Oh! dit Coraly, nous verrons. En attendant, voici mon dernier mot : Je déteste mademoiselle de Rencey ; j'aime le capitaine Reymond. Si leur mariage a lieu, je perds le capitaine dans l'opinion publique, sauf à le réhabiliter plus tard; secondement, je donne l'éveil au Directoire et à tous les adversaires de Bonaparte, qui sont ardents et nombreux, et je divulgue tous ses projets, toutes ses machinations contre l'existence du pouvoir exécutif et le salut de la République.

Reymond s'était redressé :

— Vous me perdrez dans l'opinion, Mademoiselle? dit-il avec colère; et comment, s'il vous plaît? Qu'a-t-on à me reprocher au point de vue de l'honneur? — Capitaine, répliqua l'implacable Coraly, quand on a mille écus de traitement et point de fortune, il est très-rare qu'on puisse payer une terre quatre cent mille francs comptant et en or, sur des économies. — Ah! jour de Dieu! s'écria Reymond, Bernard est mort!... — Et sa femme est devenue folle, ajouta la cruelle fille que la passion égarait en ce moment. — Folle! dit le capitaine. Mais n'ai-je pas un écrit de mon père, une sorte de testament signé de lui, écrit tout entier de sa main, et par lequel il m'a révélé l'existence d'une somme énorme cachée par lui-même et par les soins du vieux Bernard, dans une cave de cette maison! Cette somme, ne l'ai-je pas trouvée il y a deux mois? ne l'ai-je pas enlevée? et, puisqu'elle m'appartenait légitimement, n'en ai-je pas disposé à mon gré? A qui dois-je en rendre compte? — A l'opinion, monsieur le capitaine, répéta l'attrayante Coraly. — A l'opinion? reprit Reymond hors de lui. Et l'écrit, le testament de mon père?...—Allons donc! répliqua Coraly avec un sourire diabolique, allons donc! Prenez-vous le public parisien pour un enfant? et croyez-vous qu'il viendra vous demander de lui montrer le certificat de *papa* et *maman* pour s'assurer de votre moralité? — Assez! dit le général avec une incroyable autorité; c'est assez! il faut trancher ce qu'on ne peut délier. Le capitaine Reymond épousera mademoiselle de Rencey, parce qu'il est digne d'elle, et qu'elle a reçu ses serments. Je me fais le tuteur de ce mariage, et il aura lieu d'ici à huit jours. Mademoiselle, ajouta-t-il en saluant Coraly, vous pouvez vous venger par tous les moyens en votre pouvoir : maintenant la campagne est ouverte. Venez, capitaine, je vous offre un logement à l'hôtel Bonaparte; puisque vous n'avez plus la maison de votre père, que le gouvernement a fait vendre, il est juste que ce soit moi qui vous en offre une.

Et sans ajouter un mot de plus, ils sortirent du salon, gagnèrent le grand escalier, au bas duquel ils trouvèrent la voiture du général qui stationnait devant le perron.

Le capitaine chargea un des domestiques de la maison de lui amener Sultan rue Chantereine, puis il monta en voiture à la suite du général.

XXVI.

Dans les premiers jours de novembre, trois voitures rentraient, vers les deux heures de l'après-midi, à l'hôtel Bonaparte, rue Chantereine. C'était une noce revenant de la municipalité du deuxième arrondissement. Le capitaine Reymond de Vitry venait d'épouser mademoiselle de Rencey.

Au nombre des personnes qui composaient cette heureuse réunion, se trouvait un homme âgé, d'une mine fière et distinguée, mais dont le costume bizarre rappelait une autre époque. Ce vieillard était le ci-devant marquis de Rencey, dont la folie avait cédé sensiblement devant l'incroyable ascendant d'un homme extraordinaire et prédestiné à des prodiges, le général Bonaparte.

Le vieux marquis n'était certainement pas

arrivé encore à un état complétement normal. Il était en bonne voie de guérison, et il avait eu assez d'éclairs de raison depuis quelques jours pour comprendre les exigences de la position de sa fille unique, et le bonheur qui lui était assuré par le mariage en question.

Dans l'après-midi du même jour, grâce aux soins intelligents et à la prudence pleine de cœur de madame Bonaparte, un autel avait été dressé dans un appartement de la maison séparé de tous les autres. Un prêtre avait été mandé en secret. Il bénit l'union de Reymond et d'Hélène en présence de quatre témoins seulement, au nombre desquels se trouvaient Joséphine et le général Bonaparte.

Le dix-huit brumaire approchait. Si ce jour fut marqué d'avance pour un coup d'État extraordinaire, c'est ce que nous ne rechercherons pas ici. Notre récit ne touche à l'histoire que par certains côtés exceptionnels. S'il nous arrive de citer des faits, nous en laissons à nos lecteurs l'appréciation historique et philosophique.

Bonaparte se trouvait au Palais des Tuileries entouré des généraux sur lesquels il comptait le plus. Des officiers d'ordonnance venaient incessamment lui apporter des dépêches.

Parmi ces papiers officiels, il y avait des lettres particulières dont le général brisait les cachets avec humeur et qu'il lisait à peine.

Mais une de ces lettres fixa son attention; elle était datée du camp qu'occupait, en Allemagne, une des divisions commandées par Masséna. La lettre était fort courte; Bonaparte la lut. La voici :

« Général,

« Vous n'êtes pas encore Alexandre, mais vous avez tranché le nœud gordien de ma destinée. Je voulais vous perdre. Je le pouvais peut-être. J'ai mieux aimé en finir avec la vie, et finir glorieusement.

« Arrivée depuis huit jours sous un déguisement à l'armée de Masséna, je me suis enrôlée dans un régiment des guides. Hier, nous avons eu un engagement sérieux avec une division russe commandée par Souwaroff. Nous avons battu l'ennemi. Quant à moi, au milieu d'une charge de cavalerie, je suis tombée blessée à mort. Je vous écris de l'ambulance. Dans deux heures je n'existerai plus.

« Je fus toujours bonne républicaine, et je meurs sans regret de la vie, puisque je ne verrai pas tomber ma patrie entre les mains d'un despote que j'ai deviné, que j'admire, et dont je suis l'ennemie.

« Adieu, général; vous asservirez la France, mais je vous échappe.

« CORALY. »

Bonaparte froissa cette lettre avec un vif sentiment de colère, et il la mit dans sa poche brusquement.

Reprenant ensuite le calme dont il avait grand besoin dans ces graves circonstances, il donna des ordres relatifs aux dispositions militaires du moment.

Le lendemain, c'était le dix-huit brumaire, le Directoire donnait en masse sa démission, et le Consulat était proclamé.

JULES DE SAINT-FÉLIX.



LE LIÈVRE DE MON GRAND-PÈRE

CAUSERIE EN MANIÈRE D'EXPLICATION.

Chers lecteurs,

Pour peu que vous m'ayez suivi avec quelque intérêt dans ma vie littéraire et dans ma vie privée, je n'ai pas besoin de vous dire que j'ai habité la ville de Bruxelles en Brabant du 11 décembre 1851 au 6 janvier 1854.

Les quatre volumes de *la Conscience*, *l'Innocent*, les six volumes du *Pasteur d'Ashbourn*, les cinq volumes d'*Isaac Laquedem*, les dix-huit volumes de *Charny*, les deux volumes de *Catherine Blum*, et douze ou quatorze volumes de mes *Mémoires*, datent de là.

Ce sera un jour une matière difficile à explorer, un problème difficile à résoudre pour mes biographes, que de découvrir quels collaborateurs anonymes ont fait ces cinquante volumes.

Car, vous le savez, cher lecteur, il est connu (des biographes bien entendu) que je n'ai pas fait un seul de mes douze cents volumes.

Dieu fasse paix à mes biographes, comme il veut bien, dans sa miséricorde infinie, me faire paix à moi-même !

Aujourd'hui, chers lecteurs, je vous apporte un nouveau volume.

La véritable date de celui qui surgit à vos yeux sous le titre un peu excentrique, mais qui sera pleinement justifié, du LIÈVRE DE MON GRAND-PÈRE, doit en réalité remonter à la période de ses frères belges.

Mais comme je ne veux pas qu'à l'endroit de son véritable auteur plane sur lui la fâcheuse obscurité qui plane sur les autres, j'entreprends de raconter aujourd'hui dans cette causerie-préface la façon dont il voit le jour, et, tout en me réservant le titre du parrain qui le tient sur les fonts de baptême de la publicité, de faire connaître son véritable père.

Son véritable père a nom : M. DE CHERVILLE.

M. DE CHERVILLE pour vous, chers lecteurs, CHERVILLE tout court pour moi.

Le temps passait vite et doucement, pour moi surtout qui étais exilé volontaire dans cette bonne ville de Bruxelles. Un grand salon, situé rue de Waterloo, 73, réunissait tous les soirs ou à peu près quelques bons amis.

On restait jusqu'à une heure ou deux heures du matin autour d'une table à thé, causant, bavardant, riant, pleurant quelquefois.

Pendant ce temps, en général, je travaillais ; seulement, deux ou trois fois, d'habitude dans la soirée, je descendais de mon second et venais jeter un mot au milieu de la conversation générale, comme un voyageur qui arrive au bord d'une rivière jette une branche au courant.

Et la conversation emportait le mot comme le courant emporte la branche.

Puis, je remontais travailler.

Enfin un jour, pendant que je travaillais, on fit un complot :

C'était de m'arracher quatre ou cinq jours à mon travail, et de m'entraîner à la chasse. Notre ami Joigneaux avait écrit de Saint-Hubert-en-Luxembourg pour nous dire qu'il y avait cette année, dans les forêts ardennaises, force lièvres, chevreuils et sangliers.

Vous connaissez Joigneaux, n'est-ce pas ? C'est l'ex-représentant du peuple qui publiait en France, et qui continue de publier à l'é-

tranger le meilleur journal d'agriculture qui existe.

Il y avait deux tentations presque irrésistibles dans cette lettre : un vieil ami à revoir, des lièvres, des chevreuils, des sangliers à tuer.

La partie fut résolue entre Cherville, le colonel C... et Hetzel.

Hetzel, non chasseur, causerait avec Joigneaux de la publication de son almanach, tandis que l'on saint-Barthélemiserait lièvres, chevreuils et sangliers.

On résolut que, bon gré, mal gré, je serais de la partie.

Il en résulta qu'à l'une de mes apparitions habituelles, je vis étalés sur la table mon lefaucheux-devisme, mon carnier et un nombre indéfini de cartouches n° 4, double zéro et à balles.

Il y en avait pour tous les goûts.

— Qu'est-ce que c'est que cette exhibition? demandai-je. — Vous le voyez bien, cher ami; c'est votre fusil que l'on a tiré du fourreau, votre carnier que l'on a tiré de l'armoire, et vos cartouches que l'on a tirées du carnier. — Et tout cela dans quel but?— Nous sommes au 1er novembre. — C'est possible. — C'est après-demain le 3. — C'est probable. — Eh bien, le 3, c'est la Saint-Hubert. — Ce qui veut dire que nous vous débauchons, que nous vous emmenons et que, de gré ou de force, nous vous faisons chasser.

Il y a toujours un reste de flamme au fond de mon cœur quand on me parle de chasse.

Avant que je ne fusse condamné aux travaux forcés de la littérature, la chasse était mon grand, mon principal, je dirai presque mon unique amusement.

Je n'ai en réalité que deux souvenirs dans la vie. La chasse en est un.

— Ah! diable! fis-je, c'est bien tentant ce que vous me proposez là. — Joigneaux nous a écrit à l'ouverture de la chasse, ou plutôt il a écrit à Hetzel. Hetzel ne lui a pas répondu, naturellement : nous irons le surprendre.—Chez Joigneaux, je voudrais bien... — Qui vous empêche?

J'étais descendu en tenant ma plume.

Je regardai tristement cet artisan de bien et de mal que notre civilisation a fait d'acier, dans la prévoyance sans doute de ce que j'en userais si l'on n'inventait pas quelquelque matière : «*Ære perennius*», comme dit Horace.

— Hélas! répondis-je, voilà mon arme désormais; je chasse aux idées, et de jour en jour le gibier devient plus rare.—Jetez donc votre plume par-dessus la porte de Hall, et venez avec nous. C'est l'affaire de trois jours : un jour pour aller, un jour pour chasser, un jour pour revenir. — C'est bien tentant. — Allez donc! allez donc! répétat-on en chœur. — Ma foi, si d'ici à demain il n'arrive rien de nouveau... — Que voulez-vous qui arrive? — Je ne sais; mais il y a un fait : c'est que depuis tantôt dix-huit mois que je suis ici, le prince de Ligne a voulu m'emmener chasser à Belœil, les messieurs Lefèvre ont voulu m'emmener chasser à Tournay; Bouquier a voulu m'emmener chasser à Ostende; j'ai pris deux ports d'armes, sans reproche, de 30 francs chacun, 5 francs de plus qu'en France. Eh bien, je n'ai été ni à Ostende, ni à Tournay, ni à Belœil, et mes deux ports d'armes ne m'ont pas servi une seule fois... — Parce que? — Parce qu'il est toujours arrivé quelque incident imprévu qui m'a empêché d'utiliser mes ports d'armes et de profiter de l'invitation. — Mais si d'ici à demain cet incident imprévu ne se présente pas? — Je suis des vôtres, et avec grand plaisir.—Allons, prions saint Hubert de nous préserver des incidents imprévus.

C'était Cherville qui adressait cette invocation au saint.

Or, comme si le saint n'eût attendu que le dernier mot de sa phrase pour manifester sa puissance, à peine Cherville avait-il prononcé ce dernier mot, que l'on sonna à la porte du boulevard.

—Aïe! aïe! aïe! mes enfants, m'écriai-je, c'est justement l'heure de la poste.

Joseph passa pour aller ouvrir Joseph était mon domestique, un domestique belge dans toute la force du terme, c'est-à-dire regardant tout Français comme son ennemi naturel.

Or, vous connaissez le proverbe du soldat

en campagne et de l'écolier en maraude : *Autant de pris sur l'ennemi*, C'était la maxime favorite de Joseph. Joseph passa donc pour aller ouvrir.

— Joseph, dit Hetzel, si c'est une lettre de Paris, déchirez-la.

Joseph, cinq minutes après, reparut une large enveloppe à la main.

— Eh bien, dit Hetzel, que vous avais-je recommandé? — Ce n'est pas une lettre, Monsieur, répondit Joseph, c'est une dépêche télégraphique. — Ah! bon Dieu! m'écriai-je, c'est bien pis! — Allons, au diable notre chasse! dit Cherville. — Ouvrez vous-mêmes, chers amis, et vous déciderez de mon sort.

Joseph remit la dépêche à Hetzel. La dépêche fut ouverte. Elle contenait ces trois lignes :

« Paris, vendredi.

« Cher Dumas,

« Si je n'ai pas reçu *la Conscience* pour le 5 courant, je suis averti par Roger et Vaëz qu'on met le 6 en répétition, je ne sais quelle tragédie de je ne sais qui. C'est clair, n'est-ce pas?

« LAFERRIÈRE. »

Cherville et Hetzel se regardèrent consternés.

— Eh bien, qu'en dites-vous? demandai-je. — Où en êtes-vous de votre drame? — Il me reste à faire la moitié du cinquième et le sixième tableau tout entier. — Alors, pas moyen. — Pas moyen pour moi du moins; mais allez, vous, mes enfants. Cherville me racontera la chasse, Hetzel brodera sur le récit de Cherville, et, moins le plaisir d'être avec vous, ce sera exactement comme si j'y avais été.

Je repris ma plume, déposée un instant sur la cheminée, je recommandai de remettre les cartouches dans le carnier, le carnier dans l'armoire, le fusil dans son fourreau, et je remontai à mon deuxième étage avec un gros soupir.

Ah! si j'avais eu quelqu'un pour faire mon drame, comme j'aurais été à la chasse!

Le 5 au soir, mon drame complet de *la Conscience* partit pour Paris; le 6 au matin un commissionnaire apporta à la maison un cuissot de chevreuil, accompagné de cette lettre :

« Mon cher Dumas,

« Je vous envoie du chevreuil de Saint-Hubert. Ce soir, nous irons prendre, Hetzel et moi, une tasse de thé chez vous, et je vous promets de vous raconter une chasse comme vous n'en avez pas encore entendu raconter depuis celle de Robin-des-Bois.

« Joigneaux vous embrasse tendrement : Hetzel et moi vous serrons la main.

« Tout à vous,

« DE CHERVILLE. »

Je donnai à ma cuisinière la recette d'une marinade que je tiens directement de mon ami Willemot, l'un des propriétaires de *la Cloche et de la Bouteille* à Compiègne, et je me remis à mon travail.

Le soir, à neuf heures, on annonça MM. de Cherville et Hetzel.

Les triomphateurs entrèrent au bruit d'une fanfare. Les premières questions furent pour demander des nouvelles de Joigneaux. Joigneaux mariait sa fille au fils du bourguemestre. Les chasseurs étaient arrivés au beau milieu de la noce.

Au bout d'un instant, Hetzel, qui paraissait jouir d'avance de l'effet qu'allait produire le narrateur, secoua la sonnette qui était destinée à appeler Joseph, et dit :

— Cherville a la parole. — Mon cher Dumas, dit Cherville, je crois que je vous apporte un volume assez amusant. — Alors, part à nous deux, mon cher ami. — Ma foi, oui! Écoutez-moi cela. — C'est à vous que l'aventure est arrivée? — Non ; c'est tout simplement au grand-père de maître Denis Palan, propriétaire de l'auberge des Trois-Rois, à Saint-Hubert. — Et quel âge a maître Denis Palan? — Dame! c'est un homme de 45 à 50 ans. — Alors la scène se passe vers la fin du dix-huitième siècle? — Justement. — Nous écoutons. — Je dois d'abord vous dire, n'est-ce pas, comment maître Denis Palan a été amené à nous raconter cette aventure. — Mon cher ami, je crois que vous

tirez à la ligne — Non, parole d'honneur! la chose est nécessaire; vous ne comprendriez rien à l'événement si j'entrais en matière sans préparation. — Prépare donc, mon ami, prépare; c'est le grand art des romanciers et des auteurs dramatiques; seulement, pas de longueurs — Soyez tranquille. — Allez! — Mes enfants! dit Hetzel, il est permis de dormir, mais il est malhonnête de ronfler. Va, Cherville.

Cherville commença :

La circonstance de la noce de la fille de Joigneaux avait fait qu'au lieu de loger chez lui, nous avions, malgré ses invitations réitérées, insisté pour loger à l'auberge des Trois-Rois.

A peine y fûmes-nous entrés que nous reconnûmes la faute que nous avions commise. Au point de vue de l'égoïsme, mieux eût valu être indiscrets et loger chez Joigneaux.

Je ne sais si jamais trois rois, en logeant chez Denis Palan, lui ont donné le droit de dresser au-dessus de sa porte son aristocratique enseigne; mais si jamais trois rois, fût-ce des rois maures, comme Balthazar, Gaspard et Melchior, ont été pris à ce traquenard, c'est une charité, mon cher Dumas, de prévenir les têtes couronnées qui passeraient par Saint-Hubert de ne pas se laisser séduire par ce tableau qui représente les trois souverains dans leurs costumes royaux.

Or, à l'hôtellerie des Trois-Rois, tenez-vous cela pour dit et bien dit : on ne fait ni noces ni festins; on ne loge ni à pied ni à cheval. On mange sur le pouce et on dort sur sa chaise. Il faut dire aussi, à la louange du digne hôtelier, qu'il ne promet pas plus qu'il ne tient.

Au-dessous de la flamboyante portraiture des trois mages qui lui servent d'enseigne, le peintre chargé de cette œuvre d'art s'est contenté, pour toute réclame, de faire figurer un petit verre et une tasse de café.

Maintenant, vous me demanderez comment nous avions, le colonel, Hetzel et moi, choisi un pareil logis. Ce à quoi je vous répondrai que nous ne sommes pas, au bout du compte, aussi niais que nous en avons l'air au premier abord. Nous avions choisi celui-là, cher ami, parce qu'il n'y en avait pas d'autre.

Permettez-moi d'entrer dans la topographie de l'auberge. La description ne sera pas longue.

L'intérieur se compose de trois pièces. La première est la cuisine, et sert en même temps de chambre à coucher à l'aubergiste et à sa famille. La seconde est une salle basse et enfumée, meublée de deux tables et de quelques escabeaux de chêne, polis par l'usage bien plus que par le rabot du menuisier. Cette salle est destinée aux consommateurs. La troisième est une espèce de hangar-écurie où l'on parque pêle-mêle les chevaux, les ânes, les bœufs et les cochons.

Or, quand le matin on nous avait montré cette salle comme la chambre unique où il nous faudrait dîner et coucher, nous avions dit avec le laisser-aller habituel à des chasseurs :

— Bon! avec un grand feu, un bol de punch et trois matelas, une nuit est bientôt passée.

Ce n'est que lorsque la nuit est venue que l'on s'aperçoit combien certaines nuits sont longues. Ce fut une chose dont nous nous aperçûmes dès onze heures du soir, — quand notre feu commença de s'éteindre, quand notre bouteille de genièvre fut vidée, et quand il nous fut positivement démontré qu'il n'y avait pas d'autre matelas dans l'auberge que celui qui était au lit de l'abergiste et sur lequel grouillaient sa femme et ses trois enfants. Quant à lui, il était resté debout pour *contenter*, autant qu'il était possible, messieurs les Parisiens.

Tant que le souper avait duré, bon ou mauvais, la gaieté avait survécu. Tant qu'il était resté une goutte de skiedam dans la bouteille, la conversation avait surnagé. Tant que le feu avait duré, l'esprit français avait, comme le foyer, jeté de temps en temps des éclairs. Puis il s'était fait de grands silences. Puis chacun, en regardant autour de soi, avait essayé de s'accommoder de son mieux pour dormir. Puis enfin, un instant on avait pu croire que tout le monde dormait. On n'entendait plus que le tic-tac monotone d'une grande horloge de bois qui ornait un des coins de la salle. Il n'en était

rien. Chacun faisait ce qu'il pouvait pour cela, mais personne n'y réussissait.

Tout à coup la grande horloge vacilla depuis son piédestal jusqu'à son cadran. Un grand bruit de chaînes, un atroce grincement de rouages en sortit, et le marteau tomba onze fois sur le timbre. En supposant que tout le monde eût dormi, un pareil bruit suffisait bien à réveiller tout le monde.

— Sacrebleu ! ronfla le colonel. — Ce qui signifie...? demandai-je. — Que nous allons passer une jolie petite nuit, dit Hetzel, sans compter qu'il ne fait pas chaud. Voyons, Cherville, toi qui es le plus jeune et le plus joli de la société, appelle l'aubergiste.—Pourquoi faire? — Pour qu'il nous donne du bois. On ne peut pas toujours manger, on ne peut pas toujours boire; on peut toujours se chauffer.

Je me levai, j'allai à la porte, et j'appelai l'aubergiste. Dans ce mouvement, je remarquai un tableau auquel, je dois le dire, je n'avais fait jusque-là aucune attention, et qui me fût resté complétement indifférent dans une position moins précaire que ne l'eût été la nôtre. Mais l'homme qui se noie, soit dans l'eau, soit dans l'ennui, se raccroche à tout. Je me noyais dans l'ennui, je me raccrochai au tableau. J'en approchai, j'allais dire la bougie, fat que je suis ! j'en approchai la chandelle. C'était une espèce de gouache peinte sur bois de Spa. Elle était enfermée dans un cadre doré autrefois, mais dont la pâte boursouflée avait pris une teinte noirâtre, qu'elle devait à la poussière et à la fumée qui, pendant longues années, s'étaient fixées sur elle.

Ce tableau représentait un saint Hubert dans les nuages. Le saint était reconnaissable à son cor de chasse, l'un de ses emblèmes les plus habituels, et surtout à son cerf à la croix lumineuse agenouillé devant lui. Le saint occupait l'angle droit du haut du tableau; le cerf occupait l'angle gauche du bas du tableau; le lointain représentait un paysage. Dans ce paysage, un homme, vêtu d'une veste verte, d'une culotte de velours à côtes et chaussé de grandes guêtres de chasse, fuyait, poursuivi par un animal qui pouvait indifféremment représenter ou un petit âne ou un lièvre gigantesque.

— Ma foi ! Messieurs, dis-je en décrochant le tableau et le déposant sur la table, ce n'est pas bien amusant de deviner des rébus, mais enfin, quand on n'a rien à faire, mieux vaut deviner des rébus que de dire du mal de son prochain. — Je ne trouve pas, moi, dit Hetzel. —Eh bien, dis du mal de ton prochain, et tâche de le bien dire ; le colonel et moi nous allons deviner le rébus. — Ah! quant à moi, je vous déclare que je ne devine rien ; devine tout seul. — Voyons : un lièvre ou un âne qui court après un chasseur avec la date du 3 novembre 178... — Bon ! dit l'aubergiste en entrant, c'est le tableau de mon grand-père que vous tenez là. — Comment, demanda Hetzel, vous êtes le petit-fils de saint Hubert? — Non ; je suis le petit-fils de Jérôme Palan. — Qu'est-ce que c'est que Jérôme Palan?—Jérôme Palan, c'est le chasseur que vous voyez dans le paysage fuyant à toutes jambes et poursuivi par un lièvre.—Jusqu'à présent, mon brave homme, nous avions vu des lièvres poursuivis par des chasseurs; nous voyons aujourd'hui un chasseur poursuivi par un lièvre. Je ne demande pas mieux. — Vous, parce que vous êtes de composition commode, mon cher ami; mais moi, il me faut à toute chose la raison du pourquoi. — Dame! si c'est le grand-père de notre hôte que ce tableau représente, notre hôte doit connaître l'histoire de son grand-père. — Qu'il nous la dise alors. — Vous entendez, mon brave homme? du feu et l'histoire de votre grand-père. — Je vais d'abord aller vous chercher du bois...—Parfaitement raisonné. —Attendu que l'histoire de mon grand-père est longue. — Et... amusante? — Terrible! Monsieur. — Ah ! mon brave homme, dit Hetzel, comme c'est bien là ce qu'il nous faut : du bois, et l'histoire! l'histoire! — Vous allez être servis à la minute, Messieurs, dit l'aubergiste.

Et, en effet, il sortit, mais pour reparaître en effet cinq secondes après avec une charge de bois dont le sixième à peu près fut déposé sur le feu et le reste mis en réserve dans l'angle de la cheminée.

— Ainsi, dit notre hôte, vous voulez abso-

lument que je vous raconte l'histoire à laquelle ce tableau de famille fait allusion? — Avez-vous quelque chose de plus amusant à nous offrir? demanda Hetzel.

L'aubergiste parut chercher un instant dans son esprit.

— Non, dit-il, ma foi non! — Eh bien, alors, narrez, mon ami. — Narrez, dit le colonel. — Narrez, répétai-je après eux.

L'aubergiste commença.

I.

— Si jamais, dit l'aubergiste, vous écrivez ou racontez à votre tour cette histoire, vous pourrez l'intituler :

LE LIÈVRE DE MON GRAND-PÈRE.

— Peste! je n'y manquerai pas, répondis-je au digne homme; par le temps qui court, où souvent on se préoccupe plus du titre que du roman, ce titre-là en vaut bien un autre. Nous vous écoutons, mon cher ami.

Nous fîmes tous silence, comme trois mille ans auparavant avaient fait les auditeurs d'Énée.

L'aubergiste commença.

« Mon grand-père, sans être riche, exerçait une profession qui est lucrative, ou qui, s'il faut en croire certain proverbe, passe pour l'être : il était ce que l'on appelle aujourd'hui pharmacien, et ce que l'on appelait autrefois apothicaire.

« *Autrefois* correspondra, si vous le voulez bien, à l'année 1788.

« Il habitait la petite ville de Theux, située à six milles de Liége. »

—Trois mille habitants, interrompit Hetzel. Nous la connaissons comme si nous l'avions bâtie ; allez.

Le narrateur reprit :

« Son père exerçait la même profession que lui, et comme mon grand-père était fils unique, il avait laissé à ce fils une boutique parfaitement achalandée et quelques milliers de francs qu'il avait amassés à acheter des herbes pour du cuivre et à les revendre pour de l'argent; car un remords me prend, et je dois dire que mon aïeul n'était pas précisément apothicaire, mais herboriste.

« Mon grand-père eût pu bien certainement arrondir cette somme en lui faisant faire la boule de neige, mais il avait deux abominables défauts : il était chasseur et savant. »

— Holà! maître! m'écriai-je, faites attention à ce que vous dites. Personne de nous n'a la prétention d'être savant, Dieu merci! mais nous avons tous celle d'être chasseurs. — Vous m'excuserez, Monsieur, reprit l'aubergiste, et si vous m'aviez laissé achever ma phrase, ou plutôt la compléter par quelques mots, vous m'eussiez vu établir ce fait, que l'amour de la chasse est une vertu chez l'homme qui n'a rien à faire, puisque, n'ayant rien à faire, il pourrait faire du mal à ses semblables au lieu d'en faire aux animaux ; mais que c'est un grand vice, un abominable vice, le plus fatal de tous les vices pour l'homme que le travail de ses mains doit nourrir.

« Or, ces deux vices produisirent chez mon grand-père un double résultat : l'un tua son corps, — la science ; l'autre perdit son âme, — la chasse. »

— Voyons, dis-je, cher hôte, il ne s'agit pas de s'improviser romancier pour venir avancer de pareilles théories, ou, quand on les avance, on les explique. — C'est ce que j'allais faire cette fois encore, Monsieur, si vous ne m'aviez pas interrompu. — Mais, tais-toi donc, animal! dit Hetzel. Nous étions dans cette douce période qui précède le sommeil, quand le changement d'intonation nous a réveillés. Continuez, mon brave homme, continuez. — Si cependant ces messieurs préféraient dormir? répliqua l'aubergiste, plus piqué encore de l'interruption d'Hetzel que de la mienne. — Mais non! mais non! me hâtai-je de répondre. Ne faites pas attention à ce que dit mon camarade; il appartient à une classe particulière de nos compatriotes que les naturalistes ont rangée dans une catégorie spéciale, *genus homo, species blagueur*. Continuez, nous vous écoutons. Vous en étiez à la mort du corps et à la perte de l'âme de votre grand-père,

Le narrateur avait bonne envie de s'arrê-

ter là ; cependant, sur mon insistance, il reprit :

« Je disais donc qu'à force de lire, mon grand-père douta de tout, et qu'à force de chasser, il entama la petite fortune que ma pauvre grand'mère amassait ou plutôt conservait avec tant de soin, car, nous l'avons déjà dit, la meilleure part de cette fortune venait de mon aïeul.

« Au fur et à mesure que mon père s'enfonçait dans l'irréligion, plus il étudiait, plus il devenait savant, et plus il s'y enfonçait ; le malheureux état de son âme se manifestait au dehors par des signes visibles. D'abord il défendit à ma mère d'aller à la messe les autres jours que le dimanche, et encore ne lui permit-il que la messe basse. Ensuite, il défendit à elle et à ses enfants de s'agenouiller le soir autour de son lit et de faire la prière en commun, comme, depuis un temps immémorial, il était dans les habitudes partriarcales de la famille de le faire. Enfin, on n'eut plus la liberté, quand tintait la sonnette de l'extrême-onction, de sortir, de se mettre à la suite du saint-sacrement et de l'accompagner dans la maison où il était appelé par la religion des fidèles, qui croyaient qu'il n'existe de bonne mort que dans les bras du Seigneur.

« Pendant quelque temps, il est vrai, mon grand-père permit encore qu'au tintement sacré la grand'mère et ses deux enfants, qui étaient mon père et ma tante, sortissent et s'agenouillassent sur le seuil de la porte tandis que le saint-sacrement passait. Mais bientôt cette dernière démonstration religieuse leur fut elle-même interdite. Il est vrai que mon grand-père était si souvent dehors, sortait de si bonne heure et rentrait si tard, les dimanches surtout, que ma mère était parfaitement libre ces jours-là d'entendre non-seulement la messe basse, mais la grand'messe, les vêpres et le salut, et, les autres jours, de suivre le saint-sacrement partout où il allait. Elle ne manquait pas de le faire, comme vous le comprenez bien ; car elle espérait qu'elle serait pardonnée par le Seigneur à cause de la bonne intention. Mais tout en accomplissant ces actes de piété, comme sa crainte pour son époux était grande, elle ne manquait pas de dire aux voisines :

— « Ne dites pas à mon mari que je suis sortie pour aller à la messe ou pour suivre le saint sacrement. »

« Et à ses connaissances qu'elle trouvait dans l'église ou dans la maison mortuaire :

— « Ne dites pas à Jérôme que vous m'avez vue ici. »

« De sorte que cette recommandation, faite dans la vue de la paix intérieure, paix à laquelle ma grand'mère eût tout sacrifié, donnait à toute la ville de Theux la mesure des sentiments religieux ou plutôt des sentiments irréligieux de mon grand-père. »

— Pas mal ! pas mal ! murmura Hetzel ; un peu prolixe ; mais, si nous imprimons cela, nous ferons d'habiles coupures. — Tiens, lui dis-je, ton malheur, à toi, cher ami, c'est d'avoir lu les livres que tu imprimais et de ne pas t'en être rapporté à l'étiquette du sac. Quant à moi, je trouve l'histoire charmante ; et vous, colonel ? — Oui, dit le colonel ; cependant je voudrais voir le narrateur entrer dans le sujet. — Ah ! colonel, pour un guerrier, pour un faiseur de siéges, pour un preneur de villes, ne savez-vous donc pas que c'est un hasard quand les citadelles s'emportent par une escalade, par un coup de main ? Que diable ! avant d'ouvrir la tranchée, il faut établir des parallèles, creuser des boyaux. Eh bien, mais, notre hôte creuse ses boyaux, trace ses parallèles. Rappelez-vous que le siége de Troie a duré neuf ans, et celui d'Anvers trois mois. Continuez, maître, continuez.

Malgré mon encouragement, mon hôte secoua la tête, et comme il tenait sans doute à me montrer clairement le peu de cas qu'il faisait de mes compagnons comme auditeurs :

— Oui, Monsieur, me dit-il, je continue ; mais vous pouvez bien vous vanter que c'est pour vous et pour vous seul.

Et il appuya sur ce dernier mot comme pour ne laisser aucun doute à mes compagnons. Après quoi il continua en effet :

« J'ai dit que les absences de mon grand-père, qui s'étaient peu à peu étendues des dimanches aux autres jours de la semaine,

laissaient toute facilité à ma grand'mère de demeurer bonne chrétienne malgré les injonctions de son mari. Mais si elles ne portaient point atteinte à la vie future et spirituelle de leurs âmes, ces absences faisaient un tort inouï à la vie matérielle et présente.

« D'abord mon grand-père n'avait consacré la chasse que le dimanche, et jusque-là, pourvu qu'il ne chassât pas sur les terres du prince-évêque ou sur celles des seigneurs de Theux et des environs, personne n'avait rien à dire, et en effet personne ne disait rien.

« Mais bientôt mon père posa cet axiome : que ce n'était pas trop (puisqu'il restait assis dans son magasin les six autres jours de la semaine) de se donner un peu de distraction, non-seulement le dimanche, mais encore le jeudi. En vertu de cet axiome, que personne, pas même ma grand'mère, ne chercha à contester, le jeudi fut adjoint au dimanche. Puis le mardi, puis enfin les autres jours, comme entraînés à la suite des premiers, passèrent par le laminoir de cette affreuse passion. De sorte qu'il arriva un moment où, au lieu que ce fût un jour que mon grand-père allât à la chasse, et six jours qu'il restât à la maison, ce fut un jour qu'il resta à la maison et six jours qu'il alla à la chasse. Et encore le septième jour finit-il par y passer comme les autres. De manière que mon grand-père se détacha de plus en plus, non-seulement de ses devoirs envers Dieu, mais encore de ses devoirs envers sa femme et ses enfants.

« Car non-seulement il passait les journées dans les bois, dans les champs, dans les marais, bravant la pluie, les tempêtes et les neiges, qui, dans nos pays, sont plus terribles que les tempêtes, mais encore les soirées, au lieu de rentrer à la maison, de se réchauffer au coin du feu, de se restaurer à la table de la famille; les soirées, il les passait à boire au cabaret, à trinquer avec ses compagnons, et à raconter ses prouesses au premier venu. Et il racontait, non-seulement ses prouesses de la veille, non-seulement ses prouesses du jour, mais encore celles qu'il comptait faire le lendemain. Et ces veillées, arrosées d'abord de bière, puis de vin du pays, puis de vin du Rhin, se prolongèrent de telle façon, qu'il arriva souvent qu'il ne rentrait même plus à la maison pour donner de ses nouvelles à ma grand'mère et à ses enfants. Il repartait le lendemain au point du jour, quelquefois même avant, de l'auberge où il était entré la veille au soir.

« Mais comme les malheurs s'enchaînent les uns aux autres et que les passions ont en elles, non-seulement le germe du mal, mais encore ses développements, voici ce qui arriva tout naturellement. Nous avons établi que personne n'avait rien à dire tant que mon grand-père ne sortait que le dimanche et ne chassait que sur les terres où il avait le droit de chasser. Mais vous avez vu que, peu à peu, il était sorti tous les jours, et même qu'à force de sortir, il en était venu à ne plus rentrer. Bientôt il arriva bien pis. »

— Diable ! diable ! diable ! murmura Hetzel. Qu'arriva-t-il? Je commence à trouver que l'histoire est du plus haut intérêt. Et toi, colonel ? — Tais-toi donc, maudit bavard, dit le colonel; si l'intérêt faiblit, c'est grâce à tes éternelles interruptions; Télémaque lui-même n'y résisterait pas. Continuez, mon brave, continuez.

Je joignis mes instances à celles du colonel, et notre hôte continua.

II.

« Il arriva que mon grand-père chassa tant, chassa tant, chassa tant, que le gibier commença de devenir rare, rare sur les terres et dans les bois de la commune où il avait permission et dans les propriétés particulières où on le tolérait. Aussi, peu à peu en arriva-t-il à faire des excursions dans les domaines seigneuriaux qui les entouraient. Excursions timides d'abord et qui se bornèrent à des affûts, à des pointes dans les lisières et à d'autres bagatelles semblables.

« Or, dans le temps où vivait mon grand-père, ces sortes de bagatelles étaient déjà des tentatives plus que hasardeuses. La justice ne plaisantait pas avec les délits de chasse; les seigneurs étaient encore tout-puissants, leur volonté faisait jugement, et ils vous envoyaient sans broncher un pauvre

diable aux galères pour un lapin. Mais comme mon grand-père était ce que l'on appelle un bon vivant, qu'il avait toujours dans sa cave, à côté d'une tonne de lambic ou de faro, une barrique de vin du Rhin, et sur sa table, à côté de son verre plein, un verre vide qui n'attendait qu'un camarade pour se remplir et se vider à son tour; comme il n'était jamais plus heureux que lorsqu'un des gardes du voisinage venait s'asseoir à côté de lui sous la haute cheminée et trinquer en devisant de faits de chasse; ceux-ci ne lui étaient ni durs ni sévères. Autant qu'il était en leur pouvoir, ils fermaient les yeux sur ses méfaits, et quand ils entendaient la détonation de son fusil ou l'aboi de ses chiens d'un côté, ils allaient de l'autre.

« Cependant, comme il n'y a pas de règle sans exception, il y avait une exception parmi les forestiers à cette bienveillance générale que l'on portait à mon grand-père. Un des gardes du seigneur-évêque ne pouvait le souffrir. Il s'appelait Thomas Pichet. D'où venait cette haine? D'une de ces antipathies instinctives dont on ne peut pas plus se rendre compte que de certaines sympathies. »

—Oui, dit Hetzel, c'est ce que nous autres savants appelons la force centrifuge et la force centripète. — Plaît-il, Monsieur? demanda l'aubergiste.—Rien, rien; continuez, mon ami.

L'aubergiste reprit :

« Il se nommait Thomas Pichet. Tout enfants qu'ils étaient et si enfants qu'ils fussent, le petit Thomas et le petit Jérôme n'avaient jamais pu se souffrir. A l'école, ils se battaient comme deux coqs de combat ou comme deux dogues de barrière, et comme ils étaient de force égale, quoique de complexion différente, ces combats n'avaient de fin que lorsque la force manquait aux combattants.

Peut-être, au reste, cette antipathie, dont nous avons parlé tenait-elle plus encore à des dissemblances physiques qu'à des oppositions morales. Thomas était court, roux, trapu. Jérôme était grand, brun et mince. Thomas louchait légèrement et était plutôt laid que beau. Jérôme avait les yeux exactement pareils et était plutôt beau que laid. Thomas avait été amoureux de ma grand'mère. Ma grand'mère avait épousé Jérôme. Toutes ces circonstances et une foule d'autres avaient donc amené entre Jérôme et Thomas une véritable haine.

« Cependant, devenus hommes, ils étaient devenus plus raisonnables, mon grand-père surtout. Cela tenait à ce qu'en toute circonstance, tantôt le hasard, tantôt la bonne éducation, lui avaient donné la supériorité sur son rival.

« Enfin Thomas s'était lassé de cette supériorité qui l'écrasait, et avait quitté le pays. Il était passé garde dans le Luxembourg, justement dans le pays où nous sommes. Mais le malheur voulut que le seigneur chez lequel il servait en cette qualité mourût. Le malheur voulut encore qu'un de ses camarades lui écrivît qu'une place pareille à celle qu'il venait de perdre était vacante chez le prince-évêque. Enfin le malheur voulut toujours qu'ayant demandé cette place, il l'obtînt et revint habiter Franchimont, qui, comme vous le savez ou ne le savez pas, est à peu de distance de Theux. De sorte que Jérôme et Thomas se retrouvèrent voisins.

« On verra plus tard si la haine s'était éteinte dans le cœur de mon grand-père. Mais, dès ce moment, je crois pouvoir dire, sans crainte de nuire à l'intérêt de la narration, qu'elle était plus vivante que jamais dans le cœur de Thomas Pichet.

« Aussi, apprenant par la voix publique que mon grand-père était devenu aussi grand chasseur devant Dieu que feu Nemrod, et qu'entraîné par une passion désordonnée pour la chasse, il fermait presque toujours les yeux lorsqu'il se trouvait en face des fossés ou des bornes qui servaient à marquer la limite des biens de la commune et le commencement des terres des seigneurs, il se promit, à la première occasion qui lui en serait fournie par mon grand-père, de lui prouver que si deux montagnes ne se rencontrent pas, il n'en est pas de même de deux hommes.

« Mon grand-père ignorait la chose. Quand il avait appris que Thomas Pichet revenait dans le pays, il en avait éprouvé une vive

contrariété; puis, au bout du compte, comme il était brave homme au fond, la première fois qu'assis à une table, en face d'une bonne bouteille de vin, il avait vu passer Thomas Pichet, il s'était levé, et allant à la porte :

— « Eh! Thomas! » avait-il dit.

« Thomas s'était retourné, et, devenant pâle comme un mort :



Thomas ajusta celui qui tenait la tête. (Page 500.)

(Page 500.)

— « Quoi? » avait-il demandé.

« Jérôme était rentré, avait rempli deux verres, et, revenant sur le seuil de la porte, un verre à chaque main :

— « Le cœur t'en dit-il, Thomas? » avait-il demandé.

« Mais Thomas avait répondu en secouant la tête :

— « Pas avec toi, Jérôme. »

« Et il avait passé.

« Mon grand-père était venu reprendre sa place, avait bu les deux verres l'un après

l'autre, et avait secoué la tête à son tour en disant :

— « Ça finira mal, Thomas ; ça finira mal ! »

« Hélas ! pauvre grand-père ! il ne croyait pas dire si juste.

« On comprend qu'avec la disposition d'esprit des deux individus, l'un comme chasseur, l'autre comme garde-chasse, une catastrophe ne pouvait manquer d'éclater un jour ou l'autre. C'était l'avis de tout le monde, et encore éclata-t-elle plus vite qu'on ne s'y attendait.

« Nous avons dit que, grâce aux sympathies des gardes du prince-évêque de Liége et des seigneurs des environs, tous les petits méfaits de mon grand-père étaient restés impunis. Mais cette impunité l'enhardit au point qu'il ne se contenta plus de pénétrer dans les seigneuries ou principautés riveraines quand ses chiens l'y entraînaient, mais qu'il en arriva, lorsqu'il faisait buisson creux dans les bois de la commune, à aller bravement attaquer le gibier jusque dans les propriétés du prince-évêque, trouvant non-seulement un malin plaisir, mais même un double plaisir à braver du même coup l'autorité spirituelle et temporelle du prélat souverain.

« Vous comprenez que les choses ne pouvaient durer ainsi. Or, un jour que monseigneur chassait avec de jeunes seigneurs et de belles dames dans ce qu'on appelle les haies de Franchimont (les princes-évêques de Liége avaient toujours été des princes fort galants), monseigneur l'évêque se trouva être de très-maussade humeur, malgré la belle compagnie, et peut-être même à cause de la belle compagnie dans laquelle il se trouvait. Et cette mauvaise humeur, on va le voir, était suffisamment justifiée par les circonstances. Les chiens de monseigneur le prince-évêque avaient pris change trois fois dans la matinée. La première d'un dix-cors sur une deuxième tête; la seconde de la deuxième tête sur une biche; enfin, il y a des jours de malheur : ils avaient laissé la biche se forlonger.

« On sonnait la retraite manquée, et le prélat, qui avait promis à sa compagnie le spectacle d'un hallali, était furieux.

« Tout à coup, et au moment où l'on tournait bride pour regagner le palais, un magnifique dix-cors traversa d'un bond l'allée que les chasseurs désappointés suivaient l'oreille basse.

— « Ah ! voyez donc, Monseigneur, cria une des dames en calmant de la voix et de la main son cheval que la brusque irruption du cerf avait fait cabrer; voyez donc, on dirait le cerf du lancer. — Par saint Hubert, Madame, répondit l'évêque, non-seulement vous êtes une admirable écuyère, car toute autre que vous eût été désarçonnée par un pareil écart, mais encore une habile chasseresse. Champagne, voyez donc si c'est notre dix-cors. »

« Le piqueur interpellé était en train de coupler les chiens lorsqu'il reçut cette invitation du prince-évêque. Il appela un de ses camarades, lui remit les laisses et se courba sur les fumées de l'animal.

— « Ma foi ! oui, Monseigneur, dit-il, c'est lui-même. — Vous êtes sûr ? — Parfaitement sûr; j'avais fait remarquer à Votre Grandeur qu'il avait la pince usée jusqu'au talon, et voilà bien mon affaire; voyez plutôt. »

« Le prince poussa son cheval vers l'endroit indiqué, et se pencha pour examiner la passée de l'animal. C'était bien le même. Tout à coup il releva la tête et prêta l'oreille.

— « Mais, Champagne, dit-il, ce cerf est chassé. »

« En effet, la brise commençait d'apporter jusqu'à la troupe de chasseurs le bruit d'un aboi lointain. »

— « Ce sont quelques-uns de nos chiens qui rabâchent, dit un novice. — Point du tout, point du tout, dit l'évêque ; ce sont des chiens qui chassent, pardieu ! bel et bien. »

« Les piqueurs écoutèrent, se regardèrent, et échangèrent un signe.

— « Eh bien, qu'est-ce ? demanda l'évêque. — Ce sont, en effet, des chiens, non pas qui rabâchent, mais qui sont en pleine voie. — A qui ces chiens ? » demanda le prince-évêque pâlissant de colère.

« Tout le monde se tut.

— « Morbleu ! continua-t-il, voyant qu'on ne lui répondait pas, je voudrais bien savoir qui se permet de chasser sur mes apanages ? »

« Nouveau silence.

— « D'ailleurs, nous verrons bien, continua l'évêque : où le cerf a passé, les chiens passeront. »

« Puis, comme il se faisait un mouvement parmi les gardes-forestiers, et que l'un d'entre eux, justement un des amis de mon grand-père, s'apprêtait pour rentrer dans le bois,

— «Que personne ne bouge !» dit le prince-évêque en fronçant le sourcil.

« Personne ne bougea. On attendit. »

— Vous avez déjà deviné, n'est-ce pas, Messieurs, dit l'aubergiste en s'interrompant, que ces chiens qui chassaient le dix-cors dont les chiens du prince-évêque avaient perdu la piste étaient les chiens de mon grand-père ? — Notre intelligence va jusque-là, répondit Hetzel. Continuez, mon cher ami.

Et l'aubergiste continua.

III.

« Disons quelques mots des chiens de mon grand-père, qui vont jouer un si grand rôle dans l'histoire que j'ai l'honneur de vous raconter :

« C'étaient d'admirables chiens, de magnifiques bêtes, dont chacune valait son pesant d'or, au manteau d'un noir de jais, au poitrail et au ventre couleur de feu, au poil sec et dur comme celui d'un loup, à la patte longue, mince et sèche ; des chiens qui chassaient un animal, lièvre, daim ou cerf, huit ou dix heures de suite ; qui, par un bon temps, ne faisaient jamais un défaut ; et qui, quand la voix était fraîche, eussent tenu tous les quatre sur cette table. Enfin, des merveilles de chiens, comme je vous en souhaiterais, Messieurs, si l'on en rencontrait encore comme ceux-là.

« Bientôt ils apparurent, et, sans le moins du monde s'embarrasser de l'évêque, de sa compagnie et de sa meute, ils sautèrent du taillis dans le chemin, flairèrent la place où le cerf avait posé ses pieds et s'enfoncèrent dans le taillis opposé en redoublant leurs abois.

— « A qui ces houzets ? » s'écria monseigneur.

« Les gardes se turent comme s'ils ne connaissaient ni les chiens ni le maître. Par malheur, Thomas Pichet était là. Il pensa que le moment était bon de satisfaire sa rancune contre mon grand-père, tout en faisant sa cour à monseigneur.

— « A Jérôme Palan, l'apothicaire de Theux, Monseigneur, répondit-il. — Qu'on tue les chiens, dit le prince-évêque, et que l'on garrotte le maître. »

« L'ordre était précis : il n'y avait pas deux façons de le comprendre.

— « Bon ! dit Pichet à ses camarades, chargez-vous du maître ; moi, je me charge des chiens. »

« Quoique cela fît gros cœur aux braves forestiers d'arrêter Jerôme Palan, ils préférèrent la mission que leur déférait Thomas Pichet à celle qu'il se réservait à lui-même. Et, en effet, pas un qui ne sût que mon grand-père garderait une bien autre rancune à celui qui tirerait sur ses chiens qu'à ceux qui l'arrêteraient et qui même tireraient sur lui.

« Ils tournèrent donc les talons, et s'enfoncèrent dans le taillis à droite, tandis que Thomas Pichet, s'enfonçant dans une haie à gauche, partait à toutes jambes dans la direction qu'avaient suivie les chiens de son ennemi.

« Les gardes se consultèrent un instant lorsqu'ils furent hors de portée de la vue du prince-évêque. Ils étaient cinq en tout ; trois qui étaient célibataires ; deux qui étaient mariés. Les trois garçons furent d'avis de prévenir mon grand-père au lieu de l'arrêter. Mon grand-père, prévenu, gagnerait au pied, et ils diraient qu'il ne l'avaient pas vu, et que sans doute les chiens s'étaient échappés du chenil et chassaient seuls. Mais les deux hommes mariés secouèrent la tête.

— « Eh bien, quoi ? dirent les autres. Que le prince-évêque sache cela, et nous perdons nos places, en supposant même qu'il ne nous arrive pas pis que cela. — Mieux vaut s'exposer à perdre sa place et même à aller en prison, répondirent les gardes célibataires, que de dénoncer un bon camarade comme Jérôme Palan. — Nous avons femmes et enfants, objectèrent les hommes mariés.»

« Il n'y avait rien à répondre à cela. Le salut de la femme et des enfants passe avant celui des étrangers. Malgré la bonne volonté des trois célibataires, la raison des hommes mariés l'emporta donc. Mon grand-père, une fois cette résolution prise, ne fut pas difficile à rejoindre, car il avait l'habitude de toujours suivre ses chiens, trouvant, disait-il, plus d'occasions de tirer en agissant de la sorte qu'en prenant les devants.

« Les gardes n'avaient pas fait trois cents pas, qu'ils se trouvèrent nez à nez avec lui, et force leur fut, à leur grand regret, célibataires comme hommes mariés, de l'empoigner, de le désarmer, de le garrotter, et de l'entraîner du côté de Liége. Pendant ce temps, Thomas Pichet courait comme un homme à qui le diable souffle un mauvais conseil. Lui, tout au contraire de Jérôme Palan, avait résolu de prendre les devants. Guidé par la voix des chiens, il était allé se poster, en conséquence, sur le versant d'un petit monticule surmonté d'un moulin. C'était une passée bien connue. D'ailleurs, il reconnut sur la terre la trace toute fraîche du cerf. Il n'y avait pas de doute que les chiens ne suivissent le même chemin. Il s'abaissa derrière une haie. A la voix rapprochée des chiens, Thomas comprit qu'il était temps. Ils commençaient à malmener le dix-cors, tout dix-cors qu'il était, et il était probable qu'avant une heure ils l'eussent forcé. Les voix s'approchaient toujours. Jamais, à l'affût d'un gibier quelconque, le cœur n'avait battu à Thomas Pichet comme il lui battait en ce moment. Les chiens parurent. Thomas ajusta celui qui tenait la tête, et fit feu. Du premier coup il abattit Flambeau ; du second Ramette. Flambeau était le meilleur des chiens de mon grand-père. Ramette était la lice. Les deux autres étaient deux chiens, Ramoneau et Spiron.

«Thomas avait méchamment tué la chienne de préférence à tous autres, pour que mon grand-père ne pût plus jamais avoir de la même race.

« Ce bel exploit consommé, Thomas laissa Flambeau et Ramette gisant sur le sol, et tandis que Ramoneau et Spiron continuaient de chasser le cerf, il regagna sa demeure.

« Les autres gardes, comme nous l'avons dit, avaient arrêté mon grand-père et le conduisaient à Liége, où étaient les prisons seigneuriales, et, chemin faisant, ils causaient, non pas comme un prisonnier avec ses gendarmes, mais comme de bons amis qui regagneraient la ville après une promenade dans les bois. Au reste, mon grand-père semblait complétement oublieux de sa situation personnelle, et, chemin faisant, il ne se préoccupait que de ses chiens et du cerf qu'ils chassaient.

— « C'était, par ma foi ! un bel animal, disait-il au garde Jonas Deshayes qui marchait à sa gauche, une noble bête, et bien faite, je vous le dis, pour tenter un chasseur. — Oui ; mais plût au ciel qu'elle vous eût tenté un autre jour qu'aujourd'hui, monsieur Palan ! répondit Jonas. Comment diable êtes-vous donc venu vous fourrer dans la gueule du loup ? N'avez-vous donc pas entendu nos chiens qui chassaient ? — Bon ! dit mon grand-père, ils chassaient si mal, vos malheureux briquets, que je les ai pris pour des chiens de berger ralliant un troupeau. Écoutez, écoutez. A la bonne heure ! voilà ce qui s'appelle chasser ! »

« Et mon grand-père écoutait avec ravissement le bruit de ses chiens qui menaient le cerf que c'était merveille.

— « Voyons, franchement, comment cela s'est-il fait ? demanda le garde de droite qui se nommait Luc Thévelin. — Vous voulez le savoir ? demanda mon grand-père. — Oui, répondirent les gardes ; cela nous fera plaisir. — Eh bien, voilà les faits : mes chiens menaient un lièvre ; moi, je l'attendais blotti dans un fossé. Tout à coup, je vois venir votre dix-cors ; à cent pas de moi, il entre dans le taillis. Dix minutes après, je l'en vois sortir chassant devant lui à grands coups d'andouillers un pauvre daguet qu'il forçait de se donner à sa place à vos chiens. C'était un vieux rusé, comme vous voyez, que votre dix-cors. Pendant que le daguet allait se faire chasser à sa place, lui allait prendre la sienne à la reposée. Ma foi ! cela m'a semblé amusant de ne pas laisser jouir ce drôle du fruit de sa ruse. J'ai été enlever mes chiens et je les ai mis sur sa piste. Ah !

eux n'ont pas fait fausse voie comme les vôtres. Il est vrai que Flambeau tenait la tête. Sais-tu, Thévelin, qu'il y a trois heures qu'ils le chassent? Tiens, les entends-tu, les entends-tu? Quelle gorge! — Pardieu! dit Jonas, c'est connu que ce sont les meilleurs chiens du pays; mais c'est égal, voilà une affaire qui va vous les manger, monsieur Palan. Mauvaise affaire! mauvaise affaire!»

« Mais mon grand-père n'écoutait pas Jonas Deshayes, il écoutait ses chiens.

— « Oh! ils ne le lâcheront que quand il sera forcé. Les entends-tu, Jonas? les entends-tu, Luc? Ils sont sur Royaumont. Bravo, Flambeau! bravo, Ramette! bravo, Ramoneau! bravo, Spiron! Tayaut! tayaut!»

« Et mon grand-père, oubliant qu'il était prisonnier, se frottait les mains en sifflant de toute la vigueur de ses poumons son plus joyeux *bien aller*. Dans ce moment-là, on entendit deux coups de fusil.

— « Tiens! dit mon grand-père, voilà vos chasseurs qui n'ont pas la patience d'attendre l'hallali et qui envoient du plomb au dix-cors. »

« Puis, comme on continuait d'entendre aboyer les chiens :

— « Ah çà! dit mon grand-père, quelle est donc la mazette qui vient de tirer et qui a manqué un pareil animal? Je lui conseille de tirer la première fois sur un éléphant. »

« Les gardes se regardaient avec inquiétude; car eux se doutaient d'où venaient les deux coups de fusil. Tout à coup, la figure de mon grand-père changea d'expression et devint soucieuse.

— « Luc, Jonas, s'écria-t-il en s'adressant à ses deux voisins, combien entendez-vous de chiens? — Je ne sais, répondirent-ils ensemble. — Attendez donc, attendez donc, fit-il en les arrêtant, je n'en entends plus que deux, moi, Ramoneau et Spiron. Où est donc Flambeau? où est donc Ramette? Oh! oh! — Vous les confondez les uns avec les autres, maître Jérôme, dirent les deux gardes. — Moi? allons donc! je connais la voix de mes chiens comme un amoureux celle de ses maîtresses. Mordieu! je le répète, il n'y a plus sur le cerf que Ramoneau et Spiron. Serait-il arrivé quelque chose aux deux autres? — Allons donc! maître Jérôme, reprit Jonas; que voulez-vous qui leur soit arrivé, à vos chiens? Vous êtes un grand enfant de dire des choses pareilles. Flambeau et Ramette ont mis bas, ou bien ont pris change sur quelque lièvre qui les a emportés avec lui après leur avoir sauté à la vue. — Mes chiens, dit mon grand-père, ne mettent bas que quand je les rappelle, entends-tu, Jonas? et ils ne prennent pas change sur un lièvre quand ils chassent un cerf, le lièvre leur sautât-il non-seulement à la vue, mais aux yeux. Bien sûr, il leur est arrivé quelque chose, et c'est à Ramette et à Flambeau encore! »

« Et mon pauvre grand-père, un instant auparavant si joyeux, se sentit tout prêt à pleurer. De dix en dix pas, il s'arrêtait et écoutait. Puis, toujours plus désolé :

— « Il n'y a plus, vous avez beau dire, que Spiron et Ramoneau, s'écriait-il. Que sont devenus les autres, que sont-ils devenus? je vous le demande. »

« Ses amis les gardes le reconfortaient de leur mieux et essayaient de lui persuader que les deux chiens, ne se sentant plus appuyés, avaient regagné la maison. Mais lui ne se donnait plus même la peine de répondre. Il se contentait de secouer la tête en disant avec de gros soupirs :

— « Je vous dis qu'il leur est arrivé malheur, je vous le dis. »

« Ce fut ainsi que se fit le trajet de Franchimont à Liége, où les gardes de monseigneur le prince-évêque remirent leur prisonnier entre les mains de la maréchaussée. On jeta mon pauvre grand-père dans une cellule de huit pieds carrés située dans la partie du palais qui servait de prison. La porte se referma sur lui avec un grand bruit de verrous; mais l'horreur de ce gîte lui eût été bien indifférente s'il eût été rassuré sur le sort de Flambeau et de Ramette.

IV.

« Le lendemain, tout en pensant encore à ses deux chiens favoris, Jérôme Palan ne tarda pas à sentir tout le poids de son infortune personnelle; et comme il n'avait pas

la foi qui donne la résignation, il ne tarda point à y succomber.

« Accoutumé à la vie active, habitué au grand air des montagnes, à l'exercice quotidien, à la vie joyeuse et en communauté, il ne put résister à l'isolement de la claustration.

« En vain montait-il sur son escabeau, en vain se suspendait-il aux barreaux de sa prison pour humer au passage une bouffée de l'air que le vent lui apportait des Ardennes, en vain cherchait-il à l'horizon perdu dans la brume, bien loin au delà de la Meuse, qui se déroulait autour de la ville comme un immense ruban d'argent, ses chers bois de Theux; en vain s'y transportait-il en imagination; en vain retrouvait-il dans ses souvenirs leurs fraîches senteurs, leurs cascatelles de lumière perçant le feuillage, les bruits confus des branches agitées par la brise et murmurant dans la nuit, bientôt la sombre réalité soufflait sur ses songes dorés et les chassait comme le vent chasse les feuilles d'automne, et mon grand-père, se retrouvant tout à coup dans sa chambre froide et nue, aux murs humides et gris, se désespérait et se lamentait. Il se désespéra et se lamenta si bien, qu'il tomba malade. Un médecin reçut l'autorisation de le venir visiter. Par esprit de corps, ce médecin s'intéressa naturellement à un apothicaire. Il exagéra l'intensité de la maladie, et lui fit donner un cachot moins triste que le premier, une nourriture plus abondante que celle qu'il avait eue jusque-là; et comme mon grand-père s'ennuyait beaucoup, il lui permit de lui apporter des livres clandestinement. En même temps, il entreprit des démarches pour obtenir du prince-évêque que mon grand-père en fût quitte pour une forte amende, et fût, l'amende payée, rendu à la liberté.

« Comme, d'après les sollicitations de ma grand'mère, le bourguemestre et les échevins de la ville de Theux avaient présenté la même requête à monseigneur, au bout d'un mois de captivité mon grand-père apprit de son ami le médecin que, moyennant la somme de deux mille florins, il serait libre incessamment.

« Une lettre fut promptement écrite à ma grand'mère pour lui apprendre cette heureuse nouvelle et lui enjoindre d'apporter cette somme, qui faisait à peu près le total des économies du ménage. La lettre disait, dans un post-scriptum, que plus tôt ma grand'mère viendrait, plus tôt son mari serait libre. Ma grand'mère répondit par un exprès que le lendemain, à deux heures, elle serait au palais épiscopal. Cette bonne nouvelle rendit mon grand-père si joyeux, qu'il ne put fermer l'œil de la nuit.

« Il allait donc revoir sa maison, retrouver son grand fauteuil au coin de l'âtre, son fusil pendu à la cheminée, ce bon fusil avec lequel il était si rare qu'il manquât son coup; il allait entendre saluer sa bienvenue par les jappements joyeux de ses chiens que, dans ce moment, il comptait bien retrouver tous les quatre, se rangeant à l'avis de Luc et de Jonas, pensant comme eux qu'ils avaient peut-être bien pris le change en disant pour se consoler de leur faute, comme ce président du tribunal de Toulouse au roi Louis XV : *Il n'y a si bon cheval qui ne choppe;* enfin, il songeait aussi, et ce n'était pas sa moindre joie, qu'il allait pouvoir embrasser sa femme et ses enfants.

« Mais, si riantes que fussent ces idées, elles n'empêchaient pas que mon grand-père ne trouvât le temps horriblement long: aussi, pour l'abréger, eut-il la fatale idée de sortir de leur cachette un des livres que le médecin lui avait prêtés, et ayant allumé sa petite lampe, il se mit à lire. Le malheur voulut, si intéressant que fût le livre que mon grand-père lisait, qu'il s'endormit dessus, et cela si profondément, qu'un guichetier, ayant vu de la lumière dans la cellule du prisonnier, put entrer et lui enlever tout doucement et sans qu'il se réveillât le volume des mains.

« Le guichetier ne savait point lire, et ce fut un malheur de plus. Il porta le livre au trésorier de monseigneur le prince-évêque, qui avait l'intendance du palais. Le trésorier trouva le cas grave. Il remit le volume à monseigneur le prince-évêque, qui, sur la seule inspection du titre, jeta le livre au feu et décida immédiatement que l'apothicaire

de Theux paierait double amende, c'est-à-dire l'une pour son délit de chasse, et l'autre pour ses lectures anti-chrétiennes.

« Ce n'était plus seulement le sacrifice de sa petite fortune qui était exigé de mon grand-père, c'était celui de sa profession, car, pour réaliser la somme de quatre mille florins, il fallut vendre la pharmacie. Cela prit du temps. Pendant ce temps mon grand-père restait toujours en prison.

« Enfin, ma grand'mère étant parvenue à réaliser cette vente et à en toucher le prix, vint délivrer le pauvre prisonnier qui, bien qu'il sût à quelle condition la liberté lui allait être rendue, ne l'en trouvait pas moins trop longue à venir, quoique avec elle, et par la main, elle amenât sa ruine complète. Et mon grand-père était d'autant plus pressé de sortir que, depuis qu'il avait été pris en flagrant délit de lecture irréligieuse, il avait été réintégré dans son ancien cachot.

« Un jour, les verrous de la triste prison grincèrent, la porte massive tourna sur ses gonds, et ma grand'mère se laissa tomber dans les bras de son mari.

— « Enfin! enfin! te voilà donc libre, mon pauvre Jérôme! cria-t-elle en couvrant de baisers le visage amaigri de son mari; tu es libre! Il est vrai que nous sommes ruinés sans ressource. — Bah! répondit mon grand-père tout joyeux, si nous sommes ruinés, je suis libre, je travaillerai, sois tranquille, femme; et cette fortune que j'ai détruite, eh bien, je la reconstruirai. Mais hâtons-nous de sortir d'ici, femme, car j'y étouffe.»

« On compta les espèces au trésorier de monseigneur. Pendant tout le temps que dura l'opération, Jérôme Palan ne put s'empêcher de le regarder de travers. Puis il écouta, en frémissant intérieurement de rage, la petite mercuriale dont l'abbé jugea à propos d'accompagner le reçu de l'amende, et une fois ce récépissé entre les mains, prenant le bras de ma grand'mère, il se hâta de sortir de la prison et de quitter la ville.

« Chemin faisant, ma grand'mère, sans adresser aucun reproche à son mari, parla beaucoup du dénûment dans lequel allaient se trouver leurs enfants. Il était facile de voir qu'elle désirait que mon grand-père entrât chez lui bien pénétré de la gravité de la situation et songeât à ne plus donner à un exercice aussi coûteux que la chasse une si large part dans sa vie. Mais mon grand-père, à mesure qu'il se rapprochait de Theux, était de moins en moins à ce que disait sa femme, et, tout préoccupé d'une pensée incessante, semblait l'écouter à peine.

« En humant l'air de la rue, auquel avait succédé bientôt celui de la campagne, il avait repris les inquiétudes qu'il avait laissées au seuil de la prison; c'est-à-dire qu'il tremblait de nouveau qu'il ne fût arrivé quelque chose de fâcheux aux deux chiens, qu'il avait cessé d'entendre le jour où les forestiers l'emmenaient captif dans les cachots de Liége. Et cependant, si inquiet qu'il fût, pas une fois il ne demanda à sa femme des nouvelles de ses chiens. Seulement, en rentrant au logis, il ne jeta pas un seul coup d'œil sur sa pharmacie vide et sur son laboratoire désert, qui, dans quelques jours, après avoir été, de père en fils, plus de cent ans dans la famille, allaient passer aux mains d'un étranger. Il embrassa ses deux petits enfants, qu'il trouva sur son chemin l'attendant. Puis, après les avoir arrachés de son cou où ils s'étaient jetés, il courut droit à son chenil. Quelques instants après, il rentrait l'œil hagard, les traits bouleversés, le visage pâle comme celui d'un mort.

— « Mes chiens! cria-t-il, où sont mes chiens? — Quels chiens? demanda ma grand'mère toute tremblante. — Flambeau et Ramette, pardieu! — Mais ne sais-tu donc pas... hasarda ma grand'mère. — Réponds! où sont-ils? Les as-tu vendus pour grossir l'escarcelle de ce maudit évêque? Sont-ils morts? réponds! »

« Mon père, c'était l'enfant gâté, répondit pour ma grand'mère, que la colère de son mari rendait muette de terreur et de désespoir.

— « Ils sont morts, papa. — Morts! et comment? — Ils ont été tués. »

« Mon père aimait beaucoup Flambeau, avec lequel il jouait d'habitude, de sorte que ce fut en pleurant à chaudes larmes qu'il

apprit à mon grand-père la mort de son bon ami.

— « Ah ! ils sont morts ! ah ! ils sont tués ! dit mon grand-père en attirant l'enfant sur ses genoux et en le baisant au front. — Oui, papa, répéta l'enfant en éclatant en sanglots. — Mais comment sont-ils morts, mon petit ami ? qui les a tués ? »

« L'enfant se taisait.

— « Voyons, qui ? s'écria mon grand-père, qui commençait à s'emporter, et qui, jusque là, avait à grand'peine conservé une apparence de sang-froid. — Mon Dieu ! mon pauvre homme, hasarda alors ma grand'mère, je croyais que tu savais que monseigneur avait ordonné qu'on tuât les chiens ? »

« Mon grand-père devint livide.

— « Il a ordonné cela ? dit-il. — Oui. — Et qui a osé obéir ? »

« Tout à coup un éclair passa dans son esprit.

— « Il n'y a qu'un homme, dit-il, il n'y en a qu'un au monde qui ait pu commettre une si méchante action. — Oh ! il le regrette bien, va ! — Ainsi, interrompit mon grand-père, c'est Thomas Pichet ? — Depuis ce temps, tout le monde dans le bourg, continua ma grand'mère, se détourne de lui comme d'un pestiféré. — Ah ! l'évêque, je ne sais qui me vengera de lui ! s'écria mon grand-père; mais, quant à Thomas Pichet, c'est moi qui lui réglerai son compte. »

« Ma mère frissonna de la tête aux pieds.

— « Oh ! mon homme ! mon pauvre ami ! mon cher Jérôme, ne dis pas de pareilles choses, je t'en prie ! »

« Mais mon grand-père ne répondit point. Il s'assit tout pensif à sa place ordinaire. Il soupa sans demander un seul détail sur un événement qui cependant avait paru lui être bien sensible. Jamais il n'en reparla depuis.

« Dès le lendemain, comme il l'avait promis à sa femme, il se mit à chercher de l'ouvrage. Or, comme je vous l'ai déjà dit, mon grand-père était un homme très-savant, il n'eut pas de peine à en trouver.

« La société Leviez, de Spa, lui confia ses comptes à régler, et comme elle payait largement, l'aisance commença peu à peu de rentrer dans la maison.

V.

« Mais le caractère de mon grand-père était bien changé. Autant il était autrefois gai et insouciant, autant il était devenu triste et morose. Il ne riait jamais, lui, le joyeux rieur; il ne parlait plus, lui, le conteur interminable; il rudoyait mon père, lui qui n'avait jamais eu mot désagréable, même pour un enfant étranger.

« Ce n'était point tout. Parfois, et sans aucune raison, il s'emportait en paroles violentes et amères contre l'humanité en général et contre ses voisins en particulier. Aussi, ceux-ci peu à peu se retirèrent-ils de lui, sans que mon père dît un mot, fît un signe pour les retenir. Quant à son irréligion, elle avait grandi encore.

« Autrefois elle ne se manifestait guère que par des plaisanteries et par les couplets qu'il chantait à ses soirées de chasse; il trinquait alors volontiers avec le curé de Theux, et faisait même enrager ma grand'mère, lui disant que c'étaient les beaux yeux de la nièce du pasteur qui l'attiraient au presbytère. Mais, après sa sortie de prison, il cessa de saluer même M. le doyen. La vue d'une soutane le mettait en fureur. S'il passait devant un crucifix et qu'à cause de la chaleur il tînt son chapeau à la main, il le remettait avec affectation sur sa tête, et se répandait en invectives contre les ministres du Seigneur.

« Ce qui attristait surtout ma pauvre grand'mère, c'est que comme, depuis son retour à Theux, mon grand-père n'avait pas été une seule fois à la chasse, elle n'avait pas été une seule fois à la messe.

« Elle recommandait bien à ses enfants, lorsqu'ils allaient à l'école, ou qu'ils en revenaient, ou qu'ils sortaient simplement pour jouer, d'entrer à l'église et de prier pour eux, pour elle, et surtout pour leur père. Les enfants disaient bien qu'ils le faisaient, mais ses inquiétudes n'en étaient pas moins grandes; ses enfants disaient-ils à Dieu tout ce qu'elle lui eût dit elle-même, si elle eût pu entrer dans son saint temple ?

« Il est vrai qu'aussitôt qu'elle était seule à la maison ou dans sa chambre, elle se hâtait de dire au Seigneur toutes les prières

qu'elle savait. Mais ces prières dites ainsi à la maison et à bâtons rompus avaient-elles la valeur qu'elles eussent eue dans une église? Aussi ma pauvre grand'mère pleurait-elle sans cesse ; mais elle était forcée de dévorer même ses larmes. Leur vue, comme celle des robes noires, avaient le don d'exaspérer son mari. »

— « Que me reproches-tu, voyons? disait-il quand il la surprenait pleurant ainsi. Je travaille, n'est-ce pas? — Ce n'est pas cela, mon cher Jérôme, répondait la pauvre femme. — Tu ne manques de rien, ni tes enfants non plus? — Non, Dieu merci! mais ce n'est pas cela. — Je ne chasse plus, continuait mon grand-père; je n'ai pas touché à mon fusil, ni lâché mes chiens depuis mon retour. — Je le sais, je le sais, disait ma grand'mère, mais, je te le répète, Jérôme, ce n'est pas cela. — Qu'est-ce donc, alors, et que veux-tu? Parle, explique-toi clairement. Tu sais bien que je ne te mangerai pas. — Eh bien, répondait la pauvre femme, je voudrais que tu ne te fisses pas des ennemis de tous tes anciens amis; je voudrais que tu reprisses un peu de ta gaieté d'autrefois, quitte à chasser, non pas tous les jours comme tu faisais, le Seigneur nous en garde! mais les fêtes et les dimanches; je voudrais enfin, et cela c'est mon suprême désir, je voudrais que tu ne blasphémasses plus ni Dieu, ni ses saints. — Pour ce qui est de nos amis, repondit mon père, je les oblige en me détournant d'eux; car nul d'entre eux ne se soucie de l'amitié d'un homme pauvre. — Jérôme! — Je sais ce que je dis, femme; quant à ma gaieté, elle est défunte depuis six mois; elle a été tuée dans les bois de Franchimont, et rien ne peut la ressusciter. — Mais... murmura ma grand'mère, et elle n'osa achever. — Oui, je comprends, dit en s'assombrissant Jérôme Palan, tu veux parler de Dieu et des saints. — Hélas! mon bon Jérôme, je vois avec douleur... — La façon dont je parle d'eux, n'est-ce pas? »

« La bonne femme fit de la tête un signe affirmatif.

— « Eh bien, reprit mon grand-père, si la façon dont je parle d'eux les contrarie, qu'ils me le fassent savoir eux-mêmes. »

« Ma grand'mère frémit de la tête aux pieds.

— « Pourtant, se hasarda-t-elle à dire, il en est un dans lequel tu avais toute dévotion, au temps jadis, tu te le rappelles? — Non, je ne me rappelle pas, répondit mon grand-père. — Saint Hubert. — Bon! je l'aimais comme mes amis m'aimaient, à cause des bons dîners dont il était le prétexte, seulement, dans ces dîners-là c'était moi qui payais l'écot, et quoique l'on ne manquât jamais de boire à la santé du saint, il a toujours oublié, lui, de demander la carte; aussi, j'ai rompu avec lui comme avec les autres.

« Puis, avec un mouvement bien visible d'impatience :

— « Tiens, femme, continua-t-il, cessons de plaisanter, je t'aime, toi et nos enfants, mais je n'ai pas besoin d'aimer autre chose, et, en effet, je n'aimerai que vous. Je travaillerai rudement, et c'est doublement méritant; car je n'en avais pas l'habitude; je travaillerai pour vous faire la vie douce; mais écoute-moi, c'est à une condition. — Laquelle? — C'est à condition que tu laisseras ma conscience en repos et que tu ne me rompras plus la cervelle de tes momeries. »

« Il n'y avait rien à répondre. Ma grand'mère connaissait son mari : elle soupira et se tut. Mon grand-père alors prit son fils et sa fille sur ses genoux, et se mit à les faire sauter en imitant le mouvement du cheval; ma grand'mère releva la tête et le regarda avec étonnement. Jamais, depuis six mois, son mari n'avait été de si belle humeur.

— « Femme, dit-il, voyant l'étonnement de ma grand'mère, c'est demain dimanche, jour de chasse, comme tu le disais tout à l'heure. Eh bien; sur ce point du moins, tu me verras suivre tes conseils. Quant à la gaieté, que veux-tu? faut espérer qu'elle reviendra à son tour. »

« Et il se frottait les mains.

— « Tu vois, tu vois, disait-il, je m'égaie. »

« Ma grand'mère ne savait point ce que voulait dire cette espèce de surexcitation.

— « Tiens, femme, lui dit mon grand-père, donne-moi une goutte de genièvre; il y a longtemps que je n'en ai bu. »

« Ma grand'mère lui apporta un petit verre pareil à ceux où d'habitude on boit les liqueurs.

— « Qu'est-ce que cela? qu'est-ce que cela? s'écria mon grand-père; un verre à vin de Bordeaux! Je veux rattraper le temps perdu! »

« Et comme sa femme hésitait, il déposa les enfants à terre, se leva et alla chercher lui-même le verre, qu'il choisit de la taille qui lui convenait; puis il le tendit à sa femme. Ma grand'mère le lui remplit bord à bord, sur son ordre trois fois réitéré.

— « Femme, dit-il, c'est demain dimanche, et, de plus, c'est demain le 3 novembre; par conséquent, c'est demain la Saint-Hubert. Je suis décidé à me conformer entièrement à tes instructions; en conséquence, je vide ce verre à la santé du saint, à sa gloire éternelle en ce monde et dans l'autre, et nous verrons un peu quel gibier sa reconnaissance nous enverra. Celui-là, femme, quel qu'il soit, nous ne le vendrons pas; nous le mangerons en famille, n'est-ce pas, les enfants? Voyons, qu'aimez-vous le mieux, mes mioches? — Moi, dit le garçon, je voudrais un lièvre, avec une de ces bonnes sauces au sirop comme maman sait si bien les faire. — Oh! oui, oui, papa, dit la petite fille, qui était fort gourmande; c'est cela, un lièvre au sirop! il y a si longtemps que nous n'en avons mangé! — Eh bien, de par le diable! vous aurez votre lièvre, enfants, s'écria le grand-père en embrassant les deux mioches, comme il les appelait; et voilà Liégeois, qui est là-haut, (il montrait son fusil suspendu à la cheminée) voilà Liégeois qui saura bien en dénicher un. Tu entends, grand saint Hubert! un lièvre! un lièvre! Il nous faut un lièvre; les enfants le demandent; et, sacrebleu! j'en rapporterai un, dussé-je aller relancer jusqu'entre tes jambes celui qui y est caché! »

« Et en effet, au-dessous du fusil de mon grand-père était un portrait de saint Hubert ayant un lièvre au gîte entre ses jambes.

« On comprend que la fin de l'oraison de mon grand-père avait gâté le commencement.

« Rentrée dans sa chambre, ma grand'mère se mit à genoux pour réciter sa prière plus dévotement encore que de coutume. Mais sans doute l'insolence du blasphème de son mari empêcha le doux murmure qui s'échappait de ses lèvres de monter jusqu'à Dieu.

« Le lendemain, fidèle à sa parole, mon grand-père était levé avant le soleil, et suivi des deux chiens qui lui restaient, c'est-à-dire de Ramoneau et Spiron, il battait la campagne.

« Bien qu'on ne fût qu'au 3 novembre, comme aujourd'hui, la terre était couverte de neige. Les chiens s'enfonçaient jusqu'au poitrail et ne pouvaient courir. En outre, comme c'était pendant la nuit précédente que cette neige était tombée, les lièvres n'avaient pas bougé et n'avaient point, par conséquent, laissé de trace. Mon grand-père alors essaya d'en découvrir au gîte. Mais, quoique d'habitude fort habile à cet exercice, il fit cinq ou six lieues et battit la campagne pendant une partie de la journée sans en apercevoir un seul. Il rentra donc à la maison le carnier vide. Il était néanmoins d'assez bonne humeur encore, grâce à ses bonnes dispositions de la veille.

« Après souper, il alla renfermer ses chiens, décrocha de nouveau son fusil, embrassa sa femme et ses deux enfants.

— « Que vas-tu donc faire, Jérôme? lui demanda ma grand'mère tout étonnée. — Ce que je vais faire? — Oui, je te le demande. — Aller à l'affût, femme : n'ai-je pas promis un lièvre aux enfants? — Tu le tueras dimanche prochain, Jérôme. — Je le leur ai promis pour aujourd'hui, et non pas pour dimanche prochain, femme. Eh bien, ce serait joli que je leur manquasse de parole, n'est-ce pas, les petiots? »

« Les enfants lui sautèrent au cou en criant :

— « Oh! oui, papa, un lièvre! un lièvre! — Un lièvre gros comme Ramoneau, ajouta le garçon en riant. — Un lièvre gros comme l'ânon de Simonne, amplifia la petite fille en riant plus fort. — Soyez tranquilles, dit Jérôme en les embrassant tendrement, vous aurez votre lièvre: ils vont remuer ce soir,

les drôles! et au clair de la lune, je les verrai sur la neige gros comme des éléphants.»

« Et mon grand-père sortit le fusil sur l'épaule. Il sifflait en sortant ce même *bien aller* qu'il sifflait le jour où Thomas Pichet lui tua ses chiens.

VI.

« Mon grand-père prit le chemin de Remouchamps. Comme il pensait que, la neige persistant, les lièvres descendraient dans les bas-fonds, il alla se poster entre la vallée qui s'étend de Remouchamps à Sprimont. Arrivé à un carrefour, il s'arrêta. La place était bien choisie.

« Aujourd'hui, un chasseur ne s'y posterait pas, attendu qu'il y a une croix. Mais à cette époque il n'y avait encore que des buissons.

« Il était là depuis un quart d'heure à peu près, et neuf heures venaient de sonner, lorsqu'il entendit, venant dans la direction des Ayvailles à Louvegnez, une voix qui chantait un refrain bachique.

— « Ah! diable! fit mon grand-père, voilà un drôle qui va effaroucher le lièvre, en supposant qu'il y en ait dans les environs. »

« La voix se rapprochait de plus en plus. Le bruit de la neige qui craquait sous les pas du chanteur arriva bientôt distinctement à l'oreille de mon grand-père, qui ne bougea point de sa cachette. La lune était dans son plein; la réverbération de la neige qui couvrait la terre en redoublait l'éclat. Aussi, mon grand-père reconnut-il facilement l'homme qui venait à lui : c'était Thomas Pichet. Il était allé faire la veillée chez le magister d'Ayvailles, et rentrait à Franchimont. Le magister d'Ayvailles était le beau-père de Thomas Pichet.

« Tant que Jérôme Palan douta encore que ce fût Thomas Pichet qui s'avançait vers lui, il retint son haleine, perçant du regard l'obscurité de la nuit. Mais lorsqu'il fut bien certain que c'était l'assassin de Flambeau et de Ramette qui allait passer dans ce carrefour près duquel il était embusqué, son cœur battit à lui briser les côtes, son regard commença de se troubler, et il serra convulsivement de ses doigts crispés le canon et le bois de son fusil.

« Cependant, au fond, mon grand-père n'était point méchant, et n'avait point le cœur au mal.

« Il était donc bien décidé à laisser passer Thomas Pichet, si Thomas Pichet passait sans rien dire. Thomas Pichet passa sans rien dire. Il n'avait pas même aperçu mon grand-père. Mais le malheur voulut qu'il prît pour s'en aller le même chemin que mon grand-père avait pris pour venir. Or, il vit les pas de mon grand-père marqués sur la neige. La trace était fraîche. Il ne l'avait pas vue de l'autre côté du carrefour. Il se retourna, aperçut les buissons, et soupçonna un affûteur d'être caché dans ces buissons. Il en résulta que, désirant savoir quel était cet affûteur, il revint sur ses pas. En revenant sur ses pas, il revenait sur mon grand-père. Celui-ci se sentit découvert. Ne voulant pas donner à son ennemi la satisfaction de le prendre dans sa cachette, il se dressa tout debout. Thomas Pichet n'avait aucunement pensé à lui. Mais, du premier coup d'œil, il vit bien à qui il avait affaire. Alors, agité sans doute par le remords de la méchante action qu'il avait commise, il sembla tout déconcerté.

— « Eh bien, monsieur Palan, dit-il d'une voix presque caressante, nous voilà donc à l'affût? »

« Mon grand-père ne répondit pas. Seulement, il s'essuya le front avec sa manche : la sueur lui coulait du front.

— « J'aime mieux que vous y soyez que moi, continua Thomas Pichet, car la bise est aigre cette nuit à roussir le cuir d'un loup. — Passez au large! cria mon grand-père pour toute réponse. — Comment! passez au large! demanda Thomas Pichet. Et pourquoi dois-je passer au large, et de quel droit me l'ordonnez-vous? — Passe au large, te dis-je! répéta mon grand-père en frappant la terre de la crosse de son fusil; je te dis de passer au large! — Oui, reprit Thomas, que je passe au large! Je comprends, je dois passer au large parce que je vous trouve en contravention en vous mettant à l'affût, en faisant le

métier de braconnier, en chassant dans la neige. — Encore une fois, s'écria mon grand-père, passe au large, Thomas Pichet ! C'est un conseil que je te donne ; passe au large ! »

« Celui-ci hésita un instant. Mais sans doute il eut honte de céder.

— « Eh bien, non ! dit-il, je n'y passerai pas ! Quand je vous ai reconnu, j'ai été sur le point de m'éloigner, attendu que depuis votre prison vous êtes toqué, à ce que l'on assure, et qu'aux fous comme aux enfants il faut bien passer quelque chose. Mais puisque vous le prenez sur ce ton, je vous arrêterai, monsieur Jérôme Palan, et vous montrerai une seconde fois que je sais faire mon devoir. »

« Et il marcha droit sur mon grand-père.

— « Par le diable ! Thomas, ne fais pas un pas de plus ! Thomas, ne me tente pas ! s'écria mon grand-père d'une voix fiévreuse. — Bon ! tu crois me faire peur, Jérôme Palan, dit Thomas en secouant la tête ; mais je ne suis point si facile à effrayer que cela. — Pas un pas de plus je te dis ! s'écria mon grand-père d'une voix qui devenait de plus en plus menaçante ; il y a déjà du sang entre nous, prends garde ! ou la neige boira le tien comme la terre a bu celui de mes pauvres chiens. — Des menaces ! s'écria le garde ; c'est par des menaces que tu crois m'arrêter ?... Oh ! oh ! oh ! il faut autre chose que des menaces et un autre homme que toi pour cela, mon bel ami. »

« Et faisant tourner son bâton autour de sa tête, il avança sur mon grand-père.

— « Tu le veux ? tu le veux donc ? dit celui-ci ; eh bien, que le sang qui va couler retombe sur celui de nous deux qui sera véritablement coupable ! »

« Et portant rapidement son fusil à son épaule, il fit feu des deux coups à la fois. Les deux coups n'en firent qu'un seul ; et encore l'explosion fut-elle si faible, que mon grand-père, qui en ce moment ne réfléchissait pas que la neige avait la propriété d'amortir complétement les sons, crut que l'amorce seulement avait brûlé. Il saisit donc son fusil par le canon pour s'en faire une massue et recevoir son ennemi. Tout à coup, il le vit lâcher son bâton, battre l'air de ses bras, pivoter sur lui-même, et tomber la face dans la neige. Son premier mouvement fut de courir à lui. Thomas Pichet était mort ! Il était mort sans pousser une plainte. La double charge lui avait traversé la poitrine.

« Mon grand-père resta quelques instants debout, muet, immobile, à côté de cet homme dont, en une seconde, il venait de faire un cadavre. Il pensait alors que Thomas Pichet avait une femme et des enfants qui attendaient son retour. Il les voyait anxieux, courant au moindre bruit vers la porte, et devant l'immense douleur qu'il prévoyait pour les innocents, il sentait la haine qu'il avait eue pour Thomas vivant s'effacer et disparaître. Alors il lui sembla qu'une simple manifestation de sa volonté serait suffisante pour rendre Thomas à la vie, puisque c'était lui qui l'en avait privé.

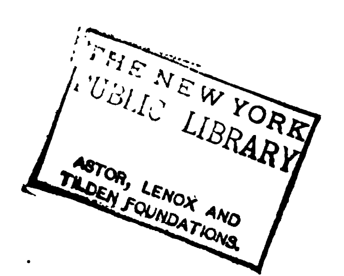
— « Allons, Thomas, lui dit-il, allons, Thomas, relève-toi. »

« Il va sans dire que non-seulement le cadavre ne se releva point, mais encore ne répondit point une parole.

— « Mais relève-toi donc ! » dit mon grand-père.

« Et il se baissa pour le prendre par-dessous les épaules et l'aider à se relever. Seulement alors, le sang qui s'échappait de la poitrine du garde, et qui, teignant la neige autour de lui, entourait le corps d'une auréole rougeâtre, seulement alors ce sang, dis-je, ramena mon grand-père à l'effroyable réalité. Il pensa à sa femme à lui, à ses enfants, et pour eux, pour ne pas faire deux femmes veuves et quatre enfants orphelins, il désira de vivre. Mais pour vivre, il fallait dérober à tous les yeux ce cadavre, qui allait attirer sur lui la vengeance des hommes.

« Il prit sa course du côté de Theux ; il longea les haies de la ville, entra dans son jardin en escaladant une muraille, et, sans réveiller personne, après avoir mis son fusil en bandoulière, prit une pioche et une pelle et revint à grands pas vers le carrefour. En s'approchant du théâtre du meurtre, il tremblait comme si, à côté du cadavre, il devait trouver le juge et le bourreau. Quand il n'en fut plus qu'à une centaine de pas, la





LE LIÈVRE DE MON GRAND PÈRE

ne, qui depuis quelques instants était voi-
e, se dégagea des nuages bas et sombres ans lesquels elle était ensevelie, et éclaira ivement le tapis blanc qui couvrait la cam-agne. Tout était muet, désert, désolé.

« Alors mon grand-père, tout frissonnant, amena son regard sur le carrefour. A l'en-roit qu'il ne connaissait que trop bien, une orme noire se détachait sur le sol. C'était le adavre de Thomas Pichet.

VII.

« Or, chose inouïe, chose incompréhensible, chose inexplicable, continua l'aubergiste, sur cette masse noire, sur ce cadavre, un objet, un être animé, un quadrupède, semblait être assis et se reposer.

« Le pauvre Jérôme Palan était inondé d'une sueur froide. Ses cheveux se dressaient sur sa tête. Il se disait à lui-même qu'il était le jouet de son imagination, la dupe d'une hallucination quelconque; il voulait continuer sa route; ses pieds semblaient attachés à la terre.

« Cependant les moments étaient précieux. Pendant cette nuit de la Saint-Hubert, où abondent les réunions de chasseurs, quelqu'un de ces chasseurs pouvait passer et découvrir le cadavre. Jérôme Palan fit donc un effort surhumain : il rassembla tout son courage pour surmonter la terreur qui l'accablait, et fit quelques pas en avant, chancelant comme un homme ivre. Mais quand il ne fut plus qu'à cinq ou six enjambées du cadavre, les formes confuses de l'objet qu'il apercevait grimpé sur ce corps devinrent plus distinctes. A ses longues oreilles oscillantes, à ses pattes de devant, plus courtes que celles de derrière, il reconnut que c'était un lièvre. Seulement, ce qui faisait hésiter sa vieille expérience de chasseur, c'est que, non-seulement l'animal, qui appartenait à la race des êtres les plus craintifs de la terre, paraissait n'avoir peur ni du mort ni du vivant, mais encore paraissait avoir trois ou quatre fois la taille d'un lièvre ordinaire.

« Un vague souvenir lui passa dans l'esprit. Le petit garçon lui avait dit de lui rapporter un lièvre de la taille de Ramoneau. La petite fille lui avait dit de lui rapporter un lièvre de la taille de l'ânon de la mère Simonne. Est-ce que, comme dans le conte des fées, le souhait des enfants se trouvait exaucé?

« Tout cela paraissait si absurde à Jérôme Palan, que l'idée lui vint qu'il faisait un rêve, et qu'il se mit à rire. Mais un écho terrible répondit à ce rire. C'était le lièvre qui riait, de son côté, en se renversant sur ses pattes de derrière et en se tenant les côtes avec les pattes de devant.

« Mon grand-père cessa de rire. Il se secoua, se regarda, se pinça : il était bien éveillé. Ses yeux se reportèrent sur l'étrange vision. Elle était toujours présente : contre terre, le cadavre couché; sur le cadavre, le lièvre; le lièvre, nous l'avons dit, trois fois gros comme un lièvre ordinaire; le lièvre couvert d'un pelage presque blanc; le lièvre, avec des yeux qui, dans l'obscurité, brillaient comme des yeux de chat ou de panthère.

« Malgré ces apparences surnaturelles, la certitude qu'il n'avait affaire qu'à un animal d'ordinaire fort inoffensif, calma la frayeur de mon grand-père. Il pensa qu'en le voyant plus près de lui, le lièvre prendrait la fuite. Il s'approcha donc jusqu'à toucher le cadavre. Le lièvre tint bon. Mon grand-père touchait du pied le corps de Thomas Pichet. Le lièvre ne bougeait pas. Seulement ses yeux miroitaient plus que jamais aux rayons de la lune, et miroitaient de préférence quand ils rencontraient ceux de mon grand-père. Mon grand-père se mit à tourner autour du cadavre. Le lièvre pivota sur lui-même et suivit toutes ses évolutions de façon à ce que mon grand-père ne pût perdre un seul des regards fascinateurs que lançaient ses ardentes prunelles. Mon grand-père cria, agita les bras, fit des *brrrrou*, *brrrrou*, au bruit desquels, fût-ce l'Alexandre, l'Annibal ou le César des lièvres, aucun n'eût tenu dans son gîte. Tout fut inutile. Alors la terreur du misérable assassin fut plus profonde que jamais. Il voulut se jeter à genoux et prier; son pied glissa et il tomba sur ses

mains. Il se redressa, et tenta de faire au moins le signe de la croix. Mais, en approchant ses doigts de son front, il s'aperçut que sa main était rouge de sang. On ne fait point le signe de la croix avec une main sanglante. Alors, cette bonne pensée de s'humilier devant Dieu l'abandonna. Une fièvre furieuse s'empara de mon grand-père. Il jeta loin de lui pelle et pioche, il arracha son fusil qu'il avait mis en bandoulière, l'arma, ajusta le lièvre, et fit feu. Des milliers d'étincelles jaillirent de l'acier, mais le coup ne partit point. Mon grand-père alors se rappela qu'il avait déchargé les deux coups sur Thomas Pichet, et, dans sa terreur, avait oublié de les recharger. Alors il saisit l'arme par le canon, et, la levant sur le lièvre toujours impassible, il lui asséna un coup de crosse à toute volée. L'animal se contenta de faire un bond de côté. Le masse de bois, tombant sur le cadavre, rendit un son mat et sourd. Puis le grand lièvre se mit de lui-même à décrire des cercles autour du meurtrier et de la victime. Ces cercles allaient toujours s'élargissant; et, chose bizarre, plus l'animal qui les traçait s'éloignait, plus il semblait grandir aux yeux de mon grand-père, qui, incapable de supporter plus longtemps de si terribles émotions, s'évanouit près du cadavre.

VIII.

« Lorsque mon grand-père revint à lui, la neige tombait à flocons épais et serrés. Il souleva la tête, comme ferait un mort hors de son linceul. Son premier regard se porta sur le cadavre de Thomas. La neige qui tombait le couvrait de son blanc suaire. Il avait déjà à peu près disparu, et sous les plis de l'enveloppe on ne faisait plus que deviner à peu près des formes humaines. Mais, il faut le dire, ce n'était pas dans le cadavre de Thomas Pichet qu'était la plus grande terreur de Jérôme Palan ; c'était dans le grand lièvre blanc. Par bonheur, il avait disparu.

« Mon grand-père voyant que de ses deux ennemis le plus terrible n'était plus là, se releva comme mû par un ressort. Il avait déjà renoncé à ensevelir le corps de Thomas; il n'en avait plus ni la force ni le courage : plus que tout cela, il avait hâte de s'éloigner. S'il restait, le grand lièvre ne pouvait-il pas revenir? Il regarda autour de lui, ramassa son fusil, sa pelle et sa pioche, et, chancelant comme un homme ivre, la tête basse, le dos courbé, il reprit le chemin de Theux.

« Cette fois, il rentra par la porte, déposa pelle, pioche et fusil dans la cuisine, gagna sa chambre à tâtons, et se fourra dans son lit, où une fièvre horrible le tint éveillé toute la nuit.

« Le lendemain, à travers les carreaux, il vit la neige qui continuait de tomber. Il se leva et alla à la fenêtre; la fenêtre donnait sur le jardin ; au delà du jardin s'étendait la plaine; la neige couvrait la terre à plus d'un pied d'épaisseur ; cela dura ainsi pendant quarante-huit heures; la neige atteignit trente-six pouces de haut.

« Pendant tout ce temps, mon grand-père gardait le lit. Il n'avait pas besoin d'inventer un prétexte pour ne pas quitter sa chambre : et, quoique sa fièvre se fût un peu calmée, il était facile de voir qu'il était loin d'être, comme on dit vulgairement, dans son assiette ordinaire. Cependant, en y réfléchissant, en songeant combien ce qui lui était arrivé rentrait dans les choses impossibles, il avait fini par mettre sa vision de la nuit du meurtre sur le compte de son effroi. Dès lors, il restait seulement en face de son crime, et, à l'endroit de son crime, je dois dire que la conscience troublée de mon grand-père s'efforçait de lui fournir des excuses. Puis, tout le servait. Sans la neige qui était tombée, on eût déjà su que Thomas Pichet était mort, et la mort de Thomas Pichet était encore inconnue.

« Mon grand-père faisait donc des vœux pour que cette neige providentielle continuât de couvrir la terre. Mais cependant il comprenait que, si bien servi qu'il fût par cette neige, elle finirait par disparaître un jour ou l'autre. En attendant, comme il gelait, la neige tenait. On en avait jusqu'au dégel : avant le dégel, on ne retrouverait pas le cadavre de Thomas Pichet.

« Mon grand-père eut bien l'idée de fuir,

mais il se trouvait complétement dépourvu d'argent ; et d'ailleurs la misérable existence qu'il eût dû mener à l'étranger, loin de sa femme et de ses enfants, lui faisait encore plus peur que l'échafaud. Puis, la chose s'était passée dans la nuit, au milieu des champs, par la solitude la plus complète; le meurtre n'avait eu aucun témoin, le meurtrier en était bien sûr. Pourquoi le soupçonnerait-on lui plutôt qu'un autre? Selon toute probabilité même, on le soupçonnerait moins : on l'avait vu sortir dans la matinée du dimanche, et on l'avait vu rentrer à la tombée de la nuit; mais personne ne l'avait vu sortir pour la seconde fois; et, à sa seconde rentrée, personne ne l'avait vu revenir. Il est vrai qu'il avait eu la fièvre toute la nuit, qu'il avait été malade toute la journée du lundi. Mais parce qu'on est malade, parce qu'on a eu la fièvre, on n'est pas absolument obligé d'avoir assassiné son prochain.

« Mon grand-père s'en remit donc au hasard du soin de le soustraire aux conséquences de son crime. Il est bien entendu que le mouvement de faiblesse qui s'était emparé de lui quand il avait voulu prier, quand il avait essayé de faire le signe de la croix, ne s'était jamais représenté. En tout cas, il se prépara une fable pour le cas où les soupçons se porteraient sur lui; et il attendit.

« Un jour, en s'éveillant (le premier regard de mon grand-père, depuis cette nuit terrible, était toujours pour interroger le ciel), un jour, en s'éveillant, il s'aperçut que les nuages étaient bas et sombres. Il alla à la fenêtre et l'ouvrit; une bouffée d'un air épais et chaud lui vint au visage, puis la pluie se mit à tomber, d'abord fine et serrée, ensuite en gouttes larges et multiples; c'était le dégel. Le moment terrible approchait.

« Malgré la fable qu'il avait préparée, la perplexité de mon grand-père était si grande que sa fièvre le reprit et que force lui fut de se recoucher. Il se mit toute la journée au lit, la couverture rabattue par-dessus le nez. De temps en temps, il se demandait s'il ne ferait pas mieux de devancer l'heure où son crime serait découvert, et d'aller lui-même le dénoncer à la justice.

« Le lendemain du jour où le dégel avait commencé, la neige avait presque disparu. De son lit, mon grand-père voyait la campagne, et ses yeux ne pouvaient s'en détacher.

« Or, partout dans la campagne, de larges plaques de terre noire surgissaient au milieu de la neige comme des îles sur l'océan. En ce moment même il se fit un grand bruit dans la rue. Le cœur de mon grand-père se serra de telle façon et la sueur perla à la racine de ses cheveux avec une telle violence, qu'il n'eut point de doute qu'il se passât quelque chose de nouveau, et que ce quelque chose eût trait à la mort de Thomas Pichet. Mon grand-père eut bien l'idée d'aller regarder avec précaution par une ouverture du rideau; il se leva même pour accomplir ce dessein; mais, au premier pas qu'il fit, les jambes lui manquèrent. Il mourait d'envie d'interroger quelqu'un sur ce bruit qui allait croissant et qui passait juste en ce moment sous ses fenêtres, mais il sentait bien que sa voix tremblerait si fort que ce tremblement ne paraîtrait aucunement naturel.

« Il entendit des pas dans l'escalier, regagna vivement son lit, tourna le dos au mur, et remonta la couverture jusqu'à son nez : c'était ma grand'mère qui venait au-devant de sa curiosité. Elle ouvrit la porte brusquement; mon grand-père jeta un cri; il crut qu'on l'enfonçait.

— « Ah! mon ami! s'écria ma grand'mère, excuse-moi. — Je dormais, femme, dit mon grand-père, et tu m'as réveillé. — C'est que j'ai pensé que la nouvelle t'intéressait, vois-tu, Jérôme. — Quelle nouvelle? — Tu sais que Thomas Pichet avait disparu depuis quelques jours?—Oui... non... c'est-à-dire... »

« Et mon grand-père essuya avec le drap son front inondé de sueur.

— « Eh bien, continua ma grand'mère sans voir le mouvement de son mari, on rapporte son corps. — Ah! murmura le malade d'une voix étouffée. — Oh! mon Dieu, oui! »

« Mon grand-père avait bien envie de demander ce que l'on disait à l'endroit de la mort de Thomas Pichet, mais il n'osa.

« Cette fois encore sa femme alla au-devant de son désir.

— « Voilà, dit-elle. Il paraît qu'il a été pris par le froid, et qu'il a misérablement péri dans la neige. — Et... et... son cadavre? demanda mon grand-père avec un effort. — A moitié dévoré par les loups, répondit la femme. — Hein? s'écria Jérôme. — Oui. — A moitié dévoré!..... Pauvre Thomas!..... la tête, les jambes, sans doute? — Presque tout le corps; on n'a réellement retrouvé qu'un squelette. »

« Mon grand-père respira. Il pensa que si l'on n'avait retrouvé qu'un squelette, la trace de ses deux coups de fusil avait sans doute disparu avec les chairs. Ma grand'mère continua d'un ton sentencieux :

— « Tu vois, Jérôme, la justice de Dieu est lente, et ses voies sont inconnues des hommes. Mais, tôt ou tard, sa main s'appesantit sur le coupable et va le chercher au milieu du calme et de l'impunité pour le punir. »

« Mon grand-père poussa un gémissement.

— « Qu'as-tu, Jérôme? demanda ma grand'-mère tout effrayée. — Donne-moi un verre d'eau, femme, je ne me sens pas bien. — En effet, tu es livide. — C'est cette nouvelle à laquelle je ne m'attendais pas. — Tiens, mon homme, tiens, bois. »

« Mon père porta le verre à ses lèvres; ses dents claquaient le long du bord, et sa main tremblait de manière que la moitié de l'eau tomba sur ses draps.

— « Ah! mon Dieu! mon Dieu! cria ma grand'mère, mais tu es peut-être plus malade que tu ne crois, Jérôme. Si j'allais chercher M. Desprez, le médecin! — Non! non! s'écria mon grand-père, n'en fais rien. »

« Et il arrêta sa femme par le poignet. Sa main était humide de sueur. Elle le regarda avec plus d'inquiétude que jamais; mais lui :

— « Ce n'est rien, ce n'est rien, dit-il, je suis dans l'accès de la fièvre, mais c'est le dernier, et je sens que je vais me guérir. »

« Et, en effet, à partir de ce moment, grâce à la satisfaction que lui causait cet heureux dénoûment, comme un malade qui vient d'avoir une crise terrible, mais salutaire, Jérôme Palan alla de mieux en mieux, et le soir, ayant appris que le corps de Thomas Pichet avait été pieusement déposé dans le cimetière de la ville et qu'on avait jeté sur lui six bons pieds de terre, il se trouva tellement soulagé, qu'il ordonna à sa femme de faire monter ses enfants, et qu'il les embrassa ainsi que leur mère, ce qui ne lui était pas arrivé depuis la terrible nuit du 3 novembre.

« Mais la joie de la pauvre famille fut bien plus grande encore quand mon grand-père déclara qu'il se sentait si bien qu'il allait descendre.

« On voulut le soutenir; ma mère lui offrit le bras; mais il se redressa de toute la hauteur de sa grande taille.

— « Pourquoi faire? dit-il. Ah çà! mais on me croyait donc mort! »

« Et en effet, il descendit l'escalier sans broncher. La table était mise pour la mère et les enfants.

— « Eh bien, demanda-t-il gaiement en voyant qu'il n'y avait que trois couverts, et moi, je ne soupe donc pas? »

« Ma grand'mère se hâta de mettre un quatrième couvert et d'approcher une chaise de la table. Mon grand-père s'assit et se mit à tambouriner une marche sur son assiette avec sa fourchette et son couteau.

— « Ma foi! puisqu'il en est ainsi, dit ma grand'mère, il reste à la cave une vieille bouteille de vin de Bourgogne que je réservais pour une grande occasion : voilà l'occasion venue. »

« Et la bonne femme descendit à la cave pour y prendre sa bouteille de vin de Bourgogne. On se mit à souper. Ma grand'mère était si joyeuse, qu'elle versait rasades sur rasades à mon grand-père. Tout à coup, elle le vit pâlir et frissonner à la fois, puis courir à son fusil dans le coin de la cheminée, puis ajuster quelque chose dans l'angle le plus sombre de la maison; mais, sans faire feu, mon grand-père releva son arme d'un air découragé et la jeta dans un coin de la salle à manger. Il se rappelait que son fusil n'avait pas été rechargé depuis la nuit du 3 novembre.

« Ma grand'mère interrogea son mari sur les motifs de cette singulière action; mais mon grand-père refusa de répondre. Il se promena pendant plus d'une demi-heure de long en large dans l'appartement; puis il remonta dans sa chambre, et se coucha sans prononcer une seule parole.

« Pendant la nuit, son sommeil fut sans



Le pauvre homme paraissait se débattre contre des persécutions imaginaires. (Page 514.)

doute agité par quelque affreux cauchemar, car il se réveilla plusieurs fois en sursaut en poussant des cris d'angoisse et en agitant ses bras comme pour chasser quelqu'un ou quelque chose qui l'importunait.

« Jérôme Palan avait revu le grand lièvre !

IX.

« Ainsi, continua l'aubergiste, le meurtre de Thomas Pichet n'était point resté, comme mon grand-père l'espérait, un secret entre lui et Dieu. Ainsi, vainement le corps de la

victime avait été déposé dans la fosse et la terre de l'oubli avait roulé sur le cadavre. Le terrible animal venait, à chaque instant du jour et de la nuit, rappeler à Jérôme Palan qu'il était en tiers, et que la tombe qui se refermait sur la victime n'enfermait pas avec elle le remords de l'assassin. .

« Cette vie de mon grand-père, à laquelle le soir de l'enterrement de Thomas Pichet il s'était repris avec une si grande joie, était, grâce à l'étrange apparition qui à chaque instant surgissait sur ses pas, devenue un supplice.

« Tantôt, mon grand-père voyait cet abominable lièvre au coin du feu, se chauffant avec lui à l'âtre et lui envoyant de ces regards de flamme dont, si esprit fort qu'il fût, mon grand-père ne pouvait ni supporter la vue, ni perdre le souvenir. Tantôt, pendant qu'il mangeait, le grand lièvre se glissait sous la table et lui grattait les jambes de ses griffes acérées. S'il voulait se mettre à son bureau pour écrire, il le sentait derrière lui appuyant ses pattes sur les bâtons de sa chaise. Pendant la nuit, la tête monstrueuse de l'animal apparaissait dans la ruelle, éternuant et secouant ses oreilles. Mon grand-père avait beau se tourner et se retourner du côté gauche sur le côté droit, et du côté droit sur le côté gauche, le grand lièvre était toujours là, en face de lui.

« Enfin, quand le pauvre homme parvenait à surmonter les angoisses de la terrible vision et finissait par s'endormir, il se réveillait au bout de quelques instants suffoqué par un poids énorme qui lui pesait sur la poitrine. Et c'était encore le grand lièvre qui était accroupi sur l'estomac de Jérôme Palan, et qui, assis sur son derrière, se débarbouillait tranquillement le museau avec ses pattes de devant. Ma grand'mère et les enfants ne voyaient rien. Et comme le pauvre homme paraissait se débattre contre des persécutions imaginaires, on crut qu'il était en train de devenir fou. De sorte qu'il se répandit une grande affliction dans le logis.

« Un matin enfin, après avoir été cauchemardé toute la nuit, mon grand-père se leva avec le calme de l'homme qui a pris un parti définitif. Il chaussa ses souliers ferrés, boucla ses grandes guêtres de cuir, prit son fusil, le nettoya, souffla dans les canons, le flamba, le chargea avec une attention particulière, s'assurant d'abord que la poudre était bien sèche, l'introduisant dans le canon de son arme de façon à n'en pas laisser tomber un grain dehors, mettant par-dessus une bourre de feutre dont il graissa les bords, l'assujettissant fortement à l'aide de la baguette, versant dessus une copieuse charge de plomb dont les grains, du numéro trois, étaient d'une rondeur et d'une égalité parfaites, enfin bourrant le tout avec la même attention de détail qu'il avait mise à cette besogne depuis le commencement; puis il amorça les bassinets de son fusil et établit la communication de la poudre du bassinet avec celle du canon au moyen de l'épinglette. Enfin, jetant le fusil sur son épaule, il alla détacher les chiens, qui bondirent tout joyeux hors de la niche, et s'achemina avec eux vers Ramouchamps. »

Le lecteur se rappelle que c'était le chemin qu'il avait suivi pour aller se mettre à l'affût dans la nuit du 3 novembre.

« Ma grand'mère, qui avait suivi tous les mouvements de son mari, fut bien joyeuse, car elle pensait que les distractions qu'allait lui procurer son exercice favori pourraient tirer mon grand-père de l'hypocondrie bizarre à laquelle il était en proie. Elle l'accompagna jusque sur le seuil de la porte. Du seuil de la porte, elle le suivit des yeux jusqu'à ce qu'il eût disparu.

« On était à la fin de janvier. Un brouillard épais couvrait la campagne, plus épais encore dans la vallée, mais les champs et les chemins étaient si familiers au brave homme, que, sans avoir hésité une fois, malgré le voile de vapeur qui couvrait la terre, il alla droit au carrefour où avait eu lieu la scène du 3 novembre.

« Déjà, à dix pas de lui, comme une forme confuse, il entrevoyait les buissons derrière lesquels il s'était caché pendant cette nuit fatale, quand, de l'autre côté du buisson, à l'endroit même où était tombé Thomas Pichet, bondit un lièvre qu'il reconnut à l'instant même, à sa haute taille, pour l'animal qui avait à tout jamais détruit son repos.

« Avant que mon grand-père, qui cependant devait s'attendre à cette apparition, eût épaulé son fusil, le lièvre s'était perdu dans la brume, et Ramoneau et Spiron étaient partis tout couplés après lui. Mon grand-père les suivit haletant. Arrivé sur le plateau de Sprimont, comme une forte brise soufflait sur les hauteurs, le brouillard se dissipa; là, le chasseur put apercevoir ses chiens. Ils avaient rompu la corde qui les attachait l'un à l'autre. Ils chassaient à pleine gorge. A deux cents pas devant eux courait le lièvre, dont le pelage blanchâtre se détachait parfaitement sur le tapis rougeâtre des bruyères.

— « Mais, s'écria mon grand-père, il me semble qu'il perd sur eux! Morbleu! ils vont le prendre! Tayaut, Ramoneau! tayaut, Spiron! »

« Et mon grand-père se mit à courir avec une nouvelle ardeur. Ce fut une chasse fiévreuse que celle-là, je vous en réponds! Chasseur, lièvre et chiens, semblaient avoir des muscles d'acier. Les champs, les bois, les prés, les vallons, les collines, les ruisseaux, les rochers, ils franchissaient tout comme s'ils eussent eu des ailes; et cela sans reprendre haleine un instant, sans qu'un défaut de cinq secondes vînt leur donner le temps de souffler.

« Ce qu'il y avait de singulier, c'est que le grand lièvre fuyait devant lui comme un vieux loup. Il ne doublait point, il ne croisait point les voies, il ne suivait point les ruisseaux, les fossés, les sillons de charrue, il ne cherchait point à trouver un change, et ne semblait nullement inquiet des suites de cette terrible poursuite. Il marchait au petit galop; toujours à une centaine de pas des chiens, qui, humant ses voies chaudes et fumantes, redoublaient de cris et de vitesse, sans cependant rien gagner sur la distance qui les séparait de la bête. Mon grand-père, de son côté, allait toujours derrière les chiens, comme les chiens allaient derrière le lièvre, les excitant par ses : *tayaut! tayaut!* sans cesse répétés. Son carnier l'embarrassant dans cette course insensée, il le jeta loin de lui. Une branche lui enleva son chapeau; il ne perdit pas de temps à le ramasser. Par bonheur, le lièvre avait décrit un grand cercle, comme s'il eût voulu revenir à son lancer.

« Il avait passé successivement sur les terroirs de Sprimont, de Tilff, de Freneux et de Seny. Vers midi, il revint sur Ayvailles.

« Mon grand-père, qui avait perdu un peu de terrain dans cette course de cinq heures, était encore sur la montagne quand les chiens, débouchant dans la vallée, arrivèrent au bord de l'Ourthe. Il pensa que l'animal n'oserait jamais se hasarder à traverser la rivière, alors fort grossie par les pluies, qu'il reviendrait sur ses pas, et qu'enfin il se trouverait à la portée de son fusil. Quant à ce qu'il fût forcé par les chiens, mon grand-père, à la façon dont le lièvre semblait se moquer d'eux après cinq heures de chasse, en avait complétement perdu l'espoir.

« Mon grand-père, comptant sur un retour, se plaça donc à mi-côte, au coin d'un bois, ne quittant pas son lièvre des yeux et prêt à changer de position selon la tactique qu'il verrait adopter à l'animal, qui, de son côté, en attendant les chiens, s'était assis au bord de la rivière sur une touffe de roseaux, dont il broutait les extrémités. Les chiens allaient toujours s'approchant. Le lièvre ne paraissait point s'occuper d'eux. Bientôt, ils ne furent qu'à dix pas de lui. Le cœur de mon grand-père battait si fort, qu'il ne pouvait plus respirer.

« La distance qui séparait les chiens de la bête diminua beaucoup. Ramoneau, qui tenait la tête, se précipita pour l'engueuler; mais le lièvre s'élança dans le torrent, qui roulait en vagues écumeuses et menaçantes. La gueule de Ramoneau ne happa donc que l'air.

— « Ah! pour le coup, il va se noyer! s'écria mon grand-père; bravo! bravo! »

« Et il s'élança sur la déclivité de la montagne avec une telle rapidité, qu'il eut toute la peine du monde à ne pas aller, emporté par l'élan de sa course furieuse, se précipiter dans l'Ourthe. Et tout en courant il répétait :

— « Il va se noyer! il va se noyer! il va se noyer! »

« Mais le lièvre, coupant adroitement le

courant dans la direction diagonale, parvint sans encombre à prendre terre sur la rive opposée.

« En le voyant reparaître sain et sauf sur le gazon, les chiens, qui s'étaient comme leur maître arrêtés sur le bord, et qui comme lui semblaient attendre une catastrophe, voyant que, contre toute probabilité, cette catastrophe n'avait pas lieu, les chiens se jetèrent à la rivière à leur tour. Mais ils furent moins heureux que leur ennemi. Emporté par son ardeur, Ramoneau ne sut pas maîtriser la rapidité du courant. Le pauvre animal s'épuisa à lutter contre sa violence; au tiers de la rivière, les forces l'abandonnèrent; il disparut, puis revint à la surface de la rivière, mais ses pattes ne battant plus que faiblement l'eau qu'il fallait franchir. Malgré ses efforts et ses peines, il s'enfonça une seconde fois. Mon grand-père alors descendit, ou plutôt roula le long de la berge de la rivière, et se jeta lui-même au milieu du courant pour porter secours à son chien. En ce moment, Ramoneau revenait une troisième fois sur l'eau. Il l'appela; le pauvre animal tourna vers lui sa tête intelligente et fit entendre un gémissement. Il avait alors franchi les deux tiers de la rivière à peu près; mais, à la voix de son maître, il voulut revenir à lui; ce mouvement lui fut fatal : il donna le travers à une lame; alors, vaincu par le courant, il roula plusieurs fois sur lui-même, poussa encore un cri lamentable, puis se tourna douloureusement, par un effort suprême, vers son maître, puis s'en alla à la dérive.

« Mon grand-père était entré jusqu'aux genoux dans ce torrent; il y entra tout à fait. Il nagea vers son chien, le saisit, et le traîna sur l'herbe. Là, il essaya vainement de le réchauffer, de rendre quelque élasticité à ses membres raides et froids; le pauvre Ramoneau poussa un dernier gémissement : il avait vécu.

« Au moment où le chasseur désespéré essayait de rendre son chien à la vie, des aboiements partant du bord opposé frappèrent ses oreilles; mon grand-père leva les yeux; alors il aperçut de l'autre côté de l'eau le grand lièvre, qui, ayant fait un crochet, était revenu sur ses pas comme s'il avait trouvé un malin plaisir à assister à la mort d'un de ceux qui le poursuivaient.

« Plus heureux que Ramoneau, Spiron était parvenu à traverser l'Ourthe, et il continuait à chasser la bête maudite. Mon grand-père jeta un dernier regard sur son pauvre et fidèle compagnon; puis il se mit avec un nouvel acharnement à la poursuite du grand lièvre. Cette poursuite dura jusqu'au soir; il va sans dire que ce fut inutilement.

« Lorsque la nuit commença à tomber, Spiron, dont depuis une heure les jappements devenaient plus rares et plus faibles, se coucha, refusant de marcher, ou plutôt dans l'impossibilité de faire un pas de plus.

« Mon grand-père le chargea sur ses épaules, et chercha à s'orienter pour regagner le logis.

X.

« Mon grand-père était en ce moment du côté de Freneux, à huit ou neuf lieues de Theux.

« A la fin de la chasse, il avait paru prendre un grand parti, et s'était écarté plus qu'il ne l'avait fait jusque-là. Mais il était tellement bouleversé que, quoiqu'il eût couru toute la journée, quoiqu'il eût peut-être fait vingt ou vingt-cinq lieues dans cette course, il ne sentait point sa fatigue; ou, s'il la sentait, il la surmonta, et se mit bravement en route pour revenir à Theux.

« Devant lui s'étendait, sombre et seulement coupée par des sentiers, la forêt du val Saint-Lambert; il s'y engagea sans hésiter. Il y était à peine depuis cinq minutes, et y avait peut-être fait cinq cents pas, quand il entendit derrière lui un craquement de feuilles sèches. Il se retourna pour voir qui venait derrière lui : le grand lièvre le suivait. Il allongea le pas; le lièvre régla son pas sur celui de mon grand-père. Mon grand-père s'arrêta; le lièvre s'arrêta. Mon grand-père déposa Spiron à terre, lui montra le lièvre, l'excita à sa poursuite; mais le malheureux Spiron se contenta de humer les émanations qui venaient à lui, et, poussant un gémissement, il se coucha et se mit en rond pour s'endormir. Alors mon grand-père résolut

d'avoir recours à son fusil. Cette fois, il était chargé, et bien chargé. Il arma les deux coups, appuyant le doigt sur la gâchette, afin que les chiens ne fissent pas de bruit en s'armant, et épaula; mais quand le fusil fut à son épaule, il chercha vainement le grand lièvre au bout de son point de mire, le grand lièvre avait disparu.

« A moitié fou de terreur et de désespoir, mon grand-père ramassa Spiron qui s'était déjà endormi, et qui, tout en dormant, aboyait, rêvant sans doute qu'il chassait le grand lièvre, replaça son chien sur ses épaules, et continua sa route d'un pas insensé, sans oser se retourner ni regarder derrière lui.

« Il était trois heures du matin quand il rentra. La grand'mère, inquiète, attendait son retour avec l'intention de le gronder doucement; mais quand elle vit l'état où il était, elle ne le gronda ni doucement ni fort. Elle le plaignit. Puis, comme il avait laissé glisser Spiron de dessus son épaule, elle lui prit son fusil des mains.

« On se rappelle qu'il n'avait plus ni carnier ni chapeau : il avait jeté son carnier; son chapeau avait été emporté par une branche. Elle le fit coucher à l'instant même, puis lui fit prendre un grand bol de vin chauffé avec des épices, et s'assit sur le bord de son lit. Là, elle lui prit les deux mains et, sans lui rien dire, se mit à pleurer doucement. Mon grand-père fut touché des soins et des larmes de la bonne femme; puis, à force d'y songer, il lui sembla qu'en la mettant de moitié dans son secret, il soulagerait ses peines de moitié. Il était sûr de sa tendresse et de sa discrétion : il lui avoua tout.

« Oh! c'était une digne femme que ma grand'mère Palan, allez!

« Elle ne s'emporta point en reproches; elle n'éclata point en invectives et en malédictions sur cette fatale passion de la chasse, cause de tous les malheurs. Non, elle ne dit pas un seul mot qui eût trait au passé. Elle excusa au contraire la violence qui avait amené le meurtre. Sans condamner le mort, elle fit valoir les justes griefs que le meurtrier avait contre lui. Enfin elle embrassa et consola mon grand-père, comme une mère embrasserait et consolerait son enfant bien-aimé, et tâcha par ses paroles de lui rendre un peu de tranquillité et de repos. Enfin, quand la reconnaissance que lui témoignait mon grand-père l'eut enhardie :

— « Tiens, Jérôme, lui dit-elle, tu aurais dû reconnaître dans tout cela la main de Dieu, vois-tu; c'est lui qui a amené le malheureux Thomas au bout de ton fusil pour le punir de sa méchanceté avec toi; mais c'est lui aussi qui, pour te frapper dans ton incrédulité, permet au malin esprit de te tourmenter. »

« Jérôme Palan poussa un soupir, mais ne la railla point, comme il eût certes fait autrefois. Aussi, continua-t-elle :

— « Va trouver notre curé, mon homme, jette-toi à ses genoux; raconte-lui ton malheur, et il t'aidera à chasser le démon, qui, bien sûr, est dans ce méchant lièvre »

« Mais, à cette proposition, mon grand-père se révolta.

— « Ah! oui, dit-il, aller trouver le curé, pour qu'il me dénonce aux justiciers de son évêque! En voilà une idée! Non, ma foi! j'ai eu affaire à eux, et ne me soucie aucunement de retomber dans leurs griffes; d'ailleurs tu es folle, femme; il n'y a dans tout ceci ni Dieu ni diable. — Qu'y a-t-il donc alors? s'écria la bonne femme désespérée. — Il y a le hasard et mon imagination frappée; il faut que je tue ce démon de lièvre, il le faut! Et quand je l'aurai vu à mes pieds sans mouvement, mort, bien mort, mon esprit se calmera tout seul, et je ne songerai plus à tout cela. »

« Ma pauvre grand'mère se résigna, sachant que sur ce point il était inutile d'essayer de vaincre l'obstination de son mari.

XI.

« Mon grand-père ayant pris deux jours d'un repos dont lui et son chien avaient grand besoin, son chien plus encore que lui, partit une seconde fois. Comme la première, il lança le lièvre au même endroit. Chose d'autant plus étrange que le gîte, bien mar-

qué, parbleu! était dans un carrefour où passaient plus de trente personnes par journée. Comme la première fois, le lièvre déjoua sa poursuite; comme la première fois, mon grand-père rentra triste et harassé, avec sa gibecière neuve et vide. Pendant un mois entier, tous les deux ou trois jours, il recommença cette lutte acharnée; toujours aussi inutilement.

« Au bout d'un mois, le pauvre Spiron mourut d'épuisement; et mon grand-père, à bout de forces, dut renoncer à ses chasses fantastiques. Mais, pendant qu'elles avaient duré, son travail avait complétement cessé, et la misère était entrée dans le pauvre ménage. Ma grand'mère avait soutenu la maison d'abord par son ordre et par son économie. Ensuite, en vendant tantôt un bijou, tantôt un meuble, débris de leur ancienne opulence. Mais bientôt cette économie et cet ordre devinrent impuissants.

« Les tiroirs étaient vides et les murs dégarnis. Il ne restait plus dans la maison un seul objet ayant une valeur quelconque, et le soir où expira Spiron, force fut bien à la bonne femme d'avouer à son mari qu'il n'y avait pas de pain à la maison. Mon grand-père tira de son gousset une montre de famille en or, à laquelle il tenait tant, que ma grand'mère, qui savait sa vénération pour ce bijou, s'était défaite d'objets bien nécessaires sans oser jamais lui en demander le sacrifice. Eh bien, mon grand-père la lui remit sans dire un mot. Ma grand'mère s'en alla à Liége, où la montre fut vendue pour neuf louis d'or. A son retour, elle posa les neuf louis étalés sur la table. Le père Palan se mit à les considérer avec convoitise, et en même temps cependant avec hésitation; puis, prenant quatre de ces louis et appelant ma grand'mère :

— « Femme, » dit-il.

« Elle accourut vivement.

— « Tu m'appelles, notre homme? — Oui. Combien de temps penses-tu nous faire vivre avec les cinq louis qui restent là? – Dame! dit ma grand'mère en calculant, avec économie, je puis vous faire vivre deux mois. —Deux mois, repartit mon grand-père, deux mois, c'est plus qu'il ne me faut. Avant deux mois j'aurai fait un civet du grand lièvre, ou le chagrin m'aura mis en terre. »

« Ma grand'mère se prit à pleurer.

— « Sois tranquille, ajouta son mari, c'est le lièvre qui aura son affaire. Avec ces quatre louis, je vais aller dans le Luxembourg. Je sais un braconnier qui a encore de la race de mon pauvre Flambeau et de ma pauvre Ramette, et s'il lui reste deux chiens de leur espèce à me vendre, du diable si, avant quinze jours, je ne te fais pas un manchon avec la peau de mon persécuteur. »

« Ma grand'mère, qui suivait tous les jours avec anxiété sur le visage de son mari les progrès que le mal faisait chez lui depuis qu'il avait perdu le repos, ma grand'mère n'osa s'opposer à son dessein.

« Jérôme Palan partit donc un beau matin pour le Luxembourg, vint droit à Saint-Hubert, et descendit dans cette même auberge où nous sommes, et qui alors était tenue par son frère, Chrysostôme Palan, c'est-à-dire par mon grand-oncle.

« Il retrouva son braconnier, qui avait conservé de la race de Flambeau et de Ramette; lui acheta un chien et une chienne, Rocador et Tambelle, et cinq jours après son départ, rentra triomphant à la maison.

« Le lendemain, dès l'aube, il était aux champs; mais le lièvre était plus fin et plus vigoureux qu'aucun chien, de quelque race qu'il fût. Il distança les descendants de Flambeau et de Ramette comme il avait distancé Ramoneau et Spiron. Seulement, mon grand-père, rendu plus prudent par l'expérience, les ménageait, comprenait bien que, si le grand lièvre les lui forçait comme il avait forcé les autres, il lui serait impossible de les remplacer.

« Il ne les laissait pas chasser l'animal maudit plus de trois ou quatre heures, et, convaincu que la force était inutile contre lui, il avait recours à la ruse. Il bouchait avec soin toutes les coulées des haies que le lièvre traversait d'habitude, n'en laissait qu'une ou deux ouvertes, et, à celles-là, il plaçait des lacets préparés avec le plus grand soin; puis il s'embusquait aux environs, autant pour secourir les chiens s'ils venaient à se prendre eux-mêmes dans les nœuds cou-

lants que pour avoir l'occasion de faire feu sur le lièvre; mais l'animal damné se moquait de tous les engins. Il les flairait, les éventait, les devinait, faisait une nouvelle trouée dans la haie à côté du passage resté béant, et traversait les ronces et les épines sans y laisser un poil. Puis, de quelque côté que vînt la brise, il éventait mon grand-père, et ne se montrait à lui que hors de la portée de son fusil. C'était à en devenir fou.

« Les deux mois auxquels devaient suffire les cinq louis de la montre étaient écoulés, et le lièvre n'était pas mort. Les enfants n'avaient pas le civet. La mère n'avait pas le manchon. Le bonhomme, de son côté, vivait toujours, si toutefois l'existence qu'il menait pouvait s'appeler la vie. Il n'avait de repos ni nuit ni jour; il était devenu jaune comme un vieux citron ; sa peau, pareille à un parchemin, semblait adhérer à ses os; mais une force surhumaine le soutenait, et les terribles chasses qu'il accomplissait presque tous les jours attestaient de sa vigueur.

«Deux autres mois s'écoulèrent. Pendant ces deux mois, on vécut de dettes et d'emprunt. Enfin, un beau matin, toute la malheureuse famille dut déguerpir devant les garnisaires.

— « Ah! disait mon grand-père, tout cela ne serait rien si je pouvais mettre la main sur ce damné lièvre! »

XII.

« Mon grand-père loua une misérable cabane à l'entrée du village.

« Il mit son fusil sur son épaule comme lorsqu'il partait pour la chasse, il prit un enfant de chaque main, siffla ses chiens, fit signe à sa femme de le suivre, et quitta son ancienne maison sans regarder derrière lui. Ma grand'mère le suivait en sanglotant.

« Elle ne pouvait se décider, elle, à abandonner cette chère demeure, où elle avait donné le jour à ses deux pauvres enfants et où elle avait été si longtemps heureuse. Il lui semblait que la vie se retirait d'elle.

« Arrivée dans le misérable gîte où ils allaient s'établir, elle crut le moment favorable pour hasarder une prière. Joignant les mains et s'agenouillant devant son mari, elle le supplia d'ouvrir les yeux à l'évidence, de reconnaître la main du Dieu qui le frappait, de donner du repos à sa conscience troublée en s'approchant du tribunal de la pénitence, afin de conjurer, par tous les moyens que l'Église mettait à sa disposition, le démon dont il semblait être la victime. Mon grand-père, dont le malheur n'avait fait qu'aigrir le caractère, la reçut assez brutalement, et lui montrant son fusil :

— « Que ce gredin de lièvre me passe seulement à quarante pas, dit-il, et voilà qui me donnera l'absolution. »

« Hélas! plus de dix fois depuis, mon grand-père put tirer sur le lièvre à quarante pas, à trente, et même à vingt, et plus de dix fois mon grand-père le manqua.

« On arriva ainsi à l'automne.

« Bientôt allait venir l'anniversaire du terrible drame qui avait bouleversé l'existence de mon grand-père. C'était, on se le rappelle, le 3 novembre.

« Le 2, mon grand-père était en train de méditer quelque nouvelle machination contre son cauchemar; il était sept heures du soir; il était assis près d'un maigre feu de tourbe auquel ma grand'mère, assise en face de lui, et ayant les deux enfants sur ses genoux, essayait de se réchauffer. Tout à coup, la porte s'ouvrit. Le maître de l'auberge des *Armes de Liége* entra dans la chambre.

— « Monsieur Palan, demanda-t-il à mon grand-père, voulez-vous gagner une bonne journée demain? »

« Les bonnes journées étaient si rares que mon grand-père ne crut point à une semblable aubaine. Il répondit par un hochement de tête.

— « Vous refusez? — Je ne refuse pas; mais je demande comment je puis gagner une bonne journée. — C'est bien facile; vous allez voir. — Voyons. — J'ai chez moi deux étrangers, continua le maître de l'auberge; ils sont venus à Theux pour chasser; voulez-vous leur servir de guide et mener leur chasse. »

« Mon grand-père, qui comptait sans doute consacrer la journée du lendemain à la poursuite du grand lièvre, allait répondre par un nom bien sec; mais sa femme, qui

devinait ce qui se passait en lui, poussa entre ses genoux ses deux enfants, hâves et tristes, car ils n'avaient fait dans toute la journée qu'un maigre repas, et le *non* expira sur les lèvres de mon grand-père.

— « Allons, dit-il avec un soupir, je le veux bien. — En ce cas, demain, à huit heures et demie, venez les prendre, maître Palan; je n'ai pas besoin de vous dire d'être exact. Il me souvient que vous ne l'étiez que trop, quand vous étiez apothicaire, et qu'il s'agissait de me pratiquer certaines opérations que je redoutais fièrement dans ma jeunesse. Donc, à huit heures et demie? — A huit heures et demie; c'est convenu. — On peut y compter? — On peut y compter. — Bonsoir! — Bonne nuit! »

« L'aubergiste sortit, reconduit par ma grand'mère, qui lui faisait toute sorte de remerciements.

« Mon grand-père se mit à faire ses préparatifs pour le lendemain. Il emplit sa corne de poudre et son sac de plomb, nettoya son fusil, et le coucha sur la table.

« Ma grand'mère le regardait faire toute pensive. On eût dit que, de son côté, elle méditait un projet.

« Enfin ils se couchèrent. Mon grand-père dormit mieux, et s'éveilla plus tard que d'habitude. Lorsqu'il ouvrit les yeux, il était seul dans son lit. Il appela sa femme et ses enfants; personne ne répondit. Pensant alors qu'ils étaient dans le petit jardin attenant à la maison, il se leva et s'habilla à la hâte. Le coucou marquait huit heures, et il avait peur de manquer le rendez-vous.

« Quand il eut revêtu sa culotte, ses guêtres et sa veste, il chercha ses ustensiles de chasse; il ne trouva ni fusil, ni poire à poudre, ni sac à plomb, ni carnier. Il se rappelait cependant bien avoir mis tout cela sur la table. Il fureta dans tous les coins, bouleversa tout ce qui se trouvait sous sa main; mais il eut beau chercher, il ne découvrit rien.

« Il courut au jardin, appela ma grand'mère à son aide; ni la bonne femme ni les enfants n'y étaient. En outre, en traversant la cour, il vit toute grande ouverte la niche de Rocador et de Tambelle. Rocador et Tambelle étaient absents. En ce moment, l'horloge sonna huit heures et demie. Il n'y avait pas une minute à perdre.

« Ne voulant pas laisser échapper la bonne aubaine que l'aubergiste lui avait promise, il courut vers l'hôtel des *Armes de Liége*, décidé à emprunter de l'hôtelier ce qui lui manquait.

« En effet, trouvant les deux chasseurs debout, prêts à partir et n'attendant plus que lui pour se mettre en route, il leur raconta sa mésaventure. Ils lui firent donner un fusil et un havre-sac.

« Ils allaient quitter l'auberge. Du seuil de la porte, mon grand-père vit accourir sa femme. Elle tenait à la main le fusil, le sac à plomb et la poire à poudre. Rocador et Tambelle bondissaient à ses côtés.

— « Comment! lui dit-elle tout essoufflée et du plus loin qu'elle put lui parler, tu t'en vas sans ton fusil et sans tes chiens? — Où étaient-ils donc? je n'ai jamais pu mettre la main dessus. — Je le crois bien, j'avais serré le fusil et les ustensiles de chasse pour que les enfants n'y touchassent point, et j'avais emmené les chiens chez le boucher, qui, hier, m'avait offert des rogatons pour eux. — Mais les enfants? — Ils étaient venus avec moi, les pauvres petits. Mais voici ces messieurs qui s'impatientent. Va, mon pauvre homme, va; je ne te souhaite pas bonne chasse, puisque l'on dit que cela porte malheur; mais quelque chose m'assure que tu reviendras plus joyeux que tu ne pars. »

« Mon grand-père la remercia, mais avec un geste de doute. Il était payé pour ne pas espérer trop facilement. Il avait au reste tellement l'habitude de se rendre au carrefour, qu'il dirigea de ce côté-là la chasse des deux étrangers.

« Les chiens furent découplés, et se mirent en quête. Mais pour la première fois, en arrivant au carrefour, ils semblèrent avoir quelque peine à trouver une piste. Enfin, ils partirent assez chaudement en rapprochant une voie, et mon grand-père, accoutumé aux façons de son grand lièvre, qui se donnait tout d'abord et si bravement aux chiens, supposa qu'il n'avait pas fait sa nuit dans le canton, et que Rocador et Tambelle étaient sur

la trace de quelque autre ; mais un des chasseurs s'étant baissé pour regarder la piste au moment où l'on traversait un chemin tout détrempé.

— « Hé ! voyez donc, dit-il, l'animal est debout, il se dérobe. Voici son pied tout frais dans la boue. Eh ! eh ? avez-vous jamais vu pareil lièvre, monsieur Palan ? »

« Oui, certes, M. Palan avait vu pareil lièvre, puisque c'était son lièvre à lui. Un coup d'œil lui suffit donc pour reconnaître à qui appartenait ce pas gigantesque. Sa figure se rembrunit. Il pensa que si la mauvaise chance voulait que les deux étrangers fissent aussi mauvaise chasse qu'il avait l'habitude de la faire, lui, il ne devait point s'attendre à recevoir la gratification sur laquelle il comptait.

« Pendant qu'il faisait ces réflexions, les chiens s'étaient rapprochés du lièvre. Leurs aboiements devenaient plus vifs et mieux nourris. Les deux chasseurs se séparèrent pour aller attendre l'animal au passage. Mon grand-père conduisit le plus âgé des deux étrangers à un carrefour que maintes fois son lièvre avait traversé, car il était curieux de voir un autre que lui tirer sur l'animal. Il commençait à croire sérieusement qu'il avait affaire à quelque bête enchantée. Il espérait qu'une demi-once de plomb sortie de la main d'un indifférent pouvait parfaitement rompre le charme.

« Et cependant s'il avait reconnu le pied du lièvre pour être celui de la bête qu'il chassait depuis un an, il n'avait pas reconnu ses façons. Le grand lièvre filait droit comme un loup ; celui-ci, après une rondonnée, revenait sur ses voies comme un lapin. L'un s'inquiétait peu du terrain sur lequel il marchait ; l'autre choisissait de préférence les terres détrempées qui, adhérant au poil de ses pattes, empêchaient celles-ci de communiquer au sol leur chaleur et leur fumet. En outre, dans les derniers jours, les chiens ne chassaient qu'en rechignant leur lièvre fantastique, comme s'ils eussent compris d'avance que leurs peines étaient perdues ; cette fois, au contraire, ils paraissaient animés d'une force et d'une ardeur incompréhensibles. Les aboiements étaient furieux. L'animal avait beau accumuler les ruses sur ses voies, la sagacité des chiens les déjouait aisément.

« Mon grand-père n'en pouvait croire ni ses yeux ni ses oreilles. De temps en temps, il quittait l'étranger pour aller consulter les traces, tant il lui paraissait impossible que ce fût son ennemi qui rusât ainsi devant ses chiens.

« Enfin, il l'aperçut par corps, à l'extrémité d'une des routes qui aboutissaient au carrefour. Décidément c'était bien lui ; c'était sa taille colossale, c'était son pelage d'un fauve blanchâtre. Il venait droit sur les chasseurs. Mon grand-père toucha du coude l'étranger et lui montra l'animal.

— « Je le vois, » dit celui-ci.

« Le grand lièvre avançait toujours.

— « A trente pas, et aux pattes de devant, murmura tout bas mon grand-père à l'oreille de son compagnon. — Soyez tranquille, » dit le chasseur.

« Et il porta lentement son fusil à son épaule. Le lièvre n'était plus qu'à la distance voulue. Il s'arrêta, il s'assit et se mit à écouter. C'était la donner belle à l'étranger.

« Le cœur de mon grand-père battait drôlement, je vous le jure.

« Le chasseur fit feu. Comme le vent venait du côté où était le lièvre, il se passa quelques instants avant que l'on pût juger de l'effet du coup.

— « Mille tonnerres ! cria mon grand-père. — Quoi ? demanda le chasseur. Est-ce que je l'aurais manqué ? — Je crois bien ; tenez, le voyez-vous ? »

« Et il montra le grand lièvre qui grimpait lestement un talus.

« L'étranger lui envoya son second coup de fusil ; il fut inutile comme le premier.

« Mon grand-père restait immobile. On eût dit qu'il avait oublié qu'il avait, lui aussi, aux mains une arme dont il pouvait se servir.

— « Mais tirez donc ! tirez donc ! » lui cria le chasseur.

« Mon grand-père parut se réveiller, mit en joue et ajusta.

— « Bah ! maintenant, dit l'étranger, il est trop loin. »

« Comme l'étranger prononçait ce dernier mot, mon grand-père fit feu. Bien que la distance de lui au lièvre fût effectivement de plus de cent pas, l'animal foudroyé roula plusieurs fois sur lui-même et resta étendu sur le sol. Les chasseurs coururent à lui. Le grand lièvre se débattait et criait comme un diable. Un d'eux le prit par les pattes de derrière, et mon grand-père, tout haletant, insensé de joie, ne pouvant en croire ses yeux, l'acheva d'un coup de poing sur la nuque. Il est vrai que c'était un coup de poing à tuer un bœuf.

XIII.

« Les deux voyageurs s'extasiaient sur la grosseur démesurée de l'animal, et paraissaient enchantés du début de leur journée. Mon grand-père ne disait mot, mais je vous engage ma parole qu'il était bien autrement joyeux qu'eux encore. Il lui semblait qu'on lui avait enlevé une montagne de dessus la poitrine. Il respirait librement et à pleins poumons ; la terre, les arbres, le ciel, tout avait pris une teinte rose qui lui était d'un agrément sans pareil.

« Il reprit le grand lièvre des mains du chasseur qui le tenait, le fourra dans son carnier, et, bien qu'il pesât rudement à ses épaules, il commença de le porter allégrement. De temps en temps seulement, il retournait la gibecière pour s'assurer que le gredin n'avait pas disparu. Hélas ! le grand lièvre, tout cousin du diable qu'il eût été de son vivant, ne faisait pas meilleure figure qu'un autre dans son dernier gîte.

« Il était là, l'œil vitreux, tout pelotonné sur lui-même, ses pattes de derrière sortant seules de la poche de cuir et atteignant, tant elles étaient longues, jusqu'au haut de l'échine de mon grand-père.

« Les deux chiens aussi, Rocador et Tambelle, paraissaient fort contents. Ils manifestaient leur joie par leurs bonds et leurs aboiements. Ils suivaient mon grand-père sur leurs pattes de derrière pour atteindre à la hauteur de la carnassière et pour lécher le sang qui en sortait.

« Le reste de la journée répondit au commencement.

« Jérôme Palan se montra digne de son ancienne réputation. Il conduisait les chasseurs sur le gibier mieux que le meilleur chien braque ou épagneul n'eût pu le faire, et, quoique l'on se trouvât déjà fort avancé dans la saison, il leur fit tuer cinq coqs de bruyère et une grande quantité d'autre gibier.

« Les deux étrangers furent si enchantés de cette chasse miraculeuse, qu'ils mirent un louis d'or dans la main de mon grand-père, et l'invitèrent à souper avec eux à l'auberge des *Armes de Liége*. La veille, mon grand-père eût certainement refusé, vu la préoccupation de son esprit, qui ne lui permettait de se livrer à aucune distraction. Mais la mort du grand lièvre avait complètement changé sa manière de voir, et il lui semblait qu'il ne pouvait finir trop joyeusement sa joyeuse journée. Seulement il s'arrangea de manière à rentrer à Theux par le côté du village où était sa petite maison. Les étrangers en furent quittes pour un détour, dont ils ne s'aperçurent même pas.

« En effet, mon grand-père tenait à deux choses : d'abord, à donner à sa femme la pièce d'or, afin qu'il y eût fête dans la chaumière comme à l'auberge ; ensuite, il voulait montrer à toute sa chère nichée l'abominable grand lièvre, désormais inoffensif.

La bonne femme se tenait sur le seuil de la chaumière, comme si elle eût attendu quelque grande nouvelle. D'aussi loin qu'elle aperçut son mari, elle courut à sa rencontre.

— « Eh bien ? » lui cria-t-elle.

« Mon grand-père fit passer l'ouverture de la carnassière sous son bras droit, en tira le grand lièvre, qu'il montra à sa femme en le secouant par les pattes.

— « Eh bien, répondit-il, tu vois. — Le grand lièvre ! s'écria-t-elle toute joyeuse. — — Mon Dieu, oui ! Il ne viendra plus m'égratigner les jambes sous la table. — Oh ! vraiment ! vraiment ! Et qui l'a tué ? Un de ces messieurs ? — Non, moi. — Toi ? — Oui, et à une fière portée, je te jure ; il faut que mon plomb ait été poussé par le souffle du diable pour arriver jusqu'à lui. — Non,

Jérôme, non, mais par le souffle du bon Dieu. —Comment dis-tu cela? — Écoute, Jérôme, et repens-toi. Ce matin, sans t'en rien dire, j'avais été à la messe de saint Hubert pour y faire bénir ton fusil et tes chiens, et c'est l'eau sainte qui a conjuré le maléfice et qui a communiqué à ton plomb cette force miraculeuse. — Ah! ah! fit mon grand-père.— Eh bien, douteras-tu encore?» demanda la bonne femme.

« Mon grand-père hocha la tête ironiquement; cependant il n'eut pas le courage de répondre de vive voix.

— « Jérôme! Jérôme! reprit ma grand'mère, j'espère qu'après le miracle qu'il vient de faire en ta faveur, tu ne douteras plus de la miséricorde du Seigneur. — Je n'en doute pas non plus, » répondit Jérôme.

« Ma grand'mère fit semblant de ne pas comprendre le sens dans lequel la réponse était faite.

— « Eh bien, dit-elle, si tu n'en doutes point, accorde-moi une grâce qui me rendra bien heureuse. — Laquelle? — L'église est sur ton chemin, Jérôme; entres-y en passant, et mets tes deux genoux en terre, voilà tout ce que je te demande. — Je ne sais plus de prières, répondit Jérôme. Qu'irais-je faire dans l'église, ne sachant prier? — Tu diras seulement: « Mon Dieu, je vous remercie!» et tu feras le signe de la croix. — Demain, dit mon grand-père, demain, je ne dis pas. —Mais, malheureux! s'écria la bonne femme, désespérée, sais-tu ce qu'il y a entre aujourd'hui et demain? Un abîme, peut-être. Sait-on jamais dans la vie si l'on entendra même sonner l'heure qui va suivre. Jérôme! Jérôme! fais ce que je te demande: entre dans l'église, mon ami, entre dans l'église, au nom de ta femme et de tes enfants! dis la prière que je t'ai dite, fais le signe de la croix, je ne te demande pas autre chose, ni Dieu non plus; mais entres-y. — Demain, tu me donneras ton livre, et je lirai tout ce que tu voudras. — Les prières ne sont pas dans les livres, Jérôme; elles sont dans le cœur. Trempe tes doigts dans l'eau sainte, et dis seulement : « Merci! » N'as-tu pas dit merci quand ces messieurs t'ont donné la pièce d'or? Diras-tu moins à Dieu, qui te donne la santé, la vie, le repos de la conscience, que tu n'as dit à des étrangers qui t'ont donné vingt-quatre livres? »

« Et ma grand'mère prit son mari par le bras et le tira du côté de l'église.

— « Non, pas ce soir, dit mon grand-père impatienté de cette persistance; plus tard, plus tard; ces messieurs m'attendent à l'auberge, et je ne veux pas leur faire manger leur souper froid. Tiens, voilà les vingt-quatre livres de gratification qu'ils m'ont données; achète du pain, du vin, de la viande; fais un bon souper aux enfants; mais tranquillise-toi : je te promets d'aller demain à la messe basse, dimanche à la grand'messe, et à confesse à Pâques prochain. Là, es-tu contente? »

« La pauvre femme poussa un soupir, et lâcha le bras de son mari. Puis elle se tint debout, immobile, à l'endroit où il lui avait échappé, le suivant des yeux jusqu'à ce qu'il eût disparu. Alors, elle rentra chez elle le cœur gros; et au lieu de souper, elle se mit en prières.

« On était très-gai le soir aux *Armes de Liége*. Les chasseurs sont, en général, des gaillards de très-bon appétit.

« Les deux étrangers auxquels mon grand-père avait servi de guide méritaient parfaitement, sous ce rapport, de faire partie de la grande confrérie de Saint-Hubert.

« Les flacons se succédaient sans relâche, et le braunberger et le johannisberg coulaient à flots. Mon grand-père se laissait aller au plaisir de renouveler connaissance avec cette bonne liqueur qu'il avait dignement appréciée aux jours de son opulence, et il tenait tête aux deux étrangers.

« Le temps passe vite quand il plane au-dessus de pareilles occupations. Et, en effet, il passa si vite pour les trois convives, que l'horloge tinta douze coups, lorsque ceux-ci eussent juré qu'il était à peine dix heures. Le timbre de la cloche vibrait encore, quand tout à coup un souffle puissant comme l'haleine de la tempête agita la flamme de la lampe.

« Les trois compagnons, les étrangers, comme mon grand-père, sentirent une im-

pression de froid leur traverser le corps, et sous cette impression glaciale, leurs cheveux se dressèrent sur leur tête. Par un mouvement simultané, ils se levèrent. En ce moment, il leur sembla entendre comme un grand soupir dans l'angle de la salle où ils avaient déposé leurs armes et leur gibier.

— « Qu'est-ce là ? demanda un des étrangers. — Je ne sais, dit l'autre. — As-tu entendu ? — Oui. — Qu'as-tu entendu ? — Quelque chose comme la plainte d'une âme en peine. — Allons-y voir. »

« Et ils firent un mouvement pour s'avancer vers l'angle, tout en regardant si mon grand-père les accompagnait. Mais mon grand-père était debout, pâle, muet et tremblant comme la feuille. Son regard était fixe et s'arrêtait sur son carnier, qui s'agitait dans l'ombre d'un singulier mouvement. Tout à coup, de pâle, il devint livide; sa main crispée saisit le bras d'un des chasseurs; de l'autre il cachait ses yeux. Le grand lièvre passait son nez par l'ouverture de la carnassière, entre les deux boutons qui la tenaient fermée ; puis, après le nez, il passa la tête, puis, après la tête, le corps, puis, comme s'il était sur la bruyère, dans quelque lande déserte, il se mit à brouter la chevelure verte d'une botte de carottes ; et, tout en broutant, à lancer à mon grand-père ces terribles et fulgurants regards qui avaient failli le rendre fou. Mon grand-père écarta les doigts pour voir si la terrible apparition était toujours là, et rencontra un de ces regards. Il poussa un cri comme si la flamme qui sortait de ce regard lui eût traversé le cœur. Puis, sans rien dire, il bondit jusqu'à la porte, l'ouvrit, et s'enfuit à travers champs. Le lièvre laissa ses fanes de carottes et se mit à courir après lui.

« Sa femme, qui attendait sur le seuil, espérant son retour, le vit passer sans qu'il parût faire attention à elle, sans qu'il répondît à ses cris. Derrière lui bondissait le grand lièvre, plus grand qu'il n'avait jamais été. On eût dit deux spectres, tant ils passèrent rapidement.

« Le lendemain matin, on retrouva le corps de mon pauvre grand-père à l'endroit même où, un an auparavant, on avait retrouvé celui de Thomas Pichet. Il paraissait mort depuis plusieurs heures. Il était couché sur le dos. Ses mains tenaient le grand lièvre blanc par le cou, et ses doigts crispés l'étreignaient de telle façon qu'il fallut renoncer à lui ôter l'abominable animal ; il va sans dire qu'il était mort. Le louis d'or que mon grand-père avait reçu des deux étrangers servit à payer son cercueil, la messe des morts et son enterrement. »

L'aubergiste se tut. Là se terminait son récit.

— Parbleu ! dit Hetzel, j'espérais que cela se terminerait autrement; il me semblait que le grand lièvre blanc allait tourner au civet, et j'eusse été curieux d'apprendre s'il faut faire mourir le diable avant de le mettre dans la casserole.

Voilà, cher lecteur, le récit de mon ami Cherville, tel qu'il nous le fit, boulevard Waterloo, n° 73, le 6 novembre 1853, à son retour de Saint-Hubert.

Il me tint trois nuits éveillé, et ce n'est que près de deux ans et demi après, comme vous pouvez le voir par la date ci-dessous, que j'eus le courage de les écrire.

Samedi 22 février 1856, à une heure trois quarts du matin.

ALEXANDRE DUMAS.



ALICE RICHOND

I.

Une servante, qui cumulait dans un modeste ménage bourgeois les fonctions de femme de chambre, de bonne d'enfants, de cordon bleu, et remplissait, en outre, comme dans la circonstance, le ministère d'huissier, ouvrit la porte du cabinet de son maître, M. Achille Ledoux, et annonça : M. Armand Duverney!

— Comment! c'est toi, mon cher Armand! s'écria le maître du logis avec effusion; que je t'embrasse encore! et laisse-moi te regarder. Enfin, te voilà de retour. Ah çà, voyons, monsieur le coureur d'aventures, quel emploi avez-vous fait de ces cinq dernières années?—Cela va te paraître étrange, et pourtant c'est l'exacte vérité : je suis parti de Paris sans but déterminé, sans savoir où j'irais et combien de temps durerait mon absence. Il faisait froid à l'époque de mon départ; par ce seul motif je pris la route du Midi. Le hasard me conduisit à Marseille, où je m'embarquai pour l'Italie, que j'ai parcourue à peu près tout entière, depuis les Alpes jusqu'au Vésuve. Cela m'a demandé deux ans. A Naples, j'ai fait la connaissance d'un touriste anglais. Il me proposa d'entreprendre à frais communs le voyage d'Orient; j'acceptai. Nous composâmes une petite caravane de serviteurs, et nous fîmes voile pour Malte, puis pour Alexandrie. Nous avons ainsi visité ensemble l'Égypte et la Syrie, puis Constantinople, et enfin la Grèce.. Un jour, deux paquebots se trouvaient en partance au Pyrée, l'un pour Trieste, l'autre pour Gibraltar.

— « Je n'ai de temps et d'argent, me dit mon compagnon, que pour visiter ou l'Allemagne ou l'Espagne : il faut opter. — J'opte pour l'Espagne, répondis-je. — Quant à moi, répliqua-t-il, j'aimerais mieux admirer les langoureuses Allemandes que les pétulantes Espagnoles. Voulez-vous que le sort en décide? »

— On apporta des cartes; je gagnai, c'est-à-dire que deux jours après nous côtoyions le talon de la *botte* italienne, pour employer l'expression de Napoléon. Bientôt, nous mîmes pied à terre à Gibraltar. Nous avons fait, toujours de compagnie, le tour de la péninsule ibérique, tantôt à pied, tantôt à dos de mulets, toujours armés comme des bandits, précaution indispensable dans ce pays, infiniment plus pittoresque que civilisé. On ne mène pas ainsi longtemps ensemble une telle vie de hasards et de périls sans s'attacher étroitement l'un à l'autre. Au moment de nous séparer, mon compagnon me sollicita vivement de lui faire la conduite jusqu'à Londres et de passer une semaine dans sa famille; au lieu d'une semaine, je restai près d'une année en Angleterre, tant je me plaisais avec ce nouvel ami et au milieu des siens. Cependant, un jour que nous faisions une promenade en mer, j'aperçus dans un lointain horizon les côtes de France. Je saluai avec quelque émotion ce bien-aimé sol natal que je n'avais pas foulé depuis plusieurs années, et le lendemain même je pris congé de mes hôtes pour revenir à Paris, sans besoin, sans motif aucun, capricieusement, comme je l'avais quitté. — Tu es toujours le même écervelé, le même garçon fantasque, qui ne fait rien comme les autres. — Tu te trompes, mon ami, et je

vais t'en donner la preuve dans un instant; car je suis encore plus coupable envers toi que tu ne le supposes. Il faut bien te l'avouer : ma visite a un but intéressé; j'ai une confidence à te faire et des renseignements à te demander. Ma mère veut me marier; c'est chez elle une idée fixe, une monomanie. Le célibat est à ses yeux une situation monstrueuse; et elle gémit, c'est le mot, de voir son fils unique rangé dans cette catégorie anti-sociale. Quant à moi, n'ayant pour le mariage qu'un penchant très-médiocre, j'ai résisté longtemps; enfin, un peu fatigué d'ailleurs de ma vie de touriste, j'ai consenti à être présenté chez les parents d'une jeune personne qui, à tous égards, convient à ma mère comme bru. Quant à moi, je ne l'aime pas encore, mais elle me plaît beaucoup. Or, mon cher ami, si les renseignements que tu vas me donner sur sa famille me satisfont, il est vraisemblable que nous serons bientôt beaux-frères.

La physionomie du docteur Achille Ledoux s'assombrit tout à coup.

— Comment! c'est Alice, la jeune sœur de ma femme, que tu veux épouser? s'écria-t-il avec étonnement. — Tu l'as dit. Maintenant, parle-moi franchement et en ami de M. Richond, ton beau-père. — Il m'est impossible de t'en rien dire, mon cher Armand, répondit le docteur Achille Ledoux avec une expression pénible; j'ai de sérieux griefs contre mon beau-père, et je ne le vois pas. Tu dois donc comprendre que je ne suis point dans les conditions d'impartialité nécessaires pour te renseigner sur son compte. — Comme il ne s'agit en définitive pour moi que d'un mariage de convenance, tu peux toujours me dire, je suppose, si la fortune de M. Richond est aussi solidement assise qu'elle paraît être considérable. — Je le crois. — Enfin, quel homme est-ce? — Quant à cela, ma double qualité d'ami et de gendre me commande la neutralité. Mais tu as un excellent moyen à ta disposition, répliqua le positif et méticuleux docteur. Lorsqu'on se marie sans passion, l'on fait surtout une affaire; la preuve, c'est qu'on prélude toujours par un contrat, et j'ajoute que l'on agit avec sagesse; car prendre femme, c'est aussi prendre une situation définitive dans le monde, c'est se créer des charges incessantes et assumer la responsabilité du bien-être et du bonheur de toute sa famille. Si tendre que soit l'époux, persuade-toi bien qu'il considère avant tout sa compagne comme une créature bien-aimée qu'il faut convenablement vêtir et bien nourrir; si poétique que soit le père, il envisage ses enfants comme de petits êtres bien chers, dont il faut nécessairement payer les mois de nourrice et les années de collége. Il s'agit donc pour toi de débattre tes intérêts présents et à venir et ceux de tous les tiens, tu ne saurais mieux faire que de te décharger de ce soin sur une personne compétente, sur un officier ministériel, par exemple; car tu n'entends rien à la confection d'un contrat, tandis que M. Richond, qui a déjà marié deux filles, est expert en pareille matière. C'est un conseil que je te donne, et duquel, peut-être, tu auras plus tard à me remercier.

Armand Duverney suivit le conseil de son ami. Son notaire se présenta officiellement chez le père d'Alice. Après une minutieuse inquisition de la part de M. Richond sur la situation financière actuelle du jeune homme et sur ses espérances de fortune à venir, le notaire résuma ainsi l'entretien :

— En fin de compte, mon client et mon ami M. Duverney possède une inscription de rente de quinze mille francs sur le grand livre de la dette pnblique, plus une propriété située dans le département de l'Eure, à Beaupéau, évaluée à quatre-vingt mille francs; j'ai dans les mains ces deux titres. En outre, il est fils unique et seul héritier de sa mère, dont la fortune peut être estimée à trente mille francs de rentes. A présent, Monsieur, permettez-moi de vous demander quelles sont vos intentions à l'égard de mademoiselle votre fille.

M. Richond huma lentement une prise de tabac, et après un court silence durant lequel il parut se recueillir, il répondit d'un ton paternellement emphatique :

— Il ne sera pas dit qu'une Richond devra son bien-être à son mari. Je constituerai à

ma fille une dot égale à la fortune de M. Duverney. — C'est donc une dot de trois cent quatre-vingt mille francs que mademoiselle Richond apportera à son époux? — J'aime les comptes ronds interrompit brusquement le père : je donnerai cent mille écus à ma fille. — Cent mille écus, soit! Comment entendez-vous les constituer? — Jé ne suis pas encore fixé à cet égard, et j'ai d'ailleurs tout le temps d'y réfléchir; car, permettez-moi de vous le dire, monsieur le notaire, ce que je veux avant toute chose, c'est que ma fille soit heureuse, c'est qu'il me soit démontré qu'elle aime son futur et qu'elle en est aimée. Sans affection réciproque, point de bonheur en ménage. Que M. Duverney commence par se faire aimer; autrement, il n'y pas de contrat possible entre nous. S'il y réussit, comme je l'espère, quand viendra le moment de réaliser la dot de sa femme, il sera content de moi. S'il veut de l'argent, on lui donnera de l'argent. Je ne crois pas que l'on puisse parler plus clairement ni mieux faire. — Il suffit, Monsieur; j'emporte votre promesse. — Et quand vous me connaîtrez davantage, monsieur le notaire, vous saurez que la parole de Richond vaut de l'or en barre.

Sur la foi de cette parole dorée, Armand Duverney rendit des visites journalières à la famille Richond; chaque soir, vers huit heures, on le voyait, avec une ponctualité qui eût fait honneur à un employé surnuméraire, monter la pente de la rue de Clichy et déboucher dans la silencieuse petite rue de Tivoli, qu'habitait M. Richond. Aussitôt après dîner, dès sept heures, Alice, l'esprit impatient et le cœur en tourmente, prenait place à la fenêtre pour attendre son prétendu, pour le voir un moment plus tôt et être la première à le voir. Du plus loin qu'elle l'apercevait, elle agitait follement son mouchoir en signe de joie et de reconnaissance : naïf et gracieux salut auquel il répondait de la main.

Quand il arrivait qu'Armand, retenu par d'autres devoirs, venait plus tard que d'habitude ou ne venait pas, Alice, en le revoyant, pour tout reproche, se bornait à arrêter sur les siens ses beaux yeux un peu fatigués par l'insomnie et tout remplis d'une douce expression de mélancolie. En ces rares occasions, madame Richond faisait à son futur gendre un accueil assez maussade.

— Pour un amoureux, vous n'êtes guère empressé, monsieur Duverney, lui disait-elle en manière de bonjour. Que sera-ce donc quand vous serez marié!

Le jeune homme cherchait-il à produire l'excuse de son absence, que dès les premiers mots il était interrompu :

— Ta, ta, ta, ta! s'écriait-elle avec volubilité, ce n'est pas à moi qu'il faut conter des sornettes! Vous avez été vous amuser, monsieur l'indifférent, voilà la vérité. Au reste, si cela convient à Alice, je n'ai rien à dire; ce n'est pas moi que vous épouserez.

Armand, ainsi blessé dans sa dignité et dans son amour-propre, avait besoin d'être retenu par un regard suppliant d'Alice pour ne pas décliner sur-le-champ, par une retraite immédiate, l'honneur équivoque d'avoir un jour une telle belle-mère.

Lorsque M. Richond passait la soirée chez lui, aussitôt l'arrivée du prétendu on apportait la table de jeu et l'on organisait une partie. Le père d'Alice jouait habilement tous les jeux, mais sa préférence était acquise à la *bouillotte*, en raison des brusques alternatives de gain et de perte qu'elle offre aux intéressés et de la multiplicité des émotions qu'elle leur procure. Les spéculations industrielles du jour ne suffisaient pas à l'ardente soif de gain qui dévorait cet homme; il fallait encore que le soir, en manière de distraction, il poursuivit la fortune dans les combinaisons hasardeuses des cartes. Il était insensible à tous les plaisirs qui ne reposent pas sur l'espoir d'un bénéfice palpable. Il donnait pour unique but à sa vie de gagner de l'argent. Toutes ses actions, même les plus imdifférentes en apparence, avaient un mobile intéressé. A la fin de tous ses discours on voyait apparaître, comme conclusion inévitable, une pensée de lucre. Il semblait que sa parole même, nettement et sèchement timbrée, avait un son argentin.

— Quelle agréable manière de faire sa cour, se disait parfois Armand Duverney,

que de subir ainsi chaque soir quatre heures de *bouillotte* forcée de la part d'un futur beau-père qui se moque de moi quand je perds et qui n'est pas éloigné de me traiter de voleur si par hasard je le gagne!

Mais un doux regard d'Alice dissipait cette mauvaise humeur.

Quelquefois aussi Armand conduisait au théâtre Alice, sa mère et les collatéraux présents. D'autres fois encore, si le temps était beau, madame Richond proposait une promenade, en vue de faire passer son dîner, comme elle le disait elle-même. On gagnait les boulevards à petits pas, puis on allait s'asseoir et se reposer dans le jardin des Tuileries. Au départ, la mère accaparait impitoyablement le bras du futur; mais au retour, sous l'indulgente inspiration d'une heureuse digestion, elle se montrait d'ordinaire moins rigoureuse; elle permettait aux amants de revenir au bras l'un de l'autre, les suivant à proche distance avec les personnes de sa compagnie. Ces soirées, trop rares au gré de ses désirs, étaient la seule compensation que trouvât le jeune homme aux ennuis et aux rebutantes épreuves de son surnumérariat conjugal.

Bref, à plusieurs reprises, Armand avait insisté auprès de M. Richond, afin qu'il fixât une époque précise et aussi rapprochée que possible pour la conclusion de son mariage. Mais celui-ci avait éludé, sous différents prétextes, une réponse catégorique. Le fin matois n'agissait pas ainsi sans avoir une arrière-pensée. Un certain soir qu'il se trouvait en *veine*, un des familiers de la maison, M. Castérac, personnage excentrique, que nous verrons bientôt à l'œuvre, le félicita à haute voix sur son *bonheur*.

M. Richond répondit en affectant une gaie bonhomie :

— Il est vrai, mon cher Castérac, que le sort me favorise, et j'en ai grand besoin; car avant peu, mademoiselle ma fille va faire à ma bourse une petite trouée de deux cent mille francs, et, comme on dit, cela ne se trouve point sous le pas d'une mule.

Tout en parlant ainsi à Castérac, le rusé vieillard fixait ardemment son gendre futur pour juger, par l'expression de sa physionomie, de l'effet que ces paroles, dites comme en l'air, allaient produire sur lui. Le jeune homme resta impassible.

— Bravo! se dit le vieillard; cela passe comme une lettre à la poste.

M. Richond ne douta plus de l'amour du jeune homme pour sa fille. L'oiseau qu'il avait enlacé dans ses filets lui sembla être désormais d'une capture certaine, c'est-à-dire que, dans sa pensée, Duverney aimait assez Alice pour l'épouser avec un rabais considérable sur la dot promise et même sans dot. Il ne s'agissait donc plus que de trouver une occasion favorable de frapper habilement le grand coup, le coup décisif.

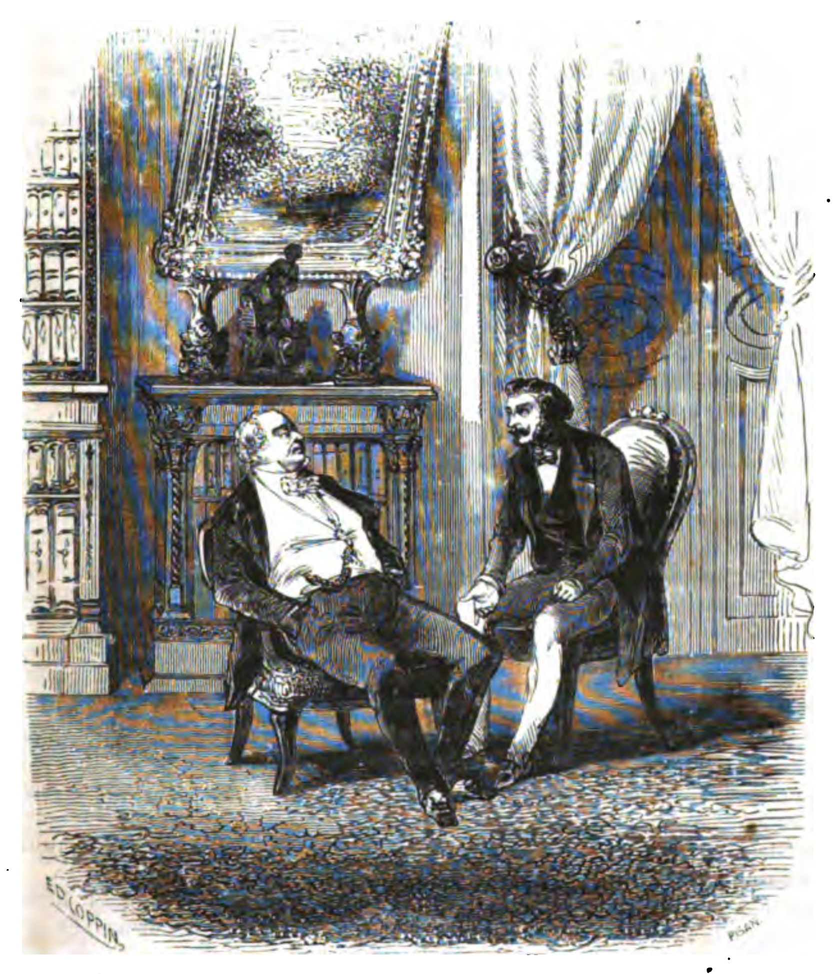
Le lendemain, M. Richond affecta une extrême mauvaise humeur.

— Vous paraissez contrarié, monsieur Richond? lui dit Armand. — Et je le suis en effet, répondit-il avec brusquerie et en prenant familièrement, en manière d'atténuation, le bras de son interlocuteur.

Il l'attira ainsi à l'extrémité de la pièce et lui fit faire silencieusement, de long en large, deux ou trois tours.

— Ah! mon gendre, s'écria-t-il en donnant avec intention et pour la première fois cette qualité prématurée au jeune homme, tout n'est pas rose dans les affaires! Pour une fois que l'on réussit, neuf fois on se trompe: on perd ou l'on fait chou blanc. Travailler et perdre son temps, c'est déjà bien fâcheux, car le temps c'est un capital pour nous autres travailleurs; mais travailler et perdre à la fois son temps et son argent, rien n'est plus triste et plus décourageant. Ce n'est pas que je sois âpre au gain; Dieu merci, non. Si je travaille, c'est pour mes enfants; si je désire augmenter ma fortune, c'est pour faire jouir les miens d'un plus grand bien-être, et voir heureux tous ceux qui m'entourent. Quant à moi, je n'ai pas d'ambition, et il y a longtemps que je me reposerais si je n'avais pas de famille. Vous le voyez, mon gendre, répéta-t-il avec affectation, je suis la franchise même, je vous parle à cœur ouvert. Non, je ne sais pas dissimuler. C'est un tort, cela me nuit quelquefois; mais que voulez-vous! c'est plus fort que moi. Quand je voudrais me taire, mon visage me trahi-

rait. Si aujourd'hui vous me voyez attristé, maussade même, poursuivit-il d'un ton confidentiel, c'est que j'ai des capitaux considérables engagés, je devrais dire aventurés dans une affaire qui tourne à mal. A la longue, je rentrerai dans mon argent, je le sais bien ; je suis même sûr de réaliser des bénéfices assez beaux, mais cela demandera du



Je ne possède que des propriétés littéraires, répondit effrontément Castérac... (Page 539.)

temps; il faut attendre : voilà ce qui me contrarie et m'afflige; non pas pour moi, comme je vous le disais, mais pour mes enfants... et parbleu! mon gendre, pour vous-même aussi; car je serai forcé, pour ne pas trop me dessaisir et ne point paralyser ainsi mes moyens d'action, de rogner un peu la dot de ma chère Alice, et peut-être même de vous demander crédit. Enfin, nous nous entendrons à cet égard quand le moment sera venu de signer votre contrat, ajouta-t-il en remarquant avec quelle froideur Armand

accueillait cette ouverture : de gendre à beau-père on ne se traite pas de Turc à Maure. — Monsieur Richond, dit sèchement Armand d'une voix accentuée par un profond sentiment de défiance, vous êtes un homme d'honneur. — Je m'en flatte, interrompit vivement le loquace vieillard, qui sentait la nécessité de dérouter son interlocuteur. Je vous avoue même que si j'ambitionne une chose, c'est de mériter cette flatteuse qualification que vous me donnez. Nous avons quantité de personnes qui désirent des décorations, des titres, des grandeurs; moi, grâce à Dieu! je n'ai pas cette faiblesse. Ces futiles hochets de la vanité humaine n'excitent point mon envie; je fais aussi peu de cas de la renommée. Que l'on dise de moi : « Richond est un malin, un serré en affaires, un brutal même », peu m'importe! pourvu que j'aie la satisfaction de penser qu'après ma mort on gravera sur ma tombe :

Ci-gît Richond; il fut homme d'honneur.

Voilà toute mon ambition. Ah! vous ne me connaissez pas encore; je suis un singulier homme, allez!—Monsieur, reprit très froidement Armand, que ce bavardage fatiguait beaucoup, je ne doute pas un seul instant que vous ne vous conduisiez à mon égard en homme d'honneur. Vous tiendrez, j'en suis certain, la parole que vous avez bien voulu me donner, et sur la foi de laquelle j'ai rendu des soins à mademoiselle Alice comme prétendant à sa main. — Diable! se dit à part lui M. Richond, en employant une locution triviale de son vocabulaire particulier : il y aura du *tirage!*

Armand le regardait de façon à lui faire comprendre qu'il voulait avoir une réponse catégorique. Mais celui-ci, qui avait intérêt à détourner la conversation, s'écria tout à coup :

—Ah! mon gendre! pour le mal que je vous veux, je vous souhaite d'avoir six garçons plutôt que trois filles. Je n'ai jamais adressé un reproche à ce sujet à madame Richond. Cependant je vous avoue que je lui garde rancune de ne m'avoir donné consécutivement que des héritières. Quelle vie différente pour moi si, au lieu de mes filles, j'avais trois garçons. J'aurais fait de mes gaillards trois piocheurs comme leur père; et, à leur majorité, je leur aurais dit : « Mes chers enfants, tournez-moi les talons. Je vous ai donné de l'éducation, je vous ai appris à travailler, et ainsi j'ai plus fait pour vous que mon brave homme de père n'a fait pour moi. Or, travaillez, piochez; si vous voulez avoir de l'argent, gagnez-en. Quant à moi, je me bornerai désormais à vous en souhaiter. » Et ils en auraient gagné, les lurons! C'est par ce langage à la fois ferme et affectueux que l'on fait ce que j'appelle des hommes. Mais, hélas! le ciel m'a refusé ce bonheur de mon âge mûr et cette consolation de ma vieillesse, d'avoir des héritiers de mon nom! Ce n'est pas, après tout, croyez-le bien, que je sois fâché d'avoir mes filles. Il serait d'ailleurs un peu tard pour me plaindre, et j'aurais, en vérité, grand tort de le faire; car j'ai, grâce à Dieu! pu réussir à les bien placer. Mon aînée, que j'ai eu la douleur de perdre, avait épousé un architecte de premier ordre; ma cadette est la femme d'un des médecins les plus distingués de Paris; et ce n'est pas ma dernière, celle que je vous destine, mon Alice, enfin, qui sera la plus mal casée, je m'en flatte. — Je ferai mes efforts, Monsieur, pour que vous n'ayez point à vous repentir de m'avoir confié le bonheur de votre fille, répondit impatiemment Duverney. Et dans ce but, je prends donc la liberté de vous annoncer, poursuivit-il du ton ferme et décidé qui n'admet pas de réplique, que demain vous recevrez la visite de mon notaire, avec lequel vous aurez à régler les clauses définitives de notre alliance.

Après s'être incliné devant M. Richond, il vint prendre congé des dames, et se retira, laissant son futur beau-père un peu désorienté par cette froide et persévérante ténacité à lui remettre ses promesses en mémoire.

II.

Le docteur Achille Ledoux, passant vers neuf heures du soir dans la cité d'Antin, jetà machinalement les yeux sur la maison qu'habitait Duverney, et, voyant de la lu-

mière dans le cabinet de son ami, il y monta. Il allait tout d'abord manifester son étonnement à l'amant d'Alice de le trouver loin d'elle à cette heure, consacrée d'ordinaire à ses devoirs de fiancé, lorsque la surprise fit place à l'inquiétude dans son esprit.

— Es-tu malade? demanda vivement le médecin en remarquant l'altération des traits du jeune homme. — Non, répondit Armand, je suis seulement très-contrarié. — N'est-ce que cela? tu m'avais d'abord effrayé. Voyons, qu'as-tu? Puisque je te trouve seul chez toi, à pareille heure, c'est que sans doute un sombre nuage traverse le ciel de tes amours? — Oh! mon cher ami, c'est là de l'histoire ancienne. — Comment, tu as rompu avec la famille Richond? — Complétement rompu, et sans retour possible. — Puis-je, sans être indiscret, te demander pourquoi? — Je n'ai aucune raison d'en faire un mystère. M. Richon avait d'abord promis de donner trois cent mille francs en mariage à sa fille. Sans doute c'était une belle dot, mais elle n'était que proportionnée à ma fortune personnelle. Plus tard, il me fit entendre indirectement qu'il ne pourrait disposer que de deux cent mille francs en faveur d'Alice; plus tard encore, et très-positivement cette fois, il me dit qu'il se trouvait dans la nécessité d'amoindrir encore ce chiffre; enfin, au moment de conclure et sommé par mon notaire de s'expliquer catégoriquement, il lui a fait une proposition toute nouvelle et vraiment dérisoire. Désormais il m'était démontré que M. Richond avait spéculé sur mon affection pour sa fille et me traitait en dupe. Ma dignité me commandait de protester contre un pareil manége et de décliner un tel rôle. Je lui ai donc répondu sur-le-champ, il y a huit jours de cela, que, puisqu'il ne remplissait pas ses engagements envers moi, je me trouvais tout naturellement délié de ma parole envers lui, et que, dès lors, je croyais devoir cesser mes visites. J'ajoutai cependant que je m'estimerais heureux de donner suite à nos projets d'alliance si, de son côté, il voulait les réaliser aux conditions sur lesquelles ils avaient été primitivement basés; enfin, je lui accordais une semaine pour réfléchir et prendre parti, lui déclarant que, après ce délai, je me considérerais comme entièrement dégagé. J'ai vainement attendu une réponse, et, pour savoir à la fin à quoi m'en tenir, j'ai prié ce matin même mon notaire d'aller la lui demander. Entre autres balivernes, il m'a fait dire que si j'aimais réellement Alice, je ne renoncerais pas aussi facilement à elle pour une *misérable question d'argent*. Que dis-tu de cette persistance dans la mauvaise foi et de cet excès d'aplomb? — Quand l'intérêt de mon beau-père est en jeu, il est capable de tout. C'est au point qu'il n'a pas encore satisfait aux promesses de mon contrat. Ce manque de loyauté de sa part a dérangé ma carrière et borné mon avenir; car, tu le sais, je me destinais au professorat, et ce n'est que contraint par la nécessité de donner du pain à ma famille que je me suis livré à l'exercice de la médecine. Si je n'ai pas mis M. Richond judiciairement en demeure de s'exécuter, c'est uniquement par considération pour ma femme. Sa conduite envers toi n'a donc rien qui m'étonne. — Eh bien, reprit Armand, quoiqu'il m'en coûte de renoncer à Alice, je le ferai plutôt que de consentir à être dupé par cet homme. Je n'aime pas assez sa fille pour épouser ses parents avec elle; enfin, je ne veux pas avoir à rougir de ma famille adoptive. Dans cette disposition, mon cher ami, je me décide une fois encore à quitter Paris et à reprendre l'existence aventureuse du voyageur. Dès demain je partirai. — Et où comptes-tu aller? — Je n'en sais rien encore : pourvu que je m'éloigne, la première route venue me paraîtra bonne à suivre. — Tu ne peux raisonnablement pas penser à passer ta vie entière sur les grandes routes? — Je ne crois pas cependant que, de longtemps, je revienne me fixer à Paris. Mon parti est irrévocable. Adieu. Tu recevras de mes nouvelles du premier lieu où je séjournerai.

Le lendemain au point du jour, Armand Duverney, après avoir embrassé sa mère, monta en chaise de poste et prit la route du Midi. M. Richond, en recevant la lettre du jeune homme, s'était dit :

— C'est une affaire de temps; avant quinze jours il reviendra.

Dans cette conviction, il répondit vaguement aux pressantes questions de sa fille et de sa femme sur l'absence d'Armand :

— M. Duverney me demande de faire en faveur d'Alice des sacrifices d'argent que je regrette de ne pouvoir pas m'imposer en ce moment. Sous prétexte qu'il est riche, il exige de sa femme une fortune égale à la sienne. Cela n'a pas le sens commun. Que diable! c'est précisément parce qu'il est riche qu'il doit au contraire tenir moins à une dot dont il n'a pas besoin et se montrer de plus facile composition avec son beau-père. Au reste, c'est un garçon plein de bon sens, qui comprendra de lui-même combien ses prétentions sont déraisonnables. Il faut seulement lui laisser le temps de la réflexion. Console-toi donc, ma chère Alice, et rassurez-vous toutes les deux : avant peu vous le reverrez.

La dernière visite du notaire vint confirmer encore dans l'esprit de M. Richond la justesse de ses prévisions.

— Cette impatience est de bon augure, pensa-t-il; elle témoigne de la vivacité de son affection pour Alice. En vérité, je ne serais pas étonné de voir cet amoureux récalcitrant venir aujourd'hui même en personne faire amende honorable. Après tout, de quoi peut-il se plaindre? L'argent dont je ne veux pas me dessaisir à présent, n'est-il pas sûr de le trouver après ma mort? Il ne s'agit donc pour lui que d'attendre. Je ne lui dissimulerai pas, par exemple, que je le ferai attendre le plus longtemps possible.

En cet état de parfaite sécurité, la nouvelle du départ d'Armand arriva à M. Richond, et le confondit.

Ce qu'il regretta d'abord ce fut, non pas le bonheur probable de sa fille, mais d'avoir perdu son temps et manqué une *belle affaire*. Il s'accusait de n'avoir pas su bien juger *son homme*, et, dans la mauvaise humeur que lui inspirait son défaut de perspicacité, il maltraitait tous les membres de sa famille, particulièrement Alice, pour laquelle il n'avait jamais eu qu'une affection machinale et qu'il prit tout à coup en grippe.

—Petite sotte! répétait-il cent fois le jour, petite sotte, qui n'a pas seulement le talent de se faire aimer!

La pauvre enfant refusa longtemps de croire à l'affreuse vérité. Dans son naïf et touchant amour, elle ne comprenait pas qu'Armand pût vivre loin d'elle; il lui semblait, qu'après tant de projets formés en commun, ils s'appartenaient irrévocablement l'un à l'autre, qu'ils n'étaient plus libres de se dégager, et que dès lors aucune considération ne pouvait prévaloir pour désunir leurs destinées quand leurs âmes s'étaient ainsi pour jamais unies. D'ailleurs, pourquoi cet abandon si étrange, si imprévu et si subit? Non, ce n'était point, comme le disait son père, pour une discussion d'intérêt qu'Armand faillissait aux engagements de son cœur. Sa vie tout entière, aussi bien que la noblesse de son caractère, le défendait également contre cette perfide et mensongère accusation. On la trompait; on le trompait lui-même. Elle voulait le voir, et parfois elle venait, tantôt résolument, tantôt avec des supplications, demander à son père et à sa mère de permettre qu'elle se rendît, accompagnée de l'un des siens, chez M. Duverney, ou tout au moins qu'elle lui écrivît.

C'est surtout à la suite de ces démarches irréfléchies que la jeune fille déplorait son abandon. Rebutée, maltraitée, injuriée même par ceux-là qui lui devaient au moins des conseils et des consolations, Alice regagnait douloureusement sa chambre, et s'y enfermait pour souffrir et pleurer sans témoins, à l'abri de toute surprise de la part d'une famille qui n'avait ni pitié pour ses souffrances, ni sympathie pour ses larmes. Alors son désespoir éclatait sans contrainte; agenouillée, dans l'attitude de la prière, elle s'adressait à Dieu; mais bientôt, et d'une voix assourdie par les sanglots, elle ne prononçait plus qu'un nom, toujours le même nom, le nom d'Armand.

— Qu'ai-je fait, mon Dieu! s'écriait-elle souvent, pour être ainsi frappée dans le sentiment le plus vif de mon cœur? quelle faute ai-je commise, pour être ainsi délaissée tout à coup et à la fois de tous les êtres qui me sont chers, de lui surtout que j'aime tant? Pourquoi ce cruel isolement dès le début de

ma vie? Vous, du moins, ô mon Dieu, désormais, mon seul refuge, ne m'abandonnez pas! exaucez ma prière! faites qu'il revienne ou faites que je meure!

Puis, quand arrivait le soir, à l'heure où, dans un passé si proche encore, Armand lui rendait sa visite quotidienne, elle quittait sa solitude et, traversant d'un pas furtif diverses pièces de l'appartement, elle venait se placer à la fenêtre près de laquelle autrefois elle avait contracté la prévenante habitude de l'attendre. Bien qu'elle pensât douloureusement que sans doute il ne viendrait pas, elle l'attendait néanmoins; elle voulait encore être la première à saluer son retour. Car, finissait-elle par se dire, il reviendra certainement; il est impossible qu'il ne revienne pas. Elle restait là de longues heures, le cou tendu, respirant à peine, l'esprit attentif et l'imagination en travail. Dans le lointain, à la lueur vacillante de la lumière du gaz, chaque passant avait à subir de sa part une muette interrogation. Souvent, à l'accentuation pédestre de la démarche, elle croyait reconnaître son bien-aimé. Parfois même, abusée par la fatigue de son regard, elle croyait le voir. Alors son cœur bondissait dans sa poitrine; mais bientôt déçue, elle essuyait quelques larmes, et se reprenait obstinément à attendre et à espérer encore. Elle ne quittait cette place que fort tard dans la soirée, après y avoir subi mille poignantes déceptions, après avoir reçu dix avertissements successifs et matériellement contrainte, pour ainsi dire, par les gens de service.

Les forces physiques de la jeune fille ne résistèrent pas longtemps à tant d'épreuves morales et de souffrances intimes. La fièvre qui l'agitait prit peu à peu de l'intensité et gagna le cerveau. Bientôt, la vie d'Alice fut en danger, et, qui pis est, sa raison en péril.

Dès que se déclarèrent les premiers symptômes maladifs. madame Richond fit appeler son gendre, le docteur Achille Ledoux. Celui-ci ne se rendait jamais chez son beau-père qu'à titre de médecin; il ne croyait pas devoir refuser ses soins aux parents de sa femme. De leur côté, les Richond se seraient fait un scrupule de demander la guérison de leurs maux à tout autre médecin, quand ils avaient l'honneur et la bonne fortune de posséder dans leur propre famille un disciple d'Esculape, comme disait avec emphase le chef de ces vaniteux béotiens. Peut-être aussi que sous cette gloriole de parenté, respectable dans son principe autant que ridicule dans ses manifestations, on eût pu découvrir une arrière-pensée d'intérêt; car le gendre rendait ses visites gratuitement; procédé libéral, auquel se refusent généralement les habitudes traditionnelles des membres de la faculté de médecine. Quoi qu'il en soit, Achille Ledoux se dévoua sans réserve au rétablissement de sa belle-sœur. Sa présence seule exerça tout d'abord la plus heureuse influence sur l'esprit de la malade, et fut considérée par elle comme un précieux bienfait. Achille n'était-il pas l'ami d'Armand, et ne devait-il pas alors être aussi le sien? A la fin, elle trouvait donc un cœur sympathique pour épancher son cœur, un confident discret pour confier ses peines. Aussi ne tarissait-elle pas de questions; et elle les formulait avec tant de netteté et de précision, que le docteur, assez habile dans les commencements pour se soustraire, par de vagues explications, à l'inquisition de cet interrogatoire amical, fut contraint, en dernier lieu, par la persistance de la jeune fille, à lui avouer toute la vérité.

— Ainsi, dit-elle avec une navrante expression de résignation mélancolique, parce mon père n'a point rempli ses engagements envers lui, il se croit autorisé à manquer à son tour à ceux, bien autrement sacrés, qu'il a contractés envers moi! Si la conduite de mon père est blâmable, comment alors qualifier la sienne? Mais il ne m'aime donc pas? car moi, fût-il devenu pauvre, misérable, criminel même, j'aurais voulu partager avec lui sa pauvreté, sa misère, tout, jusqu'à sa honte. Se peut-il qu'en ce monde le calcul triomphe des sentiments? Est-il donc vrai que les hommes estiment la fortune plus que l'amour? Ah! je me suis bien trompée!

— Oui, ma chère enfant, répliqua le positif docteur en se méprenant sur la signification et sur la douloureuse portée de ces dernières paroles; oui, vous vous êtes trompée comme

se trompent tant de jeunes filles qui, ainsi que vous, fondent toutes leurs espérances de bonheur sur le plus frivole et le moins durable des sentiments. Car le mariage, sachez-le bien, n'a pas pour but de donner satisfaction à l'amour récriproque des époux. Cette association indissoluble a des fins plus sérieuses. On ne se marie généralement, on ne devrait surtout jamais se marier que pour prendre l'un et l'autre une position définitive dans la société et pour se créer une famille. A peu d'exceptions près, les unions vraiment heureuses sont celles qui ont eu pour principe la sympathie des caractères, la conformité des fortunes, et une éducation semblable. Cela est si vrai, que les mariages qui se dénouent avec scandale, c'est-à-dire judiciairement, ont été presque tous formés sous la décevante influence de l'amour. Tandis que, au contraire, on voit quantité de gens qui se sont épousés en état de raisonnable indifférence, fournir en parfait accord l'existence la plus prospère.

Le docteur s'arrêta tout à coup dans l'exposition de sa singulière théorie matrimoniale, en s'apercevant que la malade ne lui prêtait aucune attention.

A partir de ce jour, après cette cruelle et dernière déception, Alice se renferma dans un mutisme absolu. Durant ses moments de lucidité, qui devenaient toujours plus rares, elle ne se faisait comprendre que par signes, ou ne répondait que par monsyllabes; et, durant ces longues heures de délire, elle ne prononçait même plus le nom si cher qui résumait pour elle, quelques jours auparavant, tant de regrets et tant d'espérances.

Cependant des soins éclairés, s'appuyant sur les ressources de la jeunesse et d'une heureuse constitution, finirent, après trois mois, par vaincre le mal physique. Alice revint à la santé. Mais le docteur n'avait accompli que la moitié de sa tâche. La raison s'était enfuie de ce front si intelligent; et les traits de la jeune fille, naturellement beaux et spirituellement animés par le jeu vif d'une physionomie fine, ne présentaient plus que l'affreux masque de l'idiotisme.

— Ah çà! demanda un jour madame Richond à son gendre Achille Ledoux, maintenant que voilà Alice sur pieds et qu'elle a un appétit de chanoine, est-ce que la parole ne va pas bientôt lui revenir? Est-ce que cet air hébété ne va pas bientôt s'en aller? — Non, Madame, répondit le docteur. — Comment! non? s'écria-t-elle avec autant de trouble que de surprise. — Il ne faut pas vous bercer d'un vain espoir, ajouta celui-ci; Alice est folle, et l'on ne guerit pas de la folie; c'est mon avis du moins. — Est-ce bien possible, mon Dieu! s'écria la mère avec désespoir. — A la longue et par intervalles, elle pourra peut-être recouvrer l'usage de certaines facultés instinctives, mais je ne pense pas que jamais elle revienne à jouir de la plénitude de sa raison. Au reste, j'amènerai demain avec moi un médecin de mes amis qui a fait des maladies mentales une étude spéciale et approfondie. Son avis, plein d'autorité, nous fixera sur l'avenir de cette pauvre enfant. — Oui, pauvre enfant! vous avez bien raison de le dire, s'il est vrai qu'elle ait pour toujours perdu son bon sens, ajouta la mère en larmes. Mieux vaudrait alors pour elle qu'elle fût morte sur-le-champ; mieux vaudrait même, dans son intérêt et dans le nôtre à tous, que le jour où je l'ai mise au monde, je me fusse tenue tranquille. Mon Dieu! mon Dieu! une folle dans notre famille, quel malheur! Je n'oserai jamais l'apprendre à M. Richond; il serait capable d'en mourir de chagrin ou d'apoplexie. Il faudra pourtant bien qu'il le sache tôt ou tard. C'est égal, j'attendrai, pour lui faire partager ma désolation, que votre ami se soit prononcé sur l'état de notre pauvre Alice.

Non-seulement le docteur annoncé, mais encore plusieurs autres, parmi les plus célèbres, appelés successivement auprès de la folle, se réunirent à l'avis primitivement émis par Achille Ledoux. Désormais Alice était condamnée.

M. Richond, très-affecté du malheur de sa fille, surtout parce qu'il croyait que ce malheur impliquait une sorte de tache pour lui et pour sa famille, recommanda à tous les siens de garder le secret de leur infortune, et, pour se prémunir contre les indiscrétions éventuelles, il se décida à éloigner

ponr toujours de la maison paternelle l'enfant que Dieu même avait marqué au front du sceau de la réprobation. Alice, d'ailleurs, était devenue un objet d'épouvante pour tous ceux qui l'entouraient. Le jour, quoiqu'elle fût très-inoffensive, ils redoutaient de l'approcher ; la nuit, sa pensée troublait leur sommeil, défrayait leurs rêves et provoquait même, chez quelques-uns, d'effroyables cauchemars. Il était donc indispensable que, sans retard, elle fût sacrifiée au repos général.

— Il ne faut pas qu'il soit dit qu'une Richond est devenue folle, répétait vingt fois le jour le chef de la famille d'un air d'appréhension. Ah ! maudit Duverney ! ajoutait-il invariablement et avec imprécation ; que Dieu te garde de jamais tomber sous ma griffe !

Pour épargner les frais, déclarés inutiles, d'une maison de santé, on assigna pour résidence à Alice une petite propriété que possédait M. Richond sur la lisière du bois de Viroflay, à un quart de lieue de Versailles. Dans ce lieu de plaisance s'étaient écoulées joyeusement les dix premières années de la fiancée d'Armand Duverney. Dès sa naissance, elle y avait été mise en nourrice et y avait grandi jusqu'à l'âge où toutes les héritières que madame Richond donnait à son mari entrèrent dans une pension de Paris. C'était donc sous le toit qui avait abrité son berceau, sur le sable des allées où elle avait fait ses premiers pas, au milieu de cette nature pittoresque où s'était développée son intelligence, que l'infortunée jeune fille allait revenir pour attendre lentement et machinalement la mort physique après avoir perdu déjà la vie de l'âme.

Madame Richond voulut présider elle-même à l'installation de sa fille. Mais l'idée de faire le voyage seule avec une folle, bien que cette folle fût son enfant, lui inspirait un puéril effroi. Aussi pria-t-elle un des familiers de la maison, M. Castérac, de consentir à l'accompagner.

— Nous ne resterons que deux jours à Viroflay, et si vous vous ennuyez un peu, en revanche vous serez bien nourri, dit à son compagnon de voyage madame Richond, laquelle donnait pour occupation exclusive à sa vie les travaux culinaires, et faisait de l'estomac de ses amis cette étude minutieuse que l'on fait généralement porter sur leur caractère. Je ne vous promets pas de viande de boucherie, par exemple ; à la campagne, on ne tue que les samedis, ajouta-t-elle en poursuivant, comme appât déterminant, l'exposition de ses promesses gastronomiques. Mais c'est égal, je saurai me tirer d'affaire à mon honneur et à votre satisfaction ; vous verrez ! En arrivant, je commencerai par casser les reins à un lapin, par tordre le cou à une couple de poulets et par fourrer une épingle dans la tête d'un canard ; avec cela et les légumes du potager, puis des œufs à toutes les sauces, nons ne mourrons pas de faim, n'est-il pas vrai ? Ce régime-là ne conviendrait guère à M. Richond, dont l'estomac, pour être satisfait, demande absolument des viandes noires, des viandes rôties ; mais nous nous en accommoderons bien, nous autres. Pour cette fois, nous ferons à la campagne comme on fait à la guerre.

Un tête-à-tête de quarante-huit heures avec la mère d'Alice ne souriait que médiocrement à Fortuné Castérac ; mais il lui était impossible de refuser ce service à madame Richond, à laquelle il avait certaines obligations, celle-là particulièrement d'apprécier à sa table, quatre ou cinq fois par semaine, ses talents dans l'art illustré par Carême, *chanté* par Berchoux, et professé par Brillat-Savarin. Au reste, en y réfléchissant, l'ennui de cette corvée amicale dut se restreindre tout à coup à des proportions infimes pour Castérac, pour lui qui jugeait toutes les choses de ce monde au point de vue de l'universalisme, ainsi que le répétait à satiété cet original personnage.

Dès le lendemain, madame Richond, Alice et Fortuné Castérac, partirent donc de compagnie pour Viroflay.

Là, dans cette solitude, loin de toute distraction, voyant de plus près et constamment le malheur de sa fille, la mère manifesta son chagrin avec plus de violence. Ce désespoir émut Castérac et lui inspira une idée lumineuse, un nouveau et dernier re-

mède, infaillible, selon lui, à tenter pour la guérison d'Alice. La proposition était étrange et imprévue ; elle éveillait la curiosité, prêtait à la superstition, et sollicitait vaguement l'esprit par ses chances miraculeuses. Par ces motifs, beaucoup l'eussent rejetée avec le dédain de l'incrédulité. Mais une mère pouvait-elle se refuser à une tentative hasardée, quand il s'agissait de rendre, plus que la vie même, la raison à son enfant?

Madame Richond, en quittant Alice, alla donc sur-le-champ, guidée par Castérac, et avant même de rentrer au domicile conjugal, faire la démarche mystérieuse de laquelle elle espérait le salut de sa fille.

III

Fortuné Castérac était un enfant perdu de la Bohême artistique. Il savait un peu de tout et n'était propre à rien. Dès son début dans la vie, vers la fin de la Restauration, à cette époque si féconde en grands talents, il se *posa* comme poëte et comme rêveur. En cette qualité, il se crut autorisé à prendre les allures les plus bizarres et à afficher les opinions les plus excentriques. Par exemple, il traitait hautement Jean-Jacques Rousseau de *portier* et Napoléon de *crétin*. Ces opinions extravagantes, qu'il développait avec une faconde intarissable, frappèrent certains esprits par leur nouveauté, et contribuèrent dans la suite à valoir à Castérac la réputation de *critique avancé*. Après avoir beaucoup rêvé et beaucoup critiqué peut-être, mais sans avoir jamais admis le public à apprécier le mérite de ses poésies et la valeur de ses jugements, ce poëte inédité et cet aristarque de table d'hôte se donnait à présent comme historien et fondait ses prétentions à la gloire d'Augustin Thierry et de Guizot sur le projet de doter les deux mondes d'une histoire nouvelle de Christophe Colomb. A ceux de ses amis qui s'informaient de ses travaux, il répondait invariablement et du même ton d'emphase mélodramatique :

—Je m'occupe de *mon* Christophe Colomb, œuvre immense comme le génie de ce héros!

A force de répéter ainsi, en se l'appropriant en quelque sorte, le nom du hardi et persévérant explorateur, Castérac en vint à passer aux yeux de quantité de gens pour être en effet l'historien de l'*inventeur* de l'Amérique, comme disait madame Richond. Il faut ajouter que l'ex-poëte et le ci-devant critique soutenait ce nouveau rôle avec cette outrecuidance et cet aplomb superlatif qui aident si puissamment à faire son chemin dans toutes les carrières. Malheureusement, pour devenir tout à fait un grand homme, il manquait deux choses à Castérac : le courage de travailler, et le talent qui donne de la valeur au travail.

Tels étaient donc sommairement les antécédents de ce bohémien, qui, sans avoir rien étudié, rien appris, sans avoir la faculté de penser et sans être même capable de construire une phrase grammaticalement correcte, s'attribuait néanmoins la qualité d'homme de lettres.

La calèche qui ramenait à Paris la mère d'Alice et son compagnon de voyage s'arrêta dans la petite rue de Touraine, au Marais, devant une maison de belle apparence. Dès qu'ils eurent franchi le premier étage, une porte s'ouvrit tout à coup, et, sans leur adresser aucune question, un valet à livrée les introduisit dans un vaste salon où déjà se trouvaient réunies vingt personnes à peu près. Cette assemblée se composait presque entièrement de femmes, âgées et maladives pour la plupart. On y remarquait aussi cependant deux ou trois jeunes filles aux yeux éteints, un vieillard qui s'agitait sur son siége de manière à provoquer la pitié et la répulsion. Ceux de ces personnages qui s'entretenaient entre eux parlaient bas, de leur souffrance sans doute, et pour cette raison peut-être, prenaient quelques précautions pour n'être pas entendus de leurs proches voisins. Ce lieu où le jour, ménagé à dessein, ne pénétrait qu'à travers le fond jaunâtre de stores bariolés, offrait un premier aspect quelque peu sinistre et devait avoir certains points de ressemblance avec la salle d'attente ou d'admission d'un hospice. Madame Richond, dont la robuste prestance et la vigoureuse santé contrastaient singulière-

ment avec la nature débile et le teint flétri des membres de cette assemblée maladive, éprouva un violent serrement de cœur et sentit un frisson parcourir tout son corps en prenant place au milieu d'une telle réunion. Elle eut besoin que la pensée de sa fille vînt raffermir son courage pour persister jusqu'au bout dans sa louable démarche; et sa résignation fut d'autant plus méritoire qu'il lui fallut attendre deux heures pour entrer à son tour dans la pièce voisine, dont chacun des assistants franchissait le seuil selon l'ordre de son arrivée. A la fin la mère d'Alice put pénétrer dans le sanctuaire.

C'était un cabinet simplement meublé à la mode antique et littéralement encombré d'ornements de fantaisie : tableaux, dessins, gravures, médailler, corbeilles de fleurs artificielles, oiseaux empaillés, œuvres d'architecture lilliputienne conservées sous des cloches de verre, etc. Près de la fenêtre, une jeune personne, qui joignait aux fonctions d'introductrice celles de secrétaire, reprenait sa place habituelle devant un pupitre. Enfin, à la gauche du foyer, étendue dans une haute et moelleuse bergère, se trouvait en état de clairvoyant sommeil, la somnambule que madame Richond venait consulter.

Cette somnambule était une femme d'environ quarante ans, grande et replète, d'une physionomie gracieuse pleine de mobilité et de finesse. Ce visage expressif, à coup sûr très-agréable à voir en état de veille, devenait, durant le sommeil magnétique, effrayant à regarder, par cela seulement que les paupières du *sujet* ne se fermant pas, laissaient à découvert tout le blanc de ses yeux. On eût dit une tête de marbre ayant le sentiment de la vie et le don de la parole.

— Me reconnaissez-vous, mademoiselle Burnet? lui demanda Castérac en s'asseyant vis-à-vis d'elle et près de madame Richond, dont l'émotion paralysait les facultés. — Oui, sans doute, je vous reconnais, répondit-elle sans hésiter; mais je ne vous ai pas vu depuis si longtemps que, ma foi, j'oublie votre vilain nom. Attendez un instant... cet affreux nom va me revenir. — Ne prenez pas la peine de le chercher, répliqua Castérac, médiocrement flatté de cette joviale franchise, nous ne venons pas, madame et moi, vous consulter pour nous-mêmes, mais seulement pour une malade absente. — M'apportez-vous quelque chose qui ait été en contact avec elle? — Voici de ses cheveux, répondit madame Richond toute tremblante en présentant à la somnambule une forte mèche enlevée le matin même à la riche et soyeuse chevelure d'Alice.

Celle-ci palpa longtemps ces cheveux; ensuite, elle les appliqua contre son cœur, puis, tout à coup et comme inspirée :

— Ces cheveux sont ceux d'une folle! s'écria-t-elle.

Madame Richond et Castérac se regardèrent avec stupéfaction.

— Hélas! oui, Madame, balbutia la mère d'Alice. — Donnez-moi votre main, reprit la somnambule.

Cette main, elle la palpa comme précédemment elle avait fait des cheveux, et après s'être un instant recueillie :

— Cette folle est votre fille? dit-elle. — Oui, Madame, oui, c'est ma fille, s'écria la mère au comble de l'étonnement et encouragée par ce premier et surprenant succès; mais à présent que vous avez deviné son mal, indiquez-moi le moyen de le guérir; je ferai tout ce que vous m'ordonnerez, je vous le jure! — Quel âge a-t-elle? — Dix-huit ans. — De quel âge date sa folie? — Mon Dieu, c'est encore tout récent; elle n'est folle que depuis trois mois à peu près. — Et à quoi attribuez-vous la perte de sa raison? Venez-moi un peu en aide car j'ai beau chercher, je ne parviens pas à le deviner. — Hélas! Madame, son bon sens s'en est allé peu à peu dans le cours d'une longue maladie causée par un chagrin d'amour. — Eh bien, dit la somnambule après une courte pause, puisque l'amour l'a rendue folle, l'amour seul peut la guérir. Il faut la marier à celui qu'elle aime. — Mais c'est impossible, ma chère dame! l'auteur de notre peine n'a pas aimé assez ma fille pour l'épouser sans dot; il l'épousera bien moins encore sans raison.

La somnambule garda le silence durant assez longtemps. Castérac, craignant peut-être de la voir passer sans transition du laborieux sommeil magnétique au doux som-

meil des simples mortels, s'approcha d'elle, et sollicita à voix basse la réponse qu'attendait madame Richond.

Alors la disciple de Mesmer sortit de son recueillement, et d'un ton qui visait à la solennité, elle poursuivit en s'adressant à la mère d'Alice :

— Il faut tâcher de remplacer dans son cœur cette affection contrariée par une autre affection. Choisissez dans votre entourage, parmi vos amis, un galant homme, et mariez votre fille. Sans doute, elle finira par aimer son mari; cet amour nouveau triomphera de l'amour ancien, et alors elle sera sauvée.

La jeune secrétaire se leva, et, par un signe, fit comprendre à madame Richond qu'elle devait céder la place à d'autres clients. Celle-ci, suivie de Castérac, se retira donc, non pas toutefois sans avoir acquitté préalablement les honoraires de la consultation.

— Eh bien, que dites-vous de ma somnambule? demanda Castérac à madame Richond aussitôt qu'ils eurent repris place dans la calèche. — Laissez-moi le temps de me remettre un peu, répondit-elle ; je suis encore stupéfaite et comme hébétée de ce que je viens de voir et d'entendre. — Quelle admirable lucidité! Cela tient vraiment du prodige! s'écria l'historien hypothétique de Christophe Colomb. — C'est miraculeux! ajouta madame Richond. Ah! je ne regrette pas les vingt francs que j'ai donnés à cette savante dormeuse, et je vous suis bien reconnaissante, monsieur Castérac, de me l'avoir fait connaître. Elle peut se flatter qu'elle aura ma pratique. Au moindre bobo qui surviendra soit aux miens, soit à moi, crac, j'accourrai la consulter. Je ne m'étonne plus à présent que l'on fasse queue dans son antichambre! En vérité, je ne comprends pas qu'il existe encore des médecins. J'en suis fâchée, à cause de mon gendre, qui est dans la *partie*, mais très-certainement, avant peu, ce sera un état perdu.

De ce jour, l'école de Mesmer n'eut pas d'adepte plus enthousiaste que la mère d'Alice. N'espérait-elle pas des mystères du magnétisme la guérison de sa fille!

M. Richond accueillit en esprit fort, c'est-à-dire avec incrédulité, le récit que lui fit sa femme de la visite à la somnambule. Mais celle-ci ne se lassa pas de lui répéter avec l'accent énergique de la vérité :

— Je l'ai entendu de mes propres oreilles, ce qui s'appelle entendu. Voulez-vous donc laisser votre fille mourir folle, quand il nous reste un moyen de la sauver?

Elle fit tant et si bien, qu'elle en vint peu à peu, sinon à faire partager sa conviction à son mari, du moins à le décider à marier Alice. Il ne s'agissait plus que de trouver un gendre.

Cette trouvaille était un peu difficile à faire. On rencontre rarement un homme ayant assez de courage pour épouser une folle. Madame Richond pensa sur-le-champ à Castérac pour remplir ce rôle étrange et cette philosophique mission, et s'étant assurée de l'agrément de son mari, elle fit franchement appel à la bonne volonté de l'ami de mademoiselle Burnet.

Celui-ci s'attendait à la proposition, car il l'avait provoquée indirectement par sa conduite. Il avait donc, à l'avance, réfléchi sur l'accueil que, le cas échéant, il devrait lui faire.

— Sans doute, s'était-il dit, il est peu réjouissant pour un homme d'*imagination* d'écouler ses jours dans un tête-à-tête indéfini avec une idiote; mais, après tout, quelle est la femme qui n'a pas dans la cervelle un grain de folie plus ou moins fort? Il n'est pas non plus précisément consolant de penser qu'un jour peut-être on se verra revivre dans la personne de quelques petits crétins; mais n'est-il pas rationnel de songer à bien vivre avant de se préoccuper de ce que pourront être les créatures problématiques dans lesquelles on revivra? Et puis, le terrain de la poésie est bien stérile dans ses résultats pour ceux qui le labourent. Enfin, Alice est très-jolie et son père est très-riche; elle est jeune et il est vieux; il se peut qu'elle revienne à la raison, et il n'y a rien d'impossible à ce que lui ne vive pas longtemps. Les chances favorables sont trop nombreuses pour ne pas tenter la fortune.

Sa réponse fut donc telle que pouvait la désirer la famille Richond. Cependant il restait un point essentiel à débattre et à fixer

il fallait s'entendre sur les conditions pécuniaires du mariage et sur les termes du contrat. A cet effet, un soir après dîner, le père d'Alice entraîna Castérac dans son cabinet.

—Eh bien, mon cher Castérac, dit l'homme d'affaires en reprenant les allures de son rôle de beau-père, voici le moment venu de vous confesser. Parlez-moi avec une entière franchise : ici les murs n'ont point d'oreilles. Voyons, quel est votre *actif?*—Qu'entendez-vous par ces paroles? — Enfin, et pour me faire mieux comprendre, que possédez-vous?

Castérac fut un peu interloqué. Il s'en fallait de beaucoup qu'il eût prévu la question. L'idée même qu'on pût le supposer propriétaire de quoi que ce fût, ne lui était jamais venue. Aussi regarda-t-il M. Richond avec étonnement et comme pour s'assurer qu'il parlait sérieusement.

— Vous concevez, mon cher ami, que j'ai besoin d'être éclairé sur votre situation, poursuivit celui-ci; car je réglerai naturellement la fortune de ma fille sur la vôtre.— Je ne possède que des propriétés littéraires, répondit effrontément Castérac en reprenant instantanément son aplomb habituel. — A combien les évaluez-vous? — C'est incalculable. Ainsi, et par exemple, ma seule histoire de Christophe Colomb non-seulement me donnera un produit immédiat et une rente annuelle, réversible pendant vingt ans sur la tête de ma veuve, mais encore elle m'ouvrira la porte des académies, et me vaudra très-certainement des missions plus ou moins scientifiques et agréables de la part du gouvernement. Sans compter que ce travail de toute ma vie me constituera des droits à l'un des prix Montyon, au prix Gobert et à quantité d'autres récompenses philanthropiques. Vous voyez donc, monsieur Richond, que sans être précisément un millionnaire, je suis néanmoins en bonne situation, et, en un mot, ce qu'on peut appeler un homme d'avenir. — Je ne le conteste pas. Cependant, permettez-moi de vous dire, sans intention offensante, que si aujourd'hui vous épousiez ma fille sans un sou de dot, demain vous seriez probablement assez embarrassé pour mettre votre pot-au-feu. — Vous parlez comme une somnambule, papa Richond. — J'aime cette franchise; elle me met à l'aise. Voici donc quelles sont mes intentions à l'égard de ma fille. Je lui constituerai une dot de soixante mille francs, dont je lui fournirai la rente à raison de cinq pour cinq, soit mille écus par an. C'est moins brillant sans doute que ne le sont vos espérances d'avenir, mais c'est plus certain. — Tout à l'heure vous parliez de pot-au-feu, monsieur Richond?—Où voulez-vous en venir? — Avez-vous réfléchi, quand vous avez fixé ce chiffre de mille écus, que trois cent soixante-cinq fois dans l'année il faut mettre au feu le pot en question? — C'est-à-dire que, pour vivre à deux et élever une famille, vous trouvez cette somme un peu modique, n'est-ce pas vrai? Je suis de votre avis. — Alors nous nous entendons à merveille. — Ce premier point fixé, en ce qui concerne ma fille, il me reste encore à vous apprendre quelles sont mes vues sur vous. — Ah! vous avez des vues sur moi?— Oui. Je veux vous lancer dans l'industrie, vous associer dans quelques-unes de mes affaires; je veux vous utiliser, vous faire *piocher* et faire votre fortune. Cela vous convient-il? — Si cela me convient! s'écria-t-il en écarquillant les yeux; mais j'accepte des deux mains, comme disait je ne sais plus quel ministre. Faites ma fortune, monsieur Richond, faites ma fortune, et comptez que je me prêterai à la réalisation de ce généreux projet avec toute la docilité et toute la bonne grâce dont je suis susceptible.— Puisque nos pensées se trouvent réunies dans un si parfait accord, désormais toute parole serait superflue. Brisons donc sur ce sujet, et touchez là. — Un mot encore, mon cher beau-père, avant de vous donner cette poignée de main sacramentelle. — De quoi s'agit-il? — Au début de cet entretien, vous m'avez questionné sur ce que j'ai. A présent, il me serait agréable que, procédant avec logique et en manière de conclusion, vous voulussiez bien m'interroger sur ce que je n'ai pas. — Comment! est-ce que vous avez des dettes? — Mon Dieu, oui; je me suis passé cette fantaisie d'artiste. Mais une fois incorporé dans la catégorie sociale des bons bourgeois, je renonce au crédit, à ses pompes et à ses papiers timbrés; c'est un enga-

gement solennellement pris envers moi-même et que je me fais un devoir de renouveler vis-à-vis de vous. Toutefois et préalablement, avant de revêtir la qualité d'époux et de chef de famille, il me paraît convenable de passer l'éponge sur les erreurs du garçon, comme on dit vulgairement. Or, pour réaliser ce désir, à coup sûr fort louable, je ne vous dissimulerai pas que j'ai besoin de votre généreux concours, mon cher beau-père. — Parbleu ! je le pense bien. Vous ne me faites l'aveu de vos dettes que pour me demander de les payer; cela se comprend de reste. Enfin, combien devez-vous? — Une bagatelle. — Ah ! s'il ne vous faut que quelques cents francs, dit M. Richond un peu radouci. — Allons donc ! vous me faites injure. S'endetter pour si peu, ce serait le fait d'un cuistre et non pas d'un homme d'avenir tel que moi, un homme dont vous faites assez de cas pour l'accepter comme gendre. — Mais vous parliez d'une bagatelle? — Une bagatelle pour moi, et pour vous une misère ! — Voyons, sans détour et sur-le-champ, dites-moi quel est le chiffre exact de vos dettes. — Quant à présent, je ne puis vous satisfaire; car je n'ai point encore porté la lumière du calcul dans les ténèbres de mon passé. Mais, pour vous être agréable, cette nuit même je vais me livrer au travail de cette fastidieuse récapitulation, et dès demain vous serez fixé à cet égard. — Je voudrais savoir tout de suite à quoi m'en tenir, ne fût-ce qu'approximativement. — En ce cas, je puis vous affirmer que si, en devenant votre gendre, je ne suis pas exempt de reproches, je serai du moins exempt de toute dette moyennant dix mille francs. — Dix mille francs ! s'écria M. Richond avec colère; mais c'est une somme, c'est un capital ! —Appelez la chose comme vous voudrez, vous en avez le droit. — Savez-vous que j'ai commencé ma fortune avec moins que cela? — C'est possible; et je vous avoue que je n'attache aucun intérêt à le savoir. — Je n'ai pas dix mille francs à jeter par les fenêtres ! s'écria le père d'Alice avec explosion. — Ne vous fâchez pas, monsieur Richond; car, en vérité, la chose n'en vaut pas la peine. Après vous avoir confié mes espérances de fortune, et en raison de nos projets d'avenir, je me croyais autorisé à vous demander, à titre de prêt, cette misérable somme. Vous vous y refusez : tout est dit. N'en parlons plus. — Qualifier dix mille francs de misérable somme, c'est inimaginable ! Il n'est tels que les gens qui n'ont pas le sou pour méconnaître ainsi la valeur de l'argent, murmura M. Richond avec une fureur concentrée. — Permettez-moi de vous faire observer que ces réflexions sont au moins inutiles, puisque je renonce à mettre votre obligeance à contribution. — Mais si je ne vous donne pas d'argent, quels moyens emploierez-vous donc pour vous acquitter? — Je ne m'acquitterai pas, ce sera beaucoup plus simple. — Quand on doit, il faut toujours, tôt ou tard, finir par payer. — Sans doute; mais rien ne me presse. Je puis parfaitement bien attendre. Si je vous ai fait un aveu délicat, c'est dans le but unique d'obéir à la voix de ma conscience, qui me commande de ne pas engager mon avenir avant d'avoir régularisé mon passé. — Parlez franchement : vous faites du prêt de ces dix mille francs une des conditions de votre mariage? — S'il vous plaît d'interpréter ainsi le cri de ma conscience, je ne m'y oppose pas. — Monsieur Castérac ! s'écria le futur beau-père avec la fébrile impatience d'un renard qui se débat dans un piége. — Monsieur Richond ! dit à son tour l'historien de Christophe Colomb avec le calme du chasseur qui se voit maître de sa proie. — Produire ainsi tout à coup et au dernier moment une prétention exorbitante, c'est ce qui s'appelle en bon français mettre aux gens le couteau sur la gorge. — Vous me prêtez là une intention féroce, dont je suis bien innocent. Au reste, si vous croyez votre tête en péril, il vous suffit de prononcer un seul mot pour recouvrer sur-le-champ une entière sécurité. — Mais ce mot de rupture, que vous semblez provoquer, il ne me convient pas de le prononcer; car je ne veux pas qu'il soit dit que Jean-Baptiste-Nicolas Richond a reculé devant dix billets de mille francs pour établir une de ses filles. Apportez-moi donc la liste de vos créanciers, et puisqu'il le faut, je les paierai tous; mais seulement le lendemain de votre mariage,

je vous en préviens. — Ne serait-il pas plus naturel de vous décharger sur moi du soin de ma propre liquidation? objecta Castérac, qui avait une arrière-pensée.—N'insistez pas sur ce point, répliqua M. Richond avec autorité. Quand je débourse mon argent, je tiens à connaître les gens à qui je le donne. — Soit. Mais alors, ne vous attendez pas à faire connaissance avec des capitalistes, car vous n'aurez guère à traiter qu'avec des tailleurs, des bottiers, des blanchisseuses, des gargotiers, des épiciers, voire même avec des portiers. Et maintenant, cher beau-père, après cette aigrelette discussion, vous plaît-il, en guise de cordial, que je vous gratifie d'une filiale accolade?

M. Richond prit une bougie, et gagna sa chambre à coucher sans répondre à cette dernière proposition de Castérac autrement que par un mouvement significatif des épaules.

— Ah! maudit Duverney! répétait machinalement en faisant ses dispositions de nuit le père d'Alice, lequel intérieurement regrettait chaque jour davantage sa conduite envers le premier fiancé de sa fille, surtout lorsqu'il établissait une comparaison entre ce jeune homme distingué à tant d'égards et le drolatique personnage qu'il était réduit à donner comme époux à sa malheureuse enfant.

A un mois de là, après avoir satisfait aux formalités voulues pour ce cas spécial et prévu de médecine légale, Fortuné Castérac et Alice Richond furent unis en légitime mariage. La double cérémonie civile et religieuse eut lieu au village qu'habitait la pauvre folle; on y procéda sans pompe, sans bruit, presque avec mystère, en présence des seuls témoins exigés par la loi. Tous les assistants éprouvaient cette émotion craintive et cette espèce de gêne dont nul ne se défend en participant à une action étrange et entachée d'équivoque. Il en résultait que cette petite réunion de parents et d'amis offrait un aspect quelque peu sinistre, ce qui sans doute eût fait dire à un chansonnier d'autrefois que les *gens de la noce* avaient des figures d'enterrement.

Cependant, le malaise de Castérac, quoique très-visible, était moindre que son étonnement. Lui, qui apportait de la solennité dans les choses les plus simples, même dans celles qui s'y refusent absolument, dans la manière de dire bonjour, par exemple, il doutait qu'une simple signature donnée à la mairie et une messe *basse* entendue à l'église fussent suffisantes pour la consécration d'une union qui comprend tous les intérêts sérieux de la vie, et qui doit en avoir la durée. Il ne se croyait pas réellement marié. A ses yeux, comme à ceux de la généralité, le mariage recevait son caractère solennel et sacré de l'appareil magistral, de la pompe religieuse, de l'apparat d'un festin, du bruit, de l'entrain et de l'air de fête qui l'accompagnent d'ordinaire, beaucoup plus que la stricte et sévère formalité d'un engagement réciproque, pris librement devant l'autorité sociale et devant Dieu.

Quant à la jeune fille, à *la mariée*, elle se prêta avec une docilité mécanique à toutes les démarches qu'on exigea d'elle en cette circonstance. Elle assista à son propre mariage avec une impassibilité désespérante, sans faire acte, même par un signe, de consentement ou de protestation, sans produire la moindre lueur de raison, et par conséquent sans comprendre que sa famille livrait légalement son existence dans l'espoir, au prix extrême de ce sacrifice, de racheter son intelligence et son âme.

Après un déjeuner dînatoire offert aux témoins, tout le monde, à l'exception des époux, monta en voiture pour revenir à Paris. Il était deux heures de l'après-midi.

Au moment de quitter son gendre et après lui avoir promis sa visite pour le surlendemain, madame Richond lui dit :

— Maintenant, mon gendre, nos devoirs envers Alice cessent et les vôtres commencent; remplacez-nous dignement auprès d'elle; ayez bien soin de cette pauvre enfant; tâchez enfin de vous en faire aimer et de la rendre heureuse, ajouta-t-elle en lui lançant un regard dont la signification un peu menaçante n'échappa point à la sagacité intéressée de l'historien de Christophe Colomb.—Ah! ah! si ma femme n'est pas heureuse en ménage, se dit-il lorsqu'il fut seul,

malheur à moi! car ma chère belle-mère me paraît assez disposée à faire de la guérison d'Alice la condition du paiement de sa dot. Mais, quoi qu'il advienne et grâce à Dieu, mon contrat est en règle, et les huissiers n'ont point été inventés pour l'usage des quadrupèdes.

IV.

Durant les deux premiers mois qui suivirent le mariage d'Alice et de Fortuné Castérac, madame Richond fit régulièrement trois fois par semaine le voyage de Viroflay. Pleine d'espoir au départ, elle revenait chaque fois l'âme navrée; car la situation de sa fille empirait incessamment. L'infortunée, folle inoffensive jusque-là, menaçait, depuis qu'elle était mariée, de devenir folle furieuse. A de fréquents intervalles, elle tombait dans des actes de colère qui rendaient son abord dangereux. En ces moments de violente surexcitation, elle se faisait une arme de tous les objets à portée de sa main pour la lancer à la tête ou en frapper quiconque se présentait devant elle ou tentait de l'approcher. La vue de son mari semblait surtout provoquer sa fureur.

Cependant, madame Richond ne pouvait croire à la faillibilité de la somnambule. Elle alla de nouveau et à différentes reprises consulter cet oracle, qui persévéra infailliblement dans ses premiers conseils, et l'engagea à prendre patience et à tout espérer du temps. Mais la résignation n'était pas précisément la qualité distinctive de la mère d'Alice. La situation empirée de sa fille lui causait un chagrin et une mauvaise humeur dont il fallait absolument qu'elle se soulageât sur quelqu'un; et tout naturellement, en belle-mère qu'elle était, elle choisit son gendre pour remplir l'office du souffre-douleur dont elle éprouvait le besoin. Il faut dire, à son excuse, que plusieurs de ses griefs contre Castérac ne laissaient pas que d'être légitimes. Elle lui reprochait notamment d'abandonner trop fréquemment sa compagne pour venir à Paris; de n'avoir pas pour elle ces soins prévenants qui captivent les femmes, ces mille petites complaisances qui font le charme de la vie commune et qui la rendent chère; enfin, elle lui imputait doublement à crime de n'aimer pas assez Alice, et de n'avoir pas su encore mériter son affection.

Après avoir eu autrefois beaucoup de bienveillance et même de l'amitié pour sa commensal, madame Richond le prit en grippe presque aussitôt qu'il fut devenu son gendre. Une fois sur la pente haineuse, l'esprit d'une belle-mère fait des pas rapides; aussi, Castérac ne tarda-t-il pas à passer à l'état de *bête noire*.

Les sentiments de madame Richond pour son gendre se manifestèrent avec éclat un certain jour que l'historien possible de Christophe Colomb, venu à Paris sans besoin, se présenta en visiteur dans sa famille adoptive.

— Que venez-vous faire ici? lui dit-elle avec colère; votre place est à Viroflay auprès de ma fille, que vous laisserez mourir faute de soins. Il est scandaleux, Monsieur, d'abandonner ainsi sa femme, surtout quand on lui doit, comme vous, tout son bien-être. Vous voudrez bien toutefois ne pas repartir avant d'avoir vu mon mari, qui vous demandera compte de cette abominable conduite. Revenez donc à l'heure du dîner. Quant à présent, je ne vous retiens pas; vous me ferez même plaisir en me tournant les talons; je suis trop franche pour vous cacher que votre vue m'est insupportable. — Je me retire, Madame, répliqua sèchement Castérac, très-blessé de ce congé brutal, et en se drapant à l'antique pour opérer son mouvement de retraite avec toute la dignité dont un historien en herbe et en courroux est susceptible. Cependant, poursuivit-il, permettez-moi de vous faire observer que cette injonction de votre part en raison de sa forme étrange et catégorique s'adresserait plus convenablement à votre concierge qu'à l'époux de votre fille. Je veux bien y obéir, néanmoins, et vous promettre de revenir, comme vous le désirez. J'ai un égal intérêt, quoique différent, à rendre compte de ma conduite à mon beau-père et à lui demander en retour de me rendre aussi de son côté des comptes d'une autre nature, ajouta-t-il d'un ton de fermeté et d'insi-

nuante menace qui étonna la mère d'Alice et qui eût donné la fièvre à M. Richond.

Puis il s'inclina avec une extrême affectation de politesse, et gagna la porte à pas lents.

Fortuné Castérac, en quittant sa belle-mère, et sous l'impression de la scène qu'il venait d'avoir avec elle, alla revoir un de ses anciens amis et lui demander un asile momentané, décidé qu'il était à ne plus rentrer, de quelques jours au moins, à son domicile champêtre et conjugal.

— Puisque, au lieu des douces joies d'une lune de miel, il ne m'a été donné de connaître que les aigreurs d'une lune d'absinthe, se dit-il, il doit m'être permis de chercher dans les plaisirs de l'amitié une compensation passagère aux déceptions de l'hymen. Et d'ailleurs la vie d'automate à laquelle je me livre à la campagne deviendrait abrutissante, si de temps à autre elle n'était capricieusement accidentée ou joyeusement interrompue. Sans doute, je vis confortablement à Viroflay, j'y dors longtemps et j'y engraisse beaucoup; ce sont des avantages qui ont leur valeur et que je ne dédaigne pas; mais ce que je n'y trouve point, c'est cette substance intellectuelle sans laquelle, à la longue, l'esprit de l'homme s'étiole comme une plante privée d'air et de culture. Les aigles ne se contentent pas de déjeuner, de goûter, de dîner et de souper; pour vivre, il faut encore qu'ils aient la liberté de planer dans l'espace et d'approcher du soleil. Aux hommes de ma trempe, le pain quotidien ne suffit pas non plus; ils n'existent vraiment qu'à la condition de se mouvoir dans les zones sympathiques à leur propre nature, et dans le milieu d'idées providentiellement assigné à leurs facultés. Il y a donc nécessité pour moi sous peine de mort spirituelle, de rétablir un commerce de pensées avec mes pareils et d'abandonner temporairement les basses et matérielles régions où l'on mange et où l'on ne vit pas, pour les régions éthérées et poétiques où l'on vit, et où il est bien fâcheux que l'on ne mange pas aussi.

En ces dispositions, Castérac se rendit le soir même dans un estaminet du boulevard, où jadis il avait conquis, à la force de ses poumons, la réputation de critique, et où il était assuré de rencontrer au moins vingt de ses *semblables*. Sa *rentrée* dans ce monde bohémien fut triomphante. Son succès fut tel, et, d'autre part, les mœurs qui se pratiquent, les propos qui ont cours et les folles aventures qui se tentent dans ce monde-là plaisaient tant à l'époux d'Alice, que durant plus d'un mois il oublia qu'il était marié. Il avait tout d'abord et insoucieusement cédé aux habitudes mauvaises et désordonnées de sa vie de garçon et repris aussi tout naturellement le rôle de grave loustic qu'il avait adopté dès l'âge où d'autres, mieux inspirés, choisissent une carrière. Enfin, dans le cercle vicieux où il se mouvait, pour employer une de ses expressions, Castérac était le plus heureux comme le plus ridicule des hommes, deux conditions que l'on peut croire inséparables l'une de l'autre tant elles se trouvent fréquemment réunies dans la destinée d'un seul individu. Il est généralement vrai, grâce à Dieu, que les créatures privilégiées auxquelles appartient le royaume de ce monde, ont aussi des droits plus ou moins directs au royaume des cieux. Ce ne fut que lorsqu'il se vit à bout d'argent et de crédit, que cet époux en vacances se ressouvint qu'il avait charge de femme et que, par suite, il était en droit de frapper à la caisse de son beau-père pour rétablir ses finances épuisées.

Si légalement fondé que fût ce droit, Castérac reculait le moment de le faire valoir, car il ne se dissimulait pas que, avant d'en arriver à réclamer les bénéfices de son contrat de mariage, il faudrait préluder par la double explication de sa conduite conjugale et de son absence du foyer domestique. Cependant la raison qui détermine les loups à sortir des bois ne laisse pas que d'agir aussi sur les résolutions des hommes en général et sur les démarches des gendres en particulier. Or, en cette disposition courageuse que provoque l'inquiétude du dîner, le mari réfractaire se présenta un matin dans la famille de sa femme.

—Ah! vous voilà, monsieur *Propre-à-rien*, lui dit le père d'Alice en manière de bonjour, et d'un ton de joviale ironie auquel le visiteur était très-éloigné de s'attendre. Sui-

vez-moi dans mon cabinet, car nous avons à causer longuement tous les deux.

Cet entretien dura en effet plusieurs heures. Il serait superflu d'en rapporter les détails. Pour l'intelligence de ce récit, il suffira de savoir qu'il se conclut à la satisfaction des deux parties ; c'est-à-dire que le beau-père, ayant donné à son gendre moins d'argent qu'il ne lui en devait rigoureusement, se félicitait d'avoir ainsi et par transaction réalisé un bénéfice réel, quoique négatif. De son côté, Castérac, se retirant avec quelques cents francs en poche, ne se sentait pas de joie, et ne désirait rien de plus en ce moment.

M. Richond ayant marié sa fille, croyait, par ce fait seul, avoir rempli tous ses devoirs de père. A cet égard sa conscience était parfaitement tranquille. Il est vrai que cette conscience paternelle ne se distinguait pas précisément par sa vertu scrupuleuse et timorée. Que sa fille fût heureuse ou non, ce n'était pas son affaire, disait-il ; et il blâmait ouvertement sa femme de chercher à s'immiscer dans le jeune ménage. Alice, mariée, appartenait légalement à son mari. Quant à lui, il se trouvait à présent complétement débarrassé de toute responsabilité ; il ne voulait plus désormais prendre au sort de sa fille qu'un intérêt purement affectueux. Certes, il n'eût pas vu avec indifférence la guérison de la malade ; mais cette guérison, il ne l'espérait pas, et d'avance il était résigné à la désirer toujours.

Combien étaient plus chaleureux les sentiments de madame Richond pour sa fille, et plus vives ses espérances !

— Mais il n'y a donc personne là-haut ? s'écriait-elle quelquefois dans un transport de courroux maternel ; s'il y avait une Providence, est-ce que ma pauvre et innocente enfant serait folle ? est-ce que mes tentatives pour la guérir échoueraient ainsi les unes après les autres, quand, au contraire, tout réussit à Castérac et à tant de vauriens, qui n'usent de leur intelligence que pour mal ou pour ne rien faire ? En vérité, s'il n'y avait pas de somnambules sur la terre, je ne sais pas si je croirais encore à quelque chose !

Peu à peu, cependant, ce désespoir se calma ; la douleur de la mère perdit de sa vivacité. On s'accoutume aussi aisément à voir le mal d'autrui que l'on oublie vite les maux dont on ne souffre plus. Madame Richond, à l'exemple de son mari, en vint donc à se résigner au malheur de sa fille. Il finit à la longue, leur inutilité lui servant d'excuse, par ne plus rendre de visites à l'infortunée qu'à de longs intervalles.

De son côté, Castérac, sous le prétexte fallacieux de fouiller les bibliothèques publiques, dans l'intérêt de son Christophe Colomb, continuait à vivre dans le désordre à Paris. Il ne faisait à Viroflay que de rares et courtes apparitions, et seulement la veille des jours où il allait demander à son beau-père de remplir le vide profond de son escarcelle, selon son expression. Par un reste de convenance, ce mari-garçon se croyait obligé, en ces occasions, de donner au moins à la famille des informations exactes sur la situation de sa femme, quoique le plus souvent il ne la vît pas dans ses pèlerinages mensuels. Mais il avait fait le voyage et s'était renseigné sur les lieux ; sa conscience n'exigeait pas plus, et il n'en fallait pas davantage pour satisfaire la sollicitude lassée des grands parents.

Depuis près d'une année, Alice vivait donc seule, dans une retraite profonde, de plus en plus abandonnée et même, à présent, presque oubliée des siens. Elle ne voyait que sa nourrice, bonne femme, à la garde de laquelle étaient confiées sa personne et la maison. Sa nourrice, cette seconde mère, qui l'entourait encore des plus tendres soins, elle ne la reconnaissait même pas. Elle se laissait habiller et servir avec docilité et indifférence, sans jamais prononcer un mot, sans jamais témoigner à sa gardienne le moindre signe de satisfaction ou de mécontentement. Dieu, en frappant de mort l'intelligence de cette belle jeune fille, semblait en même temps lui avoir fait la grâce de la priver du don de la parole, lui épargnant du moins, après cette déchéance intellectuelle, cette seconde et plus triste dégradation de divaguer, de produire des sons sans formuler des idées, d'exprimer des mots plus vides de sens que ne le sont les cris des animaux, que

ne le sont, par exemple, le rugissement du lion, le hennissement du cheval et le chant de l'oiseau; ce qui, en ravalant la créature humaine au-dessous de la bête, porte à douter de son âme et à croire à son néant.

Cependant, quoique Alice ne parlât pas et ne fît aucune démonstration sensée, quelqu'un connaissant les antécédents, et l'ai-



Elle attachait opiniâtrément ses yeux sur des objets inanimés... (Page 546.)

mant assez pour l'observer, eût pu constater une faible amélioration dans le désordre de ses facultés. Cette lueur imperceptible de raison, due sans doute à sa solitude et à la régularité de sa vie, se révélait par une simple demarche que faisait quotidiennement et à heure fixe la malade. Depuis plusieurs mois déjà, quand arrivait le soir, vers sept heures, elle quittait la maison, tenant à sa main un mouchoir que jamais elle n'oubliait, et que parfois elle était obligée de chercher; puis elle traversait le jardin et un petit bois

qui s'étendait jusqu'au mur de clôture de la propriété. Elle s'arrêtait là.

Ce mur, coquettement construit, s'élevait du côté du jardin, seulement à hauteur d'appui, et, de l'autre côté, dominait à une assez grande élévation la voie publique. Alice se penchait et s'accoudait sur le couronnement de ce mur comme elle faisait autrefois et à pareille heure sur l'appui de la fenêtre de la maison paternelle pour attendre son bien-aimé. Elle semblait l'attendre encore. Comme autrefois, son regard interrogeait dans le lointain chaque passant qui venait à paraître, et souvent, soit trompée par une fausse ressemblance, soit par réminiscence instinctive et machinale, elle agitait son mouchoir en signe de joie; comme autrefois, la nuit étant venue, elle prêtait une oreille attentive au moindre bruit et attachait opiniâtrément ses yeux sur des objets inanimés qui dans l'ombre, la fatigue et l'imagination aidant, finissaient par revêtir une forme humaine et par lui apparaître sans doute sous la forme désirée, car en ces instants d'hallucination elle agitait joyeusement son mouchoir; comme autrefois enfin, elle ne consentait à quitter cette place que fort tard dans la soirée et contrainte par sa nourrice. Seulement le présent différait du passé en ce que l'infortunée, avec la conscience de la vie, avait perdu la consolation de prier et la faculté de pleurer. Après ce long supplice d'une vaine attente, elle ne se réfugiait plus aujourd'hui comme jadis dans la prière, et son cœur gonflé ne se soulageait plus par la faiblesse expansive des pleurs. La prière et les larmes, cette double ressource des affligés, lui faisaient défaut, ce qui est le dernier terme de la douleur.

A la fin d'un beau et long jour de la saison d'été, à l'heure où le soleil à son déclin ne projette plus sur la terre que de tièdes rayons et qu'une douce clarté, Alice se trouvait à son poste habituel d'observation et d'attente. Au milieu du calme de la campagne, de cette paix profonde que la venue du soir empreint encore de plus de solennité, dans une atmosphère parfumée par les mille senteurs des bois, quand autour d'elle tout semblait la solliciter au doux passe-temps de se sentir vivre en repos, la pauvre folle, sous l'empire d'un irrésistible pressentiment, sans doute, s'agitait fébrilement au contraire. Ce jour-là, l'inaction lui était impossible. Au lieu de rester, selon sa coutume, paisiblement accoudée à la même place, elle marchait avec impatience d'un bout à l'autre du mur, mesurant incessamment d'un pas nerveux l'espace restreint de ce lieu de supplice, et se penchant çà et là, à tout instant, pour interroger du regard la voie publique. Tout à coup, elle s'arrêta immobile.

Dans le lointain, elle venait d'apercevoir un cavalier qui, s'avançant lentement au pas de son cheval, semblait inspecter minutieusement chaque habitation comme pour en reconnaître une entre toutes, d'après certaines indications. A mesure que ce cavalier s'avançait, le cœur d'Alice battait avec plus de violence, sa poitrine se soulevait précipitamment, sa respiration devenait bruyante, son front se mouillait, ses traits hébétés reprenaient une animation soudaine, et ses yeux s'illuminaient d'un feu si vif, qu'ils semblaient lancer des éclairs. En cet état d'extrême surexcitation, l'infortunée était également belle et effrayante à voir.

Enfin, lorsque le personnage qui lui causait une telle émotion fut à moindre distance, Alice, se penchant à mi-corps sur le couronnement du mur, agita frénétiquement son mouchoir.

Ce petit drapeau, agité dans l'espace comme un signal de détresse, ne tarda pas à attirer la vue du cavalier; mettant aussitôt sa monture au galop, il fut bientôt au pied du rempart où flottait cette étrange oriflamme.

Faisant alors un effort suprême pour saluer ce retour si douloureusement attendu, Alice jeta ce cri plutôt qu'elle ne prononça ce nom :

— Armand !

Depuis sa déchéance morale, c'était le premier mot qui sortait des lèvres d'Alice; c'était la première fois qu'elle prononçait ce nom si cher; c'était le premier signe de mémoire qu'elle eût encore donné; c'était enfin son premier acte de raison.

V.

Armand Duverney, en quittant Paris par inspiration capricieuse et un peu aussi pour distraire sa mauvaise humeur contre la famille Richond, mais surtout pour se soustraire aux nouvelles obsessions matrimoniales de sa mère, s'était rendu directement en Afrique. Il savait qu'un ancien ami et compagnon d'armes de son père y commandait, comme général, une de nos subdivisions militaires, et il avait été le rejoindre dans la pensée de prendre place dans son état-major comme guerrier-amateur.

La vie des camps, par son activité, ses hasards et ses périls, convenait à la nature ardente et au caractère aventureux de l'ancien prétendu d'Alice; aussi, durant près d'une année, s'y adonna-t-il exclusivement et avec passion. Toujours en campagne, fuyant le repos, prenant part à toutes les actions, s'associant témérairement aux missions les plus périlleuses, il paraissait chercher la mort obscurément méritoire d'un simple soldat. Sa physionomie, ordinairement grave, prenait une expression radieuse en un jour de combat. On le voyait alors, toujours en avant, faire le coup de feu en tirailleur, ou, d'autres fois, dans les rangs de la cavalerie, et des premiers, fondre à l'arme blanche sur les colonnes ennemies. Son intrépidité finit par devenir proverbiale dans la fraction de l'armée aux travaux de laquelle il coopérait; mais elle faillit lui coûter la vie. Dans la même affaire, une balle arabe lui traversa la poitrine, et un coup de yatagan lui fracassa la tête. Ramené au chef-lieu de la division après une absence de plusieurs mois, il y trouva une volumineuse correspondance. Parmi ces lettres, deux surtout attirèrent son attention; elles venaient de son ami Achille Ledoux. L'une l'informait de la folie d'Alice; l'autre lui annonçait le mariage de l'infortunée. Ces deux nouvelles, la première surtout, émurent profondément le blessé.

Dès qu'il fut en état de supporter la fatigue du voyage, Armand revint en France pour y achever sa guérison, et tout naturellement il se confia aux soins du docteur Ledoux. Certes, il était très-sensible aux témoignages de dévouement dont l'entourait le médecin ; cependant il appréciait davantage l'entretien de l'homme qui avait reçu les intimes confidences d'Alice et vu s'éteindre successivement, une à une, toutes les lueurs de ce vif et charmant esprit. Ce malheur, qu'il avait causé, inspirait au jeune homme le plus vif intérêt; il sollicitait toutes ses sympathies en même temps qu'il réveillait dans sa mémoire de doux et déjà lointains souvenirs. Pour tout dire, ce malheur donnait aussi une secrète satisfaction à son amour-propre. Au fond du meilleur cœur ne se trouve-t-il pas toujours un peu du mauvais levain de l'humanité?

La pensée d'Alice finit par préoccuper le convalescent à ce point qu'il en vint à désirer la revoir. Il questionna le docteur sur le genre de vie que menait actuellement son ancienne fiancée, et il sut quel était le lieu de sa retraite. Quand ses forces furent rétablies, il ajourna cependant un peu le projet de son excursion, afin d'en garder plus sûrement le secret. Un jour, enfin, à l'heure où on le voyait habituellement partir pour une promenade équestre, au lieu de s'acheminer, selon sa coutume, vers le bois de Boulogne, il lança son cheval au galop sur la route de Versailles, et mettant à profit les indications du docteur, il arriva bientôt dans la partie du village de Viroflay habitée par Alice.

Une tendre pitié était le seul sentiment qui lui eût inspiré la pensée de cette démarche; il la faisait à tout hasard, sans intention arrêtée de pénétrer dans la demeure de la pauvre affligée, sans espérance même de l'entrevoir, mais dans le but de prendre connaissance des localités, de recueillir sur son sort et ses habitudes journalières des renseignements indirects en interrogeant les gens du pays; puis de saluer avec une respectueuse émotion le toit qui abritait une infortune dont il était l'auteur involontaire, et enfin de vivre une heure dans l'atmosphère où vivait l'angélique et faible créature à laquelle il avait inspiré un amour si profond et si fatal.

Or, quelle ne fut pas sa surprise en apercevant dans le lointain le signe de reconnaissance dont Alice autrefois saluait chaque soir sa venue! Et quelle joie n'éprouva-t-il pas lorsque, arrivé près d'elle, il entendit son nom sortir avec éclat de ces lèvres muettes depuis si longtemps et s'exhaler, comme un cri de réveil, de cette âme qu'il croyait morte!

— Armand! répéta-t-elle avec la même expression énergique et passionnée et en s'agitant avec une fièvreuse impatience au haut de la terrasse, qui s'élevait comme un infranchissable obstacle entre elle et son ancien fiancé. — Alice! s'écria-t-il à son tour en donnant à sa voix la plus tendre inflexion et en s'efforçant, par un geste incessant et suppliant, de calmer et d'arrêter la malheureuse qui semblait vouloir se précipiter vers lui.

Il lui désigna aussitôt, comme point de ralliement, l'extrémité du mur, et tous les deux s'y dirigèrent avec le même élan. Ce mur s'encaissait dans une haie vive, laquelle bordait un étroit chemin transversal. Armand, toujours suivi d'Alice et la guidant de la voix, engagea son cheval dans ce montueux et pittoresque sentier. A mesure qu'il gravissait ce monticule, la haie devenait naturellement toujours moins haute, et bientôt les deux jeunes gens purent se serrer la main au-dessus des arêtes épineuses de cette barrière. Armand fixa la bride de son cheval à un pieu, et de la croupe de sa bête il s'élança de l'autre côté de la haie.

Au même instant, Alice, dans un état d'extrême exaltation, et avec un abandon qui s'explique par le désordre de ses facultés, Alice se laissa tomber dans ses bras, versant d'abondantes larmes et prononçant son nom sans cesse, comme si sa mémoire lui refusait obstinément d'autres mots. Puis, tout à coup, ses forces succombant à la violence de son émotion, elle s'évanouit. Armand la transporta sur un banc de gazon qu'il aperçut à proche distance, et tenant dans les siennes les mains refroidies de la jeune femme, il attendit que cette crise passagère fût calmée. Les yeux remplis de larmes, il contemplait avec une douloureuse sympathie cette amie si fidèle, si éprouvée, si belle encore en son inertie et après tant de cruelles épreuves. Peu à peu, sa sollicitude devint plus inquiète. Après plus d'une heure de vaine attente et de soins inutiles, l'évanouissement d'Alice durant toujours, il en arriva à la considérer avec une sorte de terreur. Sans doute elle respirait encore, et il la sentait vivre pour ainsi dire; mais, épuisées peut-être et faute de secours administrés à temps, les sources de la vie ne pourraient-elles pas se tarir en elle? Ce doute désespérant devait l'emporter dans son esprit sur toute autre considération; et déjà il était décidé à transporter la malade au logis, quand celle-ci, par un mouvement soudain, et avant même de rouvrir les yeux, murmura de nouveau son nom. Au lieu d'un cri d'angoisse, ce fut alors une exclamation de joie qui s'échappa du cœur d'Armand.

Bientôt, Alice eut repris ses sens et recouvré ses forces; mais à ses questions elle ne répondit que par des signes gracieusement sympathiques, par un doux sourire, par la tendre expression de sa figure, ou enfin en répétant son nom à intervalles rapprochés, et en le prononçant de ce ton profondément affectueux qui donne à un simple mot la valeur d'une caresse. Quand celui-ci, douloureusement ému, insistait pour se faire comprendre ou pour obtenir une réponse, Alice promenait instinctivement et impatiemment la main sur son front; puis, comme honteuse de son mutisme et peut-être pour se le faire pardonner, elle se rapprochait d'Armand et appuyait son visage sur son épaule, échappant ainsi par cette câline attitude à la fatigue que lui causaient ses questions et à la tyrannie de son regard.

Cependant, à la fin de cette première entrevue, Alice donna un nouveau signe de lucidité : ce fut lorsque la voix de la nourrice, comme un signal de retraite, se fit entendre au loin. Après avoir reçu les adieux d'Armand et, par un geste déjà remarquable d'intelligence, lui avoir fait répéter : « A demain, » bien loin de le retenir, elle précipita son départ au contraire. Celui-ci pratiqua en toute hâte une brèche dans la haie, la referma, et s'éloigna lentement d'Alice, qui

le suivit du regard du haut de la terrasse tant qu'elle put le voir, et de l'oreille aussi longtemps qu'elle put entendre le pas de son cheval.

Le lendemain et les jours suivants, Armand fut exact au rendez-vous. La vue d'Alice, en cet état de déchéance et d'abandon, l'avait profondément impressionné. Toutefois, il n'était d'abord revenu que pour obéir à un vif sentiment d'intérêt et pour remplir en quelque sorte un devoir de conscience, en raison du plaisir que la malade éprouvait à le voir. Mais en présence de cet amour invincible, qui survivait seul à tous les sentiments et à toutes les facultés de la jeune fille, le cœur d'Armand céda bientôt à de plus tendres inspirations, et il multiplia ses visites parce qu'il se plaisait avec cette pauvre folle, parce qu'il l'aimait à son tour. Il faut dire que ce qui répandait du charme sur ces réunions : le mystère, la solitude et le silence, contribua beaucoup à développer l'amour du jeune homme et à lui donner peu à peu le caractère d'une passion véritable.

Armand Duverney avait loué un pied-à-terre à Versailles, et chaque soir, même avant la tombée du jour, il allait rendre sa discrète visite à la pauvre malade. Alice, de son côté, ne quittait presque plus le banc de gazon où avait lieu leur entrevue quotidienne. Elle y passait ses jours, occupée par le souvenir de la veille, ou bercée par une douce espérance, dans l'attente du soir. Cette action rétrospective de la mémoire et cette tension continuelle de l'esprit constituaient un travail salutaire pour ses facultés. Toutefois, le mieux qui s'opérait dans son état mental se produisait par un progrès si lent, qu'il était presque insensible aux yeux d'Armand; Alice l'avait reconnu dès la première vue; elle gardait scrupuleusement, par sa conduite, le secret de leur réunion, elle l'attendait exactement à l'heure fixée. Certes, par ces différents actes, elle avait fait et faisait encore chaque jour preuve de quelque discernement, de volonté, et même, jusqu'à un certain point, de suite dans les idées. Pourtant, lorsqu'il s'adressait à son intelligence, l'infortunée continuait à ne lui répondre que par des signes plus ou moins expressifs, par monosyllabes, ou par des sons inintelligibles; il pouvait toujours douter d'avoir été compris. Et quand il sollicitait sa pensée à se manifester de quelque façon que ce fût, il la trouvait presque constamment rebelle. A part le plaisir qu'elle témoignait de le voir, elle ne cherchait à lui rien exprimer, rien confier, rien faire entendre.

Enfin, après un mois de ces longs et muets tête-à-tête, un soir, au moment de quitter Alice, Armand lui dit, comme les jours précédents et en manière d'adieu :

— A demain. — A demain, répéta-t-elle d'une voie douce et tendrement accentuée.

Armand la regarda avec une extrême surprise. Elle n'avait encore, depuis son retour, prononcé que son nom. Cette parole était donc la première qu'il entendait sortir de ses lèvres. Immobile et fixant Alice avec anxiété, il attendait et semblait l'écouter.

— Que demain sera long à venir! ajouta-t-elle presque aussitôt avec une indicible expression de mélancolie et d'amour. — Mon Dieu, je vous rends grâces! s'écria Armand avec une dévotieuse ivresse.

Puis tombant à genoux et s'adressant à sa compagne :

— Alice, chère Alice! parle, parle encore, continua-t-il les mains jointes. Il y a si longtemps que je n'ai entendu ta voix! Dis-moi que tu m'aimes et que tu me pardonnes le mal que je t'ai fait.

Par un geste plein de grâce, elle se pencha à son oreille :

— Oui, je t'aime! je t'aime! répondit-elle de cet accent qui part du plus profond de l'âme.

A ce moment il fallut se décider à la retraite, car les pas de la nourrice se faisaient entendre dans l'éloignement. Ils se dirigèrent donc à la hâte, au bras l'un de l'autre et d'un pas furtif, vers la haie de clôture. Arrivés là, sur ce seuil épineux, et prolongeant encore, non pas sans imprudence, un entretien si doux et si longtemps attendu, Armand, d'une voix émue, dit à Alice :

— C'est pour moi surtout que demain soir sera long à venir! J'ai tant de choses à te dire maintenant, tant de faits à t'expliquer, tant de projets à te soumettre! — Est-il donc

impossible de nous revoir demain matin? demanda-t-elle tout bas et avec une lenteur qui témoignait que pour formuler nettement cette question, elle avait encore à faire de laborieux efforts. — Si j'étais assuré de te trouver seule, je reviendrais dans quelques heures, dès le point du jour.—Je t'attendrai, dit-elle avec transport et en le congédiant par cette caresse parlée d'un premier tutoiement.

Durant les jours suivants, les deux amants se virent presque sans interruption. Aux premières lueurs de l'aurore, ils se réunissaient et passaient ensemble les heures fraîches et embaumées du long matin des jours d'été, confondant les parfums de leur âme avec les mille parfums qu'exhale la terre à ce moment. Puis ils se séparaient pour se retrouver encore aussitôt que venait le soir et ne se quitter plus que vers l'heure où la voix lointaine de la nourrice annonçait à Alice le moment de la retraite.

Ces sublimes égoïstes, absorbés par leur amour, ne voyaient qu'eux-mêmes dans la création.

Alice aimait Armand comme il n'est donné qu'aux seules femmes d'aimer, c'est-à-dire *absolument*; on peut ajouter, follement, et c'est faire l'éloge de leur nature. Si tendrement et passionnément expressif que soit ce nom, elle ne le considérait pas comme un amant; si respectable et affectueux que soit ce titre, elle ne le considérait pas non plus comme un mari; pour elle, il était tout autre chose qu'un amant et plus même qu'un époux. C'était celui qu'elle aimait, cela comprend tout. Pourquoi l'aimait-elle? elle ne le savait pas, et ne cherchait pas à s'en rendre compte; elle aimait, comme vivent les hommes : elle, dans l'ignorance du pourquoi de l'amour, eux dans l'ignorance du pourquoi de la vie. Bienheureux et vraiment grands sont les amours inexplicables! Aimer un homme seulement parce qu'il est célèbre, parce qu'il est beau, parce qu'il est riche, c'est aimer la célébrité, la beauté, la richesse, dans celui en qui elles se personnifient; ce n'est pas aimer.

C'est en général le propre des sentiments masculins de prêter à un exposé de motifs. Armand aimait dans Alice la beauté, la bonté, la douceur, la tendresse, la grâce, l'abandon, toutes ces qualités féminines qui se trouvent très-rarement réunies chez la même femme. Ensuite, il l'aimait parce qu'elle avait souffert pour lui, parce qu'elle avait foi en lui, parce qu'elle engageait résolument, sans condition et sans réserve, le bonheur de toute sa vie sur la seule loyauté de son caractère. Son orgueil ainsi satisfait devenait l'auxiliaire de son cœur. Enfin il l'aimait parce que, usurpant sur les prérogatives de Dieu, il avait rendu l'âme à cette pauvre créature dépossédée; parce que, à l'exemple de Pygmalion et de Prométhée, il avait réussi à doter du sentiment de la vie et de la lumière de la raison sa chaste et belle statue. En elle, il aimait beaucoup son œuvre. Armand aimait donc Alice pour toutes ces choses et par tous ces motifs; et il l'aimait encore sans savoir pourquoi.

La jeune femme, dont l'esprit se raffermissait chaque jour, éclairée peu à peu sur son passé, comprenait à présent tout ce que sa situation offrait d'équivoque. Que ses parents, au lieu de l'entourer de soins, l'eussent reléguée et abandonnée dans le fond d'une campagne, cela lui paraissait affreux, pourtant elle se disait avec amertume que c'était leur droit; mais qu'ils aient eu la pensée et le pouvoir d'engager, sans sa participation, tout son avenir, de la marier, enfin, et à qui? à un homme sans dignité et sans consistance, qu'elle n'eût jamais pu aimer et que, le voyant, elle ne reconnaîtrait même pas, elle se refusait obstinément à le croire. Du fond de sa conscience en révolte, elle en appelait des lois humaines aux lois divines. Alice se considérait donc comme dégagée de toute reconnaissance envers sa famille et comme entièrement libre de disposer d'elle-même. Or, vers la fin de la semaine d'où datait l'ère de sa résurrection morale, elle prit une initiative qui appartenait à Armand, et qu'il se fût attribuée à coup sûr sans la facilité et la sécurité de leurs entrevues. Se séparant, comme de coutume, après leur entrevue matinale, elle tira de sa ceinture un petit billet coquettement froissé, et le lui remit.

— Tenez, Monsieur, lui dit-elle avec une gracieuse timidité, vous lirez cela chez vous.

Ce billet était ainsi conçu :

« Armand,

« Fais de promptes dispositions pour me délivrer de ma prison. Je veux prendre ma place légitime auprès de toi et me dévouer de toute mon âme à ton bonheur.

ALICE. »

Ce soir-là, et contre son habitude. Armand se fit longtemps désirer. Alice, à son poste d'attente, venait d'entendre sonner dix heures, et commençait à s'inquiéter, quand elle reconnut au loin le pas précipité du retardataire.

— Es-tu prête à me suivre? lui demanda-t-il. Pour racheter la faute de n'avoir pas prévenu ton vœu, j'ai voulu le satisfaire sans retard. J'arrive de Paris, et tout est préparé pour te recevoir. Es-tu contente? — Oui, dit-elle avec émotion. — Eh bien, partons. — Permets que j'aille embrasser ma nourrice et prendre mon petit bagage. — Non, ma bien-aimée. Embrasser ta nourrice, ce serait peut-être lui donner l'éveil; et quant à emporter quoi que ce soit de cette maison, je m'y refuse absolument. Je tiens à honneur que tu n'emportes rien de cet ingrat foyer, si ce n'est le souvenir de l'abandon où l'on t'a laissée. Mais en vérité, chère Alice, à en juger d'après ton peu d'empressement, tu sembles hésiter ce soir à réaliser ce que tu as voulu ce matin. — Ne le crois pas, mon ami; seulement, la pensée de ce départ subit m'émeut profondément, je ne m'en défends pas. Armand, c'est une action solennelle pour moi que ce brusque changement de situation; et, reportant involontairement ma mémoire vers un passé déjà loin, je me dis que ce n'est pas ainsi, nuitamment et en fuyant, qu'il se fût accompli autrefois. C'est au grand jour, entourée de nos deux familles, et appuyée sur le bras de mon père, que je fusse alors entrée chez toi, chez nous. Puisque cette satisfaction et cet honneur me sont refusés, laisse-moi du moins la consolation d'invoquer, avant mon départ, la protection de Dieu, qui seul a reçu nos serments; laisse-moi prier. Permets aussi que je me recueille un instant avant de quitter, pour toujours sans doute, cette retraite où j'ai passé mes joyeuses années d'enfance. Tu m'as fait oublier que j'y ai longtemps souffert. Je ne lui donne pas un regret, mais je lui dois un adieu. En cet instant décisif, n'ayant ici aucun des miens à presser sur mon cœur, je veux du moins saluer d'un regard attendri ces beaux arbres sur lesquels, dès en s'ouvrant, mes yeux se sont reposés, tous ces objets inanimés qui nous entourent, et au milieu desquels j'ai recouvré la conscience de moi-même.

Elle s'agenouilla, et resta ainsi quelques instants absorbée dans la prière et le recueillement.

Armand la contemplait en silence, avec respect et avec bonheur. Il lui sembla que cette pieuse inspiration de sa compagne atténuait la clandestinité de leur départ et donnait à leur union un caractère imposant, réfléchi, honnête, qui devait la leur rendre encore plus sacrée.

—Armand, je suis prête; partons! s'écria enfin Alice en se relevant et en s'appuyant sur le bras de l'homme qui seul désormais devait la protéger en ce monde.

Aussitôt ils franchirent la haie, qu'Armand referma prudemment; puis il jeta sur les épaules de la jeune femme une pelisse que dans sa prévoyante sollicitude il avait apportée, et tous les deux, sans mot dire, du même pas sourd et sous l'empire de la même émotion, longèrent la propriété des Richond. A cinq cents pas de là, une voiture les attendait. Moins de deux heures après, ils arrivaient à Paris.

Quatre jours suffirent aux industriels parisiens pour confectionner à Alice une garde-robe de duchesse; quatre jours suffirent aussi à Armand pour faire ses dispositions financières et tous les préparatifs en vue d'une longue absence. Le soir du quatrième jour, les deux amants montèrent dans une berline de poste lourdement chargée, et le postillon prit la route qu'Armand lui avait indiquée.

Dès qu'ils eurent passé la barrière de Paris :

— Où allons-nous? demanda curieusement Alice. — Nous allons dans un pays où tu seras honorée, parce que tu y porteras mon nom ; où tu seras aimée, parce que tu y pratiqueras tes vertus. Nous allons dans un des plus beaux coins du monde, où nous vivrons ignorés, ce qui est une des conditions du bonheur ; où nous vivrons heureux, puisque nous y serons ensemble. – Pourquoi ne m'as-tu pas répondu tout simplement que nous allions en paradis? dit joyeusement Alice.

VI.

Castérac et les Richond furent consternés lorsqu'ils apprirent la disparition d'Alice. Cette nouvelle, aussi étrange qu'inattendue, les tira en sursaut de leur indifférence. Tous firent successivement et à diverses reprises le voyage de Viroflay, dans la pensée de trouver, par l'inspection des localités, un indice, ou d'obtenir, en interrogeant les habitants, un renseignement qui les amènerait à découvrir les traces de la fugitive.

Où pouvait-elle être?

Oublieux tout au moins de la jeune femme tant qu'ils la savaient là, sous leur main pour ainsi dire, vivant de la vie animale dans l'isolement, dans l'idiotisme, ils ne pouvaient à présent se résigner à l'ignorance de son sort. Cette fuite mystérieuse, le vague qui désormais s'attachait à la destinée d'Alice, les préoccupaient tous au même degré, quoique diversement.

— Ma fille! où est-elle? Vit-elle? Qui soignera et aimera ma pauvre enfant, mon Dieu! s'écriait madame Richond, dont l'amour maternel, lassé et attiédi par tant de soins inutiles et de vaines démarches, fut tout à coup réveillé dans son cœur par la crainte de ne pas retrouver celle qu'elle appelait autrefois sa *Benjamine*. — Il faut à tout prix retrouver cette malheureuse! répétait de son côté le père Richond, dans des dispositions contraires à celles de sa femme. Je ne veux pas, et c'est le moins qui puisse lui arriver, qu'elle soit arrêtée en état de vagabondage; je ne veux pas être exposé à lire un de ces matins dans les gazettes qu'une fille de mon sang, qu'une Richond a été condamnée en police correctionnelle comme vagabonde. Maudite enfant! elle est née pour mon malheur et pour ma honte! Aussi, une fois ramenée au bercail, c'est moi qui désormais me chargerai de veiller sur cette brebis égarée. Je lui rendrai la vie un peu rude, elle peut s'en flatter; je l'enfermerai entre quatre murs. Mais il s'agit d'abord de la retrouver. — Où diable peut-elle être, ma femme? se demandait de son côté Castérac avec cette sorte d'intérêt que le rentier porte à la nue-propriété dont il a l'usufruit.

Tous les trois attachaient donc un grand prix au retour d'Alice. La mère le désirait par élan d'affection et dans l'intérêt même de son enfant; le père le poursuivait par inspiration égoïste, dans l'appréhension de voir compromis son honneur de chef de famille ; enfin Castérac souhaitait ce retour avec toute l'ardeur dont un gendre est susceptible, et ce n'est pas peu dire, lorsqu'il peut craindre que la perte de sa femme n'entraîne aussi la perte de sa dot.

Toute la famille, ainsi diversement inspirée, se livra aux recherches les plus minutieuses. On s'adressa aux autorités communales et départementales, depuis le garde champêtre jusqu'au préfet de Seine-et-Oise. Durant plusieurs jours, on questionna tout le monde aux environs, et l'on battit la campagne à plusieurs lieues à la ronde. Tout fut inutile. Tant d'efforts réunis n'amenèrent pas la découverte du plus léger indice sur la voie suivie par la fugitive. Une semaine, un mois, puis plusieurs mois, s'écoulèrent de la sorte, dans la même absence de toute nouvelle et dans la même incertitude. Alors les Richond, sans renoncer à découvrir la retraite de leur fille, finirent néanmoins par s'accoutumer à l'idée de sa disparition et par reprendre le train coutumier de leur vie. A quoi l'esprit humain ne s'habitue-t-il pas? On s'habitue au malheur, à la souffrance, à la honte; on s'habitue même à l'idée de la mort, même à l'idée d'un cruel supplice, et, qui plus est, à l'idée dégradante du néant. Combien, dans tous les temps,

combien de martyrs, de héros, de criminels et d'athées en ont fourni la preuve!

Personne n'eut et ne pouvait avoir en effet la pensée de taxer Armand Duverney de complicité dans l'évasion d'Alice. La famille était trop bien convaincue que le jeune homme n'avait autrefois recherché la main de la jeune fille qu'en vue de sa dot, et qu'il ne faisait conséquemment qu'un cas médiocre de sa personne; et d'ailleurs tout le monde ignorait son retour.

Deux années s'écoulèrent ainsi.

Depuis leur réunion, depuis leur départ de Paris, les deux amants vivaient à Beaupréau, pittoresque et charmant village situé dans le département de l'Eure, entre la ville de Pont-Audemer et le bourg de Cormeilles. Ils vivaient là, dans ce magnifique pays, qui, en raison de la coquetterie de ses aspects et de la beauté de ses cultures, peut être considéré comme le jardin de la Normandie, laquelle est elle-même la plus féconde et la plus riche contrée du fortuné pays de France. Dans leur retraite, ils goûtaient ce bonheur incomparable qui résulte d'un amour réciproque, d'un amour absolu comme le dévouement, respectable par sa sincérité. Ils étaient donc heureux, d'autant plus que leur bonheur se trouvait complété par le bien-être que procure la fortune et par la sécurité de l'avenir.

Après deux années d'une telle existence, Alice et Armand pouvaient mourir sans regret, car la vie leur avait donné ce qu'elle a de meilleur et de plus beau; elle avait réalisé pour eux, par cas exceptionnel, les splendides promesses qu'elle nous fait à tous quand nous prenons nos vingt ans. Ils pouvaient aussi défier les éventualités amères de l'expérience, car désormais leur mémoire était assez chargée de doux et ineffables souvenirs pour atténuer par son action rétrospective la rigueur des désenchantements et des maux qui marquent, pour la généralité, la marche du temps. On ne saurait nier la consolante efficacité, pas plus que le charme d'un heureux souvenir. A l'âge où la vie n'offre plus qu'une perspective sombre et bornée, elle est encore pleine de lumière pour ceux qui ont eu un brillant passé; le radieux soleil d'autrefois répand toujours pour ceux-là quelque clarté sur les ternes horizons du présent et de l'avenir. D'un noble amour éteint, il ne reste pas que des cendres. L'amour n'agit pas seulement sur l'âme pour la ravir, il l'élève et il l'éprouve aussi; et il exerce encore une salutaire influence sur les facultés de l'esprit. Il en résulte que si les créatures d'élite qui aiment et se dévouent en ce monde sont soumises, plus que d'autres, à des épreuves et à des mécomptes, il leur est accordé aussi de connaître des compensations de l'ordre le plus élevé.

Durant ces deux années, Armand s'appliqua à donner à sa compagne cette seconde et précieuse éducation de la femme, qui diffère essentiellement de la première éducation de la jeune fille, et qui la complète néanmoins. En même temps qu'il enrichissait son esprit, qu'il éclairait son goût, qu'il développait ses sympathies naturelles, et que parfois aussi il charmait son imagination par le récit de ses aventures de voyageur, comme Othello captivait Desdemone par le récit de ses exploits guerriers, Armand laissait à Alice le gouvernement absolu de l'*intérieur;* voulant ainsi qu'elle eût une équitable part d'initiative et de responsabilité dans la communauté et qu'elle apprît elle-même, par la pratique, à diriger un ménage et à tenir un salon. Alice fit son apprentissage de maîtresse de maison au milieu d'un cercle peu nombreux, mais distingué. Grâce à l'excusable supposition de leur mariage légal, monsieur et madame Duverney entretenaient d'agréables rapports de société avec plusieurs propriétaires du pays; ils recevaient même fréquemment chez eux certaines des autorités de l'endroit et le digne curé du village. La jeune femme se signala par de rapides progrès en cette science difficile et multiple de rendre son *chez soi* agréable aux autres, d'administrer une fortune avec ordre, et de concourir au bonheur général de la famille par une vigilante sollicitude pour le bien-être de chacun de ses membres. Armand eut donc bientôt à apprécier dans sa compagne, outre les séductions de l'amie,

les qualités sérieuses et les solides mérites qui caractérisent en général les épouses et les mères, et qui distinguent aussi les Héloïse des Dubarry et les La Vallière des Camargo.

Cependant la santé d'Alice réclamait des soins éclairés. Il n'en est malheureusement pas encore des médecins comme des curés de campagne : ils ne sont pas tous généralement bons. Les affections de l'âme peuvent être guéries tout aussi bien, si ce n'est mieux même, dans le plus obscur village que dans les grandes villes; il en est autrement pour les souffrances physiques. Partout où il y a un prêtre, on peut sauver son âme ; tandis que ce n'est guère que dans les grands centres de population, et particulièrement à Paris, que l'on puisse espérer le salut de son corps. C'était du moins l'opinion d'Armand. D'un autre côté, sa fortune, suffisante autrefois, lui paraisssait médiocre à présent qu'il se voyait chef d'une famille, et il avait quelques velléités de chercher dans le travail les moyens d'augmenter ses revenus. Enfin, il était désireux de distraire Alice par la nouveauté de la vie parisienne, et peut-être d'éprouver lui-même, par ce changement de situation, comme une réminiscence de ses anciennes habitudes de locomotion. Il fut donc décidé d'un commun accord que désormais l'on passerait les mois d'hiver à Paris.

Ils vivaient étroitement unis depuis si longtemps déjà et avec une telle sécurité, qu'ils avaient fini par perdre la conscience de leur situation équivoque dans la société. L'idée de se cacher ne leur vint même pas. A Paris, cependant, il y avait deux familles intéressées et légalement fondées à troubler leur quiétude et à les désunir. Comment l'oubliaient-ils?

Aussitôt installés, la première visite d'Armand fut pour sa mère. L'absence prolongée de son fils et son brusque retour n'étonnèrent point madame Duverney : elle était habituée de longue date à ces façons d'agir de la part de son fantasque héritier; mais elle éprouvait une profonde surprise de ce que, pour la première fois, le jeune homme fût descendu ailleurs que chez elle. Il s'ensuivit un interrogatoire en règle, auquel Armand répondit d'abord par de vagues défaites; puis, pressé de questions, et après bien des précautions oratoires pour obtenir un pardon préalable, il finit par dire à sa rigide mère, en manière d'excuse et comme tentative d'une plus entière confiance, qu'il avait contracté un mariage secret.

— Sans mon consentement? dit-elle avec sévérité.

Cette parole de reproche fut à peine prononcée, que madame Duverney eût voulu la retenir; car la pensée lui vint tout à coup que son fils ne lui ayant ni demandé son consentement, ni fait les sommations respectueuses exigées par la loi, ne pouvait pas être marié. Il y avait donc une intrigue sous jeu. Or, elle savait que procéder envers Armand par voie de remontrances, c'était précisément le moyen de ne rien apprendre de lui. Sa sollicitude maternelle et sa curiosité de femme ainsi éveillées à la fois et instantanément, demandaient cependant une prompte satisfaction, et, pour l'obtenir complète, il fallait user de dissimulation. Alors, et par une transaction soudaine, madame Duverney composa son visage pour la circonstance, et appela à son aide, pour provoquer la confiance de l'amant d'Alice, les mille ressources de ce langage captieux dont tous les hypocrites ont le secret. Trompé par ces artifices et heureux de trouver sa mère en de telles dispositions d'indulgence, Armand ne tarda pas à lui avouer confidentiellement toute la vérité.

Vers la fin de l'entretien, au moment où son fils l'embrassait pour prendre congé d'elle :

— Quand m'amèneras-tu cette jeune dame? demanda la mère du même ton de bienveillance qu'elle avait montré durant le cours de la confidence. Je la connais déjà pour l'avoir vue autrefois, mais je serai bien aise de faire plus ample connaissance avec la femme qui, plus habile que moi, a eu le talent de te fixer auprès d'elle. — Vous me comblez de joie, s'écria-t-il avec effusion. Alice est trop fatiguée et trop faible pour venir dès demain, mais elle ne tardera pas à vous rendre ses devoirs. Vous la verrez

ientôt, vous la verrez souvent, et plus vous a connaîtrez, plus aussi vous l'aimerez, ma hère bonne mère. — Indique-moi le jour récis où je dois vous attendre tous les deux, eprit la mère avec une intention marquée t une expression sérieuse d'intérêt dont la ortée échappa au fils. – Eh bien, nous viendrons dimanche dîner avec vous, si vous le oulez. — Je vous attendrai donc dimanche, à deux heures, après la messe; mais je ne te retiendrai pas à dîner, mon cher enfant, parce que ce jour-là je reçois habituellement à ma table des personnes pieuses qui n'ont pas besoin d'être initiées aux secrets de tes amours. Soyez exacts, ajouta-t-elle en congédiant son fils; et si quelque empêchement imprévu devait me priver de votre visite, je te saurais gré de m'en prévenir un peu à l'avance. Tu sais que je n'aime pas à re vainement, surtout un plaisir, dit- cieusement en achevant et dans l'in- de dissiper l'étonnement que ces ses recommandations causaient à ainsi qu'il isé de le voir par n de s mie.

Duv t beaucoup son it ussi sincèrement ui; gnorait pas non opposition dans s les goûts, in- sorte que, unis lus naturelle des cependant prati- commune. Aussi, oyaient-ils qu'à de retenaient-ils en- éables que parce . Il s'ensuivait que fluence sur l'esprit i recevait toujours mais il n'en faisait i qu'elle le disait était plus doulou- que cet amoin- aternelle. Elle ne ésigner à ce rôle directement sur travaillait dans cles à la réalisa- qu'elle n'approu-vait pas. Par ses menées, elle arrivait souvent à faire triompher ses volontés, et le fils, croyant en ces occasions céder tout simplement devant la force majeure des événements, ne faisait, en réalité, que reculer devant des piéges habilement dressés.

Dans la circonstance présente, madame Duverney jugeait l'avenir de son fils compromis en ce monde, et très-aventuré le salut de son âme dans l'autre, si elle ne parvenait à rompre sur-le-champ l'union coupable des deux amants. Vivre isolé dans le célibat, cela lui semblait être déjà une situation fort équivoque, tout au moins, mais vivre heureux et illégalement avec une femme aimée, c'était à ses yeux le comble de la honte et du malheur. Rien ne lui inspirait plus de mépris qu'un amour clandestin. Il fallait donc au plus tôt tirer Armand de cette dangereuse situation. Il fallait surtout le sauver à son insu, et même malgré lui. En cette disposition, la mère dévote implora l'aide du ciel, et surabondamment elle appela à son secours les mille ressources de son imagination.

Après une heure de laborieuse méditation, son plan de campagne fut arrêté. Elle demanda sa voiture, et se fit conduire chez madame Richond.

Madame Duverney contrastait de tous points avec la mère d'Alice. C'était une femme maigre et maladive qui, après avoir passé la première moitié de sa vie à se plaindre de son mari et à faire honnêtement son malheur, consacrait la seconde partie de son existence à regretter le défunt et à faire dire des messes pour le repos de son â En elle se personnifiait le type de ce mes au cœur sec, à l'esprit si positif, feraient détester la vertu même. Sa s'achevait dans l'isolement. Ce n'ét elle qui se retirait du monde, comme prétendait, c'était le monde qui la fuy

Pour mettre terme à l'étonnement e sif de madame Richond et en arriver promptement à l'objet de sa démarche, dame Duverney, en quatre phrases, écl la mère d'Alice sur le sort de sa fille. elle ajouta :

— Écoutez-moi : mademoiselle Alice n

convenait beaucoup pour être la femme de mon fils; mais je ne veux pas, dans leur intérêt commun, qu'elle soit sa maîtresse. Mon affection aussi bien que mes devoirs de mère me commandent d'empêcher, autant qu'il est en moi, que mon fils vive plus longtemps dans le désordre et donne à autrui le plus scandaleux des exemples. Je le connais trop pour douter qu'il consente jamais à se marier tant qu'il pourra se croire engagé d'honneur à protéger votre fille; et moi, cependant, je veux qu'il se marie; je veux, en mourant, emporter la consolation que mon uique enfant, revenu de ses erreurs, poursuit sa carrière, comme les honnêtes gens, dans le respect et l'observation des règles sociales. De votre côté, il importe à l'honneur de votre famille que votre fille sorte au plus vite du sentier où elle est engagée. Elle a un mari. C'est avec lui qu'elle doit vivre. Entendons-nous donc, puisque nous avons un égal intérêt; mettons nos efforts en commun pour arriver au même but honorable, et nous parviendrons, je n'en doute pas, à les faire rentrer l'un et l'autre dans une situation normale, c'est-à-dire à ramener votre fille à ses devoirs et à rendre à mon fils sa liberté. — Vous parlez d'or, ma chère dame, dit la mère d'Alice; mais ne sauriez-vous par complaisance me donner quelques nouvelles de ma pauvre fille. Est-elle bien changée? — Je vous ai répondu dix fois déjà, vous l'oubliez, Madame, que je ne l'ai point encore vue. — C'est vrai : excusez-moi. J'en reviens toujours à mes moutons; je vous répète à satiété la même chose, je m'en aperçois bien; mais c'est plus fort que moi, et n'est-ce pas naturel? Vous comprenez, ma chère dame : retrouver ainsi tout à coup une enfant dont on ignorait le sort depuis si longtemps; apprendre que de folle qu'elle était, elle est redevenue raisonnable; penser que peut-être elle est à cent pas d'ici, sans savoir où; et se dire qu'il faut attendre encore pour la voir et l'embrasser : tout cela est bien fait pour troubler un peu les idées d'une pauvre mère. Ne vous impatientez donc pas si je vous demande une dernière fois de me donner quelques détails sur la transformation de mon Alice; dites-moi tout ce que vous savez; dites-moi même ce
vous ne faites que supposer à son
enfin, parlez-moi d'elle, je vous en
Nous ferons un meilleur emploi de
temps en nous occupant sans retard
sauver. — Disposez de moi, chère ma
je suis tout entière à vos ordres. —
compter aussi sur le concours de votre
— M. Richond est un brave homme,
un brave homme très-lunatique. Il est
assez difficile de prévoir ce qu'il déc
et par conséquent de prendre à l'avan
engagement quelconque en son nom.
dant, je crois pouvoir vous répondre
consentira à faire toutes les démarches
cessaires et même des sacrifices pour
sa fille d'une situation précaire et fâch
Quoi qu'il advienne, comptez toujours
moi.

Alors madame Duverney fit longuem
minutieusement l'exposition de son pl
conduite; madame Richond l'approuva
tous points, et les deux femmes fi
d'accord un très-prochain rendez-vous
agir de concert.

— Dans le cas où votre mari aurait q
que objection à me soumettre, dit mad
Duverney en se retirant, je l'attendrai
soir chez moi. Si je ne reçois ni sa visi
la vôtre, je conclurai de ce silence qu
participation est acquise à nos projets c
muns. — C'est entendu.

M. Richond, promptement informé p
femme, sanctionna toutes ses promesses
fit plus : il se rendit sur-le-champ chez
dame Duverney sous le prétexte poli
remercier de sa démarche, mais en réa
pour stimuler son zèle et s'assurer pers
nellement de son active assistance. Ce
lard, plus orgueilleux encore que rapace,
trouvait profondément humilié qu'Arm
fût parvenu à s'attacher Alice à titre p
ment affectueux après s'être refusé à
prendre pour épouse. Il en voulait d'a
au jeune homme pour le fait capital d
porter à présent le déshonneur dans sa
mille après y avoir précédemment jeté
le trouble et l'affliction; mais il lui en vo
lait davantage encore de s'être habilem
et opiniâtrément soustrait autrefois au r

de dupe. Dans le rapprochement si touchant et si désintéressé des deux amants, il voyait surtout un acte de dédaigneuse vengeance exercé contre lui par Armand Duverney.

— Non! répétait-il avec une fureur concentrée, non! il ne sera pas dit que ce misérable, après avoir marchandé et abandonné ma fille, l'aura perdue. Non! mille fois non! cela ne sera pas!

Sa vanité blessée exigeait satisfaction plus impérieusement encore que son honneur de chef de famille. Pour relever le défi qu'il croyait jeté à son avarice, ce lésin eût volontiers sacrifié un million; et ce sacrifice, que sa fortune d'ailleurs lui permettait de faire, ne lui eût coûté aucun regret si, à ce prix, il lui était donné de rendre coup pour coup à celui qu'il considérait comme un ennemi, s'il pouvait à son tour l'atteindre au cœur aussi cruellement que lui-même se sentait frappé dans son orgueil. Quant à sa fille, à ses sentiments, à sa volonté et à son bonheur, il s'en fût peu soucié, mais n'y pensait même pas.

Dans ces dispositions, exclusivement vindicatives, le père d'Alice suggéra à madame Duverney l'idée de certaines mesures rigoureuses à l'emploi desquelles celle-ci, les jugeant inutiles, se refusa. Cependant, M. Richond ne voulait pas, de son côté, rester inactif; et, pour assurer plus certainement le triomphe de ses desseins, il crut devoir mettre en œuvre les moyens à sa disposition. Se rappelant notamment qu'il avait un gendre dont la présence et le concours, en cette occasion et pour la première fois, pouvaient lui être de quelque utilité, il lui écrivit de se rendre sur-le-champ auprès de lui. Malheureusement un gendre qui s'adonne aux spiritueuses et vociférantes distractions de l'estaminet, ne se trouve pas à son domicile aussi ponctuellement qu'un employé surnuméraire à son bureau. Le beau-père eut donc à attendre et à désirer une visite que d'ordinaire il appréhendait et à laquelle parfois même il se refusait.

Les rapports de ces deux hommes, aussi bien que la situation personnelle de Castérac, avaient subi de notables modifications depuis la disparition d'Alice.

VII.

M. Richond, à force de réductions successives, en était venu à donner les proportions exiguës d'une aumône à la rente qu'il payait au mari de sa fille.

— Un peu moins, et mes revenus matrimoniaux seraient littéralement insaisissables, disait plaisamment celui-ci.

Durant longtemps, il s'était borné à manifester du mécontentement, ou, d'autres fois, à formuler quelques plaintes en matière de quittance; mais en dernier lieu, il avait fini par menacer de poursuites judiciaires son récalcitrant beau-père. Depuis lors ils ne s'étaient pas revus.

Si Castérac tardait à mettre ses menaces à exécution, ce n'était point qu'il hésitât à faire valoir des droits assez peu légitimes, quoique très-légalement fondés; il reculait tout simplement devant les démarches que nécessite un procès et devant les ennuis qui en résultent toujours. Son inaction peut s'expliquer aussi par ce fait étrange et tout nouveau dans la vie du personnage, que depuis quelques mois il ne manquait pas d'argent.

L'historien futur de *Christophe Colomb* avait fait la connaissance d'une dame entre deux âges, qui possédait une petite fortune et était affligée du travers innocent de viser au bel esprit. Elle fut tout d'abord éblouie par le jargon de Castérac. Or, comme elle vivait seule, elle pensa à s'attacher, à titre de pensionnaire, un tel maître en l'art du beau langage. Celui-ci accepta la proposition avec enthousiasme. Il s'était donc à peu près établi chez la dame. Là, il trouvait la nourriture du corps et, par réciprocité, il donnait à son hôtesse la substance intellectuelle, disait-il, lui rendant ainsi aliment pour aliment. Un jour même que la dame était légèrement indisposée, Castérac, ayant eu occasion de lui offrir une tasse de tisane, passa d'emblée à l'état d'ami véritable; c'est ainsi que toutes les vieilles coquettes désignent les misérables qui flattent leurs ridicules ou leurs vices, qui les grugent et les ruinent.

Comme pensionnaire, Castérac mangeait

chez la dame; comme ami véritable, il lui empruntait de l'argent pour la payer. Au reste, cet original, dont l'espèce est assez nombreuse toutefois, à défaut de courage et de talent pour gagner son pain, avait toujours eu l'art de mettre autrui, mort ou vivant, à contribution. Depuis que nous le connaissons, ne le voyons-nous pas vivre, littérairement, aux dépens de Christophe Colomb, spirituellement aux dépens des cabaretiers, conjugalement aux dépens de son beau-père, et affectueusement enfin aux dépens de la femme dont il était l'ami véritable!

Voici du reste le genre de vie auquel se livrait l'époux titulaire d'Alice. Le matin, dès son réveil, il avalait un ou deux verres d'absinthe, pour chasser le mauvais air, disait-il. L'absinthe était sa liqueur favorite; c'était, disait-il encore, l'hippocrène où il puisait l'inspiration. Vers onze heures, il se rendait à *son* estaminet pour y lire les journaux et y absorber un nouveau verre d'absinthe, cette fois dans la gastronomique intention de *s'ouvrir l'appétit.* A midi, il arrivait ponctuellement chez son hôtesse; le déjeuner fini, sous prétexte d'inspiration poétique, de verve critique, de travail philosophique, de recherches historiques et autres labeurs en iques, il revenait à *son* estaminet pour y fumer. Il restait là à boire, à jouer, à bavarder, à discuter, voire même à hurler, jusqu'à six heures du soir, heure du dîner et moment où il se faisait servir un nouveau verre du même hippocrène. Jamais il ne faisait attendre l'hospitalière amie qui troquait avec lui des comestibles contre des flatteries. Le dîner absorbé, Castérac retournait à *son établissement*, où il jouait, buvait, bavardait de nouveau jusqu'à deux ou trois heures du matin. Parfois même il y passait la nuit entière. Presque toujours il regagnait son domicile, non pas entre deux vins, mais entre plusieurs liqueurs, moins aviné qu'absinthé, et à l'état de barrique humaine en fermentation.

En raison de cette existence de Silène, Castérac ne trouva que le samedi matin chez son portier la lettre envoyée la veille par son beau-père. Avant de pouvoir la lire, il fallait nécessairement qu'il dormît. A[près] l'avoir lue, il voulut réfléchir et se pré[pa]r[er] à la démarche qu'on lui demandait. Ce ne fut que le lendemain, dimanche, qu'[il se] rendit à l'invitation de M. Richond.

—Vous vous faites bien désirer, mon[sieur] mon gendre! lui dit le vieillard d'un t[on de] reproche amical, auquel le visiteur [man]dataire était loin de s'attendre. — J'ai h[ésité] à venir, je ne balance pas à vous l'avou[er], répondit-il. — Et pourquoi, s'il vous pl[aît?] — Parce que, après ce qui s'est passé [entre] nous lors de notre dernière entrevu[e, je] croyais de ma dignité et de mon intér[êt de] ne communiquer plus avec vous que [par] l'intermédiaire des procureurs et des [huis]siers. Voilà, je crois, ce qui se peut app[eler] de la franchise. Qu'en dites-vous? — J[e dis] que vous êtes un maladroit, Castérac, r[épli]qua le beau-père, aussi inquiet qu'étonn[é de] cet air dégagé, que pour la première fois [son] gendre prenait envers lui. — Maladr[oit!] L'épithète ne me semble pas heureusem[ent] choisie. — Oui, je le répète, vous êtes [un] maladroit de n'avoir pas su me connaît[re,] de n'avoir pas su me *prendre*. Vous parl[ez] d'intermédiaire, comme s'il pouvait jam[ais] en être besoin entre un père et ses enfant[s,] comme si nous ne devions pas toujours [trai]ter ensemble directement et amicalem[ent,] comme si, en fin de compte, nos intér[êts] n'étaient point les mêmes. Voyons, vous av[ez] besoin d'argent, n'est-il pas vrai? Eh bie[n,] fixez la somme que vous voulez avoir, et [je] vais sur-le-champ vous la compter. Cela vo[us] épargnera des frais d'huissier, monsieur [le] chicaneur.

A son tour, Castérac éprouva une extr[ême] surprise, et ne put se défendre d'une cer[taine] appréhension. Il pressentait que [ce] langage, si nouveau dans la bouche de s[on] beau-père, devait couvrir quelque piège.

—Est-ce sérieusement, monsieur Richon[d,] que vous me faites cette offre d'argent? d[e]manda-t-il après une courte pause et [tr]ès désappointé lui-même. — Je crois m'êt[re] exprimé assez catégoriquement pour q[ue] vous n'en doutiez pas. — Excusez-moi; ma[is] une telle proposition est si contraire à [vos] habitudes, que je persiste à la considér[er]

comme une plaisanterie, à moins toutefois que je n'aie la douleur de vous voir malade. — Finissons-en en trois mots. Combien vous faut-il? Quand vous aurez votre argent en poche, vous serez convaincu sans doute que je ne me moque pas de vous et que je me porte fort bien. — Dois-je en croire mes oreilles? dois-je en croire mes yeux? Monsieur Richond m'offrir et me presser d'accepter de l'argent! Non, c'est impossible! c'est fabuleux! c'est mythologique! ou bien alors il se prépare un bouleversement dans l'ordre social ou naturel. A coup sûr, nous sommes menacés d'une révolution ou d'un cataclysme! Est-ce donc le cas, cher beau-père, de répéter, en nous l'appropriant, ce mot fameux : Nous *causons* sur un volcan? — Trêve de sornettes, Castérac! concluons vite cette petite affaire, car j'ai à vous entretenir d'autre chose, et je suis un peu pressé par l'heure. — Mais je ne plaisante pas; mon étonnement est sérieux. Il y a plus, cher et généreux beau-père, c'est que le vôtre, tout à l'heure, va égaler le mien. — Expliquez-vous. — Attendez-vous à quelque chose de bien invraisemblable. — Vous m'intriguez, à la fin! — Eh bien, cher et magnifique beau-père, pour calmer sur-le-champ votre effroi et pour n'être pas en reste avec vous, je m'empresse de vous déclarer que je décline vos offres et que je me refuse à vos acomptes. Bref, je ne veux pas de votre argent.

M. Richond fit un tel soubresaut sur son siége, que son fauteuil recula de plusieurs pas en arrière. Puis, il arrêta sur son gendre deux yeux ébahis, qui prirent presque instantanément une expression inquiète et interrogative tout ensemble.

— Que vous disais-je! s'écria Castérac en riant aux éclats de cette significative pantomime. Vous trouvez cela vous-même passablement mythologique? Vous allez croire, vous aussi, à l'imminence de la fin du monde.

Une idée mauvaise traversa soudainement l'esprit du rusé vieillard, qui, de prime abord, prêtait à toutes les actions d'autrui un mobile intéressé.

— Ce maudit Duverney, pensa-t-il amèrement, est capable d'avoir acheté la complicité de ce vaurien!

Mais faisant sur lui-même un violent effort pour garder le secret de ses craintes, il s'adressa à son gendre de l'air le plus calme en apparence, et d'un ton paternel qu'il jugea de nature à amener plus promptement l'éclaircissement de ses doutes :

— Votre refus m'étonne, il est vrai; et d'autant plus que je ne parviens pas même à en soupçonner la cause. Je vous demande donc amicalement, en vertu des liens qui nous unissent et avec la franchise qui me caractérise, de m'éclairer à ce sujet. —Vous prévenez mes désirs, car je ne suis venu que pour avoir avec vous cette explication que vous provoquez. Je ne prévoyais pourtant pas, j'en conviens, que j'aurais à recevoir de votre part et à refuser un offre d'argent. Écoutez-moi donc, et ne m'interrompez pas; je serai bref. Il ne s'agit pas, d'ailleurs, d'établir une discussion; je veux seulement vous exposer une immuable résolution que j'ai prise. Pour la motiver, toutefois, ne trouvez pas mauvais que je commence par vous remettre en mémoire quelques faits accomplis.

Castérac reprit haleine, se posa dramatiquement, et de l'intonation la plus grave de sa voix continua en ces termes

— Quand j'ai épousé votre fille, vous lui avez constitué par contrat une somme de soixante mille francs; puis il a été convenu verbalement entre nous que vous me paieriez mensuellement la rente de ce capital. Enfin, comme honteux, vous si riche, d'établir aussi mesquinement votre dernière enfant, vous avez ajouté que vous m'associeriez dans quelques affaires industrielles, que vous me feriez *piocher*, et même que vous feriez ma fortune. Pourtant, jusqu'à ce jour, vous ne m'avez pas donné la plus petite part dans le moindre tronçon de chemin de fer; au lieu de me faire *piocher*, vous m'avez appelé *propre à rien*, et, bien loin de faire ma fortune, deux fois sur trois, sans exagération, vous m'avez envoyé promener quand j'ai réclamé la petite pension à laquelle j'avais droit. Un gendre reçoit habituellement des mains de son beau-père deux choses : une dot et une femme; si l'une vient à lui manquer, il peut au moins se consoler avec

l'autre. Moi, non-seulement j'ai été privé de a jouissance de la dot, mais encore cet agrément sympathique d'une consolation en partie double m'a été refusé. J'ai engagé à tout jamais ma liberté, et à mon grand regret, je ne vous le dissimule pas, pour une femme et une famille qui, de leur côté, n'ont pas satisfait à un seul de leurs engagements envers moi. Du mariage, je ne connais qu'un très-grand nombre de ses très-nombreux inconvénients. Il me faut une compensation. Or, comme je ne puis chercher cette compensation ni dans les douceurs de l'affection conjugale ni dans le patronage efficace de ma famille adoptive, je veux la trouver dans les avantages matériels que m'assure mon contrat. En un mot, je veux entrer en possession du capital de la dot. Comprenez-vous à présent pourquoi je n'ai pas accepté tout à l'heure vos offres d'argent? J'ai refusé le moins parce que je veux avoir le plus. Aujourd'hui, il ne s'agit donc pas entre nous, cher beau-père, de procéder, comme par le passé, par petites sommes de deux cents, de cent, de cinquante, voire même de vingt-cinq francs, ainsi que cela est arrivé maintes fois; il faut vous résigner à me compter d'un seul coup soixante mille francs. Je conclus, et à mon tour je vous demande avec cette même franchise qui caractérise, vous et moi en particulier, et le genre humain en général: Voulez-vous vous exécuter de bonne grâce, ou dois-je vous y contraindre par les voies légales? Répondez.

M. Richond, après avoir entendu ce discours, n'était pas encore tout à fait revenu de la crainte qu'il n'y eût connivence entre Castérac et Duverney pour contrarier ses projets vindicatifs. Il voulut avoir une plus entière conviction à cet égard avant d'apprendre à l'époux d'Alice quelle coopération il attendait de lui en cette circonstance et à quelle démarche il désirait l'associer.

— Je vais vous répondre tout à l'heure, Castérac, et à votre satisfaction, je l'espère, lui dit-il avec une fausse bonhomie. Mais préalablement je serais bien aise de savoir pourquoi vous me réclamez le capital de cette dot précisément aujourd'hui. Voyons, parlez-moi avec une entière confiance et en toute sincérité : pourquoi ne m'avez-vous pas adressé plus tôt cette demande? — J'ai tardé, d'abord parce que je suis bon prince, ensuite, parce que je jugeais, d'après les efforts qu'il me fallait déployer pour obtenir des sommes minimes, qu'il me serait plus aisé d'arracher l'âme de votre corps que cette dot de votre caisse. Si je l'exige aujourd'hui, c'est tout simplement parce qu'il ne m'en coûte pas davantage de vous actionner pour le capital que pour les revenus, et qu'ainsi nos rapports se trouveront définitivement fixés. Pour tout dire, ma volonté réfléchie et inébranlable de régulariser notre situation financière est encore déterminée par des motifs d'un autre ordre.

Le beau-père prêta une oreille plus attentive.

— Moi, si insouciant jusqu'alors, poursuivit-il, je suis tourmenté à présent, sachez-le donc, et vous me comprendrez cette fois, je suis tourmenté par un impérieux désir de posséder. Je veux connaître, moi aussi, les joies qui résultent de la sécurité. Depuis que j'existe, je tire le diable par la queue. Cette gymnastique, outre qu'elle est monotone, devient fatigante et même abrutissante à la longue. Si l'aiguillon de la misère stimule les hommes quand ils sont jeunes, il les blesse lorsqu'ils vieillissent. Or, vous n'ignorez pas que, dans ma course vers le néant, j'atteindrai bientôt le jalon de la quarantaine. Il s'ensuit que déjà pour moi le moment est venu de penser à rassembler le duvet de mon lit de vieillesse. Je prends l'âge où l'on veut savoir quel goût a le froment mûri dans un sillon qui nous appartient; et où l'on aime à saluer le soleil en foulant du pied un sol à soi. Enfin, je veux posséder une parcelle de cette terre plantureuse et insatiable qui nourrit toutes les créatures de Dieu durant leur vie, pour les absorber toutes aussi après leur mort; de cette terre, dite d'épreuves et de souffrances, pour la propriété de laquelle cependant les hommes se querellent et s'entre-tuent les uns les autres, depuis le temps immémorial où les deux premiers frères ont vécu. Pour voir mes vœux exaucés et jouir de ce bonheur,

j'escompterais mes années, je vendrais mon âme, je commetterais des scélératesses; des étourderies, et même des crimes. Jugez donc, très-cher beau-père, si, pour parvenir à mes fins, je reculerai devant un procès, et si je vous épargnerai les persécutions timbrées et enregistrées. — Ces dispositions hostiles, venues aussi soudainement, ne me



Garçon! servez-moi une demi-douzaine de verres d'absinthe... (Page 573.)

semblent pas suffisamment expliquées, Castérac, par le désir de posséder quelques toises de terrain, dit le soupçonneux et opiniâtre vieillard, à peu près rassuré pourtant par l'énergique accent de vérité avec lequel s'était exprimé son gendre. Il faut que vous ayez une arrière-pensée; vous me cachez quelque chose. — Je ne vous cache absolument rien, et cela par la raison toute simple que je n'ai aucun intérêt à dissimuler ou à mentir, répondit le sceptique. — Votre parole d'honneur? — Voulez-vous que je vous

le jure sur une tête quelconque? Tenez, je vous le jure sur la dot de ma femme : c'est ce que j'ai de plus cher en ce monde, dit-il effrontément.

M. Richond, désormais revenu de ses appréhensions, se recueillit durant quelques minutes.

A ce moment où il fallait prendre un parti définitif, l'avarice de l'homme engageait encore une dernière lutte contre l'orgueil du père. Celui-ci triompha néanmoins. Alors il s'adressa à l'époux de sa fille pour l'initier à ses projets. Toutefois, et bien que sa résolution fût prise, il ne procéda que lentement et par voie détournée, selon son invariable habitude.

— A votre tour, Castérac, écoutez-moi, lui dit-il d'un ton naturel et d'un air de simplicité qui lui coûtaient de laborieux efforts. Je vous attendrai demain à midi chez mon notaire pour m'acquitter envers vous, pour vous remettre les soixante mille francs dont se compose la dot de ma fille, de votre femme. — En vérité? interrompit Castérac, au comble de la stupéfaction. — Je vous en donne ma parole d'honnête homme, dit M. Richond avec emphase. Ce n'est pas tout, ajouta-t-il aussitôt, je veux faire davantage encore pour vous. — Je ne vous demande rien de plus, cher beau-père, interrompit vivement Castérac au comble de l'étonnement et de la joie. — Je veux aussi, poursuivit M. Richond, vous rendre votre femme. — Ah! diable! s'écria involontairement le gendre d'un accent très-significatif. Vous avez donc enfin des nouvelles de notre chère aliénée? reprit-il avec une expression de vif intérêt sur laquelle il comptait pour atténuer l'effet de son exclamation. — Sachez d'abord que votre femme n'est plus folle. — Vraiment? s'écria-t-il encore. Ah çà, cher beau-père, cette journée me semble consacrée aux surprises. Depuis une heure, nous ne faisons pas autre chose tous les deux que de nous stupéfier réciproquement. Quant à moi, je vous déclare que j'ai vidé mon sac, et je vous confesse qu'il me serait agréable d'apprendre que le vôtre tire aussi vers sa fin. La surprise a son charme, mais il en est d'elle comme de la vertu : pas trop n'en faut.

— J'ai malheureusement à vous informer encore d'un fait très-fâcheux pour vous et pour moi. — Ce mot *malheureusement* ne sent pas précisément la fleur d'oranger, interrompit Castérac. — On nous a joués, on nous a déshonorés tous les deux, dit-il en s'animant par degrés. — Voilà le bouquet des surprises! s'écria le gendre. — Je vous épargne les détails de cette affreuse trahison, Castérac; ils ne seraient pas, d'ailleurs, convenablement placés dans ma bouche. — Je ne demande pas à les connaître, cher beau-père. En ma qualité d'historien futur de Christophe Colomb, j'aime le style concis. Le résumé me suffira. Continuez ce récit piquant. — Il faut donc nous unir étroitement pour obtenir une réparation. — C'est-à-dire que votre rancune a besoin de moi? — Oui; votre concours m'est nécessaire, puisque mon autorité de père est annulée par vos droits de mari. — Je comprends à présent le paiement de la dot. — Puis-je compter sur vous? reprit brusquement M. Richond. — Vous vous êtes montré tout à l'heure de trop patriarcale composition envers moi pour que je puisse, sans ingratitude, vous refuser quelque chose. — Eh bien, nous allons sur-le-champ, et de concert, agir pour ramener votre femme à ses devoirs, et la forcer à réintégrer aujourd'hui même le domicile conjugal. — J'y consens. Toutefois, je ne dois pas vous cacher que cette brusque décision me prend au dépourvu, et que mon domicile est bien peu conjugal. Il ne se compose que d'une chambre modeste et modestement garnie. — J'ai fait préparer au second étage de cette maison un appartement que vous habiterez avec votre femme. — Vous êtes un homme de ressources et de prévoyance. — Allons, partons! dit M. Richond en se levant. — Un mot encore, pour qu'il n'y ait pas de malentendu entre nous, objecta Castérac. Que nous ramenions ma femme au foyer domestique, rien de mieux ; mais que moi, après son absence infiniment prolongée, je m'astreigne à vivre en bonne intelligence avec elle, c'est sur quoi il ne faut pas compter. — Vous vivrez comme vous l'entendrez; cela ne me regarde pas. — A la bonne heure! — Ce que

je veux quant à présent, poursuivit M. Richond avec une expression concentrée de colère, c'est tirer ma fille d'une situation honteuse, c'est qu'elle reçoive de moi, et non d'un autre, le pain qu'elle mange, c'est enfin l'arracher des mains du misérable qui nous l'a volée. — Permettez-moi une simple réflexion philosophique. — Je vous écouterai chemin faisant, interrompit avec impatience le beau-père. — Dites-moi tout au moins où vous me conduisez. — Nous allons à une entrevue où doivent se trouver votre femme et son complice. Nous allons leur apprendre qu'ils ont l'un et l'autre une famille à laquelle ils appartiennent, avant de s'appartenir à eux-mêmes, et avec laquelle, par conséquent, ils ont à compter.

M. Richond fit prévenir sa femme, et tous les trois se dirigèrent vers la cité d'Antin, où demeurait madame Duverney. Il n'était pas encore deux heures de l'après-midi lorsqu'ils y arrivèrent.

A ce moment même, Armand et sa compagne montaient en voiture pour se rendre aussi, de leur côté, chez madame Duverney, à laquelle Alice, dans sa reconnaissance, venait donner respectueusement et affectueusement le doux nom de mère.

VIII.

Les gens qui, par nature ou par goût, vivent habituellement dans l'oisiveté, soit qu'ils cèdent aux paresseuses voluptés du bien-être ou qu'ils se plaisent dans les spéculations contemplatives et dévotieuses de l'esprit, n'ont point de pareils pour agir avec activité lorsque, accidentellement, leurs intérêts matériels sont en péril ou leurs passions mondaines éveillées. S'il fallait un exemple nouveau pour confirmer la vérité de cette assertion, la conduite de madame Duverney viendrait nous le fournir. En trois jours, cette femme bigote et désœuvrée se livra, pour amener le triomphe de sa volonté maternelle, à plus de démarches qu'elle n'en faisait ordinairement dans tout le cours d'une année pour satisfaire à ses devoirs de société et aux nécessités administratives de sa fortune.

Madame Duverney s'était dit que son fils et Alice, surtout celle-ci, en présence de leurs deux familles réunies et animées des mêmes intentions réparatrices, se rendraient immanquablement à leurs remontrances et à leurs sollicitations. Ce petit scandale à huis clos, et au besoin, la menace salutaire d'un scandale public, suffiraient certainement à éclairer les coupables sur leur situation et à déterminer amiablement entre eux une rupture nécessaire. Si la femme persiste à méconnaître l'autorité de son mari, avait pensé la sournoise dame en prévoyant les dispositions probables de la compagne d'Armand, à coup sûr, la fille obéira à la voix de son père et de sa mère parlant au nom de leur affection méconnue et de leur honneur entaché. Enfin, *cette malheureuse* eût-elle perdu tout sentiment de reconnaissance envers les siens, il faudrait bien encore, par dignité personnelle ou par semblant de pudeur au moins, qu'elle me donnât satisfaction, à moi, quand je lui demanderai la liberté de mon fils. Madame Duverney comptait donc surtout et presque exclusivement, pour le succès de sa tentative, sur la faiblesse d'Alice, sur ses bons instincts naturels, sur les susceptibilités délicates et les vertus abnégatives de son caractère. Néanmoins, et comme ressource auxiliaire, elle voulut, en outre des Richond, s'entourer dans cette circonstance des personnes qui, à divers titres, pouvaient exercer sur l'esprit d'Armand une influence qu'elle déplorait de n'avoir pas elle-même.

Or, le dimanche, à deux heures, jour et moment qu'elle avait fixé pour recevoir Alice, la mère d'Armand semblait présider dans son salon une sorte de conseil de famille. A sa droite, se trouvaient M. Richond, sa femme et Castérac; à sa gauche, le frère de M. Duverney père, oncle du jeune homme par conséquent, oncle célibataire, riche et âgé, qui avait complaisamment promis de s'autoriser de sa future succession pour morigéner son coquin de neveu (style des vieux coquins d'oncles); après l'oncle, venaient le docteur Achille Ledoux et sa femme, sœur

d'Alice; enfin, le cercle se complétait par un digne ecclésiastique qui avait été le précepteur d'Armand et qui était resté l'ami de son élève.

Quoique les différents personnages qui formaient ce petit conciliabule eussent cédé aux instances de madame Duverney et accepté son invitation, il s'en fallait de beaucoup, cependant, que leurs dispositions fussent également hostiles ou contraires aux jeunes gens. Ainsi, le vieil oncle avait envisagé l'aventure sous un côté plaisant.

— Ah! mon neveu fait des siennes! avait-il dit à la mère; eh bien, je vous promets de tirer les oreilles à notre gaillard et de le tancer d'importance. Après tout, cependant, est-il donc si coupable, et avons-nous raisonnablement sujet de nous effrayer? Puisque sa dulcinée est affligée d'un mari, il ne l'épousera pas. Quant à moi, cette certitude me suffit. Pour ce qui est du reste, ma foi, j'en fais bon marché. Ce cher enfant s'amuse; tant mieux pour lui! Il fait des victimes; tant pis pour elles! Ah! son père et moi (à présent qu'il n'est plus, je puis bien l'avouer, ma chère belle-sœur), son digne père et moi, nous en avons tour à tour charmé et désolé bien d'autres! Il suit notre exemple. Bon chien chasse de race. C'est égal; pour vous être agréable, je parlerai morale à notre Joconde. Vous verrez que, pour un vieux pécheur, je ne m'acquitte pas trop mal d'un petit sermon.

De son côté, le docteur Achille Ledoux n'était venu que dans l'intention de s'interposer entre les parties adverses et de remplir en quelque sorte l'office de juge de paix. Sa femme, à son tour, ne l'avait accompagné que pour trouver dans cette démarche une occasion de voir et d'embrasser sa mère, de revoir et d'embrasser aussi sa jeune sœur.

Enfin, le précepteur aimait trop son disciple, pour ne pas, au besoin, plaider en sa faveur les circonstances atténuantes.

On sait de quels sentiments étaient animés les autres membres de cette chambre de justice au petit pied.

En attendant l'arrivée des coupables, on préludait par une délibération préparatoire. Il y avait unanimité pour condamner la faute, mais le même accord n'existait pas sur les moyens d'appliquer la sentence, si ceux qu'elle frappait se refusaient à son exécution. Les uns voulaient tout obtenir par la persuasion; les autres opinaient pour les voies rigoureuses; ceux-là, notamment madame Duverney, se prononçaient avec aigreur; ceux-ci, particulièrement M. Richond, s'exprimaient avec brutalité. De ce côté, on pérorait sur l'autorité paternelle et sur l'ingratitude des enfants; par ici, Achille Ledoux se livrait à quelques récriminations; puis, dans un autre groupe, on ne tarissait pas sur la dépravation des jeunes gens de notre âge, sur la décadence de nos mœurs. Bref, on commençait à ne plus s'entendre lorsque l'oncle égrillard s'écria d'une voix forte et en manière de conclusion:

— Hé! par Dieu! que de tapage pour une amourette!

Madame Duverney, entendant une voiture s'arrêter devant l'hôtel, se dirigea vers la fenêtre, dont elle souleva discrètement le rideau.

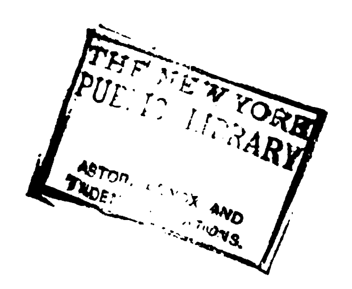
— Ce sont eux! dit-elle en venant reprendre sa place; ce que, à son exemple, firent aussi tous les assistants.

Alors il s'établit un profond silence.

Quand la porte du salon s'ouvrit sous la main de la domestique, Armand dégagea du sien le bras d'Alice et la fit passer devant lui. Celle-ci vit donc la première quelle nombreuse réunion les attendait, et reconnaissant aussitôt les membres de sa famille, elle ne put retenir un cri de stupeur et d'effroi. Par un prompt mouvement, elle détourna la tête, et se rapprocha instinctivement de son protecteur, moins par inspiration craintive toutefois, que pour trouver près de lui un refuge à la confusion qui empourprait son visage.

Armand reçut Alice dans ses bras et, la tenant ainsi pressée contre son cœur, il porta sur toute l'assemblée un regard flamboyant de colère qui s'arrêta successivement sur chacun de ses membres avec l'expression d'une menace.

Venez la prendre là! semblait-il leur dire, répondant ainsi par l'énergique signification de son attitude à des desseins que le


THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.



Philippoteaux del.　　　　E. Leguay Sc.

Imp. Fosset [illegible] ...arques, 19

ALICE RICHOND

... conseils de sa famille. | Ses sentiments maternels l'emportèrent, en

personnel de cette réunion suffisait à lui faire deviner.

Ses traits, subitement contractés par la violence de son émotion, donnaient à sa mâle physionomie une animation si terrible, que tous les assistants, effrayés ou interdits, gardèrent un morne silence.

Après cette courte et pénible pause :

— Ah ! ma mère ! s'écria enfin le jeune homme d'un ton d'amer reproche, quelle affreuse trahison ! — Ce mot est déplacé, mon fils, répliqua dignement la mère. Il n'y point de traître ici, sachez-le : il y a deux familles réunies dans la même volonté pour arracher leurs enfants à une vie honteuse, pour les rendre à leurs devoirs et leur épargner ainsi, dans un avenir prochain, de cuisants remords et d'inévitables malheurs. — Jamais, ma mère, reprit-il avec la même indignation concentrée, jamais je ne vous pardonnerai d'avoir aussi déloyalement tendu un piége à ma bonne foi. — Il ne vous appartient pas de parler de pardon, mon fils, si ce n'est pour implorer le mien. Appliquez-vous donc à le mériter, par plus de mesure dans votre langage d'abord, et ensuite par la conduite que vous allez tenir. Commencez par prendre place, dit-elle en désignant des siéges; et vous aussi, Madame, ajouta-t-elle d'une voix dédaigneuse qui arriva au cœur d'Alice pour le blesser. — Non, Madame, répondit Armand à sa mère; non, nous ne nous asseoirons pas sur cette sellette qu'il vous plait de nous assigner. J'y consentirai d'autant moins que je suis résolu, je vous le déclare, à n'entrer ici en explication avec personne, ni avec vous ni avec d'autres. — Soit ! si telle est votre volonté, mon fils. Je n'ai aucun moyen de vous contraindre à être poli envers vos amis, respectueux envers votre oncle et votre mère. Mais j'espère assez en la délicatesse de vos sentiments pour penser que vous n'userez pas en cette circonstance de votre ascendant sur l'esprit de la malheureuse femme dont vous avez flétri la jeunesse et compromis l'avenir ; je vous fais l'honneur de croire que vous ne lui imposerez pas votre exemple et que vous la laisserez librement écouter la voix de son père et les conseils de sa famille.

Aussitôt Armand abaissa le bras dont il avait entouré jusque là, comme d'un rempart, la personne d'Alice, rendant ainsi spontanément, et à la vue de tous, une entière liberté d'action à sa compagne. Mais celle-ci ne quitta point sa place, et ne répondit pas à l'interrogatoire indirect de madame Duverney. Cette immobilité et ce silence avaient une portée d'autant plus significative que chacun pouvait juger, d'après le tressaillement nerveux qui agitait convulsivement la jeune femme, combien était vive et douloureuse la part qu'elle prenait à ce débat.

Madame Ledoux, se rendant compte de l'embarras d'Alice et partageant son émotion, quitta précipitamment son siége, et emportée par un irrésistible élan de sympathie, elle accourut vers sa sœur, qu'elle couvrit d'embrassements et de larmes.

M. Richond, voyant ses deux enfants dans les bras l'une de l'autre, détourna stoïquement les yeux et profita de ce larmoyant intermède pour féliciter à voix basse madame Duverney de l'éloquente et habile fermeté avec laquelle, lui disait-il, elle venait de confondre son fils.

Madame Richond, la pauvre mère, qui, elle, ne prétendait à aucune vertu, comme on le sait de reste, et à la vertu stoïque moins encore qu'à toute autre, sentait, depuis l'arrivée de sa fille, ses yeux se fondre en eau, selon l'expression du poëte. M. Richond lui avait dicté une règle de conduite avant de venir, et particulièrement recommandé la réserve et même l'inaction. Or, cette femme, aussi naturellement bonne que vulgaire, possédait entre autres qualités le rare et précieux mérite d'obéir franchement et sans peine à son mari. Elle s'était donc, jusqu'au bout de cette scène, *contentée* de pleurer, sans prononcer un mot. Cependant, lorsqu'elle entendit madame Duverney interpeller Alice avec tant de dureté, elle commença à s'agiter avec quelque impatience dans son fauteuil; et enfin, quand elle vit ses deux filles étroitement unies et confondues dans la plus touchante effusion, il lui fut impossible de rester en place. Ses sentiments maternels l'emportèrent, en

cette occasion, sur sa soumission d'épouse.

— Ma foi! au diable le *decorum!* s'écria-t-elle d'une voix altérée et de l'air résolu avec lequel on se décide à un parti aventureux; il en arrivera ce qu'il plaira à Dieu, mais il faut que je voie mes filles de plus près, ajouta-t-elle en venant avec précipitation et presque suffoquée par les sanglots embrasser les deux sœurs, mais d'abord et surtout la plus jeune, la pauvre égarée, qu'elle n'avait pas vue et embrassée depuis si longtemps.

Après les premiers épanchements, la mère et ses filles, pour s'isoler davantage du reste de la compagnie et communiquer plus librement ensemble, allèrent toutes les trois se réfugier, et, pour ainsi dire, se cacher dans l'embrasure d'une fenêtre, à l'extrémité de la pièce.

M. Richond attachait sur le groupe des trois femmes un regard foudroyant, ce qui ne l'empêchait point toutefois, à fréquents intervalles, de jeter un coup d'œil à la dérobée sur Armand, qui, resté à l'entrée du salon, se trouvait ainsi seul à l'écart depuis un moment.

L'élan de sensibilité de madame Ledoux et l'éclat maternel de madame Richond avaient détruit le froid cérémonial qui présidait à cette réunion et allégé la contrainte qui pesait sur chacun de ses membres. Ainsi, l'oncle, le docteur et l'abbé s'étaient levés et formaient un petit cercle entre eux, tandis que de leur côté M. Richond et madame Duverney, toujours assis l'un près de l'autre, se livraient à un entretien auquel Castérac, pour tromper son embarras, vint sans façon se mêler ensuite. De toutes parts on se préoccupait de la décision d'Alice, et l'on cherchait, chacun selon son point de vue, bien entendu, les moyens les plus efficaces d'amener la prompte et satisfaisante conclusion de ce pénible débat.

Cependant, madame Duverney et M. Richond commençaient à trouver que l'entr'acte se prolongeait outre mesure, et ils se disposaient à reprendre la discussion, on pourrait dire l'offensive, quand tout à coup madame Richond les prévint par une démarche inattendue.

Alice, guidée par sa mère et appuyée sur le bras de sa sœur, s'avança timidement vers son père.

— Voyons! monsieur Richond, lui demanda sa femme d'une voix très-émue, veux-tu embrasser ta fille? — Je veux savoir d'abord si je puis compter sur sa soumission. — Réponds toi-même, Alice, dit la mère en baissant les yeux devant le regard mécontent de son mari. — Qu'exigez-vous de moi, mon père? demanda Alice d'une voix mal affermie et en s'inclinant avec respect.

En voyant enfin sa fille de plus près, en la retrouvant si différente de ce qu'elle était autrefois, si parfaitement belle à présent, si distinguée dans ses manières, si élégante dans sa tenue, si naturellement digne et tout à la fois si gracieuse dans son maintien, M. Richond hésita un moment à la reconnaître, et, pour tout dire, il eut à s'imposer quelque effort pour maîtriser un mouvement instinctif d'orgueil paternel.

De son côté, Castérac se croyait sous l'empire d'une hallucination. Il lui semblait impossible que cette personne, d'une si rare et si expressive beauté, fût la créature inerte et idiote qu'il avait épousée. Cette métamorphose le confondait; et il n'était que médiocrement convaincu de l'identité de sa femme légitime. Néanmoins et à tout hasard, il prit instantanément la résolution de poursuivre avec une égale ténacité, et le paiement de la dot et la réintégration au domicile conjugal de cette charmante inconnue dont il était le mari.

— Ce que j'exige de vous? reprit M. Richond en s'adressant à sa fille avec un peu d'embarras. Mais votre mère vous l'a appris sans doute, ajouta-t-il d'une voix plus ferme; et d'ailleurs, ne le devinez-vous pas? — Je ne puis croire que mon père veuille commander à sa fille l'oubli de ses devoirs les plus naturels et le sacrifice même de son honneur, dit-elle avec autant de douceur que de résolution. — Que me chantez-vous là? s'écria M. Richond avec emportement et tout à fait remis du trouble passager que lui avait d'abord causé la vue d'Alice. Il vous convient bien en vérité de parler de vos devoirs, vous qui les avez tous méconnus; et de votre

honneur, quand vous l'avez flétri, et le mien et celui de ma famille en même temps que le vôtre. — Ne me traitez pas avec cette injuste rigueur, mon père, je vous en prie; ne m'humiliez pas ainsi devant toutes ces personnes inconnues, si vous voulez que je conserve assez de force pour vous répondre. — J'ai tort, en effet, de céder à la colère; car votre faute n'est pas sans excuse, je le reconnais : vous n'aviez point la conscience de vos actions lorsque votre complice vous a criminellement soustraite à ma protection. Je consens donc à ne vous reprocher pas trop rigoureusement la conduite que vous avez tenue autrefois. J'ajoute que vous me trouverez d'autant moins sévère pour le passé que je serai plus satisfait de la décision qu'il vous faut prendre à l'instant même. Voici maintenant quelle est ma volonté formelle. Écoutez-moi attentivement et préparez-vous à me répondre d'une manière catégorique par un oui ou par un non : vous savez que je n'aime ni les grandes phrases ni les longs discours.

M. Richond fit alors une courte pause, puis il reprit, au milieu d'un silence devenu plus profond :

— En vertu de mes droits et dans votre intérêt, je vous ai mariée. Je ne vous ai point établie sans faire en votre faveur un sacrifice de fortune. Eh bien, je veux que, par respect pour mon autorité et reconnaissance de mes bienfaits, vous reveniez sur-le-champ au milieu de nous, vivre avec le mari que je vous ai donné; je vous mettrai à même de restituer à votre suborneur tout l'argent que vous lui avez coûté depuis le jour où il vous a arrachée de la maison : il ne faut pas que vous ayez à cet homme la moindre obligation. Je veux enfin que vous renonciez à une condition avilissante pour vous soumettre au sort modeste, mais honorable et indépendant que je vous ai fait. Y consentez-vous, oui ou non? — En cette grave circonstance, ce n'est point par un simple mot que je puis vous répondre, mon père, dit Alice avec une émotion contenue et une touchante expression de dignité. Avant de me prononcer, ajouta-t-elle, je désire vous éclairer sur ma situation et justifier ma conduite. Voulez-vous me le permettre? — Soit! mais point de paroles inutiles : tâchez d'être brève.

IX.

Alice se recueillit quelques instants.

— Je tâcherai de ne point lasser votre patience, mon père, dit-elle. Je commence par vous déclarer qu'il n'est pas une seule des actions de ma vie que je voulusse désavouer et dont j'aie à me repentir. Sans prétendre offrir ma conduite en exemple, j'ai cependant la conscience de n'avoir pas perdu mes droits à l'estime et au respect d'autrui. Cette conviction, j'espère vous la faire partager, mon père, s'il n'y a pas chez vous parti pris de me condamner. J'invoque donc le témoignage de votre mémoire. Rappelez-vous quels ont été vos ordres et les recommandations que vous m'avez faites lorsque, pour la première fois, M. Duverney s'est présenté chez nous.

« Voici le mari que je te destine, m'avez-vous dit, c'est un homme distingué et loyal; il me convient pour gendre, et j'entends qu'il soit désormais accueilli et considéré comme tel dans ma famille. Efforce-toi de l'aimer; surtout applique toi à gagner son affection. »

— Vous avez été obéi, mon père. Pendant près d'une année, selon votre volonté, sous les yeux de ma mère, en présence de tous nos parents et amis, j'ai reçu et traité M. Duverney comme l'homme auquel je devais dévouer ma vie entière. Enfin, mes sentiments s'accordant avec vos désirs, je l'ai aimé. Je m'abstiens à dessein de rappeler l'abandon de M. Duverney et le coup affreux que son éloignement m'a porté, parce qu'il me faudrait exposer aussi les motifs de cette rupture funeste, et que cette tâche s'allierait mal avec mes devoirs envers vous. Cependant, pour ma justification et sans esprit de révolte, qu'il me soit permis de demander si l'autorité paternelle doit s'exercer d'une manière absolue et despotique et être toujours aveuglément obéie? N'est-ce pas surtout en raison du nombre et de la grandeur de ses

obligations que sont respectables et sacrés les droits d'un père ?... Les femmes de mon caractère et de mon éducation engagent toute leur destinée sous l'impulsion du premier élan sympathique de leur âme et sur la foi d'un dévouement réciproque. La fidélité est leur première vertu. Si je n'avais point revu M. Duverney, j'eusse donné à son abandon autant de regrets et de larmes qu'à sa mort même, et jamais cette main que vous lui aviez promise en mon nom, pas plus que mon cœur, n'eût appartenu à un autre. Jugez alors de mon étonnement et de ma douloureuse émotion, lorsque, en recouvrant mes facultés, j'ai appris que vous aviez disposé de ma personne et de mon sort. Je me suis d'abord refusée à cette cruelle vérité. Enfin j'ai dû me rendre à la triste évidence. Me trouvant ainsi atteinte dans mes sentiments les plus délicats et les plus chers par cette alliance formée sans mon aveu et indigne de moi sous tous les rapports, j'ose le dire, j'ai pensé que j'étais en droit de décliner ces obligations, subrepticement contractées durant le sommeil de mon intelligence, comme aussi, me voyant reléguée dans le fond d'une campagne, abandonnée de vous tous, complétement isolée, privée de consolations et même de soins, j'ai dû croire qu'aucun des miens ne m'aimait plus, que ma famille me rejetait de son sein et ne me considérait désormais, en raison de mon malheur, que comme une de ces créatures inutiles ou gênantes dont on se débarrasse en les éloignant, et à l'égard desquelles on n'a rien à se reprocher dès qu'on ne les laisse pas mourir de faim. En présence de ces faits désolants, il m'a semblé que j'étais surabondamment autorisée à disposer, librement et selon mon cœur, de mon avenir et de moi-même. C'est alors que j'ai volontairement et irrévocablement uni ma destinée à celle de l'homme que, dans un autre temps, vous avez choisi vous-même pour être mon époux. — Mais, malheureuse folle ! interrompit M. Richond avec colère, comment avez-vous pu oublier que cet homme, autrefois, ne vous a point assez aimée pour vous épouser sans une dot considérable ? Et aujourd'hui encore quelles autres preuves vous faut-il de son peu d'estime quand il a fait de vous sa maîtresse ? — Je ne suis point la maîtresse de M. Duverney, répliqua Alice avec un accent énergique de fierté et en relevant la tête. Si je n'ai pas le titre d'épouse, j'en ai du moins le caractère, l'autorité et les prérogatives. Le respect de M. Duverney égale son dévouement pour moi ; il me considère comme la compagne de toute sa vie ; enfin, il me témoigne l'estime et les égards que je mérite comme femme et auxquels j'ai droit aussi comme mère de ses enfants. — De ses enfants ! s'écria M. Richond en bondissant sur son siége. —Comment ! tu as des enfants ? répéta doucement la mère d'un ton plus surpris que mécontent, et les yeux mouillés de douces larmes. — Des enfants ! murmura madame Duverney avec une expression dédaigneuse et contristée.

Les autres témoins de cette scène éprouvèrent le même étonnement ; mais la première et soudaine impression effacée, il fut aisé de voir, d'après l'expression des physionomies, que cette révélation imprévue ne produisait pas le même effet sur tous les esprits.

Alice, profondément blessée par le langage injurieux de son père et surexcitée par la discussion, ne tint aucun compte des interruptions, et poursuivit d'un accent plus ferme :

— Si je ne suis point légalement mariée à M. Duverney, souffrez que je le dise, ce n'est ni ma faute ni la sienne, c'est la vôtre, mon père. Autrefois, si vous n'eussiez point décliné des promesses formelles et spontanément contractées ; si plus tard, au moins, vous ne m'eussiez pas sacrifiée et abandonnée, ma position dans la société ne serait point équivoque aujourd'hui. Cependant, je ne vous adresse ni plaintes ni reproches ; mais je me crois fondée à vous demander plus d'indulgence. Que vous déploriez et désapprouviez ma position auprès de M. Duverney, je le comprends ; mais pourquoi vouloir dénaturer son caractère ? Allez, mon père, si blâmable qu'elle puisse vous paraître, notre union n'en est pas moins sacrée pour nous. Plus nos engagements sont irré-

guliers, moins nous sommes libres de les rompre. Nos destinées seraient inséparables par cela seulement qu'elles n'ont été confondues que sur la foi d'une parole. Notre séparation devient plus impossible encore de ce qu'elle est facultative. Si dans cette union vous voyez un scandale, combien serait plus grand à nos yeux le scandale de notre désunion ! Une rupture nous déshonorerait tous les deux. C'est ainsi, du moins, que M. Duverney et moi entendons nos devoirs l'un envers l'autre et envers nous-mêmes. Et d'ailleurs j'en appelle à tout le monde ici, ne me dois-je pas tout entière à mes enfants ? et ma place n'est-elle pas à côté de leur père ? — Votre place est auprès de votre mari, et non ailleurs ! s'écria M. Richond avec un redoublement de colère. — Je n'ai point d'autre époux que M. Duverney ! répondit Alice avec fermeté. — En vérité, je suis tenté de vous croire encore folle ! s'écria de nouveau M. Richond. Ce que je vous demande amiablement, ne comprenez-vous pas que nous sommes en droit, votre mari et moi, de l'obtenir par la force. Réfléchissez donc une dernière fois. Si vous ne vous soumettez pas aujourd'hui de bon gré, demain vous y serez contrainte au nom de la loi. Choisissez.

Alice, à bout de forces et découragée, couvrit son visage de ses mains, et fondit en larmes.

Alors Armand Duverney, qui avait cru devoir jusque-là se tenir silencieusement à l'écart, s'avança tout frémissant de colère vers le groupe qui entourait sa compagne, et d'un accent plein de résolution, il s'adressa à l'impitoyable vieillard.

—A mon tour, Monsieur, lui dit-il, je vous déclare que votre fille, que ma femme, ne sortira pas vivante de ma maison. Je la tuerai, si je ne puis autrement la soustraire au joug ignominieux que vous prétendez lui imposer. Ainsi tenez-vous pour bien avertis, les uns et les autres, que si vous tentiez un jour d'arracher Alice à ses enfants et à mon affection, je ne vous livrerai que son cadavre. Ce n'est point une vaine menace; ce que je déclare ici, je le ferai, je le jure sur mon honneur ! Et vous tous, ajouta-t-il en se tournant vers sa mère et ses amis, vous tous qui me connaissez, dites à cet homme, qui d'un père n'a rien que le nom, dites-lui si jamais mon bras a fait défaut aux décisions de ma volonté et si je n'endurerais pas mille morts avant de faillir à un serment.

Puis, s'efforçant de maîtriser son émotion, il reprit avec moins d'emportement, mais du même accent énergique, en s'adressant de nouveau à M. Richond :

— Ah ! puisque vous êtes sans pitié et sans égards pour votre fille, à mon tour je serai sans pitié et sans égards pour vous ! Avant que vous nous ayez atteints dans notre position, nous vous aurons attaqué dans vos droits. Vous n'aurez pas eu le temps de réaliser vos menaces que vos rigueurs seront prévenues par une prompte et décisive action. Mais avant de m'expliquer sur cette initiative que je me décide instantanément à prendre, je veux faire justice de vos injurieuses récriminations et répondre aussi aux remontrances qui depuis deux heures me sont ici prodiguées de toutes parts. Je dois à ma digne et fidèle compagne, je dois à quelques-uns de vous et à moi-même de parler. Voyons donc, vous qui vous êtes réunis et institués en tribunal pour nous juger, voyons ce qu'il y a de légitime dans vos plaintes, de juste dans vos sévérités, et sur quoi reposent enfin vos prédictions fâcheuses ! Nous vivons dans le désordre !... voilà votre premier reproche. Est-ce que nous nous révoltons contre la discipline sociale ? Donnons-nous à autrui un exemple mauvais ? Protestons-nous contre le mariage ? Nous montrons-nous hostiles à l'esprit de famille ? Non ; vous le savez bien. Nous reconnaissons franchement, au contraire, la règle de la société, ne fût-ce qu'en cachant avec un soin égal le secret de notre bonheur et le secret de notre fausse position. Enfin, dans l'obscurité d'une existence modeste, nous pratiquons les mœurs des honnêtes gens. S'il nous est un jour permis, et Dieu le veuille ! de faire sanctionner légalement notre union, nous n'aurons pas un seul changement à apporter dans l'ordonnance actuelle de notre vie. Par cette conduite, ne fournissons-nous pas la preuve de notre

grand respect pour l'ordre des familles? Et d'ailleurs, quoique nous trouvions au fond de notre cœur d'innombrables excuses pour justifier notre situation, si cependant, en raison de la formalité légale qui lui manque, elle n'est point exempte de blâme, à coup sûr, je le répète après Alice, ce blâme doit tomber sur vous-même avant de nous atteindre. Je méconnais, dites-vous, l'autorité du devoir? Hé quoi! le premier, le plus impérieux, le plus sacré de mes devoirs, n'est-ce point de me dévouer à mes enfants et à leur mère? n'est-ce point de protéger une femme qui ne veut et ne peut honorablement avoir, en effet, d'autre appui que le mien? n'est-ce point de répondre dignement à la confiance d'une amie qui a engagé tout son avenir sur la loyauté de mon caractère? n'est-ce point de veiller sur elle avec une sollicitude d'autant plus vigilante que son repos est moins assuré? n'est-ce point de tout sacrifier à celle qui m'a tout sacrifié elle-même? Après ceux-là, si j'ai d'autres devoirs, ils ne sont à mes yeux que secondaires. Je me tiendrais pour le plus misérable des hommes si je reconnaissais par un abandon froidement et ingratement calculé tant de fidélité dans l'amour et tant d'abnégation, si je blessais aussi cruellement le cœur de la femme et de la mère, après avoir déjà porté un coup si fatal à la raison de la jeune fille. Je ne veux pas discuter les considérations de fortune, de bien-être, et d'intérêt de toute nature, que vous faites valoir, parce qu'elles me semblent tout à fait indignes d'une réfutation. Mais vous me demandez compte de l'emploi de mon temps, vous m'accusez de ne donner pour base à mon existence aucun intérêt grave, et de ruiner ainsi mon avenir. A cela je répondrai en vous adressant une question à mon tour. Trouvez-vous donc, en vérité, que ma vie sera mal remplie, parce qu'elle n'aura pas eu, comme mobile d'émulation et d'activité, un de ces buts vulgaires et consacrés que la généralité adopte? Celui dont on pourrait dire : il fut affectueux et dévoué, laisserait-il donc une mémoire moins respectable que ceux-là dont vous aimez à vous souvenir comme ayant été riches, célèbres ou braves? Enfin, vous vous préoccupez de notre bonheur même. Il est vrai que c'est pour nous prédire que nous ne tarderons pas à être malheureux. D'abord, je vous trouve mal fondés à juger de nos sentiments d'après les vôtres. Permettez-moi de penser que, dans cette question délicate, il n'est pas de meilleurs juges que nous-mêmes. Quand nous affirmons que nous sommes heureux, il n'appartient à personne de le nier. Ensuite, et après tout, peut-il nous arriver rien de pire que ce qui vous est arrivé à vous-mêmes, s'il faut vous en croire, à vous tous qui, cependant, vivez dans l'ordre? Si contraires que soient nos chances futures, nous ne serons certainement pas moins heureux ou plus malheureux que vous; et puisque, dans cet état d'indifférence ou d'hostilité réciproque que vous nous présagez comme inévitable, vous avez la vertu de vivre et de prospérer, accordez-nous que, si nous y tombons un jour, nous saurons le subir et nous y résigner, sinon avec une vertu pareille à la vôtre, du moins avec courage et dignité. En résumé, nous avons la conscience que notre vie est aussi honorable, aussi méritoire, aussi bien ordonnée et aussi heureuse que peut l'être la vie de ceux d'entre vous qui ont le moins de reproches à se faire et le moins à envier à autrui. Néanmoins, pour forcer votre conviction à cet égard et annuler le seul de vos griefs qui ait de la consistance, je veux vous donner, et vous imposer au besoin, une satisfaction complète. C'est à vous surtout que je m'adresse, Monsieur, dit Armand Duverney en fixant le père d'Alice.

Ces deux hommes échangèrent un regard profondément répulsif, plein de haine d'un côté, plein de mépris de l'autre.

— Et d'abord, un mot en réponse à vos récriminations, poursuivit-il. Si autrefois je n'ai point épousé votre fille, ce n'est pas que je l'aie trop peu aimée pour lui donner mon nom, vous le savez bien, quoi que vous disiez aujourd'hui : c'est uniquement, personne n'en doute ici, c'est que je n'ai point voulu être votre dupe, comme l'ont été vos deux gendres, comme l'a été l'époux de votre fille aînée, qui, croyant sa femme complice de votre mauvaise foi, lui a suscité des cha-

grins qui ont hâté et peut-être déterminé sa mort; comme l'a été mon ami Achille Ledoux, dont vous avez dérangé la carrière et compromis l'avenir, et qui ne vous estime pas assez pour entretenir avec vous des relations de parenté et permettre même à sa femme, à votre fille, de vous rendre ses devoirs affectueux. Si à une autre époque j'eusse retrouvé Alice engagée dans un mariage volontairement consenti, je me serais résigné à la douleur de la perdre pour toujours, et je lui aurais conseillé à elle-même la résignation; mais elle vient de vous dire quelle était sa situation lorsque nous nous sommes revus, et alors j'ai pu croire n'agir ni criminellement ni lâchement en l'enlevant, de son aveu, au sort indigne et misérable que vous lui aviez fait, pour l'associer au mien. Si Alice eût été libre, elle serait ma femme; n'accusez donc que vous-même, s'il en est autrement. Toutefois, il n'est pas impossible de remédier au vice de notre position. Une voie nous est ouverte pour rentrer dans l'ordre commun, et nous nous y fussions certainement engagés un jour ou l'autre, dans l'intérêt de nos enfants; nous désirions seulement attendre que le temps eût imprimé à notre union son durable et respectable caractère. Mais vos dispositions hostiles et vos menaces me déterminent à tenter sur-le-champ ce que, par égard pour vous, nous ne comptions réaliser que dans quelques années. Or, je vous le déclare, dès demain Alice poursuivra devant les tribunaux la nullité de son mariage.—Un procès! Vous auriez l'audace de m'intenter un procès? s'écria M. Richond. — Unissons-nous dans un même accord, poursuivit Armand avec calme; unissons-nous pour obtenir la cassation de ce mariage entaché de nullité radicale, en raison des circonstances toutes particulières au milieu desquelles il a été formé, comme il est nul aussi par le fait. Ce but une fois atteint, je donnerai mon nom à Alice, et vos griefs à tous se trouveront ainsi anéantis. Le voulez-vous? — Jamais! s'écria laconiquement le vindicatif vieillard avec un geste de protestation. — La nullité de ma dot, c'est-à-dire de mon mariage! murmura involontairement et en ouvrant de grands yeux inquiets Castérac, qui avait jusque-là silencieusement et philosophiquement subi le supplice mérité de cette discussion. — Eh bien, reprit Armand d'un ton ferme, nous obtiendrons justice sans votre concours! Devant la vérité des faits, quand nous aurons exposé votre conduite et la nôtre, il ne se trouvera pas, soyez-en sûr, un juge qui ne vous condamne, comme il ne se trouverait pas non plus un père pour vous absoudre. Et maintenant, ajouta-t-il en s'adressant à Alice et en jetant, comme adieu, un dernier regard à madame Duverney, quittons cette maison, où nous avons été si perfidement attirés et dont j'ai franchi le seuil aujourd'hui pour la dernière fois de ma vie.

Alice embrassa sa mère et sa sœur; puis, cédant à cet invincible sentiment qui attache les enfants, surtout les filles, à leur père, elle s'inclina humblement devant M. Richond.

— Mon père! dit-elle d'une voix tremblante et dans l'attitude de la supplication. — Ne me donnez plus ce nom, je vous le défends! interrompit-il du ton le plus dur et en la repoussant du geste. Je rougis d'être votre père, et je vous renie pour ma fille. — Rétractez ces affreuses paroles, mon père, je ne les mérite pas, dit-elle toute en pleurs. J'en appelle à votre réflexion et à votre esprit de justice! — Que je me rétracte! s'écria-t-il au paroxysme de la colère. Tiens, malheureuse, ajouta-t-il d'une voix éclatante de fureur, puisque tu me pousses à bout, je te déshérite!

C'était le dernier mot, la condamnation suprême de l'avare.

— Déshéritez-moi, mon père, mais du moins ne me maudissez pas! s'écria-t-elle à son tour, suffoquée par les sanglots.

L'émotion d'Alice était si vive, si profonde, que, malgré les efforts de l'infortunée pour la maîtriser, elle se manifestait au dehors par un tressaillement nerveux, et plus encore par l'expression égarée de sa physionomie. Armand, la voyant en cet état, sentit son cœur se glacer d'effroi. Il craignit de nouveau pour la raison de sa compagne, si faible et déjà si cruellement éprouvée.

Sous l'empire de cette poignante inquiétude, en proie au plus grand trouble, Armand s'approcha d'Alice, et l'entraîna pour l'arracher à cette scène douloureuse.

X.

Après le départ d'Alice et d'Armand, la discussion s'engagea sur la conduite à tenir vis-à-vis d'eux.

Fallait-il immédiatement procéder à leur égard par les voies rigoureuses? C'était l'avis de l'oncle, joyeux compère, qui trouvait que son neveu se perdrait de réputation en épousant une femme qu'il aimait depuis trop longtemps. C'était davantage encore l'avis de Castérac, qui retrouva instantanément la parole pour revendiquer ses droits et défendre la validité de son mariage.

Fallait-il, au contraire, accéder au moyen de réparation proposé par les coupables? C'était l'avis du précepteur de madame Richond, surtout de madame Duverney, qui n'était pas sans inquiétude sur les dispositions de son fils et qui, après tout, ne désirait rien autre chose que de le voir légitimement marié.

— Toutefois, les avis étant ainsi partagés et M. Richond se renfermant dans un absolu silence, on se sépara sans avoir pris aucune décision.

Dès qu'ils eurent franchi la porte de l'hôtel de madame Duverney, Castérac prit place à côté de M. Richond, et tout en marchant, il lui dit :

— Ah çà, cher beau-père, expliquons-nous un peu tous les deux. Je me flatte que vous êtes satisfait de moi. Ai-je montré assez de sangfroid et de courage dans l'épreuve conjugale que je viens de subir? Je me crois fondé à compter beaucoup sur votre appui pour soutenir le procès que je vais avoir à défendre contre ma femme. — Oui, oui, comptez sur mon appui, répondit le vieillard d'une voix sourde et avec préoccupation. Je me charge de faire toutes les démarches et toutes les dépenses; je prends tout sur moi. Il ne me faut que votre présence et votre adhésion à mes volontés; je ne vous demande rien de plus. Trouvez-vous donc demain à midi chez moi. Les formalités seront remplies et les autorités prévenues. Nous agirons, alors. Soyez exact, ajouta-t-il brusquement et en manière de congé. — Mais, demain, et précisément à midi, ne devions-nous pas nous trouver ensemble chez votre notaire? objecta Castérac. — Après ce qui vient de se passer, répliqua l'homme d'affaires, vous comprenez, mon cher ami, que nous devons nous occuper d'abord de votre femme. Dès qu'elle sera revenue sous votre protection, le paiement de sa dot ne se fera pas attendre. Mais commençons par le plus pressé. — Ah! prenez garde, cher beau-père, dit Castérac d'un air tout à la fois défiant et menaçant, prenez garde! Jusqu'ici, vous m'avez servi un certain nombre d'assez mauvais plats de votre façon. Si, procédant par habitude, une fois votre rancune satisfaite, vous aviez la velléité de m'offrir encore un festin de cette même cuisine, oh! alors, je le répète, prenez garde! car il ne faudrait plus me considérer comme un gendre, ni plus même comme un homme, je deviendrais un lion, un tigre, une bête féroce quelconque. — Comptez sur ma parole, Castérac. Tenez, pour vous rassurer plus complétement sur mes intentions à votre égard, je vous renouvelle l'offre que je vous ai faite ce matin. Avez-vous besoin d'argent? voulez-vous un à-compte? parlez. — Il en est des à-compte comme des fagots, cher beau-père; il y en a de plusieurs sortes. Je sais quelle menue valeur ce mot avait autrefois dans votre bouche, mais j'ignore la signification que vous entendez lui donner aujourd'hui. — Voyons, voulez-vous un billet de mille francs? s'écria M. Richond avec soudaineté et en s'arrêtant tout à coup.

Castérac regarda son beau-père avec une si singulière expression d'étonnement, que celui-ci se méprit sur ses dispositions véritables.

— En voulez-vous deux? ajouta-t-il vivement. — Deux billets de mille francs! s'écria à son tour Castérac, doublement frappé par la rondeur du chiffre et par la libéralité de cette offre; j'accepte; et c'est le cas ou jamais de le dire : j'accepte des deux mains.

J'ai tort, je ne me le dissimule pas; car je gâte ainsi le magnifique effet que mon refus a produit sur vous ce matin. C'est une petitesse de ma part; mais enfin je succombe à la tentation, je me laisse corrompre. Donnez; corrompez-moi!

M. Richond ouvrit son porte-feuille, et remit en effet deux billets de banque de mill efrancs à Castérac, qui les dévora d'un œil avide et les prit d'une main tremblante.

— Tenez, dit le beau-père en s'exécutant. Telle est ma confiance en vous que je ne vous demande pas même un reçu, ajouta-t-il. Mais, à mon tour, c'est à moi de vous dire que je me crois fondé à compter sur vous. Ainsi donc, à demain. Surtout, soyez exact, dit-il encore en le quittant.

Madame Richond reprit le bras de son mari, et après quelques minutes de marche, elle lui dit avec émotion :

— Voyons, monsieur Richond, entre nous, est-ce que vraiment tu es décidé à faire de la peine à notre Alice?

Le mari ne répondit pas.

— C'est égal! reprit-elle aprèsun moment et comme se parlant à elle-même, ce monsieur Duverney aime *joliment* notre fille. A la bonne heure! c'est un homme, celui-là! dit-elle avec une expression enthousiaste. Si tous les maris aimaient leurs femmes comme M. Duverney aime Alice, il n'y aurait guère de mauvais ménages. Voilà ce qui s'appelle aimer une femme! Aussi, je suis de bon compte, à la place d'Alice, je préférerais, comme elle, M. Duverney à cet Ostrogoth de Castérac. Et dire qu'un homme aussi déterminé ne mange presque pas! Et encore, que mange-t-il? des viandes blanches, un peu de poisson, quelques légumes, enfin, presque rien. Ah çà! voyons, monsieur Richond, réponds-moi donc un peu; ne me laisse pas ainsi faire la conversation toute seule. A quoi penses-tu? que vas-tu faire? — Vous m'ennuyez. — Bien obligé. Ah! ce n'est pas M. Duverney qui répondrait de cette manière-là à Alice! Mais je ne sais pas pourquoi je me plaindrais aujourd'hui, car depuis le temps que vous me bourrez de sottises je finis par m'y habituer. Ah! si j'étais encore jeune! — Il est vraiment bien dommage que vous soyez vieille, dit enfin M. Richond. — Vieille, vieille! il n'y a qu'un mari pour faire de pareils compliments. Vous êtes encore très-heureux de la trouver, cette vieille-là, quand il faut vous donner de la tisane, murmura-t-elle avec mauvaise humeur et en montant à la suite de son mari l'escalier de la maison.

Castérac, tenant à la main ses deux billets de banque, resta machinalement à la place même où il venait de les recevoir. Il était stupéfait, ébloui, fasciné. N'ayant jamais rien eu et possédant pour la première fois, il éprouva subitement et dans son excès l'ivresse de la possession.

— C'est à moi! se dit-il en palpant ses billets. J'ai deux mille francs! Comme ce papier est doux, fin, moelleux, transparent! comme il captive les yeux! Comme il récrée la vue! C'est égal, j'aime mieux l'or, je veux avoir de l'or, se dit-il encore en s'acheminant vers la boutique d'un changeur.

Quand il eut converti ses billets en numéraire, le gendre, dans un état encore plus grand d'exaltation causé par la vue de l'or, s'écria, en manière d'invocation et comme chant de gratitude :

— O vénérable père Richond! je t'ai maudit assez de fois, mais je te bénis aujourd'hui.

Le changeur regarda son étrange client avec inquiétude; il craignit d'avoir fait affaire avec un fou.

— Ah çà! que vais-je faire à présent? se demanda Castérac en foulant le bitume du boulevard avec l'aplomb d'un propriétaire qui marche dans son champ. Il s'agit d'*enterrer* un peu proprement ma vie de garçon, car demain j'entre définitivement en ménage, et par conséquent il ne pourra plus être question de s'amuser.

Dans ces dispositions, il alla s'attabler seul dans un cabinet du restaurant de la Maison-Dorée.

— Garçon! dit-il en s'installant, servez-moi une demi-douzaine de verres d'absinthe.

On lui apporta un flacon de son hippocrène, et, sous le double prétexte de s'ouvrir un insatiable appétit et de s'inspirer pour ordonner splendidement son repas, il en but la moitié.

A onze heures du soir, le gendre de M. Richond, repu et complétement ivre, demandait encore à boire. On refusa de le servir. Castérac insista, mais vainement; alors il se décida à payer et à faire ses dispositions de départ.

— Tiens, esclave, dit-il en s'adressant au garçon, voilà de l'or pour ton maître. Tiens, voilà encore de l'or pour toi, ajouta-t-il en lui donnant un louis.

Le garçon refusa les vingt francs, prit par les épaules le prétendu historien de Christophe Colomb, et le poussa furtivement à la porte.

Aussitôt qu'il fut remis de cette secousse, et après avoir fait en chancelant quelques pas sur les boulevards, Castérac se dit :

A présent que j'ai dîné, bien dîné, très-bien dîné, il faut que je soupe, et non moins bien. Lucullus soupait toujours.

Il entra alors au café Anglais, devant lequel il se trouvait; d'abord, il se fit servir de l'absinthe. Tout en buvant, il étala ses pièces d'or sur la table devant lui, puis il appela le garçon; mais celui-ci, voyant son état d'ivresse, et avant même qu'il eût dit un mot, prit sur la table un louis sur lequel il préleva la dépense du consommateur aviné, et, après lui avoir rendu sa monnaie, il l'engagea à se retirer.

Il était une heure de la nuit.

En cet état de fermentation et d'abrutissement, le gendre de M. Richond ne pensait plus à rien. Par réminiscence machinale d'une habitude journalière, il se dirigea vers son estaminet, où il trouva encore quelques joueurs retardataires. Castérac resta là toute la nuit. Les extravagances et les excentricités auxquelles il se livra ne sont pas de nature à mériter un procès-verbal.

M. Richond ne put pas remplir assez vite les formalités nécessaires pour faire le lendemain même son expédition légale. Il éprouva, comme son gendre, que si avec de l'argent on peut beaucoup, on ne peut cependant pas tout ce qu'on veut, grâce au ciel ! Le rendez-vous fut pris avec les magistrats pour le jour suivant dès le matin. En rentrant, le père d'Alice fut très-surpris de de ne pas trouver Castérac et d'apprendre qu'il n'était pas même venu. Il lui écrivit aussitôt, et *de la bonne encre*, selon son expression.

Dès sept heures du matin, le mardi, plusieurs fiacres stationnaient à la porte de M. Richond; et le salon du vindicatif vieillard était rempli par un juge de paix, un commissaire de police et quelques agents. On n'attendait plus pour partir, pour aller sommer Alice de rentrer au domicile conjugal, et pour l'y contraindre au besoin, on n'attendait que Castérac. Après une heure de vaine attente, M. Richond, impatienté et inquiet, monta en voiture, et se rendit à toute vitesse au domicile du mari retardataire.

Les locataires de la maison étaient en émoi, et M. Richond se trouva, à son grand étonnement, entouré là, encore, des agents de la force publique.

Un commissaire venait de faire enfoncer la porte de l'appartement de Castérac. On le trouva mort, étendu sur le parquet, et tenant encore à la main une bouteille à moitié remplie d'absinthe.

Cette nouvelle consterna le père d'Alice.

— Le misérable ! dit-il avec humeur, c'est moi qui l'ai tué. Pourquoi lui ai-je donné de l'argent? On a toujours tort d'être généreux.

Ce fut le seul regret qu'il donna à son gendre.

— Ah ! maudit Duverney ! poursuivit-il avec rage; je ne pourrai donc pas me venger de toi !

Le lendemain, M. Richond lut avec une profonde surprise l'article suivant dans un petit journal que lui envoya un camarade du défunt :

« Lés lettres françaises viennent de faire une perte sensible dans la personne de M. Fortuné Castérac, enlevé prématurément à l'affection de ses nombreux amis et à la science historique. Quand la mort l'a frappé, il accomplissait à peine sa quarantième année. Son nom n'est point célèbre, mais il méritait de l'être. Sa grande âme ambitionnait la gloire.

« Castérac laisse des manuscrits de la plus haute valeur, notamment une histoire de

Christophe Colomb, qui est considérée comme un chef-d'œuvre par ceux qui ont eu la bonne fortune d'en lire quelques parties. Le gouvernement, sans doute, voudra doter la France de cette importante publication; s'il manquait à ce devoir, nous n'hésitons pas à dire qu'il commettrait un crime de lèse-nationalité. Honneur à ces hommes d'élite qui, comme Castérac, consument leur vie dans de graves travaux et dans l'élaboration d'œuvres vraiment sérieuses! »

A un an de là, Armand Duverney épousa Alice.

La cérémonie nuptiale fut célébrée dans l'église du village de Viroflay. Alice avait demandé à Armand que leur union fût bénie aux lieux mêmes où elle avait été formée; celui-ci, pour satisfaire plus complétement encore à ce pieux souvenir de sa compagne, fit prier M. Richond de lui céder sa propriété de Viroflay, et il l'offrit comme présent de noce à sa femme. Ils habitent cette petite maisonnette durant la belle saison.

Aujourd'hui, Armand Duverney est un des administrateurs d'une grande entreprise. Comme tel, il s'est acquis la vénération de son beau-père, lequel ne prononce jamais son nom sans le faire suivre du titre de parenté qui les unit; il dit invariablement: M. Duverney, mon gendre! Armand, au contraire, est resté fidèle à ses sentiments répulsifs, et se refuse obstinément à voir le père d'Alice.

Quant à madame Richond, elle aime le mari de sa fille de tout son cœur, et lui fait des visites presque journalières. Son gendre est son héros; elle l'admire. Toutefois, Armand n'a que la seconde part dans les sentiments admiratifs de sa belle-mère; la première appartient *ad vitam æternam*, dit-elle souvent, à la clairvoyante somnambule qui lui avait prédit tout ce qui est arrivé.

Le docteur Achille Ledoux est aussi très-assidu chez son ancien ami, devenu son beau-frère. Il y vient d'abord par pure affection, mais aussi pour observer Armand et Alice, pour suivre le progrès inévitable du refroidissement de leurs sentiments. Déjà et en raison de la durée tout exceptionnelle de leur passion réciproque, il les considère et les étudie tous les deux comme des *sujets* phénoménaux.

Après avoir longtemps vécu au milieu des épreuves et des agitations qui vivifient et poétisent l'amour, M. et madame Duverney vivent à présent, et vivront toujours sans doute dans le calme et la régularité; ce qui est le second bonheur de la vie.

PAUL FERNEY.

FIN DU TOME SEIZIÈME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE SEIZIÈME VOLUME DE L'ÉCHO DES FEUILLETONS.

CLASSEMENT DES GRAVURES.

FIN DE LA TABLE.

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE, RUE SAINT-BENOÎT, 7.







